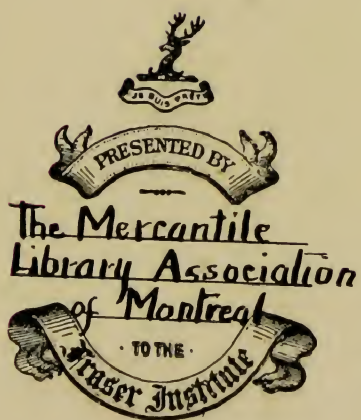




942

+R218

V.5



75877



HISTOIRE
D'ANGLETERRE,

PAR M^R

DE RAPIN THOYRAS.

EXPLICATION
DE LA
VIGNETTE
DU TOME V.

Pour le LIVRE XV, page 1, *Catherine d'Arragon* se jette aux pieds du Roi Henri VIII, devant les Légats.

HISTOIRE D'ANGLETERRE,

PAR M^R
DE RAPIN THOYRAS,

TOME CINQUIÈME,

Contenant le Règne de HENRI VIII.

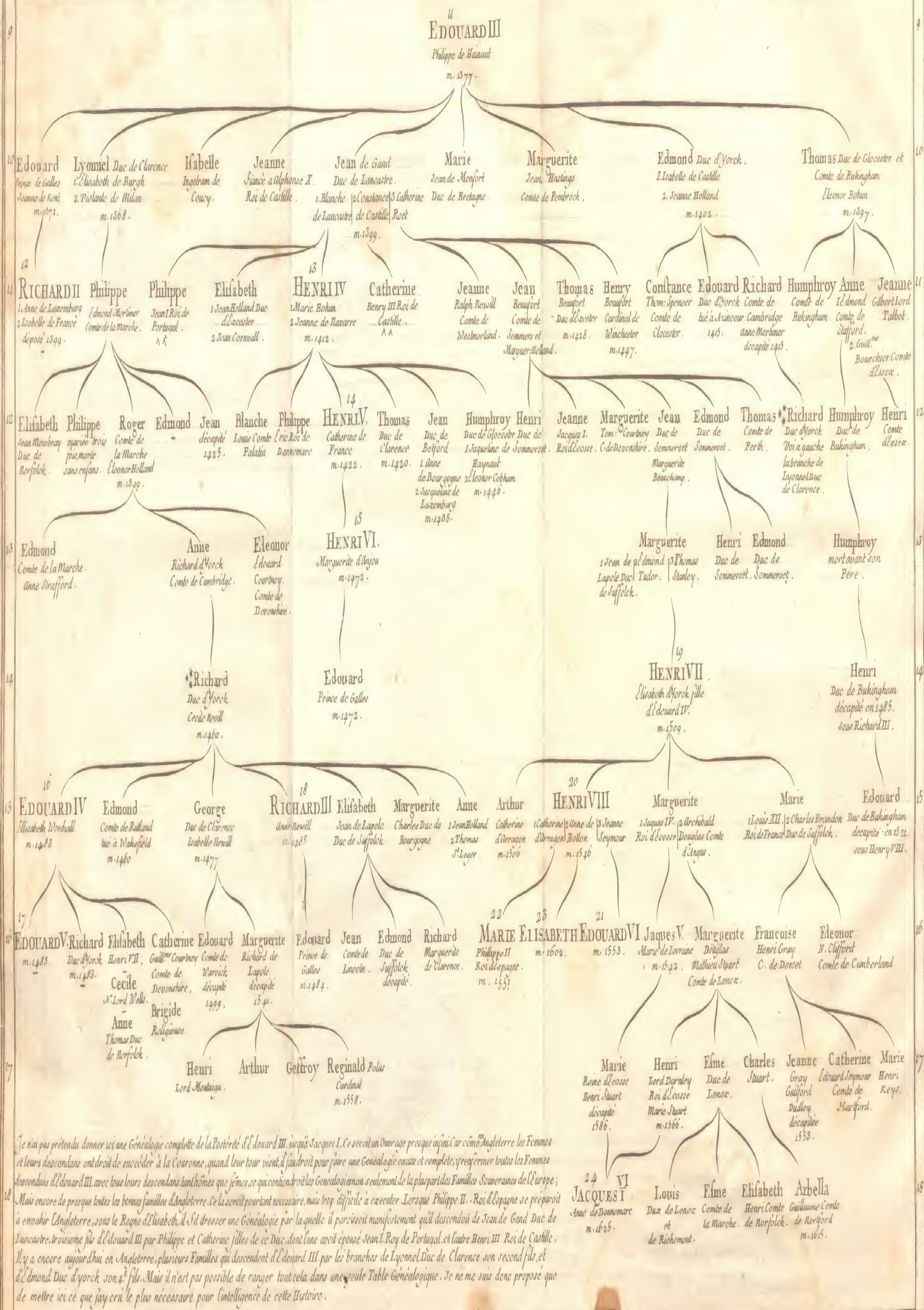


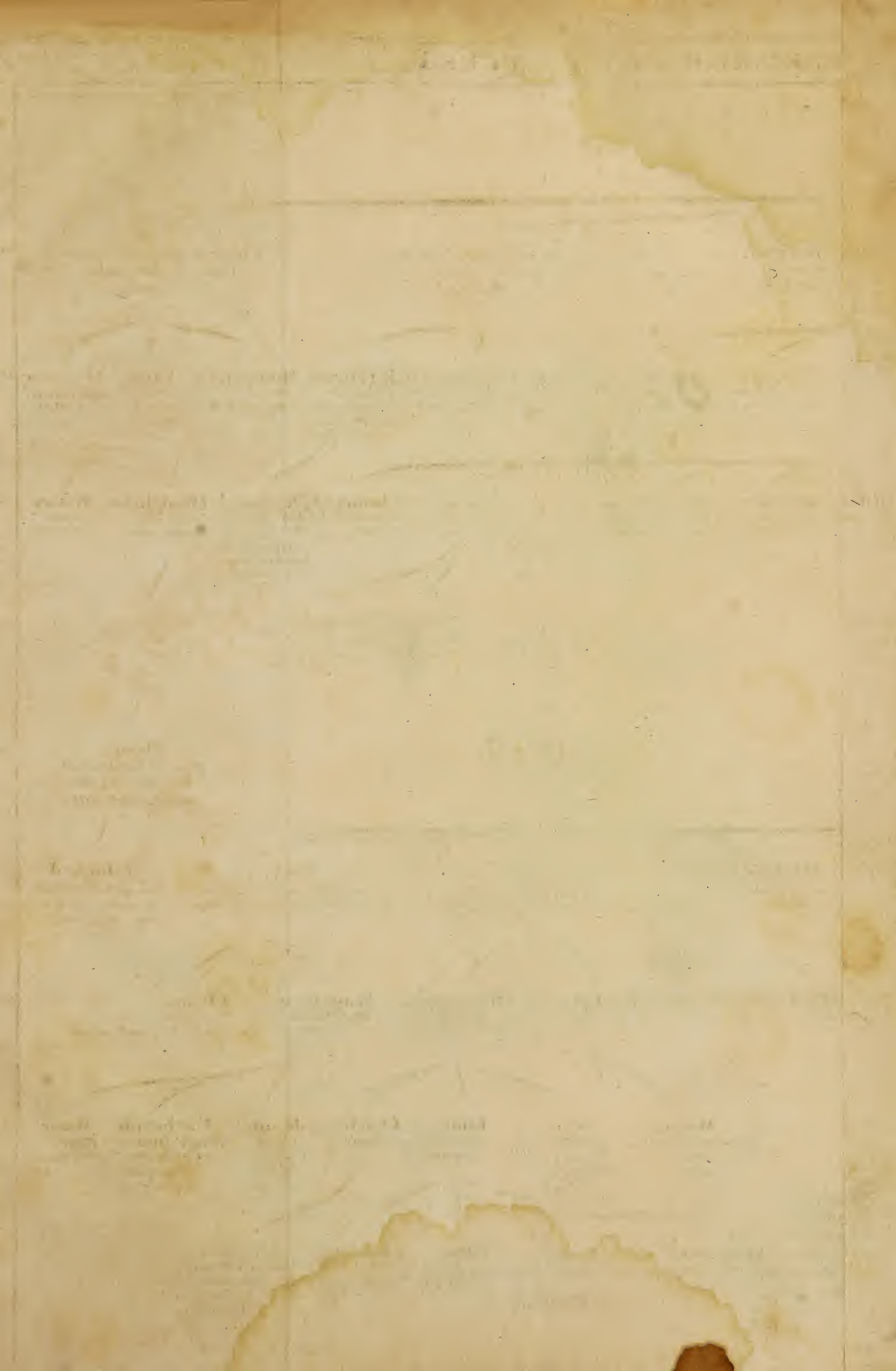
A LA HAYE,

Chez ALEXANDRE DE ROGISSART.

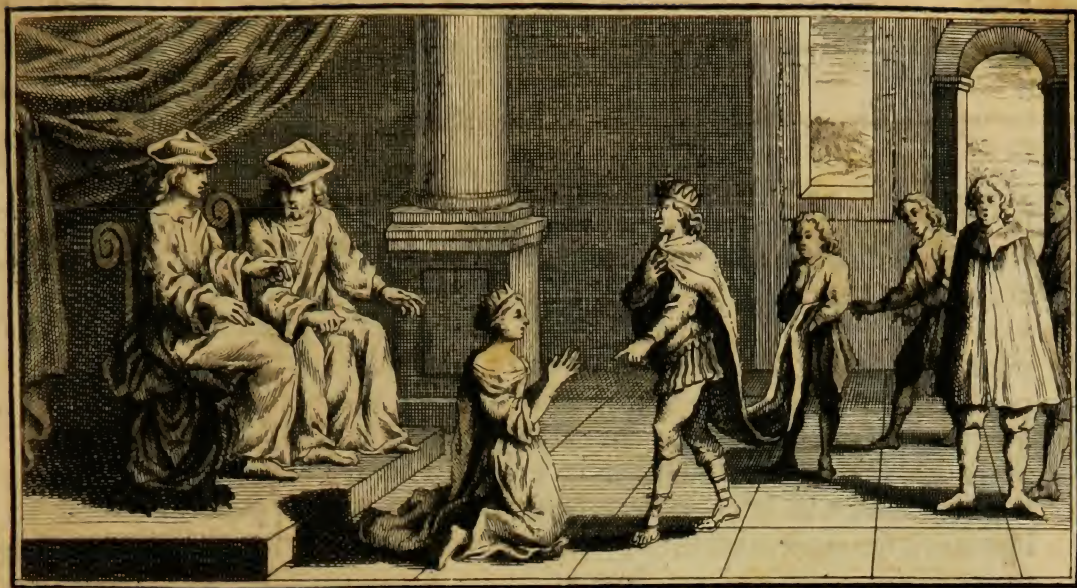
M. DCCXXVI.

Avec Privilege de Nos Seigneurs les Etats de Hollande & de Westfrise.









HISTOIRE D'ANGLETERRE.

LIVRE QUINZIÈME,
Contenant le Regne de HENRI VIII.

+++++

HENRI VIII.

Vingtième Roi d'Angleterre depuis la
Conquête.



ENRI VIII. Fils & Successeur de Henri VII, par-
vint à la Couronne, étant âgé de dix-huit ans, moins
quelques mois. Mylord Herbert, son Historien, dit,
que le Roi son Pere l'avoit d'abord destiné à être Ar-
chevêque de Cantorbéri, parce qu'ayant un Fils aîné
il n'y avoit pas apparence que celui-ci montât sur le
Trône. Il ajoute que ce fut dans cette vûë, qu'il prit
soin de le faire instruire dans toutes les Sciences né-
cessaires à un Prince qui devoit être un jour homme d'Eglise. Il auroit parlé
plus juste s'il se fut contenté de dire, que Henri VII. avoit eu d'abord cette

HENRI
VIII.
1509.

Education
de Henri
VIII.

Tome V.

A

vûë

HENRI
VIII.
1509.

vûë lorsqu'il lui fit commencer ses études. Mais le jeune Prince étant devenu son Successeur présomptif à l'âge de onze ans, ce ne pût plus être dans la même vûë qu'il le fit continiier à étudier les Sciences les plus convenables à un Ecclésiastique. Il y a donc plus d'apparence que le Roi son Pere ne le fit appliquer à l'étude, que dans la crainte que son naturel actif & bouillant ne lui fît chercher des occupations plus dangereuses. Il étoit Fils unique de la Reine Elisabeth qui étoit heritière de la Maison d'Yorck. Par conséquent il auroit pû causer des embarras au Roi son Pere, s'il se fût mis en tête de faire valoir ses droits comme Héritier de sa Mere. Quoiqu'il en soit, Henri ayant pris du goût pour l'étude pendant sa première jeunesse, ne le perdit point depuis qu'il fut sur le Trône. Il se plut toujours à la lecture des bons Livres & à la conversation des Sçavans, dans le tems même que la multitude de ses affaires sembloit devoir le détourner de ces sortes d'occupations. Par ce moyen, il avoit fait dans les Sciences des progrès peu ordinaires aux grands Princes. François I. son contemporain, que les Historiens François ont appelé *le Pere des Muses*, étoit de ce côté-là beaucoup au dessous de lui. Il parloit facilement & bien, en François & en Latin. La Musique lui étoit parfaitement connue, jusque-là qu'il composa lui-même deux Messes entières pour sa Chapelle. Il étoit rompu dans les matières les plus abstruses de la Philosophie d'Aristote, qui étoit la seule en vogue en ce tems-là. Mais il s'attachoit principalement à l'étude de la Théologie telle qu'on l'enseignoit alors dans les Universitez, toute farcie de questions inutiles. La Somme de *Thomas d'Aquin*, étoit son Livre favori.

Henri se
préoccupe
beaucoup
de son mé-
rite.

Ces connoissances qui étoient regardées comme de grandes perfections, dans les personnes même du commun, firent sur ce jeune Prince un effet qui n'est pas extraordinaire. Elles lui donnèrent une bonne opinion de soi-même, qui n'eut que trop d'influence sur toutes les actions de sa vie. Les loüanges excessives qu'on lui donna de tous côtez contribuèrent à le confirmer dans cette opinion. Lors même qu'il étoit encore sans aucune expérience dans les affaires du Gouvernement, il se croyoit fort habile, & ce fut cette présomption qui le fit être souvent la duppe des Princes qui eurent quelque chose à démêler avec lui, ainsi qu'on le verra plus amplement dans la suite de son Regne.

Il est sou-
vent trom-
pé.

Ses bonnes
qualitez.

Au reste, en remarquant que ce Prince avoit beaucoup de présomption, je ne prétends pas lui ôter ou diminuer, en quelque manière que ce soit, les belles qualitez qu'il tenoit de la nature ou de l'éducation. Pendant sa jeunesse, il étoit très-bien fait de sa personne, & adroit dans tous les exercices du corps, autant ou plus qu'aucun Prince de son Siècle. Aussi aimoit-il passionnement tous les divertissemens qui pouvoient lui fournir l'occasion de faire remarquer son adresse. Il étoit brave sans ostentation, d'un naturel franc & ouvert, haïssant la fraude & la mauvaise foi, & dédaignant d'aller par des voyes obliques pour parvenir à ses fins. Sa liberalité alloit peut-être autant dans l'excès, que l'avarice du Roi son Pere. Il sembloit que Henri VII. n'avoit pris soin d'accumuler des Trésors, que pour laisser à son Fils le plaisir de les prodiguer sans aucune sorte de menagement.

Sa prodigalité.

Ses premiers
Conseillers.

Comme en montant sur le Trône Henri VIII. étoit peu expérimenté dans les affaires du Gouvernement, il se servit d'abord des Ministres & des Con-
seillers

seillers du Roi son Pere. Les principaux étoient *Guillaume Warham* Archevêque de Cantorbéri, de qui *Erasme* a parlé fort avantageusement dans quelque endroit de ses Ouvrages; *Richard Fox* Evêque de Winchester, qui avoit été employé sous le dernier Regne, dans les affaires les plus délicates; *Thomas Howard* Comte de Surrey, Fils du Duc de Norfolk, qui fut tué à la Bataille de Bosworth, en combattant pour Richard III. *George Talbot*, Comte de Shrewsbury, Grand Maître de la Maison du Roi; *Thomas Ruthal*, Docteur en Droit; *Edoüard Poinings*, Chevalier de la Jarretière, dont le nom est encore fameux par un Statut qui fut fait dans le Parlement d'Irlande, sous le Regne precedent, pendant qu'il avoit le Gouvernement de cette Isle; *Charles Sommerset Lord Herbert*, qui étoit Grand Chambellan.

HENRI
VIII.
1709.

Les funérailles de Henri VII. se firent avec beaucoup de pompe, peu de jours après sa mort. Son Corps fut inhumé à Westminster, dans une Chapelle qu'il avoit lui-même fait bâtir, & pour l'ornement de laquelle il n'avoit rien épargné. Cette Chapelle passoit alors pour une des plus magnifiques qu'il y eût dans la Chrétienté. Henri VII, tout avare qu'il étoit, y avoit employé quatorze mille, quelques-uns disent vingt-mille livres sterling, somme très-considérable dans un tems où l'argent étoit beaucoup plus rare en Europe qu'il ne l'est présentement.

Funérailles
de Henri
VII.

Pendant qu'on préparoit ce qui étoit nécessaire pour les funérailles de Henri VII, le nouveau Roi quitta le Palais de Richemont pour se retirer à la Tour de Londres, sous prétexte de se mettre en retraite à cause de la mort du Roi son Pere. Mais c'étoit plutôt pour régler avec ses Ministres certaines affaires qui ne pouvoient souffrir de retardement. Dans le tems qu'on le croyoit en retraite occupé à la dévotion, il fit arrêter le Lord Stafford Frere du Duc de Buckingham. C'étoit apparemment sur quelque soupçon mal-fondé qui fut bien-tôt dissipé, puisque peu de tems après, il créa ce même Seigneur Comte de Wiltshire.

Le Lord
Stafford est
mis à la
Tour.

L'Evêché de Durham, qui étoit vacant par la translation de Christophe Bambridge à l'Archevêché d'Yorck, fut donné à *Thomas Ruthal* Docteur en Droit, & Membre du Conseil Privé.

Ruthal est
fait Evêque
de Durham.
Act. Publ.

Peu de jours après, le Roi confirma une Amnistie que le Roi son Pere avoit accordée à ses Sujets avant sa mort. Mais tous les criminels ne profitèrent pas de cette grace. On vit bien-tôt paroître une Proclamation dans laquelle le Roi disoit, qu'ayant été informé que ses bons Sujets avoient été opprimés sous le spécieux prétexte de la conservation des droits & des prérogatives de la Couronne, il leur permettoit de lui porter leurs plaintes, & promettoit d'y avoir égard. Le but de cette Proclamation n'étoit pas de restituer aux Sujets les sommes que le feu Roi leur avoit injustement extorquées. L'unique dessein de la Cour étoit de les encourager à produire leurs griefs contre *Empson & Dudley*, qui étoient les instrumens dont Henri VII. s'étoit servi pour les opprimer & de leur donner quelque espèce de satisfaction par la punition de ces deux Ministres.

T. XIII. p.
256.

Juin.
Amnistie.
Proclama-
tion pour
encourager
les Sujets à
se plaindre.

Dès que cette Proclamation fut publiée, on présenta contr'eux une infinité de Requêtes. C'étoit-là ce que la Cour souhaitoit, non seulement parce que ces deux hommes étoient odieux à toute la Nation, mais encore afin de faire comprendre au Peuple, que le nouveau Roi avoit dessein de gouverner

HENRI
VIII.
1509.
Empson &
Dudley sont
appellez
devant le
Conseil.
Défense
d'Empson.
Myl. Her-
bert.

Ils sont en-
voyez à la
Tour.

Accusation
frivole in-
tentée con-
tr'eux.

d'une toute autre manière que le Roi son Pere. Sur routes ces Requêtes, Empson & Dudley furent appellez devant le Conseil où on leur dit en peu de mots les principaux Articles qu'elles contenoient. Empson répondit pour tous deux, que cette accusation étoit un cas le plus nouveau & le plus étrange qui fût jamais arrivé. Que pour l'ordinaire, on poursuivoit les gens pour avoir agi contre les Loix, ou pour avoir desobéi au Souverain, Mais que pour eux, ils étoient accusez par le Peuple, d'avoir executé des Loix auxquelles il avoit lui-même donné son consentement. Que d'un autre côté, le Roi les faisoit rechercher, pour avoir obéi aux ordres exprès du Roi son Pere, crime nouveau, dont la punition seroit capable de jeter tous les Sujets dans la révolte. Que s'ils devoient être punis pour de pareils crimes, il souhaitoit que les Nations étrangères n'en fussent point informées, de peur qu'elles n'en inférassent que la dissolution du Gouvernement d'Angleterre n'étoit pas fort éloignée. On lui repartit en peu de mots, qu'il s'étoit donné beaucoup de liberté dans son discours : mais que son éloquence étoit inutile & hors de saison. Qu'on ne les accusoit pas d'avoir executé les Loix, ni d'avoir obéi au Roi; mais d'avoir étendu les Loix au-delà de leurs justes bornes, & d'avoir outrepassé les ordres du Souverain, & qu'il étoit à craindre pour eux, que ces accusations ne fussent trop prouvées. Ensuite on les envoya tous deux à la Tour. Le Roi étoit résolu d'en faire un exemple, afin de satisfaire le Peuple qui étoit extraordinairement animé contre eux. Ainsi leur condamnation étoit résolue avant qu'ils comparussent devant le Conseil, quoi qu'on ne sçût pas bien encore sur quoi on leur feroit leur procès. En tout autre País, on auroit vû avec joye, un acte de Souveraineté, qui auroit envoyé ces deux hommes au gibet. Mais il n'en est pas de même en Angleterre où les plus criminels ont des Privilèges dont on ne peut leur refuser la jouissance, sans donner lieu au Peuple de penser que la Cour forme des projets contre la Liberté. Il falloit donc chercher quelque Loi expresse qui les condamnât. Mais quand on examina l'accusation qui avoit été déjà intentée contre eux, on y trouva de grandes difficultez. On reconnut qu'encore qu'ils fussent accusez d'une infinité de crimes, on ne pouvoit pourtant rien prouver, sinon qu'ils avoient executé les Loix sans miséricorde. Mais quoiqu'ils eussent étendu ces mêmes Loix aussi loin que les termes le pouvoient souffrir, on ne pouvoit pas le leur imputer à crime, parcequ'ils en avoient reçu l'ordre du Roi, à qui l'exécution des Loix est commise. Il est bien vrai qu'Henri VII, contre la coutume de ses Prédécesseurs, avoit agi selon toute la rigueur des Statuts. Mais il le pouvoit, & si les Rois précédens en avoient usé autrement, c'étoit plus par condescendance, que par justice. On ne pouvoit donc faire le procès à ses deux Ministres, pour lui avoir obéi. D'ailleurs, en les faisant condamner pour avoir executé les ordres de leur Maître, c'étoit faire un affront public à la mémoire de ce Prince, & renouveler le souvenir des rigueurs qu'il avoit exercées contre ses Sujets. Il fut donc résolu de les faire mourir sur une fausse accusation d'avoir voulu se soustraire à l'obéissance du Roi, depuis qu'il étoit sur le Trône. Il est manifeste que cette accusation n'avoit aucun fondement. Comment deux hommes si odieux à toute la Nation, & qui avoient perdu tout leur crédit par la mort de Henri VII, auroient-ils pû penser à un tel dessein, & encore moins l'exécuter? Cependant, on ne se fit pas un scrupule de leur faire per-

dre

dre la vie pour un crime supposé, parcequ'on les croyoit dignes de mort, quoique la Loi prise dans son sens ordinaire, ne les condamnât pas. Sur cette frivole accusation, ils furent déferez à leurs Juges naturels qui les trouvèrent coupables, soit qu'on eût aposté contr'eux de faux témoins, ou que ce fût par une réservation mentale, inconnue jusqu'alors en Angleterre, dans les Jugemens de cette nature. Dudley fut jugé à Londres le seize de Juillet, & Empson ne fut condamné que le quatorzième d'Octobre à Northampton. Henri, soit par scrupule, ou par quelque autre motif, suspendit leur exécution jusqu'à l'année suivante.

HENRI
VIII.
1509.
Ils sont
condamnez
à mort.

Dans le tems qu'on étoit occupé à chercher les moyens de se défaire de ces deux Ministres, le Roi & son Conseil avoient à délibérer sur une affaire d'une toute autre conséquence. On a vû, dans le Regne précédent, le Mariage du Prince Arthur avec Catherine d'Arragon, la mort de ce Prince sans enfans, les raisons qui portèrent le Roi Henri VII. à souhaiter que le Prince Henri, devenu son Successeur présomptif, épousât la Veuve de son Frere, le consentement de Ferdinand & d'Isabelle Pere & Mere de la Princesse, & la dispense pour accomplir ce Mariage, accordée par le Pape Jule II. La véritable raison qui avoit engagé Henri VII. à proposer ce Mariage, étoit qu'il ne pouvoit se résoudre à rendre les cent mille écus qu'il avoit déjà touchez pour la moitié de la dot de Catherine. Il craignoit encore de perdre l'autre moitié qui restoit à payer. Enfin, il prévoyoit qu'après avoir reçu l'entière dot, il ne pourroit pas se dispenser de laisser à la Princesse sa Belle-Fille, la jouissance de son douaire, consistant dans la troisième partie des revenus de la Principauté de Galles, & du Comté de Cornouaille. Cependant, comme il n'auroit pas été sèant d'alléguer un tel motif au Pape, pour obtenir la dispense d'un Mariage si étrange, qui ne pouvoit être regardé que comme scandaleux, on prétendit qu'il étoit nécessaire pour entretenir la Paix entre Henri VII. & le Roi & la Reine d'Espagne. Ce fut-là le motif qu'on alléqua au Pape, & qu'il voulut bien regarder comme suffisant, quoiqu'il n'y eût que trop de raison de douter que ce fût le véritable.

Délibération
touchant le
Mariage du
Roi avec
Catherine
d'Arragon.

En conséquence de la dispense du Pape, Henri & Catherine furent fiancez solennellement. Néanmoins, soit que Henri VII. n'eût eu en vûe que de duper Ferdinand & de lui arracher les cent mille écus qui restoient encore à payer, pour la dot, ou qu'il fût touché des remontrances que Warham, Archevêque de Cantorberi, lui fit sur ce Mariage, il fit enforte que le Prince son Fils, le même jour qu'il entra dans sa quatorzième année, fit, en présence de quelques témoins, une Protestation en forme contre le consentement qu'il y avoit donné. Mais cette Protestation fut tenue si secrète, qu'elle ne vint point à la connoissance du Public, jusqu'à ce que plusieurs années après il fut nécessaire de la divulguer. Dès que Ferdinand eut reçu la nouvelle de la mort de Henri VII, il envoya au Comte de *Fuenfalida*, son Ambassadeur en Angleterre, un pouvoir très-ample pour renouveler le Traité d'Alliance qu'il avoit fait avec le Roi défunt. En même tems, il lui ordonna de demander la confirmation & l'exécution de celui qui avoit été conclu pour le second Mariage de Catherine avec le Prince Henri devenu Roi d'Angleterre.

Art. Publ.
Tom. XIII.
pag. 249.
11. Mai.

L'Ambassadeur d'Espagne ayant présenté un Mémoire sur ce sujet, il fut question de délibérer dans le Conseil, si le Roi consomméroit son Mariage

Difficultez
sur ce Ma-
riage.

HENRI
VIII.
1509.
Raisons
pour & con-
tre.

Polyd. Vergil.

Henri se
détermine à
épouser Ca-
therine.

Art. Publ.
Tom. XIII.
pag. 251.
7. Juin.

avec Catherine. Cette affaire fut agitée avec beaucoup d'attention. D'un côté on alléguoit contre ce Mariage, que c'étoit une chose inouïe parmi les Chrétiens, qu'un homme eût jamais épousé la Veuve de son Frere. Qu'un tel Mariage étoit contre le Droit Divin, & par conséquent qu'il y avoit lieu de douter si le Pape avoit le pouvoir d'en dispenser. C'étoit-là le sentiment de l'Archevêque de Cantorbéri qui ne pouvoit s'empêcher de regarder ce Mariage comme un véritable inceste. Mais Richard Fox Evêque de Winchester fut d'un avis contraire. Il insista fortement sur la dispense de Jule II, & sur le pouvoir sans bornes attaché à la Dignité de Vicaire de Jesus-Christ. Il dit que, puisque ce Pontife avoit accordé la dispense, c'étoit une preuve certaine qu'il en avoit le pouvoir, & que cela suffisoit pour satisfaire la conscience du Roi. Qu'au reste il n'y avoit personne sur la terre, qui qui fût en droit de limiter, ou même d'examiner la puissance Papale, & que, quand même on voudroit attribuer ce droit à un Concile Général, du moins, le Conseil d'Angleterre ne pouvoit pas y pretendre. A ces raisons qui regardoient la conscience, l'Evêque en ajouta d'autres, tirées de la politique & de l'intérêt particulier du Roi. Il dit, que vrai-semblablement, le Roi auroit, pendant le cours de son Regne, plusieurs démêlez avec la France l'ancienne ennemie de l'Angleterre, & que, soit qu'il voulût attaquer, ou seulement se défendre, l'Alliance avec l'Espagne lui étoit absolument nécessaire. Qu'en renvoyant la Princesse Catherine après l'avoir fiancée, il feroit au Roi Ferdinand un affront, dont infailliblement il tacheroit de se venger, en se liguant avec la France, & qu'une semblable Ligue ne pouvoit que mettre l'Angleterre en danger, ou du moins l'engager dans de terribles dépenses. Que d'ailleurs, si le Roi refusoit de consommer son Mariage avec Catherine, il devoit se résoudre, ou à lui restituer sa dot, ou à la faire jouir de son doüaire. Mais qu'en l'épousant il épargneroit les cent mille écus que le Roi son Pere avoit touchez, il en acquerroit encore cent mille que le Roi d'Arragon lui feroit compter, & qu'il éviteroit la dépense qu'il faudroit faire en prenant pour Femme une autre Princesse, qu'il ne pourroit faire venir en Angleterre qu'à grands frais. Enfin, il s'étendit sur le bon naturel, & sur la vertu de la Princesse de Galles, capables de rendre un Epoux parfaitement heureux. Il ajouta qu'il n'y avoit aucun lieu de douter, que la Princesse ne fût encore vierge, puisqu'elle-même l'assuroit, offrant même de consentir à être visitée, pour faire voir qu'elle disoit la verité.

Toutes ces raisons, excepté la premiere qui regardoit la dispense, étoient extrêmement fortes. Quant à celle-là, il étoit si dangereux pour un Ecclésiastique, de contester au Pape son autorité, sur tout à un Pape tel que Jule II, qui étoit encore plein de vie, que l'Archevêque de Cantorbéri n'osa persister ouvertement dans son opinion. Ainsi le Roi s'étant lui-même rangé à l'avis de l'Evêque de Winchester, & de presque tout le Conseil, il fut résolu qu'il consommeroit son Mariage. Mais avant que d'en venir-là, il exigea de la Princesse, qu'elle renonçât par un Acte solennel à sa dot de deux cent mille écus, & qu'elle consentit que cette somme appartint au Roi son Epoux, sans que ni elle-même, ni ses Héritiers, ni le Roi Ferdinand son Pere, ni la Reine Jeanne sa Sœur, ni qui que ce fût au monde, pussent la répéter, sous quelque prétexte que ce pût être. Deux jours après le Comte

de Fuenfalida fit une semblable renonciation au nom du Roi Ferdinand & de la Reine Jeanne. Les Lettres Patentes de Catherine, où elle ne prenoit que le Titre de Princesse de Galles, étant du septième Juin, il est manifeste que le Roi ne l'épousa pas le troisième du même mois, comme les Historiens l'assurent, & que tout au plutôt, ce ne fut que le jour même que ces Lettres furent signées. Leur couronnement se fit le 24. du même mois, & cinq jours après arriva la mort de Marguerite Comtesse de Richmond & de Darby, ayeule du Roi.

Dans les premiers commencemens de son Regne, Henri laissoit volontiers à son Conseil & à ses Ministres le soin & la conduite de ses affaires. Comme il étoit en paix avec tous ses voisins, ce qui se passoit dans le Royaume ne pouvoit pas beaucoup l'occuper. Il ne pensoit qu'aux plaisirs & aux divertissemens, qui convenoient bien mieux à son âge, que l'application aux affaires. Mais comme il étoit naturellement libéral, les Fêtes qu'il donnoit à la Cour, ne se faisoient pas sans de très-grandes dépenses. Le vieux Evêque de Winchester, ancien Ministre de Henri VII, ne pouvoit s'empêcher de murmurer, en voyant prodiguer, sans nécessité, l'argent que son défunt Maître avoit amassé avec tant de soins, de peines, & d'injustices, à quoi il avoit été lui-même employé. Il en rejettoit tout le blâme sur le Comte de Surrey Grand Trésorier, qui avoit été son Concurrent en faveur sous le dernier Roi, & qui continuoît à l'être encore sous celui-ci, en s'attirant l'affection du nouveau Maître par une complaisance aveugle. Pendant la vie de Henri VII, il avoit été plus dur, & plus difficile à déboursier de l'argent, que le Roi même. Quelque exprès que fussent les ordres qu'il recevoit pour faire des payemens, il y trouvoit toujours des difficultez, & par-là il faisoit admirablement la cour à son Maître. Son emploi lui ayant été continué sous ce nouveau Regne, il devint un tout autre homme. Non seulement, il payoit sans examen, tout ce qui lui étoit ordonné, mais il portoit encore le Roi à faire des dépenses excessives. Cela lui attiroit la faveur de ce jeune Prince, dont l'humeur étoit toute portée à la prodigalité. L'Evêque de Winchester blâmoit hautement cette conduite, comme très-préjudiciable aux intérêts du Roi. Mais il étoit peu écouté dans une Cour où tout le monde à l'envi tâchoit de profiter de l'humeur liberale du Maître. Cependant ses Discours aigrissoient de plus en plus contre lui le Comte de Surrey & tous les jeunes Courtisans, qui ne cessoient point de lui rendre de mauvais offices auprès du Roi. Ainsi ce Prélat, qui avoit eu tant de credit sous le dernier Regne, le perdoit peu-à-peu sous celui-ci. Cette disgrâce qu'il ne supportoit qu'avec peine, le fit penser aux moyens de supplanter son Rival, en introduisant à la Cour Thomas Wolfey, dont il connoissoit la capacité. C'étoit un Ecclésiastique qui avoit déjà commencé à se distinguer par son mérite, quoiqu'il ne fût que fils d'un Boucher d'Iswich. L'Evêque de Winchester prévoyoit aisément, que le Roi se trouveroit bien-tôt dans la nécessité d'avoir auprès de lui des gens habiles, & capables de le soulager, & comme il connoissoit le génie de Wolfey, il ne douta point, que, quand il seroit à la Cour, il ne se rendît nécessaire au Roi. Ce fut dans cette vûe qu'il lui fit donner la Charge d'Aumônier de la Maison Royale. On verra bien-tôt que ce Prélat ne se trompa point dans son jugement, ou plû-

HENRY

VIII.

1509.

Ibid. pag.

253.

Mariage & Couronnement du Roi & de la Reine.

Mort de la Comtesse de Richmond.

Henri s'adonne aux plaisirs, & fait de grandes dépenses.

Broüillerie entre l'Evêque de Winchester & le Comte de Surrey.

Caractère du Comte de Surrey.

Le Crédit de l'Evêque de Winchester tombe.

Il introduit Thomas Wolfey à la Cour.

tôt

HENRI
VIII.

1509.
Confirma-
tion des
Traitez avec
l'Ecosse.

Art. Publ.
Tom. XI II.

pag. 257.
& avec

l'Empereur.

Pag. 260.

22. Sept.

Bambridge
Archevêque
d'Yorck,
Ambassa-
deur à Ro-
me.

Nécessité
de connoi-
tre les af-
faires d'Ita-
lie, pour
bien enten-
dre l'Histoi-
re de Henri
VIII.

tôt que sa prévoyance demeura beaucoup au-dessous de la fortune de Wolsey.

Vers le milieu de cette année, les Traitez conclus entre Henri VII. & le Roi d'Ecosse, furent confirmez, ou renouvellez, par le Ministère de l'Evêque de Murray, qui avoit été envoyé en Angleterre, pour féliciter Henri sur son avènement à la Couronne.

L'Empereur Maximilien envoya aussi à Henri une pareille Ambassade, pour le féliciter & pour confirmer les Traitez qu'il avoit faits avec Henri VII. en l'année 1502.

Christophe Bambridge Archevêque d'Yorck se trouvant à Rome, où il étoit allé pour faire confirmer son élection, y reçut une Commission du nouveau Roi pour y faire les fonctions d'Ambassadeur. On verra bien-tôt les raisons qui faisoient souhaiter au Pape, d'avoir un Ambassadeur d'Angleterre résidant auprès de lui, & celles qui faisoient désirer au Roi, d'être particulièrement informé de ce qui se passoit à Rome & dans toute l'Italie.

C'est-là ce qui se passa de plus considérable en Angleterre, pendant les huit premiers mois du Regne de Henri VIII. C'étoient pour la plupart des affaires domestiques d'une petite conséquence, si on en excepte le Mariage du Roi qui eut de très-grandes suites. Mais il se passoit ailleurs des choses très-importantes, qui furent comme l'origine des troubles dont presque toute la Chrétienté fut agitée pendant plus de cinquante ans, & dans lesquels l'Angleterre ne se trouva que trop embarrassée. Depuis quelque tems les affaires de l'Europe avoient commencé à changer de face, & ce qui arriva cette année en Italie, acheva de les mettre dans une situation qui obligea presque tous les Souverains à y prendre part. Henri VIII. alla, malheureusement, s'embarrasser dans les troubles de ce Pais-là, auxquels néanmoins il semble qu'il ne devoit prendre que peu d'intérêt. C'est ce qui rend la connoissance des affaires d'Italie si absolument nécessaire, que sans cela on ne peut entendre qu'à demi les événemens de ce Regne, ni bien connoître le caractère de ce Roi. Il faudra donc entrer dans un assez grand détail sur ce sujet. Mais ce n'est pas une chose particuliere à l'Histoire d'Angleterre. Il en est de même des Histoires de France, d'Espagne, d'Allemagne, de Suisse, dont les principaux événemens, pendant un assez long espace de tems, ne sont proprement que des dépendances des affaires d'Italie. Il est vrai, que la plupart des Auteurs qui ont écrit les Histoires particulieres de ces Etats, ont supposé que leurs Lecteurs étoient instruits de ce qui se passoit en Italie dans le même tems. Ils ont par-là beaucoup abrégé leurs Ouvrages, mais en même tems, ils y ont laissé beaucoup d'obscurité pour ceux qui ne sont pas aussi bien instruits qu'ils l'ont supposé. Pour moi je me propose une autre route. Puisque les affaires d'Italie servent de fondement à la plupart des événemens arrivez en Europe, & particulièrement en Angleterre pendant près de la moitié du seizième Siècle, il me semble qu'on ne doit point négliger d'en parler un peu en détail. C'est par-là seulement, qu'on peut éclaircir les Histoires particulieres qui en dépendent. Mais afin d'éviter les trop longues digressions qui seroient indispensables dans la suite, il est nécessaire de donner d'abord une idée distincte de l'état de l'Italie, aussi bien que du caractère & des intérêts des Souverains qui y dominoient.

J'ai

J'ai déjà rapporté dans le Regne précédent comment Louïs XII, assisté des Vénitiens, avoit conquis le Duché de Milan sur Ludovic Sforze, fondé sur les droits qu'il y prétendoit, comme Petit-Fils de *Valentine Visconti*, Fille de Jean Galeaz I. Duc de Milan. J'ai eu aussi occasion de parler de la Conquête de Naples par les armes unies de Louïs XII. & de Ferdinand, & des moyens que celui-ci employa pour demeurer seul maître de ce Royaume. Il suffira donc d'ajouter ici, qu'encore que Louïs XII. eût perdu sa portion de cette Conquête, il ne s'étoit pas désisté de ses prétentions, & qu'il n'attendoit qu'une occasion favorable pour les faire valoir. Il faut présentement dire un mot des autres Etats d'Italie, & premierement de ce qu'on appelle l'Etat de l'Eglise.

HENRI
VIII.
1509.
Etat de l'Italie.
Milan & Naples.

Avant que les Rois de France & d'Espagne eussent mis le pied en Italie, les Papes étoient comme Arbitres Souverains de ce Pais-là. Mais c'étoit moins par leurs forces temporelles, que par les armes spirituelles, dont ils faisoient un fréquent usage. Depuis quelques Siècles, ils avoient perdu une grande partie des Domaines qui avoient autrefois appartenus à l'Eglise. Sur la fin de l'Empire d'Othon I, l'Etat de l'Eglise étoit composé de la Ville de Rome, & de son territoire, de la Toscane, de la Marche d'Ancone, du Duché de Spolète, de Ravenne, de toute la Romagne, & généralement de tout le Pais compris autrefois sous l'Exarchat. Mais ensuite, pendant les Guerres des Guelphes & des Gibelins, les Empereurs arracherent aux Papes, toute la Toscane, & plusieurs Places en d'autres endroits. Quelques-unes de ces Villes avoient trouvé à propos de se soustraire de l'obéissance de l'Eglise, & les Papes eux-mêmes s'étoient vus obligez d'en donner d'autres en Fief, à des Seigneurs qui les servoient, ou dont ils attendoient quelque assistance. Enfin, l'Empereur Rodolphe I. ayant vendu la liberté à toutes les Villes d'Italie, qui voulurent l'acheter, il s'en trouva plusieurs de celles qui avoient autrefois dépendu de l'Eglise, qui embrassèrent cette occasion de secoier, en un même tems, le joug de l'Empereur & du Pape. Par-là, il y eut bien-tôt en Italie presque autant de Souveraineté que de Villes. Celles qui se trouverent les plus puissantes subjuguèrent les plus foibles, & tombèrent enfin elles-mêmes sous la domination, ou plutôt sous la tyrannie de quelques-uns de leurs propres Citoyens qui trouverent le moyen de s'y emparer de toute l'autorité. C'est ainsi que se formerent en Italie divers petits Etats, des debris de ce que les anciens Rois d'Italie, les Empereurs, & les Papes, y avoient autrefois possédé.

Etat de l'Eglise en Italie.

Dans le tems qu'Alexandre VI. occupoit le Siège Papal, le Domaine de l'Eglise se trouvoit beaucoup moins étendu qu'il ne l'avoit été autrefois, quoique les Papes eussent conservé le Droit de Souveraineté sur plusieurs Villes, dont ils avoient perdu la propriété : *Ravenne, Bologne, Ferrare, Urbin, Faënza, Rimini, Pezzaro, Imola, Cesenna, Perouse*, étoient de ce nombre. Malgré toutes ces pertes, ils ne laissoient pas d'être encore très-puissans, parce que les armes spirituelles leur donnoient de grands avantages sur leurs voisins. D'ailleurs, outre les revenus de l'Etat Ecclésiastique, ils en tiroient encore de très-considérables de toute la Chrétienté.

Mais quand Louïs XII. se fut mis en possession du Duché de Milan, & Ferdinand du Royaume de Naples, les affaires d'Italie prirent une face

HENRI
VIII.
1509.

toute nouvelle. Alors la puissance temporelle des Papes ne fut plus rien en comparaison de celle de ces deux Monarques qui , outre leurs Etats d'Italie , avoient encore à leur commandement les forces de deux grands Royaumes. D'un autre côté , les Pontifes Romains rencontrèrent bien plus d'opposition , quand ils voulurent faire usage de leurs armes spirituelles qui n'ont de force qu'à proportion de la foiblesse de ceux contre qui elles agissent. C'est ce qui leur fit chercher toutes sortes de moyens pour tâcher de chasser les Etrangers d'Italie. Mais comme ils n'étoient pas en état d'exécuter un pareil dessein par leurs propres forces , ils se virent contraints de se servir de l'un des deux Rois , pour détruire l'autre , en quoi leur politique fut souvent trompée. En effet , ils ne pouvoient abaisser l'un , sans donner à l'autre une supériorité plus préjudiciable à leurs intérêts , que l'égalité qu'il y avoit auparavant entre les deux. Ce fut-là , pendant plusieurs années , le sujet de toutes les intrigues des Papes , & en même-tems , un embarras dont ils ne pûrent jamais se bien tirer. Tantôt ils s'unirent avec l'un pour abaisser l'autre ; tantôt , après les avoir mis aux mains , ils demeurèrent simples Spectateurs du combat. Quelquefois , ils appelèrent des Etrangers pour faire pencher la balance du côté qu'ils vouloient favoriser. Mais quelque fût le succès de ces Guerres , il arriva presque toujours que celui qui avoit remporté l'avantage , devenoit trop redoutable au Pape & à toute l'Italie. Il est donc certain que les Conquêtes de Naples & de Milan porterent un coup mortel à la puissance temporelle des Papes : & qu'elles furent aussi très-préjudiciables à leur puissance spirituelle. Dans les fréquentes occasions que les Pontifes eurent , depuis ce tems-là , de se broüiller avec les Rois de France qui étoient devenus leurs voisins , ils voulurent quelquefois employer leurs armes spirituelles , en quoi ils n'eurent pas le même succès qu'ils avoient eu auparavant avec les Souverains d'Italie. Comme ils eurent à faire à des Princes qui ne plioient pas aisément , ils ne firent que leur donner lieu d'examiner les fondemens de l'autorité Papale , & cet examen ne fut pas avantageux aux Papes.

Outre l'intérêt de leur Siège , les Pontifes Romains en avoient encore un autre auquel ils n'étoient pas moins attentifs. C'étoit celui de leur Famille. Chacun d'eux cherchant à établir ses Neveux , ou ses autres Parens , toutes ces Villes qui avoient autrefois appartenu à l'Eglise , étoient autant d'objets qui enflammoient leur cupidité. Alexandre VI , qui étoit le Pape le moins scrupuleux qu'il y eût jamais eu , avoit formé le projet de faire un grand Prince de *Cesar Borgia* son Fils bâtard , en lui formant un Etat de plusieurs Villes ou Etats de la Romagne qui reconnoissoient encore la Souveraineté de l'Eglise , & qui étoient sous sa protection. Ce fut donc pour exécuter ce dessein que *Cesar Borgia* , soit par fraude , soit à force ouverte , se rendit maître de *Perouse* , d'*Urbain* , d'*Imola* , de *Faenza* , de *Rimini* , de *Pezzano* , de *Cesenna* , sous prétexte que ceux qui les possédoient n'avoient pas été exacts à payer le tribut , ou la redevance annuelle au Saint Siège. Mais Alexandre VI , étant mort , avant que son Fils fût bien affermi dans ses Conquêtes , il arriva , pendant le court Pontificat de Pie III , & dans l'intervalle qu'il y eut entre la mort de ce Pape & l'élection de Jule II , que les anciens Possesseurs de ces Villes trouverent les moyens de les recouvrer. Ce fut principalement

palement par le secours des Vénitiens, qui, pour se payer de leurs peines, demeurèrent en possession de *Faenza* & de *Rimini*.

HENRI
VIII.
1509.
Caractere
& desseins
de Jule II.
Guicciar d'ins.

Jule II, qui parvint au Pontificat après Pie III, forma, pour la Maison de la *Rovere*, dont il étoit, les mêmes projets qu'Alexandre VI. avoit formez pour celle de *Borgia*. Il ne fut pas plutôt sur le Siège Pontifical, que, pour commencer à exécuter ses desseins, il fit dire aux Vénitiens d'un ton de Maître, que son intention étoit de réünir à l'Eglise tout ce qui en avoit été aliéné, & que, pour cet effet, ils eussent à lui rendre *Faenza* & *Rimini*. Sur leur refus, il demanda du secours à l'Empereur Maximilien. Ce fut-là proprement la premiere origine de la Ligue de Cambrai, dont j'ai dit un mot dans le Regne précédent, & dont je serai obligé de parler plus amplement tout-à-l'heure.

Le Senat de Venise passoit depuis long-tems pour l'Assemblée politique la plus prudente qu'il y eût dans le Monde. C'étoit par sa sagesse & par son habileté, qu'il avoit formé peu à peu, en terre ferme, un Etat qui, étant soutenu par des forces de Mer très-considerables, n'étoit inférieur à aucun autre d'Italie. Cet Etat étoit composé du *Frioul*, de *Trevise*, de *Verone*, de *Vicence*, de *Padouë*, de *Bergame*, de *Brescia*, de *Creme*, de *Cremone*, de *Rovigo*, & de tout le *Polesin*, de *Ravenne*, de *Faenza*, & de *Rimini*. La plupart de ces Villes avec leurs territoires avoient fait autrefois partie du Royaume d'Italie. Ensuite elles étoient tombées sous la domination des Empereurs d'Allemagne, qui y avoient établi des Vicaires pour les gouverner. Enfin, il étoit arrivé, ou que ces Vicaires s'en étoient rendus Souverains, ou qu'en ayant été chassés, elles avoient recouvré leur liberté, pour retomber ensuite sous la tyrannie de quelques Particuliers qui y avoient usurpé le pouvoir absolu. C'étoit de ceux-ci que les Vénitiens les avoient acquises, ou par argent, ou par la force des armes. Mais quoiqu'il en soit, lorsqu'ils avoient fait ces acquisitions, il est certain que l'autorité des Empereurs n'y étoit presque plus reconnüe. Cependant ces mêmes Empereurs ne laissoient pas de conserver des prétentions sur toutes ces Villes, comme ayant été autrefois membres de l'empire, ou plutôt du Royaume d'Italie que quelques-uns de leurs Prédécesseurs avoient possédé. Le *Frioul* avoit été conquis sur l'Eglise d'Aquilée, à laquelle Othon I. en avoit fait présent; *Ravenne*, *Faenza*, *Rimini*, avoient autrefois appartenu à l'Eglise. *Rovigo*, & le *Polesin* avoient été conquis sur le Duc de Ferrare. *Cremone* & la *Gieradadda* étoient des dépendances du Duché de Milan, qui leur avoient été cédées par Louis XII. *Brescia* avoit été conquise sur les Ducs de Milan, & *Creme* leur avoit été cédée volontairement par le Duc François Sforze. Ils possédoient encore, dans le Royaume de Naples, cinq Villes maritimes qu'un Roi de ce Pais-là leur avoit données en engagement.

La Repu-
blique de
Venise.
Paruta,
Doglion,
Sabellico,
Bembo, &c.

Bologne étoit une Ville riche & puissante, mais bien moins qu'elle ne l'avoit été autrefois. Les discordes civiles l'avoient enfin contrainte de se donner à l'Eglise sous certaines conditions. Depuis ce tems-là, les Papes gouvernerent cette Ville par des Légats, qu'ils y envoyoient de tems en tems. Mais leur domination y souffroit de fréquentes interruptions. Ces Légats opprimans le Peuple, l'obligerent souvent à secoier leur joug, & à les chasser de la Ville. Mais ce n'étoit que pour retomber sous la tyrannie

Bologne.
Ghirardini,
Hist. di Bol.
Landro Al-
berti, Des-
cription
d'Italia.

HENRI
VIII.
1509.

de quelques Chefs de faction, qui, par leurs vexations, le mettoit encore dans la nécessité d'avoir recours au Pape & de recevoir ses Légats. C'est ce qui arriva plusieurs fois. Enfin, en 1440, *Annibal Bentivoglio* s'y rendit si puissant, qu'il n'en étoit guères moins que Souverain. Depuis ce tems-là, jusqu'en 1506, quelqu'un de la Famille des Bentivoglio en avoit toujours eu le Gouvernement, quoique les Légats du Pape y fussent encore reçus & honorez, mais sans y avoir aucun pouvoir effectif. Enfin, Jule II. ne se contentant pas de cette ombre d'autorité, demanda, en 1506, du secours à Louis XII. pour se rendre maître de Bologne. Quoique jusqu'alors la France eût protégé les Bentivoglio, Louis ne laissa pas d'ordonner au Gouverneur de Milan, d'envoyer des Troupes au Pape. Alors Jean Bentivoglio, Chef de cette Maison, se voyant abandonné du Roi de France, sortit de Bologne avec toute sa Famille, pour se retirer à Milan, laissant la Ville au pouvoir du Pape.

Ferrare.
*Sardi, Hist.
di Ferr.*

Le Duché de *Ferrare* étoit un Fief de l'Eglise, possédé depuis long-tems par la Maison d'*Este*, qui en recevoit l'Investiture du Pape, & lui payoit tous les ans une redevance en argent. Ce petit Etat étant voisin du Pape & de Venise, & à la bienfiance de l'un & de l'autre, ne se conservoit que par la jalousie reciproque de ces deux Puissances, & néanmoins les Vénitiens lui avoient enlevé Rovigo & le Polesin. Mais Jule II. avoit de plus grandes vûes, & pensoit sérieusement à rétinir tout le Duché à l'Eglise.

Modene &
Reggio.
*G. Bariffa
Pigna, Hist.
della Casa
d'Este.*

Modene & Reggio étoient aussi sous la domination de la Maison d'*Este*, non comme faisant partie du Duché de Ferrare, mais comme un Etat à part, que cette Maison avoit acquis, depuis qu'elle étoit en possession de Ferrare. Jule II. avoit aussi des prétentions sur ces deux Villes comme ayant été autrefois données à l'Eglise par Charlemagne, & peut-être sur le seul prétexte qu'elles appartenoient au Duc de Ferrare son Vassal.

Urbain.
*Simarelli,
Hist. d'Urbino.*

Urbain avoit été autrefois du Domaine de l'Eglise. Mais il y avoit déjà long-tems que les Papes ne reclamoient plus sur cette Ville, qu'un Droit de Souveraineté. César Borgia s'en étoit emparé, & en avoit chassé le Duc *Guidobaldo Ubaldini* qui s'en remit en possession après la mort d'Alexandre VI. Comme ce Duc n'avoit point d'enfans, Jule II. lui persuada d'adopter *François-Marie de la Rovere* leur Neveu commun, Fils d'un Frere du Pape, & d'une Sœur du Duc d'Urbain. Peu de tems après, la Rovere devint Duc d'Urbain par la mort de *Guidobaldo*, son Pere adoptif.

Parme &
Plaisance.
Le. Alberti.

Parme & Plaisance avoient été sous la domination de plusieurs Seigneurs ou Tyrans, jusqu'à ce qu'enfin elles tombèrent sous celle des Ducs de Milan. Louis XII. s'en mit en possession après avoir fait la Conquête du Milanois.

Florence.
*Macchiavel,
Hist. di Firenze.*

Florence, Ville très-puissante & la principale de la Toscane, étoit enfin tombée sous la domination de la Famille de Medicis. Mais dans la suite, une Faction contraire aux Medicis y ayant prévalu, ils en avoient été chassés, & depuis ce tems-là, ils vivoient en exil, faisant pourtant de tems en tems quelques efforts, pour se rétablir dans leur patrie.

Pise.
Le. Alberti.

Pise avoit été autrefois une Ville très-considérable à cause de ses forces maritimes : mais étant enfin tombée sous la domination des Ducs de Milan, un Bâtard de cette Maison, à qui elle avoit été donnée, la vendit
aux

aux Florentins. Les Pisans s'opposèrent à ce contract, & voulurent se mettre en liberté, mais ils succomberent. Ensuite Charles VIII, en allant à Naples, rendit à Pise sa liberté: mais dès que les Florentins n'eurent plus rien à craindre de sa part, ils assiègerent Pise quoique secouruë par les Vénitiens, & ce Siège duroit encore, lors de la Ligue de Cambrai.

HENRI
VIII.
1509.

La Ville de *Genes*, après avoir essuyé diverses révolutions causées par les factions des *Fregoses* & des *Adornes*, étoit enfin tombée entre les mains de la France, sous le Regne de Charles VII. Ensuite Louis XI. la céda au Duc de Milan, & Louis XII. s'en saisit après avoir conquis le Milanois.

Genes P. Bi-
zarro. Hist.
di *Genova*.

Cette revue des Etats d'Italie fait voir que ce Pais étoit alors partagé entre six Puissances, sçavoir le Pape Jule II, Louis XII. Roi de France & Duc de Milan, Ferdinand Roi d'Arragon & de Naples, les Republiques de Venise & de Florence, & le Duc de Ferrare. A ces six Puissances il faut ajouter l'Empereur Maximilien qui sans posséder un pouce de Terre en Italie, avoit pourtant des prétentions sur tout ce que les Empereurs y avoient autrefois possédé & plus particulièrement sur l'Etat de terre ferme des Vénitiens. Six de ces Puissances se trouvoient presque également intéressées à procurer la ruine de la Republique de Venise. L'Empereur prétendoit que tout l'Etat des Vénitiens appartenoit à l'Empire; il souhaitoit passionnément de leur arracher quelque Place qui lui donnât une entrée en Italie, afin d'avoir occasion de rétablir la puissance Impériale dans ce Pais-là. Jule II, ainsi que je l'ai déjà dit, avoit formé le projet de réunir à l'Eglise tout ce qui en avoit été aliéné, & principalement le Duché de Ferrare & les Villes de la Romagne. Ce dessein ne pouvoit s'exécuter que par la ruine des Vénitiens toujours attentifs à s'opposer à l'aggrandissement de leurs voisins. D'ailleurs, le Pape vouloit commencer par eux, & leur arracher *Ravenne*, *Faenza* & *Rimini*. Louis XII. se repentoit de leur avoir cédé *Cremone* & la *Gierradadda*. Il vouloit les en dépouiller & sous ce prétexte, s'emparer encore de *Creme*, de *Bergame*, & de *Brescia*, & généralement de tout ce qui avoit appartenu aux Ducs de Milan. Ferdinand souhaitoit de retirer sans argent, cinq Villes maritimes du Royaume de Naples, qui leur avoient été données en engagement. Outre cela, son intérêt demandoit, qu'il y eût toujours en Italie des troubles qui empêchassent Louis XII. de penser à la Conquête de Naples. Le Duc de Ferrare vouloit recouvrer *Rovigo* & le *Polesin*. Enfin, les Florentins attachez avec obstination au Siège de la Ville de Pise protégée & défenduë par les Vénitiens, ne pouvoient rien désirer de plus avantageux, que de voir cette Republique hors d'état de continuer ses secours aux Pisans.

Motifs de
la Ligue de
Cambrai
contre Ve-
nise.

Hist. della
Legha di
Cambrai.

Ce furent-là les motifs de la Ligue qui se forma contre Venise, & dont le Pape, l'Empereur, & le Roi de France, furent les principaux promoteurs. Pour mieux garder le secret, ils firent courir le bruit que l'Empereur, comme Tuteur de Charles d'Autriche son Petit-Fils, avoit consenti que ses différends avec le Duc de Gueldre fussent accordez à l'amiable. Pour cet effet, on avoit marqué la Ville de Cambrai pour le lieu du Congrès, afin d'insinuer par-là, qu'il ne s'agissoit que des affaires qui regardoient les Pais-Bas. Ce fut-là que se conclut cette fameuse Ligue contre la Republique de Venise, & pour mieux tromper les espions, on y signa d'abord un Traité de Paix perpétuelle entre le Pape, l'Empereur, Louis XII, & Ferdinand, qui fut en effet rendu

Ligue de
Cambrai.

HENRI
VIII.
1509.

*Hist. della
Legha di
Cambrai.
Traité en-
tre les Al-
liez contre
Venise.*

public. Mais un second Traité, qu'on n'eut garde de divulguer, contenoit une Ligue offensive & défensive contre les Vénitiens, dont voici les principaux Articles.

Premièrement on exposoit dans la Préface, que les Turcs ayant commencé à faire de grands progrès en Europe, il étoit absolument nécessaire que les Princes Chrétiens unissent leurs forces contr'eux, mais que les Vénitiens, par leurs continuelles usurpations, mettoient des obstacles invincibles à cette union. De-là on concluoit, qu'il falloit les dépouiller de ce qu'ils avoient usurpé. C'étoit-là le pieux motif de la Ligue. Pour cet effet il étoit convenu, que de leurs dépouilles, le Pape auroit *Ravenne, Faenza & Rimini* : Que l'Empereur, en cette qualité, auroit *Verone, Vicence, & Padouë*, & comme Duc d'Autriche, *Trevise & le Frioul* : Que le partage de Louis XII, comme Duc de Milan, seroit *Cremone, la Gierradadda, Brescia, Creme, & Bergame* : Que le Roi d'Arragon seroit remis en possession de *Manfredonia, Trani, Monopoli, Brindes, & Otranto*, dans le Royaume de Naples : Que les Ducs de Ferrare & de Savoye, & le Marquis de Mantouë, seroient admis dans la Ligue s'ils le souhaitoient, le premier, pour recouvrer *Rovigo*, & le *Polesin*, le second, pour retirer le Royaume de Chypre d'entre les mains des Vénitiens, & le troisième, pour se procurer la satisfaction qu'il avoit droit de demander, touchant certaines prétentions qu'il avoit contre Venise. Enfin, que tous ceux qui avoient quelque chose à prétendre des Vénitiens, seroient reçus dans la Ligue, comme principaux intéressés, & se déclarant dans trois mois. Ainsi, pour pouvoir faire la Guerre aux Turcs, on ne trouvoit point d'autre moyen, que de dépouiller les Vénitiens de tout leur Etat de Terre ferme, & de ne leur laisser que la seule Ville de Venise.

Projets des
Alliez.
*Guicciardin,
Mézerai.*

Pour exécuter ce dessein, il fut convenu, que le Roi de France en personne entreroit dans les Terres des Venitiens, le 1. d'Avril de l'année suivante 1509, avec une Armée de quarante mille hommes : Que le Pape enverroient une Armée dans la Romagne : Que Ferdinand en auroit une dans la Lombardie, & une Flotte dans le Golfe, & que l'Empereur attaqueroit les Vénitiens du côté de l'Allemagne. Mais comme il venoit de conclure avec eux une Trêve de trois ans, on trouva un expédient admirable pour lui fournir un prétexte de la rompre. Ce fut que le Pape le sommeroit comme Avocat de l'Eglise, d'en venir défendre le patrimoine. Enfin, Jules II. s'engageoit à lancer toutes les foudres de l'Eglise contre Venise. Cette Ligue fut signée à Cambrai le 10. de Décembre 1508.

Campagne
de l'année
1509.
Mézerai.

Le tems d'exécuter les projets de la Ligue étant arrivé, Louis XII. partit de Milan au commencement du mois d'Avril 1509, à la tête de quarante mille hommes, pendant que l'armée du Pape entroit dans la Romagne, sous la conduite de François-Marie de la Rovere Duc d'Urbain, & que Raymond de Cardonne se jettoit dans la Lombardie avec les troupes du Roi d'Arragon. En même tems, le Duc de Ferrare se mit en Campagne dans le Polesin. Mais l'Empereur se contenta de se tenir à Trente pour voir agir les autres Alliez, afin d'être à portée de recueillir le fruit de leurs travaux. Pendant ce tems-là, les Vénitiens, après avoir muni leurs Places, mirent une Armée en Campagne sous la conduite du Comte de *Pitigliano* leur Général, qui avoit *Barthelemy d'Alviano* pour Lieutenant.

L'Avant-

L'Avant-garde de l'Armée de France, commandée par Chaumont, passa l'Adde le quinzième d'Avril, & dans le même tems, le Pape excommunia les Vénitiens, & mit la Ville de Venise en Interdit. Ce fut le quatorzième de Mai que se donna la bataille de *Gierradadda*, ou d'*Agnadel*, entre l'Armée Françoisë & la Vénitienne, contre le sentiment du Comte de Pitigliano, quoique Général en Chef des Vénitiens, & contre toute raison. En effet, les Vénitiens n'ayant point d'autre ressource que cette Armée, il n'étoit nullement à propos de la hasarder. Mais la fougue de Barthelemi d'Alviano l'emporta sur la prudence de son Général. L'Armée Vénitienne fut mise dans une entière déroute, & Alviano fait prisonnier. Après cela, les Vénitiens ne se trouvant plus en état de résister à leurs ennemis, Louis en moins de quinze jours se rendit maître de *Cremone*, de *Peschiera*, de *Creme*, de *Brescia*, de *Bergame*, & généralement de toutes les Places qui avoient été autrefois des dépendances du Milanois. Outre cela *Vicence*, *Verone*, *Padouë*, lui envoyèrent leurs Clefs. Mais comme, par le Traité de Cambrai, ces Places étoient du partage de l'Empereur, il lui envoya leurs Députez. Maximilien se trouvoit alors à Trente où il attendoit le succès des Armes des Alliez. Dès qu'il vit arriver ces Députez, il fit avancer ses troupes vers l'Etat de Venise, & comme ces Villes se rendoient volontairement, il n'eut autre chose à faire qu'à y mettre des Garnisons. Il n'y eut que *Trevise* qui en refusa, & qui demeura constamment dans l'obéissance des Vénitiens, quoique réduits à la dernière extrémité. Le Frioul & les Places d'Istrie suivirent le torrent, & se rendirent à l'Empereur. D'un autre côté, le Duc d'Urbain, avec l'Armée du Pape, s'empara de *Ravenne*, de *Cervia*, de *Faenza*, de *Rimini*, pendant que le Duc de Ferrare se rendoit maître de *Rovigo*, & le Marquis de Mantouë de quelques Châteaux qui étoient à sa bienveillance. Ainsi, comme dans un clin d'œil, les Vénitiens virent tous leurs Etats réduits à la seule Ville de Venise, & aux cinq Places du Royaume de Naples, qui ne pouvoient pas leur être d'un grand secours. Cependant, ils ne perdirent pas entièrement courage. Parmi tant de calamitez, quoique le Senat & le Peuple se trouvaient dans une extrême consternation; leur principal soin fut de rassembler les débris de leur Armée, & de faire des efforts pour rompre la Ligue qu'ils avoient fait tant de mal.

Le malheur arrivé aux Vénitiens causa la perte de Pise. Cette Ville ne pouvant plus attendre de secours de Venise, non plus que du Roi de France, qui l'avoit enfin abandonnée, se rendit aux Florentins après avoir souffert un long Siége.

Louis XII. étant venu à bout de tout ce qu'il s'étoit proposé, s'en retourna en France après avoir détaché un Corps de ses troupes, sous le Commandement de *la Palisse*, pour aller joindre l'Empereur qui, selon les apparences, n'en avoit pas assez pour ses Garnisons, & pour tenir une armée en Campagne contre les Vénitiens qui se rassembloient. Dès que le Roi de France fut parti, les affaires commencèrent à changer de face. Les Vénitiens surprirent Padoüe, qui ne put plus leur être arrachée. De plus, ils trouverent le moyen d'envoyer dans le Frioul, une Armée qui occupa la plus grande partie des Troupes de l'Empereur. Enfin ils appaisèrent le Pape par leurs soumissions, & en obtinrent une promesse positive qu'il donneroit l'absolution, & leve-

roit

HENRI
VIII.
1509.

Bataille
d'Agnadel
ou de la
Gierradadda.

Les Vénitiens perdent tout leur Etat de Terre-ferme.

Sardi Hist.
de Ferrare.

Pise se rend
aux Florentins.
Guicciardini.

Louis XII.
retourne en
France.

Mezerai,
Guicciardini.

Les Vénitiens reprennent
Padouë.

Ils appaisent le Pape.

HENRI VIII. 1509. roit l'Interdit sous des conditions, qu'ils n'étoient pas en état de lui refuser. D'un autre côté, Ferdinand, qui n'avoit encore tiré aucun avantage de la Ligue, se laissa aisément gagner, par l'offre que les Vénitiens lui firent de lui rendre les cinq Villes qu'ils tenoient dans le Royaume de Naples.

L'Empereur assiège Padouë & leve le Siège. Pendant que le Senat travailloit à détacher le Pape & le Roi d'Arragon de la Ligue, Maximilien avec ses propres Troupes, & celles que la Palisse lui avoit amenées, fit le Siège de Padouë. Mais après avoir fait donner un assaut qui ne lui réussit pas, il leva le Siège, & se retira en Allemagne. En même tems, le Général François reprit aussi la route de Milan. Par-là, les Vénitiens se virent un peu en état de respirer, & de continuer avec le Pape des Négociations qui leur faisoient espérer de cette Guerre, un succès moins funeste, que celui qu'ils en avoient jusqu'alors appréhendé.

Inquiétude du Pape. Mezerai, Guicciardini. L'union du Roi de France avec l'Empereur causoit à Jule II. des inquiétudes mortelles. Il voyoit le premier si bien ancré dans le Duché de Milan, qu'il sembloit impossible de pouvoir l'en déloger. D'un autre côté, l'Empereur ne pouvoit que lui être redoutable, depuis qu'il avoit une entrée en Italie, par le moyen de *Verone* & de *Vicence*. Il ne sçavoit quel jugement faire du puissant secours que Louis XII. donnoit à ce Prince, pour achever de ruiner les Vénitiens, & il n'étoit pas sans crainte, que ces deux Monarques n'eussent fait ensemble un Traité secret pour partager toute l'Italie. Cependant, il ne voyoit guères de moyen de s'opposer à ces deux Puissances si formidables. Venise n'étoit plus rien. Les Florentins étoient épuisés par la longue Guerre de Pise. Quant au Roi d'Arragon, il étoit comme impossible de traiter avec lui, sans s'exposer à être duppé. Il sçavoit profiter de tous les Traitez & ne se faisoit aucun scrupule d'abandonner ses Alliez, pour faire ses propres affaires. Malgré toutes ces difficultez, le Pontife ne laissa pas de former le projet de mettre les affaires d'Italie sur un autre pied, afin de pouvoir exécuter ses premiers desseins. Il résolut d'abord de s'accommoder avec les Vénitiens & de faire une Ligue avec eux; de détacher Ferdinand de la Ligue, en lui donnant l'Investiture de Naples; de faire ses efforts pour brouiller l'Empereur avec le Roi de France; d'attirer une Armée de Suisses dans le Milanois; enfin, de porter le nouveau Roi d'Angleterre à faire une diversion en France. Ce sont-là les projets de ce Pontife, dont nous verrons le succès dans la suite. Il en commença l'exécution en faisant la Paix avec les Venitiens à ces trois conditions. La première, qu'ils se désisteroient de toutes les prétentions qu'ils avoient sur les Villes de la Romagne, qui leur avoient été enlevées depuis peu. La seconde, qu'ils renonceroient au droit de mettre dans Ferrare un certain Magistrat, qu'on appelloit *Bisdomino*. La troisième, qu'ils laisseroient libre la Navigation du Golfe à tous les Sujets de l'Eglise. Dans l'état où Venise se trouvoit alors, il n'y avoit point d'autres Conditions à lui imposer.

Il fait la Paix avec les Venitiens.

Après une si longue digression sur les affaires d'Italie, mais qui n'est pas inutile comme on le verra dans la suite, il faut retourner aux affaires d'Angleterre.

1510. Le Parlement s'assemble. M^l. Herbert.

Le Parlement s'étant assemblé le 21. de Janvier 1510, les Communes représenterent au Roi, que certains Statuts faits dans les précédens Parlemens, avoient donné occasion aux Ministres du Roi son Pere d'opprimer les Sujets, en donnant aux termes de ces Statuts, des explications forcées, opposées au

sens

sens naturel qu'ils devoient avoir : Que par cette raison , il étoit nécessaire de les adoucir , ou de les expliquer de telle maniere , qu'on ne pût plus en abuser. Henri consentit de bonne grace à ce que les Communes lui propofoient , non seulement parceque la chose étoit juste en elle-même , mais principalement parceque cela le conduisoit naturellement à ce qu'il s'étoit proposé , qui étoit de faire condamner Empson & Dudley par le Parlement. Quoique ces gens-là eussent été déjà condamnés par leurs Juges naturels , le Roi avoit différé l'exécution de la Sentence. Il ne pouvoit s'empêcher d'avoir du scrupule de les avoir fait accuser d'un crime , dont il sçavoit bien qu'ils n'étoient point coupables. Néanmoins , il souhaitoit de les sacrifier à la haine du Peuple , sans se charger du blâme d'une fausse accusation , & en même tems de justifier la mémoire du Roi son Pere , en faisant entendre , qu'ils avoient outrepassé ses ordres. Pour concilier ces deux choses , il fit en sorte , que le Parlement passa contr'eux , un Acte d'*Attainder* , ou de conviction. C'est-à-dire , qu'ils furent condamnés à mort , par l'autorité du Roi & des deux Chambres du Parlement , sans que la Sentence spécifiât en particulier , les crimes dont ils s'étoient rendus coupables , ni les preuves sur lesquelles leur condamnation étoit fondée. Cette méthode , qui jusqu'alors n'avoit été que peu en usage , ne le fut que trop dans la suite de ce Regne. Tant il est dangereux d'établir de semblables préjugés. Cependant Henri , ayant encore de la peine à vaincre ses scrupules , ne fit exécuter la Sentence qu'au mois d'Août suivant.

Pendant que le Parlement travailloit à cette affaire , Louis XII. envoya des Ambassadeurs en Angleterre pour renouveler avec le nouveau Roi , les Traitez qu'il avoit faits avec Henri VII. Comme par la Paix d'Etaples , il étoit porté qu'après la mort de l'un des deux Rois de France ou d'Angleterre , le Successeur feroit sçavoir au survivant s'il vouloit continuer l'Alliance , c'étoit à Henri à informer Louis XII. de son intention. Cependant il n'avoit fait encore aucune démarche pour cela. Mais comme c'étoit un jeune Prince plein de feu , & qui avoit ses coffres bien pleins , Louis jugea sans doute , qu'il étoit bon de le prévenir de peur qu'il ne se laissât engager dans des projets contraires au bien de la France. Ses Ambassadeurs conclurent donc avec Henri , un nouveau Traité d'Alliance , dans lequel on ne faisoit aucune mention des Traitez précédens. Celui-ci portoit , que la Paix entre les deux Rois dureroit jusqu'à la mort du premier mourant ; Qu'elle seroit confirmée par les Etats Généraux de France , & par le Parlement d'Angleterre : Que chacun des deux Rois prendroit soin de la faire approuver par le Pape , & d'obtenir de lui , qu'il donnât par avance , une Sentence d'Excommunication contre celui qui en seroit le premier infrauteur.

Il ne fut point parlé dans ce nouveau Traité des 745000. écus que Charles VIII. s'étoit obligé de payer à Henri VII. ou à ses Successeurs , & pour lesquels Louis XII. s'étoit lui-même engagé par un Traité subséquent , parcequ'il ne s'agissoit simplement que de renouveler la Paix entre les deux Rois vivans. Cependant Henri ne négligea pas d'assurer encore cette dette , en exigeant de Louis des Lettres Patentes par lesquelles il s'engageoit à en payer les arrérages par le moyen de vingt-cinq mille livres tous les six mois jusqu'à la fin du paiement de la somme entière. Cela fait , la Paix fut ratifiée & jurée par les deux Rois.

HENRI
VIII.
1510.
Statuts adoucis.

Acte d'Attainder contre Empson & Dudley.

Nouveau Traité d'Alliance entre Louis XII. & Henri VIII.
Act. Publ.
Tom. XIII.
p. 270.
23. Mars.

HENRI
VIII.
1510.
Le Pape en-
voye à Hen-
ri une Rose
benite.

Art. Publ. T.
XIII. p 275.
9. Avril.

Ferdinand
se détache
de la Ligue.

Nouveau
Traité d'Al-
liance entre
Henri &
Ferdinand.
Art. Publ.
Tom. XIII.
pag. 224.

Observa-
tion sur ce
Traité.

Jule II. rouloit dans sa tête de grands desseins contre Loüis XII. Le succès de la Ligue de Cambrai, quoiqu'il en eût lui-même assez bien profité, lui caufoit de l'inquiétude. Il voyoit les François mieux établis en Italie qu'ils n'avoient été auparavant, & Loüis XII. plus en état de protéger le Duc de Ferrare. Pour réussir dans ce qu'il avoit projeté contre la France, il avoit sans doute besoin de secours, & c'étoit pour cela qu'il tâchoit d'émouvoir toutes les Puissances de l'Europe contre ce Royaume, comme on le verra tout-à-l'heure. Ainsi, pour commencer à s'insinuer dans l'esprit du Roi d'Angleterre, il lui envoya cette année, *la Rose d'or* dont les Papes avoient accoutumé de faire présent à quelque Prince, après l'avoir benie solennellement. Il y a même quelque apparence, que le Roi d'Arragon, de concert avec le Pape, commençoit dès-lors à prendre des mesures, pour faire entrer Henri son Gendre, dans une Ligue contre la France.

Le succès de la précédente Campagne ne caufoit pas moins d'inquiétude au Roi d'Arragon qu'au Pape. Il sçavoit que Loüis XII. ne l'aimoit pas, & qu'il n'avoit pas sujet de l'aimer, & il voyoit cet ennemi, depuis la ruine des Vénitiens, en état de le troubler dans la possession de Naples. D'un autre côté, la Ligue de Cambrai ne pouvoit plus lui procurer que des avantages très-médiocres, au lieu que ceux qu'on lui offroit pour l'en détacher, étoient étoient très-considérables. Les Vénitiens consentoient à lui rendre les Villes qu'ils possédoient dans le Royaume de Naples, & le Pape vouloit bien se dé-fister de la prétention de quarante mille écus, & lui donner l'Investiture du même Royaume, pour une simple Haquenée. Il n'en falloit pas davantage pour l'obliger à rompre les engagements où il étoit entré à Cambrai. Selon les apparences, dès la fin de l'année précédente, il avoit pris des mesures avec le Pape pour former une nouvelle Ligue contre la France. Mais comme il n'agissoit jamais ouvertement, il souhaita que ces mesures fussent tenues secrètes, afin de pouvoir porter à Loüis, des coups plus inévitables. Dans cette vûe, dès le 6. de Janvier de cette année 1510, il donna Commission à *Loüis de Carroz de Villaragud*, son Ambassadeur à Londres, de traiter avec Henri VIII. d'une Alliance encore plus étroite qu'il n'y avoit eu jusqu'alors, entre les Couronnes d'Angleterre & d'Espagne.

Soit que Henri ne pût pas si-tôt se déterminer à conclurre cette nouvelle Alliance avec Ferdinand, ou qu'il voulût plutôt finir les affaires qu'il avoit avec Loüis XII, ce ne fut que le 24. de Mai que ce nouveau Traité fut signé. Il ne portoit qu'une Alliance défensive entre les deux Rois, avec une promesse de se secourir mutuellement dans les occasions. Mais Ferdinand, qui avoit ses vûes, y avoit fait insérer cette clause : Que, si l'un des deux Rois étoit attaqué par quelque Prince que ce fût, l'autre seroit obligé de déclarer & de faire la Guerre à l'agresseur, quand même il seroit son Allié : Que, si c'étoit le Roi de France qui attaquât l'un des deux, l'autre seroit obligé de lui faire la Guerre, en personne, avec une puissante Armée. Ce Traité assuroit à Ferdinand le Royaume de Naples, parceque si Loüis XII. en avoit voulu entreprendre la Conquête, la diversion dont il auroit été menacé de la part de l'Angleterre, l'auroit infailliblement détourné de ce dessein. Mais il est difficile de comprendre quel avantage Henri pouvoit tirer d'un tel Traité, puisqu'il n'y avoit aucune apparence, que Loüis eût dessein de l'attaquer ;
desorte-

de sorte que tout l'avantage se trouvoit du côté de Ferdinand. Il falloit ou que les Ministres de Henri fussent bien peu clairvoyans, ou que ce Prince, par un motif de générosité pour un Beau-Pere qu'il ne connoissoit pas encore bien, se fût laissé imprudemment engager à cette démarche, d'autant plus extraordinaire, qu'il venoit de renouveler la Paix avec la France.

HENRI
VIII.
1510.

Mais il ne faut pas s'imaginer qu'en ce tems-là, Henri fût consommé dans la Politique. Il étoit encore jeune, & il pensoit moins aux affaires publiques, qu'à ses divertissemens. Ce n'étoit tous les jours que Tournois, Danfes, Festins, Concerts de Musique, qui consumoient peu-à-peu les dix-huit cens mille livres sterling qu'il avoit trouvées dans les coffres du Roi son Pere. Il joüoit aussi fréquemment à la paume & aux dez, avec certains Etrangers qui lui gagnoient son argent par des voyes peu honnêtes dont il s'aperçut à la fin. Cela l'obligea, quoi qu'un peu tard, à les chasser honteusement de sa Cour. Il avoit une si forte passion pour la Musique, qu'il y employoit une bonne partie de son tems. Cela joint aux heures qu'il donnoit encore à l'étude, & à ses autres plaisirs, ne lui laissoit pas beaucoup de loisir pour s'appliquer aux affaires du Gouvernement, dont il laissoit volontiers la direction à ses Ministres. Aussi peut-on assurer, qu'en matiere de politique, jamais Prince n'a fait de plus lourdes fautes, & n'a été plus duppé que lui, sur tout dans les premieres années de son Regne.

Henri ne
pense
qu'aux plaisirs.

Pendant qu'Henri ne s'occupoit que de ses plaisirs, on voyoit s'avancer peu-à-peu à la Cour, un homme qui devoit un jour avoir un pouvoir absolu sur lui, & se rendre maître de toutes ses affaires tant étrangères que domestiques. Je parle de *Thomas Wolfey* qui ayant été fait l'année précédente Aumônier du Roi, se trouvoit au commencement de celle-ci Doyen de Lincoln. On trouve dans le Recueil des Actes Publics, que le trentième de Janvier, le Roi lui fit présent d'une maison située dans Londres, qui avoit appartenu à Empson, & qui devoit être considérable, puisque la Patente fait mention de douze jardins qui en dépendoient. Il faut présentement retourner aux affaires d'Italie, qui nous fourniront encore de la matiere pour plusieurs années.

Commencement de
la fortune
de Thomas
Wolfey.

Act. Publ.
T. XIII. p.
269.

Jule II. avoit en tête deux grands desseins. Le premier étoit de s'emparer du Duché de Ferrare: le second de chasser les François & les Allemans d'Italie. Ses forces seules n'étant pas capables d'exécuter ces projets; il falloit nécessairement s'aider des secours de quelques autres Souverains, & tâcher de les faire entrer dans ses vûes. Le plan qu'il avoit formé étoit de se liguier avec les Vénitiens, de détacher Ferdinand & Maximilien des intérêts de la France; de rompre la Ligue de Cambrai; de porter le Roi d'Angleterre à faire une diversion en France; d'inciter les Suisses à envahir le Duché de Milan. Il exécuta tous ces projets; mais ce ne fut pas sans y trouver des difficultez qui auroient rebuté tout homme moins opiniâtre que lui. D'abord, il fit une Ligue secrète avec les Vénitiens, après quoi il leur donna solennellement l'absolution, le vingt-quatrième de Janvier. Ensuite, il s'accorda secrètement avec Ferdinand, en lui promettant l'Investiture de Naples. Cela fait, il chercha querelle à Louis XII, en conférant un Evêché en Provence, sans demander son consentement, contre ses propres engagements. Louis s'en plaignit: le Pape nia d'avoir rien promis, & enfin ils en vinrent à se donner mutuel-

Desseins du
Pape.

Il donne
l'absolution
aux Vénitiens & se
ligue avec
eux.
Ibid. p. 294.
Il se brouille
avec
Louis XII.

HENRI
VIII.
1510.

Il cherche
querelle au
Duc de Fer-
rare.

*Sardi, Hist.
di Ferrara.
Mézerai.*

lement des démentis en forme. C'étoit précisément ce que le Pape cherchoit pour avoir occasion de rompre avec lui.

La Ligue qu'il avoit faite avec les Vénitiens étant devenuë publique il ordonna d'un ton de Maître au Duc de Ferrare de renoncer à la Ligue de Cambrai, & de joindre ses Armes à celles de l'Eglise. Le Duc ne croyant pas que sa qualité de Vassal l'obligeât à se livrer ainsi aveuglément à tous les caprices du Pape, refusa de rompre l'Alliance qu'il avoit avec la France, & par-là, il fournit au Pontife le prétexte qu'il cherchoit depuis long-tems. Quand il voulut lui payer le tribut qu'il devoit à l'Eglise pour le Fief de Ferrare, le Pape le refusa, faisant assez entendre par ce refus, qu'il avoit dessein de confisquer le Duché.

Ferdinand
agit en se-
cret pour
gagner
Henri.

Pendans ce tems-là, Ferdinand agissoit en secret avec Henri VIII. son Gendre, pour le mettre dans les intérêts du Pape, qui étoient devenus les siens, en conséquence des projets qu'ils avoient formez en commun. Mais ses menées étoient si secrètes, que Louis XII. ne se défioit point de lui. Au contraire, il ajoûtoit une entiere foi aux assurances qu'il lui faisoit donner par son Ambassadeur, que son intention étoit de demeurer fermement attaché à la Ligue de Cambrai.

Le Pape
brouille les
Suisses avec
la France.
*Guiciard.
Mézerai.*

D'un autre côté, Jule II. gagna l'Evêque de Sion, qui ayant un grand crédit parmi les Suisses trouva le moyen de les brouiller avec la France, en leur persuadant de demander qu'elle leur augmentât leurs pensions. Le terme de l'Alliance qu'ils avoient conclüe avec cette Couronne étant sur le point d'expirer, ils demanderent pour la renouveler, que leurs pensions fussent augmentées. Louis l'ayant refusé, l'Evêque de Sion se servit utilement de ce refus, pour les inciter contre la France, à quoi le Roi lui-même contribua encore, en faisant Alliance avec les Grisons. Par-là, il acheva tellement d'irriter les Suisses, que dans une Diette qui se tint à *Lucerne*, ils se déclarerent pour le Pape, & prirent la résolution d'envoyer une Armée dans le Duché de Milan.

Il tâche
d'accom-
moder les
Vénitiens
avec l'Em-
pereur.
Guiciard.

Enfin le Pape n'oublia rien de ce qu'il crut capable de persuader aux Vénitiens de s'accommoder avec l'Empereur à quelque prix que ce fût, jusqu'à leur conseiller de lui livrer Treviso & Padoüe. Il leur faisoit entendre, que le moyen le plus efficace pour chasser les François du Milanois, étoit de détacher l'Empereur de leurs intérêts, & qu'après qu'ils seroient hors de l'Italie, il seroit facile non seulement d'arracher à l'Empereur Treviso & Padoüe, mais même toutes ses autres Conquêtes. Mais les Vénitiens n'osèrent hazarder ce coup.

Louis XII.
commence
à soupçon-
ner le Pape.
Mézerai.

Tels étoient les vastes projets du Pape. Mais il agissoit avec tant de secret dans ses Négociations, que Louis XII. s'imaginant qu'il n'avoit point d'autre dessein que de se saisir de Ferrare, se contenta d'ordonner à Chaumont, Gouverneur de Milan, de secourir le Duc de ce nom, en cas qu'il fût attaqué. Mais peu de tems après, une Flotte de Venise & une Armée du Pape commandée par *Fabrice Coronne*, ayant tenté, quoi qu'inutilement, de surprendre Genes, Louis n'eut que trop lieu de soupçonner, qu'il y avoit quelque grand dessein formé contre lui. C'est ce qui lui fit donner ordre à Chaumont d'avoir l'œil sur les démarches du Pape.

Jule II. est
presque sur-

Ces ordres arriverent à Milan tout-à-propos. Jule II. avoit effectivement dessein

dessein d'assiéger Ferrare, & pour cet effet il s'étoit rendu à Bologne, en attendant qu'une Armée que Raymond de Cardonne préparoit à Naples, sous d'autres prétextes, fût à portée de joindre ses troupes, & celles des Vénitiens. Mais Chaumont ne lui donna pas le tems d'exécuter ses projets. Dès qu'il eut appris que le Pape étoit arrivé à Bologne, il partit de Milan à la tête d'une Armée, & fit tant de diligence, qu'il auroit surpris le Pape dans Bologne, s'il ne se fût pas laissé amuser par des pourparlers. Pendant qu'il négocioit avec des Envoyez du Pape, quelques Troupes Vénitiennes qui se trouwerent dans le voisinage, étant entrées dans la Ville, la mirent hors de danger d'être insultée. Alors Chaumont, qui n'avoit rien de prêt pour un Siège de cette importance, se vit obligé de se retirer.

Jule II. fit grand bruit de l'insulte qu'il avoit reçue des François, & remplit tout l'Europe & particulièrement la Cour d'Angleterre de ses clameurs. Il excommunia tous les Généraux de l'Armée François, & peu de tems après, ses Galères & celles des Vénitiens firent une seconde tentative sur Genes, mais qui ne leur réussit pas mieux que la première.

Dans ce même-tems, douze mille Suisses se mirent en marche, à dessein d'entrer dans le Milanois, étans conduits par l'Evêque de Sion. Mais ils trouverent les passages si bien gardez, qu'ils perdirent l'espérance de réussir dans leur dessein. Ainsi, comme d'ailleurs ils ne reçurent point, de la part du Pape, l'argent qui leur avoit été promis, il prirent le parti de s'en retourner dans leur Païs.

La Guerre étant ainsi déclarée entre Louis XII. & le Pape, le premier crut n'avoir plus rien à ménager. Il avoit déjà fait tous ses efforts pour s'accommoder avec lui, jusqu'à lui offrir d'abandonner le Duc de Ferrare. Mais le Pape, qui se tenoit assuré de Ferdinand, & qui avoit de bonnes espérances du côté de l'Angleterre, avoit éludé toutes ses propositions. Ainsi, afin d'arrêter la fougue de cet impétueux vieillard, Louis fit une nouvelle Ligue avec l'Empereur, par laquelle il s'engageoit à le rendre maître de toute l'Italie, excepté de Genes, & de Florence. Maximilien avoit ce bonheur que toutes les Ligues qu'il faisoit, il y trouvoit toujours de grands avantages, quoique ce fût lui qui fournissoit le moins. En cette occasion, Louis XII. ne pouvoit guères se passer de lui, parce qu'il falloit nécessairement entretenir la Guerre dans l'Etat de Venise, sans quoi les Vénitiens auroient pû fournir de trop grands secours au Pape. Cette Ligue s'étant conclue à Blois, dans le mois d'Août, Louis convoqua une Assemblée Ecclésiastique à Tours, pour la consulter sur la manière dont il devoit se conduire envers le Pape. L'Assemblée fut d'avis que le Roi devoit encore une fois, offrir au Pape un accommodement raisonnable : mais qu'en cas de refus, il pouvoit lui faire la Guerre, même offensivement, en sûreté de conscience. Louis ne demandoit que cela pour autoriser les démarches qu'il avoit dessein de faire. Bien-tôt après, il conclut avec Maximilien, un nouveau Traité par lequel ils convinrent de faire assembler un Concile Général à Pise pour déposer Jule II. Dans cette vue, ils gagnèrent neuf Cardinaux qui voulurent bien se charger de faire, en leur propre nom, la convocation du Concile. Quelques-uns de ces Cardinaux étoient actuellement avec le Pape ; mais ils trouverent le moyen de le quitter, sous divers prétextes, & quand il voulut les rappeler, ils refuserent de lui obéir.

HENRI
VIII.
1510.
pris dans
Bologne.

Il excommunia les
Généraux
François.
Il tente de
surprendre
Genes.

P. Bizarro,
Mézerai.

Les Suisses
ne peuvent
entrer dans
le Milanois.

Louis XII.
se ligue avec l'Empereur.

Il convoque une Assemblée Ecclésiastique qui décide qu'il peut faire la Guerre au Pape.
Mézerai.

Traité entre Maximilien & Louis, pour assembler un Concile à Pise.
Guicciardini, Mézerai.

HENRI
VIII.
1510.

Chaumont
se retire à
Milan.

Les Armées
du Pape &
du Roi
d'Aragon
se joignent.

Siège de la
Mirandole.

Le Pape y
entre par la
breche.

1511.
Naissance
d'un Prince
à Henri,
Myl. Herbert.

& sa mort.

Desseins du
Roi d'Ara-
gon.

Telle étoit la situation des affaires d'Italie pendant l'année 1510. Je n'ai rien dit des événemens de la Guerre qui se continuoît toujours entre l'Empereur, assisté des Troupes du Roi de France, & les Vénitiens, parce que ce détail est peu nécessaire pour cette Histoire. Il suffira de remarquer, que Chaumont voyant Genes & Milan menacez avoit retiré les Troupes Françoises de l'armée de l'Empereur pour les garder à Milan. Le départ de ces Troupes donna un peu de relâche aux Vénitiens, qui, par-là, se virent en état de réparer quelques pertes qu'ils avoient faites, au commencement de la Campagne, & de donner du secours au Pape qui avoit toujours dessein d'assiéger Ferrare.

La démarche que Chaumont avoit faite, en tâchant de surprendre le Pape dans Bologne, fournit à Raymond de Cardonne, Viceroy de Naples, un prétexte de marcher au secours du Pontife. La jonction de l'Armée Espagnole avec celles du Pape & des Vénitiens, se fit au mois de Décembre, tout proche de Modene, dont Fabrice Colonne s'étoit emparé en retournant de son expédition de Genes. Quoique la Saison ne fût guères propre pour commencer à entrer en action, le Pape voulut absolument qu'on assiégeât la *Mirandole*. Cette Place appartenoit aux Enfans de *Jean Pic de la Mirande*, avec lesquels il n'avoit rien à démêler. Mais comme elle étoit propre à favoriser le Siège de Ferrare, il ne voulut pas la laisser derrière, & il la fit attaquer vigoureusement. Malgré son âge & la rigueur de la Saison, il se rendit lui-même au Siège, afin d'encourager les Troupes par sa présence, & la Place s'étant enfin renduë le 20. de Janvier, il voulut y entrer par la breche.

Louïs XII. se plaignit à Ferdinand du secours qu'il donnoit au Pape. Mais Ferdinand traitant cela de bagatelle, répondit qu'en qualité de Vassal du Saint Siège, il n'avoit pû s'empêcher de défendre sa personne & son Etat : Que d'ailleurs il ne prenoit point d'intérêt aux broüilleries qu'il y avoit entre le Pape & le Roi de France, & que son intention étoit de se renfermer dans les Conventions de la Ligue de Cambray.

Jusqu'alors il ne paroît pas que Henri prît aucune part aux affaires d'Italie, quoique le Pape, Ferdinand, & les Vénitiens eussent formé le dessein de l'y engager. Il vivoit tranquillement au milieu des plaisirs, sans faire beaucoup d'attention à ce qui se passoit au dehors. Le premier de Janvier de l'année 1511. il eut la satisfaction de voir naître un Prince que la Reine Catherine son Epouse mit au monde, & dont la naissance causa une grande joye à tout le Royaume. Mais cette joye ne fut pas de longue durée, puisque le jeune Prince mourut avant la fin du mois de Février.

Cependant Ferdinand cherchoit les moyens d'engager Henri dans la Ligue qu'il avoit dessein de conclurre avec le Pape contre la France. Henri étoit riche & puissant, & par conséquent sa jonction à la Ligue devoit être d'un grand poids, & causer beaucoup d'embarras à la France. D'un autre côté, sa jeunesse & son peu d'expérience faisoient espérer au Roi son Beau-Pere, qu'il ne seroit pas impossible de l'engager peu-à-peu, & sans qu'il s'en apperçût, dans les projets auxquels un Roi d'Angleterre ne devoit point prendre part. Il est certain que Ferdinand étoit déjà d'accord avec le Pape. Toutes ses démarches & les diverses circonstances de l'Histoire, rendent ce-
la

la si manifeste, qu'il n'y a aucun lieu d'en douter. Cependant, il usoit d'une profonde dissimulation à cet égard. Il feignoit de n'avoir en vûë, que de procurer du repos à toute l'Europe, afin que les Princes Chrétiens pussent s'unir ensemble, pour faire la Guerre aux Infidelles. Mais comme, pour exécuter ses desseins, il avoit besoin de préparer une Flotte & une Armée, il feignit d'avoir extrêmement à cœur la continuation de la Guerre qu'il avoit entreprise contre les Maures. Dès l'année précédente il avoit envoyé sur les Côtes d'Afrique, une Flotte commandée par Pierre de Navarre. Quelque tems après, il y avoit joint un renfort de Troupes sous la conduite d'un fils du Duc d'Albe, qui ayant entrepris de faire une descente à *Gelves*, y avoit été tué, avec tout le Corps qu'il commandoit. Ferdinand se servoit de ce mauvais succès, pour couvrir les préparatifs qu'il faisoit contre la France. Sous prétexte de se vouloir venger des Maures, il assembloit une Armée, & faisoit équiper une Flotte, qu'il feignoit de vouloir envoyer en Afrique, mais qui pourtant étoit destinée pour l'Italie. Mais comme il n'étoit pas encore tems de découvrir ses desseins, il poussa la feinte jusqu'à demander au Roi son Gendre mille Archers Anglois pour servir dans cette prétendue Guerre. Foible secours pour le faire venir de si loin & à si grands frais, s'il eût eu véritablement dessein de s'en servir. Henri, qui ne pénétoit pas ses desseins, lui accorda promptement sa demande, & nomma Thomas Darcy à qui, en même tems, il conféra le Titre de Baron, pour aller commander ce petit Corps. On trouve dans le Recueil des Actes Publics une Lettre que Ferdinand lui écrivit pour le remercier de ce secours, & du conseil qu'il lui donnoit de ne s'engager point lui-même à cette entreprise; conseil, ajoutoit-il, qu'il ne pouvoit suivre, parce qu'il s'agissoit de la Religion. Cependant il parut bien-tôt après, qu'il n'avoit jamais eu ce dessein, puisqu'il employa contre la France, ces mêmes forces qui sembloient destinées contre les Maures.

Il ne manquoit plus pour conclurre la Ligue projetée contre Louis XII, qu'à gagner le Roi d'Angleterre. C'est à cela qu'on travailla fortement pendant le commencement de l'année 1511. Les Vénitiens lui envoyèrent un Ambassadeur, sous prétexte de le remercier des soins qu'il avoit pris pour les reconcilier avec le Pape. En même tems, par leur Lettre de Créance, du deuxième de Mars, ils le prioient d'ajouter foi à ce que leur Ambassadeur avoit à lui dire de leur part, ce qui ne pouvoit regarder que la Ligue projetée. D'un autre côté, ce fut en ce même tems, que le Pape créa Cardinal *Christophe Bambridge*, Archevêque d'Yorck & Ambassadeur à Rome, dans une Promotion qu'il fit le onzième de Mars à Ravenne. Tous les Auteurs assurent unanimement, que Bambridge ne fut fait Cardinal, que pour avoir travaillé à broüiller Henri avec la France. Mathieu Skinner, Evêque de Sion, reçût en même tems une pareille récompense, pour des services de même nature qu'il avoit déjà rendus au Pape, & pour ceux qu'il pouvoit lui rendre encore. Ce n'étoit alors ni la Science ni la Vertu qui élévoient les Ecclésiastiques à cette Dignité; mais uniquement leur habileté dans les affaires temporelles jointe à un entier dévouement au Pape.

Les efforts qu'on fit pour engager Henri dans la Ligue d'Italie, eurent enfin

HENRI
VIII.
1511.

Myt. Herbert.
Il demande
du secours à
Henri pour
la prétendue
Guerre
d'Afrique.
Art. Publ.
Tom. XIIF.
pag. 297.
Juin.

On tente
de gagner
Henri pour
le faire en-
trer dans la
Ligue contre
la France.

Bambridge
est fait Car-
dinal.

Henri s'en-
gage avec
les Alliés.

HENRI
VIII.
1511.

Ibid. pag.
300.

Il prend des
précautions
à l'égard de
l'Ecosse.

Sujet de
broüillerie
entre l'An-
gleterre &
l'Ecosse.
Buchanan.
Myl. Herbert.

enfin le succès que les Alliez en avoient espéré. Selon les apparences, on lui représenta qu'il avoit un grand intérêt de s'opposer aux progrès du Roi de France, qui s'étoit déjà trop aggrandi par la conquête du Duché de Milan, & par la ruine des Vénitiens. Quoiqu'il en soit, il paroît, que vers le milieu de cette année, Henri étoit déjà déterminé à suivre les inspirations du Pape & de Ferdinand. En effet, dès le mois de Juin, il nomma des Commissaires, pour prendre soin que les Milices du Royaume fussent pourvûes de bonnes armes, & prêtes à servir au premier commandement, ce qu'on n'avoit coutume d'ordonner, que lorsqu'on prévoyoit une Guerre prochaine. La raison que le Roi alléguoit pour donner cet ordre, fait voir manifestement quel étoit son dessein. Il disoit, qu'encore que le Royaume se trouvât dans une parfaite tranquillité, néanmoins, comme on laisse ordinairement rouïllir ses armes en tems de Paix, il souhaitoit que ses Sujets se missent en état de le servir, tant contre les Ennemis qui voudroient envahir le Royaume, s'il s'en trouvoit quelques-uns, que pour secourir & protéger ses Alliez. Ces dernières paroles ne pouvoient se rapporter qu'au Pape, au Roi d'Arragon, & aux Vénitiens; d'où on peut inférer, que le Roi avoit déjà donné sa parole. Mais la suite le fera voir encore plus clairement.

L'étroite union qu'il y avoit depuis long-tems entre la France & l'Ecosse, donnoit à Henri un juste sujet de craindre, qu'aussi-tôt qu'il auroit commencé la Guerre contre la France, le Roi d'Ecosse, comme Allié de Louis XII, ne se mêlât dans la querelle. Ce fut pour cela, qu'afin de lui ôter tout prétexte de rupture, il prit soin de nommer des Commissaires qui avoient pouvoir de réparer tous les attentats qui pouvoient avoir été commis depuis la dernière Paix. Mais ses soins furent inutiles. Un accident qui arriva cette année, fournit dans la suite au Roi d'Ecosse ce prétexte de rupture, que Henri avoit voulu lui ôter.

André Breton, Marchand Ecossois, s'étant plaint au Roi d'Ecosse, que les Portugais avoient tué son Pere, & s'étoient saisis d'un Vaisseau qui lui appartenoit, le Roi lui avoit donné des Lettres de représailles, après avoir inutilement tenté de lui obtenir quelque satisfaction de la Cour de Portugal. Breton étant muni de ces Lettres, équipa deux bons Vaisseaux, avec lesquels il trouva le moyen de réparer abondamment les pertes qu'il avoit faites, en courant sus à tous les Navires Portugais qui trafiquoient en Flandre & en Angleterre. L'Ambassadeur de Portugal qui résidoit à Londres, en porta ses plaintes au Conseil, & représenta que, puisque le Roi d'Angleterre prétendoit à la Souveraineté de la Manche, il étoit juste qu'il protégât les Vaisseaux étrangers qui venoient dans cette Mer. Sur cette plainte, le Roi fit équiper deux gros Vaisseaux, dont il donna le commandement aux deux Fils du Comte de Surrey, avec ordre de courir sus au Pirate Ecossois. Ces deux Seigneurs le guéterent si bien, qu'ils le rencontrèrent enfin, lorsqu'il s'en retournoit de Flandre en Ecosse. Breton se défendit en désespéré. Mais il fut tué dans le Combat, & ses deux Vaisseaux furent pris & emmenés en Angleterre. Le Roi d'Ecosse en ayant été informé, fit demander à Henri les deux Vaisseaux pris, & une promptre réparation de l'attentat commis contre la Paix. On répondit aux Ambassadeurs, que les Corsaires n'avoient pas été compris dans le Traité de Paix, & que ce n'étoit

pas

pas le violer , que de punir de telles gens selon leurs mérites. Apparemment, Breton étoit allé beaucoup au-delà de ce que requeroit la réparation du tort qui lui avoit été fait , comme il n'arrive que trop souvent en pareilles occasions. Quoiqu'il en soit , le Roi Jacques n'ayant pû rien obtenir de la Cour d'Angleterre , protesta contre l'injustice qui lui étoit faite , étant résolu de s'en ressentir quand l'occasion s'en présenteroit.

HENRI
VIII.
1511.

J'ai laissé Jule II , après la prise de la Mirandole, dans le dessein d'assiéger Ferrare , & n'attendant pour cela , que le retour du beau tems. Quoique Louis XII. ignorât encore une bonne partie de ce qui se passoit en Espagne & Angleterre , il en sçavoit pourtant assez , pour ne pouvoir pas douter que le Pape ne cherchât à lui susciter des ennemis de tous côtez. Il étoit même persuadé , qu'encore qu'il semblât n'avoir autre dessein que de se rendre maître de Ferrare , ce n'étoit pourtant que le commencement d'un plus grand projet. Cependant , il se trouvoit bien embarrassé. Il n'avoit proprement rien à gagner avec le Pape , à moins que de vouloir s'emparer des terres de l'Eglise. Mais il avoit beaucoup à perdre , sans compter les chagrins que l'humeur hautaine & opiniâtre de ce Pontife lui pouvoit causer. C'est ce qui lui fit prendre la résolution de faire tous les efforts possibles pour se reconcilier avec lui. Pour cet effet , pendant que le Pape étoit occupé au Siège de la Mirandole , il lui fit faire quelques propositions par Chaumont ; mais ce fut inutilement. Le Pape ne voulut rien écouter , & continua le Siège , jusqu'à ce qu'il eut réduit la Place à capituler. Enfin , Louis voyant qu'il n'y avoit aucune espérance d'avoir la Paix avec lui , donna ordre à Chaumont de ne le ménager plus , & de soutenir le Duc de Ferrare , à quelque prix que ce fût. Chaumont ayant reçu ces ordres , se mit en campagne quoiqu'au milieu de l'hiver. Son armée , à laquelle le Duc de Ferrare s'étoit joint , étoit moins nombreuse que celle du Pape , de Ferdinand , & des Vénitiens. Mais elle étoit composée de si bonnes troupes , que les Alliez n'osèrent jamais hazarder une bataille , quoiqu'elle leur fût plusieurs fois offerte. Pendant ce tems-là le Pape se trouvoit dans un fort grand embarras. Au lieu de pouvoir faire tranquillement ses préparatifs pour le Siège de Ferrare , il étoit obligé de tenir ses Troupes en campagne , pendant l'Hiver , sans sçavoir même comment sauver Modene qui étoit en danger d'être assiégée. Ferdinand , qui avoit prévu combien cette Place causeroit d'embarras au Pape , lui avoit conseillé de la céder à l'Empereur. Il y avoit même eu sur ce sujet , une négociation , mais qui n'avoit pas réussi , parce que Maximilien ne vouloit la recevoir , que comme une Place qui dépendoit de l'Empire , à quoi le Pape n'avoit pas voulu consentir. Enfin , Chaumont s'en étant approché à dessein de l'assiéger , le Pape voulut bien la céder de la manière que l'Empereur le souhaitoit , parce qu'il ne pouvoit la sauver qu'en hazardant une bataille. On ne sçait pas précisément quelles furent les conditions de ce marché. Mais depuis ce tems-là , toutes les démarches de l'Empereur donnerent lieu de soupçonner qu'il n'avoit faite cette acquisition , qu'à des conditions très-préjudiciables au Roi de France son allié.

Le Pape
rejette les
proposi-
tions de
Louis XII.

Louis se
détermine
à ne ména-
ger plus le
Pape.

Sardi , Hist.
di Ferrara.

Jule II. ce-
de Modene
à l'Empe-
reur.
Mézercia

Diffimula-
tion de Fer-
dinand.

Le Roi d'Arragon prétendoit être allié de la France. Il ne vouloit point se déclarer contre elle jusqu'à ce qu'il fût assuré du Roi d'Angleterre avec lequel il négocioit secrètement un Traité qui demandoit une assez longue

HENRI
VIII.
1511.

Congrès à
Mantouë
infruc-
tueux.
Guicciardini.

discussion. Véritablement, ses Troupes qui n'auroient dû servir le Pape que trois mois, selon les termes de l'investiture de Naples, étoient encore joints à celles des Alliez. Mais il prétendoit que le Viceroy de Naples agissoit contre ses ordres, en demeurant dans l'Armée du Pape plus long-tems qu'il ne lui étoit ordonné. Cependant cette Armée se trouvoit pressée par Chaumont & par le Duc de Ferrare qui la talonnoient, & qui faisoient leurs efforts pour l'engager à une bataille. Ainsi, afin de gagner du tems, Ferdinand qui vouloit encore passer pour un Prince neutre, affectionné au repos de l'Italie, proposa de tenir un Congrès à Mantouë, pour tâcher de faire la Paix. Le Pape accepta d'abord la proposition. L'Empereur y consentit aussi, & Louis XII n'osa la rejeter, de peur qu'on ne l'accusât d'être le seul auteur des troubles d'Italie. Il est certain que, si dans cette conjoncture, au lieu de se laisser amuser par une négociation dont l'unique but étoit de lui faire perdre l'occasion de pousser ses Ennemis, il avoit fait avancer ses Troupes, il auroit pû se rendre maître de tout l'Etat Ecclésiastique, tant étoit grande la terreur que ses armes inspiroient aux Alliez. Mais il avoit à ménager ses Sujets, & la Reine sa Femme, qui regardoient une Guerre contre le Chef de l'Eglise, comme criminelle, quoiqu'il n'y eût été que trop provoqué. Il avoit aussi lui-même sur ce sujet des scrupules qu'il ne pouvoit pas aisément surmonter. Quoiqu'il en soit, il voulut encore tenter, si le Congrès de Mantouë qu'on lui proposoit produiroit quelque bon effet. Du moins il espéroit que la rupture de cette négociation, en cas qu'elle n'eût pas un heureux succès, le justifieroit pleinement. Cette Assemblée produisit l'effet que les Alliez en avoient attendu; c'est-à-dire, qu'elle fit perdre aux François beaucoup de tems inutilement.

L'Empe-
reur s'enga-
ge secrète-
ment avec
le Pape.

Concile
convocé à
Pise, au nom
de l'Empe-
reur & de
Louis XII.

Peu de jours avant le Congrès de Mantouë, l'Evêque de Gurch, qui devoit y assister de la part de l'Empereur, avoit eu à Bologne une Conférence avec le Pape, après laquelle ils avoient feint de se séparer très-mécontents l'un de l'autre. Mais les suites firent voir le contraire, puisque, depuis ce tems-là, l'Empereur ne fit absolument rien qui répondit à l'Alliance qu'il avoit conclue avec Louis XII. Il ne laissa pas pourtant de consentir, que la convocation du Concile de Pise se fit en son nom, & qu'elle fût affichée à Modene & en divers autres lieux qui dépendoient de lui, parce qu'il n'étoit pas encore tems de se déclarer. Cet Acte portoit que Jules II. ayant refusé d'assembler un Concile, selon le Decret de Constance, les Cardinaux se trouvoient autorisés par le même Decret, à en convoquer un en leur nom. Pour cet effet, du consentement de l'Empereur & du Roi de France, ils ordonnoient que le Concile s'assembleroit le premier de Septembre dans la Ville de Pise, pour y travailler à la réformation de l'Eglise, dans son Chef & dans ses Membres.

Louis
soupçonne
l'Empereur
& le Roi
d'Arragon.

La Conférence de l'Evêque de Gurch avec le Pape, & la rupture du Congrès de Mantouë donnerent de grands soupçons au Roi de France contre l'Empereur. D'un autre côté, il ne pouvoit s'empêcher de craindre le Roi d'Arragon, sachant par expérience ce qui se pouvoit attendre de lui. Il le voyoit préparer de grandes forces, sous prétexte de la Guerre d'Afrique, & dans le même tems, il sçavoit que ce Prince, en assurant toujours qu'il ne vouloit prendre aucune part aux troubles d'Italie, ne laissoit pas de

de faire tous les efforts possibles pour procurer la Paix entre l'Empereur & les Vénitiens. C'est-à-dire, proprement, qu'il travailloit à détacher Maximilien des intérêts de la France. Enfin, Ferdinand lui faisoit faire à lui-même des exhortations fraternelles de s'accommoder avec le Pape, & de ne pas s'attirer le juste reproche de faire une Guerre dénaturée au Pere commun des Chrétiens. Loüis ne pouvoit regarder ces remontrances que comme une espece de protestation qu'il donneroit du secours au Pape en cas de besoin. En même tems, il ne pouvoit se persuader qu'il s'engageât dans cette entreprise, sans être assuré de l'Empereur. Tout cela lui caufoit de l'inquiétude, & lui faisoit craindre d'être enfin la dupe du Pape, de l'Empereur & de Ferdinand. Ainsi, de peur d'être prévenu, il donna des ordres exprès à Trivulce, qui commandoit son Armée à la place de Chaumont mort depuis peu, de prendre contre les Alliez, tous les avantages qui dépendroient de lui.

Trivulce ayant reçu cet ordre attaquâ & prit *Concordia*, au commencement de Mai, dans le tems qu'on affichoit par tout la convocation du Concile de Pise. Ensuite, il fit diverses marches pour tâcher d'engager les Alliez à une Bataille, sans pouvoir y réussir. Enfin, il prit la résolution de s'approcher de Bologne; non qu'il crut être en état de faire le Siège de cette Ville, mais afin de tirer les Alliez des postes avantageux où ils s'étoient retirés, & pour donner lieu aux Bolonnois de se soulever en faveur des Bentivoglios qu'il amenoit avec lui. Le Pape avoit déjà fait tous ses efforts pour persuader aux Généraux des Alliez de hazarder une bataille, sans avoir pu gagner rien sur eux, tant ils craignoient de se mesurer avec les François. Ainsi, connoissant la disposition de son Armée, & ne se fiant point aux Bolonnois qui ne l'aimoient pas, il partit pour se retirer à Ravenne, laissant dans Bologne le Cardinal de Pavie son premier Ministre. Il ne fut pas plutôt parti, qu'il se fit dans la Ville une émeute, pendant laquelle les Habitans appellerent les Bentivoglios leurs anciens Maîtres, & les mirent en possession du Gouvernement. Le Cardinal de Pavie avoit pris la fuite en diligence, dès qu'il s'étoit aperçu de la résolution des Bolonnois. D'un autre côté, l'Armée des Alliez, qui s'étoit avancée jusqu'à une des portes de Bologne, apprenant que les Bentivoglios y étoient entrez, & que le Légat s'étoit retiré, s'enfuit à vauderoute laissant dans le Camp, l'Artillerie, le Bagage, & les Munitions. Sur cela les Habitans étant sortis, & s'étant joints aux Païsans des environs, acheverent de dévaliser cette Armée ainsi dispersée, & la rendirent entierement inutile pendant plusieurs mois. Le Duc de Ferrare profitant de cette occasion, recouvra très-aisément les Places que les Alliez venoient de lui enlever.

Parmi toutes ces mortifications, le Pape en eut encore une autre, à laquelle il ne fut pas moins sensible. Le Cardinal de Pavie fut poignardé par le Duc d'Urbin, qui l'accusoit d'avoir été la cause de la perte de Bologne. Le chagrin du Pontife en étoit d'autant plus grand, qu'il n'osoit punir, dans la personne de son Neveu, un crime qu'il auroit cru digne des plus rigoureux supplices, s'il avoit été commis par tout autre. Son Armée étant dissipée, & ses desseins à l'égard de Ferrare, évanouis, il quitta Ravenne pour se retirer à Rome. Pendant son voyage, il eut souvent la mortification

HENRI
VIII.
1511.

Il ordonne
à Trivulce
de pousser
la Guerre
avec vi-
gueur.

Guicciard.
Mézerei.

Trivulce
prend Con-
cordia.

Il s'appro-
che de Bo-
logne.

Le Pape
abandonne
Bologne &
s'enfuit.

Les Bo-
lonnois re-
çoivent les
Bentivo-
glios, &c.

L'Armée
des Alliez
se met elle-
même en
déroute.

Le Cardi-
nal de Pavie
est tué par
le Duc
d'Urbin.
Guicciardin.

Le Pape
se retire à
Rome.

HENRI
VIII.

1511.
Louis fait
retirer son
armée à Mi-
lan.

Jule II. of-
fre de s'ac-
commoder
avec Louis
XII.

Il s'en dé-
dit.

Louis
prend Bolo-
gne sous sa
protection.
Aff. publ. T.
XIII. p. 303.

30. Juin.
Il envoie
du secours
à l'Empe-
reur.

Le Pape
convoque
un Concile
à Rome
dans l'Egli-
se de La-
tran.

Conduite
équivoque.

de voir les affiches pour la convocation du Concile de Pise, dans lesquelles il étoit lui-même sommé d'y comparoître en personne.

Tout le monde s'attendoit que Louis XII. pousseroit plus loin ses progrès, & certainement, dans la conjoncture où l'Italie se trouvoit alors, il ne tenoit qu'à lui de se rendre maître de Rome. Le Pape n'avoit point de ressource assez prompte, pour se tirer de l'état fâcheux où il se trouvoit. Le Roi d'Arragon étoit éloigné. Les Vénitiens se trouvoient hors d'état de lui donner des secours assez considérables, & l'Empereur n'étoit pas assez puissant pour le sauver, quand même il auroit voulu l'entreprendre. Genes, Bologne, Florence, Milan, étoient entre les mains de ses ennemis. Mais Louis, soit par scrupule, ou par quelque autre motif, au lieu de pousser sa pointe, donna ordre à Trivulce de se retirer à Milan avec l'armée, & même d'en licencier une partie. Selon les apparences, il vouloit ôter au Pape le prétexte d'exciter toute la Chrétienté contre lui, & de publier qu'il avoit dessein de s'emparer de Rome & de toute l'Italie. Ce n'étoit pas sans raison qu'il craignoit cela du Pontife, puisque ce fut en effet le fondement, ou plutôt le prétexte de la Ligue qui se forma quelques jours après contre la France. Trivulce ne fut pas plutôt à Milan, que la Flotte de Ferdinand arriva dans le port de Naples, portant environ trois mille hommes qui devoient bien-tôt être suivis d'un Corps plus considérable.

Il n'étoit pas difficile de comprendre, que le Roi d'Arragon n'avoit envoyé sa Flotte à Naples, que pour soutenir les intérêts du Pape, & pour donner de la jalousie au Roi de France. Jule II. qui en étoit bien mieux instruit que personne, reprit courage à la nouvelle qu'il en reçut, d'autant plus qu'il jugeoit bien que Ferdinand n'auroit pas été entièrement assuré du Roi d'Angleterre. Depuis la perte de Bologne, & la déroute de son Armée, il avoit paru vouloir consentir à un accommodement avec la France, & quoiqu'il eût fait des propositions en vainqueur, plutôt qu'en vaincu, Louis les avoit acceptées, à condition que l'Empereur y consentiroit. Mais quand le Pape sut que la Flotte Espagnole étoit à Naples, & que par-là, Ferdinand commençoit à se déclarer, il ajoûta de nouvelles conditions à celles qu'il avoit déjà proposées, & fit voir manifestement qu'il ne vouloit plus la Paix. Cette conduite acheva d'épuiser la patience de Louis XII. Ainsi, n'ayant plus espérance de s'accommoder avec un ennemi si opiniâtre, il donna ordre à Trivulce d'envoyer un secours à Bentivoglio pour garder Bologne, & quelque tems après, il prit Bologne & les Bentivoglios sous sa protection. D'un autre côté, quoiqu'il ne fût engagé à donner du secours à l'Empereur qu'en cas que ce Prince se rendit en personne en Italie, il ne laissa pas de joindre aux Troupes Allemandes qui étoient dans l'Etat de Venise, un puissant renfort commandé par la Palisse. Cependant, le Pape ayant eu des avis certains de la bonne disposition des Rois d'Arragon & d'Angleterre, en sa faveur, résolut de convoquer un Concile Général, afin de contrequarrer celui de Pise. Pour cet effet, il publia une Bulle, où après s'être excusé de la négligence dont les Cardinaux schismatiques l'accusoient, & avoir exagéré leur insolence, il convoquoit le Concile dans l'Eglise de Latran pour le 19. d'Avril 1512.

Depuis la Conférence que l'Eyêque de Gurchavoit eue avec le Pape, la

con-

conduite de Maximilien étoit si ambiguë , qu'il étoit bien difficile d'en faire un jugement bien assuré. D'un autre côté , il avoit consenti à la convocation du Concile de Pise , qui s'étoit faite avec son approbation expresse. Mais il n'avoit point encore nommé des Ambassadeurs de sa part , & on n'apprenoit pas qu'aucun Evêque d'Allemagne se préparât à s'y rendre. De plus , il avoit promis d'aller commander en personne en Italie , & d'y mener un puissant renfort. Mais il se tenoit immobile à Inspruck , sans témoigner qu'il pensât au Concile de Pise , ni à la Guerre d'Italie. Cependant , les Conquêtes qu'on espéroit de faire sur les Vénitiens devoient être toutes pour lui. Ainsi dans la situation où les affaires d'Italie se trouvoient , Louis XII. se voyoit seul chargé du fardeau de la Guerre , sans oser presque s'en plaindre à l'Empereur , de peur qu'il ne se joignît à ses ennemis. En effet , il étoit fortement sollicité par le Pape , par le Roi d'Arragon & par les Vénitiens mêmes , qui lui offroient une bonne somme d'argent , pour l'obliger à se désister de ses prétentions sur leur Etat. Il y a beaucoup d'apparence qu'il étoit encore indéterminé , & qu'ayant connoissance de la Ligue qui se préparoit contre la France , il vouloit , selon sa coutume , laisser agir les deux partis , pour se tourner ensuite du côté qui conviendrait le mieux à ses intérêts. C'étoit sans doute par cette raison , qu'il avoit voulu se maintenir en bonne intelligence avec Louis XII. en consentant à la convocation du Concile de Pise , & en même tems se garder un moyen pour se raccommoder avec le Pape , en n'envoyant ni Prélats ni Ambassadeurs à ce Concile. Ainsi , demeurant presque également suspect aux deux partis , il attendoit que les événemens de la Guerre , ou les offres qu'on lui feroit des deux côtés , l'engageassent à se déclarer pour l'un ou pour l'autre.

Cependant les affaires demeuroident encore dans la même situation. Le Pape & les Vénitiens étoient seuls en Guerre ouverte avec la France. L'Empereur sembloit flotter entre les deux partis. Le Roi d'Arragon n'étoit pas encore ouvertement déclaré , & le Roi d'Angleterre n'avoit jusqu'alors fait autre chose que donner des espérances qu'il se joindroit à la Ligue quand elle seroit conclue. Mais elle ne l'étoit pas encore , chacun craignant de s'engager mal à propos. Jule II. & Ferdinand se connoissoient trop bien réciproquement , pour pouvoir se confier l'un à l'autre. Chacun d'eux tâchoit de faire servir l'autre à ses desseins , & craignoit en même tems d'en être trompé. Ferdinand avoit toujours en France un Ambassadeur qui tâchoit de persuader au Roi , que les préparatifs qui se faisoient en Espagne ne regardoient que les Maures. D'un autre côté le Pape n'avoit pas tellement rompu avec Louis XII. qu'il ne lui eût encore laissé quelque espérance , & il entretenoit toujours une espece de négociation avec lui , par le moyen de l'Evêque de Murray Ambassadeur d'Ecosse qui faisoit l'office de Médiateur. Ferdinand craignoit , que , si le Pape faisoit une Paix particulière avec la France , le Royaume de Naples ne se trouvât en danger. Le Pape n'avoit pas moins sujet de craindre de son côté , que , pour s'assurer la possession tranquille du Royaume de Naples , Ferdinand n'abandonnât les intérêts de l'Eglise & ne le laissât exposé à la discrétion du Roi de France. En ce cas-là , il n'y avoit rien à espérer pour le Pape du côté de l'Angleterre. Ainsi , les affaires se trouvoient réduites à un tel point , qu'il falloit nécessairement , ou que chacun fît bien-

HENRI
VIII.
1511.
de l'Empereur.

Incertitudes
des affaires
d'Italie.

HENRI VIII. 1511.
Ferdinand envoie une armée à Naples.
tôt un Traité particulier, ou qu'ils se déclarassent conjointement, pour ne pas demeurer dans cet état d'incertitude. Par cette raison Ferdinand commença enfin à lever un peu plus le masque, en envoyant à Naples, les troupes qu'il prétendoit avoir destinées pour l'Afrique, afin d'empêcher le Pape de penser à un accommodement particulier avec la France.

Ouverture du Concile de Pise.
Le Pape met Pise & Florence en Interdit.
Guicciardin. Les Florentins s'en moquent.
Pendant que le Pape & le Roi d'Arragon se tâtoient ainsi réciproquement, les Cardinaux qui avoient convoqué le Concile à Pise, & qui s'étoient rendus à Milan, jugerent à propos d'en faire l'ouverture par des Commissaires. Mais ce ne fut seulement que pour la forme, afin de ne pas manquer au jour qui avoit été marqué. Jamais Concile Général ne fut moins nombreux. Les Evêques de France n'étoient pas encore arrivés, & il n'y avoit aucune apparence qu'il s'y en rendît aucun d'Allemagne. Le Pape jeta feu & flamme, quand il apprit que le Concile avoit été ouvert à Pise. Dans la colere où il étoit contre les Florentins, de ce qu'ils avoient consenti que ce Concile s'assemblât dans une Ville qui dépendoit d'eux; il les excommunia, aussi-bien que les Pisans, & mit les deux Villes en Interdit. Mais les Florentins contrainquirent les Prêtres de célébrer le Service divin, laissant aux Particuliers la liberté d'observer ou de rejeter l'Interdit.

Henri promet d'entrer dans la Ligue.
Il étoit difficile que Jule II. & Ferdinand pussent demeurer plus long-tems dans la situation où ils se trouvoient, sans donner lieu à des soupçons mutuels, capables de faire changer la face des affaires. La raison qui jusqu'alors avoit arrêté Ferdinand, sçavoir, l'incertitude où il étoit, par rapport au Roi d'Angleterre, ne subsistoit plus. Henri après avoir long-tems balancé, avoit enfin promis positivement d'entrer dans la Ligue qui se feroit contre la France. Dès que Ferdinand fut assuré de ce côté-là, la négociation de cette Ligue s'avança plus en un mois, qu'elle n'avoit faite auparavant en un an. Ce Prince avoit une coutume invariable en tous les desseins qu'il formoit, c'étoit de les couvrir toujours de quelque prétexte de Religion, se souciant peu, qu'après qu'il les avoit exécutés, on découvrit ses artifices. La Flotte & l'Armée qu'il avoit préparées en Espagne, avoient eu pour prétexte, une Guerre contre les Infidèles. Lorsqu'il fut sur le point de se déclarer ouvertement contre la France, il ne manqua pas à se servir du prétexte de protéger l'Eglise contre les violences de Louis. Dès qu'il eut gagné le Roi d'Angleterre, ils envoyèrent conjointement des Ambassadeurs à Louis, pour le requérir de laisser le Pape en repos, & pour lui faire entendre qu'en qualité de Princes Chrétiens, ils ne pouvoient se dispenser de protéger l'Eglise, troublée par son ambition. Louis comprit assez que leurs mesures étant déjà prises, il seroit trop tard de vouloir se justifier. Par cette raison, il prit le parti de répondre fièrement, & c'étoit-là précisément ce que ses ennemis demandoient.

Ambassade de Henri & de Ferdinand à Louis XII.
Ligue conclue à Rome contre la France.
Articles de la Ligue.
Peu de tems après, sçavoir le 4. d'Octobre, le Pape, le Roi d'Arragon, & les Vénitiens conclurent à Rome une Ligue, dans laquelle ils laisserent une place au Roi d'Angleterre, qui avoit témoigné le désir qu'il avoit d'y être compris. En effet, le Cardinal Bambridge avoit eu part à cette négociation, en qualité d'Ambassadeur d'Angleterre. Mais il avoit eu ordre de ne pas signer le Traité, parce que Henri s'attendoit à en faire un particulier plus convenable aux intérêts de l'Angleterre, que celui qui ne regardoit que l'Italie. Par ce Traité, le Pape s'engageoit à fournir pour le service de la Ligue, quatre

quatre cens hommes d'armes, cinq cens chevaux légers, six mille hommes de pied, & vingt-mille ducats par mois. Les Vénitiens devoient entretenir huit cens hommes d'armes, mille chevaux légers, huit mille hommes de pied ; & donner par mois vingt-mille ducats. Ferdinand devoit fournir douze cens hommes d'armes, mille chevaux légers, & dix mille hommes d'Infanterie, & donner par mois vingt-mille ducats. Véritablement le Roi de France, ni le Duc de Ferrare n'étoient point nommez dans le Traité, comme ennemis des Alliez. Mais il étoit aisé de le comprendre, puisque la Ligue avoit pour but de faire rendre au Pape, la Ville de Bologne & tout ce qui appartenoit au Saint Siège, de quelque nature que ce put être, & de faire la Guerre à quiconque y voudroit mettre de l'empêchement. On y laissa une place à l'Empereur en cas qu'il voulût y entrer, & Raymond de Cardonne, Viceroi de Naples, fut déclaré Général de la Ligue.

HENRI
VIII.
1511.
Art. Publ. T.
XIII. p. 305.

Pendant que tout le monde étoit dans l'attente de ce que cette Ligue devoit produire, l'ouverture solennelle du Concile de Pise se fit dans cette Ville le 30. d'Octobre, par les Cardinaux qui l'avoient convoqué, & par quelques Evêques de France, & du Duché de Milan. La premiere Session se tint le 4. de Novembre, quoique le Pape eût excommunié les Cardinaux, & qu'il les eût privez de leur Dignité. La seconde se tint le 11. du même mois. Mais parce que ce jour-là, il y eut une émeute dans la Ville, les Cardinaux & les Evêques en furent si épouvantez, que dès le lendemain ils firent une troisième Session, dans laquelle ils transférerent le Concile à Milan où ils espéroient de trouver plus de sûreté. En effet, les habitans de Pise ne pouvoient regarder de bon œil, un Concile qui les exposoit à la peine de l'Excommunication & de l'Interdit, quoiqu'il ne fût pas en leur pouvoir de s'opposer aux ordres des Florentins leurs Souverains.

Ouverture
plus solennelle
du
Concile de
Pise.

Le Concile
se transfere
à Milan.

J'ai dit que les Suisses étoient broüillez avec Louis XII. par les intrigues du Cardinal de Sion, où plutôt du Pape qui faisoit agir ce Prélat. Leur premiere tentative pour entrer dans le Milanois n'ayant pas réussi, ils résolurent cette année, de faire une nouvelle levée de seize mille hommes, le Cardinal de Sion leur ayant positivement promis, qu'ils recevroient de l'argent, en entrant en Italie, & qu'en même tems, l'Armée des Alliez occuperoit les forces de la France dans la Romagne. Cette levée n'ayant pû être prête qu'au commencement de l'Hiver, ils se mirent en marche au mois de Novembre, & pénétrèrent jusqu'à *Varese*. Gaston de Foix, neveu de Louis XII, qui étoit alors Gouverneur de Milan, se trouvoit si dépourvu de troupes, qu'il ne sçavoit comment faire pour s'opposer à leur passage. Néanmoins, avec le peu de monde qu'il avoit, il ne laissa pas de se mettre en campagne afin de les côtoyer, & de mettre des obstacles à leur marche. Mais il ne lui fut pas possible d'empêcher qu'ils n'arrivassent jusqu'aux portes de Milan. Déjà les François commençoient à munir le Château, à dessein d'abandonner la Ville, lorsque tout à coup, les Suisses ne recevant aucune nouvelle du Pape ni de l'Armée des Alliez, qu'ils croyoient assemblée dans la Romagne, se retirèrent dans leur País, après avoir brûlé quelques Villages. Si le Pape eût tenu parole, en leur envoyant l'argent qui leur avoit été promis, & qu'en même tems, l'Armée des Alliez eût agi dans la Romagne, Milan, Bologne & Ferrare auroient été en grand danger, puisqu'en ce même tems, les François étoient

Marche des
Suisses vers
le Milanois.

Ils arrivent
aux portes
de Milan,
& s'en re-
tournent.

HENRI
VIII.
1511.

Fausse po-
litique de
Henri VIII.
en s'enga-
geant dans
les affaires
d'Italie.

étoient extrêmement foibles en ces quartiers-là. La Palisse se trouvoit alors dans l'Armée de l'Empereur, avec un gros détachement des meilleures troupes du Roi.

Rien ne pouvoit être plus avantageux à l'Angleterre que de voir les forces de la France tournées du côté de l'Italie. L'acquisition que Louis XII. avoit faite du Duché de Milan, lui étoit bien moins profitable qu'à l'Angleterre. Elle procuroit à celle-ci un repos assuré, au lieu qu'elle caufoit à la France des troubles continuels, & l'exposoit à une dépense excessive. Il étoit donc de la politique de Henri, de laisser battre en Italie les François, les Allemands, les Italiens & les Espagnols, sans s'embarasser d'une Guerre qui ne pouvoit jamais lui procurer aucun avantage. Jusqu'au tems dont je parle, les Rois d'Angleterre avoient observé de ne se mêler point des affaires de ce Pais-là, si on en excepte Henri III. qui s'étant malheureusement entêté de faire son second Fils Roi de Sicile, ruina son propre Royaume, pour exécuter ce projet extravagant. Mais ce n'étoit pas un Prince que ces Successeurs dussent prendre pour modèle. L'utilité de cette politique étoit si manifeste à tous les Anglois, qu'il ne falloit pas moins qu'un Ferdinand, le plus fin & le plus rusé des Princes de son Siècle, pour les en faire éloigner.

Ce Prince s'étoit engagé avec le Pape au commencement de l'année 1510, ou peut être dès la fin de la précédente, & néanmoins il avoit été près de deux ans sans se déclarer. Ce retardement ne provenoit que de ce qu'il vouloit auparavant s'assurer de l'Angleterre, afin que Henri fût en France, une diversion qui obligea Louis XII. à négliger les affaires d'Italie. Cette diversion ne pouvoit qu'être avantageuse au Roi d'Arragon puisqu'elle devoit éloigner de l'Italie, ou du moins y affoiblir un Concurrent qui lui étoit très-redoutable. Mais il est difficile de comprendre en quoi elle pouvoit être utile à l'Angleterre. Au contraire, plusieurs raisons très-fortes sembloient devoir détourner Henri d'un pareil dessein, sans parler de la Paix qu'il venoit de renouveler avec la France, & qu'il avoit confirmée par un Serment solennel. Ce fut vraisemblablement ce qui fit différer si long-tems la conclusion de la Ligue dont je parlerai tout à l'heure. En effet, il n'étoit pas possible qu'il n'y eût dans le Conseil du Roi, des gens assez clairvoyans, pour s'apercevoir que cette Ligue n'étoit nullement avantageuse à l'Angleterre, quelque couleur qu'on lui donnât.

Le Pape ex-
communie
tous les
adhérans au
Concile de
Pise.

Le Roi de
Navarre est
du nombre.

Ferdinand
forme le
projet de
s'emparer
de la Na-
varre.

Il fait à
Henri une
proposition
captieuse.

Pendant que cette Négociation languissoit en Angleterre, de nouveaux événemens firent prendre à Ferdinand de nouvelles mesures, & chercher toutes sortes d'expédiens, pour tâcher de réussir auprès de Henri. Louis XII. continua dans le dessein de faire tenir le Concile de Pise, ainsi qu'il a été dit, & ce fut ce qui donna lieu à Jules II. d'en convoquer un à Latran, & d'excommunier par la même Bulle, tous les Princes & autres qui adhéroient au premier. Entre ces Princes se trouvoient Jean d'Albret Roi de Navarre, qui étant allié de Louis XII, suivoit aveuglément les directions de la Cour de France. Le Roi de Navarre ne se fut pas plutôt déclaré pour le Concile de Pise, que Ferdinand forma le dessein de lui enlever tout son Royaume sur ce prétexte, & de faire servir Henri son Gendre à l'exécuter. Dans cette vue, il fit entendre à Henri que l'occasion étoit favorable pour recouvrer la Guyenne que la France avoit enlevée à un de ses Prédécesseurs, puisque la Ligue

qui

qui alloit se conclurre en Italie, donneroit tant d'affaire à Louis XII, que vraisemblablement, il ne se trouveroit pas en état de défendre son propre Païs. Mais comme l'éloignement de la Guyenne pouvoit faire craindre à Henri qu'il n'y eût trop de difficulté à faire cette Conquête, Ferdinand, par l'affection qu'il avoit pour lui, voulut bien s'engager à lui fournir des Troupes, des Vaisseaux de transport, de l'Artillerie, des Vivres, des Munitions, sans stipuler rien pour soi-même, que le seul plaisir de procurer un si grand avantage à son Gendre. Cette Proposition fit ouvrir les yeux à Henri & à son Conseil. L'acquisition de la Guyenne leur parut une chose si avantageuse, & en même tems si glorieuse au commencement de ce Regne, que le Roi ne fit plus difficulté de s'engager dans la Ligue que le Pape, Ferdinand & les Vénitiens lui avoient fait proposer. Tel fut le véritable motif, qui obligea la Cour d'Angleterre à rompre la Paix, qu'elle venoit de renouveler avec la France, sans en alléguer d'autre raison que la protection que Louis XII. accordoit aux Bentivoglios, & la convocation du Conciliabule de Pise. Comme si l'Angleterre avoit eu intérêt de faire rendre Bologne au Pape, & de s'opposer par les armes à un Concile composé d'une vingtaine d'Evêques François, sans pouvoir & sans crédit dans le lieu même où il étoit assemblé. On verra dans la suite, comment Henri fut la dupe de ce Beau-Pere, si plein d'affection pour lui, & comment celui-ci sçut se servir de lui pour faire ses propres affaires, sans avoir la moindre pensée de travailler à celles de son Gendre.

Dès que Ferdinand eut gagné Henri, il conclut à Rome, avec le Pape & les Vénitiens, la Ligue dont j'ai déjà parlé. Dans ce Traité de Rome, il étoit dit expressément, que tous les Articles en avoient été traitez & conclus, avec la participation du Roi d'Angleterre, le Cardinal d'Yorck agissant pour lui, & attendant tous les jours l'ordre de signer : mais que pour certaines raisons, on n'avoit pu en retarder plus long-tems la conclusion.

Environ six semaines après, Henri & Ferdinand conclurent à Londres une Ligue particuliere pour la Conquête de la Guyenne. Celle-ci étoit une suite & une dépendance de la premiere, dans la supposition qu'un bon moyen pour servir & protéger l'Eglise de Dieu, ce qui étoit le grand & le principal but des Alliez, c'étoit de dépouiller le Roi de France de cette Province. Si jamais on a pris ouvertement & sans aucune honte, le sacré nom de Dieu en vain, c'est dans les Préambules de ces deux Traitez. Dans le premier, le Pape protestoit, qu'en voulant faire rendre à l'Eglise, Bologne, & tous les autres Etats qui en dépendoient, il n'avoit pour but que de rendre à l'Italie sa premiere tranquillité, afin que tous les Chrétiens pussent unir leurs forces, pour faire la Guerre aux Infidèles comme il l'avoit toujours souhaité, & comme il le souhaitoit encore de tout son cœur. Ainsi pour pouvoir faire la Guerre aux Infidèles, il falloit que l'Italie fût sans troubles, ce qu'on ne pouvoit espérer, que quand le Pape auroit exécuté ses projets ambitieux, sans quoi elle ne devoit s'attendre à jouir d'aucun repos.

Dans le second Traité, Henri & Ferdinand exposoient, qu'ils avoient fait des Alliances avec tous les Princes Chrétiens, dans la seule vûe de pouvoir faire la Guerre aux ennemis de Jesus-Christ : que pour cet effet, ils étoient déjà occupez à préparer de puissantes Armées par Terre & par Mer : mais que tout à coup, lorsqu'ils s'y attendoient le moins, on leur avoit rapporté, que

HENRI
VIII.
1511.

Henri se
résout à
porter la
Guerre en
Guyenne,

Ligue entre
Henri &
Ferdinand,
pour la con-
quête de la
Guyenne.
Art. Publ.
T. XIII. pag.
311.
17. Nov.
Motifs sup-
posés de la
Ligue de
Rome.

Articles de
la Ligue de
Londres
entre Hen-
ri & Ferdi-
nand.

HENRI
VIII.
1511.

les troupes du Roi de France avoient assiégé Bologne où se trouvoit le Pape, Vieillard valetudinaire, attaqué d'une griève maladie, & ayant avec lui tous les Cardinaux : que cette nouvelle les ayant extrêmement affligés, ils avoient prié le Roi de France par des Lettres, & par des Ambassadeurs exprès, de se désister de ce dessein : que le Pontife lui avoit fait offrir le pardon de toutes ses fautes, pourvu seulement, qu'il voulût s'abstenir de mettre les mains sur les biens de l'Eglise, qu'il cessât de fomenter le Schisme, & qu'il adhérât au Concile de Latran. Mais que tout cela n'avoit de rien servi. Qu'au contraire il s'étoit rendu maître de Bologne, par la trahison de quelques-uns des habitans ; qu'il avoit deux fois mis en déroute l'Armée de la Sainte Eglise Romaine, & qu'au mépris du Saint Siège, il avoit fait convoquer un Concile, après avoir corrompu quelques Cardinaux. Que depuis encore, le Pape lui avoit envoyé un Légat pour lui demander uniquement & pour toute condition, qu'il s'abstint de faire la Guerre à l'Eglise. Que ce Légat n'ayant pu rien obtenir, les deux Rois d'Angleterre & d'Espagne lui avoient envoyé des Ambassades, pour lui conseiller fraternellement de se désister de ses entreprises, & de s'accorder avec le Pape, ou qu'autrement, ils ne pouvoient faire moins, que de prendre en main la protection de l'Eglise, mais que leurs exhortations avoient été méprisées. Que par toutes ces considérations, les deux Rois connoissans parfaitement combien une telle ambition pouvoit porter du préjudice à la Foi Catholique, à l'Eglise de Dieu, à la République Chrétienne, avoient jugé à propos de convenir des Articles suivans, à la louange & à la gloire de Dieu, Tout-Puissant, de Notre Seigneur Jesus-Christ, & de toute la Cour celeste triomphante, pour la défense, l'exaltation, l'accroissement de la Foi Catholique, de la Religion Chrétienne, de la Sainte Eglise Romaine qui étoit injustement opprimée, & sur les fréquentes instances, exhortations & admonitions du Pape, qui en étoit le Chef. Voici ce que ce pieux Traité contenoit en substance.

I. Article. Les deux Rois prenoient sur eux la défense & la protection de la Sainte Eglise Romaine, contre tous ceux qui oseroient l'attaquer.

II. Ferdinand, en qualité de Roi Catholique, & pour s'acquitter de son devoir envers Dieu & envers l'Eglise, s'engageoit à prendre les armes pour sa défense en Italie.

Dans le III. Article il étoit dit, que le Pape & le sacré College avoient jugé, que, pour délivrer l'Eglise de l'oppression sous laquelle elle gémissoit, il étoit nécessaire de faire la Guerre au Roi de France, non seulement en Italie, mais aussi dans les Provinces de son Royaume, voisines des Frontieres des deux Alliez. C'est pourquoi ils étoient tous convenus qu'ils porteroient leurs Armes dans la Guyenne, afin d'acquiescer cette Province à la Couronne d'Angleterre, & qu'en donnant du secours à l'Eglise, Henri pût, en même tems, recouvrer ce qui lui appartenoit. Que pour cet effet, aussi-tôt que Ferdinand se seroit actuellement déclaré contre le Roi de France, & qu'il auroit pris les Armes pour la défense de l'Eglise, Henri, dans un tems convenable, déclareroit la Guerre au même Roi, pour la défense de la même Eglise.

Pour exécuter cet Article, Henri s'engageoit à envoyer en Guyenne dans tout le mois d'Avril 1512, un Corps de six mille hommes d'Infanterie commandée par un bon Général ; à l'entretenir à ses dépens, & à ne le rappeler

ler point sans le consentement du Roi d'Arragon , Ferdinand s'obligeoit de son côté , à fournir cinq cens hommes d'Armes , quinze cens Chevaux legers , & quatre mille hommes de pied , aux mêmes conditions. De plus , il s'engageoit à fournir des vivres & des munitions aux Troupes Angloises , à un prix modéré. Il étoit encore convenu , que chacun des deux Rois mettroit en Mer une Flotte montée de trois mille bons Soldats , outre les Matelots , & qu'aucun des deux ne pourroit la rappeler , sans le consentement de l'autre.

HENRI
VIII.
1511

IV. Que Ferdinand fourniroit quarante Vaisseaux , à un prix raisonnable , pour le transport des Troupes Angloises.

V. Que si les Alliez prenoient quelque Places *en Guyenne , ou ailleurs* , elles seroient livrées à celui des deux Rois qui y auroit des prétentions antérieures.

VI. Que si l'Armée de l'un des deux Rois étoit *en Guyenne , ou ailleurs* , ils pourvoiroient ensemble à la défense du Pais de celui qui en auroit besoin , de tout leur pouvoir & de bonne foi.

VII. Les deux Rois considérans que le Pape avoit convoqué , à Rome , un Concile , auquel tous les Princes Chrétiens devoient obéir , & envoyer des Ambassadeurs , & qu'on assùroit que le Roi de France persistoit dans le dessein de faire continuer celui qu'il avoit fait convoquer à Pise , ils convenoient d'adhérer à tout ce qui seroit ordonné par le Concile de Latran , & de s'opposer à celui de Pise , & à tous ses fauteurs & adhérens.

Qu'aucun des deux Rois ne pourroit faire ni Paix ni Trêve sans un consentement mutuel.

Que , par ce Traité , les précédens ne seroient point censez rompus , mais qu'au contraire ils demeureroient dans toute leur force.

Qu'il seroit ratifié dans quatre mois , par Henri , & par Ferdinand , en son propre nom , & en celui de la Reine Jeanne sa Fille.

Henri & son Conseil crurent sans doute avoir fait un Traité bien avantageux , puisqu'il devoit leur procurer le Duché de Guyenne , & que Ferdinand ne demandoit rien pour lui-même , comme s'il n'eût agi que par un motif de Religion , & par affection pour son Gendre , quoi qu'en effet , il n'eût uniquement pensé qu'aux siens propres. Quant aux affaires du Pape auxquelles les deux Rois sembloient prendre un si grand intérêt , on peut assùrer qu'ils n'y pensoient pas seulement , comme il parut bien dans la suite. Mais ils avoient besoin de ce prétexte , pour ébloüir le Public , quoique , selon les apparences , ce Public ne fût pas assez duppe pour s'imaginer que deux grands Rois prissent les armes pour faire dissoudre un Concile qui prenoit le Titre de Général , composé d'un petit nombre d'Evêques , d'une seule Nation , & si peu considéré , qu'à Milan même où il s'étoit transporté , il fallut employer toute l'autorité du Gouverneur pour le faire recevoir.

Imprudence de Henri & de son Conseil.

Pendant que ces choses se passaient , l'Empereur donnoit tant de sujet au Roi de France de le soupçonner de mauvaise foi , qu'il n'y avoit que la seule nécessité qui l'obligeât à feindre qu'il prenoit encore quelque confiance en lui. On ne voyoit arriver aucun Evêque Allemand au Concile , & quand l'Empereur étoit pressé sur ce sujet il répondoit qu'il étoit nécessaire auparavant , d'avoir l'approbation de la Diète de l'Empire ; laquelle il ne doutoit

Soupçons de Louis XII. contre l'Empereur.

HENRI
VIII.
1511.

point d'obtenir : que quand même il envoyeroit des Prélats de ses Païs Hé-
ditaires à Pise, cet envoi seroit plus préjudiciable qu'avantageux au Concile,
puisque par-là, il donneroit lieu de juger, qu'il desespéroit d'obtenir le con-
sentement de la Diète. D'un autre côté, au lieu d'aller commander lui-même
son Armée dans l'Etat de Vénise, comme il s'y étoit engagé, il laissoit
tout faire aux Troupes de France, qui étoient venues à son secours. Enfin,
pendant qu'il prêtoit l'oreille aux propositions du Pape, de Ferdinand & des
Vénitiens, il faisoit entendre à l'Ambassadeur de France, qu'il étoit prêt
à marcher à Rome, à la tête d'une Armée, pourvu que son Maître voulût
lui donner un renfort considérable, & une somme d'argent proportion-
née à la grandeur de cette entreprise. Parmi toutes ces incertitudes, Louis
ne sçavoit à quoi s'en tenir. Il ne pouvoit regarder Maximilien que comme
un Allié disposé à l'abandonner s'il trouvoit mieux son compte avec ses en-
nemis. En ce cas-là, toutes les Conquêtes que l'Empereur feroit sur les Vé-
nitiens, seroient autant de pertes pour la France. Cependant les secours
qu'il donnoit coutoient beaucoup, & néanmoins, il n'osoit lui fournir un
prétexte de changer de parti. Ainsi ce Prince se voyoit sur le point d'avoir
sur les bras toutes les forces du Pape, du Roi d'Espagne, & des Vénitiens,
sans pouvoir espérer aucun secours de l'Empereur. Quant à l'Angleterre,
quoiqu'il ignorât encore le Traité de Londres, & que l'Ambassadeur de Hen-
ri niât positivement que le Roi son Maître eût dessein de prendre parti, tou-
tes les démarches de Henri lui faisoient assez comprendre, qu'il ne tarderoit
pas long-tems à se déclarer contre lui.

Soupçons
de Louis
XII. contre
Henri.

L'Armée
du Roi
d'Arragon
se joint à
celle du Pa-
pe & de
Vénise.

Guicciardin.

Cependant le Pape, qui avoit toujours en vûe de se rendre maître de Bo-
logne & de Ferrare, pressoit fortement le Viceroy de Naples de faire avancer
ses Troupes, & de venir prendre le Commandement de l'Armée de la Ligue.
Mais, malgré toutes ses sollicitations, la jonction ne se pût faire qu'au mi-
lieu du mois de Décembre, & même, parce que l'Artillerie de Naples n'é-
toit pas encore arrivée, on ne pût employer l'Armée qu'à quelques expédi-
tions peu importantes, dans la Romagne. C'est par-là que finit l'année 1511.
Il est tems présentement de retourner aux affaires d'Angleterre.

Louis XII.
est informé
de la Ligue
de Londres.

Quoique Henri n'eût pas encore déclaré la Guerre à la France, Louis XII.
sçavoit assez à quoi il devoit s'attendre. Il recevoit d'assez bons avis, par le
moyen d'un Marchand de Lucques, nommé *Buonviso*, qui ayant mal fait ses
affaires, s'étoit retiré en Angleterre, où il avoit obtenu l'emploi d'Agent du
Pape. Cet homme s'étant laissé corrompre, découvroit à Louis les secrets que
le Pape étoit quelquefois obligé de lui confier, & c'étoit par-là, que la Cour
de France étoit informée de plusieurs choses qu'on auroit bien voulu lui ca-
cher. Ce fut apparemment par cette voye, que le Roi de France eut les pre-
miers avis de la Ligue conclue à Londres, quoi qu'on en fit un grand secret.
Mais bien-tôt après, il n'eut plus besoin d'espions, pour connoître les inten-
tions de Henri.

1512.
Henri com-
munique au
Parlement
le dessein
de faire la

Le Parlement s'étant assemblé le 4. de Février, le Roi lui communiqua le
dessein qu'il avoit de faire la Guerre à la France. Il protesta, que son unique
but étoit de délivrer le Pape de l'oppression où le Roi de France le tenoit, &
principalement de faire abolir le Concile Schismatique de Pise, qui avoit été
transféré à Milan. Quoique cette Guerre entreprise, comme le Roi l'assu-
roit

roit lui-même, par le seul motif de faire plaisir au Pape, fût peu convenable aux intérêts de l'Angleterre, le Parlement ne laissa pas d'accorder au Roi un grand Subside. Selon les apparences, les principaux Membres de la Chambre-Basse étant instruits des véritables raisons, firent en sorte que les autres se rangerent à leur sentiment. Autrement, il auroit été difficile de leur faire comprendre, que, pour faire rendre Bologne au Pape, & pour dissoudre un Concile aussi peu nombreux que celui de Pise, il fallût que l'Angleterre s'engageât dans une Guerre contre la France. Avant que le Parlement se séparât, le Roi rétablit *Jean Dudley*, Fils d'Edmond Dudley, dans le rang & dans les honneurs dont sa Famille avoit été privée par l'exécution du Pere. Depuis ce tems-là, il eut toujours de l'affection pour lui, & enfin, sur la fin de son Regne, il le fit Grand Amiral.

La Guerre que Henri vouloit entreprendre contre la France, ayant pour prétexte l'abolition du Concile de Pise, il ne pouvoit se dispenser de reconnoître celui de Latran, & d'y envoyer des Ambassadeurs. Il choisit pour cette Ambassade, *Silvestre* Evêque de Worcester, avec le Chevalier *Robert Wingfield*, & leur donna pouvoir de consentir, en son nom, à tout ce qui seroit jugé nécessaire pour la Réformation de l'Eglise, tant dans le *Chef que dans les Membres*. Cette clause n'étoit que pour jeter de la poudre aux yeux du Public, puisque certainement, rien n'étoit plus éloigné de la pensée du Pape, que de travailler dans ce Concile à sa propre réformation, ou à celle de l'Eglise.

Le tems étant enfin arrivé d'exécuter les projets, dont Henri & Ferdinand étoient convenus dans le Traité de Londres, Henri donna le Commandement de sa Flotte à *Edouard Howard*, Fils-ainé du Comte de Surrey, & celui de l'Armée qui devoit agir sur Terre, à *Thomas Gray* Marquis de Dorset. Toutes les Troupes qui devoient servir dans l'expédition de Guyenne, s'étant embarquées vers la fin du mois de Mai, sur des Vaisseaux Espagnols, arriverent le 8. de Juin à Passage dans la Province de Guipuscoa, où le Marquis de Dorset mit à terre celles qu'il devoit commander. Milord Herbert dit que ces Troupes consistoient en dix mille hommes, mais apparemment il a compris dans ce nombre les 3. mille qui devoient servir sur Mer, selon le Traité.

L'Amiral qui avoit escorté le Marquis de Dorset jusqu'en Espagne, ayant remis à la voile, se rendit sur les Côtes de Bretagne, & y mit quelques Troupes à terre, où elles firent du butin. Henri ayant appris que le Roi de France se préparoit à faire un grand effort sur Mer, envoya un renfort à son Amiral, qui par-là se vit en état de faire tête aux François. Les deux Flottes s'étant rencontrées le 10. d'Août se livrerent un furieux combat qui causa beaucoup de perte à l'une & à l'autre. Le Régent Vaisseau Anglois du premier rang, & la *Cordeliere* Vaisseau François commandé par *Primauguet* s'étant accrochez ensemble sauterent tous deux en l'air, avec perte de tous ceux qui étoient dedans. Cet accident arriva par la résolution désespérée de *Primauguet*, qui se voyant hors d'état de sauver son Vaisseau, fit mettre le feu aux poudres.

Le Traité de la Ligue conclu à Londres sembloit n'avoir été fait que pour faciliter à Henri la Conquête de la Guyenne. Mais ce n'avoit jamais été la pensée de Ferdinand. Son unique dessein étoit de conquérir la Navarre pour lui-même, & de se servir pour cela du secours des Troupes Angloises qu'il

HENRI
VIII.
1512.

Guerre à la France,
Myt. Herbert.
& obtient un secours d'argent.

Jean Dudley Fils d'Edmond Dudley est rétabli dans son honneur.

Henri envoie des Ambassadeurs au Concile de Latran.

Aff. Publ. T. XIII. p. 325.
9. Février.
Myt. Herbert.

Le Marquis de Dorset mene une Armée en Espagne.
Aff. Publ. T. XIII. pag. 326.

L'Amiral Anglois fait une descente en France.

Combat Naval.
Du Bellay, Herbert.

Dessein secret de Ferdinand de conquérir la Navarre.

HENRI
VIII.
1512.

Ses divers
artifices
pour parve-
nir à son
but.

avoit fait venir en Espagne. Mais comme il n'étoit nullement à propos d'informer Henri d'un tel projet, il avoit fallu le leurrer de l'espérance de recouvrer la Guyenne, afin de l'engager à lui envoyer ses Troupes. C'est-là la véritable raison qui obligea Ferdinand à faire paroître dans le Traité tant de désintéressement, que tout l'avantage sembloit être du côté de l'Angleterre. Mais il s'en fallut bien que l'exécution ne répondit à l'engagement.

Le Marquis de Dorset étant arrivé dans la Province de Guipuscoa, y trouva un Commissaire du Roi qui lui fit beaucoup d'honneur, & lui dit que le Duc d'Albe alloit se mettre en Campagne, pour se joindre à lui. Effectivement, le Duc se mit incontinent à la tête de l'Armée Espagnole. Mais au lieu d'aller joindre les Anglois qui étoient campez tout proche de Fontarabie, dans la pensée de faire avec lui le Siège de Bayonne, comme il avoit été résolu, il se tint à *Logroño*, sur les Frontières de la Navarre. D'abord, il fit entendre au Général Anglois, que le Roi de Navarre étant allié de la France, il seroit trop dangereux, en attaquant Bayonne, de laisser la Navarre derrière eux : que pendant qu'ils seroient occupez à ce Siège, le Roi de Navarre pourroit introduire les François dans ses Etats, se joindre à eux, & en se campant entre les Montagnes de Navarre & la Mer, couper les vivres qu'on voudroit faire venir au camp qui seroit devant Bayonne, sans être obligé de donner bataille, s'il ne le jugeoit à propos : que par ces raisons, il falloit, avant de s'engager à ce Siège, tenter de mettre le Roi de Navarre dans les intérêts de leurs Maîtres.

Ces raisons étoient si plausibles, que le Marquis de Dorset se laissa aisément persuader d'envoyer un Officier Anglois au Roi de Navarre, pour le requérir de se joindre aux Alliez. Ferdinand le fit aussi sommer de son côté, mais avec plus de hauteur, d'abandonner le Roi de France, & de se joindre à la Ligue. Le Roi de Navarre répondit, qu'il étoit résolu de garder une exacte neutralité. Mais les Anglois & les Espagnols ne se contentans pas de cette réponse, le pressèrent conjointement de se déclarer, ou de leur livrer quatre Places pour leur sûreté, ce que ce Prince ne voulut pas accorder. Pendant ces négociations, une Armée Françoisé commandée par le Duc de Longueville s'approcha des frontières du Bearn. Cela donna lieu au Marquis de Dorset de se plaindre à Ferdinand que le tems qu'on avoit perdu à presser le Roi de Navarre n'avoit servi qu'à donner aux François, celui de venir défendre leurs frontières, & en même tems il le pressa de déclarer s'il vouloit attaquer la Guyenne, selon le Traité de Londres. Ferdinand répondit que la prudence ne lui permettoit pas de faire passer son Armée à Fontarabie, pour aller assiéger Bayonne, en laissant ses Etats exposez aux invasions des François & des Navarrois : qu'il étoit beaucoup plus convenable de la faire passer par la Navarre, & de s'assurer de trois ou quatre Places de ce Royaume, afin d'empêcher les ennemis de s'en servir contre lui : que par cette raison, il souhaitoit que les Anglois allassent se joindre au Duc d'Albe, & que son Armée seroit l'avant-garde pour s'exposer aux premiers dangers : qu'au reste, cela ne retarderoit en aucune manière le Siège de Bayonne, parce qu'il n'y avoit point de doute que le Roi de Navarre ne fût content de se voir un peu pressé, afin de se pouvoir justifier envers le Roi de France, quand il seroit entré dans la Ligue. Le Marquis de Dorset, qui ne pénétoit pas encore ses desseins,

desseins, ayant tenu conseil sur ce sujet, répondit, que par ses instructions il ne pouvoit rien entreprendre contre le Roi de Navarre : mais que si le Duc d'Albe vouloit absolument passer par ce Royaume, qu'il y passât à la bonne heure, & que pour lui, qui se trouvoit tout proche de Bayonne, il ne pouvoit se résoudre à faire un si grand tour pour l'aller joindre.

HENRI
VIII.
1512.

Ferdinand ne fut pas content de cette réponse. Il insista fortement sur ce qu'il avoit proposé, que les Troupes Angloises allassent joindre son Armée, & cependant, il donna ordre au Duc d'Albe de faire le Siège de *Pampelune* Ville capitale de la Navarre. Pendant ce Siège, il amusa continuellement le Marquis de Dorset par des promesses positives qu'immédiatement après la prise de Pampelune, le Duc d'Albe iroit le joindre pour faire le Siège de Bayonne. Cependant le Roi de Navarre, ne se trouvant pas en état de se défendre, s'étoit déjà retiré en France, où il fit un Traité avec Louis XII. pour leur commune défense. Mais il lui en couta la Ville de *Salvatierra*, & tout le Bearn qu'il fut obligé de mettre entre les mains des François.

Le Duc
d'Albe
assiège
Pampelune.

Le Roi de
Navarre se
retire en
France.

Pampelune s'étant renduë par Capitulation le 25. de Juillet, Ferdinand, selon sa promesse, devoit ordonner au Duc d'Albe, d'aller joindre les Anglois. Mais les autres Places fortes qui se trouvoient dans la Navarre, lui servirent de prétexte pour différer la jonction. Ainsi, le Duc d'Albe continua ses Conquêtes, pendant que les Troupes Angloises, quoique sans bouger de leur camp, servoient à ses desseins comme une Armée d'observation. En effet, bien que les François qui recevoient tous les jours des renforts se vissent assez en état de faire tête au Duc d'Albe, ils n'osèrent jamais entrer dans la Navarre, de peur de se mettre entre les Anglois & les Espagnols. Ainsi, se contentans de demeurer campez entre Bayonne & Salvatierra, ils donnerent au Duc d'Albe tout le loisir dont il avoit besoin pour s'emparer de presque toute la Navarre.

Prise de
Pampelune.

Continua-
tion des ar-
tices de
Ferdinand.

Le Duc
d'Albe
s'empare de
la Navarre.

Ce fut alors que le Marquis de Dorset s'aperçut clairement que le Roi d'Arragon agissoit de mauvaise foi, & que dès le commencement, son intention avoit été, non d'envahir la Guyenne, mais de conquérir la Navarre. Ferdinand avoit bien prévu que sa ruse seroit enfin découverte. Ainsi, afin de prévenir les plaintes que le Général Anglois auroit pû faire au Roi son Maître, il avoit déjà dépêché un Exprès en Angleterre, pour rendre compte, à sa maniere, à Henri, des affaires de ce Pais-là. De plus, il avoit prié d'ordonner à son Général d'agir de concert avec lui. Henri, qui n'avoit aucune relation contraire du Marquis, se laissa aisément porter à donner l'ordre que Ferdinand demandoit, & fit partir *Winsor* Héraut d'armes, pour le porter au Général.

Le Marquis
de Dorset
découvre
les ruses de
de Ferdi-
nand.

Ferdinand
obtient un
ordre pour
le Marquis
de Dorset de
lui obéir.

Pendant que ce Héraut étoit en chemin, le Duc d'Albe se rendit maître de *Saint Jean de Pied de port*. Immédiatement après la prise de cette Place, Ferdinand fit dire au Marquis de Dorset, que son Armée étoit prête à marcher en Guyenne, & qu'il le prioit de se joindre au Duc d'Albe sans retardement. Mais le Marquis ne fut plus d'humeur de se laisser abuser. Il sçavoit que l'Armée François étoit retranchée entre Bayonne & Salvatierra, ayant en front la riviere de Bidassoa qu'on ne pouvoit passer qu'à sa vûë, & que d'ailleurs Bayonne étoit si bien pourvue, qu'il n'y avoit pas d'apparence de la pouvoir assiéger. Ainsi ce que Ferdinand proposoit étoit impraticable, & ce

Il veut at-
taquer le
Bearn.

Le Marquis
refuse de
servir à
exécuter
ce projet.

n'étoit

HENRI
VIII.
1512/.

n'étoit en effet qu'une continuation de ses artifices. De Saint Jean de Pied de port, on pouvoit également marcher en Bearn, en prenant sur la droite, ou à Bayonne, en suivant le chemin de la gauche. Ainsi, le dessein du Duc d'Albe étoit d'engager les Anglois à entrer avec lui dans le Bearn, sous prétexte qu'il n'y avoit point d'autre moyen de tirer les ennemis de leur poste avantageux, ou du moins de faire le Siège de Salvatierra. Mais le Général Anglois n'ayant point ordre de faire la Guerre au Roi de Navarre, ni en Bearn, ni ailleurs, refusa de se joindre aux Espagnols. Ferdinand tira cet avantage de son refus, qu'il rejetta sur lui toute la faute, de ce qu'on attaquoit pas la Guyenne selon le Traité. Ensuite le Duc d'Albe rebroussant chemin, alla faire le Siège d'*Estrella*, la seule Place qui restoit au Roi de Navarre.

Il se prépa-
re au re-
tour.

Le Marquis de Dorset, indigné de ce procédé & considérant que son Armée s'affoiblissoit tous les jours par les maladies & par la disette de vivres qui ne lui étoient fournis qu'en très-petite quantité, depuis que la Guerre se faisoit en Navarre, pria le Roi de lui fournir des Vaisseaux pour s'en retourner. Il n'en put obtenir qu'avec peine, Ferdinand protestant toujours contre son départ, comme directement contraire au Traité. Cependant, il n'en étoit pas fâché, puisque les Anglois lui étoient à peu près inutiles, depuis qu'il étoit maître de la Navarre. Dans ces entrefaites, le Marquis de Dorset étant tombé malade, le Lord *Thomas Howard* prit le commandement de l'Armée. En même tems comme les Troupes étoient sur le point de s'embarquer, le Héraut arriva d'Angleterre, avec ordre positif au Général, d'obéir au Roi Ferdinand, en tout ce qu'il lui commanderoit. Mais l'Armée s'étant mutinée à cette nouvelle, il fut impossible de la retenir plus long-tems en Espagne, & l'embarquement s'étant fait, elle arriva en Angleterre au mois de Novembre. Henri parut d'abord fort en colère contre son Général. Mais ayant été informé de tout ce qui s'étoit passé pendant la campagne, il comprit aisément, que Ferdinand l'avoit pris pour dupe, & que le désintéressement qu'il avoit affecté dans le Traité de Ligue n'avoit été que pour le faire mieux donner dans le piège. Il jugea pourtant à propos de dissimuler, de peur de donner à Ferdinand un prétexte de s'accommoder avec la France, & de le laisser dans l'embarras.

Il arrive en
Angleterre.
Henri com-
prend qu'il
a été trom-
pé.

Ferdinand
garde la
Navarre.

Avant que l'année achevât de s'écouler, Ferdinand se vit dans une entière possession de la Navarre, quoique le Roi de France eût fait quelque effort pour lui arracher cette conquête. Dans le mois de Décembre, le Roi de Navarre & François Duc d'Angoulême assiégèrent Pampelune : mais n'ayant pû prendre cette Place, ils se virent contraints d'abandonner tout le reste du Royaume aux Espagnols. Depuis que Ferdinand fut en possession de la Navarre, il chercha des prétextes pour la garder, & il n'en trouva point de meilleure qu'une Bulle de Jule II. qui excommunioit Jean d'Albret Roi de Navarre, & donnoit son Royaume au premier occupant. Mézerai assure que cette Bulle n'a jamais paru, & Mylord Herbert dit qu'elle étoit du 1. de Mars 1512.

Affaires d'I-
talie.

Il faut présentement voir ce qui se passoit en Italie, dans le tems que Ferdinand se rendoit maître de la Navarre. L'armée confédérée du Pape, du Roi d'Arragon, & des Vénitiens, sous la conduite du Viceroi de Naples, s'étant mise en campagne au mois de Décembre, le Pape faisoit continuellement presser le Viceroi, par le Cardinal Jean de Médicis son Légat, de faire le Siège

Siège de Bologne. Enfin, malgré les oppositions du Viceroy & du Général des Vénitiens, qui prévoyoit de grandes difficultés dans l'exécution de ce dessein, il fallut céder aux instances du Pape, & le Siège de Bologne ayant été résolu, l'Armée des Alliez se rendit devant cette Ville. Mais Gaston de Foix Duc de Nemours, & Gouverneur du Milanois, étant accouru au secours, obligea les Alliez à lever le Siège. Quelques jours après il battit une Armée Vénitienne à *Brescia*, & en tua huit mille hommes. Enfin le 11. d'Avril, ayant trouvé le moyen d'engager les Alliez à une bataille, tout proche de Ravenne, il les mit en déroute, & fit le Légat prisonnier. Mais il fut lui-même tué après le gain de la bataille, en poursuivant trop chaudement un gros d'Espagnols qui se retiroit en bon ordre. Après la mort de ce Prince, la Palisse prit le Commandement de l'Armée, & dès le lendemain, il se rendit maître de Ravenne. Après cela, toutes les Villes de la Romagne, dont le Pape s'étoit emparé depuis la bataille d'Agnadel, se rendirent volontairement au Cardinal de Saint Séverin, qui étoit dans l'Armée de France, en qualité de Légat du Concile de Pise transféré à Milan.

La consternation fut si grande dans Rome, que les Cardinaux allèrent en Corps supplier le Pape de faire la Paix avec la France. Mais Jule II. avoit des ressources dont les Cardinaux n'étoient peut-être pas informez. Ainsi, tout ce qu'ils purent obtenir sur lui, fut de l'engager à faire quelque feinte démarche, dans laquelle il n'avoit pour but que de gagner du tems, pour empêcher les François de marcher à Rome, comme ils l'auroient pû faire aisément, sans crainte de trouver aucun obstacle.

Pendant que les affaires de Louis XII. paroissent être dans le plus haut degré de prospérité, elles étoient en effet sur le point de leur décadence. Les Suisses incitez par le Cardinal de Sion, se préparoient à faire un puissant effort pour envahir le Duché de Milan. La Palisse jugea qu'il étoit plus à propos pour les intérêts de son Maître, d'aller secourir ce Pais-là qui se trouvoit dégarni de troupes, que de faire des conquêtes dans les Etats du Pape. Ainsi, ayant laissé le Cardinal de Saint Séverin dans la Romagne, avec cinq ou six mille hommes, il accouru en diligence à Milan. La retraite des François, dans le tems qu'il ne tenoit qu'à eux de marcher à Rome, donna un nouveau courage à Jule II. Depuis ce tems-là, il ne voulut plus entendre parler de Paix, quoique Louis XII. lui fît offrir les mêmes conditions qu'il lui avoit offertes avant sa victoire. Ce fut dans cette conjoncture que se fit, le 3. de Mai, l'ouverture du Concile de Latran, qui avoit été différée à cause de la bataille de Ravenne.

Toute espérance de Paix s'étant évanouie, le Pape excommunia Louis XII. & mit la France en Interdit. Il prit pour prétexte la captivité de son Légat qui étoit gardé à Milan, où, tout prisonnier qu'il étoit, il ne laissoit pas de faire les fonctions de Légat du Pape, les habitans de Milan ne voulans point reconnoître l'autorité du Concile qui se tenoit dans leur Ville. C'étoit-là une grande mortification pour Louis XII. que de voir son Concile méprisé par ses propres Sujets : mais ce n'étoit qu'une petite partie des disgrâces auxquelles il se vit exposé pendant cette même année. Depuis que la Palisse eut quitté la Romagne, toutes les Villes de ce Pais-là se remirent sous la domination du Pape. Dans ce même tems, Ferdinand se rendoit maître de la Navarre,

HENRI
VIII.
1512.

Siège de
Bologne.

Gaston de
Foix fait le-
ver le Siège.

Il gagne la
bataille de
Ravenne, &
y est tué.

La Palisse
se rend
maître de la
Romagne.

Le Pape tâ-
che de ga-
gner du
tems.

Décadence
des affaires
de Louis
XII.

Les Suisses
marchent à
Milan.

La Palisse
y accourt.

Le Pape lui
refuse la
Paix.

Ouverture
du Concile
de Latran.

Louis XII.
est excom-
munié.

Le Concile
est méprisé
à Milan.

La Roma-
gne revient
au Pape.

HENRI
VIII.
1512.
Trêve de
l'Empereur
avec Venise.

& Louis se voyoit obligé d'envoyer une Armée en Bearn, pour empêcher les Anglois & les Espagnols d'envahir la Guyenne. D'un autre côté, l'Empereur conclut une Trêve avec Venise, & s'engagea secrètement à retirer de l'Armée de France, un Corps de troupes Allemandes qu'il avoit prêté au Roi pour défendre le Milanois. C'étoit pourtant sur l'assurance de ce secours, que Louis rappella de ce Duché une partie de ses propres troupes, ne doutant point qu'avec celles qu'il y laissoit & les Allemans que l'Empereur y avoit envoyez, il ne fût assez fort pour faire tête à ses ennemis. Ainsi, les François se trouvant assez foibles dans le Duché de Milan, la Palisse s'étoit vû obligé de rappeler le Cardinal de Saint Severin, avec le Corps qu'il lui avoit laissé. C'est ce qui fut cause de la perte de la Romagne.

L'Empe-
reur accor-
de un passa-
ge aux Suif-
ses.

Cependant les Suisses, au nombre de seize mille hommes, s'étoient mis en marche à la fin du mois d'Août ou au commencement de Septembre. Mais au lieu de prendre le Droit chemin pour entrer dans le Milanois, dont ils ne doutoient pas que les passages ne fussent bien gardez, ils marcherent vers *Trente*, par où Maximilien leur accorda le passage. Quoique ce fût-là un acte d'ennemi s'il en fût jamais, il ne laissoit pas de vouloir encore se tenir cou-

Ils s'appro-
chent de
Milan.

vert, en disant à l'Ambassadeur de France, que son Alliance avec les Suisses ne lui permettoit pas de leur refuser le passage par ses Etats; comme si celle qu'il avoit avec Louis XII. devoit être moins observée. L'armée des Suisses ayant passé librement à *Trente*, descendit à *Verone* où elle se joignit à celle des Vénitiens, après quoi elles marcherent ensemble vers *Milan*. A cette nouvelle, les François tout déconcertez, & n'ayant pas plus de dix mille hommes, résolurent de se retirer dans les Places fortes, afin de faire consommer l'Armée ennemie par des Sièges, en attendant que le Roi pût leur envoyer du se-

L'Empe-
reur retire
ses troupes
de l'Armée
de France.

couurs, ou que l'Hiver qui approchoit arrêât les progrès des Alliez. Mais cette ressource leur fut bien-tôt ôtée, par les ordres qui furent envoyez aux Troupes de l'Empereur de se retirer incontinent. Ces ordres ayant été ponctuellement exécutez, la Palisse se trouva si foible que n'ayant plus d'espérance de sauver le Milanois, il résolut de repasser les monts, & de se retirer en France. Les Prélats du Concile voyant que *Milan* alloit être abandonné, firent

Les Fran-
çois repas-
sent les
monts.

promptement un Décret par lequel ils transféroient le Concile à *Lyon*, & suivirent les Troupes Françaises. Ils vouloient emmener avec eux le Cardinal de Médicis; mais dans la confusion avec laquelle cette retraite se fit, ses amis trouverent le moyen de l'enlever. Après que les François se furent reti-

Le Cardi-
nal de Mé-
dicis se sau-
ve.

rez, toutes les Places du Duché se rendirent volontairement aux Suisses & aux Vénitiens, excepté *Parma*, *Plaisance*, & *Reggio*, qui se soumirent au Pape. D'un autre côté, *Alexandre Bentivoglio* ne se trouvant plus en sûreté dans *Bologne*, en sortit avec toute sa famille, abandonnant cette Ville à la discrétion du Pontife. Ainsi *Julie II.* qui, peu de mois auparavant, s'étoit trouvé dans un état des plus fâcheux, se vit comme au comble de ses desirs par cette surprenante révolution qui lui fit recouvrer *Ravenne*, *Bologne*, toute la *Romagne*, & qui chassa tous les François d'Italie.

Bologne est
abandon-
née au Pa-
pe.

Le Duc de
Ferrare va
à Rome, &
s'évade.

Il restoit pourtant encore quatre choses à faire pour rendre le bonheur du Pape complet. C'étoit de dépouiller le Duc de *Ferrare*, de rétablir la Maison de *Sforze* à *Milan*, & celle de *Médicis* à *Florence*, & enfin de chasser les Allemans & les Espagnols d'Italie. Quant au Duc de *Ferrare*, il alla lui-même se

se livrer entre les mains du Pape, sur la foi d'un Saufconduit. Imprudence qui lui auroit coûté cher, si Fabrice Colonne son ami ne l'eût tiré de Rome, en forçant la garde qui étoit à la porte de la Ville, pour l'empêcher d'en sortir.

HENRI
VIII.
1512.

Les François ne furent pas plutôt hors d'Italie, que les Alliez commencèrent à faire paroître les différentes fins qu'ils s'étoient proposées en agissant contre la France. Ce fut à cette occasion, qu'ils jugerent à propos de tenir une Assemblée à Mantouë où ils ne purent convenir que sur deux Articles, sçavoir, que *Maximilien Sforze*, fils-aîné de Ludovic le More, seroit rétabli à Milan, & la Maison de Médicis à Florence. En conséquence de cette dernière résolution, l'Armée des Alliez s'étant approchée de Florence obligea les Florentins à consentir à un Traité par lequel les Médicis furent rétablis dans leur patrie comme Citoyens simplement, & non pour gouverner la République. Mais le Cardinal de Médicis étant rentré dans la Ville en vertu de ce Traité, pendant que l'Armée des Alliez étoit aux portes, trouva le moyen d'y introduire beaucoup d'Officiers & de Soldats, & d'y exciter une sédition qui l'en rendit maître. Après cela, le Gouvernement y fut rétabli sur le même pied qu'il étoit avant que la Maison de Médicis en eût été bannie.

Congrès de
Mantouë
entre les
Alliez.

Florence est
soumise aux
Médicis.

C'étoit beaucoup pour le Pape que d'avoir rétabli les Médicis à Florence & d'avoir obtenu que Sforze seroit mis en possession de Milan. Mais cela ne suffisoit pas pour le contenter. Le Duc de Ferrare étoit encore maître de son Duché, & le Concile de Pise subsistoit encore à Lyon. Il falloit donc porter les Alliez à employer leurs armes contre Ferrare, & procurer la Paix entre l'Empereur & les Vénitiens, afin que ce Prince ne fût plus de difficulté d'abandonner ce Concile. Ce fut dans cette vûe que la Pape obtint qu'il se tiendrait à Rome une seconde Assemblée dans laquelle il ne put rien gagner par rapport au premier point, parce que le Roi d'Arragon protégeoit le Duc de Ferrare. D'ailleurs, les Vénitiens ne pouvoient consentir à fournir des troupes & de l'argent pour rendre le Pape maître de ce Duché. Quant au second point concernant la Paix entre l'Empereur & Venise, il y trouva des difficultés encore plus grandes, quoi qu'il souhaitât passionnément de venir à bout de ce projet, de peur que l'une ou l'autre de ces deux Puissances ne rappellât les François en Italie. Mais les conditions intolérables que l'Empereur proposoit aux Vénitiens, l'empêcherent de réussir. Enfin, le Pape voyant que ses peines étoient inutiles, & voulant, à quel prix que ce fût, dissoudre le Concile de Pise, & empêcher que les François ne rentrassent en Italie, conclut avec l'Empereur une Ligue offensive & défensive contre Venise. Par ce Traité, l'Empereur s'engageoit à entrer comme Partie principale dans la Ligue de Rome, & consentoit que le Pape gardât *Parme*, *Plaisance*, & *Reggio*, sauf toutefois les droits de l'Empire. Il promettoit de renoncer au Concile de Pise, & d'abandonner le Duc de Ferrare & les Bentivoglios. Le Pape s'engageoit de son côté, à secourir l'Empereur de tout son pouvoir, à lancer ses foudres contre les Vénitiens, & à les déclarer exclus de la Ligue de Rome, & à laisser en repos les *Colonnes* contre lesquels il avoit commencé à procéder criminellement, pour avoir fait évader de Rome le Duc de Ferrare. Le Traité étant signé & ratifié, l'Evêque de *Gurch*, en qualité de Lieutenant de l'Empereur, renonça, dans la prochaine Session du Concile de Latran, au Concile de Pise.

Autre Congrès à Rome.

Le Pape & l'Empereur contre Venise.
Guicciardin.
Conventions de la Ligue.

L'Empereur renonce au Concile de Pise.

HENRI
VIII.
1512.
Sforze est
mis en pos-
session de
Milan.
Observa-
tions sur
l'année
1512.

ciliabule de Pise , & révoqua tout ce que l'Empereur avoit fait pour le convoquer & pour le maintenir,

Sur la fin du mois de Décembre , Maximilien Sforze , fils-aîné de Ludovic le More , fut mis en possession du Duché de Milan , selon que les Alliez en étoient convenus à Mantoüe.

Je viens de parcourir les événemens de l'année 1512. année très-remarquable , par les diverses altérations que souffrirent les affaires d'Italie , & plus encore par la conduite des Princes qui s'y trouvoient intéressés , dans laquelle on peut voir leurs différens caractères. Louis XII. fut la dupe de ses scrupules qui lui firent perdre l'occasion de mettre le Pape son ennemi hors d'état de lui nuire , & qui enfin furent cause de la perte du Milanois. Jules II. fit servir la Religion à son ambition immodérée , en se couvrant du prétexte de la gloire de Dieu , & de l'avantage de l'Eglise , pour satisfaire ses passions. Après avoir formé une Ligue pour mettre les Vénitiens en possession de leurs États à la louange de Dieu pour l'exaltation de la Foi Chrétienne , il en conclut une toute contraire , sur le même prétexte , pour les dépouiller de ce qu'ils avoient recouvré. Ferdinand engagea Henri VIII. dans une Guerre pour la défense du Pape , & pour procurer la Guyenne à la Couronne d'Angleterre. Mais il sçut la faire servir à se rendre maître de la Navarre. L'Empereur Maximilien n'agit pas avec plus de bonne foi. Sa conduite fut d'autant plus extraordinaire , que c'étoit uniquement à Louis XII. qu'il étoit redevable de tout ce qu'il avoit acquis en Italie , depuis la Ligue de Cambrai. Il n'avoit même conservé ses acquisitions que par les secours continuels que ce Prince lui avoit fournis. Cependant il ne le vit pas plutôt sur le penchant du précipice , qu'il acheva de l'y pousser de la manière du monde la plus ingrate. On dit qu'il avoit un Livre où il écrivoit en Lettre rouge , les injures qu'il recevoit du Roi de France. Mais je ne sçai de quelle couleur Louis XII. auroit pu écrire dans le sien , le tort que Maximilien lui fit en cette occasion. Quant à Henri VIII. il fut certainement la dupe du Roi d'Arragon & du Pape. Mais ce qu'il y a de plus étonnant , c'est qu'après que , par leurs artifices , Ferdinand & Jules II. eurent engagé ce Prince dans une Ligue contre la France , dès que les affaires se furent tournées d'une manière qui les mit en état de n'avoir plus besoin de son secours , ils ne pensèrent non plus à lui que s'il n'eût pas été au monde. Dans toutes les négociations qu'il y eut entre les Alliez , soit à Mantoüe , soit à Rome , depuis la retraite des François , le Cardinal Bambridge n'y fut jamais appelé , & il n'y fut fait aucune mention du Roi d'Angleterre. Le Pape & le Roi d'Arragon , contents d'avoir chassé les François , laissèrent Henri dans l'embarras , sans se mettre en peine de ses intérêts. Il paroît même qu'il n'étoit pas informé de ces négociations. On voit dans le Recueil des Actes Publics , que le 10. de Novembre , il donnoit encore des Pleins-pouvoirs à ses Ambassadeurs dans diverses Cours , pour traiter d'une Ligue en faveur du Pape , dans le tems que ce Pontife abandonnoit entièrement le soin de ce qui regardoit l'Angleterre. Dans ce même tems , Henri signa des Lettres Patentes par lesquelles il déclaroit qu'il entroit dans la Ligue conclüe à Rome un an auparavant , quoique depuis ce tems-là , Jules II. fût en possession de Ravenne , de toute la Romagne , de Parme , de Plaisance , de Reggio , & que ses souhaits eussent été accomplis par la per-

te que Louis XII. avoit faite , de Genes & de Milan , & par le renoncement de l'Empereur au Conciliabule de Pise. Ainsi, on voit manifestement qu'il fut la dupe de toutes ces intrigues. Il prêta sans le sçavoir ses troupes à Ferdinand pour conquérir la Navarre. D'un autre côté, la terreur de ses armes servit merveilleusement aux desseins du Pape , en ce qu'elle empêcha Louis XII. de garder en Italie des troupes dont il crut avoir besoin pour défendre son Royaume contre les Anglois. C'étoit-là le véritable but que Jule II. & Ferdinand s'étoient proposé, & Henri fut assez aveugle pour s'engager sans nécessité dans une Guerre contre la France , pour leurs intérêts , en croyant agir pour les siens propres,

HENRI
VIII.
1512.

Qui n'auroit crû qu'une pareille expérience auroit dû rendre Henri plus sage & plus avisé ? Cependant il se laissa encore amuser par ces mêmes Princes qui lui firent entendre que , n'ayant plus rien à craindre en Italie, ils alloient unir toutes leurs forces pour envahir la France , & qu'en agissant aussi de son côté, il pourroit aisément recouvrer la Guyenne & la Normandie. Henri, étant persuadé de leur bonne foi, envoya incontinent des Ambassadeurs à Bruxelles pour conclure une Ligue contre la France avec le Pape, l'Empereur, le Roi d'Arragon, Charles d'Autriche Souverain des Pais-bas, & Marguerite Duchesse Douairiere de Savoye sa Tante, qui gouvernoit ses Etats pendant sa Minorité. Henri comptoit que l'exécution du Traité qu'il feroit avec eux, suivroit de près la conclusion. Mais on verra dans la suite, que, s'ils conclurent cette Ligue, ce ne fut que pour tirer de l'argent de lui, & pour lui laisser faire la Guerre tout seul. Il étoit jeune & sans expérience, & ayant pourtant assez bonne opinion de lui-même, pour se croire plus habile que son Conseil. D'ailleurs, il avoit beaucoup d'argent comptant dans ses coffres. Que pouvoient demander de mieux des gens aussi déliés que Jule II, Maximilien & Ferdinand, que d'avoir à faire à un Prince tel que lui ? On a déjà vû dans cette année 1512. combien ils sçurent profiter d'une si favorable disposition & l'on verra dans les suivantes, qu'il profita lui-même bien peu de ce que l'expérience pouvoit lui avoir appris pendant le cours de celle-ci. Quoiqu'il en soit, étant résolu de porter la Guerre en France, il assembla le Parlement le 4. de Novembre, pour lui demander un secours d'argent. Peu de tems après, les Communes, sans examiner de trop près les raisons qui le portoient à prendre les armes, lui accorderent un Subside & une Capitation sur tous les Sujets, pour subvenir aux frais de la Guerre.

Henri se
laisse enco-
re duper.

Le Parle-
ment accor-
de de l'ar-
gent au Roi.
Myl. Herbert.

Pendant la séance du Parlement, Henri reçut une Bulle du Pape qui, pour l'encourager à pousser vigoureusement la guerre contre la France, accordoit une Indulgence plénier à tous ceux de ses Sujets qui lui aideroient ou de leurs personnes, ou de leur argent. C'est-là tout le secours qu'il reçut du Pape, pour une Guerre dont on prétendoit que l'unique motif étoit la défense de l'Eglise.

Bulle en
faveur du
Roi
*Act. publ. T.
XIII. p. 343.*

Il ne reste plus, pour achever d'éclaircir les événemens de cette année, qu'à dire un mot des mesures que Henri prenoit par rapport à l'Ecosse.

Pendant que ce Prince prenoit la résolution de porter la Guerre en France, il faisoit tous ses efforts pour entretenir une bonne intelligence avec le Roi d'Ecosse. Mais il étoit comme impossible que l'Angleterre fût en Guerre avec

Henri taché
en vain d'é-
viter une
rupture.

HENRI
VIII.
1512.
avec l'Ecosse.
Myl. Herber.

Le Roi d'Ecosse se prépare à secourir la France.

Jacques conclut une Ligue avec Louis XII,

& use de dissimulation avec Henri.

1513.
Desseins & intérêts des Princes; de Jules II.

la France, sans que l'Ecosse s'en mêlât. Cependant Henri ne laissoit pas de se persuader, que par les assurances qu'il donnoit au Roi d'Ecosse, que son intention étoit d'observer exactement le Traité de Paix, il pourroit l'empêcher de prendre part à cette querelle. Jacques lui laissoit croire tout ce qu'il vouloit, & cependant il se préparoit à secourir la France, par une puissante diversion, en cas qu'elle fût attaquée. Au premier bruit qui se répandit que le Roi d'Angleterre alloit se brouiller avec Louis XII, Jacques prit soin de se préparer des prétextes pour rompre avec lui. L'affaire de Breton lui en fournissoit un, & il en chercha encore d'autres. Mais la véritable raison qui le faisoit agir étoit, que, depuis quelques Siècles, les Rois d'Angleterre étoient devenus si puissans, & avoient témoigné tant d'envie d'unir toute la Grande Bretagne sous leur domination, que l'Ecosse ne pouvoit guères espérer de leur résister, que par le secours de la France qui l'avoit toujours protégée. Il n'étoit donc pas moins juste que nécessaire pour l'Ecosse, de demeurer attachée aux intérêts de la France, & de ne souffrir point que cette Couronne fût mise hors d'état de secourir ses Alliez. Ainsi, pour ne pas s'éloigner de cette maxime, Jacques IV, qui avoit résolu de faire un voyage à Jerusalem, interrompit son dessein dès qu'il apprit qu'il y avoit apparence de rupture entre la France & l'Angleterre. D'abord, il prépara une Flotte qu'il avoit dessein d'envoyer en France, sous prétexte d'en faire présent à la Reine Anne Femme de Louis XII. Mais cette Flotte, où il y avoit un Vaisseau le plus grand qu'on eût encore vu sur la Mer, périt ou devint inutile par la tempête, & par la mauvaise conduite de l'Amiral.

Enfin, Henri ayant déclaré la Guerre à Louis XII, Jacques conclut une Ligue avec la France contre lui, le 22. de Mai de cette année. Peu de tems après, il prépara une Armée, mais sans divulguer à quoi il la destinoit. Son dessein étoit de faire irruption en Angleterre aussi-tôt que Henri auroit envoyé ses forces en France. Henri étant informé de cet armement, envoya deux Ambassadeurs en Ecosse, sous prétexte d'y régler certains petits différends, mais en effet pour sonder les desseins du Roi. Ces Ambassadeurs ayant fait connoître au Roi Jacques, que leur Maître concevoit quelque jalousie de cet armement, comme s'il étoit fait en faveur de la France, Jacques répondit, qu'étant également allié des deux Couronnes, son dessein étoit d'observer une exacte neutralité. Les Ambassadeurs le prièrent de leur donner cette réponse par écrit; mais il le refusa, sous prétexte que par-là, il donneroit un sujet de jalousie au Roi de France. Quelques tems après, Henri apprit par ses espions, qu'il y avoit une Ligue conclue entre la France & l'Ecosse, & il eut même une copie du Traité. Ainsi, comprenant que la Guerre avec l'Ecosse étoit inévitable, il envoya le Comte de Surrey dans les Provinces du Nord avec pouvoir d'y lever une Armée pour agir contre l'Ecosse, en cas de nécessité.

Les événemens de l'année 1512. avoient apporté beaucoup de changement dans les intérêts des Princes qui y avoient eu part, & par conséquent, dans leurs desseins & dans leurs mesures.

Jule II. content d'avoir chassé les François d'Italie, & d'avoir si fort augmenté sa puissance, par l'acquisition de tant de Places, pensoit pourtant encore à s'emparer de Ferrare. Après cela, il espéroit, avec le secours des Vénitiens

&

& des Florentins, d'être assez fort pour chasser l'Empereur de Venise, quoiqu'il se fût nouvellement ligué avec lui. Du reste, il ne pensoit en aucune maniere, à faire des Conquêtes en France; son but étoit d'y tenir Louis XII. occupé, & de dissoudre entièrement les restes du Concile de Pise, qui pourtant ne lui étoit plus guères formidable, depuis qu'il en avoit détaché l'Empereur.

HENRI
VIII.
1513

L'unique but du Roi d'Arragon étoit de conserver la Navarre, qu'il venoit de conquérir. Pour pouvoir jouir de sa Conquête avec quelque tranquillité, le seul moyen étoit de tenir Louis XII. occupé ailleurs, ou d'obtenir de lui, qu'il le laissât en repos. Pour cet effet, il falloit se servir de la terreur des Armes des Alliez, & particulièrement du Roi d'Angleterre, afin que le Roi de France étant attaqué par plusieurs endroits, se portât de lui-même à désirer la Paix avec lui, & le laissât en possession de la Navarre. Au reste, Ferdinand se feroit fait peu de scrupule d'abandonner ses Alliez, pourvu qu'il pût obtenir à ce prix, une Paix telle qu'il la souhaitoit.

de Ferdinand,

L'Empereur ne cherchoit qu'à tirer de l'argent tant de ses amis que de ses ennemis. Il comprenoit bien qu'avec ses seules forces, il lui seroit difficile de faire de grandes Conquêtes sur les Vénitiens, & que le Pape, quoique son Allié, ne le souhaitoit pas. Mais il se tenoit extrêmement réservé avec eux, afin d'en tirer de plus grosses sommes en faisant la Paix. D'un autre côté, il ne cherchoit qu'à embrouiller les affaires autant qu'il lui étoit possible, & à faire de nouvelles Liges, parce que, dans tous les Traitez de cette nature, on lui donnoit toujours de l'argent, pour entretenir des Troupes imaginaires qu'il ne mettoit jamais sur pied, du moins en aussi grand nombre que ses engagemens le portoient.

de l'Empereur,

Les Vénitiens souhaitoient, avec beaucoup de passion, de terminer une Guerre ruineuse qui les épuisoit. Leur unique but étoit de porter l'Empereur à se contenter d'une bonne somme, pour la restitution de leurs Places, & de remettre par-là leur Etat sur le même pied, qu'il étoit avant la Ligue de Cambrai. Mais comme l'Empereur ne pouvoit se résoudre à se boucher lui-même le passage en Italie, par la restitution de ces Places, il étoit bon pour eux de l'y forcer en quelque maniere, par de nouvelles Liges qui lui fissent craindre de les perdre, sans en tirer aucun profit. Mais comme c'étoit-là l'unique but du Senat, il étoit toujours prêt à rompre tous ses engagemens, dès que l'Empereur voudroit se mettre à la raison.

des Vénitiens,

Les Suisses ne pensoient qu'à maintenir Sforze à Milan, afin d'avoir toujours dans ce Duché un Prince qui ne pût se passer de leur secours. Par conséquent, il étoit de leur intérêt d'en éloigner le Roi de France, & de s'opposer à toutes les entreprises qu'il pourroit faire pour le recouvrer.

des Suisses,

Louis XII. tout mortifié des heureux succès que ses ennemis avoient eu en Italie, souhaitoit avec une extrême ardeur de recouvrer Genes & Milan. Pour y réussir, il ne pouvoit se passer du secours des Vénitiens, de l'Empereur, ou des Suisses. Il falloit même tellement hâter la conclusion avec l'une ou l'autre de ces deux dernières Puissances, que l'expédition du Milanois se pût faire au commencement du Printemps, de peur qu'elle ne fût empêchée par la Guerre que le Roi d'Angleterre lui préparoit en Picardie.

du Roi de France,

Entre tous les ennemis de Louis XII. Henri étoit le seul qui pensât à faire des Conquêtes en France, se persuadant mal à propos, que ses Alliez seroient

de Henri VIII,

des

HENRI
VIII.
1513.

des diversions en divers endroits, pour lui faciliter l'exécution de ses desseins. Mais il ne les connoissoit pas encore assez bien. Les Vénitiens avoient été exclus de la Ligue dans laquelle il venoit d'entrer. Le Pape & le Roi d'Arragon n'avoient aucune envie d'attaquer la France, mais seulement de causer à Louis XII. des embarras qui l'empêchassent de penser à l'Italie. C'étoit dans cette seule vûë qu'ils feignoient de vouloir seconder le Roi d'Angleterre. Quant à Maximilien, il falloit que Henri & son Conseil voulussent s'aveugler volontairrment, pour pouvoir se flatter de tirer quelque assistance de lui.

du Roi d'E-
cosse.

Jacques IV. Roi d'Ecosse, voyant la France sur le point d'être attaquée par le Roi d'Angleterre, se préparoit à la secourir, comptant que ses intérêts étoient inséparables de ceux de ce Royaume. Il comprenoit aisément, que Henri ne le flattoit que pour l'empêcher de prendre part à cette querelle, & il vouloit bien lui laisser concevoir l'espérance de réussir dans son dessein. Mais il étoit pourtant résolu de rompre la Paix, plutôt que de laisser dans le danger un Royaume duquel seul il pouvoit espérer une prompte & puissante protection en cas de besoin. Il est vrai qu'il avoit fait la Paix avec Henri VII, & qu'il l'avoit renouvellée avec Henri VIII. Mais c'étoit dans un tems où ces Princes n'avoient rien à démêler avec la France son ancienne & constante Alliée. Selon lui, Henri en attaquant la France de gayeté de cœur, sur des prétextes frivoles, violoit indirectement la Paix qu'il avoit faite avec l'Ecosse. Du moins Jacques prétendoit qu'en signant la Paix avec l'Angleterre, il ne s'étoit pas astreint à abandonner la France, toutes les fois qu'il prendroit envie au Roi d'Angleterre de l'attaquer.

Telles étoient les dispositions de tous ces Potentats, au commencement de l'année 1513. Il faut voir présentement par quelles voyes chacun tâchoit d'arriver à son but. Cette nouvelle scene ne nous fera pas voir moins de variété, de tours de souplesse, de ruses & d'artifices que la précédente, puisque ce seront toujours les mêmes Personnages, & les mêmes Acteurs.

L'Empe-
reur propo-
se une Li-
gue à Louis
XII. pour le
tromper.
Guicciardix.

Pendant qu'Henri se préparoit tout de bon à la Guerre qu'il devoit porter en France, les prétendus Alliez travailloient à leurs propres affaires, sans se mettre en peine de ses intérêts. Depuis qu'il étoit entré dans la Ligue de Rome, il sembloit que les Alliez ne devoient rien faire sans sa participation. Cependant Jules II. s'étoit ligué avec Maximilien, & avoit exclus les Vénitiens de la Ligue, sans lui en avoir rien communiqué.

Au commencement de l'année 1513. l'Empereur n'eut pas plus d'égards pour ses nouveaux Alliez, puisqu'il fit proposer une nouvelle Ligue à Louis XII. sous de nouvelles conditions. Il lui offroit de l'assister pour recouvrer le Milanois, pourvû qu'à son tour Louis lui donnât du secours contre les Vénitiens. De plus, il demandoit Renée seconde Fille de Louis, pour Charles d'Autriche son Petit-Fils, & que pour dot, Louis lui cédât toutes ses prétentions sur Milan & sur le Royaume de Naples. Mais afin que l'exécution de ce Traité ne dépendît pas absolument de la bonne foi du Roi de France, il demandoit que la Princesse lui fût d'abord envoyée, & qu'aussi-tôt que le Duché de Milan seroit recouvré, on lui livrât *Cremone* & toute la *Gierradadda*. Certainement, on ne peut qu'admirer l'assurance avec laquelle l'Empereur faisoit ces propositions. Il n'avoit pu jusqu'alors entretenir Venise, sans le secours

secours de Louis XII. Il croyoit même en avoir encore besoin, & néanmoins, il lui offroit le sien pour recouvrer le Milanois. Mais à quelles conditions ? C'étoit qu'après que Louis auroit fait beaucoup de dépense pour recouvrer ce Duché, il le cédât au Petit-Fils de l'Empereur avec ses prétentions sur Naples. Cela s'appelle traiter les gens en véritables duppes. Mais après le tour que Maximilien venoit de joier à Louis XII, il n'y a pas beaucoup d'apparence qu'il se persuadât que ses propositions seroient acceptées. Vraisemblablement, il ne les faisoit qu'en vûe d'empêcher Louis de s'unir avec les Vénitiens. En même tems il vouloit causer à ceux-ci de la jalousie, & leur faire craindre qu'il ne se liguât avec la France, afin que cette crainte les portât à lui faire un meilleur parti.

HENRI
VIII.
1513.

Louis XII. écoutoit ces propositions comme s'il eût eu quelque dessein de les accepter, parceque par-là, il espéroit de causer de la jalousie aux Suisses & aux Vénitiens, & de les porter d'autant plutôt à se liguier avec lui. Quant aux derniers, ils ne demandoient pas mieux que de s'unir étroitement avec la France, & si quelque chose retardoit cette Négociation, ce n'étoit que l'espérance de s'accommoder avec l'Empereur, auquel cas, ils auroient volontiers renoncé à toutes sortes de Ligues. Pour ce qui regarde les Suisses, il ne fut pas possible à Louis XII. de les mettre dans son parti, quoiqu'il leur offrit plus qu'ils ne lui avoient d'abord demandé. Outre la haine qu'ils avoient conçue contre lui, leurs affaires avoient changé de face, depuis le rétablissement de Sforze à Milan. Pendant que ce Prince se trouvoit exilé de son Païs, il étoit assez incertain, si en bonne politique, ils devoient s'engager dans une Guerre contre la France pour l'amour de lui. Mais depuis qu'il étoit en possession du Duché par leur secours, leur honneur & leur intérêt demandoient qu'ils s'employassent de tout leur pouvoir à le maintenir. Quoiqu'il en soit, la Négociation de Louis XII. avec les Suisses n'ayant rien produit, il se vit dans la nécessité de se liguier, ou avec l'Empereur, ou avec Venise, sans quoi il ne pouvoit guères espérer de rentrer en possession de Milan.

Louis tâche
en vain de
gagner les
Suisses.

Dans ces entrefaites, les Vénitiens lui firent proposer une Ligue aux mêmes conditions que celle de l'année 1498, sçavoir qu'ils lui aideroient à recouvrer le Milanois, pourvu qu'il leur cédât Cremone & la Gierradadda. Louis y prêta volontiers l'oreille; mais les Vénitiens eux-mêmes n'en pressèrent pas la conclusion, à cause des conjonctures où ils se trouverent bien-tôt après.

Propo-
sitions des
Vénitiens à
Louis XII.

Le Roi d'Arragon ayant eu de bons avis de ce qui se passoit entre Louis XII. & les Vénitiens, en avertit l'Empereur, & lui conseilla d'offrir Verone aux Vénitiens pour une somme d'argent. Ce fut-là le sujet d'une assez longue Négociation, mais qui se termina sans succès.

Guicciardini.

Pendant que les affaires d'Italie se trouvoient dans cet état d'incertitude, Jules II, qui se préparoit à faire le Siège de Ferrare au commencement du Printemps, mourut le 21. de Février, après avoir allumé un feu que sa mort ne fut pas capable d'éteindre. Dès que cette nouvelle fut parvenue au Viceroi de Naples qui étoit encore avec son Armée dans la Lombardie, il s'approcha de Plaisance, & y étant entré sans opposition, il remit cette Place au Duc de Milan. Parme suivit de près l'exemple de Plaisance & fut aussi livrée au même Prince. Personne ne s'empressoit à donner du secours au Pape futur, pour

Mort de
Jules II.

Parme &
Plaisance se
soumettent
au Duc de
Milan.

HENRI
VIII.
1513.

lui conserver ces Places. Au contraire les Princes d'Italie ne pouvoient voir sans inquiétude que les Papes eussent un pied dans la Lombardie sous un prétexte qui pouvoit, dans l'occasion, être employé contre la plupart d'entr'eux.

Leon X.
Pape.
Art. Publ.
Tom. XIII.
pag. 342.

Le onzième de Mars, le Cardinal Jean de Medicis, qui onze mois auparavant avoit été fait prisonnier à la bataille de Ravenne, fut élu Pape, & prit le nom de Leon X. Il n'étoit âgé que de trente-sept ans, mais il ne laissoit pas d'avoir beaucoup d'expérience, ayant été employé en diverses affaires importantes sous le précédent Pontificat. Il n'étoit ni si fougueux ni si hautain que Jule II. son Prédécesseur : mais il étoit bien plus adroit & plus artificieux. J'aurai occasion dans la suite d'ajouter à son portrait quelques traits qui feront mieux connoître son genie & son caractère.

Trêve d'un
an entre
Louis &
Ferdinand.
Guicciardin.

Avant la mort de Jule II, Ferdinand étoit occupé à ourdir une trame qui répondoit parfaitement à la réputation qu'il s'étoit acquise dans le monde. Dès le commencement de l'année, il avoit envoyé deux certains Moines en France, pour faire quelques ouvertures à Louis XII, par le moyen de la Reine Anne, auprès de laquelle ils avoient quelque accès. Mais comme Louis comprenoit bien qu'il n'étoit pas possible de faire la Paix, ou de convenir d'une Trêve avec Ferdinand, sans lui abandonner la Navarre, il avoit d'abord paru extrêmement froid. Cependant dans la suite, ayant considéré, qu'il ne pouvoit guères espérer de recouvrer le Duché de Milan, pendant qu'il auroit le Roi d'Arragon pour ennemi, parce que c'étoit lui qui faisoit agir le Roi d'Angleterre son Gendre, il se détermina enfin, quoiqu'avec peine, à conclure avec lui une Trêve d'un an, à condition que le Roi d'Angleterre y seroit compris, & que l'Italie en seroit exceptée. Il comptoit, que, pendant cette Trêve, il pourroit à son aise travailler à reconquerir le Duché de Milan, après quoi il se trouveroit assez fort pour défendre son propre Royaume contre les Anglois. Rien n'étoit plus éloigné de la pensée de Henri qu'une telle Trêve qui auroit rompu toutes ses mesures, & néanmoins, Ferdinand ne balançoit point à travailler en son nom comme s'il eût été assuré qu'il y donneroit son consentement. Cette affaire fut commencée au mois de Janvier, & le huitième de Février Louis donna pouvoir à *Odet de Foix* Seigneur de Lautrec de traiter avec les Commissaires de Ferdinand. Enfin la Trêve fut conclue à Orthez en Bearn, le premier d'Avril. Le Traité portoit, qu'il y auroit Trêve pour un an hors de l'Italie, entre le Roi de France, le Roi d'Ecosse, & le Duc de Gueldre d'une part, & de l'autre l'Empereur, le Roi d'Arragon, la Reine Castille & le Roi d'Angleterre. Louis XII. se faisoit fort d'y faire consentir le Roi d'Ecosse, & le Duc de Gueldre, & Ferdinand s'engageoit à la même chose pour le Roi d'Angleterre. Mais comme Ferdinand sçavoit bien qu'il n'obtiendrait pas aisément le consentement de Henri, il fit insérer cette clause dans le Traité : Qu'il seroit ratifié dans un mois par lui-même & par Louis XII, mais que les autres auroient deux mois de tems pour cela, avec déclaration expresse qu'à l'égard de l'Empereur, du Roi d'Angleterre, du Roi d'Ecosse, & du Duc de Gueldre, la Trêve n'auroit lieu que du jour de l'échange de leurs Ratifications. On n'a peut-être jamais rien vu de plus hardi que ce que fit Ferdinand en cette occasion. Il sçavoit parfaitement que Henri ne consentiroit jamais à cette Trêve, & néanmoins il se faisoit fort

Ferdinand
y comprend
Henri sans
sa partici-
pation.

Art. Publ.
T. XIII. pag.
350.

fort d'obtenir son approbation , comme s'il en eût eu un Plein-pouvoir. Le dernier Article , qui regardoit la Ratification , fait bien voir ce qu'il en pensoit. Mais on le voit encore mieux en ce que non seulement , il ne fit aucune démarche pour porter Henri à faire ce qu'il paroïssoit souhaiter , mais même il lui tint cette Trêve cachée autant qu'il lui fut possible.

HENRI
VIII.
1512.

Dès que ce Traité fut signé , Ferdinand prit soin de répandre ses plaintes dans le public , qu'il avoit été extrêmement maltraité par les Alliez de la Ligue : Que le Pape & les Vénitiens avoient acquis beaucoup de Places ; mais que pour lui , il n'avoit absolument rien gagné , & que néanmoins , les Alliez refusoient de continuer la subvention à laquelle ils s'étoient engagez , quoi que le Roi de France possédât encore diverses Places en Italie , & que l'armée Espagnole fût encore au service de la Ligue. Mais ce n'étoit que pour préparer les esprits à voir , avec moins de surprise & d'indignation , la Trêve particulière qu'il venoit de conclurre avec la France , sans la participation de ses Alliez.

Ferdinand
se plaint des
Alliez.
Guicciardin.

Tout le monde étoit attentif à voir quelle seroit la conduite du nouveau Pape. Mais il ne laissa pas long-tems les politiques dans l'incertitude. Quoique , dans le tems qu'il n'étoit que Cardinal , il n'approuvât pas entièrement la conduite de Jule II , il ne laissa pas de suivre son plan , dès qu'il occupa sa place. Il avoit un double intérêt de tenir les François éloignez d'Italie. Premièrement , comme Pape ; puisque des voisins si puissans ne pouvoient que lui être redoutables. En second lieu , comme Chef de la Maison de Medicis il avoit sujet de craindre , que si Louis XII. recouvroit le Milanois , il n'entreprît de rétablir les Florentins dans leur liberté. Enfin , il souhaitoit d'achever la ruïne du Concile de Pise , à quoi il ne pouvoit réussir , qu'en suscitant à Louis XII. des Guerres qui l'obligeassent à faire sa Paix avec l'Eglise. Ferdinand avoit aussi les mêmes vûes , afin de tenir le Roi de France éloigné de la Navarre , du Roussillon , & du Royaume de Naples. Quant à l'Empereur , son intérêt étoit de mettre la France hors d'état de secourir les Vénitiens. Au reste , ils n'avoient , ni les uns ni les autres , aucune envie de porter la Guerre en France ; mais seulement de faire en sorte , que cette diversion se fit aux dépens d'autrui.

Leon X. se
déclare
contre la
France.

Ce fut dans ces vûes que , d'un commun accord , ils jetterent les yeux sur Henri VIII , comme sur un Prince tout-à-fait propre à exécuter leurs desseins. Il avoit de l'argent comptant , des Sujets aguerris , & une très-grande facilité de transporter des Troupes en France , dans un endroit éloigné des Frontières d'Espagne & d'Italie. Enfin , il avoit une envie démesurée de se distinguer par des actions d'éclat , & il ne feignoit point de la témoigner ouvertement. Ainsi chacun d'eux travailla de tout son pouvoir , à l'affermir dans le dessein qu'il avoit formé , de faire la Guerre à la France , en lui faisant espérer qu'il seroit vigoureusement secondé , quoi que rien ne fût plus éloigné de leur pensée. Leon X. ne fut pas plutôt sur le Trône Pontifical , que , sous prétexte de lui donner avis de son exaltation , il lui adressa un Bref , où il lui disoit qu'il étoit entièrement résolu de demeurer attaché à la Ligue formée par Jule II. son Prédécesseur & même d'en conclurre une nouvelle avec l'Angleterre. Mais en même-tems , il sollicitoit l'Empereur à faire la Paix avec Venise & agissoit avec les Vénitiens pour les empêcher de s'unir avec la France

Les Alliez
tâchent
d'engager
Henri à por-
ter la Guer-
re en Fran-
ce.

HENRI
VIII.
1513.

en leur promettant de s'employer efficacement pour leur obtenir de l'Empereur, une Paix honorable & avantageuse. Toutes ces pratiques ne pouvoient se faire si couvertelement que le Roi de France n'en eût quelque connoissance, de sorte que le nouveau Pape lui devint d'abord extraordinairement suspect.

Ligue conclue à Malines entre les Alliez & Henri.

Art. Publ.
Tom. XIII.
pag. 358.
5. Avril.

Henri n'avoit pas besoin d'être beaucoup sollicité pour porter ses armes en France. La Guerre étoit déjà toute résolue dans son esprit. Ainsi voyant que le Pape, l'Empereur, & le Roi d'Arragon lui promettoient d'agir fortement de leur côté, il ne doutoit point que ce ne fût une occasion favorable pour recouvrer une bonne partie de ce que ses Prédécesseurs avoient autrefois perdu. Dans cette vûë, il consentit aisément à former une nouvelle Ligue avec eux, non pour les affaires d'Italie dont il étoit apparemment rebuté, mais pour attaquer la France par divers endroits. Mais afin que cette Ligue fût plus secrète, il fut convenu qu'elle se traiteroit à Malines, entre Marguerite d'Autriche Gouvernante des Pais-Bas, autorisée de l'Empereur son Pere, & les Ambassadeurs d'Angleterre, & qu'ensuite elle seroit approuvée & ratifiée par le Pape, par l'Empereur, & par Ferdinand. Ce fut-là encore un piège qu'on tendit à Henri, dont il ne s'aperçut que quand il ne fut plus tems de l'éviter. Quoique Ferdinand fût alors sur le point de conclure la Trêve avec le Roi de France, il ne laissoit pas d'intervenir dans cette Ligue comme un des principaux intéressés toute contraire qu'elle étoit à la Trêve. Voici la substance de cette nouvelle Ligue qui fut conclue à Malines le cinquième d'Avril, environ le même tems qu'on signoit la Trêve à Orthez.

Conditions de la Ligue.

Que dans trente jours après la signature de ce Traité chacun des Confédérés déclareroit la Guerre au Roi de France, & la lui feroit actuellement dans deux mois, hors de l'Italie, sçavoir le Pape en Provence ou en Dauphiné : l'Empereur en quelque autre endroit, hors de l'Italie : le Roi d'Arragon en Bearn, en Guyenne, ou en Languedoc : le Roi d'Angleterre, en Guyenne, en Normandie, ou en Picardie, & que leurs Armées seroient nombreuses & bien pourvûës de toutes choses.

Quel'Empereur revoqueroit tout ce qu'il avoit fait en faveur du Concile de Pise, si la chose n'étoit déjà faite. Ceci marque combien Henri ou ses Plénipotentiaires étoient mal informés de ce qui se passoit à Rome, puisqu'il y avoit déjà trois mois ou plus que l'Empereur avoit abandonné ce Concile.

Que le Pape publieroit des Censures contre tous les opposans à cette Ligue, & contre tous les fauteurs du parti contraire.

Que, pour subvenir aux frais de la Guerre, le Roi d'Angleterre feroit compter à l'Empereur cent mille écus d'or, en trois termes, sçavoir trente-cinq mille, immédiatement après qu'il auroit déclaré la Guerre, autant dès que la Guerre seroit commencée, & trente mille, trois mois après.

Quel'Empereur n'entendoit point entrer dans cette Ligue, sous la qualité de Tuteur de Charles son Petit-Fils.

Quel'Empereur & le Roi d'Angleterre ratifieroient ce Traité dans un mois, & le Pape & le Roi d'Arragon dans deux mois, avec cette déclaration expresse, que si le Pape & le Roi d'Arragon ne ratifioient pas le Traité dans le tems marqué, il ne laisseroit pas de subsister entre l'Empereur & le Roi d'Angleterre.

Enfin

Enfin les Confédérez renonçoient à toute exception quelle quelle pût être, & particulièrement à celle qu'on pourroit former sur ce qu'un autre auroit stipulé pour eux.

HENRI
VIII.
1513.

On n'a peut-être jamais vû plus de mauvaise foi qu'il y en eut dans toute cette négociation, puisque de tous les Confédérez, il n'y avoit que Henri seul qui eût intention de tenir sa parole. Leon X. ne ratifia point le Traité. Ferdinand désavoua son Ambassadeur qui l'avoit confirmé, comme on le verra tout-à-l'heure. Pour ce qui regarde l'Empereur, il tira l'argent du Roi sans se mettre en peine d'exécuter ses engagements. Ainsi, Henri étoit la constante dupe de ces Princes un peu trop déliés pour lui.

Le Traité ayant été porté à Londres, Louïs de Carroz de Villaragud, Ambassadeur ordinaire de Ferdinand, l'approuva & le ratifia par des Lettres Patentes du dix-huitième d'Avril. Il déclaroit dans ces Lettres, qu'encore qu'il eût un pouvoir suffisant du Roi son Maître pour conclurre cette Ligue avec les Plénipotentiaires des Princes confédérez, il n'avoit pû se trouver présent à la signature qui s'étoit faite à Malines, à cause de certains empêchemens. Mais que connoissant parfaitement que le Traité ne contenoit rien qui ne fût agréable au Roi son Maître, qui ne désiroit rien avec tant d'ardeur que son exécution, il approuvoit & ratifioit au nom du dit Roi, tous les Articles du Traité. Afin même d'ôter toute occasion de contester la validité de sa Ratification, il inséroit mot à mot, le même Traité dans ses Lettres de Ratification, & le concluait de nouveau avec le Comte de Surrey Commissaire du Roi d'Angleterre, en vertu du Plein-pouvoir qu'il avoit reçu à cet effet. Ensuite le vingt-cinquième du même mois, il en jura l'observation sur les ames de Ferdinand Roi d'Arragon, & de Jeanne Reine de Castille. Il est incertain si l'Ambassadeur étoit trompé lui-même, ou si le sçachant bien, il servoit volontairement à tromper Henri. Tout ce qu'on peut dire sur ce sujet, c'est que les grandes précautions qu'il prenoit, pour empêcher qu'on ne le soupçonnât de mauvaise foi, sont peu ordinaires à ceux qui agissent rondement.

L'Ambassadeur de Ferdinand à Londres ratifie & jure la Ligue de Malines.
Art. Publ.
Tom. XIII.
pag. 363.

On ne peut sans doute que trouver étrange, qu'un Pape, qu'un Empereur, qu'un Roi d'Espagne, se soient ainsi unis, pour tendre un tel piège à un jeune Prince de vingt & un an, & qui étoit même Gendre de l'un d'eux. Cependant, il n'y a presque aucun lieu de douter, que cette Ligue conclue à malines, en l'absence des Ambassadeurs du Pape & du Roi d'Arragon, n'eût été ainsi projetée, pour enlacer Henri, sous prétexte de mieux garder le secret. Ils y réussirent si bien, que ce jeune Prince, comptant sur les diversions que ses prétendus Alliez feroient en Guyenne, en Bearn, en Provence, en Dauphiné, en Bourgogne, se flattoit qu'il pourroit, tout à son aise, étendre ses conquêtes en Picardie. Ce fut dans cette vûe qu'il fit par terre & par mer des préparatifs extraordinaires qui l'engagerent dans de prodigieuses dépenses. Mais pendant que nous le laisserons occupé à se préparer pour la prochaine campagne, il est nécessaire de rapporter ce qui se passoit en Italie.

Henri est trompé.

Les Vénitiens, n'ayant pû obtenir la Paix de l'Empereur qui prétendoit les soumettre à des conditions trop peu équitables, pressèrent de nouveau la négociation qu'ils avoient entamée avec la France. D'un autre côté, Louïs XII, à qui le tems étoit précieux, accepta sans balancer les propositions

Ligue entre Louïs XII. & les Vénitiens.
Mézerai.

HENRI
VIII.
1513.
Gucciardin.

qu'ils lui faisoient. Ainsi la Ligue entre ce Monarque & les Vénitiens fut bien-tôt conclue, sur le même pied que celle de l'année 1498. Ce fut par le ministère d'André Gritti, qui étant alors prisonnier en France, fut chargé de la conclure au nom du Senat. Immédiatement après il fut mis en liberté, aussi bien qu'Alviano, qui étant retourné à Venise, y fut fait Général des forces de la République.

Loüis en-
voye la Tri-
moüille en
Italie avec
une Armée.

Dès que Loüis XII. eut conclu son Traité avec les Vénitiens, il fit marcher ses Troupes en Italie, où elles arriverent dans le mois de Juin. Comme, par le Traité de Trêve conclu à Orthez, Henri ne devoit envoyer sa prétendue Ratification que dans deux mois, & que ce terme n'étoit pas encore expiré, il y a beaucoup d'apparence que Loüis se flattoit encore que ce Prince exécuteroit ce que le Roi d'Arragon avoit promis pour lui, sans quoi il n'auroit pas sans doute envoyé ses meilleures Troupes en Italie. Cependant, les préparatifs qui se continuoient en Angleterre, & les hostilités qui avoient déjà commencé sur Mer dès le mois d'Avril, entre les François & les Anglois, auroient dû lui faire comprendre, que Ferdinand l'avoit abusé. Quoiqu'il en soit, l'Armée de France commandée par la Trimouille étant arrivée sur les confins du Milanois, Maximilien Sforze abandonna sa Capitale, & se retira parmi les Suisses qui étoient au nombre de sept à huit mille hommes, à Como & à Novarre, où ils attendoient un renfort de leur Païs.

Le Général
de Ferdi-
nand s'éloi-
gne de Mi-
lan.

A l'approche des François, Raymond de Cardonne, qui étoit encore dans la Lombardie avec l'Armée Espagnole, se retira sans faire la moindre démarche pour secourir le Duc de Milan, quoique l'Italie ne fût point comprise dans la Trêve conclue à Orthez. Il y a bien de l'apparence que Ferdinand n'étoit pas fâché que les François fissent quelques progrès dans le Milanois, afin de les y tenir occupez, pendant que Henri porteroit la Guerre en Picardie. Du moins on ne peut guères imaginer d'autre raison de la conduite de son Général. Le Duc de Milan n'ayant point d'autres forces que les Suisses pour opposer aux François, Milan, & toutes les autres Places du Duché, excepté *Como* & *Novarre*, se rendirent à la Trimouille sans coup férir, tandis que les Suisses, qui n'étoient pas en assez grand nombre pour se mettre en campagne, demeuroient renfermez dans ces deux Places. Pendant que les François faisoient ces conquêtes, Alviano s'emparoit pour les Vénitiens, de *Peschiera*, de *Brescia*, de *Valeggio*, & enfin de *Cremona*, après avoir inutilement tenté de se rendre maître de Verone par intelligence.

Sforze perd
tout son
Etat, ex-
cepté Como
& Novarre.

Genes se
remet sous
la domina-
tion de la
France.

Dans ce même tems, la faction des Adornes, qui tenoit dans Genes le parti de la France, trouva le moyen de s'y rendre supérieure, & de remettre la Ville sous la domination du Roi (1).

La Tri-
moüille est
repoussée par
les Suisses à
Novarre.

Il ne restoit plus que Novarre & Como à prendre, pour que Loüis XII. fût en possession de tout le Milanois. La Trimouille, sachant que les Suisses attendoient un grand renfort de leur Païs, crut qu'il devoit se hâter d'assiéger Novarre, avant que ces Troupes fussent arrivées. Il marcha donc vers cette Place, & dans l'espérance de la prendre d'emblée, il y fit donner un furieux assaut. Mais quelque valeur que les François fissent paroître en

cette

(1) A la fin de Juin.

cette occasion , ils furent repoussés avec une très-grande perte qui obligea même le Général de se retirer à la *Riotta* , Village distant d'environ deux milles de Novarre. Cependant , les Suisses tous fiers d'avoir sçu repousser un si terrible assaut , & commençans à mépriser les François devant lesquels ils n'avoient osé auparavant paroître en campagne , prirent tout-à-coup la résolution de sortir de Novarre , & d'aller attaquer l'Armée ennemie jusque dans son Camp. Cette résolution fut exécutée sur le champ , avec une telle surprise de la part des François , que ne pouvans résister à cette attaque imprévue , ils furent mis dans une entière déroute. Mais ce ne fut pas encore tout le mal. La consternation fut si grande parmi eux après leur défaite , qu'ils ne trouverent point d'autre sûreté que de repasser les Monts , & de s'en retourner en France avec toute la diligence possible. La nouvelle de leur fuite étant parvenue à Genes , les Adornes abandonnerent la possession aux Fregoses leurs ennemis , qui y établirent pour Doge *Octavien Fregose* Chef de leur Famille & de leur Faction. Ainsi , dans l'espace d'environ un mois , Louis XII , gagna & perdit Genes & Milan , & Maximilien Sforze , qui avoit été chassé de son Duché , s'en remit en possession. Mais ce ne fut que vers la fin de l'année qu'il recouvra les Châteaux de Milan & de Cremonne , que les François & les Vénitiens avoient conservés.

HENRI
VIII.
1513.
Les Suisses
sortent de
Novarre &
battent
l'Armée de
France,
qui repasse
les Monts.

Genes est
perdue pour
la France.

Sforze se
rétablit à
Milan.

Alviano se
retire.

Il est bat-
tu par les
Espagnols.
Les Véniti-
ens pren-
nent le Pa-
pe pour Ar-
bitre.

Thomas
Wolsey de-
vient pre-
mier Minis-
tre de Henri
VIII.

La révolution arrivée aux affaires du Roi de France en causa une à peu près semblable à celles des Vénitiens. Alviano leur Général ne fut pas plutôt informé du désastre de l'Armée Française , qu'il se retira promptement dans les Terres de Venise , où il assiégea Verone. Mais Raymond de Cardonne , qui avoit affecté une espece de neutralité , pendant que les François étoient dans le Milanois , les sçachant hors d'Italie , tourna ses forces contre Alviano. Non seulement il lui fit lever le Siège de Verone , mais même l'ayant poursuivi de lieu en lieu , il remporta sur lui une victoire signalée qui obligea les Vénitiens à remettre leurs différends entre les mains du Pape , quoiqu'il se fût déclaré contre eux , en envoyant un secours de Troupes à l'Empereur. La nécessité de leurs affaires les contraignit de faire cette démarche pour gagner du tems. Ils avoient perdu toutes leurs Places du Milanois & leur Païs même avoit été horriblement ravagé par les Troupes Espagnoles , jusqu'à la vûe de Venise.

Pendant que ces choses se passoient en Italie , Henri se préparoit à passer en France avec une nombreuse Armée. Mais avant que de parler du succès de sa première campagne , il faut dire un mot de ce qui se passoit dans sa propre Cour , & qui vaut bien la peine qu'on s'y arrête un moment. Thomas Wolsey avoit été introduit à la Cour par l'Evêque de Winchester. Bientôt après , il fut admis dans le Conseil privé , où il eut occasion de se faire plus particulièrement connoître au Roi , & d'acquiescer son estime , tant par ses propres qualitez , que par l'appui de l'Evêque son bienfaiteur , qui ne cessoit point de faire admirer au Roi la force de son genie , & de lui faire remarquer , combien il étoit propre aux grands affaires. Wolsey ne négligoit pas de son côté , ce qu'il croyoit capable d'augmenter la bonne opinion que le Roi commençoit à prendre de lui. A un travail infatigable , & à une extrême exactitude dans toutes les affaires dont il étoit chargé , il joignoit une complaisance aveugle pour toutes les passions de son Maître.

C'étoit

HENRI
VIII.
1513.

C'étoit avec beaucoup de satisfaction que le Roi voyoit dans sa Cour & dans son Conseil, un Ecclésiastique moins severe & moins scrupuleux que l'Archevêque de Cantorbéri, ou le vieux Evêque de Winchester. Wolsey chan-toit, dançoit, folâtroit avec les jeunes Courtisans qui étoient le plus en fa-veur, & s'il en faut croire Polydore Virgile qui ne l'aimoit pas, & qui n'avoit pas sujet de l'aimer, il pouſſoit ſa complaiſance juſqu'à prêter ſa maiſon au Roi, pour ſes plaiſirs les plus ſecrets. Quoiqu'il en ſoit, ſa con-deſcendance jointe à ſes talens pour les affaires, à une connoiſſance aſſez étenduë de la Théologie qu'il avoit acquiſe, auſſi bien que le Roi, par la lecture des Ouvrages de Thomas d'Aquin, lui donna bien-tôt l'avantage ſur tous les autres Courtisans. Dès qu'il ſe vit bien établi, il s'attacha par-ticulièrement à faire connoiſtre au Roi les fautes qu'il avoit faites, depuis qu'il étoit ſur le Trône, & combien on avoit abuſé de ſa jeunefſe. Par cette méthode, il lui inſinua peu-à-peu, qu'il avoit été mal ſervi, & qu'il avoit beſoin d'un Miniſtre éclairé, capable de le ſoulager dans le maniemment des affaires les plus difficiles, & de lui en faire connoiſtre les conſéquences. En un mot, il fit ſi bien, qu'il devint lui-même ce Miniſtre qu'il conſeilloit au Roi de chercher, & que, peu-à-peu, le Roi ſe reposa ſur lui du ſoin & de la conduite de ſes principales affaires. Sa faveur le rendit fier, orgueil-leux, insolent, ingrat envers ſes anciens amis. Enfin, on lui attribua tous les défauts de cette nature dont on manque rarement d'accuſer les Favoris, & qu'en effet peu de Favoris ſçavent éviter. Celui-ci, comme la plûpart des autres, devint extrêmement odieux, principalement parce que ſes Con-ſeils étoient toujours intéreſſez, ce que l'événement faiſoit connoiſtre à tout le monde, hormis au Roi qui étoit aveugle ſur ſon ſujet. Sa faveur & ſon crédit furent cauſe que les plus puiffans Princes de l'Europe travaillèrent à l'envi à le mettre dans leurs intérêts, & ſe firent honneur, du moins exte-rieurement, d'être du nombre de ſes amis. La raiſon en eſt, que pendant ce Regne, les affaires de l'Europe ſe trouverent dans une telle ſituation, que l'Angleterre étoit capable de faire pancher la balance du côté où elle ſe rangeoit. Wolſey ſçut profiter de cet avantage, pour ſe rendre le plus ri-che & le plus puiffant Sujet qui ait jamais été : mais il ne travailla pas avec la même ardeur pour la gloire de ſon Maître, que pour ſon propre avanta-ge. Depuis qu'il fut déclaré premier Miniſtre, ce fut lui qui dirigea, pen-dant l'eſpace de dix-ſept ans, toutes les affaires du Roi, tant étrangères que domeſtiques.

Combat
ſur Mer où
l'Amiral
Howard
périt.

Avant que le Roi fût prêt à paſſer en France, la Guerre avoit déjà com-mencé ſur Mer. Dès le mois d'Avril, l'Amiral Howard s'étoit mis en mer avec trente-deux Vaiſſeaux de Guerre, pendant que la Flotte Françoisé ſe tenoit à Breſt, en attendant la jonction de ſix Galeres que Prégent devoit amener de Marſeille. L'Amiral Anglois s'étant approché de Breſt, avoit ré-ſolu d'aller attaquer les Vaiſſeaux François qui y étoient à l'anchre. Mais l'avis qu'il reçut que Prégent étoit arrivé à Conquet, le fit tourner de ce côté-là, pour tâcher de ſe rendre maître des ſix Galeres, & il les attaqua effectivement avec beaucoup de vigueur. Mais pendant le combat, ſon Vaiſſeau s'étant accroché à la Galere que Prégent montoit, il y entra l'épée à la main, & y cauſa d'abord beaucoup de déſordre. Son malheur voulut, que

que dans la suite, la Galere s'étant dégagée; il y demeura peu accompagné, & comme il n'étoit pas connu, il fut jetté dans la Mer à coups de Sponton. La perte de l'Amiral causa une telle consternation dans la Flotte Angloise, qu'elle n'osa continuer le combat. Cette nouvelle étant venue à la Cour, le Roi donna la charge d'Amiral à Thomas Howard frere du défunt. Cependant, comme dans cet intervalle la Flotte de France ayant reçu un grand renfort, étoit devenue supérieure à l'Angloise, celle-ci se retira dans un port d'Angleterre, en attendant l'arrivée de son nouvel Amiral. Les François encouragez par la retraite des Anglois, firent voile vers les Côtes d'Angleterre, & firent même une descente dans la Province de Surrey, d'où ils emportèrent quelque butin.

Pendant ce tems-là, Henri se préparoit à porter la Guerre en France, quoiqu'aucun de ses prétendus Alliez ne fit encore aucune démarche pour executer le Traité de Malines. Leon X. n'avoit pas ratifié ce Traité, & ne pensoit à rien moins qu'à envoyer une Armée en Provence ou en Dauphiné. L'Empereur commençoit à chercher des défaites, pour se dispenser d'entrer en Bourgogne, avec une Armée quoiqu'il s'y fût positivement engagé. Quant au Roi d'Arragon, non seulement il avoit caché à Henri la Trêve d'un an qu'il avoit conclue avec la France, mais il tâchoit encore de l'amuser de l'espérance qu'il alloit faire incessamment une puissante diversion en Guyenne. Il sçut si bien jouer son rôle, que ce ne fut qu'au mois de Juin, que Henri fut pleinement informé de la Trêve conclue à Orthez. Indigné d'une telle supercherie, il envoya d'abord un Ambassadeur au Roi son Beau-Pere pour lui reprocher son manque de foi, & pour le sommer d'exécuter le Traité de Malines, ou plutôt celui que son Ambassadeur même avoit signé en son nom à Londres. Alors Ferdinand, voyant qu'il ne pouvoit plus se cacher, désavoua son Ambassadeur, disant, qu'il étoit allé au-delà de ses Instructions. Il confessa pourtant, qu'il avoit conclu une Trêve d'un an avec Louis XII. y ayant été contraint par la nécessité de ses affaires. Mais il promit de faire des merveilles, après qu'elle seroit expirée, & conseilla au Roi son Gendre d'accepter la Trêve, afin qu'ils pussent ensuite unir leurs forces, pour attaquer ensemble l'ennemi commun. Mais Henri ne pouvoit plus compter sur de pareilles promesses. Ainsi, par les artifices du Pape, de l'Empereur, & de Ferdinand, il se vit engagé à porter seul la Guerre dans le Pais ennemi qui auroit dû être attaqué par quatre differens endroits. Il ne fut convaincu de leur mauvaise foi, que quand il n'étoit presque plus tems de reculer, la plus grande partie de son Armée ayant déjà passé la Mer, & se trouvant sur le point d'entrer en action. Par bonheur pour lui, Louis XII. trompé par le Traité de Trêve conclu à Orthez avoit déjà fait passer ses meilleures Troupes en Italie, dans la pensée que Henri accepteroit la Trêve, selon l'engagement du Roi d'Arragon.

Peu de tems après, Henri reçut une Lettre de l'Empereur qui lui faisoit sçavoir avec beaucoup d'excuses, qu'il lui étoit impossible pour cette année, de mener une Armée en Bourgogne, mais qu'il seroit ponctuel à executer son engagement l'année suivante. Cependant, pour lui faire voir qu'il ne prétendoit pas l'abandonner, il lui disoit qu'il vouloit aller servir dans son Armée en qualité de Volontaire. Ainsi, de quatre Alliez qui devoient agir à la

Henri se
prépare à
passer en
France.

Il est in-
formé de la
Trêve de
Ferdinand
avec la
France.

Ferdinand
désavoue
son Ambas-
sadeur.

L'Empereur
manque de
parole à
Henri.

HENRI
VIII.
1513.

fois contre la France, Henri se trouva seul chargé du fardeau de cette Guerre. Edoiard IV. son Ayeul s'étoit trouvé autrefois dans un cas à peu près semblable, & n'avoit pas crû que ce fût une honte pour lui, que de faire promptement la Paix avec Louïs XI. lorsque ses Alliez avoient manqué de parole. Si Henri eût suivi cet exemple, il auroit terriblement embarrassé ceux qui l'avoient abusé. Mais étant avide de gloire, il vouloit faire voir qu'il n'avoit pas besoin d'eux. Il s'étoit tellement confié à la bonne foi de ses Alliez, qu'encore que le Traité de Malines ne dût être ratifié par le Pape & par le Roi d'Arragon, que le 5. de Juin, il avoit fait passer plus de la moitié de son Armée à Calais dès le milieu du mois de Mai. Il est manifeste que la ratification du Traité de Malines n'avoit été si fort reculée, que pour engager Henri d'une manière à ne pouvoir plus s'en dédire.

Il fait passer son Armée à Calais.

Myl. Herbert.
Il fait couper la tête au C. de Suffolck.

Avant que de faire partir les premières Troupes, Henri avoit fait couper la tête au Comte de Suffolck, prisonnier à la Tour, depuis le tems de Henri VII; qui avoit positivement promis à Philippe I. Roi de Castille, d'épargner la vie de ce Seigneur. Mais apparemment, il donna au Prince son Fils des ordres semblables à ceux que le Roi David donna autrefois à Salomon son Successeur à l'égard de *Joab*. Les Historiens ont voulu faire des efforts pour chercher la cause qui porta Henri, dans une telle conjoncture, à faire mourir le Comte de Suffolck, qui n'étoit plus en état de lui nuire. Mais ils n'ont rien dit de satisfaisant.

Les Anglois assiégent Teroüenne.

Art. Publ.
Tom. XIII.
pag. 370.
11. Juin.

Les deux Corps de troupes qui avoient passé à Calais, en partirent le dix-septième de Juin, sous le commandement du Comte de Shrewsburi & du Lord Herbert, pour marcher vers Teroüenne dont ils formerent le Siège. Mais le Roi ne partit d'Angleterre que le 30. du même mois, après avoir établi la Reine Catherine son Epouse, pour Régente. Le même jour il se rendit à Calais, étant accompagné de Thomas Wolfey son premier Ministre, de Charles Brandon autre Favori, qui venoit d'être fait Vicomte de l'Isle, & de quantité d'autres Seigneurs. Pendant que ses Troupes continuoient le Siège de Teroüenne, il se tenoit à Calais avec un Corps de neuf mille hommes, prêt à marcher au premier besoin. Enfin, ayant eu des nouvelles assurées, que le Duc de Longueville s'approchoit pour secourir la Place assiégée, il partit de Calais pour se rendre au Siège où il arriva le deuxième d'Août. Le neuvième l'Empereur alla s'aboucher avec lui, entre Aire & Teroüenne, & trois jours après, il se rendit au Camp pour servir sous le Roi en qualité de Volontaire, & ne se faisant pourtant point un scrupule de recevoir de lui une paye de cent écus par jour. C'étoit par cette marque d'estime, & par l'honneur imaginaire qu'il faisoit au Roi, qu'il prétendoit compenser son manquement de parole, & les cent mille écus qu'il avoit touchés pour une expédition qu'il n'avoit jamais eu intention de faire.

Henri se rend au Siège.

L'Empereur sert dans l'Armée Angloise en qualité de Volontaire.

Déroute des François à Guinegaste.
Myl. Herbert.
Mezerai.
28. Août.

Cependant le Duc de Longueville qui commandoit l'Armée de France, s'étant approché de Teroüenne, Henri passa la *Lys*, avec la plus grande partie de ses Troupes, pour aller à sa rencontre. Les deux Armées en vinrent aux mains; mais ce ne fut pas pour long-tems. Le combat étoit à peine commencé, que celle de France, on ne sçait par quel accident, s'enfuit à vau-de-route sans pouvoir être ralliée. Mais les principaux Officiers aimèrent mieux se faire prendre que de suivre un exemple si honteux. Le Duc

Duc de Longueville fut de ce nombre , avec le Chevalier *Bayard* , *La Fayette* , *Bussi d'Amboise* & quelques autres des plus distinguez. Cette Bataille, si tant est qu'on puisse appeller ainsi une semblable dérouté , fut nommée *la Bataille de Guinegaste* & par quelques-uns , *la Journée des éperons* , parce que les François s'étoient plus servis de leurs éperons que de leurs épées. Pendant que les Armées étoient en présence , avant que d'en venir aux mains , un Corps de François tenta de faire entrer un convoi dans la Place : mais il fut repoussé par le Lord Herbert qui étoit demeuré à la garde des tranchées. Après la bataille , les assiégés n'ayant plus aucune ressource , rendirent la Ville le vingt-deuxième d'Août , & le Roi accompagné de l'Empereur y entra le 24.

HENRI
VIII.
1513.

Téroüenne
se rend.

Il sembloit qu'il y eût une espece de fatalité qui faisoit que Henri devoit toujours être la dupe de l'Empereur. Après la prise de Téroüenne, Maximilien , qui n'avoit servi au Siège que comme Volontaire, trouva le moyen de se faire livrer cette Place , il la fit raser incontinent. Il est difficile de comprendre la raison qui pût porter Henri à cette condescendance. Tout ce qu'on peut soupçonner , c'est qu'il y avoit peut-être dans la Capitulation , quelque Article qui l'empêchoit de faire raser la Place , & qu'ayant changé d'avis, il voulut sauver sa parole , en la livrant à l'Empereur. Quand cela seroit , il n'y auroit pas moins sujet de s'étonner de sa conduite. Il est aisé de comprendre , qu'il étoit très-avantageux pour Charles d'Autriche Petit-Fils de Maximilien , que Téroüenne ne fût ni aux François ni aux Anglois. Mais quel intérêt pouvoit avoir Henri de perdre beaucoup de monde & de tems à prendre cette Place , pour la faire raser en faveur de Maximilien qui n'avoit pas mérité cette complaisance ?

Henri livre
la Place à
l'Empereur.

Comme la Saison n'étoit pas encore fort avancée , Henri résolut , avant que de finir la Campagne , de faire le Siège de Tournai , soit qu'il eût avis que cette Place étoit mal pourvue , ou que les intrigues de l'Empereur eussent encore agi dans son Conseil. En effet , la conquête de Tournai , qui est assez loin de Calais , étoit bien moins avantageuse à Henri qu'à l'Archiduc Charles de qui elle assuroit les Etats , au lieu que Boulogne auroit été , sans doute , bien plus à la bienveillance du Roi , à cause du voisinage de Calais. Néanmoins le Siège de Tournai fut résolu , apparemment parce que l'Empereur espéroit que le Roi lui livreroit cette Place , comme il lui avoit livré Téroüenne. Mais il trouva contre lui , des intérêts plus forts que ceux du Roi même , qui s'opposèrent à ses desseins.

Siège de
Tournai.

Pendant qu'on faisoit les préparatifs de ce Siège , Henri alla rendre visite à Marguerite Gouvernante des Pais-Bas , qui étoit à Lisle , & demeura deux jours avec elle. Ensuite , il alla rejoindre son Armée qui marchoit vers Tournai ; mais l'Empereur quitta le Roi , sur quelque mécontentement dont on ignore le sujet. Le lendemain quinziesme de Septembre , l'Armée arriva devant Tournai , dont le Siège ne dura que sept ou huit jours. Henri entra dans cette Place le 24 , un mois après qu'il étoit entré dans Téroüenne. Par la Capitulation , Henri conserva aux Habitans leurs Privileges , moyennant une petite redevance annuelle de quatre mille livres Tournois , payables pendant dix ans seulement.

Visite de
Henri à
Marguerite
d'Autriche.
Prise de
Tournai.
Aft. Publ.
Tom. XIII.
pag. 377.
23. Sept.

Après la prise de Tournai , le Roi ayant assemblé un Conseil de Guerre ,

HENRI
VIII.
1513.

y fit délibérer s'il étoit à propos de conserver cette Place, qui paroissoit de difficile garde à cause de son éloignement de Calais. Mais après d'assez longs débats, il fut résolu de la garder, & d'y laisser pour Gouverneur le Chevalier *Edouard Poinings*, avec une bonne Garnison. On s'étonnera peut-être, de la diversité des deux résolutions par rapport à Teroienne & à Tournai. La première de ces Places, qui étoit plus proche de Calais, & qui assûroit le chemin pour aller de Calais à Tournai, fut rasée. La seconde, où l'on ne pouvoit que difficilement mener du secours, fut regardée comme un poste qu'il falloit nécessairement conserver. Cette diversité ne pouvoit venir que des intérêts de Wolfey qui faisoit résoudre dans le Conseil ce qu'il trouvoit à propos. Il avoit jetté les yeux sur l'Evêché de Tournai, comme sur un morceau qui lui convenoit, au lieu que celui de Teroienne n'étoit rien en comparaison de celui-ci. Aussi trouva-t'il le moyen dans la fuite, de s'en faire donner l'administration, sous prétexte que l'Evêque refusa de prêter au Roi le Serment de Fidélité. C'est la véritable raison qui fit prendre la résolution de garder Tournai, & peut-être qui en fit entreprendre le Siège.

Marguerite
& Charles
vont voir
Henri à
Tournai.

Dès le lendemain que le Roi fut entré dans Tournai, la Princesse Marguerite Duchesse Douairière de Savoye, & l'Archiduc Charles son Neveu, s'y rendirent pour le féliciter sur sa nouvelle Conquête. Pendant quinze jours qu'ils demeurèrent avec lui, il prit soin de les régaler de toutes sortes de divertissemens, comme joutes, tournois, courses de bague, bals, mascarades, & autres choses de cette nature. Cependant, parmi tous ces plaisirs, les Ministres des deux Cours ébauchèrent un Traité qui reçut sa perfection peu de jours après.

Henri leur
rend la visi-
te.
Nouveau
Traité con-
clu à Lisle.

Marguerite & Charles étant retournés à Lisle, Henri leur rendit la visite, & y fut reçu avec tous les honneurs & toutes les caresses dont on pût s'aviser. Quelques jours après, sçavoir, le 17. d'Octobre, ils signèrent un Traité qui portoit, qu'encore que Henri se fût engagé à ne repasser point en Angleterre, avant que la Guerre fût finie, il auroit pourtant la liberté d'y retourner avec son Armée.

Art. Publ.
Tom. XIII.
pag. 379.
15. Octob.

Que pendant l'Hiver, l'Empereur entretiendrait dans l'Artois & dans le Haynaut, un Corps de quatre mille Chevaux, & de six mille hommes de pied pour la défense, tant de Tournai & du Tournaisis, que des Etats de l'Archiduc.

Que pour l'entretien de ces Troupes Henri feroit compter à l'Empereur une somme de deux cent mille écus en plusieurs termes.

Qu'avant le premier de Juin de l'année suivante, Henri porteroit la Guerre en Guyenne, en Normandie, ou en Picardie, & l'Empereur en quelque autre Province de France.

Qu'avant le quinzième de Mai, l'Empereur, la Duchesse Marguerite, l'Archiduc Charles, le Roi d'Angleterre, la Reine Catherine, la Princesse Marie, se rendroient tous ensemble à Calais, pour y célébrer le Mariage de l'Archiduc avec la Princesse Marie, selon qu'il avoit été convenu par le Traité conclu entre l'Empereur & le feu Roi Henri VII.

Remarque
sur ce Trai-
té.

De quelque manière que ce fût, il falloit toujours que Henri fournît de l'argent. Maximilien avoit déjà reçu cent mille écus d'or, sans avoir exécuté

tuté aucun des engagements où il étoit entré par le Traité de Malines, & il trouva encore le moyen de se faire donner deux cent mille écus par celui-ci, outre l'avantage d'avoir fait raser Teroüenne qui incommodoit beaucoup les Etats de l'Archiduc son Petit-Fils. Il y a même beaucoup d'apparence, que le mécontentement qui lui avoit fait quitter l'Armée du Roi, provenoit de ce qu'il n'avoit pû le porter à lui promettre de lui livrer aussi Tournai, lorsqu'il s'en seroit rendu maître. Cela fait voir manifestement qu'il regardoit Henri comme un Novice propre à donner dans toutes sortes de pièges. Certainement on ne peut excuser Henri d'avoir fait tant de fausses démarches, au commencement de son Regne, que sur le peu de connoissance qu'il avoit du Caractere des Princes avec lesquels il traitoit.

HENRI
VIII.
1513.

On ne peut pas douter que le Roi d'Arragon ne fût dans la même pensée à l'égard de Henri son Gendre. Malgré le tour qu'il lui avoit joiué cette même année, il eut encore l'assurance de lui envoyer un Ambassadeur, pendant qu'il étoit à Lisle, pour lui proposer une nouvelle Ligue, comme si sa parole étoit de meilleur alloi qu'elle ne l'avoit été quelques mois auparavant. Mais il ne paroît pas que Henri fût alors disposé à se fier à ses promesses.

Ferdinand
propose une
nouvelle
Ligue à
Henri.

Henri partit de Lisle le 17. d'Octobre, & arriva le 24. à son Palais de Richemont, après une glorieuse Campagne. Je l'appelle glorieuse, si l'on ne regarde qu'au succès de ses armes. Mais elle étoit peu honorable d'un autre côté, puisqu'il avoit été la duppe du Pape, de l'Empereur, & du Roi d'Arragon, qui l'avoient chargé seul du fardeau de la Guerre qui devoit être commun à tous les quatre. Il est vrai qu'il s'étoit rendu maître de Teroüenne & de Tournai. Mais la premiere de ces Places ayant été cedée à l'Empereur & rasée, ne lui étoit d'aucune utilité. Quant à Tournai, il n'en retira jamais aucun avantage considérable, à cause de son éloignement de Calais. Wolsey fut le seul qui en profita, l'Evêché de cette Ville qu'il obtint dans la fuite, joint à l'Abbaye de *Saint Amand*, étant d'un revenu beaucoup au-dessus de ce que le Roi lui-même tiroit de Tournai & de son territoire.

Henri s'en
retourne en
Angleterre.
Myt. Herbers.

Le mauvais succès de la Campagne d'Italie avoit mis les affaires de Louis XII. en mauvais état, & la perte de la Bataille de Guinegaste, avec la prise de Teroüenne & de Tournai, avoient comme achevé de les déranger. Mais c'étoit peu de chose au prix du danger où la France se trouva par l'invasion qu'y firent les Suisses après avoir chassé les François du Milanois. Cette Nation belliqueuse incitée contre Louis par le Pape & par l'Empereur, ne se contentant pas des avantages qu'elle avoit remportez sur lui en Italie, voulut encore l'attaquer jusques dans son propre Royaume. L'occasion étoit favorable, à cause des diverses conjonctures dont j'ai déjà parlé. Ce fut donc pour en profiter, que les Suisses firent une levée de quinze mille hommes, à laquelle l'Empereur joignit toute la Noblesse de la Franche-Comté, & quelque Cavalerie Allemande, sous la conduite d'Ulrick Duc de Wirtemberg. Cette Armée étant entrée dans le Duché de Bourgogne, alla camper devant Dijon, où la Trimouille, nouvellement retourné d'Italie, s'étoit jetté avec quelques Troupes : Mais cette Place étoit si mauvaise, qu'il n'y avoit pas d'apparence de pouvoir la conserver. Il ne laissa

Les Suisses
entrent en
Bourgogne.
Mézerei.

Ils assiègent
Dijon.

HENRI
VIII.
1513.
La Tri-
mouille
traite avec
eux à l'insçu
du Roi.

pourtant pas de la défendre pendant six semaines. Mais enfin voyant que par la perte de Dijon, non seulement la Bourgogne, mais encore tout le reste de la France se trouveroit dans un grand danger, il crut devoir le prévenir sans attendre les ordres du Roi qui pourroient arriver trop tard. Par une Capitulation qu'il fit avec les Suisses, il s'obligea de leur faire compter quatre cens mille écus, dont il en paya vingt mille sur le champ, & promit au nom du Roi qu'il se désisteroit de toutes ses prétentions sur le Duché de Milan. Les Suisses contents de leur expédition, se retirèrent dans leur País, emmenant avec eux quatre ôtages, qui trouverent le moyen de s'évader, quand ils sûrent que le Roi refusoit de ratifier la Capitulation.

Louïs fait
la Paix avec
le Pape.

Louïs XII. se trouvant attaqué en tant d'endroits, & ne pouvant pas douter que le Pape & le Roi d'Arragon ne lui suscitassent tous ces embarras, prit enfin la résolution de s'accommoder avec le Pape. Cet accommodement étoit d'autant plus facile, que Leon X. n'avoit pas, comme Jule II, une haine personnelle contre lui. Depuis que les François étoient hors d'Italie, il n'avoit rien à demander au Roi, que la dissolution du Concile de Pise, sans quoi effectivement, il ne pouvoit pas consentir à la Paix. Ce Concile étoit réduit à si peu de chose, qu'en l'abandonnant Louïs ne faisoit pas un grand sacrifice au Pape. Il est vrai qu'il sembloit y avoir quelque honte pour lui, à céder sur un Article qu'il avoit jusqu'alors hautement soutenu. Mais comme le Concile de Pise avoit été proprement convoqué contre Jule II, il crut qu'il pouvoit sans deshonneur céder à un autre Pape. Quoiqu'il en soit, ce Prince voyant qu'en s'accommodant avec Leon X, il ôtoit aux Rois d'Angleterre & d'Arragon le prétexte qu'ils prenoient pour lui faire la Guerre, se laissa enfin porter à renoncer à son Concile, & à reconnoître celui de Latran. Cette renonciation se fit solennellement dans la X. Session, qui se tint sur la fin du mois de Décembre.

Le Pape
exhorte
Henri à la
Paix.

*Act. Publ.
Tom. XIII.
pag. 343.
14. Avril.
Guicciardin.*

Leon X, dès le commencement de son Pontificat, avoit écrit à Henri comme à tous les autres Princes pour l'exhorter fortement à la Paix. C'étoit un langage qu'il falloit tenir d'abord, pour faire le devoir de Pere commun des Chrétiens. Henri, qui voyoit bien, & qui connoit encore mieux dans la suite, que ce n'étoit qu'une grimace, se contenta de lui répondre, qu'il ne pouvoit faire la Paix sans ses Alliez, & qu'une Paix séparée seroit directement contraire à tous ses engagements. Cette réponse ne déplut pas au Pontife qui ne cherchoit alors qu'à susciter des Ennemis à la France. Mais dès qu'il fut assuré de son accommodement avec Louïs XII, il prit occasion de répliquer à Henri par un autre Bref, dans lequel il lui disoit, qu'il n'avoit jamais eu la pensée d'exhorter à faire une Paix particuliere. Mais que, comme il n'avoit pris les armes que pour la défense de l'Eglise & du Saint Siège; & que par les victoires qu'il venoit de remporter, il avoit atteint le but qu'il s'étoit proposé, il étoit juste qu'il les posât, depuis que le Prince qui opprimoit l'Eglise s'étoit rangé sous son obéissance. Ce Bref étoit datté le 17. de Décembre, à peu près au tems de la X. Session du Concile de Latran, dans laquelle les Ambassadeurs de France firent leur soumission solennelle au nom de leur Roi.

Henri con-
noit qu'il a
été abusé.

Rien ne contribua davantage à défiller les yeux à Henri, que ce second Bref. Il avoit crû qu'en protestant qu'il ne prenoit les armes que pour la
défense

défense de l'Eglise, ses Alliez comprenoient assez qu'il ne prétendoit pas pour cela, négliger ses intérêts, ce langage n'étant proprement que pour ébloüir le Public. Il étoit d'autant mieux fondé à le croire, que, même dans le Traité de Ligue, chacun des Alliez s'étoit manifestement proposé des avantages temporels. Cependant, il voyoit que le Pape n'avoit pas plutôt obtenu ce qu'il souhaitoit, qu'il prenoit les expressions du Préambule du Traité, au pied de la lettre, comme si on n'avoit eu effectivement d'autre dessein que de travailler pour l'Eglise, & que, sous ce prétexte, il prétendoit dissoudre une Ligue qu'il avoit lui-même formée. Cela lui fit comprendre, qu'en l'engageant dans une Guerre contre la France, le Pape n'avoit eu en vûe que ses propres intérêts. D'un autre côté, il n'étoit pas plus satisfait du Roi d'Arragon, & il n'avoit pas raison de l'être. Quant à l'Empereur, il n'avoit rien tenu de ce qu'il avoit promis. Toutes ces considérations lui ayant enfin dessillé les yeux, produisirent la Paix avec la France, qui se conclut l'année suivante. Mais, avant que de finir celle-ci, il est nécessaire de rapporter ce qui s'étoit passé pendant cette Campagne entre les Anglois & les Ecoissois.

Jacques IV. voyant Henri prêt à porter la Guerre en France, assembla son Parlement, & lui représenta les indignitez que l'Ecosse avoit souffertes de la part des Anglois, depuis la dernière Paix. L'affaire de Breton ne fut pas oubliée dans cette énumération. Mais la meilleure raison qu'il allégua pour porter les Ecoissois à la Guerre, fut que la France, l'ancienne & la constante Alliée de l'Ecosse, étant sur le point d'être attaquée par le Roi d'Angleterre, il ne pouvoit se dispenser de la secourir. Cette proposition, toute plausible qu'elle étoit, ne fut pourtant pas approuvée de tout le monde. Plusieurs trouvoient fort étrange que le Roi voulût ainsi de gayeté de cœur, & sans une pressante nécessité, rompre une Paix avantageuse à l'Ecosse, solennellement jurée, & même renouvelée depuis peu. Mais les Créatures du Roi, & les Pensionnaires de la France, que Lamothe, Ambassadeur de cette Couronne, avoit déjà disposés à servir le Roi son Maître en cette occasion, l'emportèrent de beaucoup de voix, tellement que la Guerre fut résolue.

Henri étoit déjà en France, lorsque Jacques assembla son Armée, pour envahir l'Angleterre, selon la résolution qui en avoit été prise. Mais, afin de garder quelque espece de formalité, Jacques lui écrivit une Lettre qu'il lui envoya par un Héraut qui le trouva au Siège de Teroüenne. Cette Lettre, qui étoit du 16. de Juillet, contenoit les Grieffs dont Jacques croyoit avoir sujet de se plaindre, & une Déclaration de Guerre en cas qu'il ne se désistât pas de la Guerre qu'il avoit commencée contre la France. Henri ne pût répondre que le 12. d'Août. Sa réponse portoit en substance " , qu'il n'étoit nullement surpris de lui voir rompre la Paix sur des prétextes frivoles, puisqu'en cela, il ne faisoit qu'imiter la mauvaise foi de ses Ancêtres & Prédécesseurs. Ensuite, il lui reprochoit que, pendant qu'il l'avoit scû en Angleterre, il n'avoit jamais témoigné, ni dans ses Lettres, ni par ses Ambassadeurs, qu'il eût dessein d'embrasser la querelle du Roi de France, mais qu'il avoit attendu son départ, pour executer ses injustes desseins. Il ajoutoit, que le connoissant parfaitement, il avoit prévu la mauvaise foi, & qu'avant

HENRI
VIII.
1513.

Il se détermine à faire la Paix avec la France.

Guerre entre l'Angleterre & l'Ecosse.
Buchanan.
Myl. Herbert.

Jacques IV.
entre en Angleterre.
Il envoya un défi à Henri.
Art. Publ. T.
XIII. p. 382.

" Réponse de Henri

"

"

"

"

"

"

HENRI
VIII.
1513.

„ qu'avant que de passer en France, il avoit mis un si bon ordre à tout, & si
 „ bien pourvû à la défense de son Royaume, qu'il ne doutoit point qu'avec
 „ l'aide de Dieu il ne rendît inutiles tous les efforts des Schismatiques excom-
 „ muniez par le Pape & par le Concile de Latran. Qu'au reste, il espéroit de
 „ se voir bien-tôt en état de lui rendre la pareille, & qu'en attendant il ne né-
 „ gligeroit pas de prendre les voyes les plus sûres pour le priver lui & sa Posté-
 „ rité de l'espérance d'hériter jamais ce Royaume qu'il vouloit envahir avec
 „ tant de mauvaise foi. Ensuite il lui mettoit devant les yeux l'exemple du
 „ Roi de Navarre, qui, pour avoir voulu prendre le parti de la France, se
 „ trouvoit dépouillé de son Royaume, sans espérance d'y pouvoir jamais
 „ être rétabli. Quant aux griefs prétendus, alléguez dans sa Lettre, il disoit
 „ qu'on y avoit si souvent répondu, qu'il étoit inutile d'en parler davanta-
 „ ge. Mais pour ce qui regardoit la sommation que le Roi d'Ecosse lui fai-
 „ soit de se désister de la Guerre de France, il lui répondoit, qu'il ne le re-
 „ connoissoit point pour son Juge dans les affaires qu'il avoit avec Louis XII,
 „ & que malgré ses menaces il ne laisseroit pas de continuer la Guerre. Il fi-
 „ nissoit, en lui disant qu'il pouvoit s'assurer, qu'il ne laisseroit pas échapper
 „ les occasions qui se presenteroient de se venger de lui, à quoi il espéroit de
 „ réussir avec l'aide de Dieu & de Saint George.

Jacques se
rend maître
de Norham.

Jacques n'attendit pas la réponse à sa Lettre, pour se mettre en Campa-
 gne. Le 22. d'Août, il entra dans la Province de Northumberland, où il
 se rendit maître de quelques Places, & particulièrement de *Norham*. Les
 Auteurs Anglois assurent que son Armée étoit de soixante mille hommes.
 Quelques-uns même en augmentent le nombre jusqu'à cent mille, ce qui
 n'est gueres croyable. On ne peut pourtant douter qu'elle ne fût très-
 considérable, vû le soin que prend Buchanan de faire voir qu'elle fut ex-
 trêmement diminuée par les désertions & par l'inaction où Jacques se tint

Le Comte
de Surrey
marche à
lui,

& lui offre
la bataille.

pendant quelque tems. Le Comte de Surrey étoit alors dans la Province
 d'Yorck avec vingt-six mille hommes. Mais à la premiere nouvelle qu'il
 reçût de l'entrée des Ecossois en Angleterre, il marcha droit à eux, & le
 deuxième de Septembre il s'en trouva assez proche pour leur envoyer offrir
 la bataille, par un Héraut, qui rapporta, que le Roi d'Ecosse l'acceptoit
 pour le Vendredi suivant. Jacques étoit alors campé sur le penchant du
 mont *Cheviot*, où il ne pouvoit être que difficilement attaqué. Cela fut
 cause que le Comte de Surrey, voyant que les Ecossois ne vouloient com-
 battre que dans un poste trop avantageux pour eux, résolut d'attendre qu'ils
 fussent descendus dans la plaine. Les Anglois n'ayant point paru au jour
 marqué, un vieux Seigneur Ecossois en prit occasion de représenter au Roi,
 qu'il en avoit assez fait, & que son honneur étoit à couvert : Qu'il n'y avoit
 pas de prudence à combattre les Anglois dans leur propre Pais, mais
 qu'il devoit plutôt se retirer avec son butin en Ecosse, où il seroit le maître
 de combattre ou d'éviter la bataille, selon qu'il le jugeroit à propos : Qu'au
 reste, puisqu'il n'avoit pris les armes que pour faire une diversion en fa-
 veur de la France, il n'occupoit pas moins les forces de l'Angleterre sans
 combattre, qu'en s'exposant aux risques d'une bataille : Qu'en cette occa-
 sion, il ne devoit pas écouter les conseils intéressés de l'Ambassadeur de
 France, qui ne demandoit qu'à hazarder quelque grand coup aux dépens

On tâche
de détour-
ner Jacques
du dessein
de donner
bataille.

d'autrui,

d'autrui , afin de tirer son Maître de l'embarras où il se trouvoit ; mais qu'en servant la France , il falloit aussi avoir égard à l'Ecosse. Ce Conseil parut trop prudent au Roi. Comme il avoit déjà pris la résolution de donner bataille , il répondit fierement , qu'il combattroit les Anglois , fussent-ils au nombre de cent mille. Cependant le Comte de Surrey , voulant le tirer de son poste , se mit en marche le long d'une riviere qui séparoit les deux Armées , comme s'il eût eu dessein d'entrer en Ecosse par Carlisle , dont il sembloit prendre le chemin. Jacques , en étant averti , fit d'abord mettre le feu à son Camp , & marcha le long de la même riviere sur le bord opposé. Mais malheureusement pour lui , la fumée de son propre Camp lui déroba la vûe des Anglois , qui passerent la riviere à gué , sans être apperçûs. Alors Jacques s'arrêta sur la hauteur de *Flodden* , où il mit son Armée en bataille. Ce fut-là que le Comte de Surrey alla l'attaquer , après avoir passé avec peine une espece de marais qui se trouvoit entre les deux Armées. Le détail de cette Bataille est si différemment rapporté par les Historiens des deux Nations , qu'on ne sçauroit suivre les uns sans s'écarter des autres. Mais il n'en est pas de même du succès. Ils demeurent tous d'accord que les Ecoissois perdirent la Bataille , après avoir vaillamment combattu jusqu'à la nuit , qui sépara les combattans. Les deux Armées s'étant retirées , les Anglois ne connurent qu'ils étoient victorieux que le lendemain , lorsqu'ils virent que leurs Ennemis leur avoient abandonné le Champ de Bataille , avec toute leur Artillerie. Les Anglois avoient qu'ils perdirent cinq mille hommes dans cette Bataille qui se donna le neuvième Septembre. Mais ils disent que la perte des Ecoissois fut de dix mille hommes. Ceux-ci prétendent qu'il n'y en eut que cinq mille de tuez de chaque côté. Mais ils avoient que leur perte fut très-considérable , par le nombre de Seigneurs & d'Officiers de leur Nation , qui périrent dans ce Combat , au lieu que les Anglois ne perdirent personne de marque. Le Roi Jacques ne parut plus depuis la Bataille. Les Anglois crurent avoir trouvé son Corps percé de deux coups , sur un monceau de morts , & ils le firent mettre dans un cercueil de plomb , sans oser pourtant entreprendre de l'enterrer , parce qu'il étoit mort excommunié. Mais les Ecoissois prétendoient que ce n'étoit pas le corps de leur Roi. Ils disoient qu'avant le Combat , il avoit fait prendre des armes , semblables aux siennes , à cinq hommes qui étoient de sa taille , & que le Corps que les Anglois prenoient pour celui du Roi , étoit celui d'un nommé *Elphiston* qui lui ressembloit beaucoup. Cependant ils ne pouvoient dire ce que le Roi étoit devenu. Il se trouvoit bien quelqu'un qui disoit l'avoir vû passer la Tweede à cheval , depuis la Bataille. Mais comme elle ne finit qu'à l'entrée de la nuit , on ne pouvoit gueres compter sur ce témoignage. Ce fut-là pourtant le fondement du bruit qui se répandit qu'il n'étoit pas mort. Quelques-uns soupçonnerent qu'il avoit été tué en se retirant du combat , par un Seigneur nommé *Alexandre Hums* , ou par ses Vassaux. Mais ce fait ne fut jamais bien prouvé. Quoiqu'il en soit , on n'a jamais sçû positivement , si le Corps que les Anglois trouverent sur le Champ de Bataille étoit celui du Roi ou d'un autre. Cependant Henri , supposant que celui qui étoit en son pouvoir étoit le véritable Corps de Jacques IV , écrivit au Pape , pour lui demander la permission de le faire porter à Londres,

HENRI
VIII.
1513.
Il rejette
ce Conseil.

Bataille de
Flodden, où
Jacques est
défait &
tué.

Les Anglois
croient
avoir trou-
vé son
Corps, & le
font porter
à Londres.

Henri de-
mande au
Pape la per-
mission de

HENRI & de le faire inhumer dans l'Eglise de Saint Paul. Leon X. répondit par un
VIII. „ Bref, dans lequel il disoit, „ qu'on lui avoit exposé de la part du Roi d'An-
1513. „ gleterre, que dans le Traité conclu entre le feu Roi d'Ecosse & Henri VII,
faire en- „ & renouvelé avec Henri VIII, le premier s'étoit soumis à l'Excommunica-
terrer „ tion s'il venoit à le violer, & que néanmoins il n'avoit pas laissé de rompre
Jacques „ la Paix : qu'à cause de cela, il avoit été déclaré excommunié, par le Cardinal
en terre „ Archevêque d'Yorck, en vertu d'un pouvoir de Jule II. Qu'il étoit mort
sainte. „ dans un combat, sans avoir été absous : mais qu'à cause de la Dignité Roya-
Réponse „ le, & de la proximité du sang, le Roi d'Angleterre demandoit la permis-
du Pape. „ sion de le faire inhumer en terre sainte. A ces causes le Pape trouvoit à pro-
Aff. Publ. „ pos de lui accorder sa demande, considérant que, comme on le disoit, &
T. XIII. „ comme il étoit à croire, peu de momens avant sa mort, Jacques avoit don-
pag. 385. „ né quelque signe de repentance, tel qu'il pouvoit en donner en l'état où il se
29. Nov. „ trouvoit : que pour cet effet il commettoit l'Evêque de Londres, ou tel autre
 „ Evêque qu'il plairoit au Roi de nommer, pour faire des perquisitions sur ce
 „ sujet, & s'il trouvoit que Jacques eût donné quelque marque de repentance
 „ avant sa mort, il lui donnoit pouvoir de l'absoudre : que néanmoins, cette
 „ Absolution ne serviroit à autre effet, que pour le pouvoir faire enterrer en ter-
 „ re sainte. De plus, il ordonnoit à l'Evêque d'enjoindre au Roi d'Angleter-
 „ re, de faire quelques penitences au nom du Roi défunt. „

Remarque
sur ce Bref.

Entre plusieurs remarques qu'on pourroit faire sur ce Bref, je me bornerai à une seule. C'est qu'il n'y avoit point de déclaration de Guerre entre Jacques & Henri, avant la Lettre du premier datée le 16. de Juillet & reçue le 12. d'Août, ni aucune hostilité commise avant le 22. d'Août que Jacques entra en Angleterre. Ainsi on ne peut pas dire que le Roi d'Ecosse eût rompu la Trêve avant ce tems-là. Cependant, il meurt le 9. de Septembre excommunié par le Cardinal d'Yorck, qui étoit alors Ambassadeur à Rome. De tout cela il me semble qu'on peut inférer, que le Cardinal avoit excommunié ce Prince sans connoissance de cause, sans entendre ses raisons, & apparemment sur une simple Lettre de Henri qui pouvoit lui avoir écrit, que le Roi d'Ecosse avoit dessein de rompre la Paix. Je dis qu'il avoit simplement dessein de rompre la Paix, puisqu'il n'y avoit point d'apparence que depuis le 22. d'Août que Jacques entra en Angleterre, jusqu'au 9. de Septembre, jour de sa mort, le Cardinal, qui étoit à Rome, eût pû être informé de la rupture actuelle, & procéder à l'excommunication. Je ne dis rien de la supposition, que Jacques tué sur la place ait donné des marques de repentance, sur tout dans le cas dont ils'agit, où il étoit même incertain, si le corps qu'on vouloit enterrer étoit celui du Roi d'Ecosse. Je passe aussi par-dessus la restriction mise à l'Absolution afin qu'elle ne pût servir que pour enterrer le Prince mort, en Terre sainte, & sur les penitences conjointes à un homme vivant au nom d'un mort. Chacun pourra faire sur cela les réflexions qu'il jugera convenables.

1514.
Intérêts &
desseins des
Souverains.

La situation des affaires de l'Europe étant à la fin de l'année 1513. telle qu'on vient de la voir, il n'est pas étonnant que les desseins & les intérêts des Princes fussent différens de ce qu'ils avoient été au commencement de la même année. Il y a donc quelque nécessité, avant que d'entrer dans le récit des événemens de l'année 1514, de dire quelque chose des dispositions où les principaux Souverains se trouvoient.

Louis.

Loüis XII. brûloit d'envie de recouvrer Genes & Milan. Mais il comprenoit bien que , pour réussir dans ce dessein , il falloit diviser les Alliez , sans quoi il n'y avoit pas même apparence de pouvoir l'entreprendre. Le Pape , l'Empereur , le Roi d'Arragon , & les Suisses , étoient également intéressés à s'y opposer. Cependant , comme ils avoient aussi des intérêts séparés , il jugeoit qu'il ne seroit pas impossible de les détacher les uns des autres , en faisant trouver à chacun à part , ou du moins à quelques-uns d'entr'eux , des avantages aussi grands que ceux qu'ils pouvoient naturellement attendre de leur union. D'ailleurs , il espéroit qu'en traitant avec chacun d'eux en particulier , il feroit naître parmi eux des soupçons & des jalousies qui les porteroient à se hâter de traiter avec lui de peur de se trouver seuls dans l'embarras. Il avoit d'autant plus d'espérance de réussir par cette voye , que la plupart des Princes avec qui il étoit en Guerre n'étoient rien moins que scrupuleux , & qu'ils étoient au contraire très-disposés à sacrifier leurs Alliez à leurs propres intérêts. Ce fut donc à cet artifice que Loüis XII. eut recours , pour se tirer de l'embarras où il se trouvoit. Dès le commencement de l'année 1514. il prit soin de renouer la négociation qu'il avoit entamée touchant le Mariage de la Princesse Renée sa seconde fille avec Charles Archiduc d'Autriche , sachant bien que Maximilien & Ferdinand le souhaitoient également , sur tout aux conditions qu'ils avoient eux-mêmes proposées. Il y fit néanmoins naître des difficultez capables d'entretenir la négociation , sans la rompre entièrement. Le Pape ne put regarder ce projet sans inquiétude. Il ne craignoit pas moins que Milan fut entre les mains d'un petit-fils de l'Empereur & du Roi d'Arragon , que d'y voir rétablir le Roi de France. Son intérêt demandoit que ce Duché demeurât dans la famille des Sforzes. Les Suisses le souhaitoient aussi passionnément. Les Vénitiens y auroient aussi trouvé un grand avantage si un autre intérêt n'avoit prévalu sur celui-là. C'étoit d'obliger l'Empereur à faire la paix avec eux à des conditions équitables. C'étoit pourtant ce qu'ils ne pouvoient espérer sans le secours de la France , & ce secours ne pouvoit s'obtenir qu'en aidant Loüis XII. à recouvrer le Milanois.

Maximilien trouvoit son compte dans la Guerre contre Venise , parce qu'elle lui coûtoit peu. Depuis la Ligue de Cambrai , il avoit toujours été puissamment secouru par la France , ou par l'Espagne , ou , pour mieux dire , il n'avoit jamais fait la Guerre qu'aux dépens d'autrui. Ceux qui s'allioient avec lui étoient nécessairement obligés de lui fournir des troupes ou de l'argent , sans quoi ils pouvoient être assurés qu'il changeroit bien-tôt de parti. Depuis qu'il avoit quitté celui de la France , c'étoient les troupes Espagnoles qui faisoient tout dans la guerre contre Venise , & le Roi d'Arragon , avec toutes ses finesses , n'étoit pas capable d'agir pour lui. Il n'est donc pas étonnant qu'il fût si difficile , quand il s'agissoit de faire la Paix , ou qu'il fit ses efforts pour fomenter les divisions entre les Princes.

Quant au Roi Ferdinand , depuis qu'il s'étoit rendu maître de la Navarre , il avoit intérêt de tenir les affaires embrouillées , & d'entretenir en Italie , les craintes & les espérances des divers partis , afin de se rendre nécessaire , & que la Paix ne pût se faire sans lui. C'étoit par-là qu'il tâchoit d'empêcher Loüis de penser à la Navarre , & qu'il espéroit d'en venir enfin à un Traité

Du Roi
d'Arragon,

HENRI
VIII.
1514.

qui lui laissoit la possession tranquille de sa conquête. Par cette raison, il jouïoit toutes sortes de personages, afin de venir à son but. Tantôt il assistoit l'Empereur contre Venise, tantôt il sollicitoit auprès de l'Empereur, les affaires des Vénitiens. Quelquefois, il incitoit le Pape & les Suisses à ne souffrir point que le Roi de France se rendît maître de Milan; tantôt il offroit son secours à ce même Prince, pour conquérir ce Duché. Ce n'étoit que ruses & artifices qu'il mettoit continuellement en usage pour entretenir une division qui lui étoit avantageuse. Cependant sa politique commençoit à lui manquer. Il étoit tellement perdu de réputation par rapport à la bonne foi, qu'on n'avoit plus aucune confiance en lui. Ce n'étoit que par pure nécessité, ou par l'envie de causer de la jalousie à leurs ennemis, que les autres Souverains faisoient avec lui des Traitez, sur lesquels ils sçavoient bien qu'ils ne pouvoient pas s'assurer.

De Henri
VIII.

Henri VIII. s'étoit glorieusement tiré de sa première campagne. Mais il comprenoit bien qu'il n'étoit redevable de ses heureux succès qu'à la passion de Louis XII. qui avoit négligé la défense de son propre Royaume, pour recouvrer le Milanois où il avoit envoyé ses meilleures troupes. En effet, Henri se reposant sur le Traité de Malines & sur les diversions que ses Alliez devoient faire en diverses Provinces de France, n'avoit mené dans ce Royaume qu'environ vingt-cinq mille hommes; Armée trop foible pour pouvoir lui faire espérer de grands avantages, s'il eût eu en tête toutes les forces de son ennemi. Abandonné qu'il étoit du Pape, de l'Empereur, du Roi d'Arragon, comment se seroit-il tiré d'affaire, si Louis XII. avoit pû se résoudre à remettre son expédition de Milan à une autre fois, & à faire marcher toutes ses troupes en Picardie? Ainsi Henri devoit considérer, & considéroit en effet, qu'il étoit plus redevable de la victoire de Guinegaste, & de la conquête de Terouienne & de Tournai, aux conjonctures du tems, qu'à sa prudence ou à sa valeur. Il étoit donc disposé à se tirer de l'embarras où il s'étoit imprudemment jetté, sans se flatter plus long-tems du secours imaginaire de ses Alliez. Il falloit pourtant faire bonne mine & cacher ses dispositions, afin de tirer de la France, des conditions avantageuses dans un Traité. Tel étoit l'état des affaires, au commencement de l'année 1514. Mais, avant que de parler de celles d'Angleterre en particulier, il est nécessaire de faire voir les mouvemens que se donnoient les Princes intéressés dans les troubles d'Italie, parce que c'étoit alors le point capital, duquel toutes les autres affaires dépendoient.

Affaires
d'Italie.
Guicciardin.

Leon X. tâche de reconcilier les Suisses avec la France.

Leon X. ayant pris l'alarme de la négociation que Louis XII. avoit renouïée avec l'Empereur, touchant le Mariage de Renée sa seconde fille, fit tous les efforts possibles pour reconcilier les Suisses avec la France, afin que Louis en fût moins porté à traiter avec l'Empereur & avec le Roi d'Arragon. Mais il souhaitoit que Louis ratifiât la capitulation de Dijon pour ce qui regardoit le Duché de Milan, & d'un autre côté, il exhortoit les Suisses à se contenter d'une moindre somme que celle qui leur avoit été promise par la Trimouille. C'étoit-là le plan qu'il s'étoit formé pour faire cet accommodement. Enfin, il en étoit venu jusqu'à ce point, que le Roi de France avoit offert une Trêve de trois ans, sans pourtant se départir de ses prétentions sur Milan, & que plusieurs d'entre les principaux des Suisses en étoient

contens. Mais il ne fut pas possible de porter ce Peuple à rabattre quoique ce fût de la capitulation de Dijon. Il mettoit même en délibération, s'il feroit une seconde irruption en France, pour se venger de la violation de ce Traité. Ainsi, les soins du Pape furent inutiles, & les Suisses demeurèrent toujours ennemis mortels de la France.

HENRI
VIII.
1514.

Ferdinand ayant eu avis de ce qui se négocioit en Suisse, craignit d'être laissé seul dans l'embarras, soit que Louis se désistât de ses droits sur Milan, soit que les Suisses acceptassent la Trêve qu'il offroit. Ainsi, sans en rien communiquer à ses Alliez, il dépêcha promptement à Paris *Quintana* son Secrétaire, qui renouvela pour un an, la Trêve avec la France, sur le même pied que la précédente. Seulement par un Article secret, Louis s'engageoit à n'attaquer point le Milanois pendant cette année. Dans la Publication qui se fit en France, de cette Trêve, on n'y fit aucune mention de Milan, Mais Ferdinand la fit publier en Espagne avec cet Article : de sorte que le Public étoit assez embarrassé à sçavoir ce qu'il en devoit croire. Louis ne fit aucune difficulté de prolonger la Trêve, parce qu'il ne pouvoit pas entreprendre d'attaquer Milan & la Navarre, avant que d'avoir fait la Paix avec l'Angleterre. D'ailleurs, il étoit bien aisé que le Public crût que la Trêve qu'il venoit de prolonger avec le Roi d'Arragon, pourroit être suivie de la Paix.

Ferdinand
prolonge
la Trêve
avec Louis
XII.

Cette conséquence étoit assez naturelle, & vrai-semblablement, ce fut ce qui porta Henri à penser sérieusement à la Paix. Mais d'un autre côté, Louis fut sur le point d'en recevoir un grand préjudice, en ce que le Pape, pour lui rompre ses mesures par rapport au Milanois, travailla de tout son pouvoir à procurer la Paix entre l'Empereur & la République de Venise. Il souhaitoit sur toutes choses, que les François ne remissent jamais le pied en Italie. C'étoit-là l'intérêt de son Siège, & de toute l'Italie, & le sien propre. Pendant que les François avoient occupé le Milanois, l'Italie avoit toujours été en troubles, les Papes avoient été moins considérés qu'auparavant & les Florentins avoient conservé leur liberté. C'étoient-là d'assez fortes raisons pour faire souhaiter au Pape, qu'ils n'y rentraissent jamais. D'ailleurs, il avoit formé pour l'établissement de sa Maison des projets auxquels leur voisinage pouvoit mettre des obstacles. Un grand moyen pour parvenir à son but, étoit de priver Louis XII. du secours des Vénitiens, ce qui ne pouvoit manquer d'arriver, s'il étoit possible de trouver quelque expédient pour faire leur Paix avec l'Empereur. Dès l'année précédente, les Vénitiens pressés par l'Armée Espagnole, avoient consenti à prendre le Pape pour Arbitre, & l'Empereur l'avoit accepté. Mais, depuis ce tems-là, on n'avoit point travaillé à cet affaire. Immédiatement après que Ferdinand eut renouvelé la Trêve avec Louis XII. le Pape craignant que la Paix ne se conclût entre ces deux Monarques, aux dépens du Duché de Milan, tâcha de renouer la négociation entre l'Empereur & les Vénitiens. Il sçavoit bien que si elle réussissoit, ce seroit en vain que le Roi de France attendroit du secours de la République pour faire la conquête de Milan. Enfin, à force de sollicitations, il obtint qu'elles deux Parties passassent un compromis, par lequel elles lui donnoient pouvoir de régler les conditions de la Paix comme il le jugeroit à propos. Néanmoins, par un Ecrit signé de sa propre main, il promit de ne prononcer point de Sentence qu'avec le consentement de l'une & de l'autre.

Le Pape
travaille à
faire la Paix
entre l'Em-
pereur &
Venise, qui
le font Ar-
bitre de
leurs diffé-
rends.

HENRI
VIII.
1514.
Difficultez
de la Paix.

Sentence
du Pape
provision-
nelle,

rejetée par
les Véniti-
ens.

Parlement
en Angle-
terre.
Myl. Herbers.

Le Comte
de Surrey
est fait Duc
de Nor-
folck.

*1. Aff. Publ.
T. XIII. pag.
389.*

1. Janvier.
Charles
Brandon,
Duc de Suf-
folck.

Marguerite
de Claren-
ce Comtesse
de Salisbu-
ri.

Thomas
Wolfsey est
fait Evêque
de Lincoln,
Pag. 390.

& Adminis-
trateur de
l'Evêché de
Tournai.
Page 584.

Cette Paix étoit extrêmement difficile à faire, parce que la Guerre se con-
tinuant toujours dans l'Etat de Venise & dans le Frioul, le moindre succès
étoit capable de faire hausser ou baisser les prétentions des Parties. Quand
les Vénitiens se sentoient pressés, ils vouloient bien consentir que l'Empe-
reur gardât *Verone*; mais alors Maximilien vouloit aussi avoir *Vicence*, *Padoüe* & *Trevise*. Quand ses affaires alloient mal, il vouloit bien leur aban-
donner ces trois Places; mais alors ils ne pouvoient se résoudre à faire la Paix
sans qu'il leur rendît *Verone*. Ainsi le Pape, voyant que les divers succès de
la Guerre mettoient des obstacles perpétuels à l'accommodement qu'il pro-
jettoit, donna une Sentence provisionnelle, par laquelle il ordonnoit, que
les deux Parties poseroient les armes; que l'Empereur mettroit en dépôt,
entre ses mains, *Vicence* & tout ce que les Espagnols tenoient dans les terri-
toires de Padoüe & de Treviso; que les Vénitiens en feroient de même à
l'égard de Creme & qu'ils payeroient comptant à l'Empereur cinquante
mille ducats; mais que cet Accord provisionnel seroit sensé nul si les deux
Parties ne jugeoient pas à propos de le ratifier, & que, si elles en étoient
contentes, il s'engageoit à prononcer une Sentence définitive dans un an.
Les Vénitiens ne jugerent pas à propos de ratifier cette Sentence, étant per-
suadez qu'en l'état où leurs affaires se trouvoient, une Trêve leur étoit beau-
coup plus préjudiciable que la continuation de la Guerre. Ainsi, les soins
du Pontife furent inutiles. Telle étoit la situation des affaires d'Italie pen-
dant l'année 1514. Il faut voir présentement ce qui se passoit en Angleterre.

Henri, étant de retour de sa glorieuse campagne, ne pensa d'abord qu'à
la joye & aux divertissemens. Il ne laissa pourtant pas de faire assembler le
Parlement le 3. de Janvier. Mais il ne s'y fit rien de fort important par
rapport aux affaires publiques. Avant la fin de cette Séance, le Roi don-
na au Comte de Surrey le titre de Duc de Norfolck, que son Pere avoit
porté & qu'il avoit perdu avec la vie dans la bataille de Bosworthen combat-
tant pour Richad III. Par ce changement, Thomas Howard fils-aîné du
nouveau Duc devint Comte de Surrey. Charles Brandon Vicomte de Lisle,
l'un des Favoris, fut aussi honoré du titre de Duc de Suffolck & Charles
Sommerfet, de celui de Comte de Worcester. Marguerite d'Yorck, fille du
Duc de Clarence frere d'Edouard IV, obtint aussi le titre de Comtesse de
Salisbury comme Héritiere du Comte de Warwick son Frere à qui Henri
VII. avoit fait couper la tête.

Il y avoit déjà quelques mois que Thomas Wolfsey étoit premier Ministre,
sans avoir reçu d'autres marques particulieres de la faveur de son Maître. Mais
ce Favori n'étoit pas homme à s'oublier soi-même. L'Evêché de Lincoln étant
devenu vacant, il fit en sorte que le Roi le demanda pour lui au Pape qui s'é-
toit rendu maître des collations de tous les Evêchez, par des réserves antici-
pées. Peu de tems après, Louis Guillard, Evêque de Tournai, ayant négligé
de se rendre à son Evêché depuis que cette Ville étoit au pouvoir du Roi
d'Angleterre, le Pape voulut bien supposer qu'il avoit abandonné & en fit
Thomas Wolfsey Administrateur, tant pour le temporel que pour le spiri-
tuel. Ce fut-là, tout d'un coup & presque en même tems, une grande aug-
mentation de revenus pour le nouveau Favori. Leon X. n'attendant pas
beaucoup ni de l'Empereur, ni du Roid'Arragon, jugeoit aisément qu'il pour-
roit

roit avoir besoin du Roi d'Angleterre. C'étoit pour s'acquiescer sa protection, qu'il avoit disposé des Evêchez de Lincoln & de Tournai en faveur de Wolsey, pour le mettre dans ses intérêts, par des présens qui ne lui coûtoient rien. Mais après avoir contenté le Favori, il falloit aussi témoigner par quelque marque de distinction l'estime qu'il avoit pour le Maître. Ce fut dans cette vûë qu'il lui envoya une épée & un bonnet benits le jour de Noël, dont les Papes ont accoutumé de faire présent aux Princes ou aux Généraux qui ont remporté quelque victoire signalée sur les ennemis de l'Eglise.

Pendant que le Pape, l'Empereur & le Roi d'Arragon, travailloient à faire réussir leurs projets, Louis XII. n'oublioit pas ses propres affaires. Parmi tous ses ennemis, il n'y en avoit point qui lui causât tant d'inquiétude que le Roi d'Angleterre, par deux raisons principales. Premièrement, Henri étoit jeune, avide de gloire, riche en argent comptant, & ayant de plus dans son Parlement, des ressources assurées, principalement quand il étoit question de faire la Guerre à la France. En second lieu, la diversion qu'il pouvoit faire & qu'il faisoit actuellement en Picardie, par le moyen de Calais, rendoit inutiles tous les projets que Louis pouvoit faire en Italie. Par là, il tenoit les forces de la France tellement séparées les unes des autres, qu'il étoit comme impossible qu'elles pussent s'entre-secourir en cas d'accident. Ainsi, le grand intérêt du Roi de France étoit, de s'ôter cette épine du pied, sans quoi il ne pouvoit entreprendre de reconquerir Genes & Milan. C'étoit aussi à cela qu'il travailloit très-sérieusement, depuis la fin de la dernière Campagne, par le Ministère de *Louis d'Orléans* Duc de Longueville, qui avoit été fait prisonnier à la bataille de Guinegaste. C'étoit cet Ambassadeur secret qui, dans les fréquentes conversations qu'il avoit avec Henri, travailloit peu à peu à lui défilier les yeux en lui faisant voir le peu de fond qu'il pouvoit faire sur ses Alliez, & en lui faisant toucher au doigt les artifices dont ils s'étoient servis pour le faire tomber dans leurs pièges. Henri en étoit persuadé; mais, selon les apparences, il apprit bien des choses qu'il ne sçavoit pas auparavant. Quoiqu'il en soit, ces conversations produisirent enfin cet effet, que Henri fit entendre au Duc, qu'il étoit porté à faire la Paix, pourvu que ce fût à des conditions raisonnables. Louis XII. en ayant été informé, ordonna au Duc de Longueville de négocier secrettement cette affaire, & de tâcher de pénétrer quelles étoient les véritables intentions du Roi d'Angleterre. Vraisemblément, Henri serint ferme pendant quelque tems, sur les droits qu'il prétendoit avoir sur tout le Royaume de France, & particulièrement sur la Guyenne & sur la Normandie, ce qui faisoit craindre au Duc que sa négociation n'eut pas un heureux succès. Cependant, pour porter Henri à rabattre un peu de ses prétentions, le Duc eut ordre de lui demander la Princesse Marie sa sœur pour le Roi son Maître qui avoit perdu Anne de Bretagne sa Femme, au commencement de cette année. Cette négociation secrète, à laquelle il n'y avoit que Thomas Wolsey, Evêque de Lincoln, qui fût admis, se continua quelque tems sans avancer beaucoup à cause des demandes excessives de Henri. Enfin, dans une Conférence particuliere que le Roi lui-même eut avec le Duc de Longueville, il se délista tout à coup, de ce qu'il y avoit de plus dur dans ses demandes, & lui fit entendre,

HENRI
VIII.
1514.

Le Pape en-
voye à Hen-
ri, une épée
& un bon-
net benits.

Louis XII.
fait propo-
ser la Paix à
Henri.
Myt. Herbert.

HENRI
VIII.
1514.

entendre , sans plus de détour , à quelles conditions la Paix se pourroit conclurre , ajoutant qu'il étoit entièrement résolu de s'en tenir-là. Voici une Lettre que le Roi écrivit à Wolfey , de sa propre main , après cette Conference , où l'on voit , quelle étoit sa dernière résolution.

Lettre du
Roi à Wol-
sey au sujet
de la Paix.
A⁷. Publ. T.
XIII. p. 403.
5. Mai.

MYLORD DE LINCOLN, je me recommande à vous , & vous fais savoir que j'ai parlé avec le Duc , qui craignoit autant qu'il ait jamais craint , que l'affaire ne réussit pas. Cependant , en continuant notre Conference , nous en sommes venus à parler plus rondement de nos affaires , de sorte qu'enfin , je me suis ouvert à lui de cette manière. Puisque le Roi votre Maître recherche si honnêtement mon amitié & le Mariage de ma Sœur , je vous assure que , mon honneur sauf , je suis très-content de convenir avec lui pourvu que ses offres soient raisonnables. Mais il me semble qu'il n'est pas possible d'établir une ferme amitié entre nous si elle ne doit durer que jusqu'à la fin du paiement de l'argent , ni même jusqu'alors , à moins qu'il n'y ait une bonne somme payée comptant. Si votre Maître désire le Mariage , je ne vois pas comment il se peut faire convenablement , à moins que nous ne convenions en même tems , que notre amitié durera pendant nos deux vies , & un an après , afin d'ôter toute occasion de soupçons & de jalousies des deux côtes. Votre Majesté peut donc obtenir & mon amitié & ma Sœur en Mariage , à cette condition qu'il me payera cent mille écus tous les ans , & à sa considération , je n'insisterai point sur une somme comptant ; mais je me contenterai de cela pour toutes prétentions. Que si votre Maître considère quel grand héritage il me retient , & combien mon amitié lui peut être avantageuse pour ses affaires d'Italie , je ne crois pas qu'il refuse cette condition.

J'ai ensuite ajouté , Assûrément , je ne vois pas comment une amitié conclûe pour un certain nombre d'années , peut durer au-delà du terme du paiement , parce que ce paiement étant fait , nous en viendrons infailliblement à de nouvelles demandes qui nous empêcheront l'un & l'autre de vivre en repos , & enfin à une rupture que je ne souhaite pas. Je ne connois donc point d'autre moyen pour l'éviter , sinon que votre Maître me recompense en quelque manière pour ce qu'il me retient , & que je ne puis abandonner sans donner lieu à mes Sujets de me mépriser , & de murmurer contre moi , & de plus , que notre amitié dure pendant nos vies , & un an après. Si nous convenons de cet Article , il peut s'assûrer qu'il aura contentement sur le Mariage , & sur toute autre chose que je pourrai faire pour lui , sauf mon honneur. Je lui ai dit encore , que si je pouvois avec honneur , lui demander moins , je le ferois de bon cœur , voyant qu'il est si porté à souhaiter mon amitié & le Mariage de ma Sœur ; mais qu'absolument une moindre demande seroit contre mon honneur , & que mes Sujets n'en seroient pas contents.

Mylord , j'ai ajouté encore , que s'il croyoit que nous pussions convenir sur ce pied-là , je consentois qu'il traitât avec vous sur le détail des Articles qui peuvent regarder l'amitié & le Mariage , pour ne pas perdre du tems , en attendant que nous pussions avoir une entière assûrance sur ce sujet.

Le Duc m'a dit sur cela qu'il ne pouvoit pas donner une réponse positive à ma proposition , mais que la trouvant raisonnable , il ne doutoit nullement que

Le Roi son Maître ne l'acceptât. Sur cette espérance, je souhaite que vous commenciez à mettre par écrit le reste des Articles, aussi-tôt qu'il sera possible. Adieu.

HENRI
VIII.
1514.

Ecrive de la propre main de votre
affectionné Maître

H. R.

Quoique cette Lettre soit sans datte, on peut, par diverses conjectures, présumer qu'elle fut écrite dans le mois de Juin 1514.

Louïs XII. ayant été informé de la dernière résolution du Roi d'Angleterre, conçut de grandes espérances de la Paix. Il y avoit pourtant deux Articles qui lui faisoient de la peine. Le premier étoit de payer cent mille écus tous les ans, comme une compensation des prétentions que Henri avoit sur le Royaume de France. C'étoit en quelque maniere reconnoître la justice de ses droits, & lui payer une espece de tribut, à quoi il ne pouvoit se résoudre. L'autre Article regardoit Tournai qu'il souhaitoit de ravoir, & dont pourtant Henri ne parloit point dans sa proposition. Mais à l'égard de celui-ci, il y avoit un obstacle qu'il n'étoit pas aisé de surmonter. C'est que Wolsey y étoit intéressé. Il ne suffisoit pas de gagner Henri par des flatteries, ou en lui donnant une somme d'argent à la place de Tournai; il falloit encore dédommager le Favori de la perte d'un Evêché, qui lui portoit un revenu très-considérable. Ce fut donc pour tâcher de convenir sur ces deux Articles, que Louïs envoya des Ambassadeurs en Angleterre. Il choisit pour cette négociation, *Jean de Selve* Premier Président de Rouen, & *Thomas Bohier*, à qui du Bellai donne le titre de Général de Normandie, & le Roi, dans sa Commission, celle de Chevalier Général de France. Cependant les deux Rois convinrent d'une cessation d'armes pendant la durée du Traité.

Louïs trouve des difficultés aux conditions proposées par Henri.

Il envoya des Ambassadeurs en Angleterre. *Act. publ. Tom. XIII. pag. 405. 29. Juillet.*

Il fut plus facile aux Ambassadeurs de France de faire changer à Henri sa dernière résolution sur le premier Article, que d'en obtenir la restitution de Tournai. La raison en est évidente. C'est que dans le premier Article, il n'y avoit que le Roi seul d'intéressé, au lieu que dans le second, il s'agissoit proprement de l'intérêt du Ministre. Cependant puisque Henri se résolvait à faire la Paix avec la France, Tournai ne pouvoit plus lui être d'aucune utilité, & une somme d'argent lui auroit été sans doute plus avantageuse que la conservation de cette Place. Mais Wolsey comprenoit bien, qu'aussi-tôt que Tournai seroit entre les mains du Roi de France, il ne pouvoit que perdre l'Administration de l'Evêché. Ainsi la négociation des Ambassadeurs sur ce point-là fut entièrement infructueuse. Il n'en fut pas de même à l'égard de la pension de cent mille écus que Henri avoit demandée. Ils trouverent le moyen de le faire contenter d'une somme d'un million d'écus, y compris les sept cens quarante-cinq mille écus contenus dans le Traité d'Esclaples; mais dont, à la vérité, il y avoit une partie, quoique peu considérable, de payée. L'Ambassadeur d'Espagne qui résidoit à Londres fit tous les efforts possibles pour intervenir dans cette négociation. Mais Henri ne vou-

On convient d'une Trêve. Henri refuse de rendre Tournai.

Il se contente d'un million d'écus.

Henri ne souffre point que l'Ambassadeur d'Es-

HENRI
VIII.
1514.
paigne se
mêle dans
le Traité.
Trois di-
vers Traitez
signez à
Londres.

lut jamais le permettre, sçachant bien qu'il n'avoit pour but que d'y mettre des obstacles. Les Commissaires des deux Rois étant convenus de tous les Articles, les Traitez furent signez le 7. d'Août.

Il y en avoit trois separez. Le premier regardoit seulement le renouvellement de l'Alliance entre la France & l'Angleterre. Le second étoit sur le Mariage de la Princesse Marie avec Louïs XII. Le troisieme sur le payement du million. Comme ces Traitez ont servi de fondement à plusieurs autres qui ont été faits dans la suite, il est nécessaire d'en rapporter la substance, du moins pour ce qui regarde les Articles les plus importants.

I. T R A I T É

*de Paix & d'Amitié entre LOUIS XII. & HENRI
VIII. conclu à Londres le 7. d'Août 1514.*

Art. pub.
T. XIII. p.
413.

QUE l'Amitié entre les deux Rois dureroit jusqu'à un an après la mort de l'un d'eux. Que le Successeur du premier mourant feroit sçavoir, dans l'année, à l'autre Roi, s'il vouloit prolonger ce Traité, ou en faire un nouveau.

Que toutes les Charges & Impositions mises depuis 52. ans par l'un des deux Rois, au préjudice des Sujets de l'autre, seroient abolies.

Que par les attentats qui seroient commis de part ou d'autre contre cette Paix elle ne seroit point censée rompue.

Qu'aucun des deux Rois ne donneroit ni protection ni azile aux Rébelles de l'autre.

Par les 14, 15, & 16. Articles les deux Rois se promettoient mutuellement du secours en trois cas différens, sçavoir 1. pour la défense mutuelle de leurs Etats; 2. pour recouvrer les terres que d'autres Princes leur retenoient; 3. en cas que l'un des deux Rois fût attaqué à l'occasion de ce Traité, & qu'il attestât sur son honneur, que c'étoit pour cette cause. Dans chacun de ces cas, les Conditions étoient différentes. Mais dans le dernier ils se promettoient reciproquement du secours, quand même l'assaillant seroit Parent, Ami, ou Allié de l'un d'eux seulement, ou de l'un & de l'autre.

Louïs comprenoit dans le Traité, comme ses Alliez, le Pape, les Suisses, & le Roi d'Ecosse. De la part de Henri, étoient nommez le Pape, Bologne, toutes les Villes du Patrimoine de Saint Pierre, l'Archiduc d'Autriche, & les Suisses.

L'Ecosse n'étoit comprise dans le Traité, qu'à condition que les Ecossois ne commettroient aucun acte d'hostilité contre l'Angleterre, après le 25. de Novembre.

Que le Traité seroit ratifié & juré par les deux Rois, & confirmé par le Parlement d'Angleterre, & par les Etats Généraux de France.

Que chacun des deux Rois travailleroit de son côté, à obtenir du Pape une Sentence d'Excommunication contre celui des deux qui violeroit la Paix.

II. TRAI-

II. TRAITÉ

*pour le Mariage de LOUIS XII. avec la
Princesse MARIE*

QUE le Mariage seroit contracté par Procureurs, & par paroles de présent, dans dix jours après la datte de ce Traité.

Que le Roi d'Angleterre envoyeroit à ses dépens, la Princesse sa Sœur à Abbeville, & que le Roi de France l'épouseroit quatre jours après son arrivée.

Que Marie auroit en dot quatre cens mille écus, dont deux cens mille seroient comptez pour bagues & joyaux, & que le cas de repetition avenant, Louïs ne seroit obligé de restituer que les bagues & joyaux, qui seroient cent-sez monter à la somme de deux cens mille écus.

Qu'à l'égard de l'autre moitié montant à deux cens mille écus, Henri la payeroit par le moyen d'une quittance de pareille somme en déduction d'un million à quoi le Roi de France s'obligeoit par un Traité à part.

Que le Doüaire de la future Reine seroit aussi grand que celui qui avoit été assigné à Anne de Bretagne, ou à aucune autre Reine de France.

Que la mort de Louïs avenant, Marie jouïroit de son Doüaire sa vie durant, & qu'il lui seroit permis de demeurer en France ou en Angleterre.

III. TRAITÉ

pour le Payement d'un million d'écus.

PAR ce Traité Louïs XII. reconnoissoit, que par celui d'Estaples Charles VIII. s'étoit engagé à payer à Henri VII. ou à ses Successeurs la somme 745000. écus, & que lui-même s'étoit obligé à payer les arrérages de cette somme.

De plus, que Charles Duc d'Orléans son Pere, par une obligation du 7. de Mars 1444. avoir reconnu devoir certaine somme à Marguerite de Sommerfet ayeule de Henri VIII.

Que ces deux sommes n'étant pas encore payées, Louïs s'engagoit à payer au Roi d'Angleterre ou à ses Successeurs, un million d'écus, *tant pour les arrérages dûs des deux sommes susdites, que pour la bonne affection qu'il lui portoit, & afin que leur amitié en fût plus ferme.*

Que le payement de ce million se feroit par le moyen de cinquante mille livres Tournois, que Louïs feroit compter au Roi d'Angleterre, de six mois en six mois jusqu'à l'entier payement.

C'est ainsi que cette Guerre, qui avoit été entreprise sous un prétexte de

HENRI

VIII.

1514.

La Prin-

cesse Marie

proteste

contre son

engage-

ment avec

Charles

d'Autriche.

*Act. Publ.**T. XIII. p.*

409.

30. Juillet.

Myl. Herbert.

Religion & pour la gloire de Dieu, finit par un Traité, où il n'étoit parlé, ni de la Religion, ni du Pape, ni de l'Eglise.

D'un autre côté, quoique la Princeſſe Marie eût été ſolennellement fiancée avec Charles d'Autriche, Louis XII. & Henri VIII. ne firent aucune difficulté ſur ce ſecond Mariage, & ne daignerent pas même demander la diſpenſe du Pape pour délier Marie de ſon premier engagement. Seulement, quelques jours avant la ſignature du Traité, Marie déclara, en préſence d'un Notaire & de quelques témoins, qu'elle avoit été forcée à donner ſa foi au Prince de Caſtille, Archiduc d'Autriche. Que de plus, ce Prince ayant promis de l'épouſer par Procureur, & par paroles de préſent, dès qu'il auroit atteint ſa quatorzième année, avoit manqué à ſa parole. Elle ajoutoit encore, qu'elle ſçavoit de bonne part, que les Conſeillers & Conſidens du Prince de Caſtille lui inſpiroient, autant qu'il leur étoit poſſible, de la haine contre le Roi d'Angleterre ſon Frere. Ce fut ſur ces allégations, que les deux Rois, ſe rendant Juges d'une cauſe qui étoit, ſans difficulté, du reſſort du Pape, trouverent bon que le Mariage fût accompli.

Remarque
ſur le troi-
ſième Trai-
té.

Il y a encore une autre obſervation à faire ſur le troiſième Traité. C'eſt qu'encore qu'Henri eût déclaré au Duc de Longueville, comme on l'a vû dans ſa Lettre à Wolſey, qu'il ne pouvoit faire la Paix, à moins que le Roi de France ne lui payât une penſion annuelle de cent mille écus, comme une compenſation de l'héritage qu'il lui retenoit, on trouva le moyen de le contenter avec beaucoup moins. Tout ſe réduiſit à un engagement de Louis XII. de lui payer un million d'écus, dont les deux tiers étoient déjà dûs avant le Traité. De plus, afin qu'on ne pût pas regarder cet engagement comme une compenſation des droits, que le Roi d'Angleterre pouvoit avoir ſur le Royaume de France, comme Henri l'avoit prétendu, il fut dit dans le Traité, en termes expreſs, que c'étoit en payement des arrérages de la ſomme de ſept cents mille écus, dûe au Roi d'Angleterre, par le Traité d'Eſtaples, d'une autre ſomme dûe par le feu Duc d'Orléans à Marguerite ayeule du Roi, & enfin, pour la bonne affection que Louis avoit pour Henri. Par-là on faiſoit évanouiſſir le principal fondement, ſur lequel Henri avoit établi ſa demande d'une penſion de cent mille écus, demande qu'il avoit d'abord regardée comme devant être la baſe du Traité, ainſi qu'on l'a vû dans ſa Lettre à Wolſey. On peut donc aſſurer, que Henri ne fut pas moins duppé par le Roi de France dans le Traité de Paix, qu'il l'avoit été par le Pape, par l'Empereur, & par le Roi d'Arragon, dans celui qui l'avoit engagé à la Guerre. Ce n'étoit pas qu'il entendit mal ſes intérêts, puis qu'il paroît par ſa Lettre, qu'il comprenoit très-bien la conſéquence de ſa demande, A quoi donc peut-on attribuer ſa facilité, qu'aux inſinuations de ſon Premier Miniſtre qui certainement ne péchoit pas par ignorance. Vraiſemblablement, Louis XII. avoit trouvé le moyen de mettre Wolſey dans ſes intérêts. On verra encore mieux dans la ſuite, que ce Miniſtre étoit bien plus attentif à ſes propres avantages qu'à ceux de ſon Maître, lorsqu'ils ſe trouvoient en oppoſition, & qu'il ne perdoit aucune occaſion de ſ'enrichir.

Mort du

Cardinal de

Bambridge.

Myl. Herbert.

Pendant que Wolſey étoit occupé avec les Ambaſſadeurs de France à la Négociation de la Paix, le Cardinal Bambridge, Archevêque d'Yorck, mourut à Rome le quatorzième de Juillet. Le même jour, le Cardinal Jule

de

de Medicis, qui fut ensuite Pape sous le nom de Clement VII, en donna la nouvelle au Roi, & lui fit sçavoir qu'il avoit obtenu du Pape, qu'il ne disposeroit point de l'Archevêché d'Yorck, avant que de sçavoir son intention. Sur cela le Roi demanda cet Archevêché pour Thomas Wolsey, ce qui lui fut incontinent accordé. Ce Ministre étoit alors dans un si haut degré de faveur, qu'il dirigeoit absolument toutes les affaires du Roi qui avoit pour lui une estime & une affection extrêmes. On peut présumer qu'en ce même tems, il rendoit de bons services à Louis XII, puisqu'on voit dans le Recueil des Actes Publics, diverses Lettres que ce Monarque lui écrivoit qui commençoient par ces termes obligeans, *Monsieur d'Yorck, mon bon ami.*

Les mois d'Août & de Septembre furent employez aux préparatifs du Voyage de la nouvelle Reine de France, à la solennisation du Mariage par Procureurs, en France & en Angleterre, & aux Ratifications des Traitez. Ensuite Marie fut conduite à Abbeville avec une nombreuse suite de Seigneurs & de Dames, & le Mariage y fut consommé le neuvième d'Octobre.

Pendant que la Paix entre la France & l'Angleterre se négocioit à Londres, le Pape, l'Empereur, & le Roi d'Arragon n'oublioient rien de ce qu'ils croyoient capable d'y mettre des obstacles. Ils comprenoient bien qu'elle ne pouvoit se faire qu'à leur préjudice, & que le fardeau de la Guerre tomberoit sur eux. Ils craignoient même qu'Henri ne se ligât contre eux avec la France; Leon X. avoit écrit à Henri pour le solliciter à faire la Paix, & cependant, quand il la vit sur le point d'être conclue, il auroit souhaité, qu'il n'eût eu aucun égard pour ses exhortations. Ainsi, afin de traverser la Négociation de Londres, autant qu'il lui étoit possible, il proposa une nouvelle Ligue au Roi de France, dans la pensée que cela seroit capable de ralentir son ardeur pour la Paix avec l'Angleterre. Mais comme Louis tarda quinze jours à lui répondre, il craignit d'être laissé seul, & par cette raison, il se hâta de conclure une Ligue défensive avec le Roi d'Arragon, mais pour un an seulement.

D'un autre côté, Ferdinand craignant que Louis, après avoir fait la Paix avec l'Angleterre, n'allât attaquer la Navarre, lui offroit son secours pour faire la Conquête de Milan. Mais Louis le connoissoit trop bien, pour pouvoir prendre quelque confiance en lui. Enfin, l'Empereur & Ferdinand voulant, à quelque prix que ce fût, l'empêcher de conclure avec l'Angleterre, lui envoyèrent leur consentement en bonne forme, pour le Mariage de Renée sa seconde Fille, avec Charles d'Autriche leur Petit-Fils. Dans le même tems, Maximilien ratifia la Trêve d'un an que Ferdinand avoit conclue avec la France. Mais tout cela fut inutile. Ils eurent même la mortification d'apprendre qu'ils n'étoient, ni l'un ni l'autre, compris dans le Traité conclu à Londres; marque évidente du peu de cas que Henri faisoit de leur amitié. Malgré tout cela, ils feignirent tous deux d'être très-contens de cette Paix, quoique, dans le fond du cœur, ils en eussent un chagrin extrême.

Tout le monde s'attendoit que le Roi de France étant délivré de la Guerre avec les Anglois, voudroit infailliblement recouvrer Genes & Milan. Le Pape en étoit si persuadé, qu'il lui écrivit pour l'exhorter à cette expédition, quoique dans le même tems il fit tous ses efforts pour lui rompre ses mesures, par un accommodement entre l'Empereur & les Vénitiens. Il envoya même

HENRI
VIII.
1514.
Art. Publ. T.
XIII. p. 404.
Wolsey est
fait Arche-
vêque
d'Yorck.
Pag. 413.

Pag. 439.
455.

Le Mariage
de Louis
XII. avec
Marie est
consommé.

Leon X.
proposant
une
nouvelle
Ligue au
Roi de
France.

Il en fait
une avec
Ferdinand.

Efforts inu-
tiles de
l'Empereur
& de Fer-
dinand
pour empê-
cher la Paix.

Guicciardini.

Le Pape tâ-
che d'amu-
ser Louis.
XII.

HENRI VIII. 1514. à Venise *Pierre Bembo*, qui fut depuis Cardinal, pour y disposer les Vénitiens. Mais ceux-ci craignant que le Pape ne leur tendit un piège, pour détacher le Roi de leur Alliance, l'en informèrent incontinent, & par-là, il lui rendirent le Pontife très-suspect.

Il forme de
grands pro-
jets pour sa
Maison.
Sardi,
Guicciardin,

Leon X. formoit en ce tems-là de grands projets en faveur de *Julien de Medicis* son Frere. Son dessein étoit de se rendre maître de Ferrare & d'Urbain, & de joindre ces deux Etats à Parme, à Plaisance, à Reggio, & à la Ville de Modene, qu'il venoit d'acheter de l'Empereur, afin d'en former un seul Etat pour ce Frere, dont il vouloit faire un grand Prince. On prétend même, qu'il avoit en vûë d'y joindre le Royaume de Naples, & qu'il s'étoit ligué avec les Vénitiens, pour en faire la Conquête. Mais comme il comprenoit bien que le Roi de France ne tarderoit pas long-tems à faire l'entreprise du Milanois, il gardoit beaucoup de ménagemens avec lui, de peur de faire un ennemi d'un Prince, qui, s'il se mettoit en possession de Milan, pouvoit mettre de grands obstacles à l'exécution de ses projets. Cependant, Louis n'étant pas content du Pape, le pressoit de se déclarer, voulant sçavoir positivement, s'il devoit le regarder comme ami, ou comme ennemi. Leon, qui comprenoit assez son but, l'amusoit de belles paroles, sans pourtant se déterminer, parceque son dessein étoit de régler sa conduite, sur les événemens que la Guerre qu'il prévoyoit alloit produire. Cela n'empêchoit pas que Louis XII. ne travaillât avec ardeur aux préparatifs nécessaires pour son expédition en Italie, où il avoit dessein d'aller en personne, au commencement du Printems. Mais pendant qu'il pensoit aux moyens de faire passer un secours à la Tour de la Lanterne, qu'il possédoit encore à Genes, & par le moyen de laquelle il espéroit de se rendre Maître de la Ville, il reçut la nouvelle qu'elle avoit été rendue par Capitulation, & que les Genoïs l'avoient incontinent rasée. Cela ne fut pourtant pas capable de le faire désister de ses desseins sur l'Italie.

Louis XII.
se prépare à
passer en
Italie.

Il perd la
Tour de la
Lanterne à
Genes.

Affaires
d'Ecosse.
Buchanan.
Myl. Herbert.

Avant que de finir l'année 1514, il ne sera pas inutile pour la suite de rapporter en peu de mots ce qui se passoit en Ecosse, pendant cette année. Jacques IV. avoit laissé deux Fils, dont l'aîné, qui portoit le même nom que lui, n'avoit pas encore deux ans accomplis. Par un Testament qu'il avoit fait avant qu'd'aller en Campagne, il avoit laissé la Régence du Royaume après sa mort à la Reine sa Femme, Sœur de Henri VIII, pendant qu'elle demeureroit en viduité. Les Etats s'étant assembles au commencement de l'année 1514, ne balancerent pas à reconnoître pour Roi Jacques V. Fils-aîné du défunt. A l'égard de la Régence, il y auroit eu sans doute de grandes contestations, si la perte de la Bataille de Flodden n'avoit fait craindre aux Ecossois, que le Roi d'Angleterre ne voulût profiter de l'avantage qu'il avoit sur eux. On n'avoit jamais vû en Ecosse de Reine Régente, & cela seul auroit été capable de faire rejeter cette clause du Testament du feu Roi. Mais on espéra que la Reine obtiendrait du Roi son Frere, qu'il laissât en repos un Pais dont elle avoit le Gouvernement. On ne fut point trompé dans cette espérance. La Reine ayant été déclarée Régente, & ayant écrit au Roi son Frere, pour le prier de ne pas troubler la Minorité du jeune Roi son Neveu, Henri répondit généreusement qu'il étoit également disposé à la Paix ou à la Guerre, & qu'il laissoit aux Ecossois le choix de l'une ou de l'autre.

La Reine
Donnaitière
& Régente.

Après

Après cette Déclaration, vraisemblablement l'Ecosse seroit demeurée tranquille, sous la Régence de la Reine, si cette Princesse ne se fût pas remariée quelques mois après. Elle choisit pour son Epoux, *Archibald Douglas*, Comte d'Angus, l'un des plus grands Seigneurs d'Ecosse, & par ce second mariage, elle remplit le Royaume de trouble & de confusion. Comme par le Testament du feu Roi, elle ne devoit avoir la Régence que pendant sa viduité, il fut question de nommer un Régent, ou Viceroi en sa place. Douglas son Epoux faisoit tous ses efforts pour lui faire continuer la Régence. Il disoit qu'il n'y avoit point d'autre moyen pour conserver la Paix avec l'Angleterre, & que d'ailleurs Henri se trouveroit engagé à soutenir la Reine sa Sœur, en cas que quelqu'un entreprît de la troubler. Mais cette dernière raison faisoit un effet tout contraire à celui que le Comte en attendoit, dans ceux qui craignoient sa trop grande élévation. Ils comprenoient bien, qu'étant mari de la Régente, il seroit toujours soutenu du Roi d'Angleterre, & que, par son secours, il se mettroit en état d'acquiescer plus d'autorité qu'ils ne lui en souhaitoient. *Alexandre Hums*, Gouverneur de tout le Pais situé au Nord du *Frieth*, étoit le Chef de ceux qui s'opposoient à la Régence de la Reine. C'étoit un homme fier & hautain, qui ne pouvoit souffrir de supérieur. Pendant la vie du feu Roi, il avoit été Gouverneur des Marches voisines de l'Angleterre, où il avoit commis de si grand excès, que selon l'opinion de plusieurs, de peur d'en être recherché, il avoit tué ou fait tuer Jacques IV, lorsqu'il se retiroit de la bataille de Flodden. Quoiqu'il en soit, Hums employa tout son crédit pour rompre les mesures du Comte d'Angus & de la Reine, & proposa *Jean Duc d'Albanie* pour l'établir Régent. Ce Duc étoit Fils d'*Alexandre Duc d'Albanie*, Frere de Jacques III, qui, pour éviter les persécutions du Roi son Frere, avoit été obligé de se réfugier en France, où il étoit mort. Il y avoit laissé ce Fils, qui s'y étoit marié, & qui s'étant attaché au service de Louis XII. (1), avoit reçu beaucoup de bienfaits de ce Monarque, & acquis une grande réputation. Quoiqu'il n'eût jamais été en Ecosse, il étoit pourtant le plus proche parent du jeune Roi, & Hums eut assez de crédit pour le faire déclarer Régent. Cette résolution étant prise, les Etats lui envoyèrent des Députés pour lui offrir la Régence, & pour le prier de venir au plutôt gouverner le Royaume au nom du Roi. Louis XII. étant mort dans ces entrefaites, François I. qui lui succéda ayant de grandes raisons pour ménager le Roi d'Angleterre, ne voulut point laisser partir le Duc d'Albanie, jusqu'à ce qu'il eût fini ses affaires avec Henri. Cela fut cause que le Régent n'arriva en Ecosse qu'au mois de Mai 1515. Pendant cet intervalle l'Ecosse se trouvant sans Gouverneur, les divisions entre les Grands s'accruent beaucoup, & chacun eut le tems de faire ses cabales, en attendant l'arrivée du Régent.

Le premier jour de l'année 1515. fut le dernier de la vie de Louis XII. Mais la mort de ce Prince ne causa aucun changement dans la situation des affaires du Royaume. Le Duc de Valois, qui lui succéda sous le nom de François I, fit bien voir en ajoutant le Titre de Duc de Milan à celui de Roi de France, qu'il avoit dessein de poursuivre les desseins de son Prédécesseur. Cependant, il ne jugea pas à propos de déclarer ouvertement ses intentions sur ce sujet,

HENRI
VIII.
1514.
Elle se re-
marie &
perd la Ré-
gence.

Le Duc
d'Albanie
est élu Ré-
gent.

1515.
Mort de
Louis XII.
François I.
Roi de
France.

(1) Louis, étant Duc d'Orléans, avoit tué le Pere du Duc, dans un Tournoi.

HENRI
VIII.

1515.

La Reine
veuve de
Louis XII.
épouse le
Duc de Suffolck.

jet, jusqu'à ce qu'il eût réglé ses affaires tant étrangères que domestiques.

Par la mort de Louis XII. la Reine Marie sa veuve se vit en liberté de disposer d'elle-même, & de suivre en cela les mouvemens de son cœur, plutôt que les vûes politiques du Roi son Frere. Avant son Mariage, elle avoit conçu de l'inclination pour *Charles Brandon* Duc de Suffolck, qui étoit un Seigneur très-accomplí. On prétend même que le Roi lui avoit promis de le lui donner pour époux. Mais Louis XII. étant venu à la traversé, & son Mariage avec ce Prince devant faire le sceau de la Paix entre la France & l'Angleterre, elles étoit vûë dans la nécessité de sacrifier son amour aux intérêts des deux Royaumes. Le Duc de Suffolck ne laissa pourtant pas de l'accompagner en France, quoiqu'il ne fût pas du nombre de ceux qui avoient été nommez pour la conduire. Mézeraí dit que le Duc de Valois, Héritier présomptif de la Couronne de France, faisoit observer de près ce Seigneur Anglois, de peur qu'il ne donnât un Successeur au Roi. Cela fait comprendre que l'inclination de la Reine avoit été assez publique. La mort de Louis XII. étant arrivée peu de mois après son Mariage, la Reine veuve ne jugea pas à propos de s'exposer une seconde fois au risque de se voir livrée à quelqu'autre Epoux qui ne seroit pas de son choix. Henri, soupçonnant son dessein, lui écrivit dès le commencement de Février, pour la prier de ne point passer à d'autres noces sans sa participation. Mais la Reine jugea qu'il seroit plus aisé d'obtenir le pardon du Roi, après la chose faite, que la permission de le faire. Ainsi dès le mois de Mars, environ deux mois après la mort de Louis XII. elle épousa secrètement le Duc de Suffolck. Dès le lendemain, elle en donna connoissance au Roi son Frere par une Lettre, & prenant sur elle-même toute la faute de cette démarche, elle lui fit entendre, qu'elle avoit en quelque maniere forcé le Duc à cette action précipitée. Henri parut d'abord fâché contr'eux : mais sa colère ne fut pas de longue durée. Leur paix étant faite, ils se rendirent auprès de lui, & en furent bien reçus. (1)

Parlement
en Angle-
terre.Divers Sta-
tuts.

Le Parlement étoit alors assemblé, & comme l'Angleterre se trouvoit dans une profonde tranquillité, il ne travailloit qu'à des affaires purement domestiques, auxquelles les Etrangers prennent peu d'intérêt. Il fit pourtant pendant cette Séance trois Statuts qui méritent d'être remarquez. Par le premier, il étoit défendu de transporter hors du Royaume, de la laine sans être travaillée, afin d'encourager par-là les manufactures de Draps. Ce Statut a été souvent renouvelé à cause de son importance, & néanmoins on n'a pu jusqu'à présent trouver de moyen efficace pour empêcher les fraudes qui se commettent sur ce sujet. Le second Statut déclaroit nulles toutes les Lettres Patentes du Roi, s'il y en avoit d'autres antérieures sur le même sujet, dont il ne fût pas fait mention dans les dernières. C'étoit pour empêcher que le Roi ne fût surpris. Le troisième n'étoit pas moins nécessaire. Il arrivoit fort souvent que, sur la fin d'une Séance du Parlement, plusieurs Membres des Communes se retiroient chez eux, dans la pensée qu'il n'y avoit plus rien de considérable à faire. Alors les cabaleurs profitoient de leur absence, pour proposer & pour faire passer des Actes qui, vraisemblablement, auroient été rejetez, si la Chambre avoit été plus nombreuse. Ce Statut ordonnoit donc, que les Députez qui s'absenteroient avant la fin d'une Séance, sans une permission expresse,

(1) Le 12. Mai.

expresse, & enregistrée dans le Journal de la Chambre, perdroient leurs gages. Il faut présentement interrompre, pour quelque tems, le recit des affaires domestiques, pour parler des étrangères qui doivent servir de fondement à ce qui sera dit dans la suite, par rapport à l'Angleterre.

François I. avoit trop d'intérêt au renouvellement de l'Alliance entre la France & l'Angleterre, pour manquer à l'exécution de l'Article du Traité qui portoit que le Successeur du premier mourant des deux Rois feroit sçavoir à l'autre, s'il avoit intention de prolonger le tems de l'Alliance. Dans le dessein qu'il avoit de passer en Italie, pour recouvrer le Duché de Milan, il falloit nécessairement qu'il s'assurât de l'Angleterre. Pour cet effet, vers le milieu du mois de Mars, il envoya au premier Président de Roüen son Ambassadeur à Londres une Commission pour renouveler l'Alliance avec Henri, aussi bien que l'obligation pour le paiement du million, à quoi Louis XII. s'étoit engagé. Cela se fit par un nouveau Traité qui fut signé le cinquième d'Avril & qui étoit entièrement semblable au précédent.

Après toutes les supercheries dont le Roi d'Arragon avoit usé envers Henri, il n'y avoit pas lieu d'espérer qu'une parfaite amitié pût jamais se rétablir entre eux. Néanmoins, Ferdinand, qui ne se rebutoit pas aisément, ne laissa pas d'envoyer au Roi son Gendre un nouvel Ambassadeur pour lui proposer de renouveler leur Alliance. Vraisemblablement, il ne croyoit pas que Henri eût si-tôt oublié les tours qui lui avoient été joüez : mais il lui étoit avantageux qu'on sçût qu'il avoit un Ambassadeur en Angleterre. Cet Ambassadeur arriva dans le mois de Mai ; mais on le laissa morfondre jusqu'au mois d'Octobre, sans l'expédier. Il y a même beaucoup d'apparence qu'il n'auroit jamais réussi dans sa négociation, si les intérêts de Wolfey n'eussent fait changer au Roi la résolution qu'il avoit prise de n'avoir jamais rien à démêler avec le Roi son Beau-pere. Je parlerai plus amplement de cette affaire en un autre endroit.

Pendant que l'Ambassadeur d'Arragon demeurait inutilement à Londres, Henri en avoit deux à Bruxelles, qui ne faisoient pas de plus grands progrès. Il en avoit usé fort cavalièrement avec le jeune Archiduc, en donnant la Princesse sa fiancée à Louis XII. sans lui avoir fait sur ce sujet la moindre civilité. Véritablement, Charles ne s'étoit pas rendu à Calais le cinquième de Mai de l'année précédente, comme il y étoit engagé par le Traité de Lisle ; mais on n'en pouvoit pas inférer qu'il eût renoncé à son Mariage, du moins avant qu'on lui eût fait demander, s'il avoit intention de l'accomplir. Henri craignit donc que ce Prince, qui venoit de prendre en main le Gouvernement des Pais-Bas, & de faire un Traité avec la France, ne pensât à se venger de l'affront qui lui avoit été fait. Ainsi ce fut en vûë de le sonder, ou de prévenir les effets de son ressentiment, qu'il envoya deux Ambassadeurs qui avoient ordre de lui proposer le renouvellement de l'Alliance conclüe autrefois entre Henri VII. & Philippe I. leurs Peres. Mais on laissa ces Ambassadeurs se morfondre à Bruxelles sans leur faire beaucoup d'honneur, & même sans leur donner aucune réponse pendant un assez long-tems.

Les affaires de l'Europe étoient alors dans une situation qui ne permettoit pas au jeune Archiduc de s'engager dans aucun parti. Il falloit, pour pouvoir prendre de justes mesures, attendre le succès de la Guerre que François I.

HENRI
VIII.
1515.

L'Alliance
entre la
France &
l'Angleter-
re, est re-
nouvellée.

Art. Publ.
Tom. XIII.
pag. 476.

Ferdinand
recherche
l'amitié de
Henri.
Ibid. p. 494.

Son Amba-
sadeur est
reçu fort
froide-
ment.

Henri tâche
de se rac-
commoder
avec Char-
les d'Autri-
che.

Ses Amba-
sadeurs sont
mal reçus.

Art. Publ.
Tom. XIII.
p. 496.

François I.
se prépare à
recouvrer
Milan.

HENRI
VIII.
1515.

se préparoit à porter en Italie. Selon les apparences, elle devoit produire des événemens capables de faire changer les intérêts & les projets de la plupart des Souverains. Depuis que François I. étoit parvenu à la Couronne, il faisoit assez entendre que son intention n'étoit pas de laisser Maximilien Sforce jouir tranquillement du Duché de Milan. D'un autre côté, le Roi d'Arragon avoit à craindre pour Naples & pour la Navarre. François I. étoit un jeune Prince plein de courage & d'ambition, & l'on ne pouvoit pas douter qu'il n'eût formé de grands projets. Ainsi tout le monde avoit les yeux sur lui, pour voir de quelle manière il commenceroit son Règne. Il faisoit des préparatifs qui donnoient assez à connoître qu'il avoit quelque grand dessein en tête, & il ne se donnoit pas beaucoup de peine pour cacher que c'étoit Milan qu'il avoit en vûe. Cependant, il prenoit pour prétexte de son armement, l'invasion dont les Suisses avoient menacé la Bourgogne. Mais la Ligue qu'il venoit de renouveler avec Venise, & la proposition qu'il fit à Ferdinand de prolonger la Trêve, pourvû que l'Article secret touchant le Milanois fût annullé, donnoient assez à connoître ses desseins.

Guicciardin.

Ferdinand
forme une
Ligue con-
tre la Fran-
ce.

Tout cela n'empêchoit pas que Ferdinand ne fût dans l'inquiétude. Il craignoit d'être la dupe de François, & que ses préparatifs ne fussent destinez pour la Navarre. Pour prévenir ce danger, il rejetta la proposition que François lui faisoit, & s'en servit en même tems pour porter l'Empereur & les Suisses à se liguier avec lui pour la défense du Milanois, en leur faisant comprendre qu'il n'y avoit plus à douter que le Roi de France ne tournât ses armes de ce côté-là. Pour ce qui regardoit l'Empereur, il n'étoit pas nécessaire de le solliciter beaucoup. Il entroit volontiers dans toutes sortes de Ligues, parce que par là, il trouvoit toujours le moyen de faire ses affaires aux dépens d'autrui. Il y eut plus de difficulté à l'égard des Suisses, parceque la France avoit parmi eux des partisans qui faisoient leurs efforts pour les détourner de cette Ligue. Cependant, ses ennemis l'emporterent à la fin, & la Ligue fut conclûe, entre l'Empereur, le Roi d'Arragon, le Duc de Milan & les Suisses. Ferdinand joua en cette occasion un tour de son métier, comme il lui étoit ordinaire dans tous les Traitez qu'il faisoit. Il persuada aux Suisses que, pour défendre le Milanois, le plus court moyen étoit d'attaquer le Roi de France dans son propre Royaume. Pour cet effet, il voulut bien s'engager à faire une puissante diversion du côté de Fontarabie, pendant que les Suisses attaqueroient la Bourgogne, & que l'Empereur, en continuant la Guerre dans l'Etat de Venise, empêcheroit les Vénitiens de secourir l'ennemi commun. Son but principal étoit de défendre la Navarre, en cas que François I. eût la pensée de tourner ses armes de ce côté-là, & ensuite d'empêcher que ce Prince ne se rendît maître du Duché de Milan. La Ligue qu'il faisoit avec les Suisses servoit également à ces deux desseins. Car si François I. tournoit ses armes vers la Navarre, les Suisses le détourneraient de ce dessein, en faisant irruption dans la Bourgogne. Si au contraire, François pensoit effectivement à la conquête de Milan, les Suisses, comme les plus voisins & les plus intéressés, ne pouvoient se dispenser de secourir ce Duché. Ce que Ferdinand avoit prévu arriva. François ayant fait filer ses troupes vers les Alpes, les Suisses envoyèrent leurs troupes en Italie, où elles se saisirent de deux passages par où seulement on croyoit qu'il étoit possible de pénétrer dans le Milanois.

Il trompe
les Suisses.

François I.
passe en
Italie.

nois. Dès que Ferdinand fut assuré que le Roi de France marchoit vers Milan, il licencia l'Armée qu'il avoit levée pour la défense de la Navarre, laissant aux Suisses le soin de pourvoir à celle du Milanois. L'armée même que Ferdinand avoit en Italie, sous le commandement du Viceroy de Naples, ne fit aucune démarche pour se joindre à eux. L'Empereur se tint à Inspruck sans agir. Leon X, qui étoit aussi entré dans la Ligue, ne leur donna aucune sorte d'assistance. Ainsi les Suisses se trouverent seuls chargés du fardeau de la Guerre, sans même que les autres Alliez leur envoyassent un sou de l'argent qui leur avoit été promis. Mais cela n'est pas étonnant. Les Suisses n'étoient pas plus privilégiés que le Roi d'Angleterre, & tant d'autres Princes à qui Maximilien & Ferdinand avoient joué de semblables tours.

HENRI
VIII.
1515.
Les Suisses
font abandon-
ner de
leurs Alliez

Cependant François I. ayant trouvé le moyen de faire passer son Armée par un endroit qui paroissoit impraticable, les Suisses qui gardoient les passages se retirèrent à Milan, & François I. s'avança aussi vers la même Ville. Quand il en fut assez proche, il offrit aux Suisses une somme d'argent pour les faire retourner dans leur Païs. Cette négociation étoit déjà fort avancée, lorsqu'ils reçurent un renfort de quinze mille hommes de leur Nation. Ce secours les ayant rendus plus fiers, ils résolurent, par les suggestions du Cardinal de Sion, d'aller sur le champ attaquer François I. qui étoit campé à *Marignan*, & qui ne s'attendoit à rien moins. Ils furent battus, & laissèrent dix-mille morts sur le champ de bataille, après quoi ils se retirèrent dans leur Païs, laissant François I. maître de tout le Milanois. Maximilien Sforze, qui s'étoit renfermé dans le Château de Milan, le rendit par capitulation & fut envoyé en France, pour y vivre en simple Particulier.

François I.
gagne la ba-
taille de
Marignan.

Avant que François I. partit pour son expédition, Octavien Fregose avoit mis Genes sous la domination de la France, & au lieu du titre de Doge, il avoit pris celui de Gouverneur pour le Roi.

La ville
de Genes est
mise sous sa
domina-
tion.

Leon X. avoit espéré que François I. ne pourroit jamais entrer en Italie. Il s'étoit joint à la Ligue faite contre lui, mais si secrètement que ce Prince n'en eut aucune connoissance qu'en arrivant à Verceil. Pendant tout le tems qui se passa entre l'arrivée du Roi en Italie, & la bataille de Marignan, le Pape se trouva dans de terribles embarras. Il avoit envoyé une armée dans la Lombardie, comme pour soutenir le Duc de Milan. Mais dès qu'il sut que François I. avoit surmonté les difficultés du passage, il envoya ordre à Laurent de Medicis qui commandoit son armée, de ne commettre aucune hostilité contre les François. En même tems, il faisoit entendre au Roi, que cette armée n'étoit là que pour garder Parme & Plaisance. Cependant comme il n'y avoit encore rien de décidé touchant le Duché de Milan, il n'osoit faire trop d'avances au Roi, de peur de mécontenter les Alliez qui auroient pu se venger si le Roi venoit à être vaincu. Mais après la bataille de Marignan, il ne balança plus à s'accommoder avec lui, & quoiqu'il l'eût grièvement offensé, il ne laissa pas d'en obtenir des avantages qu'il auroit à peine osé espérer, s'il se fût d'abord rangé dans son parti. Les Papes font des Ligues, & entreprennent des Guerres comme Princes Temporels, & quand leurs affaires tournent mal, ils se tirent d'intrigue comme Chefs de l'Eglise, & Vicaires de Jésus-Christ. Quoique la conduite de Leon X. avec François I. eût été telle, qu'il ne méritoit pas beaucoup de ménagement de la part de ce Prince victorieux,

Leon X.
fait sa paix
avec Fran-
çois I.

HENRI
VIII.
1515.

Henri s'en-
gage dans
de nou-
veaux em-
baras.

Causes de
cet engage-
ment.

Grand cré-
dit de Wol-
sey.

il en obtint pourtant tout ce qu'il voulut, & entr'autres choses, l'abolition de la *Pragmatique* que les Papes ses Prédécesseurs avoient jusqu'alors inutilement demandée aux Rois de France.

Quoiqu'Henri n'eût pû entièrement éviter les embûches que le Pape, l'Empereur, & le Roi d'Arragon lui avoient dressées, il s'en étoit pourtant assez heureusement tiré, avec une ferme résolution de ne se laisser plus prendre à leurs pièges. L'affectation de ne faire aucune mention d'eux, dans le Traité qu'il avoit conclu avec la France, avoit bien fait voir qu'il ne faisoit pas beaucoup de cas de leur amitié. Mais il ne fut pas assez heureux pour persister dans cette résolution, puisqu'il ne tint pas à lui qu'il ne s'engageât dans une nouvelle guerre contre la France, moins pour ses propres intérêts que pour ceux d'autrui. Son changement peut être attribué à trois différentes causes. La première est la jalousie qu'il conçut des glorieux succès que François I. avoit eus en Italie. La seconde, pour empêcher l'aggrandissement de ce voisin. La troisième & la principale, l'intérêt de Wolsey son Favori, qui, croyant avoir lieu de se plaindre du Roi de France, vouloit se venger de lui. Les deux premières ne demandent pas une plus grande explication. On sçait assez que les Princes sont sujets à leurs passions comme les autres hommes, & que la jalousie peut les porter à faire des démarches contraires à leurs intérêts. On sçait encore, que la Politique est comme le pivot sur lequel roulent presque toutes leurs actions. Mais en cette occasion c'étoit une Politique bien fautive qui faisoit agir Henri, puisque rien n'étoit plus capable de procurer du repos à l'Angleterre, que l'aggrandissement du Roi de France en Italie. L'explication de la troisième cause demande un plus grand détail.

Thomas Wolsey, Archevêque d'Yorck, étoit premier Ministre & Favori du Roi. Mais ce n'est pas dire assez. Il faut ajouter que ce Ministre gouvernoit si absolument son Maître, qu'il le tournoit du côté qu'il lui plaisoit. Mais il agissoit si adroitement, que le Roi croyoit toujours gouverner par lui-même, lorsqu'il ne faisoit que suivre les inspirations de son Ministre. Wolsey avoit de grandes qualitez pour une personne de sa naissance; mais il avoit aussi de grands défauts. Il étoit vindicatif jusqu'à l'excès, avide de biens & d'honneurs, & d'un orgueil insupportable. Il ne se vit pas plutôt bien établi dans la faveur de son Maître, qu'il chercha les moyens d'éloigner de la Cour tous ceux qui lui donnoient quelque ombrage, par l'estime que le Roi avoit pour eux. Richard Fox Evêque de Winchester son bienfaiteur, les Ducs de Norfolk & de Suffolck qui avoient occupé les premières places dans le cœur du Roi, reçurent tant de mortifications de la part de cet impérieux Prélat, qu'enfin ils prirent le parti de quitter la Cour, pour ne se voir plus exposés à ses insultes. Ce fut au commencement de cette année, que Fox se retira dans son Diocèse. Les deux autres suivirent bien tôt après, & Warham, Archevêque de Cantorbéri, ne se soutint que jusqu'à la fin de la même année. Ces anciens Ministres étant ainsi écartés, Wolsey devint encore plus maître de l'esprit du Roi qui n'avoit plus que lui à consulter dans ses affaires les plus importantes. Le reste du Conseil Privé n'étoit composé que de Créatures du Favori. Tous les Historiens conviennent que l'intérêt de Wolsey étoit l'unique règle des Conseils qu'il donnoit au Roi, & comme

cet

cet intérêt se rapportoit à ses passions dominantes, la vengeance, l'avidité, l'ambition & l'orgueil, il ne faudra pas être surpris, quand on le verra dans la suite, porter son Maître à faire de fausses démarches.

Depuis que François I. étoit sur le trône, il pensoit à retirer Tournai d'entre les mains des Anglois. Il y avoit même eu dès le commencement de l'année une négociation sur ce sujet, mais qui avoit été infructueuse, parce que Henri demandoit, en échange de Tournai, quelques Places au voisinage de Calais, que François n'avoit pas jugé à propos de lui accorder. Mais la plus grande difficulté venoit de Wolsey qui n'avoit garde de conseiller au Roi son Maître de se défaire de Tournai, parce que par-là il auroit lui-même perdu l'administration de cet Evêché & de l'Abbaye de Saint Amand, qui lui portoient un grand revenu. Au contraire, il avoit fortement prié François I. de donner quelque bon Bénéfice à *Louis Guillard* Evêque de Tournai, afin qu'il le laissât jouir paisiblement de son administration. François le lui avoit promis, mais sans intention de lui tenir parole. Bien loin de travailler à lui faire conserver cette administration, il engagea sous main l'Evêque à demander son rétablissement au Pape, & appuya sa demande de tout son pouvoir. Il étoit persuadé que, quand Wolsey ne seroit plus administrateur de l'Evêché, la restitution de Tournai en deviendroit beaucoup plus facile.

Pendant que François I. étoit encore en France, occupé à se préparer pour son expédition d'Italie, le Pape, encore incertain du succès qu'auroit cette entreprise, ne faisoit pas grand cas des sollicitations de l'Evêque. Mais quand il vit ce Prince maître de Genes & entré dans le Milanois, à la tête d'une puissante Armée, il accorda sans balancer, à Guillard, une Bulle par laquelle il le rétablissoit dans son Evêché, & lui permettoit même d'employer l'assistance du bras séculier pour s'en mettre en possession. Cette Bulle qui sacrifioit les intérêts du Roi d'Angleterre & de son Ministre, à ceux du Roi de France & de l'Evêque de Tournai, devoit paroître fort étrange, si la considération du tems & des conjonctures ne faisoit cesser cet étonnement. Leon X. avoit donné un juste sujet à François I. de se plaindre de sa conduite, & il voyoit ce Monarque prêt à rentrer en possession du Milanois, & à conclurre un Traité avec les Suisses pour les renvoyer dans leur País. Il étoit donc de son intérêt de l'appaiser, en lui accordant une grace qu'il souhaitoit avec beaucoup de passion. Cependant Henri se sentit très-offensé de cette Bulle qui rétablissoit, dans l'Evêché de Tournai, un Evêque qui refusoit de lui prêter serment de fidélité, & sur laquelle le Roi de France & l'Evêque de Tournai pouvoient s'appuyer pour exciter une sédition dans la Ville. Il donna donc ordre à son Ambassadeur à Rome, d'en parler fortement au Pape, & de lui représenter les suites que sa partialité pourroit avoir. Leon X. ne pût s'empêcher d'en convenir. Mais dans ce même tems François I. ayant gagné la Bataille de Marignan, & se préparant à lui faire éprouver les effets de son ressentiment, ce n'étoit pas un tems propre à l'irriter davantage, par la révocation de cette Bulle. Tout cela fit assez comprendre à Wolsey, que François I. étoit le véritable auteur du rétablissement de l'Evêque. Cependant le Pape se trouvant embarrassé, prit le parti, sur les oppositions du Roi d'Angleterre, de laisser

HENRI
VIII.
1515.

François I.
veut recou-
vrer Tour-
nai.

Wolsey
craint de
perdre l'E-
vêché.

Le Pape ré-
tablit l'Evê-
que de
Tournai.

HENRI
VIII.
1515.

François
promet son
secours à
Wolsey
pour le fai-
re Cardinal.
Myl. Herbert.

Le Cardi-
nal Hadrian
trahit Wol-
sey,

qui s'en
venge &
fait mettre
Polydore
Vergile à la
Tour.

*Aff. publ. T.
XIII. p. 315.*

Wolsey est
fait Cardi-
nal.

Il persiste
dans le des-
sein de se
venger du
Roi de
Francé.

l'affaire indécise, en la remettant à l'examen de deux Cardinaux, qui vrai-semblablement eurent ordre de n'en pas hâter la conclusion. Pendant ce tems-là, Wolsey se trouvoit dans l'incertitude s'il conserveroit l'Evêché de Tournai. C'étoit précisément ce que le Roi de France demandoit, afin que cette incertitude portât ce Ministre intéressé à chercher quelque expédient pour se dédommager, après quoi il étoit apparent, qu'il ne s'opposeroit plus à la restitution de Tournai. En même tems, afin de conserver son amitié qui lui étoit très-nécessaire, à cause du crédit qu'il avoit auprès du Roi son Maître, il lui promit ses bons offices, pour lui faire obtenir un Chapeau de Cardinal. Wolsey souhaitoit passionnément cette Dignité. Depuis la mort du Cardinal Bambridge, il avoit espéré qu'il pourroit lui succéder dans le Cardinalat, aussi-bien que dans l'Archevêché d'Yorck. Il avoit même employé, pour le solliciter en son nom, le Cardinal *Hadrian de Corneto* qui étoit Collecteur du Pape en Angleterre, & qui faisoit exercer cette charge par Polydore Vergile, avec le titre de Sous-Collecteur. Mais ce Cardinal, au lieu de le servir comme il s'y étoit engagé, lui avoit rendu de mauvais offices. Wolsey en ayant été informé, en fut tellement irrité, que, sous quelque léger prétexte, il fit mettre Vergile à la Tour. Ensuite il fit en sorte que le Roi écrivit au Pape de sa propre main, pour le prier de nommer un autre Collecteur en la place du Cardinal Hadrian. La Lettre du Roi étoit si forte & si passionnée, que le Pape ne jugea pas à propos de lui refuser sa demande. Néanmoins, en lui en donnant avis par un Bref, il ne laissa pas de lui faire entendre, qu'il sçavoit fort bien, que la passion qu'il témoignoit contre le Cardinal Hadrian, lui étoit inspirée par Wolsey. Cependant Polydore Vergile demeura en prison, jusqu'à ce qu'enfin le Cardinal Jule de Medicis, & le Pape même intercédèrent pour lui, par des Lettres du 31. d'Août, & du troisième de Septembre. Comme c'étoit précisément dans le tems que François I. sollicitoit le Chapeau de Cardinal pour Wolsey, celui-ci ne jugea pas à propos de refuser au Pape une chose de si petite conséquence. Ainsi Polydore sortit de la Tour, où il avoit été environ un an. Ce mauvais traitement fut sans doute une des causes qui le portèrent à n'oublier aucune des mauvaises qualitez du Cardinal Wolsey, dans son Histoire d'Angleterre.

Cependant Wolsey ayant enfin obtenu le Chapeau de Cardinal, en fut transporté de joye quand il en reçut la nouvelle par un exprès, que le Roi de France lui envoya pour l'en informer. Mais quoiqu'il en eût toutel'obligation à ce Monarque, ce service produisit dans son cœur bien moins de reconnoissance que l'injure qu'il croyoit en avoir reçue dans l'affaire de Tournai, ne lui avoit causé de chagrin. Il résolut donc, pour se venger, de faire ses efforts pour brouiller le Roi son Maître avec François, & pour le faire entrer dans une nouvelle Ligue contre la France. Par-là, il satisfaisoit trois de ses passions dominantes : son orgueil, en faisant voir à toute l'Europe, que les Souverains mêmes ne l'offensoient pas impunément ; sa vengeance, en causant de grands embarras à François I. & son propre intérêt, en se conservant l'administration de l'Evêché de Tournai. En effet, une rupture entre les deux Rois étoit un moyen sûr, pour empêcher que Guillard ne fût rétabli dans son Evêché. Telle est la cause, que les Historiens marquent comme la principale,

le, du changement qu'on va voir dans la conduite de Henri. La jalousie & la politique peuvent y avoir aussi contribué, mais moins comme de véritables causes, que comme des motifs dont Wolsey se servit pour enflammer le cœur de son Maître. Vraisemblablement, sous prétexte de s'intéresser à la gloire, il lui représenta, qu'il devoit travailler à rabattre l'orgueil du Roi de France, & sçut lui persuader, qu'il étoit dangereux pour l'Angleterre que la France devint trop puissante. Dès qu'il eut mis l'esprit de Henri dans la disposition où il le souhaitoit, il fit sçavoir secrètement à l'Empereur, qu'il ne seroit pas impossible de détacher le Roi son Maître des intérêts de la France. On peut bien penser que Maximilien reçut cette ouverture avec joye. Outre qu'étant sans secours & sans Alliez, il se voyoit peu en état de conserver ses conquêtes en Italie, il sçavoit bien, que, de quelque maniere qu'on voulût traiter avec lui, il faudroit toujours qu'on lui fournit de l'argent. Pendant que Wolsey projettoit de négocier avec l'Empereur, l'Ambassadeur d'Espagne, qui avoit passé plusieurs mois à Londres assez tristement, étoit regardé à la Cour d'un œil beaucoup plus favorable. On commença même à traiter avec lui, pour renouveler l'alliance entre l'Angleterre & l'Espagne, & cette négociation fut terminée le 9. d'Octobre, par un Traité qui ne contenoit pourtant que la confirmation des anciens Traitez d'amitié.

HENRI
VIII.
1515.

Wolsey
traite se-
crettement
avec l'Em-
pereur.
Myl. Herbert.

Henri re-
nouvelle
son alliance
avec Ferdi-
nand.
*Act. Publ. T.
XII I. pag.
520.*

Ambassade
de François
Sforze à
Henri.
Myl. Herbert.

Cependant l'Empereur, voulant profiter de l'occasion qui se présentoit, envoya au Roi un Ambassadeur Milanois, pour lui demander du secours au nom de François Sforze qui étoit en Allemagne, & qui prenoit le titre de Duc de Milan, depuis que Maximilien son Frere avoit cédé ses droits au Roi de France. Quoique par les soins de Wolsey, Henri fût déjà disposé à une rupture avec la France, il semble pourtant qu'il n'étoit pas entièrement déterminé. La demande de François Sforze, ou plutôt de l'Empereur, lui parut d'une si grande importance, qu'il souhaita d'avoir, sur ce sujet, les avis de l'Evêque de Winchester, & des Ducs de Norfolk & de Suffolck, qui pour cet effet furent mandez à la Cour. Le Conseil s'étant assemblé pour délibérer sur cette affaire, le Cardinal Wolsey prit le premier la parole, & fit un discours plein d'emportement contre la France, s'efforçant de faire voir le grand intérêt qu'avoit l'Angleterre de s'opposer à son aggrandissement. L'Evêque de Durham & tous les nouveaux Conseillers appuyerent cet avis de tout leur pouvoir. Mais les anciens firent leurs efforts pour détourner le Roi du dessein de rompre la Paix qu'il avoit depuis peu conclüe avec la France, puisque le nouveau Roi ne lui en avoit donné aucun sujet, & lui conseillerent de tourner plutôt ses armes contre l'Ecosse. Henri, qui étoit déjà prévenu, prit un milieu qui sans doute lui avoit été insinué par son Ministre. Ce fut d'assister secrètement l'Empereur & François Sforze. Cette résolution étant prise, il donna ordre à *Richard Pace*, son Ambassadeur auprès de Maximilien, de traiter avec eux, & afin de faire avancer le Traité, il fit de grosses remises d'argent. Il s'engageoit ainsi peu à peu, sans prévoir qu'il falloit enfin que ses démarches secrètes aboutissent à une guerre ouverte, comme Wolsey le souhaitoit.

Henri as-
semble un
grand Con-
seil sur ce
sujet.

Wolsey
parle con-
tre la Fran-
ce.

Henri
prend le
parti d'assis-
ter l'Empe-
reur en se-
cret,

On trouve, dans le Recueil des Actes Publics, une Pièce, qui fait voir que le Cardinal ne s'oublioit pas lui-même dans les négociations où il étoit employé. C'est une promesse du Secrétaire du Duc de Milan, qui, en vertu d'un

Engage-
ment du
Duc de Mi-
lan envers
d'un Wolsey.

HENRI
VIII.
1515.

*Art. Publ. T.
XIII. pag.
525.*
Ambassade
de l'Empe-
reur à Hen-
ri.

d'un pouvoir exprès du Duc son Maître, s'engageoit à payer au Cardinal, une pension annuelle de dix mille ducats, à commencer du jour que son Maître seroit rétabli dans son Duché. Il est vrai que cet Acte, n'étant ni datté ni signé, ne peut être regardé que comme un modèle de cet engagement; mais il ne prouve pas moins l'humeur intéressé du Cardinal. L'Empereur n'eut pas plutôt appris que Henri étoit disposé de l'assister contre la France, qu'il envoya promptement en Angleterre, *Mathieu Skinner* Cardinal de Sion, pour négocier une Ligue avec lui. C'étoit ce même Prélat qui, peu de tems auparavant, avoit excité les Suisses à donner bataille à François I.

Parlement.
Herbert.

Le Parlement se rassembla le 12. de Novembre. Mais, comme il n'étoit pas encore tems de lui communiquer la résolution que le Roi avoit prise à l'égard de la France, il n'y fut point parlé de guerre ni d'aucune affaire étrangère. L'Assemblée du Clergé qui se tenoit en même tems, fit réponse au Pape touchant la demande d'un Subside extraordinaire qui lui avoit été faite, sous prétexte d'une guerre apparente contre les Turcs. Cette réponse contenoit que la dernière guerre entreprise contre la France, à la sollicitation de Jule II, pour la défense de l'Eglise, avoit épuisé le Clergé qui ne se trouvoit pas en état d'accorder de nouveaux Subsidés: que de plus, par un Décret du Concile de Constance, le Pape ne pouvoit rien imposer sur le Clergé, sans l'approbation d'un Concile Général.

Le Clergé
refuse un
Subside au
Pape.

Orgueil du
Cardinal
Wolsey.
Herbert.

Pendant que le Clergé d'Angleterre tâchoit aussi de se défendre contre les oppressions de la Cour de Rome, il voyoit s'élever dans son propre Corps comme un nouveau Pape, auquel il prévoyoit qu'il résisteroit encore plus difficilement qu'à celui de Rome, parce qu'il étoit appuyé du Roi. C'est de Wolsey dont je veux parler. Depuis que ce Prélat fut revêtu de la Dignité de Cardinal, il devint encore plus vain, plus orgueilleux, & plus impérieux qu'il n'avoit été auparavant. Il ne marchoit plus qu'avec un train de Prince, toujours accompagné d'une foule de Domestiques, & faisant porter devant lui, comme une espèce de trophée, le Chapeau de Cardinal, qu'il faisoit mettre sur l'Autel, quand il entroit dans la Chapelle du Roi. Ce fut le premier Ecclesiastique en Angleterre, qui porta des habits de soye, & qui fit mettre de l'or sur les harnois de ses Cheveaux. Enfin il n'y avoit rien dont il ne s'avisât pour se distinguer. Tout le monde étoit si scandalisé de son orgueil, qu'on ne pouvoit se lasser d'en parler avec indignation. Mais personne n'osoit en ouvrir la bouche devant le Roi, depuis que le vieux Evêque de Winchester, ayant voulu lui en toucher quelque chose, en avoit été si mal reçu, que, peu de tems après, il avoit pris le parti de se retirer dans son Diocèse. L'Archevêque de Cantorbéri n'étoit pas moins choqué que les autres de voir l'Archevêque d'Yorck affecter ainsi une si grande distinction. Mais ce qui l'offensoit encore plus, c'étoit de voir porter devant le Cardinal la Croix d'Yorck, quoiqu'il fut dans la Province de Cantorbéri. J'ai parlé ailleurs de ce différend entre les deux Archevêques, qui, après avoir causé de violentes querelles, n'avoit pu être terminé que par des défenses très-expresses du Roi aux Archevêques d'Yorck, de faire porter la Croix devant eux, dans l'autre Province. Mais Wolsey, qui se croyoit bien au-dessus de ses Prédécesseurs, se mit en état de renouveler la querelle, en méprisant ces défenses. Warham, qui étoit un homme paisible, comprit aisément, que,
quand

quand même il voudroit entreprendre de l'empêcher, il n'y réussiroit pas, parce que Wolsey étoit maître absolu de l'esprit du Roi. Ainsi, pour n'avoir pas continuellement cet objet devant ses yeux, il pria le Roi de lui permettre de se démettre de la Charge de Grand Chancelier, & de se retirer dans sa maison. Cela lui fut incontinent accordé, & le même jour le Roi donna le Grand Sceau au Cardinal Wolsey. Selon les apparences, il n'avoit causé tant de mortifications à Warham, que pour l'obliger à quitter sa Charge dont il désiroit d'être lui-même revêtu. Pour soutenir l'éclat de sa Dignité avec plus de faste qu'aucun autre n'eut fait avant lui, le Roi le combloit tous les jours de nouveaux bienfaits, en lui donnant des Prébendes, des Garde-nobles d'enfans mineurs, & autres choses de cette nature qui augmentoient sans cesse ses revenus. Outre l'Archevêché d'Yorck & la Charge de Chancelier, il tenoit à ferme à vil prix les Evêchez de Bath & Wells, & de Heréford possédez par des Italiens demeurans à Rome. Mais cela ne suffisoit pas pour contenter son avidité: Il faut présentement, avant que de sortir de l'année 1515, dire un mot des affaires d'Ecosse dont la connoissance est nécessaire pour bien entendre les événemens qui seront rapportez dans la suite.

Alexandre Duc d'Albanie, qui avoit été déclaré Régent en 1513, n'arriva en Ecosse qu'au mois de Mai 1515. Il trouva ce Royaume plein de factions & de divisions, & cela lui fit comprendre que l'administration dont il se chargeoit, lui causeroit bien des embarras. Mais ce qui l'inquiétoit le plus étoit, que le Roi d'Angleterre n'avoit que trop de part à ce qui se passoit en Ecosse, & qu'il fomentoit ces divisions de tout son pouvoir. Sous prétexte que l'Ecosse avoit demeuré quelque tems sans Régent, Henri VIII. en qualité d'Oncle du jeune Roi, avoit pris le titre de Protecteur d'Ecosse, & en vertu de ce titre, ses Ambassadeurs à Rome demandoient au Pape les Bénéfices de ce Royaume, & les faisoit remplir de ses Créatures. Mais dès que le Duc d'Albanie fut arrivé en Ecosse, il écrivit au Pape, au nom du jeune Roi, une Lettre très-vigoureuse pour se plaindre de l'attentât du Roi d'Angleterre, & de la condescendance de la Cour de Rome sur ce sujet. Il mêla même dans sa lettre des menaces au Pape, de ne s'adresser plus à lui pour quoi que ce fût, s'il n'apportoit un prompt remède à ce mal.

Le Duc d'Albanie, quoi qu'Ecossois d'origine, étoit étranger en Ecosse d'où le Duc son Pere s'étoit retiré en 1483. Comme il souhaitoit, au commencement de sa Régence, de s'instruire de l'état du Royaume, il s'adressa malheureusement à *Hepburn* Evêque de Murray, homme passionné & vindicatif, qui en prit occasion de se venger de ses ennemis. Ce Prélat, étant Prieur du Monastere de Saint André, avoit été élu Archevêque de la même Eglise au commencement de ce Regne. Mais il s'étoit vu obligé de céder cet Archevêché à *Forman* Evêque de Murray qui se trouva muni d'une Bulle du Pape. Cependant *Forman* n'auroit jamais osé faire valoir cette Bulle, s'il n'avoit été soutenu par *Alexandre Hums*, homme puissant de qui j'ai parlé ci-devant. Par le crédit & l'autorité de ce Seigneur, *Forman* avoit été installé à Saint André, après avoir cédé l'Evêché de Murray à *Hepburn*, & s'être engagé à lui payer une certaine pension. *Hepburn*, voyant qu'il se présentoit une belle occasion de se venger, fit au Régent un tel portrait de *Hums*, que lorsque celui-ci alloit à la Cour, il y étoit regardé d'un très-mauvais

HENRI
VIII.
1515.

Il est fait
Grand
Chancelier
à la place de
Warham.
Aff. Publ. T.
XIII. pag.
529.
22. Decem-
bre.
Le Roi le
comble de
bienfaits.
Ibid. p. 530.

Affaires
d'Ecosse.
Buchanan,
Herbert.

Aff. Publ. T.
XIII. pag.
516.
3. Juillet.

HENRI
VIII.
1515.

œil. Hums, qui étoit extrêmement fier & hautain, voulant faire sentir au Régent qu'on ne le méprisoit pas impunément, se tourna du côté de la Reine Douairière, & lui ayant persuadé que le Roi son Fils étoit en danger, il conseilla de l'emmener en Angleterre. Ce complot étant venu à la connoissance du Régent, il se rendit à l'improviste à Sterling où il s'assura de la personne du jeune Roi. Mais afin d'ôter à ses ennemis tout prétexte de donner une mauvaise explication à cette démarche, il prêta au Roi un nouveau Serment de fidélité, & commit la garde de son éducation, à trois personnes sans reproche.

Alexandre Hums & Guillaume son Frere, voyant que leur complot étoit découvert, se sauverent promptement en Angleterre où la Reine & le Comte d'Angus son Epoux les suivirent bien-tôt après. A cette nouvelle, le Régent envoya des Ambassadeurs à Henri, pour justifier sa conduite, & en même tems, il sçut si bien négocier avec les fugitifs, qu'il leur persuada de retourner en Ecosse. Mais la Reine se trouvant enceinte, se vit obligée de s'arrêter à *Hartbottel* en Northumberland, où elle accoucha d'une fille qui fut nommée *Marguerite*. Les suites de cette affaire seront rapportées en un autre endroit.

1516.
Mort de
Ferdinand
Roi d'Arra-
gon.

La mort du Roi Ferdinand qui arriva au mois de Février 1516. rompit les mesures que le Cardinal Wolsey commençoit à prendre, pour engager tout l'Europe dans une guerre contre la France. Ainsi, malgré les projets de ce Cardinal, Henri se vit obligé de demeurer en repos, parce que les intérêts des autres Princes ne se trouverent pas conformes aux siens, ou plutôt à la passion de son Ministre. Mais quoique l'Europe demeurât paisible pendant quelque tems, il sera pourtant nécessaire de rapporter dans chaque année de cette Paix, la disposition des affaires des principaux Etats, afin de faire connoître la source des guerres suivantes.

Naissance
de Marie
fille de
Henri.

Il ne se passa rien de considérable en Angleterre au commencement de l'année 1516. que la naissance d'une Princesse que la Reine mit au monde le 18. de Février, à laquelle on donna le nom de *Marie*. Le Cardinal Wolsey, qu'on nommoit communément le Cardinal d'Yorck, toujours attentif à ce qui lui pouvoit procurer quelque avantage, fit faire cette année une recherche rigoureuse de ceux qui avoient manié les deniers du Roi. La plupart furent épargnez. Mais on châtia rigoureusement ceux qui n'eurent pas l'adresse de se rendre le Ministre favorable.

Charles
d'Autriche
succede à
Ferdinand.

Mayerne,
Hist. d'Espag.
Mézerai.

Affaires
d'Espagne.

Après la mort de Ferdinand, le Royaume d'Arragon venoit naturellement à *Jeanne* sa fille-aînée qui étoit déjà Reine de Castille. Cependant, cette Princesse se trouvoit hors d'état de gouverner ses Royaumes, à cause de l'égarement de son esprit, qui avoit obligé le Roi son Pere à la tenir enfermée. Ainsi l'administration de ces deux Royaumes & de toutes leurs dépendances ne pouvoit être disputée à Charles d'Autriche fils-aîné de Jeanne & Souverain des Pais-Bas. Mais comme ce Prince se tenoit en Flandre, Ferdinand avoit laissé par son testament la Régence d'Arragon à *Alphonse* son Fils naturel, Evêque de Sarragossè, & celle de Castille, au Cardinal Ximenès, en attendant que Charles vint lui-même prendre le Gouvernement. Cependant lorsque Ximenès voulut se mettre en possession de la Régence de Castille, *Adrien Florent* Docteur en Théologie, qui faisoit les affaires du Prin-

Prince d'Aùtriche en Espagne, produisit des Lettres Patentes de son Maître, par lesquelles il étoit établi Régent de ce Royaume. Mais Ximenès refusa de le reconnoître en cette qualité, prétendant que Charles n'avoit pû nommer un Régent, avant que d'avoir été reconnu pour Gouverneur. Ce différend fut pourtant accommodé par cet expédient, que les ordres seroient signez de tous les deux. Mais le Cardinal ne laissa au Docteur que le seul nom de Régent & en fit seul toutes les fonctions. Cependant Charles prit le titre de Roi de Castille, du consentement des Etats de ce Royaume. Mais les Arragonnois, plus jaloux de leurs privileges que les Castillans, refuserent de lui donner le titre de Roi d'Arragon, pendant que Jeanne sa Mere étoit en vie. Il y avoit même dans ce Royaume-là, un parti qui soutenoit, que Jeanne elle-même ne pouvoit pas prétendre à la Couronne d'Arragon, parce que les femmes en étoient exclues par les Loix du Païs, & que par cette raison, Charles ne pouvoit pas tirer de sa Mere, un droit qu'elle n'avoit pas. Mais d'autres prétendirent que l'exclusion donnée aux femmes par les Loix du Païs, ne portoit aucun préjudice à leurs Descendans mâles. C'étoit, à peu près, le même cas qui étoit autrefois arrivé en France, dans le différend entre Edoüard III, & Philippe de Valois. Je ne m'engagerai pas plus avant dans le détail des affaires d'Espagne. Ce que je viens d'en dire suffit pour faire comprendre la nécessité où Charles se trouvoit d'aller en ce Païs-là, & combien il auroit été dangereux pour lui, de s'engager dans une guerre contre la France, au commencement d'un regne qui étoit encore si mal établi. Aussi ce Prince ne négligea rien pour renouveler les Traitez de Paix & d'alliance tant avec la France qu'avec l'Angleterre, sauf à prendre d'autres mesures quand ses affaires se trouveroient dans une autre situation. Un peu avant la mort du Roi d'Arragon, il avoit, en qualité de Souverain des Païs-Bas, renouvelé l'alliance avec l'Angleterre, par un nouveau Traité qui s'étoit conclu à Bruxelles le 24. de Janvier de cette même année. Environ un mois après, Henri, qui avoit en tête de former une Ligue contre la France, donna ordre à son Ambassadeur de traiter avec Charles sur ce sujet. Mais la mort de Ferdinand changea tellement la face des affaires, qu'il fallut que Henri se contentât d'une simple Ligue défensive dont je parlerai tout à l'heure, après que j'aurai rapporté le succès d'une expédition que l'Empereur fit en Italie.

Ce n'étoit pas sans raison que Maximilien avoit embrassé avec promptitude l'occasion que le Cardinal Wolsey, lui avoit offerte de faire la guerre à la France. Il n'y avoit plus d'apparence qu'il put conserver ses conquêtes dans l'Etat de Venise, depuis que François I. s'étoit rendu maître du Milanois, & qu'il avoit joint ses forces à celles des Vénitiens. D'ailleurs il ne pouvoit plus attendre du secours du Pape, qui venoit de s'accommoder avec François. Quant à l'armée Espagnole qui s'étoit retirée à Naples, il n'étoit pas facile de la faire revenir, puisqu'il falloit nécessairement qu'elle traversât l'Etat de l'Eglise. D'un autre côté la mort du Roi Ferdinand avoit changé l'état des affaires, & achevé de ruiner les espérances de l'Empereur. Bien loin que le nouveau Roi de Castille pensât à faire la guerre à la France, il avoit au contraire un grand intérêt de maintenir la Paix avec ce Royaume, afin d'avoir le tems de s'établir en Espagne. Ainsi l'Empereur, contre sa méthode ordinaire, se vit obligé d'agir seul, pendant cette année, dans l'espé-

HENRI
VIII.
1516.

Expédition
de l'Empe-
reur contre
Milan.

Guicciardin.

Mézerei.

HENRI
VIII.
1516.

rance de broüiller les affaires d'une telle maniere , que d'autres Potentats fussent enfin contraints de se liguier avec lui. Il avoit déjà touché de l'argent du Roi d'Angleterre , & le Cardinal Wolfey lui faisoit espérer encore de plus grandes sommes. Avec ce secours il assembla une armée d'environ vingt mille hommes , Allemans ou Suisses , & se rendit au mois de Mars dans l'Etat de Venise , pendant que les Vénitiens , assistez d'un Corps de troupes Françoises commandées par Lautrec , étoient occupez au Siège de Brescia. A son approche les François & les Vénitiens leverent le Siège , & après avoir fait semblant de vouloir lui disputer les passages des rivières , ils se retirèrent à Milan pour éviter une bataille. Ainsi l'Empereur s'approcha de Milan sans beaucoup d'obstacle.

La consternation des François fut si grande , qu'il s'en fallut peu qu'ils n'abandonnassent & la Ville & le Duché pour se retirer en France. Si l'Empereur avoit fait la diligence qu'il pouvoit faire , il les auroit sans doute obligez à exécuter cette résolution. Mais s'étant amusé trois ou quatre jours inutilement , il n'arriva devant Milan que dans le tems que les François recevoient la nouvelle que dix mille Suisses des Cantons alliez de la France venoient à leur secours , & qu'ils n'étoient éloignez que d'une journée.

L'arrivée de dix mille Suisses à Milan , causa une égale consternation dans les deux partis. Les François qui regardoient ces troupes comme un secours assuré , se trouverent dans un étonnement extrême quand ils apprirent , qu'elles ne vouloient point absolument combattre contre les Suisses qui étoient dans l'armée de l'Empereur. Ceux-ci de leur côté , demandoient leur paye , avec une audace qui faisoit craindre à Maximilien que ce ne fût un prétexte pour s'empêcher d'en venir aux mains avec leurs Compatriotes nouvellement arrivez à Milan. Il n'avoit point d'argent à leur donner , & il craignoit que les François n'en eussent trop pour les corrompre. Ainsi tout à coup , lorsqu'on s'y attendoit le moins , il prit le parti de se retirer , après quoi , n'ayant point d'argent pour payer son armée , elle se débanda d'elle-même.

L'Empereur feint de vouloir céder l'Empire à Henri.

Ce coup étant manqué , l'Empereur se vit réduit à faire de nouvelles tentatives pour engager le Pape , le Roi d'Angleterre , le nouveau Roi de Castille son Petit-Fils , dans une Ligue contre la France. Mais ce dessein n'étoit pas facile à exécuter. Le Pape avoit des intérêts particuliers qui ne lui permettoient pas de rompre ouvertement avec François I. Le Conseil de Charles étoit trop habile pour consentir que ce Prince s'engageât à suivre la passion de son Ayeul , dans un tems où il falloit nécessairement qu'il allât en Espagne , pour y prendre possession de ses Royaumes. Ainsi toute la ressource de l'Empereur consistoit dans les secours qu'il pouvoit attendre du Roi d'Angleterre. Mais comme il n'y avoit aucune apparence que Henri voulût entreprendre une guerre dont il lui faudroit faire toute la dépense , Maximilien s'avisa d'une ruse pour l'entretenir dans les bonnes dispositions où il étoit à son égard , ou du moins pour en tirer quelque argent. Ce fut de témoigner à *Robert Wingfield* Ambassadeur d'Angleterre auprès de lui , qu'il étoit las du fardeau de l'Empire , & qu'ayant une estime toute particuliere pour le Roi son Maître , il avoit dessein de s'en démettre en sa faveur. Pour cet effet , il le chargea d'écrire au Roi , que , s'il vouloit se rendre à Trêves , il y assembleroit une Diète , pour y régler cette grande affaire , & qu'après cela , il offroit

offroit de l'accompagner à Rome, pour lui faire recevoir la Couronne Impériale. De plus, il lui faisoit espérer qu'il lui céderoit tous ses droits sur le Duché de Milan, & qu'il lui aideroit à en faire la conquête. Henri n'eut pas beaucoup de peine à comprendre dans quelle vûë Maximilien lui faisoit une semblable proposition. C'est pourquoi il écrivit à son Ambassadeur de remercier l'Empereur de ses bonnes intentions, & de le prier de remettre l'exécution de ce projet à un tems plus convenable, lorsque les François seroient chassés d'Italie. Cependant pour récompenser sa bonne volonté, il lui fit tenir quelque argent, en s'excusant sur la négligence d'un Banquier Genoïs, de ce qu'il ne lui avoit pas envoyé tout ce qu'il lui avoit promis.

Pendant que l'Empereur cherchoit à causer des embarras à la France, François I. formoit de nouveaux projets. Il avoit bien lieu d'être content de sa glorieuse campagne qui en peu de tems lui avoit fait recouvrer le Duché de Milan. Cependant la mort de Ferdinand lui ayant donné de nouvelles espérances, il forma le dessein de se rendre maître du Royaume de Naples, dans la pensée que le nouveau Roi d'Espagne seroit peu en état de se défendre, avant que d'être bien établi dans ses Royaumes. D'ailleurs, il croyoit avoir tellement attaché le Pape à ses intérêts, par le Traité de Bologne qu'il ne doutoit point qu'il ne trouvât en lui tous les secours nécessaires pour cette entreprise, le regardant comme son meilleur ami. Mais il connoissoit mal Leon X. Ce Pontife ne souhaitoit nullement que les François se rendissent plus puissans en Italie, & s'il témoignoit au Roi qu'il étoit dans ses intérêts, ce n'étoit que pour l'empêcher de s'opposer aux projets qu'il avoit lui-même formés en faveur de sa propre Maison. L'invasion que l'Empereur fit cette année dans le Milanois, interrompit l'exécution du projet que François I. avoit formé contre Naples, & ce qui arriva dans la suite, lui en fit perdre entièrement la pensée. Cependant le désir qu'il avoit témoigné de s'emparer de ce Royaume, donna lieu à une Ligue défensive qui se fit contre lui vers la fin de cette année, & dont je parlerai tout à l'heure, après avoir dit encore un mot des affaires d'Italie.

Leon X. ne se fut pas plutôt raccommode avec François I. qu'il dépouilla le Duc d'Urbain de son Duché sous un prétexte frivole, & en investit *Laurent de Medicis* qui prit dès-lors le titre de Duc d'Urbain & l'ancien Duc dépouillé alla se réfugier à Mantoue.

C'étoit pour pouvoir exécuter ce dessein, que le Pontife avoit flatté François I. de l'espérance qu'il se joindroit à lui pour faire la conquête de Naples. Mais après qu'il se fut rendu maître d'Urbain, par la connivence de ce Monarque, bien loin d'en avoir quelque reconnaissance, il ne pensa qu'aux moyens de chasser les François du Duché de Milan. Dans cette vûë, il entretint des intelligences secrètes avec l'Empereur, le Roi d'Angleterre & le nouveau Roi d'Espagne, & fit tous ses efforts, par le moyen de ses Emis-saires, pour porter les Suisses à rompre l'Alliance qu'ils avoient conclue avec la France. Quoiqu'il agit avec toutes les précautions possibles, il ne put pourtant négocier si secrètement que ses intrigues ne vinssent à la connoissance du Roi qui feignoit pourtant de les ignorer. Au contraire, il faisoit tout ce qui étoit en son pouvoir, pour mettre véritablement le Pontife dans ses intérêts, sans quoi il comprenoit que son entreprise de Naples ne pourroit ja-

HENRI
VIII.
1546.

François I.
forme le
projet d'at-
taquer le
Royaume
de Naples,
& ne l'exé-
cute pas.

Mézerei

Le Pape dé-
pouille le
Duc d'Ur-
bin.

Cimarelli,
*Hist. d'Urbi-
no.*
Guicciardin.
Il cherche
à chasser les
François
d'Italie.

François
tâche en-
vain de le
gagner.

HENRI
VIII.
1516.

Traité de
Noyon en-
tre François
I. & Char-
les.

Mézerei.
Myl. Herbert.

mais avoir un bon succès. Leon X. ne demandoit pas mieux que de l'amuser, pendant qu'en secret il agissoit contre lui. Mais enfin François, s'apercevant de plus en plus de sa mauvaise foi, perdit la pensée de la conquête de Naples, & résolut de traiter avec le Roi d'Espagne, qui, dans la situation où ses affaires se trouvoient, ne pouvoit que souhaiter de vivre en bonne intelligence avec lui. Ainsi les deux Rois étant également disposés à la Paix, envoyèrent leurs Plénipotentiaires à Noyon pour la conclurre. Le Traité en fut signé le 26. d'Août. Il portoit en substance que Charles épouserait *Louïse* Fille de François, qui n'étoit alors âgée que d'un an. Qu'il auroit pour dot les prétentions du Roi de France sur le Royaume de Naples : mais qu'en attendant que le Mariage pût se consommer, il donneroit pour l'entretien de la jeune Princesse, une pension de cent mille écus tous les ans. Que dans six mois, il rendroit le Royaume de Navarre à Henri d'Albret fils de Jean d'Albret & de Catherine Roi & Reine de Navarre, qui avoient été dépouillés par Ferdinand, & qu'en cas que Charles n'observât pas cet Article, il seroit permis à François d'assister le Roi de Navarre. Enfin, que l'Empereur rendroit Verone aux Vénitiens, qui, en recompense, lui payeroient comptant une somme de deux cens mille écus, & lui fourniroient une quittance absoluë de la somme de trois cens mille écus que le Roi Louïs XII. lui avoit prêté pour soutenir la Guerre contre Venise. Il est très-aisé de comprendre, que dans ce Traité si avantageux à la France, Charles n'avoit eu en vûë que de gagner du tems, en lui accordant tout ce qu'elle pouvoit souhaiter, de peur d'être empêché d'aller prendre possession de ses Royaumes. Aussi ce Traité fut-il très-mal observé dans la suite.

Intérêts des
Princes.

La Paix de Noyon étoit entièrement contraire aux desseins du Pape, de l'Empereur & du Roi d'Angleterre. Le Pape souhaitoit passionnément que les François fussent chassés d'Italie. Maximilien ne cherchoit qu'à susciter des ennemis à François I. afin de l'empêcher de secourir les Vénitiens. Il comprenoit bien qu'il falloit se résoudre à ratifier le Traité de Noyon, & par conséquent rendre Verone, ou défendre ses conquêtes sans le secours d'aucun Allié. Pour éviter ces deux extrémités, il tâchoit autant qu'il lui étoit possible d'embrouïller les affaires, afin d'exciter une nouvelle Guerre qui donnât lieu à une Ligue contre la France. Par-là, il espéroit de se voir en état de pouvoir sans risque rejeter le Traité de Noyon qu'il croyoit très-préjudiciable à ses intérêts. Il est vrai que la restitution de Verone devoit lui valoir cinq cens mille écus. Mais de cette somme il en rabattoit les trois cens mille qu'il devoit au Roi de France, & qu'il ne comptoit pas de payer jamais. Ainsi pour une somme de deux cens mille écus on l'obligeoit à rendre Verone, c'est-à-dire, qu'on lui fermoit l'entrée de l'Italie, par où seulement il se faisoit considérer dans la situation où se trouvoient les affaires de l'Europe. Henri VIII. ne souhaitoit pas moins de son côté la Guerre contre la France, soit qu'il y fût poussé par le Cardinal Wolsey, ou par la jalousie qu'il avoit conçue contre François. Mais il n'en étoit pas de même de l'Archiduc qui trouvoit un grand avantage à demeurer quelque tems en Paix.

Négocia-
tions con-
tre la Fran-
ce,

Ce fut-là le sujet de diverses négociations qui furent mises sur le tapis, depuis la conclusion du Traité de Noyon, jusques vers la fin d'Octobre. Le principal but du Pape, de l'Empereur, & du Roi d'Angleterre étoit de dé-
tacher

tacher les huit Cantons Suisses Alliez de la France, des intérêts de cette Couronne, afin qu'on pût se servir de leurs troupes pour envahir le Milanois. Cependant, ils travailloient à former une Ligue, dans laquelle ils souhaitoient passionnément de faire entrer le nouveau Roi d'Espagne. Mais tout ce qu'ils purent obtenir de lui fut son consentement à une Ligue défensive, en cas que François I. attaquât quelqu'un des Confédérez. Leon X. selon sa méthode ordinaire, ne voulut pas se déclarer ouvertement. Mais il fit entendre qu'il se joindroit volontiers à la Ligue, quand elle seroit conclüe, si on lui laissoit une place. A l'égard des Suisses, on résolut de les y comprendre quoiqu'ils ne le demandassent pas, sur l'espérance qu'on avoit de les y engager, par le moyen de quelques Particuliers de leur Nation qu'on avoit gagnez.

Cette Ligue fut donc conclüe à Londres le 29. d'Octobre, environ deux mois après le Traité de Noyon. Elle portoit, que l'Empereur, le Roi d'Angleterre, le Roi d'Espagne, s'engageoient à se secourir mutuellement contre tout Prince qui voudroit attaquer l'un des trois, & le nombre des troupes que chacun devoit fournir étoit réglé. Que tous les Princes, Potentats, Républiques, Communautés, qui voudroient entrer dans cette Ligue, y seroient reçus. Que comme les Confédérez avoient lieu d'espérer que le Pape voudroit bien y être admis, ils l'en déclaroient le Chef. Enfin que tous les Cantons Suisses seroient censez compris dans la Ligue, pourvû qu'ils la ratifiassent, & que pour cet effet on leur assigneroit des pensions dont on conviendrait avec eux. Par un Article particulier qui ne fut signé que quelques jours après, on convint de ce que chacun des Alliez devoit fournir pour les pensions qui seroient distribuées aux Suisses, *tant au Public qu'aux particuliers*, ce sont les termes, afin de les faire entrer dans la Ligue. Cela fait voir qu'on n'étoit nullement assuré de les gagner, & qu'on comptoit principalement sur les intrigues de quelques Particuliers de leur Nation.

Ce fut à cette Ligue peu considérable en elle-même, qu'aboutirent tous les mouvemens que le Pape, l'Empereur & le Roi d'Angleterre s'étoient donnez pendant cette année. L'Empereur avoit espéré quelque chose de plus, & quoique par ce Traité les Alliez fussent en quelque maniere obligez de le secourir, si le Roi de France continuoit à donner du secours aux Vénitiens, il se dégouta bien-tôt d'une Ligue qui ne lui procuroit point d'argent. Avant que l'année fut expirée, il accepta & ratifia le Traité de Noyon. En même tems il conclut avec les Vénitiens une Trêve de quelques mois, & d'un commun accord, ils remirent le reste de leurs différends à des Arbitres. La résolution de l'Empereur changea entierement la face des affaires, ainsi qu'on le verra dans l'année suivante. On trouve dans le Recueil des Actes Publics, qu'immédiatement après que cette Ligue fut signée, Henri envoya *Richard Pace* aux Suisses, pour tâcher de les faire entrer dans la Ligue. Mais ce fut inutilement. Au contraire l'Empereur ayant résolu de faire la Paix avec les Vénitiens, consentit que les cinq Cantons qui avoient refusé de s'allier avec la France, entraissent dans le Traité que les huit autres avoient fait avec cette Couronne.

Avant que de finir les événemens arrivez dans l'année 1516. il faut dire un mot de ce qui s'étoit passé en Ecosse. Henri ayant formé de grands projets contre la France, & sachant combien le Duc d'Albanie avoit à cœur les

HENRI
VIII.
1516.

qui n'aboutissent qu'à une Ligue défensive.
Art. Publ. T. XIII. p. 556.

Articles de la Ligue de Londres.
Ibid.

L'Empereur fait la paix avec Venise.

Art. Publ. T. XIII. p. 570.

Affaires d'Ecosse.

intérêts

HENRI
VIII.
1516.

Henri veut
faire chasser
le Duc d'Al-
banie.

Art. pub.
T. XIII. p.
560.

Révolte de
Hums.

Trêve entre
l'Angleter-
re & l'Ecos-
se,

prolongée.
Ibid. p. 554.
Le Concile
de Latran
travaille à
réformer le
Calendrier.

intérêts de ce Royaume, s'étoit mis en tête d'obliger les Ecoſſois à lui ôter la Régence. Pour cet effet il leur avoit demandé qu'ils envoyassent des Ambassadeurs à qui il pût communiquer certaines choses avantageuses aux deux Royaumes. Cette négociation aboutit à presser les Grands d'Ecoſſe de chasser le Duc d'Albanie. Il écrivit même au Parlement de ce Royaume, que le meilleur moyen d'entretenir la paix entre les deux Nations, étoit qu'ils renvoyassent le Régent en France, sous prétexte qu'il étoit dangereux de laisser la garde du jeune Roi, à l'Héritier présomptif de la Couronne. En même tems il faisoit entendre qu'en cas de refus, il se verroit obligé de pourvoir lui-même par des moyens convenables, à la sûreté du Roi son Neveu. Il donnoit aussi à connoître, qu'il prétendoit à la Régence, en qualité d'Oncle du jeune Roi. Mais le Parlement répondit à cette Lettre, d'une manière qui lui donna lieu de se convaincre, que les Ecoſſois n'étoient nullement disposés à cette condescendance.

Soit que Hums eût quelque part à la démarche que le Roi d'Angleterre venoit de faire, ou qu'il n'en fût que soupçonné, le Parlement le fit sommer de venir répondre aux accusations qu'on intentoit contre lui. Hums n'ayant pas jugé à propos de comparoître fut condamné par défaut. Il regarda cette Sentence comme une oppression, & pour s'en venger, il fit quelques hostilités contre quelques-uns de ses ennemis. Cela donna lieu au Parlement d'accorder au Viceroy une levée de dix mille hommes pour châtier le Rebelle. Mais ses amis lui ayant conseillé de se soumettre, il se remit à la discrétion du Viceroy qu'il fit conduire à Edimbourg, & le donna en garde à Jacques Hamilton son Beau-frère. Peu de tems après Hums persuada au Lord Hamilton de s'évader avec lui, & de prétendre à la Régence, comme fils d'une sœur de Jacques III. & par conséquent parent du Roi au même degré que le Duc d'Albanie. Il disoit que si le Duc pouvoit alléguer qu'il étoit descendu d'un mâle, on pouvoit aussi lui opposer qu'il étoit fils d'un fugitif, qu'il étoit né hors du Royaume, & sachant à peine parler la langue du País. Le Régent ayant été informé de leur fuite & de leur complot, marcha contre le Château d'Hamilton, & s'en rendit maître en peu de jours. Alors Hums voyant bien qu'il n'étoit plus tems de dissimuler, leva des troupes, & s'étant emparé de Dumbar, il ruina entièrement cette Ville.

Cependant les Ambassadeurs que le Régent avoit envoyés en Angleterre au mois de Mai, y avoient conclu une Trêve, le 1. de Juin. Mais comme Henri n'avoit accordé cette Trêve, que dans la pensée qu'elle faciliteroit l'exécution de ses desseins, il paroissoit peu disposé à l'observer depuis qu'il avoit reçu la réponse dont il a été parlé ci-dessus. Mais afin d'éviter une Guerre qui ne pouvoit qu'être fatale à l'Ecoſſe, le Régent lui envoya par François de la Fayette, certains Articles auxquels il désiroit, qu'il donna son approbation, moyennant quoi il offroit d'aller lui-même en Angleterre pour lui rendre ses respects. Dans ce même tems, les affaires du reste de l'Europe ayant changé de face comme on l'a vu ci-dessus, Henri consentit à la prolongation de la Trêve jusqu'à la fin de l'année 1517.

C'est-là ce qui se passa de plus considérable dans les divers Etats de l'Europe, pendant l'année 1516. J'y ajouterai seulement un mot touchant le Concile de Latran, qui continuoit toujours ses Sessions sans avoir beaucoup

à faire. Comme il ne s'agissoit ni de la réformation de l'Eglise, quoiqu'il semblât n'avoir été convoqué que dans ce dessein, ni de l'extirpation d'aucune Hérésie, il résolut, pour s'occuper, de travailler à la réformation du Calendrier qui se trouvoit extrêmement défectueux. Pour cet effet, le Pape, ayant fait dresser des Mémoires sur ce sujet, se chargea d'écrire à tous les Princes Chrétiens, pour les prier d'envoyer leurs meilleurs Mathématiciens à Rome, ou du moins, de leur faire examiner les diverses propositions qui avoient été faites sur cette matière. On trouve dans le Recueil des Actes Publics, le Bref adressé à Henri VIII. où le Pape disoit qu'il avoit remis la prochaine Session au mois de Décembre, afin de donner aux Mathématiciens le tems de lui envoyer leurs avis.

HENRI
VIII.
1516.

Pag. 552.
10. Juillet.

L'Empereur ayant ratifié le Traité de Noyon, pour ce qui le concernoit, rendit Verone aux Vénitiens le 15. de Janvier de l'année 1517. après avoir reçu deux cens mille écus & une quittance de ce qu'il devoit au Roi de France. De plus, afin de donner aux Arbitres le tems de régler les différends qu'il avoit encore avec Venise, il consentit que la Trêve fut prolongée pour cinq ans. Mais ce ne fut qu'à condition que, pendant la Trêve, les Vénitiens lui payeroient vingt-mille écus tous les ans. Il étoit comme impossible de faire aucun Traité avec lui, sans qu'il lui en revint quelque argent. C'est ainsi que finit enfin cette Guerre, qui peut être regardée comme une suite de la Ligue de Cambrai. Les Vénitiens s'y trouverent engagez depuis le commencement jusqu'à la fin, & n'en sortirent qu'après avoir dépensé plus de cinq millions de Ducats du Trésor public, outre les dommages infinis que les Sujets en avoient soufferts.

1517.
L'Empe-
reur rend
Verone aux
Vénitiens
& prolonge
la Trêve
pour cinq
ans.
Guicciardini.

Maximilien, s'étant ainsi désisté de ses desseins sur l'Italie, alla dans les Païs-Bas, pour y voir Charles son Petit-Fils, avant qu'il partît pour l'Espagne. Pendant son séjour en ce Païs-là, il conclut avec lui, & avec le Roi de France, une Ligue contre les Turcs, dans laquelle ils réserverent une place au Roi d'Angleterre. Le Pape & le Concile de Latran sollicitèrent ardemment tous les Princes de la Chrétienté à entrer dans cette Ligue, sous prétexte des progrès que les Turcs faisoient en Egypte, contre les Mammelus, prétendant qu'après cela, leur dessein étoit de venir attaquer les Chrétiens. Mais la suite fit voir que l'unique vûe du Pape étoit d'amasser de l'argent, sous ce prétexte, pour les affaires particulières, & pour enrichir sa Maison.

Il conclut
avec Fran-
çois &
Charles,
une Ligue
contre les
Turcs.

Myl. Herber-
Leon X.
sollicite les
Princes
Chrétiens à
faire la
Guerre aux
Turcs.

Art. Publ.
T. XIII. pag.
578.

Janvier.
Charles ra-
tifie la Li-
gue de Lon-
dres.

Il se rend
en Espagne.

Il congédie
le Cardinal
Ximenès.

Cependant Charles, nouveau Roi d'Espagne, n'avoit autre chose en tête que de partir promptement, pour aller prendre possession de ses Royaumes. Il venoit de faire avec François I. une Paix si avantageuse à la France, qu'il ne craignoit pas que ce Prince voulût la rompre, parce qu'il n'y auroit trouvé aucun avantage. Ainsi, quand l'Ambassadeur d'Angleterre le pressa de ratifier la Ligue de Londres, il différa quelque tems, sous divers prétextes, parce que la regardant comme inutile, il craignoit de choquer le Roi de France. Il la ratifia néanmoins, en y faisant quelque changement, & enfin, il partit au mois d'Août pour l'Espagne où sa présence étoit absolument nécessaire. Dès qu'il y fut arrivé il congédia le Cardinal Ximenès, qui en mourut de déplaisir. Ensuite, il se livra tellement aux Flamans qu'il avoit amené avec lui, que les Espagnols en conçurent une jalousie qui les porta, dans la suite, à de grandes extrémités.

HENRI
VIII.
1517.

Le Pape &
François I.
dissimulent
leurs senti-
mens l'un
envers l'au-
tre.

La Rovere
se remet en
possession
d'Urbain.
Guicciardin.

François I.
envoie du
secours au
Pape.
Mazzerai.

Le Pape le-
ve une Dé-
cime en An-
gleterre.
Act. Publ. T.
XIII p 592.
20. Juin.
P. 596. 598.
La Rovere
est chassé
d'Urbain.

Conspira-
tion contre
le Pape.
Ibid. p. 589.
Guicciardin.

J'ai dit ci-dessus que le Pape amusoit continuellement François I. de l'espérance qu'il s'uniroit étroitement avec lui, dans le même tems qu'il lui suscitoit des ennemis de tous côtez. François I. étoit informé d'une partie de ses démarches, mais il ne sçavoit pas tout. Ainsi, dans l'espérance de l'attacher enfin véritablement à ses intérêts, il n'oublioit rien de ce qu'il croyoit capable de le gagner, feignant même de le regarder comme son meilleur ami, dans le tems qu'il lui étoit le plus suspect. Mais comme le Pape sçavoit bien en sa conscience, qu'il n'avoit pas mérité l'amitié de ce Monarque, il ne pouvoit se persuader que ses avances fussent sinceres. Cependant, il lui étoit avantageux, que François parut publiquement son ami, c'est pourquoi il le ménageoit beaucoup, & ce n'étoit pas sans raison. Dès le commencement de cette année 1517. François Marie de la Rovere, qui avoit été dépouillé du Duché d'Urbain, se mit en devoir de recouvrer son Etat. Dès que, par la Trêve conclüe entre l'Empereur & les Vénitiens, les troupes Espagnoles qui étoient dans l'Etat de Venise furent devenuës inutiles, la Rovere trouva le moyen de les gagner & de les employer à son service. Avec ce secours, il se rendit maître d'Urbain, & porta la terreur dans la Toscane & dans l'Etat Ecclesiastique. Laurent de Médicis nouveau Duc d'Urbain, ou plutôt le Pape son Oncle se trouvant alors peu en état de recouvrer ce Duché, il fallut avoir recours à l'assistance des Princes Chrétiens, sous prétexte que l'Eglise se trouvoit cruellement opprimée, les intérêts de la Maison de Médicis étant alors ceux de l'Eglise. François I, qui avoit toujours en vûë de gagner le Pape, se servit de cette occasion pour lui rendre un grand service, en lui envoyant un bon Corps de troupes, sous le commandement de *Lesclun* Frere de Lautrec. Cette Guerre ne laissa pourtant pas de durer sept ou huit mois, & pendant ce tems-là, le Pape ne cessa point de presser tous les Princes Chrétiens, de contribuer aux frais d'une Guerre, qui, selon lui, devoit intéresser tout le monde. Henri VIII. étant sollicité comme les autres, refusa de prendre part à ces démêlez. Mais le Pape trouva le moyen d'y faire entrer ses Sujets, en levant une Décime sur le Clergé, dont le Cardinal Wolfey fut établi Collecteur. La Guerre d'Urbain finit par un endroit auquel la Rovere ne s'étoit pas attendu. Le Pape corrompit les Espagnols qui le servoient, & qui firent pour lui un accord qu'il ne pût se dispenser d'accepter. Ainsi se trouvant encore une fois contraint d'abandonner ses Etats, il alla se réfugier à Mantouë.

Pendant que le Pape étoit occupé par la Guerre d'Urbain, il découvrit une conspiration contre sa personne, tramée par le Cardinal de Sienne, qui avoit gagné un Chirurgien pour l'empoisonner. Ce Cardinal se trouvant absent de Rome, lorsque la conspiration fut découverte, le Pape qui souhaitoit passionnément de l'avoir entre ses mains, ne se fit pas un scrupule d'employer la fraude pour parvenir à son but. Il lui envoya un saufconduit, & de plus, il engagea sa parole à l'Ambassadeur d'Espagne, qu'il ne lui feroit fait aucun mal. Le Cardinal ayant été assez simple pour se rendre à Rome sur la foi de ce saufconduit, fut d'abord mis au Château Saint Ange, & ensuite étranglé dans la prison. L'Ambassadeur d'Espagne voulut se plaindre de ce manque de foi; mais le Pape lui répondit qu'un saufconduit n'étoit jamais censé s'étendre jusqu'au crime de lèze majesté, si le cas n'y étoit expressement mentionné.

tionné. Quelques autres Cardinaux, accusez ou soupçonnez d'être compli-
ces du Cardinal de Sienne, furent punis par la déposition, par la prison, ou
par de grosses amendes.

HENRI
VIII.
1517.

Mariage de
Laurent de
Médicis
avec l'Héri-
tière de
Boulogne.

François I. ne se laissoit point de faire des avances au Pape pour gagner son
amitié, dans la crainte où il étoit, que ses intrigues ne rallumassent une nou-
velle Guerre pour lui faire perdre Milan. Il crut enfin avoir trouvé un moyen
infaillible pour l'attacher à ses intérêts, en procurant à Laurent de Médicis
un Mariage très-avantageux, avec Catherine Héritière de la Maison de Bou-
logne. Cette offre fut acceptée avec joye, & Laurent s'étant rendu à Paris
pout ce mariage, présenta au Baptême, au nom du Pape, le Dauphin Fran-
çois qui étoit né au commencement de cette année. Pour reconnoître la fa-
veur que le Roi faisoit à Laurent, le Pape lui accorda des Décimes sur son
Clergé, sous prétexte de la Guerre qu'on devoit faire aux Turcs. Mais il eut
soin d'en assigner cinquante mille livres, pour les frais de la nôce qui devoit
se faire à Paris.

Cette prétenduë guerre que la Chrétienté devoit entreprendre contre les Turcs
parut au Pape une bonne occasion pour s'enrichir des contributions des Chré-
tiens. Dans cette vûë il accorda des Indulgences plénières à tous ceux qui vou-
droient y contribuer, & les fit vendre publiquement à un prix si modique,
qu'il auroit fallu n'être guères soigneux de son salut, pour ne les pas gagner.
Mais c'étoit ce qui faisoit espérer au Pape d'en tirer un profit immense, parce
que vraisemblablement, il ne devoit point y avoir de Chrétien qui ne vou-
lût y avoir part. Cependant, afin d'établir quelque ordre dans la levée de
l'argent qui devoit provenir de cette vente, toute la Chrétienté fut divisée
en divers départemens, & l'on établit dans chacun des Collecteurs pour
recevoir l'argent, & des Prédicateurs qui avoient ordre de faire valoir l'utili-
té des Indulgences. Mais il arriva, par un accident qui ne parut d'abord
d'aucune conséquence, que l'Archevêque de Mayence, qui étoit chargé de
nommer des Prédicateurs en Allemagne, assigna le quartier de Saxe aux *Ja-
cobins*, au lieu que, dans les précédentes Croisades, cet emploi avoit été don-
né aux *Augustins*. Le tort qu'on faisoit à ceux-ci réveilla leur jalousie. Ils
examinèrent de près la conduite de ceux qui prêchoient, aussi bien que des
Collecteurs, ils en firent des railleries & ensuite des plaintes publiques. En-
fin, *Martin Luther*, Moine Augustin & Professeur en Théologie dans la nou-
velle Université de Wittembeg, publia des Ecrits contre ces gens-là, non
sans des observations picquantes contre les Indulgences mêmes. Cette hâr-
dieffé lui artira des ennemis qui, par leurs oppositions, l'engagerent peu à
peu, à examiner avec plus de soin, les fondemens sur lesquels ces Indulgen-
ces étoient appuyées. Enfin il se convainquit lui-même qu'elles n'en avoient
aucun dans l'Ecriture Sainte. Depuis ce tems-là, il travailloit de tout son
pouvoir à désabuser le public, de l'opinion qu'on avoit eüe jusqu'alors tou-
chant la puissance Papale. C'est par-là que commença la Réformation qui
s'étendit ensuite dans l'Allemagne, & dans divers autres Etats de l'Europe.

Vente des
Indulgen-
ces sous
prétexte de
la Guerre
des Turcs.

Martin Lu-
ther com-
mence à pa-
roître.

Le Pape ne fit pas d'abord beaucoup d'attention aux oppositions de Lu-
ther. Il ne lui venoit point dans l'esprit qu'un simple Moine pût donner quel-
que atteinte à la Puissance Pontificale qui paroissoit appuyée sur des fonde-
mens inébranlables. Ainsi méprisant cette legere opposition, il continua

HENRI
VIII.
1517.

Le Pape
continuë à
solliciter
une Croisa-
de.

Art. Publ. T.
XIII. p. 592.
Il demande
de l'argent
à Henri qui
lui en refu-
se.

Wolsey est
en inquié-
tude tou-
l'Evêché de
Tournai.

Il entame
une négocia-
tion avec
François I.
pour la res-
titution de
cette Place.

Négocia-
tion de Hen-

sans interruption à faire vendre ses Indulgences. Il publioit, & faisoit publier par tout, qu'on alloit faire un puissant effort contre les Infideles, & exhortoit tous les Chrétiens à contribuer, selon leur pouvoir, au succès d'une Guerre si nécessaire qui devoit leur procurer, outre beaucoup d'avantages temporels, la délivrance des peines du Purgatoire, pourvû qu'ils se missent en état de gagner les Indulgences. Il y eut pourtant une chose qui refroidit beaucoup le zele de plusieurs Chrétiens pour cette Croisade. Ce fut qu'on découvrit que le Pape avoit déjà par avance disposé pour ses affaires temporelles, de l'argent qui devoit lui revenir de la vente des Indulgences. Par exemple, il avoit assigné à *Magdeleine de Medicis* sa sœur, femme de François Cibo Bâtard d'Innocent VIII. une partie de l'argent qui devoit être levé en Allemagne. Cependant, il ne laissoit pas de continuer ses sollicitations dans tous les Etats de l'Europe. Il n'oublia pas d'écrire à Henri VIII. pour l'exhorter à joindre ses forces à celles de tous les autres Princes Chrétiens, & de l'ex-citer à cette bonne œuvre, par de grands éloges du zele qu'il avoit toujours fait paroître pour la défense du Saint Siège & pour l'exaltation de la Foi. Tous ces éloges aboutissoient à lui demander deux cens mille ducats pour la prétenduë Guerre qu'on devoit faire aux Infideles. Mais il ne paroît pas que le Roi lui accordât sa demande. Les Turcs étoient alors occupez en Egypte & en Perse, & cette Croisade n'étoit fondée que sur une simple présomption, qu'après avoir terminé ces Guerres, ils viendroient fondre sur la Chrétienté. Il auroit fallu s'aveugler volontairement, pour ne pas voir, que ce n'étoit qu'un prétexte pour remplir les coffres du Pape. D'ailleurs, dans la situation où les affaires de l'Europe se trouvoient, Henri n'avoit pas beaucoup besoin du Pontife.

Pendant ce tems-là, le Cardinal Wolsey comprenant que la Ligue de Londres n'aboutiroit à rien, parce que François I. n'étoit pas disposé à commencer une nouvelle Guerre contre aucun des Princes Confédérez, craignit qu'il ne se servit de ce tems de paix, pour remüer l'affaire de l'Evêché Tournai. D'un autre côté, il voyoit bien par le tems qui s'étoit écoulé depuis que l'affaire avoit été mise entre les mains des Commissaires, qu'on le ménageoit beaucoup, comme ayant un empire absolu sur l'esprit du Roi son Maître. En effet, on ne pouvoit rien espérer du Roi que par son canal, & c'étoit pour cela que tous les Princes à l'envi lui faisoient la Cour, pour le mettre dans leurs intérêts. On trouve dans le Recueil des Actes Publics, que Charles Roi d'Espagne, lui assigna cette année, une pension annuelle de trois mille livres quoiqu'il n'en eût encore reçu aucun service. Ce n'étoit donc que pour ceux qu'il espéroit d'en recevoir à l'avenir. Cependant Wolsey ne laissoit pas d'avoir de l'inquiétude au sujet de Tournai. Comme le Pape & le Roi de France ne le ménageoient qu'en vûë de ce qu'il pouvoit faire pour eux, il étoit dangereux qu'ils cessassent d'avoir les mêmes égards, s'ils se trouvoient jamais dans un état à n'avoir plus besoin de lui. Il commença donc à faire entendre sous main, à François I, qu'il ne seroit pas impossible de porter Henri à rendre Tournai, pour une somme dont on conviendrait, pourvû qu'il y trouvât lui-même son dédommagement par rapport à l'administration de l'Evêché. Je rapporterai dans l'année suivante le succès de cette négociation.

Henri se trouvant pendant cette année dans une grande tranquillité, ré-
solut

solut d'éprouver ce que l'Empereur avoit dans l'ame , par rapport à la cession del'Empire dont il lui avoit déjà fait parler. Maximilien s'étant rendu dans les Pais-Bas , pour y voir le Roi de Castille son Petit-fils , Henri lui envoya l'Evêque de Winchester, & le Docteur *Cuthbert Tonstal*, pour renouer avec lui cette négociation. En même tems , il lui fit dire , que s'il vouloit lui marquer un lieu commode , il iroit volontiers s'aboucher avec lui. L'Empereur , qui n'avoit jamais eu la pensée de lui céder l'Empire , & qui l'avoit encore moins en ce tems-là , répondit fort civilement , que , pour épargner au Roi la peine de passer la Mer , il iroit lui-même conférer avec lui en Angleterre. Mais quand les Ambassadeurs le voulurent presser sur l'affaire dont ils étoient chargez , ils trouverent qu'il ne cherchoit qu'à éluder l'offre qu'il avoit déjà faite. Tantôt il disoit qu'il vouloit remettre l'Empire à Henri ; mais qu'auparavant il vouloit tâcher d'obtenir de la Diète , qu'il pût lui-même conserver le titre de Roi des Romains , & le rendre héréditaire à sa famille. Tantôt il assùroit , que son dessein étoit de faire Charles son Petit-fils Empereur , Henri Roi des Romains , Ferdinand frere de Charles Roi d'Autriche , & ne conserver pour lui-même que le titre de Maréchal de l'Empire. Ces variations firent comprendre aux Ambassadeurs , qu'il n'y avoit rien à espérer de cette négociation , & ils en informèrent le Roi qui demeura persuadé que Maximilien n'avoit eu d'autre dessein que de tirer quelque argent de lui.

Il y eut cette année à Londres une Sédition des Apprentis contre les Marchands étrangers , dans laquelle quelques personnes perdirent la vie. Mais elle fut apaisée par le supplice de quelques-uns des Séditieux qui furent pendus dans les principales rues de la Ville.

Cette même année , la maladie de la Sueur fit de grands ravages dans le Royaume , & particulièrement à Londres. La plupart de ceux qui en étoient attequez , mouroient dans l'espace de trois heures , sans qu'on pût y trouver aucun remede. Comme cette maladie étoit particuliere à l'Angleterre , on l'appella *la Sueur Angloise*.

Les affaires d'Ecosse étoient toujours dans un grand désordre à cause des factions qui s'étoient formées dans ce Royaume. Alexandre Hums , & Guillaume son Frere , après avoir été pardonnez plusieurs fois , avoient eu enfin la tête trenchée. Après la mort de ces deux Freres , le Duc d'Albanie , espérant que l'Ecosse seroit dans une parfaite tranquillité , résolut d'aller faire un tour en France , & promit d'en retourner dans quelques mois. Mais y ayant été arrêté plus long-tems qu'il ne l'avoit prévu , par les accidens dont il sera parlé dans la suite , les affaires d'Ecosse tomberent dans une très-grande confusion , à cause des divisions entre le Grands , qui étoient fomentées par ceux qui avoient dessein d'en profiter.

Cependant le Pape pouffoit avec ardeur l'affaire de la Guerre Sainte , faisant , avec les Ambassadeurs qui résidoient à sa Cour , des projets qui auroient demandé plus de zèle que les Princes n'en ont ordinairement , & plus d'union entre eux. Pour pouvoir exécuter ses projets , il auroit fallu faire un amas prodigieux d'argent , & c'étoit-la le but secret de la Ligue que le Pape propoisoit , de laquelle il devoit être le Chef & le Directeur. C'étoit dans cette vûe , qu'il épuisoit , s'il faut ainsi dire , les trésors de l'Eglise , afin d'encourager les Fidèles à faire échange de leurs richesses corruptibles , pour des avan-

HENRI
VIII.
1517
ri avec
l'Empereur
pour la ces-
sion de
l'Empire, in-
fructueuse.
Myl. Herbert.

Sédition à
Londres.

Maladie de
la Sueur.

Affaires
d'Ecosse.
Buchanan
Herbert.

1518.
Leon X.
envoye des
Légats pour
solliciter la
Croisade.

HENRI
VIII.
1518.
Les Princes
s'excusent.

Le projet de
la Croisade
est utile à la
Maison
d'Autriche.
Mezerai.

Négocia-
tions sur
Tournai.
Myl. Herbert.

tages éternels. Cette affaire fut poussée si loin, qu'il envoya des Légats dans toutes les Cours, pour exciter les Souverains à unir leurs forces ensemble, pour la ruine des Infidèles. Il n'en trouva pas un qui ne témoignât extérieurement un désir extrême de s'employer à ce saint ouvrage, pourvu qu'il pût être assuré de ne se voir pas inquiété par ses voisins. Mais c'étoit-là ce qui rendoit l'exécution du projet très-difficile, parce qu'ils n'avoient aucune confiance les uns pour les autres. Ils n'en avoient pas d'avantage pour le Pape même, qui, depuis le commencement de son Pontificat, n'avoit que trop fait connoître que l'intérêt de la Religion n'étoit pas ce qui le touchoit le plus. Ainsi, en le voyant agir avec tant d'ardeur, ils ne pouvoient s'empêcher de soupçonner, que le désir de s'enrichir des contributions volontaires des Chrétiens, de la vente des Indulgences, des Décimes du Clergé, & des libéralitez des Souverains, étoit ce qui échauffoit le plus son zèle. Cependant aucun d'eux ne vouloit témoigner de l'éloignement pour ce dessein, de peur d'être accusé de n'avoir pas la Religion assez à cœur. Mais ils ne donnoient que des paroles, au lieu que le Pape auroit voulu des effets. Cela fut cause que le projet de la Ligue universelle que le Pape avoit formé, n'eût pas le succès qu'il en avoit espéré, ainsi qu'on le verra dans la suite. Néanmoins, ce projet, tout chimérique qu'il étoit, ne laissoit pas de servir de prétexte & de couverture à beaucoup d'autres desseins. L'Empereur, voulant faire élire un de ses Petits-Fils, Roi des Romains, se servit du prétexte de la prétendue guerre dont les Turcs menaçoient la Chrétienté, pour faire voir qu'il falloit que la Dignité Impériale fût conservée dans la Maison d'Autriche, n'y en ayant point d'autre en Allemagne, qui pût par ses propres forces résister à leurs armes. Charles Roi d'Espagne se servoit du même prétexte pour la même fin. Outre cela, comme il avoit besoin de quelques années de paix, il insistoit fortement sur le projet d'une Trêve générale, afin que les Princes Chrétiens eussent la liberté d'unir leurs forces contre les Turcs. François I. avoit assez compris par la Ligue défensive qui s'étoit faite contre lui, qu'on ne cherchoit qu'un prétexte pour l'attaquer, & pour lui enlever le Duché de Milan, Ainsi une Trêve générale ne pouvoit que lui être avantageuse dans les circonstances où il se trouvoit. D'ailleurs, il avoit en vûe de recouvrer Tournai, ce qui ne pouvoit se faire que pendant la paix. Henri VIII. sachant que le Pape, l'Empereur, les Rois de France & d'Espagne, s'étoient liguez pour faire la guerre aux Turcs, craignoit que cette Ligue ne couvrit quelque dessein contre lui. Par cette raison, il ne vouloit point refuser d'entrer dans le même engagement, de peur de leur fournir un prétexte. Ainsi ces premières Puissances de l'Europe ayant intérêt de faire valoir la Croisade, ou du moins, de ne la pas rejeter, il falloit bien que les autres moindres suivissent aussi le torrent. C'est ce qui donnoit de grandes espérances au Pape, qu'il viendrait enfin à bout de ce qu'il avoit projeté. Mais comme dans la vérité, il n'y avoit pas un des Princes que je viens de nommer qui crût la chose praticable, il y avoit encore bien loin du projet à l'exécution.

Pendant que Leon s'entretenoit de cette espérance, François I. pensoit bien plus sérieusement aux moyens de recouvrer Tournai qu'aux affaires de la Croisade. d'un autre côté le Cardinal Wolsey craignoit de perdre l'administration de l'Evêché, parce qu'il ne voyoit aucune apparence de semer

la division entre la France & l'Angleterre, dans un tems où tous les Princes de l'Europe témoignioient qu'ils désiroient de vivre en paix. Il ne pouvoit donc conserver cette administration, si *Guillard*, le véritable Evêque, vouloit prêter serment au Roi, à quoi il paroissoit déterminé. C'est ce qui lui fit recevoir les offres secretes que François lui fit faire de le recompenser largement, s'il pouvoit porter le Roi son Maître à rendre cette Place à la France. François comprenoit assez qu'il falloit avant toutes choses contenter le Cardinal, non seulement afin de recouvrer Tournai, mais encore afin de l'avoir au meilleur marché qu'il seroit possible. Ce fut-là le sujet d'une négociation secrette entre eux, avant que Henri en fût informé. Pour y réussir, François n'épargna, ni flatteries, ni promesses, ni présens. Si l'on en croit Polydore Vergile, ces présens furent très-considérables. Quoiqu'il en soit, il fut convenu entre eux, que le Cardinal seroit dédommagé de la perte de l'administration par une pension annuelle. Que le Roi de France donneroit six cens mille écus à Henri pour Tournai. Mais comme cette somme étoit un peu forte, on trouva le moyen de la réduire à une beaucoup moindre, par un expédient dont il sera parlé tout à l'heure. Moyennant ces deux conditions, que le Cardinal se chargea de faire consentir le Roi son Maître, à tout ce que le Roi de France souhaitoit. Un homme moins hardi que le Cardinal, & qui auroit été moins sûr de la confiance du Roi, se seroit sans doute, trouvé fort embarrassé, puisqu'il s'agissoit de faire comprendre au Roi le contraire de ce qu'il avoit tâché de lui persuader, sçavoir, que Tournai ne lui étoit plus nécessaire. Lorsque François I. avoit voulu traiter sur la restitution de Tournai, *Wolsey* avoit représenté au Roi que, tant pour son propre intérêt, que pour celui d'Angleterre, il étoit d'une très-grande importance de conserver cette Place qui étoit d'ailleurs un monument perpétuel de ses victoires, pendant qu'elle seroit entre ses mains. Ensuite changeant de maxime, il entreprend de lui persuader, & lui persuade en effet, que cette Place lui est inutile, & que l'entretien de sa Garnison surpasse de beaucoup tous les avantages qu'il en peut tirer. Qu'il valoit mieux la céder au Roi de France qui la demandoit instamment, & qui pour l'obtenir ne craignoit point de s'abaisser jusqu'à faire des présens à un Ministre. Que rien ne pouvoit être plus glorieux au Roi, que de voir ce Monarque faire toutes les avances pour obtenir son amitié, & pour la serrer d'un nœud indissoluble par le mariage du Dauphin avec la Princesse Marie, qu'il faisoit aussi proposer. Qu'il falloit donc profiter de cette occasion pour tirer une bonne somme d'argent en la place de Tournai, qui, se trouvant à une trop grande distance de Calais, tomberoit infailliblement, à la premiere rupture qu'il y auroit entre les deux Couronnes. Que par-là le Roi se feroit un puissant ami du Roi de France, & que leur union les rendroit Arbitres de l'Europe. Que cette union étoit d'autant plus nécessaire, qu'il falloit penser de bonne heure à s'opposer à l'élévation de la Maison d'Autriche, qui possédant l'Empire, l'Espagne, les Pais-Bas, les Royaumes de Naples & de Sicile, alloit infailliblement se rendre très-rédoutable à tous les Souverains. La force de ces raisons étoit trop évidente, pour que Henri y pût résister. Tout ce qu'il pouvoit trouver d'étrange, c'est que le Cardinal ne les eût pas plutôt proposées, & qu'au contraire il se fût servi jusqu'alors, d'argumens directement oppo-

HENRI
VIII.
1518.

HENRI
VIII.
1518.

Ambassade
de France à
Henri.
Herbere.

sez pour empêcher la restitution de Tournai. Mais comme il a été déjà remarqué, ce Ministre avoit un tel ascendant sur son esprit, qu'il pouvoit lui persuader le pour & le contre, selon qu'il le jugeoit à propos.

Henri ayant consenti à ce que le Cardinal proposoit, il ne fut plus question que de traiter sur cette matiere. Dès que François I. en fut informé, il envoya une Ambassade solennelle en Angleterre, composée de l'Amiral de Bonniver, d'Etienne Poncher Evêque de Paris & de Monsieur de Villeroi Secrétaire d'Etat. Il fallut, pour la forme, employer quelque tems à cette négociation, quoique le Roi de France & le Cardinal fussent déjà convenus des principaux Articles, par l'entremise de Villeroi qui s'étoit rendu à Londres dès le commencement du mois de Juillet, au lieu que ses Collegues n'arriverent que deux mois après. Les Ambassadeurs de France étoient munis de pleins-pouvoirs pour traiter d'un renouvellement d'amitié entre les deux Rois; d'une Ligue avec le Pape & avec tous les Princes Chrétiens qui voudroient y être admis, pour la défense de la Religion & de l'Eglise; du Mariage du Dauphin avec la Princesse Marie fille de Henri; de la restitution de Tournai, de Saint Amand, & de Mortagne; d'une entrevûe des deux Rois. De plus, ils portoienn des Lettres Patentes de François I. par lesquelles il s'engageoit à payer au Cardinal d'Yorck, *son cher ami*, une pension annuelle de douze mille livres, en considération de ce qu'il vouloit bien se défaire, de l'Administration de l'Evêché de Tournai. Comme les Traitez qui furent conclus sur tous ces Articles ne se trouverent prêts qu'au commencement du mois d'Octobre, je dirai un mot d'une autre affaire qui se passoit dans le même tems.

Le Pape
continuë à
soliciter
Henri au su-
jet de la
Croisade.
Aff. Publ.
Tom. XIII.
pag. 603.

Le Pape étoit toujours attentif aux affaires de la Croisade, de laquelle il espéroit de tirer de grosses sommes. Dès l'année précédente, il avoit écrit à tous les Princes Chrétiens, pour leur donner avis de la victoire que *Selim* Empereur des Turcs avoit remportée sur les Mammelus d'Egypte, dont il avoit entièrement détruit l'Empire. Au commencement de cette année, il avoit fait écrire à Henri par le College des Cardinaux, pour lui représenter dans quel danger se trouvoit la Chrétienté, depuis la victoire que l'Empereur Ottoman avoit obtenuë sur le Soudan d'Egypte, qui même avoit été tué dans la bataille, selon les avis très-certains qu'on en avoit. Les Cardinaux exhortoient le Roi à entreprendre la défense de la Religion, conjointement avec tous les autres Souverains Chrétiens, avec le Pape, & le Sacré College qui étoit disposé à sacrifier pour cela, ses richesses, tant particulieres qu'Ecclésiastiques. Tout cela signifioit, en termes couverts, que le Roi devoit contribuer de grosses sommes pour le service de la Croisade, son Païs étant trop éloigné de la Turquie, pour pouvoir y envoyer des Troupes.

Campegge
Légat à la-
tere en An-
gleterre.

Quelque tems après le Pape fit partir des Légats à *latere*, pour diverses Cours avec ordre d'exhorter les Souverains à accepter & à entretenir une Trêve de cinq ans qu'il avoit ordonnée par son pouvoir Apostolique. Ils devoient aussi faire leurs efforts pour les porter à unir toutes leurs forces pour faire la Guerre aux Turcs. Le Cardinal *Laurent Campegge* avoit été destiné pour l'Angleterre, & même il étoit déjà parti de Rome au commencement du mois de Mai, pour aller exécuter sa commission. Mais Wolsey regarda comme un très-grand affront, que le Pape n'eût pas pensé à lui pour cette Légation,

Myl. Herbere
Wolsey se
fait joindre
à la Léga-
tion.

Légation. Ainsi, pendant que Campegge étoit en chemin, il envoya un de ses confidens à Rome, pour représenter au Pape, qu'en témoignant si peu d'estime pour un Cardinal qui étoit actuellement en Angleterre, & premier Ministre du Roi, il le mettoit hors d'état de lui rendre service : Que tout ce qu'il pourroit dire pour appuyer ce que le Pape demandoit, ne seroit d'aucun poids, puisqu'on le regarderoit comme un homme à qui la Cour de Rome n'avoit osé confier cette Légation : Qu'il étoit au contraire de l'intérêt du Pape de se servir de lui pour obtenir ce qu'il souhaitoit, vû la confiance dont le Roi l'honoroit, & que, sans son secours, il seroit très-dangereux que cette affaire n'échoiât. Leon X. comprit aisément par cette représentation, qu'il falloit contenter Wolsey. Ainsi, par une Bulle du 17. de Mai, il l'ajoinrit à Campegge dans la Légation, leur donnant à tous deux une égale autorité, *sachant*, disoit-il dans cette Bulle qui étoit adressée à Wolsey, *combien vous avez de crédit auprès du Roi, & combien il vous est facile de le persuader & de le dissuader*. Cependant, Campegge étant arrivé à Boulogne, Wolsey trouva le moyen de l'y arrêter, jusqu'à ce qu'il eût reçu la réponse du Pape. Ainsi, le Légat Italien ne fit son entrée à Londres que le 29. de Juillet. Comme il étoit venu avec un fort petit équipage, Wolsey lui envoya douze mulets qui portoient des coffres avec de riches couvertures. Mais il arriva que quelques-uns de ces coffres étant tombez pendant l'entrée, & s'étant ouverts, furent trouvez vuides, ce qui excita la risée du Peuple qui se mocquoit de ce faste extérieur. On trouve, dans le Recueil des Actes Publics, une Bulle de Leon X. qui donnoit aux deux Légats un pouvoir extraordinaire. C'étoit d'accorder une Indulgence Plénierie à tous les Fidèles des deux Sexes, qui assisteroient à la Messe que l'un ou l'autre des Légats célébreroit en présence du Roi & de la Reine, ou du moins à la Bénédiction, pourvû qu'ils se fussent confessés, ou qu'ils eussent envie de se confesser, & qu'ils fussent repentans.

La Commission des Légats consistoit en deux points. Le premier étoit, de tâcher d'obtenir du Clergé un secours d'argent pour la Guerre contre les Turcs. Mais le Clergé se tint si ferme sur ce sujet, que tous les efforts des Légats furent inutiles. Le second étoit de porter Henri à entrer dans la Ligue projetée de tous les Princes Chrétiens pour la défense de la Religion & de l'Eglise. Le dessein du Pape n'étoit pas d'entreprendre une Guerre contre les Turcs, mais seulement d'amasser de l'argent sous ce prétexte. Ainsi, la Ligue qu'il méditoit n'étoit que pour faire accroire au Peuple Chrétien, qu'on avoit véritablement dessein de faire la Guerre aux Infidèles. Après cela le prétexte étoit assez plausible pour mettre des impositions sur tout le Clergé, & pour tirer de l'argent des Princes & de leurs Sujets, pour subvenir aux frais de cette prétendue Guerre. C'étoit donc par cette Ligue qu'il falloit commencer, & c'étoit sur cela que les Légats eurent à traiter avec le Roi qui paroissoit disposé à y consentir, quoiqu'il pût aisément prévoir que cette Ligue n'aboutiroit à rien.

A mesure que le crédit du Cardinal Wolsey augmentoit en Angleterre, il devenoit aussi plus grand à la Cour du Pape. J'ai dit ci-devant qu'il avoit fait ôter au Cardinal *Hadrien de Cornetto*, la charge de Collecteur en Angleterre. Mais cette légère punition ne suffisant pas pour satisfaire sa ven-

HENRI
VIII.
1518.

Act. Publ.
Tom. XIII.
pag. 606.
31. Mai.

Entrée de
Campegge à
Londres.

Pouvoir
accordé aux
Légats.
Ibid.

Commis-
sion des Lé-
gats.

Déposition
du Cardinal
Hadrien.

HENRI
VIII.
1518.

*Act. Publ.
Tom. XIII.
pag. 607.*

Leon X.
souhaite de
faire une
Ligue offen-
sive contre
les Turcs.
*Act. Publ. T.
XIII. p. 621.*

On se bor-
ne à une Li-
gue defen-
sive.

Le Pape
ratifie la Li-
gue ; mais il
se désiste de
son projet.

geance , il avoit fait en sorte que le Roi avoit écrit au Pape , pour le prier de priver Hadrien de la Dignité de Cardinal , & de l'Evêché de Bath & Wells dont il avoit été pourvû. Leon X. ne pût s'empêcher de trouver fort étrange que le Roi lui demandât une telle chose , sans lui en alléguer aucune raison. Cependant , sans la lui refuser positivement , il se contenta de lui répondre , qu'il lui donneroit satisfaction dans un tems plus convenable. En 1517. il se fit contre le Pape une conspiration dans laquelle le Cardinal Hadrien se trouva embarrassé , & il fut mis en prison. Guicciardin assure que depuis ce tems-là on n'entendit plus parler de lui , & qu'on ne sçait ce qu'il devint. Mais on trouve , dans le Recueil des Actes Publics , une Lettre du Cardinal Jule de Médicis , dattée le cinquième de Juillet 1518. par laquelle il donnoit avis au Roi , que , dans un Consistoire tenu ce jour-là même , le Cardinal Hadrien avoit été déposé & dépouillé de tous ses Bénéfices , faisant entendre au Roi que c'étoit à sa considération. Mais il y a plus d'apparence que c'étoit pour punir l'offense commise contre le Pape. Quoiqu'il en soit , peu de jours après , le Pape donna au Cardinal Wolsey l'administration de l'Evêché de Bath & Wells , supposant qu'il avoit besoin de ce secours pour soutenir la Dignité de Cardinal.

La négociation des deux Légats alloit assez lentement , puisqu'il ne suffisoit pas de disposer Henri à la Ligue , mais qu'il falloit encore que les autres Souverains y donnassent leur consentement. Aussi le Pape sollicitoit de tout son pouvoir tous les Potentats , en exagérant le danger auquel la Religion Chrétienne alloit infailliblement être exposée. Enfin , chaque Prince lui répondant la même chose , sçavoir qu'il falloit que tous les Souverains agissent de concert dans cette affaire , il adressa une Bulle à ses Légats en Angleterre , par laquelle il leur donnoit pouvoir de conclurre , entre l'Empereur & les Rois de France & d'Espagne , une Ligue contre les Turcs. Son but étoit que cette Ligue fût offensive , sans quoi il n'en retireroit aucun avantage , à moins que le Turc n'eût effectivement dessein d'attaquer la Chrétienté , ce que jusqu'alors on ne pouvoit regarder que comme une supposition très-incertaine. Mais Leon X. étoit trop connu , pour que les Princes donnassent ainsi dans un piège qui ne tendoit qu'à rendre le Pape maître de leur argent & de celui de leurs Sujets. Ainsi , en faisant semblant d'entrer avec zèle dans son projet , ils se contenterent de conclurre entr'eux une Ligue défensive pour la défense du Pape , du Saint Siège , & de leurs Etats reciproques , contre tous ceux qui entreprendroient de les troubler , & particulièrement contre l'Empereur des Turcs. Le Pape étoit déclaré Chef de la Ligue , pourvû qu'il la ratifiât dans un certain tems. Du reste le Traité ne faisoit aucune mention de ce que chacun des Alliez devoit fournir. Tout cela fait voir , que cette Ligue , selon l'intention des Princes , n'étoit que pour éblouir le Public , pour donner quelque satisfaction au Pape , & peut-être pour inspirer de la crainte aux Turcs.

Ce n'étoit pas là ce que le Pontife demandoit. Il auroit souhaité que tous les Princes de la Chrétienté eussent conclu ensemble une Ligue offensive contre les Turcs , & se fussent engagez à envoyer leurs forces vers Constantinople , pour attaquer l'Empereur Ottoman jusque dans sa Ville capitale. En ce cas-là , il comprenoit que les plus éloignez auroient été aisément en-

gagés.

gagés à fournir leur quote-part en argent. Depuis que la fureur des Croisades étoit passée, les Papes n'avoient point perdu d'occasion, pour tâcher de rallumer ce même zèle qui avoit autrefois procuré tant d'avantages à leurs Prédécesseurs. Mais les Peuples, aussi bien que les Souverains, en étoient entièrement rebutez, parce qu'on ne s'étoit que trop apperçû, que les Croisades n'avoient été profitables qu'aux Papes seuls. Ainsi, pour cette fois, les Princes Chrétiens se contenterent de faire une Ligue défensive, pour témoigner seulement qu'ils étoient prêts à défendre la Chrétienté, en cas qu'elle fût attaquée par les Infidèles, se réservant à prendre d'autres mesures s'ils y étoient obligés. Leon X. voyant qu'il n'en pouvoit pas obtenir davantage, approuva & ratifia la Ligue le 31. de Décembre, après quoi il n'en fut plus parlé. Tous les terribles préparatifs que l'Empereur des Turcs faisoit pour fondre sur les Chrétiens, selon qu'on l'assuroit, s'évanouirent entièrement, dès que le Pape se fut apperçû que ses artifices ne pouvoient pas produire l'effet qu'il en avoit attendu.

Pendant que ces choses se passoient, le Cardinal Wolsey, conjointement avec les Ambassadeurs de France, travailloit à mettre les divers Traitez dont ils étoient convenus en état d'être signez.

Le premier regardoit le Mariage de la Princesse Marie avec le Dauphin, qui devoit se célébrer dès que le jeune Prince auroit quatorze ans accomplis, chacun des deux Rois s'engageant à payer cinq cens mille écus, en cas que ce fût par sa faute, que le Mariage ne s'accomplît pas. La Dot de Marie étoit de 333000. écus d'or, dont la moitié devoit être payée le jour de la solennisation du Mariage, & l'autre moitié un an après. Le Douaire devoit être aussi grand qu'il en eût été assigné à aucune Reine de France, & particulièrement à Anne de Bretagne & à Marie d'Angleterre, femmes de Louis XII.

Le second Traité étoit sur la restitution de Tournai, pour laquelle François I. s'engageoit à payer à Henri, six cens mille écus, de trente-cinq sols tournois chacun, outre cinquante mille livres tournois qui lui étoient dûs par les Habitans. Mais sur ces deux sommes, François devoit retenir la Dot de la Princesse Marie. Quant aux payemens, il s'obligeoit à compter cinquante mille livres, en se mettant en possession de la Place, & ensuite vingt-cinq mille livres de six en six mois, jusqu'à ce que toute la somme fût payée.

Le troisième Traité regardoit les attentats qui pourroient se commettre à l'avenir contre la Paix, par les Sujets de l'un ou de l'autre des deux Rois, & contenoit certains Réglemens pour en procurer une prompte réparation.

Par le quatrième, les deux Monarques convenoient de s'aboucher ensemble, dans le village de *Sandinsfelt*, entre Ardres & Guisnes.

Ces Traitez ayant été signez le 14. d'Octobre, les Ambassadeurs de France donnerent au Cardinal Wolsey des Lettres Patentes du Roi leur Maître, par lesquelles il s'engageoit à lui payer une pension annuelle de douze mille livres tournois, pour le dédommager de la perte de l'Evêché de Tournai.

Dès que les deux Rois eurent ratifié les Traitez, & juré solennellement la Paix à Londres & à Paris, le Roi & la Reine de France, agissant au nom

HENRI
VIII.
1518.

Ibid.

Divers
Traitez entre la France & l'Angleterre.

1. Traité sur le Mariage du Dauphin, avec Marie. *Ad. Publ. Tom. XIII. p. 624. 642.*

2. Traité sur Tournai. *Ibid. p. 611.*

3. Traité sur les Attentats.

4. Traité sur l'entrevue.

Le Cardinal Wolsey est dédommagé. *pag. 611.*

Fiançailles du Dauphin avec Marie.

HENRI
VIII.
1519.

du Dauphin leur Fils, fiancerent la Princesse Marie représentée par le Comte de Sommerfet son Procureur. Cette cérémonie se fit à Paris le 16. de Décembre.

Mort de
l'Empereur.
Guicciardin.

François &
Charles
prétendent
à l'Empire.
Mézérai.
Embarras
des Elec-
teurs.

Intérêts
du Pape.

Mort de
Laurent de
Médicis.
Guicciardin.

Le Pape
garde Flo-
rence & la
fait gouver-
ner par un
Légar.

Il réunit
le Duché
d'Urbain à
l'Eglise.

Les Elec-
teurs s'as-
semblent
pour élire
un Empe-
reur.

L'Europe jouïssoit alors d'une profonde Paix. Mais la mort de l'Empereur Maximilien qui arriva le 12. de Janvier 1519. la replongea dans de nouveaux troubles. Par cette mort, la France, l'Espagne, l'Italie, l'Allemagne, l'Angleterre, l'Ecosse, les Provinces des Pais-Bas, se virent engagées dans des Guerres qui ne leur furent pas moins funestes que les précédentes. Dès que Maximilien fut dans le tombeau, les Rois de France & d'Espagne se déclarerent ouvertement Prétendans à l'Empire, & commencerent à cabaler parmi les Electeurs pour obtenir ce qu'ils souhaitoient. Ce n'étoit pas un petit embarras pour ceux qui avoient à faire un choix. De quelque côté qu'ils se tournassent, ils voyoient pour eux-mêmes, pour l'Allemagne, pour toute l'Europe, des avantages & des inconvéniens qui méritoient toute leur attention. L'intérêt de l'Allemagne auroit été de tenir la balance égale entre les deux Monarques qui aspiroient à la Dignité Impériale, & de les rejeter tous deux. Mais en préférant un de ces deux concurrents, on lui donnoit une supériorité qui ne pouvoit que devenir funeste à toute l'Europe, & particulièrement à l'Allemagne. Je n'insisterai pas davantage sur les raisons que les Electeurs pouvoient avoir de préférer l'un ou l'autre, ou de les rejeter tous deux. On sçait bien qu'en semblables occasions, ce n'est pas toujours l'intérêt public qui sert de regle & de fondement pour former des décisions de cette nature. Leon X. auroit souhaité que les Electeurs se fussent déterminés pour quelqu'un d'entr'eux, comme c'étoit aussi son véritable intérêt. Charles étant en possession du Royaume de Naples, & François du Duché de Milan, l'élection de l'un de ces deux Monarques ne pouvoit que troubler un jour le repos de l'Italie, & devenir funeste à la Puissance Papale. Aussi ce Pontife fit-il tous les efforts possibles pour persuader aux Electeurs de prendre ce parti-là. Mais il n'osoit pourtant agir qu'en secret, de peur de se faire des ennemis des deux Prétendans, en se déclarant ouvertement contre eux.

Pendant qu'on attendoit avec inquiétude la résolution des Electeurs, Laurent de Médicis, Neveu du Pape, fut attaqué d'une maladie qui le coucha dans le tombeau. Par cet accident imprévu, cette branche de la Maison de Médicis se trouvoit réduite à la personne du Pape, seul descendant légitime de *Côme le Grand* qui avoit le premier acquis la Souveraineté de Florence. On fit bien quelque tentative pour porter le Pape à rendre la liberté à sa Patrie: mais il n'aimoit pas assez les Florentins pour les faire jouir d'un bien si précieux, dont il avoit eu tant de peine à les dépouïller. Ainsi voulant conserver cet Etat, il y envoya le Cardinal Jule de Médicis: fils naturel de Julien son Oncle, pour le gouverner en son nom. Peu de tems après, il réunit le Duché d'Urbain à l'Eglise & fit abbatre les murailles de la Ville capitale, de peur qu'il ne prît envie à la Rovere de s'en remettre en possession.

Les Electeurs s'étant assemblez pour procéder à l'élection d'un Empereur, François & Charles envoyerent des Ambassadeurs à cette Assemblée pour y ménager leurs intérêts. Le Pape voulut aussi y avoir un Nonce qui

avoir

avoit ordre de faire couvertelement ses efforts pour les faire rejeter tous deux : mais pourtant de s'accommoder extérieurement , à la disposition où il trouveroit les Electeurs. Henri VIII. comprenant les difficultez qui se rencontreroient dans le choix de l'un ou de l'autre des Prétendans , envoya aussi *Richard Pace* à la Diète pour tenter s'il n'y auroit point quelque chose à espérer pour lui. Mais comme il s'en avisa trop tard , son Ambassadeur trouva cette affaire tellement avancée , qu'il ne jugea pas à propos de commettre l'honneur du Roi. Il lui écrivit donc , qu'à la vérité quelqu'un d'entre les Electeurs témoignoit du penchant à le favoriser : que le Pape l'auroit aussi appuyé de tout son pouvoir s'il se fût déclaré plutôt : mais que les affaires étoient disposées de telle maniere , qu'inafailliblement l'élection seroit faite , avant qu'on pût prendre les mesures convenables pour faire réussir son projet. En effet , peu de jours après , sçavoir le 28. de Juin , Charles Roi d'Espagne fut déclaré Empereur , sous le nom de Charles Cinquième , ou plutôt sous celui de *Charles-Quint* , ainsi qu'on parloit en ce tems-là , qui s'est conservé jusqu'à présent.

L'élection de Charles-Quint fut une terrible mortification pour François I. Tout le monde jugea dès-lors , que la jalousie entre ces deux Puissans Princes , produiroit infailliblement de cruelles Guerres , & ce jugement ne se trouva que trop confirmé par l'expérience. Outre la jalousie du Roi de France , qui fut , sans doute , une des principales causes de la rupture qui suivit bientôt après , il y avoit entr'eux des differends d'une très-grande importance , & qu'il étoit bien difficile d'accommoder. François I. avoit des prétentions sur le Royaume de Naples. De plus , par le Traité de Noyon , Charles s'étoit engagé à rendre la Navarre à Henri d'Albret , quatre mois après la signature du Traité , & cet Article étoit demeuré sans exécution. D'un autre côté , Charles , comme Héritier de la Maison de Bourgogne , croyoit avoir un légitime droit sur le Duché de ce nom. Il prétendoit qu'après la mort du dernier Duc son Bisayeul , Louis XI. s'en étoit injustement emparé , sur une simple allégation , que c'étoit un Fief masculin , quoique le contraire fut manifeste. Il avoit laissé dormir ce droit pendant sa minorité. Mais depuis qu'il étoit Majeur , il pensoit à le faire revivre , & la Dignité Impériale qu'il venoit de recevoir n'aidoit pas peu à le fortifier dans cette résolution. Le Duché de Milan étoit encore un autre sujet de differend , qui devoit naturellement produire une Guerre entre ces deux Monarques. On ne pouvoit nier que ce ne fût un Fief de l'Empire , & néanmoins Louis XII. s'en étoit emparé , & François I. l'avoit reconquis , & le possédoit actuellement , sans que ni l'un ni l'autre en eussent reçu l'investiture de l'Empereur Maximilien , & sans l'avoir même demandée. Ainsi , Charles-Quint pouvoit alléguer , qu'il avoit à soutenir les droits de l'Empire , & faire des efforts pour dépouiller le Roi de France de ce Duché. Le Duc de Gueldre fournissoit encore un autre sujet de discorde entre ces deux Monarques. C'étoit un ennemi déclaré de l'Empereur , & la France le prenoit ouvertement sous sa protection. Enfin , le Traité de Noyon étoit pour Charles-Quint un autre sujet de plainte. Il prétendoit que François avoit extorqué de lui un Traité si défavantageux par des menaces de lui faire la Guerre , dans un tems où ses affaires demandoient absolument , qu'il se rendit en Espagne pour y prendre possession de ses Royaumes.

HENRI
VIII.
1519.
Henri as-
pire à l'Em-
pire.
Myl. Herbert.

Charles Roi
d'Espagne
est élu.
Guicciardin,
Jalousie de
François I.
Divers su-
jets de que-
relle entre
Charles &
François.

HENRI
VIII.
1519.

més : Qu'ainsi la cession du Royaume de Navarre, & la pension de centmille écus à quoi on l'avoit engagé, sous le prétexte spécieux de l'entretien de la Princesse sa fiancée, n'étoient autre chose que le prix de la Paix qu'on lui avoit fait acheter.

Disposi-
tion des
Princes de
l'Europe.

Mais quoi que ces deux Monarques se regardassent reciproquement avec des yeux d'envie & de jalousie, & qu'ils ne manquaient pas de prétextes pour se faire la Guerre, aucun des deux n'osoit pourtant la commencer, avant que d'avoir fondé les dispositions des autres Souverains. Ce sont aussi ces dispositions qu'il est nécessaire de bien connoître, pour pouvoir entendre ce qui sera dit dans la suite, les intérêts des Princes donnant à l'Histoire une clarté, qu'on y cherche vainement sans ce secours.

De Leon X.

Leon X. craignoit également les deux Monarques, comprenant bien que, de quelque côté que la balance penchât, l'Italie ne pouvoit qu'être en danger. S'il avoit pu les commettre l'un contre l'autre, sans rendre l'Italie le théâtre de la Guerre, il l'auroit fait volontiers. Mais cela n'étoit pas possible; Encore moins pouvoit-il prendre le parti d'observer une exacte neutralité. La raison en est, qu'il ne pouvoit pas empêcher que les differends touchant Naples & Milan ne fussent remis à la décision des armes, & qu'en ce cas-là, il ne pouvoit éviter de se mêler dans une querelle à laquelle il auroit un très-grand intérêt. Il prit donc le parti qui convenoit le mieux à son naturel. Ce fut de se tenir fort réservé, & de ménager les deux Monarques, en attendant l'occasion de se déclarer, lorsqu'il y trouveroit son avantage. Mais à travers ses déguisemens, il laissa pourtant entrevoir quelque partialité pour l'Empereur, en lui accordant une dispense pour pouvoir posséder l'Empire & le Royaume de Naples, quoique cela fut directement contraire aux conditions, sous lesquelles il lui avoit donné l'investiture de ce Royaume. François s'en plaignit; mais le Pape s'excusa sur ce qu'il n'avoit accordé que ce qu'il n'étoit pas en son pouvoir de refuser, sans se jeter dans un embarras dont il ne lui auroit pas été facile de se tirer.

Mézerai.

De Hen-
ri VIII.

Pour ce qui regarde Henri VIII. la situation des affaires entre Charles-Quint & François I. auroit pu rendre son Regne très-glorieux, s'il ne se fût pas entièrement livré aux conseils intéressés du Cardinal Wolsey. Il ne tenoit qu'à lui de maintenir la Paix dans l'Europe, en tenant la balance égale entre les deux Rivaux, sans souffrir qu'elle penchât trop d'un côté ni de l'autre. C'étoit là son grand intérêt, comme celui de son Royaume, & c'étoit aussi ce qu'il avoit résolu de faire. Ce ne fut même que sur ce prétexte, qu'il se laissa souvent engager dans l'un ou dans l'autre parti, mais non pas toujours, selon que les intérêts de l'Europe, ceux de son Royaume, & ceux de sa propre gloire le demandoient. Ainsi en croyant suivre les maximes d'une bonne politique, il servit, sans s'en appercevoir, à satisfaire les passions de son Ministre, ainsi qu'on le verra dans la suite.

Les deux
Monarques
tâchent de
gagner Hen-
ri par le
moyen de
Wolsey.

Myl. Herbert.

Charles & François étoient tellement convaincus des avantages qu'ils pouvoient tirer de l'amitié du Roi d'Angleterre qu'ils ne négligeoient rien de ce qu'ils croyoient capable de la leur procurer. La meilleure ou plutôt la seule voye pour parvenir à ce but, étoit de mettre le Cardinal Wolsey dans leurs intérêts. C'étoit dans cette vûe qu'ils n'épargnoient ni flatteries, ni promesses, ni présens, pour se le rendre favorable. Ils prenoient quelquefois occasion de

lui

lui écrire, afin de lui donner les glorieux noms de *leur Ami*, de *leur Père*. Dans leur Lettres, ils affectoient d'exalter sa vertu, sa prudence, sa capacité, en des termes si recherchez, qu'il auroit fallu être aveugle pour ne pas s'apercevoir, qu'ils avoient autre chose en vûë que de lui faire connoître l'estime qu'ils avoient pour lui. Wolsey se servoit avantageusement de ces témoignages de leur amitié, pour faire remarquer à son Maître, combien il étoit redoutable à ces deux Monarques, puisqu'ils ne dédaignoient pas de s'abaisser jusqu'à faire tant de caresses à son Ministre. Mais en même-tems, cela lui servoit à insinuer, combien son propre mérite étoit au-dessus de celui des autres Ministres, puisqu'il étoit si généralement reconnu. Tout cela produisoit l'effet qu'il en attendoit. Henri se crut l'Arbitre de l'Europe, & demeura tellement convaincu de la capacité de son Favori, qu'il ne vouloit plus rien voir que par ses yeux, ni rien faire que par ses Conseils.

Ainsi Wolsey se trouvoit alors au haut de la rouë. Il étoit favori, premier Ministre, Grand Chancelier, Administrateur de l'Evêché de Bath & Wells, Archevêque d'Yorck, Cardinal, seul Légat à *latere*, Campegge son Collègue étant rappelé. Il recevoit pension de l'Empereur, & du Roi de France, & tiroit un profit immense de sa Charge de Chancelier, par les privilèges que le Roi y avoit annexez. Outre cela, le Roi ne se lassoit point de lui faire des présens, & de lui fournir des occasions d'augmenter sans cesse ses revenus. D'un autre côté, le Pape, l'Empereur, le Roi de France, & la République de Venise, tâchoient à l'envi de gagner ses bonnes grâces, & sembloient, pour ainsi dire, faire gloire de dépendre de lui. Au commencement de cette année, François I. lui envoya des Lettres Patentes, par lesquelles il consentoit qu'il réglât seul, le cérémonial de son entrevûë avec Henri, lui donnant par-là, un témoignage authentique de la confiance qu'il avoit en sa probité, sur un point dont les Rois sont ordinairement très-jaloux. Cependant les avances que de si grands Princes faisoient au Cardinal, ne marquoient pas tant leur estime, pour lui, que la crainte qu'ils avoient de perdre l'amitié du Roi son Maître. François I. voulant donner à Henri une nouvelle preuve de son estime, le pria d'être Parrain de son second Fils, qui fut ensuite Roi de France sous le nom de Henri II. Tout cela fait voir dans quelle heureuse situation Henri se trouvoit, & combien son Regne auroit pu être glorieux, s'il eût sçu profiter de ses avantages. Mais malheureusement pour lui, au lieu d'agir pour soi-même, & pour sa propre gloire, il travailloit effectivement pour les intérêts de son Favori.

On auroit de la peine à s'imaginer jusqu'où alloit l'orgueil du Cardinal, si tous les Historiens n'avoient pris soin de le dépeindre, & s'ils n'en avoient pas tous fait le même portrait. La Légation du Cardinal Campegge mettant ce Cardinal en même rang que lui, il n'avoit pu souffrir longtems cette égalité. Par le crédit qu'il avoit à Rome, il l'avoit fait rappeler, & avoit obtenu la Légation pour lui seul, avec pouvoir de visiter les Monasteres, & tout le reste du Clergé. Pour se faire donner cette Commission, il avoit pris soin de décrier auprès du Pape, tous les Ecclésiastiques du Royaume, insinuant par-là, combien il étoit nécessaire de lui commettre le soin de les réformer. Mais ce n'étoit que pour augmenter son autorité, & pour rendre toute l'Eglise Anglicane soumise à ses ordres. Dès qu'il se vit seul revêtu de la Dignité de Légat,

HENRI
VIII.
1519.

Ces caresses augmentent le crédit de Wolsey.

Elévation de ce Cardinal.

Aff. Publ.
T. XIII. pag.
701. 704.

François I.
lui donne
pouvoir de
régler le
Cérémonial de l'entrevûë.
Ibid. p. 691.

Henri est
Parrain du
second Fils
de François
I.
Myt. Harbert.

Orgueil ex-
treme du
Cardinal
Wolsey.

Il opprime
le Clergé &
le Peuple.

HENRI
VIII.
1519.

il lâcha, s'il faut ainsi dire, la bride à sa vanité. Il ne disoit plus la Messe qu'à la manière du Pape, se faisant assister par des Evêques, & donner de l'eau par des Comtes & des Ducs. Quand il marchoit dans la Ville, il faisoit porter deux Croix devant lui, par deux des plus grands hommes qu'il pouvoit trouver, montez sur des Chevaux de la plus riche taille. L'une de ces Croix étoit celle de Légat, & l'autre celle d'Yorck. Au commencement cela ne servoit que de passe-tems au Peuple qui faisoit des railleries sur ce faste extérieur. Mais bien-tôt après, on ressentit des effets bien plus sensibles du pouvoir que le Légat s'attribuoit. On vit ériger une nouvelle Cour de Justice, sous le titre de *Cour du Légat*, dont la Jurisdiction s'étendoit sur toutes les actions qui pouvoient avoir du rapport à la conscience; c'est-à-dire proprement sur toutes les actions de la vie, puisqu'il n'y en a presque point où la conscience ne puisse se trouver intéressée. Un certain *Jean Allen*, qui fut établi Juge de cette nouvelle Cour, commit une infinité de rapines & d'extorsions, sous prétexte de réformer les mœurs du Peuple, quoiqu'il fût lui-même un homme perdu de réputation. On voyoit faire, sur la vie & sur les mœurs de tous les Sujets indifféremment, des informations exactes qui donnerent occasion au nouveau Juge, d'opprimer tous ceux qui furent assez opiniâtres pour refuser d'entrer en composition avec lui. Principalement, il prétendoit que sa Jurisdiction s'étendoit sur tous les procès qui naissoient des Testamens ou des Contrats de mariage, & il attiroit à sa Cour une infinité de procès, sans que les Juges du Roi s'y osassent opposer. D'un autre côté, le Légat traitoit le Clergé avec une dureté inconcevable, & dispoisoit de tous les Bénéfices du Royaume en faveur de ses Créatures, sans se mettre en peine des droits des Eglises, des Monasteres, ou des Patrons. C'est ce qui avoit de tout tems causé de violentes querelles entre les Rois d'Angleterre & la Cour de Rome, & qui avoit donné lieu au fameux Statut *Pramunire*, que le Légat violoit tous les jours, le Roi souffrant de lui des choses qu'il n'auroit pas sans doute endurées du Pape même, & n'étant informé que de ce que le Cardinal vouloit bien qu'il sût. Enfin l'Archevêque de Cantorbéri, voyant tant d'oppressions, crut qu'il étoit de son devoir d'en avertir le Roi qui en parut surpris, & chargea l'Archevêque de dire au Cardinal, qu'il entendoit que tout ce qu'il avoit fait abusivement fût réparé. L'effet que cette remontrance produisit, fut que le Cardinal en voulut encore plus de mal à ce Prélat, contre lequel il avoit déjà conçu beaucoup plus de haine, parceque dans ses Lettres il avoit la hardiesse de le traiter de Frère. Mais quelque-tems après un simple Prêtre de Londres ayant eu assez de fermeté pour accuser en Justice le Juge de la Cour du Légat, il ne fut pas possible d'empêcher que le Roi ne fût informé de cette affaire. Comme le Juge avoit été convaincu d'une infinité de malversations, le Roi reprimanda le Cardinal d'une telle manière que depuis ce tems-là, s'il ne fut pas plus sage, il fut au moins plus discret.

La grandeur, les richesses, le pouvoir & l'autorité dont Wolsey jouïssoit en Angleterre n'étoient pas capables de contenter son ambition, pendant qu'il y avoit encore un degré plus haut auquel un Ecclésiastique pouvoit monter. Il y avoit déjà quelque-tems, qu'il avoit commencé à prendre des mesures pour devenir Pape, quand le Siège seroit vacant, & déjà le Roi de France lui avoit offert les voix de quatorze Cardinaux. Mais depuis que Charles

Le Cardinal aspire au Papat par le moyen de l'Empereur.
M. J. Herbert.

fut

fut élu Empereur, Wolsey le crut plus capable de lui procurer le Papat, & selon les apparences il entretenoit quelque secrète négociation avec lui sur ce sujet. C'étoit dans cette vûe qu'il détachoit peu-à-peu le Roi son Maître des intérêts de la France, pour le tourner du côté de l'Empereur. Cependant il ne crut pas pouvoir, sans se trop découvrir, empêcher l'entrevûe de François & de Henri, qui avoit été remise à l'année 1520. Mais il sçavoit assez les moyens de prévenir les mauvais effets que cette entrevûe étoit capable de produire contre l'Empereur son nouvel ami. D'ailleurs il n'auroit pas pû se résoudre à se priver du plaisir de paroître à la vûe de la Cour de France avec une pompe peu inférieure à celle d'un Roi, & de se voir aux yeux des Anglois, honoré & caressé du Roi de France & de toute sa Cour, comme il devoit l'être apparemment. C'étoit une occasion qu'un homme qui aimoit le faste & l'ostentation ne pouvoit pas négliger.

HENRI
VIII.
1519.

Ce n'étoit pas sans raison que l'Empereur caressoit le Cardinal Wolsey. Il avoit trouvé en Espagne des difficultez auxquelles il ne s'étoit pas attendu. Les Castillans & les Arragonnois vouloient conserver leurs privileges, auxquelles les Conseillers Flamans, que l'Empereur avoit menez avec lui, donnoient toujours quelque atteinte. D'un autre côté, l'Empereur ayant pris prétexte de la Croisade que le Pape avoit publiée, pour demander un secours au Clergé, cette demande avoit causé dans toute l'Espagne des troubles qui mettoient ce Prince dans un assez grand embarras. Il y avoit encore eu en Autriche un soulèvement qui n'avoit été appaisé qu'avec peine. Enfin le Roi de France travailloit sourdement à susciter à l'Empereur des affaires embarrassantes à Naples, en Sicile, dans la Navarre, & à lui soustraire ses Alliez. Tout cela lui rendoit l'amitié de Henri si nécessaire, qu'il ne faut pas être surpris, s'il faisoit tout son possible pour mettre le Cardinal dans ses intérêts, puisqu'il n'y avoit point d'autre moyen pour gagner le Maître que le crédit du Ministre. Le Roi de France faisoit la même chose de son côté, & c'étoit ce qui augmentoit extrêmement l'orgueil de ce Prélat qui se voyant recherché par ces deux Monarques pouvoit, s'il faut ainsi dire, mettre à ses services le prix qu'il vouloit.

Affaires
d'Espagne.

L'Empe-
reur & le
Roi de
France re-
cherchent
également
l'amitié de
Wolsey.

Pendant que tout le monde attendoit avec inquiétude, ce que la jalousie entre l'Empereur & le Roi de France produiroit, les affaires d'Ecosse demeu- roient toujours dans la même situation, c'est-à-dire dans un extrême désor- dre, à cause de l'absence du Régent. En partant d'Ecosse, il avoit espéré d'y retourner dans peu de mois : mais il ne lui étoit pas permis de suivre son in- clination. François I. prévoyant le besoin qu'il pourroit avoir de l'Angleterre, avoit fait avec Henri un Traité secret, par lequel il s'étoit engagé à retenir le Duc d'Albanie en France. Ainsi Henri avoit obtenu par une autre voye, ce que le Parlement d'Ecosse lui avoit nettement refusé. Il n'étoit pas bien dif- ficile de comprendre, à quel dessein ils s'opposoit au retour du Duc d'Albanie. Son projet étoit de mettre l'Ecosse en trouble & en confusion, a'in d'avoir occasion de se mêler des affaires de ce Royaume, sous prétexte de soutenir les intérêts du jeune Roi son Neveu. Il ne pouvoit donc mieux l'exécuter qu'en fomentant parmi la Noblesse, des divisions auxquelles la présence du Régent auroit pû remédier. Mais la guerre qui s'alluma dans la suite entre Charles- Quint & François I., & à laquelle il ne prit que trop de part, l'empêcha de

Affaires
d'Ecosse.
Buchanan.

François I.
s'engage à
retenir en
France le
Duc d'Al-
banie.

HENRI
VIII.
1519.

pousser plus loin ses desseins contre l'Ecosse. Ce fut vraisemblablement ce qui sauva ce Royaume, qui sans cela couroit grand risque d'être conquis par les Anglois.

Découverte
du Mexique
& de la
nouvelle
Espagne-

Avant que de finir ce qui regarde l'année 1519. il ne faut pas oublier de remarquer que ce fut dans cette année, que l'Empereur reçut la nouvelle de la découverte, & du commencement de la conquête du Mexique & de la nouvelle Espagne. Il est d'autant plus nécessaire de rapporter cette particularité, quoiqu'elle semble étrangère à notre Histoire, que ce fut l'or & l'argent que le nouveau Monde fournit d'abord à l'Espagne, qui contribuèrent le plus à mettre l'Empereur Charles-Quint sur le pied où on le verra dans la suite. D'ailleurs l'or & l'argent étant devenus plus communs, par le commerce que les autres Païs avoient avec l'Espagne, on ne doit pas être surpris de voir dans la suite, des armées plus nombreuses, la magnificence des Cours des Princes considérablement augmentée, & les dots des Princesses portées beaucoup plus haut qu'on ne l'avoit vû jusqu'alors. Mais ce fut l'Espagne qui profita la première de l'or & de l'argent du nouveau Monde, & qui par-là se vit en état, sous le Regne de Charles-Quint & de Philippe II, d'aspirer à la Monarchie universelle.

1520.
Règlement
fait par
Wolsey sur
l'entrevûe
des deux
Rois.

Act. Publ.
Tom. XIII.
pag. 705.
12. Mars.

La confiance que François I. avoit eüe pour le Cardinal Wolsey, en lui donnant pouvoir de régler tout ce qui regardoit l'entrevûe qu'il devoit avoir avec Henri, auroit été très-honorable à ce Ministre, si d'un autre côté, cette manière d'agir n'eût fait connoître qu'il avoit peu d'estime pour lui, en ce qu'il ne le croyoit pas incorruptible. Quoiqu'il en soit, Wolsey, en vertu du pouvoir qu'il avoit reçu des deux Rois, fit le 12. de Mars 1520, un Règlement qui portoit, entr'autres choses, qu'ils se verroient le quatre de Juin entre Ardres & Guisnes; que le Roi d'Angleterre s'avanceroit vers Ardres, aussi loin qu'il le pourroit commodément, mais sans sortir pourtant de ses terres, & que le Roi de France iroit le trouver à l'endroit où il seroit arrêté. Par-là, il faisoit en sorte que François rendoit le premier visite à Henri. Mais il en donnoit pour raison, que le Roi son Maître ayant passé la Mer exprès, pour voir son ami, il étoit bien juste que celui-ci l'en recompensât en quelque manière, en s'avancant pour le recevoir, un peu au-delà des bornes de ses propres Etats, dans un lieu qui seroit choisi par des Commissaires des deux Nations. Le reste du Règlement regardoit la sûreté des deux Monarques, des deux Reines Regnantes, de la Reine Douairiere de France Sœur de Henri, de Louïse de Savoye Duchesse d'Angoulême, Mere de François I, la suite des Princes & des Princesses qui devoient assister à l'entrevûe, le lieu où les deux Rois devoient s'assembler pour y conférer ensemble, & enfin les divertissemens que les deux Cours y devoient prendre.

François
gagne Wol-
sey pour se
faire rendre
Calais.

Herbert.

Mais le Car-
dinal n'ose
le proposer
au Roi.

Pendant l'intervalle qu'il y eut entre ce Règlement & l'entrevûe, François fit sonder le Cardinal, pour sçavoir, si par son moyen, il ne pourroit pas obtenir de Henri, qu'il lui cédât Calais pour une somme dont on conviendrait. Cette proposition fut sans doute accompagnée de promesses particulières pour le Cardinal, proportionnées à un si grand service; puisqu'il ne jugea pas à propos de la rejeter. Il n'osoit pourtant en parler directement au Roi; mais il tâchoit de faire en sorte, que d'autres lui en fissent naître la pensée, afin que si le Roi le consultoit sur ce sujet, il pût lui dire son sentiment

avec

avec plus de liberté. C'étoit pour parvenir à ce but , que , dans des conversations qui sembloient indifférentes , il faisoit souvent tourner le discours sur Calais , & qu'il disoit comme au hazard, *Qu'avons-nous à faire de ce Calais qui nous coûte tant ? Il seroit à souhaiter qu'on pût s'en défaire honnêtement.* Cette ruse n'ayant pas réussi , il n'osa jamais se hasarder à faire au Roi une proposition si extraordinaire , d'autant plus qu'ayant comme résolu de s'engager avec l'Empereur , il ne se soucioit plus tant d'obliger le Roi de France.

Le tems de l'entrevûë étant proche , Henri se rendit à Cantorbéri le vingt-cinquième de Mai , pour y passer les Fêtes de la Pentecôte , à dessein de se rendre ensuite à Calais. Mais dès le lendemain , on lui apporta la nouvelle que l'Empereur étoit arrivé à Douvre. Cette arrivée surprit toute la Cour , & peut-être le Roi même. Mais le Cardinal n'avoit pas lieu d'en être surpris , puisque dès le vingt-neuvième de Mars précédent , l'Empereur par des Lettres Patentes dattées de Compostelle , s'étoit engagé à lui donner ou à lui faire donner par le Pape , l'Evêché de Badajox , dans deux mois après la Conférence qu'il devoit avoir lui-même avec le Roi d'Angleterre , ainsi qu'on le voit dans le Recueil des Actes Publics. Il paroît par-là que le voyage de l'Empereur en Angleterre avoit été résolu dès le mois de Mars , du moins entre l'Empereur & le Cardinal. Mais il est incertain si le Roi en avoit été informé. Quoiqu'il en soit , le Cardinal se fit donner la commission d'aller complimenter l'Empereur à Douvre où le Roi se rendit aussi le lendemain. Ensuite les deux Monarques allèrent ensemble à Cantorbéri où Henri fit venir la Reine sa Femme qui eut une singulière satisfaction de voir l'Empereur son Neveu , qu'elle n'avoit jamais vu auparavant. Le but de la visite de l'Empereur étoit de détourner le Roi de l'entrevûë qu'il devoit avoir avec François I , à quoi pourtant il ne pût jamais réussir , Henri lui ayant fait comprendre qu'il ne pouvoit se dédire avec honneur. Mais il y avoit beaucoup d'apparence , qu'il avoit aussi en vûë d'achever de gagner le Cardinal Wolfsey , afin de mettre , par son moyen , le Roi dans ses intérêts. La commune opinion est que son voyage ne fut pas inutile ; mais qu'il ne put obtenir la faveur de ce Ministre , qu'en lui promettant d'employer tout son crédit pour l'élever au Pontificat , en cas que Leon X. mourût avant lui. Quoique l'Empereur n'eût pas obtenu du Roi tout ce qu'il avoit demandé , il partit pourtant très-satisfait de sa visite , Henri lui ayant promis qu'il n'entreroit avec le Roi de France dans aucun engagement qui lui fût préjudiciable. Le trentième de Mai Charles partit pour continuer son voyage en Flandre & Henri pour se rendre à Calais.

Jene m'arrêterai point ici à faire la description de l'entrevûë des deux Monarques , qui se fit entre Ardres & Guisnes , de la maniere qu'elle avoit été réglée par le Cardinal. Pendant tout le tems qu'ils demeurèrent ensemble , ce ne furent que fêtes , Tournois , danses , mascarades , & autres divertissemens , où les deux Cours se trouverent mêlées avec une satisfaction reciproque. Tout y étoit si magnifique des deux côtes , qu'on appella cette Assemblée *le Camp du drap d'or.* Mais parmi tous les plaisirs que les deux Cours prenoient ensemble , on ne laissa pas de parler d'affaires. Voici ce dont les deux Rois convinrent dans leurs Conférences : Qu'après que François auroit achevé de payer le million d'écus , à quoi il s'étoit obligé par le dernier Traité , il don-

HENRI
VIII.
1520.

Henri part
pour l'en-
trevûë.

L'Empe-
reur arrive
à Douvre.
Act. Publ.
Tom. XIII.
pag. 714.

Il promet
à Wolfsey le
Pontificat.

Entrevûë de
François &
de Henri.
Myl. Herbers.

Traité en-
tr'eux.
Act. Publ. T.
XIII. p 719.
6. Juin.

HENRI
VIII.
1520.

neroît à Henri, pendant sa vie, une pension annuelle de cent mille livres Tournois; Que si le Dauphin devenoit Roi d'Angleterre, par son mariage avec la Princesse Marie, cette pension seroit continuée à Marie, & à ses Héritiers à jamais; Que les différends qu'il y avoit entre les Rois d'Angleterre & d'Ecosse, seroient remis à l'Arbitrage de Louïse de Savoye Meré du Roi de France & du Cardinal d'Yorck. Les deux Rois ne se séparèrent que le vingt-quatrième Juin, après avoir passé environ trois semaines ensemble, dans des plaisirs continuels.

Henri va
voir l'Em-
pereur à
Graveline.
L'Empe-
reur lui
rend sa visi-
te à Calais.

Henri étant retourné à Calais, voulut, avant que de repasser en Angleterre, rendre à l'Empereur la visite qu'il en avoit reçue à Cantorbéri. Pour cet effet, il se rendit à Graveline le dixième de Juillet, & retourna le même jour à Calais. Lelendemain, l'Empereur & Marguerite sa tante, Gouvernante des Pais-Bas, allèrent voir Henri à Calais, & demeurèrent trois jours avec lui. François I. conçut une extrême jalousie de ces visites reciproques, & ce n'étoit pas sans raison. Vraisemblablement, ce fut dans ces Conférences que se jetterent les premiers fondemens de l'alliance qui se conclût, dans la suite, entre l'Empereur & Henri. Peu de jours après, Henri repassa en Angleterre.

Lettre du
Doge de
Venise au
Cardinal.
AË. Publ.
Tom. XIII.
pag. 724.
6. Juillet.

Cen'étoit pas sans de puissantes raisons, que les plus grands Princes recherchoient la faveur du Cardinal Wolfey. Il gouvernoit absolument le Roi son Maître qui, dans la situation où les affaires se trouvoient, pouvoit faire pencher la balance du côté qu'il lui plaisoit. Le Sénat de Venise, prévoyant que la guerre ne tarderoit pas long-tems à éclatter en Italie, tâchoit par avance de se rendre Wolfey favorable, en témoignant une grande estime pour lui. On trouve, dans le Recueil des Actes Publics, une Lettre du Doge au Cardinal pour le féliciter sur l'entrevûe des deux Rois, comme sur un ouvrage de sa sagesse consommée.

Le Pape ac-
corde au
Cardinal,
des pen-
sions sur
des Evêchez
d'Espagne.

Mais ce n'étoient là que des paroles, au lieu que le Pape, qui comprenoit qu'il pourroit avoir bien-tôt besoin du Cardinal, crut devoir le gagner par quelque chose de plus réel. On voit dans le même Recueil que le vingt-neuvième de Juillet, il lui accorda une pension de deux mille ducats sur l'Evêché de *Palencia* en Espagne, & l'établit Administrateur perpétuel de l'Evêché de *Badajox*, sans préjudice des autres Bénéfices qu'il possédoit, ou qu'il pourroit posséder à l'avenir. Il n'y a point de doute que ce ne fût du consentement de l'Empereur qui travailloit peu-à-peu à mettre dans ses intérêts un Ministre si puissant dont le crédit lui étoit bien nécessaire, dans la situation où ses affaires se trouvoient. Il avoit laissé l'Espagne pleine de troubles, causés par l'avidité des Flamans qui ne cherchoient qu'à s'enrichir aux dépens des Espagnols. Cela même l'avoit obligé à partir avec quelque précipitation, de peur de se trouver embarrassé dans des affaires qui auroient pu l'empêcher d'aller recevoir la Couronne Impériale. Il avoit laissé pour Gouverneurs en Espagne, *Adrien Florent* Evêque de Tortose, & le Connétable de Castille. Mais il ne fut pas plutôt parti, que plusieurs d'entre les Seigneurs & quelques Villes de Castille se liguerent ensemble pour la défense de leurs privilèges, & pour chasser les Flamans. Cette Ligue fut suivie d'une rébellion ouverte qui n'embarrassa pas peu les deux Gouverneurs. Cependant, après avoir assemblé un Corps de troupes, composé en partie des garnisons qui avoient été
laissées

Troubles
en Espagne.

laissées dans la Navarre, ils se trouverent en état d'opposer une bonne Armée aux Mécontents qui furent enfin battus & réduits à l'obéissance.

Pendant que ces choses se passaient en Espagne, l'Empereur étoit occupé aux préparatifs de son Couronnement qui se fit le 21. d'Octobre.

La défection de Luther faisoit alors grand bruit en Allemagne. Leon X. tâchoit d'animer tous les Princes de l'Empire contre ce Docteur qui avoit eu la hardiesse d'appeler au Concile malgré la Bulle du Pape Pie II. Enfin, après avoir inutilement tenté de le gagner par des promesses, ou de l'épouvanter par des menaces, il publia une Bulle d'excommunication contre lui & contre ses Sectateurs. Mais Luther, sans s'épouvanter de ces foudres, renouvela son appel au Concile, en termes extrêmement durs. Le Pape irrité, qu'un simple Moine osât ainsi le braver, fit prier l'Electeur de Saxe, qui étoit alors à Cologne, de le faire mourir, ou de l'envoyer à Rome. L'Electeur l'ayant refusé, le Nonce du Pape fit brûler publiquement à Cologne, les Livres que Luther avoit composés, & Luther, pour se venger, fit brûler publiquement à Wirtemberg, le Corps du Droit Canon & publia un Livre pour justifier son procédé. Il se sentoît appuyé de l'Electeur son Souverain qui souhaitoit passionnément de voir une Réformation dans l'Eglise.

Pendant ce tems-là le Duc de Wirtemberg, qui par les sollicitations de François I. s'étoit détaché de la Ligue de Suabe, fut chassé de ses Etats, & l'Empereur les achetta. Comme le Roi de France ne se trouvoit pas alors en état de le protéger, il se vit contraint de subir les conditions que l'Empereur voulut lui imposer, sans espérance d'être rétabli.

Les troubles continuoient toujours parmi les Ecoissois qui étoient divisez en deux factions, dont *André Hamilton* & *George Douglas* Comte d'Aran, étoient les Chefs. Pendant l'année 1520. les Hamiltoniens trouverent le moyen d'obliger Alexandre Douglas Comte d'Angus, l'un de ceux que le Régent avoit laissés pour Gouverneurs en Ecosse, de quitter son emploi. Ensuite ils voulurent lui ôter la vie. Mais avec quatre-vingts hommes, il battit, dans une des rues d'Edimbourg, plus de mille de ses ennemis, & les chassa de la Ville. Tout cela ne faisoit qu'animer de plus en plus les factions l'une contre l'autre, desorte qu'enfin le Comte d'Aran reçût dans son parti tous les amis des deux Hums que le Régent avoit fait décapiter, afin de s'appuyer de leur secours pour résister à ses ennemis. C'étoit-là de fâcheux effets produits par l'absence du Viceroy que le Roi d'Angleterre empêchoit de retourner en Ecosse. Cependant la Trêve entre les deux Royaumes fut encore prolongée jusqu'au mois d'Avril de l'année suivante, par la médiation du Roi de France, & le Conseil d'Ecosse s'engagea positivement à envoyer une honorable Ambassade au Roi d'Angleterre pour lui demander la Paix.

La situation où les affaires de l'Europe se trouvoient au commencement de l'année 1521. ne permettoit pas d'espérer que la Paix s'y pût long-tems maintenir. Quatre Souverains l'occupoient presque toute entière, & avoient une grande influence sur les Etats dont ils n'avoient pas la possession. Ils étoient tous quatre jeunes, habiles, & assez ambitieux pour former de grands projets qui ne pouvoient être exécutés sans mettre l'Europe en combustion.

HENRI
VIII.
1520.
L'Empe-
reur est
Couronné.
Le Pape
sollicite
l'Electeur
de Saxe con-
tre Luther.

Il excom-
munie Lu-
ther, qui en
appelle au
Concile.

Le Duc de
Wirtem-
berg perd
ses Etats.
Guicciardini.

Troubles
en Ecosse.
Buchanan.

Art. Publ.
Tom. XIII.
pag. 727.

1521.
Caractères
& disposi-
tions des
principaux
Souverains
de l'Europe.

HENRI
VIII.
1521.
De François
I.

François I. rongé d'une secrète jalousie contre Charles-Quint ne cherchoit que l'occasion de faire éclatter le chagrin qu'il avoit de le voir sur le Trône Impérial, & pensoit à se servir du prétexte de recouvrer le Royaume de Naples pour lui-même & la Navarre pour Henri d'Albret. Mais le dessein qu'il formoit de faire la Guerre à l'Empereur, étoit fondé sur un autre motif qui n'étoit pas moins puissant. C'étoit la Politique, qui demandoit qu'il fit tous les efforts possibles, pour abaisser ce redoutable Rival, sans quoi la France pouvoit se trouver dans un grand danger. Pour exécuter ce grand projet, il auroit été nécessaire qu'il se fût uniquement attaché à ses affaires & qu'il eût usé d'une grande économie, afin de pouvoir subvenir aux dépenses à quoi il alloit s'engager. Mais malheureusement pour lui, il étoit trop adonné à ses plaisirs, & divertissoit souvent à d'autres usages, l'argent qu'il avoit destiné pour la Guerre. D'un autre côté, il se laissoit trop aisément gouverner par ses Ministres, & encore plus par la Duchesse d'Angoulême sa Mere, dont les intérêts étoient souvent opposés aux siens. Néanmoins il croyoit voir ses affaires dans un état qui lui faisoit espérer un heureux succès de ses entreprises. L'Espagne étoit mécontente, & se trouvoit agitée de troubles intestins qui vrai-semblablement devoient causer de grands embarras à l'Empereur. D'un autre côté, les Turcs menaçoient la Hongrie que l'Empereur ne pouvoit abandonner sans exposer ses Etats d'Autriche. En troisième lieu, François se flattoit d'avoir dans le Roi d'Angleterre un fidel ami qui ne l'abandonneroit pas, & qui sembloit avoir presque autant d'intérêt que lui, d'empêcher la trop grande élévation de la Maison d'Autriche. Enfin, il croyoit avoir lieu d'espérer que le Pape, avec qui il étoit en Traité, pour faire ensemble la conquête de Naples, bien loin de contribuer à augmenter la puissance de l'Empereur, feroit tous ses efforts pour abaisser un voisin qui ne pouvoit que lui être redoutable. Tout cela étoit fortifié par les Alliances que François avoit avec les Vénitiens & les Suisses, qui se joignant au Pape, & au Roi d'Angleterre, devoient naturellement le rendre supérieur à son ennemi, dont les Etats séparés les uns des autres, étoient par-là moins capables de se secourir mutuellement. Ainsi François, flatté par ces apparences, formoit des projets extraordinaires conformes à son naturel ambitieux, & à son âge qui n'étoit que de vingt-sept ans.

De Charles-
Quint.

Quant à Charles-Quint, il n'avoit encore rien fait, qui pût donner de lui une idée fort avantageuse. Sa jeunesse s'étoit passée sous la tutelle de l'Empereur Maximilien son Ayeul, ou de Marguerite d'Autriche sa Tante, & depuis qu'il avoit pris l'administration des Pais-Bas, c'étoit *Chievres* son Gouverneur qui faisoit tout au nom du Prince. Ses premières démarches, depuis la mort du Roi Ferdinand, n'avoient pas fait concevoir une haute opinion de lui, puisqu'à peine eut-il mis le pied en Espagne, que ce Pais-là se trouva dans une extrême agitation. C'est peut-être au peu d'estime qu'on avoit conçû pour lui, qu'il devoit son élévation à l'Empire. C'étoit pourtant le plus puissant Prince qu'il y eut alors en Europe. Outre la Dignité Impériale, il possédoit toute l'Espagne, les Royaumes de Naples & de Sicile, les Pais-Bas, l'Archiduché d'Autriche, & beaucoup d'autres Provinces & Seigneuries en Allemagne. Ainsi, par ses seules forces, il pouvoit bien tenir

nir tête à François I. assisté de ses Alliez. Henri VIII. étoit le seul qui l'avoit d'abord embarrassé, à cause de son union avec la France. Mais il avoit sçu se tirer cette épine du pied, par le moyen du Cardinal Wolsey. Ce fut en cela qu'il commença, pour ainsi dire, à faire paroître son habileté, qui jusqu'alors avoit été comme cachée. Ensuite, il s'attacha fortement à gagner le Pape, à quoi il réussit selon ses souhaits. Ainsi dans le tems dont je parle présentement, il s'étoit déjà rendu très-rédoutable, non seulement par ses forces, mais encore par les marques qu'il avoit données de sa capacité. Dès qu'il se vit élevé à l'Empire, il jugea bien qu'il trouveroit dans François I. un ennemi qui n'épargneroit rien pour lui faire sentir les effets de sa jalousie. C'est pour cela qu'il pensa de bonne heure aux moyens de se mettre à couvert de ses atteintes, non seulement par une juste défense, mais même en l'attaquant le premier. Il en avoit deux raisons plausibles. La première étoit que la Couronne de France lui retenoit le Duché de Bourgogne depuis la mort de Charles dernier Duc de Bourgogne son Bisayeul. La seconde regardoit le Duché de Milan, dont François I. auroit dû recevoir l'investiture de l'Empereur, puisque c'étoit un Fief de l'Empire, & néanmoins il n'avoit jamais daigné la demander. Il croyoit encore avoir sujet de se plaindre, de ce que François I. avoit extorqué de lui le Traité de Noyon, ainsi qu'il a été dit ci-dessus.

C'est donc en vain que les Historiens des deux partis s'efforcent de jeter le blâme de la rupture sur l'un ou sur l'autre de ces deux Monarques. Il est certain qu'ils pensoient tous deux dans le même tems à se faire la Guerre, & qu'ils prenoient par avance des mesures pour exécuter leurs desseins, quoique chacun d'eux en particulier, tâchât d'engager son Rival dans quelque démarche qui le fit regarder comme agresseur. Ainsi, comme ce n'est pas par le premier acte d'hostilité qu'il faut juger du commencement d'une rupture, mais plutôt par la cause qui la produit, on ne peut guères se tromper en disant que Charles-Quint & François I. furent également auteurs d'une Guerre qui mit toute l'Europe en feu. Charles n'étoit âgé que de vingt & un an, mais d'un caractère tout opposé à celui de son ennemi. François s'adonnoit trop aux plaisirs, & Charles s'appliquoit beaucoup aux affaires, y ayant été accoutumé dès sa jeunesse. D'un autre côté, François étoit d'un naturel franc & ouvert. Mais Charles étoit beaucoup plus réservé. Il pensoit beaucoup à ce qu'il avoit à dire ou à faire, & se servoit volontiers de détours & d'artifices pour venir à bout de ce qu'il entreprenoit, conformant sa conduite à celle de Maximilien & Ferdinand ses ayeux paternel & maternel.

Leon X. avoit sujet d'être content de son sort, s'il avoit pû se resoudre à vivre en repos. Il étoit maître absolu de tout l'Etat de l'Eglise, auquel avoit été joint depuis peu d'années, toute la Romagne, Modène, Reggio, & le Duché d'Urbin. Son grand intérêt, celui de l'Eglise, & celui de toute l'Italie, étoit donc de tâcher par toutes sortes de voyes de tenir la balance égale entre l'Empereur & le Roi de France, & de faire en sorte qu'aucun de ces deux Monarques ne se rendît trop puissant en Italie. Il le pouvoit aisément, puisque ses Etats étant placez entre ceux que ces deux Princes possédoient en Italie, ils avoient nécessairement besoin de lui, pour attaquer Naples

HENRI
VIII.
1521.

De Leon X.
Guicciardini.

ou

HENRI
VIII.
1521.

Guicciard.

ou Milan. Ainsi, en observant une exacte neutralité, il auroit vrai-semblablement exempté l'Italie de Guerre, & par-là, il auroit maintenu la Puissance Pontificale dans tout son lustre. Mais c'étoit un esprit trop agissant, pour pouvoir demeurer tranquille. Comme il se confioit beaucoup à son adresse, il ne craignoit point de s'engager dans toutes sortes d'affaires, quelque difficiles qu'elles parussent, parce que, quoiqu'il pût arriver, il espéroit de s'en tirer par quelque tour de souplesse. D'ailleurs, il avoit cela de commun avec tous les autres Papes qui avoient été avant lui, que les égards qu'on avoit pour son Caractere, lui otoient la crainte d'être poussé à bout, en cas que les entreprises n'eussent pas un heureux succès. Quant au reste, il étoit entièrement adonné aux plaisirs, passant la plus grande partie de son tems à entendre des Musiciens, à converser avec des Bouffons, & à des divertissemens encore moins honnêtes. Cela joint à son humeur libérale, l'engageoit à des dépenses excessives qui le rendoient pauvre au milieu de ses vastes revenus, & le tenoit toujours occupé à chercher les moyens de recouvrer de l'argent. C'étoit-là l'unique source du zèle extraordinaire qu'il faisoit paroître pour former une Ligue contre les Turcs, parce que cela lui fournissoit un prétexte de lever des Décimes sur le Clergé & de vendre ses Indulgences dont toute la Chrétienté se trouvoit scandalisée.

Guicciard.

Si ce Pontife eût été d'un genie plus borné, il auroit sans doute maintenu la tranquillité en Italie. Mais comme il se sentoit capable de former & d'exécuter de grands desseins, il voulut rendre son Pontificat illustre par des actions extraordinaires. Malheureusement pour lui & pour ses Successeurs, il se mit en tête de chasser les François, les Espagnols, & les Allemands d'Italie, projet qu'on peut regarder comme extravagant. Pour pouvoir l'exécuter, il falloit nécessairement se servir des uns pour ruiner les autres, & en faisant ainsi pencher la balance toute d'un côté, il ne pouvoit que donner des maîtres, & à lui-même & à l'Italie, ce qu'il auroit évité en demeurant neutre. Mais ce qui l'engageoit principalement dans ce projet, c'étoit l'envie qu'il avoit de s'emparer du Duché de Ferrare, & de recouvrer Parme & Plaisance, à quoi il n'y avoit aucune espérance de parvenir, pendant que les François seroient maîtres du Duché de Milan. D'un autre côté il n'étoit pas sans inquiétude par rapport à Florence. Il ne pouvoit s'empêcher de craindre, que François I. ne pensât à rétablir les Florentins dans leur ancienne liberté. C'étoit donc par les François, qu'il vouloit commencer l'exécution de son projet. Mais il se gardoit bien de faire connoître ses desseins. Au contraire, il entretenoit des négociations secrètes avec le Roi de France, aussi-bien qu'avec l'Empereur, & faisoit également espérer à tous les deux son amitié. Cependant, comme son dessein n'étoit pas de demeurer toujours dans ce milieu, il fit faire en Suisse une levée de six mille hommes, qu'il fit venir dans l'Etat de l'Eglise, après avoir demandé le passage par le Milanois. C'étoit sous prétexte de pourvoir à la défense de ses Places.

De Henri
VIII.

Henri VIII. se trouvoit alors dans une situation la plus avantageuse où aucun Roi d'Angleterre se fût trouvé avant lui. Il étoit en paix avec toute l'Europe, excepté avec l'Ecosse qui ne demandoit pas mieux que d'être laissée en repos. Quoiqu'il eût déjà dépensé tout l'argent qu'il avoit trouvé dans
les

les coffres du Roi son Pere , il étoit pourtant assuré de n'en manquer jamais , parce qu'il étoit en bonne intelligence avec son Parlement , & qu'il avoit l'art de le gouverner avec une adresse toute particuliere. Ainsi étant en état de mettre de grandes forces sur pied , & en liberté de les tourner du côté qu'il le jugeroit à propos , il pouvoit sans doute se rendre l'Arbitre des affaires de l'Europe. C'étoit pour cela que Charles-Quint & François I. recherchoient son amitié avec un égal empressement , comprenant bien qu'il pouvoit mettre des obstacles invincibles à l'exécution de leurs projets , & faire pencher la balance du côté , qu'il jugeroit à propos de se ranger. Son intérêt étoit de se tenir toujours dans la même situation , jusqu'à ce qu'il se vît obligé d'intervenir dans leurs différends , pour empêcher que l'un ne s'élevât au préjudice de l'autre. C'étoit-là effectivement son but & son intention. Mais malheureusement pour lui , il avoit pour le Cardinal , son premier Ministre , une foiblesse qui alloit au-delà de toute imagination. Ce Favori avoit sur lui un si grand pouvoir , qu'il lui faisoit prendre le plaisir qu'il vouloit , toujours sous le prétexte spécieux de porter sa gloire au plus haut degré , quoiqu'en effet il n'eût en vûe que ses propres intérêts. On a déjà vu des preuves sensibles du grand ascendant qu'il avoit sur l'esprit de son Maître , dans ce qui s'étoit passé pendant & après la dernière guerre contre la France. Il l'avoit obligé à livrer à l'Empereur Maximilien , la Ville de Terouienne qui pouvoit lui être d'une grande utilité , & lui avoit fait garder Tournai qui lui étoit à peu près inutile. Ensuite , quand il fut en possession de l'Evêché de Tournai , il avoit scû lui persuader que la conservation de cette Place seroit un monument éternel de sa gloire. Mais quand il vit que cet Evêché étoit sur le point de lui échapper , & qu'on lui offroit un dédommagement considérable , il trouva d'autres raisons pour lui faire comprendre qu'il devoit se décharger de la garde d'une Place qui ne lui étoit d'aucune utilité. On va voir tout à l'heure qu'il le porta encore à faire une très-fausse démarche , en lui faisant prendre le parti de l'Empereur pour accabler la France , au lieu que son véritable intérêt étoit de tenir ces deux Puissances dans l'équilibre. Tout cela ne se faisoit que pour les intérêts particuliers du Cardinal Wolsey , qui ayant l'ambition de devenir Pape , croyoit ne pouvoir réussir que par le moyen de l'Empereur. La pension que Charles lui avoit procurée sur l'Evêché de *Palencia* en Castille , & l'Administration de l'Evêché de *Badajox* , dans un tems où il n'avoit encore reçu de lui aucun service public , prouve invinciblement , que ce Ministre s'étoit engagé avec lui , comme se sentant assuré de mener son Maître où il voudroit. Tout cela ne donna pas une idée trop avantageuse de la pénétration de Henri.

Tels étoient les caracteres , les intérêts & les desseins des quatre principaux Souverains qui se trouverent intéressés dans la nouvelle Guerre dont je vais parler. Le Roi d'Ecosse étoit encore trop jeune , pour pouvoir être mis au nombre des Directeurs des affaires de l'Europe. Les Vénitiens ne cherchoient qu'à vivre en repos , étant , pour ainsi dire , épuisés par la Guerre précédente. Cependant ils ne purent éviter d'entrer aussi dans celle-ci. Pour ce qui regarde les Suisses , ils étoient contents des pensions que la France leur payoit , & en général , disposez à observer les articles de leur Allian-

HENRI
VIII.
1521.

ce avec cette Couronne. Mais ils n'étoient pas entièrement à couvert des secrettes pratiques que les Agens du Pape & de l'Empereur entretenoient avec quelques-uns de leurs Magistrats, pour tâcher de les porter à prendre parti contre la France.

François I.
fait attaquer
la Navarre.
*Mémoires de
de Martin
du Bellay.
Mézerai.*

François I. ayant formé le dessein de faire la Guerre à l'Empereur, sans se charger du blâme de la rupture, résolut de commencer par une démarche qu'on ne pût lui imputer comme un dessein prémédité de chercher querelle. Par le Traité de Noyon, Charles s'étoit engagé à rendre la Navarre à Henri d'Albret, dans quatre mois, à faute de quoi, François avoit la liberté de donner du secours à Henri pour recouvrer son Royaume. Les affaires d'Espagne s'étant extrêmement brouillées depuis que l'Empereur avoit quitté ce Pais-là, François crut que l'occasion étoit favorable pour attaquer la Navarre. Il étoit d'autant plus porté à cette entreprise, que les deux Régens d'Espagne avoient été obligez de tirer des Troupes de Pampelune & des autres Places de ce Royaume, pour en renforcer l'Armée qui devoit agir contre la Ligue, dont il a été parlé ci-dessus. Il envoya donc en Navarre, dès le commencement du mois de Mars, une Armée dont il donna le commandement à *Leparre* de la Maison de Foix, Frere aîné de Lautrec & de Lescun. Ce Général, ayant trouvé le Royaume sans Troupes, & presque abandonné, s'en rendit Maître dans l'espace de quinze jours. S'il en fût demeuré-là, peut-être la Navarre seroit encore aujourd'hui unie en effet, comme elle l'est de nom seulement, à la Couronne de France, puisque les Espagnols n'étoient nullement en état d'en chasser Henri d'Albret de qui les Rois de France de la Maison de Bourbon sont descendus. Mais le désir d'acquiescer de la gloire, ou de procurer l'avantage du Roi, porta Leparre à entrer dans la Province de *Guipuscoa*, & de faire le siège de *Logroño*. Les Régens d'Espagne ne pensoient nullement à recouvrer la Navarre. Mais quand ils virent les François attaquer l'Espagne même, ils assemblèrent toutes leurs forces pour tâcher d'arrêter leurs progrès. Les Mécontents mêmes qui venoient d'être vaincus, ayant accepté l'amnistie qui leur avoit été offerte, menerent toutes leurs Troupes aux Régens. Leparre, voyant venir contre lui une Armée beaucoup plus forte que celle qu'il commandoit, voulut se retirer : mais il fut poursuivi de si près, qu'il se vit contraint d'en venir à une Bataille, où il fut battu & fait prisonnier. La perte de cette Bataille fut cause de celle de la Navarre, dont les Espagnols recouvrèrent la possession, en moins de tems que les François n'avoient été à la conquérir. Ainsi le Roi de France eut le chagrin d'avoir perdu son Armée inutilement, & d'avoir fait connoître à l'Empereur par un coup d'éclat les dispositions où il se trouvoit à son égard.

François I.
inscite Robert de la
Marck contre l'Empereur.
Du Bellay.

Dans le tems même qu'il faisoit attaquer la Navarre, il suscitoit à Charles un ennemi d'un autre côté. C'étoit *Robert de la Marck*, Prince de Sedan & Souverain de Boiillon, qui croyant avoir sujet de se plaindre de l'Empereur, à cause d'un déni de justice envers les jeunes Princes de Chimay dont il étoit Tuteur, implora la protection du Roi de France. Il y a même beaucoup d'apparence que François l'avoit offerte avant qu'elle lui fût demandée. Quoiqu'il en soit, Robert de la Marck, se sentant appuyé du Roi, eut l'audace d'envoyer un Cartel de défi à l'Empereur qui se trouvoit alors à la

Diète

Diète de Worms. Peu de tems après, le Comte de *Fleuranges*, Fils-aîné de la Marck, se mit à la tête de quatre ou cinq mille hommes qu'il avoit levez en France, & assiégea *Vireton*, Place de la Province de Luxembourg appartenant à l'Empereur.

Ce fut alors que Charles, qui n'avoit consenti à la Ligue de Londres qu'à regret, trouva pourtant qu'il étoit à propos de s'en prévaloir, en sommant le Roi d'Angleterre de l'assister, comme il y étoit obligé par le Traité, puis qu'il étoit manifeste que c'étoit le Roi de France qui lui suscitoit cet ennemi. Henri, prévenu par le Cardinal, ne fut pas fâché d'avoir occasion de jeter le blâme de la rupture sur le Roi de France. Cependant, afin d'agir selon les conventions de la Ligue, il lui envoya un Ambassadeur, pour le requerr de s'abstenir de toute hostilité contre l'Empereur, non seulement dans le Luxembourg, mais encore dans la Navarre. François répondit qu'il n'étoit pas l'Auteur de la guerre entre Robert de la Marck & l'Empereur, & que tout ce qu'il pouvoit faire étoit de défendre à tous ses Sujets de servir ou d'assister le premier. Quant à la Navarre, il auroit été inutile de répondre, puisqu'il étoit déjà hors d'état d'y rentrer. Il exécuta sa promesse à l'égard de la guerre de Luxembourg, & *Fleuranges* licentia son armée. François n'avoit garde de soutenir ouvertement le Duc de Bouillon, de peur de fournir à Henri, qui s'étoit déjà offert pour Arbitre, un prétexte de se déclarer pour l'Empereur. Je rapporterai les suites de cette affaire après avoir parlé de celles d'Italie, qui ne sont pas moins importantes.

Dès le commencement de cette année, ou peut-être, avant la fin de la précédente, Leon X. avoit conclu avec l'Ambassadeur de France résidant à Rome, un Traité par lequel il se liguoit avec François, pour faire ensemble la conquête de Naples. Le Traité portoit, que toute la partie de ce Royaume qui étoit entre l'Etat de l'Eglise & le *Gariglian*, demeureroit au Pape : que tout le reste du Royaume seroit pour Henri second Fils du Roi, mais que, pendant sa Minorité, le Royaume seroit gouverné par un Légat du Saint Siège, qui seroit sa résidence dans la Ville Capitale. Quelle que fût l'intention du Pape en faisant ce Traité, on peut presque assurer qu'il n'agissoit pas de bonne foi, parce qu'il ne pouvoit que lui être très-désavantageux, que le même Prince qui possédoit le Duché de Milan, fût aussi maître de Naples. Il étoit trop habile, & trop accoutumé à marcher par des chemins détournés, pour qu'on puisse se persuader qu'il allât droit en cette occasion. Ce qu'on peut conjecturer de plus vraisemblable, c'est que son intention étoit d'agir avec François I. de la même manière que Ferdinand Roi d'Arragon avoit agi avec Louis XII. lorsqu'il fit avec ce Prince un partage à peu près semblable. Du moins, François I. qui avoit souvent éprouvé de quoi ce Prince étoit capable: ne pût-il jamais se persuader, qu'il eût véritablement dessein de lui aider à faire cette conquête. Ce fut par cette raison, qu'il différa la ratification du Traité, afin de se donner le tems de penser meurement à cette affaire.

Leon X. voyant que le tems pris pour ratifier le Traité, étant écoulé, soupçonna le Roi de projeter avec l'Empereur quelque accord préjudiciable à son Siège. Ceux qui n'agissent pas de bonne foi se persuadent aisément, que les autres leur ressemblent. Quoiqu'il en soit, les délais affectez du Roi

HENRI
VIII.
1521.

L'Empereur somme Henri de l'assister contre la France.

Henri envoie un Ambassadeur à François, *Du Bellay, Mézerai.*

qui fait quitter les armes à Robert de la Marck.
21. Mars.

Leon X. se ligue avec François I. pour faire la conquête de Naples. *Guicciardin, Mézerai.*

François diffère à ratifier le Traité.

Le Pape se ligue avec l'Empereur, *Mézerai.*

HENRI
VIII.
1521.

de France fournirent au Pape un motif, ou un prétexte de conclurre un autre Traité avec l'Empereur pour chasser les François de Milan, & pour y rétablir les Sforzes. Comme il entretenoit à la fois des négociations secrètes avec l'Empereur & avec le Roi de France, il seroit assez difficile de sçavoir quel étoit son véritable motif, si l'on ne voyoit une notable différence entre les deux Traitez dont je viens de parler. Celui qu'il fit avec l'Ambassadeur de France regardoit un projet chimérique, dont l'exécution étoit comme impossible dans la conjoncture où les affaires se trouvoient, & d'ailleurs, réellement contraire à ses véritables intérêts, au lieu que l'autre lui étoit avantageux & conforme aux projets qu'il avoit formez. Ainsi, vraisemblablement, le premier n'étoit fait qu'en vûe de tirer de meilleures conditions de l'Empereur. D'ailleurs il avoit toujours accoutumé d'avoir, comme on dit, deux cordes à son arc, ce qu'il regardoit comme le grand secret de la Politique. Le Traité qu'il conclut avec l'Empereur ne lui étoit pas moins avantageux, que celui qu'il avoit voulu faire avec le Roi de France. En voici les principaux Articles.

Articles du
Traité de
Ligue.
Guicciardin.

Que le Pape & l'Empereur uniroient leurs forces pour chasser les François du Milanois & pour y rétablir François Sforze. Ce Prince étoit alors à Trente, où il s'étoit retiré, un peu avant que Maximilien son Frere eût été dépouillé de ses Etats.

Que Parme & Plaisance seroient renduës à l'Eglise.

Que les Habitans du Milanois ne pourroient se fournir de Sel qu'à Cervia, Ville de l'Etat Ecclésiastique.

Que l'Empereur aideroit au Pape à se rendre maître de Ferrare.

Que la Somme que l'Empereur donnoit au Pape pour le Royaume de Naples seroit augmentée.

Que l'Empereur protégeroit la Maison de Médicis.

Qu'il accorderoit au Cardinal de Médicis une pension de dix mille ducats, sur l'Archevêché de Tolède.

Qu'Alexandre de Médicis, Bâtard de Laurent dernier Duc d'Urbin, auroit dans le Royaume de Naples un Etat de dix mille ducats de revenu annuel.

Ils se pré-
parent à la
guerre.

Ce Traité fut tenu si secret qu'il ne vint point à la connoissance de François I, jusqu'à ce que les deux Alliez furent sur le point d'envahir le Milanois. Cependant ils prenoient ensemble les mesures convenables pour faire réussir leur dessein. Le Pape, qui avoit déjà six mille Suisses à son service, prit soin d'augmenter ses forces sous divers prétextes. L'Empereur ordonna au Viceroy de Naples de tenir les Troupes de ce Royaume prêtes à marcher au premier commandement, & en même tems, il fit faire des levées en Allemagne pour renforcer son Armée d'Italie. *Prosper Colonne* fut déclaré Général de la Ligue.

Prosper
Colonne est
fait Général
de la Ligue.

Tentative
sur Genes,
Milan &
Come.

Pendant que François I. s'endormoit dans une fatale sécurité, & qu'il laissoit le Milanois dégarni de Troupes, ne s'imaginant pas qu'on dût l'attaquer en Italie, parce qu'il se croyoit assuré du Pape, les deux nouveaux Alliez pensoient à lui enlever à la fois, *Milan*, *Genes*, & *Come*, avant que de lui avoir déclaré la Guerre. Pour le premier de ces projets ils employèrent *Hierome Moron* Sénateur de Milan, qui, s'étant rendu suspect aux

aux François, avoit été banni de la Ville. Moron ayant assemblé un grand nombre de bannis, au voisinage de Milan, *Lescun*, qui commandoit dans le Païs en l'absence de Lautrec son Frere qui en étoit Gouverneur, sortit de Milan avec quelques Troupes, & poursuivit les Bannis jusqu'à Reggio Ville du Pape, où ils s'étoient retirez, & demanda même au Gouverneur qu'il les lui livrât. Le Gouverneur s'en étant excusé, *Lescun* se retira, & alla se poster à dix milles de Reggio, toujours sur les Terres du Pape, & y demeura campé dix ou douze jours. Alors le Pape, qui ne cherchoit qu'un prétexte pour se déclarer contre la France, assembla le Consistoire, y exagéra beaucoup l'affront que *Lescun* venoit de lui faire, & déclara que, pour s'en venger, il étoit résolu de se liguier avec l'Empereur. Mais il l'avoit déjà fait, & l'affaire de Reggio n'étoit qu'un pur prétexte pour donner le change aux Cardinaux.

HENRI
VIII.
1521.

Dans le tems que *Lescun* étoit à Reggio, *Adorne* banni de Genes tâcha de surprendre cette Ville, avec quelques Galères que le Pape & le Viceroy de Naples lui avoient fournies; mais il ne pût réussir. Peu de jours après, *Lescun* découvrit un complot pour surprendre Come, & fut parfaitement informé que le Pape & l'Empereur en étoient les Auteurs. Il est donc manifeste que, s'ils avoient pû réussir dans leurs desseins, ils ne se seroient pas fait un scrupule de paroître les agresseurs.

Lescun ne pouvant plus douter qu'on n'eût dessein d'attaquer le Milanois, en donna avis au Roi, & en même-tems, il fit venir quatre mille Suisses qui étoient destinez pour Milan, & qui étoient tout prêts à partir. François I. surpris du danger où se trouvoit ce Duché, ordonna promptement une levée de vingt mille Suisses, & envoya Lautrec à Milan, avec promesse qu'il ne le laisseroit manquer de rien. Mais cette promesse fut très-mal exécutée.

François
fait des
levées en
Suisse, &
envoie Lau-
trece à Mil-
lan.
Colonne
assiége Par-
me.
Du Bellay.
Mézerai.

Cependant Prosper Colonne, ayant assemblé à Reggio, l'Armée des Allies, alla faire le Siège de Parme, où *Lescun* s'étoit déjà jetté avec quelques Troupes. Mais avant qu'il pût se rendre maître de la Place, Lautrec, qui avoit reçu le renfort qu'il attendoit de Suisse, le contraignit de lever le Siège, & le poursuivit même jusqu'au delà des frontières du Milanois. Comme il croyoit n'avoir plus rien à craindre pour Parme, il en avoit tiré *Lescun* avec la Garnison pour renforcer son Armée. Mais *Lescun* ne fut pas plutôt hors de la Ville, que les Habitans se déclarèrent pour le Pape, & arborèrent les Drapeaux de l'Eglise sur leurs murailles.

Il leve le
Siège.

Parme se
donne au
Pape.

Mais ce ne fut pas-là le seul revers que Lautrec eut à essuyer pendant cette Campagne. Bien-tôt après, il se vit abandonné des vingt mille Suisses qu'il avoit reçus en dernier lieu, & contraint de se retirer à Milan, où Prosper Colonne le poursuivit à son tour, avec toute la diligence possible. Cela fut cause que Lautrec, désespérant de pouvoir garder Milan, abandonna cette Ville après avoir muni le Château, & se retira vers Come, où les quatre mille Suisses qu'il avoit encore, le quittèrent pour s'en retourner dans leur Païs, parce qu'il n'avoit point d'argent à leur donner. Ainsi Colonne, après avoir pris possession de Milan, en sortit pour aller faire d'autres Conquêtes, à quoi Lautrec n'étoit pas en état de s'opposer. En un mot, François I. perdit tout le Duché de Milan, à l'exception de quelques Places.

Lautrec est
abandonné
des Suisses.

Colonne
se met à les
trousser.
Lautrec
abandonne
Milan.
Et Colonne
s'en empa-
re.

HENRI
VIII.
1521.
Mort de
Leon X.
Guicciardin.

L'Armée
des Alliez
se dissipe.

Le Duc de
Ferrare re-
couvre ses
Places.
La Rovere
se remet en
possession
d'Urbain.

Campagne
des Pais-
Bas.
Du Bellay.

Vrai-semblablement, Lautrec n'auroit pas pû se maintenir long-tems en ce Pais-là, si la mort du Pape, qui arriva le premier de Décembre, ne lui eût donné quelque tems pour respirer. On prétend que Leon X. mourut de joye en apprenant les heureux succès de la Ligue. Cependant quelques-uns ont assuré que sa mort fut procurée par le poison. Quoiqu'il en soit, la nouvelle de la mort du Pape ne fut pas plutôt répandue, que les Troupes qu'il entretenoit se dissipèrent. De douze mille Suisses qu'il y avoit dans l'Armée des Alliez, il n'en demeura que quinze cens, & les Troupes Florentines se retirèrent dans leurs Pais. Ainsi Prosper Colonne se trouva, en peu de jours, en aussi mauvais état que Lautrec. Le Collège des Cardinaux, ne sachant quel parti prendre, ne donnoit ordre à rien, & remettoit tout jusqu'à l'élection d'un nouveau Pape. Dans cet intervalle le Duc de Ferrare recouvra quelques-unes de ses Places dans la Romagne, & François-Marie de la Rovere se remit en possession du Duché d'Urbain. Si Lautrec avoit eu alors les secours d'hommes & d'argent qui lui avoient été promis, il auroit sans doute rechassé les Impériaux de Milan. Mais François I. ayant entièrement négligé les affaires d'Italie, ne pensoit qu'à se défendre en Flandre & en Picardie, où il étoit vigoureusement attaqué. Il possédoit pourtant encore en Italie, Genes, Crémone, les Châteaux de Milan & de Novarre, avec quelques petites Places sur le Lac-Majeur.

Pendant que ces choses se passaient en Italie, la Guerre s'étoit enfin ouverte dans les Pais-Bas, d'une maniere qui n'étoit pas avantageuse à la France. Les Troupes que Robert de la Marck avoit levées pour faire le Siège de Vireton, ayant été licenciées, François I. croyoit avoir satisfait par-là l'Empereur & le Roi d'Angleterre. C'étoit assez en effet, pour ôter à Henri tout prétexte de se déclarer contre lui, puisqu'il étoit porté par le Traité de Ligue, qu'en cas que l'un des deux Alliez fût attaqué, les autres ne se déclareroient contre l'agresseur, qu'après l'avoir sommé de se désister de la Guerre, & qu'il l'auroit refusé. François avoit été sommé; il s'étoit désisté, & par conséquent, Henri n'avoit aucun sujet de se plaindre. Mais il n'en étoit pas de même de l'Empereur qui n'étoit pas content d'une si légère satisfaction. Il cessa pourtant de se plaindre du Roi de France; mais il voulut se venger de Robert de la Marck qui avoit osé lui envoyer un Cartel de défi. D'ailleurs, il considéroit que, si François prenoit la défense de ce Prince, comme il y avoit apparence, il se chargeroit du blâme de la rupture, & c'étoit ce que l'Empereur & le Cardinal Wolsey souhaitoient principalement, afin de se servir de ce motif pour porter Henri à se déclarer contre la France. Ainsi Charles ayant préparé une Armée, en donna le commandement au Comte de Nassau, qui étant entré dans le Pais de Robert de la Marck, y prit diverses Places, & les fit raser. François prit patience, aimant mieux abandonner son Allié, que de donner au Roi d'Angleterre un prétexte d'armer contre lui. Alors Robert se trouvant sans ressource, fit ses soumissions à l'Empereur qui lui accorda une Trêve de six semaines. Cependant, quoique l'Empereur n'eût à faire qu'à un petit Prince incapable de lui résister, & duquel il s'étoit assez bien vengé, il ne laissoit pas de renforcer continuellement son Armée. François, voyant tant de Troupes si proche de la Champagne, comprit aisément qu'elles n'étoient pas unique-

ment

ment destinées contre Robert de La Marck, & qu'il pourroit bien être pris au dépourvu, s'il ne se préparoit de bonne heure à se défendre. Cependant, il fit représenter au Roi d'Angleterre, qu'il ne pouvoit pas éviter de prendre les armes pour se mettre en état de résister à l'Empereur qui se préparoit à l'attaquer. Henri répondit qu'il ne vouloit point prendre de parti entre lui & l'Empereur; mais que comme ami commun il offroit d'être leur arbitre. Il ajouta que, s'ils vouloient tous deux envoyer leurs Plénipotentiaires à Calais, au commencement du mois d'Août, il y feroit trouver le Cardinal Wolsey pour y faire en son nom l'office de Médiateur. Charles accepta volontiers une proposition si avantageuse, puisqu'il étoit d'intelligence avec le Cardinal. Quant à François, il n'osa la rejeter, quoiqu'il n'eût pas lieu d'être content du Roi d'Angleterre. Mais il ne sçavoit pas encore que Wolsey fût entièrement dévoué à l'Empereur. Il fut donc convenu que les Plénipotentiaires des deux Monarques, le Nonce du Pape, & le Cardinal Médiateur, se rendroient à Calais le 4. d'Août.

Pendant ce tems-là, le Seigneur de *Liques* ayant levé une armée à ses dépens, comme il l'assuroit, se saisit de Mortagne & de Saint Amand dans le Tournaisis, sous prétexte de quelques prétentions de sa Maison. L'Empereur affectoit de regarder cela comme une querelle particulière à laquelle il ne prenoit point de part, quoique l'armée de *Liques* fût composée de ses Sujets. Son but étoit d'obliger François à faire quelque démarche qui donnât lieu de l'accuser d'être l'agresseur. En cela il ne faisoit qu'imiter ce Prince qui l'avoit attaqué sous le nom de Robert de la Marck. Mais quelque-tems après le Gouverneur de Flandre ayant assiégé Tournai dans les formes, il ne fut pas possible de donner à ce Siège une explication si favorable, d'autant plus que ce qui se passoit alors en Italie ne laissoit plus à l'Empereur aucun lieu de dissimuler. Il est certain que François avoit été surpris tant en Italie qu'en Champagne & en Flandre. Il avoit eu sans doute dessein d'attaquer l'Empereur; mais il ne s'étoit pas attendu à être attaqué le premier. Cela fut cause qu'il eut besoin de quelque-tems pour préparer son armée. Pendant ce tems-là, les Impériaux s'emparèrent de la Ville d'Ardres & la rasèrent.

Le tems marqué pour la Conférence de Calais étant arrivé, le Cardinal Wolsey s'y rendit avec une nombreuse suite & y porta le Grand Sceau. On trouve dans le Recueil des Actes Publics, qu'il étoit muni de diverses Commissions du Roi, pour en faire l'usage qu'il trouveroit à propos. Par la première, le Roi lui donnoit le titre de son Lieutenant Général, pour régler, en qualité de Médiateur, les différends entre l'Empereur & le Roi de France. Une seconde lui donnoit pouvoir de traiter & de conclure avec François I. un renouvellement d'alliance. Mais selon les apparences ce n'étoit que pour faire voir aux Ambassadeurs de France, l'impartialité de Henri, & le dessein prétendu qu'il avoit de s'unir avec celui des deux Princes ennemis qui se trouveroit être injustement attaqué. Par le troisième, il avoit pouvoir de conclure une Ligue entre l'Angleterre, & l'Empereur, le Pape, le Roi de France, ou tel autre Potentat que ce put être. Ainsi, sans que Henri eût encore pu examiner de quel côté le tort se trouvoit, il laissoit à son Lieutenant la liberté de l'engager dans le parti qu'il trouveroit à propos. Mais il y a beaucoup d'apparence que sa résolution étoit déjà prise, & que le Congrès de Calais n'é-

HENRI
VIII.
1521.
Représen-
tation du
Roi de Fran-
ce à Henri.
qui s'offre
pour Mé-
diateur.

On con-
vient d'un
Congrès à
Calais.

L'Empe-
reur tâche
de faire
tomber le
blâme de la
rupture sur
le Roi de
France.
Du Bellay.

Il se décou-
vre en fai-
sant assiéger
Tournai.

Conférence
de Calais.
Mézerai.

Act. Publ.
Tom. XIII.
pag. 748.
750.

Henri & le
Cardinal
n'agissent
pas de bon-
toit. ne foi-

HENRI
VIII.
1521.

L'armée de
l'Empereur
prend Mou-
zon & ra-
vage la
Champagne.
Du Bellay.
Mézerai.
Siège de
Mezieres,
levé.

Conquêtes
de François I.
dans les Pais-
Bas.

Il manque
l'occasion
de battre
l'Empereur.

Il mécon-
tente le
Connétable
de Bour-
bon.

Campagne
en Navarre.
Du Bellay.
Bonnivet
prend Fon-
tarabie.
18. Octob.

Recit de la
Conférence
de Calais.

toit destiné qu'à faire voir, qu'il ne se déterminoit qu'après une exacte information, & que pour faire tomber le blâme de la rupture sur le Roi de France. Toutes les démarches du Cardinal Médiateur firent voir, que son dessein n'étoit pas de procurer la Paix entre les deux Monarques ennemis, mais seulement de fournir au Roi son Maître un prétexte de se déclarer pour l'Empereur.

Pendant que ces affaires se négocioient à Calais, l'armée Impériale assiégea & prit *Mouzon*, en Champagne. Ensuite elle fit beaucoup de dégât dans la même Province, & pilla la petite Ville d'*Aubanton*, où le Comte de Nassau permit que les soldats commissent de grands excès, après quoi il alla faire le Siège de *Mezieres*. François I. ayant eu besoin d'un peu de tems pour assembler son Armée, ne put être prêt que vers la fin de Septembre; mais il le fut assez à tems, pour jeter un secours dans *Mezieres*, & par-là il obligea le Comte de Nassau à lever le Siège. Le Comte de Saint Pol recouvra *Mouzon* peu de tems après, & le Comte de Nassau se retira dans le Comté de Namur. La Champagne se trouvant ainsi dégagée, François I. fit marcher son Armée en Flandre où les Impériaux continuoient toujours le Siège de Tournai. Dès que ses troupes furent rassemblées, il attaqua *Bapaume*, *Landrecy*, *Bouchain*, & les emporta. Ensuite ayant appris que l'Empereur, qui s'étoit mis à la tête de son Armée, se retirait vers Valenciennes, il résolut de l'aller attaquer; mais il en perdit l'occasion par sa propre faute. On prétend que, s'il eût fait la diligence qu'il pouvoit & devoit faire, il auroit infailliblement battu l'Empereur, qui se croyant perdu, s'étoit retiré avec cent chevaux seulement, abandonnant son Armée pour n'être pas témoin de sa perte. Ce fut en cette occasion, que François I. donna un grand sujet de mécontentement au Connétable de Bourbon, en mettant le Duc d'Alençon à la tête de l'avant-garde, quoique ce fut un poste affecté au Connétable, lorsque le Roi étoit à l'Armée. On dit que le Roi voulut en cela mortifier le Connétable, pour faire plaisir à la Duchesse d'Angoulême sa Mere qui ne l'aimoit pas. Mais il n'eut que trop de sujet dans la suite de se repentir d'avoir été si complaisant pour sa Mere.

Dans le tems même que François I. étoit attaqué en Champagne, il envoya une Armée en Navarre sous la conduite de l'Amiral Bonnivet qui arriva, sur la fin du mois de Septembre, à Saint Jean de Luz. D'abord, il fit semblant de marcher du côté de Pampelune. Ensuite, après diverses marches & contre-marches, il s'approcha tout-à-coup de Fontarabie, & l'assiégea. Dès que la brèche fut faite, il y fit donner un furieux assaut qui fut pourtant vigoureusement repoussé. Mais la Garnison, se trouvant peu en état d'en soutenir un second, se rendit par capitulation. Cette conquête étoit d'une très-grande importance, Fontarabie étant une des Clefs de l'Espagne.

Pendant que la Guerre se continuoit avec vigueur en Italie, en Champagne, en Flandre, en Picardie, en Navarre, le Cardinal Wolfey étoit occupé à Calais à traiter avec les Plénipotentiaires de l'Empereur & du Roi de France. Cette Conférence dura deux mois & demi, sans qu'on pût porter les Parties à un accommodement. Selon toutes les apparences, le Médiateur contribuoit plus à les éloigner qu'à les rapprocher l'un de l'autre. Il fut long-tems débattu, pour sçavoir qui avoit commencé la Guerre. C'étoit là le point principal

principal par rapport à Wolsey, qui avoit dessein d'en faire tomber le blâme sur le Roi de France. Ensuite, quand il fut question des différends mêmes, les propositions des Plénipotentiaires de l'Empereur firent bien voir que la Paix étoit encore fort éloignée. Ils demandoient que le Roi de France restituât à leur Maître le Duché de Bourgogne, & qu'il lui quittât l'hommage de la Flandre & de l'Artois. L'unique raison qu'ils alléguoient pour appuyer cette dernière prétention étoit, qu'il n'étoit pas séant qu'un Empereur fit hommage à un Roi. Ces deux propositions étoient d'une telle nature, que François auroit eu bien de la peine à les accepter, même après la perte de plusieurs batailles. D'un autre côté les Ambassadeurs de France ayant été informez de ce qui se passoit en Italie, demandèrent avec instance la restitution de Milan, & de plus, que l'Empereur retirât ses troupes de devant Tournai. Ils insistoient encore sur la restitution de la Navarre, à quoi l'Empereur s'étoit engagé par le Traité de Noyon. Si l'Empereur eût craint qu'Henri se fût joint au Roi de France, il auroit pu accorder une partie de ces demandes, sans être obligé de démembrer ses Etats. Mais François ne pouvoit se défaire de la Bourgogne sans mettre l'ennemi dans son sein, ni se délistier de l'hommage de la Flandre & de l'Artois sans se deshonor. Mais comme l'Empereur étoit sûr du Roi d'Angleterre, il insista toujours sur ces demandes, sans en vouloir rien rabattre.

Après que le Médiateur eut feint assez long-tems, qu'il ne cherchoit qu'à procurer la paix, il déclara qu'il ne voyoit aucun moyen d'y parvenir. Ensuite, il présenta aux Plénipotentiaires un Traité à signer, qui ne contenoit que des Articles de peu d'importance, sçavoir, Que les Pêcheurs des harengs de France & des Pais-Bas pourroient, sans empêchement continuer leur pêche jusqu'à la fin de Janvier : Que les deux Monarques ennemis donneroient ordre à leurs Sujets de ne poursuivre aucun Vaisseau dans les Ports ou Havres du Roi d'Angleterre, & de ne commettre aucune violence sur les terres du même Roi, pendant cette Guerre : Que le Nonce du Pape, & les Plénipotentiaires assembles à Calais pourroient se retirer librement avec toute leur suite, sans recevoir aucune injure de la part des troupes des deux Monarques : Que le Roi d'Angleterre & le Cardinal Légat son Lieutenant seroient les Conservateurs de ces Conventions qui seroient ratifiées dans dix jours. On voit là une preuve bien sensible de l'insolence du Cardinal qui, dans un Traité qu'il avoit lui-même dressé, osoit ainsi s'égalier au Roi son Maître, en se faisant déclarer Conservateur avec lui. Ces Conventions furent ratifiées par les deux Monarques, le 2. & le 11. d'Octobre, & il ne paroît pas dans le Recueil des Actes Publics la moindre trace d'aucun autre Traité qui ait été fait à Calais, pendant ce tems-là.

Cependant du Bellay dit dans ses Mémoires, que le Roi d'Angleterre ayant envoyé deux Ambassadeurs à François I. pendant le Congrès de Calais, ils travaillèrent si efficacement, qu'enfin il fut convenu, que l'Empereur lèveroit le Siège de Tournai, & retireroit ses troupes du Milanois ; que François se retireroit en France avec son Armée, & que leurs différends seroient remis à l'arbitrage du Roi d'Angleterre. Il ajoute qu'après ces Conventions, chacun croyoit la Paix faite ; mais que, sur la nouvelle qui vint à l'Empereur de la prise de Fontarabie, il voulut, avant que de ratifier le Traité, que Fran-

HENRI
VIII.
1521.

Wolsey déclare qu'il désespere de la Paix.
Traité peu important.

Orgueil du Cardinal.

Remarque sur un endroit des Mémoires de Du Bellay.

HENRI
VIII.
1521.

çois lui rendit cette Place, & que, sur le refus que le Roi en fit, le Traité demeura sans exécution. Mais il y a beaucoup d'apparence que cet illustre Auteur, qui étoit mieux instruit du détail de la Guerre, que des négociations, avoit été mal informé. Premièrement, parceque le Recueil des Actes Publics ne fait aucune mention de ce prétendu Traité, quoiqu'on y en trouve un autre de moindre importance, conclu dans le même-tems. Secondement, on ne trouve, dans le même Recueil, aucun envoi d'Ambassadeurs de la part du Roi d'Angleterre, ni au Roi de France ni à l'Empereur, dans le tems qui doit avoir précédé ce Traité. Troisièmement, il n'y a point de vraisemblance que l'Empereur eût voulu retirer ses troupes du Milanois, c'est-à-dire, rendre Milan à la France, & perdre l'espérance d'acquiescer Tournai qui étoit déjà aux abois, pour le simple avantage de voir François Premier se retirer dans son Royaume. Enfin, on a pu aisément comprendre, que Henri étoit très-éloigné de la pensée de forcer l'Empereur à subir ces conditions, & on le comprendra encore mieux dans la suite. Ajoûtons à toutes ces considérations, que, vû les égards que l'Empereur & le Roi de France avoient pour le Cardinal Wolsey, il n'y a aucune apparence, qu'ils eussent voulu conclure un Traité sans sa participation, & par le ministère d'autres Ambassadeurs, pendant qu'il étoit à Calais pour y faire l'office de Médiateur. Il peut bien être, que ces propositions furent faites à François I. & qu'il fut assez aveugle pour se persuader qu'elles auroient lieu, parcequ'il ignoroit les secrets engagemens du Roi d'Angleterre & de son Ministre avec l'Empereur, & que ce bruit se répandit à la Cour de France. Quoiqu'il en soit, après la prise de Fontarabie, la Guerre se continua sans aucun relâche, & avec beaucoup d'animosité. François I. se rendit maître de Hesdin, vers le commencement du mois de Novembre, & Tournai se rendit à l'Empereur par capitulation.

Wolsey va
trouver
l'Empereur
à Bruges.
Août.
Wolsey fait
avec l'Em-
pereur un
traité con-
tre la Fran-
ce.

Marie fille
de Henri est
promise à
l'Empe-
reur.

Fausse po-
litique de
Henri.

Cependant, le Cardinal Wolsey demouroit toujours à Calais, sous prétexte de chercher encore quelque expédient pour procurer la paix entre les deux Monarques. Il envoyoit souvent des Couriers à l'un & à l'autre, pour leur faire des propositions qu'il sçavoit bien qu'ils n'accepteroient pas. Enfin, feignant de vouloir gagner du tems, il alla lui-même trouver l'Empereur à Bruges, où il fut reçu avec autant d'honneur que s'il eût été Roi d'Angleterre. Ce fut là qu'il conclut, avec le Pape & avec l'Empereur une Ligue contre la France en vertu du pouvoir qu'il avoit apporté avec lui. Par ce Traité, le Pape s'engageoit à lancer toutes les foudres de l'Eglise contre le Roi de France. Henri devoit l'attaquer avec une Armée de quarante mille hommes. L'Empereur & Henri s'obligeoient à rompre tous les engagemens où ils étoient entrez avec lui. De plus Henri promettoit de donner en Mariage, à l'Empereur, la Princesse Marie, qui avoit été fiancée au Dauphin. Ce furent là les principaux Articles dont l'Empereur & le Cardinal convinrent le 24. de Novembre 1521. & qui devoient être ratifiez dans trois mois, & mis en forme de Traité. Mais ils s'engagerent à garder un secret inviolable, jusqu'au tems de l'exécution. C'est ainsi que Henri se laissoit persuader par son Ministre, d'accabler le Roi de France son allié qui ne lui avoit fait aucun tort. La seule chose dont il pouvoit se plaindre étoit, que François venoit de permettre au Duc d'Albanie de retourner en Ecosse, sans doute, parcequ'il s'apercevoit que

que le Cardinal méditoit quelque chose contre lui. On a beau chercher quel intérêt avoit Henri de se déclarer contre la France, & de faire pencher la balance du côté de l'Empereur, on ne sçauroit en trouver d'autre que celui du Cardinal, qui vouloit être Pape aux dépens de François I. La mort de Leon X. procurée par le poison, comme plusieurs l'assurent, & qui arriva dans ces entrefaites, a fait soupçonner à quelques-uns que Wolfey y avoit eu quelque part, d'autant plus qu'il aspirait à devenir le Successeur d'un Pape qui étoit beaucoup plus jeune que lui : mais on n'en a jamais produit aucune preuve. Certainement, Henri auroit acquis plus de gloire, en demeurant l'Arbitre de la Paix entre les deux Monarques ennemis ; & en procurant du repos à toute l'Europe, que par toutes les conquêtes dont son Ministre le flattoit.

Jusqu'alors le Cardinal Wolfey avoit poussé sa fortune jusqu'à un tel degré, qu'il sembloit difficile d'y rien ajouter. Cependant tout cela n'étoit pas capable de le contenter. La Légation lui avoit été continuée pour deux ans, au commencement de cette année. Mais il se croyoit trop au-dessus des autres Légats, pour n'avoir qu'une commission semblable à la leur. Au mois d'Avril, il avoit obtenu de Leon X. une Bulle qui lui donnoit pouvoir de faire cinquante Chevaliers, de créer cinquante Comtes Palatins, autant d'Acolythes, autant de Chapelains, quarante Notaires Apostoliques qui auroient les mêmes droits que ceux qui étoient faits par le Pape ; de légitimer les Bâtards, de faire des Docteurs dans toutes les Facultez, & d'accorder toutes sortes de Dispenses. Enfin n'étant pas satisfait de toutes les richesses qu'il possédoit, ni des moyens qu'il avoit de les accroître sans cesse, il se fit encore donner, cette année, la riche Abbaye de Saint Alban en commende.

On ne doit pas trouver étrange si, étant parvenu à un si haut degré de grandeur & de richesses, son orgueil s'étoit accru à proportion. Quoique le Roi fût, à son égard, dans un aveuglement inconcevable, il n'en étoit pas de même des gens de la Cour, qui ne connoissoient que trop dans combien de fausses démarches il engageoit un Maître qui avoit tant de confiance en lui. Mais on n'osoit le témoigner, tant on craignoit son humeur hautaine & vindicative. Le Duc de Buckingham, fils du Duc du même nom qui sous le Règne de Richard III. avoit perdu la vie sur un échafaut, pour avoir voulu procurer la Couronne à Henri VII, éprouva malheureusement, combien il étoit dangereux de faire connoître ce qu'on pensoit de cet orgueilleux Prélat. Il lui arriva un jour de dire, en présence de quelqu'un qui le trahit, que, si le Roi mourait sans enfans, il se croyoit en droit de prétendre à la Couronne, & que, s'il montoit sur le Trône, son premier soin seroit de punir le Cardinal selon qu'il le méritoit. La prétention de ce Duc n'étoit pas tout-à-fait dénuée de fondement, puisqu'il descendoit d'Anne de Glocester Petite-fille d'Edouard III. Le Docteur Morton, qui fut ensuite Archevêque de Cantorbéri, avoit sollicité le Duc son Pere à faire ses efforts pour se procurer la Couronne : mais ce Duc avoit trouvé à propos d'agir pour le Comte de Richemont plutôt que pour soi-même, ainsi qu'il a été dit dans le Règne de Richard III. Ce que le fils avoit dit par rapport à sa prétention, étoit donc plutôt une imprudence qu'un crime, puisqu'il ne prétendoit à la Couronne qu'en cas que le Roi mourût sans enfans. Véritablement, son droit pouvoit être mal fondé : mais il n'avoit fait aucune démarche pour le soutenir. Son

HENRI
VIII.
1521.

Bulle qui
étend le
pouvoir du
Légat.
Art. Publ.
Tom. XIII.
p. 734.
Ibid. p. 739.

L'Abbaye
de S. Alban
donnée au
Cardinal
Wolfey.
Pag. 760.
775.
Disgrace &
mort du
Duc de Buc-
kingham.
Myl. Herber.

HENRI
VIII.
1521.

crime ne consistoit donc qu'en ce qu'il avoit dit contre le Cardinal, qui, par cette raison, résolut de se défaire de lui. Pour exécuter ce dessein, il gagna quelques-uns de ses domestiques, & apprit par leur moyen, qu'il s'étoit adressé à un certain Moine qui se méloit de prédire l'avenir, & qu'il avoit eu divers entretiens avec lui depuis le mois d'Avril 1512. Apparemment ce Seigneur, entêté du droit dont je viens de parler, s'étoit enquis de ce Moine si le Roi Mourroit sans enfans, & c'en fut assez pour donner lieu au Cardinal d'empoisonner toutes ses démarches. Quand il crut avoir en main de quoi l'accuser, il commença par le priver de ses deux principaux appuis, sçavoir du Comte de Northumberland son Beau-pere qu'il fit mettre à la Tour sous quelque prétexte, & du Comte de Surrey son Gendre à qui il fit donner le Gouvernement d'Irlande, afin de l'éloigner de Londres. Immédiatement après, le Duc fut arrêté & accusé de haute trahison. Son accusation ne portoit sinon qu'il avoit plusieurs fois consulté le Moine, touchant la Succession de la Couronne, & qu'il avoit affecté de se rendre populaire. Le Duc avoia qu'il avoit parlé quelquefois au Moine : mais il nia que ce fût dans l'intention qu'on lui imputoit. Cela n'empêcha pas qu'il ne fût condamné comme Traître, ce qu'il ne put entendre sans frémir, lorsqu'on lui prononça sa sentence. *Comme Traître, s'écria-t'il ; non je ne le fus jamais. Je prie Dieu pour tant, Mylords, continua-t'il, en s'adressant aux Pairs qui l'avoient condamné, qu'il vous pardonne ma mort, comme je vous la pardonne de tout mon cœur. Je ne demanderai point ma grace au Roi, quoi que je le connoisse pour un Prince très-clément. Adieu Mylords, priez Dieu pour moi.* En disant qu'il ne demanderoit point sa grace au Roi, il vouloit insinuer qu'il croyoit cette démarche inutile, sçachant bien qu'il étoit la victime du Cardinal qui pouvoit tout sur l'esprit du Roi. En effet, le Ministre avoit fait en sorte, qu'encore que tous les Pairs du Royaume eussent droit d'assister à ce Jugement, il ne s'y trouva qu'un Duc, un Marquis, sept Comtes, & douze Barons, & selon les apparences, il s'étoit assuré du plus grand nombre des voix, Toute la grace que le Duc reçut, fut d'être décapité, au lieu de mourir de la mort des Traîtres. Cette exécution fit ouvertement murmurer le peuple. On fit même courir, contre le Ministre, des Ecrits satyriques dans lesquels on remarquoit, entr'autres choses, qu'il n'étoit pas étrange que le Fils d'un Boucher se plût à répandre le sang. Mais ce fut la toute la vengeance qu'on tira de cette injustice. Il étoit trop bien ancré dans l'esprit du Roi, pour craindre tous ces murmures. D'ailleurs, le Roi n'en avoit aucune connoissance, tous ceux qui l'approchoient étant ou Espions ou Créatures du Cardinal.

Affaires
d'Ecosse.
Buchanan,
Myl. Herbert.

Le Roi n'étoit alors attentif qu'à une seule affaire. C'étoit la Guerre qu'il avoit résolu de faire à la France, comme si sa gloire & sa grandeur eussent dépendu de la ruine de ce Royaume, au lieu que son véritable intérêt étoit de soutenir la France contre l'Empereur qui n'étoit déjà que trop puissant. Il étoit déjà redoutable à toutes les Puissances de l'Europe, sans le secours même de l'Angleterre; combien plus par son union avec ce Royaume ? C'étoit là un effet de l'ambition du Cardinal Wolsey qui ne donnoit jamais à son Maître que des Conseils intéressés. Vraisemblablement, la France étoit sur le point de se voir réduite à un très-fâcheux état, n'étant presque pas possible qu'elle pût résister à de si puissans ennemis qui devoient l'attaquer par di-

vers côtez. François I. croyoit pourtant avoir encore une ressource par le moyen de l'Ecosse qui pouvoit faire une diversion considérable en Angleterre. Le Congrès de Calais lui ayant fait connoître la partialité de Henri pour l'Empereur, il ne douta point que ce ne fût un acheminement à une rupture. Dans cette pensée, quoiqu'il se fût engagé à garder le Duc d'Albanie en France, il ne jugea pas à propos de le retenir plus long-tems, ne se croyant pas obligé de tenir une promesse dont le motif ne subsistoit plus, sçavoir l'amitié reciproque entre lui & Henri. Il permit donc que le Duc d'Albanie retournât en Ecosse, ou plutôt il l'y renvoya dans l'espérance qu'il occuperait une partie des forces d'Angleterre sur les frontières des deux Royaumes. Ce n'étoit pas sans fondement qu'il attendoit ce service d'un Prince qui lui étoit dévoué, & qui regardoit son établissement en France comme bien plus solide, que celui qu'il avoit en Ecosse, où la Régence ne devoit durer que quelques années. Le Duc partit donc pour l'Ecosse, & y étant arrivé le 30. d'Octobre 1521, après en avoir été quatre ans absent, il y reprit possession de la Régence. Comme il avoit dessein de servir la France de tout son pouvoir, son premier soin fut d'obliger le Comte d'Angus, mari de la Reine, à sortir du Royaume, le regardant comme un des principaux partisans du Roi d'Angleterre, & néanmoins ce Seigneur alla se réfugier en France.

Progrès de
la Réforma-
tion en Al-
lemagne.

Pendant que les Princes Chrétiens étoient tous occupés à leurs intérêts temporels, la Réformation faisoit de grands progrès en Allemagne par le moyen des Livres de Luther, qui étoient lus avec beaucoup d'avidité. Ce Docteur s'étoit d'abord contenté d'attaquer le trafic des Indulgences, ensuite les Indulgences mêmes, & le pouvoir que le Pape s'attribuoit de les accorder. Cela l'avoit naturellement engagé à examiner les fondemens de la Puissance Papale, & s'étant convaincu qu'il n'y avoit rien dans l'Ecriture Sainte, qui l'autorisât, il avoit écrit sur ce sujet sans aucun ménagement pour le Pontife Romain. Il avoit encore attaqué, dans ses Ecrits, le Célibat des Prêtres, les Vœux Monastiques, & les Messes privées. Quoiqu'au tems dont je parle présentement, sçavoir au commencement de l'année 1521, il n'y eût qu'environ trois ans qu'il avoit commencé à prêcher & à écrire contre le Pape, il s'étoit déjà fait beaucoup de Sectateurs, & encore plus d'ennemis, non seulement par les nouvelles opinions qu'il soutenoit, mais encore par son stile mordant qui ne gardoit aucun ménagement avec l'Eglise Romaine. Celui de ses Livres qui faisoit alors le plus de bruit étoit intitulé *De la Captivité de Babylone*. Les Papes n'y étoient pas épargnez.

Dans les diverses Réponses qui parurent tant à ce Livre qu'à quelques autres du même Auteur, on lui avoit opposé, en faveur de l'autorité Pontificale, les Décrétales des Papes, & les Ouvrages de Thomas d'Aquin. Cela lui donna occasion, en répliquant, de tourner en ridicules ceux qui, pour soutenir les droits des Papes faisoient valoir les décisions des Papes mêmes, & les témoignages de Thomas d'Aquin, qui n'avoit été canonisé, que pour avoir élevé l'autorité du Pape aussi haut qu'il étoit possible. D'ailleurs il ne témoignoit pas beaucoup d'estime pour les Ouvrages de cet Auteur. Ce fut vraisemblablement, ce qui contribua le plus à irriter Henri VIII. contre lui. Comme ce Prince avoit beaucoup étudié les Ouvrages de Thomas d'Aquin, & que c'étoit-là proprement qu'il avoit puisé tout ce qu'il sçavoit en Théolo-

HENRI
VIII.
1521.

Art. Publ.
Tom. XIII.
pag. 742.

Livre de
Henri VIII.
contre Lu-
ther.
Herbert.

Présenté au
Pape.

qui donne à
Henri le ti-
tre de Défenseur
de la Foi.

1522.
Raisons de
Henri pour
faire la
Guerre à la
France.

gie, il ne pût souffrir de voir ainsi méprisé un Auteur dont il faisoit lui-même un fort grand cas. Il se crut donc assez fort pour répondre aux Ecrits de Luther, & pour écrire un Livre capable de le confondre. Mais comme Leon X. avoit expressement défendu par une Bulle, de lire ses Ouvrages & qu'une réponse en supposoit nécessairement la lecture, le Cardinal Wolsey demanda au Pape d'être revêtu du pouvoir d'en accorder la permission, à ceux qui la demandoient dans le dessein de les réfuter. Cela lui fut accordé par un Bref daté le 15. d'Avril 1521. le Pape ignorant quel étoit le Docteur qui alloit soutenir sa cause.

Henri acheva, dans le mois de Septembre, le Livre qu'il composoit contre Luther, intitulé *des sept Sacremens*. Il y défendoit les Indulgences, la Puissance Papale, le nombre des sept Sacremens, & les autres Articles que Luther avoit jusqu'alors combattus, se fondant sur les principes établis par Thomas d'Aquin, comme sur des vérités incontestables. Il y a beaucoup d'apparence, qu'il fut aidé par le Cardinal Wolsey, à composer cet Ouvrage qu'il fit présenter au Pape en plein Consistoire. Leon X. qui vivoit encore, le reçut avec beaucoup de joye, & en fit l'éloge en termes extrêmement flatteurs, ne faisant point difficulté de le mettre en parallèle avec les Ouvrages de Saint Augustin & de Saint Jérôme. Cela n'est pas étonnant. Un Livre composé par un grand Roi, pour défendre la Puissance Pontificale, ne pouvoit être trop estimé d'un Pape. Quelques jours après, Leon assembla les Cardinaux, pour délibérer avec eux sur la maniere dont il pourroit reconnoître le service que le Roi d'Angleterre venoit de rendre à l'Eglise. Après une assez longue Consultation, ils résolurent enfin, d'honorer ce Monarque du glorieux titre de *Défenseur de la Foi*. En conséquence de cette résolution, le Pape fit expédier une Bulle, par laquelle il conféroit ce titre à Henri & à tous les Rois d'Angleterre ses Successeurs. Je ne rapporterai pas ici les magnifiques éloges que le Pape donnoit au Roi dans cette Bulle, & dans un Bref qu'il lui adressa pour le remercier de son Livre. On peut aisément s'imaginer qu'il n'épargna point les expressions les plus outrées pour flatter un Prince qui aimoit beaucoup à être flatté, & duquel il avoit besoin, son Nonce étant alors à Calais pour négocier avec le Cardinal Wolsey une Ligue contre la France.

J'ai déjà parlé de cette Ligue qui fut effectivement conclue à Bruges. Henri fonda sa jonction avec l'Empereur, sur ce que François I. avoit été l'agresseur en incitant Robert de la Marck à prendre les armes. Mais outre que François nioit d'avoir eu part à cette entreprise, & que même il avoit obligé Robert à s'en désister, il étoit manifeste que l'Empereur l'avoit prévenu, en se liguant avec le Pape, quoi que leur Ligue n'eût pas si-tôt éclaté. Les entreprises secrètes sur *Come*, sur *Milan*, sur *Genes*, & enfin la Guerre ouverte dans le Milanois, qui avoit fait perdre ce Duché au Roi de France, faisoient assez comprendre, que cette Ligue avoit été conclue avant l'attentat de Robert de la Marck. Henri prétendoit avoir encore contre François I. un autre sujet de plainte sur lequel il appuyoit sa rupture, mais qui n'étoit pas mieux fondé. C'étoit que, contre son engagement, il avoit permis au Duc d'Albanie de retourner en Ecosse. Mais, si l'on considère que ce Prince n'arriva dans son Pais que le 30. d'Octobre, & que la Ligue de Bruges fut signée le 24. de Novembre, il sera aisé de comprendre que cette Ligue étoit déjà résolue avant

que

que Henri pût sçavoir que le Duc d'Albanie étoit arrivé en Ecosse. Mais quand même, sur la première nouvelle qu'il en eut, il auroit pris la résolution précipitée de se liguier avec le Pape & avec l'Empereur, étoit-ce là un juste sujet d'en venir à une Guerre qui devoit vrai-semblablement ruiner la France? La vérité est, que ce n'étoient que purs prétextes pour couvrir l'injustice de cette Guerre, que Henri n'entreprendoit que pour les intérêts du Cardinal, & peut-être sans sçavoir lui-même quels étoient les motifs qui faisoient agir le Ministre.

Cependant Henri, comprenant bien que le Duc d'Albanie lui causeroit de l'embarras s'il demeuroit en Ecosse, entreprit encore une seconde fois de l'en faire sortir. Pour cet effet, il lui envoya le Héraut *Clarencieux* qui eut ordre de lui reprocher de sa part, qu'il avoit manqué à sa parole, & qu'il n'étoit retourné en Ecosse qu'à dessein d'épouser la Reine Douairière, afin de pouvoir plus aisément ravir la Couronne au jeune Roi. Le prétexte de cette dernière accusation étoit que la Reine Douairière ayant voulu faire rompre son Mariage avec le Comte d'Angus, le Duc d'Albanie avoit appuyé sa demande en Cour de Rome. La réponse du Duc fut, que, s'il étoit retourné en Ecosse, c'étoit parce qu'il y avoit été appelé par les Grands: Qu'il n'avoit jamais fait aucune démarche qui eût pû donner lieu de le soupçonner qu'il aspirât à la Couronne, & qu'il n'en avoit jamais eu la pensée: Qu'il étoit vrai qu'il avoit appuyé la demande de la Reine, mais sans aucun dessein de l'épouser, puisqu'il avoit une Femme.

Henri ne s'étoit pas contenté de faire sommer le Régent. Il avoit encore écrit au Parlement d'Ecosse une Lettre qui contenoit ces mêmes accusations contre le Duc d'Albanie, & une sommation aux Etats de le chasser du Royaume. La réponse que les Etats firent à cette Lettre portoit en substance: Que ce qu'on avoit rapporté à Sa Majesté touchant le Duc d'Albanie, qu'il étoit retourné en Ecosse pour se mettre hostilement en possession de la personne du Roi, étoit entièrement faux: Que ce Prince ne faisoit rien à l'égard du Roi, qui pût causer le moindre soupçon, puisque même il n'entreprendoit pas de changer un seul de ses Domestiques sans l'avis des Etats, & que c'étoit, avec l'avis & le consentement de la Reine, qu'ils avoient pourvu à la garde & à l'éducation du Roi: qu'ils ne pouvoient se persuader que le Duc eût jamais eu intention de quitter sa Femme pour épouser la Reine, ni que la Reine eût jamais eu la pensée d'épouser le Duc: Que pour ce qui regardoit le Traité fait avec le Roi de France pour empêcher le retour du Duc d'Albanie en Ecosse, c'étoit une chose qui ne leur avoit été jamais communiquée, & dont ils n'avoient aucune connoissance: Qu'ils ne pouvoient même s'empêcher de trouver un tel Traité fort étrange, puisqu'ils croyoient au contraire que Sa Majesté auroit dû solliciter le Duc à retourner dans son Païs, pour défendre le Roi son Neveu, contre ses Sujets Rebelles, au lieu qu'ils voyoient avec douleur, que c'étoit lui qui fomentoit la rébellion: Que si cela continuoit, ils ne voyoient pas comment il seroit possible d'entretenir une bonne intelligence entre les deux Royaumes: Que néanmoins, s'il vouloit chasser l'Evêque de Dunkeld de sa Cour, & que, sans se mêler des affaires de l'Ecosse, il laissât au Régent & aux Etats le soin de gouverner le Royaume, on pourroit conclure une Trêve en at-

tendant

HENRI
VIII.
1522.

Henri fait
sommer le
Duc d'Alba-
nie de sor-
tir d'Ecosse.
Buchanan.
Myt. Herbert.

Il écrit au
Parlement
sur ce sujet.
Réponse du
Parlement
d'Ecosse.
Art. Publ.
Tom. XIII.
pag. 761.
11. Février.

HENRI
VIII.
1522.

Lettre de la
Reine d'E-
cosse au Roi
son Frere.
Myl. Herbert.

Henri trou-
ve le moyen
d'éviter la
Guerre avec
l'Ecosse.

Les Sei-
gneurs Ecos-
sois refusent
de suivre le
Duc en An-
gleterre.

Trêve en-
tre les deux
Royaumes.

Le Régent
retourne en
France.

François I.
somme
Henri de
l'assister
contre
l'Empereur.
*Art. Publ.,
Tom. XIII.
pag. 764.
23. Fevrier.*
Henri lui
declare la
Guerre.
Myl. Herbert.

tendant que l'Ambassade qu'on devoit lui envoyer fût prête. Mais que, s'il ne vouloit point de Trêve, à moins qu'ils ne chassassent le Régent, ils tâcheroient de se défendre le mieux qu'il leur seroit possible.

La Reine Marguerite, à qui le Roi son Frere avoit aussi écrit sur le même sujet, lui fit une réponse pleine de reproches de ce qu'il prêtoit l'oreille à ce qu'on lui disoit touchant son Mariage avec le Duc d'Albanie. Elle avoua bien que c'étoit de son consentement & de son avis, que le Duc avoit été rappelé : mais elle ajoutoit, que si elle avoit eu un Frere plus attaché à ses intérêts, elle n'auroit pas été obligée d'avoir recours à la protection d'un Etranger.

Henri ne pouvoit pas s'attendre qu'on lui répondît d'une autre manière, puisqu'il sçavoit bien lui-même, que les accusations qu'il intentoit contre le Régent d'Ecosse, n'étoient que des prétextes recherchés pour se plaindre indirectement du Roi de France. Il ne laissa pas pourtant d'ordonner au Lord *Dacres*, de marcher en Ecosse avec cinq cens hommes, & de proclamer sur les frontières, que, si les Ecossois ne faisoient pas la Paix avec lui dans un certain tems, ce seroit à leurs risques. Mais il soutint mal cette bravade. Son unique but étoit de fournir au parti qu'il avoit en Ecosse, un prétexte de refuser de servir le Régent, en cas qu'il entreprît de faire une diversion en Angleterre, en faveur de la France. Cela lui réussit comme il l'avoit espéré. Dans le mois d'Octobre suivant, le Régent d'Ecosse, ayant levé une Armée pour faire une irruption en Angleterre, ne se fut pas plutôt approché des frontières que beaucoup de Seigneurs refusèrent de l'accompagner plus loin, disant pour raison de leur refus, qu'ils ne vouloient pas engager le Royaume dans une Guerre avec l'Angleterre, sans nécessité. La résistance que le Duc d'Albanie trouva dans son Armée, lui faisant juger qu'il ne pourroit rien faire de considérable, il fit proposer une Trêve que les Anglois acceptèrent avec joye. En effet, le but de Henri n'étoit que d'épouvanter les Ecossois par la crainte du succès qu'une Guerre avec l'Angleterre pouvoit avoir pendant la Minorité de leur Roi. Ainsi le Duc d'Albanie, voyant qu'il n'étoit pas en son pouvoir de servir la France, comme il le souhaitoit, s'en retourna vers la fin d'Octobre à Paris, pour y prendre de nouvelles mesures avec le Roi. De cette manière, Henri vint à bout de son projet, en évitant une rupture avec l'Ecosse; la Guerre avec ce Royaume ne pouvant que l'incommoder beaucoup dans les conjonctures où il se trouvoit.

Cependant François I. ayant eu quelque avis de ce qui s'étoit passé à Bruges entre l'Empereur & le Cardinal, & voulant faire sentir à Henri, combien il agissoit directement contre la Ligue de Londres, lui envoya des Lettres Patentes, dans lesquelles il inséra l'Article du Traité, par lequel ils s'étoient engagez à se secourir réciproquement. Ensuite il lui faisoit un récit de ce que l'Empereur avoit fait contre lui, tant en Italie, qu'en Champagne & en Flandre, & le sommoit d'exécuter ce Traité qu'il avoit solennellement juré. Henri ne lui répondit que par un Héraut qui alla lui déclarer la Guerre, mettant en avant qu'il y étoit obligé par le même Traité de Londres, parce que François I. avoit le premier attaqué l'empereur, & que de plus, il lui avoit manqué de parole à l'égard du Duc d'Albanie. Ainsi la Guerre fut

fut encore une fois ouverte entre la France & l'Angleterre, pour des sujets très-légers, pour ne pas dire très-injustes. Mais Wolsey avoit le secret de porter le Roi son Maître à tout ce qui lui plaisoit.

Henri ayant déclaré la Guerre à la France sans sujet, n'osa point assembler le Parlement pour lui demander un Subside. En effet, il ne pouvoit alléguer ni aucune juste cause, ni aucune nécessité, pour entreprendre cette Guerre qui ruinoit les Marchands Anglois. Cependant, il falloit trouver de l'argent, & c'étoit au Cardinal qui l'avoit engagé à la Guerre, à en chercher les moyens. L'expédient qu'il trouva le plus propre fut, de donner ordre à tous les Shérifs, de faire un dénombrement de tous les Sujets, depuis l'âge de seize ans & au-dessus, & de marquer exactement le bien que chacun possédoit, en terres, en bétail, en meubles & en argent. C'étoit un dénombrement semblable à celui qui s'étoit fait autrefois, sous le Regne de Guillaume le Conquérant, & qui avoit donné un si grand sujet de plainte aux Anglois. Celui-ci fut suivi d'un emprunt général de la dixième partie des biens des Sujets Laïques, & de la quatrième de ceux du Clergé, selon leur véritable valeur, outre vingt-mille livres Sterling que le Roi emprunta de la Ville de Londres en particulier. C'est ainsi qu'une injustice en attire ordinairement une autre. La Guerre que le Roi entreprenoit étoit manifestement injuste, & elle le devint encore plus, par les moyens qu'on employoit pour la soutenir. Ces sortes de prêts involontaires, auxquels certains Rois d'Angleterre ont quelquefois forcé leurs Sujets, ne sont autre chose qu'une violation manifeste des Privilèges du Peuple, & tendent directement à revêtir le Roi d'une puissance absolue. Si le Roi peut obliger ses Sujets à lui fournir de l'argent, quand il le jugera nécessaire, quoique ce ne soit que par voye de Bénévolence ou même d'emprunt, on peut assurer qu'il ne se croira que bien rarement, & peut-être jamais, obligé d'assembler le Parlement. Il est vrai que Henri VIII. n'a pas été le premier ni le dernier qui ait employé ce moyen extraordinaire pour recouvrer de l'argent. Mais, quoiqu'il ait été assez heureux pour n'en recevoir point de préjudice, il n'en a pas été de même à l'égard de quelques-uns de ses Successeurs qui ont voulu l'imiter.

Cet emprunt général fit un grand bruit dans tout le Royaume. Tout le monde crioit ouvertement contre le Cardinal Wolsey, qui en étoit l'auteur. Mais il se mettoit peu en peine des clameurs du Peuple, parce qu'il se sentoit appuyé du Roi. Cependant, quoique d'abord il eût donné des ordres, pour exiger ces emprunts avec la même rigueur que si c'eût été une taxe imposée par le Parlement, il y trouva tant d'obstacles, qu'il craignit d'exciter dans le Royaume des troubles qu'il ne seroit pas le maître d'apaiser quand il voudroit. Ainsi la taxe fut levée avec beaucoup plus de modération, qu'il n'avoit été d'abord résolu. Cela causa un si grand mécompte dans le Calcul que le Cardinal avoit fait, que le Roi se vit enfin obligé de se servir de la voye ordinaire du Parlement pour soutenir cette Guerre comme il sera dit dans la suite. Les Marchands de Londres furent ceux qui s'opposèrent le plus fortement à la levée de cette taxe. On vouloit les obliger à déclarer par Serment, la véritable valeur de leur bien : mais ils le refusèrent avec beaucoup de fermeté, disant, pour raison de leur refus, qu'il

HENRI
VIII.
1522.

Imposition
d'une taxe
en Angle-
terre.

Murmures
contre le
Cardinal.

Les Mar-
chands de
Londres ré-
sistent.

HENRI
VIII.
1522.

ne leur étoit pas possible de sçavoir la juste valeur de leurs effets, dont une partie étoit entre les mains de leurs correspondans dans les Pais étrangers. Enfin par accommodement, le Roi voulut bien recevoir la somme à quoi ils voulurent se taxer eux-mêmes.

Le Cardinal est frustré de son espérance par rapport au Pontificat.

Manège du Conclave.
Guicciardin.

Le chagrin que le Cardinal Wolsey reçût de n'avoir pas réüssi dans cette affaire selon ses souhaits, n'étoit pas comparable à celui que lui avoit causé le mauvais succès d'une autre qui le touchoit de plus près, & pour laquelle il n'avoit épargné, ni peine, ni soins, ni argent. Je veux parler de son élection au Souverain Pontificat, qu'il tenoit pour assuré. Leon X. étant mort au commencement du mois de Décembre de l'année précédente, dès que ses obsèques furent terminées, les Cardinaux entrèrent dans le Conclave, où ils ne se trouverent pas peu embarrassés pour l'élection d'un nouveau Pape. Jules Cardinal de Médicis aspirait au Papat, & avoit pour lui un assez grand nombre de voix. Mais la Faction de l'Empereur & quelques Cardinaux que Wolsey avoit mis dans ses intérêts, s'opposoient ouvertement à l'élection de ce Prétendant. Cependant, comme pour être élu Pape, il faut avoir les deux tiers des voix, si le Cardinal de Médicis n'en avoit pas assez pour lui-même, il en avoit pourtant assez pour donner l'exclusion à tout autre. C'est ce qui retint long-tems les Cardinaux dans le Conclave. Quoique l'Empereur se fût engagé par avance envers le Cardinal Wolsey, il n'avoit pourtant aucune intention de lui tenir sa parole. Son dessein étoit de faire élire le Cardinal *Adrien Florent* Evêque de Tortose, natif d'Utrecht, & qui avoit été son Précepteur, comptant que quand il seroit Pape il dépendroit absolument de lui. Mais cette affaire étoit si adroitement ménagée, & avec un si grand secret, que les Cardinaux de son parti, sans faire connoître qu'ils eussent ce sujet en vûë, se contentoient de rompre les mesures du Cardinal de Médicis, en attendant que l'occasion se présentât de faire leur coup.

M. J. Herber.

Pendant ce tems-là, Wolsey se donnoit de grands mouvemens. Comme ce n'étoit que sur l'appui de l'Empereur qu'il fondeoit ses espérances, il lui écrivit pour le sommer de sa promesse, & pour lui représenter les avantages qui lui reviendroient d'avoir un Pape qui lui seroit dévoué. En même-tems il donna ordre à Richard Pace, qui étoit alors à Venise, de se rendre incessamment à Rome pour lui rendre les services qui dépendroient de lui. L'Empereur se trouvoit fort embarrassé par rapport à Wolsey. Il lui avoit promis d'employer tout son crédit en sa faveur, quoique rien ne fût plus éloigné de son intention. Son intérêt étoit d'avoir un Pape à sa dévotion. Mais il connoissoit trop bien le Cardinal Wolsey, pour pouvoir se persuader qu'un tel Pape voulût se laisser conduire par ses conseils. Il falloit donc, pour ne pas perdre l'amitié de Wolsey, faire élire Adrien, sans qu'il parût que l'Empereur eût aucune part à cette élection. Comme il n'avoit engagé ce Ministre dans ses intérêts, que par la promesse de lui procurer le Pontificat, il ne pouvoit pas douter que, s'il se voyoit trompé, il ne tournât ailleurs l'esprit de son Maître. Par cette raison, l'Empereur tenoit ses desseins cachez, & il étoit si bien servi dans le Conclave, que personne ne pouvoit les pénétrer, jusque-là, que dans les Scrutins qui se faisoient journellement, Adrien n'avoit jamais aucune voix. Cependant il entretenoit le Cardinal Wolsey dans

Guicciardin.

dans l'espérance , & rejettoit sur la Faction du Cardinal de Médicis , les obstacles qui se rencontroient dans l'exécution de sa promesse. Enfin , quand ceux qui avoient le secret de l'Empereur , & qui dirigeoient ses affaires dans le Conclave , se furent assurés du nombre de voix nécessaires pour leur dessein , un jour que les Cardinaux étoient assembles pour faire le Scrutin , un d'entr'eux proposa le Cardinal Adrien Evêque de Tortose , qui étoit alors en Espagne. Il s'étendit beaucoup sur les grandes qualitez de ce Cardinal , & sur les avantages que l'Eglise recevroit de son exaltation. Sur cela ceux qui étoient de la Faction , donnerent leurs voix l'un après l'autre au même Cardinal , comme s'ils eussent été inspirés du même esprit & peut-être sans sçavoir l'un de l'autre , qu'ils eussent le même dessein , tant l'affaire avoit été adroitement ménagée. Ceux qui n'étoient pas du secret , voyant que les deux tiers des voix étoient pour Adrien , se rangerent aussi dans le même parti , de peur que des oppositions inutiles ne leur devinssent préjudiciables. Ainsi l'élection fut faite d'un consentement unanime , & passa pour une élection miraculeusement dirigée par le Saint Esprit. Il n'est pas vraisemblable que Wolsey fût assez duppe , pour se persuader que l'Empereur n'avoit eu aucune part à l'élection d'Adrien , puisque la chose parloit d'elle-même. Le nouveau Pape , qui prit le nom d'Adrien VI , avoit été son Précepteur ; c'étoit à sa recommandation qu'il avoit été fait Cardinal , & il étoit actuellement Régent en Espagne. D'ailleurs , il n'y avoit aucune apparence que les Cardinaux eussent pensé à faire Pape un *Barbare* , car c'est le nom honorable que les Italiens donnent à ceux qui ne sont pas de leur Nation , si cette élection n'avoit pas été ménagée par l'Empereur. Quoiqu'il en soit , Wolsey n'en fit paroître aucun ressentiment , soit qu'il attendît quelque occasion favorable pour s'en venger ouvertement , ou qu'il crût devoir ménager l'Empereur pour pouvoir profiter d'une autre occasion. En effet , il étoit assez apparent qu'elle ne tarderoit pas long-tems à se présenter , le nouveau Pape étant déjà vieux & fort infirme. L'élection d'Adrien VI. se fit dans le mois de Janvier 1522 ; mais ce ne fut que vers le milieu de la même année que ce Pontife se rendit à Rome.

L'Empereur ayant fait un Pape à sa dévotion , & ayant réglé ses affaires en Flandre & en Allemagne , résolut de retourner en Espagne où sa présence étoit nécessaire. Mais comme il avoit sujet de craindre quelque changement à la Cour d'Angleterre , à cause de ce qui s'étoit passé dans le dernier Conclave , il crut devoir visiter Henri en passant. Cette visite étoit nécessaire , tant pour confirmer avec ce Prince les Conventions de Bruges , que pour tâcher de conserver l'amitié du Cardinal Wolsey , sans quoi il ne pouvoit espérer de conserver celle du Roi. Il arriva le 26. de Mai à Douvre , où le Cardinal étoit allé l'attendre avec un magnifique Cortège , & Henri s'y rendit lui-même deux jours après. Ensuite , il mena l'Empereur à sa Maison de Greenwich , & puis à Londres , où on lui fit tous les honneurs qui se pratiquent en semblables occasions. Le Cardinal Légat ne négligea pas en cette occasion de faire montre de sa grandeur , en disant la Messe devant les deux Monarques , assisté de plusieurs Evêques , & se faisant servir par des Ducs. Comme il avoit pris la résolution de dissimuler son chagrin , l'Empereur eut tout sujet de se louer de la réception qui lui fut faite , & trouva toutes

HENRI
VIII.
1522.

Adrien VI.
élû Pape.

Wolsey dis-
simule son
chagrin.

L'Empe-
reur part
pour l'Espa-
gne & passe
par l'Angle-
terre.
Herbert.

Il est reçu
avec beau-
coup d'hon-
neur.

HENRI
VIII.
1522.
Il est fait
Chevalier
de la Jarre-
tiere.

Il signe avec
Henri le
Traité de
Bruges.

Articles du
Traité.

les facilitez possibles dans tout ce qu'il proposa. Après qu'il eut fait quelque séjour à Londres, le Roi l'invita d'aller à Windsor, où il le fit installer dans l'Ordre de la Jarretiere, auquel Ferdinand son Frere aussi avoit été admis le 23. d'Avril précédent. Cela fait, les deux Monarques communierent ensemble & jurerent le Traité de Bruges.

La Préface de ce Traité portoit, que l'Empereur & le Roi de France avoient remis leurs différends à l'arbitrage du Roi d'Angleterre, qui avoit envoyé le Cardinal d'Yorck à Calais, pour les terminer : Que dans ces Conférences, il avoit été longtems disputé pour sçavoir, lequel des deux Monarques avoit commencé la Guerre, & qu'après une meure délibération, le Cardinal avoit décidé que c'étoit le Roi de France, tant par le moyen de Robert de la Marck, qu'en attaquant la Navarre : Que par cette raison, le Roi d'Angleterre se trouvoit obligé, selon le Traité de Londre, de secourir le Prince attaqué, contre l'agresseur. Que de plus, il avoit lui-même sujet de se plaindre du Roi de France, qui avoit manqué à sa parole en renvoyant le Duc d'Albanie en Ecosse, & qui avoit discontinué les payemens des sommes qu'il lui devoit. Par toutes ces raisons, Charles & Henri, se croyant libres & quittes de toutes sortes d'engagemens avec le Roi de France, avoient résolu de contracter une étroite Alliance ensemble, & de la sceller par le Mariage de l'Empereur avec la Princesse Marie Fille de Henri, sous les conditions suivantes. De ces conditions, je ne rapporterai que celles qui peuvent servir à la suite de l'Histoire. Celles qui regardoient le Mariage étoient en substance.

Que l'Empereur épouserait la Princesse Marie Fille de Henri, aussi-tôt qu'elle auroit atteint sa douzième année.

Que la dot seroit de quatre cens mille écus, sur quoi seroit rabattu ce que l'Empereur Maximilien avoit emprunté du Roi d'Angleterre.

Qu'en cas que le Mariage ne s'accomplit pas, par la faute de l'Empereur, il se soumettroit à payer quatre cens mille écus au Roi d'Angleterre, qui s'engageoit à la même chose envers l'Empereur, en cas que le Mariage se rompit par sa faute.

Les Conditions de la Ligue étoient :

Qu'avant la fin du mois de Mai 1524, l'Empereur entreroit en France du côté de l'Espagne & le Roi d'Angleterre en Picardie, chacun avec une Armée de quarante mille hommes de pied, & de dix mille chevaux.

Qu'ils ne feroient ni Paix ni Trêves sans un consentement mutuel.

Que s'il se faisoit des Conquêtes en France, elles seroient livrées à celui des deux Alliez qui y auroit des prétentions, & que, pour éviter toute dispute, chacun d'eux déclareroit ce qu'il prétendoit lui appartenir avant le 1. de Mai de l'année 1524.

Que si le Roi d'Angleterre avoit dessein de subjuguier l'Ecosse, ou de réduire l'Irlande à une parfaite obéissance, & si l'Empereur vouloit recouvrer le Duché de Gueldre, ou la Frise; si les Ecoissois attaquoient l'Angleterre, ou si le Duc de Gueldre faisoit la Guerre à l'Empereur, dans tous ces cas, les deux Monarques alliez s'obligeoient à s'assister réciproquement.

Qu'ils se soumettoient à la juridiction spirituelle du Cardinal d'Yorck comme Légat du Pape, & le requeroient de prononcer sentence d'Excommunication contre celui des deux qui seroit le premier infracteur du Traité.

Que

Que ce Traité seroit tenu secret, en sorte que l'ennemi commun n'en pût avoir aucune connoissance.

Que le Pape seroit requis d'entrer dans la Ligue comme principal contractant, & seroit réputé pour tel, pourvu qu'il se déclarât dans trois mois.

Que les Vénitiens y seroient aussi admis, pourvu qu'ils renonçassent à l'Alliance qu'ils avoient avec la France.

Que les deux Monarques Alliez feroient tous leurs efforts pour obliger les Suisses à quitter le parti de la France, ou au moins à demeurer neutres.

Le même jour que le Traité fut signé, l'Empereur signa aussi des Lettres Patentes, par lesquelles il s'engageoit à payer à Henri tout ce que François I. lui devoit, en cas qu'à l'occasion de cette Ligue, François refusât de continuer les payemens auxquels il étoit obligé.

Mais le Cardinal Wolfey n'avoit pas attendu à faire ses propres affaires, jusqu'à ce que celles du Roi fussent faites, puisque le huitième de Juin l'Empereur s'étoit obligé, par des Lettres Patentes, à lui payer la pension de douze mille livres que le Roi de France lui faisoit pour l'Evêché de Tournai. Quelques jours auparavant il s'étoit engagé à lui payer une pension de deux mille cinq cens ducats, jusqu'à ce qu'il lui eût fait assigner une pareille pension sur des Eglises vacantes d'Espagne, à la place de celle qu'il recevoit de l'Evêché de Badajox que l'Empereur souhaitoit d'en décharger. Mais ces libéralitez de l'Empereur envers le Cardinal Wolfey furent bien récompensées par une grosse somme que le Roi lui prêta avant son départ.

Pendant le séjour que Charles-Quint fit en Angleterre, qui fut d'environ cinq semaines, il sut si bien gagner le cœur de toute la Cour par ses civilités, par ses caresses, par ses présens, qu'il étoit comme assuré de ne laisser que des amis auprès du Roi. Il se concilia principalement l'affection des Anglois, en donnant au Comte de Surrey, une Commission d'Amiral de sa Flotte. Cette Commission fut expédiée pendant que l'Empereur étoit à Londres, avant le voyage de Windsor. Comme il devoit faire encore quelque séjour en Angleterre, le Comte de Surrey ayant pris avec lui les deux Flottes Angloise & Flamande, fit deux fois descente en France, d'où il emporta quelque butin. Ensuite il revint prendre l'Empereur & le conduisit en Espagne.

Il faut présentement rapporter en peu de mots les succès de la Guerre qui se faisoit en divers endroits. La mort de Leon X. avoit mis les affaires des Alliez en Italie, dans un très-fâcheux état. Les troupes de l'Eglise de Florence avoient quitté l'armée immédiatement après avoir reçu la nouvelle de la mort du Pape.

Outre cela, Prosper Colonne ne recevant plus aucun secours d'argent, ni de Rome, ni de l'Empereur, se vit obligé de licencier la plupart des troupes qui lui restoient, & de n'en conserver que ce qui lui étoit absolument nécessaire pour la garde de Milan. Cependant l'Empereur faisoit lever six mille Lansquenets que François Sforze & Jérôme Adorne Génois devoient mener en Italie. Peu de tems après Lautrec reçut un renfort de seize mille Suisses, qui le rendit supérieur aux Alliez, & néanmoins, il ne put empêcher que les Lansquenets ne se joignissent à l'Armée Impériale. Toute sa ressource fut de tâcher d'engager les Impériaux à une bataille, & pour cet effet il alla faire le Siège de Pavie; mais Prosper Colonne trouva le moyen de jeter du

S iij. secours

HENRI
VIII.
1522.

Libéralitez
de l'Empe-
reur à Wol-
sey.

Art. Publ.
T. XIII. pag.
769.

8. Juin.
Ibid. p. 770.

4. Juillet.
Henri lui
prête de
l'argent.

Ibid.
Guicciardin.
Myl. Herbert.

L'Empe-
reur donne
au Comte
de Surrey le
Commande-
ment de
sa Flotte.
Myl. Her-
bert.

Affaires
d'Italie.
Guicciardin.
Mézerai.
Myl. Herbert.

Succès de
la Campa-
gne de 1522.
en Italie.

HENRI
VIII.
1522.

Les Suisses
de l'armée
de France
se mutinent
& obligent
Lautrec à
donner ba-
taille.

Lautrec est
battu à la
Bicoque.

Il s'en re-
tourne en
France.

Colonne se
rend maître
de Genes.

Bizarro,
Hist. di Ge-
nova.

Les Espa-
gnols levont
le Siège de
Fontarabie.
Mézerai.

Les Impé-
riaux & les
Anglois ne
font pas
grand-chose
en Picardie.
Du Bellay.
Mézerai.

Faute de
François I.
en laissant
Lautrec
sans argent.

secours dans la Place, sans rien hazarder. Ainsi Lautrec, ayant perdu l'espérance de s'en rendre maître, leva le Siège, & alla camper à *Monza*, & Colonne qui craignoit pour Milan, alla se poster à la Bicoque. C'étoit une Maison de Campagne, où il y avoit un grand Parc, qui pouvoit être aisément fortifié, & qui étoit entouré d'un large fossé. Ce fut là que ce Général se retrancha d'une telle manière, qu'on ne pouvoit l'y attaquer sans témérité. Lautrec n'avoit nulle envie d'attaquer les Impériaux dans ce poste : mais il ne lui fut pas possible de s'en dispenser. Ses Suisses vouloient de l'argent, & il ne pouvoit leur en donner, Louïse de Savoye Mere du Roi ayant détourné à d'autres usages quatre cens mille écus qui avoient été destinez pour l'Armée d'Italie. Cependant les Suisses pressoient leur Général ou de leur donner de l'argent, ou de les mener au combat, sans quoi ils étoient résolus de s'en retourner dans leur País. Cela l'obligea enfin à rentrer l'attaque du camp de la Bicoque, où il fut repoussé avec une très-grande perte, après quoi, les Suisses l'ayant quitté, il se vit contraint de repasser les monts, n'étant pas en état de faire tête à l'Armée Impériale. Peu de tems après Colonne se rendit maître de Genes. Cette Ville opulente, ayant été surprise pendant qu'on négocioit une Capitulation, fut misérablement saccagée. Enfin, il ne resta plus à François I. en Italie, que les Châteaux de Milan & de Crémone, qui furent même très-étroitement bloquez.

Dans les autres endroits où la Guerre se faisoit pendant cette même Campagne la France se tira beaucoup mieux d'affaire. Depuis que l'Amiral Bonnivet s'étoit rendu maître de Fontarabie, les Espagnols avoient assiégé cette Place & en continuoient le Siège, sans pouvoir venir à bout de leur entreprise. Enfin le Maréchal de Chabanes ayant été envoyé en Bearn pour y prendre le commandement de l'Armée de France, à la place du Maréchal de Châtillon qui étoit mort, fit lever ce Siège, & laissa dans Fontarabie un Gouverneur nommé *Frauget* qui, dans la fuite, y fit fort mal son devoir.

En Picardie & en Champagne, les Impériaux & les Anglois, qui avoient uni leurs forces ensemble, ne firent rien de fort surprenant. Ces deux Armées, commandées par le Comte de Bure pour l'Empereur, & par le Comte de Surrey pour le Roi d'Angleterre, étoient tellement supérieures à celles de France, que le Duc de Vendôme, qui commandoit en Picardie, n'étoit pas en état de leur faire tête. Ainsi après avoir muni les Places, il se contenta de les incommoder avec un petit Corps qui les côtoyoit sans cesse. Au mois de Septembre, les deux Généraux firent le Siège de Hesdin. Mais après avoir été cinq ou six semaines devant cette Place, ils se virent contrains de se retirer. De là, ils marcherent à Dourlens, & ayant trouvé cette Ville abandonnée, & les portes ruinées, ils y mirent le feu. Ensuite, ayant voulu s'approcher de Corbie au mois d'Octobre, le mauvais tems, & les bonnes dispositions que les François avoient faites pour la défense de cette Place, les empêcherent d'en entreprendre le Siège. Après cela les Impériaux se retirèrent dans l'Artois, & les Anglois s'en retournerent dans leur Isle.

Ainsi tous les efforts de l'Empereur & du Roi d'Angleterre n'auroient pas fait grand mal à François I. pendant cette Campagne, s'il n'eût pas été lui-même la cause des mauvais succès qu'il eut en Italie, par sa négligence à fournir de l'argent aux Suisses. En effet, si Lautrec n'avoit pas été contraint d'attaquer

d'attaquer les Impériaux à la Bicoque , vraisemblablement , il se seroit rendu maître de Milan , avant la fin de la Campagne. Charles-Quint comprit alors, qu'il falloit faire de bien plus grands efforts pour reimporter des avantages considérables sur la France , & c'étoit pour cela qu'il continuoit à caresser le Cardinal Wolsey , afin de s'assurer de l'assistance du Roi son Maître. On trouve dans le Recueil des Actes Publics une de ses Lettres au Cardinal , pleine d'expressions affectueuses , qui marquoient assez qu'il avoit besoin de lui. *Je vous remercie* , lui disoit-il , *la bonne affection qu'avez toujours à moi , vous priant continuer , comme je croi fermement serez , car vous savez que j'ai toute ma parfaite confiance en vous.* Et puis encore. *Je vous prie croire mes dits Ambassadeurs comme moi-même , & vous montrer en cette besogne , tel que je vous tiens mon bon & loyal ami , car j'en aurai bonne souvenance.*

HENRY
VIII.
1522.
L'Empe-
reur carés-
se beaucoup
le Cardinal
Wolsey.

Aff. Publ.
Tom. XIII.
pag. 736.
11. Nov.

La maniere extraordinaire dont le Cardinal avoit recouvré de l'argent , ayant été très-désagréable aux Anglois , il jugea qu'il étoit plus à propos de suivre à l'avenir la voye ordinaire , & pour cet effet le Roi assembla le Parlement le 15. d'Avril de l'année 1523. La convocation du Clergé étant assemblée dans le même tems selon la coutume , le Cardinal résolut d'établir un préjugé favorable au Roi , en exigeant du Clergé un Subside considérable. Sa qualité de Légat lui donnoit un tel crédit sur ce Corps , qu'il étoit comme assuré d'en obtenir tout ce qu'il voudroit lui demander. Mais afin d'y trouver moins de difficulté , il trouva le moyen d'éloigner sous divers prétextes quelques-uns de ceux dans lesquels il craignoit de trouver de l'opposition , & il en gagna plusieurs autres par des promesses , ou par des menaces. Tout étant ainsi disposé , il demanda au Clergé un Subside de la moitié de ses revenus d'une année , payable dans cinq ans. *Richard Fox* Evêque de Winchester , *Jean Fisher* Evêque de Rochester , & un Député du bas Clergé , nommé *Philips* , voulurent s'opposer à cette exaction : mais le Cardinal les traita d'une maniere qui ôta aux autres l'envie de les soutenir. Ainsi la demande fut accordée , quoique le Clergé murmurât en secret , que le Légat du Pape , qui auroit dû soutenir ses droits , fut le premier à les violer.

1523.
Le Cardinal
exige du
Clergé un
Subside
pour le Roi.

Cette affaire étant ainsi terminée , par rapport au Clergé , le Cardinal se rendit à la Chambre des Communes , & y fit un long discours où il tâcha de faire voir la nécessité de la Guerre que le Roi avoit entreprise , en exagérant les prétendus torts qu'il avoit soufferts de la part du Roi de France. Il finit en demandant un Subside de la cinquième partie des biens des Sujets Laïques , payable dans quatre ans. Cette demande causa de grands débats parmi les Membres des Communes. Plusieurs représentoient que , si le Royaume étoit actuellement envahi , à peine le Roi pourroit-il demander un tel Subside ; combien moins pour une Guerre entreprise de gayeté de cœur , & plutôt pour les intérêts de l'Empereur , que pour ceux de l'Angleterre. Cependant , comme le parti de la Cour étoit fort nombreux dans la Chambre , il fut résolu qu'on accorderoit au Roi un Subside , qui n'étoit que la moitié de ce qui avoit été demandé. Le Cardinal , qui avoit accoutumé de voir tout plier sous lui , fut extrêmement choqué de la résistance des Communes. Il se rendit encore une fois à la Chambre , & demanda que ceux qui s'opposoient aux desirs du Roi eussent à parler ; afin qu'il pût les convaincre de la nécessité qu'il y avoit d'accorder le Subside tel que le Roi le demandoit. Mais la Chambre lui ré-

Il reçoit
une mortifi-
cation dans
la Chambre
des Com-
munes.

pondit,

HENRI
VIII.
1523.

pondit, par la bouche de son Orateur, qu'elle n'avoit point accoutumé de délibérer sur les affaires qui étoient devant elle en présence des Etrangers. Après cette réponse, le Cardinal se retira tout mortifié, comprenant bien qu'il ne pouvoit que faire un tort extrême aux affaires du Roi, s'il entreprenoit de traiter les Communes avec la hauteur dont il traitoit tout le reste du monde. Son instance ne laissa pourtant pas de produire quelque effet, puisqu'on ajouta encore quelque chose au Subside.

Acte d'At-
tainer con-
tre le Duc
de Buc-
kingham.

Statut qui
donne pou-
voir au Roi
de révoquer
les Actes
d'Attainder.

Caractère
du Cardinal
Wolfey.

Adrien VI.
lui donne
l'Evêché de
Durham, &
prolonge sa
Légation.
Art. Publ. T.
XIII. p. 783.
Ibid.

Pag. 795.
Wolfey as-
pire tou-
jours au
Pontificat.

Christienne
Roi de Dan-
nemarek
chassé de
ses Etats,

Outre cette affaire, qui étoit proprement la seule pour laquelle le Parlement avoit été convoqué, il ne se passa rien de considérable dans cette Séance qu'un Acte d'*Attainder* ou de conviction, contre le feu Duc de Buckingham, qui avoit été condamné par une Sentence des Pairs. Comme tout le monde étoit convaincu que cette Sentence avoit été procurée par des voyes indirectes, & irrégulières, & qu'on accusoit ouvertement le Cardinal d'avoir sacrifié ce Seigneur à sa vengeance, il eut le crédit d'obtenir cet Acte pour détourner le blâme qu'on jettoit sur lui. Mais en même-tems, le Parlement fit bien voir que ce n'avoit été que par une pure condescendance, qu'il avoit passé cet Acte; puisque par un autre il rétablit *Henri Stafford*, Fils du défunt, dans ses biens & dans son honneur. Il fit encore, dans cette même Séance, un Statut qui donnoit au Roi le pouvoir de révoquer les Actes d'*Attainder* par ses Lettres Patentes sous le grand Sceau.

Ce furent-là les premières tentatives qui se firent sous ce Regne, pour rendre le Roi maître des délibérations du Parlement. Le Cardinal Wolfey en fut le premier Auteur, & malheureusement pour les Sujets, le Roi ne sçut que trop bien profiter des instructions de ce Ministre. Des Favoris tels que celui-ci n'ont que trop de sujet de craindre le Parlement, & c'est par cette raison, qu'ils tâchent, autant qu'il leur est possible, d'en diminuer l'autorité, en augmentant celle du Souverain qui leur sert d'appui. Mais ils ont beau faire: il y en a bien peu qui ne tombent enfin entre les mains de cette même puissance qu'ils ont tâché de détruire. Wolfey est un de ceux qui ont le plus ouvertement abusé de leur faveur, non seulement contre les intérêts du Peuple, mais encore au préjudice de ceux du Roi même, qui lui étoient bien moins chers que les siens propres. Il n'étoit jamais rassasié ni de biens ni d'honneurs. Le 24. de Mars de cette année 1523, il se fit donner l'Evêché de Durham, l'un des plus riches d'Angleterre, à la place de celui de Bath & Wells dont il voulut bien se démettre. Deux mois après Adrien VI. lui prolongea la Légation d'Angleterre pour cinq ans, après que le tems pour lequel Leon X. la lui avoit accordée seroit expirée. Ainsi, les biens & les honneurs s'accumuloient sans cesse sur sa tête, sans pourtant que rien fût capable de contenter son avidité. En effet, il portoit ses desirs bien plus haut, puisqu'il aspireroit toujours à devenir Pape, l'âge & les infirmités d'Adrien VI. donnant lieu de juger, que son Pontificat ne seroit pas de longue durée. C'étoit toujours par le moyen de l'Empereur, qu'il attendoit d'être élevé à cette suprême Dignité, c'est pourquoi il n'oublioit rien de ce qui lui pouvoit conserver sa faveur. C'est à cela sans doute qu'il faut attribuer la réception honorable qui fut faite cette année à Christienne Roi de Dannemarek & de Suede, qui avoit épousé une sœur de l'Empereur. Ce Prince s'étant rendu odieux à ses Sujets par ses cruautés, & ayant été pour cela chassé de ses Etats, arriva en Angle-

Angleterre vers le milieu de l'année, avec la Reine sa Femme & y fut reçu comme auroit pu l'être un Roi injustement opprimé, qui ne se seroit pas attiré ses malheurs par ses barbaries. Henri ne se contenta pas de lui faire tous les honneurs possibles, mais même il voulut bien renouveler avec lui, le Traité d'Alliance avec l'Angleterre & le Dannemarck, tout de même que si ce Prince avoit encore été en possession de ses Etats.

HENRI
VIII.
1523.
est bien reçu
en Angle-
terre.

C'étoit-là le fruit des conseils intéressés du Cardinal Wolfey, qui ne faisoit jamais attention ni à l'honneur ni à la justice, lorsqu'il s'agissoit de satisfaire ses passions. Il attendoit tout de l'Empereur, c'est pourquoi il travailloit de tout son pouvoir, à augmenter la puissance de ce Monarque, afin qu'il fut mieux en état de s'acquiescer de sa promesse. Il ne tint pas au Cardinal, que la France ne fût ruinée de fond en comble. Du moins, il formoit, pendant cette année, conjointement avec l'Empereur, des projets qui tendoient à dissoudre entièrement cette ancienne Monarchie.

Henri re-
nouvelle
l'Alliance
avec Chris-
tierne.
Art. Publ.
Tom. XII.
pag. 795.
Juiu.

Quoique le Traité de Bruges, que l'Empereur & Henri avoient ratifié à Windsor, portât qu'ils n'entreroient en France qu'en 1524, une occasion qui se présenta leur ayant fait prendre d'autres mesures, ils résolurent d'anticiper leur expédition, & d'attaquer le Roi de France en trois differens endroits. L'Empereur devoit avoir une puissante Armée sur les frontieres d'Espagne, pour se rendre maître de Fontarabie & de Bayonne. Henri devoit faire agir ses forces en Picardie, conjointement avec celles des Pais-Bas, & le Connétable de Bourbon, qui s'étoit laissé corrompre par l'Empereur, ou qui peut-être s'étoit offert de lui-même, devoit faire une irruption en Bourgogne. Comme c'est sur le mécontentement de ce Prince, que roulent la plupart des événemens des années suivantes, il est nécessaire d'en rapporter les causes en deux mots.

Projets con-
tre la Fran-
ce fondez
sur la révol-
te du Con-
nétable de
Bourbon.

Le Duc de Bourbon, Prince de la Maison Royale de France, avoit reçu l'épée de Connétable, dès la premiere année du Regne de François I. Il avoit toutes les qualitez nécessaires pour exercer ce haut emploi. Peut-être avoit-il trop de mérite, puisque, si l'on en croit Mézerai, Louïse de Savoye Mere de François I. souhaitoit d'en faire un Epoux. Mais comme il feignit de ne pas entendre ce qu'elle desiroit, il en fit une ennemie irréconciliable. Depuis ce tems-là, il ne cessoit point de recevoir des mortifications de la part du Roi, sur qui la Duchesse sa Mere n'avoit que trop de pouvoir. La premiere dont l'Histoire fasse mention, fut lorsqu'en 1521, le Roi commandant l'Armée en personne, donna la conduite de l'avant-garde au Duc d'Alençon, contre la prérogative attachée à la Charge de Connétable. Mais ce n'étoit que peu de chose en comparaison d'une autre, qu'on ne trouve pourtant rapportée dans l'Histoire de France que sur des bruits peu assurés. C'est que le Roi ayant témoigné au Connétable, qu'il souhaitoit de le marier avec la Duchesse sa Mere, en reçut une réponse si outrageante pour la Duchesse, qu'il lui donna un soufflet. Ce fait n'est peut-être pas trop bien avéré. Mais quoiqu'il en soit, il est certain que l'estime de la Duchesse pour le Connétable se changea en haine. Depuis ce tems-là ce Prince ne fut plus regardé de bon œil à la Cour, & le Roi ne lui confia plus le commandement de ses Armées. C'en étoit assez pour lui causer de grands chagrins. Mais son ennemie n'étant pas contente de ces mortifica-

Causes du
méconten-
tement du
Connéta-
ble.

Mézerai.

HENRI
VIII.
1523.

Il s'engage
avec l'Em-
pereur,

& avec
Henri.
Act. Publ.
Tom. XII.
pag. 794.

François I.
se prépare à
passer en
Italie,

Les Vénitiens
se déclarent
contre lui.

Adrien VI.
se laisse
abuser par
les Enne-
mis de la
France,
Guicciardin.

tions, qui lui sembloient venger trop foiblement son amour méprisé, lui suscita un procès, où il s'agissoit de tout son bien sur lequel elle prétendoit avoir de légitimes droits. Ce procès devoit naturellement être jugé par le Parlement de Paris : mais la Duchesse le fit mettre entre les mains du Chancelier, & de quelques autres Commissaires qui lui étoient dévoués. Cela fit comprendre au Connétable, que la résolution étoit prise de le ruiner. Ainsi ne voyant aucun moyen d'éviter un coup si fatal, son désespoir lui fit prendre le parti de se jeter entre les bras de l'Empereur. Un Seigneur Flamand fut l'entremetteur de cette négociation, dans laquelle le Roi d'Angleterre intervint comme ayant autant d'intérêt que l'Empereur d'exciter des troubles en France. Il est difficile de sçavoir précisément en quel tems cette négociation commença : mais on trouve, dans le Recueil des Actes Publics d'Angleterre, que le Traité étoit déjà bien avancé, le 17. de Mai de cette année 1523. On y voit une Commission de Henri à *Richard Samson*, & à *Richard Jernigham*, pour traiter avec le Duc de Bourbon (1), afin de l'attirer dans le parti de la Ligue. Cette Commission donnoit encore aux Envoyez, le pouvoir de recevoir du même Prince, une promesse ou engagement qu'il reconnoîtroit Henri pour Roi de France, qu'il lui rendroit hommage, & qu'il lui prêteroit serment de fidélité. On ne peut pas inférer de là, que le Connétable se fût engagé à rien de semblable : mais seulement que Henri avoit en vûe de l'y engager. Quoiqu'il en soit, le Traité que le Duc fit avec les deux Monarques portoit, qu'après qu'ils auroient conquis la France, il auroit pour sa part la Provence, qui seroit érigée en Royaume, & qu'il épouserait Eleonor Sœur de l'Empereur, & veuve de D. Manuel Roi de Portugal. Le Duc devoit mettre sur pied une Armée composée de ses amis & de ses vassaux, à laquelle l'Empereur promettoit de joindre sept ou huit mille hommes. Cette Armée devoit agir dans le cœur du Royaume, pendant que l'Empereur & Henri attaqueroient le Bearn & la Picardie.

Cependant François I. ignorant les complots de ses ennemis, étoit uniquement occupé à se mettre en état de recouvrer le Duché de Milan, où il avoit dessein de commander son Armée en personne. Il pressoit ses préparatifs avec d'autant plus de diligence, que les Vénitiens étoient fortement sollicités de se joindre à ses ennemis, sous prétexte qu'il les amusoit d'une vaine espérance de le voir bien-tôt en Italie avec une puissante Armée. Mais quelque diligence qu'il pût faire, il ne lui fut pas possible d'éviter ce coup. Les Vénitiens ne voyant point venir d'armée Française, & craignant de se trouver exposés à la colere de l'Empereur, entrèrent enfin dans la Ligue contre la France, vers la fin du mois de Juillet.

D'un autre côté, le Pape Adrien VI. travailloit de tout son pouvoir à procurer une Trêve entre les Princes Chrétiens, se figurant qu'après cela, il n'y auroit plus de difficulté à les unir ensemble pour faire la Guerre aux Turcs. Mais comme son génie étoit médiocre & bien différent de celui de Leon X. & de Jule II. ses Prédécesseurs, bien loin de faire servir les Princes

à

(1) Le nom de Bourbon est en blanc, mais il est certain que c'est du Connétable dont il s'agissoit.

à ses desseins, il servoit lui-même, sans le sçavoir, aux desseins d'autrui. L'Empereur lui faisoit entendre qu'il souhaitoit la Trêve de tout son cœur; mais qu'il falloit qu'elle fût assez longue pour qu'on en pût tirer l'avantage qu'on s'en proposoit. Par-là, il y mettoit un obstacle invincible, parce que le Roi de France, qui venoit d'être dépoüillé du Duché de Milan, ne vouloit point entendre parler d'une longue Trêve, qui donneroit à ses Ennemis le tems de s'affermir dans leur conquête. La résistance de ce Monarque donna lieu à l'Empereur & au Roi d'Angleterre, d'engager le Pape à faire un pas plus avant, en lui faisant entendre qu'à l'exemple de quelques-uns de ses Prédécesseurs, il devoit user de son pouvoir Apostolique, auquel aucun Prince Chrétien n'oseroit directement s'opposer. Flatté de cette espérance, Adrien VI. publia une Bulle dattée le 30. d'Avril, par laquelle, en vertu de la puissance que Dieu lui avoit conférée, il ordonnoit une Trêve de trois ans entre tous les Princes Chrétiens, sous peine d'Excommunication & d'Interdit, contre ceux qui refuseroient de l'observer. Mais le Roi de France, se moquant d'une pareille Trêve, continua ses préparatifs pour l'expédition de Milan, & fit filer ses Troupes vers la frontiere d'Italie. Alors, on fit entendre au Pape que ce Monarque seul, par sa désobéissance & par son opiniâtreté, empêchoit les Chrétiens d'unir leurs forces contre les Turcs. Ce fut par ces moyens cachez qu'on engagea peu à peu le bon Pontife à conclurre une Ligue contre la France avec l'Empereur, le Roi d'Angleterre, Ferdinand Archiduc d'Autriche frere de l'Empereur, le Duc de Milan, les Genoïs & les Florentins. Cette Ligue fut signée le 3. d'Août, peu de jours après que les Vénitiens eurent quitté le parti de la France.

Il sembloit que, par cette Ligue, l'Italie dût être à couvert de toute insulte. En effet, Prosper Colonne, qui commandoit à Milan, s'attendoit si peu à être attaqué, qu'il négligeoit de prendre les mesures nécessaires pour la défense de cet Etat. Cependant François I. ne laissoit pas de poursuivre son projet, d'autant plus qu'il n'apprenoit pas, qu'il se fit aucun préparatif à Milan. L'Empereur paroïssoit négliger entièrement la défense du Duché, afin d'engager François à passer en Italie, parce qu'il comptoit que son absence faciliteroit les desseins du Duc de Bourbon. On prétend même que, pour obliger François I. à s'absenter de son Royaume, Henri lui avoit fait dire en secret, que, pour cette année, il n'avoit rien à craindre de sa part en Picardie.

Les affaires étant dans cette disposition, François I. partit pour se rendre à Lyon, à dessein de passer en Italie. Pendant ce tems-là, l'Empereur préparoit une Armée en Espagne, pour assiéger Fontarabie & Bayonne. Mais cette Armée ne se levoit que lentement, parce qu'elle ne devoit agir que dans le tems que François seroit engagé dans la Guerre de Milan. D'un autre côté, le Comte de Bure, son Général en Flandre, demeuroit dans l'inaction, en attendant le tems de se joindre aux Anglois qui, pour mieux abuser le Roi de France, ne devoient descendre à Calais que vers la fin du mois de Septembre. Enfin, l'Empereur faisoit filer par pelotons, dans la Franche-Comté, huit mille Lansquenets qui devoient se joindre au Duc de Bourbon, dès qu'il seroit en état d'agir. C'étoit sur la révolte de ce Prince que les Alliez fondonoient toutes leurs espérances, se persuadant, que, François I.

HENRI
VIII.
1522.

Il ordonne
de sa seule
autorité,
une Trêve
de trois ans
entre les
Princes
Chrétiens.
Art. Publ.
Tom. XIII.
pag. 790.

1. Mai.
Herbert.
François I.
la rejette.
Le Pape se
ligue avec
les Ennemis
de la
France.

François I.
est engagé
par la négligence
affectée de ses
Ennemis, à
passer en
Italie.

Il part pour
se rendre à
Lyon
Du Bellay.
Mézerei.
Projet des
Alliez.

HENRI
VIII.
1523.

étant en Italie, la France qui se trouveroit attaquée à l'improviste, en tant d'endroits à la fois, ne feroit pas une grande résistance. Cette espérance paroïssoit d'autant mieux fondée, que François I. n'ayant aucune connoissance des complots du Duc de Bourbon, n'avoit point de Troupes en Bourgogne, qu'il n'en avoit que peu en Guyenne & en Bearn, & que la Picardie ne se trouvoit que médiocrement pourvûë.

Le Connétable feint d'être malade à Moulins.

Le Roi est averti de la Conspiration.

Il se rend à Moulins.

Le Connétable avoue qu'il a été fondé par l'Empereur.

Le Roi lui ordonne de se rendre à Lyon.

Il s'enfuit en Allemagne.

Cependant le Connétable faisoit le malade à Moulins, afin de n'être pas obligé de suivre le Roi. Mais il arriva que, pendant que François étoit en chemin pour se rendre à Lyon, il fut averti, par deux Domestiques du Connétable, que leur Maître avoit des correspondances secrètes avec l'Empereur. Surpris de cette nouvelle, il se détourna de son chemin pour aller à Moulins, où il dit au Duc qui faisoit toujours le malade, ce qu'on lui avoit découvert. Le Duc lui avoua franchement, que l'Empereur l'avoit fait sonder par le Comte de *Raoulx*; mais qu'il n'avoit jamais voulu prêter l'oreille à ses propositions; Que son dessein étoit d'en informer Sa Majesté; & que, sa maladie l'ayant empêché de se rendre à la Cour, il n'avoit osé confier ce secret à personne. Soit que le Roi ajoutât foi à ce que le Connétable lui disoit, ou qu'il ne se crût pas en état de le faire arrêter dans le milieu de son Pais, il se contenta de lui ordonner de le suivre à Lyon. Le Duc se mit effectivement en chemin, comme s'il eût en dessein de suivre le Roi, se faisant porter en litière, sous prétexte qu'il étoit malade & marchant à très-petites journées. Mais ayant été averti que deux de ses Confidens avoient été arrêtés à la Cour, il se déroba secrètement de son train, & ne prenant avec lui qu'un de ses Gentilshommes nommé *Pomperan*, il se sauva par des chemins détournés, & arriva heureusement en Allemagne.

Le Roi demeure en France & envoie Bonnavet en Italie.

Mézérail.
La guerre se fait en quatre endroits.

Campagne en Italie.
Guicciardini.
Mézerai.

La fuite du Connétable ayant fait comprendre au Roi, qu'il y avoit en France quelque grand complot qui devoit s'exécuter en son absence, il abandonna le dessein de passer en Italie, & se contenta d'y envoyer son Armée sous la conduite de l'Amiral Bonnavet qui passa les Alpes vers la fin du mois d'Août, ou au commencement de Septembre. C'étoit à peu près dans ce même tems, que l'Empereur assembloit son Armée en Espagne, que les Lansquenets arrivoient dans la Franche-Comté, & que les Anglois se rendoient à Calais pour agir en Picardie conjointement avec l'Armée Flamande. Il faut nécessairement rapporter en peu de mots ce qui se passa pendant cette Campagne, dans ces quatre divers endroits.

Le Château de Milan, dans lequel Lautrec avoit laissé garnison, s'étoit rendu le 14. d'Avril. Ainsi les François n'avoient plus de Place importante dans le Milanois, que le Château de Cremone, qui même se trouvoit si étroitement bloqué, qu'il n'y avoit pas d'apparence qu'il pût long-tems résister. D'un autre côté, la France ne pouvant plus espérer de secours des Vénitiens, & tout le reste de l'Italie s'étant ligué contre elle, Prosper Colonne, qui commandoit à Milan, ne doutoit nullement que le Roi ne se désistât du dessein de porter la Guerre dans le Milanois. Par cette raison, il avoit négligé de réparer les fortifications de la Ville Capitale, qui se trouvoient en mauvais état, les remparts s'étant éboulés en divers endroits. Cependant, dès qu'il eut reçu avis que l'Amiral Bonnavet étoit sur le point de passer les Alpes, il assembla toutes ses Troupes pour tâcher de défendre le

le passage du Tesin : mais il n'y fut pas assez à tems. Les François avoient fait tant de diligence , qu'il se vit contraint de se retirer à Milan , dans un extrême désordre. Il avoit même résolu d'abandonner cette Capitale , à moins que , par une négligence peu apparente , ils ne lui donnassent quelques jours de loisir pour en réparer les ouvrages. Il n'avoit que quinze mille hommes avec quoi il ne pouvoit pas espérer de garder , contre une Armée de plus de quarante mille hommes , une si grande Ville , qui même étoit ouverte en plusieurs endroits. Cependant , comme une longue expérience lui avoit appris qu'il ne faut pas toujours compter que les Ennemis feront ce qui leur est le plus avantageux , il fit travailler sans relâche , aux endroits qui avoient le plus de besoin d'être réparés , comptant qu'il seroit toujours à tems de se retirer , en cas que les François fussent aussi diligens qu'ils devoient l'être. Si Bonnivet avoit marché droit à Milan sans s'arrêter , il en auroit trouvé les portes ouvertes. Mais après avoir pris *Novare & Vigevano* , & passé le Tesin sans opposition , il se persuada mal à propos , que quelques jours de plus ou de moins n'étoient pas de conséquence. Ainsi ayant perdu quatre ou cinq jours inutilement , il donna au Général de l'Empereur , le tems de mettre Milan en état de défense. Enfin s'étant approché de cette Ville quand il ne fut plus tems , il la trouva hors d'état d'être insultée , par les bons ordres que Colonne y avoit donnez. Cela lui fit prendre la résolution d'aller camper à *Chiaravalle* , dans l'espérance de pouvoir couper les vivres à Milan , & d'avoir par-là toute l'Armée Impériale à sa discrétion. Mais il prit si mal ses mesures , qu'après avoir persisté dans son dessein jusqu'à la fin du mois de Novembre , il se vit contraint de s'éloigner de Milan , parce qu'il manquoit lui-même de vivres. Tout ce qu'il fit pendant ce tems-là , fut de secourir le Château de Cremone , qui étoit déjà réduit aux abois. Tel fut le succès de la Campagne de Bonnivet , qui auroit pu être plus glorieuse pour lui , & plus avantageuse au Roi son Maître , s'il avoit sçu prendre des mesures plus justes , & profiter de sa supériorité. Prosper Colonne mourut peu de tems après , & *Lanoy* , Viceroy de Naples , prit le commandement de l'Armée Impériale. La saison étoit déjà si avancée , qu'il ne se passa rien de considérable dans ces quartiers-là , jusqu'à la fin de l'année que le Duc de Bourbon , vint prendre le commandement des Troupes de l'Empereur , non sans un grand chagrin de Lanoy , qui ne céda qu'à regret son poste à un étranger.

J'ai déjà dit que les Alliez avoient pris la résolution de n'attaquer la France qu'au mois de Septembre , parce qu'il étoit à présumer que le Roi seroit alors occupé en Italie. Ce fut la raison pour laquelle l'Empereur ne fit assembler son Armée en Espagne , qu'au commencement de ce mois. Lautrec , qui commandoit en Guyenne , ayant appris que les Espagnols s'assembloient , accourut promptement sur la frontière , afin de pourvoir à la défense de Bayonne & de Fontarabie , qui étoient les Places les plus exposées. *Frauget* , Officier de réputation , commandoit dans la dernière , y ayant été laissé l'année précédente par le Maréchal de Chabanes. Lautrec , comptant sur la bravoure & sur l'expérience de ce Gouverneur , le laissa dans le même poste , après avoir renforcé la Garnison , & fait entrer quelques munitions dans la Place. Après cela il ne doutoit point qu'elle ne fût

Campagne
en Bearn.

HENRI
VIII.
1523.

Les Espa-
gnols se
rendent
maîtres de
Fontarabie.

Campagne
en Cham-
pagne.
Du Bellay.

Le Comte
de Furstem-
berg est bat-
tu par le
Duc de
Guise.

Campagne
en Picardie
où les Im-
périaux &
les Anglois
ne font pas
de grands
progrès.
Du Bellay.

en état de soutenir un long Siége. Ces précautions étant prises à l'égard de Fontarabie, il se rendit à Bayonne. Il n'y fut pas plutôt arrivé, que l'Armée Espagnole parut devant cette Ville. Elle étoit soutenuë d'une Flotte qui causa une grande consternation parmi les Habitans, parce que la Place étoit foible du côté de la Mer. Mais Lautrec donna si bon ordre à tout, que les Espagnols manquèrent leur coup, quoiqu'ils se fussent attendus à emporter cette Place d'emblée. Ainsi prévoyant que ce Siége les occuperoit trop long-tems, ils le leverent subitement, & allèrent assiéger Fontarabie que Frauget leur rendit lâchement en très-peu de jours. Il s'en fallut peu qu'il ne payât de sa tête une faute de cette conséquence. Mais s'il conserva sa vie, il ne conserva pas son honneur, puisqu'il fut publiquement dégradé de Noblesse.

L'Empereur n'eut pas un si heureux succès en Bourgogne & en Champagne. Lamothe des Noyers, Officier du Duc de Bourbon, étoit allé depuis quelque tems en Allemagne, pour conduire en Bourgogne le Comte de *Furstemberg*, qui, avec un Corps de sept à huit mille Lansquenets, devoit s'y joindre au Duc de Bourbon. Quoique ce projet semblât échoüé par la fuite du Duc, le Comte de *Furstemberg* ne laissa pas de se jeter dans la Champagne avec son Armée. Il y prit d'abord *Coiffy* & *Montclair*, petites Places qui ne firent pas beaucoup de résistance. Mais le Duc de Guise qui commandoit en ce Pais-là, sçachant que *Furstemberg* n'avoit point de Cavalerie, rassembla toute la Noblesse de la Province, & en fit quelques Escadrons, avec quoi il se mit aux trousses des Allemands. Le Comte de *Furstemberg*, se trouvant trop foible au milieu d'un Pais ennemi, & n'ayant point de Cavalerie pour opposer à celle du Duc de Guise, prit le parti de se retirer en Lorraine. Il ne pût pourtant faire sa retraite, sans recevoir un terrible échec, tout proche de Neufchâtel, où le Duc de Guise défit la meilleure partie de ce Corps.

Pendant que la Guerre se faisoit en Italie, en Bearn & en Champagne, Henri fit embarquer ses Troupes, sous le commandement du Duc de Suffolck, qui s'étant rendu à Calais, alla se joindre au Comte de Bure le 20. de Septembre. Ces deux Corps faisoient ensemble une Armée de vingt-cinq à trente mille hommes de pied, & d'environ six mille Chevaux. Le Duc de la Trimoüille, qui commandoit en ce Pais-là, étoit tellement inférieur en nombre de Troupes, qu'il n'osa tenir la Campagne. Tout ce qu'il pût faire fut de jeter du secours dans les Places les plus exposées, & d'informer promptement le Roi de ce qui se passoit en ce Pais-là. François I. qui étoit alors à Lyon, se trouvoit extrêmement embarrassé à résister à tant d'attaques imprévûes. On prétend que trompé par de faux avis qui lui étoient venus d'Angleterre, il avoit espéré que, pour cette année, la Picardie seroit en repos, & néanmoins, il voyoit que c'étoit-là que ses Ennemis avoient dessein de faire leur plus grand effort. Dans cet embarras, il fit partir incontinent le Duc de Vendôme avec toutes les Troupes qu'il pût rassembler, tant pour défendre la Picardie, que pour rassurer Paris, où il ne doutoit point que l'alarme ne fût bien grande. En effet, le Duc de Suffolck & le Comte de Bure ayant laissé sur leur route *Teroienne*, *Hesdin* & *Dourlens*, avoient pris *Roye* & *Montdidier*, & s'étoient avancez jusqu'à *Corbie*. Mais la nouvelle qu'ils reçurent

rent de la marche du Duc de Vendôme, leur faisant tenir bride en main, ils ne jugerent pas à propos de marcher plus avant, d'autant plus que la saison commençoit à être fort incommode, & qu'ils craignoient de se trouver engagez entre les Ducs de Vendôme & de la Trimouille. Ces considérations les porterent à penser à la retraite. En s'en retournant ils se rendirent maîtres de Bouchain, dont le Gouverneur leur porta les Clefs, quoiqu'ils n'eussent pas même eu la pensée de l'attaquer. Ensuite ayant laissé une Garnison Angloise à Bouchain, ils se retirèrent dans l'Artois. Mais peu de tems après les François recouvrèrent cette Place. Ainsi les progrès de cette Armée combinée ne furent pas aussi considérables que François I. avoit eu sujet de le craindre. Si elle se fût plutôt mise en Campagne, il se seroit trouvé fort embarrassé. Mais, comme je l'ai déjà dit, l'espérance que l'Empereur & le Roi d'Angleterre avoient conçue de l'entreprise du Duc de Bourbon, fit qu'ils ne commencerent la Campagne en aucun endroit que vers la fin de Septembre.

Lorsqu'Adrien VI. étoit entré dans la Ligue, il n'avoit pas eu intention de ruiner la France pour obliger François I. à faire la Guerre aux Turcs; mais on lui avoit fait entendre, que c'étoit un moyen sûr pour obliger ce Prince à consentir à la Trêve. Cependant, sans que le Pape en sût rien, l'Empereur & Henri avoient complotté d'envahir la France, & de la partager entr'eux. Selon les apparences, s'il eût vécu jusqu'à la fin de l'année, il se seroit aperçu que leurs desseins n'étoient pas conformes aux siens, mais il ne vécut que six semaines après avoir signé la Ligue contre la France. C'étoit un bon homme d'un Caractere bien différent de ceux de ses Prédécesseurs. Bien loin de penser à augmenter l'Etat de l'Eglise par d'injustes confiscations, il avoit donné au Duc d'Urbain l'Investiture de son Duché. Il en avoit usé de même à l'égard du Duc de Ferrare, ayant bien reconnu que les Papes précédens n'avoient cherché querelle à ces Princes, que pour contenter la passion qu'ils avoient d'enrichir leurs propres Parens. Il auroit même rendu *Modene & Reggio* au Duc de Ferrare, si les clameurs de son Conseil, qui ne pouvoit comprendre que la Justice dût être le fondement de la Politique, ne l'en eussent empêché. Il pensoit aussi à la Réformation de la Cour de Rome; mais la mort ne lui permit pas d'exécuter ce projet. Toutes ces démarches si éloignées de celles de ses Prédécesseurs immédiats, qui avoient accoutumé les Courtisans & les Peuples d'Italie, à voir les Papes suivre les maximes relâchées des Princes temporels, faisoient dire que celui-ci étoit un honnête homme & un bon Chrétien, mais un médiocre Pontife. Aussi tous les Auteurs Italiens parlent-ils d'Adrien VI. en des termes qui ne marquent pas beaucoup d'estime pour lui.

Dès le commencement de cette année, le Cardinal Jule de Medicis, qui s'étoit retiré à Florence après la mort de Leon X, étoit retourné à Rome & y avoit été très-bien reçu. En très-peu de tems, il gagna les bonnes grâces du Pontife à un tel point, qu'il supplanta le Cardinal de *Volterra* qui étoit premier Ministre, & le fit mettre au Château Saint Ange. Depuis ce tems-là, il s'empara de la direction de toutes les affaires du Pape, s'acquérant de plus en plus son estime, en faisant le dévot, & en témoignant un zèle extrême pour unir tous les Princes Chrétiens contre les Turcs. Ce fut par cet artifice qu'il lui fit faire la démarche de publier la Bulle pour la Trêve triennale qui le conduisit

HENRI
VIII.
1523.

Mort d'Adrien VI.

Caractere
de ce Pape
méprisé des
Italiens.
Guicciardin.
Cimarelli.
Sardi.

Jule Cardinal de Medicis premier Ministre d'Adrien VI.

HENRI
VIII.
1523.

duisit enfin à signer la Ligue contre la France. Un Ministre comme celui-là, étoit, sans doute, trop habile pour un tel Pape. Adrien VI. mourut le quatorzième de Septembre, dans le même tems que les Armées commençoient à se mettre en mouvement. S'il eût vécu plus long-tems, il auroit, sans doute, compris, que rien n'étoit moins propre à procurer l'union qu'il souhaitoit tant, entre les Princes Chrétiens, que la Ligue dans laquelle il s'étoit imprudemment engagé.

Le Cardinal
Wolsey fait
des efforts
par parvenir
au Pontifi-
cat.
Myt. Herbert.

Le Cardinal Wolsey, ayant reçu la nouvelle de la mort du Pape, écrivit au Roi pour l'en-informer, & pour lui demander son secours & sa protection. Le lendemain, il lui écrivit encore pour le prier de le recommander à l'Empereur, par une Lettre écrite de sa propre main. Il se flattoit que l'Empereur auroit de la reconnoissance pour le service qu'il venoit de lui rendre en faisant déclarer le Roi son Maître contre la France, & qu'il lui tiendrait parole au moins cette fois, puisqu'il ne s'agissoit plus de faire élire son Précepteur, comme dans le précédent Conclave. Mais, si l'on en croit les Historiens d'Italie, l'Empereur songeoit peu à lui faire obtenir le Papat, & on y pensoit encore moins dans le Conclave qui s'assembla bien-tôt après la mort d'Adrien VI. De trente-neuf Cardinaux qui étoient dans le Conclave, le Cardinal Jule de Medicis en avoit quinze ou seize à sa dévotion, & trois qui lui avoient promis de ne lui être pas contraires, si les affaires du Conclave prenoient un train favorable pour lui : de sorte qu'il ne lui en manquoit plus que sept ou huit à gagner pour avoir les deux tiers des voix. Mais cela n'étoit pas facile. Le Cardinal Colonne, son ennemi, étoit à la tête d'une faction bien plus nombreuse qui l'auroit infailliblement emporté, si les Cardinaux qui la composoient, avoient pu aussi aisément s'unir pour faire un Pape, comme pour empêcher que Jule ne le devînt. C'est ce qui fit durer le Conclave cinquante jours. Quant à Wolsey, s'il avoit quelques Cardinaux qui travaillassent pour lui, ils ne pouvoient être qu'en petit nombre, puisqu'il avoit contre lui, les Partisans de la France, & que la faction de l'Empereur étoit la même que celle du Cardinal de Medicis. Enfin la faction de Colonne n'ayant pu s'accorder sur le choix d'un Pape, parceque le Chef en vouloit faire élire un qui n'étoit pas au gré de ses amis, le dèpit qu'il conçut de leur obstination fit qu'il alla se reconcilier avec le Cardinal de Medicis. Guicciardin dit, que celui-ci lui promit par écrit de le faire Vice-Chancelier, & de lui donner son Palais qui étoit un des plus magnifiques de Rome. Quoiqu'il en soit, Colonne lui ayant donné sept ou huit voix dont il pouvoit disposer, il ne se trouva plus de difficulté à son élection. Le bruit s'étant répandu dans le Conclave que le Cardinal de Medicis seroit élu par le premier scrutin, la plupart des Cardinaux n'attendirent pas que le jour parût, pour aller faire leur Cour à celui qui devoit bien-tôt être leur Maître. Ce concours attira enfin tous les autres, qui ne se trouvant pas en état de s'opposer à cette élection, voulurent aussi témoigner qu'ils y concouroient volontiers. Ainsi dans cette même nuit, qui fut celle du dix-huit au dix-neuvième de Novembre, tous les Cardinaux allèrent adorer le nouveau Pape, & le lendemain matin, son élection fut confirmée par un scrutin solennel, où il eut toutes les voix. C'est ainsi que le Saint Esprit dirigeoit les cœurs des Cardinaux pour faire un Pape qui, contre leur intention, devoit servir d'instrument pour faire rece-

Clément
VII. est élu
Art. Publ.
Tom. XIV.
pag. 2.
Guicciardin.

voir à l'Eglise Romaine la plus grande playe qu'elle eût jamais reçûe. Le nouveau Pontife prit le nom de *Clément VII*, à cause de la Fête de Saint Clément qui devoit être bien-tôt solennisée. Il étoit Bâtard de Julien de Medicis, Oncle de Leon X. Mais ce défaut de naissance, bien que contraire aux Canons, ne fut mis en aucune considération. Leon X. qui l'avoit fait Cardinal au commencement de son Pontificat, avoit pris la précaution de faire ouïr juridiquement des témoins, qui avoient attesté, que sa Mere avoit eu une promesse de Julien de Medicis. Ainsi Leon X. supposant que le consentement seul fait le Mariage, avoit déclaré Jule légitime. Alexandre VI. avoit suivi une autre route, quand il voulut faire Cardinal *Cesar Borgia* son Fils Bâtard. Il fit ouïr des témoins qui attestèrent, que Cesar étoit né d'une femme mariée, d'où on inféra, que l'enfant devoit être censé Fils du Mari. C'est ainsi que les Vicaires de Jesus-Christ se jouoient des Loix divines & humaines pour satisfaire leurs passions.

La nouvelle de l'élection de Clément VII, fut un sujet de mortification pour le Cardinal Wolfey, qui, depuis l'exaltation d'Adrien VI, avoit toujours espéré d'être Pape, à la première vacance. Il ne pouvoit qu'avoir un extrême ressentiment contre l'Empereur qui l'avoit abusé deux fois. Ainsi, l'on peut comme s'assurer, vû son humeur vindicative, qu'il prit dès-lors la résolution de se venger. Mais comme il ne pouvoit exécuter cette résolution que par le moyen du Roi son Maître, il falloit qu'il se gardât bien de lui faire connoître, qu'il agissoit par un motif de vengeance : autrement il auroit couru risque de manquer son coup. Il cacha donc, sous le masque d'une feinte modération, le dépit qu'il avoit dans le fond du cœur, & se contenta de dire au Roi, qu'il avoit eu plusieurs voix dans le Conclave, mais que son absence lui avoit été préjudiciable, & que l'état des affaires d'Italie avoit fait tourner les Cardinaux du côté du Cardinal de Medicis. Peu de jours après, l'Ambassadeur du Roi qui résidoit à Rome, eut ordre de témoigner au nouveau Pape, la joye que le Roi & Wolfey ressentoient de son exaltation. En même-tems, Wolfey lui demanda, la continuation de la Légation d'Angleterre, affirmant, qu'à cause des prérogatives Royales, elle ne lui portoit pas mille ducats tous les ans. Clément VII. étoit entièrement dans le parti de l'Empereur. Ainsi sçachant de quelle conséquence étoit le secours du Roi d'Angleterre dans les conjonctures où les affaires de l'Europe se trouvoient alors, il fut bien aisé d'avoir occasion de gratifier le Cardinal Wolfey, & d'en faire un ami, par le moyen duquel il pouvoit acquérir l'amitié du Roi son Maître. Dans cette disposition, il accorda au Cardinal plus qu'il ne lui demandoit. Par une Bulle du neuvième de Janvier de l'année suivante 1524. il lui continua la Légation d'Angleterre pour toute sa vie. C'est le premier & peut-être le seul exemple d'une Légation perpétuelle.

Wolfey se trouvoit alors au plus haut point de grandeur où un Sujet puisse aspirer. Il étoit Archevêque d'Yorck, Evêque de Durham, Abbé de Saint Alban, Cardinal, Légat à *Latere* perpétuel, Grand Chancelier d'Angleterre, Premier Ministre & Favori du Roi, caressé par l'Empereur, ménagé par le Pape, considéré de tous les Princes de l'Europe, ayant un pouvoir presque absolu en Angleterre, où il ne se faisoit rien d'important ni dans le spirituel ni dans le temporel que par sa seule direction. Il est aisé de comprendre que

HENRI
VIII.
1523.

Wolfey dis-
simule son
chagrin.

Il demande
au nouveau
Pape la pro-
longation
de sa Léga-
tion.

Clément
VII. la lui
accorde
pour toute
sa vie.

Wolfey de-
vient de
jour en jour
plus or-
gueilleux.

HENRI
VIII.
1523.

Il fait payer
dans un an
un Subside
qui ne de
voit être
payé qu'en
quatre.
My. Herbert.

Il forme le
projet de
fonder deux
Collèges.
Idem.

tant d'avantages n'étoient que trop capables de le rendre orgueilleux & insolent. Il ne regardoit les Sujets du Roi que comme des Esclaves, & malheureusement pour eux, il inspiroit peu-à-peu au Roi les mêmes principes, & lui faisoit entendre qu'il ne devoit regarder le Parlement que comme un instrument pour exécuter ses volontez. Ces insinuations ne furent que trop efficaces, ainsi qu'on le verra dans la suite. Ce fut dans la vûe de le rendre peu-à-peu indépendant du Parlement, qu'il l'induisit à exiger des Sujets, en une seule fois, le Subside que le Parlement lui avoit accordé, & qui ne devoit être payé que dans l'espace de quatre ans. Tout le monde attribua au Cardinal cette violence qui établissoit un préjugé très-dangereux. Mais il se mettoit peu en peine des plaintes qu'on pouvoit faire sur son sujet, puisqu'il étoit assuré de l'appui du Roi, & de la protection du Pape,

Il entreprit encore cette même année, une chose qu'il n'auroit jamais osé tenter, s'il n'avoit pas été bien convaincu que le Pape ne pouvoit se passer du secours du Roi. C'étoit de faire supprimer diverses Maisons Religieuses pour en appliquer les revenus à l'entretien de deux Collèges qu'il avoit dessein de fonder à Oxford & à Ipswich. Si la Cour de Rome y eût trouvé quelque avantage, il ne seroit pas fort étrange qu'elle y eût donné son consentement. Mais qu'elle consentit à la suppression de plusieurs Monasteres, pour gratifier un Particulier, c'est ce qui ne pouvoit guères s'attendre, & qui n'étoit peut-être jamais arrivé. Aussi, sans doute, le Pape ne l'auroit-il jamais accordé, s'il n'eût pas été absolument nécessaire pour ses desseins, de contenir la passion de cet ambitieux Ministre. Le projet que le Cardinal avoit fait étoit, de fonder un magnifique Collège à Oxford, sous le nom de *Collège du Cardinal wolsey*, qui devoit être composé de 186. personnes gagées. L'autre Collège devoit être fondé à Ipswich, lieu de sa naissance, mais seulement pour la Grammaire, & pour mettre les jeunes Ecoliers en état d'aller étudier à celui d'Oxford. Mais comme ces projets ne furent pas exécutés cette année, je remettrai à en parler dans une autre occasion, pour terminer l'année 1523, par le récit de ce qui s'étoit passé en Ecosse où les affaires n'étoient pas plus tranquilles qu'ailleurs.

Henri con-
çoit des des-
seins pèni-
cieux à l'E-
cosse.
Buchanan,
My. Herbert.

Il y fomen-
te les divi-
sions.

Il veut en
éloigner le
Duc d'Al-
banie,

Henri s'étant engagé dans une Guerre contre la France, craignoit avec raison la diversion que les Ecossois pourroient faire sur les frontieres. D'un autre côté, la Minorité du Roi d'Ecosse lui inspiroit de fréquentes tentations de se rendre maître de ce Royaume, à l'exemple d'Edouard III. son Prédécesseur qui avoit dépouillé le Roi son Neveu dans une pareille conjoncture.

Les factions qui s'étoient formées en Ecosse augmentant ses espérances, il ne cessoit point de les fomenter par le moyen de ses partisans, qui étoient en grand nombre, parce qu'il avoit de quoi donner de bonnes pensions. Il prenoit pour prétexte l'engagement où la nature le mettoit, d'avoir soin des intérêts du Roi son Neveu qui n'étoit pas d'un âge à pouvoir discerner ce qui lui étoit avantageux de ce qui pouvoit lui être préjudiciable. Ainsi, en qualité d'Oncle affectionné, il faisoit ses efforts pour éloigner le Duc d'Albanie, sous prétexte qu'il étoit dangereux que ce Prince ne s'emparât de la Couronne. Il sçavoit bien qu'il ne viendrait jamais à bout de ses desseins, pendant qu'il y auroit en Ecosse un Argustel que celui-là. La Reine sa Sœur lui avoit
causé

causé beaucoup de chagrin , lorsqu'elle s'étoit jointe au parti du Régent , parceque par-là , elle lui avoit ôté tout prétexte de dire , que le Roi étoit en danger. En effet , il n'étoit pas apparent , ainsi que le Parlement d'Ecosse avoit bien sçu l'insinuer dans sa réponse , que la Reine se fût unie au Régent pour perdre le Roi son Fils. C'étoit pourtant pour donner quelque couleur à cette accusation , que Henri avoit voulu supposer , que la Reine sa Sœur avoit dessein d'épouser le Duc d'Albanie. Mais enfin , voyant que cette supposition ne produisoit pas l'effet qu'il en avoit attendu , il eut recours à un autre expédient. Ce fut de gagner cette Princesse par la promesse qu'il lui fit de lui procurer la Régence. Cela fait , il pressa encore plus fortement le Parlement d'Ecosse , d'ôter la Régence au Duc d'Albanie , & de la redonner à la Reine.

Mais , afin de rendre ses sollicitations plus efficaces , il résolut de faire tous les efforts possibles pour empêcher que le Duc ne retournât en Ecosse. Ce fut dans cette vue , qu'il mit une Flotte en Mer , pour tâcher de le prendre dans son passage. En même-tems , il fit marcher le Comte de Surrey en Ecosse , afin de faire sentir aux Ecossois , à quoi ils devoient s'attendre , s'ils ne prenoient pas une prompte résolution de le satisfaire. Les Ecossois , se trouvant sans Chef , & peu préparés à cette attaque , souffrirent de grands dommages pendant cette Campagne. Le Comte de Surrey s'empara de *Jedworth* , & porta le fer & le feu jusque bien avant dans l'Ecosse , sans trouver aucune résistance. Pendant ce tems-là , les Partisans de Henri ne cessoient point de crier , qu'il falloit faire la Paix avec l'Angleterre , puisque c'étoit l'unique moyen de sauver l'Ecosse d'une ruine totale. Henri les appuyoit de son côté en offrant de donner en Mariage , Marie sa Fille unique au Roi son Neveu , & en faisant valoir les avantages que les Ecossois recevroient de cette Alliance. Mais en même-tems , il vouloit exiger d'eux , qu'ils rompissent tous les liens qui les attachoient à la France. Il étoit pourtant peu vraisemblable , qu'il pensât sérieusement à donner sa Fille au Roi d'Ecosse , puisqu'elle étoit fiancée à l'Empereur , & qu'il étoit très-étroitement uni avec ce Prince. D'ailleurs il n'y auroit eu aucun avantage ni pour lui , ni pour l'Angleterre , dans un tel mariage. A cela le parti contraire répondit , que le Roi d'Angleterre ne cherchoit à détacher l'Ecosse de la France , que pour pouvoir la ruiner plus aisément , & que de faire alliance avec l'Angleterre en abandonnant la France , ce n'étoit autre chose , que se rendre esclaves des Anglois : Que ce n'étoit pas la première fois que par de semblables mariages , les Rois d'Angleterre avoient tenté de se rendre maîtres de l'Ecosse , & qu'on avoit tout à craindre de tels voisins qui , de tout tems , avoient aspiré à la possession de toute la Grande-Bretagne. Enfin , que c'étoit une étrange maniere de demander une alliance , & de proposer un mariage , que de mettre à feu & à sang le Pais de ceux dont on recherchoit l'amitié. Toutes ces raisons ne manquoient pas de repliques de la part de l'autre parti. Mais cela n'aboutissoit qu'à augmenter le trouble & la confusion parmi les Ecossois , de telle maniere qu'il leur étoit impossible d'en venir à une résolution. Cependant Henri , qui n'avoit eu dessein que de les épouvanter en leur faisant sentir l'effort de ses armes , ordonna au Comte de Surrey de quitter l'Ecosse , & de rentrer en Angleterre. Mais il avoit à peine distribué ses troupes dans des quartiers , que les Ecossois firent sur la

HENRI
VIII.
1523.

& faire donner la Régence à la Reine sa Sœur.

Il fait attaquer l'Ecosse.

& offre de donner Marie sa Fille au Roi son Neveu.

Oppositions du Parti contraire.

L'Armée Angloise se retire.

HENRI
VIII

1523.

Le Duc
d'Albanie
trompe la
vigilance
des Anglois,
& se rend
en Ecosse.
Buchanan.

frontiere d'Angleterre, des courses qui l'obligerent à marcher une seconde fois en Ecosse, où il se rendit maître de Jedburgh.

Pendant ce tems-là, le Duc d'Albanie étant informé de ce qui se passoit en Ecosse, brûloit d'envie de s'y rendre, pour appaiser, par sa présence, les troubles que les partisans du Roi d'Angleterre y excitoient, & pour fortifier la faction de France qui couroit risque d'être surmontée par l'autre. François I. lui avoit accordé un secours de trois mille hommes de pied & de deux cens hommes d'armes, afin qu'il fût en état de faire une diversion à Henri de ce côté-là. Mais il n'étoit pas possible de faire passer ces troupes en Ecosse, pendant que la Flotte Angloise tenoit la Mer à dessein de s'opposer à leur passage. Il fallut donc avoir recours à la ruse. Pour cet effet, il feignit de se désister du dessein d'aller en Ecosse, & envoya ses troupes dans des quartiers assez éloignés de la côte, avec ordre pourtant de se tenir prêts à marcher au premier avertissement. Les Vaisseaux qui devoient les transporter furent aussi congédiés, & envoyés en certains Ports, d'où ils avoient ordre de faire voile au rendez-vous qui leur étoit marqué, dès qu'ils en recevraient l'avis de la part du Duc. Cette ruse trompa l'Amiral Anglois qui ayant appris par ses Espions, que le Duc d'Albanie étoit retourné à la Cour, après avoir renvoyé ses troupes & congédié ses Vaisseaux, jugea qu'il n'y avoit plus rien à craindre pour cette année, & remena sa Flotte en Angleterre. Le Duc n'en fut pas plutôt informé, qu'il rassembla ses troupes & ses Vaisseaux, & s'étant embarqué vers le milieu du mois de Septembre, il arriva en Ecosse le vingtième, qui étoit le même jour que le Comte de Surrey se rendit maître de Jedburgh.

Il marche
avec une
Armée vers
la frontiere.

On refuse
de le suivre
en Angle-
terre.

L'arrivée du Régent fit reprendre courage aux partisans de la France, qui commençoient à être fort consternés, & fit perdre au Roi d'Angleterre plusieurs personnes qui ne s'étoient engagées dans son parti, que par pure crainte. Quelque-tems après, le Régent fit assembler la Noblesse à Edimbourg, & tâcha de lui faire comprendre que le Royaume se trouveroit exposé à un grand danger, si on ne s'opposoit de bonne heure & avec vigueur aux dessein du Roi d'Angleterre. Mais toute son éloquence ne fut pas capable de faire changer de sentiment à ceux qui préféroient les pensions de Henri à toutes les raisons qu'on pouvoit leur alléguer. Il ne laissa pourtant pas d'assembler une Armée, & de s'avancer vers les frontieres, où il arriva le vingtième d'Octobre. Mais quand il fut question de marcher plus avant, pour faire une irruption en Angleterre, il y trouva les mêmes obstacles qui l'avoient arrêté l'année précédente. C'est-à-dire que les Généraux & les Officiers du parti de l'Angleterre refuserent de le suivre, soutenant qu'il étoit manifestement contre les intérêts de l'Ecosse, de provoquer les Anglois & qu'il suffisoit de se tenir sur la défensive. Ils ajoûtoient, que si on n'avoit dessein que de servir la France, on le faisoit utilement en tenant une armée sur la frontiere, parceque par-là on obligeoit les Anglois à en tenir une semblable en ces quartiers-là. Mais que, dans les conjonctures où l'Ecosse se trouvoit, c'étoit en faire trop que de s'exposer aux risques d'une bataille dont la perte entraîneroit celle de tout le Royaume. Enfin le Régent voyant qu'il perdoit son tems à vouloir leur persuader de le suivre, fit attaquer le Château de *Werck* par les troupes Françaises : mais elles furent vigoureusement repoussées. Pendant

ce tems-là, le Régent ayant été informé que le Comte de Surrey s'approchoit à la tête d'une nombreuse armée, ne jugea pas à propos de l'attendre, & prit le parti de se retirer. En effet, il auroit été trop dangereux de donner bataille avec une armée où les Anglois avoient trop de partisans. La saison n'étant plus propre, ni pour les uns ni pour les autres, à demeurer en Campagne, le Comte de Surrey, content d'avoir arrêté les Ecoissois, mit ses troupes en quartier d'Hyver, & le Régent fit la même chose de son côté.

HENRI
VIII.
1523.
Le Comte
de Surrey
s'approche.
Le Régent
se retire.

Pendant que le feu de la Guerre étoit allumé dans presque toutes les parties de l'Europe, la Réformation faisoit des progrès considérables en Allemagne, & commençoit même à s'étendre en Suisse, en France, & en Angleterre. Dès le commencement de cette année, le Canton de Zurich, excité par les Prédications de Zuingle, avoit renoncé à divers Articles de la Religion qu'il avoit professée jusqu'alors, quoique Zuingle & Luther fussent opposés sur celui de l'Eucharistie. Plusieurs commençoient aussi en France & en Angleterre, à se dégoûter d'une Religion qui sembloit plus fondée sur le Pape que sur Jesus-Christ. Adrien VI. étant informé des progrès que la Doctrine de Luther faisoit de jour en jour en Allemagne, avoit envoyé un Nonce à la Diète de Nuremberg, pour exhorter les Princes Allemands à détruire Luther & ses Sectateurs. Il avoit pourtant, dans une Lettre qu'il leur écrivit sur ce sujet, qu'il s'étoit glissé beaucoup d'abus & de désordres dans l'Eglise, & il en rejettoit la faute sur ceux qui l'avoient gouvernée avant lui. Mais il disoit que de vouloir tout réformer à la fois, ce seroit le moyen de tout gâter, & qu'il falloit aller pas à pas dans cette réformation, Luther ayant vu cette Lettre, la publia en Allemand, avec des Notes de sa façon, où il disoit, entr'autres choses, que les pas dont le Pape parloit étoient si grands, qu'il y avoit un intervalle de cent ans entre chacun d'eux. D'un autre côté, la Diète prenant avantage de l'aveu du Pape, demanda qu'il fût tenu en Allemagne un Concile libre, où chacun fût obligé par serment de dire franchement son avis, & qu'une infinité d'abus, qui, depuis si long-tems, faisoient gémir l'Allemagne, fussent réformez.

Progrès de
la Réfor-
mation.

Cependant Luther continuoit toujours à écrire pour la défense de sa Doctrine. Entr'autre Ecrits, il avoit publié une réponse au Livre du Roi d'Angleterre; dans laquelle il l'avoit fort peu ménagé. Cette conduite obligea Henri à se plaindre de lui aux Princes de la Maison de Saxe. En même-tems, il les exhortoit à empêcher la publication de la Bible Allemande de Luther, de peur que cette Traduction ne portât du préjudice à la Vérité. Mais sa Lettre ne produisit pas un grand effet.

Luther ré-
pond au Li-
vre du Roi
d'Angleter-
re.

Les progrès de la Réformation n'étoient pas encore assez considérables pour attirer beaucoup l'attention des principaux Souverains de l'Europe, qui ne pensoient uniquement qu'à la Guerre. Clément VII. avoit refusé de renouveler la Ligue, quoiqu'il y eût lui-même engagé son Prédécesseur, & avoit déclaré qu'il vouloit observer une exacte neutralité. Cette déclaration mit d'abord le Duc de Bourbon dans un extrême embarras, parceque l'Empereur n'ayant pas pourvu au paiement de ses troupes, il n'étoit pas possible au Duc de les satisfaire, depuis que le Pape & les Florentins ne fournissoient plus les Subsidés accoutumez. Il trouva pourtant le moyen de tirer quelque argent des habitans de Milan, & enfin il porta le Pape à lui donner vingt-mille du-

1524.
Affaires
d'Italie.

HENRI
VIII.
1524.

cats, & à lui en faire compter cinquante-mille par les Florentins, à condition qu'on lui garderoit le secret.

Quelque tems après, le Duc de Bourbon ayant reçu un renfort de six mille Lansquenets, & l'Armée Vénitienne, commandée par le Duc d'Urbain, l'étant venu joindre, il se mit en Campagne avec trente-cinq mille hommes. Pendant ce tems-là Bonnivet se trouvoit fort embarrassé. Il n'avoit pas plus de vingt-mille hommes, le reste de son Armée ayant péri ou déserté pendant la dernière Campagne. Mais ce qu'il y avoit de plus fâcheux pour lui, c'est qu'il n'avoit point d'argent pour payer ses Troupes. C'étoit un mal commun aux deux partis. Il est vrai qu'il attendoit dix mille Suisses, & cinq mille Grisons : mais il prévoyoit qu'il n'en tireroit pas un grand usage, parce qu'il n'avoit pas de quoi les satisfaire à leur arrivée. Cela le fit résoudre à chercher les Impériaux pour leur donner bataille. Mais comme ils étoient bien informez de son état, ils résolurent de l'éviter, quoiqu'ils fussent supérieurs en nombre, dans l'espérance de dissiper son Armée sans la combattre. En effet, les cinq-mille Grisons qui alloient joindre l'Amiral, & qui s'étoient avancez jusqu'à Bergame, n'y ayant point trouvé l'argent qui leur avoit été promis, s'en retournerent par le même chemin qu'ils étoient venus. Quant aux dix mille Suisses, ils arriverent véritablement à Yvrée, & s'avancerent même sur le bord de la *Stesia*; mais il ne fut pas possible de les faire marcher plus avant, faute d'argent pour les satisfaire. Cependant les Impériaux se rendoient maîtres du plusieurs petites Places qui incommodoient beaucoup le Camp des François, & enfin ils mirent l'Amiral dans la nécessité de se retirer à Novarre. Dans ces entrefaites, le Château de Cremone, que les François avoient tenu jusqu'alors, se rendit aux Impériaux.

L'Armée
de France
repasse les
Monts.

Bonnivet, voyant que les Grisons s'en étoient retournez, que les Suisses ne vouloient point agir sans être assurez de leur payement, & que la désertion étoit grande dans son Armée, se résolut enfin à repasser les Alpes. Dès que le Duc de Bourbon fut averti de sa marche, il le suivit en toute diligence, pour tâcher de l'engager au combat. Il y eut même entre les deux Armées quelques rudes escarmouches, dans l'une desquelles, le brave Capitaine Bayard fut tué. Mais, malgré tous les efforts des Impériaux, Bonnivet ne laissa pas de faire sa retraite en assez bon ordre. Dès que les François eurent repassé les Monts, les Places qu'ils tenoient encore dans le Milanois, firent leur Capitulation & se rendirent aux Impériaux.

Le Mila-
nois est per-
du pour la
France.

Dessains
de l'Empe-
reur & de
Henri con-
tre la Fran-
ce.
Guicciardin.
Mézerei.
Herbert.

Les François ne furent pas plutôt hors d'Italie, que l'Empereur & le Roi d'Angleterre penserent aux moyens d'attaquer François I. dans son propre Royaume. Ils avoient beaucoup espéré de la révolte du Duc de Bourbon. Mais jusqu'alors, il n'avoit pas été possible d'en profiter, parce que la conspiration avoit été trop tôt découverte. Les affaires d'Italie ayant prospéré au-delà de leur attente, ils résolurent de se servir du Duc de Bourbon, pour porter la Guerre en France, se persuadant, que, s'il pouvoit avoir quelque avantage considérable, il feroit révolter une partie du Royaume. Le Duc lui-même les entretenoit dans cette espérance; parce que c'étoit-là, ce qui le rendoit considérable. Il auroit bien voulu agir en quelque endroit, qui ne fût pas trop éloigné de ses Terres d'où il espéroit de tirer de grands se-
cours,

cours. Mais il fut trouvé plus à propos qu'il entrât avec une Armée en Provence, à cause qu'il pouvoit être aisément assisté de la Flotte d'Espagne, qui se tenoit au Port de Genes, au lieu qu'en s'engageant dans le milieu du Royaume, cette Flotte lui devenoit inutile. Cette résolution étant prise, Henri voulut bien s'engager à fournir au Duc, cent mille écus par mois, à condition qu'après le premier mois, il lui seroit libre de discontinuer ce payement, pourvu qu'il agît lui-même en Picardie, à la tête d'une Armée Royale, depuis le premier de Juillet jusqu'à la fin de Décembre.

Quoique l'Empereur eût fait espérer au Duc de Bourbon qu'il lui donneroient toute l'Armée qui étoit en Italie pour son expédition en Provence, il ne pût pourtant se dispenser d'en laisser une bonne partie à Milan, & dans les autres Places de ce Duché, sous les ordres de Lanoy Viceroy de Naples. D'un autre côté, les Vénitiens retirèrent leurs Troupes, parce qu'ils ne s'étoient engagez par leur Traitez particulier qu'à la défense du Milanois. Ainsi le Duc de Bourbon se mit en marche le 24. de Juin, bien plus foible qu'il ne s'y étoit attendu (1), & entra en Provence le deuxième du mois de Juillet. D'abord il se rendit maître d'Aix, & de quelque autre Ville, & enfin il arriva devant Marseille, dont la prise étoit le principal but de son expédition. Mais peu de jours auparavant *Renzo de Ceri*, Capitaine Italien au service de la France, s'y étoit jetté dedans avec une nombreuse garnison. Cela fit comprendre au Duc qu'il y trouveroit plus de résistance qu'il ne s'y étoit attendu, & néanmoins il ne laissa pas d'en commencer le Siège.

Cependant François I, ayant eu avis de la marche du Duc de Bourbon, avoit donné ses ordres pour faire assembler ses Troupes, & pour faire entrer du monde dans Avignon, de peur que les Ennemis ne s'en saisissent. Ce fut-là qu'il résolut d'assembler son Armée, & il s'y rendit lui-même pour la commander en personne. Il n'est nullement nécessaire de parler ici en détail, ni du Siège de Marseille, ni de la grande diligence avec laquelle le Roi rassembla ses forces. Il suffit de dire en un mot, que le même jour qu'il partit d'Avignon, à dessein d'aller combattre l'Armée Impériale, sçavoir le 10. de Septembre, le Duc de Bourbon leva le Siège de Marseille, pour se retirer en Italie. Pendant que le Roi étoit à Avignon, il y reçut la nouvelle de la mort de la Reine sa Femme, qui étoit décédée à Blois, au mois de Juillet.

Le retraite du Duc de Bourbon changea entièrement la face des affaires. François I. qui s'étoit vu en danger de perdre la Provence, se trouvoit à la tête d'une Armée de plus de quarante mille hommes, en état d'être employée à quelque entreprise considérable. Ainsi voyant que les Impériaux prenoient un assez long détour pour se retirer en Italie, il résolut de profiter de cet avantage, & de celui que la supériorité de son Armée lui donnoit, pour recouvrer le Milanois. Cette résolution étant prise, il se mit en marche, pour tâcher d'arriver à Milan avec eux. D'un autre côté, le Duc de Bourbon ayant été informé que le Roi prenoit le chemin le plus court pour se rendre à Milan, fit une diligence incroyable pour n'être pas prévenu, comprenant bien que de là dépendroit la conservation du Duché.

Ainsi

HENRI
VIII.
1524.
Le Duc
de Bourbon
se prépare à
entrer en
Provence.
Henri s'en-
gage à lui
fournir de
l'argent,
Art. Publ.
Tom. XIII.
pag. 794.
Le Duc de
Bourbon
marche en
Provence.
Guicciardin.
Mézerei.

Il assiége
Marseille.

François I.
accourt au
secours,

& oblige le
Duc à se re-
tirer en Ita-
lie.

Le Roi
marche en
Italie, par
une autre
route.
15. d'Oct.

(1) Il avoit 13000. hommes de pied, & 3000. Chevaux.

HENRI
VIII.

1524.

Les deux
Armées ar-
rivent en
même
tems.

Henri chan-
ge ses pro-
jets & s'é-
loigne de
l'Empereur.
Myl. Herbert.
Guicciardin.

Ainsi les deux Armées, marchant par deux différentes routes, arriverent le même jour, l'une à *Albe*, l'autre à *Verceil*. Peu de jours après, le Duc de Bourbon alla joindre le Viceroy de Naples à Pavie.

Pendant que l'Armée Impériale étoit en Provence, la Cour d'Angleterre se trouvoit autrement disposée qu'elle ne l'avoit été jusqu'alors, & sembloit avoir dessein de suivre d'autres maximes. Henri ne faisoit aucune diversion en Picardie, quoiqu'il n'eût payé qu'un seul mois de Subside qu'il devoit donner au Duc de Bourbon. C'en étoit assez pour donner à l'Empereur des soupçons qui se trouvoient confirmés par la demande hors de saison que Henri lui faisoit de l'argent qu'il lui avoit prêté à son départ d'Angleterre. Il ne pouvoit se persuader que ce Prince demandât son paiement, dans un tems si peu convenable, au lieu d'accomplir lui-même son engagement, sans qu'il eût dessein de chercher un prétexte de rupture. Son inquiétude sur ce sujet fut encore augmentée, par l'avis qu'il reçût de son Ambassadeur en Angleterre, qu'un homme étoit venu de France à Londres, de la part de la Duchesse d'Angoulême Régente en France, & qu'il avoit de longues & fréquentes conférences avec le Cardinal Wolsey. Tout cela joint à l'humeur vindicative du Cardinal, qu'il avoit amusé en vain de l'espérance du Papat, lui faisoit craindre avec raison que le Roi d'Angleterre ne pensât à l'abandonner pour se liguier avec son Ennemi. Cependant, dans la situation où les affaires se trouvoient, il n'y avoit aucune mesure à prendre, puisque tout dépendoit du succès de la Guerre qui alloit recommencer en Italie, où ses Généraux ne se trouvoient pas peu embarrassés.

Les Impé-
riaux aban-
donnent
Milan.

Dès que le Duc de Bourbon & le Viceroy de Naples se furent joints, ils tinrent conseil pour sçavoir ce qu'ils avoient à faire dans une si fâcheuse conjoncture. D'abord, ils résolurent de laisser de grosses Garnisons dans Pavie & dans Alexandrie, & de se réfugier dans Milan. Mais la peste avoit fait de si grands ravages dans cette Ville, tout y étoit dans une si grande confusion, & il y avoit une telle disette d'argent & de vivres, qu'ils se virent obligés de se désister de ce dessein, & d'abandonner cette Capitale. Ainsi, après avoir bien muni Pavie & Alexandrie, ils se retirèrent à *Soncino*, où François Sforze se rendit aussi avec eux.

Les Fran-
çois y en-
trent.

Le Château
est assiégé.
Guicciardin.

Du Bellay.

Faute de
François I.
Il assiège
Pavie.

Les Impé-
riaux font
lever des
troupes en
Allemagne.

Cependant François I. marchant toujours vers Milan, & sçachant que les Impériaux s'étoient retirés, fit entrer ses Troupes dans la Ville, & donna ses ordres pour faire le Siège du Château. Si, au lieu d'aller à Milan, il eût marché droit à l'Armée Impériale qui étoit fort peu en état de lui faire tête, il l'auroit infailliblement dissipée. Mais le malheureux conseil de l'Amiral de Bonnivet l'obligea, non seulement à marcher vers Milan qui ne pouvoit lui manquer s'il eût battu, ou fait fuir les Impériaux, mais encore à prendre la résolution d'assiéger Pavie. Dès qu'il fut devant cette Place, les Généraux de l'Armée Impériale commencèrent à prendre courage, dans l'espérance que la longueur de ce Siège, & les obstacles que l'Hiver lui feroit trouver, leur donneroient le tems de prendre quelques mesures. Cependant, ils envoyèrent en toute diligence faire une levée de dix mille hommes en Allemagne. Le Pape, les Vénitiens, & les Florentins leur ayant manqué tous à la fois, depuis que le Roi de France étoit en Italie, leur unique ressource étoit la longueur du Siège de Pavie, qui fut commencé au mois de Novembre,

Clement

Clément VII, qui sous le précédent Pontificat s'étoit hautement déclaré contre le Roi de France, se trouvant fort embarrassé, envoya un Nonce aux deux Armées pour tâcher de procurer une Trêve, & n'ayant pu y réussir, il fit son accommodement particulier avec le Roi de France. De plus, il lui proposa d'entreprendre la Conquête de Naples, & fit avec lui un Traité secret par lequel il s'engageoit à donner passage à ses Troupes,

Peu de jours après, François détacha cinq ou six mille hommes sous le commandement du Duc d'Albanie, qui avoit quitté l'Ecosse depuis le commencement du Printemps, & leur fit prendre la route de Naples. Comme il falloit nécessairement qu'ils passassent par les terres de l'Eglise, Clément VII. feignit pendant quelque tems de vouloir s'y opposer, afin de faire croire que c'étoit contre son gré. Dès que les François furent au milieu de ses Etats, il publia son accommodement avec le Roi de France, comme s'il avoit été tout récent, & en fit informer l'Empereur, en s'excusant sur la nécessité & sur la force majeure. Quoique l'Empereur eût beaucoup de flegme, il ne pût s'empêcher en cette occasion, de témoigner un extrême ressentiment contre le Pape. Il dit que ce n'avoit été qu'à la sollicitation de Leon X. qu'il avoit entrepris la défense de l'Italie : que c'étoit Clément lui-même qui avoit sollicité Adrien VI. à signer la Ligue, & que depuis qu'il étoit devenu Pape, il l'abandonnoit dans son plus grand besoin, & le laissoit poursuivre seul une Guerre qu'il avoit lui-même excitée : qu'il espéroit pourtant de s'en tirer à son honneur, & à la confusion de ceux qui lui tournoient si lâchement le dos. L'événement fit pourtant voir, que le Pape lui avoit rendu un service signalé, en incitant son ennemi à porter la Guerre dans le Royaume de Naples, puisque par-là il lui avoit fait diviser ses forces. Mais il est incertain si le Pape avoit eu cette intention.

Un autre accident contribua encore à faire perdre à François I, la grande supériorité qu'il avoit sur ses ennemis. *Renzo de Ceri* qui avoit défendu Marseille, ayant reçu ordre du Roi d'y embarquer deux mille hommes sur les Galères, & d'aller joindre le Duc d'Albanie qui l'attendoit dans la Toscane, se rendit en passant maître de Savône. Ce succès, qui paroissoit très-avantageux pour François I, devint un véritable malheur pour lui, en ce qu'il lui fit prendre la résolution de faire un nouveau détachement de son Armée, sous la conduite du Marquis de Salusses, pour aller se poster à Savône, afin d'y prendre contre Genes, les avantages que les occasions lui présenteroient. Les deux détachemens pour Naples & pour Savône affoiblirent tellement l'Armée Française ; que les Impériaux ne craignirent plus de se mettre en Campagne, pour tâcher de prolonger le Siège de Pavie en attendant le secours d'Allemagne, que le Duc de Bourbon étoit allé lui-même hâter. En effet, peu de jours après, *Pescaire* se rendit maître de *Cassan*, qui étoit un poste très-avantageux pour son dessein. Ce fut par cet événement que finit l'année 1524. Mais, avant que de passer à la suivante, il est nécessaire de dire un mot de ce qui s'étoit passé en Ecosse, pendant celle-ci.

Le Duc d'Albanie étant retourné en France au mois de Mai, la Reine Douairière & le Comte d'Aran de la Maison d'Hamilton, conseillèrent au jeune Roi qui n'étoit âgé que de treize à quatorze ans, de prendre lui-même

HENRY
VIII.

1524.

Le Pape
traite se-
crettement
avec le Roi.

François I.
fait un déta-
chement
pour Na-
ples, sous
le Duc
d'Albanie.
Du Bellay.
Mézerei.

Clément
VII. use de
dissimula-
tion avec
l'Empereur,
qui est très-
irrité contre
lui.

Guicciardini.

François I.
fait un au-
tre détache-
ment pour
Savône.

Les Impé-
riaux se
mettent en
Campagne.
Ils incom-
modent
beaucoup
le Siège.

Affaires
d'Ecosse.

HENRI
VIII.
1524.

Fin de la
Régence du
Duc d'Al-
banie.

Le Comte
d'Angus se
fait déclarer
Régent.

Trêve entre
l'Angleter-
re & l'E-
cosse.

Aff. Publ. T.
XIV. p. 21.
23. 28.

Clément
confirme à
Henri le ti-
tre de Dé-
fenseur de
la Foi.

Ibid. pag. 13.
Il supprime
quelques
Monastères
en faveur
du Collège
de Wolfsey.

Pag. 15.
Bulle ac-
cordée au
Cardinal.

Page 18.
Autre Bul-
le.

Page 23.

Le Cardi-
nal Cam-
pegge est
fait Evêque
de Salisbu-
ry.

Pag. 29.

me les rênes du Gouvernement. Ce conseil étoit fort intéressé : mais Jacques étoit encore trop jeune pour le connoître. Il le suivit, & ayant assemblé les Etats, il y fit déclarer, que l'autorité du Régent étoit finie, & qu'à l'avenir on ne recevroit des ordres que du Roi même. Après cela, ce furent la Reine & le Comte d'Aran qui gouvernerent au nom du Roi. Ce changement ne se fit pas avec l'approbation de tout le monde. Les Comtes de *Lenox* & d'*Argyle*, fâchez de voir le Comte d'Aran, en possession du Gouvernement sous prétexte de la majorité anticipée du Roi, firent venir de France le Comte d'Angus pour s'appuyer de son crédit, parce qu'il étoit entièrement broüillé avec la Reine sa Femme. Dès que ce Seigneur fut arrivé, ils se liguerent avec lui, sous prétexte de tirer le Roi de la captivité prétendue où la Reine & le Comte d'Aran le tenoient, ils leverent des troupes & se saisirent de Sterlin, après quoi ils marcherent à Edimbourg où le Roi étoit. A leur approche, la Reine & le Comte firent entrer le Roi dans le Château : mais comme ils n'avoient pas pris soin d'y mettre des vivres, en peu de jours ils se virent contraints de livrer le Roi aux trois Seigneurs, qui prirent la qualité de Régens. Ainsi le Roi fut remis en tutelle sous ces trois nouveaux Gouverneurs, qui convinrent entr'eux d'administrer la Régence tour à tour, chacun quatre mois. Le Comte d'Angus fut le premier, & comme il étoit dans les intérêts du Roi d'Angleterre, il lui envoya des Ambassadeurs pour traiter du mariage du Roi d'Ecosse avec la Princesse Marie, selon le plan que Henri avoit lui-même formé. Pour faciliter cette Négociation, la Trêve, qui devoit finir le premier jour de Décembre, fut prolongée jusqu'au 25 de Janvier de l'année suivante 1525.

Comme l'Angleterre fut fort tranquille pendant toute l'année 1524, les affaires de ce Royaume ne m'arrêteront pas long-tems. Je me contenterai de dire en deux mots, que Clément VII, se trouvant dans une très-fâcheuse situation entre l'Empereur & le Roi de France, ménageoit beaucoup la Cour d'Angleterre dont il croyoit qu'il pourroit avoir besoin. Ce fut dans cette vûe, qu'il confirma au Roi le titre de *Défenseur de la Foi*, qu'il avoit déjà reçu de Leon X, & que, pour faire plaisir au Cardinal Wolfsey, il supprima le Monastere de *Saint Frideswide*, situé dans la Ville d'Oxford, sur le terrain duquel le Cardinal avoit dessein de faire bâtir son Collège, & en appliqua les revenus à cette nouvelle fondation. Mais comme cela ne suffisoit pas pour l'entretien de ce Collège, le Cardinal se fit donner pouvoir de visiter toutes sortes de Maisons Religieuses, nonobstant leurs privileges, & particulièrement celles de l'Ordre de Saint François, qui prétendoient être exemptes. C'étoit afin de pouvoir faire un état certain de celles qui pouvoient être supprimées, pour en appliquer les revenus à l'entretien de ses Collèges. La Bulle qui lui donnoit ce pouvoir étoit du 21. d'Août. Le 11. de Septembre suivant, le Pape fit expédier une autre Bulle, qui lui permettoit de supprimer autant de Monastères qu'il jugeroit à propos jusqu'à la valeur de trois mille ducats de rente pour le même usage.

Au commencement du mois de Décembre, le Cardinal Laurent Campegge, qui avoit été Légat du Pape en Allemagne, fut pourvu de l'Evêché de Salisbury avec le consentement du Roi. Il faut présentement revenir au Siège de Pavie, pour y voir un événement qui apporta aux affaires de l'E-

rope un changement très-considérable, auquel l'Angleterre prit beaucoup de part.

François I. s'obstinoit toujours à ce Siège quoique sans avancer beaucoup, à cause de la rigueur de la saison, & de l'Armée Impériale qui s'étant postée à Cassan, incommodoit beaucoup ses Convois. D'ailleurs, il avoit fait trois détachemens de son Armée, l'un avant le Siège pour assiéger le Château de de Milan, un autre pour Naples, & le troisième pour Savone. D'un autre côté le Duc de Bourbon arriva d'Allemagne sur la fin du mois de Janvier, amenant un renfort de dix-mille hommes de pied, & de mille Chevaux, avec quoi l'Armée Impériale se trouva forte de vingt-deux mille hommes. Comme l'argent manquoit aux Généraux, & qu'à cause de cela, ils n'étoient pas assuré de pouvoir empêcher l'Armée de se débander, ils résolurent de tenter le secours de Pavie. Pour cet effet, ils se mirent en marche le 3. de Février, pour s'approcher de la Place, résolus de profiter des occasions qui se pourroient présenter. Mais comme le Camp des Assiégeans étoit bien retranché, ils attendirent trois semaines avant que d'exécuter une résolution si dangereuse, qui pouvoit avoir de terribles suites. Pendant ce tems-là, les Grisons ayant rappelé six-mille hommes qu'ils avoient dans l'Armée de France, & ces Troupes étant parties sans qu'il fût possible au Roi de les retenir, le Duc de Bourbon jugea qu'il ne falloit pas différer davantage l'attaque du Camp ennemi. Cette résolution fut exécutée la nuit du 24. au 25. de Février, avec un succès bien funeste à François I, puisque son Armée fut mise en déroute, & qu'il eut lui-même le malheur de tomber entre les mains de ses ennemis.

Le succès de cette bataille remplit toute l'Europe de consternation & de crainte. L'Empereur se trouvoit sans Concurrent, & en état de subjuguier l'Italie avec son Armée victorieuse, pendant que le Roi d'Angleterre, son Allié, pouvoit donner à la France, du côté de Picardie, un coup dont elle ne se seroit jamais relevée. Par conséquent, la balance de l'Europe étant ôtée, il y avoit, pour la plupart des Souverains, un grand sujet de craindre, qu'ils ne tombassent dans l'esclavage. Les Vénitiens seuls connoissant parfaitement le danger, proposerent au Pape de faire une Ligue contre l'Empereur, ne doutant point que le Roi d'Angleterre n'y entrât aussi, parce que c'étoit son intérêt. Cette Ligue jointe aux forces que la France pouvoit encore mettre sur pied, & au secours qu'on auroit pu tirer des Suisses, en les payant largement, auroit été capable de tenir l'Empereur en bride, si elle avoit pu se conclure sur le champ. Mais le Pape, préférant son intérêt particulier au général, se hâta de faire son Traité avec le Viceroy de Naples qui agissoit au nom de l'Empereur. Ce Traité portoit, entre autres choses, que l'Empereur donneroit à François Sforze l'Investiture de Milan. Il y avoit de plus, trois Articles séparés qui regardoient le Pape en particulier, sçavoir, 1. Que les habitans du Milanois se pourvoiroient de sel dans les terres du Pape; 2. Que l'Empereur obligeroit le Duc de Ferrare à rendre à l'Eglise, la Ville de Reggio dont il s'étoit emparé après la mort de Leon X. 3. Que le Pape auroit la disposition des Bénéfices dans le Royaume de Naples. Par ce Traité qui n'avoit aucune vertu jusqu'à ce qu'il fut ratifié par l'Empereur, l'habile Viceroy trouva le moyen de faire évanouir, ou du moins, de différer le projet de Ligue

HENRI
VIII.
1524.
1525.
Guicciardini.
Du Bellay.
Mézerai.

Le Duc de
Bourbon a-
mene des
Troupes
d'Allema-
gne.

Les Impé-
riaux atta-
quent l'Ar-
mée assié-
geante.
François I.
est battu &
fait prison-
nier.

L'Empe-
reur devient
redoutable
à toute
l'Europe.

Les Vénitiens propo-
sent une Li-
gue contre
l'Empereur.

Le Pape
n'ose s'y en-
gager.

Il traite
avec l'Em-
pereur.
Guicciardini.

HENRI VIII. 1524. contre l'Empereur proposée par les Vénitiens, & de rendre le Pape suspect aux autres Puissances. C'étoit le plus grand service qu'il pouvoit rendre à son Maître en cette occasion.

Embarras
des Géné-
raux de
l'Empereur.

Ils congé-
dient une
partie de
leur Armée.

Cependant les Généraux de l'Empereur se trouvoient très-embarrassés après une si belle victoire, parce qu'ils manquoient d'argent pour payer leurs troupes. Ils avoient bien tiré cent mille ducats de Florence; mais cela ne suffisant pas pour payer les arrérages de l'armée & pour l'entretenir dans la suite, ils se virent obligés d'en licencier la meilleure partie, dès que, par le Traité avec le Pape, ils furent assurés qu'il n'y avoit plus de Ligue à craindre. D'ailleurs Trivulce, qui assiégeoit le Château de Milan, avoit déjà repassé les Alpes, & le Duc d'Albanie ne pensoit qu'à se retirer en France avec son Armée. Ce licenciement de Troupes auroit produit un très-bon effet pour l'Empereur qui avoit intérêt de prévenir par sa modération, les mesures que les Puissances d'Italie alarmées pouvoient prendre contre lui, si ses Généraux étoient bien entrez dans les mêmes vûes. Mais la prospérité leur faisant oublier la politique, ils traitèrent les Souverains d'Italie, & sur tout les Vénitiens, avec une hauteur qui leur donna lieu de craindre pour leur liberté, & qui leur fit prendre la résolution de faire tous les efforts possibles pour éviter l'esclavage dont ils étoient menacez.

Modération
de l'Empe-
reur en re-
cevant la
nouvelle de
la victoire
de Pavie.

L'Empereur sçavoit bien mieux dissimuler ses sentimens. Il reçut la nouvelle de la victoire de Pavie, & de la captivité du Roi de France, avec beaucoup de modération, & défendit d'en faire des feux de joye, disant qu'on ne devoit se rejouir que des victoires qu'on remportoit sur les Infidèles. Il paroissoit compatir au malheur de François, & pour ainsi dire, se mettre en sa place, en reconnoissant que c'étoit un coup de la fortune, & qu'il n'y avoit point de Prince, pour si brave qu'il fût, qui ne pût être sujet à une semblable disgrâce.

Il délibère
sur ce qu'il
doit faire
de son pri-
sonnier.

Avis de son
Confesseur.

Peu de tems après, il assembla son Conseil pour délibérer sur ce qu'il devoit faire de son prisonnier. Son Confesseur, qui parla le premier, fut d'avis qu'il le relâchât sans condition. Il lui représenta, que, par cette générosité, non seulement il acquerroit une gloire immortelle, mais encore qu'il feroit du Roi de France un véritable ami, qui, pour ne se laisser pas vaincre en générosité, se picqueroit sans doute de lui en témoigner sa reconnaissance: qu'avec son secours, il donneroit la Loi à l'Allemagne & à l'Italie, sans être obligé de demander celui des autres Princes inférieurs. Mais le Duc d'Albe refuta toutes ces raisons, & conclut qu'il falloit tirer de cette victime, tous les avantages qu'elle pouvoit naturellement procurer, & l'Empereur se rangea dans son sentiment. Cela fait bien voir que sa prétendue modération n'étoit qu'une feinte, pour empêcher les Princes de l'Europe de s'alarmer, & de prendre ensemble des mesures pour s'opposer à l'exécution de ses desseins ambitieux.

Avis du
Duc d'Al-
be,

qui est sui-
vi.

L'Empe-
reur offre
des condi-
tions pour
la liberté
de François.

Pour continuer cette feinte, il envoya le Comte de *Beaurain* en Italie, avec certaines conditions sous lesquelles il vouloit consentir à relâcher son prisonnier. Il étoit bien assuré que François ne les accepteroit pas. Mais il étoit de son intérêt de faire croire au Public, qu'il ne tenoit pas à lui que ce Prince ne fût mis en liberté. Pour cet effet, on prenoit un grand soin de répandre en tous lieux, que l'Empereur avoit envoyé au Roi des conditions très-équitables. Mais on se gardoit bien de les publier. Entr'autres choses, il de-

man-

mandoit pour lui-même le Duché de Bourgogne. De plus, il vouloit joindre aux Terres du Duc de Bourbon, la Provence & le Dauphiné, pour composer de toutes ces Pièces pour ce Prince, un Royaume indépendant de la Couronne de France. Enfin, il prétendoit que François I. donnât au Roi d'Angleterre une entière satisfaction, sur tout ce qu'il lui devoit. La première de ces conditions n'avoit rien qui dût surprendre, à ne considérer que la justice & l'équité. Le Roi Louis XI. s'étoit mis en possession du Duché de Bourgogne après la mort du dernier Duc, sous prétexte d'un droit qui lui étoit contesté, & dont pourtant il s'étoit lui-même fait Juge. On ne pouvoit donc pas trouver mauvais que l'Empereur demandât d'être rétabli dans un bien qui avoit été ravi à Marie de Bourgogne son Ayeule, du moins, jusqu'à ce que le procès fût jugé par la voye de la Justice. Mais ce qu'il y avoit d'étrange & de dur dans les propositions de l'Empereur, c'étoit de vouloir former, au milieu de la France, un Royaume indépendant, pour en gratifier un Sujet rebelle, premier Auteur de la disgrâce du Roi. Selon les apparences, il n'insistoit sur cet Article, que pour faire mieux passer le premier, ou pour donner lieu à une rupture. François I. rejetta bien loin ces conditions, & jura qu'il aimeroit mieux passer tout le reste de sa vie en prison, que de les accepter. Mais il fit, à son tour, des offres qu'il crut assez avantageuses au vainqueur, sçavoir, qu'il épouseroit Eléonore Reine Doüairière de Portugal Sœur de l'Empereur, & qu'il donneroit au Duc de Bourbon la Duchesse d'Alençon sa Sœur qui venoit de perdre le Duc son Epoux : qu'il consentiroit de tenir le Duché de Bourgogne à titre de dot de la Reine Doüairière, & de le rendre héréditaire aux enfans qui naîtroient de leur Mariage : qu'il rendroit au Duc de Bourbon tous ses biens qui avoient été confisquez : qu'il se désisteroit de tous les droits qu'il avoit sur Naples & sur Milan : qu'il satisferoit le Roi d'Angleterre sur tout ce qui lui étoit dû : enfin, qu'il payeroit une rançon telle que le Roi Jean l'avoit payée après qu'il eut été fait prisonnier à la bataille de Poitiers. Mais l'Empereur ne fut pas content de ses offres. Il prétendit toujours que le Duché de Bourgogne lui fût rendu sans condition. De plus, il soutint que François n'avoit aucun droit sur Naples & sur Milan, & que l'offre qu'il faisoit de s'en désister étoit inutile & chimérique.

Cen'étoit pas sans fondement que l'Empereur se tenoit ferme dans ses prétentions. Il est aisé de juger dans quelle consternation la France se trouvoit, après la perte qu'elle venoit de faire. Le Roi étoit prisonnier, presque tous ses Généraux avoient été pris ou tuez à la bataille de Pavie. Le Royaume étant épuisé par les Guerres continuelles qu'il avoit soutenues, tant sous ce Regne que sous les précédens, il ne s'y trouvoit plus ni soldats ni argent. Les Suisses étoient rebutez. Le Canton de Zurich, qui avoit refusé de fournir des troupes au Roi pour cette Guerre, se trouvoit encore dans la même disposition par un principe de conscience. *Zuingle*, qui avoit beaucoup de crédit dans ce Canton, avoit persuadé au Sénat que c'étoit une chose infame, que de vendre le sang de ses Citoyens pour de l'argent, & pour servir l'ambition des Princes. Mais quand même tous les Cantons auroient été également portez à fournir des troupes, on sçavoit bien qu'ils ne le feroient pas sans qu'on les payât, & ce n'étoit pas une chose facile que de trouver de l'argent.

HENRI
VIII.
1525.

Le Roi prisonnier les rejette.
Il en offre d'autres.

L'Empereur les rejette.

Grande consternation en France.

Plusieurs choses concourent à redonner

HENRI
VIII.
1525.
du cœur
aux Fran-
çois.

D'un autre côté on avoit lieu de craindre que le Roi d'Angleterre ne profitât de cette occasion pour envahir la France par la Picardie, pendant que l'Empereur attaqueroit les Provinces voisines de l'Espagne. Enfin, il n'y avoit aucune ressource du côté d'Italie, depuis que le Pape avoit fait son accord avec l'Empereur, n'y ayant aucune apparence que les Vénitiens voulussent soutenir seuls la Guerre, pour faire plaisir à la France. Ainsi on ne voyoit de tous côtés que de justes sujets de s'alarmer. Certainement si l'Empereur & Henri avoient renouvelé leur Ligue, & qu'ils eussent vigoureusement attaqué la France, chacun de son côté, c'étoit fait de ce Royaume, vû le triste état où il se trouvoit. Mais dans le tems que la Régente & tous les bons François étoient dans ces inquiétudes, ils virent reluire un rayon d'espérance qui les empêcha de perdre entièrement courage. Le Pape & l'Empereur ne purent convenir ensemble, quoi qu'extérieurement ils parussent vouloir s'unir. Les Vénitiens se trouverent disposés à se liguier avec les autres Puissances pour s'opposer aux progrès de l'Empereur. Enfin, le Roi d'Angleterre, au lieu de profiter de la disgrâce du Roi de France, prit généreusement son parti. D'un autre côté, François Sforze, se voyant comme esclave de l'Empereur, fit des efforts pour se délivrer de ce joug, & quoiqu'il ne réussit pas, sa tentative ne laissa pas de produire un bon effet, en ce qu'elle fit connoître à l'Empereur la disposition des Princes qui entrèrent dans ce complot. C'est ce qu'il faut nécessairement expliquer afin de donner une idée distincte des affaires de ce tems-là, dans lesquelles l'Angleterre se trouva mêlée. Mais il faut voir auparavant, ce que devint le Roi prisonnier.

François I.
est mené en
Espagne.
Juin.

Ce Prince malheureux fut gardé dans le Château de *Pizzighitona* jusqu'à Pâque, mais avec tant d'inquiétude de la part des Impériaux, qu'ils n'osoient éloigner leurs troupes de ces quartiers-là, de peur qu'on ne vînt le leur enlever. Enfin, Lanoi, ayant appris que l'Ambassadeur de Venise à Rome avoit de fréquentes conférences avec le Pape, craignit qu'il ne se formât quelque complot pour délivrer le prisonnier. Dans cette pensée, sans communiquer son dessein au Duc de Bourbon qui lui étoit peut-être suspect, il résolut de le mener en Espagne. Mais ce n'étoit pas une chose facile, puisqu'il n'avoit point d'armée navale, & que les Galères de France tenoient la Mer. Pour lever cet obstacle, il fit entendre au Roi, que le seul moyen pour obtenir promptement sa liberté, étoit qu'il s'abouchât avec l'Empereur : Que comme c'étoit un Prince très-généreux, & qui avoit témoigné prendre part à sa disgrâce, leur entrevûe ne pouvoit que produire un bon effet, & contribuer à rendre la Paix plus facile & plus prompte. François y donna les mains, plein d'espérance qu'il feroit plus lui-même dans deux ou trois conférences avec l'Empereur, que ses Ministres en plusieurs mois. Il prêta même ses Galères au Viceroy pour le mener en Espagne, où il arriva vers le milieu du mois de Juin.

Il est en-
fermé dans
le Château
de Madrid.
La Duchesse
d'Alençon
va négocier
pour lui.

Il s'étoit flatté qu'il seroit traité en Espagne de la même manière que le Roi Jean l'avoit été en Angleterre : mais en arrivant, il eut la mortification de se voir renfermer dans le Château de Madrid, où l'Empereur, bien loin de traiter personnellement avec lui, ne lui rendit pas même visite. Tout ce qu'il put obtenir fut un passeport pour la Duchesse d'Alençon sa Sœur, qui se rendit à Madrid au mois de Septembre. Elle étoit munie d'un Pouvoir de la Régente
sa

sa Mère pour négocier avec l'Empereur. Mais enfin elle fut obligée de s'en retourner sans avoir rien obtenu. En arrivant à Madrid elle avoit trouvé le Roi son Frère si malade, qu'on désespéroit de sa guérison. Comme il n'y avoit pas lieu de douter, que le chagrin de voir sa liberté si reculée, ne lui eût causé cette maladie, l'Empereur s'étoit rendu exprès, de Tolède à Madrid, pour le voir & pour le consoler, dans la crainte où il étoit de perdre, par la mort de son prisonnier, les avantages qu'il pouvoit attendre de sa captivité. Il lui avoit fait espérer sa délivrance dans deux visites qu'il lui rendit, quoi qu'en termes généraux, qui ne laissèrent pourtant pas de produire l'effet qu'il en avoit attendu, puisque le Roi recouvra sa santé. Mais quand, après sa guérison, il voulut reprendre la négociation commencée, il s'aperçut bien-tôt qu'il n'étoit pas aussi proche de sa délivrance qu'il s'en étoit flatté. L'Empereur insistoit toujours sur la restitution de la Bourgogne, & quand le Roi offroit d'épouser la Princesse Eleonor, & de tenir le Duché de Bourgogne à titre de dot, Charles se défendoit sur ce qu'il s'étoit engagé à donner la Reine sa Sœur en Mariage au Duc de Bourbon. Ce n'étoit pas une petite mortification pour François, que de se voir préférer un de ses Sujets. Mais ce qui le chagrinoit encore plus, c'est qu'il comprenoit bien que ce n'étoit-là qu'un prétexte pour reculer la conclusion du Traité. Ainsi, dans le désespoir où la rigueur de l'Empereur le mettoit, il donna enfin à la Duchesse d'Alençon, un Ecrit signé de sa main, par lequel il consentoit, & ordonnoit, même, que les Etats Généraux de France fissent couronner le Dauphin son Fils. C'est ce qu'on appelle en France l'*Edit de Madrid*. Mais le Parlement de Paris ne jugea pas à propos de le vérifier, soit pour ne pas contrevenir aux Loix du Royaume, ou qu'il regardât cette espèce d'Edit informe, comme n'ayant aucune autorité, puisque le Roi n'étoit pas libre. Il peut bien être, que François voulut par-là faire comprendre à l'Empereur, qu'au lieu d'avoir un Roi en son pouvoir, il couroit risque de n'y avoir plus qu'un Prince sans Royaume.

Pendant que l'Empereur amusoit son prisonnier en Espagne, il n'agissoit pas de meilleure foi avec le Pape, qui ne sçavoit que penser de ses démarches. Ce Monarque victorieux l'avoit fait rechercher avec empressement, & après avoir fait un Traité avec lui, par le Ministère du Viceroi de Naples, il avoit tardé très-longtems à le ratifier, & enfin il avoit envoyé sa ratification sans y comprendre les trois articles séparés. Il disoit que pour ce qui regardoit le Duc de Ferrare, il ne pouvoit l'obliger à céder au Pape Reggio qui étoit un Fief de l'Empire. Quand au second Article, par lequel l'Empereur étoit tenu d'obliger les habitans du Milanois à prendre leur sel dans les terres du Pape, il disoit que cela regardoit uniquement le Duc de Milan, & que pour lui il ne pouvoit pas s'engager pour autrui. Qu'à l'égard des Bénéfices de Naples, il ne pouvoit pas passer cet Article, à moins qu'on n'y ajoutât une restriction qui le rendoit inutile, sçavoir qu'on se conformeroit à ce qui avoit été observé sous les Rois de Naples ses Prédécesseurs. Le Pape voyant que l'Empereur refusoit de ratifier ces trois Articles refusa d'accepter sans cela, la Ratification, & ils demeurèrent tous deux sur le même pied qu'ils étoient avant le Traité. Mais l'Empereur avoit obtenu ce qu'il souhaitoit, puisqu'il avoit mis des obstacles à la Ligue qui se projettoit contre lui, en rendant le Pape suspect aux autres Puissances.

HENRI
VIII.
1525.
Il tombe
malade.

L'Empe-
reur le vi-
sita.

Difficultez
de la Paix.

François I.
consent
qu'on cou-
ronne le
Dauphin.

Le Parle-
ment refu-
se.

L'Empe-
reur usé
d'artifice
avec le Pa-
pe.

Il envoie
une ratifica-
tion impar-
faite du
Traité de
Rome.

Le Pape la
rejette.

HENRI
VIII.
1525.

L'Empe-
reur offre
l'investiture
à Sforze
sous une
condition
impossible.

Le Pape
s'éloigne
de lui de
plus en
plus.

Les Veni-
tiens tâ-
chent de
former une
Ligue con-
tre l'Empe-
reur.

Le Pape
demeure ir-
résolu.

Il négocie
avec les
deux partis.

Sforze est
tenu dans
la servitude
par les Im-
périaux.

Il y avoit encore un autre Article qui faisoit comprendre que l'Empereur n'agissoit pas de bonne foi. C'est qu'ayant envoyé l'Investiture de Milan à François Sforze, il y avoit mis pour condition que ce Prince lui payeroit douze cens mille ducats en dédommagement des dépenses qu'il avoit faites pour lui conserver le Duché. Comme il étoit manifeste que Sforze n'étoit pas en état d'accomplir cette condition, il ne l'étoit pas moins que l'Empereur ne cherchoit en cela, qu'un prétexte pour demeurer maître de Milan. Tout cela donnoit beaucoup à penser au Pape qui apprenoit d'ailleurs que le Conseil d'Espagne ne lui étoit pas favorable. En effet, quelques-uns des Ministres de l'Empereur lui avoient conseillé de châtier le Pontife, pour avoir pris le parti de la France dans une conjoncture si délicate, & de l'obliger à rendre Modene au Duc de Ferrare, & Bologne aux Bentivoglios.

D'un autre côté les Vénitiens, voyant qu'il n'y avoit aucune apparence que l'Empereur eût véritablement intention d'établir Sforze à Milan, ne pouvoient qu'être alarmez de le voir demeurer maître de ce Duché. Par cette raison, ils faisoient tous leurs efforts pour engager le Pape & le Roi d'Angleterre à se liguier avec eux & avec la France, contre l'Empereur, comprenant bien que, sans cela, toute l'Italie alloit tomber sous la domination de la Maison d'Autriche. Une Lettre d'*André Gritti* leur Doge écrite au Cardinal Wolsey le trente-unième de Mars, qui se trouve dans le Recueil des Actes Publics, fait comprendre que ces habiles Politiques avoient formé ce projet peu de tems après la bataille. Ce n'est véritablement qu'une Lettre de créance pour un Ambassadeur qui avoit ordre de traiter avec le Roi d'une affaire très-importante. Mais dans une pareille conjoncture, cette grande affaire ne pouvoit être que la Ligue qu'ils projettoient.

Cependant le Pape se trouvoit dans un extrême embarras. Pour avoir voulu agir trop finement, il avoit fait tant de fausses démarches, qu'il ne savoit plus de quel côté se tourner. C'est ce qui arrive assez souvent, à ceux qui, quittant le grand chemin, veulent marcher par des routes détournées. Clément VII. ne pouvoit se résoudre, ni à se contenter de ce que l'Empereur lui offroit, ni à entrer dans une Ligue contre lui. Dans cette irrésolution, il prit le parti de suivre l'exemple de Leon X. & de Jules II. ses Prédécesseurs; c'est-à-dire de négocier en un même tems, avec l'Empereur & avec ses ennemis, afin de se déterminer par les événemens à ce qui lui seroit le plus avantageux. Pour cet effet, pendant qu'il traitoit à Rome avec les Vénitiens, il envoya le Cardinal *Salviati* en Espagne pour négocier avec l'Empereur, & lui mit en main une Bulle que ce Monarque lui avoit demandée, pour avoir la liberté de se marier avec Isabelle de Portugal sa Nièce. Mais cette Bulle ne devoit être remise entre les mains de l'Empereur qu'après la conclusion du Traité.

Les affaires d'Italie se trouvant dans cette situation, il arriva encore un autre accident qui fit bien connoître que l'Empereur ne cherchoit qu'à endormir tous les Princes par une feinte modération, pendant qu'effectivement il ne pensoit qu'à s'agrandir de plus en plus. La Ligue qu'il avoit conclue avec Adrien VI. & tous les autres Potentats d'Italie, avoit eu pour fondement le rétablissement de François Sforze dans le Duché de Milan. Comme c'étoit un intérêt commun à toute l'Italie, c'étoit aussi par ce seul lien, que l'Empereur avoit trouvé le moyen d'en unir tous les Potentats contre la France, qui étoit

étoit alors en possession du Milanois. Cette Ligue avoit réussi selon les souhaits des Alliez. Les François avoient été chassés d'Italie, & Sforze étoit rentré dans Milan. Mais quoi que l'Empereur eût feint de lui en donner l'investiture, cela n'étoit pas encore exécuté, parceque Sforze n'étoit pas en état de lui compter les douze cens mille Ducats qu'il demandoit. On lui faisoit bien espérer qu'il obtiendrait des conditions moins rigoureuses : mais ce n'étoit que pour l'amuser, & pour lui ôter de l'esprit, aussi bien qu'au Pape & aux Vénitiens, le soupçon qu'ils avoient que l'intention de l'Empereur étoit de garder le Duché pour lui-même, ou de le donner à l'Archiduc Ferdinand son Frere.

Ce qui n'étoit alors qu'un simple soupçon devint bien-tôt une certitude. Le Duc de Bourbon étant allé en Espagne pour y prendre soin de ses intérêts, *Ferdinand d'Avalos*, Marquis de Pescaire, reçut une Commission de l'Empereur, pour commander en Italie. Peu de tems après, ce Général affecta de paroître fort mécontent, & de se plaindre ouvertement de l'ingratitude de l'Empereur. Il poussa sa feinte si loin, qu'il inspira enfin à Hiérome Moron Chancelier du Duc de Milan, la hardiesse de le fonder, pour voir si par son moyen on pourroit réussir à chasser les Espagnols du Duché de Milan. Pescaire prêta l'oreille à ses insinuations : il eut avec lui diverses conférences sur ce sujet, & sçut agir si adroitement, qu'il engagea Moron à lui faire parler de cette affaire par le Duc même. Le projet de Moron étoit de faire main basse sur tous les Espagnols qui se trouveroient dans le Duché de Milan, & de faire Pescaire Roi de Naples. Comme il ne pouvoit s'exécuter sans des secours étrangers, Pescaire proposa d'engager dans le Complot, le Pape, la Régente de France & les Vénitiens. Cela fut exécuté, & ces trois Puissances y entrèrent bien avant, & promirent leur assistance. Quand l'affaire fut bien engagée, Pescaire reçut un ordre de l'Empereur de dépouiller entièrement le Duc de Milan. Il commença par faire arrêter *Moron*, après quoi il se fit livrer par le Duc, qui n'étoit pas en état de résister, la Ville de Milan, & toutes les autres Places dont il étoit en possession. Il n'y eut que le Château de Milan dont Sforze ne voulut point se défaire, & qui fut incontinent aliégé. Ainsi l'Empereur eut un prétexte plausible de se rendre maître du Duché, sans que le Pape & les Vénitiens pussent se plaindre de ce qu'il punissoit l'infidélité de Sforze, puisqu'il y avoit des preuves convaincantes qu'ils étoient entre eux-mêmes dans la conspiration.

L'artifice dont l'Empereur s'étoit servi pour se saisir du Milanois, ne fit que confirmer les Vénitiens dans la résolution qu'ils avoient prise de tout hazarder, pour empêcher que ce Pais ne demeurât entre les mains de la Maison d'Autriche. Sans s'embarrasser de justifier leur conduite, ils dirent nettement à l'Ambassadeur d'Espagne qui les pressoit de s'unir avec l'Empereur, que le rétablissement de Sforze étoit un Préalable dont ils ne se départiroient jamais. Si Clément VII. avoit témoigné la même fermeté, l'Empereur se seroit trouvé dans un assez grand embarras. Mais ce Pontife en voulant agir trop finement, se laissa prendre à un piège où il avoit été déjà pris une autre fois. Il avoit en Espagne un Légat qui traitoit avec l'Empereur, pendant qu'il négocioit lui-même à Rome avec les Ambassadeurs de France & de Venise, pour conclure une Ligue contre ce Monarque. Il attendoit avec beaucoup

HENRI
VIII.
1525.

L'Empereur tend un piège à Sforze, pour avoir un prétexte de le dépouiller.
Guicciardini.

Pescaire lui ôte toutes ses Places & assiège le Château de Milan.

Les Vénitiens insistent sur le rétablissement de Sforze.

Le Pape balance à se déclarer.

HENRI
VIII.
1525.

Il se laisse
duper par
l'Ambassa-
deur d'Es-
pagne.
Guicciardin.

Mort du
Marquis de
Pescaire.
Henri pen-
se à s'ac-
commoder
avec la
France.

L'Empe-
reur & Hen-
ri sont mé-
contents
l'un de
l'autre.

Causes de
leur brouil-
lerie.

Mars.
Herbert.

d'impatience le succès de la négociation de son Légat, & comme la conclusion se faisoit trop long-tems attendre, il marqua un jour pour signer la Ligue avec la France & Vénise. Mais dans cet intervalle, ayant reçu la nouvelle que son Traité étoit conclu à Madrid, il ne voulut plus entendre parler de la Ligue. Quelque tems après, l'Empereur lui envoya par un Exprès, le Traité qui avoit été conclu en Espagne; il le trouva si rempli d'équivoques & d'ambiguité qu'il refusa de le ratifier. L'Ambassadeur d'Espagne feignant d'être lui-même surpris des termes ambigus dans lesquels le Traité étoit conçu, soutint fortement que cela s'étoit fait sans dessein, & dit au Pape, qu'il pouvoit faire dresser le Traité de la manière qu'il le jugeroit à propos, & qu'il s'engageoit à le faire signer par l'Empereur dans deux mois. Ce délai n'étoit que pour empêcher le Pape d'entrer dans aucune Ligue pendant ce tems-là, & Clément se laissa tromper par l'assurance avec laquelle l'Ambassadeur lui parloit. Ceci se passoit au mois de Décembre de l'année 1525, & ce fut dans le même mois, que Pescaire mourut.

Après avoir fait connoître la situation des affaires en Italie, il faut voir ce qui se passoit à la Cour d'Angleterre, qui n'étoit guères moins intriguée que le Pape & les Vénitiens, puisqu'il s'agissoit alors véritablement de mettre en équilibre la balance de l'Europe, qui penchoit trop d'un côté. L'égalité entre les deux Maisons de France & d'Autriche, étoit proprement ce qui faisoit valoir l'Angleterre, & par conséquent, c'étoit un avantage qu'elle ne devoit pas laisser perdre. Mais il y avoit encore d'autres raisons qui pouissoient Henri à se détacher du parti de l'Empereur pour se liguier avec la France. Quoique le Traité de Bruges ou de Windsor semblât avoir procuré une union indissoluble entre l'Empereur & Henri, il est pourtant certain qu'ils n'étoient pas contents l'un de l'autre, parce que chacun d'eux vouloit faire servir leur union à ses propres affaires, sans se mettre en peine de son Allié. Selon les apparences, le Cardinal Wolsey, qui étoit très-mécontent de l'Empereur, ne contribuoit pas peu à disposer l'esprit de son Maître à une rupture.

La Princesse Marie Fille de Henri avoit été fiancée à l'Empereur, & néanmoins le Roi son Pere n'avoit pas laissé de l'offrir au Roi d'Ecosse. D'un autre côté, l'Empereur n'avoit pas fait difficulté de conclure son propre mariage avec Isabelle de Portugal, comme s'il n'eût pas été engagé avec Marie, & par-là ces deux Monarques témoignaient qu'ils avoient fort peu d'égards l'un pour l'autre. Charles ayant su, que Henri étoit en Traité pour marier sa Fille avec le Roi d'Ecosse, en voulut tirer avantage, pour rejeter sur lui la rupture de son mariage. Dès le mois de Mars, il envoya en Angleterre le Seigneur de *Bure* & le Président du Conseil de Malines pour demander au Roi, qu'il lui envoyât incontinent la Princesse sa fiancée, qu'il payât comptant la dot dont ils étoient convenus; & que, selon la Ligue qu'ils avoient faite ensemble, il entrât en Picardie, avec une puissante Armée, comme il auroit dû le faire l'année précédente. Il ne fut pas difficile à Henri de comprendre, que l'Empereur ne cherchoit qu'à se justifier, sans avoir la pensée d'accomplir son mariage avec Marie, & cette manière d'agir n'étoit guères propre à entretenir leur amitié. Mais d'un

autre

autre côté , l'empereur n'avoit pas de moindres sujets de se plaindre de lui. Henri avoit promis de fournir cent mille écus par mois pour l'expédition du Duc de Bourbon en France , ou de faire une puissante diversion en Picardie. Mais après avoir engagé l'affaire par le paiement du premier mois , il en étoit demeuré-là , sans faire aucune entreprise contre la France. Au contraire , il avoit demandé le paiement des sommes qui lui étoient dûes , dans un tems où il sçavoit bien que l'Empereur n'étoit pas en état de le payer. Cette démarche sembloit marquer qu'il ne cherchoit qu'un prétexte. De plus , l'Empereur étoit informé que dès le mois d'Octobre précédent , dans le tems que François I. marchoit en Italie , il étoit arrivé à Londres , de la part de la Régente , un Envoyé sans caractère , qui avoit eu de fréquentes Conférences avec le Cardinal Wolsey. Mais d'un autre côté , Charles avoit promis d'attaquer la France du côté de l'Espagne , sans avoir fait aucune démarche pour cela. Cependant il trouvoit fort mauvais que Henri ne lui eût pas tenu parole. Ainsi ces deux Monarques qu'on croyoit si étroitement unis , & dont l'union faisoit trembler la France & l'Italie , étoient pourtant dans la vérité , aliénés l'un de l'autre , & tout prêts à se brouiller. Selon les apparences , les Conférences de l'Envoyé de France avec le Cardinal Wolsey , avoient produit leur effet. D'ailleurs , il ne se pouvoit que le Cardinal , qui étoit d'une humeur fort vindicative , n'eût le cœur ulcéré contre l'Empereur qui l'avoit trompé deux fois , après lui avoir promis positivement son assistance pour le faire Pape.

HENRI
VIII.
1525.

Wolsey
contribuë à
la rupture.

C'étoit au commencement du mois de Mars que les deux Ambassadeurs de l'Empereur s'aquitterent de leur commission. Mais avant qu'ils eussent reçu aucune réponse , la nouvelle de la bataille de Pavie , & de la prise du Roi de France arriva en Angleterre , par une Lettre de la Gouvernante de Flandre , qui étoit accompagnée d'une de *Lanoy* , écrite le propre jour de la bataille. Dans la disposition où la Cour d'Angleterre se trouvoit alors , cette nouvelle n'y fut nullement agréable. Néanmoins , comme il étoit encore nécessaire de dissimuler , Henri fit célébrer à Saint Paul une Messe solennelle , à laquelle il voulut lui-même assister , sans pourtant faire chanter le *Te Deum*. Son but étoit de faire croire aux Ambassadeurs de l'Empereur , que c'étoit en réjouissance de la Victoire , & en même tems , de ménager la France , en évitant de témoigner de la joye de sa disgrâce.

Henri garde des mesures avec la France.
Herbert.

Quelques jours après , le Conseil fut assemblé , pour délibérer sur ce qu'il y avoit à faire dans cette occurrence. La question étoit , s'il falloit se servir de cette occasion pour faire des conquêtes en France , en faisant valoir les droits que le Roi avoit sur ce Royaume , ou s'il étoit plus expédient de secourir la France , pour la conserver en son entier , & de s'opposer à l'accroissement de la puissance de la Maison d'Autriche. Quant au premier point , il est certain que si , en cette occasion , l'Angleterre se fût étroitement réunie avec l'Empereur & avoit fait de vigoureux efforts , du côté de Picardie , la France , en l'état où elle se trouvoit , auroit été perdue sans ressource. En effet , bien loin de pouvoir résister aux Armes de ces deux puissans Ennemis , il ne lui étoit pas même possible de résister à l'Empereur , sans le secours du Roi d'Angleterre. Mais d'un autre côté , on considéroit qu'on ne pouvoit accabler la France , sans rendre l'Empereur trop puissant ; Qu'il

Henri consulte son Conseil sur le parti qu'il doit prendre.

HENRI
VIII.
1525.

possédoit déjà l'Espagne, & qu'il avoit encore des vûes sur le Portugal par le Mariage avec Isabelle sa Nièce, ainsi qu'on le disoit publiquement ; Que la Victoire qu'il venoit de remporter dans le Duché de Milan, le rendoit si supérieur en Italie, que vrai-semblablement, le Pape & les Vénitiens ne seroient pas en état de lui faire tête ; Qu'il possédoit presque tous les Pais-Bas avec de grands & riches Pais en Allemagne, sans compter la Dignité Impériale qui étoit devenuë comme héréditaire dans sa famille ; Que si, par une puissante diversion, on lui donnoit lieu de conquérir les Provinces de France voisines de l'Espagne, & de l'Italie, tout ce que le Roi pouvoit attendre de mieux étoit de partager la France avec lui ; mais qu'il étoit à craindre que, dans la suite, ce même Prince ne devînt son ennemi, & d'autant plus redoutable qu'il n'y auroit point de proportion entre la puissance de l'un & de l'autre, ni aucun Etat en Europe capable de soutenir le plus foible ; Qu'ainsi, en supposant même que le Roi eût en France tout le succès qu'il pouvoit souhaiter, en s'aggrandissant dans ce Royaume, il ne feroit autre chose que s'engager pour l'avenir à une Guerre inégale contre l'Empereur, qui, vrai-semblablement, ne seroit jamais content, qu'il n'eût arraché aux Anglois leurs Conquêtes ; Que ce qui s'étoit passé entre Louis XII. & Ferdinand par rapport au Royaume de Naples devoit apprendre combien il est difficile que de pareils partages puissent long-tems subsister ; Que, par toutes ces raisons, il étoit beaucoup plus convenable aux intérêts de l'Angleterre, de faire un vigoureux effort pour soutenir la France, & pour la mettre en état de servir toujours de contrepoids à la puissance de la Maison d'Autriche ; Que c'étoit dans l'égalité entre le Roi de France & l'Empereur que consistoit le bonheur & la gloire de l'Angleterre, puisque par-là, elle étoit toujours en état de demeurer l'arbitre de l'Europe, & de se faire rechercher des deux côtez ; Qu'il n'y avoit point d'autre moyen pour y faire fleurir le Commerce en quoi consistoit toute sa force, & sans quoi, il ne falloit pas espérer que les Anglois pussent être en état de se faire craindre ; Que si, au contraire, on prenoit le parti d'achever de ruiner la France, & qu'on vînt ensuite à entrer en Guerre avec l'Empereur, à quoi il n'y avoit que trop d'apparence, on perdrait tout à la fois le Commerce de France, d'Espagne, d'Italie, des Pais-Bas, d'Allemagne, ce qui réduiroit bien-tôt l'Angleterre à une extrême disette ; Que du moins, elle seroit par-là hors d'état d'avoir des forces de terre & de mer, capables de contrebalancer la puissance de l'Empereur. Enfin, que, s'il arrivoit que la France fût partagée entre l'Empereur & le Roi, on devoit s'attendre à voir l'Ecosse s'allier avec l'Empereur & continuer à incommoder l'Angleterre par de fréquentes diversions, ainsi qu'elle l'avoit toujours fait en faveur de la France. A ces considérations on en ajouta encore une autre d'un grand poids. C'est qu'il n'en étoit pas de même d'une Ligue avec l'Empereur pour conquérir la France, que de celle qu'on feroit avec la Régente pour défendre ce Royaume : Que dans la première, l'unique but de l'Empereur seroit de faire servir les forces de l'Angleterre à le mettre en état de pousser ses Conquêtes ailleurs ; mais que, dans le même tems, il s'opposeroit, ou directement, ou indirectement, à l'aggrandissement du Roi : Que c'étoit-là la politique ordinaire des Princes, quand ils se liguoient avec de plus foibles qu'eux : Qu'on

Qu'on pouvoit d'autant moins douter, que l'Empereur ne suivît cette maxime, que, même avant la Bataille de Pavie, il avoit assez fait connoître, qu'il ne regardoit le Roi que comme un instrument dont il se servoit, pour avancer ses desseins en Italie; mais que, si le Roi se liguoit avec la France, les deux Alliez ayant un même but, agiroient de concert comme il est ordinaire dans les Liges défensives: Que d'un autre côté, dans l'occasion qui se présentoit, la France, ne pouvant se passer du secours de l'Angleterre, ne feroit aucune difficulté d'accepter les conditions qu'on voudroit lui imposer, & que cet avantage étoit plus réel & plus certain, que ceux qu'on pourroit attendre de l'invasion qui se feroit dans ce Royaume: Enfin, que rien ne pouvoit être plus glorieux pour le Roi, que de relever la France abattue, & de délivrer un Roi prisonnier: Que ce seroit par-là qu'il acquerroit véritablement le titre d'Arbitre & de Libérateur de l'Europe, & qu'il feroit du Roi de France un ami qui, vrai-semblablement, auroit une reconnaissance éternelle d'un si grand bien-fait.

Ce furent là les raisons qui engagerent le Roi & son Conseil à prendre le parti de la France. Elles se trouvoient parfaitement conformes aux inclinations du Roi & du Cardinal, & aux mesures qu'ils avoient déjà commencé à prendre. Il ne s'agissoit plus que de chercher un prétexte pour rompre avec l'Empereur, en jettant sur lui le blâme de la rupture. C'est une chose à laquelle les Princes sont très-attentifs. Quand même ils entreprennent des Guerres manifestement injustes, ils veulent persuader au Public, qu'elles sont fondées sur la justice & sur l'équité, sans aucun motif d'envie, de jalousie, d'ambition & d'avarice. Celle que Henri méditoit contre l'Empereur étoit uniquement fondée sur la politique, ainsi qu'on vient de le voir. Cette raison auroit été suffisante pour la justifier. Mais il aima mieux en tirer les motifs des torts qu'il prétendoit avoir reçus de l'Empereur. La raison de cette conduite est évidente. C'est qu'il arrive rarement que la politique s'accorde avec l'équité, & que Henri, comme la plupart des Princes, préféroit la réputation d'honnête homme, à celle de grand politique. Quoiqu'il en soit, la résolution étant prise de soutenir la France, *Cutbert Tonstal* Evêque de Londres, & le Chevalier *Robert Wingfield*, furent envoyez en Espagne, pour faire à l'Empereur plusieurs demandes qu'on sçavoit bien qu'il n'accorderoit pas. Premièrement, que, comme la Guerre se faisoit à frais communs, il étoit juste que le Roi d'Angleterre profitât de la victoire de Pavie; Que pour cet effet, conformément à l'Alliance qu'ils avoient faite ensemble, il fût stipulé, dans le Traité qui se feroit avec le Roi prisonnier, que Henri seroit mis en possession de ce qui lui appartenoit en France. Secondement, que, si cela ne se pouvoit obtenir par la douceur, l'Empereur, suivant le Traité, se mît en état d'envahir la France du côté de l'Espagne, pendant que les Anglois agiroient en Picardie, & que la Guerre ne se discontinuât point, jusqu'à ce que le Roi d'Angleterre eût acquis tout ce qui lui appartenoit: Que l'Empereur devoit faire d'autant moins de difficulté d'aider le Roi à obtenir ce qu'il souhaitoit, que, par son Mariage avec l'Héritière d'Angleterre, toutes ces acquisitions devoient un jour être pour lui. En troisième lieu, que comme il étoit dit dans le Traité de Windsor, que les deux Monarques Alliez se livreroient mutuel-

Henri se
determine à
soutenir la
France.

Il prend
pour pré-
texte les
torts qu'il a
reçus de
l'Empereur.

Il envoie
des Ambas-
sadeurs en
Espagne.
Myl. Herbert.
Ses deman-
des à l'Em-
pereur.

HENRI
VIII.
1525.

L'Empe-
reur répond
en termes
généraux.

Henri se
résout à se
ligner avec
la France.
Il en pu-
blie les rai-
sons.

Ambassade
de France
à Londres.
Art. Publ.
Tom. XIV.
pag. 37.
9. Juin.
Le Cardinal
Wolfey
veut lever
de l'argent,
sans l'inter-

lement les prisonniers qui se trouveroient avoir usurpé les Terres de l'un ou de l'autre, Henri demandoit, suivant cette convention, que le Roi de France lui fût livré le même jour que la Princesse Marie seroit mise entre les mains de l'Empereur.

Ces demandes étoient pour la plupart d'une telle nature, qu'il ne fut pas difficile à l'Empereur de comprendre, que Henri ne cherchoit qu'un prétexte pour rompre avec lui. En effet, il ne pouvoit recevoir la Princesse Marie, puisqu'il étoit résolu d'épouser Isabelle de Portugal, & encore moins lui remettre le Roi de France prisonnier, & lui céder ainsi l'avantage qu'il pouvoit espérer de sa victoire. Ainsi, ayant conçu sa réponse en termes généraux qui marquoient assez le peu d'envie qu'il avoit d'accorder ce qui lui étoit demandé, il fournit à Henri le prétexte qu'il cherchoit de se ligner avec la Régente de France. Dès que cette résolution fut divulguée, la Cour d'Angleterre prit soin de répandre dans le Public, les raisons sur lesquelles la rupture avec l'Empereur étoit appuyée. C'étoit en substance que la Gouvernante des Pais-Bas, bien loin d'avoir fourni pour la Guerre, les forces à quoi elle s'étoit engagée, avoit traité secrètement avec la France : Que les Florentins avoient violé le Traité de Commerce en plusieurs articles ; Que l'Empereur n'avoit pas payé au Roi les sommes qu'il lui devoit ; Que, dans les conditions qu'il avoit offertes pour mettre le Roi de France en liberté, il n'avoit fait mention des droits de Henri que par maniere d'acquit, & en général comme de choses de peu d'importance ; Qu'il faisoit actuellement traiter son Mariage avec la Princesse de Portugal, au mépris de la Princesse Marie avec laquelle il étoit accordé. Enfin, que les Turcs étant sur le point d'envahir la Chrétienté, il étoit nécessaire que tous les Princes Chrétiens unissent leurs forces contre eux, ce qui ne pouvoit se faire sans qu'il y eût une Paix générale ; mais que cette Paix ne pouvoit avoir lieu, pendant que l'Empereur demeurait armé pour s'aggrandir aux dépens des autres Princes. Ce sont-là les raisons qu'on alléguoit pour justifier la conduite du Roi. Mais la véritable étoit la juste jalousie que la puissance de l'Empereur caufoit à l'Angleterre, & au reste de l'Europe. Cependant Henri ne jugea pas à propos de déclarer la Guerre à l'Empereur, ne voulant point, par une démarche si précipitée, porter du préjudice au Traité qu'il avoit dessein de faire premièrement avec la France. Il se contenta de donner ordre à ses Ambassadeurs en Espagne, d'intercéder en son nom en faveur du Roi prisonnier, quoiqu'il espérait peu de cette intercession. Cependant, il fit sçavoir à la Régente de France, que, si elle vouloit lui envoyer des Ambassadeurs pour traiter avec lui, il pourroit en résulter un Traité avantageux au Roi son Fils, & aux deux Royaumes. La Régente nomma incontinent *Jean-Joachim de Passan Seigneur de Vaux*, le même qui avoit ébauché la négociation avec le Cardinal Wolfey, & *Jean Brinon* Premier Président de Roüen. Leur Commission étoit dattée à Lyon le 9. de Juin.

Pendant que le Traité entre la France & l'Angleterre se négocioit à Londres, Henri, sçachant bien à quoi il devoit aboutir, chargea le Cardinal Wolfey du soin de recouvrer de l'argent. La voye la plus naturelle étoit de s'adresser au Parlement. Mais Wolfey étoit trop fier pour s'exposer à un re-

fus,

fus, où à contester avec le Chambre des Communes, comme il lui étoit arri-
 vé une autre fois. Ainsi, ayant résolu de se servir d'un moyen plus prompt,
 & plus conforme à son naturel, il fit expédier des ordres, au nom du Roi,
 pour lever dans tout le Royaume la sixième partie des biens des Laïques,
 & la quatrième du Clergé. Ces ordres ne furent pas plutôt publiez qu'on vit
 parmi le peuple des mouvemens extraordinaires. Chacun regardoit cette
 maniere de lever de l'argent, comme une manifeste infraction de la grande
 Charte, & un attentat d'une si grande conséquence, qu'on n'attendoit plus
 qu'un soulèvement général dans toutes les Provinces du Royaume. Le Roi
 en ayant été informé, fit incontinent publier une Proclamation par laquelle il
 désavouoit ces Commissions qui avoient été expédiées en son nom, déclara-
 rant qu'il ne vouloit rien exiger de son peuple par force, & qu'il ne deman-
 doit, que ce qu'on vouloit lui donner par voye de *Bénévolence*, ainsi qu'on
 l'avoit pratiqué sous le Regne d'Édouard IV. Mais on ne tarda pas long-tems
 à s'appercevoir, que ce n'étoit qu'un artifice pour extorquer, sous un autre
 nom, ce que le peuple refusoit de donner par force. En effet, la *Bénévolence*
 que le Roi demanda dans la suite n'étoit guères moins forte, que ce qu'il
 avoit voulu d'abord exiger par voye d'autorité. La Ville de Londres ayant
 été taxée la première, les Magistrats se défendirent sur ce que la *Bénévolence*
 avoit été abolie par Richard III. Le Cardinal se récria là-dessus, com-
 me si on avoit mis en avant la chose du monde la plus extravagante. Il dit
 que Richard III. étoit un Tyran, qui avoit usurpé la Couronne, & que les
 Loix faites sous son Regne n'avoient aucun pouvoir pour borner la puissan-
 ce du Souverain. Mais comme cette raison ne produisoit pas un grand effet,
 il manda chez lui les Membres du Conseil de Ville les uns après les autres,
 afin de les intimider, voulant, à quelque prix que ce fût, venir à bout de ce
 qu'il avoit entrepris sans être obligé de convoquer un Parlement. Mais pen-
 dant qu'il étoit occupé à cela, il se fit à la Campagne proche de Londres un
 soulèvement qui, selon les apparences, auroit entraîné tout le reste du Royau-
 me, si on ne l'eût arrêté de bonne heure. Les prompts ordres qui furent don-
 nez pour dissiper les soulèvez, eurent tout le succès que la Cour en pouvoit
 souhaiter. Ceux qui avoient pris les armes ne se voyant pas encore assez bien
 appuyez, se soumirent à la clémence du Roi, & on en mit quelques-uns en
 prison. Le Roi, voyant la disposition du peuple, jugea qu'il étoit à pro-
 pos de le contenter, en témoignant qu'il n'avoit aucune part à la violence
 que son Ministre avoit voulu exercer. C'est pourquoi il déclara, en plein
 Conseil, qu'il n'entendoit point que personne fût puni pour cette émeute.
 Le Cardinal, voyant que le Roi en rejettoit toute la faute sur lui, se justifia
 le mieux qu'il pût, sans accuser le Roi, en disant qu'il n'avoit rien fait que par
 l'avis des Juges du Royaume. Si une telle excuse avoit lieu, il ne seroit plus
 nécessaire à aucun Roi d'Angleterre d'assembler le Parlement pour lui don-
 ner des secours d'argent. Les Juges étant à la nomination du Roi, il ne lui
 seroit pas difficile d'obtenir d'eux des décisions favorables. Mais quoiqu'il
 se soit quelquefois trouvé des Juges assez hardis pour décider des questions
 de cette conséquence, comme sous les Regnes de Richard II, de Charles I.,
 de Jacques II, il y en a eu bien peu qui aient évité la juste punition que leur
 audace méritoit. Le Parlement n'a jamais prétendu que les Privilèges de la

Nation

HENRI
 VIII.
 1525.
 vention du
 Parlement.
Myl. Herbert.

Le Roi se
désavoué.

Mais il de-
 mande une
Bénévolence.

La Ville de
 Londres s'y
 oppose.

Le Cardinal
tient ferme.

Soulève-
 ment à la
 Campagne.

Il est ap-
paissé.

Le Roi re-
 jette la fau-
 te sur le
 Cardinal.

HENRI
VIII.
1525.
Cette af-
faire se ter-
mine dou-
cement.

Nation dépendissent de la décision des Juges. Le Conseil voyant que le Roi n'étoit pas d'humeur à soutenir ce que le Cardinal avoit fait, & d'un autre côté, n'osant s'en prendre au Cardinal même, trouva bon de rejeter toute la faute, sans nommer personne, sur ceux qui avoient mal informé le Roi, & de relâcher les prisonniers, après qu'on leur auroit fait une forte censure. Suivant cette résolution, les prisonniers ayant été amenez devant le Conseil, le Cardinal leur parla fort aigrement, exagérant la grandeur de leur crime, & ajoutant enfin, que le Roi vouloit bien leur pardonner, pourvû qu'ils donnassent caution pour leur conduite à l'avenir. Mais les prisonniers ayant répondu qu'ils n'avoient point de caution à donner, le Cardinal & le Duc de Norfolck dirent qu'ils vouloient bien cautionner pour eux, & sur cela, ils furent relâchez.

Henri re-
çoit plu-
sieurs plain-
tes contre
le Cardinal.
Myl. Herbert.

Il est sur le
point de le
disgracier.

Le Cardi-
nal l'appai-
se.

Dès que le Roi eut fait connoître qu'il n'approuvoit pas toutes les actions du Cardinal, on en fut plus hardi à se plaindre de sa conduite. Effectivement, il opprimoit le Peuple, & encore plus le Clergé, d'une maniere extraordinaire. L'instrument de ses violences étoit un Ecclesiastique nommé *Allen* qui étoit son Chapelain, & qui ne gardoit aucune mesure, sçachant bien que la protection de son Maître ne lui manqueroit pas au besoin. Cependant, quelque grand que fût le pouvoir du Cardinal, il se trouva un particulier qui osa bien attaquer *Allen* en Justice, & qui le poursuivit si rigoureusement, qu'enfin l'affaire vint à la connoissance du Roi, qui fut en même tems informé de diverses autres choses dont le Peuple se plaignoit. Il s'étoit figuré jusqu'alors qu'il n'y avoit jamais eu en Angleterre de gouvernement plus doux que le sien, parce qu'il avoit ignoré l'abus que *Wolsey* faisoit de son autorité. La connoissance qu'il en eut le mit dans une si terrible colere, qu'il s'en fallut bien peu, que ce Ministre ne fût entièrement disgracié. Ce ne fut que par une soumission sans bornes, qu'il apaisa la colere du Roi, & en lui montrant un Testament par lequel il le faisoit son Héritier. C'étoit pour lui faire comprendre qu'il ne travailloit que pour lui, & que les excès qu'il commettoit n'étoient que pour augmenter l'héritage dont le Roi devoit jouir un jour. Rien ne peut mieux faire connoître la situation où l'esprit du Roi s'étoit trouvé à son égard, qu'une Lettre qu'il lui écrivit après lui avoir accordé son pardon. En voici un fragment que Mylord Herbert a inséré dans son Histoire.

Lettre du
Roi au Car-
dinal.

Pour ce qui regarde l'affaire de Wilton, puisqu'elle n'a pas été poussée plus loin que vous le dites, & que vous avez été troublé par la maladie de vos domestiques, je ne suis pas surpris que vous n'ayez pas fait beaucoup d'attention. Mais la conséquence en est moins importante, puisqu'il est encore en mon pouvoir de la redresser, comme je le vois par votre Lettre, & votre faute n'étoit pas si grande, puisque l'élection n'a été que conditionnelle. C'est pourquoi, Mylord; en considération de votre humble soumission, je suis content de la laisser passer. Je le ferois même, quand la faute seroit plus odieuse, étant très-aise que, selon mon intention, vous ayez reçu mes avertissemens en bonne part. Car je vous assure, que c'est l'affection que j'ai pour vous qui en a été le motif. Pour ce qui est des secours que vous tirez des Maisons Religieuses, pour faire bâtir votre Collège, je voudrois qu'ils fussent encore plus grands, pourvû que cela se pût faire légitimement.

Mor

Mon intention n'est que de faire connoître au Public, que je n'ai pas dessein d'approuver rien qui soit contre la Justice, afin de dissiper tous les bruits qui courent. Car certainement, il y a de grands murmures dans le Royaume, tant des petits que des grands. On ne se plaint pas que tout ce qui a été acquis, ait été employé à la fondation du Collège; mais que ce Collège sert de prétexte & de couverture à une infinité de rapines. Je vous proteste que c'est avec un très-sensible chagrin, que j'entends parler ainsi d'un homme que j'aime si parfaitement. C'est pourquoi il m'a semblé que je ne pouvois pas faire moins que de vous parler & de vous avertir ainsi en ami. Je vois dans votre Lettre une autre chose qui me semble toucher de près la conscience. C'est que vous avez reçu de l'argent des Eglises exemptes, pour leurs donner leurs anciens Visiteurs. Certainement ceci peut difficilement s'accorder avec une bonne conscience. Car s'il n'y a rien à dire contre ces Eglises, pourquoi en tirez-vous de l'argent? Et s'il y a lieu de corriger quelques abus, c'est un péché que de prendre de l'argent, pour les exempter de la correction. Votre caractère de Légat & l'autorité qui vous est attribuée, peuvent bien vous mettre à couvert devant les hommes: mais non pas devant Dieu. Ainsi, je ne doute pas qu'étant admonesté par celui qui vous aime si parfaitement, vous ne vous desistiez de ceci, si la conscience ne vous permet pas d'y persister, & non seulement de ceci, mais encore de toute autre chose qui pourroit la charger, après cela nous pourrions dire: *Telaudent Angeli atque Archangeli, te laudat omnis Spiritus.* C'est par-là, que je finirai cette Lettre, rude, d'un côté, mais néanmoins pleine de tendresse, souhaitant que vous la receviez avec la même affection que je l'écris. Car je vous assure, qu'à l'heure qu'il est, il ne reste pas dans mon cœur la moindre étincelle de chagrin contre vous. Ainsi, Adieu, ne soyez plus en inquiétude. Ecrite de la propre main de votre affectionné Souverain.

HENRI
VIII.
1525.

HENRI R.

Cette Lettre fait voir que le Roi avoit été informé de plusieurs irrégularitez dans la conduite du Cardinal. Cependant il ne le connoissoit pas encore bien, son affection pour lui combattant dans son cœur ce qu'il trouvoit d'odieux dans son procédé, & lui faisant croire qu'il ne péchoit que par un excès de zèle pour la fondation de son Collège. S'il n'eût pas été ainsi prévenu en sa faveur, il auroit pu en apprendre bien plus. Mais il étoit trop dangereux de parler directement contre un Favori à qui le Roi témoignoit encore tant de bonté. Cependant le Cardinal voyant, par cet échantillon, ce que ses ennemis seroient capables de faire contre lui, s'ils avoient l'oreille du Roi, prit un extrême soin d'éloigner de la Cour, tous ceux qui lui étoient suspects. En même tems, il tâchoit de se conserver l'estime & l'affection du Roi par toutes sortes de complaisances. Il y avoit déjà quelque tems, qu'il faisoit travailler à Hamptoncourt, à un magnifique Palais qui devoit surpasser en beauté toutes les Maisons Royales. Mais ce qui venoit de se passer lui ayant fait craindre que le Roi n'en conçût de la jalousie, il lui en fit présent, comme si dès le commencement il avoit eu dessein de le faire bâtir pour lui. Il vouloit lui insinuer par cette libéralité, qu'il n'amassoit du bien que pour lui, & cela produisit son effet. Le Roi reprit pour lui la même confiance qu'il avoit eue auparavant, & que les murmures du Peuple sembloient avoir

Le Cardinal
éloigne de
la Cour ceux
qui lui sont
suspects.

Le Roi lui
rend son
amitié.

HENRI
VIII.
1525.

Henri bâ-
tard du Roi
est fait Duc
de Riche-
mont.

Art. pub. T.
XIV. p. 42.
16. Juillet.

Négocia-
tion avec
les Ambaf-
sadeurs de
France.

Générosité
de Henri
envers le
Roi de
France.

Traité de
Moore di-
visé en di-
vers Trai-
tez.

30. Août
Art. publ. T.
XIV. p. 48.
C^{re}.

un peu altérée. Dans cette même année, il obtint du Roi des Lettres Patentes pour la fondation de son Collège à Oxford.

Ce fut à peu près dans le même tems, que le Roi créa *Henri Fitz-Roi*, son Fils naturel, Duc de Richemont & de Sommerfet, & Grand Amiral d'Angleterre, quoiqu'il ne fût âgé que de six ans. Comme il n'avoit point de fils légitime, il sentoît une extrême tendresse pour ce bâtard, qu'il avoit eu d'une Demoiselle nommée *Elisabeth Blunt*.

Pendant que ces choses se passoient, le Cardinal étoit occupé à traiter avec les Ambassadeurs de France. Dès le commencement du mois de Juin, la Régente avoit fait expédier des Pleins-pouvoirs généraux à ses deux Ambassadeurs. Mais dans le cours de la Négociation, ils comprirent qu'ils auroient besoin de Pouvoirs plus particuliers pour régler les sommes que le Roi de France devoit au Roi d'Angleterre, & qui, consistant en plusieurs Articles, devoient être mis en un seul, suivant l'intention de Henri. Ces nouveaux Pouvoirs furent expédiés le 16. d'Août. Dans une occasion aussi extraordinaire que celle-ci, les Ambassadeurs de France n'avoient proprement rien à faire, qu'à se conformer à la volonté du Roi d'Angleterre. Leur but étant de le détacher du parti de l'Empereur & de le faire passer dans celui du Roi leur Maître, il n'y avoit point à disputer sur les conditions. Mais il faut avouer, qu'en cette occasion, Henri usa d'une générosité peu commune. Quoiqu'il eût pû demander des Places, même des Provinces pour prix de l'amitié qu'il vouloit contracter avec François I. & pour se dédommager des frais auxquels il alloit s'engager, il se contenta d'assurer, par de nouveaux Traitez, les sommes qui lui étoient légitimement dûes. Ces Traitez, étant prêts, furent signez à *Moore*, Maison du Roi, le 30. d'Août.

Le premier contenoit une Ligue défensive entre la France & l'Angleterre, contre toute Puissance, spirituelle ou temporelle, qui attaqueroit l'un ou l'autre de ces deux Royaumes. Les Alliez des deux Rois étoient nommément compris dans la Ligue; mais de telle maniere, que cet Article ne devoit pas être entendu de ceux qui avoient usurpé quelque chose sur l'un ou sur l'autre des deux Rois contractans, depuis la Ligue conclue à Londres le 2. d'Octobre 1518. Par-là, l'Empereur, qui venoit de conquérir le Duché de Milan, s'en trouvoit exclus. De plus, Henri s'engageoit à solliciter fortement la liberté de François I.

Le second Traité regardoit le payement de diverses sommes dûes à Henri par le Roi de France, sçavoir, premièrement par un Traité du 3. d'Août 1515, un million d'or. 2. Par un autre du 12. de Janvier 1518, pour la restitution de Tournai, six cens mille écus d'or. 3. Par un autre du même jour, vingt-trois mille livres Tournois. 4. Par un autre du 13. de Novembre 1520, quatre cens soixante deux mille écus. Pour toutes ces sommes la Régente s'engageoit, au nom du Roi son Fils, à payer à Henri une somme de deux millions d'écus d'or, chacun de trente-cinq sous Tournois, lesquels étant réduits en écus sol de trente-huit sous chacun, faisoient la somme de 1899736. écus sol & 32. sous. Cette somme devoit être payée en divers termes, sçavoir 47368. écus, dans quarante jours après la signature du Traité; une pareille, le 1. de Novembre suivant, & autant, de six mois en six mois, jusqu'à ce que toute la somme fût payée. Cela faisoit en tout, quarante payemens,

payemens, & par conséquent toute la somme devoit être payée dans vingt-ans.

Il étoit encore convenu dans le même Traité, que, si Henri mouroit avant que d'avoir reçu l'entier paiement des deux millions, les arrérages en seroient payez à ses Héritiers & Successeurs. Mais s'il survivoit à l'entier paiement de cette somme, il recevroit, pendant sa vie, une pension annuelle de cent mille écus laquelle cesseroit à la mort de Henri.

Pour assurer l'observation du Traité, la Régente devoit le jurer solennellement en présence des Ambassadeurs d'Angleterre, & François I. devoit le ratifier & le jurer immédiatement après son retour en France. De plus, on donnoit à Henri pour caution, le Cardinal de Bourbon, les Ducs de Vendôme & de Longueville, les Comtes de Saint Pol, de Maulevrier, de Brienne, le Sire de Montmorenci, les Seigneurs de Lautrec & de Brézé, les Villes de Paris, Lyon, Orléans, Toulouse, Amiens, Bourdeaux, Tours, & Rheims.

Il faut remarquer, que, dans cette somme de deux millions d'écus d'or dûë à Henri, il n'étoit fait aucune déduction de ce qu'il avoit reçu de François I. depuis l'an 1515, jusqu'à la rupture arrivée entr'eux. C'étoit-là, tout le profit qu'Henri faisoit, mais qui n'étoit pas fort considérable, vû le peu d'exactitude du Roi de France à faire les payemens.

Par un troisième Traité, la Régente s'engageoit à faire payer à Marie Sœur de Henri, Reine Douairière de France, tous les arrérages qui lui étoient dûs de son douaire en divers termes, sçavoir cinq mille écus, le jour de la signature du Traité, & une pareille somme de six en six mois, jusqu'à l'entier paiement des arrérages. De plus elle promettoit de la faire jouir de son douaire à l'avenir.

Il y avoit encore un quatrième Traité qui portoit, que le Roi d'Ecosse ne seroit censé compris au nombre des Alliez de la France, qu'en cas que les Ecoissois ne commissent aucun acte d'hostilité contre l'Angleterre, après le vingtcinquième de Décembre suivant.

Enfin, par un cinquième Traité, il étoit convenu, que la Cour de France ne consentiroit, ni directement, ni indirectement, que le Duc d'Albanie retournât en Ecosse, pendant la Minorité de Jacques V.

Tous ces divers Traitez, qui n'étoient proprement que des Articles différens d'un même Traité, furent ratifiez & jurez par la Régente de France, & approuvez par les Parlemens de Paris, de Toulouse, & de Bourdeaux. Les Seigneurs & les Villes qui devoient servir de cautions, en donnerent leurs Lettres d'obligation. Enfin, François I. lui-même, en envoya une Ratification écrite de sa propre main, & dattée le 27. de Décembre.

Mais, après avoir fait les affaires du Roi, le Cardinal ne s'oublia pas lui-même. On trouve, dans le Recueil des Actes Publics, une Obligation de la Régente, du dix-huitième de Novembre, par laquelle elle s'engageoit à faire payer au Cardinal les arrérages de la pension qui lui avoit été accordée à la place de l'Administration de l'Evêché de Tournai, lesquels lui étoient dûs depuis quatre ans & demi, montant à la somme de 29793. écus d'or sol. De plus elle déclaroit, que, pour plusieurs autres grandes raisons, il étoit dû au Cardinal cent mille écus d'or, ces deux sommes faisant ensemble 121898. écus sol qui devoient lui être payez dans sept ans, en deux payemens égaux par année.

HENRI
VIII.
1525.

Don fait au
Cardinal
par la Régente.
18. Nov.
Aff. Publ. T.
XIV. p. 100.

HENRI
VIII.
1525.
La Régente
prend cou-
rage.

Charles &
Henri rap-
pellent
leurs Am-
bassadeurs.

Affaires
d'Ecosse.

Trêve entre
l'Angleter-
re & l'Ecos-
se prolongée.
Hist. Publ.
Tom. XIV.
pag. 30.

1526.
Négocia-
tion à Ro-
me.

Le Pape
refuse tou-

La Ligue défensive entre la France & l'Angleterre étant ainsi conclue & signée, la Régente se vit un peu plus à son aise, & mieux en état de disputer sur les conditions de la liberté du Roi son Fils. D'ailleurs, elle avoit lieu d'espérer, que la déclaration du Roi d'Angleterre contribueroit à déterminer le Pape & les Vénitiens, que la seule crainte empêchoit de former une Ligue contre l'Empereur. En effet, on verra dans la suite, qu'ils changerent bien leurs mesures, depuis qu'ils eurent appris le changement du Roi d'Angleterre. Cependant l'Empereur, avant reçu avis du Traité conclu à Moore, rappella ses Ambassadeurs qui étoient encore en Angleterre, & Henri en fit de même à l'égard de ceux qu'il avoit en Espagne. Peu de tems après, Charles conclut son Mariage avec Isabelle de Portugal, en vertu d'une dispense dont le Cardinal Salviati avoit été chargé, & qu'il lui avoit remise après la conclusion du Traité dont j'ai parlé ci-dessus.

Pendant que les affaires de l'Europe changeoient de face, par les effets que la bataille de Pavie & la captivité du Roi de France produisoient en divers lieux, il n'y eut point d'autre changement dans celles d'Ecosse, sinon que le Comte d'Angus, qui ne devoit avoir le Gouvernement que quatre mois, ne jugea pas à propos de s'en désaisir, quand son terme fut expiré. Cela fut cause que le Comte d'Argyle se retira très-mécontent : mais le Comte de Lenox, quoiqu'aussi peu satisfait, demeura toujours à la Cour. Cependant la Reine & le Comte d'Aran, qui avoient été dépossédés, ne négligeoient pas leurs affaires. Le mécontentement du Comte de Lenox leur ayant donné lieu de nouer une intelligence avec lui, ils le porterent à inspirer au Roi l'envie de se tirer d'entre les mains du Comte d'Angus. Mais, comme il falloit user de beaucoup de précaution pour tromper la vigilance de ce Seigneur, ce ne fut que l'année suivante, que le Roi trouva l'occasion de tenter l'exécution de ce dessein.

Au commencement de cette année, la Cour d'Ecosse avoit envoyé en Angleterre une Ambassade, à la tête de laquelle étoit le Comte de *Cassils*, pour négocier le Mariage du Roi avec la Princesse Marie. Mais, comme il s'y rencontra diverses difficultez, la Trêve qui devoit finir le 26. de Janvier, fut encore prolongée jusqu'au 23. de Mars, afin de donner au Comte de *Cassils*, le tems d'aller faire un tour en Ecosse pour y recevoir de nouvelles instructions. Cependant il ne fut pas possible de rien conclure, parceque, selon les apparences, Henri n'avoit pas intention de donner sa Fille unique & son Héritière au Roi d'Ecosse. En effet, on ne voit point quel profit il auroit pu tirer de ce Mariage. D'ailleurs, ayant dès-lors dessein de s'allier avec la France, il n'avoit plus tant d'intérêt de ménager les Ecossois.

Avant que le Traité de Moore fût conclu, l'Empereur avoit un grand avantage dans les Négociations qu'il entretenoit à Rome & à Madrid. En rétablissant Sforze à Milan, il étoit comme assuré que le Pape & les Vénitiens abandonneroient la France, & en se désistant de la demande du Duché de Bourgogne, il pouvoit compter que François I. lui céderoit volontiers Milan, & ne s'embarasseroit pas beaucoup des intérêts de l'Italie. Mais il ne pouvoit se résoudre à céder ni l'un ni l'autre, & c'étoit ce qui faisoit durer ces Négociations. Depuis que le Traité de Moore fut signé, ses affaires changerent de face. Le Pape étoit devenu plus courageux, & se voyant abusé par l'Em-
pereur

pereur, qui, dans une seconde ratification de leur Traité, laissoit le rétablissement de Sforze dans l'incertitude, il lui fit dire rondement que, sans la restitution du Milanois, il n'y avoit point de Paix à espérer. Il étoit encore à craindre pour l'Empereur, que François I. se voyant sur le point d'être si bien appuyé, ne se tint encore plus ferme par rapport à la Bourgogne. Ainsi, voyant qu'il n'y avoit plus moyen d'empêcher une Ligue qui alloit unir tant de Princes contre lui, il se trouvoit dans une grande perplexité. C'étoit une nécessité que de se résoudre promptement ou à soutenir sans aucun Allié, la Guerre qu'on lui préparoit, ou à faire la Paix avec la France. L'un & l'autre étoient également embarrassans pour lui. En prenant le parti de la Guerre, il ne sçavoit pas bien où trouver l'argent nécessaire pour la soutenir, & en faisant avec son prisonnier une Paix forcée, il ne pouvoit pas espérer de tirer de sa victoire, les avantages qu'il s'en étoit proposé. Par bonheur pour lui, François I., qui s'ennuyoit beaucoup dans sa prison, le tira de cet embarras, en lui offrant de lui céder le Duché de Bourgogne, qui avoit été jusqu'alors le principal obstacle à la Paix. Après cela, l'Empereur ne balançoit plus à traiter sérieusement avec lui, au lieu que jusqu'alors il n'avoit fait proprement que l'amuser. Peu de tems après, ils conclurent ensemble le fameux Traité de Madrid. Voici les principales conditions auxquelles François I. se soumit, outre un grand nombre d'autres dont le détail seroit inutile.

Que le Roi de France épouserait la Reine Eléonor Sœur de l'Empereur, à laquelle l'Empereur donneroit deux cens mille écus d'or en dot.

Que François seroit mis en liberté le 10. de Mars, & que le même jour, il donneroit ses deux Fils à l'Empereur en ôtage.

Qu'il payeroit deux millions d'écus d'or pour sa rançon.

Qu'il céderoit le Duché de Bourgogne à l'Empereur, en toute Souveraineté.

Qu'il se désisteroit de l'hommage que l'Empereur lui devoit pour la Flandre & pour l'Artois.

Qu'il lui céderoit toutes les prétentions qu'il pouvoit avoir sur Naples, Milan, Genes, Ath, Tournai, Lisle, & Hesdin.

Qu'il porteroit Henri d'Albret à céder le Royaume de Navarre à l'Empereur, ou que, du moins, il ne lui donneroit aucun secours.

Que, dans quarante jours, il remettroit le Duc de Bourbon & tous ceux qui avoient suivi son parti, en possession de tous leurs biens.

Qu'il rétablirait Philibert de Châlons Prince d'Orange, & Michel Antoine de Saluces, dans leurs Principautés.

Qu'il ne donneroit aucune sorte d'assistance au Duc de Gueldre, & qu'après la mort de ce Prince, il feroit tout son possible pour faire tomber ses Places entre les mains de l'Empereur.

Qu'il payeroit au Roi d'Angleterre cinq cens mille écus que l'Empereur lui devoit.

Que, quand l'Empereur voudroit aller en Italie pour y recevoir la Couronne Impériale, il lui prêteroit douze Galères, quatre grands Vaisseaux, & une Armée de Terre, ou deux cens mille écus, à la place de cette Armée.

Enfin, il promettoit, sur sa foi, & en parole de Prince, qu'il exécuteroit

HENRI
VIII.
1526.
te sorte de
condition, à
moins que
Sforze ne
soit rétabli.

L'Empe-
reur se dé-
termine à
la Paix.

Traité de
Madrid.
14. Janv.
Act. Publ.
Tom. XIV.
pag. 308.

HENRI
VIII.
1526.

Situation
des affaires
de l'Empe-
reur au
tems du
Traité de
Madrid.

tous ces Articles , ou qu'en cas d'inexécution , il retourneroit en Espagne pour se remettre entre les mains de l'Empereur.

Si François ne s'étoit pas tant hâté d'offrir le Duché de Bourgogne , il se feroit , selon les apparences , épargné beaucoup de chagrins , & auroit évité des reproches qui n'intéresserent pas peu son honneur. Dans le tems que le Traité de Madrid se conclut , Charles se trouvoit dans de très-grands embarras. Outre ceux dont j'ai parlé , il sçavoit que les Princes & les Villes libres d'Allemagne , qui avoient embrassé la doctrine de Luther , commençoient à prendre des mesures pour se mettre à couvert des maux dont on les menaçoit tous les jours. A cela se joignoit encore la crainte d'une invasion des Turcs en Hongrie , à laquelle l'Empereur se trouvoit fort intéressé , à cause du voisinage de l'Autriche. Ainsi , selon toutes les apparences , si François I. ne se fût pas tant précipité , l'Empereur se feroit plutôt relâché sur la Bourgogne , que de s'exposer au risque d'avoir à faire à tant d'ennemis à la fois. C'étoient-là les véritables raisons qui l'obligèrent à hâter la conclusion du Traité de Madrid , contre les instances & les oppositions de plusieurs de son Conseil , qui lui représentoient , qu'infailiblement on lui manqueroit de parole. Son Chancelier même refusa de le signer : mais comme il croyoit avoir de puissantes raisons pour hazarder ce coup , il voulut absolument conclurre , dans la persuasion où il étoit , que c'étoit le seul moyen pour prévenir la Ligue contre lui. En tout cas , il espéroit que , tout au plus , il en seroit quitte pour rétablir Sforze à Milan ; ce que pourtant il n'avoit dessein de faire qu'à la dernière extrémité. Cependant , pour avoir voulu se tenir trop ferme sur cet Article , il rendit toutes ces mesures inutiles ; il perdit son prisonnier ; il n'obtint point la Bourgogne ; il ne prévint pas la Ligue ; enfin , après avoir soutenu beaucoup d'assauts , il se vit obligé de se défaire du Duché de Milan , comme on le verra dans la suite. Mais quel est le Prince , pour si habile qu'il soit , qui puisse prévoir toutes les suites de sa propre politique ? Dans le tems que Charles-Quint signa le Traité de Madrid , il crut faire un coup très-avantageux. En effet , François I. auroit acheté assez chèrement sa liberté , si , en signant ce même Traité , il avoit eu intention de l'observer de bonne foi. Mais il n'est que trop évident , que , dans le même-tems qu'il donnoit sa parole , il avoit dessein d'y manquer , puisqu'il n'eut pas plutôt le pied dans son Royaume , qu'il refusa de ratifier le Traité. L'Empereur s'étoit si peu attendu à cela , qu'immédiatement après la conclusion de la Paix , il écrivit au Pape , qu'encore qu'il eût promis de rétablir Sforze à Milan , ce n'étoit pourtant qu'à condition que ce Prince se justifieroit du crime de félonie & de léze-Majesté dont il étoit accusé. Il ajoutoit , que , puisque les Princes d'Italie souhaitoient qu'il ne donnât pas le Duché de Milan à l'Archiduc Ferdinand son Frere , il en feroit présent au Duc de Bourbon , en cas que Sforze fût trouvé coupable. Clément VII. ayant été informé des conditions du Traité de Madrid , jugea d'abord que François ne les avoit acceptées que pour se tirer de prison , & qu'il ne les observeroit pas. Dans cette pensée , il insista toujours sur le rétablissement de Sforze sans condition , voulant , avant que de s'engager avec l'Empereur , attendre ce que feroit le Roi de France. Le Sénat de Venise , se trouvant dans la même disposition , ne contribua pas peu à y entretenir le Pape.

L'Empe-
reur ajoute
une nouvel-
le condi-
tion par
rapport à
Sforze.

Guicciardin.
Le Pape ju-
ge que Fran-
çois I. n'ob-
servera pas
le Traité de
Madrid.
Il insiste sur
le rétablisse-
ment de
Sforze.

François I.

Ce que ces fins Politiques avoient prévu , arriva. François I. n'eut pas plu-
tôt

tôt mis le pied dans ses Etats, qu'il monta sur un Cheval Turc, & se rendit à toute bride à Saint Jean de Luz, d'où il alla le lendemain à Bayonne. Le dix-septième de Mars, il signa des Obligations en faveur du Roi d'Angleterre pour les sommes auxquelles la Régente sa Mere l'avoit engagé. Pour le dire en passant, les Historiens mettent la délivrance de ce Prince au dix-huitième de Mars, & cependant ces Actes se trouvent dattez de Bayonne le dix-septième du même mois. Lorsqu'il fut arrivé à Bayonne, Lanoy, qui l'accompagnait en qualité d'Ambassadeur, le pria de ratifier le Traité de Madrid. Mais le Roi lui répondit qu'ayant fait dans ce Traité une démarche au dessus du pouvoir d'un Roi de France, en cédant le Duché de Bourgogne à l'Empereur, il falloit procéder à l'exécution par des moyens doux, & travailler à obtenir le consentement des Bourguignons, & l'approbation du reste de ses Sujets : Que néanmoins son intention étoit d'exécuter le Traité ; mais qu'il avoit besoin d'un peu de tems pour s'y préparer. Cette réponse pouvoit déjà faire comprendre à l'Ambassadeur ce que le Roi avoit dans l'ame. Il ne laissa pourtant pas de le suivre à Bourdeaux, où le premier soin du Roi fut de ratifier le Traité conclu à Moore avec le Roi d'Angleterre. De Bourdeaux il se rendit à Cognac, où il séjourna quelque tems, ayant toujours à sa suite le Viceroy de Naples, qui le pressoit, de tems en tems, de ratifier & d'exécuter le Traité de Madrid, ou de retourner en Espagne comme il s'y étoit engagé par serment. A cela le Roi opposoit, pour s'en exempter, trois raisons auxquelles l'Ambassadeur n'avoit garde d'acquiescer. La première étoit qu'il n'avoit pas été en son pouvoir de céder la Bourgogne, parceque les Rois de France n'étant qu'usufruitiers de leurs Etats, il ne leur étoit pas permis d'en aliéner aucune partie. La seconde, qu'il avoit été forcé à signer le Traité de Madrid. La troisième, que, par le serment qu'il avoit fait à son Sacre, il s'étoit engagé à n'aliéner aucune partie de son Royaume, & que ce serment rendoit invalide celui qu'il avoit fait à Madrid. L'Ambassadeur répondit à la première, qu'en supposant qu'il ne pouvoit aliéner aucune Province de ses Etats, cela ne pouvoit s'entendre des acquisitions faites injustement par la Couronne de France, telle qu'étoit celle du Duché de Bourgogne. Il répondit à la seconde, qu'on lui avoit laissé le choix ou de demeurer dans l'état où il se trouvoit par le sort de la guerre, & par la volonté de Dieu, ou d'en sortir par un Traité ; qu'il l'avoit même sollicité, & qu'il étoit difficile de comprendre en quoi consistoit la contrainte dont il se plaignoit. Il dit sur la troisième, que, quand le Roi avoit juré le Traité de Madrid, il n'avoit pas ignoré le serment qu'il avoit fait à son Sacre, & qu'apparemment, il n'avoit pas cru le second contraire au premier ; que s'il en étoit autrement, on auroit sujet de croire qu'il avoit eu dessein d'abuser de la facilité de l'Empereur. Sans examiner ici, ni les raisons du Roi ni les réponses de l'Ambassadeur, il suffit de dire en un mot que ce Prince avoit déjà pris son parti.

Le Pape, les Vénitiens, & le Duc de Milan, ayant bien prévu, que François feroit difficulté d'exécuter le Traité de Madrid, s'étoient hâtez de lui envoyer des Ambassadeurs qui le trouverent à Cognac. Ils y furent reçus avec beaucoup de caresses, & d'abord, le Roi entra en négociation avec eux, pour conclure une Ligue contre l'Empereur. Cette Ligue se conclut effectivement à Cognac, le 17. de Mai, entre le Pape, le Roi de France,

HENRI
VIII.
1526.
arrive dans
son Royaume.

Lanoy le
prie de ratifier le Traité de Madrid.
Il répond en balaissant.

Il ratifie le
Traité de
Moore.

Att. Publ.
Tom. XIV.
pag. 135.

Lanoy le
presse.

Guicciardin.
Mézerai.

Le Roi allégué plusieurs raisons pour s'en dispenser.

Replique
de Lanoy.

Les Ambassadeurs
du Pape &
de Venise
vont trouver le Roi à
Cognac.

Ligue conclue à
Cognac contre
l'Empereur.

France, &c.

HENRI
VIII.
1526.
Lanoy
somme en-
core le Roi
qui répond
nettement,
qu'il ne
peut point
exécuter le
Traité.

Il offre à
l'Empereur
deux mil-
lions d'or
pour la
Bourgogne.

L'Empe-
reur ne veut
rien céder.

La Ligue
se publie.

François
n'a pour but
que d'inti-
mider l'Em-
pereur.

Les Ar-
mées du Pa-
pe & des
Vénitiens se
mettent en
Campagne
sous le Duc
d'Urbain qui
agit molle-
ment.
Guicciardin.

France, le Duc de Milan & les Vénitiens : mais elle ne fut publiée qu'un mois après, François prétendant qu'il ne pouvoit la ratifier, qu'après avoir vu les ratifications des autres Alliez. Le Viceroy de Naples, en ayant reçu quelque avis, somma le Roi, pour la dernière fois, d'exécuter le Traité de Madrid. Alors François répondit sans détour, qu'il n'étoit pas en son pouvoir de céder la Bourgogne, quoiqu'il s'y fût engagé. Mais que, pour lui faire voir, qu'il souhaitoit de vivre en bonne intelligence avec l'Empereur son Maître, il offroit de lui donner deux millions d'écus d'or, comme un équivalent pour la Bourgogne, & d'observer ponctuellement le reste du Traité.

Ainsi les mesures de l'Empereur se trouverent entièrement rompues. Il n'avoit plus le Roi de France entre ses mains, & il ne se trouvoit pourtant pas moins engagé à soutenir les efforts de la Ligue qui venoit de se conclure contre lui, sans parler du Roi d'Angleterre qui, vrai-séemblablement, agiroit tôt ou tard offensivement. Toute sa ressource consistoit en ce qu'il avoit en ôtage les deux Fils du Roi de France. Mais l'embarras où il se trouvoit ne fut pas capable de le porter à plier en cette occasion. Il aimait mieux hasarder toutes choses, que de consentir à la moindre altération du Traité de Madrid. Sa résolution ayant été notifiée à François I, la Ligue fut publiée à Cognac, le 11. de Juin. Deux choses contribuerent à hâter la conclusion de cette Ligue. La première, que le Château de Milan assiégé par les Impériaux, étant fort pressé, avoit besoin d'un prompt secours, & que le Pape & les Vénitiens n'osoient mettre leurs Troupes en Campagne, avant que de s'être assurés de la Ligue avec la France. La seconde, que le Roi de France ayant dessein d'offrir à l'Empereur deux millions d'écus au lieu de la Bourgogne, il jugeoit que cette offre feroit plus d'effet après la conclusion de la Ligue. Il est certain que c'étoit là son unique but, & que, si son offre avoit été acceptée, il n'auroit jamais ratifié la Ligue de Cognac. Depuis même que cette Ligue fut publiée, ni lui-même, ni le Roi d'Angleterre, ne firent jamais aucun effort considérable contre l'Empereur, leur dessein n'étant que de l'intimider, & d'obtenir par-là la restitution des deux ôtages, à des conditions raisonnables. Ainsi, pour cette fois, les Italiens furent les duppes de François & des Anglois. Cela mérite bien d'être remarqué, comme une chose extrêmement rare. Cependant François & Henri, pour continuer leur jeu, firent un nouveau Traité, par lequel ils s'engagerent à ne faire jamais la paix avec l'Empereur, à moins qu'il ne rendît les ôtages, & qu'il payât à Henri ce qu'il lui devoit. Mais ce Traité ne les engageoit pas à prendre les armes pour se procurer réciproquement la satisfaction qu'ils prétendoient.

Le Pape & les Vénitiens, comptant sur les secours de France & d'Angleterre, mirent leurs Troupes en Campagne sous le commandement du Duc d'Urbain, qui laissa prendre le Château de Milan, & fit échoier une entreprise sur Genes, faute d'envoyer aux Alliez un secours de quinze-cens hommes. Guicciardin insinua, en plus d'un endroit, que ce Général n'agissoit que mollement contre l'Empereur qui étoit extrêmement foible en Italie, & que le Duc de Bourbon, qui étoit retourné à Milan, auroit été infailliblement contraint d'abandonner cette Ville, s'il eût été un peu pressé.

Pendant

Pendant que le Duc d'Urbain favorisoit indirectement l'Empereur, le Duc de Sefso Ambassadeur d'Espagne à Rome, & Hugues de Moncade qui commandoit à Naples en l'absence du Viceroy, suppléoit par d'autres moyens à la foiblesse des Impériaux. C'étoit en incitant les Colonnes à faire la Guerre au Pape, pendant que ses Troupes étoient dans le Duché de Milan. Cette Guerre imprévûe, que le Pape ne pouvoit attribuer qu'aux sollicitations de l'Empereur ou de ses Ministres, lui fit prendre la résolution de faire venir dans le Royaume de Naples l'Armée que le Duc d'Urbain commandoit dans le Milanois, & il obtint pour cela le consentement des Vénitiens. Mais le Duc de Sefso, pour éviter l'invasion dont le Royaume de Naples étoit menacé, fit en sorte que les Colonnes donnerent au Pape toute la satisfaction qu'il souhaita. L'accommodement se conclut à Rome le 22. d'Août, & le Duc d'Urbain fut contremandé.

Mais environ un mois après, lorsque le Pape s'y attendoit le moins, les Colonnes, ayant assemblé cinq ou six mille hommes, entrèrent dans Rome la nuit du 19. au 20. de Septembre, & causerent une telle alarme au Pontife, qu'il se retira tout épouvanté dans le Château Saint Ange. Comme il n'étoit pas trop en sûreté dans cette Forteresse, où il n'avoit rien de ce qui étoit nécessaire pour soutenir un Siège, Moncade alla le trouver, & après lui avoir représenté le danger où il se trouvoit, & que d'ailleurs Rome alloit être saccagée, il lui persuada de faire avec l'Empereur une Trêve séparée pour quatre mois. C'étoit plus qu'il n'en falloit à l'Empereur qui avoit déjà donné ses ordres pour faire des levées en Allemagne, & qui étoit sur le point de renvoyer Lanoy à Naples avec un bon Corps de Troupes Espagnoles. Dès que la Trêve fut signée, les Troupes du Pape qui servoient sous le Duc d'Urbain, furent rappelées à Rome.

Cependant le Pape étoit extraordinairement surpris de la lenteur de François I. qui, quoique principal Auteur de la Ligue, ne faisoit encore aucun effort pour obliger l'Empereur à lui rendre ses Enfants. L'indolence du Roi d'Angleterre ne le surprenoit pas moins, parce qu'ignorant que la Ligue conclue à Moore n'étoit que défensive, il s'étoit imaginé que les deux Rois devoient attaquer l'Empereur avec toutes leurs forces. Ainsi, afin de les réveiller en leur causant quelque jalousie, il déclara qu'il avoit dessein d'aller en Espagne, pour conférer avec l'Empereur, & pour concerter avec lui les moyens de procurer la Paix à l'Europe. Cette déclaration intrigua beaucoup les Ambassadeurs de France & d'Angleterre. Ils craignoient qu'il n'y eût quelque mystère caché dans un voyage si extraordinaire, & dans cette pensée ils firent tous leurs efforts pour en détourner le Pape. Mais Henri se servit d'un moyen plus efficace, en lui faisant un présent de trente mille Ducats, qui rompit absolument le dessein prétendu de ce voyage.

Peu de tems après, Clément VII. rompit l'accord qu'il avoit fait avec les Colonnes, & se servant des Troupes qu'il avoit fait venir à Rome, il les fit marcher dans leurs Terres, après les avoir excommuniées, & avoir privé *Pompée Colonne* de la Dignité de Cardinal. Il soutenoit que le Traité qu'il avoit fait avec eux étoit nul, parce qu'il y avoit été forcé. Par-là, il justifioit, en quelque maniere, la conduite de François I, à qui, sur ce même

HENRI
VIII.
1526.
Les Colon-
nes font la
Guerre au
Pape.

Ils se sou-
mettent.

Ils entrent
dans Rome
à l'impro-
viste.
Le Pape
se retire au
Château
S. Ange.

Trêve en-
tre le Pape
& l'Empe-
reur.

Clément
VII. feint
de vouloir
aller en Es-
pagne.

Henri lui
fait un pré-
sent.

Le Pape
rompt l'ac-
cord avec
les Colon-
nes.

HENRI
VIII.

1526.

Le Baron
de Fronds-
perg mar-
che en Ita-
lie.

Le Duc
d'Urbain
quitte le
blocus de
Milan.

François I.
néglige les
affaires
d'Italie.

Le Duc de
Bourbon est
embarrassé
faute d'ar-
gent.

Lanoy ar-
rive à Na-
ples.

Il amuse
le Pape.

François I.
trompe le
Pape & les
Vénitiens,

me prétexte , il avoit accordé une dispense du Serment qu'il avoit fait à Madrid.

Pendant que ces choses se passaient à Rome , le Baron de Frondsperg marchait d'Allemagne vers l'Italie , avec une Armée de treize ou quatorze mille hommes qu'il avoit levés pour le service de l'Empereur. A cette nouvelle , le Duc d'Urbain , qui tenoit le Duc de Bourbon comme assiégé dans Milan , quitta le voisinage de cette Ville , sous prétexte d'aller s'opposer au passage des Allemands. Cependant le Pape ne se trouvoit pas peu embarrassé. La Trêve devoit bien-tôt expirer. Frondsperg marchait pour se rendre en Italie , & le Viceroy de Naples étoit déjà dans l'Isle de Corse , amenant à Naples un grand renfort d'Espagnols. Pendant ce tems-là , le Roi de France ne faisoit aucun préparatif pour soutenir ses Alliez , & le Roi d'Angleterre ne faisoit pas paroître plus d'activité. Cependant Frondsperg , continuant toujours sa marche , arriva dans le Mantouan , où le Prince d'Orange alla le joindre pour servir sous lui en qualité de Volontaire. Ensuite , vers le milieu du mois de Décembre , il se rendit sur les Frontières du Milanois , sans que le Duc d'Urbain pût , ou voulût s'opposer à sa marche. Ce fut-là qu'il attendit le Duc de Bourbon qui devoit le venir joindre ; mais qui n'étoit pas encore en état d'exécuter ce dessein. La difficulté venoit de ce qu'il n'avoit point d'argent pour payer ses Troupes qui refusoient absolument de sortir de la Ville avant que d'avoir reçu les arrérages qui leur étoient dûs , & qui menaçoient même de la mettre à sac. Il n'y eut point d'autre moyen pour les empêcher d'exécuter leur menace , que de prendre l'argenterie qui se trouva dans les Eglises. Cela servit à payer une partie de ce qui étoit dû aux Troupes qui n'avoient presque rien reçu depuis la Bataille de Pavie , tant l'Empereur s'étoit trouvé dépourvu d'argent. Le Duc de Bourbon se servit encore d'un autre moyen pour augmenter ses finances. C'est de faire condamner à mort le Chancelier Moron , qui , pour racheter sa vie , lui donna vingt-cinq-mille Ducats. Dans la suite il devint un de ses principaux Conseillers.

Pendant que le Duc de Bourbon étoit occupé à chercher de l'argent , Lanoy , qui étoit arrivé à Naples avec un Corps de Troupes Espagnoles , amusoit le Pape par des négociations qui ne tendoient qu'à l'empêcher de prendre des mesures certaines , en lui faisant espérer un prompt accommodement avec l'Empereur. Cette espérance se trouvoit pourtant de plus en plus éloignée , depuis que le Frondsperg étoit arrivé en Italie. Pendant que Milan avoit été en danger , l'Empereur avoit fait entendre au Pape , que s'il souhaitoit que François Sforze fut jugé , ce n'étoit que pour sauver l'honneur de l'Empire , & qu'il donneroit aux Juges des ordres secrets de le déclarer innocent. Mais depuis l'arrivée des Allemands , il demandoit une réparation en argent si considérable , que Sforze n'étoit nullement en état de fournir la somme qui lui étoit demandée. C'est pourquoi l'Empereur prétendoit que le Pape , les Vénitiens & les Florentins fussent ses cautions.

Le Pape & les Vénitiens avoient espéré qu'immédiatement après la conclusion de la Ligue de Cognac , François I. enverroit une puissante Armée en Italie , & qu'avec le Roi d'Angleterre , il feroit une grande diversion sur les

les Frontieres d'Espagne & des Païs-Bas. Mais , comme on vient de le voir, ils s'étoient trouvez bien loin de leur compte. François n'avoit conclu cette Ligue que pour faire peur à son ennemi , & dans l'espérance qu'elle lui feroit accepter l'équivalent qu'il lui proposoit. Il vouloit éviter la Guerre, & même il se croyoit si assuré d'y réussir par ce moyen , qu'il n'avoit fait avec le Roi d'Angleterre aucun Traité qui les obligeât à prendre les armes, à moins qu'ils ne fussent attaquez. Ainsi Henri , sçachant qu'elles étoient les dispositions du Roi de France , n'avoit garde d'aller plus vîte que lui. Des Courriers & des Envoyez du Pape & de Vénise arrivoient fréquemment aux deux Cours, pour les solliciter à la Guerre ; mais c'étoit inutilement. Au contraire, après même que le Pape & les Vénitiens eurent solennellement déclaré la Guerre à l'Empereur , François lui envoya l'Archevêque de Bourdeaux , pour lui faire encore la même offre de deux millions d'écus d'or au lieu du Duché de Bourgogne. Mais l'Empereur la rejeta hautement , & chargea l'Ambassadeur de dire à son Maître , qu'il avoit agi *lâchement* & *méchamment* , & qu'il n'auroit pas dû oublier la dernière conversation qu'ils avoient eue ensemble. Apparemment, l'Ambassadeur ne jugea pas à propos de s'acquitter d'une commission si désagréable. Cela causa dans la suite un mal-entendu , qui ne fut pas favorable au Roi de France.

HENRI
VIII.
1526.

qui le solli-
citant inuti-
lement,

L'Empe-
reur le trai-
te de lâche.

Pendant que l'Italie , la France , & l'Espagne étoient dans l'agitation , Henri vivoit tranquille dans son Royaume , & le Cardinal son Favori ne pensoit qu'à son Collège d'Oxford , pour lequel il obtenoit sans cesse de nouvelles concessions du Pape & du Roi. Le premier n'osoit lui rien refuser dans une conjoncture où il croyoit avoir lui-même besoin de son crédit , pour porter le Roi son Maître à la Guerre , & Henri étoit toujours disposé à lui donner des marques de son affection , en autorisant tout ce qui lui étoit accordé par le Pape. Cette disposition du Pape & du Roi fut fatale à divers petits Monasteres que le Cardinal fit supprimer pour en employer les revenus à son Collège.

Le Card-
nal Wolfey
obtient des
graces pour
son Collège.
Act. Publ.
Tom. XIV.
p. 156. 158.

Depuis que la Ligue de Cognac avoit été publiée , le Pape & les Vénitiens avoient fait des efforts continuels pour engager Henri non seulement à s'y joindre , mais encore à s'en déclarer Protecteur. Il est aisé de juger dans quelle vûe ils vouloient lui déferer cet honneur. Ils espéroient de le trouver tel qu'il avoit été autrefois , toujours prompt à donner dans tous les pièges qu'on vouloit lui tendre , & à prodiguer son argent pour les affaires d'autrui. On voit , dans le Recueil des Actes Publics , diverses Lettres de créance pour des Ambassadeurs de Venise adressées au Roi , à la Reine , & au Cardinal , apparemment , pour solliciter le Roi à entrer dans cette Ligue. On y voit encore une Commission de Clément VII. à *Hubert Cambara* & à *Jean-Baptiste Sanga* pour traiter avec Henri. Dans cette Commission le Pontife disoit , que les conjonctures du tems ayant obligé les Alliez à conclurre une Ligue sans la participation du Roi d'Angleterre , ils étoient pourtant convenus , qu'il en seroit déclaré Protecteur. C'est pourquoi il donnoit pouvoir à ses deux Envoyez de traiter avec ce Monarque , pour le faire entrer dans la Ligue , d'en changer , ou altérer les Articles , selon qu'ils en conviendroient avec lui , même de l'annuller entièrement , s'il étoit

Efforts du
Pape pour
faire entrer
Henri dans
la Ligue de
Cognac.

Ibid. p. 187.
Août.

HENRI
VIII.
1526.

jugé nécessaire, & d'en conclurre une nouvelle. De plus, il leur donnoit pouvoir de convenir avec lui, de la pension qui devoit lui être adjugée comme Protecteur de la Ligue, s'il vouloit bien en accepter le titre. Mais cette pension, selon qu'on l'apprend d'ailleurs, devoit être prise sur le Duché de Milan & sur le Royaume de Naples, après qu'on en auroit fait la conquête. Ainsi, sur l'espérance d'une pension imaginaire, le Pape prétendoit engager Henri à déclarer la Guerre à l'Empereur, & par conséquent à des dépenses très-réelles. Mais pour cette fois, Henri ne voulut pas être la dupe. Il sçavoit par expérience ce que c'étoit que de s'engager avec les Papes, pour les affaires d'Italie.

Bataille de
Mohats en
Hongrie.
18. Août.

Ce fut dans cette année, que se donna la fameuse Bataille de Mohats en Hongrie, entre Loüis Roi de ce Pais-là, & Soliman Empereur des Turcs. Loüis perdit la Bataille, & se noya dans un marais. La mort de ce Prince fut une nouvelle source de maux qui affligerent la Hongrie. Ferdinand d'Autriche Frere de l'Empereur, qui avoit épousé *Anne* sœur de Loüis, prétendit à la Couronne de ce Royaume, & il eut pour Competiteur, *Jean Sepus* Vainqueur de Transilvanie. Ils furent tous deux élus par deux différens partis. Mais Jean se mit sous la protection de Soliman, qui le fit Couronner à Bude, pendant que Ferdinand prenoit des mesures pour faire valoir son droit.

Affaires
d'Ecosse.

Les affaires d'Ecosse demeuroient toujours dans la même situation, excepté que, dans le cours de cette année, la faction de la Reine & du Comte d'Aran ou d'Hamilton fit une tentative pour enlever la personne du Roi au Comte d'Angus. Mais ce coup ayant manqué, le Comte se vengea sévèrement de ceux qui l'avoient entrepris.

1527.
François I.
& Henri
trompent
les espéran-
ces du Pape
& des Vénitiens.

Le Pape & les Vénitiens ne s'étoient engagez à commencer la Guerre en Italie, que dans l'espérance que François I. y enverroit une puissante armée, & que le Roi d'Angleterre feroit une diversion du côté des Pais-Bas, ou que du moins, à son ordinaire, il fourniroit de l'argent pour entretenir la Guerre. La facilité avec laquelle il s'étoit laissé amuser dans les Guerres précédentes, faisoit qu'en comptoit sur son argent, comme sur un secours assuré, quoi qu'en faisant la Paix ou la Trêve, on n'eût jamais pensé à ses intérêts. Mais le tems étoit changé. Henri, devenu plus sage par l'expérience, n'étoit plus d'humeur de fournir de l'argent pour faire les affaires d'autrui. D'ailleurs, les trésors que le Roi son Pere lui avoit laissés étant depuis long-tems épuisés, il ne pouvoit recouvrer de l'argent que par le moyen du Parlement qui formoit toujours des difficultez, ou qui faisoit acheter ses secours par quelques graces extraordinaires. Ainsi François I. ne voyant pas en lui les mêmes dispositions qu'il y avoit trouvées autrefois, craignoit de s'engager trop loin, avant que d'être assuré de son secours. Il comprenoit bien qu'il n'étoit plus disposé à seconder l'Empereur, comme il l'avoit été auparavant. Mais cela ne suffisoit pas. Il falloit encore l'engager à se joindre à la Ligue d'Italie, sans quoi toute la dépense de la Guerre ne pouvoit manquer de tomber sur la France, qui se trouvoit pourtant épuisée d'hommes, d'argent, & de Généraux. Par cette raison, son but étoit de porter l'Empereur, par la crainte de cette Ligue, à recevoir l'équivalent qu'il lui offroit pour la Bourgogne, & d'entretenir seulement la Guerre en Italie, en attendant que ce Prince eût pris sa résolution, ou que le Roi d'Angleterre se fût

fût entièrement engagé. Dans cette vûë , il faisoit de grandes promesses au Pape & aux Vénitiens , pour les empêcher des'impatienter ; mais il les exécutoit mal. Un Petit Corps de troupes levées en Italie , sous le commandement du Marquis de Saluces , étoit jusqu'alors tout ce qu'il contribuoit pour cette Ligue dont il étoit lui-même l'Auteur & le Chef. Cependant le Pape étoit dans une extrême inquiétude , en voyant la lenteur ou plutôt la froideur des deux Monarques sur lesquels il avoit compté. Véritablement il n'avoit pas lieu de se plaindre de Henri qui ne lui avoit rien promis , & néanmoins il ne laissoit pas de le solliciter fortement à prendre en main la défense del'Eglise , comme si l'Eglise n'avoit pu subsister si l'Empereur demeuroit maître de Milan. Mais il n'en recevoit que des réponses générales , Henri n'étant pas d'humeur à s'engager dans les affaires d'Italie , où il n'y avoit rien à gagner pour lui. Pendant ce tems-là , le Pape faisoit des dépenses qui le jettoient dans de très-grands embarras. C'étoit pour cela qu'il entretenoit , avec le Viceroi de Naples , une négociation secrète , en vûë de la presser ou de la retarder , selon les démarches des Rois de France & d'Angleterre. En cela il agissoit selon son véritable naturel qui lui faisoit regarder comme la plus sûre maxime de la politique , d'avoir toujours deux cordes à son arc. Mais il fut toujours assez malheureux , pour ne tirer de ses artifices , que des succès contraires à ses espérances. Comme son unique but n'étoit que d'empêcher l'Empereur de garder le Duché de Milan , c'étoit dans cette vûë qu'il vouloit que les Rois de France & d'Angleterre fissent des efforts considérables ; après quoi , il ne se seroit pas fait un scrupule de les abandonner , pourvu que l'Empereur l'eût satisfait sur cet Article. François I , n'étoit pas dans une meilleure disposition à l'égard de ses Alliez. Son but étoit de tirer ses enfans d'Espagne ; & s'il avoit pû réussir en traitant seul avec l'Empereur , il se seroit mis peu en peine des intérêts du Pape & des Vénitiens. Quant à la République de Venise , il étoit d'une très-grande importance pour elle , que l'Empereur ne demeurât pas maître du Milanois , & les dépenses qu'elle faisoit pour l'empêcher , n'étoient rien au prix du préjudice qu'elle auroit reçu si l'Empereur eût possédé tranquillement ce Duché. Ainsi , en sollicitant toujours les Rois de France & d'Angleterre , elle continuoit la Guerre , quoique mollement , en attendant que ces deux Rois se chargeassent de la plus grande partie des frais. La négociation que le Pape entretenoit toujours avec le Viceroi de Naples fournissoit aux Vénitiens une raison plausible pour ne pas faire de grands efforts , parce qu'ils craignoient que son inconstance ne les rendît inutiles. L'Empereur n'étoit pas moins embarrassé de son côté. Comme il n'avoit que peu d'argent , une Guerre vigoureuse ne pouvoit que l'incommoder beaucoup. Ainsi , voyant que le Roi de France ne faisoit pas de grands efforts , il ne se hâtoit pas d'envoyer de nouveaux secours en Italie , de peur de réveiller l'attention de ses ennemis. D'ailleurs , depuis que Frondsparg y étoit arrivé avec les troupes Allemandes , il se croyoit assez fort pour conserver l'Etat de Milan , ce qui étoit alors son principal but. Telle étoit la disposition de ces Potentats , au commencement de l'année 1527. Il faut voir présentement ce qui se passa en Italie , pendant cette même année , parce que c'est ce qui sert de fondement à tous les événemens dont il sera parlé dans la suite.

HENRI
VIII.
1527.

Clément
VII. entretient
une négociation avec
le Viceroi
de Naples.
Guicciardin.

But du Roi
de France.

Embarras
de l'Empe-
reur.

HENRI
VIII.
1527.

Le Duc de
Bourbon se
trouve sans
argent, &
fort embar-
raffé.

Guicciardini.

Il ne voit
point d'au-
tre ressour-
ce que de
mener l'ar-
mée sur les
terres du
Pape.

Le Duc
d'Urbain le
favorise.

Il va join-
dre Frond-
sparg.

Guerre en-
tre le Pape
& le Vice-
roi de Na-
ples.

Clément
VII. se trou-
ve engagé
à une gran-
de dépense.

François I.
ne lui tient
pas sa pro-
messe.

Henri lui
fait un pré-
sent.

Trêve entre
le Pape & le
Viceroy.

Le Duc de Bourbon se trouvoit dans un embarras inconcevable faute d'argent pour payer ses troupes. Après avoir souvent rançonné les habitans de Milan, il ne voyoit plus aucun moyen d'entretenir plus long-tems son armée, sans s'exposer au risque d'exciter une révolte générale dans cette grande Ville qui étoit réduite au désespoir. D'un autre côté les Allemands que Frondsparg avoit amenez en Italie, n'avoient rien reçu depuis leur enrôlement. Il falloit donc, ou leur donner ce qui leur étoit dû, ou leur fournir de quoi s'en récompenser d'ailleurs, ou se résoudre à voir dissiper cette armée qui faisoit toute la ressource de l'Empereur. Pour la satisfaire, il n'y avoit point d'autre moyen que de la mener dans les Etats de l'Eglise, de Florence; ou de Venise. Mais les Places Vénitiennes étoient trop bien pourvûes, pour pouvoir espérer de faire un grand butin de ce côté-là; d'autant plus que le Duc de Bourbon n'avoit point d'Artillerie. D'ailleurs il y a beaucoup d'apparence qu'il étoit assuré que le Duc d'Urbain ne s'opposeroit point à ses desseins, pourvu qu'il s'éloignât des terres de la République. Ainsi s'étant déterminé à prendre la subsistance de son armée sur les terres du Pape, il laissa sept ou huit mille Allemands à Milan, sous le commandement d'Antoine de Leve, & alla se joindre à Frondsparg dans le Plaisantin, où il s'arrêta quelque tems pour y lever des contributions.

Avant que le Duc de Bourbon partît de Milan, le Viceroy de Naples avoit mené une armée sur les Frontieres de l'Etat de l'Eglise, pour y faire une diversion, & pour obliger le Pape à rappeler ses troupes qu'il avoit renvoyées au Duc d'Urbain, depuis l'expiration de la Trêve. L'approche de cette armée avoit obligé le Pape à lever des troupes pour défendre ses Etats, n'ayant pas jugé à propos de rappeler celles qu'il avoit en Lombardie. Par-là il s'étoit vu engagé à une dépense à laquelle il n'étoit pas accoutumé. Jusqu'alors les Papes avoient trouvé le moyen de faire la Guerre aux dépens d'autrui, & Clément VII. avoit espéré d'en faire de même. Il avoit accordé à François I. une Décime sur le Clergé de France, laquelle il devoit partager avec lui. Outre cela, François s'étoit engagé à fournir quarante mille écus par mois à la Ligue, & vingt-mille au Pape en particulier. Mais de tout cela, il n'avoit encore envoyé que dix-mille écus. Ainsi le Pape se voyoit extraordinairement chargé, sans sçavoir, comment se tirer de cet embarras, puisqu'il ne lui étoit pas moins difficile de recouvrer de l'argent, que dangereux de faire une Paix particulière, dans une semblable conjoncture. Cependant Henri VIII. ayant été informé de ses nécessitez, & craignant qu'il ne se détachât de la Ligue, lui envoya encore trente mille ducats, ce qui aida un peu à le consoler, & à le maintenir dans la résolution de continuer la Guerre.

Il n'est pas nécessaire d'entrer ici dans le détail de cette Guerre entre le Pape & le Viceroy de Naples. Il suffit de remarquer, que, pendant qu'elle duroit encore, le Pape, ayant reçu des avis de la marche du Duc de Bourbon, conclut une Trêve avec le Viceroy. Ce ne fut pas sans de fortes raisons qu'il se résolut à prendre ce parti-là. Non seulement il étoit chargé de l'entretien de deux armées, mais il se voyoit de plus en plus éloigné des espérances qu'il avoit conçûes du côté de la France & d'Angleterre. François I. ne lui tenoit rien de ce qu'il lui avoit promis, & Henri ne témoignoit pas beaucoup d'ardeur pour entrer dans la Ligue. D'un autre côté, les démarches du Duc d'Urbain,

bin, qui commandoit l'Armée des Alliez dans le Milanois, devenoient de jour en jour plus suspects. D'ailleurs, Florence étoit en danger, & le Pape ne se trouvoit pas trop en sûreté dans Rome même. Les conditions de cette Trêve furent :

HENRI
VIII.
1527.

Qu'elle dureroit huit mois : que le Pape payeroit soixante mille ducats à l'armée du Duc de Bourbon, sçavoir, quarante mille le 21. du mois, & le reste huit jours après, que l'Armée Impériale sortiroit des Terres de l'Eglise. La Trêve étant publiée, le Pape licencia toutes ses Troupes, excepté deux mille hommes d'Infanterie, & cent Cavaliers, & désarma les Galeres, avant que de sçavoir les sentimens du Duc de Bourbon qui étoit en pleine marche vers Bologne.

Guicciardin.

Les Troupes du Duc consistoient en cinq cens hommes d'armes, faisant environ deux mille Chevaux, treize ou quatorze mille Allemans, cinq mille Espagnols, deux mille hommes de pied Italiens, & un bon nombre de Chevaux legers de la même Nation. Cette Armée partit des environs de Plaïfance, dans le mois de Février, sans argent, sans vivres, sans Chariots, sans Artillerie, & ne subsistant que par le moyen des contributions qu'elle levoit sur la route. Le Duc n'ayant pû entrer dans Bologne, parce que le Marquis de Saluces s'y étoit jetté avec douze mille hommes, demeura quelque tems dans le Bolonnois où son Armée fit un prodigieux butin. Ce fut-là qu'il apprit la conclusion de la Trêve, à laquelle il ne voulut point consentir, parce que la somme qu'on devoit lui donner n'étoit pas suffisante pour payer ce qui étoit dû à ses Troupes. Cela fut cause que le Viceroi de Naples qui étoit à Rome se rendit à Florence, où le Duc lui envoya un Officier pour conférer avec lui. Comme l'intention du Viceroi étoit de faire accepter la Trêve au Duc de Bourbon, en vûë d'envoyer ensuite l'Armée Impériale dans l'Etat de Venise, il convint avec son Envoyé, que le Duc se retireroit dans cinq jours ; qu'on lui compteroit d'abord quatre-vingt-mille ducats, & soixante mille dans tout le mois de Mai. Le Pape, ayant été informé de cette nouvelle convention, licencia les deux mille hommes qu'il avoit gardez, afin de se décharger de la dépense qu'ils lui causeroient. Mais le Duc de Bourbon, soit qu'il eût voulu tromper le Viceroi, ou qu'il ne fût pas maître de son Armée, après avoir feint de vouloir attaquer Florence, prit tout d'un coup la route de Rome, laissant bien loin derrière lui, l'Armée du Pape & des Vénitiens, qui s'étoit jettée dans Florence.

Marche du
Duc de
Bourbon.

Le Duc refuse la Trêve conclue à Rome.

Le Viceroi fait un nouvel accord avec le Duc.

Le Duc prend tout d'un coup la route de Rome.

Ce fut alors que l'alarme fut grande à Rome. Le Pape se trouvant sans troupes & sans argent, ne sçavoit quel parti prendre. Dans cette extrémité, il commit la garde de Rome & de la sienne propre, à *Renzo de Ceri* qui lui fit espérer qu'avec une Armée qu'il levoit dans Rome même, il mettroit la Ville hors d'état d'être insultée. Le Pape, se confiant aux promesses de ce Général, ne voulut point sortir de Rome pour se mettre en sûreté, ni permettre qu'on transportât rien hors de la Ville.

Embarras du Pape.

Cependant le Duc de Bourbon, continuant sa marche à grandes journées, sans trouver aucun obstacle, arriva devant Rome le 5. de Mai. Le même jour, feignant de vouloir aller à Naples, il envoya un Trompette au Pape pour lui demander passage. Cela lui ayant été refusé, dès le lendemain à la pointe du jour, il approcha du Fauxbourg à la faveur d'un brouillard fort épais,

Le Duc de Bourbon arrive à Rome. Il fait donner un assaut.

HENRI
VIII.
1527.
Il est tué.

La brèche
est forcée.

Le Pape se
retire au-
Château St.
Ange.

Sac de Ro-
me.

Faute des
Alliez.
Guicciardin.

Le Pape ca-
pitule.
6. Juin.

Articles de
la Capitula-
tion.
Guicciardin.

épais, & fit donner un assaut à une brèche qu'on n'avoit pas eu le tems de réparer. Mais dès le commencement de cet assaut, il reçut un coup de mousquet qui lui cassa l'os de la cuisse, dont il mourut sur le champ. Le Prince d'Orange qui se trouvoit tout proche de lui, ayant fait couvrir son corps d'un manteau, fit continuer l'assaut. Enfin, après un combat qui dura environ deux heures, la brèche fut forcée, & les Impériaux entrèrent dans le Fauxbourg. A cette nouvelle, le Pape se retira dans le Château Saint Ange, étant accompagné de treize Cardinaux, des Ambassadeurs qui résidoient auprès de lui, & de quelques autres personnes de distinction. Pendant ce tems-là, les Impériaux étoient occupez à se rendre maître du Tibre, ce qui ne leur fut pas fort difficile, vû la consternation où toute la Ville se trouvoit. Le Pape auroit pû encore sortir du Château Saint Ange, & mettre sa personne en sûreté. Mais par un aveuglement étrange, sur la nouvelle qu'il eut de la mort du Duc de Bourbon, il s'obstina, sans aucune bonne raison, à demeurer dans une Place où il n'avoit ni vivres, ni munitions, ni une Garnison suffisante pour la défendre. Tant d'Historiens ont fait la description du sac de Rome, qu'il n'est pas nécessaire d'en faire le détail. On peut assez comprendre ce que l'avidité du pillage peut faire commettre à des Soldats assez mal disciplinez, tels que l'étoient ceux de cette Armée, & qui même se trouvoient sans Général. Il a plû à quelques Historiens de jetter tout le blâme des excès qui se commirent au sac de Rome, sur les Protestans qui se trouvoient parmi les troupes de Frondsparg. Mais la plupart n'ont pas fait cette distinction, & sont demeurez d'accord, que les Espagnols ne ménageroient pas mieux la Ville sainte que les Allemands.

Si l'Armée des Alliez eût suivi de près les Impériaux, elle auroit pû tomber sur eux, dans le tems qu'ils étoient le plus occupez au pillage, & selon les apparences, elle en auroit eubon marché. Mais, s'il en faut croire Guicciardin, le Duc d'Urbain fit enforte qu'elle n'arriva devant Rome que vers la fin du mois de Mai, & fit naître ensuite tant de difficultez sur le dessein qu'on avoit de tenter le secours du Château Saint Ange, que les Généraux convinrent de laisser le Pontife se tirer d'affaire comme il pourroit. Les Alliez s'étant retirez le 1. de Juin, Clément VII. capitula le 6. après avoir fait venir à Rome le Viceroy de Naples pour traiter avec lui. Mais l'Armée qui avoit élu le Prince d'Orange pour Général, n'ayant pas beaucoup de confiance au Viceroy, ne voulut pas se laisser conduire par ses conseils. Le Pape fut donc obligé de signer avec le Prince d'Orange & tous les principaux Officiers de l'Armée, une Capitulation qui portoit :

Que le Pape payeroit à l'Armée quatre cens mille ducats, sçavoir, cent mille comptant, cinquante mille dans deux jours, & deux cens cinquante mille dans deux mois, en assignant pour cela une imposition sur tout l'Etat de l'Eglise.

Qu'il mettroit entre les mains de l'Empereur le Château Saint Ange, *Civita-Vecchia, Città Castellana, Parme, Plaisance & Modene.*

Que le Pape & les treize Cardinaux qui étoient avec lui demeureroient prisonniers dans le Château St. Ange, jusqu'à ce qu'il y eût cent cinquante mille écus de payé, & qu'ensuite, ils seroient conduits à Naples, ou à *Gaieta*, pour y attendre ce qu'il plairoit à l'Empereur d'ordonner sur leur sujet.

Que

Que le Chevalier *Gregoire Casali* Ambassadeur d'Angleterre, *Renzo de Ceri*, & tous les autres qui s'étoient réfugiés dans le Château, excepté le Pape & les treize Cardinaux, en pourroient sortir, pour aller où ils voudroient.

Que les Colonnes seroient absous de toutes censures.

Que, quand la Pape sortiroit de Rome, il y laisseroit un Légat, & le Tribunal de la Rote.

La Capitulation étant signée, le Capitaine *Alarcon*, qui avoit gardé François I. lorsqu'il étoit prisonnier, entra dans le Château Saint Ange, avec trois Compagnies d'Espagnols, & d'autant d'Allemands, & y garda le Pape & les Cardinaux, avec beaucoup d'exactitude. Pendant la confusion que la prison du Pape causoit, le Duc de Ferrare se rendit maître de *Modene*, les Vénitiens s'emparèrent de *Ravenne* & de *Cervia*, Sigismond Malatesta de *Rimini*, & les Florentins, ayant chassé le Légat du Pape, se remirent en liberté.

Le Pape demeure prisonnier.

Divers changemens.

Quelque-tems après, toutes les troupes qui se trouvoient dans le Royaume de Naples se rendirent à Rome, pour avoir part au butin, & glanèrent tout ce que l'avarice des Espagnols & des Allemands y pouvoit avoir laissé. L'Armée Impériale, qui étoit alors à Rome, consistoit en douze mille Allemands, huit mille Espagnols, & quatre mille Italiens. Mais la peste qui se mit, bien-tôt après, parmi ces Troupes les diminua tellement, qu'on prétend que, quand il fut tems d'agir, il ne s'y trouva pas dix mille hommes en état de se servir de leurs armes. Cependant l'ardeur du pillage faisoit tellement négliger les affaires de l'Empereur, que cette Armée demeura entièrement inutile jusqu'à la fin de l'année, au lieu qu'elle auroit pu prendre Bologne & les Villes de la Romagne, ce qui auroit rendu l'Empereur invincible en Italie. D'ailleurs par cette négligence, elle donna le tems à François I. d'envoyer des Troupes en ce Pais-là, à quoi il n'auroit jamais pensé, si les Généraux de l'Empereur avoient tiré de la prise de Rome, & de la captivité du Pape, les avantages qu'ils pouvoient en attendre naturellement pour le service de leur Maître. Il est tems présentement de parler des affaires d'Angleterre, dont le récit a été interrompu par celui des événemens arrivés pendant cette année en Italie, parce qu'il étoit absolument nécessaire pour l'intelligence de ce qui sera dit dans la suite.

L'Armée Impériale devient inutile.

Depuis que François I. avoit refusé d'exécuter le Traité de Madrid, il n'avoit point cessé de solliciter Henri à entrer dans la Ligue de Cognac. Mais soit que Henri comprit quel étoit le but de ce Prince, ou qu'il espérât, en gardant des ménagemens avec l'Empereur, de se rendre l'Arbitre de la Paix, il s'étoit tenu dans les bornes de la Ligue défensive, qui avoit été conclue à Moore. Enfin, voyant que, selon les apparences, le Pape & les Vénitiens ne pourroient pas soutenir longtems la Guerre, il craignit que l'Empereur ne se rendît maître de toute l'Italie, & qu'avec cette augmentation de puissance, il ne devînt trop redoutable à l'Europe. En effet, il étoit aisé de comprendre, que, pour lui ôter la supériorité qu'il alloit acquérir sur la France, l'Angleterre se verroit un jour contrainte de faire de plus grands efforts, que ceux qu'il falloit faire pour l'empêcher d'y parvenir. Ces considérations étoient encore fortifiées par les instances du Cardinal Wolsey que François I. avoit pris soin de mettre dans ses intérêts, sans quoi vraisemblablement toutes les

Henri se détermine à faire une Ligue offensive & défensive avec la France.

HENRI
VIII.
1527.

Divers Trai-
tez.

30. Avril.
Aff. Publ.
T. XIV. pag.
195. &c

1. Traité.

raisons auroient été inutiles. Ainsi dès la fin de l'année précédente, Henri avoit envoyé à Paris le Chevalier Guillaume Fitz-Williams pour faire sçavoir au Roi de France, qu'il étoit disposé à faire une Ligue offensive avec lui, & à lui donner la Princesse Marie sa Fille en Mariage. François I. ayant reçu cette proposition avec joye, cette Négociation fut ébauchée à Paris, par l'Evêque de bath & Wells, Ambassadeur ordinaire d'Angleterre, & par Fitz-Williams. Mais comme il s'y rencontroit diverses difficultez qui dépendoient de la décision du Roi d'Angleterre, François jugea qu'il étoit plus à propos d'envoyer des Ambassadeurs à Londres, pour l'y terminer. Il fit choix pour cela de *Gabriel d'Aigremont*, ou de *Grammont*, Evêque de Tarbe, & du Vicomte de Turenne, auxquels il joignit le Premier Président de Roïen, & le Seigneur de Vaux qui étoient déjà en Angleterre. Ces Ambassadeurs conclurent avec le Cardinal Wolsey nommé Commissaire, pour traiter avec eux, trois Traitez, qui furent signez le 30. d'Avril de cette année 1527, dans le tems que le Duc de Bourbon marchoit à Rome.

Le premier Traité portoit :

Que les deux Rois envoyeroient conjointement des Ambassadeurs à l'Empereur pour lui faire des offres touchant la délivrance des deux Otages, & pour lui demander le payement des sommes qu'il devoit au Roi d'Angleterre.

Que s'il rejettoit ces offres, ou qu'il ne donnât pas réponse positive dans vingt jours, les deux Rois lui déclareroient la Guerre.

Un autre Article de ce Traité contenoit un engagement reciproque, pour le Mariage de François I, ou du Duc d'Orléans son Fils, avec la Princesse Marie, au choix du Roi de France, & sous les conditions dont on conviendrait lorsqu'il en seroit tems. Selon les apparences, ce Traité devoit être rendu public, afin de porter l'Empereur à se désister de ses prétentions sur la Bourgogne, & à se contenter de l'équivalent qui lui étoit offert.

2. Traité.

Le second Traité portoit :

Qu'en cas que l'Empereur rejettât les offres qui lui seroient faites, ou qu'il différât à répondre, tout Commerce seroit défendu avec ses Sujets de la part des deux Rois, en leur donnant pourtant un terme de quarante jours pour retirer leurs effets.

Que les deux Rois Alliez feroient la Guerre à l'Empereur, dans les Pais-Bas, avec une Armée de trente-mille hommes de pied & quinze-cens hommes d'armes, & que les deux tiers de l'Infanterie, & toute la Cavalerie seroient fournis par le Roi de France.

Qu'ils mettroient en Mer une Flotte sur laquelle ils feroient embarquer quinze mille hommes, dont le Roi de France en fourniroit dix-mille.

Que si le Roi de Portugal, ou quelque autre Prince ou Etat prenoient le parti de l'Empereur, ils seroient déclarez ennemis des deux Rois.

Que le Pape & les Vénitiens seroient censez compris dans la Ligue, à condition qu'ils continueroient la Guerre en Italie.

Que le Roi de France feroit ses efforts pour disposer le Roi de Navarre & le Duc de Gueldre à faire la Guerre à l'Empereur.

Que les deux Rois travailleroient conjointement à encourager *Jean Sepus* à faire valoir ses droits sur la Couronne de Hongrie, en cas qu'il n'eût pas dé-

ja fait Alliance avec le Turc, afin de tenir Ferdinand, Frere de l'Empereur, occupé de ce côté-là.

HENRI
VIII.
1527.

Que cette Ligue seroit notifiée aux Princes d'Allemagne, & que les deux Rois travailleroient à faire en sorte, qu'ils ne donnassent aucun secours à l'Empereur.

Letroisième Traité contenoit en substance :

1. Que ce Traité ne dérogeroit en rien à celui de Moore qui demeureroit en sa force.

2. Qu'il y auroit une Paix perpetuelle entre François I. & Henri VIII, & leurs Sujets reciproques.

3. Qu'aucun d'eux ne donneroit ni secours ni conseil à quique ce fût, qui attaqueroit les Etats de l'autre.

4. Henri renonçoit, pour lui & pour ses Successeurs, à tous les droits & à toutes les prétentions qu'il pouvoit avoir sur le Royaume de France, & généralement à tout ce dont François I. étoit actuellement en possession.

5. En compensation de cette cession, François s'engageoit, pour lui & pour ses Successeurs, à payer aux Successeurs de Henri, une pension annuelle & éternelle, de cinquante mille écus tous les ans, payable en deux termes, sçavoir le premier de Mai & le premier de Novembre, & que le paiement de cette pension commenceroit au premier de ces deux termes qui suivroit immédiatement la mort de Henri. A condition néanmoins, que si les deux millions stipulez par le Traité de Moore, n'étoient pas achevez de payer à la mort de Henri, le paiement s'en continueroit à ses Successeurs.

6. De plus, François s'engageoit à livrer annuellement à Henri du sel de Brouage, pour la valeur de quinze mille écus, outre & par dessus les cinquante mille écus de l'Article précédent.

7. Que pour prévenir l'objection qui pourroit se faire dans la suite, qu'un Roi ne peut pas s'engager pour ses Successeurs, les deux Rois feroient en sorte, que ce Traité seroit confirmé par les Etats de leurs Royaumes, & tenu pour Loi perpetuelle & inviolable.

8. Que ce Traité seroit approuvé & confirmé par les Archevêques, Evêques, Princes, Ducs, Comtes, Barons, & autres Grands des deux Royaumes, dont les noms étoient insérez dans cet Article, sous l'hypothèque de tous leurs biens, & par les Parlemens de Paris, de Toulouse, de Rouen, de Bourdeaux, aussi bien que par toutes les Cours de Justice d'Angleterre.

La nouvelle du sac de Rome & de la captivité du Pape étant venuë peu de tems après la conclusion de ces Traitez, les deux Rois trouverent à propos de changer un Article du second, par lequel ils étoient convenus de porter la Guerre dans les Pais-Bas, & de convenir qu'ils agiroient seulement en Italie. Mais, comme le transport des Troupes Angloises en Italie n'auroit pû se faire qu'avec de grandes difficultez, & la perte de beaucoup de tems, ils convinrent que le Roi de France se chargeroit seul de cette Guerre, moyennant une certaine somme que Henri lui devoit fournir par mois, jusqu'à la fin d'Octobre. Ce dernier Traité fut signé le 29. de Mai, environ trois semaines après la prise de Rome.

3. Traité
sur la re-
nonciation
de Henri à
la Couron-
ne de Fran-
ce.

Change-
ment dans
le second
Traité à
cause du sac
de Rome.

En conséquence du premier des trois Traitez du trentième d'Avril, Henri avoit envoyé le Chevalier Pointz en Espagne, pour demander à l'Empereur

Demandes
de Henri à
L'Empe-
reur.

HENRI
VIII.
1527.

que, comme, par leurs Traitez précédens, la Guerre contre la France s'étoit faite à frais communs, il lui donnât la moitié du butin qu'il avoit fait à la bataille de Pavie, & qu'il lui cédât un des ôtages qu'il avoit reçus du Roi de France. Pointz étoit accompagné de *Clarencieux* Roi d'armes, mais *incognito*, afin que celui-ci fût prêt à faire sa charge, quand il en seroit tems. L'Empereur n'eut pas beaucoup de peine à comprendre, que le Roi d'Angleterre ne cherchoit qu'un prétexte de rupture. Mais, comme il avoit intérêt de prolonger le tems, il répondit à l'Ambassadeur, qu'il feroit sçavoir sa réponse au Roi son Maître, par un Exprès.

Lautrec
marche en
Italie.

Pendant que cet Ambassadeur étoit en chemin pour se rendre en Espagne, François & Henri, ayant appris ce qui s'étoit passé en Italie, jugerent à propos que le Cardinal Wolsey allât s'aboucher avec François à Amiens, afin d'y prendre les mesures convenables à la situation des affaires. Peu de tems après, François fit partir Lautrec avec les forces qu'il destinoit pour l'Italie.

Wolsey va
s'aboucher
avec le Roi
de France.

Aff. Publ.
Tom. XIV.
p. 201.

Le Cardinal Wolsey étant parti de la Cour le 3. Juillet, arriva le 11. à Calais, d'où il se rendit à Abbeville, pour y attendre que François fût arrivé à Amiens. Il fut reçu, en entrant dans les Terres de France, avec les mêmes honneurs qu'on auroit pû rendre au Roi d'Angleterre. On trouve dans le Recueil des Actes publics des Lettres Patentes de François I, par lesquelles il donnoit pouvoir au Cardinal, *son grand ami*, de délivrer les prisonniers dans tous les lieux où il passeroit, de quelque crime qu'ils fussent accusez, exceptés les crimes de lèze Majesté, de Rapt, & quelques autres, & de leur accorder leur pardon par ses Lettres Patentes.

Mémoire
de l'Empe-
reur au su-
jet de la
Paix.

Pendant que le Cardinal étoit à Abbeville, il y reçut un Mémoire de l'Empereur, contenant sa réponse aux offres que le Roi de France avoit faites au Viceroi de Naples. On a déjà vû qu'il avoit d'abord rejeté bien loin ces offres, & qu'il n'en avoit pas voulu entendre parler. Mais la situation de ses affaires ayant changé de face, par la Ligue qui s'étoit conclüe entre la France & l'Angleterre, il crut qu'il valoit mieux se tirer d'affaire par une Paix, que de s'exposer à soutenir seul la Guerre contre tant de puissans ennemis. C'étoit donc en vûë de parvenir à la Paix qu'il envoyoit cette Réponse au Cardinal, dans laquelle il croyoit avoir lieu d'espérer, que le Roi de France, & Henri trouveroient leur satisfaction.

Comme ce Mémoire est très-propre à éclaircir l'Histoire de ce tems-là, on ne sera, sans doute, pas fâché, d'en voir ici la substance.

Aff. Publ.,
T. XIV.,
p. 200.,
Myl. Her.,
lett.

Premièrement l'Empereur protestoit, que, par ce qu'il offroit dans ce Mémoire, il ne prétendoit nullement déroger au Traité de Madrid, que dans les points seulement qui s'y trouveroient contraires. Il ajoûtoit ensuite, que, pour ce qui regardoit les ôtages, le Roi de France n'ignoroit pas pour quelle cause ils étoient en Espagne, & qu'il ne tenoit qu'à lui de les en tirer. Ensuite, il exposoit les offres que François I, avoit faites au Viceroi de Naples, contenant les quatre Articles suivans.

Offres du Roi de France faites à l'Empereur.

I. Qu'il exécuteroit le Traité de Madrid, pourvû que François Sforze fût rétabli dans la possession du Duché de Milan.

II. Qu'il

II. Qu'il donneroit à l'Empereur, au lieu de la Bourgogne, deux millions d'or payables ſçavoir, une bonne ſomme comptant, lorſque la Reine *Eléonor* lui ſeroit miſe entre les mains, & le reſte au jour dont on conviendrait, & qu'alors ſes Enfans lui ſeroient rendus. Si mieux n'aimoit l'Empereur, recevoir toute la ſomme à la fois, & lui remettre en même-tems, la Reine & les deux ôtages.

III. Qu'il payeroit au Roi d'Angleterre ce que l'Empereur lui devoit.

IV. Il demandoit que l'Empereur augmentât la dot de la Reine *Eléonor*, à proportion de la ſomme qu'il devoit recevoir, puisſqu'il le pouvoit faire ſans qu'il lui en coûtât rien.

Réponſe de l'Empereur.

L'Empereur répondoit à ces quatre Articles par les huit déclarations ſuivantes :

I. Que ce dont on conviendrait ne portât aucun préjudice au Traité de Madrid, ſinon ſeulement en ce qui ſeroit innové d'un commun accord.

II. Que les droits de l'Empereur ſur la Bourgogne demeuraſſent dans leur entier, tels qu'ils étoient avant le Traité de Madrid.

III. Que tous les Articles du Traité de Madrid, excepté ceux dont il étoit fait mention dans ces offres, demeuraſſent en leur entier.

IV. L'Empereur diſoit dans la quatrième Déclaration, qu'il eſpéroit que le Roi d'Angleterre & le Seigneur Légat ſeroient augmenter la ſomme de deux millions d'or, offerte par le Roi de France. Toutefois, ſi cela ne ſe pouvoit pas, il falloir entendre que cette ſomme étoit outre & par deſſus ce que l'Empereur devoit au Roi d'Angleterre, tant pour les ſommes prêtées que pour l'indemnité à laquelle il ſ'étoit engagé, leſquelles le Roi de France avoit priſes à ſa charge, dans le Traité de Madrid. Outre auſſi la reſtitution des biens de feu Monſieur de Bourbon, étant juſte que ſes Héritiers euſſent part au bénéfice du Traité. Item, que le Roi de France accomplit exactement tous les autres Articles qui étoient à ſa charge, dans le Traité de Madrid, avant que ſes enfans ſortiſſent d'Eſpagne, l'Empereur ne pouvant, après ce qui ſ'étoit paſſé, prendre aucune aſſurance ſi ces ôtages ne demeuroient pas en ſa poiſſance juſqu'à l'entier accompliſſement du Traité.

V. Que conformément au Traité de Madrid, ce qui ſeroit arrêté fût confirmé par les Etats Généraux de France, & approuvé & ratifié par le Parlement. Ou, ſi cela ne ſe pouvoit pas faire par les Etats Généraux : que ce fût du moins, par les Etats particuliers de chaque Province.

VI. L'Empereur déclaroit qu'il ne pouvoit envoyer la Reine ſa ſœur en France, que quand tout ſeroit accompli, & qu'alors, la Reine & les ôtages y ſeroient envoyez enſemble.

VII. Qu'à l'égard du Duc François Sforze, l'Empereur nommeroit des Juges non ſuſpects pour juger ſon affaire, & que ſ'il n'étoit trouvé coupable d'aucun crime pour lequel il méritât d'être privé de ſon Duché, il ſeroit rétabli. Mais ſ'il arrivoit qu'il fût condamné, l'Etat de Milan demeureroit à la diſpoſition de l'Empereur, conformément à la raiſon & à la juſtice.

VIII. Que le Roi d'Angleterre ſeroit garent du Traité qui ſe ſeroit, &

HENRI VIII. 1527. „ que, par des Lettres Patentes, il s'engageroit à secourir, à ses propres dépens, d'un certain nombre de troupes dont on conviendrait, celle des deux Parties qui observeroit le Traité, contre celle qui ne l'observeroit pas.

„ Outre ces huit conditions, que l'Empereur appelloit des Déclarations, il demandoit de plus dans son Mémoire, que le Roi de France le dédommageât des frais auxquels il l'avoit engagé par les Lignes qu'il avoit faites contre lui, & dont il étoit l'unique auteur, donnant pouvoir au Roi d'Angleterre d'en faire l'estimation.

„ Enfin il disoit qu'il ne faisoit aucun doute, que le Roi d'Angleterre, qui sçavoit parfaitement tout ce qui s'étoit passé entre les deux Parties, ne fit augmenter les offres du Roi de France, & que Monsieur le Légat, que l'Empereur regardoit toujours comme son ami, n'y travaillât aussi de tout son pouvoir. Que néanmoins, il étoit si disposé à la paix que si le Roi d'Angleterre souhaitoit qu'il cédât encore plus que ce qui étoit contenu dans ses huit Déclarations précédentes, il feroit plus pour lui que pour aucun Prince qui fût au monde. Qu'il feroit bien aisé que tous les Potentats de l'Europe connussent l'estime singulière qu'il faisoit de son amitié, & lui attribuaissent toute la gloire d'avoir procuré la Paix. Ce Mémoire étoit datté à Valladolid le . . . de Juillet 1527.

Observation sur ce Mémoire.

Si l'on examine de près cette Réponse de l'Empereur, on connoitra manifestement qu'il acceptoit purement & simplement les offres du Roi de France, sous des termes qui marquoient, que c'étoit lui qui donnoit la loi, plutôt qu'il ne la recevoit, & que par ses déclarations, il ne faisoit qu'aller au devant des chicanes qu'on lui pouvoit faire. Quant à ce qu'il demandoit de plus, c'étoit sous de telles restrictions, qu'il paroissoit vouloir s'en tenir à la décision du Roi d'Angleterre, ce qui étoit autant dans une telle conjoncture que s'en départir en le demandant. Il n'y avoit qu'un seul article sur lequel il ne pouvoit se résoudre à plier, sçavoir celui du Duc de Milan. Mais c'étoit un article nouvellement mis en avant par le Roi de France. & qui n'avoit aucune relation au Traité de Madrid, qui ne contenoit rien d'approchant. Néanmoins, il paroissoit assez, que s'il n'eût tenu qu'à cet article pour faire la paix, il l'auroit encore cédé, puisqu'il se réservoir une voye pour s'en tirer avec honneur. C'étoit de faire déclarer Sforze innocent, de la manière qu'il l'avoit lui-même proposé au Pape. Peut-être François I. auroit-il accepté la paix, aux conditions offertes dans ce Mémoire, si l'Empereur avoit pris cette résolution dès le commencement. Mais depuis qu'il avoit fait ces offres au Viceroy de Naples, les affaires avoient beaucoup changé de face en ce qu'il avoit mis entièrement Henri dans ses intérêts, & qu'après la prise de Rome, il étoit à craindre que l'Empereur ne se rendît maître de toute l'Italie. Cependant, il falloit ou accepter, ou refuser ce que l'Empereur offroit, qui n'étoit autre chose que ce que François avoit offert au Viceroy. Mais comme ce n'étoit pas à

Henri envoyer le Mémoire au Roi de France. Réponse de François I. Du Bellay. fol. 1333.

Henri à répondre, puisque cette affaire ne le regardoit qu'indirectement, il se contenta d'envoyer le Mémoire au Roi de France, qui n'ayant plus le même désir de faire la paix, se tira d'affaire de cette manière. Il demanda premièrement, que Sforze fût rétabli sans condition. En second lieu, que ses enfans lui fussent rendus, avant qu'il rappellât ses forces d'Italie, où Lautrec étoit déjà arrivé, offrant de mettre trois cens mille ducats entre les mains du

du Roi d'Angleterre pour sûreté de sa parole. Rien ne marquoit mieux le peu d'envie qu'il avoit alors, d'exécuter le Traité de Madrid, quoi qu'on ne lui demandât que les mêmes conditions qu'il avoit lui-même offertes, un peu après sa délivrance. Il prétendoit, après avoir retiré ses ôtages, se rendre maître de l'exécution du Traité, sous prétexte d'une sûreté de trois cens mille ducats, qu'il offroit de mettre entre les mains d'un Prince qui lui étoit devoüé, & qui, par un Traité particulier, s'étoit engagé à faire de ses intérêts les siens propres. L'Empereur, ne voulant point donner dans un tel piège, offrit de son côté, de mettre une pareille somme entre les mains du Roi d'Angleterre, pour assurance que les ôtages seroient rendus. Mais son offre ayant été rejetée, l'affaire en demeura-là, & on ne pensa plus qu'à la Guerre. Cependant, l'Empereur, voulant faire voir à tout le monde, qu'il ne tenoit pas à lui que la Paix ne se fit, donna aux Ambassadeurs d'Angleterre, du Pape, & des Vénitiens, la même Réponse qu'il avoit envoyée au Cardinal Wolsey. Ils en parurent tous très-satisfaits, & dirent qu'ils ne doutoient pas que leurs Maîtres n'acceptassent la Paix à ces conditions, & ne leur envoyassent des ordres pour la conclurre. Mais ils ne sçavoient pas que les Rois de France & d'Angleterre avoient changé de pensée, & pris de nouvelles résolutions.

Si François I. & le Cardinal Wolsey devoient s'aboucher ensemble à Abbeville, ce n'étoit pas pour chercher les moyens de faire la Paix, mais plutôt pour prendre des mesures, dans la supposition que la Guerre avec l'Empereur étoit infaillible. François s'étant rendu à Abbeville le premier d'Août, le Cardinal alla le trouver, & après qu'ils eurent conféré ensemble, ils y conclurent le dix-huitième trois Traitez, qui n'étoient proprement que des dépendances, des explications & des modifications des trois précédens.

Par le premier, il étoit convenu :

I. Que, comme il avoit été laissé au choix du Roi de France d'épouser la Princesse Marie, ou de la laisser au Duc d'Orléans son second Fils, ce seroit le Duc d'Orléans qui épouserait cette Princesse, lorsqu'ils seroient tous deux en âge. Qu'alors seulement, & non plutôt, on traiterait des conditions du Mariage, comme de la dot, de l'éducation du Duc d'Orléans en Angleterre, & autres choses concernant ledit Mariage. De plus, que, soit que le Mariage s'accomplît, ou que les deux Rois trouvassent à propos de disposer autrement de leurs Enfants, leur amitié demeurerait ferme & inviolable, ce Mariage ne devant être regardé que comme un supplément des Traitez du 30. d'Avril & non comme faisant partie de ces Traitez.

II. Que le Traité conclu à Moore le 30. d'Août demeurerait dans sa force.

III. Que le projet de l'entrevûe des deux Rois seroit annullé à cause de la saison & des circonstances des affaires.

IV. Comme par le Traité du 29. de Mai il avoit été convenu que le Roi d'Angleterre contribueroit certaine somme pour la Guerre d'Italie, il étoit arrêté par celui-ci, qu'en cas que l'Empereur acceptât les offres que les deux Rois lui feroient par leurs Ambassadeurs, ladite contribution cesseroit, sans que le Traité de Paix en reçût du préjudice : mais que s'il les re-

HENRI
VIII.
1527.

Conférence
de François
I. avec Wol-
sey.

Trois nou-
veaux Trai-
tez.

Art. Publ.
Tom. XIV.

pag. 203.
& suiv.

jettoit,

HENRI
VIII.
1527.

jettoit, le Traité de Ligue offensive & défensive subsisteroit, à condition que, pendant cette Campagne, le Roi d'Angleterre seroit censé avoir satisfait au Traité, par la contribution qu'il donneroit pour la Guerre d'Italie.

V. Que le Roi d'Angleterre ne pourroit former aucunes prétentions sur le Roi de France, sous prétexte des dépenses qu'il feroit pour la Guerre d'Italie.

VI. Que, pour prévenir toute dispute sans examiner le nombre de Troupes que le Roi de France entretenoit en Italie, le Roi d'Angleterre payeroit pour le mois de Juin passé, vingt-mille écus, pour le mois de Juillet passé, trente-mille écus, & trente-deux-mille par mois pour les trois suivants. Mais c'étoit à condition, que si dans ces trois derniers mois, les Commissaires Anglois trouvoient dans l'Armée d'Italie, un moindre nombre de Troupes que celui que le Roi de France devoit entretenir, la contribution seroit diminuée à proportion. De plus, que si la Paix se faisoit pendant ces trois derniers mois, la contribution cesseroit du jour que la Paix seroit conclue.

Par le second Traité qui ne regardoit que le Commerce, François I. s'engageoit à donner aux Marchands Anglois des privilèges dont on conviendrait dans la suite.

Par un troisième Traité, les deux Rois s'engageoient, premièrement, à ne consentir point à la convocation d'un Concile général, pendant la captivité du Pape.

2. A ne recevoir aucune Bulle, aucun Bref, ni aucun Mandat de sa part, jusqu'à ce qu'il fût en liberté.

3. Qu'en attendant que le Pape reprît le Gouvernement de l'Eglise, tout ce qui seroit déterminé en Angleterre, par le Cardinal Légat, avec la concurrence des principaux Membres du Clergé, & en France par le Clergé de l'Eglise Gallicane, seroit ponctuellement exécuté.

Le Cardinal retourne en Angleterre.

Ces Traitez étant conclus, François I. les ratifia, & en jura l'observation avant que de partir d'Abbeville. Le Cardinal Wolsey fit la même chose au nom du Roi son Maître, en vertu de ses Pleins-pouvoirs, & du titre de son Lieutenant Général, qu'il avoit reçu pour cette occasion. Ensuite il reprit la route d'Angleterre où il alla rendre compte au Roi du succès de sa négociation.

Nouvelles demandes de Henri à l'Empereur.

Henri ayant pris la résolution de déclarer la Guerre à l'Empereur, & voulant pourtant en cacher les véritables motifs, lui fit faire par ses Ambassadeurs quatre demandes, auxquelles il sçavoit bien qu'il ne pouvoit pas alors satisfaire. La première étoit, qu'il lui payât tout ce qu'il avoit emprunté de lui, ou du Roi Henri VII. son Pere. La seconde, qu'il lui payât les cinq-cens-mille écus à quoi il s'étoit engagé, en cas qu'il n'épousât pas la Princesse Marie, avec laquelle il avoit été fiancé. La troisième, que, selon les termes de leur Traité, il l'indemnissât de la pension qu'il recevoit du Roi de France, & dont il étoit dû quatre ans & quatre mois. La quatrième, qu'il mît le Pape en liberté, & qu'il l'indemnissât de tous les dommages que ses Troupes lui avoient causez. L'Empereur répondit aux Ambassadeurs, premièrement, qu'il n'avoit jamais nié qu'il ne fût débiteur du Roi

Réponse de l'Empereur.

d'Angleterre;

d'Angleterre ; mais qu'il s'étonnoit que , dans cette conjoncture , il insistât si fort sur son payement. Qu'au moins , en le lui demandant , on devoit lui offrir de lui remettre les obligations. Secondement , qu'il écriroit au Roi leur Maître pour l'informer des raisons pour lesquelles il ne se croyoit pas sujet à la peine des cinq-cens-mille écus pour n'avoir pas accompli le Mariage. En troisième lieu , qu'il avoit envoyé ses ordres en Italie pour mettre le Pape en liberté. Il ne répondit rien touchant l'indemnité de la pension , parce qu'apparemment il le croyoit compris dans l'Article des dettes à quoi il se reconnoissoit obligé , comme , en effet , il n'y avoit rien de plus juste.

HENRI
VIII.
1527.

Les réponses de l'Empereur n'étoient pas capables de satisfaire Henri qui ne cherchoit qu'une occasion de rupture. D'un autre côté , François I. ayant convoqué , au mois de Septembre , une Assemblée de Notables , c'est-à-dire , proprement , de gens qui lui étoient dévoués , y exposa toutes les démarches qu'il avoit faites , pour avoir la Paix avec l'Empereur , & l'on peut bien s'imaginer , qu'il ne prit pas beaucoup de soin d'expliquer ce que l'Empereur pouvoit alléguer contre lui. Après avoir exposé le fait de la manière qu'il lui plût , il dit , qu'il étoit prêt à retourner dans sa prison , si on jugeoit que son honneur ou sa conscience l'y obligeassent. L'Assemblée répondit d'un consentement unanime , que sa personne étoit au Royaume , & qu'il n'étoit pas en droit d'en disposer à sa volonté : Que de plus , il n'étoit pas en son pouvoir d'aliéner les Provinces de la Couronne ; mais que si l'Empereur vouloit accepter une rançon pour les deux Princes qu'il avoit en otage , elle offroit au Roi deux millions d'or pour les racheter. Mais il auroit fallu s'aveugler volontairement pour ne pas voir quel étoit le but de cette espece de Comédie toute dirigée par la Cour. Cependant le Roi jugeant , après cette décision , qu'il pouvoit , en sûreté de conscience , faire la Guerre à l'Empereur , ne pensa plus qu'aux moyens de retirer ses Enfants par la force des armes. Il espéroit pourtant toujours que la crainte de cette Guerre obligeroit l'Empereur à modérer le Traité de Madrid. Ce n'étoit plus par rapport à la Bourgogne , puisqu'il ne pouvoit pas ignorer , que l'Empereur n'eût accepté l'équivalent qui lui avoit été offert. Mais il espéroit , par le moyen de la Guerre , de parvenir à faire un nouveau Traité qui annullât celui de Madrid. C'est ainsi , que plusieurs Princes se jouent de leur parole & de leurs sermens , & cherchent à s'aveugler eux-mêmes , ou du moins à aveugler le Public , sans qu'il se trouve personne auprès d'eux , qui ose leur dire la vérité. L'Empereur ne tenoit pas mieux sa parole de son côté , par rapport au Duché de Milan , & Henri VIII. ne se faisoit aucun scrupule de violer la Ligue qu'il avoit faite avec l'Empereur , comme il avoit auparavant violé celle qu'il avoit faite avec François. Les prétextes ne manquent jamais aux Princes quand ils veulent rompre un Traité. Mais le Public n'en est pas la dupe , quoique souvent il fasse semblant de l'être. Selon les apparences , les Souverains eux-mêmes ne sont pas si aveugles , qu'ils ne voyent bien l'irrégularité de leur conduite , quoiqu'appuyez sur la dissimulation du Public , ils affectent une grande sécurité. Mais enfin il vient un tems , où la Postérité moins prévenue rend justice à tout le monde , & sçait appeller les choses par leur nom.

Assemblée
de Notables
en France,
Mézerai.

Avis de
l'Assemblée.

Dessein de
François I.

Charles,
François &
Henri agis-
sent de mau-
vaise foi.

HENRI
VIII.
1527.
François &
Henri s'en-
voyent reci-
proque-
ment leurs
Ordres.
Act. Publ.
Tom. XIV.
pag. 227.
233.

François I. voulant entretenir l'amitié qu'il avoit nouvellement contrac-
tée avec Henri, lui envoya l'Ordre de *Saint Michel*, par *Anne de Montmo-
renci*, l'un des Chevaliers. Ce Seigneur avoit pouvoir de dispenser Henri
du serment en tout, ou en partie, selon que le nouveau Chevalier le trou-
veroit à propos, ou même de se contenter de sa simple parole. Henri vou-
lut bien prêter serment d'observer tous les Statuts de l'Ordre de Saint Mi-
chel, qui ne seroient point contraires à ceux de l'Ordre de la Jarretiere, ou
à ceux des autres qu'il avoit déjà reçûs. Ensuite, il envoya l'Ordre de la
Jarretiere à François, par *Arthur*, Vicomte de Lisle, fils naturel d'Edouard
IV, & François prêta le serment de cet Ordre avec les mêmes restrictions.
L'Ambassade de France, qui n'arriva en Angleterre que vers la fin du mois
d'Octobre, y fut reçûe avec tant de magnificence, que *du Bellay*, qui ac-
compagnoit l'Ambassadeur, assure, qu'il n'avoit jamais rien vû d'égal.
Celle d'Angleterre ne le fut pas moins bien en France, y ayant toujours
eu entre François & Henri une émulation qui les engageoit souvent dans
des dépenses fort inutiles. Mais le premier en étoit le plus incommodé à
cause des Guerres qu'il eût toujours à soutenir contre l'Empereur, & dans
lesquelles Henri n'entroit qu'autant qu'il le vouloit bien. Il ne payoit mê-
me la contribution à laquelle il étoit engagé pour la Guerre d'Italie, que
par le moyen des quittances qu'il donnoit sur les sommes que François I.
lui devoit, comme il paroît par le Recueil des Actes Publics. Ainsi, Fran-
çois étoit obligé de déboursier tout l'argent qui s'employoit pour cette Guer-
re, dont il faut présentement rapporter la suite.

Affaires
d'Italie.

Clément VII. étoit toujours en prison dans le Château Saint Ange, en
attendant qu'il pût satisfaire au payement des sommes qu'on avoit exigées
de lui. Comme il n'avoit pas beaucoup d'argent, il ne pût payer qu'une
partie de ce qu'il avoit promis, c'est pourquoi sa prison fut plus longue
qu'il ne l'avoit d'abord espéré, ceux qui le retenoient n'étant pas d'humeur
de se fier à sa parole. L'Empereur ne reçût la nouvelle du sac de Rome &
de la prison du Pape, que vers le commencement du mois de Juin, & il
demeura plus d'un mois à prendre aucune résolution sur ce sujet. Comme
il ne doutoit point que cette affaire ne fît grand bruit dans le monde, il
vouloit voir, avant que de se déterminer à ce qu'il avoit à faire, de quelle
maniere, les Rois de France & d'Angleterre la prendroient, afin de régler
ses démarches sur les leurs. Le 2. d'Août, il écrivit à Henri, pour s'excuser
touchant les excès commis par ses Troupes dans Rome, & les violences
exercées contre la personne du Pape, à quoi il protestoît qu'il n'avoit aucu-
ne part. En même tems, il lui demandoit son conseil, sur ce qu'il avoit
à faire en cette occasion, comme s'il l'eût encore estimé son bon Ami & son
Allié. Mais ce n'étoit que pour gagner du tems, en attendant la réponse
de François I. au Mémoire qu'il avoit envoyé au Cardinal Wolfey. D'un
autre côté, le Pape, quoique gardé fort exactement, avoit trouvé le moyen
d'écrire à Henri, & de lui faire écrire par les treize Cardinaux qui étoient
en prison avec lui. C'étoit pour lui demander sa protection, & pour le
prier de s'employer efficacement à les tirer du malheureux état où ils se trou-
voient. Henri ayant reçû ces Lettres donna ordre à ses Ambassadeurs en
Espagne, de demander à l'Empereur la liberté du Pape & des Cardinaux,
à

Lettre du
Pape & des
Cardinaux
prisonniers
à Henri.

à quoi l'Empereur répondit en termes généraux, qu'il feroit tout ce qui seroit en son pouvoir, pour la satisfaction du Roi d'Angleterre. Cependant, il pensoit à faire transporter le Pape en Espagne, dans l'espérance d'en tirer un meilleur parti, que s'il le laissoit en Italie. C'est de quoi le Cardinal Wolsey avertit Henri par une Lettre qu'il lui écrivit d'Abbeville le 29. de Juillet.

Il est certain que les sollicitations de Henri en faveur du Pape embarassoient beaucoup l'Empereur. Il comprenoit par-là que François & Henri ne manqueroient pas à unir leurs Conseils, & leurs forces contre lui, sous prétexte de travailler pour le Pape, & cette union ne pouvoit que rompre toutes ses mesures, par rapport aux affaires d'Italie. Il crût donc qu'avant toutes choses, il devoit tenter de les désunir, en sémant entr'eux des jaloussies & des défiances. Un des moyens dont il se servit pour y réussir, fut de faire proposer au Cardinal, le Mariage du Duc de Richemont, fils naturel de Henri, avec Isabelle Princesse de Portugal, à laquelle il offroit de donner pour dot le Duché de Milan. Le Cardinal en informa le Roi par une Lettre du 31. de Juillet, dans laquelle il lui disoit, qu'il n'y avoit pas beaucoup à compter sur cette proposition; mais que néanmoins, il étoit bon de faire semblant d'y prêter l'oreille, parce qu'il étoit nécessaire d'entretenir encore quelque correspondance avec l'Empereur. Ceci se rapportoit sans doute à l'affaire du Divorce, dont je parlerai tout-à-l'heure. En effet, par une Lettre du 31. d'Août, le Cardinal informoit le Roi, que le bruit s'étoit répandu en Espagne, qu'il avoit dessein de faire divorce avec la Reine: mais qu'il falloit qu'il envoyât ordre à ses Ambassadeurs à Madrid, d'étouffer ce bruit autant qu'il seroit possible. Que pour cet effet, ils pouvoient dire, qu'ils n'avoient point d'autre fondement, que certains scrupules que l'Evêque de Tarbe avoit eus, au sujet du Mariage de la Princesse Marie avec le Duc d'Orléans, comme s'il y avoit quelque lieu de douter que cette Princesse fût légitime. L'Empereur voulut encore se servir d'un autre moyen pour désunir François & Henri, en tentant de gagner le Cardinal Wolsey par des offres avantageuses. Mais pour cette fois, il ne lui fut pas possible d'y réussir, soit que Wolsey fût déjà trop engagé avec François, ou qu'il voulût se venger de l'Empereur, qui l'avoit deux fois abusé, soit enfin que l'affaire du divorce fût déjà résolue, auquel cas, il n'étoit pas possible qu'il pût s'engager à prendre en main les intérêts de l'Empereur.

Dès que François I. eut reçu la nouvelle de la prise de Rome, il comprit qu'il n'étoit plus tems d'user finesse, & qu'il falloit secourir efficacement l'Italie, sans quoi, les Vénitiens feroient infailliblement la Paix avec l'Empereur. En effet, il n'y avoit point d'apparence qu'ils pussent ou qu'ils voulussent soutenir seuls le faix de la Guerre. Par cette raison, son premier soin fut de faire avec eux un nouveau Traité, pour mettre chacun de son côté dix mille hommes en Campagne, & pour faire une levée de dix mille Suisses à frais communs. Les Vénitiens ne demandoient pas mieux que de s'appuyer du secours de la France, parce qu'ils craignoient avec raison, que l'Armée qui avoit pris Rome ne fût employée contre eux. En effet, si le Duc de Bourbon eût été en vie, ou, si le Viceroy de Naples

HENRI
VIII.
1527.

L'Empereur tâche de brouiller ensemble François & Henri.

Le bruit se répand en Espagne, que Henri veut se séparer de Catherine.
Myl. Herber.

L'Empereur tâche de corrompre Wolsey.

François I. se ligue avec les Vénitiens.

HENRI
VIII.
1527.

La peste fait
de grands
ravages
dans l'Ar-
mée Impé-
riale.

Lautrec Gé-
néral de la
Ligue.

Il arrive en
Piedmont.

André Do-
ria met Ge-
nes sous la
puissance
du Roi de
France.

Lautrec
marche à
Naples, fort
lente-
ment.

Les Duc de
Ferrare &
de Mantoue
entrent
dans la Li-
gue.
Sardi. Hist.
de Ferrare

avoir eu quelque crédit dans cette Armée, il n'y a point de doute qu'elle n'eût attaqué les Vénitiens qui étoient les seuls ennemis que l'Empereur eût en Italie. Mais par bonheur pour eux, les Troupes Impériales s'étant acharnées au pillage de Rome, sans penser à aucune autre entreprise, la peste qui se mit parmi elles, les diminua des deux tiers. Enfin, cette maladie les emportant par monceaux, elles sortirent de Rome, & se répandirent dans la Campagne voisine. Ensuite, après avoir saccagé *Terni* & *Narni*, & rançonné *Spolete*, les Allemans se séparèrent des Espagnols, & s'en retournèrent à Rome. Ainsi, la division s'étant mise dans cette armée qui obéissoit mal au Prince d'Orange, quoiqu'elle l'eût choisi pour Général, elle ne fit aucun projet pour tirer de sa victoire quelque fruit avantageux pour l'Empereur. Au contraire, par sa négligence, elle donna le tems à François I, d'envoyer des Troupes en Italie, sous le Commandement de Lautrec qui avoit été déclaré Général de la Ligue qu'il venoit de conclure avec les Vénitiens. Quant au Duc d'Urbin, il demeura dans le Milanois, avec une partie de l'Armée Vénitienne.

Lautrec arriva en Piedmont au mois de Juillet, avec une partie de l'Armée qu'il devoit commander. Le Marquis de Saluces avoit ordre de l'aller joindre avec le Corps Italien qu'il commandoit, & les Suisses devoient arriver bien-tôt après. Pendant qu'il s'occupoit à des Conquêtes de peu de conséquence, en attendant la jonction de toutes ses Troupes, André Doria qui avoit quitté le service du Pape, & qui commandoit les Galeres de France, auxquelles il en avoit joint huit autres qui lui appartenoient en propre, trouva le moyen de réduire la Ville de Genes sous la domination de François I. C'étoit un beau commencement de Campagne, qui sembloit promettre un succès avantageux dans tout le reste de la Guerre, & d'autant plus que Lautrec, après avoir assemblé toute son Armée qui consistoit en vingt-cinq mille hommes, se rendit maître de *Vigevano*, d'*Alexandrie*, & de *Pavie*. Sforze & les Vénitiens le pressoient beaucoup d'assiéger Milan : mais il leur fit voir les ordres positifs qu'il avoit de marcher à Naples. Le Roi de France n'avoit garde d'employer cette Armée à conquérir le Duché de Milan, qui par le Traité de la Ligue devoit être remis à Sforze, après quoi les Vénitiens se seroient peu mis en peine de faire réussir son entreprise sur Naples. D'ailleurs, il espéroit toujours, qu'en consentant que l'Empereur gardât Milan, Il pourroit recouvrer ses enfans, au lieu qu'en rétablissant Sforze, il se seroit privé de ce moyen. Lautrec se mit donc en marche vers le Royaume de Naples. Mais ce fut avec tant de lenteur & de délais affectez, qu'il paroissoit manifestement qu'il avoit des ordres secrets, de ne marcher pas trop vite. En effet, c'étoit dans le tems que François I. attendoit la dernière réponse de l'Empereur, aux offres que ses Ambassadeurs & ceux de Henri lui avoient faites. Lautrec s'arrêta long-tems à Parme & à Plaisance, qui lui avoient ouvert leurs portes. Pendant ce tems-là le Duc de Ferrare se rangea dans le parti de la France, tant à cause de la marche de Lautrec, qui auroit pu aisément ravager son Pais, que de l'offre que François I. lui fit, de donner en mariage à Hercule son Fils, *Renée* de France seconde Fille de Louis XII. Le Duc de Mantoue suivit, bien-tôt après, le même parti.

Cependant l'Empereur, voyant que la captivité du Pape faisoit un mau-
vais

vais effet , avoit envoyé le Général de l'Ordre de Saint François au Viceroy de Naples , pour lui porter l'ordre de mettre le Pontife en liberté. Cet Envoyé ayant trouvé le Viceroy attaqué d'une maladie , dont il mourut peu de jours après , délivra l'ordre à *Hugues de Moncade* pour l'exécuter. L'Empereur avoit donné pour instruction générale , qu'on obligéât le Pape à payer les ar-rérages dûs à l'Armée & à donner des sûretés , qu'après avoir obtenu sa liberté il se sépareroit de la Ligue. Mais comme il n'étoit pas facile au Pape de trou-
ves ces sûretés , non plus que de l'argent nécessaire pour payer l'Armée , la Négociation traînoit beaucoup. Cependant il pressoit continuellement Lau-
trec par des Envoyés secrets de s'apprôcher de Rome , pour faciliter sa déli-
vrance. Mais Lautrec avoit des ordres précis qui l'empêchoient de se hâter ,
& néanmoins , sa marche , quoique lente , ne laissa pas de produire un bon
effet pour le Pape. Moncade voyant que le Royaume de Naples alloit être
attaqué , & qu'il n'étoit pas possible d'y faire marcher l'armée Impériale qui
étoit à Rome , sans lui donner quelque argent , conclut enfin avec le Pape un
Traité qui portoit en substance :

HENRI
VIII
1527.
Négocia-
tion pour la
liberté du
Pape.

I. Que le Pape n'agiroyt point contre l'Empereur dans les affaires qui re-
gardoient Naples ou Milan.

II. Qu'il accorderoit à l'Empereur une Croisade en Espagne , & une Déci-
me dans ses autres Etats.

III. Que l'Empereur garderoit *Civita-Vecchia* , *Ostie* , *Cità-Castellana*
& le Château de *Furli*.

IV. Que le Pape payeroit comptant aux Troupes Allemandes 67000.
écus , & 33000. aux Espagnols.

V. Que quinze jours après , il leur payeroit une autre certaine somme ,
& dans les trois mois suivans , tout le reste de ce qui étoit dû à l'Empereur
montant à plus de 350000. écus.

VI. Qu'en attendant que les deux premiers payemens fussent faits , le Pa-
pe seroit conduit dans un lieu sûr , hors de Rome , & qu'il donneroit des
Otages.

Le Traité étant signé , & les Cardinaux *Cesi* & *Orfino* ayant été livrés en
ôlage , il fut arrêté que le 10. de Décembre , le Pape seroit tiré du Château
Saint Ange , pour être conduit dans une Ville dont on étoit convenu. Mais
comme il craignoit d'être détenu encore long-tems , parce qu'il se trouvoit
sans moyens d'exécuter le Traité , il se sauva en habit déguisé , la nuit du
9. au 10. de Décembre , & alla se renfermer dans *Orviéto*.

Le Pape s'é-
vade & se
retire à Or-
viéto.

Dès que Lautrec eut appris que le Pape étoit en liberté , il lui rendit la
Ville de Parme , & se mit en marche vers Bologne où il séjourna trois se-
maines , en attendant de nouveaux ordres du Roi. Quelques jours après ,
il reçut une Lettre de Clément VII. , dans laquelle ce Pontife reconnoissoit
qu'il lui étoit redevable de sa liberté. Il lui fit aussi entendre , qu'ayant été
contraint d'accorder aux Impériaux tout ce qu'ils avoient voulu exiger de
lui , il ne se croyoit pas obligé de leur tenir parole.

Ce fut pendant que le pape étoit prisonnier au Château Saint Ange , que
commença l'affaire du Divorce de Henri avec la Reine Catherine : affaire
considérable s'il en fut jamais , tant pour elle-même , que par les personnes
qui y pensoient intérêt , & principalement par l'effet qu'elle produisit dans la

Commence-
ment de
l'affaire du
Divorce de
Henri VIII.

HENRI
VIII.
1527.

Cause que
ce divorce
a fait tant
de bruit.

Remarque
sur Sanderus,
sur
Herbert, &
sur Burnet.

suite. Il n'y avoit pas encore trente ans, que Louis XII. s'étoit fait séparer de sa première Femme, sans aucune difficulté, & sans que ce divorce eût fait beaucoup de bruit dans le monde. Henri VIII. voulut tenter la même chose, & quoique fondé sur des raisons bien plus plausibles, il y trouva des difficultés insurmontables dont il ne put venir à bout, que par un moyen extraordinaire qui donna lieu à l'établissement de la Réformation en Angleterre. C'est cet effet qui a distingué le divorce de Henri VIII, de tant d'autres semblables sur lesquels les Historiens ont passé fort légèrement. Ceux qui ont écrit sur cette matière ayant été ou Catholiques Romains ou Protestans, l'ont envisagée diversement. Les premiers en ont tiré des argumens contre la Réformation d'Angleterre, & ont fait regarder le divorce de Henri comme la cause prochaine & immédiate du changement qui se fit dans la Religion, & les Protestans au contraire ont soutenu, qu'il n'en a été que l'occasion. Trois Auteurs Anglois principalement, ont écrit l'Histoire de ce divorce, outre un grand nombre d'autres de la même Nation, ou Etrangers qui en ont parlé dans leurs Ouvrages. Sanderus ou plutôt Sanders, qui a écrit l'*Histoire du Schisme d'Angleterre*, a pris à tâche de décrier Henri VIII, & de faire voir, que la Réformation d'Angleterre, à laquelle il donne le nom de Schisme, n'a été produite que par la passion de Henri pour Anne de Bollen. Il a crû par-là porter un coup mortel à cette Réformation, & donner lieu à tout le monde de juger, qu'un édifice bâti sur un tel fondement, n'a pas pû être l'Ouvrage de Dieu. Mylord Herbert, dans son Histoire de Henri VIII, s'est contenté de faire un simple récit des événemens arrivés sous ce Règne, dont le divorce est un des principaux, sans s'étendre beaucoup en raisonnemens, laissant à ses Lecteurs le soin de tirer les conséquences des faits qu'il rapporte. Le Docteur Burnet, s'étant proposé d'écrire l'Histoire de la Réformation d'Angleterre, a eu pour principale vûe, en parlant du divorce de Henri VIII, de faire connoître, qu'encore qu'il ait donné lieu à la Réformation, ce n'a été que par accident. C'est par cette raison qu'il s'est attaché à réfuter les faussetés palpables dont Sanderus a rempli son Histoire. Il y a si bien réussi qu'il n'y a personne de bonne foi qui puisse à l'avenir reconnoître Sanderus pour un Ecrivain digne de quelque créance.

La suite de mon Histoire m'engage à parler à mon tour, de ce fameux divorce. Mon inclination me porteroit à renvoyer le Lecteur à l'excellente Histoire de la Réformation d'Angleterre, dont je viens de parler, connue de tout le monde, & à laquelle il est difficile de rien ajouter. Mais ce seroit trop exiger des Lecteurs que de vouloir les obliger à rappeler dans leur esprit ce qu'ils peuvent avoir lû dans cette Histoire, ou à la relire encore une fois. Par cette raison je prendrai le parti, en suivant le fil de celle-ci, de rapporter cet événement qui est comme le pivot sur lequel tournent une infinité d'autres choses dont cet illustre Auteur n'a dû parler qu'en passant, & que je dois expliquer dans un plus grand détail, parceque nos vûes sont différentes. Son but, en parlant des affaires que Henri VIII. a eûes avec le Pape, avec l'Empereur, avec le Roi de France, a été d'éclaircir l'Histoire de la Réformation, & le mien est de ne parler des affaires de la Religion qu'autant qu'elles ont du rapport aux autres affaires de ce Règne.

Henri avoit été marié dix-huit ans avec Catherine d'Arragon, & en avoit
cu

eu trois enfans dont un étoit vivant , lorsqu'il forma le dessein de faire divorce avec elle. Il en alléguâ pour principale raison , les scrupules que lui caufoit son Mariage avec la Veuve de son Frere. Mais comme on a prétendu que ces scrupules ne lui vinrent que dans le tems qu'il étoit amoureux d'une Fille d'honneur de la Reine , nommée *Anne de Bollen* , on en a inféré que ce fut cette nouvelle passion qui lui causa , sur la validité de son Mariage , des doutes qui , sans cela , ne lui seroient jamais venus dans l'esprit. Ainsi , quelques-uns se sont efforcez de faire voir que son divorce n'eut point d'autre fondement que son amour pour cette Dame. D'autres au contraire , ont tâché de prouver que son amour , & le scrupule qu'il avoit sur son Mariage étoient entièrement indépendans l'un de l'autre. Pour ce qui me regarde , il me paroîtroit assez inutile d'accuser ou d'excuser ce Prince , par rapport aux intérêts de la Religion , s'il n'y avoit pas quelque nécessité à éclaircir ce fait par rapport à l'Histoire. J'appelle éclaircir , faire voir qu'il n'est pas possible d'en porter un Jugement assuré. Mais avant toutes choses , il est nécessaire de faire connoître la personne qui , comme on le prétend , a été la premiere cause du divorce du Roi , & de toutes les suites qu'il a eues.

Anne de Bollen (1) étoit d'une Maison distinguée , quoi qu'au-dessous de la premiere Noblesse. Le Chevalier Thomas Bollen son Pere avoit pour Femme une Sœur du Duc de Norfolk , & de ce Mariage étoit venue *Anne* , qui étoit née , selon Cambden , en 1507 , environ deux ans avant que Henri VIII. montât sur le Trône. Thomas Bollen son Pere fut deux fois Ambassadeur en France , la premiere en 1515 , & la seconde en 1527. Il fut fait Vicomte de Rochefort en 1525 , & dans la suite Comte d'Ormond & de Wiltshire. Anne sa Fille n'étant âgée que de sept ans , fut menée en France en 1514 , lorsque Marie Sœur du Roi alla consommer son Mariage à Abbeville avec Louis XII. Cette Reine s'étant remariée peu de mois après , avec le Duc de Suffolck , & s'en étant retournée en Angleterre , Anne de Bollen fut laissée en France. On prétend que dès-lors , elle entra au service de la Reine Claude Femme de François I. , quoiqu'elle ne fût âgée que de huit ans ; mais on ne dit pas en quelle qualité. Ce qu'il y a de certain , c'est qu'une Fille de cet âge n'étoit pas en état de rendre de grands services. Ainsi on peut présumer que sa beauté , sa gentillesse , ou la vivacité de son esprit , firent souhaiter à la Reine Claude de la garder auprès d'elle. Cambden assure qu'elle la retint à son service jusqu'à sa mort qui arriva au mois de Juillet 1524 , & ne dit point qu'Anne ait fait aucun voyage en Angleterre pendant ce tems-là. Mais *Du Tillet* , & *Du Pleix* , Auteurs François , prétendent , qu'elle repassa en Angleterre en 1522. *My lord Herbert* dit la même chose ; mais , sans citer aucun Auteur particulier , il se contente de dire que cela paroît par l'Histoire. Cambden assure qu'Anne demeura en France , non seulement jusqu'à la mort de la Reine Claude , mais même qu'après avoir perdu sa Maîtresse , elle entra au service de la Duchesse d'Alençon Sœur de François I. Mais il ne dit pas en quel tems elle la quitta. D'autres ont assuré que le Chevalier Thomas Bollen mena sa Fille en Angleterre au retour de son Ambassade de France. On ne peut pas entendre par-là , l'Ambassade de 1515 , puisque tout le

HENRI
VIII.

1527.
Henri prend
la résolu-
tion de fai-
re divorce
avec Cathé-
rine.

Il n'est pas
possible de
sçavoir avec
certitude si
l'amour de
Henri a
causé le di-
vorce.

Particulari-
tez tou-
chant Anne
de Bollen.

Incertitude
touchant
le retour
d'Anne de
Bollen en
Angleterre.

(1) Son véritable nom étoit *Bollevyn*. C'est ainsi qu'il est toujours écrit dans les Actes Publics. Les Anglois écrivent *Bollen* , & les François *Boulzin*.

HENRI
VIII.
1527.

A7. Publ. T.
XIV. p. 213.

le monde convient qu'Anne servit la Reine Claude, après le départ de la Reine Marie, & qu'elle demeura plusieurs années à la Cour de France. Il faut donc que ce soit de l'Ambassade de 1527. qu'on veut parler. Mais, selon les apparences, Bollen ne fut envoyé en France, qu'au mois de Septembre 1527, puisque son unique commission étoit d'y voir jurer le Traité du 30. d'Avril de la même année, que François I. n'avoit ratifié que le 18. d'Août, comme il paroît par le Recueil des Actes Publics. Mais comme, avant son départ, l'affaire du divorce étoit déjà commencée, on peut assurer que l'amour du Roi pour sa Fille fut postérieure à la résolution prise touchant le divorce, s'il est vrai qu'Anne ne revint en Angleterre qu'avec son Pere, sur la fin de l'année 1527. Véritablement on peut objecter que deux Auteurs François assurent qu'Anne passa en Angleterre en 1522, & que ce fut alors que le Roi devint amoureux d'elle. Mais on peut répondre premièrement, qu'il est assez étonnant que ces deux Historiens qui n'ont écrit que long-tems après le fait dont ils parlent, ayent trouvé des Mémoires sur le Voyage d'une Fille d'honneur de la Reine; d'autant plus qu'ils ne citent rien pour appuyer leur témoignage. Secondement, quand cela seroit, ils n'ont pas dit qu'Anne demeura en Angleterre. Par conséquent ils ne détruisent pas le témoignage de Cambden qui assure qu'Anne servit la Reine Claude jusqu'en 1524, & ensuite la Duchesse d'Alençon. Mais s'il est vrai, qu'Anne ait fait un Voyage en Angleterre en 1522, & qu'alors le Roi soit devenu amoureux d'elle, on ne peut pas supposer qu'elle soit retournée en France, parce que la rupture entre les deux Couronnes arriva cette même année, & qu'il n'est pas vraisemblable qu'en tems de Guerre, une Angloise soit allée servir une Reine de France. D'ailleurs, si le Roi étoit alors amoureux, comment auroit-il permis qu'Anne fût retournée en France? Il faut donc que Cambden ou les deux Auteurs François se soient trompez. C'est une difficulté qui n'est pas facile à résoudre.

Mais il y a un fait qui passe pour certain. C'est qu'Anne de Bollen, étant âgée de vingt-ans, entra au service de la Reine Catherine, en qualité de Fille d'honneur. Ce ne pouvoit donc être qu'en 1527, puisqu'elle étoit née en 1507. C'est aussi le tems auquel on peut le plus convenablement placer le commencement de l'amour du Roi. Mais ce n'est toujours qu'une conjecture qui, si elle étoit bien fondée, seroit une preuve suffisante, que le divorce du Roi ne fut pas un effet de sa passion, puisqu'il étoit résolu avant la fin de l'année 1526. Le but de cette discussion est de faire voir, que le tems du retour d'Anne de Bollen en Angleterre est très-incertain, & que celui du commencement des amours du Roi ne l'est pas moins. Comment donc peut-on assurer aussi hardiment que quelques-uns le font, que l'amour pour Anne de Bollen inspira au Roi la pensée de faire rompre son Mariage avec Catherine? Il faut voir présentement, s'il est plus facile de découvrir en quel tems Henri résolut de demander son divorce.

En quel
tems Henri
résolut de
demander
le divorce.

Lorsque Henri VII. eut conclu le Mariage de Henri son Fils avec Catherine Veuve du Prince Athur, l'Archevêque Warham lui dit franchement, que ce Mariage étoit contraire à la Loi de Dieu, contre laquelle la dispense du Pape ne pouvoit être d'aucun effet. Le Roi fut sans doute touché de cette remontrance. Le même jour que le Prince son Fils entra dans sa quatorzième

zième anné, il lui fit faire contre son Mariage une protestation secrète, mais pourtant devant des témoins affidez, dans laquelle il disoit qu'il avoit été forcé d'y donner son consentement. Ensuite le Roi étant dans son lit de mort, recommanda fortement au Prince de ne consommer point son Mariage avec Catherine. Malgré tout cela Henri VIII, étant parvenu à la Couronne, ne laissa pas d'épouser la Princesse, contre le sentiment de Warham, auquel il préféra celui de l'Evêque de Winchester. Il en eut trois enfans, deux Princes & une Princesse, dont les deux premiers moururent bientôt après leur naissance. Il assura depuis qu'il avoit regardé la mort prématurée de ces deux Fils comme une malédiction de Dieu sur son Mariage, sur tout quand il vit que la Reine ne faisoit plus d'enfans. Il arriva depuis que Charles-Quint, qui avoit fiancé la Princesse Marie, refusa de l'épouser, sur les difficultez que le Conseil d'Espagne forma touchant la naissance de cette Princesse. Ensuite lorsqu'il fut question de conclurre le Mariage de Marie avec le Roi François I, ou avec le Duc d'Orléans, l'Evêque de Tarbe, Ambassadeur de France, forma les mêmes difficultez, & soutint qu'on pouvoit regarder cette Princesse comme née d'un Mariage illégitime, nonobstant la dispense de Jule II.

Tout cela étoit plus que suffisant, pour faire naître dans l'esprit du Roi des scrupules, au sujet de son Mariage. Mais quoique, dans une Assemblée de Seigneurs qu'il convoqua dans la suite, pour les informer de ses raisons touchant son divorce, il assurât que les difficultez de l'Evêque de Tarbe lui inspirerent la première pensée de s'éclaircir sur cette matiere, il paroît pourtant que ses doutes avoient commencé plutôt. En effet dans une Lettre qu'il écrivit depuis à *Grymeus*, il lui disoit qu'il n'avoit point eu de commerce avec la Reine depuis l'année 1524.

Mais quand même on pourroit découvrir en quel tems Henri commença, soit de lui-même, soit par les inspirations d'autrui, à être travaillé de ces doutes, cela ne feroit rien par rapport à la résolution touchant le divorce, qui, selon les apparences, ne fut prise que beaucoup plus tard. Polydore Virgile dit, que, *Longland*, Evêque de Lincoln & Confesseur du Roi, travailloit à lui persuader la nécessité du divorce par l'ordre du Cardinal Wolsey : mais il ne dit pas en quel tems. Tous les Historiens assurent que le Roi chercha lui-même l'éclaircissement de ses doutes dans les Ouvrages de Thomas d'Aquin, & qu'il fit consulter les Evêques d'Angleterre sur ce sujet. Mais il n'y en a pas un qui dise en quel tems cela se passoit. On sçait bien que le Secrétaire *Knight* fut envoyé à Rome pour cette affaire au mois de Juillet 1527. mais alors le bruit du divorce que le Roi méditoit étoit déjà répandu à la Cour d'Espagne, comme il paroît par la Lettre que le Cardinal écrivit, d'Abbeville, au Roi. Il est aussi très-vraisemblable, qu'avant que de s'engager dans cette affaire, Henri l'avoit consultée quelque tems auparavant. On ne peut guères supposer qu'une résolution de cette nature se puisse prendre légèrement, ni qu'après l'avoir prise, on l'exécute sur le champ, sans en avoir bien pesé les difficultez, ou sans attendre une conjoncture favorable. Henri disoit lui-même que l'Evêque de Tarbe lui fit naître la pensée de faire casser son Mariage. Mais s'il est vrai, comme quelques-uns l'assurent, que cet Evêque ne parloit que par l'inspiration du Cardinal Wolsey, on peut présumer,

HENRI
VIII.
1527.

que le dessein du divorce étoit formé quelque tems auparavant , & qu'on ne faisoit parler cet Ambassadeur , que pour avoir un prétexte de commencer cette affaire. C'est aussi ce qui me paroît fort vraisemblable. Effectivement il n'y a point d'apparence que l'Ambassadeur , après avoir formé une telle difficulté sur la naissance de Marie , eût voulu arrêter le Mariage du Roi son Maître , ou du Duc d'Orléans , avec cette Princesse , s'il n'eût pas été d'intelligence avec la Cour d'Angleterre. Voici donc quelle est ma pensée que je soumets au Jugement du Lecteur.

Conjecture
sur ce sujet.

Depuis que François I. étoit sorti de prison , il n'avoit point cessé de solliciter Henri à faire avec lui une Ligue offensive contre l'Empereur. Mais Henri s'en étoit toujours défendu , & ne lui avoit même laissé concevoir aucune espérance de ce côté-là. Cependant Mylord Herbert assure , que , vers la fin de l'année 1526, Henri , de son propre mouvement , envoya un Ambassadeur en France , pour y proposer cette Ligue que François souhaitoit avec tant de passion , & pour lui offrir Marie sa Fille en mariage. Cette démarche donna lieu de juger , qu'il avoit déjà pris sa résolution touchant le divorce , & que prévoyant combien l'Empereur y seroit contraire , il vouloit lui causer des embarras , qui l'obligeassent à rechercher son amitié. Cela supposé , on peut naturellement conjecturer , qu'il ne proposa le mariage de sa Fille avec le Roi de France , que pour mieux convaincre l'Empereur qu'il avoit véritablement dessein de s'unir étroitement avec la France. Mais en même tems il y a beaucoup d'apparence qu'il informa François I. de l'obstacle qui se rencontroit dans l'exécution de ce prétendu projet , sçavoir , le divorce qu'il méditoit de faire avec la mere de la Princesse. Cette conjecture se confirme , par la froideur avec laquelle ces deux Monarques traiterent de ce mariage. Premièrement Henri laissa au choix du Roi de France , de prendre Marie pour lui-même ou de la laisser à son second Fils , comme si cette alternative étoit à peu près indifférente. Secondement , quand François I. eut déclaré qu'il vouloit laisser Marie au Duc d'Orléans , on remit à une autre fois à traiter plus amplement de ce mariage. En troisième lieu , dans le Traité que François I. & le Cardinal conclurent à Abbeville , ils prirent soin d'insérer cette clause : *Qu'encore que le mariage ne s'accomplisse pas , le Traité ne laisseroit pas de subsister*. Enfin , quoique Knight fût déjà à Rome , ou en chemin pour s'y rendre , lorsque le Traité d'Abbeville fut conclu , on ne voit pas que François I. se soit jamais plaint à Henri , qu'il lui eût offert une Princesse qu'il travailloit à faire déclarer Bâtarde , en poursuivant son divorce avec la Reine sa Mere. Au contraire , il lui aida de tout son pouvoir à obtenir ce qu'il demandoit. Cependant , il n'auroit pu regarder cet offre , que comme un outrage s'il n'eût pas été d'intelligence avec lui. Si cette conjecture est fondée , on en peut inférer , que la résolution touchant le divorce étoit prise au moins vers la fin de l'année 1526. quoique l'exécution en ait été différée jusque vers le milieu de l'année suivante. Mais en ce cas-là , il seroit donc vrai que le Roi s'étoit déterminé au divorce avant que d'être amoureux d'Anne de Bollen qui , selon toutes les apparences , ne retourna en Angleterre qu'au mois d'Octobre 1527.

De tout ce qui vient d'être dit on peut recueillir , que , pour pouvoir assurer avec quelque vraisemblance , que la passion de Henri pour Anne de Bollen

Bollen fut la cause de son divorce avec Catherine, il faudroit pouvoir vuides ces questions, d'une maniere qui favorisât ce sentiment; la premiere, en quel tems Anne de Bollen est retournée en Angleterre? La seconde, en quel tems l'amour du Roi pour elle a commencé? La troisième, en quel tems il a pris sa résolution, touchant son divorce? Mais sur tout cela, on ne peut proprement que former des conjectures, ainsi qu'on vient de le voir. Ce qu'il y a de certain, c'est que le tems de la résolution, touchant le divorce, & celui du commencement de l'amour du Roi, ne sont pas fort éloignez l'un de l'autre. C'est-là où il faut s'arrêter. Mais c'est aller trop loin, que de vouloir fonder sur cette proximité, ce fait comme certain, que Henri n'entreprit la poursuite de son divorce avec Catherine, que pour pouvoir épouser Anne de Bollen. Je dis plus, c'est que, quand même il n'y auroit aucune difficulté sur les tems, & qu'ils se rapporteroient exactement l'un à l'autre, ce ne seroit jamais qu'une conjecture, par rapport à ce qui se passoit dans le cœur du Roi.

Je me suis un peu étendu sur cette question, parce qu'il m'a semblé que l'illustre Auteur de l'Histoire de la Réformation y a laissé quelque obscurité. D'ailleurs, j'ai cru qu'il étoit nécessaire de réprimer les esprits trop hardis, en instruisant les Lecteurs, de ce qu'il y a de vrai, & de ce qu'il y a d'incertain dans cette matiere. On voit dans plusieurs Histoires, & on entend encore dire tous les jours d'une maniere positive, comme s'il n'y avoit aucune difficulté, que l'amour de Henri VIII. pour Anne de Bollen a été l'unique cause de son divorce avec Catherine d'Arragon, quoique, comme on vient de le voir, on n'en puisse parler que par conjecture, & que la conjecture même ne soit pas favorable à ce sentiment. Ce n'est pas au reste qu'on doive regarder Henri VIII, comme un Prince incapable de s'être laissé séduire par une semblable passion, jusqu'à sacrifier Catherine d'Arragon à Anne de Bollen. Pourquoi auroit-il été plus scrupuleux à l'égard de Catherine qu'il ne le fut à l'égard d'Anne elle-même, qu'il ne fit pas difficulté de sacrifier à une troisième femme, ainsi qu'on le verra dans la suite. C'étoit un Prince d'un tempérament fougueux, qui vouloit ce qu'il vouloit, avec tant d'emportement qu'il ne pouvoit souffrir aucune opposition. Les adulations de ses Sujets, & les éloges excessifs que lui donnoient incessamment les Souverains qui avoient besoin de lui, l'avoient tellement préoccupé sur son propre mérite, qu'il croyoit que ses actions devoient servir de règle pour juger du bon sens, de la raison, & de la justice. Ainsi, quand on dira que son amour pour Anne de Bollen contribua beaucoup à lui faire pousser avec ardeur l'affaire de son divorce, dont, sans cela, les difficultez l'auroient peut-être rebuté, on ne dira rien qui s'éloigne de son caractère. Il faut seulement se garder de donner comme une vérité incontestable, ce qui n'est qu'une simple conjecture.

Quoiqu'il en soit, sans nous arrêter plus longtems sur les secrets motifs qui firent agir Henri, & sans vouloir pénétrer dans les pensées du cœur, qui sont hors de la portée des hommes, contentons-nous de ce qu'il publioit lui-même. Premièrement, il disoit qu'il avoit des scrupules de conscience, au sujet de son mariage avec Catherine, & véritablement, il n'avoit que trop de raisons d'en avoir. Ce qu'il y a d'étonnant, c'est qu'il ne les ait pas eus plu-

HENRI
VIII.
1527.

Motifs du
divorce al-
léguez par
Henri.
*Histoire de la
Réformation
d'Angleterre.*

ANNA
VIII.
1527.

Il travaille
à s'éclaircir
sur ses dou-
tes.

Wolfey
contribuë à
entretenir
ses doutes.

Les Evê-
ques con-
damnent
son mariage
avec Cathé-
rine.

Le peuple
en parle
dans le mê-
me sens.

Raisons de
Politiques
alléguées
par le Roi.

tôt. Il avoit épousé la Veuve de son Frere, & il trouvoit qu'un tel mariage étoit défendu par les Loix du Lévitique. Il est vrai qu'il avoit une dispense du Pape. Mais il ne pouvoit pas ignorer que beaucoup d'habiles Théologiens croyoient que le Pape ne pouvoit pas dispenser de l'observation des Loix de Dieu. Cela suffisoit bien pour lui donner des doutes très-légitimes. Dès qu'il se fut mis ce scrupule dans l'esprit, il voulut travailler à s'éclaircir, & il trouva dans Thomas d'Aquin, ce qu'il y avoit peut-être lû plusieurs fois sans y avoir fait attention, premièrement, que les Loix du Lévitique sont Morales & de Droit divin; en second lieu, que le Pape ne peut pas dispenser contre le Droit divin, par la raison que, pour pouvoir dispenser de l'observation d'une Loi, il faut être supérieur à celui qui l'a faite. Cette décision d'un Théologien pour lequel il avoit une haute estime, ayant confirmé ses doutes, il pria l'Archevêque Warham, qui s'étoit autrefois déclaré contre ce mariage, de consulter les Evêques d'Angleterre sur ce sujet. Quelques-uns ont assuré que Longland son Confesseur l'entretenoit dans ces doutes, par les ordres secrets du Cardinal Wolfey, & cela n'est pas hors d'apparence. La Reine étoit tante de l'Empereur de qui Wolfey n'avoit pas sujet d'être content. D'ailleurs ce Favori n'aimoit pas la Reine elle-même, parcequ'elle ne pouvoit s'empêcher de témoigner, combien elle étoit choquée qu'un Evêque, un Cardinal, un Légat du Saint Siège, menât une vie scandaleuse. Quoiqu'il en soit, bien-tôt après, l'Archevêque présenta au Roi un Ecrit signé de tous les Evêques dans lequel ils condamnoient son mariage comme contraire à l'honnêteté publique & au Droit divin. Le seul *Fisher*, Evêque de Rochester, ayant refusé de le signer, on prétend que l'Archevêque y mit son nom à son insçu. Mais ce n'étoit pas seulement les Evêques qui étoient de ce sentiment. Depuis que les Ouvrages de Luther avoient commencé à paroître, il y avoit en Angleterre beaucoup de gens qui s'étoient désabusez de la haute opinion qu'ils avoient eue de la puissance du Pape. Comme donc la validité du mariage du Roi n'étoit fondée que sur la dispense de Jule II, on disputoit assez ouvertement, si cette dispense pouvoit rendre valide un tel mariage notoirement contraire à la Loi de Dieu. Plusieurs même, qui étoient d'ailleurs fort attachez à la Cour de Rome, ne pouvoient goûter cette Doctrine, que le Pape pouvoit dispenser contre le Droit divin. Toutes ces choses concouroient ensemble soit à donner au Roi des scrupules, ou à les fortifier.

Mais ce n'étoit pas seulement des scrupules de conscience que ce Prince alléguoit pour justifier son dessein. Il prétendoit que, quand même il n'auroit eu aucun égard à son salut, ou qu'il auroit pû vaincre ses scrupules, le bien de son peuple demandoit qu'il travaillât par avance, à lui faire éviter un danger qu'il étoit facile de prévoir. Il n'avoit qu'une Fille, & selon les apparences, il ne devoit jamais avoir d'autres enfans, si son mariage subsistoit. Si donc, après sa mort, la validité de son mariage avec Catherine venoit à être mise en question, il prévoyoit que l'Angleterre alloit retomber, par rapport à la Succession à la Couronne, dans des troubles dont elle ne faisoit presque que de sortir. Marie sa Fille, le Roi d'Ecosse son Neveu, la Reine Douairière de France, pouvoient également prétendre à la Couronne, par des raisons très-plausibles. La première pouvoit alléguer contre ceux qui lui opposeroient la naissance d'un mariage illégitime que le Pape en avoit accordé la dispense.

Le

Le Roi d'Ecosse, qui étoit dans le second rang, pouvoit soutenir que la dispense n'étoit pas valable. Enfin, Marie, sœur du Roi, pouvoit alléguer, que la première étoit bâtarde, & le second étranger. Ces diverses prétentions pouvoient aisément causer une Guerre civile en Angleterre, où il n'étoit que trop apparent, que chacun trouveroit des partisans, sans parler des secours étrangers dont ils pourroient s'appuyer. Henri concevoit donc qu'il n'y avoit qu'un seul moyen pour prévenir ce danger. C'étoit de faire casser son mariage, & d'épouser une autre femme, de laquelle avec la bénédiction de Dieu, il pût avoir des enfans mâles. Il n'y a que celui qui connoit parfaitement les cœurs, qui puisse sçavoir positivement, si cette pensée lui étoit inspirée par le danger qu'il prévoyoit, par le dégoût qu'il avoit pour la Reine, ou par l'amour qu'il pouvoit avoir déjà conçu pour Anne de Bollen. Mais quoi qu'il en soit, indépendamment des divers motifs qui lui ont été attribués, il est certain qu'il n'y avoit que trop de danger que le Royaume ne fût un jour exposé à une Guerre Civile, si le Roi demouroit jusqu'à sa mort dans l'état où il se trouvoit, & il ne voyoit point d'autre moyen pour en sortir, que de faire casser son mariage. Il est vrai qu'il prévoyoit de grandes oppositions de la part de l'Empereur Neveu de la Reine, qui étoit alors très-puissant. Mais d'un autre côté, comme ce Monarque avoit eu lui-même sur ce sujet des doutes qui l'avoient empêché d'épouser Marie, Henri espéroit qu'il ne voudroit pas s'opiniâtrer à soutenir un droit qu'il avoit lui-même combattu. D'ailleurs, la conjoncture paroissoit assez favorable pour entreprendre cette affaire. Le Pape, qui étoit prisonnier dans le Château Saint Ange, sembloit n'avoir d'autre ressource pour se rétablir dans son premier état, que les secours de la France & de l'Angleterre, & Henri ne doutoit nullement que François I. qui avoit besoin de lui, ne le servit de tout son pouvoir, pour faire réussir sa poursuite. Quant au reste, il ne faisoit aucune difficulté sur la puissance du Pape, comptant que Clément VII. pouvoit bien révoquer la dispense accordée par Jule II. Le Cardinal Wolsey se rendoit même garant, que l'affaire réussiroit, soit qu'il eût déjà gagné le Pape, ou qu'il se persuadât qu'en l'état où Clément VII. se trouvoit, il ne pourroit rien refuser au Roi. Ainsi la résolution fut prise de s'adresser à la Cour de Rome pour faire casser le mariage.

HENRI
VIII.
1527.

Raisons qui
lui font es-
pérer un
heureux
succès.

La meilleure raison qui se pouvoit alléguer étoit, que la dispense accordée par Jule II. étoit contraire au Droit divin, & celle-là seule auroit dû suffire. Mais il y auroit eu de l'imprudence à commencer par mettre en question l'autorité des Pontifes Romains, en demandant une grace à la Cour de Rome. Il fallut donc avoir recours à un autre expédient. Ce fut de trouver des nullitez dans la Bulle de Jule II. & de faire voir que ce Pontife avoit été surpris, ce qui rendoit la Bulle révoquable, selon les maximes mêmes de la Cour de Rome. C'est ce qui ne fut pas trop difficile. La Bulle étoit fondée sur la Requête de Henri & de Catherine, qui avoient exposé que leur mariage étoit nécessaire pour entretenir la Paix entre l'Angleterre & l'Espagne. En cela on trouvoit deux raisons pour faire révoquer la Bulle. La première qu'Henri n'étant alors âgé que de douze ans, ne pouvoit pas être censé avoir eu ces vûes de politique; d'où on inféroit qu'il n'étoit pas lui-même l'Auteur de la Requête. La seconde, que l'exposé étoit faux, puisqu'en l'état où les affaires

Raisons
pour allé-
guer au Pa-
pe.

Nullitez
dans la Bul-
le de Ju-
le II.

HENRI
VIII.
1527.

entre l'Espagne & l'Angleterre se trouvoient alors, ce mariage n'étoit nullement nécessaire, pour entretenir la Paix entre les deux Couronnes, & par conséquent, que Jules II. avoit été surpris. On trouvoit encore une autre nullité en ce que la Bulle n'ayant point d'autre fondement que l'entretien de la Paix & de l'union entre Henri VII. & le Roi & la Reine d'Espagne, cette raison avoit cessé lorsque le mariage fut consommé, puisqu'Henri VII. & Isabelle n'étoient plus en vie. Enfin on soutenoit qu'Henri VIII. ayant protesté contre son mariage, avant que de l'avoir consommé, s'étoit par-là départi de la liberté que la Bulle lui avoit accordée, & que, par conséquent, une autre Bulle auroit été nécessaire pour rendre son mariage valide. Mais toutes ces raisons n'étoient produites que pour fournir au Pape un prétexte de révoquer la dispense de Jules II. En effet, si la raison du Droit divin violé par la Dispense, n'avoit pas été le véritable fondement de la demande du divorce, rien n'auroit été plus facile au Pape, que de mettre la conscience du Roi en repos, en confirmant par une nouvelle Bulle, tout ce qui avoit été fait.

Knight est
envoyé à
Rome pour
cette affaire,

Cependant, comme on ne doutoit pas de la condescendance du Pape, dans la conjoncture où il se trouvoit, le Roi lui envoya *Knight* son Secrétaire, pour le prier de signer quatre Pièces qu'on avoit dressées en Angleterre. La première étoit une Commission au Cardinal Wolsey, pour juger & terminer cette affaire en s'associant quelques Evêques Anglois. La seconde étoit une Bulle Décretale, qui déclaroit nul le Mariage du Roi avec Catherine, par la raison que celui d'Arthur avec la même Princesse avoit été consommé. Par la troisième, le Pape accordoit au Roi une Dispense pour épouser une autre femme. Par la quatrième, il s'engageoit à ne révoquer jamais aucun des trois Actes précédens.

Il fait tenir
un Mémoire
au Pape.

Knight partit d'Angleterre au mois de Juillet, dans le tems, à peu-près, que le Cardinal se mettoit en chemin pour aller s'aboucher avec le Roi de France. Mais comme le Pape étoit prisonnier, & gardé par un Capitaine Espagnol, il ne fut pas possible à l'Envoyé d'en avoir audience. Il trouva pourtant le moyen de lui faire tenir un Mémoire contenant les points de sa Commission, auquel le Pape répondit favorablement. Il fit espérer qu'il accorderoit tout ce que le Roi souhaitoit, quoi que l'Empereur l'eût déjà fait prier par le Général des Cordeliers, de ne rien faire sur ce sujet sans en avertir ses Ministres. Pour le dire en passant, cela fait voir qu'Henri avoit résolu assez longtems auparavant, de demander son divorce, puisque l'Empereur avoit eu le tems d'en être informé & d'en faire parler au Pape. Comme il n'étoit pas possible à l'Envoyé de traiter avec le Pape en personne, cette affaire ne fut pas alors poussée plus avant. Enfin la nouvelle étant venue en Angleterre que le Pape alloit être relâché, le Cardinal Wolsey écrivit à *Grégoire Casali* Ambassadeur ordinaire du Roi à Rome, pour lui ordonner de se joindre à *Knight*, & de presser le Pape d'accorder au Roi ce qu'il demandoit. Cette Lettre étoit extrêmement forte, & marquoit bien l'envie que le Cardinal avoit de faire réussir le divorce. Elle étoit du vingt-cinquième de Décembre 1527. Le Cardinal ignorant encore que le Pape se fût évadé le neuvième du même mois.

Lettre de
Wolsey à
Casali.

Knight &
Casali parlent
au Pape,

Clément VII. s'étant retiré à Orviété, *Knight* alla le trouver, & lui parla de l'affaire dont il étoit chargé. Le Pape avoit qu'il avoit reçu son Mémoire, & promit encore de faire tout ce qui dépendroit de lui, pour la satisfaction
du

du Roi ; mais il le pria de ne rien précipiter. Il se trouvoit alors dans une conjoncture, où il ne sçavoit pas encore, s'il n'auroit point besoin du Roi d'Angleterre, ou si l'Empereur voudroit bien s'accommoder avec lui. C'étoit pour cela qu'il fouhaitoit de gagner du tems, afin de pouvoir se conduire, selon qu'il seroit convenable à ses intérêts. Mais par cette raison & parceque les ordres du Roi étoient pressans & positifs, Knight ne voulut point différer sa négociation. Il pressa extraordinairement le Pape qui promit enfin de signer les Actes à condition qu'on n'en feroit aucun usage, jusqu'à ce que les François & les Allemans fussent sortis d'Italie. Knight voulut bien accepter cette condition, s'imaginant, que quand ces Pièces toutes signées seroient entre les mains du Roi, il s'en serviroit quand il le trouveroit à propos. Mais le Pape n'étoit pas aisé à duper. En feignant de n'avoir en vûe que de contenter le Roi, il ne pensoit qu'à gagner du tems, étant prêt à le sacrifier, s'il trouvoit mieux son compte ailleurs. Il employa donc toute la souplesse de son esprit, à faire traîner cette affaire, par des moyens qui ne fussent pas suspects au Roi. Pour cet effet, il dit à Knight, qu'avant que de signer ces Actes il étoit bien aisé d'en conférer avec le Cardinal des quatre Saints couronnez.

Le Pape s'étant ainsi engagé, Knight & Casali crurent qu'ils n'avoient autre chose à faire, qu'à prévenir, en faveur du Roi, le Cardinal que le Pape vouloit consulter. Ils n'eurent pas beaucoup de peine à réussir, puisque, outre dix mille ducats qu'ils avoient en main pour gratifier ceux qui leur rendroient service, ils avoient pouvoir d'engager le Roi à tout ce qu'ils jugeroient à propos de promettre. Ce Cardinal ayant examiné les Actes apportez d'Angleterre, y trouva des défauts considérables, particulièrement dans la Commission du Légat, & se chargea d'en dresser une autre moins défectueuse. Cet Acte étant dressé de nouveau, Knight & Casali allèrent trouver le Pape, & le pressèrent de signer. Il ne le refusa pas absolument : mais il dit que l'Empereur l'ayant fait prier de ne rien faire sur ce sujet, sans l'en informer, il falloit trouver quelque expédient pour excuser une démarche si précipitée : Que pour cet effet, il falloit faire marcher Lautrec vers Orviéto, & faire ensorte que ce Général le pressât de la part du Roi de France de satisfaire le Roi d'Angleterre. Lautrec étant alors à Bologne, pour le faire marcher à Orviéto, il auroit fallu avoir des ordres de la Cour de France, ce qui auroit emporté beaucoup de tems. Par cette raison, les Ministres de Henri rejettoient cet expédient, leur but étant de finir l'affaire avant que l'Empereur en fût averti. Enfin le Pape se trouvant extraordinairement pressé, leur mit en main la Commission pour le Cardinal Wolsey, avec la Bulle de dispense pour le Roi, & promit d'envoyer en Angleterre la Bulle décrétale pour casser le Mariage. Mais voici une ruse à laquelle ces Ministres ne firent pas peut-être assez d'attention. C'est que le Pape datta ces deux Actes, du tems qu'il étoit prisonnier au Château Saint Ange. Ainsi, quand le Roi les eut en son pouvoir, il ne jugea pas à propos de s'en servir, de peur qu'on ne lui opposât, que le Pape ne les avoit accordez qu'en vûe d'obtenir sa liberté par les secours qu'il attendoit d'Angleterre. D'ailleurs, tous les Actes faits par un prisonnier, peuvent être censez nuls, de quoi le Traité de Madrid étoit un exemple tout récent. Ainsi, quelque instance que fit le Roi, pour terminer cette affaire, il trouva qu'à la fin de l'année 1527. il n'avoit encore rien fait.

HENRI
VIII.
1527.
qui tâche
de gagner
du tems.

Il promet
enfin de faire
ce que le
Roi fouhait
te ;

mais il
trouve le
moyen de
différer l'exécution
de sa promesse.

Artifice du
Pape pour
gagner du
tems.

Cl.

HENRI
VIII.
1528.
Le Pape
prend la ré-
solution de
ménager
l'Empe-
reur.

Il refuse de
se rengager
dans la Li-
gue.

Lautrec
marche vers
Naples.

Raisons du
Pape pour
se dispenser
d'agir contre
l'Empe-
reur.

Clement VII. avoit eu le tems, pendant sa prison, de faire de sérieuses réflexions sur sa conduite passée qui lui avoit très-mal réussi, parcequ'il s'étoit éloigné des maximes de ses plus habiles Prédécesseurs. Il s'étoit mal-à-propos engagé à commencer la Guerre contre l'Empereur, au lieu qu'Alexandre VI, Jule II, & Leon X, après avoir semé la division parmi les Princes, les laissoient, la plupart du tems, vider leurs querelles, & se rangeoient ensuite dans le parti des plus forts, ou s'ils s'engageoient dans quelque Guerre, c'étoit pour l'ordinaire aux dépens d'autrui. Mais pour cette fois, il étoit arrivé à Clément VII, qu'après s'être épuisé à entretenir beaucoup de troupes, il avoit perdu *Florence*, *Parme*, *Reggio*, *Rome* même, & la meilleure partie de l'Etat de l'Eglise, & s'étoit vu lui-même en prison, & rançonné. C'en étoit assez pour le rendre plus avisé, & pour lui faire prendre une route différente. Dès que les Ambassadeurs de France, d'Angleterre, de Venise, le virent à couvert dans Orviété, des violences des Impériaux, ils le pressèrent de se déclarer contre l'Empereur. Ils croyoient que s'il ne pouvoit pas aider la Ligue de ses armes temporelles, du moins il pourroit, par le moyen des spirituelles, causer des embarras à l'ennemi commun qu'il sembloit n'avoir pas sujet de ménager. Mais il considéroit lui-même cette affaire sous une autre face. Une fâcheuse expérience lui ayant fait connoître qu'il avoit été la dupe de ses Alliez, il résolut de ne se laisser plus conduire par leurs conseils intéressés. Ainsi, sans leur déclarer ce qu'il avoit dans l'ame, il se contenta de leur dire, que sa jonction à la Ligue ne feroit que lui attirer de nouveaux malheurs, sans leur procurer aucun avantage; Que d'ailleurs, il étoit nécessaire pour le bien de la Chrétienté, qu'il y eût un Médiateur pour travailler à procurer la Paix, & que c'étoit tout ce qu'il pouvoit faire, en l'état où il se voyoit réduit. Néanmoins, il leur fit entendre, qu'il pourroit prendre d'autres mesures, si Lautrec s'approchoit, pour faire abandonner Rome aux troupes de l'Empereur. C'étoit en effet son unique but, que de délivrer l'Etat de l'Eglise de cette armée étrangère, afin de se voir en état de prendre le parti qui conviendrait le mieux à ses intérêts.

Enfin, Lautrec, étant parti de Bologne le neuvième de Janvier, prit la route de Naples, après avoir envoyé le Prince de Vaudemont & la Trimouille au Pape, pour le presser de se déclarer. Mais Clément trouva le moyen de s'en défendre, sans pourtant le refuser positivement. Il voyoit, pour ainsi dire, toute l'Europe en mouvement, & il vouloit attendre le succès de cette guerre, afin de pouvoir prendre des mesures plus justes qu'il n'avoit fait auparavant. Ainsi, quoiqu'on pût faire, il ne fut pas possible d'obtenir cette déclaration de lui. Il vouloit seulement faire croire, que si François & Henri lui faisoient rendre *Ravenne* & *Cervia*, il se rangeroit dans leur parti. C'étoit un avantage qu'il auroit bien voulu retirer de leurs instances, sauf à trouver quelqu'autre défaire, pour s'empêcher de se déclarer, après avoir recouvré ces deux Places. Cependant il pensoit aux moyens de pouvoir négocier secrètement avec l'Empereur, de qui il attendoit plus d'avantage que des Alliez. En effet, son but principal étant de rétablir la Maison de Médicis dans le Gouvernement de Florence, il comprenoit bien qu'il ne pourroit y parvenir que par le moyen de l'Empereur, puisque les Alliez avoient intérêt de soutenir les Florentins qui étoient devenus Membres de la Ligue. Mais il y auroit eu de

l'im-

l'imprudence en lui , à se déclarer pour l'Empereur , dans un tems où ce Monarque étoit foible en Italie , & qu'une puissante Armée étoit en pleine marche pour envahir le Royaume de Naples. Il étoit donc nécessaire pour lui d'attendre que les événemens de cette Guerre le missent en état de se déterminer avec sûreté. C'étoit-là , la véritable raison qui l'obligeoit à user de beaucoup de détours , pour tâcher de ne mécontenter , ni l'Empereur , ni le Roi de France , ni le Roi d'Angleterre. Si , au lieu de s'engager imprudemment dans une Guerre , il avoit auparavant suivi cette route , il se seroit fait acheter chèrement. Du moins il n'auroit pas eu la mortification de se voir en prison dans Rome même.

Mais quoique le Pape refusât de se déclarer , les Rois de France & d'Angleterre n'en étoient pas moins ardens à poursuivre l'exécution de leurs projets. Le 21. de Janvier de l'année 1528 , les Ambassadeurs qu'ils avoient en Espagne demanderent à l'Empereur la permission de se retirer , & dès le lendemain *Clarencieux* & *Guienne* , Hérauts , l'un d'Angleterre , l'autre de France , lui déclarerent la Guerre. Cela se fit avec beaucoup de solennité , l'Empereur étant assis sur son Trône , environné de tous les Grands de sa Cour. Il leur répondit à chacun en particulier ; mais d'une manière bien différente. En parlant à celui d'Angleterre , il se servit de termes civils & honnêtes , qui faisoient assez comprendre qu'il n'étoit pas bien aisé d'avoir le Roi son Maître pour ennemi. Il se plaignit pourtant que Henri en avoit mal usé avec lui , en lui voulant donner pour femme une Princesse qu'il se proposoit de faire déclarer bâtarde , puisqu'il demandoit de faire divorce avec la Reine sa Mere. Mais il en rejetta toute la faute sur l'ambition démesurée du Cardinal Wolsey. Il dit que ce Cardinal , ayant voulu l'obliger à employer ses armes en Italie pour le faire Pape , se croyoit offensé , de ce qu'il n'avoit pas voulu troubler le repos de la Chrétienté pour l'amour de lui. Quant aux sommes dont Henri lui demandoit le paiement , il nia d'avoir jamais refusé d'y satisfaire. Mais il ajouta que les Ambassadeurs d'Angleterre n'ayant point apporté avec eux les Obligations originales , & n'ayant pas même pouvoir d'en donner des quittances , c'étoit à tort que Henri se plaignoit sur ce sujet. Qu'à l'égard de l'indemnité qu'il demandoit , il sçavoit bien que le Roi de France s'en étoit chargé dans le Traité de Madrid. Pour ce qui regardoit la somme de cinq-cens-mille écus , à laquelle il s'étoit engagé , en cas qu'il refusât d'épouser la Princesse Marie , il répondit qu'il n'avoit pas tenu à lui ; qu'il l'avoit demandée au Roi son Pere par des Ambassadeurs exprès , & que Henri avoit refusé de la lui envoyer ; Que d'ailleurs , avant ce tems-là , Henri l'avoit offerte au Roi d'Ecosse. Enfin , qu'il ne pouvoit légitimement prétendre cette somme , avant que d'avoir justifié qu'il avoit lui-même exécuté toutes les conditions du Traité de Windsor. Telle fut la réponse de l'Empereur à la déclaration de Guerre , qui lui fut faite par le Héraut de Henri. Dans celle qu'il fit au Héraut de France , il ne garda pas tant de ménagemens. Il accusa hautement François I. de lui avoir manqué de parole , & chargea le Héraut de le faire souvenir , qu'il lui avoit fait dire par l'Archevêque de Bourdeaux son Ambassadeur , qu'il seroit plus à propos qu'ils vuidassent leur querelle par un combat singulier , mais qu'il n'avoit eu aucune réponse. Selon les

HENRI
VIII.
1528.

François &
Henri font
déclarer la
Guerre à
l'Empereur.

Réponses
de l'Empe-
reur.

HENRI
VIII.
1528.
Désis reci-
proques en-
tre Charles-
Quint &
François I.

apparences, l'Ambassadeur n'avoit pas jugé à propos de rapporter ces paroles au Roi, puisqu'il parut extrêmement surpris quand il l'apprit de la bouche du Héraut. Peu de jours après, il renvoya le même Héraut à l'Empereur, pour lui porter un Cartel de défi signé de sa propre main, dans lequel il lui donnoit un démenti en forme; il lui demandoit qu'il lui assurât le Camp, pour se battre corps à corps avec lui. Ce Cartel étoit datté le 27. de Mars 1528. L'Empereur lui envoya sa réponse par un de ses Hérauts, qui avoit charge de lui dire de bouche des choses très-désagréables. Ce Héraut étant arrivé à Paris ne pût obtenir, qu'avec beaucoup de difficulté, la permission de mettre sa cotte d'armes en entrant dans la Ville. Le Roi l'attendoit sur son Trône, ayant auprès de lui un grand nombre de Princes & de Seigneurs. Mais il avoit à peine commencé à parler, que le Roi l'interrompit pour lui demander s'il apportoit l'assurance du Camp. Le Héraut demanda qu'il lui fût permis de continuer ce qu'il avoit à dire de la part de l'Empereur, le Roi refusa de l'entendre, en disant, qu'il n'avoit demandé que l'assurance du Camp, & que tout le reste étoit inutile. C'est ainsi que finit cette affaire qui avoit déjà fait beaucoup de bruit. Les deux Monarques donnerent des marques publiques de leur courage, par les défis reciproques qu'ils se firent, & néanmoins, il ne fut pas nécessaire de faire de grands efforts, pour les empêcher de vider leurs différends par une voye si peu ordinaire à de si grands Princes.

Hardiesse
du Cardinal
Wolfey, qui
lui attire la
colere du
Roi.
Myl. Herbert.

Hugues de Mendoza, Ambassadeur de l'Empereur à Londres, ayant appris ce qui s'étoit passé en Espagne, voulut se retirer. Mais le Cardinal Wolfey lui fit dire que le Héraut Clarencieux avoit outrepassé ses ordres en déclarant la Guerre à l'Empereur, & qu'il en seroit puni à son retour. Sur cela l'Ambassadeur envoya un Courrier en Espagne, pour informer l'Empereur de ce que le Cardinal lui avoit fait dire. Clarencieux qui étoit encore en Espagne, surpris qu'on voulût le rendre responsable d'une chose pour laquelle il avoit des ordres précis, demanda & obtint une copie authentique de la Lettre de l'Ambassadeur. Dès qu'il fut arrivé en Angleterre, il alla trouver le Roi, avant que d'avoir parlé au Cardinal, & lui fit voir cette Lettre, avec trois autres écrites de la propre main du Cardinal, par lesquelles il lui donnoit des ordres précis de déclarer la Guerre à l'Empereur. Henri, surpris de l'audace de son Ministre, s'emporta extraordinairement contre lui, en présence de toute la Cour. Peut-être même l'auroit-il entièrement disgracié, s'il n'en eût pas été empêché par la considération de l'affaire du Divorce, dans laquelle il ne pouvoit se passer de lui. Il ne laissa pourtant pas de lui faire essuyer une terrible mortification, en faisant examiner cette affaire par le Conseil. Cet examen auroit été sans doute fatal au Ministre, si le Roi avoit voulu le pousser à bout: mais il voulut bien se contenter de la Protestation qu'il fit, qu'il avoit crû agir conformément aux intentions de Sa Majesté.

Le Cardi-
nal assem-
ble les
Grands, &
tâche de
justifier la
Guerre

La réponse de l'Empereur à Clarencieux ayant été renduë publique en Angleterre, par les soins de l'Ambassadeur d'Espagne, le Cardinal craignit qu'elle ne causât de mauvais effets parmi le Peuple, vû la foiblesse des motifs que le Roi mettoit en avant pour entreprendre la Guerre. Cela fut cause qu'il assembla dans la Chambre étoilée, tous les grands Seigneurs qui se trouvoient

trouvoient à la Cour , pour leur faire un Discours , où il exagéra , autant qu'il lui fut possible , les torts que le Roi avoit reçûs de l'Empereur , & les raisons qu'il avoit d'en demander la réparation par les armes. Mais il eut beau faire , quoique tout le monde lui applaudît extérieurement , ce que l'Empereur avoit dit au Héraut , que cette Guerre n'étoit causée que par le mécontentement particulier du Cardinal , faisoit plus d'effet que toutes les raisons que ce Ministre pouvoit alléguer. Le Peuple murmuroit hautement contre cette Guerre qui alloit ruiner le Royaume pour contenter la passion du Favori. Quelques-uns même ne s'arrêterent pas aux murmures. Comme le Commerce avec les Païs-Bas étoit rompu par la Déclaration de Guerre , & que les Marchands Drapiers ne vouloient plus se charger de Draps , qu'ils ne pouvoient pas débiter , les Ouvriers en laine se mutinèrent. Sur cela le Cardinal ordonna aux Marchands d'acheter les Draps comme ils faisoient auparavant , en les menaçant , qu'en cas de refus , il en feroit acheter lui-même , pour les vendre aux Etrangers. Mais ils se moquerent de cette menace , & demeurèrent obstinez , ne voulant point s'exposer à des pertes inévitables par complaisance pour lui. Une Ambassade que la Gouvernante des Païs-Bas envoya au Roi dans ces entrefaites , délivra le Cardinal de l'embarras où il se trouvoit. Les Ambassadeurs lui firent entendre que si le Roi vouloit consentir à une Trêve avec les Païs-Bas , pour le bien mutuel du Commerce , la Gouvernante y donneroit volontiers les mains. Cette proposition ayant été examinée dans le Conseil , il fut résolu , malgré les oppositions de l'Ambassadeur de France , de consentir à une Trêve de huit mois , qui fut signée le 8. de Juin.

Pendant que ces choses se passaient en Angleterre , les affaires d'Italie se trouvoient dans une situation qui donnoit lieu à François I. d'espérer un heureux succès de l'expédition de Lautrec dans le Royaume de Naples , quoique dans la suite elle finit très-malheureusement pour lui. Lautrec étant parti de Bologne le 9. de Janvier , arriva le 10. de Février sur les frontières de Naples , & ayant marché dans l'Abbruze il se rendit maître de cette Province , & ensuite d'une partie de la Pouille. Ce ne fut qu'avec une peine extrême , que le Prince d'Orange obligea l'Armée Impériale à quitter Rome où , depuis dix mois , elle exerçoit toutes sortes de violences. Quoique cette Armée ne partit de Rome que le 17. de Février , elle devança pourtant Lautrec qui avoit pris un plus long chemin , pour amasser de l'argent dont il avoit un extrême besoin , le Roi de France , selon sa coutume , ne lui ayant point envoyé ce qu'il lui avoit promis. Les Impériaux s'étant postez à Troya , il alla leur présenter la Bataille : mais , comme ils trouverent à propos de se retirer à Naples , il continua sa marche & arriva au commencement du mois de Mai devant cette Ville Capitale , dont il forma le Siège selon l'ordre qu'il en avoit. Seize Galeres de France commandées par André Doria , huit autres qui étoient sous la conduite de Philippin Doria son Neveu , & vingt-deux de Vénise devoient se rendre devant Naples pour en bloquer le Port , pendant que Lautrec , avec une Armée de trente mille hommes , assiégeroit la Ville par Terre. Mais quand il commença le Siège , il n'avoit que les huit Galeres de Philippin. Celles de Vénise n'arriverent qu'assez tard , & André Doria , qui étoit mécontent du Roi de France , &

HENRI
VIII.
1528.
contre
l'Empereur.

Le Peuple
en murmure.

Les Ouvriers en
laine se mutinent.

Le Cardinal menace
les Marchands ,
mais sans effet.

Ambassade
de la Gouvernante
des Païs-Bas.

Myl. Herbert.
Trêve entre
l'Angleterre & les
Païs-Bas.

Act. Publ.
Tom. XIV.
pag. 288.

15. Juin.
Succès de
la Guerre
de Naples.
Guicciardin,

Lautrec
assiège Na-
ples.

HENRI
VIII.
1528.

La peste
dans l'Ar-
mée de
France.

Mort de
Lautrec.

Siège levé.

L'Armée
de France
est dissipée.
Andre Do-
ria met Ge-
nes en li-
berté.
*Hist. de Ge-
nes.*

Continua-
tion de l'af-
faire du
Divorce.
*Hist. de la
Réformation.*
Artifices du
Pape, pour
amuser le
Roi.

qui pensoit à se mettre au service de l'Empereur, retenoit les seize Galeres à Genes sous divers prétextes. Cependant un combat naval que Philippin livra aux Impériaux, dans lequel Moncade fut tué, & le Marquis de Guast fait prisonnier, fit espérer à Lautrec qu'il auroit Naples par famine, quoi- qu'il manquât lui-même de toutes choses dans son Camp. Son espérance s'accrut encore par l'arrivée des vingt-deux Galeres Vénitiennes qui se joignirent à celles de Philippin. Il ne s'agissoit plus que de voir qui pourroit plus long-tems supporter la famine, ou des assiégeans, ou des assiégés, qui manquoient également de vivres. Mais les François avoient, outre la dis- sette, un très-grand désavantage, en ce que la peste faisoit de grands rava- ges parmi eux, & diminueoit continuellement leur nombre. Enfin André Doria, ayant conclu son accommodement avec l'Empereur, rappella Phi- lippin son Neveu avec ses huit Galeres. Peu de tems après, les Galeres Vé- nitiennes ayant été obligées d'aller sur les Côtes de la Calabre, pour se pour- voir de Biscuit, les assiégés prirent ce tems pour faire entrer beaucoup de provisions dans la Ville, pendant que Lautrec demouroit dans un très-fa- cheux état, sans vivres & sans argent, avec une Armée accablée par la peste. La plupart de ses Généraux étoient morts, ou malades, & pour comble de malheur, il fut lui-même attaqué de la peste, qui l'emporta le 16. d'Août. Le Marquis de Saluces, qui prit, après lui, le commandement de cette Ar- mée délabrée, s'étant enfin déterminé à lever le Siège, eut bien de la peine à gagner Averse, où il fut incontinent assiégé, & peu de jours après con- traint de capituler, en se livrant lui-même, avec tous les principaux Offi- ciers de son Armée, entre les mains des Impériaux. Ainsi, cette belle Ar- mée, que Lautrec avoit menée devant Naples, fut entièrement dissipée. De plus, la France venoit de perdre Genes, dont André Doria s'étoit rendu maître au nom de l'Empereur, après quoi, selon qu'il en étoit convenu avec ce Monarque, il avoit rendu la liberté à sa patrie, & y avoit établi un Gouvernement qui y subsiste encore aujourd'hui. Ainsi les affaires d'Italie qui, au commencement de l'année, avoient une si belle apparence pour François I, changerent entièrement de face, en sorte qu'il ne lui resta pres- que plus rien en ce Pais-là.

La connoissance de ce qui se passa en Italie pendant cette Campagne ne servira pas peu à faire découvrir les motifs de la conduite du Pape, dans l'affaire du Divorce. Henri avoit regardé cette affaire comme terminée, lorsqu'il avoit appris que le Pape en avoit commis le Jugement au Cardinal Wolsey. Mais quand, après beaucoup de difficultez, il eut enfin obtenu cette commission pour le Cardinal, avec une Bulle Décrétale qui déclaroit son Mariage nul, & une Dispense pour pouvoir se remarier, il trouva pour- tant qu'il n'y avoit encore rien de fait. La Commission étoit dattée au Château Saint Ange, pendant que le Pape étoit en prison, ce qui la ren- doit absolument nulle, & par conséquent il falloit la renouveler. La Dé- crétale ne portoit aucune clause qui empêchât le Pape de la révoquer, s'il le trouvoit à propos. Enfin, la Dispense n'étoit que conditionnelle, en cas que le Mariage du Roi avec Catherine fût déclaré nul. D'ailleurs, on y avoit inséré certaines restrictions qui laissoient au Pape la liberté de la ré- voquer. Par exemple, il accordoit cette Dispense, *autant qu'il le pouvoit*
sans

sans offenser Dieu. Nonobstant toutes prohibitions de Droit divin , & autres Constitutions ou Ordonnances quelconques auxquelles il dérogeoit , autant que l'autorité Apostolique pouvoit s'étendre (1). Henri n'eut pas peu de chagrin de voir qu'il ne pouvoit se servir de ces Bulles , sans s'exposer à être inquiété. Néanmoins , dans la pensée où il étoit , que tout cela s'étoit fait par inadvertence , il donna ordre à Grégoire Casali son Ambassadeur à Rome , de demander des Bulles moins sujettes à contestation. Casali en parla souvent au Pape ; mais il n'en pût rien tirer de positif. Seulement le Pontife , se sentant pressé , lui dit en confidence , qu'il conseilloit au Roi de passer outre ; de faire casser son Mariage , en vertu de la Commission donnée au Légat ; mais avec le moins de bruit qu'il seroit possible , & de se remarier ensuite , à la Femme qu'il voudroit. Il fondeoit ce conseil sur ce qu'il seroit bien plus facile de lui accorder la confirmation de ce qui auroit été fait , qu'il ne le seroit de lui permettre de le faire. Il recommanda pourtant à Casali , de n'informer point le Roi , que ce conseil vînt de lui. Henri regarda cet avis comme un piège que le Pape lui tendoit. Il considéra , qu'il n'étoit pas possible de faire juger une telle cause sans bruit , puisqu'il falloit nécessairement que la Reine fût ouïe , sans quoi il y auroit une nullité manifeste dans le Jugement. En second lieu , s'il eût fait ce qui lui étoit conseillé , il se seroit entièrement livré entre les mains du Pape qui , selon l'avis des Canonistes , auroit pû refuser de confirmer la Sentence du Légat , aussi bien que le Mariage qui se seroit contracté en conséquence. Ainsi , cette affaire ayant été mise en délibération , il fut jugé plus à propos de s'adresser directement au Pape , & de lui demander de nouvelles Bulles. Suivant cette résolution ; le Roi envoya *Etienne Gardiner* Secrétaire du Cardinal Wolsey , & *Edouard Fox* , à Rome , pour y ménager cette affaire. Leurs Instructions portoient , de demander pour le Cardinal une nouvelle Commission qui l'établît Juge de cette cause , avec pouvoir de casser le Mariage du Roi , s'il le trouvoit à propos , & néanmoins de déclarer légitime la Fille qui en étoit née ; De presser le Pape , de donner une promesse par écrit , qu'il ne révoqueroit point la Commission du Légat ; De demander une Bulle Décrétale qui cassât le Mariage du Roi , & une Dispense pour épouser une autre Femme , sans aucune restriction. Enfin les Envoyez avoient ordre de faire connoître au Pape , que le Cardinal n'avoit pas conseillé le Divorce au Roi , & de lui parler du mérite extraordinaire de la Dame que le Roi avoit dessein d'épouser. C'étoit Anne de Bollen , comme on le peut aisément comprendre , puisque le Roi ne cachoit plus l'amour qu'il avoit pour elle. Il étoit très-à-propos de dire au Pape , que le Cardinal n'étoit pas l'Auteur du conseil qui avoit engagé le Roi à demander son Divorce , puisqu'il étoit demandé pour Juge. Cependant les Lettres qu'il écrivoit aux Envoyez du Roi , & qui se trouvent dans l'Histoire de la Réformation , font voir manifestement , qu'il souhaitoit avec une passion démesurée que cette affaire réussît. Au reste , il paroît que le Roi vouloit encore garder des ménagemens avec la Reine & avec l'Empereur son Neveu ,

E e iij

puisqu'il

HENRI
VIII.
1528.

Herbert dans
l'année

1529.
Henri fait
demander
d'autres
Bulles.

Conseil du
Pape au
Roi.

Gardiner &
Fox sont
envoyez à
Rome pour
solliciter
d'autres
Bulles.
Leurs In-
structions.

(1) Myl. Herbert ne donne pas cette Bulle comme authentique , mais comme très-pro-
bable.

HENRI
VIII.
1528.
Conduite
artificieuse
du Pape.

Ses intérêts
& ses pro-
jets.

puisqu'il demandoit que le Légat eût pouvoir de déclarer Marie légitime. Peut-être aussi étoit-ce un effet de l'affection qu'il avoit pour elle.

Lorsque Gardiner & Fox arrivèrent à Orviété, Lautrec étoit en marche vers Naples. Mais ses progrès étoient encore si peu considérables, qu'il n'étoit pas facile de juger quel seroit le succès de son entreprise, d'autant plus que l'Armée Impériale étoit déjà sortie de Rome, pour aller s'opposer à son passage. Il y avoit même apparence qu'il y auroit une Bataille, & comme le succès en étoit incertain, le Pape n'avoit garde de s'exposer au ressentiment de l'Empereur, s'il arrivoit que ses armes fussent victorieuses. Ainsi, pour gagner du tems, il écrivit au Roi une Lettre en chiffre, comme s'il eût voulu lui révéler quelque secret, & néanmoins il ne fut pas possible d'y connoître quelle étoit son intention. Cette Lettre n'ayant pas été trop bien reçue, les Envoyez eurent ordre d'insister sur leurs demandes. Mais alors les affaires avoient un peu changé de face. Lautrec avoit déjà fait des Conquêtes dans le Royaume de Naples, & le Prince d'Orange, se trouvant hors d'état d'arrêter sa marche, s'étoit retiré dans la Ville Capitale qui, vrai-semblablement, alloit être bien-tôt assiégée. Il y auroit donc eu de l'imprudence à mécontenter Henri dans un tems où le Roi de France son Allié se voyoit sur le point de devenir très-puissant en Italie. Ainsi Clément VII, se trouvant fort embarrassé dans une conjoncture si délicate, eut recours à ses artifices ordinaires, pour tâcher de gagner du tems. Il feignit de ne souhaiter rien avec tant de passion, que de satisfaire le Roi, quoiqu'en lui-même il eût résolu de ne faire rien d'effectif en sa faveur. Son but étoit de se rendre maître de l'affaire du Divorce, & de la faire traîner jusqu'à ce que les événemens de la Guerre le déterminassent à contenter ou l'Empereur ou le Roi. L'intérêt de sa Maison demandoit qu'il ménageât le premier, parce que c'étoit par son moyen qu'il espéroit de la rétablir dans Florence. Celui de son Siège n'étoit pas moins important. Henri demandoit qu'il révoquât une Dispense accordée par un Pape son Prédécesseur, sur le fondement que ce Pape n'avoit pas eu le pouvoir de l'accorder; c'est-à-dire proprement qu'il déclarât que jusqu'alors les Pontifes Romains s'étoient attribué un Droit qui ne leur appartenoit pas. C'étoit une démarche bien difficile à faire dans un tems où une grande partie de l'Allemagne s'étoit soustraite à la domination des Papes, & qu'on n'entendoit par tout que des plaintes & des murmures contre le pouvoir exorbitant qu'ils avoient usurpé. Ainsi, la véritable intention de Clément VII. étoit d'amuser le Roi de l'espérance qu'il donneroit les mains à son Divorce, jusqu'à ce qu'il se vît en état de s'y opposer avec sûreté. Il ne faut point chercher d'autres mystères dans la conduite de ce Pontife, ainsi qu'on le verra plus clairement dans la suite. Quant aux raisons & aux autoritez qu'on alléguoit de part & d'autre, par rapport au fond de la question même, & qu'on tiroit de l'Ecriture Sainte, des Peres & des Canons, ce n'étoient que des amusemens qui servoient merveilleusement aux desseins du Pape, mais qui ne faisoient que peu d'impression sur son esprit.

Le Pape
donne une
nouvelle
Commis-

Clément VII, se trouvant dans cette disposition, ne fit aucune difficulté d'accorder extérieurement au Roi, tout ce qu'il lui demandoit. Le 13. d'Avril 1528. il signa une Bulle qui établissoit le Cardinal Wolsey pour Juge de
cette

cette affaire, en prenant pour Ajoint, l'Archevêque de Cantorbéri, ou tel autre Prélat d'Angleterre qu'il trouveroit à propos de choisir, & lui donnoit un pouvoir aussi ample que le Roi le souhaitoit. Mais outre les inconvéniens marquez ci-dessus, dans la Décretale & dans la Dispense, le Conseil du Roi en trouva deux dans la nouvelle Commission du Cardinal Wolsey. Le premier étoit, qu'il n'y avoit point de clause qui pût empêcher le Pape de la révoquer. Le second, que ce seroit une nullité manifeste, que d'établir pour seul Juge de cette affaire, un Cardinal dévoué au Roi, & actuellement son premier Ministre. Ces considérations obligèrent le Roi à faire demander au Pape qu'il lui plût d'ajoinde un autre Légat au Cardinal Wolsey, & de donner un engagement positif qu'il ne révoqueroit point la Commission. Comme, lorsque cette demande fut faite, Lautrec étoit déjà devant Naples, qu'on ne doutoit point qu'il ne s'en rendît maître aussi bien que de tout le reste du Royaume, le Pape accorda tout ce qu'on voulut. Il nomma donc, par une Bulle datée à Orviéto le 6. de Juin, Thomas Wolsey Cardinal d'Yorck, & Laurent Campegge Cardinal Evêque de Salisburi, pour ses Légats à *Latere*, leur donnant le même pouvoir qu'il avoit accordé à Wolsey seul, les établissant pour ses Vicegérans dans l'affaire du Divorce, & leur commettant toute son autorité (1) Il donna aussi le 23. de Juillet l'engagement par écrit que le Roi demandoit. Enfin il mit entre les mains de Campegge une Décretale qui cassoit le Mariage du Roi, conçu dans les termes qu'on lui avoit comme prescrits. Il sembloit que Henri ne pouvoit souhaiter rien d'avantage. Mais on ne connoissoit pas encore bien en Angleterre toutes les subtilitez de la Cour de Rome. C'étoit dans cette vûe qu'il mettoit toujours quelque intervalle entre les diverses graces qu'il accordoit au Roi. Wolsey fut établi seul Juge dans l'affaire du Divorce, le 13. d'avril. Campegge fut nommé pour Ajoint sur la fin du même mois dans un Consistoire; mais la Bulle n'en fut expédiée que le 6. de Juin. L'engagement de ne pas révoquer la Commission ne fut signée que le 23. de Juillet. Selon les apparences la Décretale ne fut expédiée qu'au mois d'Août, & Campegge ne se mit en chemin qu'après la mort de Lautrec ou peut-être après la levée du Siège de Naples; c'est-à-dire, dans un tems où le Pape n'avoit plus rien à craindre de la France, & où il étoit plus que jamais nécessaire de ménager l'Empereur. Ainsi on peut presque assurer, que, quand Campegge partit de Rome, le Pape étoit résolu de n'accorder point le Divorce. Il étoit pourtant nécessaire qu'il continuât à feindre de vouloir contenter Henri, afin de ne pas se livrer à la discrétion de l'Empereur avec lequel il étoit résolu de s'accommoder, & rien n'étoit plus capable de lui faire obtenir un parti avantageux, que son union apparente avec la France & avec l'Angleterre. C'est-là très-certainement le secret de la politique du Pape, & la véritable cause de tous les artifices dont il usa dans cette affaire. Ce fut donc en conséquence de la résolution qu'il avoit prise qu'il donna les Instructions suivantes à son Légat. Premièrement, de faire durer l'affaire autant qu'il seroit possible. Secondement, de ne donner point de Sentence sur le Divorce avant que d'en avoir reçu de lui un commandement par écrit. En troisième lieu, il lui défendit

HENRI
VIII.
1528.
sion au Car-
dinal Wol-
sey.

Le Roi de-
mande au
Pape, qu'il
joigne un
autre Legat
à Wolsey.

Autre Com-
mission
pour Wol-
sey & pour
Campegge.
Act. Publ. T.
XI V. pag.
237.

Campegge
est chargé
de la Dé-
cretale.

Instructions
données à
Campegge.

(1) Campegge fut peut-être nommé Légat dans le mois d'Avril comme le dit le Docteur Burnet; mais la Commission n'est que du 6. de Juin.

HENRI
VIII.
1528.

Il retarde
& allonge
son voyage
autant qu'il
lui est pos-
sible.

Les Impé-
riaux pro-
duisent un
faux Bref
pour retar-
der l'affaire.
Preuves de
la fausseté
de ce Bref.

Campegge
exhorte
Henri à gar-
der Cather-
rine,
& Catheri-
ne à se de-
sister de son
Mariage.

Il feint d'a-
voir besoin
de nou-
veaux Or-
dres.

Il fait voir
au Roi & à
Wolfey la
Décretale.

fendit très-expressément de faire voir la Bulle à qui que ce fût, qu'au Roi & au Cardinal Wolfey, & de la laisser sortir de ses mains, sans son ordre, sous quelque prétexte que ce pût être.

Campegge s'étant mis en chemin après avoir reçu ces Instructions, n'arriva en Angleterre qu'au mois d'Octobre, six ou sept mois après qu'il eut été nommé Légat. Pendant qu'il étoit en chemin, les Ministres de l'Empereur à Rome firent naître une nouvelle difficulté dans l'affaire du Divorce, par la prétendue découverte d'un Bref de Jule II, qui confirmoit la Bulle de dispense, pour le Mariage de Henri avec Catherine. Mais il y avoit cette différence entre la Bulle & le Bref, que le Pape disoit dans la Bulle, que le Mariage avoit été *peut-être* consommé, au lieu que le mot *peut-être* ne se trouvoit pas dans le Bref. Ils inféroient de là, que Jule II. n'avoit pas été surpris, puisqu'il regardoit le premier Mariage de Catherine comme consommé. Mais ce Bref dont ils se contenterent de donner une copie authentique, sans vouloir montrer l'original aux Ministres du Roi, n'étoit vraisemblablement mis en avant, que pour faire perdre du tems à l'examiner. En effet, il y avoit deux raisons, entre plusieurs autres, qui en prouvoient manifestement la fausseté. La première étoit, que ce Bref donné sur la Requête de Catherine, supposoit que le Mariage de cette Princesse avec Arthur avoit été consommé, & cependant cette même Princesse avoit juré le contraire. C'étoit même sur cela que ses Agens avoient appuyé la validité de la Dispense de Jule II. La seconde raison étoit encore plus forte. C'est que le Bref étoit daté le 26. de Décembre 1503. Or comme dans la date des Brefs, la Cour de Rome commence l'année le 25. de Décembre, qui est le jour de Noël, cette date répondoit au 26. de Décembre 1502. de l'année commune, c'est-à-dire, dix mois avant que Jule II. fût Pape.

Campegge étant arrivé en Angleterre, commença sa Légation par une grave exhortation qu'il fit au Roi, pour lui persuader de vivre en bonne intelligence avec la Reine, & de se désister de la demande du Divorce. Cela fut trouvé fort mauvais de la part d'un Légat qu'on ne croyoit envoyé en Angleterre, que pour juger la cause en faveur du Roi. Ensuite, il fit un office tout contraire avec la Reine, en tâchant de lui persuader qu'elle devoit consentir à ce que le Roi souhaitoit, & lui fit même entendre qu'elle s'y opposeroit inutilement. Mais soit que la Reine fût instruite par avance, de ce qu'elle avoit à dire, ou qu'elle expliquât naturellement ce qu'elle pensoit, elle répondit qu'elle étoit la Femme du Roi, & qu'elle le seroit jusqu'à ce qu'elle fût séparée de lui par une Sentence du Pape. Campegge n'ayant pu rien obtenir ni du Roi ni de la Reine, assura qu'il ne pouvoit pas faire un pas plus avant, sans avoir de nouveaux Ordres, comme si toute sa Commission se réduisoit à faire toutes ces exhortations. Mais ces Ordres se firent attendre plus de six mois. Cependant, il entretenoit le Roi dans l'espérance qu'il obtiendrait enfin ce qu'il souhaitoit, & lui faisoit même entendre, qu'il étoit lui-même convaincu de la justice de sa cause. Pour le mieux amuser, il lui fit voir la Bulle qu'il avoit portée avec lui, & la montra aussi au Cardinal Wolfey son Collègue. Mais quand il se vit pressé de la faire voir à quelques Seigneurs du Conseil, il dit qu'il avoit des ordres très-express de ne la montrer qu'au Roi & à Wolfey. Henri, surpris & indigné d'un tel procédé, en fit por-

porter des plaintes au Pape qui, bien loin de blâmer son Légat, répondit qu'il avoit fort bien fait, de suivre ses Ordres; que la Décretale n'avoit été accordée qu'à condition que personne ne la verroit que le Roi & le Cardinal Wolsey, & dans la seule vûë d'éviter la ruïne de celui-ci, qu'on lui avoit fait regarder comme infaillible sans cela : qu'enfin, la Bulle ne devoit être publiée, qu'en cas que la Sentence des Légats fût favorable au Roi

Pendant que Campegge amusoit Henri en Angleterre, le Pape prenoit des mesures pour faire son Traité avec l'Empereur, & cherchoit des prétextes pour se séparer des Rois de France & d'Angleterre, qui ne lui étoient plus redoutables, depuis que l'expédition de Naples avoit si mal réussi. Il se plaignoit que ces deux Monarques ne lui avoient pas tenu parole, en lui faisant rendre Ravenne & Cervia comme ils le lui avoient promis. Par-là, il vouloit faire entendre qu'on ne devoit pas trouver étrange qu'il ne se hâtât pas de contenter Henri, puisque ce Prince négligeoit de lui faire rendre justice par les Vénitiens. Il auroit bien voulu qu'on eût crû que l'affaire du Divorce n'étoit accrochée que par cet endroit, & avoir ces deux Places en sa puissance, avant que de conclurre avec l'Empereur. Mais, de quelque précaution qu'il usât, la négociation qu'il entretenoit en l'Espagne ne pouvoit être tellement cachée, que François & Henri n'en eussent quelque connoissance. Ils lui en firent porter des plaintes par leurs Ambassadeurs : mais il nia constamment qu'il eût dessein de se départir de la neutralité. Cependant, sous prétexte de vouloir dissiper ces soupçons mal fondez, il envoya en Angleterre un nommé *Campana*, pour donner au Roi de nouvelles assurances de ses bonnes intentions. Mais en même tems, il chargea son Envoyé d'un ordre exprès au Cardinal Campegge de brûler la Bulle Décretale, & de différer le Jugement du Divorce autant qu'il seroit possible. Campegge obéit sur le champ au premier de ces ordres, & quant au second, il trouva sans cesse depuis ce tems-là, de nouveaux prétextes pour retarder les procédures.

Enfin Henri, s'ennuyant de voir tant de longueurs affectées, & comprenant bien qu'elles venoient du Pape, envoya, vers la fin de l'année, *Vannes* & *Brian* à Rome, pour tâcher d'en découvrir la véritable cause. Il les chargea aussi de diverses autres Commissions. Premièrement, de faire chercher dans la Chancellerie du Pape, le prétendu Bref de Jule II. dont il a été parlé ci-dessus. Secondement, de proposer, comme d'eux-mêmes, divers expédiens pour terminer promptement l'affaire du Divorce, & de consulter, sous des noms supposez, les Canonistes de Rome, pour sçavoir s'ils étoient praticables. Troisièmement, en cas qu'ils vissent le Pape intimidé par les menaces de l'Empereur, ils avoient ordre de lui offrir une garde de deux mille hommes. Enfin, si cela ne faisoit aucun effet, ils devoient contre-balancer les menaces de l'Empereur par d'autres menaces de la part du Roi. Ces Envoyez trouverent le Pape fort effrayé, ou feignant de l'être, des menaces que les Ministres de l'Empereur lui faisoient incessamment de le faire déposer comme Bâtard. Il répondit donc à l'offre qu'on lui faisoit de deux mille hommes pour le garder, que cela ne seroit pas capable de le mettre en sûreté, & qu'au contraire, il se rendroit par-là beaucoup plus suspect. Il n'avoit garde de se mettre entre les mains du Roi, dans un tems où il pensoit à se détacher entièrement de lui. Les deux Envoyez voyant clairement que

HENRI
VIII.
1528.

Le Pape approuve sa conduite.

Le Pape est résolu de s'accommoder avec l'Empereur. Guicciardini.

Les difficultés de l'affaire du Divorce se multiplient. Histoire de la Réformation.

Herbert. Le Pape ordonne à Campegge de brûler la Décretale. Vannes & Brian sont envoyez à Rome.

Leurs Instructions.

Réponse du Pape.

HENRI,
VII.
1528.
Les En-
voyez le
mena-
cent,

Il feint de
demeurer
irrésolu.

Les En-
voyez écri-
vent au Roi,
qu'il n'a
plus rien à
attendre.

Expédiens
proposez
par le Roi.

le Pape panchoit du côté de l'Empereur lui dirent enfin nettement, " que s'il continuoit à refuser au Roi leur Maître la satisfaction qu'il demandoit, il pouvoit compter que l'Angleterre étoit perdue pour lui : que les dispositions des Anglois à se soustraire au Saint Siège, n'étoient déjà que trop grandes, & que, pour peu que le Roi leur lâchât la bride, on les verroit publier ouvertement des choses qu'ils tenoient encore cachées au fond de leurs cœurs : que le Roi leur Maître & le Roi de France étoient puissans, & très-étroitement unis ensemble, & que le Pape s'exposeroit beaucoup, si de gayeté de cœur, & sans aucun sujet, il s'alloit faire des ennemis de ces deux Monarques : qu'encore que l'expédition de Naples eût mal réussi, il ne pouvoit pas s'assurer qu'il en arrivât de même, de celles qu'on entreprendroit dans la suite, & que, par le danger où les affaires de l'Empereur s'étoient trouvées, il étoit aisé de comprendre, ce qui pourroit arriver une autre fois : que si par un excès de complaisance pour l'Empereur, il faisoit au Roi d'Angleterre l'injustice de lui refuser ce que l'équité même & les loix de Dieu demandoient, il devoit aussi s'attendre qu'on n'auroit aucuns égards pour lui, quand les affaires changeroient de face : qu'il devoit considérer que le Roi d'Angleterre ne s'étoit engagé dans cette Guerre que pour le délivrer de la prison où il étoit détenu, & que si au lieu d'avoir de la reconnaissance pour ce bien-fait, il alloit se liguier avec son ennemi, tous les Chrétiens regarderoient avec horreur son ingratitude. Tout cela ne fut pas capable de détourner le Pape de son dessein, & néanmoins, il vouloit qu'on le crût encore indéterminé, sur le parti qu'il avoit à prendre. Il disoit en gémissant, qu'il se trouvoit entre l'enclume & le marteau ; que de quelque côté qu'il tournât ses pas, il ne voyoit que des précipices, & qu'il n'avoit aucune espérance que dans la protection de Dieu qui n'abandonneroit pas son Eglise. Qu'au reste, il avoit fait pour le Roi d'Angleterre, plus qu'il ne pouvoit raisonnablement attendre, en commettant la Jugement de sa cause à deux Légats qui lui étoient devoüez. Que non content de cela, ce Prince le pressoit encore de faire davantage, & de passer par-dessus les Regles que l'Eglise avoit accoutumé d'observer en pareille occasion, & de lui sacrifier tout ouvertement, l'Empereur, l'Archiduc son Frere, la Reine Catherine, l'honneur, la Dignité, & les intérêts du Saint Siège. Que c'étoit lui demander trop, & que du moins le Roi devoit souffrir que cette affaire passât par le Jugement des Légats, qui avoient été commis à cet effet. Que ce n'étoit pas sa faute, si elle avoit été retardée, & que c'étoit par la négligence de Campegge, il avoit agi contre ses ordres. Cette réponse fit assez comprendre aux Envoyez ce que le Pape avoit dans l'ame. Aussi firent-ils entendre au Roi, qu'il ne devoit rien attendre de lui, & que toute la ressource qui lui restoit, étoit de faire donner promptement une Sentence par les Légats. Effectivement, le Pape avoit déjà pris la résolution de s'accorder avec l'Empereur, & s'il ménageoit encore Henri, ce n'étoit que pour éviter une rupture ouverte avec lui, de peur que l'Empereur n'en prit avantage, dans le Traité qu'ils feroient ensemble.

Les expédiens que les Envoyez étoient chargés de consulter, étoient. 1. Si la Reine se déterminant à entrer en Religion, le Roi auroit la liberté de se remarier 2. Si le Roi entrant en Religion aussi-bien que la Reine, le Pape lui donneroit une Dispense de ses vœux, & lui permettroit d'épouser une au-

tre femme pendant que la Reine seroit en vie. 3. Si le Pape pouvoit lui accorder la permission d'avoir deux femmes. Mais on ne trouve point ce qui fut décidé sur ces questions. Quant au Bref que les Ministres Impériaux avoient produit, il ne s'en trouva pas la moindre trace dans la Chancellerie du Pape, de quoi les Envoyez d'Angleterre prirent de bons certicats. C'est ainsi que se passa toute l'année 1528. à la fin de laquelle, le Roi se trouvoit aussi peu avancé qu'au commencement, excepté qu'il lui restoit encore quelque espérance du côté de Campegge qui feignoit toujours d'être entièrement dans ses intérêts. On peut assurer que François I, en négligeant d'envoyer du secours à Lautrec, fut cause du tour que prit l'affaire du Divorce, puisque par-là, il donna lieu au Pape de se tourner du côté de l'Empereur.

HENRI
VIII.
1528.

Véritable
cause des
délais du
Pape.

Divers Mo-
nafteres
supprimez
pour le
College de
Wolsey.
AR. Publ. T.
XIV. p. 240.
&c.

Pendant que le Roi ne pensoit qu'à son Divorce, le Cardinal Wolsey s'occupoit avec beaucoup d'attention à l'établissement de ses Colléges. Comme le Pape caufoit du chagrin au Roi par ses délais affectez, il tâchoit de le consoler d'ailleurs, en accordant à son Favori tout ce qu'il lui demandoit en faveur de ses fondations. On trouve parmi les Actes Publics de l'année 1528. dix ou douze Bulles, tant pour la suppression de divers petits Monasteres, que pour d'autres choses qui avoient du rapport à ces deux Colléges dont le Cardinal avoit l'établissement fort à cœur. Aussi connoissant combien l'occasion étoit favorable pour obtenir des graces particulieres du Pape, il ne négligea pas de s'en servir. S'il eût attendu un an de plus, il auroit couru grand risque de laisser cet ouvrage imparfait.

Affaires
d'Ecosse.
Buchanan.

Je n'ai rien dit, depuis quelque tems, des affaires d'Ecosse, parce qu'il n'y a pas eu lieu d'en parler. Mais comme elles changerent de face dans le cours de cette année, il est nécessaire de rapporter brièvement, ce qui s'étoit passé en ce pais-là. Le Comte d'Angus, *George Douglas* son Frere, & *Archibald* leur Oncle étoient toujours maître de la personne du Roi, & gouvernoient en son nom. Cela n'empêchoit pas que la Reine Marguerite, qui avoit fait casser son Mariage avec le Comte d'Angus, & s'étoit remariée avec *Henri Stuart*, n'eût toujours un puissant parti en Ecosse. Mais comme ce parti ne pouvoit agir ouvertement sans s'exposer à passer pour rebelle, parce que le Roi étoit entre les mains des Douglas, la Reine se servit d'un autre moyen, pour venir à bout de ses desseins. Ce fut de persuader au Roi son Fils par des personnes interposées, de s'évader, & de se retirer à Sterling. Le complot réussit selon ses souhaits. Jacques sçut si bien prendre son tems, qu'il échappa au Comte d'Angus, & se rendit à Sterling où il fit publier, que personne n'eût plus à reconnoître les Douglas pour Régens, & en même tems, il leur défendit de s'approcher de la Cour. Cet ordre fut notifiée au Comte d'Angus, pendant qu'il étoit en marche pour tâcher de remettre en son pouvoir la personne du Roi. Comme il n'avoit que peu de troupes, & qu'il se trouvoit hors d'état d'entrer par force dans Sterling où plusieurs Grands étoient accourus au secours du Roi, il obéit & se retira.

Jacques V.
prend les
rènes du
Gouverne-
ment avant
sa Majorité.

Quelque-tems après, le Roi convoqua un Parlement à Edimbourg, pour le quatrième de Septembre, & se rendit lui-même dans cette Ville pour le tenir. Les Douglas, voyant ce qui leur étoit préparé, firent une tentative pour surprendre Edimbourg, & pour se rendre maîtres de la personne du Roi en vue de rompre cette Assemblée. Mais ayant été repoussez, ils se virent con-

HENRI
VIII.
1528.

Trêve de
cinq ans en-
tre l'Angle-
terre & l'E-
cosse.

Les Dou-
glas se reti-
rent en An-
gleterre.

1529.
Disposition
du Pape, de
François I.
& de l'Em-
pereur.

Le Pape
tombe ma-
lade.
Myl. Herbert.

Wolfey fait
quelques
démarches
pour parvé-
nir au Pon-
tificat.

trains de se retirer. Cela fut causé que le Parlement donna un Arrêt, par lequel leurs biens furent confisquez au Roi. Mais ils ne laisserent pas de demeurer armez, & de faire des courses jusqu'aux portes d'Edimbourg.

Henri, ayant appris ce qui s'étoit passé en Ecosse, & craignant que le jeune Roi ne se laissât prévenir contre lui, crut qu'il devoit lui envoyer des Ambassadeurs pour faire la Paix, une Guerre avec l'Ecosse ne pouvant que lui être à charge dans les conjonctures où il se trouvoit. Cependant il ne fut pas possible d'y réussir. On conclut seulement à Barwick une Trêve de cinq ans, qui fut signée le quatorzième de Décembre. Il fut convenu par un Article séparé, que les Douglas pourroient être reçus en Angleterre, à condition qu'ils livreroient à leur Souverain, les Places qu'ils tenoient en Ecosse, & que s'ils rentroient dans le Royaume, & qu'ils y commissent quelque désordre, Henri seroit tenu de le réparer, comme s'il avoit été commis par ses propres Sujets.

Depuis que le Pape s'étoit déterminé à faire son accord particulier avec l'Empereur, ce n'étoit que pour tirer un meilleur parti de ce Monarque, qu'il entretenoit les Alliez dans quelque espérance. D'un autre côté, François I, se doutant bien de ce que le Pape avoit dans l'ame, comprenoit aussi, que ce ne seroit que par la Paix qu'il retireroit ses enfans d'Espagne, & c'étoit pour cela qu'il entretenoit une secrète négociation avec l'Empereur. Mais dans le même tems, il faisoit de magnifiques promesses aux Vénitiens, aux Florentins, au Duc de Milan, au Pape même, afin de faire comprendre à l'Empereur que s'il ne se hâtoit pas de conclurre, il ne seroit peut-être plus à tems quand il le voudroit. Dans le même tems, l'Empereur avoit des avis certains, que les Turcs faisoient des préparatifs extraordinaires pour attaquer la Hongrie, & pour pénétrer de là jusqu'en Allemagne. Ainsi comprenant qu'une diversion en Italie ne pourroit qu'embarrasser beaucoup dans une telle conjoncture, il en étoit d'autant plus enclin à la Paix. Ces dispositions dans les principaux intéressés ne pouvoient enfin que produire cette Paix que tout le monde attendoit avec impatience. Cependant, la Guerre ne laissoit pas de se continuer, quoique mollement, dans le Royaume de Naples & dans le Duché de Milan, où les François & les Vénitiens avoient conservé quelques Places; mais il étoit aisé de prévoir qu'il ne s'y passeroit rien de décisif.

Pendant ce tems-là, le Pape ne pensoit qu'à ses affaires particulieres. Son but étoit non-seulement de se rétablir à Florence, mais encore de se rendre maître de *Perouse* & de *Ferrare*, & de recouvrer *Ravenne* & *Cervia*, que les Vénitiens lui avoient enlevées pendant sa prison. Sous prétexte de s'employer à procurer la Paix générale, il avoit envoyé un Nonce en Espagne, pour y conclurre avec l'Empereur un Traité particulier. Pendant cette négociation, l'affaire du Divorce ne s'avançoit point. Clément VII. étoit entièrement résolu de satisfaire l'Empereur, & par-là, Henri perdoit de plus en plus l'espérance de réussir dans sa Pour suite. Cependant, une violente maladie dont le Pape fut attaqué au commencement de l'année 1529. avoit été sur le point de changer beaucoup l'état des affaires. Le Cardinal Wolfey, ayant été averti du danger où le Pape se trouvoit, avoit envoyé un Courier à Gardiner, pour le conjurer de ne négliger rien de ce qu'il croyoit capable de lui procu-

rer le Papat. Henri lui-même avoit écrit à divers Cardinaux en sa faveur, & le Roi de France, qui n'étoit pas encore assuré de la Paix, lui avoit donné tous ceux de sa faction. On prétend que par-là Wolsey auroit été sûr de plus du tiers des voix, en cas que le Pape fût mort. Véritablement cela ne suffisoit pas pour le faire Pape : mais il y en avoit assez pour empêcher tout autre de l'être. Cette affaire fut même poussée si loin, que le Roi avoit déjà donné ordre aux Ambassadeurs qu'il avoit à Rome, que si, malgré les Cardinaux de la faction de Wolsey, on prétendoit procéder à l'élection d'un autre sujet, ils fissent en sorte que ces Cardinaux protestassent contre ce qui se feroit dans le Conclave, & qu'ensuite, après s'être retirez dans un lieu sûr, ils fissent eux-mêmes une nouvelle élection. Je ne sçai s'il auroit été facile aux Ambassadeurs, d'obtenir un dévoiement si entier aux volontez du Roi. Quoi qu'il en soit, on ne peut pas trouver étrange, qu'Henri souhaitât avec tant d'ardeur de procurer le Pontificat à son Ministre & à son Favori. Mais on ne peut voir sans étonnement, qu'un Prince, qui se disoit Protecteur de l'Eglise, & Défenseur de la Foi, ne craignît point de travailler de dessein prémédité à former un Schisme dans l'Eglise pour contenter sa passion. Pour ce qui regarde le Cardinal Wolsey, rien ne doit surprendre dans sa conduite, puisqu'il est certain qu'il étoit homme à sacrifier toutes choses à son ambition. La guérison du Pape mit fin à toutes ces brigues, qui ne purent pourtant être si secrètes, qu'elles ne vinssent à sa connoissance. Cela lui fit regarder le Cardinal Wolsey comme un concurrent dangereux & capable de le supplanter, si l'occasion s'en présentoit, en prenant pour prétexte le défaut qui se trouvoit dans sa naissance.

Quand Clément VII. fut entièrement rétabli, les poursuites pour le Divorce se continuèrent sur le même pied qu'auparavant. Le Pape faisoit espérer que l'affaire se termineroit en Angleterre à l'avantage du Roi, par une Sentence des Légats, laquelle il confirmeroit lui-même pour la rendre plus authentique. Son but étoit de gagner du tems, & de faire en sorte qu'il ne parût point de mésintelligence entre lui & la Cour d'Angleterre, avant qu'il eût conclu son Traité avec l'Empereur, parceque c'étoit un moyen pour se faire acheter plus cherement. C'étoit dans cette vûe, que, pour empêcher que Henri ne s'impatientât, il avoit mis entre les mains de Gardiner un Bref par lequel il s'engageoit à ne révoquer point le pouvoir donné aux Légats. Mais outre que ce Bref étoit conçu en termes ambigus, il sçavoit bien qu'il ne se donneroit point de Sentence sans son ordre exprès. Ce manège que le Pape continuoit avec beaucoup d'artifices, donnoit au Roi quelque espérance de le mettre dans ses intérêts. Pour y mieux réussir, il fit en sorte que le Roi de France envoya au Pape l'Evêque de Bayonne, qui avoit ordre de solliciter fortement la décision de cette affaire. Il auroit fort souhaité que, de son propre mouvement, le Pape eût accordé une Bulle qui cassât son Mariage, & lui donnât la permission de se remarier avec une autre femme, ou du moins, qu'il eût donné aux Légats une telle Commission, qu'il ne fût pas à leur choix de juger autrement qu'en sa faveur. Le Pape, charmé de ce qu'il s'attachoit ainsi à ses propres projets, l'entretenoit toujours dans l'espérance d'y réussir. Mais en même tems il témoignoit une extrême crainte de ce que l'Empereur pourroit faire contre lui, & se servoit de ce prétexte pour différer la faveur

HENRI
VIII.
1529.

Le Roi s'y
emploie
fortement.

Manège du
Pape pour
pour retarder
l'affaire
du Divorce.
*Herbert, Hist.
de la Réfor-
mation.*

HENRI
VIII.
1529.
Le Pape
donne à
Wolsey l'E-
vêché de
Winchef-
ter.

qu'il sembloit avoir dessein d'accorder. En toute autre chose il étoit toujours prêt à gratifier le Roi. L'Evêché de Winchester étant devenu vacant par la mort de Richard Fox, & Henri l'ayant prié d'en disposer en faveur du Cardinal Wolsey, les Bulles en furent incontinent expédiées. Il est vrai qu'elles furent taxées à quinze mille ducats. Mais Wolsey n'en voulut donner que six mille, disant qu'il pouvoit fort bien s'en passer, puisque le Roi l'avoit déjà mis en possession du temporel de l'Evêché. Cela marque bien dans quel esprit il accumuloit ainsi les Bénéfices de l'Eglise sur sa tête. Mais il n'y a là rien de surprenant, puisque le Pape même ne faisoit pas difficulté d'avoüer dans sa Bulle, qu'il ne conféroit cet Evêché au Cardinal, que pour lui aider à soutenir la dépense à quoi son rang l'engageoit.

Prétexte du
Pape pour
retarder
l'affaire du
Divorce.

Pendant que ces choses se passaient, l'Empereur hâtoit, autant qu'il lui étoit possible, la conclusion de son Traité avec le Pape, étant résolu de lui accorder tout ce qu'il demandoit, plutôt que de lui donner lieu de se liguier avec ses ennemis. Avant que le Pape fût assuré de cet accommodement, la politique vouloit qu'il tint l'Empereur lié par la crainte que l'affaire du Divorce ne se terminât à la satisfaction du Roi d'Angleterre. Par conséquent, il étoit de son intérêt que cette affaire demeurât indécise, afin de faire comprendre à l'Empereur qu'elle dépendoit du succès de la négociation qui se continuait à Barcelone. Mais quand il le vit à-peu-près venu à son point, il commença insensiblement à chercher des prétextes pour rompre les engagements qu'il avoit avec Henri. Ainsi la restitution de *Ravenne* & de *Cervia* fut encore mise en avant, le Pape feignant de croire que si Henri l'avoit voulu, il auroit déjà ces deux Villes, & prenant de là un prétexte de mécontentement contre lui. D'un autre côté, l'Empereur étant assuré de l'intention du Pape, fit faire au nom de la Reine Catherine, une Protestation contre tout ce qui se feroit en Angleterre dans l'affaire du Divorce, avec une déclaration qu'elle récusait les deux Légats, sur ce que l'un d'eux étoit notoirement dévoué au Roi, & que l'autre étoit Evêque de Salisbury. Les Ministres du Roi firent tous les efforts possibles pour persuader au Pape de rejeter cette Protestation. Mais il répondit, qu'il ne le pouvoit sans se déclarer trop partial pour le Roi, puisqu'une Protestation ne faisoit aucun tort à la cause même. Que ce seroit une chose fort étrange que de refuser à une Reine, le droit de protester auquel la moindre personne pouvoit prétendre. Tout cela joint à plusieurs autres circonstances, & à des avis certains que le Pape traitoit avec l'Empereur, ôta aux Ministres d'Angleterre toute espérance de pouvoir jamais rien obtenir de lui. Dans cette pensée, il écrivirent au Roi, qu'on ne faisoit que les amuser, & que si le procès n'étoit promptement vuide en Angleterre, il étoit dange-

Henri prend
la résolu-
tion de fai-
re juger le
procès par
les deux Lé-
gats.

Il tâche
inutilement
de surpren-
dre le Pape.

reux qu'il ne fût enfin évoqué à Rome. Sur cette Lettre, le Roi résolut de poursuivre le Divorce devant les Légats, sans se laisser plus longtems amuser par des paroles illusoires. Cependant, quand on examina l'Acte par lequel le Pape s'étoit engagé à ne révoquer point le Pouvoir des Légats, on le trouva conçu en termes généraux ou équivoques, qui lui laissoient la liberté de faire ce qu'il jugeroit à propos. Ainsi, pour s'assurer s'il avoit agi de bonne foi en signant cet Acte, Gardiner eut ordre de lui représenter, que le papier sur lequel il étoit écrit avoit été tellement mouillé en le portant en Angleterre, que l'écriture en étoit presque entièrement effacée, & que le Roi le prioit d'en signer

signer un autre. Mais Clément trouva quelque défaite pour s'en dispenser. Ainsi le Roi, étant convaincu qu'il n'avoit rien à espérer de la Cour de Rome où l'Empereur avoit trop de crédit, rappella Gardiner & Brian, & envoya *Bennet* à Rome, seulement pour empêcher, autant qu'il dépendroit de lui, l'évocation de la cause. Cet Envoyé y porta une Lettre des deux Légats, adressée au Pape & aux Cardinaux, dans laquelle ils disoient, que le principal point de la cause qu'ils avoient à juger, consistoit à sçavoir, si Jule II. avoit pu accorder la Dispense, ou s'il avoit excédé son pouvoir. Que, puisqu'il s'agissoit uniquement de décider touchant l'autorité du Chef de l'Eglise, ils concevoient que c'étoit une chose au dessus d'eux, & qu'ainsi leur opinion étoit, que le Pape feroit bien d'évoquer la cause à soi. Qu'au reste, ils ne doutoient point que le Roi n'y donnât son consentement, pourvu qu'il eût quelque assurance, qu'elle feroit décidée en sa faveur. Il est difficile de comprendre la raison qui pouvoir avoir porté le Cardinal Wolsey à signer une telle Lettre si directement contraire aux intérêts du Roi. Car quoi qu'il semblât que les Légats présupposassent son consentement, il étoit pourtant manifeste que la raison de l'évocation subsistoit toujours, soit que le Roi y consentit ou non. Par conséquent, ils fournissoient au Pape un prétexte plausible d'évoquer la cause, ce que le Roi craignoit sur toutes choses. Wolsey s'étoit-il laissé duper par Campegge, ou avoit-il sacrifié les intérêts de son Maître? L'un & l'autre est difficile à croire, & néanmoins les Historiens assurent qu'une des principales causes de sa disgrâce fut une Lettre qu'il avoit écrite au Pape, & qui vint à la connoissance du Roi, par le moyen de *Bennet*, & ce pourroit bien être celle-ci. En effet, il étoit inexcusable, s'il la signa sans l'approbation du Roi, & d'un autre côté, on ne peut comprendre, que le Roi eût été assez aveugle, pour ne pas voir la conséquence d'un tel avis.

Quoique Campegge fût arrivé en Angleterre au mois d'Octobre de l'année précédente, on étoit à la fin du mois de Mai de celle-ci, sans qu'il se fût fait aucune démarche pour procéder au Jugement de l'affaire qui l'y avoit appelé. Le Roi, s'étant laissé amuser par le Pape qui avoit intérêt de gagner du tems, avoit toujours espéré d'obtenir une Bulle qui cassât son Mariage, sans être obligé de passer par les formalitez d'un Jugement. Mais enfin, les Envoyés lui ayant fait comprendre qu'ils y attendoient en vain, il se résolut à procéder devant les Légats. Pour cet effet, le trente-unième de Mai, il leur fit expédier une Permission d'agir en conséquence de la Commission qu'ils avoient du Pape. Ils s'assemblèrent le même jour, & nommèrent des Ajoins, pour examiner avec eux, les Pièces du procès & les témoignages. Dès la première Séance, il parut que Campegge avoit dessein de faire traîner le Jugement, puisqu'après que la Commission fut lue, il ordonna que le Roi & la Reine seroient citez pour le dix-huitième de Juin. C'étoit un terme bien long, si l'on avoit eu dessein d'expédier promptement cette affaire, sur tout les Parties se trouvant à Londres même, ou dans quelqu'une de leurs Maisons, au voisinage de cette Ville. Au reste, quoique Wolsey fût plus ancien Cardinal que Campegge, il lui céda pourtant la Présidence, pour faire voir qu'il prétendoit agir sans partialité. Ainsi, depuis le premier jour jusqu'à la fin, ce fut Campegge qui fit tout, sans qu'il parût que Wolsey s'opposât jamais aux délais affectés que son Collègue mettoit entre les séances. Je n'entrerai pas plus

HENRY
VIII.
1529.

Lettre des
deux Légats
au Pape.

Observa-
tion sur cet-
te Lettre
par rapport
à Wolsey.

Les Légats
s'assem-
blent pour
juger le pro-
cès,

Art. Publ.
T. XIV. pag.
293.

Artifices de
Campegge
pour tirer
l'affaire en
longueur.

Wolsey cé-
de la Prési-
dence à
Campegge.

ayant

HENRI avant dans le détail de ce fameux procès, qu'on peut voir bien au long, dans
VIII. l'excellente Histoire de la Réformation d'Angleterre, connuë de tout le mon-
1529. de, & je me contenterai d'en rapporter en gros les circonstances les plus remarquables.

Procédures
dans le Ju-
gement.

Dans la seconde Séance les Procureurs de la Reine récusèrent les deux Légats. Mais la récusation n'ayant pas été jugée valable, on lui donna encore un délai jusqu'au 21. Ce jour-là, le Roi & la Reine comparurent en personne. Mais la Reine, sans rien dire aux Légats, alla se jeter aux pieds du Roi, & lui fit un Discours fort tendre qu'elle finit en lui demandant pitié & justice, après quoi elle se retira, & depuis ce jour-là, elle ne voulut plus comparoître, ni souffrir que personne parlât en son nom pour défendre la cause. Dès qu'elle fut sortie, le Roi prit la parole & dit, qu'il étoit très-content de la Reine, & qu'en demandant à se séparer d'elle, il n'agissoit absolument que par un motif de Religion & de conscience. Il ajouta, que les scrupules qu'il avoit sur son Mariage étoient nez de ceux de l'Evêque de Tarbe, & qu'ils avoient été confirmés, par le sentiment de tous les Evêques d'Angleterre. L'Archevêque de Cantorbéri confirma ce que le Roi avoit dit, touchant les Evêques. Mais *Fisher* Evêque de Rochester nia d'avoir signé l'Ecrit qui avoit été présenté au Roi. Cependant la Reine fut encore citée pour le vingt-cinquième de Juin, & ce jour-là, au lieu de comparoître, elle fit porter aux Légats un Appel en forme de tout ce qu'ils avoient fait ou feroient dans la suite. Mais cela n'empêcha pas qu'elle ne fût déclarée contumace. Ce même jour, le procès fut réduit sous certains Chefs, sur lesquels les témoins devoient être ouïs. Le principal de ces Articles étoit, la consommation du Mariage du Prince Arthur avec Catherine, que la Reine avoit niée avec serment, & qui néanmoins fut prouvée par le témoignage de diverses personnes, autant qu'une chose de cette nature le peut être. Ces preuves consistoient dans l'âge, la santé, & la vigueur de corps du Prince, & dans les discours qu'on avoit ouïs de sa bouche le lendemain de ses noces; de sorte qu'il falloit nécessairement qu'Arthur ou Catherine n'eussent pas dit la vérité, l'un par vanité, ou l'autre par intérêt.

Art. Publ.
Tom XIV.
p. 299. 300.
La Reine
appelle des
procédures
des Légats.

Le Pape
reçoit la
nouvelle de
la conclu-
sion de son
Traité avec
l'Empereur.

Pendant qu'on travailloit en Angleterre au Jugement de ce procès, les Ministres de l'Empereur pressoient vivement le Pape d'évoquer la cause à Rome, & ceux de Henri n'étoient pas moins ardents à solliciter le contraire. On faisoit encore plus, puisque de chaque côté on le menaçoit de le faire déposer, à cause qu'il étoit bâtard. Le Pape feignoit d'être intimidé par ces menaces, & cette crainte qu'il paroïssoit avoir également, s'il se déclaroit pour l'un ou pour l'autre, lui fournissoit un prétexte de demeurer irrésolu, jusqu'à ce qu'il eût reçu avis de la conclusion de son Traité avec l'Empereur. Enfin cette agréable nouvelle lui étant venuë, il résolut d'évoquer la cause du Divorce, avant que de publier le Traité, de peur qu'on ne crût que c'en étoit un des Articles. Foible précaution pour effacer, ou pour prévenir un tel soupçon.

Conditions
du Traité.

Ce Traité, qui avoit été signé à Barcelonne le vingt-neuvième de Juin, portoit en substance que l'Empereur rétablirait la Maison de Médicis à Florence, sur le même pied qu'elle y étoit auparavant. Qu'il feroit rendre au Pape *Ravenna* & *Cervia*. Qu'il le mettroit en possession de *Modene* & de *Reggio*, sauf les droits de l'Empire. Qu'il lui aideroit à se rendre Maître de *Fer-*

rare. Que François Sforze seroit rétabli à Milan, s'il étoit innocent : mais que s'il étoit trouvé coupable, l'Empereur ne disposeroit du Duché qu'en faveur d'un Prince agréable au Pape. Que le Pape & l'Empereur employeroient leurs armes temporelles & spirituelles contre les Hérétiques d'Allemagne. Qu'Alexandre de Médicis épouseroit Marguerite Fille naturelle de l'Empereur. Que le Pape accorderoit à l'Empereur la quatrième partie des biens Ecclésiastiques de ses Etats pour faire la Guerre aux Turcs. Qu'il donneroient l'absolution à tous ceux qui, de fait ou de consentement, avoient eu part à la prise & au sac de Rome. Qu'auroit pû espérer le Pape de plus avantageux, quand même il auroit été victorieux dans la dernière Guerre : Mais l'Empereur ne crût pas pouvoir acheter trop cherement l'amitié du Pontife, qui auroit pû lui causer encore beaucoup d'embarras, s'il se fût réuni avec la France, l'Angleterre, & la République de Vénise.

HENRI
VIII.
1529.

Le Pape, ayant conclu son Traité avec l'Empereur, donna lui-même avis aux Ambassadeurs d'Angleterre le 9. de Juillet, de la résolution qu'il avoit prise d'évoquer la cause du Divorce à Rome. Ils firent tous les efforts possibles pour l'en détourner, en lui représentant, que par-là, le Saint Siège alloit perdre l'Angleterre sans espérance de retour. Mais tout cela fut inutile. Par le Traité qu'il venoit de conclure avec l'Empereur, la Maison de Médicis devoit être rétablie dans le Gouvernement de Florence. Cela seul étoit capable de contrebalancer dans son ame, tous les dangers auxquels il exposoit le Saint Siège, tant il avoit d'affection pour cette Maison de laquelle il étoit issu, quoique d'une manière illégitime. Ainsi, le 15. de Juillet, il signa la Bulle qui évoquoit la cause du Divorce à Rome. Dès le lendemain, il en donna connoissance à Casali Ambassadeur ordinaire du Roi, & à Bennet qui lui avoit été envoyé en dernier lieu. Il leur allégua, pour justifier l'évocation, diverses raisons qui auroient pû être de quelque poids, au commencement du procès, en supposant qu'il eût été entièrement impartial ; mais qui avoient perdu toute leur force, après toutes les démarches qu'il avoit faites, & après la conclusion de son Traité avec l'Empereur. Trois jours après, il fit partir un Courier pour aller porter la Bulle d'évocation en Angleterre, où les procédures se continuoient avec beaucoup de lenteur, par les artifices du Cardinal Campegge qui présidoit au Jugement.

Le Pape
évoque le
procès du
Divorce à
Rome.

Il envoie
un Courier
en Angle-
terre.

La Reine qui avoit été citée pour le 25. de Juin, ainsi qu'il a été déjà dit, n'ayant point comparu ce jour-là, on lui donna un nouveau délai, jusqu'au 28, & on la fit citer de nouveau, par l'Evêque de Bath & Wells, quoique fort inutilement. Le 28, on fit lire quelques dépositions ; après quoi la Séance fut remise au 5. de Juillet, auquel jour, à cause de certaines vacations qui s'observoient à Rome, la Séance fut encore renvoyée au 12. La Cour se rassembla le 12, le 14, le 17, le 21, & le 23. Comme il n'y avoit plus rien à faire qu'à prononcer la Sentence, chacun croyoit que tout seroit terminé dans cette dernière Séance ; mais on fut étrangement surpris, quand on entendit le Cardinal Campegge, ajourner la Cour jusqu'au premier d'Octobre. Il allégua pour raison que c'étoit le tems des grandes vacations à Rome, & qu'il étoit indispensablement obligé de se conformer à cet usage.

Continua-
tion des
procédures.
Campegge
donne di-
vers délais.
Aff. Publ.
Tom. XIV.
pag. 300.
Il ajourne
la Cour jus-
qu'au mois
d'Octobre.

HENRI
VIII.
1529.

La Bulle
d'évocation
arrive à
Londres.
Le Roi est
cité à Ro-
me.

Le Pape
révoque les
peines com-
minatoires.
Art. Publ.
Tom. XIV.
pag. 346.
Observation
sur la con-
duite du
Cardinal
Wolfey.

Le Roi est
dans une ex-
trême in-
quiétude.

C'est ainsi que ce Légat, qui avoit le secret du Pape, jouïoit le Roi, à peu près de la même manière que le Pape l'avoit joué à Rome depuis près de deux ans que l'affaire étoit commencée. Henri fut autant indigné que surpris du procédé des Légats : mais il sçut dissimuler sa surprise & son chagrin. Peu de tems après, il connut manifestement, quel avoit été le but de ces délais affectez, quand il sçut que, malgré son engagement, le Pape avoit évoqué la cause. La Bulle d'évocation étant arrivée, il ne voulut pas permettre qu'on la lui signifîât ; mais il fit entendre aux Légats, qu'il étoit content qu'ils obéissent aux ordres du Pape. Ce n'étoit pas sans raison, qu'il ne vouloit pas que la Bulle lui fut signifîée. Il y étoit cité à comparoître à Rome dans quarante jours, ce qu'il n'auroit pû faire sans contrevenir aux Loix du Royaume, qui défendoient d'obéir à ces sortes de citations, & de porter les causes à une Cour étrangère. C'étoit sur ce fondement qu'il avoit toujours insisté à ce que le procès fût jugé dans le Royaume. Outre cela on avoit inséré dans la Bulle des censures contre lui, s'il n'obéissoit pas à la citation, comme on auroit pû faire contre un simple Particulier. Quelque tems après, le Pape lui fit une espece de réparation sur ce sujet, en révoquant ces censures par un Bref, où il protestoit qu'elles y avoient été mises contre son intention. Mais quant à la citation même, il se contenta de prolonger le délai, jusqu'à Noël.

La figure que fit le Cardinal Wolfey pendant le prétendu Jugement de ce procès, fut toute extraordinaire. C'étoit l'homme du monde le plus fier & le plus hautain : il étoit plus ancien Cardinal que son Collègue, & néanmoins, on le voyoit lui céder en tout, & lui laisser faire ce qu'il vouloit, sans jamais s'opposer à ses sentimens. Si l'affaire avoit réüssi, selon le désir du Roi, on auroit sans doute loüé sa conduite. Mais tout s'étant tourné au préjudice de ce Prince, il n'étoit pas possible que le Cardinal évitât le soupçon d'avoir trahi ses intérêts, ou du moins, de l'avoir très-mal servi. Henri lui-même en fut persuadé, quoiqu'il ne le fit pas si-tôt paroître. D'un autre côté, Anne de Bollen, qui avoit toujours crû le Cardinal dans ses intérêts, ne pouvoit revenir de la surprise quand on lui apprit ce qui s'étoit passé. Le Roi l'avoit éloignée de la Cour pendant que les Légats étoient occupez au Jugement du procès : mais elle y fut rappelée dès que la Bulle d'évocation fut arrivée. On prétend qu'elle ne contribua pas peu à confirmer les soupçons que le Roi avoit déjà conçus contre le Cardinal. Elle étoit persuadée que si Wolfey l'avoit voulu, l'affaire auroit pris un autre tour ; mais qu'il avoit changé de penlée sur ce sujet. Soit que son opinion fût fondée, ou que le chagrin de se voir encore si éloignée de ses espérances, aigrit son esprit contre le Cardinal, elle ne le regarda plus que comme un ennemi digne de toute sa vengeance. Ainsi ayant trouvé le Roi disposé à écouter tout ce qu'on voudroit lui dire contre son Ministre, elle ne négligea rien de ce qui pouvoit contribuer à le ruïner. En cela elle étoit assistée de diverses personnes du premier rang, qui n'avoient pas sujet d'aimer cet orgueilleux Prélat.

Il est aisé de comprendre, combien Henri avoit de chagrin de se voir tout à coup si éloigné de son but. Le Pape s'étoit ligué avec l'Empereur, qui étoit proprement sa partie. François I, de qui il avoit attendu un puis-
sant

tant secours en cas de besoin, venoit de conclurre à Cambrai avec l'Empereur un Traité, par lequel il s'étoit engagé à ne donner aucun secours aux Ennemis de ce Prince. Enfin, la Reine Catherine demouroit toujours obstinée à ne vouloir accepter aucun expédient qui pût lui faire perdre la qualité de Femme du Roi. D'un autre côté, l'amour que Henri avoit pour Anne de Bollen, & qu'il s'étoit flatté de pouvoir satisfaire par un légitime Mariage, ne contribuoit pas peu à augmenter son chagrin. Il ne sçavoit comment s'y prendre pour se défaire de la Reine, qui, par son obstination, avoit beaucoup altéré les sentimens d'estime & d'affection qu'il avoit toujours eus pour elle. L'esprit rempli de ces fâcheuses pensées, & ne sçachant à quoi se déterminer, il résolut de faire un voyage dans quelques-unes des Provinces de son Royaume, pour tâcher de dissiper son chagrin.

Pendant ce voyage, il alla coucher une nuit à Waltham, où Edoüard Fox & le Secrétaire Gardiner se trouverent logez dans la maison d'un Gentilhomme qui avoit deux Fils, dont il avoit commis l'éducation à *Thomas Cranmer*. C'étoit un Docteur en Théologie, qui, ayant été Professeur à Oxford, avoit perdu sa Charge, parce qu'il s'étoit marié. Il avoit voyagé en Allemagne, où il avoit lû les Livres de Luther, & embrassé sa Doctrine, mais avec plus de modération, qu'on n'en voyoit ordinairement dans les premiers Disciples de ce Réformateur. Pendant le souper, Cranmer étant à table avec Fox & Gardiner, la conversation tomba sur l'affaire du Divorce, & comme le Maître de la Maison avoit informé les deux Courtisans du mérite & de la capacité de Cranmer, ils le prièrent de dire son sentiment sur ce sujet. Cranmer s'en excusa d'abord modestement, mais ils le pressèrent tant qu'il ne pût s'en défendre. Ainsi, après avoir établi l'état de la question, il dit qu'il ne voyoit point de meilleur moyen pour tirer le Roi de l'embarras où il se trouvoit, que de faire prendre, par écrit, les sentimens de toutes les Universitez de l'Europe, & de toutes les personnes les plus versées dans la Théologie & dans le Droit. Qu'il arriveroit de deux choses l'une, ou que les Universitez & les Sçavans jugeroient la Dispense de Jule II. suffisante, ou qu'ils la croiroient invalide. Qu'au premier cas, la conscience du Roi auroit lieu d'être apaisée, & qu'au second cas, le Pape n'oseroit jamais prononcer contre les sentimens de tout ce qu'il y avoit de gens habiles & sçavans dans la Chrétienté. Fox & Gardiner ayant goûté cet avis, en firent part au Roi, qui entrant d'abord dans les vûes de l'Auteur, s'écria transporté de joye, *que pour le coup il tenoit la truye par l'oreille*, expression qui dans sa grossièreté ne laissoit pas de marquer la satisfaction que le Roi recevoit de cet expédient. En même tems, il fit appeler Cranmer qui, lui ayant expliqué plus au long ce qu'il n'avoit dit à table que succinctement, s'acquit tellement son estime, que dès ce moment, il lui fut ordonné de suivre la Cour. C'est ce même Docteur que nous verrons bien-tôt faire une figure considérable en Angleterre & jeter les premiers fondemens de la Réformation dans ce Royaume.

Le Roi étant de retour de son voyage, le Cardinal Campegge, dont la Commission avoit été révoquée, prit congé de lui comme n'ayant rien de plus à faire en Angleterre. Henri eut assez de modération pour ne lui rien témoigner du juste ressentiment qu'il avoit de son procédé, & lui fit assez

HENRI
VIII.
1529.
*Hist. de la
Réformation.*

Il fait un
voyage.

Le Docteur
Cranmer lui
ouvre une
voïe pour
se tirer
d'embarras.

Le Roi con-
çoit beau-
coup d'esti-
me pour
Cranmer.

Campegge
s'en retour-
ne à Rome.

HENRI
VIII.
1529.

On fouille
son bagage.

Il s'en
plaint inu-
tilement.

Chûte du
Cardinal
Wolsey.

Il est accu-
sé.

Le Roi lui
ôte le Grand
Sceau.

Art. Publ.

Tom. XIV.

pag. 349.

Autre ac-

cusation

contre lui.

Ibid. p. 348.

Il est mis
hors de la
protection
des Loix.

Inventaire
des biens du
Cardinal.

bon visage. Mais, dans le tems que ce Cardinal étoit prêt à s'embarquer, les Officiers de la Douanne fouillerent tout son bagage, sous prétexte de chercher s'il n'y avoit rien de contrebande. Apparemment le Roi espéroit d'y trouver la Bulle Décretale, qu'il avoit vûe entre ses mains, ne sçachant point qu'elle eût été brûlée. Campegge fit grand bruit de cette insulte, & écrivit au Roi pour lui en demander réparation, comme d'un affront fait à un Légat du Saint Siège. Henri lui répondit sechement, que les Officiers de la Douanne avoient fait leur devoir en exécutant des ordres établis depuis long-tems à l'égard des gens qui sortoient du Royaume: Qu'il s'étonnoit qu'il fit valoir sa qualité de Légat, après avoir été révoqué, & encore plus de ce qu'étant Evêque de Salisburi, il fût si ignorant des Loix du Royaume, qu'il osât prendre cette qualité sans sa permission. Campegge, comprenant par cette réponse que le Roi n'avoit pas intention de le satisfaire, se trouva trop heureux qu'on voulût bien le laisser partir.

Ce n'étoit pas sans raison que ce Cardinal souhaitoit de se voir hors d'Angleterre. De quelque modération dont le Roi eût usé à son égard, il ne pouvoit pas ignorer combien on étoit mécontent de lui, après avoir vû, quelques jours avant son départ, le train que les affaires du Cardinal Wolsey son Collègue commençoient à prendre. Le 9. d'Octobre, le Procureur Général du Roi avoit porté une accusation contre Wolsey, comme coupable d'avoir violé le Statut de *Premunire*. Le 17. du même mois, le Roi lui fit demander le Grand Sceau, quoiqu'il le lui eût donné pour toute sa vie. Cela fut causé que le Cardinal fit quelque difficulté de s'en défaire: mais enfin, il obéit à une seconde Jussion, & peu de jours après le Roi remit le Grand Sceau entre les mains de *Thomas Morus*, homme généralement estimé, à cause de sa grande intégrité. Le Cardinal n'eut pas plutôt rendu le Grand Sceau, que le Procureur Général présenta encore d'autres Articles d'accusation contre lui. Le Roi lui ayant permis de nommer des Procureurs pour se défendre, il en choisit deux qui se présentèrent pour lui, & protestèrent en son nom, qu'il avoit ignoré que l'impétration des Bulles, dont il étoit accusé, fût contraire aux Loix du Royaume, & préjudiciable à la Prérogative Royale. Quant aux faits qu'on mettoit en avant contre lui, ils dirent qu'il les avoit, & qu'il se remettait entièrement à la clémence du Roi. Il fut accusé deux fois, comme il a été déjà dit, sçavoir le 9. & le 18. d'Octobre, & toutes les deux fois, il fut trouvé coupable & mis hors de la protection des Loix. Selon les apparences, on l'accusa d'abord d'avoir impétré diverses Bulles, sans la permission expresse du Roi, & la seconde fois, d'avoir exercé en Angleterre la Charge de Légat à *Latere*, sans en avoir reçu la permission par des Lettres Patentes, contre la disposition de la Loi.

Dès que le Cardinal eut été mis hors de la protection des Loix, le Roi lui fit ordonner de quitter le Palais d'Yorck, & de se retirer à une Maison de Campagne qui lui appartenait comme Evêque de Winchester. Ensuite, il fit faire un Inventaire de tous ses biens, qui comprenoient des richesses immenses, acquises par beaucoup d'injustices. On dit qu'il se trouva dans sa Maison, mille pièces de toile fine de Hollande. On peut juger du reste par cet échantillon. Quelque tems après il fit présenter au Roi une très-

humble

humble Requête, par laquelle il lui demandoit une protection particuliere, pour sa personne, sans quoi il disoit qu'il se voyoit exposé aux insultes du moindre ennemi, qui voudroit le maltraiter. Le Roi la lui accorda le 17. de Novembre, avec la faculté de pouvoir se défendre sur toutes les accusations qui pourroient à l'avenir être intentées contre lui. De plus, il lui laissa l'Archevêché d'Yorck, & l'Evêché de Winchester. On ne peut que difficilement comprendre la conduite du Roi à l'égard du Cardinal, puisque, dans le tems même qu'il paroïssoit le plus irrité contre lui, il lui envoya une certaine bague qui étoit un signal établi entre eux de la continuation de son affection pour lui. Le Cardinal, qui étoit alors en chemin pour se rendre à sa Maison de Campagne proche de Winchester, fut si transporté de joye à la vûe de cette bague, qu'il descendit de son cheval, & se mit à genoux dans la bouë pour la recevoir. Mais cette espérance ne lui dura pas long-tems. Ses ennemis qui avoient l'oreille du Roi, prirent tant de soin d'aigrir de plus en plus son esprit contre lui, qu'enfin il fit porter son affaire au Parlement.

Mylord Herbert a donné, dans son Histoire, les quarante-quatre Articles d'accusation que la Chambre Haute fit dresser contre le Cardinal, qui different beaucoup de ceux que le Procureur Général avoit produits, soit devant la Chambre étoilée, ou ailleurs. Celui-ci l'avoit accusé d'avoir violé le Statut de *Premunire*, & d'avoir exercé la Charge de Légat à *Latere* sans une permission expresse du Roi. En cela, il agissoit selon la teneur du Statut de *Premunire*, qui portoit, que personne n'en seroit exempt, que ceux à qui le Roi voudroit bien l'accorder par ses Lettres Patentes. Or comme le Cardinal n'avoit pas pris la précaution de se faire expédier une permission en forme, il étoit sujet à la peine, selon la rigueur de la Loi. Mais dans les Articles de la Chambre-Haute, il n'y avoit rien de tel. En effet, il auroit été contre l'équité d'accuser le Cardinal d'avoir exercé la Charge de Légat, sans la permission du Roi, puisque personne ne pouvoit ignorer que le Roi n'y eût consenti, quoique ce ne fût pas de la maniere prescrite par les Loix. Le Procureur Général faisoit bien de s'en tenir à la rigueur du Statut selon le devoir de sa Charge. Mais il auroit été indigne de la Chambre des Pairs, de se servir d'un défaut de formalité pour perdre un de leurs Confrères. Ainsi les Articles que cette Chambre produisit rouloient sur des crimes qui n'avoient aucun rapport au Statut de *Premunire*. Le Cardinal y étoit principalement accusé d'avoir abusé du pouvoir de Légat, contre le Serment qu'il avoit prêté, lorsqu'il avoit été admis à exercer sa Légation; D'avoir usé tyranniquement de l'autorité que sa Charge de Grand-Chancelier lui donnoit; De s'être en plusieurs occasions rendu égal au Roi; D'avoir donné divers Ordres importans, sans lui en avoir rien communiqué; D'avoir agi despotiquement en plusieurs occasions, comme s'il avoit été plutôt Souverain que Ministre. Tous les autres Articles étoient de la même nature, & rouloient sur l'abus qu'il avoit fait des Charges de Légat, de Chancelier, de Premier Ministre, & de la faveur dont le Roi l'avoit honoré. Mais je ne puis passer sous silence un qui paroît bien singulier. C'étoit que le Cardinal, n'ignorant pas qu'il avoit la vérole, avoit été assez effronté, pour s'approcher tous les jours de la personne du Roi,

HENRY
VIII.

1529.
Le Roi lui
accorde une
protection.
Ibid. pag.
351.

Il semble
pancher
vers la
Clémence.

L'affaire de
Wolsey est
portée au
Parlement.

Différence
entre l'ac-
cusation de
la Chambre
Haute &
celle du
Procureur
Général.

HENRI
VIII.
1529
Thomas
Cromwell
le défend
dans la
Chambre
Basse.

Remarques
sur la Paix
de Cam-
brai.

& de lui parler souvent à l'oreille sans craindre de l'infecter de son haleine. Ces Articles ayant été portez aux Communes, Thomas Cromwell, Membre de cette Chambre, & Domestique du Cardinal, entreprit sa défense d'une manière qui lui fit beaucoup d'honneur, & qui fut une des principales causes de l'élévation où il se vit dans la suite. Il est vrai qu'il n'entreprit point de le justifier des crimes dont il étoit accusé, mais seulement de faire voir, qu'il n'étoit pas coupable du crime de haute trahison, comme la Chambre Haute le prétendoit, en quoi il réussit selon ses souhaits.

Il est présentement nécessaire de parler de la Paix de Cambrai dont je n'ai dit qu'un mot en passant. Les différends entre Charles-Quint & François I. intéressoient tellement toute l'Europe, qu'il est bien difficile d'entendre les Historiens des autres Etats, si l'on n'a pas une idée bien nette des affaires de ces deux Monarques. François I. travailla, pendant tout le commencement de l'année 1529, à négocier la Paix avec l'Empereur. Après le mauvais succès qu'il avoit eu dans la Guerre de Naples, il comprenoit bien qu'il n'avoit point d'autre ressource pour recouvrer ses deux ôtages. Il sçavoit que le Pape entretenoit une négociation secrète en Espagne, & qu'il ne tenoit qu'à l'Empereur d'avoir la Paix avec tous les Potentats d'Italie, en rétablissant Sforze à Milan. Ainsi, quand la France & l'Angleterre auroient fait les plus grands efforts; selon les apparences, cela n'auroit servi, qu'à hâter encore davantage la Paix d'Italie. Mais le Roi de France n'étoit pas même assuré de pouvoir faire agir Henri qui vouloit toujours ménager le Pape & l'Empereur, dans l'espérance où il étoit de pouvoir mieux obtenir leur consentement à son Divorce par la douceur que par les armes. D'ailleurs, quoiqu'il se fût engagé à contribuer d'assez grosses sommes pour la Guerre, il ne les payoit pourtant qu'en papier, par des quittances sur ce que François lui devoit. Ainsi, à proprement parler, ce n'étoit pas un secours pour la France que les guerres précédentes avoient épuisée d'hommes & d'agent. François n'avoit donc point à balancer. Il falloit qu'il fit la Paix à quelque prix que ce fût. Cependant, afin de la faire la moins mauvaise qu'il pourroit, il amusoit les Vénitiens, le Duc de Ferrare, & les Florentins, par de magnifiques promesses, de peur qu'ils ne le prévinsent, & qu'après qu'ils auroient fait leur Paix avec l'Empereur, sa condition n'en devînt plus mauvaise. Il leur faisoit entendre, qu'il avoit résolu de mener lui-même une puissante armée en Italie. Il continua ce manège jusqu'à ce qu'il eut conclu le Traité de Cambrai, dans lequel il les abandonna tous à la discrétion de l'Empereur. Selon les apparences, Henri étoit le seul de ses Alliez qui avoit été instruit de ses intentions. L'Empereur n'ignoroit pas la situation où les affaires du Roi de France se trouvoient, & sans doute, il en auroit mieux profité, si l'invasion que les Turcs se préparoient à faire en Hongrie, & en Autriche, les mouvemens que les Protestans commençoient à faire en Allemagne, ne lui eussent fait souhaiter de laisser l'Italie en repos. D'ailleurs, il comprenoit que la Paix étoit l'unique moyen pour rompre l'étroite union de la France avec l'Angleterre. Si ces deux Monarques se fussent joints à la Ligue que les Protestans d'Allemagne projettoient pour leur commune défense, ils lui auroient causé des embarras qui eussent pû rompre ses mesures. Ce furent-là les motifs qui disposèrent l'Empereur à la Paix, laquelle il ne laissa pourtant pas de faire acheter assez cherement

cherement à la France. Charles & François se trouvant dans la même disposition, convinrent ensemble par des négociations secrètes, des principaux Articles de la Paix, dont pourtant ils voulurent laisser en apparence tout l'honneur aux Dames. Au mois de Juillet, Marguerite d'Autriche Tante de l'Empereur & Gouvernante des Pais-Bas, & Louïse de Savoye Duchesse d'Angoulême Mere de François I. se rendirent à Cambrai, & y signerent le 5. d'Août, un Traité dont les Principaux Articles étoient en substance :

Que l'Empereur se départiroit de la demande qu'il avoit faite touchant la Bourgogne, ses droits sur ce Duché demeurant pourtant en leur entier.

Que le Roi de France lui payeroit deux millions d'or pour la rançon de ses Enfans, & retireroit toutes les troupes qu'il avoit en Italie.

Qu'il lui céderoit la Souveraineté de la Flandre & de l'Artois.

Qu'il lui rendroit le Comté d'Asti avec tout ce qu'il tenoit dans le Duché de Milan.

Qu'il se départiroit de toutes les prétentions qu'il pouvoit avoir sur le Royaume de Naples.

Qu'il épouserait la Reine Eléonor, à laquelle l'Empereur son Frere donneroît une dot de deux cens mille écus.

Enfin, outre divers autres Articles particuliers, il s'engageoit à rétablir les Héritiers du feu Duc de Bourbon dans tous les biens de ce Prince, qui avoient été confisquez.

Ce Traité ayant été ratifié, François I. fut quelque tems sans oser donner audience aux Ambassadeurs de Venise & de Florence, parce qu'il ne pouvoit qu'avec confusion écouter les justes reproches qu'ils avoient à lui faire. Enfin il les paya de quelque mauvaise excuse, & de nouvelles promesses qu'il n'exécuta pas mieux que celles qu'il leur avoit faites avant la Paix. Ce qu'il y eut de bien ridicule, c'est que, même depuis la Paix conclüe, l'Evêque de Tarbe son Ambassadeur à Venise, n'en ayant pas été informé à tems, sollicitoit puissamment le Sénat à soutenir la Guerre, par l'espérance qu'il lui donnoit d'un puissant secours.

Il étoit encore assez étrange que, Henri ayant déclaré la Guerre à l'Empereur par un Héraut, il n'y eût pourtant entre eux aucun Traité particulier. Henri fut satisfait d'un Article inséré dans celui de Cambrai, par lequel le Roi de France s'engageoit à lui payer deux cens quatre-vingt-dix-mille écus, que l'Empereur lui devoit, & à dégager la riche fleur de lys, que l'Empereur Maximilien avoit donnée en gage à Henri VII. pour cinquante mille écus. Il fit plus; car il donna généreusement cette première somme à François, & fit présent au Duc d'Orléans son Filleul de la seconde. Cela fait voir qu'en faisant la Paix, François I. n'en avoit pas usé avec Henri comme avec les Princes d'Italie, mais qu'il l'avoit convaincu de la nécessité où il se trouvoit de la faire.

L'Empereur, étant convenu avec François I. des principaux Articles de la Paix, partit de Barcelone avant que d'avoir reçu la nouvelle de la conclusion, & arriva le 12. d'Août à Genes, avec un corps de neuf mille hommes. La Paix de Cambrai ayant été publiée peu de tems après, les Vénitiens, le Duc de Milan, le Duc de Ferrare, & les Florentins, que le Roi de France avoit abandonnez, ne virent plus d'autre ressource que la Clémence de l'Em-

HENRI
VIII.
1529.

Articles
principaux
de la Paix
de Cambrai.
Guicciardin.
Mézerai.

François I.
abuse ses
Alliez.

Générosité
de Henri en-
vers Fran-
çois I.
Myl. Herbert.

1530.
L'Empereur
se rend à
Genes,

pereur

HENRI
VIII.
1530.
& puis à
Bologne ;
où il regle
les affaires
d'Italie.
Guicciardin.

pereur qui se trouvoit en état de leur faire payer cherement leur attachement pour la France. La discussion de leurs affaires ayant été renvoyée à une Conférence quel'Empereur devoit avoir avec le Pape à Bologne, chacun y envoya des Ambassadeurs pour y prendre soin de ses intérêts. Ce fut-là que l'Empereur ordonna, que les Vénitiens rendroient au Pape, *Ravenne & Cervia*, & à lui-même, quelques Places qu'ils tenoient encore dans le Royaume de Naples. François Sforze fut rétabli dans le Duché de Milan, sous la condition de payer quatre cens mille écus comptant à l'Empereur, & cinq cens mille dans l'espace de dix ans, en dix payemens. Le Duc de Ferrare ayant offert de prendre l'Empereur pour Arbitre & pour Juge de ses différends avec le Pape, son offre fut acceptée ; Clément VII. ne croyant pas pouvoir faire rien de plus avantageux pour lui, que de se soumettre à la décision de l'Empereur qui s'étoit déjà engagé, par le Traité de Barcelonne, à lui faire rendre *Modene & Reggio*, & à lui aider à se mettre en possession de Ferrare. Quant aux Florentins, il ne fut pas possible de les accorder avec le Pape. Ils ne vouloient point entendre parler d'accommodement, s'ils n'étoient assurés de conserver leur liberté ; étant résolus de la défendre jusqu'à la dernière goutte de leur sang. Ils offroient pourtant de l'acheter par une somme d'argent. Mais le Pape leur offrit de son côté toutes sortes de douceurs & d'avantages, pourvû que la Maison de Médicis fut rétablie dans Florence, sur le même pied qu'elle y étoit avant qu'ils eussent chassé le Légat. Les Parties n'ayant pû s'accorder, l'Empereur donna ordre au Prince d'Orange d'assiéger Florence, & d'y rétablir les Médicis.

Il promet
au Pape de
travailler à
la ruine des
Protestans.
Sleidan.

L'Empereur ayant terminé ses affaires en Italie, avoit beaucoup d'impatience de se rendre en Allemagne où les affaires de Religion commençoient à l'inquiéter. Depuis quelque tems, les Protestans insistoient toujours sur la demande d'un Concile libre en Allemagne, qu'on leur avoit positivement promis, quoique sans dessein de leur tenir parole. Pendant la dernière Guerre, l'Empereur les avoit toujours amusé de l'espérance de leur accorder enfin ce Concile. Mais elle ne fut pas plutôt finie, que, dans la Conférence qu'il eut à Bologne avec le Pape, il lui promit de faire tous ses efforts pour les réduire, sans qu'il fût nécessaire d'assembler un Concile. Cependant les Protestans ayant connu son dessein, par la réponse menaçante qu'il avoit faite à leurs Envoyez, depuis la conclusion de la Paix, pensoient à faire une Ligue entre eux pour leur commune défense, & c'étoit ce qui inquiétoit l'Empereur, & qui l'obligeoit à se hâter de finir ses affaires d'Italie, pour pouvoir aller donner ordre à celles d'Allemagne. Avant que de partir de Bologne, il y reçut la Couronne Impériale de la main du Pape, le 24. de Février 1530. C'étoit le jour de la Fête de Saint Mathias, qui étoit celui de sa naissance, & qui, en diverses occasions, lui avoit été très-heureux. Il partit enfin de Bologne le 22. de Mars de l'année 1530. pour se rendre en Allemagne, étant accompagné du Cardinal Campegge, qui devoit assister, de la part du Pape, à la Diète d'Augsbourg.

Il reçoit la
Couronne
Impériale
de la main
du Pape.
Guicciardin.

Siège de
Florence.
Capitulation.

Le Prince d'Orange assiégea Florence selon l'ordre qu'il en avoit reçu de l'Empereur, & fut tué à ce Siège que les Florentins soutinrent en désespérance. Enfin, le 10. d'Août ils se virent contraints de capituler, mais pourtant sous la condition expresse qu'il conserveroient leur liberté, laissant à l'Empereur

le pouvoir de régler la forme du Gouvernement de leur République. Mais quelques jours après, les Partisans des Médicis ayant excité un tumulte dans la Ville, & se trouvant soutenus d'un grand nombre d'Officiers Espagnols qui y étoient entrez sous divers prétextes, Clément VII. fut remis en possession du Gouvernement. Ensuite l'Empereur, sans faire attention à l'Article de la Capitulation qui conservoit la liberté aux Florentins, établit *Alexandre de Médicis* son Gendre à Florence, sur le même pied que ses Ancêtres y avoient été autrefois, & rendit la Souveraineté héréditaire à sa famille.

Le premier de Juin de cette même année, François I. recouvra ses deux Fils qui étoient en ôtage en Espagne, après qu'il eût payé à l'Empereur douze cens mille écus comptant, & donné des sûretés pour le reste de la somme. Ensuite il épousa *Eléonor*, suivant le Traité de Cambrai. S'il eût été obligé de trouver de l'argent comptant, pour payer à *Henri* ce que l'Empereur lui devoit, ainsi que le Traité le portoit expressément, il y a beaucoup d'apparence qu'il n'auroit pas si tôt retiré ses enfans d'Espagne. Mais il trouva dans *Henri* un ami généreux qui, pour lui faciliter le recouvrement de ses enfans, lui donna libéralement les originaux des Obligations de l'Empereur pour les lui rendre, aussi-bien que le joyau engagé dont il a été parlé ci-dessus. De plus, il se départit de toutes les prétentions qu'il pouvoit former par rapport aux frais qu'il avoit fait pour le secourir, & qui, selon une reconnoissance de François I. qui se trouve dans le Recueil des Actes Publics, montoient à la somme de cinq cens douze mille deux cens vingt-deux écus d'or sol, tant en argent comptant qu'en quittances, sur les deux millions que François lui devoit. Il ne mit qu'une seule condition à une si grande libéralité. Ce fut que si François violoit la Paix & l'Alliance qu'ils avoient faite ensemble, il seroit toujours censé redevable de toutes ces sommes, de quoi François lui donna une Obligation en forme de Lettres Patentes.

Par l'exécution du Traité de Cambrai, le Roi de France se trouvoit enfin dans une grande tranquillité, quoique la Guerre précédente lui eût coûté des sommes immenses, la perte de Genes & de Milan, la Souveraineté de la Flandre & de l'Artois, une prison d'un an, une infinité de chagrins, & peut-être un peu de son honneur & de sa réputation. Mais il n'en étoit pas de même de *Henri*. Après avoir fait de grandes dépenses pour soutenir les intérêts de son Allié, il demouroit toujours embarrassé dans l'affaire du Divorce, & en danger d'avoir bien-tôt l'Empereur sur ses bras. Cependant comme il étoit naturellement ferme dans les projets qu'il formoit, toutes ces difficultés ne furent pas capables de le rebuter & il résolut de voir la fin de cette affaire quoiqu'il en pût arriver. *Thomas Cranmer* étant alors bien avant dans son estime, il lui ordonna d'écrire sur le Divorce, & le Docteur le fit avec une approbation universelle. Après cela, il eut ordre d'accompagner les Ambassadeurs que le Roi envoyoit au Pape & à l'Empereur pour faire un dernier effort, & pour tâcher de trouver quelque moyen de finir cette affaire qui lui causoit tant d'embarras. Ces Ambassadeurs trouverent le Pape & l'Empereur à Bologne, & eurent audience de l'un & de l'autre. Le Pape témoignoit bien quelque désir de satisfaire le Roi; mais il n'osoit rien faire sans le consentement de l'Empereur qui protestoit hautement qu'il n'a-

HENRI
VIII.
1530.

La Maison
de Médicis
se remet en
possession
du Gouver-
nement.

Alexandre
de Médicis
premier
Souverain
de Floren-
ce.

Les deux
Fils de
François I.
sont relâ-
chez.

Guicciardin.

Mézerei.
Libéralité
de Henri
envers Fran-
çois I.

Art. Publ. T.
XIV. pag.
360.

Henri pour-
suit à Rome
l'affaire du
Divorce.

HENRI
VIII.
1530.

La plupart
des Univer-
sitez déci-
dent en fa-
veur de
Henri.

*Histoire de la
Reformation.
Act. pub. T.
XIV. p. 390.
& suiv.*

Celles
d'Angleter-
re font plus
de difficul-
té.

Raisons de
cette diffé-
rence.

Fausſes dé-
marches de
Henri dans
l'affaire du
Divorce.

bandonneroit jamais la Reine sa Tante. Cranmer soutint avec beaucoup d'ardeur la cause de son Maître, ce qui n'empêcha pas que le Pape ne le fit Pénitencier en Angleterre, pour faire plaisir au Roi qu'il tâchoit d'obliger dans des choses de peu de conséquence, pendant qu'il ne faisoit rien pour lui par rapport à la principale.

Cependant Henri, suivant l'avis de Cranmer, avoit envoyé des gens sçavans & habiles en France, en Italie, en Allemagne, en Suisse, pour y consulter les Universitez sur l'affaire du Divorce. On voit, dans le Recueil des Actes Publics, les décisions des Universitez, de *Paris*, d'*Angers*, de *Bourges*, d'*Orléans* de *Toulouse*, de *Bologne*, de *Ferrare*, de *Padoüe*, toutes unifices, portant que la Dispense, accordée par Jule II. pour le Mariage de Henri avec Catherine, étant contre la Loi de Dieu, ne pouvoit être regardée comme valide. On pourroit dire que les décisions des Universitez de France étoient suspectes à cause de l'étroite union qu'il y avoit alors entre François I. & Henri. Mais on ne peut pas dire la même chose de celles de Padoüe & de Ferrare, & moins encore de celle de Bologne, Ville qui dépendoit du Pape. Le Docteur Burnet étant entré dans un grand détail sur ce sujet, ceux qui voudront examiner cette matiere de plus près, pourront consulter son Histoire de la Réformation d'Angleterre. Il suffira de remarquer ici, que la question étoit, si le Mariage de Henri avec la Veuve de son Frere étoit contre le Droit divin, & cela supposé, si le Pape en avoit pû accorder la Dispense. Les Universitez que je viens de nommer soutenoient qu'un tel Mariage étoit contraire à la Loi de Dieu, dont le Pape n'avoit pas le pouvoir de dispenser. Celles d'Angleterre, ayant été aussi consultées, décidèrent la même chose; mais non pas sans de grandes oppositions de la part de divers Docteurs. Il paroît d'abord assez surprenant, que les deux Universitez d'Angleterre ayent trouvé plus de difficulté dans cette matiere que les Etrangères. Mais cette surprise cesse quand on considère, que ces difficultés ne naissoient pas de la question même, mais des conséquences que la décision pourroit produire. La plupart des Membres de ces Universitez avoient de l'aversion pour la doctrine de Luther, qui commençoit à se répandre en Angleterre, & ils craignoient de la favoriser en décidant contre le Pape. D'ailleurs, ils voyoient bien que le Mariage du Roi avec Anne de Bollen seroit une suite de son Divorce avec Catherine, & c'étoit le second Mariage qu'ils auroient souhaité de pouvoir empêcher, parce qu'Anne de Bollen penchoit beaucoup du côté de la Réformation, & témoignoit une estime toute particuliere pour Cranmer de qui, par la même raison, ils craignoient l'avancement.

Les Ambassadeurs qui avoient été envoyez en Italie, étant retournez sans avoir rien fait, Henri, qui jusqu'alors avoit beaucoup ménagé le Pape, résolut de changer de manieres à son égard. Il auroit dû connoître par l'expérience qu'il en avoit faite, que Clément n'étoit prenable que par son intérêt. Il est certain que si dès le commencement, il avoit témoigné plus de vigueur, & fait quelque puissant effort pour soutenir la Guerre en Italie, jamais ce Pontife n'auroit pensé à se liguier avec l'Empereur. Une bonne Flotte Angloise dans la Méditerranée auroit rendu François I. maître de Naples & sauvé la Ville de Genes. Par-là, le Pape se seroit trouvé telle-
ment

ment bridé, qu'il auroit été bien aisé d'avoir toujours le Roi d'Angleterre pour ami. Au lieu d'agir de cette manière Henri demeura tranquille, pendant toute la Campagne de 1528. se laissant amuser par les espérances trompeuses que le Pape lui donnoit. Ainsi les François se virent chassés du Royaume de Naples, & le Pape se vit en liberté de négocier avec l'Empereur pour recouvrer Florence, à quoi il n'auroit jamais pensé, si les François eussent été supérieurs en Italie. Henri connut sa faute, lorsqu'il n'étoit plus tems de la réparer, c'est-à-dire, après que le Pape se fut uni avec l'Empereur, & que François se trouva les mains liées par le Traité de Cambrai. Il se trouva seul à se soutenir contre l'Empereur & contre le Pape, & ce ne fut pas un petit bonheur pour lui, que les Turcs & les Protestans d'Allemagne causèrent à l'Empereur des embarras qui ne lui permirent pas de penser à l'Angleterre. Ainsi n'ayant plus de ressource pour venir à bout de ce qu'il avoit entrepris, que celle qu'il pouvoit trouver dans son propre Royaume, il commença, quoiqu'un peu tard, à faire usage des inclinations de ses Sujets dont la plupart n'étoient pas trop portés pour le Pape.

HENRI
VIII.
1530.

Il se trouve
dans un af-
sez grand
embarras.

On a vu en plusieurs endroits de cette Histoire, combien de tout tems les Anglois s'étoient plains de la tyrannie des Papes, & les remèdes que les Parlemens avoient appliquez à ce mal. Il est vrai que les intérêts particuliers des Rois avoient rendu ces remèdes assez inutiles, parce qu'ayant eu souvent besoin des Papes pour leurs affaires temporelles, ils n'avoient pas fait exécuter les Loix avec la rigueur nécessaire. Mais cela n'avoit pas changé les inclinations des Anglois. Les principes des Lollards étoient encore profondément gravez dans les cœurs d'un grand nombre d'entr'eux. Outre cela, les Livres de Luther, dont plusieurs avoient été portés en Angleterre, y avoient fait beaucoup de fruit; de sorte qu'on peut dire qu'au tems dont je parle, les Anglois en général avoient de la Religion une toute autre idée que leurs Ancêtres, sur tout par rapport à l'autorité du Pape. Les trois derniers Papes, *Alexandre VI*, *Jule II*, & *Leon X*, avoient marqué si peu de piété & de Religion dans leur conduite, & Clément VII. suivoit leurs traces de si près, qu'on en inféroit naturellement, qu'il étoit impossible, que Jesus-Christ eût voulu donner le Gouvernement de son Eglise à de tels Vicaires. Ainsi les Anglois étoient très-disposés à secouer le joug du Pape, si le Roi, pour ses intérêts particuliers, n'eût tenu la main à soutenir cette puissance exorbitante dont on se plaignoit depuis si long-tems. Mais Clément VII. ne se fut pas plutôt détaché de lui pour se jeter entre les bras de l'Empereur, que les intérêts du Roi devinrent communs avec ceux de ses Sujets. C'est à cela principalement, qu'on doit attribuer tous les changemens dont il sera parlé dans la suite.

Disposition
des Anglois
à l'égard
des Papes,
contraires
aux intérêts
de leurs
Rois.

Les intérêts
du Roi &
des Sujets se
réunissent.

Henri ayant pris la résolution de faire sentir au Pape le danger où il se mettoit de perdre l'Angleterre, s'il demeurait plus long-tems dans sa partialité pour l'Empereur, lui fit écrire par les Grands de son Royaume une Lettre vigoureuse, suivant l'exemple que leurs Ancêtres leur en avoient donné sous le Règne de Henri III. Ceux-ci lui disoient nettement, " que la cause du Roi étant la leur propre, s'il continuoit plus long-tems à leur refuser ce qui étoit absolument nécessaire pour leur repos, ils se résoudroient enfin à se procurer eux-mêmes le remède qu'ils attendoient vainement de lui ". C'étoit en dire assez pour lui faire comprendre, que la patience des Anglois étoit à son der-

Lettre des
Grands
" d'Angle-
terre
" au Pape.
" *Aff. Publ.*
" *T. XIV.*
p. 405.

HENRI
VIII.
1530.

Réponse
du Pape.

Expédient
proposé par
le Pape.

Henri le
rejette.

Proclama-
tion pour
défendre de
recevoir des
Bulles, &c.

Henri pu-
blie ses rai-
sons pour le
Divorce.

Hist. de la
Réformation.

nier période, & qu'ils ne vouloient plus se laisser gourmander, ou même se laisser abuser par la Cour de Rome. Véritablement cette Lettre ne produisit pas tout l'effet que le Roi en avoit attendu. Mais elle ne laissa pas de faire connoître au Pape la disposition des Anglois, & combien il étoit nécessaire de les ménager. Ce fut par cette raison, qu'il prit le parti de répondre aux Grands d'une manière fort modérée, en justifiant sa conduite à l'égard du Roi, le mieux qu'il lui fut possible. Cependant, il fit appeller *Gregoire Casali* Ambassadeur ordinaire du Roi & lui insinua que l'affaire pourroit s'accommoder par le moyen d'une permission qu'il accorderoit au Roi d'avoir deux femmes. C'est ce qu'on apprend d'une Lettre de cet Ambassadeur du dix-huitième de Septembre, dans laquelle, après avoir informé le Roi de ce que le Pape lui avoit dit, il ajoutoit, que les Ministres même de l'Empereur souhaitoient que l'affaire se terminât par cet expédient. Mais Henri étoit tellement en garde contre toutes les ruses du Pape, qu'il ne fit aucune attention à cette ouverture. Sa résolution étoit prise, ou d'avoir une Bulle qui cassât son Mariage, ou de se procurer lui-même, à quelque prix que ce fût, la satisfaction qu'il demandoit. Dans cette vûë, craignant que, lorsqu'il y penseroit le moins, le Pape n'envoyât en Angleterre quelque Bulle d'Excommunication ou d'Interdit, il fit publier une Proclamation qui défendoit, sous de grosses peines, de recevoir aucune Bulle de Rome, qui fût préjudiciable aux prérogatives de la Couronne. Son dessein étoit de porter son affaire au Parlement & à l'Assemblée du Clergé, &, après avoir mis ces deux Corps dans ses intérêts, de faire juger la cause en Angleterre, sans se mettre en peine de ce que le Pape pourroit faire contre lui. Toute la difficulté de ce projet consistoit à prévenir le peuple en sa faveur. C'est pour cela qu'il fit imprimer & publier un Abregé des raisons qu'il avoit de demander son Divorce avec la Reine, afin que ces raisons étant connues de tout le monde, il trouvât moins d'opposition dans le Parlement. Cet Ecrit contenoit deux points principaux. Le premier étoit que le Mariage du Roi avec Catherine étoit contre le Droit divin. Le second, que Jule II. n'avoit pu accorder une Dispense pour ce Mariage, & par conséquent que la Dispense n'avoit pu le rendre légitime. Comme cette affaire a été l'origine des grands événemens qu'on verra dans la suite, le Lecteur ne sera peut-être pas fâché de voir ici la substance des raisons qu'on alléguoit de part & d'autre.

On disoit pour le Roi, 1. Que la Loi du Lévitique, qui défend d'épouser la femme de son Frere, n'étoit pas une Loi positive qui ne regardât que ceux à qui elle étoit donnée, mais qu'elle étoit donnée à tous les hommes sans exception. Que cela paroissoit manifestement, en ce qu'elle se trouvoit parmi un grand nombre d'autres, qui défendoient des crimes par lesquels les Cananéens s'étoient souillés. Or les Cananéens ne pouvoient pas se souiller par des crimes qui n'auroient été défendus que par une Loi positive donnée à un autre Peuple.

2. On tiroit encore une autre preuve de ce qui se trouve dans le Nouveau Testament, que Saint Jean-Baptiste disoit à Herode, qu'il ne lui étoit pas permis d'épouser la Femme de son Frere, parceque Saint Jean ne pouvoit avoir en vûë que les Loix du Lévitique, & par conséquent il reconnoissoit que ces Loix étoient de Droit divin.

3. On

3. On faisoit voir , par des passages de *Tertullien* , & de divers Ouvrages des Papes , que l'Eglise avoit toujours regardé les Loix du Lévitique , comme des Loix universelles pour tous les hommes du monde. A cela on ajoutoit encore l'autorité de divers Synodes Provinciaux , du Concile Œcumenique de Constantinople , de celui de Constance dans la condamnation de Wicleff , de plusieurs Pères Grecs & Latins , & de divers Auteurs Scholastiques.

4. On prouvoit , par l'autorité des Papes & des Conciles , que l'essence du Mariage ne consiste pas dans la consommation , mais dans l'engagement reciproque des Parties. C'étoit pour cela , ajoutoit-on , qu'Adonijah ne pouvoit pas épouser celle qui avoit été Femme de David son Père , quoique David ne l'eût point connue. Que , par cette même raison , Joseph ne pouvoit pas se séparer de Marie sa fiancée , sans lui donner la Lettre de Divorce , marque évidente que leur Mariage étoit réel , quoiqu'il n'eût pas été consommé. On concluoit de-là , que , quand le Prince Arthur n'auroit pas consommé son Mariage , il n'en auroit pas été moins valide. Mais on soutenoit qu'il étoit aussi certain qu'une chose de cette nature le peut être , que le Mariage avoit été consommé. On le prouvoit premièrement par les fortes présomptions qu'on en avoit. En second lieu , parce qu'après la mort d'Arthur , on supposa , que la Princesse sa Veuve pouvoit être enceinte , sans qu'elle dit jamais rien qui fût contraire à cette supposition. Il est vrai , que le parti contraire pouvoit objecter , que Catherine avoit juré depuis , qu'elle n'avoit jamais été connue de ce Prince. Mais on opposoit à cela , que les Canons défendoient de prendre des sermens , quand il y a de fortes présomptions pour le contraire. D'ailleurs , le serment de la Reine ne pouvoit être regardé comme décisif , puisqu'il se trouvoit détruit par le Bref que ses propres Avocats produisoient.

5. La Dispense de Jule II. étant le seul fondement sur lequel la validité du Mariage du Roi étoit établie , on faisoit voir par une foule de témoins , tant anciens que modernes , que le Pape n'avoit pas le pouvoir de dispenser contre le Droit Divin. On soutenoit même , que s'il dispensoit contre les Canons de l'Eglise , ce n'étoit que par pure usurpation , & que plusieurs Evêques , en Angleterre même , avoient résisté aux Papes , lorsqu'ils avoient voulu se donner cette liberté.

D'un autre côté , les Partisans de la Reine répondoient à ces raisons :

1. Que la défense contenue dans le Lévitique n'étoit pas de Droit naturel , puisque Dieu lui-même en avoit dispensé en ordonnant au Frère d'épouser la Veuve de son Frère. Mais de quelque nature que fût cette Loi , si Moïse en avoit dispensé les Juifs , pourquoi le Pape n'en pourroit-il pas dispenser les Chrétiens ?

2. On disoit que s'il est défendu dans le Lévitique d'épouser la Femme de son Frère , il faut entendre pendant que ce Frère est en vie , cela paroît , en ce que Dieu lui-même ordonne en d'autres endroits , d'épouser la Veuve d'un Frère mort.

3. Le crime que Saint Jean-Baptiste reprochoit à Hérode , pouvoit être un adultère , aussi bien qu'un inceste , puisque , selon *Eusebe* & *Joseph* , Philippe Frère d'Hérode étoit en vie lorsque Saint Jean parloit.

4. Les Papes dispensent tous les jours contre le Droit Divin , comme des vœux & des sermens , sans qu'on y trouve à redire. D'ailleurs , on soutenoit ,

Hh. iij,

que

Raisons
pour la Reine.

HENRI que c'étoit au Pape seul à décider, si la défense étoit de Droit Divin ou non.
VIII. 5. On prétendoit qu'il y avoit de bonnes raisons pour accorder la Dispense,
1530. se, sçavoir la Paix entre les deux Royaumes d'Espagne & d'Angleterre

6. On faisoit valoir, que le Mariage avoit subisté près de vingt ans, sans que personne se fût avisé de penser qu'il étoit invalide.

7. Enfin, on soutenoit, que s'il y avoit des nullitez dans la Bulle de Dispense, c'étoit au Pape à en Juger.

Les Avocats du Roi repliquoient à ces raisons, & ceux de la Reine répondoient à leurs répliques, pratiquant les uns & les autres ce qui est allé ordinaire en semblables occasions, c'est-à-dire, qu'ils éludoient la force des raisons du parti contraire, en se jettant sur des généralitez. Je n'en dirai pas davantage. Ceux qui seront curieux de voir les raisons de part & d'autre, pourront se satisfaire, en lisant l'Histoire de la Réformation d'Angleterre, où elles sont mises dans tout leur jour. Il suffira de remarquer que ce fut à ces sortes de discussions, qu'on employa toute l'année 1530, Henri étant bien aise que le Peuple fût bien instruit sur cette affaire avant que de la porter au Parlement.

Etat incertain du Cardinal Wolsey.

Le Roi lui accorde un pardon fort ample.

Art. Publ. Tom. XIV. p. 371.

Ils passent ensemble des conventions.

Wolsey tâche inutilement de sauver ses Collèges.

Hist. de la Reform. Myl. Herbert.

Pendant que ces choses se passoient, le Cardinal Wolsey demouroit relégué dans sa maison de campagne, vivant entre l'espérance & la crainte, sans qu'il pût former aucune conjecture apparente de la conduite du Roi envers lui. Quoique tous ses biens eussent été saisis, & que cela semblât marquer qu'il n'avoit pas dessein de le ménager, il voyoit pourtant, de tems en tems, reluire quelque rayons de bonté, qui lui faisoient espérer que ce Maître, qui l'avoit tant aimé, ne seroit pas toujours inexorable. En effet le douzième de Février, le Roi lui accorda un pardon général de tous les crimes qu'il pouvoit avoir commis, de quelque nature qu'ils fussent. Parmi un grand nombre de Lettres de pardon qui se trouvent dans le Recueil des Actes Publics, il n'y en a point qui soient si amples ni si détaillées que celles-ci. Ensuite, le Roi & le Cardinal passèrent ensemble des conventions, par lesquelles le Roi consentoit que le Cardinal retînt l'Archevêché d'York avec tous ses revenus & toutes ses dépendances. Quant à l'Evêché de Winchester & l'Abbaye de Saint Alban, le Roi s'en réservoit les revenus quoiqu'il lui en laissât les Titres. Mais le Cardinal s'engageoit à lui résigner ces deux Bénéfices dès qu'il en seroit requis. En cette considération le Roi lui accordoit une pension de mille livres sterling sur l'Evêché de Winchester, & s'engageoit à lui assigner une pareille pension sur quelque autre Bénéfice, en cas qu'il lui ôtât celui-ci. Deplus il lui donnoit la valeur de six mille trois cens soixante & quatorze livres sterling, en meubles pris de ceux du Cardinal qui avoient été confisquez. Tout le reste demouroit au Roi, & le Cardinal y donnoit son consentement, reconnoissant que c'étoit une grace particuliere que le Roi voulût bien lui laisser quelque chose. Ce fut-là tout ce qu'il conserva des vastes richesses qu'il avoit acquises pendant sa faveur. Mais ce qui l'affligea le plus sensiblement, ce fut que ses deux Collèges qu'il avoit fondez avec tant de soin, & auxquels il avoit donné son nom, afin qu'ils fussent un monument éternel de sa gloire, furent aussi confisquez. Il écrivit au Roi sur ce sujet d'une manière qui marquoit parfaitement combien il étoit sensible à cette perte. Il pria même Cromwell de s'employer de tout son pouvoir, pour éviter que ses deux Collèges ne fussent

sent enveloppez dans sa ruine. Mais tout cela fut inutile. Le Roi se mit en possession de tous les revenus de ces deux Maisons, & après leur avoir fait perdre le nom de leur Fondateur, il les fonda de nouveau, sous le sien propre.

Malgré tout cela, Wolfey avoit encore quelque espérance, à cause de quelques marques d'amitié que le Roi lui donnoit dans les occasions qui se présentoient. Il avoit bien voulu permettre qu'il allât demeurer à Richemont, où il étoit plus proche de lui. De plus, ayant appris qu'il y étoit malade, il y avoit envoyé un Seigneur pour le visiter de sa part, & lui avoit même fait écrire par Anne de Bollen. Mais dans le tems même que la compassion que le Roi témoignoit pour lui entretenoit ses espérances, elle faisoit craindre son retour à ses ennemis qui, par cette raison, ne cessoient point d'aggraver l'esprit du Roi contre lui. Enfin, comme ils ne pouvoient le voir si proche de la Cour sans craindre quelque fâcheux retour de l'affection du Roi, pour un Ministre qu'il avoit si passionnément aimé, ils lui firent envoyer un ordre de se retirer dans son Archevêché d'Yorck. Il y a beaucoup d'apparence qu'Anne de Bollen fut celle qui contribua le plus à sa disgrâce, puisque, pour faire oublier au Roi un tel Favori, il ne falloit pas moins qu'une Maîtresse. Quoiqu'il en soit, le Cardinal, ne pouvant se dispenser d'obéir, se mit en chemin avec un train bien moindre que celui qu'il avoit accoutumé d'avoir pendant sa faveur, mais qui pourtant consistoit encore en cent soixante Domestiques. Il arriva vers la fin du mois de Septembre à *Cawood*, où il s'arrêta, selon la coutume des Archevêques d'Yorck, en attendant que tout fût prêt pour la cérémonie de son installation qui devoit se faire un mois après, avec une pompe extraordinaire, peu convenable à son état. Mais dans le tems qu'il se préparoit à jouir dans son Archevêché de ce petit reste d'autorité, qu'il croyoit qu'on vouloit bien encore lui laisser, il fut arrêté par le Comte de Northumberland pour crime de haute trahison. Il voulut d'abord alléguer les Privilèges de la Dignité de Cardinal dont il étoit revêtu. Mais le Comte lui fit entendre, que cela ne l'empêcheroit pas d'exécuter les ordres du Roi. En même-tems, son Médecin fut saisi, & envoyé à Londres lié & garroté sur un Cheval. On a ignoré jusqu'ici, si le Roi avoit été prévenu que le Cardinal avoit voulu attenter à sa vie, à quoi pourtant il y a peu d'apparence. Quoiqu'il en soit, il se mit en chemin, à très-petites journées, ne pouvant, sans un chagrin extrême, penser, qu'il alloit comparoître en qualité de criminel, dans une Ville où il avoit commandé auparavant, avec une autorité presque souveraine. Mais, selon les apparences, ce chagrin lui fut avantageux, en ce qu'il le fit tomber dans une maladie, qui le contraignit de s'arrêter dans l'Abbaye de Leicester, où il finit ses jours le trentième de Novembre. Avant que d'expirer, il dit à un Officier du Roi qui étoit proche de son lit, que s'il avoit servi Dieu avec le même zèle & avec la même ardeur qu'il avoit servi le Roi, il n'en auroit pas été ainsi abandonné. Mais je ne sçai s'il avoit raison de vanter son zèle & son désintéressement dans les services qu'il avoit rendus au Roi. Il ajouta, en parlant au même Officier, que si, comme il l'en croyoit digne, il étoit jamais admis au Conseil du Roi, il se gardât bien de lui mettre dans l'esprit des choses qu'il voudroit en ôter dans la suite. Ceci semble insinuer qu'il avoit conseillé au Roi d'entreprendre l'affaire du Divorce, dont ensuite il auroit bien voulu le détourner. En effet, il

HENRI
VIII.
1530.

Il conserve
encore
quelque es-
pérance.
*Myl. Her-
bert.*

Il est en-
voyé à son
Diocèse
d'Yorck.

& arrêté
pour crime
de haute
trahison.
4. Nov.

Il est con-
duit à Lon-
dres.
Il meurt en
chemin.
Ses derniers
discours.

pria

HENRI
VIII.
1530.

Le Roi témoigne
quelque
regret de sa
mort.

Affaires
d'Allemagne
concernant la Ré-
ligion.
Sleidan.

Progrès de
la Réforma-
tion.

pria le même homme de dire au Roi de sa part, qu'il le prioit de se ressouvenir de ce qui s'étoit passé entre eux au sujet du Divorce, & qu'il espéroit que, dans un tems où il seroit moins prévenu, il lui rendroit plus de justice. Cela fait voir, qu'il regardoit cette affaire comme l'unique cause de sa disgrâce. C'est ainsi que finit ce fameux Cardinal, le plus fier, & le plus hautain de tous les hommes, ajoutons, le plus ambitieux & le plus avide de biens & d'honneurs. On prétend que, pendant tout le tems qu'il avoit gouverné le Roi, il ne lui avoit jamais donné de conseil où il n'eût son propre intérêt en vûë. Cela seul seroit capable d'obscurcir toutes les belles qualités qu'il pouvoit avoir d'ailleurs; mais qui, dans le fond, se réduisoient à une grande pénétration, dont il faisoit un mauvais usage. Le Roi parut fâché de sa mort. Cependant, puisqu'il l'avoit fait arrêter pour crime de trahison, il y avoit beaucoup d'apparence que sa perte étoit résolue. Henri étoit d'un caractère à ne vouloir pas avoir le démenti de ce qu'il entreprenoit. On le verra aisément dans la suite, par les rigueurs extraordinaires qu'il exerça contre des personnes qui, sans doute, n'étoient pas si coupables que ce Favori.

L'affaire du Divorce & les grandes suites qu'elle eut, ayant occupé Henri pendant tout le reste de sa vie, ce sera désormais la principale chose dont j'aurai à parler jusqu'à la fin de ce Règne. Mais comme par les changemens que ce Prince introduisit dans son Royaume, ses affaires l'engagerent à s'intéresser dans les troubles dont l'Allemagne fut agitée, il est nécessaire pour l'intelligence de ce qui sera dit dans la suite, de donner une légère connoissance de ce qui se passoit en ce Pais-là.

Le but de l'Empereur, en convoquant la Diète d'Ausbourg, étoit d'aggraver les affaires de Religion, au lieu de les adoucir. Depuis qu'il avoit fait la Paix avec la France, & que l'Italie étoit comme réduite sous son joug, il formoit de vastes projets. Il se voyoit maître de l'Espagne, de l'Italie, & des Pais-Bas; Ferdinand son Frere étoit actuellement Roi de Bohême, & avoit été élu Roi de Hongrie. Avec ces avantages il espéroit de se mettre en état de subjuguier tout le reste de l'Europe. Il falloit commencer par l'Allemagne, où il avoit déjà un grand crédit en qualité d'Empereur, & à cause des Pais qu'il y possédoit, parce que s'il se rendoit une fois absolu dans l'Empire, & qu'il pût disposer des forces des Princes Allemands, il concevoit que la France & l'Angleterre ne seroient pas capables de résister. Les troubles que la Religion caufoit en Allemagne lui parurent un prétexte tout-à-fait propre, pour s'armer contre les Protestans, jugeant bien qu'après les avoir ruinés par les secours des Catholiques, ceux-ci seroient à leur tour aisément soumis. On ne peut pas m'accuser, que j'attribue ici à ce Monarque des desseins qu'il n'avoit pas effectivement, puisqu'il est d'une notoriété publique, que lui-même & ses Successeurs ont poursuivi l'exécution de ce dessein pied-à-pied, & s'il faut ainsi dire, à face découverte. Les Guerres qui ont affligé l'Europe pendant plus de cent ans, n'ont été excitées que par l'ambition démesurée de la Maison d'Autriche, à laquelle les autres Souverains avoient intérêt de s'opposer.

Depuis que Luther avoit commencé à prêcher en Allemagne, la Réformation y avoit fait de si grands progrès, que plusieurs Princes de ce Pais-là,

là , & beaucoup de Villes libres l'avoient ouvertement embrassée. Comme on les accusoit d'avoir introduit beaucoup de nouveautez dans la Religion ; pour répondre à ces accusations , ils protestoient que leur intention n'étoit que de s'en tenir à la Doctrine de l'Evangile , & à la Religion des premiers Siècles. Pour cet effet , ils demandoient qu'il se tint un Concile libre en quelque Ville d'Allemagne , où les differends sur la Religion pussent être paisiblement examinez par la Parole de Dieu. Mais ce n'étoit pas-là une voye dont leurs adversaires se pussent accommoder. Ils supposoient comme une chose certaine , que la Religion professée avant que Luther parût étoit la véritable , & que n'ayant , ni tache , ni ride , ni rien de semblable , il n'y avoit rien à réformer. Selon ce principe , ils concevoient qu'il ne s'agissoit point du tout de l'examiner , mais d'obliger les Récusans ou Hérétiques à s'y conformer. C'étoit la maxime constante que le Clergé Romain suivoit depuis plusieurs Siècles & qui lui faisoit employer le fer & le feu pour exterminer ceux qu'il lui plaisoit d'appeler Hérétiques. Mais dans la conjoncture où l'Allemagne se trouvoit au tems dont je parle présentement , il n'étoit pas facile de faire usage de cette maxime. Ce n'étoit plus simplement des Particuliers qui se déclaroient contre l'Eglise Romaine , mais des Villes , des Peuples entiers , & des Souverains. Ainsi les Partisans zélés de l'ancienne Religion , ne se trouvoient pas en état de les réduire par la force. C'est ce qui leur fit prendre le parti de les entretenir dans l'espérance qu'on leur accorderoit enfin le Concile libre qu'ils demandoient , en attendant que les affaires de l'Europe fussent disposées d'une telle maniere , qu'on pût espérer de les réduire par la voye de l'autorité. Il s'étoit tenu sur ce sujet plusieurs Diètes en Allemagne , où , contre l'avis de la Cour de Rome , l'Empereur & les Princes Catholiques avoient été obligez de dissimuler leurs sentimens & de consentir à une tolérance qui leur laissoit pourtant la liberté d'agir dans un autre tems , selon leurs véritables maximes.

Lorsque Luther commençoit à paroître , les disputes de la Religion ne rouloient que sur les abus excessifs de la puissance du Pape , & sur un petit nombre d'autres Articles. Alors ce Docteur avoit pour Partisans presque tous les Princes Laïques d'Allemagne , & beaucoup de Villes libres dont chacune faisoit une République. Depuis ce tems-là , il fit de nouvelles découvertes & les publia. Mais il ne trouva pas sur tous les Articles le même nombre de Sectateurs , que lorsqu'il ne s'agissoit que du Pontife Romain. D'ailleurs , l'Empereur & les Catholiques zélés s'opposoient de tout leur pouvoir aux progrès de la Réformation , par toutes sortes de voyes. On prenoit soin d'intimider ceux qu'on voyoit panacher de ce côté-là , ou de les entretenir dans l'ancienne Religion par des Promesses , par des Charges , par des Emplois , qui ne contribuoient pas peu à les confirmer dans leurs premiers sentimens. Ainsi , pendant quelques années , les Réformateurs faisoient tout leur possible pour acquérir des Sectateurs , & le Clergé Romain ne négligeoit rien de son côté pour empêcher leurs progrès. Cependant , tandis qu'on ne combattit que de cette sorte , la Réformation prenoit tous les jours de nouvelles racines. C'est ce qui obligea ses adversaires à chercher d'autres moyens pour en empêcher l'accroissement , ceux dont ils s'étoient servi jusqu'alors ne leur ayant pas trop bien réussi.

HENRI
VIII.
1530.

En 1524. Charles-Quint, s'étant rendu à une Diète qui se tenoit à Worms, manda Luther, & après l'avoir ouï, il le bannit de l'Empire avec tous ses adhérens, par un Décret formé au nom de la Diète. Mais quelques-uns prétendent que la Diète n'eut point de part à ce Décret. Quoiqu'il en soit, l'Empereur persista toujours à vouloir le maintenir. Mais il semble que les Allemands ne le regardoient pas comme obligatoire. Dans l'année suivante, la Diète assemblée à Nuremberg produisit contre la Cour de Rome cent griefs, sur lesquels elle demanda satisfaction par le moyen d'un Concile libre.

Une autre Diète assemblée au même lieu, fit un Décret par lequel il fut résolu de demander un Concile libre en Allemagne. Mais après qu'elle se fut séparée, les Catholiques s'assemblerent à part à Ratisbonne; & y firent un Décret qui ordonnoit l'exécution de celui de Worms.

Dans une autre Diète qui se tint à Spire en 1526, l'Empereur fit déclarer de sa part, qu'il n'entendoit pas qu'on prît aucune résolution sur les affaires de Religion, mais seulement sur la maniere d'exécuter le Décret de Worms, en attendant un Concile général. Mais comme ce Concile paroïssoit encore fort éloigné, la Diète fit un Décret qui ordonnoit, que l'Empereur seroit prié de faire assembler un Concile en Allemagne dans un an, & qu'en attendant chacun se gouverneroit sur le fait de la Religion de telle maniere qu'il pût rendre compte de sa conduite à Dieu, & à l'Empereur.

Dans ces entrefaites la Guerre que les Turcs avoient portée en Hongrie suspendit pour quelque tems l'exécution des projets que Charles-Quint avoit formez contre ceux qui avoient embrassé la nouvelle Religion, parce qu'il vouloit tirer du secours de tous les Princes d'Allemagne, tant Protestans que Catholiques. D'ailleurs, la Guerre qu'il avoit alors avec la France, ne lui permettoit pas de penser beaucoup aux affaires d'Allemagne. Mais en 1529. se voyant sur le point de faire la Paix avec la France, il crût qu'il pouvoit parler un peu plus haut. Il fit tenir à Spire une Diète, où il fut ordonné que ceux qui jusqu'alors avoient obéi au Décret de Worms continueroient à l'observer, & que les autres qui ne s'y étoient pas soumis, ne pourroient rien innover en matiere de Religion, ni empêcher leurs Sujets d'aller à la Messe. Ce fut contre ce Décret que les Electeurs de Saxe & de Brandebourg, le Landgrave de Hesse, & les Princes de Lunebourg, firent une Protestation solennelle qui fit donner à tout leur parti le nom de *Protestans*. L'Empereur, qui étoit alors en Italie, reçût avec aigreur la Protestation qui lui fut présentée par des Députés, & par-là il obligea les Protestans à s'unir ensemble pour leur commune défense, les discours de l'Empereur leur ayant fait connoître qu'il avoit de mauvais desseins contre eux. C'étoit dans la Diète que ce Prince avoit assigné à Aufbourg pour le mois d'Avril 1530, & qui ne s'assembla pourtant qu'au mois de Juin, qu'il avoit résolu de jeter les fondemens de la Guerre qu'il avoit dessein de faire aux Protestans.

A l'ouverture de cette Diète, le Chancelier de l'Empereur fit un long Discours, dans lequel il se plaignoit au nom de son Maître, de ceux qui avoient jusqu'alors tâché de changer l'ancienne Foi, & le Cardinal Cam-

pegge exhorta les Allemans à déraciner les erreurs qui s'étoient introduites en Allemagne. Cela fait, les Protestans demanderent, qu'il leur fût permis d'exposer leur croyance en présence de la Diète. Cela leur fut refusé, & l'on voulut leur faire regarder comme une grace la permission qu'on leur accorda, de donner leur Confession de foi par écrit. Le Landgrave de Hesse, voyant tant de partialité dans la Diète, se retira sans prendre congé, de quoi l'Empereur étant averti, fit fermer les portes d'Augsbourg, témoignant par-là qu'il avoit dessein d'user de violence envers ceux qui étoient demeurez dans la Ville. Mais, sur les remontrances de l'Electeur de Saxe, il les fit rouvrir. Enfin, après plusieurs débats, il fit former, au nom de la Diète, un Décret entièrement contraire aux Protestans, & qui, sur l'espérance qu'on leur donnoit d'un Concile Général, les obligeoit à renverser tout ce qu'ils avoient fait en matiere de Religion jusqu'à ce tems-là.

La Diète s'étant terminée de cette maniere, l'Empereur donna ordre à l'Archevêque de Mayence, de convoquer les Electeurs, pour procéder à l'élection d'un Roi des Romains son dessein étant de faire élire Ferdinand son Frere. Les Protestans s'opposèrent fortement à cette convocation, sur ce qu'il n'y avoit aucune nécessité d'élire un Roi des Romains, & firent voir les inconveniens qui naîtroient du dessein qu'on avoit de rendre la Couronne Impériale comme héréditaire à la Maison d'Autriche. Enfin, voyant que malgré leurs remontrances on vouloit procéder à cette élection, ils s'assemblerent à Smalcalde le 22. de Décembre 1530, & y conclurent entre eux une Ligue défensive contre tous ceux qui les attaqueroient pour cause de Religion. Ensuite, ils firent une protestation en forme contre l'élection d'un Roi des Romains qu'on prétendoit faire sans leur consentement. C'est la situation où se trouverent les affaires de Religion en Allemagne sur la fin de l'année 1530.

Depuis que l'Empereur eut quitté l'Italie, le Nonce du Pape le pressoit continuellement de prononcer son Jugement sur l'affaire du Duc de Ferrare. Le Pape ne pouvoit se persuader que ce Jugement ne lui fût favorable, vu l'engagement où l'Empereur étoit entré avec lui, par le Traité de Barcelonne. Mais, soit que l'Empereur eût mieux examiné cette affaire, ou par quelque autre raison, il déclara par sa Sentence, que Modene & Reggio appartenoient légitimement au Duc de Ferrare; mais que, pour dédommager le Pape, il payeroit une somme de cent mille écus, moyennant quoi le Pape seroit tenu de lui donner l'Investiture de Ferrare, sur le même pied qu'elle avoit été accordée à ses Prédécesseurs, & pour commencer à exécuter cette Sentence, il remit Modene entre les mains du Duc. Le Pape, très-mécontent d'un Jugement si éloigné de ce qu'il avoit attendu, refusa de s'y tenir, & dans l'espérance de s'emparer de Ferrare, il refusa de recevoir les cent mille écus que le Duc lui offrit.

Clément VII, se trouvant aigri contre l'Empereur, avoit beaucoup de penchant à se raccrocher avec les Rois de France & d'Angleterre, dans la pensée qu'il en seroit reçu à bras ouverts. En effet, François I. n'avoit consenti au Traité de Cambrai qu'à regret, & uniquement parce qu'il n'y avoit pas eu d'autre moyen pour retirer ses Enfans d'Espagne. Mais depuis qu'il les avoit recouvez, il pensoit aux moyens de réparer les pertes qu'il avoit

HENRI
VIII.
1530.

Ligue de
Smalcalde.

1531.
L'Empe-
reur mé-
contente le
Pape dans
l'affaire de
Ferrare.
Guicciardini.

François I.
tâche de
gagner le
Pape.

HENRI
VIII.
1531.

Il propose le
Mariage de
Catherine
de Médicis
avec le Duc
d'Orléans
son fils.

Henri n'ose
se confier
au Pape.

Il ne seroit
plus obligé
de dépen-
dre de lui.

Il commu-
nique au
Parlement
l'affaire du
Divorce.
Myl. Herbert.

Le Clergé
décide en
faveur du
Roi.
*Histoire de
la Réforma-
tion.*

souffertes par ce Traité. Dans cette vûë, il travailloit en secret à semer des jalousies parmi les Princes, en leur faisant craindre l'ambition de l'Empereur, & en leur promettant du secours. Dès qu'il fut informé du mécontentement du Pape, il crut ne devoir rien négliger pour le mettre dans ses intérêts, l'occasion étant trop favorable pour la laisser échapper. Pour cet effet, il lui fit proposer le Mariage de Catherine de Médicis, Fille du feu Duc Laurent, avec le Duc d'Orléans son second Fils: honneur auquel la Maison de Médicis n'auroit jamais osé aspirer, si le Roi ne l'eût offert de son propre mouvement. D'un autre côté, Henri, sçachant bien que la seule union du Pape avec l'Empereur avoit été la cause des obstacles qu'il avoit rencontrés dans l'affaire du Divorce, ne doutoit pas qu'il ne lui fût facile de venir à bout de ses desseins, s'il pouvoit les défunir. Mais deux choses l'empêchoient de s'attacher à ce moyen. La première, étoit, qu'il ne pouvoit se fier au Pape. La seconde, qu'il commençoit à trouver dans ses Sujets, bien plus de disposition à secouer le joug du Pape, qu'il ne s'y étoit attendu: c'est pourquoi, il ne se croyoit plus dans la nécessité de dépendre de lui. S'il s'étoit d'abord adressé au Pape avec soumission, c'étoit en partie parce qu'il craignoit la prévention de son Peuple, en faveur du Vicaire de Jesus-Christ. Mais depuis qu'il s'apercevoit que cette prévention n'étoit pas aussi forte qu'il se l'étoit imaginé, il ne se mettoit plus en peine de ce que le Pape pourroit faire contre lui. Son Royaume ne pouvant être attaqué que par Mer, il n'avoit rien à craindre d'aucun Prince de l'Europe, pourvu que ses Sujets ne fussent pas égarés par les foudres du Vatican. Mais les Anglois n'étoient plus à cet égard ce qu'ils avoient été autrefois. Wicleff avoit commencé à les éclairer: la conduite des derniers Papes avoit augmenté leurs lumières, & les Livres & les Sectateurs de Luther avoient achevé de leur ouvrir les yeux. Depuis que la nouvelle Doctrine s'étoit répandue en Angleterre, l'autorité du Pape étoit tellement décriée, que la plupart des Anglois souhaitoient qu'il se présentât une occasion favorable pour secouer un joug sous lequel ils avoient si long-tems gémi. C'est ce qui fit prendre au Roi la résolution de faire juger la cause du Divorce par le Parlement & par le Clergé de son Royaume.

Le Parlement s'étant assemblé le 6. de Janvier, le Chancelier en fit l'ouverture par un discours dans lequel il témoigna que le Roi souhaitoit passionnément de faire rompre son Mariage, non par des motifs deshonnêtes, comme quelques-uns s'efforçoient de le persuader à son Peuple, mais pour la tranquillité de sa conscience, & pour le bien du Royaume, parce qu'il ne vouloit pas laisser la Succession du Trône en danger d'être disputée. Ensuite, il fit porter un très-grand nombre de Livres & de Traitez qui avoient été écrits sur cette matière, avec des Extraits de divers Auteurs tant anciens que modernes. On n'oublia pas les décisions des Universités de France, d'Italie & d'Angleterre, & tout cela fut laissé sur la table, afin que chacun eût la liberté de l'examiner. Cela fait, le Roi fit communiquer son dessein à la Convocation du Clergé, qui déclara qu'elle étoit convaincue, que le Mariage du Roi étoit contraire à la Loi de Dieu. Le Roi n'en demandoit pas davantage pour cette fois. Il avoit à démêler avec le Clergé une autre affaire importante qui devoit être terminée avant qu'on approfondit celle-ci. Il y a beaucoup d'apparence que la Convocation ayant été informée du dessein du

du Roi, fit d'autant moins de difficulté de décider à son avantage, qu'elle connoissoit parfaitement combien elle auroit besoin de sa faveur dans l'affaire dont il s'agissoit, qui étoit d'une extrême conséquence.

HENRI
VIII.
1531.

Le Cardinal Wolsey avoit été accusé par le Procureur Général du Roi, d'avoir exercé en Angleterre le pouvoir de Légat du Pape sans une permission spéciale du Roi, & d'avoir en cette qualité disposé de divers Bénéfices, contre les Actes des *Provisours* & de *Pramunire*. Il s'ensuivoit de-là naturellement, qu'il n'y avoit pas moins de raison d'accuser ceux qui avoient eu recours à lui, ou qui avoient reconnu son autorité. Par-là, tous les Membres du Clergé se trouvoient dans le même cas, puisqu'à peine y en avoit-il un seul qui n'eût eu besoin de s'adresser à lui pendant le cours de sa Légation. Ainsi, après que le Roi eut tiré de la Convocation une approbation de sa conduite, par rapport au Divorce, il fit accuser tout le Clergé d'avoir violé les Loix du Royaume. Il avoit en cela un double but; le premier, de tirer une bonne somme du Clergé; le second, d'humilier ce puissant Corps, & de diminuer par-là, le crédit qu'il avoit parmi le peuple, qui jusqu'alors l'avoit toujours vu appuyé de la puissance Royale. Il sçavoit bien que ce seroit de la part du Clergé, qu'il rencontreroit les plus fortes oppositions dans l'affaire du Divorce. Par cette raison, il étoit bien aisé de le mettre hors d'état de lui nuire, en le tenant comme sous sa main, & en semant une espèce de division entre le Clergé & le peuple, par la satisfaction que celui-ci devoit vraisemblablement témoigner de la disgrâce des Ecclesiastiques qui l'avoient toujours traité avec beaucoup de hauteur. Par-là, il mettoit le Clergé dans la nécessité d'avoir recours à la protection Royale, & par conséquent, de montrer moins d'ardeur pour les intérêts de la Cour de Rome. Cela lui réussit comme il l'avoit espéré. Le Clergé eut beau alléguer que le Roi lui-même avoit consenti que le Cardinal exerçât sa Légation. Ce qui n'avoit pas servi à Wolsey, ne fut pas capable de tirer d'affaires ceux qui avoient reconnu son autorité. Ainsi le Clergé reçut une Sentence de condamnation, qui emportoit la confiscation de tous les biens qu'il possédoit. Ce fut un grand sujet de contentement pour le peuple, & particulièrement pour ceux qui pantoient vers la nouvelle Religion, que de voir le Clergé humilié jusqu'à ce point. D'un autre côté, le Clergé comprit aisément, que les Laïques étant ainsi disposés, ce seroit en vain qu'il voudroit résister au Roi. Il ne pouvoit plus attendre du secours de Rome. Depuis que le Pape s'étoit broüillé avec le Roi, il avoit perdu tout son crédit, & comme le Roi témoignoit qu'il ne vouloit plus le ménager, les foudres du Vatican n'étoient plus regardés qu'avec mépris. Le Clergé, se trouvant dans ce fâcheux état, prit la résolution de se rendre le Roi favorable à quelque prix que ce fût, comprenant bien qu'il ne pouvoit plus compter sur l'appui du peuple qui n'étoit plus ce qu'il avoit été autrefois. Ainsi la Convocation du Clergé de Cantorbéri, ayant délibéré sur cette affaire, résolut d'offrir au Roi une somme de cent mille livres sterling, afin d'en obtenir un Pardon. Suivant cette résolution, quelques-uns des Membres de l'Assemblée eurent ordre de dresser un Acte pour cet effet. Vraisemblablement ceux qui furent chargés de cette Commission étoient d'intelligence avec la Cour qui vouloit se servir de cette occasion, pour faire donner au Roi une prérogative qu'aucun de ses Prédéces-

Tout le
Clergé est
acculé d'a-
voir violé
la Loi de
Pramunire.
Myl. Herbert.
Histoire de la
Réformation.

Il est con-
damné.

Il offre au
Roi cent
mille livres
sterling.
On en dres-
se un Acte,
où le Cler-
gé donne
au Roi le sa-

HENRI
VIII.

1531.
titre de Chef
suprême de
l'Eglise
d'Angleterre.

Act. Publ. T.
XIV. p. 413.
22. Mars.

seurs n'avoit eue jusqu'alors. Mylord Herbert & le Docteur Burnet disent que la Convocation résolut de présenter au Roi une Requête, pour le prier d'accepter une somme de cent mille livres sterling. Mais comme cette Pièce se trouve dans le Recueil des Actes Publics, on peut en parler présentement avec plus de précision. Ce n'étoit pas une Requête, mais un Acte public du Clergé en forme de Lettres Patentes, par lequel il donnoit cette somme au Roi. Il étoit dit dans l'Acte, que c'étoit premièrement en considération de son grand mérite. Secondement, que par ce présent le Clergé vouloit lui témoigner sa reconnoissance pour les grands avantages qu'il avoit procurez à l'Eglise universelle, tant par sa plume, que par ses armes. En troisième lieu, à cause du zele qu'il avoit témoigné contre les Luthériens qui s'efforçoient de ruiner l'Eglise Anglicane, dont le Clergé reconnoissoit le Roi pour *Protecteur & pour Chef suprême*. Enfin, dans l'espérance qu'il voudroit bien accorder au Clergé & à tous ses Membres, un pardon de toutes les fautes qu'ils pouvoient avoir commises contre les Statuts des Proviseurs, & de *Pramunire*.

Oppositions
à ce titre.

Lorsque cet Acte fut lû dans l'Assemblée, plusieurs trouverent mauvais qu'on fit dire au Clergé qu'il reconnoissoit le Roi pour *Protecteur & pour Chef suprême de l'Eglise d'Angleterre*. Quelques-uns s'imaginoient, que cela y avoit été mis par mégarde, & par un excès de flatterie pour le Roi, dont ceux qui avoient dressé l'Acte n'avoient pas connu la conséquence. D'autres disoient, qu'on avoit voulu surprendre la Convocation, en insérant ces paroles dans le corps d'un Acte où il ne s'agissoit que de donner une somme au Roi. Ils ajoûtoient, que ces mêmes paroles, qui sembloient n'avoir été insérées dans cet endroit que par hazard & sans dessein prémédité, étoient pourtant d'une très-grande conséquence, & comme la Convocation n'avoit pris aucune délibération sur ce sujet, ils concluoient à les effacer. Mais d'un autre côté, ceux qui étoient de l'intrigue, prétendoient qu'on ne pouvoit offacer cela par une délibération en forme sans offenser le Roi, & sans lui donner lieu de refuser la compensation qu'on lui offroit. Cela causa de telles contestations dans l'Assemblée, qu'elle fut enfin obligée de se séparer sans avoir rien conclu, la décision de cette affaire ayant été renvoyée au jour suivant. Ce n'étoit pas sans raison que plusieurs craignoient la conséquence qui se pouvoit tirer très-naturellement de ces expressions, puisqu'il étoit manifeste que par-là on engageoit le Clergé à ne reconnoître plus le Pape pour Chef de l'Eglise Anglicane qui ne pouvoit avoir deux Chefs distincts en un même tems. C'étoit en effet l'intention du Roi, & de ceux qui avoient dressé ou fait dresser l'Acte, comme il parut bien dès le lendemain. Thomas Cromwell, accompagné de quelques Seigneurs du Conseil, s'étant rendu à l'Assemblée du Clergé, y fit entendre bien clairement, que l'Article sur lequel on avoit disputé le jour précédent, étoit très-agréable au Roi, & qu'il ne pouvoit regarder que comme des gens très-mal affectionnez ceux qui voudroient s'obstiner à le rejeter. Après une telle déclaration, il ne se trouva plus personne dans l'Assemblée, qui osât directement s'y opposer, d'autant plus que l'Archevêque de Cantorbéri, & plusieurs autres Prélats soutenoient ouvertement que le Roi étoit véritablement le Chef suprême de l'Eglise d'Angleterre. Ainsi l'Acte passa tel qu'il avoit été dressé. Quelques-

Le Roi ex-
torque ce
titre du
Clergé.

uns seulement proposerent d'y ajouter cette restriction, *autant que la Loi de Christ le permet*. Mais ce n'étoit pas l'intention du Roi, que de laisser une porte pour s'échapper, à ceux qui prétendroient dans la suite, lui contester cette Suprématie, qu'il se faisoit attribuer. L'Acte ayant été scellé le 22. de Mars, fut présenté au Roi, qui accepta de bon cœur & le présent du Clergé, & le nouveau titre qu'on lui donnoit, dont il fit ensuite un grand usage. La Convocation du Clergé de la Province d'Yorck prit aussi la résolution de donner au Roi une somme de dix-huit mille huit cents quarante Livres sterling. Mais comme dans l'Acte qui fut dressé sur ce sujet, elle avoit omis de dire qu'elle reconnoissoit le Roi pour Chef suprême de l'Eglise d'Angleterre, on lui fit entendre que son présent ne seroit point accepté, si elle ne parloit comme la Convocation de Cantorbéri. Ainsi le Clergé d'Yorck se vit contraint d'insérer la même reconnoissance dans son Acte. C'est de cette manière que le Roi acquit, ou plutôt qu'il extorqua du Clergé d'Angleterre le titre de Chef suprême de l'Eglise Anglicane. Il est certain qu'encore que quelques-uns le lui donnassent volontairement, la plus grande partie n'étoit pourtant pas de cet avis. Cela paroît manifestement par les moyens dont il se servit pour l'obtenir. Cette reconnoissance fut ménagée de la manière qu'on l'a vû, par *Warham* Archevêque de Cantorbéri, par *Thomas Cromwell*, & par quelques autres qui étoient persuadés qu'on pouvoit fort bien se passer du Pape. Au reste, ceux qui se flattoient au commencement, qu'on avoit inséré sans dessein, dans l'Acte de la Convocation de Cantorbéri, l'Article dont je viens de parler, auroient pû se défabuser s'ils avoient fait attention à un autre du même Acte, & qui fut aussi mis dans celui de la Province d'Yorck. C'étoit que le Clergé s'engageroit à ne faire point à l'avenir des Constitutions, & à n'observer point celles qui étoient déjà faites, avant que d'en avoir reçu une permission expresse du Roi. C'étoit répéter en d'autres termes, qu'on reconnoissoit le Roi pour Chef suprême de l'Eglise d'Angleterre. Nous verrons dans la suite, comme Henri sçut faire valoir ce nouveau titre.

Le Roi étant content du Clergé lui accorda un pardon dans toutes les formes. Mais quand cet Acte fut porté à la Chambre des Communes, elle refusa de le passer, à moins que les Laïques qui pouvoient être tombez dans les mêmes fautes, n'y fussent aussi compris. Henri, choqué de cette opposition, fit dire aux Communes, qu'il vouloit être le Maître de ses grâces, & qu'il ne souffriroit point qu'on les lui arrachât. Cette fermeté fit peur à la Chambre qui, pour ne pas s'attirer la colere du Roi, passa l'Acte tel qu'il étoit, se remettant à sa Célérité pour ce qui regardoit les Laïques. Alors le Roi, satisfait de sa soumission, accorda aux Laïques une Amnistie semblable à celle qu'il avoit accordée au Clergé. Il semble pourtant qu'il y eut une exception à l'égard des Collèges & des Monastères, qui n'ayant point été compris dans les pardons, furent obligez de composer avec le Roi, ainsi qu'on le voit dans le Recueil des Actes Publics.

Bien loin que le Peuple s'émût, comme il l'auroit fait sans doute, s'il eût été dans la même prévention, où ses Ancêtres se trouvoient du tems de Henri II. & de Jean, on voyoit au contraire la joye peinte sur les visages des Laïques, qui étoient charmez de voir le Clergé humilié. Ainsi ce Corps autrefois si redoutable, bien loin d'oser résister au Roi, se vit contraint d'avoir re-

HENRI
VIII.
1531.

Le Clergé
d'Yorck est
contraint
d'imiter ce-
lui de Can-
torbéri.

Autre clau-
se dans le
même Acte,
tendant à la
même cho-
se.

Amnistie
accordée au
Clergé.

Les Com-
munes veu-
lent que
l'Amnistie
comprene
aussi les
Laïques.

Le Roi en
est choqué.

L'Acte
passe.

Le Roi ac-
corde une
Amnistie
aux Laï-
ques.

Les Monas-
teres com-
posent avec
le Roi.

Le Peuple
se réjouit de

cours

HENRI
VIII.
1531.
la disgrâce
du Clergé.
Le Pape
prend le
parti de dis-
simuler.

cours à sa protection, parce qu'il voyoit bien que le Peuple ne prenoit pas beaucoup d'intérêt à sa disgrâce, & qu'il n'avoit aucune ressource d'ailleurs.

Quand le Pape eut appris ce qui s'étoit passé en Angleterre, il se trouva dans un terrible embarras. Il voyoit Henri continuer à prendre des mesures qui, selon les apparences, devoient avoir de fâcheuses suites. Cependant il n'osoit entreprendre de traiter cette affaire avec hauteur, de peur de s'engager dans une querelle dont il prévoyoit qu'il ne se tireroit pas à son avantage. Outre qu'il n'étoit pas content de l'Empereur, il le voyoit sur le point d'être assez occupé par les Turcs & par les Protestans d'Allemagne, dans un tems où la France étoit étroitement unie avec l'Angleterre. Ainsi, ne voyant point de secours assez prompt, s'il entreprenoit de faire valoir son autorité, il prit le parti de garder le silence, en attendant que le tems lui fournit une occasion d'éclater, ou du moins de se racommoder avec le Roi.

Henri tente
en vain de
faire con-
sentir la
Reine au
Divorce.

Cette affaire étant terminée, Henri prorogea le Parlement. Ensuite, il fit imprimer les décisions des Universitez, & les sentimens des Sçavans sur son Mariage, afin qu'avant la prochaine Séance, tout le monde fut instruit de l'état de la question, & des raisons qui lui avoient fait entreprendre la poursuite de son Divorce. Cependant, comme, en se séparant de la Reine, il avoit intention d'épouser Anne de Bollen, il souhaitoit passionnément que la Reine se laissât persuader de donner son consentement au Divorce, afin d'éviter les inconvéniens qui pouvoient naître de son obstination. Pour cet effet, il lui envoya des Evêques & des Seigneurs Laïques, qui la pressèrent fortement, ou de consentir au Divorce, ou de remettre le Jugement de son affaire à quatre Seigneurs Ecclésiastiques, & à quatre Séculiers. Mais rien n'ayant été capable de la faire désister de son appel au Pape, il lui fit dire qu'elle eut à se retirer dans une des Maisons Royales qu'il lui nommoit, & dont il lui laissoit le choix. Enfin le 14. de Juillet 1531. il prit congé d'elle à dessein de ne la revoir plus.

Il la relé-
gue à la
campagne.

Trois hom-
mes sont
brûlez pour
la Religion,
Myl. Herbert.

Ce qui venoit de se passer dans le Parlement & dans la Convocation, donna du courage à ceux qui souhaitoient une Réformation dans l'Eglise, à quoi ils voyoient déjà quelques acheminemens. Cela fut cause que les disputes sur la Religion devinrent plus fréquentes & plus publiques qu'elles ne l'avoient été jusqu'alors. Mais le Roi, comprenant bien quelles conséquences on tireroit de ses premières démarches, voulut faire voir qu'en secouant le joug du Pape, son dessein n'étoit pas de porter atteinte aux vérités essentielles de la Religion. Ainsi, pour faire perdre cette pensée à ceux qui pourroient l'avoir, il ordonna que les Loix contre les Hérétiques fussent rigoureusement exécutées. Cela causa la mort de trois Protestans nommez *Bilney*, *Bayfield* & *Baynam*, dont les deux premiers furent brûlez, cette même année, & l'autre au mois d'Avril de la suivante.

Affaires de
Religion en
Allemagne.
Sleidan.

Pendant que ces choses se passaient en Angleterre, les affaires d'Allemagne continuoient à se brouiller de plus en plus. Au commencement de l'année, Ferdinand d'Autriche, Roi de Bohême & de Hongrie, avoit été élu Roi des Romains, malgré la Protestation des Alliez de Smalcalde, & couronné peu de jours après à Aix la Chapelle. C'étoit une suite d'une Ligue conclue entre les Princes Catholiques d'Allemagne, au mois de Novembre précédent. Mais

cette

cette Ligue étoit offensive, au lieu que celle de Smalcalde étoit purement défensive. Jamais les Protestans n'eurent intention de forcer les consciences de ceux qui n'étoient pas de leur sentiment. Mais le but de la Ligue Catholique étoit de contraindre les Protestans de rentrer dans l'Eglise dont ils s'étoient séparés. Ceux-ci protestèrent contre l'élection de Ferdinand comme faite sans nécessité, & contre les formes ordinaires. Mais leur Protestation ne produisit aucun effet.

HENRI
VIII.
1531.

Tout le reste de l'année se passa en diverses négociations dans lesquelles l'Empereur sembloit n'avoir pour but que d'accommoder les différends de Religion, quoi qu'en effet son intention ne fût que d'amuser les Protestans, & de les empêcher de prendre des mesures pour se défendre lorsqu'ils seroient attaqués. Comme ils connoissoient bien ses artifices, ils écrivirent sur ce sujet aux Rois de France & d'Angleterre, qui leur répondirent favorablement & leur firent espérer du secours en cas qu'on voulût les opprimer. Ce n'est pas que ces deux Monarques eussent envie de favoriser la Réformation; mais ils avoient intérêt de protéger les Protestans d'Allemagne, parceque leur ruine ne pouvoit qu'accroître excessivement la puissance de l'Empereur. En effet, c'étoit là un des principaux moyens par lequel ce Prince se proposoit d'exécuter ses vastes desseins.

Pendant que l'Empereur formoit des projets pour se rendre maître en Allemagne, sous prétexte de soutenir les intérêts de la Religion & de l'Empire, François I. se tournoit de tous les côtes pour tâcher de lui susciter des embarras capables de produire quelque changement dont il pût se prévaloir. Dans le désespoir où il étoit d'être vu contraint de signer le Traité de Cambrai, il cherchoit avec ardeur les moyens de réparer ses pertes, & sur tout de recouvrer Genes & Milan. C'étoit dans cette vue que tantôt il caressoit le Pape, tantôt il le menaçoit, selon qu'il voyoit les conjonctures propres, pour se servir de l'un ou de l'autre de ces deux moyens, & que d'un autre côté, il faisoit espérer un puissant secours aux Protestans d'Allemagne, en cas que l'Empereur les attaquât. Mais principalement il tâchoit de s'assurer du Roi d'Angleterre, parceque c'étoit celui qui pouvoit lui être le plus utile. Il le confirmoit, autant qu'il lui étoit possible, dans la résolution de pousser l'affaire du Divorce, afin de le tenir toujours broüillé avec l'Empereur & avec le Pape. Quelquefois il lui faisoit entendre que si on continuoit à lui refuser la justice, qui lui étoit dûë, il se liguerait avec lui, pour soustraire leurs Etats à la domination tyrannique de la Cour de Rome. Ensuite, dans la crainte où il étoit qu'il ne s'accommodât avec l'Empereur, il lui conseilloit d'épouser promptement Anne de Bollen, sachant bien que c'étoit un moyen infailible pour les empêcher de se rapprocher l'un de l'autre. Il écrivit même au Pape une Lettre dans laquelle il ne paroissoit pas moins intéressé qu'Henri même dans l'affaire du Divorce. Entr'autres choses il lui disoit, que si, par complaisance ou par crainte, il continuoit à suivre les directions de l'Empereur, il ne devoit pas trouver étrange, que le Roi d'Angleterre travaillât à se procurer, par des moyens extraordinaires, la juste satisfaction qu'il attendoit en vain depuis si longtems. Il ajoûtoit, que ses intérêts étoient si étroitement liés avec ceux d'Henri, qu'il ne pourroit se dispenser d'aider, de tout son pouvoir, un Prince dont il se glorifioit d'être l'Allié perpétuel. Enfin, il le prioit de con-

1532.
François I.
tâche de
susciter des
affaires à
l'Empereur.
Guicciardini.
Mézerai.

Myl. Herbers

HENRI
VIII.
1523.

fidérer, s'il y avoit de la prudence à donner l'occasion & la volonté de débâiller à ceux qu'on ne pouvoit forcer à l'obéissance. Mais Clément qui ne voyoit en Italie d'autres forces que celles de l'Empereur, n'avoit garde de se livrer à des conseils si dangereux.

François &
Henri tâ-
chent d'in-
timider
l'Empereur
& le Pape.

Ils font
deux Trai-
tez dans ce
dessein.

Aff. Publ.
T. XIV. pag.
435.
23. Juin.

Il court di-
vers bruits
sur ce sujet.

François &
Henri s'a-
bouchent
en Picardie.
Myl. Herbert.
Mézerai.

Conven-
tion entre
les deux
Rois.

Du Tillet,
Recueil dei
Rois de
France.

Les deux Rois, voyant enfin qu'il étoit impossible de gagner le Pape, résolurent de s'aboucher, pour chercher les moyens de rompre les mesures de l'Empereur. Mais ils jugerent à propos de faire auparavant courir le bruit, qu'ils alloient faire une nouvelle Ligue, afin d'inspirer de la terreur au Pape, & de l'empêcher de se rapprocher de l'Empereur, de qui l'affaire de Ferrare l'avoit un peu éloigné. Effectivement, ils conclurent à Londres un Traité qui fut signé le 23. de Juin. Mais il est manifeste que ce Traité n'étoit fait que dans la vûe que je viens de dire, puisqu'il ne contenoit que deux Articles dont le Pape ni l'Empereur n'auroient pas eu sujet de s'alarmer beaucoup, s'ils en eussent été instruits. Le premier portoit, qu'en cas que l'Empereur fit saisir les effets des Marchands Anglois dans les Pais-Bas, le Roi de France feroit la même chose à l'égard des Sujets de l'Empereur, les Allemans exceptez. Encore y avoit-il tant de restrictions de la part du Roi de France, qu'il paroïssoit bien que cet Article n'étoit qu'un pur prétexte pour faire un Traité. Le second portoit, que, si le Roi d'Angleterre étoit attaqué par l'Empereur, François lui enverroient un secours de cinq cens Lances, & que, si le Roi de France étoit attaqué, Henri l'assisteroit d'un Corps d'Infanterie, qui ne seroit pas au-dessus de cinq mille hommes. Comme le Public n'étoit pas informé du contenu de ce Traité, divers bruits coururent sur ce sujet. Quelques-uns disoient que les deux Rois étoient convenus d'entrer dans la Ligue de Smalcalde, ou du moins de secourir puissamment les Protestans d'Allemagne. D'autres s'imaginoient que, comme les Turcs menaçoient l'Autriche, & que l'Empereur seroit infailliblement obligé de mener ses forces en ce Pais-là, François attaqueroit dans le même-tems le Duché de Milan, & qu'Henri porteroit la Guerre dans les Pais-Bas. Tous ces bruits, quoi qu'incertains, ne laissoient pas d'inquiéter l'Empereur, parcequ'ils étoient fondez sur des conjectures assez vraisemblables.

L'entrevûe des deux Rois ne se fit qu'au mois d'Octobre entre Calais & Boulogne. Ils avoient principalement deux choses en vûe. La premiere, de détourner le blâme que l'Empereur jettoit sur eux, en répandant dans toute l'Europe, que, pendant qu'on étoit sur le point de voir la Chrétienté envahie par les Infidèles, ils demeueroient simples Spectateurs du danger où elle se trouvoit, sans offrir le moindre secours à ceux qui se préparoient à la défendre. Leur seconde vûe étoit de tenir les Italiens & les Allemans dans l'attente d'une nouvelle Guerre, de peur qu'ils ne se rendissent trop faciles aux volontez de l'Empereur. Pour parvenir à leur but, ils se donnerent réciproquement des Lettres Patentes par lesquelles ils s'engageoient à mettre conjointement sur pied une Armée de quatre vingt mille hommes, pour arrêter les progrès des Turcs, & de la mener ou en Allemagne, ou en Italie, selon qu'il seroit nécessaire. Mais cette prétendue Convention ne fut jamais mise en forme de Traité. Du Tillet en parle dans son Inventaire des Traitez entre la France & l'Angleterre, sous le nom de *Lettres d'Accord*: mais on n'en trouve aucune trace dans le Recueil des Actes Publics d'Angleterre. Aussi n'est-il pas

pas croyable que ces deux Monarques eussent envie d'exécuter ce prétendu projet, dont l'unique but étoit de les disculper envers le Public, & d'inspirer de la terreur à l'Empereur & au Pape. C'est sans doute par cette raison qu'ils affectèrent de le publier.

HENRI
VIII.
1532.

Dans cette entrevûë, Henri se plaignit beaucoup du Pape, & François rencherit encore par dessus, en faisant un long détail des plaintes qu'il avoit reçûes de la part de l'Eglise Gallicane au sujet des exactions de la Cour de Rome. Mais ce n'étoit que pour amuser Henri, puisque dans ce même tems il entretenoit une Négociation secrète avec le Pape, touchant le Mariage du Duc d'Orléans son second Fils avec Catherine de Médicis. Il paroît manifestement par toute la conduite de ce Prince, qu'il n'avoit pour but que de se servir de l'amitié du Roi d'Angleterre, pour attirer le Pape dans son parti, en vûë de recouvrer Genes & Milan, qui lui tenoient toujours au cœur. Par cette raison il témoignoît extérieurement à Henri, qu'il étoit fortement attaché à ses intérêts. Il le pressa même, de n'attendre point la Dispense du Pape pour épouser sa Maîtresse qui se trouvoit présente à leur entrevûë, avec le Titre de *Marquise de Pembroke*, qu'elle avoit reçu depuis peu. Pendant que les deux Rois furent ensemble, ils se donnerent réciproquement diverses Fêtes, dont le détail est ici peu nécessaire. Henri alla voir François à Boulogne, & François lui rendit visite à Calais. Ils se séparèrent le 30. d'Octobre pour s'en retourner, l'un à Paris & l'autre à Londres. Mais à cause du mauvais tems, Henri séjourna quelques jours à Calais, où l'on prétend qu'il épousa secrètement Anne de Bollen. Il y a pourtant plus d'apparence à ce que quelques-uns assurent, que ce ne fut qu'au mois de Janvier suivant.

Desseins de
François I.

Il conseil-
le à Henri
d'épouser
Anne de
Bollen.

Visites ré-
ciproques
des deux
Rois.

Henri épou-
se secrète-
ment Anne
de Bollen.

Les Turcs
menacent la
Hongrie.
L'Empe-
reur est em-
barrassé.

Pendant toute cette année l'Empereur se trouva dans un assez grand embarras. Soliman, Empereur des Turcs, menaçoit de faire une puissante invasion en Hongrie, comme il la fit effectivement. L'Allemagne étoit en trouble, parce que les Protestans, qui avoient été déjà menacez, prenoient d'assez bonnes mesures pour se défendre, & ne vouloient point reconnoître Ferdinand d'Autriche pour Roi des Romains. D'un autre côté, l'Empereur n'ignoroit pas que le Pape étoit mécontent à cause de l'affaire du Duc de Ferrare, & que les Rois de France & d'Angleterre faisoient tous les efforts possibles pour le détacher de son parti, dans le dessein de troubler l'Italie. De plus, les Italiens ne se tenoient en repos, que parce qu'il y avoit encore une Armée Impériale dans leur Païs, & qu'ils ne voyoient faire en France aucun préparatif pour les soutenir, en cas qu'ils entreprissent de lever la tête. Cependant, au milieu de cette apparente tranquillité, ils souhaitoient passionnément de voir quelque révolution qui les délivrât de la crainte que la trop grande puissance de l'Empereur leur inspireroit. Enfin, l'entrevûë de François I. & de Henri causoit à l'Empereur une extrême inquiétude, dans la crainte où il étoit, que si Soliman avoit un heureux succès en Hongrie, ils ne se servissent de cette occasion pour attaquer le Duché de Milan & les Païs-Bas. Il étoit donc nécessaire qu'il pensât, sans perte de tems, à prévenir les dangers qui pouvoient venir de tous ces endroits, & qu'il commençât par l'affaire la plus pressée, qui étoit de contenter les Protestans, afin d'en tirer du secours contre les Turcs. Dans cette vûë, il se

HENRI
VIII.

1532.

La Diète
de l'Empire
accorde
quelque
chose aux
Protestans.

Charles en
obtient du
secours.

Il conçoit
des soup-
çons contre
le Roi de
France.

Sa Campa-
gne contre
les Turcs.

Il passe en
Italie.

Il s'abou-
che avec le
Pape à Bo-
logne.

Guicciardin.
Il demande
un Concile.

Il propose
une Ligue
pour la sû-
reté de l'I-
talie.

rendit au commencement de l'année à la Diète de Ratibonne, où il trouva le moyen de négocier avec les Protestans, un accommodement par lequel il fut arrêté, que personne ne pourroit être inquiété pour cause de Religion, jusqu'à la tenuë d'un Concile. Son dessein n'étoit pas d'exécuter ponctuellement cet Accord que la seule nécessité lui arrachoit. Il en tira pourtant cet avantage, que tous les Princes & Etats d'Allemagne, tant Protestans que Catholiques, lui fournirent un puissant secours qui le mit en état d'assembler une Armée de quatre-vingts-mille hommes de pied, & de trente-mille Chevaux.

Pendant que cette Armée se formoit, l'Empereur voulant sonder les intentions du Roi de France, lui fit demander du secours contre les Turcs; mais il en reçut une réponse peu satisfaisante. Cela joint à l'entrevûë des deux Rois, le confirma dans la pensée qu'ils tramoient quelque chose contre lui. Mais Soliman, qui se hâtoit de commencer la Campagne en Hongrie, l'empêchoit de penser aux moyens de prévenir le mal qu'il craignoit de la part des deux Rois Alliez. Effectivement les Turcs s'avancerent non seulement en Hongrie, mais même jusque dans l'Autriche à dessein de l'engager dans une Bataille. Mais il l'évita sagement, puisque, s'il l'eût perduë, il n'y avoit plus de ressource pour lui, & l'Autriche avec une partie de l'Allemagne seroit infailliblement tombée sous la puissance des Turcs. Au lieu qu'en se tenant comme il fit sur la défensive, avec une Armée de plus de cent-mille hommes, il les empêcha de faire aucun progrès considérable, & les mit enfin dans la nécessité de rebrousser chemin vers leur País. Dès qu'il eut reçu des avis certains que Soliman avoit repris la route de Constantinople, il partit pour se rendre en Italie, d'où il avoit dessein de repasser en Espagne.

Ce fut vers le milieu du mois de Novembre qu'il se rendit à Bologne, où le Pape l'attendoit pour conférer avec lui. Comme ils avoient des desseins très-opposés, leur entrevûë ne se passa pas avec la même correspondance que celle de l'année 1529. L'Empereur ne pensoit qu'à s'assurer de l'Italie, en empêchant le Roi de France, d'y remettre jamais le pied. Le Pape souhaitoit au contraire, de le tenir toujours en inquiétude de ce côté-là, tant pour se rendre nécessaire, que pour se tirer de la dépendance où il étoit. L'Empereur demandoit au Pape, qu'il convoquât un Concile en Allemagne, sans quoi il ne voyoit pas qu'il fût possible de trouver un prétexte légitime pour ruiner les Protestans. Mais depuis ce qui s'étoit passé à Constance & à Bâle, le seul nom de Concile étoit devenu si odieux à la Cour de Rome, que Clément VII. ne pouvoit se résoudre à en convoquer un. Il sçavoit ce qui étoit arrivé à Jean XXII. & à Eugene IV : c'est pourquoi, il n'avoit aucune envie de mettre son droit en compromis. L'Empereur demandoit de plus, que le Pontife consentit à une Ligue qu'il avoit dessein de former entre tous les Potentats d'Italie, à laquelle chacun contribuât à proportion de ses forces, afin de mettre le País à couvert de toute invasion. C'est-à-dire, proprement, qu'il vouloit avoir en Italie, une Armée entretenuë aux dépens d'autrui, & qui fût toujours prête à défendre le Duché de Milan, en cas qu'il prît envie au Roi de France de l'attaquer. Le Pape approuvoit assez cette proposition, non pas en vûë de maintenir l'Italie sur le pied où elle

HENRI
VIII.
1532.

elle se trouvoit, puisqu'il lui étoit trop défavantageux que l'Empereur y demeurât si puissant, mais afin d'avoir un prétexte d'en faire sortir les troupes Allemandes & Espagnoles, qui étoient la terreur des Italiens. Il prévoyoit bien qu'une Ligue composée de tant de Membres qui avoient des intérêts oppoiez, ne subsisteroit pas long-tems, & qu'après qu'elle seroit rompuë, il en deviendroit lui-même plus nécessaire & plus respecté. Il demandoit seulement, que les Vénitiens entraissent dans la Ligue, afin de les charger d'une partie des frais. Enfin, l'Empereur demandoit encore au Pape, qu'il donnât Catherine de Médicis sa Nièce au Duc de Milan, son but étant de l'engager, par l'intérêt de sa Nièce, à la défense du Milanois, de peur qu'enfin le Roi de France ne trouvât quelque occasion favorable pour le mettre dans son parti. Mais Clément opposoit à cette proposition l'engagement où il se trouvoit avec le Roi de France, qui lui avoit fait l'honneur de lui demander Catherine pour le Duc son second Fils. Il représentoit à l'Empereur qu'il ne pouvoit préférer le Duc de Milan au Duc d'Orléans, sans se faire du Roi de France un ennemi irréconciliable, qui ne lui pardonneroit jamais un tel affront. Ainsi, toute leur Négociation se réduisit à la conclusion de la Ligue projetée, dans laquelle les Vénitiens ne voulurent pas être compris. Ils se contenterent de donner leur parole à l'Empereur, qu'ils exécuteroient ponctuellement leur engagement par rapport au Duché de Milan. Enfin, l'Empereur ayant fait venir à Bologne les Ambassadeurs de Milan, de Ferrare & de Mantouë, on travailla pendant quelque tems à régler les conditions de la Ligue. Mais le différend entre le Pape & le Duc de Ferrare en retarda beaucoup la conclusion, parce que le Duc ne vouloit pas s'y engager avant que d'être assuré de la Paix chez lui. Cependant, après beaucoup de peine, l'Empereur obtint enfin du Pape, qu'il donnât au Duc un repit de dix-huit mois. Cette affaire fut causée que la Ligue ne pût être signée qu'au mois de Février de l'année suivante.

Disposition
des Anglois
par rapport
à la Réli-
gion.

Les démarches que Henri avoit déjà faite contre le Clergé & la disposition où il se trouvoit à l'égard du Pape, encouragerent beaucoup ceux qui souhaitoient de voir une Réformation dans l'Eglise. Pour éviter de se faire une fausse idée de la disposition où les Anglois se trouvoient à cet égard, il est nécessaire de bien connoître quels étoient les sentimens du Peuple par rapport à la Religion. On peut assurer comme une chose indubitable, que pour ce qui regardoit la Réformation du pouvoir excessif du Pape, & des immunités du Clergé, il n'y avoit presque point d'Anglois, si on en excepte les Ecclésiastiques, ou la plupart d'entre eux, qui ne la souhaitât de tout son cœur. Il y avoit déjà trois cens ans que les Parlemens avoient commencé à y travailler, mais sans pouvoir y réussir parfaitement, parce que les intérêts des Rois s'y étoient trouvez oppoiez. Mais quant à la Réformation des Dogmes, il s'en falloit bien que ceux qui la souhaitoient ne fussent le plus grand nombre. Ceux-ci ne se sentoient pas assez forts pour oser la proposer ouvertement, d'autant plus que le Roi ne leur étoit pas favorable. Mais quand il s'agissoit de parler contre l'autorité excessive du Pape, ou contre l'orgueil & les richesses du Clergé, ils se joignoient hardiment à tout le reste du Peuple, sans crainte d'être reconnus, parce que c'étoit le sentiment de tout le Peuple, ou du moins de presque tous les Laïques.

Kk iij

Mais,

HENRI
VIII.
1532.

Mais, en témoignant leur ardeur contre le Clergé, ils avoient pour but d'avancer la Réformation des Dogmes, parce qu'ils sçavoient bien que le principal obstacle viendrait toujours de la part des Conducteurs de l'Eglise. C'étoit donc par-là qu'ils croyoient devoir commencer, afin de parvenir à une parfaite Réformation. Ainsi, entre ceux qui souhaitoient de réduire le pouvoir du Pape & les immunités du Clergé à de justes bornes, il y en avoit sans doute beaucoup qui ne portoient pas leur vûe plus loin, & qui s'imaginoient que la Réformation n'aboutiroit qu'à cela. Les autres au contraire espéroient, qu'après avoir fait ce premier pas, il seroit comme impossible d'en demeurer-là, en quoi ils avoient pour garent ce qui étoit arrivé en Allemagne. Mais ils n'avoient garde de désabuser les premiers, de peur de les refroidir, en leur faisant connoître trop tôt les conséquences de la première démarche qui se feroit en matière de Réformation.

Le parlement se dispose à modérer le pouvoir du Clergé.
Myl. Herbert.

Le Parlement s'étant assemblé le 15. de Janvier 1532, se trouva presque unanimement disposé à remédier aux abus dont les Anglois se plaignoient inutilement depuis si long-tems, par rapport à la puissance du Pape & aux Privilèges du Clergé. L'occasion étoit plus favorable qu'elle ne l'avoit jamais été. Lorsqu'autrefois les Parlemens avoient voulu faire quelque tentative sur ce sujet, ils avoient trouvé les Rois peu disposés à concourir avec eux dans le même dessein, parce que l'état de leurs affaires ne leur permettoit pas de rompre absolument avec Rome. Mais l'affaire du Divorce avoit mis les choses sur un autre pied. Le Roi étoit mal satisfait du Pape, & regardoit le Clergé, tant le Séculier que le Régulier, comme un ennemi secret, à cause de leur attachement pour la Cour de Rome. Ainsi son intérêt demandoit que le Pape & le Clergé fussent abaissés, & qu'il y eût de la division entre eux & le Peuple, sçachant bien que ceux-là ne pourroient lui nuire, qu'à proportion du crédit qu'ils auroient sur celui-ci. Quant aux efforts que les Etrangers pourroient faire, il ne croyoit pas avoir lieu de les craindre, pendant qu'il demeureroit étroitement uni avec la France: d'autant plus que l'Empereur se trouvoit alors assez occupé, tant par la Guerre des Turcs, que par les troubles d'Allemagne.

Adresse présentée au Roi sur ce sujet.

Réponse du Roi.

Statuts contre le Clergé.

Autre pour abolir les Annates.

Tout cela étant adroitement insinué à la Chambre des Communes, elle présenta une Adresse au Roi, pour le prier de consentir à la Réformation de divers abus qui se trouvoient dans les immunités, dont le Clergé avoit joui jusqu'alors. Le Roi répondit, qu'avant que de donner son consentement à cette proposition qui lui paroissoit très-importante, il souhaitoit d'entendre du Clergé ce qu'il avoit à dire pour sa défense. Mais sous cette apparence d'équité, il n'avoit en vûe que de faire comprendre au Clergé, combien sa protection lui étoit nécessaire, puisqu'il pouvoit ou lâcher la bride au Parlement, ou l'arrêter, selon qu'il le jugeroit à propos. Quelques tems après, le Parlement fit certains Statuts qui ne faisoient que toucher légèrement quelques-uns des Privilèges du Clergé, dont le Peuple avoit le plus sujet de se plaindre. Mais pour cette fois, la Réformation ne fut pas poussée plus loin. On prit même le soin de consoler les Ecclésiastiques de ces pertes, en faisant un Statut qui les déchargeoit du paiement des *Annates*, qui étoit pour eux un pesant fardeau. Ce Statut portoit que le Royaume étoit tous les jours appauvri par les grandes sommes qu'on envoyoit à Rome

Rome pour les *Annates*, pour les *premiers Fruits*, pour les *Palliums*, pour les *Bulles des Evêchez* : Que depuis le Regne de Henri VII, on avoit employé plus de cent-soixante-mille livres Sterling à ces usages, & que le dommage que le Royaume en recevoit alloit devenir encore plus grand, à cause que la plupart des Evêques étoient fort âgez : Que d'ailleurs les Annates n'avoient été introduites que comme une contribution pour la Guerre contre les Infidelles, à quoi pourtant elles n'étoient jamais employées. Par ces raisons, il étoit ordonné, que le paiement des Annates cesseroit à l'avenir : Que, pour ce qui regardoit les Bulles des Evêchez, il ne seroit payé que cinq pour cent du revenu annuel, clair & net, après toutes les charges déduites : Que si à cause de cette modification, le Pape refusoit des Bulles, l'Evêque élu seroit présenté par le Roi à l'Archevêque de la Province, qui seroit tenu de le sacrer : Que si l'Archevêque le refusoit, sous prétexte qu'il n'auroit pas encore lui-même reçu ses Bulles, ou le *Pallium*, deux Evêques que le Roi nommeroit en feroient l'office, après quoi l'Evêque ainsi sacré seroit reconnu pour légitime. Néanmoins le Parlement déclaroit, qu'il seroit au pouvoir du Roi, d'annuler ou de confirmer cet Acte dans un certain tems : Que si dans cet intervalle, il faisoit un accommodement amiable avec la Cour de Rome, ce qu'il seroit tenu pour inviolable. Mais que si, à cause de ce même Acte, le Pape prétendoit vexer le Royaume, par des Excommunications, ou par des Interdits, telles Censures seroient tenues pour nulles & défenses étoient faites à tous Ecclesiastiques de les publier. Enfin, il déclaroit que, nonobstant tout Interdit, les Prêtres pourroient, en sûreté de conscience, célébrer le Service divin, comme auparavant.

HENRY
VIII.
1532.

Clauses par
rapport au
Pape.

Cependant, parmi le grand nombre de Députés qui avoient séance dans la Chambre Basse, il s'en trouva plusieurs qui ne pouvoient approuver une rupture avec le Pape. Ils comprenoient bien pourtant, que ce seroit-là une suite infaillible du Divorce que le Roi vouloit faire avec la Reine. C'étoit pour cela, qu'ils faisoient tous les efforts possibles pour prévenir ce coup. Un d'entre eux nommé *Temse* eut même la hardiesse de proposer, que la Chambre en Corps allât présenter une Adresse au Roi, pour le prier de reprendre la Reine sa Femme. Henri, en ayant été informé, manda l'Orateur des Communes, & fit en sa personne une sévère réprimande à la Chambre, de ce qu'elle avoit souffert qu'on fit une proposition sur une affaire qui n'étoit pas de son ressort.

Hardiesse
d'un Mem-
bre des
Communes.

Quelques jours après, le Roi fit encore venir l'Orateur des Communes & lui dit, qu'ayant comparé le Serment que les Evêques faisoient au Pape, avec celui qu'ils faisoient au Souverain, il lui sembloit qu'ils n'étoient ses Sujets qu'à demi ; que par cette raison, il prioit la Chambre des Communes d'examiner cette matière, & de prendre soin des intérêts de la Couronne. Mais la peste qui ravageoit alors la Ville de Londres, & qui obligea le Parlement à se séparer bien-tôt après, ne permit pas que les Communes délibérassent alors sur cette affaire.

Le Roi re-
primande
les Com-
munes.

Il les re-
quiert d'ex-
aminer les
Serments des
Evêques.

Le pouvoir que le Parlement avoit accordé au Roi, d'abolir les Annates, ou de faire un accord amiable sur ce sujet avec le Pape, faisoit voir bien évidemment que cet Acte avoit été procuré par les intrigues de la Cour. Le Pape en fut extraordinairement offensé. Mais lorsqu'il voulut s'en plaindre

Le Pape se
plaint du
Statut qui
abolit les
Annates.

aux

HENRI
VIII.
1532.
*Histoire de la
Reformation.*
Réponse
d'un Minis-
tre du Roi.
Thomas
Morus rend
le grand
Sceau.

Le grand
Sceau est
donné à
Thomas
Audley.
Act. pub. T.
XIV. p. 433.
Page 446.
L'Empe-
reur & Hen-
ri menacent
également
le Pape,
*Histoire de
la Réforma-
tion.*
qui se trou-
ve dans un
grand em-
barras.

Ses propres
intérêts
prévalent

Il déclare
qu'il ne
peut plus se
dispenser de
citer le Roi.

aux Ministres du Roi, ils lui répondirent, qu'il auroit pu s'épargner ce cha- grin, & que néanmoins il y avoit encore du remede, puisque le Roi avoit le pouvoir d'annuller ce qui avoit été ordonné sur ce sujet. Par-là, ils insi- nuoient au Pontife, qu'il pouvoit s'attendre que le Roi se conduiroit selon qu'il auroit lieu d'être content de lui.

Thomas Morus, qui étoit Grand Chancelier, & homme d'un bon juge- ment, prévint dès-lors, que les démarches du Roi produiroient enfin une en- tiere rupture avec la Cour de Rome. Il auroit volontiers consenti qu'on eût réformé quelques abus. Mais il comprenoit bien, par le train que les affai- res prenoient, que la réforme iroit plus loin qu'il ne souhaitoit. Il mettoit une grande différenre, entre se soustraire entièrement à l'obédience du Pa- pe, & lui retrancher quelques-unes de ses usurpations. Ainsi, ne voulant point servir d'instrument à la rupture qui se préparoit, il rendit au Roi le grand Sceau, le 16. du mois de Mai. Quelques jours après le Roi le confia au Lord *Thomas Audley*, qui le garda, sous le Titre de *Gardien du grand Sceau*, jusqu'au 26. de Septembre suivant, qu'il fut revêtu de la Charge de Grand Chancelier.

Pendant que Henri se servoit de divers moyens pour faire comprendre au Pape le danger où il s'exposoit par son obstination à lui refuser ce qu'il deman- doit, l'Empereur n'agissoit pas avec moins d'ardeur à obtenir une Sentence en faveur de la Reine Catherine. Ce n'étoit plus par des sollicitations res- pectueuses que ces deux Monarques pressoient le Pontife, mais par des me- naces qui faisoient d'autant plus d'effet, qu'il étoit naturellement timide, & qu'il ne se déterminoit pas aisément sur les choses qui auroient demandé une prompte résolution. Par ces deux demandes directement opposées qu'on lui faisoit, il se trouvoit véritablement entre l'enclume & le marteau, comme il l'avoit dit lui-même au commencement de cette affaire. D'un au- tre côté, il voyoit par les démarches que Henri venoit de faire, que l'Angle- terre alloit être perduë pour lui & pour ses Successeurs. Cette considération étoit bien capable de le porter à chercher des expédiens pour satisfaire ce Mo- narque, sans que l'honneur de son Siège y demeurât intéressé. Par-là il au- roit conservé un Royaume qui avoit été de tout tems dévouïé aux Papes, & dont ils avoient tiré de grands revenus. Mais d'un autre côté, l'Empereur avoit encore une Armée en Italie, & se trouvoit en état de se venger de son refus, Clément craignoit sur toutes choses de perdre Florence, que l'Empe- reur pouvoit lui ôter avec encore plus de facilité qu'il ne lui en avoit acquis la possession. Il ne faut donc pas s'étonner, si cette crainte, étant la plus prochaine, prévalut sur son esprit. Au reste, ce seroit bien mal à propos qu'on voudroit attribuer à ce Pontife des motifs de Justice, d'équité, du bien de l'Eglise, ou des avantages de la Religion. Tout cela n'étoit bon, depuis quelque tems, qu'à servir de Préface aux Bulles. Son intérêt & celui de sa Maison étoit la seule règle de sa conduite. Ainsi, se trouvant extraor- dinairement pressé par l'Empereur de donner Sentence sur l'appel de la Rei- ne Catherine, il ne pût plus se défendre, de faire au moins quelques pas pour le satisfaire. Il déclara donc aux Ministres d'Angleterre, qu'ayant at- tendu si long-tems en vain, que leur Maître rentrât de lui-même dans le bon chemin, il ne pouvoit se dispenser de le faire citer à Rome. Henri, en ayant

ayant été informé, fit partir en diligence *Edouïard Karne*, Docteur en Droit, avec le Titre d'*Excusateur*, pour produire les raisons qui devoient empêcher cette citation à laquelle un Roi d'Angleterre ne pouvoit pass'assujettir. Karne étant arrivé à Rome au mois de Mars, le Pape fit difficulté de le recevoir sous le Titre d'*Excusateur*, Caractere nouveau, dont on ne trouvoit aucun exemple dans la Chancellerie. Cependant il commit l'examen de ce Titre à une Congrégation, qui ne se hâta pas de donner son sentiment, afin que l'Envoyé ne fût pas en droit, avant que d'être reconnu, de s'opposer aux résolutions qui avoient été déjà prises.

HENRI
VIII.
1532.
Karne est
envoyé à
Rome avec
le Caractere
d'*Excusa-
teur*.

Enfin, dans un Consistoire qui s'assembla le 8. de Juillet, il fut résolu, que, sans examiner les raisons que le Roi d'Angleterre pouvoit avoir de ne pas comparoître en personne, il seroit prié d'envoyer à Rome un procureur pour défendre sa cause. Cependant, comme on entroit alors dans les vacances, qui ne devoient finir que le 1. d'Octobre, on donna tacitement un délai au Roi jusqu'à ce tems-là. Pendant cet intervalle, le Pape lui adressa un Bref, pour le requérir d'envoyer un Procureur à Rome. En même tems il lui fit faire ces propositions : que l'affaire du Divorce fût examinée dans un lieu neutre, par un Légat assisté de deux Auditeurs de la Rote, & qu'ensuite, le Pape donneroit lui-même la Sentence. En second lieu, que tous les Souverains de la Chrétienté, consentissent à une Trêve de trois ou quatre ans, & que le Pape s'engageroit à convoquer un Concile, avant qu'elle fût expirée. Le Roi lui répondit par le Chevalier *Elliot* qu'il lui envoya exprès, qu'il ne pouvoit consentir à une Trêve telle que le Pape la proposoit, que de concert avec le Roi de France. Secondement, que la conjoncture n'étoit nullement propre pour assembler un Concile. Enfin, pour ce qui regardoit l'affaire du Divorce, qu'étant Roi d'Angleterre, il avoit les Droits de sa Couronne à conserver, & que les Loix de son Royaume ne permettoient pas, qu'aucun procès fût jugé dans une Cour étrangere. Que d'ailleurs, les Canons de l'Eglise ordonnoient expressement, que les causes matrimoniales fussent décidées dans les Pais où les Parties résidoient.

Nouveau
délai accor-
dé au Roi.

Le Pape fait
quelques
proposi-
tions.

Réponse du
Roi.

Il ajoûtoit à ces raisons une protestation en forme où il déclaroit, qu'il n'étoit pas obligé de comparoître à Rome, ni en personne, ni par Procureur, & joignit à cette protestation, les décisions de quelques Universitez qu'il avoit fait consulter sur cette matiere. Cependant, il fit faire au Pape trois propositions. Par la première, il demandoit que sa cause fût jugée par l'Archevêque de Cantorbéri, & par deux autres Evêques, ou bien par tout le Clergé du Royaume. Mais il faut remarquer que le Siège de Cantorbéri étoit vacant depuis le mois d'Août, par la mort de Warham, & que si le Pape avoit accepté cette proposition, le Roi n'auroit pas manqué à remplir ce Siège d'un Prélat qui lui auroit été dévoué. Sa seconde proposition étoit, que l'affaire fût jugée par quatre Arbitres, dont un seroit nommé par le Roi, l'autre par la Reine, le troisième par le Roi de France, & que l'Archevêque de Cantorbéri seroit le quatrième. En troisième lieu, il proposoit que la cause étant jugée par l'Archevêque ou par des Arbitres, si la Reine jugeoit à propos d'appeler de la Sentence, l'appel fût porté devant trois Juges, dont il en nommeroit un, le Pape un autre, & le Roi de France un troisième. Le Pape répondit à ces propositions, qu'il voyoit bien que le Roi ne vouloit

Le Roi pro-
teste contre
la Citation.

Il fait trois
proposi-
tions au Pa-
pe, qui les
rejette.

Act. Publ. T.
XIV. pag.
416. 420.

HENRI
VIII.
1531.

Toutela
difficulté de
l'affaire du
Divorce
vient de
l'Empereur.

rien perdre de ses droits prétendus, & qu'on ne devoit pas trouver étrange qu'il voulût conserver les siens.

Il est pourtant certain, que si le Pape avoit osé contenter le Roi, il l'auroit fait de tout son cœur, à cause de la crainte où il étoit de perdre absolument l'Angleterre. Ce n'étoient pas les difficultez qui se trouvoient dans la question touchant le Divorce qui l'arrêtoient. Quand elles auroient encore été plus grandes qu'elles n'étoient, il auroit volontiers passé par-dessus. En effet, supposant ce pouvoir sans bornes que les Papes s'attribuent, il n'étoit pas plus difficile à Clément VII. de casser le Mariage de Henri, qu'il l'avoit été à Jule II. d'en accorder la Dispense. Mais il avoit à ménager l'honneur de son Siége, & les intérêts de l'Empereur qui le menaçoit, & qui se trouvoit en état d'exécuter ses menaces. Si l'Empereur n'eût pas été intéressé dans cette affaire, rien n'auroit été plus facile que de trouver un expédient pour satisfaire le Roi, sans préjudice de l'autorité du Pape. Il n'y avoit qu'à donner au Roi des assurances que l'affaire seroit décidée en sa faveur, moyennant quoi, il auroit volontiers consenti que le Pape en eût été le seul Juge. Mais le Pape ne pouvoit pas donner ces assurances, à cause des oppositions de l'Empereur : c'est pourquoi Henri ne pouvoit se résoudre à mettre l'affaire entre ses mains, au hazard de se voir condamner. C'étoit pour cela qu'il proposoit des expédiens qui lui donnoient une entière certitude de gagner sa cause. Mais d'un autre côté, le Pape ne pouvoit pas accepter ces expédiens sans faire tort à sa Dignité. Ainsi cette affaire étoit uniquement accrochée par l'intervention de l'Empereur. Sans cela, le Pape auroit contenté le Roi, & le Roi se seroit soumis au Pape, & seroit demeuré un Fils obéissant du Saint Siége, comme il l'avoit été auparavant. On peut donc inférer de là, que la démarche que le Roi avoit faite dans le dernier Parlement, & quelques-unes de celles qu'il fit dans la suite, ne partoient pas tant de la persuasion où il étoit, que l'autorité du Pape étoit usurpée, que de ce qu'il ne voyoit point d'autre ressource pour se tirer de l'embarras où il s'étoit mis, qu'en niant qu'il fût au pouvoir d'un Pape de faire ce que Jule II. avoit fait. Il y a pourtant beaucoup d'apparence, que dans la suite, il fut parfaitement convaincu de la vérité de ce même principe, qu'il n'avoit d'abord employé que par pure nécessité. D'un autre côté, si le Pape donna Sentence contre Henri, comme on le verra tout à l'heure, ce ne fut pas par la persuasion où il étoit que son Mariage avec Catherine étoit légitime, mais uniquement pour sauver l'honneur de son Siége, & par crainte, ou par condescendance pour l'Empereur. Qu'il n'admire là-dedans, les ressorts de la divine Providence, qui rendoit l'accomodement entre le Pape & le Roi impossible, afin d'en tirer un événement, qui devoit avoir de si grandes suites pour l'Angleterre !

Henri est ci-
té à Rome.
Myl. Herbert.

Enfin, le tems des Vacations étant expiré, Henri fut cité le 4. d'Octobre, pour comparoître à Rome, ou en personne, ou par Procureur, & Karne protesta solennellement contre cette citation. Tout ce que je viens de dire se passoit avant l'arrivée de l'Empereur à Bologne. Clément VII. qui étoit sur le point de partir immédiatement après la citation, pour aller s'aboucher avec ce Prince, donna sa parole à Karne, que toute poursuite seroit suspendue, pendant tout le tems que l'Empereur seroit en Italie. Ce fut-là toute la douceur que cet Envoyé pût obtenir.

Pen-

Pendant que Henri paroissoit uniquement occupé de l'affaire de son Divorce, il arriva une broüillerie entre l'Angleterre & l'Ecosse. Buchanan prétend, que Henri voulant profiter de son union avec la France, & se persuadant que François I. laisseroit opprimer le Roi Jacques, fit faire des courses en Ecosse, comme s'il eût eu dessein de recommencer la Guerre. Il ajoute que l'unique prétexte sur lequel il fondeoit cette rupture, étoit que les Ecossois avoient dit quelques paroles offensantes contre les Anglois. Quoiqu'il en soit, le Roi d'Ecosse s'étant préparé à se défendre, Henri ne jugea pas à propos de poursuivre son dessein. Il aima mieux consentir que ce différend fût terminé par la médiation du Roi de France qui envoya pour cet effet un Ambassadeur à Newcastle. Le Roi d'Ecosse fut si offensé de ce que François I. prenoit si mollement sa défense, qu'il fut sur le point de se liguier avec l'Empereur. Mais enfin, tout s'accommoda heureusement, & les deux Rois d'Angleterre & d'Ecosse demeurèrent amis comme auparavant.

HENRI
VIII.

1532.

Affaires entre l'Angleterre & l'Ecosse.

Buchanan.
Myl. Herbert.

Cen'étoit pas l'intérêt de Henri d'entreprendre une Guerre contre l'Ecosse dans un tems où il devoit se préparer à se défendre contre l'Empereur. Il étoit très-vraisemblable, que le Pape ne s'étoit pas engagé à juger l'appel de la Reine Catherine, sans s'être auparavant assuré que ce Monarque, Neveu de la Reine, se chargeroit de l'exécution de la Sentence. C'étoit en effet son dessein, mais les affaires qui lui survinrent l'empêcherent de s'engager dans cette entreprise. Il avoit compté que la Ligue d'Italie, dont j'ai déjà parlé; seroit une sûre digue pour défendre le Duché de Milan. Mais il ne tarda pas long-tems à s'apercevoir qu'il avoit été lui-même la dupe de l'artificieux Pontife. Cette Ligue fut enfin signée à Bologne le 24. de Février 1533. selon ses souhaits. Chaque Souverain qui avoit des Etats en Italie, excepté les Vénitiens, s'engageoit à fournir une certaine somme par mois pour l'entretien d'une Armée qu'*Antoine de Leve* devoit commander en qualité de Général de la Ligue. L'intention de l'Empereur étoit que cette Armée seroit composée de ses propres troupes, & constamment entretenue. Mais la pensée des Alliez étoit bien différente. Ils n'avoient consenti à la Ligue qu'afin que l'Empereur, n'ayant plus rien à craindre pour l'Italie, en retirât toutes ses troupes. Mais ils ne prétendoient pas que cette Armée entretenue à leurs dépens, servit à les tenir sous le joug, ce qui ne pouvoit manquer d'arriver, si elle demouroit toujours sur pied, sous le commandement d'un Général de l'Empereur. Ils lui représentèrent donc, que cette Ligue n'étant pas défensive, il n'étoit nullement à propos d'entretenir une Armée sans nécessité, pour les consumer en frais: mais qu'au premier mouvement des François, ils ne manqueroient pas d'exécuter leurs conventions. Quelques raisons que l'Empereur pût alléguer, il ne lui fut pas possible de les amener à ce qu'il souhaitoit. Il se vit donc obligé de se contenter de leurs promesses, parce qu'il ne se trouvoit pas en état d'entretenir toujours une Armée en Italie à ses propres frais. Ensuite, il licencia une partie de ses troupes, & envoya le reste à Naples ou en Espagne. Il partit de Bologne sur la fin du mois de Février & se rendit à Genes où il fit quelque séjour, après quoi le 8. d'Avril il s'embarqua pour l'Espagne, étant fort mécontent du Pape qui à travers tous ces déguisemens n'avoit pu s'empêcher de faire connoître, qu'il commençoit à panacher du côté de la France. En effet, il étoit déjà convenu avec

1533.

Ligue conclue à Rome, pour la sûreté de l'Italie.
Guicciardin.

Vûës différentes de l'Empereur & des Alliez.

Ceux-ci refusent d'entretenir une Armée en tems de Paix.

L'Empereur retire ses troupes d'Italie.

Il retourne en Espagne.

HENRI
VIII.

1533.

Le Mariage
du Duc
d'Orléans
avec Catherine de Médicis est
conclu.

Affaires
d'Allemagne.
Sleidan.

Le Pape ne
veut point
de Concile.

Raisons
d'une Con-
grégation
de Cardi-
naux contre
le Concile.

les Cardinaux de Tournon & de Grammont d'une entrevûe avec François I. & du Mariage de Catherine de Médicis avec le Duc d'Orléans.

L'état de l'Italie n'étoit pas la seule chose qui occupoit l'Empereur. On a déjà vu qu'il s'étoit engagé envers les Protestans à faire tenir un Concile libre en Allemagne. Mais quoique ce terme de *libre* fût également employé par ceux qui demandoient le Concile, & par celui qui le promettoit, il s'en falloit bien qu'ils n'entendissent une même chose. Les Protestans entendoient par ce mot, qu'il se tiendrait en Allemagne un Concile, où non seulement ils auroient un libre accès, & une entière liberté de produire leurs raisons, mais encore que les questions y seroient uniquement décidées par la Parole de Dieu. L'Empereur prétendoit, au contraire, ne retenir que l'écorce de ce nom, & en rendant son parti supérieur dans le Concile, y faire décider les matières d'une manière qui mît les Protestans dans la nécessité, ou de révoquer tous les changemens qu'ils avoient faits, ou d'en rejeter les décisions. En prenant ce dernier parti, comme il y avoit apparence qu'ils le feroient, l'Empereur voyoit bien qu'ils lui fourniroient un prétexte de leur faire la Guerre, & c'étoit-là le but qu'il se proposoit. Mais dans l'exécution de ce dessein il se rencontroit une grande difficulté. C'étoit qu'un Concile, quel qu'il pût être, causeroit une extrême frayeur au Pape. Quoiqu'il comprit bien que l'Empereur ne le demandoit pas en vûe de changer la Religion, il craignoit pourtant d'être sacrifié aux Protestans, si les intérêts de ce Monarque le demandoient. D'ailleurs l'étroite union du Roi de France avec le Roi d'Angleterre lui causeroit de l'inquiétude. En un mot, il ne pouvoit se résoudre à convoquer un Concile, sans être assuré de le gouverner à sa fantaisie. C'étoit pourtant ce qu'il ne pouvoit guères se promettre dans les conjonctures où la Chrétienté se trouvoit alors. Depuis qu'il étoit sur le Trône Pontifical, il n'avoit contenté ni l'Empereur, ni le Roi de France, ni le Roi d'Angleterre, ni les Protestans d'Italie, & néanmoins, c'étoit des Sujets de tous ces Souverains, que le Concile devoit être principalement composé. Il sçavoit qu'il étoit Bâtard, & que cela seul n'étoit que trop suffisant pour le faire déposer, s'il arrivoit que ses ennemis fussent assez puissans dans le Concile. Ce qui s'étoit passé à Constance & à Bâle, lui donnoit un juste sujet de craindre, qu'un Concile qui se tiendrait dans une Ville libre d'Allemagne, ne formât des semblables prétentions. Ce fut par toutes ces considérations, que, quand l'Empereur lui demanda dans la Conférence de Bologne, qu'il convoquât un Concile, il s'abstint de répondre positivement. Il se contenta de commettre l'examen de cette demande à certains Cardinaux, sous prétexte de vouloir s'instruire du pour & du contre. Les Papes ont à soutenir un caractère qui les jette souvent dans un assez grand embarras. Il faut que publiquement ils fassent montre d'un grand zèle pour la gloire de Dieu, pour la Religion, & pour le bien de l'Eglise, & d'un grand désintéressement pour tout ce qui les regarde personnellement. Mais, de peur qu'on n'explique au pied de la lettre ce qu'ils professent ainsi extérieurement, il faut que dans le particulier, ils défabusent ceux qui traitent avec eux, & qu'ils leur fassent comprendre, que leurs intérêts particuliers sont le principal sujet de la négociation. Ainsi ce qu'ils disent publiquement est toujours juste, droit, légitime, & semble ne tendre qu'à la plus grande gloire de Dieu. Mais dans la

la suite, on ne s'aperçoit que trop souvent que la Religion ne sert que de couverture à leurs intérêts temporels. Dans l'occasion dont je parle, un Concile Général sembloit absolument nécessaire pour mettre une fin aux troubles que les différends de Religion caufoient en divers Lieux, & particulièrement en Allemagne. Non seulement le Pape en convenoit avec l'Empereur, mais il feignoit même de le souhaiter avec ardeur. Cependant, comme ce Concile étoit préjudiciable à ses intérêts, il falloit trouver des raisons tirées du bien & de l'avantage de la Religion, pour le rejeter, ou pour en différer la convocation. C'est ce que firent les Commissaires nommez pour examiner la demande de l'Empereur. Ils dressèrent un Mémoire dans lequel, après avoir exposé combien le Concile étoit nécessaire, ils faisoient voir d'un autre côté, les inconvénients qu'il y auroit à y admettre les Protestans pour y discuter sur des matieres déjà décidées, & l'inutilité de ce même Concile, s'ils n'y étoient pas admis. Ce Mémoire ayant été communiqué à François I. il y fit répondre par un autre dans lequel on faisoit voir, que les inconvénients marquez dans le premier, ne devoient pas empêcher la Convocation du Concile. De plus, il y faisoit un détail des moyens qu'il falloit employer, pour en bannir toute partialité. Mais ce Mémoire ne fut pas agréable à l'Empereur, parce que ce n'étoit pas un Concile libre qu'il souhaitoit, mais un Concile qui lui fournit l'occasion & le prétexte d'attaquer les Protestans d'Allemagne, après quoi il ne desespéroit pas de mettre aussi les Catholiques sous le joug. François I. répliqua aux raisons que l'Empereur alléguoit contre son Mémoire; mais ce fut fort inutilement. Il étoit comme impossible que deux Princes qui avoient des intérêts si opposez & qui se défoient tant l'un de l'autre, pussent s'accorder ensemble sur quoi que ce fût. Ainsi le Pape obtint ce qu'il souhaitoit, puisque la convocation du Concile fut différée jusqu'à un tems plus convenable. Il faut présentement parler de ce qui se passa en Angleterre dans l'année 1533.

Pendant que le Pape & l'Empereur conféroient à Boulogne, Henri assembla le Parlement le quatrième de Février. Comme jusqu'alors il n'y avoit aucun adoucissement de la part du Pape, sinon qu'il avoit différé l'Excommunication dont il avoit menacé le Roi, il fut jugé à propos de faire un pas plus avant, pour lui faire comprendre qu'on ne le craignoit point. Ainsi le Parlement fit un Statut par lequel il étoit expressément défendu de porter aucun appel à la Cour de Rome, & décerna la peine du *Præmunire*, contre les contrevenans. C'étoit faire voir au Pape, qu'on pouvoit se passer de lui, puisque dans le tems même qu'il s'agissoit entre lui & le Roi, de sçavoir si l'affaire du Divorce seroit jugée en Angleterre, on défendoit aux Sujets de porter leurs causes à Rome. Mais il y avoit encore une autre raison qui engageoit le Roi à faire passer cet Acte. C'est qu'ayant appris que François I. alloit s'allier avec le Pape, il jugeoit qu'à l'avenir cet ami n'agiroit que faiblement en sa faveur: c'est pourquoi, il s'étoit déjà déterminé à faire juger son affaire dans le Royaume, sans se mettre davantage en peine de ce que le Pape pourroit faire contre lui. L'Archevêché de Cantorbéri étant vacant par la mort de Warham, il falloit nécessairement remplir ce Siège, afin que la Sentence fût donnée par le Primat du Royaume. Pour cet effet, Henri avoit jetté les yeux sur le Docteur Thomas Cranmer qui étoit alors en Allemagne. Mais

HENRI
VIII.
1533

François I.
répond à
ces raisons.

La Convocation du
Concile est
différée.

Parlement
en Angle-
terre.
Myl. Herbert.

Statut qui
défend les
appels à Rome.

HENRI
VIII.
1533.
Cranmer est
fait Arche-
vêque de
Cantorbéri.

Il refuse de
prêter ser-
ment au
Pape.

Il se laisse
vaincre, &
fait une Pro-
testation.
Act. Publ.
Tom. XIV.
pag. 457.
Hist. de la
Réform.
Act. Publ.
Tom. XIV.
pag. 454.

La Convo-
cation deci-
de les ques-
tions du Di-
vorce en fa-
veur du
Roi.

Pag. 472.

Semblable
Décision du
Clergé
d'Yorck.
François I.
envoye
Guillaume
Du Bellay à
Londres.
Mémoires de
Du Bellay.
Mémoires.

contre son attente, il avoit trouvé en cet Ecclésiastique plus de répugnance à recevoir cette Dignité que d'autres n'auroient eu d'ardeur à la demander. Il ne fallut pas employer moins de six mois avant que de pouvoir lui persuader de se charger de ce fardeau. Enfin, sa résistance étant vaincuë par la patience du Roi, il se mit en chemin pour se rendre à Londres, mais à petites journées, dans l'espérance que le Roi pourroit changer de dessein. Cependant un plus long délai étant directement contraire aux mesures que le Roi avoit déjà prises, Cranmer ne put différer plus longtems de se soumettre à sa volonté. Le Roi lui-même se chargea de demander les Bulles qui, bien qu'au nombre de onze, ne furent taxées qu'à neuf cens ducats, Le Pape s'abstint de lui-même de demander les Annates, prévoyant bien qu'on les lui refuseroit. Pour mettre Cranmer en état de subvenir à cette dépense, le Roi lui fit présent des revenus de l'Archevêché depuis le neuvième de Septembre de l'année précédente. Ces difficultez étant levées, il s'en présenta une autre beaucoup plus considérable. Ce fut que Cranmer refusa de prêter au Pape le serment accoutumé, ne croyant pas pouvoir le faire en conscience. Dans le premier voyage qu'il avoit fait en Allemagne, il avoit lû les Livres de Luther, qui l'avoient entièrement convaincu de la vérité de plusieurs dogmes tenus par les Protestans, & particulièrement le peu de fondement qu'avoit dans l'Ecriture Sainte la puissance spirituelle que le Pape s'attribuoit sur toute l'Eglise. Par conséquent, il ne pouvoit se résoudre à lui vouer une obéissance qui selon lui ne lui étoit pas dûë. Cependant Henri, regardant Cranmer comme un homme qui par ses principes & par sa fermeté pouvoit utilement le servir pour terminer l'affaire du Divorce, dont il vouloit voir la fin, le pressa si vivement de prêter le serment ordinaire, qu'il obtint enfin de lui ce qu'il souhaitoit, par le moyen d'un expédient qu'il lui fit proposer. Ce fut de faire une Protestation contre le serment qu'il devoit faire. Ce n'est pas là un des plus beaux endroits de sa vie. Quoi qu'il en soit, il fut sacré le treizième de Mars selon le Docteur Burnet. Cependant le Roi ne le mit en possession du Temporel de l'Archevêché que le vingt-neuvième d'Avril. Cela donne lieu de soupçonner qu'il pourroit bien y avoir de l'erreur dans la première de ces dates.

Cette affaire étant terminée, la Convocation de la Province de Cantorbéri fut requise, de la part du Roi, de donner son opinion sur deux questions qui lui furent proposées. La première, si la Dispense du Pape Jule II. pour le Mariage du Roi avec Catherine étoit suffisante & pouvoit rendre un tel Mariage valide. La seconde, si la consommation du premier Mariage de Catherine avec Arthur étoit suffisamment prouvée. Sur cela, l'Assemblée déclara le cinquième d'Avril, que le Pape n'avoit pas eu le droit de dispenser contre la Loi de Dieu, & que la consommation du premier Mariage étoit prouvée autant qu'une chose de cette nature pouvoit l'être. La Convocation d'Yorck donna une semblable décision, le 13. de Mai suivant.

Pendant que le Clergé étoit occupé à délibérer sur cette matiere, Henri écrivit à François I. qu'il le prioit de lui envoyer un homme de confiance, à qui il pût découvrir certaines choses qu'il ne vouloit pas rendre publiques. Sur cette Lettre, François lui envoya *Guillaume du Bellay* Seigneur de Langeais, à qui il ordonna de dire au Roi, qu'il avoit conclu le Mariage du Duc d'Orléans

d'Orléans son second fils, avec Catherine de Médicis, & que le Pape & lui devoient se trouver à Marseille pour le faire célébrer : Qu'en une telle conjoncture, il croyoit que sa présence seroit très-nécessaire pour négocier lui-même ses propres affaires avec le Pontife ; Mais que s'il ne trouvoit pas à propos de se trouver à l'entrevûe, il feroit bien d'y envoyer quelqu'un de sa part. Langeais étant arrivé à Londres, le Roi lui dit, que Clément VII. ayant refusé avec obstination de lui donner des Juges en Angleterre, il s'étoit enfin déterminé à passer outre : Que pour cet effet, il avoit déjà épousé Anne de Bollen, & qu'il étoit résolu à faire casser son Mariage par l'Archevêque de Cantorbéri : Que néanmoins, il tiendrait son second Mariage secret jusqu'au mois de Mai, pour voir ce que le Roi de France pourroit opérer avec l'Evêque de Rome. C'est ainsi qu'il nommoit le Pape. Mais que s'il ne pouvoit rien obtenir, son dessein étoit de se soustraire entièrement de la puissance Papale. Il croyoit alors que le Pape & François I. se trouveroient ensemble au mois de Mai ; mais ce ne fut qu'au mois d'Octobre. Il dit de plus à Langeais, qu'il avoit composé un Livre sur l'autorité usurpée des Evêques de Rome, & sur les prérogatives des Souverains ; mais qu'il ne le publieroit point, jusqu'à ce qu'il ne vît plus aucune espérance d'accommodement.

Peu de tems après, le Mariage du Roi avec Anne de Bollen fut rendu public, en quoi il y eut certainement beaucoup d'irrégularité. Puisque le Roi vouloit faire casser son premier Mariage par l'Archevêque de Cantorbéri, il auroit dû attendre que la Sentence fût prononcée. Tout ce qu'on peut dire pour excuser cette conduite irrégulière, c'est que la nouvelle Reine étoit enceinte de quatre mois, & qu'il n'y avoit plus guères moyen de cacher sa grossesse. Mais cela n'empêchoit pas que le Roi ne pût faire casser son premier Mariage un peu plutôt, ou publier le second un peu plus tard, puisqu'il n'y eut qu'environ un mois d'intervalle entre la publication de celui-ci, & la Sentence contre le premier. Quoiqu'il en soit, Henri n'espérant plus rien du Pape, & ne le craignant pas beaucoup, crut n'avoir plus rien à ménager, ni avec lui, ni avec le Public, étant comme assuré de réussir dans tout ce qu'il entreprendroit, vû la disposition où son Peuple se trouvoit. Enfin, voulant absolument terminer cette affaire, il fit en sorte que l'Archevêque de Cantorbéri lui demanda la permission de faire citer la Reine Catherine. Avant que d'en venir à cette extrémité, il fit diverses tentatives pour persuader à cette Princesse de consentir au Divorce. Mais tous ses efforts ayant été inutiles, il accorda enfin à l'Archevêque la permission qu'il demandoit. La Reine fut donc citée pour comparoitre à Dunstaple, lieu voisin de sa résidence, le vingtième de Mai. Mais comme elle refusa d'obéir à la citation, l'Archevêque donna, le vingt-troisième du même mois, une Sentence par laquelle le Mariage du Roi avec Catherine étoit déclaré nul, comme étant contraire à la Loi de Dieu. Le vingt-huitième, il en donna une autre pour confirmer le Mariage du Roi avec Anne de Bollen, & le premier de Juin, la nouvelle Reine fut couronnée.

C'est ainsi que finit ce fameux procès, dont la fin ne donna pas moins de sujet que le commencement de faire diverses réflexions, chacun raisonnant selon sa prévention ou son intérêt. Ceux qui étoient contraires au Roi, faisoient remarquer la faute qu'il avoit faite, en épousant une seconde Femme, avant

HENRI
VIII.
1533.

Henri com-
munique
son Mariage
à Du Bellay.

Il le publie.
Remarque
sur ce sujet.

Cranmer
fait citer la
Reine,
qui refuse
de compara-
roitre.
Sentence
de Divorce.
Autre qui
confirme le
Mariage du
Roi.
Act. Publ.
Tom. XIV.
pag. 462.

Réflexions
qu'on fai-
soit contre
la conduite
du Roi.

HENRI
VIII.
1534.

avant que son premier Mariage eût été cassé juridiquement. Ils disoient de plus, qu'entre tous les Prélats d'Angleterre, Cranmer étoit celui qui devoit le moins être choisi pour Juge, puisqu'il s'étoit si hautement déclaré contre le premier Mariage. Que sa partialité avoit paru, non-seulement dans la précipitation avec laquelle il avoit donné la Sentence du Divorce, mais encore dans la confirmation du second Mariage du Roi, qui avoit été consommé pendant que le premier subsistoit encore.

Raisons al-
légues
pour justi-
fier le Roi.

Ceux qui soutenoient le parti du Roi, disoient, que la Sentence de ce Divorce n'étoit qu'une pure formalité qui ne rendoit pas le Mariage nul, mais que seulement elle le déclaroit tel. Qu'il suffisoit qu'elle fût conforme aux décisions du Clergé d'Angleterre, & de toutes les Universitez de l'Europe, au sentiment du Pape même qui auroit cassé le Mariage, si des considérations mondaines ne l'en eussent empêché. Ils excusoient Cranmer par cette considération, qu'ayant changé de condition depuis qu'il s'étoit déclaré pour le Divorce, cette déclaration ne devoit pas l'empêcher d'être Juge, non plus qu'un Avocat qui étant monté au rang de Juge, ne laissoit pas de donner sa voix dans le jugement des causes où il avoit servi en qualité d'Avocat. Qu'au fond, quand même il y auroit du défaut dans la formalité, on ne pouvoit disconvenir que la Sentence ne fût juste en elle-même, ce qui suffisoit pour calmer la conscience du Roi qui étoit le seul intéressé dans cette affaire. A l'égard de la nouvelle Reine, on ne pouvoit trouver rien à dire dans sa conduite, puisqu'elle n'étoit devenue enceinte que depuis son Mariage, soit que le Roi l'eût épousée au mois de Novembre de l'année précédente, ou au mois de Janvier de celle-ci. Pour ce qui regardoit la Reine Catherine, on ne pouvoit pas trouver étrange qu'elle voulût soutenir la validité de son second Mariage. Mais on s'étonnoit avec raison, qu'elle s'obstinât à nier la consommation du premier, qui étoit avérée par toutes les preuves qu'une telle affaire peut recevoir. Mais comme la plupart des gens étoient alors prévenus pour ou contre, ce n'est pas par ce qu'on publioit en ce tems-là, qu'on doit juger de cette affaire, mais par la raison & par l'équité. Considérons-là donc en peu de mots, dans cette vue, indépendamment des préjugés que les effets qu'elle a produits, ont fait naître. Le Lecteur ne sera peut-être pas fâché de voir ici une petite récapitulation de la conduite de ceux qui ont été les principaux Acteurs dans cette Scène. C'est à quoi je me bornerai sans entrer dans l'examen du fond du procès, qui est moins du ressort d'un Historien que d'un Théologien ou d'un Jurisconsulte.

Remarques
sur le pro-
cès du Di-
vorce & sur
la conduite
des princi-
paux inté-
ressés.
Sur le Roi.

Premièrement, il est comme impossible de sçavoir positivement, si lorsqu'Henri entreprit l'affaire du Divorce, il étoit bien convaincu, que son Mariage étoit contre le Droit Divin, ou du moins, s'il avoit un véritable scrupule de conscience sur ce sujet. Tout ce qu'on peut dire en sa faveur, c'est qu'il l'assuroit ainsi, & qu'il n'y a que celui qui fonde les cœurs qui puisse sçavoir, s'il pensoit ce qu'il disoit. On ne peut disconvenir que la seule considération d'un tel Mariage ne soit par elle-même capable de causer de pareils scrupules, d'autant plus, que ceux du Roi pouvoient être fortifiés par ceux de l'Archevêque de Cantorbéri, & de l'Evêque de Lincoln son Confesseur. Mais d'un autre côté, plusieurs choses peuvent faire conjecturer, que ce n'étoit qu'un pur prétexte dont il se servoit pour se défaire de Ca-
therine

herine , & pour pouvoir épouser Anne de Bollen. Premièrement, il avoit passé dix-huit ans avec la Reine , sans témoigner aucun scrupule. En second lieu , s'il n'étoit pas amoureux d'Anne de Bollen , lorsque ce scrupule lui vint dans l'esprit , on ne peut nier qu'il ne le fût très passionnément , dans le tems qu'il pressoit avec le plus d'ardeur l'affaire de son Divorce. Ainsi l'on peut conjecturer , que son amour a pu changer en persuasion ce qui n'étoit d'abord qu'un simple doute. En troisième lieu , il y a beaucoup d'apparence que ce fut le Cardinal Wolsey , qui lui mit , ou lui fit mettre ce scrupule dans l'esprit , pour se venger de l'Empereur & de la Reine. Ce Ministre hardi & entreprenant se persuadoit , ou que l'affaire réussiroit sans difficulté , vu le grand crédit qu'il avoit à la Cour de Rome , ou que , s'il y trouvoit trop d'opposition , il ne lui seroit pas plus difficile en cette occasion qu'en plusieurs autres , de faire changer de pensée au Roi. Mais la passion de ce Prince étant survenue la-dessus , Wolsey trouva qu'il avoit mal pris ses mesures. D'ailleurs , les Décisions des Universitez ne contribuerent pas peu sans doute , à confirmer le Roi dans son opinion. Quoiqu'il en soit , sans examiner davantage si Henri étoit convaincu de la justice qu'il demandoit , considérons , en deux mots , quelle fut sa conduite dans une affaire si délicate. Il supposoit que Jule II. n'avoit pas pu lui accorder la Dispense pour son Mariage , & par conséquent que ce Mariage étoit invalide en soi-même. Cependant , il croyoit avoir besoin d'une Bulle de Clément VII. pour le déclarer ainsi. Il y avoit là une contradiction qui ne pouvoit que l'embarasser beaucoup. Si la Dispense de Jure II. étoit nulle de Droit Divin , il n'étoit pas nécessaire de la révoquer , & s'il y avoit de la nécessité à la révoquer , il s'ensuivoit qu'elle étoit bonne , jusqu'à ce qu'elle fût révoquée. Ainsi , Henri se trouvoit lié jusqu'à ce qu'il plut au Pape de décider la question. Aussi , quand Cranmer lui eut donné une autre idée de cette affaire , en lui faisant entendre qu'indépendamment du pouvoir qu'on attribuoit au Pape , il falloit principalement s'assurer du droit , par les avis des Sçavans , il s'écria , transporté de joye , *qu'il tenoit enfin la truye par l'oreille*. C'est-à-dire , qu'il trouvoit dans l'avis de Cranmer une solution aux difficultez , dont il ne pouvoit se débarrasser , en suivant le principe incertain du pouvoir du Pape , parcequ'on ne convenoit point de son étendue. Il se résolut donc à faire prendre les avis des Universitez. Mais enfin , considérant les suites que pourroit avoir une rupture avec la Reine , il reprit la première voye en s'adressant encore au Pape. En cela il fit un extrême tort à sa cause , parce qu'en prenant le Pape pour Juge , il n'étoit plus en son pouvoir de donner des bornes à l'autorité qu'il vouloit bien reconnoître. Mais il étoit excusable , puisqu'il ne lui étoit guères possible de se défaire tout d'un coup , de la prévention où il étoit par rapport à la Puissance Pontificale , dont il n'eut pas d'abord une idée aussi nette , qu'il l'eut dans la suite. Après cela , voyant que le Pape n'agissoit que par des considérations mondaines , qui l'empêchoient de lui accorder la satisfaction qu'il demandoit , il se remit sur la route qu'il avoit quittée. Ainsi se fondant sur sa propre conviction , & sur les Décisions des Universitez , il fit déclarer son mariage nul , sans se mettre en peine de l'autorité du Pape , de laquelle il avoit résolu de se soustraire. Je ne dis rien des raisons qu'il alléguoit pour prouver la nécessité de son Divorce. Celle de la conscience étoit sans doute la meilleure ; si elle

HENRI
VIII.
1533.

étoit sincère. Celle qui regardoit l'incertitude de la succession étoit bonne pour demander un Jugement , mais non pas pour y fonder le Divorce ; parce que le Divorce supposoit le Mariage nul , ce qui étoit à juger.

Remarques
sur le Pape.

Considérons présentement la conduite du Pape , dans laquelle on ne trouve rien qui sente le Vicaire de Jesus-Christ. Clément VII. n'examina jamais la question qu'on lui proposoit , par les maximes de la Religion , de la Justice , ou de l'Équité , mais toujours par rapport à ses intérêts ou à ceux de sa Maison. S'il n'eût fait attention qu'à ce que la Religion demandoit , il auroit fait examiner , ou il auroit examiné lui-même , si le Mariage de Henri étoit contre le Droit Divin , & si , en ce cas-là , un Pape en avoit pu accorder la dispense. S'il se fût convaincu que Jule II. s'étoit attribué un droit qui ne lui appartenoit pas , il auroit dû , sans balancer , accorder à Henri la Bulle qu'il demandoit. Mais si , au contraire , il étoit persuadé que le Mariage n'étoit pas opposé à la Loi de Dieu , ou que l'étant , il étoit au pouvoir d'un Pape d'en accorder la dispense , il devoit la confirmer , & tâcher de guérir les scrupules du Roi , sans chercher tant de détours. C'étoit-là le devoir d'un Pape. Mais , au lieu d'agir de cette manière , il ne considéra jamais , que ce qui pouvoit lui revenir de bien ou de mal de la demande du Roi , indépendamment de la justice ou de l'injustice de cette demande. Pendant qu'il fut prisonnier au Château Saint Ange , ou fugitif à Orviété , & qu'il crût avoir besoin de Henri , il s'engagea positivement à le satisfaire. Dans la suite , il ne fit que l'amuser , jusqu'à ce que , par le moyen de l'Empereur , il eût recouvré Florence. Dès qu'il se vit en possession de cette Souveraineté qu'il avoit tant désirée , il évoqua le procès à Rome , mais selon les apparences dans le dessein de ne le juger jamais , s'il pouvoit s'en défendre , parce que , pendant que les deux Parties demeuroient incertaines de la décision , il se rendoit nécessaire à tous les deux. Peut-on donc dire qu'il y eût dans sa conduite aucune trace de justice ou de religion ? Certainement , si Henri eut tort , comme on le prétend , de se forger des scrupules pour satisfaire sa passion , Clément VII. n'en eut pas moins de ne faire aucune démarche pour le ramener , avant que l'affaire fût entamée , ou pour le contenter , si ses scrupules étoient bien fondez. Quand même Henri n'auroit agi que par passion , ce qui est pourtant très-incertain , il auroit été bien plus excusable que le Pape qui , dans le poste qu'il occupoit , auroit dû agir par de tout autres principes.

Remarques
sur l'Empereur ;

Pour ce qui regarde l'Empereur , personne ne peut douter qu'il n'ait agi dans cette affaire , par des motifs d'honneur , d'intérêt , & de politique , sans que la Justice ou la Religion aient eu aucune part à ses actions. Il regardoit comme un affront que la Reine d'Angleterre sa Tante fût répudiée. Cela joint à l'intérêt qu'il avoit de causer des embarras à Henri qui étoit étroitement uni avec la France , n'étoit que trop capable de le porter à mettre au Divorce tous les obstacles qui dépendoient de lui.

sur la Reine
Catherine ;

Quant à la Reine Catherine , il y a beaucoup d'apparence qu'elle agissoit de bonne foi. Comme elle étoit persuadée que l'autorité du Pape étoit sans bornes , elle se croyoit Femme légitime du Roi , & dans cette persuasion , elle ne se croyoit pas obligée de céder son droit à une autre Femme ,

sous

sous prétexte des scrupules du Roi son Epoux qu'elle jugeoit mal fondez. HENRI
VIII.
1533.
D'ailleurs, elle ne pouvoit reconnoître que son Mariage étoit nul sans faire un tort extrême à la Princesse Marie sa Fille. Quand même elle auroit été convaincuë que son Mariage étoit mauvais en lui-même, elle croyoit que le Pape avoit pû le rendre bon, étant prête néanmoins de se soumettre à la même autorité, dès qu'elle seroit déclarée. Cependant elle peut être justement soupçonnée d'avoir fait un faux serment pour rendre sa cause meilleure.

On a beaucoup parlé contre Anné de Bollen. Mais sans s'arrêter aux invectives que Sanderus a publiées contre cette Reine, & qui ont été suffisamment réfutées, on ne peut lui reprocher jusqu'à son Mariage, qu'une seule faute. C'est d'avoir écouté le Roi avant que son Mariage avec Catherine fût cassé. Mais il étoit bien difficile qu'une Fille de son rang eût assez de fermeté pour résister à la tentation de devenir Reine, si elle le pouvoit légitimement, comme, selon les apparences, le Roi le lui persuadoit. Personne ne peut dire pourtant qu'elle se soit abandonnée au Roi avant son Mariage. Il l'épousa pour le plus tard au mois de Janvier, & elle n'accoucha qu'au mois de Septembre. Il n'y a là rien qui puisse donner lieu à aucun soupçon.

sur Anne de
Bollen.

Pour ce qui est de tous les autres qui ont eu part à cette affaire, comme les Cardinaux & les Ministres du Roi d'Angleterre & de l'Empereur, on peut presque assurer, qu'ils n'ont agi que par des intérêts mondains, sans aucun égard à la Religion.

Remarques
sur les Mi-
nistres du
Roi & du
Pape ;
sur les Uni-
versitez ;

On ne peut pas dire que les Universitez de France & d'Angleterre aient décidé les questions proposées avec une entière liberté, puisqu'on sçait assez l'influence que les Souverains ont sur les actions de leurs Sujets, quand ils s'y trouvent intéressés. Quant à celles d'Italie, les deux Partis s'accusoient mutuellement de les avoir corrompues, l'un par argent, & l'autre par des menaces. Pour ce qui regarde le Clergé d'Angleterre, il avoit reçu, depuis peu de tems, une secoussé qui devoit lui faire craindre de donner au Roi un nouveau sujet de chagrin. Mais on ne peut pas en conclure qu'il ait décidé contre ses sentimens, puisqu'il arrive assez souvent que la vérité n'est pas opposée à nos intérêts. On peut dire la même chose de Cranmer qui, étant déjà imbu de la doctrine enseignée par Luther, ne pouvoit pas regarder la Dispense de Jule II. comme capable de rendre valide un Mariage qui étoit de lui-même nul & contraire au Droit Divin. Véritablement, il peut avoir embrassé avec ardeur cette occasion de porter un coup mortel à la puissance du Pape, pour avancer l'ouvrage de la Réformation. Mais on ne peut pas assurer qu'il ait agi contre ses lumières en donnant la Sentence de Divorce. Du moins, toute la conduite de sa vie a été directement opposée à de semblables obliquités.

sur le Cler-
gé d'Angle-
terre ;

sur Cran-
mer,

Par tout ce qui vient d'être dit on peut aisément comprendre, que dans cette affaire, où il s'agissoit proprement d'un cas de conscience, il y eut bien peu de ceux qui y eurent quelque part, qui n'agissent par des vûës politiques, sans faire beaucoup d'attention à ce que la Religion prescrivait. Malgré tout cela, Dieu qui dirige toutes les actions des hommes, sans qu'ils sçachent eux-mêmes la plûpart du tems à quoi elles doivent aboutir ;

HENRI
VIII.
1533.

tira des démarches de Henri, de Clément VII, & de Charles-Quint, la fin qu'il se proposoit, c'est-à-dire, la Réformation de l'Eglise d'Angleterre, ainsi qu'on le verra dans la suite. Au reste, si quelqu'un avoit envie d'examiner dans le fond la question du Divorce de Henri VIII, il feroit fort bien de se dégager de tous préjugés, & de se tenir en garde pour ne pas se laisser entraîner par les Auteurs qui en ont parlé. Mais si l'on veut se contenter de l'examiner par rapport à l'Histoire seulement, on ne doit y considérer que les vûes politiques de ceux qui en ont été les principaux acteurs.

Catherine
demeure in-
flexible.
Myl. Herbert

La Sentence de Divorce ayant été publiée, Henri prit soin d'en faire informer Catherine, par le Lord *Montjoy* qui fit de vains efforts pour la persuader de s'y soumettre. Elle demeura toujours inflexible, & soutint qu'elle seroit Femme du Roi, jusqu'à ce que le Pape eût cassé leur Mariage. Cette réponse ayant été portée au Roi, il défendit de donner à Catherine d'autre Titre que celui de *Princesse Douairière de Galles*. Mais elle s'obstina toujours à ne vouloir point garder dans sa maison des Domestiques qui ne la traitassent en Reine, & le Roi ne jugea pas à propos de lui ôter ceux qui voulurent bien avoir cette complaisance pour elle. Peu de tems après, il fit notifier son Divorce & son nouveau Mariage à tous les Souverains, & particulièrement à l'Empereur, qui répondit sechement à l'Ambassadeur d'Angleterre, qu'il verroit ce qu'il avoit à faire sur ce sujet.

On ne lui
donne que
le Titre de
Princesse de
Galles.

Art. Publ.
Tom. XIV.
pag. 482.

Henri fait
notifier son
Mariage à
l'Empereur.

Le Pape
casse la Sen-
tence de
l'Archevê-
que.
Myl. Herbert.

La nouvelle du Mariage du Roi & de la Sentence donnée par l'Archevêque de Cantorberi étant parvenue à Rome, le Pape le mit dans une extrême colere contre Henri, d'autant plus qu'une copie de son Livre contre l'autorité Pontificale avoit été déjà vuë dans Rome même. Les Cardinaux du parti de l'Empereur, profitant de cette occasion, le pressèrent fort vivement de donner Sentence contre ce Prince, en lui remontrant que c'étoit fait de l'autorité du Saint Siège, s'il souffroit un pareil affront sans s'en ressentir. Ces rémontrances produisirent leur effet. Le Pape cassa la Sentence de l'Archevêque, & déclara que le Roi lui-même méritoit d'être excommunié, si, dans tout le mois de Septembre, il ne remettoit toutes choses sur le même pied où elles étoient avant son attentat. Il se contenta pour cette fois de le menacer, parce qu'il ne perdoit pas encore l'espérance de le ramener par le moyen du Roi de France, avec qui il alloit s'aboucher à Marseille.

Il en donne
une Com-
minatoire
contre le
Roi.

Dessein du
Pape dans
l'entrevûe
de Marseil-
le.

Le but du Pape dans cette entrevûe étoit, premièrement de faire célébrer les Nôces de Catherine sa Nièce avec le Duc d'Orléans. En second lieu, de chercher avec François I. quelque expédient pour accommoder ses différends avec le Roi d'Angleterre, ou, s'il ne pouvoit y réussir, de détacher François des intérêts de ce Monarque. François souhaitoit de tout son cœur qu'il se pût trouver quelque moyen pour faire cet accommodement, parce qu'il espéroit de pouvoir se liguier avec tous les deux, afin de recouvrer plus aisément le Duché de Milan. Henri avoit fait tous les efforts possibles pour le détourner de cette entrevûe, parce qu'il craignoit qu'elle ne produisît entre François & Clément une union qui ne pouvoit que lui être préjudiciable. Il avoit toujours compté que le premier agiroit de concert avec lui pour intimider le Pape, & que leurs menaces se porteroient enfin

Dessein de
Henri.

à lui donner la satisfaction qu'il demandoit. Mais, ayant vû, qu'il ne pouvoit rien obtenir, il avoit rendu son Mariage public. Depuis ce tems-là, il s'étoit absolument déterminé à pousser plus loin la rupture avec Rome, à moins que le Pape & le Roi de France ne trouvassent, durant leur entrevûe, quelque expédient dont il pût être satisfait, ce qu'il vouloit bien attendre. Cependant, il envoya le Duc de Norfolck en Ambassade à François, avec ordre de l'accompagner à Marseille, & de voir s'il y auroit encore quelque espérance d'accommodement.

HENRI
VIII.
1533.

Il envoie
le Duc de
Norfolck à
Marseille.

Le Duc de Norfolck étant arrivé à la Cour de France le premier de Juillet, trouva le Roi qui prenoit déjà la route de Marseille, ayant pourtant dessein de passer quelque tems en Languedoc, avant que de se trouver au rendez-vous. Il l'accompagna pendant quelque tems : mais ayant appris, au commencement du mois d'Août, ce qui s'étoit fait à Rome contre le Roi son Maître, il voulut s'en retourner, dans la pensée que sa présence seroit fort inutile à Marseille. Néanmoins, à la sollicitation du Roi de France, il se contenta d'envoyer le Lord *Rochefort* en Angleterre pour y demander de nouveaux ordres du Roi, qui pour toute réponse le rappella sur le champ. Cependant François sçut si bien ménager l'esprit de Henri, qu'il lui persuada d'envoyer quelqu'un de sa part à Marseille, pour être témoin de ce qui se passeroit dans l'entrevûe. Henri fit choix pour cela d'*Etienne Gardiner*, & du Chevalier *Bryan*, & les fit accompagner d'*Edmond Bonner*, homme tout-à-fait propre à exécuter les Ordres qu'il lui donna.

Il le rap-
pelle.

Gardiner,
Bryan &
Bonner sont
envoyez à
Marseille.
Mariage du
Duc d'Or-
léans.

Le Pape & François I. se trouverent à Marseille au commencement d'Octobre, & peu de jours après, le Duc d'Orléans y consumma son Mariage avec Catherine de Médicis. Cette affaire étant terminée, François parla au Pape de celle du Roi d'Angleterre, & obtint enfin de lui qu'il donneroit à Henri une entière satisfaction : mais que, pour sauver l'honneur du Saint Siège, il jugeroit lui-même la cause dans un Consistoire, dont les Cardinaux du parti de l'Empereur seroient exclus. Tout alloit bien jusques-là. Mais Bonner à qui, sans doute, on n'avoit pas jugé à propos de découvrir ce secret, ayant demandé audience au Pape, lui notifia, en parlant à sa propre personne, l'appel que le Roi son Maître avoit interjetté au futur Concile de la Sentence donnée contre lui, ou qui se pourroit donner dans la suite. Le Pape lui répondit, qu'avant que de se déclarer, il vouloit prendre les avis des Cardinaux qui étoient avec lui. Quelques jours après, ayant fait appeller Bonner, il lui donna pour réponse, que, selon les sentimens des Cardinaux, l'appel n'étoit pas recevable. Mais Bonner, sans s'étonner de cette réponse, lui notifia de la même manière, de la part de l'Archevêque de Cantorbéri, un semblable appel de la Sentence qui cassoit celle qui avoit été donnée pour le Divorce. Cela mit le Pape dans une telle colere, qu'il menaça Bonner de le faire jeter dans une Chaudiere d'huile bouillante. Guicciardin dit, que François I. fut si choqué de l'insolence de Bonner, qu'il offrit au Pape tout ce qui dépendroit de lui, pour lui faire avoir raison de cet affront. Mais si cela est, ce n'étoit qu'un pur compliment.

François I.
obtient du
Pape qu'il
donne satis-
faction à
Henri.

Bonner no-
tifie au Pape
l'appel du
Roi au
Concile.

Le Pape re-
jette l'ap-
pel.

Bonner lui
notifie l'ap-
pel de Cran-
mer.

Le Pape le
menace.
*Hist. de la
Réformation.*

Clément partit de Marseille le douzième de Novembre autant satisfait du Roi de France, qu'il étoit mécontent de Henri. Cependant François,

L'Evêque
de Paris est
envoyé à

HENRI
VIII.
1533.

Henri pour
lui proposer
des expé-
diens.

Henri les
accepte.

L'Evêque
part pour
Rome.

Le Pape de
fère un en-
gagement
du Roi par
écrit.

Il fixe un
tems pour
la réponse.

Les Minis-
tres de
l'Empereur
présent le
Pape de se
dédire.

Le Pape re-
fuse à l'E-
vêque de
Paris, un
délai de six
jours.

Il publie
une Senten-
ce contre
Henri.

La réponse
arrive après
coup.

Le Pape re-
fuse de ré-
voquer la
Sentence.

Remarque
sur la con-
duite du
Roi.

ne perdant pas encore l'espérance d'accommoder cette affaire, envoya en Angleterre *Jean du Bellay* Evêque de Paris, pour proposer de nouveaux expédiens au Roi. Ce Prélat, qui avoit résidé quelque tems à la Cour d'Angleterre en qualité d'Ambassadeur, sçut si bien ménager l'esprit de Henri, qu'il l'engagea enfin à consentir à un expédient qu'il lui proposa. Ainsi content d'avoir obtenu plus qu'il n'avoit osé espérer, il voulut bien se charger d'aller porter lui-même cette bonne nouvelle au Pape, quoique ce fût vers la fin du mois de Décembre. Il trouva le Pontife disposé à faire tout ce qui dépendroit de lui, pour terminer cette affaire à l'amiable, & tira de lui une parole positive, qu'il la feroit juger à Cambrai, par des Juges qui ne seroient point suspects au Roi d'Angleterre. Mais Clément ne se confiant pas entièrement à une promesse verbale, souhaita d'avoir un Ecrit signé du Roi, contenant son approbation de ce qui avoit été concerté. De plus, afin d'éviter les longueurs & les défaites, il fixa un certain jour pour le retour du Courier qui devoit être envoyé en Angleterre.

Cette grande affaire étant ainsi sur le point d'être terminée, les Ministres de l'Empereur pressèrent extraordinairement le Pape de révoquer son engagement; mais il leur répondit qu'il avoit donné sa parole. Cela n'empêcha pas qu'ils ne redoublassent leurs instances avec tant d'empressement, qu'enfin, ils tirèrent parole de lui, que, si la réponse de Henri ne venoit pas au tems marqué, il ne se tiendrait plus engagé. Le Courier n'étant pas arrivé au jour qui avoit été fixé, les Impériaux pressèrent le Pape de donner Sentence contre Henri, en lui représentant qu'on se mocquoit de lui, & en le menaçant du ressentiment de l'Empereur. Enfin, ils le sollicitèrent si vivement, qu'encore que l'Evêque de Paris ne demandât qu'un délai de six jours, il ne pût jamais l'obtenir. Le Pape, intimidé par les menaces des Impériaux, se livra si absolument à eux, que ce qui n'auroit dû se faire, selon les formes ordinaires, qu'en trois Consistoires, se fit en un seul. En un mot, le Pape, sans attendre la réponse d'Angleterre, publia une Sentence par laquelle il déclaroit le Mariage de Henri avec Catherine bon & légitime; & ordonnoit à ce Prince de reprendre sa Femme, avec dénonciation de diverses Censures, en cas de désobéissance. Deux jours après on vit arriver le Courier avec un Plein-pouvoir du Roi pour l'Evêque de Paris, tel que le Pape l'avoit souhaité. Plusieurs Cardinaux proposèrent de révoquer ce qui avoit été fait; mais les Partisans de l'Empereur serroient le Pape de si près, que cette proposition fut rejetée. Ainsi ce Pontife, qui avoit amusé le Roi pendant six ans, par des délais affectés, ne put se résoudre à lui accorder six jours, & par cette précipitation, il fut cause de la perte que fit l'Eglise Romaine du Royaume d'Angleterre.

Il faut pourtant avouer, qu'il est bien difficile de comprendre quel étoit le but du Roi dans l'accommodement qu'il prétendoit faire avec le Pape. Croira-t-on qu'il eût dessein de se défaire du Titre de Chef de l'Eglise d'Angleterre, qu'il avoit acquis depuis peu? Mais il parut si jaloux, pendant tout le reste de ses jours de cette Suprémacie, qui le rendit maître du Clergé, au lieu qu'auparavant le Clergé dépendoit plus du Pape que de lui, qu'il n'y a aucune apparence qu'il pensât à perdre ce droit. Cependant, comme la Suprémacie du Roi pouvoit-elle subsister, s'il s'accommodoit avec le Pa-

pe?

pe ? Ou comment le Pape auroit-il pû se résoudre à le satisfaire au sujet de son Divorce, sans exiger de lui qu'il se défistât de ce droit ? Certainement il est impossible de concilier ces deux choses, c'est ce qui peut donner lieu de soupçonner, que le Roi n'agissoit pas de bonne foi dans l'accommodement qu'il prétendoit faire avec le Pape, & qu'après avoir justifié son Divorce par la Sentence qu'il vouloit obtenir de lui, il avoit dessein de le laisser-là, & de se soustraire de son obéissance. Ce soupçon se confirme par ce qui se passoit en Angleterre dans le tems même que le Roi renvoya le Courier à Rome avec l'engagement que le Pape avoit désiré de lui. J'ai dit ci-dessus, que l'Evêque de Paris étoit parti en poste de Londres, vers la fin du mois de Décembre, qu'étant arrivé à Rome il avoit envoyé un Courier au Roi pour l'informer de ce qu'il avoit obtenu du Pape, & que le Roi avoit renvoyé ce Courier avec son approbation. Or quelque diligence que l'Evêque & le Courier aient pû faire, il est impossible que celui-ci ait pû être renvoyé à Rome, avant le milieu du mois de Janvier. Mais dans le tems même que le Roi expédioit le Courier, il faisoit tenir à Westminster un Parlement qui faisoit des Actes directement contraires à l'accommodement qu'il sembloit souhaiter.

HENRI
VIII.
1533.

Ce Parlement, qui s'assembla le 15. de Janvier 1534. commença sa Séance par un Acte, qui révoquoit le Statut fait sous le Regne de Henri IV, contre les Hérétiques. Ce n'étoit pas en vûe de les exempter des peines portées par ce Statut, puisqu'en même tems on en fit un nouveau qui les condamnoit au feu, mais uniquement afin d'empêcher que le Clergé ne fût seul Juge dans les causes de cette nature. C'étoit-là le vrai but de ce nouvel Acte qui ordonnoit qu'à l'avenir, les Hérétiques seroient poursuivis & jugez, selon les Loix du Royaume, sans aucun égard au Droit Canon.

1534.
Parlement.
Myl. Herber.
Statut pour
ôter au Clergé
la connoissance
des crimes
d'Hérésie.

Par un second Acte que le Parlement fit dans le même tems, il fut ordonné premièrement, qu'il ne se tiendrait plus de Synode ou de Convocation du Clergé, sans une licence expresse du Roi. En second lieu, que le Roi nommeroit trente deux personnes, sçavoir, seize du Parlement, & seize du Corps du Clergé, pour examiner les Canons & les Constitutions de l'Eglise, afin qu'on pût conserver le nécessaire, & annuler tout le reste. Comme il est certain que le Parlement n'agissoit en cela que par les directions de la Cour, on peut aisément comprendre que le Roi n'étoit pas fort disposé à s'accommoder avec le Pape, quoique, par l'engagement qu'il envoyoit ou qu'il avoit déjà envoyé à Rome, il y parut entièrement résolu.

Autre Statut
préjudicia-
ble au Clergé.
Pouvoir accordé au
Roi de nommer
des Commissaires
pour réformer les
Constitutions Eccle-
siastiques.

Voici encore une autre preuve du peu d'égard que Henri avoit pour le Pape, dans le tems même qu'il étoit sur le point d'en obtenir tout ce qu'il lui avoit demandé. Avant qu'on eût reçu en Angleterre la nouvelle de la Sentence donnée contre le Roi, le Parlement fit un Acte d'*Attaïnder* ou de Conviction contre *Elisabeth Barton*, qu'on appelloit communément la Religieuse de Kent, qui se prétendant inspirée, avoit prédit, que, si le Roi épousoit Anne de Bollen, il mourroit un mois après. Cette Religieuse, ayant été gagnée & instruite par un certain Curé, contrefaisoit la Prophetesse, & même dans ses prédictions des invectives contre la conduite du Roi, dans l'affaire du Divorce, & des menaces contre ses principaux Conseillers. Divers Moins de l'Ordre des Cordeliers avoient appuyé ses prétendues révéla-

Acte d'*Attaïnder* contre
Elisabeth Barton.
Histoire de la Réformation.
Histoire de cette Religieuse.

tions,

HENRI
VIII.
1534.
Elle est
condamnée
à mort.

La nouvel-
le de la
Sentence
donnée
contre le
Roi, arrive
en Angle-
terre
Le Roi &
le Parle-
ment en
sont fort
offensez.

Akte qui
abolit en
Angleterre
la puissance
du Pape.

tions, enforte qu'elle avoit acquis une grande réputation parmi le Peuple, & même l'Archevêque *Warham*, *Thomas Morus*, & *Jean Fisher*, Evêque de Rochester, étoient du nombre de ceux qui s'étoient laissé abuser. Mais enfin, la Religieuse & ses complices ayant été arrêtez par ordre du Roi, cette affaire fut examinée avec tant de soin, que toute l'intrigue fut découverte, & la prétendue Prophetesse condamnée à mort avec ceux qui l'avoient corrompue. Cependant comme cette affaire avoit fait beaucoup de bruit; le Roi voulut qu'elle fût portée au Parlement, afin de rendre leur condamnation plus authentique. *Sanderus* a voulu faire passer cette fille & ses complices pour des Martyrs, quoique leur propre aveu eût suffisamment justifié leur condamnation. Si le Roi avoit eu véritablement intention de se reconcilier avec la Cour de Rome, rien n'auroit été plus mal à propos que de faire passer cet Acte dans un tems, ou l'affaire du Divorce sembloit sur le point d'être accommodée à son contentement.

Pendant que le Parlement étoit occupé à ces choses, Henri reçut la nouvelle de la Sentence qui avoit été donnée & publiée à Rome contre lui, & de toutes les circonstances qui marquoient le peu d'égards que le Pape avoit eus pour sa personne & pour sa Dignité. Cette démarche précipitée lui ayant fait comprendre, qu'il n'y avoit plus rien à espérer du cote de Rome, il ne balança plus à exécuter la résolution qu'il avoit prise de rompre toute correspondance avec cette Cour. Le Parlement ne fut pas moins choqué que le Roi de la conduite du Pape. Ainsi, ces deux Puissances, qui avoient entre leurs mains le pouvoir législatif, se trouvant dans un même sentiment, résolurent d'abolir entièrement l'autorité du Pape en Angleterre. Après le coup que Clément VII. venoit de frapper, il n'y avoit point de milieu; il falloit ou lui résister vigoureusement, ou se préparer à souffrir toutes les rigueurs & toutes les indignitez auxquelles l'Angleterre avoit été exposée sous les Regnes de Henri II. & de Jean sans Terre. Mais le tems étoit changé. Les Anglois n'étoient plus d'humeur à se soumettre aux bassesses que les Papes avoient exigées de leurs Ancêtres, & le Roi n'avoit plus un intérêt opposé à celui des Sujets. Ainsi, tout le monde étant également las de la domination du Pape, on trouva qu'il étoit plus honorable de renverser tout d'un coup cette Puissance formidable sous laquelle on avoit si long-tems gémi, que d'attendre vainement qu'elle voulût elle-même se réduire à de justes bornes. On peut aisément juger que ceux qui avoient du penchant pour la nouvelle Religion, n'épargnerent pas leurs soins pour amener les choses à ce point. L'exécution suivit de près la résolution qui avoit été prise. Peu de jours après, le Parlement fit un Acte contenant divers Articles qui tendoient tous au même but.

Le premier confirmoit le Statut qui avoit aboli les Annates.

Le second ordonnoit, qu'à l'avenir, le Pape n'auroit aucune part à l'établissement des Evêques. Que, quand un Evêché seroit vacant, le Roi feroit expédier au Chapitre un *Congé délire*, & que si l'élection n'étoit pas faite dans douze jours après la licence, elle seroit dévolue au Roi. Que l'Evêque élu prêteroit serment au Roi, & qu'ensuite, le Roi le recommanderoit à l'Archevêque pour le sacrer. Que si l'Evêque élu, ou l'Archevêque refusoient de se conformer à cette Ordonnance, ils seroient sujets à la peine du *Præmunire*.

nire. Outre cela , il étoit expreffément défendu à toutes perfonnes des'adref-
fer à l'Evêque de Rome , pour en obtenir des Bulles , des Palliums , ou au-
tres chofes quelconques ayant du rapport à la Religion.

HENRI
VIII.
1534.

Par le troifième , l'Acte aboliffoit le *Denier de Saint Pierre* , toutes Procu-
rations , Délégations , Expéditions de Bulles , & Difpenfes émanées de la Cour
de Rome , & commettoit l'Archevêque de Cantorbéri , pour donner des
Difpenfes qui ne feroient pas contraites à la Loi de Dieu , à condition qu'u-
ne partie de l'argent qui en proviendrait , feroit portée au Tréfor du Roi.
De plus , que toutes les Maifons Religieufes , exemptes ou non exemptes ,
feroient fujettes à la vifite de l'Archevêque.

Dans le quatrième le Mariage du Roi avec Catherine , Veuve du Prince
Arthur fon Frere , étoit déclaré nul , & il étoit ordonné qu'on ne donne-
roit plus à cette Princeffe que le Titre de *Princeffe Doüairiere de Galles*. Au
contraire , le Mariage du Roi avec Anne de Bollen étoit déclaré légitime ,
& la Succelfion à la Couronne étoit établie dans les enfans qui naîtreient de
ce Mariage. De plus , il étoit dit , que toute perfonne , de quelque qualité
qu'elle fut , qui parleroit , ou qui écrirait contre ce Mariage , feroit traitée
comme Traître au Roi & à l'Etat , & que tous les Sujets , fans diftinction , fe-
roient obligés de faire ferment , qu'ils obéiroient aux ordonnances contenuës
dans cet Acte. Après cela , il y avoit une lifte des Mariages défendus par la
Loi de Dieu , parmi lefquels fe trouvoit celui d'un homme avec la Veuve de
fon Frere , & il étoit ordonné qu'on n'en fouffriroit plus de tels à l'avenir , &
que ceux de cette efpece qui fubfiftoient encore , feroient diffous.

Le Peuple
en témoi-
gne fa joye.

C'eft ainfi que l'autorité du Pape fut abolie en Angleterre , par un Acte
de Parlement. Véritablement , il y eut peu d'Evêques & d'Abbez qui vou-
luffent fe trouver au Parlement lorsque cet Acte paffa. Mais il n'y eut qu'un
feul Evêque qui refufa de le foufcrire , parcequ'ils mettoient une grande dif-
férence entre fe conformer à un Acte fait par une autorité légitime , & don-
ner fa voix pour le faire. Le Peuple en général témoigna beaucoup de joye
de fe voir délivré d'un joug que ni lui ni fes Peres n'avoient pû porter. Il n'y
eut que les Moines qui en firent beaucoup de bruit , & qui par-là s'attirèrent
l'indignation du Roi , dont ils reffentirent bien les effets dans la fuite. Ceux
qui fouhaitoient la Réformation , furent très-contens d'en voir le principal
obftacle détruit , dans la penfée que le refte fuivrait bien-tôt. Mais cette Ré-
formation , qu'ils attendoient avec tant d'impatience , ne fit pas , fous ce
Regne , tous les progrès qu'ils croyoient avoir lieu d'efpérer.

Serment
prêté par les
Sujets , en
conféquen-
ce de l'Acte.
Act. Publ.
Tom. XIV.
p. 487. &
fuiv.

Le Parlement s'étant feparé le trentième de Mars , après que tous les Mem-
bres eurent prêté ferment qu'ils observeroient ce qui étoit enjoint dans l'Acte
qui vient d'être rapporté , le Roi envoya des Commiffaires par tout le Royau-
me , pour recevoir de pareils fermens de tous fes Sujets. Le Recueil des Actes
Publics en contient un grand nombre de divers Abbez & de Moines de tous
Ordres , qui portoient en fubftance , qu'ils feroient fidèles au Roi , à la Rei-
ne , à leurs Héritiers & Succelfeurs ; Qu'ils reconnoiffoient le Roi pour Chef
fuprême de l'Eglife d'Angleterre ; Que l'Evêque de Rome n'avoit pas plus
d'autorité que tout autre Evêque ; Qu'ils renonçoient à fon obéiffance ;
Qu'ils prêcheroient purement une doctrine conforme à l'Ecriture Sainte ;
Que , dans leurs prières , ils feroient mention du Roi comme Chef fuprême

HENRI
VIII.
1534.

Fisher &
Morus re-
fusent de
prêter ser-
ment.

Ils sont mis
en prison.

Henri fait
notifier
l'Acte du
Parlement à
Catherine.
Réponse de
la Reine.

Négocia-
tion entre
François I.
& Henri in-
fructueuse.
Myl. Her-
bert.

del'Eglise d'Angleterre, ensuite de la Reine, & puis del' Archevêque de Cantorbéri. Quelque-tems après, l'Archevêque d'Yorck certifia par un Ecrit du cinquième de Mai, que, dans la Convocation de sa Province, il avoit été décidé, que le Pape n'avoit pas plus d'autorité en Angleterre que tout autre Evêque. Les seuls *Fisher* Evêque de Rochester & *Thomas Morus*, qui avoit été Grand Chancelier, refuserent de souscrire l'Acte du Parlement, qui, comme on l'a vû, contenoit trois Articles principaux, sçavoir l'établissement de la Succession de la Couronne, la nullité du premier Mariage du Roi avec la validité du second, & l'abolition de l'autorité du Pape. Ils offroient de signer le premier Article. Mais quant aux deux autres, ils disoient, que leur conscience ne leur permettoit pas de les approuver, sur quoi ils furent envoyez à la Tour.

Pendant qu'on exigeoit ces sermens dans tout le Royaume, le Roi envoya l'Archevêque d'Yorck & l'Evêque de Durham, à Catherine, pour lui remontrer qu'elle devoit s'abstenir de prendre la qualité de Reine, & pour lui expliquer les raisons qui avoient porté le Parlement à la priver de ce titre. Mais elle répondit, qu'elle croyoit son Mariage avec le Roi bon & légitime, & qu'elle le tiendrait pour tel jusqu'à sa mort. Qu'elle n'avoit jamais consommé son Mariage avec le Prince Arthur, & que ceux qui le soutenoient ne disoient pas la vérité. Qu'elle n'étoit pas obligée de se soumettre à la Sentence de l'Archevêque de Cantorbéri, puisque le Pape l'avoit cassée & en avoit donné une contraire. Que le Mariage du Roi avec Anne étoit invalide comme étant fait pendant l'appel. Qu'elle n'étoit pas tenue de se soumettre aux Actes du Parlement, n'étant pas Sujet du Roi, mais sa Femme. Que d'ailleurs ces Actes avoient été faits par des Sujets du Roi, sur une affaire où il étoit Partie.

Quoiqu'Henri eût bien souhaité que Catherine se fût soumise à ce que le Parlement avoit ordonné, ce n'étoit pas son obstination qui lui causoit le plus d'inquiétude. L'Empereur s'étant chargé de la Commission d'exécuter la Sentence du Pape, Henri devoit naturellement s'attendre à être attaqué par ce puissant ennemi. Ce fut donc pour le prévenir, ou pour se mettre en état de défense, qu'il souhaita de se lier avec le Roi de France par un nouveau Traité qui rendît leur union plus efficace pour leur commune défense. François parut d'abord y vouloir donner les mains. Mais il prétendoit que toutes les conditions fussent à son avantage, & se servir de Henri pour faire ses affaires ailleurs. Il avoit toujours les yeux sur le Duché de Milan, comme sur un bien qui lui appartenoit légitimement & qui lui avoit été injustement enlevé, & il prétendoit le recouvrer, quoiqu'il y eût expressément renoncé par le Traité de Cambrai. C'étoit dans ce dessein, qu'il avoit sacrifié l'honneur de sa Maison, en mariant son second Fils avec une Fille d'une branche bâtarde de la Maison de Médicis, parce qu'il ne croyoit pas pouvoir se passer du Pape. Mais d'un autre côté, il craignoit de perdre le fruit de cette Alliance, en s'unissant plus étroitement avec le Roi d'Angleterre que le Pape ne pouvoit plus regarder que comme un ennemi déclaré. Dans cet embarras il tâchoit de porter Henri à n'agir que secrètement, en envoyant de grosses sommes aux Protestans d'Allemagne, afin d'entretenir la division entr'eux & l'Empereur, & de causer à celui-ci des embarras qui l'empêchassent de penser à l'Italie. Henri

ne

ne rejettoit pas absolument cette proposition. Il vouloit bien secourir les Protestans d'une bonne somme d'argent. Mais en même-tems, il prétendoit que François attaqué la Navarre avec une puissante Armée, pendant que de son côté il porteroit la Guerre en Flandre. Mais François ne pouvoit se résoudre à se liguier ainsi ouvertement avec l'Angleterre, de peur d'offenser le Pape. D'ailleurs il tournoit toutes ses pensées vers le Milanois, où un accident arrivé sur la fin de l'année précédente lui fournissoit une occasion de porter ses armes. Comme cet accident fut la cause ou le prétexte d'une nouvelle Guerre entre l'Empereur & le Roi de France, il est nécessaire d'en dire un mot.

François Sforze ne fut pas plutôt rétabli à Milan, sous des conditions assez rigoureuses, qu'il souhaita de se délivrer du joug où l'Empereur le tenoit, & de l'obligation de lui payer la somme à quoi il s'étoit engagé. François I. ayant eu quelque connoissance de la disposition où ce Prince se trouvoit, crut devoir l'y entretenir, dans l'espérance d'entirer un jour quelque avantage. Mais comme Sforze craignoit beaucoup de causer du soupçon à l'Empereur, & que par conséquent cette affaire devoit être maniée fort secrètement, François I. trouva le moyen de tenir à Milan un Envoyé qui ne pût être soupçonné. Il fit choix pour cet emploi, d'un Gentilhomme Milanois, nommé *Merveille*, qui ayant été autrefois banni de Milan par Ludovic le More, s'étoit toujours tenu en France depuis son bannissement. Les troubles du Milanois ayant été entièrement terminés par la Paix de Cambrai, Merveille retourna dans sa patrie avec une Lettre de créance pour le Duc, à laquelle le Duc fit réponse, reconnoissant ce Gentilhomme pour Envoyé de France, quoiqu'en Public, il ne le traitât pas comme tel. Quelque secrète que fût la négociation de Merveille, l'Empereur en eut quelque avis, & en fit de grandes plaintes au Duc qui, pour lui ôter tout soupçon, résolut de sacrifier cet Envoyé. Sa résolution étant prise, il fit chercher querelle à Merveille par un homme aposté, & cette querelle aboutit au meurtre de celui qu'il avoit employé qui fut tué par les domestiques de Merveille, sans pourtant que leur Maître y fût présent. Sur cela Merveille fut mis en prison, & décapité deux jours après, sans qu'on voulût jamais permettre que personne lui parlât. François I. en ayant été informé, écrivit au Duc une Lettre menaçante, & fit sçavoir à tous ses Alliez l'affront qui lui avoit été fait. Le Duc voulût s'excuser, en niant que Merveille fût à Milan sur le pied d'Envoyé. Ce qu'il disoit étoit vrai par rapport au Public. Mais il ne pouvoit désavouer sa propre Lettre écrite au Roi en réponse de la Lettre de créance. Lorsque l'Ambassadeur de France informa l'Empereur de l'attentat commis à Milan contre Merveille, ce Prince lui répondit froidement, qu'il ne pouvoit pas bien comprendre quel intérêt le Roi de France pouvoit avoir dans la mort d'un Sujet du Duc de Milan, que son Souverain avoit puni selon ses mérites. Cette réponse fit juger au Roi, que l'Empereur avoit eu quelque part à la mort de Merveille, & ce fut pour lui un nouveau sujet de chagrin, qui lui redoubla l'envie de se venger. Mais d'un autre côté, il ne fût pas fâché qu'on lui refusât la satisfaction qu'il demandoit, parce qu'il vouloit en prendre un prétexte pour entrer les armes à la main dans le Milanois. Ce fut dans ce dessein qu'il ordonna une levée de Lansquenets en Allemagne. & qu'il fit demander passage au Duc de Savoye, pour aller châtier le Duc de Milan. Mais ce Prince,

HENRI
VIII.
1534.

Le Duc de
Milan fait
décapiter
Merveille
Envoyé du
Roi de
France.
Du Bellay.
Mézerai.

François I.
en prend
occasion de
porter la
Guerre dans
le Milanois.

HENRI
VIII.
1534.
Il demande
le passage
au Duc de
Savoye, &
sur son refus
lui déclare
la Guerre.

Mort de
Clément
VII.
Guicciardin.
Paul III. lui
succède.
Affaires
d'Allema-
gne.
Sleidan.

Henri est
résolu à s'en
tenir à la
rupture
avec le Pa-
pe.
Myl. Herbert.

Divers Sta-
tuts faits
sur ce sujet
& autres.

1. qui con-
firme au
Roi le titre
de Chef de
l'Eglise.

2. pour ré-
primer les
invectives

qui craignoit d'offenser l'Empereur, ne jugea pas à propos de l'accorder. Cela fut cause que François, qui ne pouvoit entrer dans le Milanois qu'en passant par les terres du Duc de Savoye, se résolut à lui faire la Guerre, prenant pour prétexte certains droits qu'il avoit du chef de Louïse sa Mere sur la Succession du feu Duc de Savoye. En attendant que tout fût prêt pour commencer cette Guerre, il employa toute cette année en diverses négociations qui tendoient à causer des embarras à l'Empereur, afin de le mettre hors d'état de secourir le Duc de Savoye.

Pendant que François I. étoit occupé à se préparer, les affaires d'Italie changerent un peu de face, par la mort de Clément VII. qu'une maladie emporta le 26. de Septembre. Le 12. d'Octobre suivant, le Cardinal Farneze fut élu Pape, & prit le nom de *Paul III.*

Il y eut aussi cette année en Allemagne des changemens qui mirent les affaires des Protestans dans une assez bonne situation. Le Landgrave de Hesse battit l'Armée du Roi Ferdinand, commandée par le Comte Palatin, & remit le Duc de Wirtemberg en possession de ses Etats. Ferdinand, ne se trouvant plus en état de faire tête au Landgrave, se vit contraint d'approuver le rétablissement du Duc. Mais en même tems il obtint que ce même Prince & le Landgrave, le reconnoîtroient pour Roi des Romains. Peu de tems après, l'Electeur de Saxe le reconnut aussi, après avoir tiré parole de lui, qu'il ne permettroit pas que personne fût inquiété dans l'Empire, pour cause de Religion.

La mort de Clément VII. ne produisit aucun changement dans les mesures que la Cour d'Angleterre avoit prises pour achever de secouer le joug du Pape. On étoit allé trop avant pour pouvoir désormais reculer. D'ailleurs, le Roi n'ayant pas beaucoup à craindre du dehors, à cause des affaires où, vrai-semblablement, l'Empereur alloit se trouver engagé, & ses Sujets se trouvant disposez à le seconder, il y auroit eu de l'imprudence à ne pas profiter d'une conjoncture si favorable, & à laisser son ouvrage imparfait. Ainsi le Parlement s'étant rassemblé le 23. de Novembre fit divers Actes importans, dont il suffit de rapporter la substance, pour faire voir qu'ils tendoient tous à une même fin, c'est-à-dire, à rompre tous les liens, qui avoient servi à tenir les Anglois dans la dépendance des Papes.

Par le premier, il confirma au Roi le titre de *Chef suprême de l'Eglise d'Angleterre*, que le Clergé lui avoit déjà donné. Quoique Henri eût très-volontiers reçu ce titre du Clergé, & qu'il ne lui eût pas même laissé la liberté de le refuser, il parut pourtant balancer s'il l'accepteroit, quand il lui fut offert par le Parlement. Il voulut auparavant en délibérer avec son Conseil, & consulter quelques-uns des Evêques, soit que ce fût par scrupule, ou qu'il prétendit faire voir qu'il ne l'avoit pas extorqué. Ceux qu'il consulta l'ayant convaincu que l'autorité que l'Evêque de Rome s'attribuoit sur toute l'Eglise, n'avoit aucun fondement dans la Sainte Ecriture, il bannit tous ses scrupules, s'il est vrai qu'il en eût, & depuis ce tems-là, il ne perdit aucune occasion de faire valoir les prérogatives que ce nouveau titre lui donnoit.

Un second Acte déclaroit Traîtres tous ceux qui diroient, écriroient, ou imagineroient même quelque chose contre le Roi ou contre la Reine.

Le

Le troisième privoit les gens accusez de trahison du bénéfice des HENRI VIII azyles.

Par un quatrième, le Parlement donnoit un modèle du serment que les 1534. Sujets devoient prêter, par rapport à la Succession & à la Couronne, & contre le Roi. annulloit tous les sermens précédens faits sur le même sujet.

Le cinquième étoit très-fâcheux au Clergé, en ce qu'il accordoit au Roi 3. sur les Azyles. les *Annates* & les premiers fruits des Bénéfices, au lieu que par l'Acte qui 4. Modèle de serment. avoit été déjà fait les Ecclésiastiques avoient espéré d'être pour toujours 5. qui accorde les Annates au Roi. exempts de cette charge. De plus le même Acte adjugeoit au Roi la dixième partie des revenus de tous les Bénéfices.

Un sixième Acte établissoit vingt-cinq Evêques suffragans, dont chacun 6. pour établir des Evêques suffragans. devoit dépendre de son Evêque Diocésain, à qui on donnoit le droit d'en présenter deux au Roi, pour en choisir un. Ainsi, on vit rétablir dans l'Eglise d'Angleterre, l'usage des *Chorévêques*, qui avoit été introduit dans l'ancienne Eglise, mais ensuite discontinué pendant plusieurs siècles.

Enfin, le Parlement condamna *Fisher* Evêque de Rochester, & *Thomas Morus*, à une prison perpétuelle, & confisqua tous leurs biens, pour avoir Fisher & Morus sont condamnés par le Parlement. refusé de faire le serment ordonné par l'Acte de la précédente Session. Cette condamnation fut regardée par quelques-uns, comme très-injuste, pendant que d'autres admiroient en cela même, les effets de la Justice divine contre des gens qui avoient été de violens persécuteurs des Luthériens.

Avant que le Parlement se séparât le Roi accorda une Amnistie générale, dont pourtant, *Fisher* & *Morus* furent exceptez. Amnistie.

Quelque tems après, le Roi publia une Proclamation par laquelle il défendoit de donner à l'Evêque de Rome le nom de *Pape*, & ordonnoit d'effacer ce nom de tous les Livres où il se trouvoit, afin d'en faire perdre la mémoire s'il étoit possible. Ensuite, les Evêques prêterent volontairement un serment par lequel ils renonçoient expressement à l'obéissance de l'Evêque de Rome. *Gardiner*, qui avoit été fait Evêque de Winchester, ne fut pas des derniers à s'acquitter de ce devoir, quoiqu'en son ame, il détestât ce serment comme très-injuste. Mais une condescendance aveugle pour le Roi sur cette matière, étoit alors l'unique moyen de se maintenir dans ses bonnes grâces. D'ailleurs, ce Prélat se mettoit par-là en état, de traverser, sur d'autres Articles, les Réformateurs qui gagnoient tous les jours quelque terrain. Proclamation pour supprimer le nom de Pape. Serment des Evêques contre le Pape. Dissimulation de Gardiner.

Ce n'étoit pas seulement, en Allemagne que la Réformation avoit fait quelques progrès, mais encore en beaucoup d'autres endroits. En Angleterre le Cardinal *Wolsey* l'avoit en quelque manière favorisée, en ce que, durant son Ministère, on ne poursuivit personne pour crime d'Hérésie, quoique le Clergé ne manquât pas de sujets pour exercer ses rigueurs ordinaires, si on avoit voulu lui lâcher la bride. Après la disgrâce de *Wolsey*, *Thomas Morus*, ayant été fait Chancelier, persuada au Roi, que ce qui lui faisoit le plus de tort à la Cour de Rome, étoit le bruit qui s'y répandoit, qu'il avoit du penchant pour les Novateurs, & que, pour dissiper cette fausse accusation, le plus infallible moyen étoit de faire paroître du zèle pour la Religion. Henri ayant suivi ce conseil, ordonna qu'on exécuta à la

Progrès de la Réformation en Angleterre.

Persécution suscitée par Morus.

HENRI
VIII.
1534.

La Bible en
Anglois est
brûlée à
Londres.

Persecution
en Angle-
terre ;

suspenduë
en divers
tems.

Cranmer &
Cromwell
appuyent la
Réforma-
tion.

Puissant
parti contre
eux.

François I.
semble vou-
loir favori-
ser la Ré-
formation.

rigueur, les Loix faites contre les Hérétiques, & défendit très-expressément de porter aucun de leurs Livres dans le Royaume. Mais cette défense ne fut pas capable d'empêcher qu'on n'y fit entrer plusieurs Traitez composez par Luther, aussi bien que la Bible traduite en Anglois par *Tindal*, qui s'étoit retiré dans les Pais-Bas. L'Evêque de Londres en ayant été informé, en fit saisir quelques exemplaires, & les fit brûler publiquement par la main du Bourreau. Mais bien loin que cela fit du tort à la Réformation, elle en reçut au contraire un grand avantage. Plusieurs personnes indignées d'une telle profanation, en inférèrent que la Bible étoit contraire à la Religion qui étoit généralement professée, puisque le Clergé prenoit tant de soin d'empêcher qu'on ne la lût, & cela seul leur donna l'envie de la lire. D'un autre côté, le chagrin que les Anglois avoient conçu contre le Pape, s'accrut beaucoup par la lecture des Livres Lutheriens.

A mesure que la Réformation faisoit des progrès, le zèle de ses ennemis s'enflammoit de plus en plus contre ceux qui l'avoient embrassée. Pendant que Morus fut Chancelier, il n'épargna ni peines ni soins pour tâcher de les exterminer. Plusieurs d'entr'eux souffrirent le martyre avec une constance admirable qui contribua beaucoup à fortifier leurs Freres. Enfin, le Roi ayant à ménager les Protestans d'Allemagne, à cause du besoin qu'il pourroit avoir d'eux dans la suite, suspendit la persécution que Morus avoit excitée. D'un autre côté, Anne de Bollen adoucit beaucoup l'esprit du Roi à cet égard. L'Archevêque Cranmer y contribua aussi de tout son pouvoir, & *Thomas Cromwell*, qui étoit déjà bien avant dans l'estime du Roi, seconda leurs efforts autant qu'il dépendit de lui. Mais ils avoient contr'eux un puissant parti composé du Duc de Norfolck, de Gardiner Evêque de Winchester, de Longland Evêque de Lincoln, de presque tous les Ecclésiastiques qui avoient quelque accès à la Cour, & de ceux qui, en prêchant devant le Roi, remplissoient leurs Sermons d'invectives contre la Réformation. Tous ceux-ci avoient gagné la confiance de Henri par leur complaisance sur l'affaire du Divorce, & sur la Suprémacie, quoiqu'en cela ils trahissent les sentimens de leur cœur. Par cette condescendance, ils se mettoient en état de s'opposer efficacement aux Réformateurs dans tous les Articles qui ne regardoient pas le Pape, & particulièrement dans celui de la *Présence réelle*, que le Roi croyoit hors de doute, & qu'il crut tel toute sa vie. Malgré tout cela, les Chefs des Réformez ne désespéroient pas de pouvoir le porter peu-à-peu, & par degrés à une plus grande Réformation, à cause de la connexité que les Articles de la Religion ont les uns avec les autres. D'ailleurs, leur parti se fortifioit tous les jours par la jonction de ceux qui lisoient la Sainte Ecriture, & les Livres de Religion qui couroient dans le Royaume, malgré les défenses du Roi. Rien ne marque mieux combien ce parti étoit nombreux & puissant que la promptitude avec laquelle le Parlement passoit les Actes qui tendoient à diminuer le pouvoir du Clergé & à sécoier le joug du Pape.

La Réformation faisoit aussi quelques progrès en France, le Roi lui-même témoignoit quelque penchant pour la doctrine des Protestans, que Marguerite Reine de Navarre sa Sœur favorisoit en secret. Mais les Cardinaux de Tournon & de Lorraine, qui avoient beaucoup de crédit auprès de lui, firent

firent de si grands efforts pour l'en détourner, qu'ils le gagnèrent enfin, & le rendirent même un violent Persécuteur.

Avant que de finir ce qui regarde les événemens de l'année 1534, il ne faut pas oublier de rapporter ici, qu'une Trêve d'un an qui avoit été conclüe l'année précédente, entre l'Angleterre & l'Ecosse, fut changée en une Paix, le 11. de Mai de celle-ci. Le Traité portoit que la Paix dureroit jusqu'à la mort de l'un des deux Rois, & que Henri pourroit, sans la violer, entretenir les Douglas en Angleterre.

Au commencement de l'année 1535, François I. envoya une Ambassade à Henri, sous prétexte de s'acquitter des devoirs d'un bon ami & Allié; mais en effet pour tâcher de le surprendre, en feignant de lui faire part de ses secrets, & de lui demander conseil. Voici quel étoit le sujet de cette Ambassade. L'Empereur ayant résolu de porter ses Armes en Afrique, avoit voulu amuser François I, de peur qu'en son absence, il n'attaquât le Duc de Savoie, & qu'il ne s'ouvrît par-là un passage dans le Duché de Milan, comme il sembloit en avoir le dessein. Pour cet effet, il lui avoit envoyé un Ambassadeur, qui avoit ordre de lui proposer le Mariage de la troisième de ses Filles, avec Philippe Prince d'Espagne, & celui du Dauphin avec Marie Fille de Henri, & de Catherine d'Arragon. Outre cela, il lui avoit fait offrir une pension de cent-mille écus pour le Duc d'Orléans sur le Duché de Milan, & le Duché même après la mort de François Sforze qui n'avoit point d'Enfans. Il étoit assez manifeste que le but de ces propositions n'étoit que d'amuser François I. qui ne les regardoit pas lui-même sur un autre pied. Néanmoins, il crut qu'elles pourroient servir à lui procurer quelque avantage de la part de Henri, s'il lui faisoit connoître qu'il étoit recherché par l'Empereur. Ce fut dans cette vûë qu'il envoya en Angleterre l'Amiral Chabot, Seigneur de Brion, sous prétexte de demander conseil au Roi sur ces propositions. Mais son principal but étoit de lui causer de l'inquiétude, & de le porter à lui faire quelques offres avantageuses. Il parut dans la suite qu'il vouloit l'engager à des choses qui étoient très-éloignées de ses intentions. L'Amiral s'étant acquité de sa Commission, Henri lui répondit, qu'il ne pouvoit assez s'étonner que l'Empereur voulût se mêler de marier sa Fille, sur laquelle il n'avoit, ni n'auroit jamais aucun droit ni aucun pouvoir. Qu'il paroïssoit manifestement, qu'il n'avoit pour but que de rompre l'union qu'il y avoit entre la France & l'Angleterre, & qu'il espéroit que le Roi de France ne seroit pas assez ennemi de soi-même, pour prêter l'oreille à de semblables propositions. Peu de tems après, il envoya ordre à son Ambassadeur à Paris, de dire à François qu'il donneroit Elisabeth sa Fille & son Héritière au Duc d'Angoulême son troisième Fils, sous les conditions suivantes : que François lui-même, ses trois Fils, les Princes du Sang, la principale Noblesse de France, les Parlemens, & les Universitez, s'engageroient solennellement, à faire révoquer la Sentence que l'Evêque de Rome avoit donnée contre lui : que le Duc d'Angoulême seroit envoyé en Angleterre pour y être élevé : Qu'en cas que par son Mariage, il parvint à la Couronne d'Angleterre, le Duché d'Angoulême seroit indépendant de la Couronne de France. Ces conditions furent ensuite adoucies, & François I. sembloit y donner les mains. Mais il demandoit à son tour, que Henri lui donna du

HENRI
VIII.

1534.
Traité de
Paix entre
l'Angleterre
& l'E-
cosse.

At. Publ. T.
XIV. p. 524.
11. Mai.

1535.
Ambassade
de France à
Henri pour
le sonder.

Réponse de
Henri aux
proposi-
tions de
François I.

Offre de
Henri.

Demande
de Fran-
çois.

secours

HENRI
VIII.
1535.

Henri de-
mande le
payement
de ce qui
lui est dû.

Projets de
François I.

secours pour la Guerre de Savoye, & qu'il le tint quitte de la pension perpétuelle de cent mille écus, à laquelle il étoit engagé par un Traité. Henri ayant connu par-là, que François n'agissoit pas rondement avec lui, dit à l'Amiral, que bienloin de se désister de la pension, il prétendoit au contraire, que le Roi son Maître lui en payât les arrérages, & qu'il acquittât, dans le tems prescrit, toutes les autres sommes qu'il lui devoit. Cette réponse fit rompre la Négociation, qui, vraisemblablement, n'avoit été entreprise que pour sonder Henri touchant la pension.

Le grand dessein de François I. étoit de se refaisir du Duché de Milan, sous prétexte de se venger de l'affront que Sforze lui avoit fait. Mais, pour pouvoir exécuter ce projet, il falloit susciter à l'Empereur des affaires qui l'empêchassent de secourir ce Duché. Il y avoit quatre différens endroits par où il avoit espéré de causer des embarras à l'Empereur. Premièrement, du côté du Pape & des Princes d'Italie. Secondement en Allemagne, par le moyen de la Ligue de Smalcalde. En troisième lieu, en fomentant la division entre le Roi d'Angleterre & l'Empereur. Enfin, en attirant les Turcs en Allemagne. C'étoit dans toutes ces vûes, qu'il avoit fait le Mariage du Duc d'Orléans son Fils avec Catherine de Médicis : qu'il avoit remis une somme de cent mille écus entre les mains des Ducs de Bavière, pour être prête au besoin : qu'il avoit excité Henri à terminer l'affaire de son Divorce de la manière qu'on l'a vû : qu'il avoit à Constantinople des Agens secrets, pour y négocier une Alliance avec Soliman Empereur des Turcs. Mais la plupart de ces moyens, qu'il avoit cru infaillibles, lui avoient mal réussi. Le premier avoit manqué par la mort de Clément VII, & par l'élection d'un nouveau Pape, qu'il n'étoit pas facile de mettre dans ses intérêts. Le Roi des Romains avoit fait échoïer le second, en s'accommodant avec l'Electeur de Saxe, le Landgrave de Hesse, & le Duc de Wirtemberg. Pour ce qui regarde le troisième, il n'en pouvoit pas beaucoup espérer, parce que l'intention du Roi d'Angleterre n'étoit pas de faire la Guerre à l'Empereur, mais seulement de se tenir sur la défensive. Par conséquent, il étoit au pouvoir de l'Empereur de le faire demeurer en repos, en ne l'attaquant pas le premier. Il n'y avoit donc proprement que les Turcs qui pussent servir à ses desseins. Mais, pour pouvoir compter sur eux, il falloit qu'il commençât la Guerre en Italie, sans quoi il n'étoit pas apparent que Soliman voulût s'engager à la commencer en Hongrie. C'étoit sur ce sujet qu'il entretenoit à Constantinople, une Négociation qui fut découverte par une Lettre que le Duc d'Ubin intercepta, & qu'il envoya d'abord à l'Empereur. Cependant François ne laissoit pas de persister dans sa résolution d'attaquer le Duc de Savoye, afin de s'ouvrir un passage dans le Milanois. Il comptoit que le Paix d'Allemagne ne pouvoit pas être de longue durée ; que l'Empereur & Henri ne pourroient jamais vivre en bonne intelligence, & que, quand la Guerre seroit commencée, le Pape, les Potentats d'Italie, le Roi d'Angleterre, contribueroient volontiers à réduire la puissance de la Maison d'Autriche à de justes bornes. Sur tout, il faisoit fond sur les Princes de la Ligue de Smalcalde, se persuadant, qu'ils embrasseroient cette occasion pour se délivrer des inquiétudes que l'élévation de cette Maison leur causoit. C'est pour cela qu'il entretenoit les pratiques avec eux, & qu'il feignoit d'avoir de bons sentimens pour leur

Réli-

Réligion , jusque-là , qu'il fut sur le point d'appeller *Melanchthon* en France pour conférer avec lui. Mais en même tems , il falloit bien comprendre , qu'il n'agissoit que dans des vûes de politique , puisqu'il faisoit brûler dans son Royaume , ceux qui se séparoient de l'Eglise Romaine. Cependant , comme il y avoit quelque différend entre Luther & Calvin , sur la Réligion , & que ceux qu'on brûloit en France étoient *Calvinistes* , les Luthériens rigides , ne pouvant se résoudre à les regarder comme Freres , se persuadoient que François pouvoit les traiter avec une extrême rigueur , sans perdre les bons sentimens qu'il avoit pour la Réligion Luthérienne. François ayant résolu de faire ses efforts pour reconquerir le Duché de Milan , attaqua le Duc de Savoye , & dans cette premiere Campagne , il lui enleva la Savoye & la Bresse.

HENRY
VIII.
1535.

Dans le tems que François I. travailloit à l'exécution de ses desseins , Charles-Quint formoit de son côté de vastes projets qui ne tendoient pas à moins qu'à établir sa domination sur toute l'Europe. Véritablement , la France & l'Angleterre étant bien unies ensemble , pouvoient opposer une forte digue à son ambition. Mais il ne désespéroit pas de réussir enfin à les désunir. C'étoit-là son principal soin , pendant que d'un autre côté , il excitoit les Irlandois à la révolte & le Roi d'Ecosse à se broüiller avec l'Angleterre. Du reste , pendant qu'il travailloit à causer à ses ennemis des embarras dont il espéroit de profiter , il n'étoit pas lui-même sans inquiétude par rapport à Soliman qui menaçoit l'Allemagne , sous prétexte de soutenir les intérêts de *Jean Sèphus* , qu'il avoit fait Couronner Roi de Hongrie. D'un autre côté , il voyoit avec un extrême chagrin , les grands progrès de *Haradin Barberousse* , fameux Corsaire , qui s'étoit fait Roi de *Tunis* , après en avoir chassé *Muley Hasssem*. Un voisin tel que celui-là ne pouvoit que l'inquiéter , parce que , pour l'empêcher de ravager les côtes d'Espagne , de Naples , & de Sicile , il auroit fallu entretenir constamment une Flotte dans la Méditerranée , ce qu'il ne pouvoit faire sans s'engager dans une dépense excessive qui auroit déconcerté ses autres projets. Ainsi regardant la Guerre qu'il avoit résolu de faire à Haradin , comme l'affaire la plus pressée , il fit pendant l'Eté de cette année une expédition en Afrique , où il emporta le Fort de *La Goulette* , après quoi il se rendit maître de *Tunis* , & y rétablit *Muley Hasssem*.

Desseins de
Charles-
Quint.

Expédition
de l'Empe-
reur en A-
frique.

Histoire
d'Espagne.

Disposition
de Henri par
rapport à la
Réligion.

Henri voyoit avec plaisir , que l'Empereur alloit être embarrassé dans des Guerres qui vrai-semblablement le devoient tenir long-tems occupé. C'est ce qui lui fit prendre la résolution de profiter de cet intervalle , pour achever de régler ses affaires Domestiques qui se trouvoient encore dans un état assez douteux. Il avoit aboli l'autorité du Pape , & s'étoit fait déclarer Chef suprême de l'Eglise d'Angleterre par des Actes de Parlement. Mais quoique , par la Constitution du Gouvernement , ces Actes parussent être au-dessus de toute contradiction , il n'étoit pourtant que trop vrai que cela ne suffisoit pas. Comme il s'agissoit de la Réligion , & que les consciences ne peuvent être contraintes , les Statuts même avoient besoin d'être soutenus de la force , afin qu'on leur rendît du moins une obéissance extérieure. Il est certain que cette uniformité qui paroissoit dans les résolutions du Parlement & du Clergé , étoit dans plusieurs , un effet de la crainte , plutôt que de la persuasion. Quelques uns même , comme *Fisher & Morns* , avoient eu la hardiesse de désa-

HENRI
VIII.
1535.

prouver hautement ces Ordonnances, & malgré la sévérité dont on avoit usé à leur égard, ils persistoient toujours dans leurs mêmes sentimens. Véritablement, ces exemples de rigueur envers deux personnes si distinguées, avoient obligé les gens à se taire; mais ils n'avoient pas été capables de les convaincre de la justice des Statuts. Ainsi, quoique le Roi ne trouvât aucune opposition ouverte, il ne lui étoit pas mal-aisé de juger, qu'une obéissance qui ne provenoit que de la crainte, ne pouvoit durer qu'autant que la force subsisteroit. D'un autre côté, il regardoit avec chagrin le triomphe des Protestans qui se persuadoient qu'après avoir aboli l'autorité du Pape, il alloit renoncer à toutes les erreurs qu'ils combattoient, quoique rien ne fût plus éloigné de sa pensée. Cependant, on ne laissoit pas de publier partout, qu'il étoit sur le point d'abandonner l'ancienne Religion, les uns le disant par malice afin de le décrier, & les autres, parce qu'ils le souhaitoient. C'étoit donc pour se justifier de ces accusations, que dans le tems même qu'il refusoit de reconnoître l'autorité du Pape, il faisoit brûler ceux qu'on appelloit *Sacramentaires*. Par cette conduite, il se rendoit ennemi des Catholiques & des Protestans. A l'égard de ceux-ci, il s'en seroit aisément consolé. Outre qu'il ne les craignoit pas, il n'approuvoit de leur doctrine que les articles qui combattoient l'autorité du Pape, & leurs sentimens à l'égard des Moines contre lesquels il étoit extraordinairement irrité, parce qu'ils travailloient de tout leur pouvoir à lui soustraire l'affection de ses Sujets. Il est vrai, qu'il estimoit & aimoit Cranmer, Cromwell, & quelques autres qui favorisoient la Réformation: mais il ne les regardoit pas comme Protestans. Il croyoit que c'étoit des gens d'une vertu & d'une piété solide, qui, en conservant les Dogmes essentiels de la Religion, souhaitoient qu'on pût remédier aux abus qui s'y étoient introduits. Mais, comme entre ces abus, il ne connoissoit lui-même que ceux qui regardoient le Pape & les Moines, il se persuadoit que les Réformateurs se bornoient à cela seulement aussi bien que lui. Ceux-ci qui le connoissoient parfaitement, n'avoient garde de découvrir tout ce qu'ils pensoient. Mais en se conformant à ses sentimens sur ces deux Articles, ils espéroient de le porter peu à peu à pousser plus loin la Réformation, après que, par leurs soins, il seroit devenu plus éclairé. C'est pour cette raison que la Réformation a commencé à s'établir en Angleterre, par ces deux points. Quant aux autres qui n'avoient aucun rapport à ceux-ci, on n'y toucha point pendant ce Regne, ou du moins ce ne fut que légèrement. La raison en est, que Henri ne voulut jamais permettre que ses Sujets allassent plus loin que lui. Mais, pour dire la vérité, ses lumières se réglèrent toujours à la mesure de son intérêt. Si l'on examine bien tous les changemens qui se sont faits dans la Religion sous son Regne, on trouvera qu'ils concouroient tous directement à établir son pouvoir absolu sur ses Sujets. Ce fut-là toujours le principal, & peut-être l'unique motif de ses démarches, depuis qu'il se fut aperçu que la rupture avec Rome étoit un merveilleux moyen pour parvenir à ce but. C'est delà que les ennemis de la Réformation ont pris occasion de dire, qu'elle ne fut établie en Angleterre que dans des vûes de politique. Cela peut être vrai si l'on ne considère que la seule personne de Henri VIII. Mais il ne s'ensuit pas que ceux qui l'ont procurée & qui l'ont embrassée, aient agi par un semblable motif.

D'ailleurs,

D'ailleurs, qu'étoit-ce que la Réformation sous le Regne de Henri VIII? Ce n'étoit proprement qu'une simple renonciation à la Puissance Papale, pendant qu'on brûloit ceux qui la vouloient pousser plus loin. Ainsi qu'on dise tout ce qu'on voudra de la personne de Henri VIII, & des motifs qui le portèrent à secouer le joug du Pape, je ne vois pas que les Protestans ayent beaucoup d'intérêt d'entreprendre sa défense.

Henri, voyant qu'un grand nombre de ses Sujets n'approuvoient pas sa conduite, auroit bien souhaité de pouvoir leur ôter le prétexte qu'ils prenoient de la Sentence que le Pape avoit publiée contre lui. C'étoit pour cela qu'il avoit voulu engager toute la France à se joindre à lui pour la faire révoquer. Mais ce moyen étoit impraticable, & l'accommodement avec la Cour de Rome ne l'étoit pas moins. Jamais il n'auroit pû se résoudre à quitter le Titre de Chef de l'Eglise d'Angleterre, & le Pape n'auroit jamais consenti à un accommodement, sans que toutes choses fussent remises sur le pied où elles étoient auparavant. Ainsi Henri, se voyant engagé à pousser sa pointe, prit la résolution de vaincre, par la force, l'obstination de ceux de ses Sujets qui refusoient de se soumettre aux Loix qui avoient été faites depuis quelque tems. Mais d'un autre côté, désirant de se purger de l'accusation d'Hérésie dont il étoit chargé, il affecta de punir rigoureusement ceux qui suivoient les nouvelles opinions. Ce fut dans cette espèce de milieu qui ne contentoit ni l'un ni l'autre des deux Partis, qu'il passa le reste de sa vie. Mais c'est dire trop peu. Il faut ajouter encore que se regardant comme un modèle sur lequel ses Sujets devoient se régler, il les contraignit de se contenir dans les mêmes bornes, sans vouloir permettre qu'ils crussent plus ou moins que lui.

Il étoit impossible qu'après avoir pris une telle résolution, Henri ne fût à l'égard de ses Sujets dans une défiance continuelle qui l'obligeoit à tenir toujours les yeux ouverts sur ce qui se passoit dans son Royaume. Outre cela, il avoit encore à se précautionner contre les attaques de l'Empereur, qui l'avoit assez ouvertement menacé. Il sçavoit bien que s'il étoit une fois engagé dans la Guerre, tel qui n'osoit le regarder en face dans sa prospérité, ne craindrait pas de se déclarer contre lui, si le sort des armes lui étoit contraire. Le Roi d'Ecosse son Neveu étoit celui qui étoit le plus à craindre. Quant au Roi de France qui se disoit son ami, & qui en effet, lui avoit beaucoup d'obligation, il avoit trop fait connoître combien son amitié étoit intéressée, pour pouvoir compter sur lui. Ils avoient tous deux intention d'embarasser l'Empereur dans des affaires fâcheuses : mais leurs fins étoient différentes. Chacun vouloit faire servir son Allié à ses desseins, & profiter des avantages qui reviendroient de leur union. Ainsi Henri ne voyoit aucune ressource que dans ses propres Sujets parmi lesquels il y avoit néanmoins un grand nombre de Mécontents. Mais comme, depuis quelque tems, il avoit agi avec beaucoup de hauteur, il comprenoit, que s'il mollissoit en cette occasion, on ne manqueroit pas d'attribuer cette conduite à ses scrupules, ou au sentiment de sa foiblesse, & rien ne pouvoit lui être plus préjudiciable. Cette raison jointe à son naturel fier & sévère, le rendit absolument intraitable. Depuis ce tems-là, on ne vit plus en lui qu'un Prince farouche, cruel, insensible aux maux de ses Sujets, & faisant exécuter, sans miséricorde, les

HENRI
VIII.
1535.

Loix qu'il avoit lui-même dictées au Parlement. Enfin on peut dire, en quelque maniere, que ce ne fut plus le même Roi qui avoit regné auparavant. Tout ce qu'on peut dire pour sa justification, c'est qu'il fut souvent provoqué par des gens qui, en faisant leurs efforts pour lui soustraire les cœurs de ses Sujets, l'attaquoient par l'endroit le plus sensible, parce que toute sa ressource consistoit dans le secours qu'il pouvoit tirer de son Peuple.

Raison de
la grande
soumission
des Anglois
pour Henri.

On s'étonnera, sans doute, de voir sous ce Regne les Anglois si patiens, & si soumis aux volontez de leur Souverain, jusque-là, qu'à peine trouveroit-on, depuis le commencement de l'affaire du Divorce, que les Parlemens lui aient rien refusé, quoiqu'il leur ait demandé des choses fort extraordinaires. Mais la raison n'en est pas difficile à comprendre. C'étoit la Religion qui en étoit l'unique cause. Il a été déjà remarqué que le Roi tenoit une espèce de milieu par rapport à la Religion. Mais comme personne ne pouvoit se persuader, qu'il pût demeurer longtems dans cette situation, ceux qui souhaitoient la Réformation, croyoient ne pouvoir mieux faire que de lui complaire en toutes choses, afin de pouvoir le porter par degrés à la pousser plus avant. Tout de même, les Partisans de l'ancienne Religion, voyant de tels commencemens, craignoient qu'il n'allât plus loin, & que leur résistance ne lui fût plutôt achever son ouvrage. Ainsi, chacun des deux partis s'efforçant de le mettre dans ses intérêts, il en résultoit pour lui une autorité dont aucun de ses Prédécesseurs n'avoit joui, & qu'il n'auroit pu usurper dans d'autres circonstances, sans courir risque de le perdre. Mais les deux partis se tromperent également. Henri se tint dans le même milieu tout le reste de sa vie, & fit sentir à l'un & à l'autre les terribles effets de ce pouvoir absolu qu'ils lui avoient si aisément laissé prendre. Il est vrai qu'il fut toujours assez prudent pour ne rien faire contre les Loix. Mais il se servoit de son pouvoir pour faire passer les Loix qu'il vouloit, & ensuite il les faisoit exécuter sans miséricorde. C'est ce qu'on verra souvent dans la suite. Mais après avoir fait connoître le caractère de ce Prince & les motifs qui le faisoient agir, il faut rapporter ses actions qui confirmeront ce qui vient d'être remarqué.

Les Moines
se rendent
odieux au
Roi.

Quoique les Statuts touchant le Mariage du Roi, & l'autorité du Pape portassent le sceau de l'Autorité publique, il s'en falloit bien que tout le monde n'en fût content. Comme ils étoient moins attribuez aux deux Chambres qu'au Roi, c'étoit lui qu'on chargeoit de tout le blâme. Entre tous les mécontents, les Moines se distinguoient manifestement, par les efforts qu'ils faisoient pour le noircir dans l'esprit du Peuple. Ils ne pouvoient digérer qu'il se fût mis à la place du Pape, qu'ils avoient toujours regardé, & qu'ils regardoient encore comme leur véritable Souverain, malgré les Statuts qui avoient été faits contre lui. C'étoient eux qui avoient fait dire à la prétendue Prophétesse de Kent, que si le Roi abandonnoit la Reine Cathérine pour épouser une autre Femme, il mourroit un mois après, & qu'il feroit une fin tragique. Un Cordelier nommé *Paytan*, prêchant un jour devant lui, avoit eu la hardiesse de lui dire en face, que les Jugemens de Dieu étoient prêts à fondre sur sa tête : Qu'il étoit toujours environné d'une foule de faux Prophètes, qui lui prédisoient des succès heureux. Mais que pour lui, comme un autre Michée, il lui prédisoit que les chiens lécheroient son sang, comme ils avoient autrefois léché celui d'Achab.

Insolence
d'un Cordelier.

d'Achab. L'insolence de ce Moine, & les rapports qu'on lui faisoit tous les jours des invectives que les autres répandoient par tout contre lui, l'aigrirent extraordinairement contr'eux, & contre ceux qui avoient la hardiesse de parler en termes offensans des Actes du Parlement. Il prit pourtant patience pendant quelque-tems, dans la pensée, qu'enfin les esprits se calmeroient. Mais quand il vit qu'on ne discontinuoit point de le noircir par toutes sortes de calomnies, il assembla son Conseil, pour délibérer sur la maniere dont il devoit se conduire envers ceux qui affectoient de contredire les Loix, & de mal parler de lui. Quelques-uns de ses Conseillers furent d'avis de dissimuler ces sortes d'offenses, de peur qu'une trop grande sévérité ne fît un effet tout contraire à ce qu'il souhaitoit. Mais d'autres lui remontrèrent les fâcheuses conséquences qui pouvoient naître de sa dissimulation. Ils lui firent voir, que le but de ces gens-là étoit d'émouvoir le Peuple contre lui, afin de donner lieu à l'Evêque de Rome de faire valoir sa prétendue autorité, & par cette raison, ils conclurent à faire exécuter les Loix à toute rigueur. Le Roi lui-même se rangea dans ce sentiment, comme plus conforme à son naturel fier & sévère qui ne pouvoit souffrir la contradiction. D'ailleurs, il voyoit assez à quoi il seroit enfin réduit, si ses ennemis réussissoient dans le dessein qu'ils avoient formé de le faire haïr de son Peuple. Il n'est donc pas fort étrange que, se voyant ainsi provoqué, il prit la résolution de traiter à la rigueur des gens qui travailloient de tout leur pouvoir à le ruiner.

La résolution étant prise de faire exécuter les Loix sans miséricorde, certains Prieurs, Moines & autres qui s'étoient émancipés trop ouvertement à décrier les nouveaux Statuts, furent arrêtés, jugés & exécutés selon toute la rigueur de ces mêmes Loix. Mais en même-tems, le Roi, craignant qu'on n'attribuât cette sévérité au panchant qu'on lui imputoit pour la nouvelle Religion, affecta d'user de la même rigueur envers ceux qui avoient ouvertement embrassé la Réformation, & les fit exécuter avec les autres. Enfin, pour tenir tout le monde en bride par un exemple qui fît trembler les plus hardis, il résolut d'abandonner à toute la rigueur des Loix, *Fisher & Morus* qui étoient prisonniers à la Tour. Pour cet effet, il fit requérir le premier de prêter le serment de Suprémacie, s'imaginant bien qu'il le refuseroit, comme il le fit effectivement. Dans le même-tems Paul III, créa cet Evêque Cardinal, quoiqu'il eût protesté, que, quand il verroit le Chapeau de Cardinal à ses pieds, il ne se baisseroit pas pour le ramasser. Mais le Pape, dont le but étoit d'encourager ceux qui s'opposoient au Roi, ne laissa pas de lui conférer cette Dignité, avec cet éloge pompeux, qu'il le regardoit comme le *Cardinal des Cardinaux*. Cette démarche hâta vraisemblablement la mort de Fisher qui ayant été condamné fut exécuté le vingt-unième de Juin, un mois après qu'il eut été fait Cardinal, & quelques jours avant que le bonnet que le Pape lui envoyoit fût arrivé à Londres. Ensuite Thomas Morus, ayant été requis de prêter le même serment, refusa de répondre, en disant que la Loi qui l'avoit ordonné étoit une épée à deux trenchans, qui tuoit ou l'Ame ou le Corps. Sur son refus, il fut condamné & exécuté. C'étoit un homme d'un grand sçavoir, qui avoit beaucoup d'esprit & de jugement, mais tellement adonné à dire des plaisanteries, que la présence de la mort ne pût pas même lui faire perdre cette habitude. Lorsque, sur le point d'être décapité, il eut mis la tête sur le

HENRI
VIII.
1535.

Délibération
du
Conseil sur
la conduite
que le Roi
doit tenir.
Myl. Herbert.

Résolution
de faire
exécuter les
Loix.

Prieurs &
Moines
exécutés,

avec quel-
ques Pro-
testans.

Fisher est
exécuté.

Le Pape le
fait Cardi-
nal.

Exécution
de Thomas
Morus.

HENRI
VIII.
1535.

billot pour recevoir le coup mortel, il s'aperçût que sa barbe étoit engagée sous son menton. Cela le fit lever promptement, en disant à l'exécuteur, qu'il se donnât un peu de patience, jusqu'à ce qu'il eût mis sa barbe dans une autre situation, puisque n'ayant point commis de trahison, il n'étoit pas juste qu'elle fût coupée.

Paul III.
excommu-
nie Henri
sans publier
la Bulle.
Myl. Herbert.

*Hist. de la
Réformation.*

Pendant que ces choses se passaient en Angleterre, le Pape Paul III. entretenoit encore quelque correspondance avec Grégoire Calali qui étoit toujours à Rome quoique sans caractère. Ce Pontife souhaitoit passionnément qu'il se pût trouver quelque moyen pour raccommo-der ce que Clément VII. avoit gâté par trop de précipitation, & il conféroit de tems en tems avec Calali. Mais la nouvelle qu'il reçut des exécutions des Moines, de Fisher, & de Morus, pour n'avoir pas voulu reconnoître la Suprémacie du Roi, lui fit perdre toute espérance d'y réussir. Il comprit qu'il n'avoit plus aucun ménagement à garder, puisqu'on n'en gardoit plus en Angleterre, & qu'on témoignoit un dessein formé de soutenir ce qu'on avoit déjà fait. Ainsi, pour maintenir l'honneur de son Siège, il fit dresser une Bulle foudroyante par laquelle il excommunioit Henri & délioit ses Sujets de leur serment. De plus, il enjoignoit à tous les Ecclésiastiques de se retirer des Païs de sa domination, & ordonnoit à la Noblesse de prendre les armes contre lui. Il mettoit le Royaume d'Angleterre en interdit, & défendoit à tous les Chrétiens d'avoir communication avec les Anglois. Il cassoit tous les Traitez que les Princes Souverains avoient faits avec Henri avant son Mariage avec Anne de Bollen, & déclaroit bâtards tous leurs enfans nez ou à naître. Cependant, comme il comprenoit bien que ce foudre spirituel ne produiroit pas un grand effet, s'il n'étoit soutenu par des armes temporelles qui n'étoient pas encore prêtes, il différa la publication de cette Bulle jusqu'à un tems plus convenable.

Ambassade
aux Protec-
tans d'Alle-
magne.

Mais quoique la Bulle n'eût pas été publiée, comme on n'avoit pas pris trop de soin de la tenir secrète, Henri en eut bien-tôt connoissance. Cela lui fit prendre la résolution de s'unir avec les Protestans d'Allemagne, afin de tenir l'Empereur occupé dans ce Païs-là. Il envoya donc *Edoïard Fox*, à la Ligue de Smalcalde, pendant que François I. se servoit pour le même dessein du ministère de Guillaume du Bellay Seigneur de Langeais. Mais il étoit bien difficile qu'il pût se former une bonne & sincère union entre ces deux Monarques & les Protestans d'Allemagne. Ceux-ci ne se proposoient pour objet que de se maintenir dans la liberté de professer leur Religion sans trouble & sans être inquiétés; au lieu que l'unique but de François & de Henri étoit de les animer contre l'Empereur, sans aucun égard à la Religion Protestante laquelle ils persécutoient dans leurs Royaumes. Il est vrai que, pour gagner les Protestans, ils feignoient d'avoir du panchant pour leur Religion, & d'avoir envie de l'établir dans leurs Etats. Henri faisoit même beaucoup valoir la conformité de ses sentimens avec les leurs touchant l'autorité du Pape. Mais la rigueur avec laquelle ces deux Monarques traitoient ceux de leurs Sujets qui avoient embrassé la nouvelle Religion, détruisoit tout ce que leurs Ambassadeurs pouvoient dire. C'étoit pour cela que les Protestans insistoient toujours à régler les points qui regardoient la Religion, & qu'ils persistoient à demander qu'Henri se déclarât ouvertement pour la Confession d'Ausbourg, afin que leur union fût appuyée sur un solide fondement.

Henri

HENRI
VIII.
1535.

Henri feignoit d'approuver ce qu'ils propofoient , & afin de leur mieux perfuader , il fouhaita qu'ils lui envoyaffent quelques-uns de leurs Théologiens pour conférer avec ceux d'Angleterre. Mais il n'eut jamais un véritable defsein de fe conformer à leurs fentimens. Au contraire , il auroit voulu que les Allemands, de même que les Anglois, euflent appris de lui ce qu'ils devoient croire. C'est par cette raifon , que le projet de l'union propofée ne fut jamais pouflé jufqu'à l'exécution. Cependant cette négociation ne laiffoit pas de donner beaucoup à penfer au Pape & à l'Empereur , qui voyoient bien qu'en attaquant Henri , ils couroient rifque de l'engager tout de bon à s'unir avec la Ligue de Smalcalde.

Mais Henri ne comptoit pas tant fur les fecours étrangers , que fur fes propres forces. Cependant , comme les Sujets étoient tous les jours débauchez par les Moines qui leur faifoient entendre qu'il alloit changer toute la Religion , il réfolut de prendre toutes les précautions poffibles pour prévenir les defleins pernicioeux de ces dangereux ennemis. Pour cet effet , il mit en délibération dans fon Conseil , s'il ne feroit pas à propos de fupprimer tout d'un coup tous les Monafteres. Cette queftion fut débattue avec beaucoup de vivacité , à caufe des deux differends partis qui fe trouvoient dans le Conseil. Cranmer & Cromwell regarchoient la fuppreffion des Monafteres comme un coup de partie , qui avanceroit beaucoup l'ouvrage de la Réformation. Mais d'un autre côté , le Duc de Norfolk , les Evêques de Winchester , de Lincoln , & quelques autres , qui n'avoient fouscrit qu'à regret à tout ce qui s'étoit fait contre le Pape , ne pouvoient fe réfoudre à donner les mains à cette fuppreffion. Ils comprenoient bien qu'après cela , il n'y auroit plus aucune reflource pour remettre le Royaume fous le joug du Pape , fans compter que la diffolution des Monafteres pourroit encore produire de plus grands effets par rapport à la Religion. Le Roi , ayant entendu les raifons des uns & des autres , comprit qu'il ne pourroit fupprimer , tout d'un coup , toutes les Maifons Religieufes , fans offenser la plus grande partie de fes Sujets. Il réfolut donc en lui-même , d'y travailler par degrez , & pour cet effet , de commencer par une chofe absolument néceffaire. C'étoit de défabufer le Peuple de la prévention où il étoit en faveur des Moines. Dans cette vûe , il prit le parti d'ordonner une vifite générale des Monafteres , afin de connoître parfaitement les titres de leurs revenus , la vie des Moines & des Religieufes , la maniere dont les Régles de chaque Ordre étoient obfervées , & autres chofes de cette nature. Il ne doutoit point que cette vifite ne découvrît divers abus confidérables , qui étant publiez diminueroient fenfiblement la vénération qu'on avoit pour les perfonnes Religieufes , & lui faciliteroient les moyens d'exécuter fon defsein. Il étoit extraordinairement irrité contre ces gens-là qu'il regarçoit comme des perturbateurs de fon repos. D'un autre côté , l'efpérance de profiter de leurs biens ne contribuoit pas peu , fans doute , à lui faire pouffer cette affaire avec une extrême ardeur. Thomas Cromwell fut choifi pour ordonner cet examen , fous le titre de *Vifiteur Général*. Ce choix fit affez comprendre quel étoit le but du Roi , puifqu'il fe fervoit du miniftère d'un homme qui n'étoit rien moins qu'ami des Moines. Cromwell ayant nommé des Subftituts , ou Commiffaires , leur donna des Inftuctions comprises dans quatre-vingt-

Henri propo-
fe au
Confeil la
fuppreffion
des Monaf-
teres.Il fait faire
la vifite des
Monafteres,& en donne
la direction
à Crom-
well.

HENRI
VIII.
1535.

Plusieurs
Abbez &
Prieurs ré-
signent
leurs Mai-
sons au Roi.
La Relation
de la visite
est publiée.

Le Roi
permet aux
Moines de
quitter
leurs Mo-
naisteres.

Change-
ment de
quelques
Evêques.

Henri tâ-
che de per-
suader au
Roi d'Ecos-
se de renon-
cer au Pape.
Buchanan.
Myl. Herbert.

vingt-six Articles, qui entroient dans un grand détail, & la visite se fit dans le mois d'Octobre. On peut bien juger que, parmi le grand nombre de Monasteres qu'il y avoit dans le Royaume, & dont la plupart n'avoient jamais été vizitez, que par maniere d'acquit, il s'en trouva beaucoup où il y avoit bien des irrégularitez, tant par rapport à la vie des Moines & des Religieuses, que dans ce qui regardoit l'observation de la Règle, & l'administration du Temporel. Les Visiteurs qui n'étoient pas de leurs amis, & qui sans doute avoient ordre de les épouvanter, leur faisoient entendre qu'ils alloient être exposez à toute la sévérité du Roi, & à la rigueur des Loix. Ensuite, ils leur insinuoient, que, pour se garantir de la peine, & en même tems, pour couvrir tous leurs désordres, le meilleur moyen étoit, de résigner leurs Maisons au Roi, qui, en cette considération, prendroit soin de la subsistance de chacun d'eux en particulier. Il y eut donc un assez grand nombre de Prieurs qui, étant intimidés par les Visiteurs, prirent le parti de suivre leur conseil, leurs Religieux y ayant donné leur consentement, les uns pour éviter la punition, d'autres pour jouir de la liberté, & quelques-uns pour n'avoir pas la fermeté de résister. Le rapport des Commissaires fut rendu public, afin que chacun pût se convaincre, que ce n'étoit pas sans raison, & sans nécessité que le Roi avoit ordonné cette visite générale. Effectivement, on découvrit dans quelques-uns de ces Monasteres des désordres affreux, & des crimes qui faisoient horreur, non seulement par rapport aux débauches des Moines & des Religieuses; mais principalement au sujet des Images & des Reliques, dont on faisoit un trafic honteux pour enrichir les Monasteres, en entretenant la superstition du Peuple. Cela produisit une Ordonnance du Roi qui, en qualité de Chef suprême de l'Eglise Anglicane, délioit de leurs vœux, tous les Moines qui s'étoient engagez dans la vie Monastique, avant l'âge de vingt-quatre ans, & permettoit à tous les autres de quitter leurs Monasteres & de vivre en Séculiers s'ils le trouvoient à propos. Mais comme la plupart étoient accoutumés à une vie fainéante, & qu'ils comprenoient bien qu'en quittant leurs Monasteres, ils seroient obligez de travailler pour gagner leur vie, la permission que le Roi leur donnoit ne produisit pas un grand effet. D'ailleurs, il y en avoit sans doute plusieurs, qui, par scrupule de conscience, ne jugerent pas à propos d'en profiter. Ainsi, le Roi se vit obligé de prendre d'autres mesures.

Ce fut seulement dans cette année que le Cardinal Campegge perdit son Evêché de Salisburi, qui fut donné à Nicolas *Shaxton* ami des Réformateurs. Quelque tems après, le Roi ôta aussi l'Evêché de Worcester à un Italien nommé *Ghinucci* pour le donner à *Hugues Latimer*, grand ami de Cranmer. *Jean Hilsey* fut pourvû de l'Evêché de Rochester vacant par la mort de Fisher, & Edoïard Fox de celui de Héréford.

Entre tous les ennemis ou envieux du Roi, il n'y en avoit aucun qui lui causât plus d'inquiétude que le Roi d'Ecosse son Neveu, & ce n'étoit pas sans raison. Pendant tout le tems de la minorité de ce Prince, Henri avoit fomenté les troubles d'Ecosse, & avoit même fait paroître que ses desseins tendoient à se rendre maître de ce Royaume. Jacques en étoit parfaitement instruit, & quoiqu'il gardât beaucoup de ménagemens avec le Roi son Oncle,

Oncle , il faisoit pourtant assez comprendre qu'il ne le regardoit pas comme un ami. Il étoit donc dangereux pour Henri , que , si les changemens faits dans la Religion causoient des troubles dans le Royaume , le Roi d'Ecosse n'en prît occasion de se venger en assistant les Mécontents. Cette crainte étoit d'autant mieux fondée , que déjà l'Empereur , connoissant la disposition du Roi d'Ecosse , avoit travaillé à lui inspirer des soupçons & des jalousies contre la France & contre l'Angleterre. Il auroit même conclu une Ligue avec lui , comme je l'ai déjà dit , si François I. n'eût rompu ses mesures en procurant la Paix entre l'Angleterre & l'Ecosse. Mais cette Paix n'empêchoit pas que Henri ne fût toujours dans la défiance de ce côté-là. Ainsi , pour se délivrer de cette inquiétude , il forma le projet d'inspirer au Roi d'Ecosse la résolution de suivre son exemple , en renonçant à l'obéissance du Pape. Il regardoit cela comme un moyen infaillible pour entretenir entre les deux Royaumes une étroite union qui lui devoit être très-avantageuse dans les circonstances où il se trouvoit. Il lui écrivit donc premièrement une longue Lettre dans laquelle il lui expliquoit les raisons de sa conduite par rapport au Pape. Ensuite , il lui envoya un Ambassadeur pour lui proposer une entrevûe , dans la pensée qu'une Conférence avec lui produiroit un plus grand effet , que tout ce qu'il pourroit lui dire , par ses Lettres , ou par ses Ambassadeurs. Mais , quoique la Réformation se fût déjà glissée en Ecosse , Jacques n'avoit aucun penchant à l'embrasser. Ainsi , les Ecclésiastiques qui étoient auprès de lui , n'eurent pas beaucoup de peine à le dissuader d'accepter cette entrevûe dans laquelle ils craignoient qu'il ne se passât des choses trop préjudiciables à leur Religion. Cependant Jacques , ne voulant point refuser ouvertement la Conférence que le Roi son Oncle lui demandoit , lui fit espérer qu'il y consentiroit , après qu'on auroit levé certaines difficultez qu'il avoit fait naître exprès. Mais dans le même tems , il demandoit au Pape un Bref , par lequel il lui fût défendu d'avoir aucune entrevûe avec le Roi d'Angleterre. Ce Bref étant arrivé , il en informa le Roi son Oncle qui , ayant déjà fait les préparatifs de son voyage , se sentit extrêmement offensé de ce refus. Cela causa entre eux une brouillerie dont j'aurai occasion de parler dans la suite.

HENRI
VIII.
1535.

Il lui de-
mande une
entrevûe.

Jacques
s'en excuse
sur une dé-
fense du
Pape.

Mort du
Duc de Mi-
lan.

Inquiétude
des Italiens
& de la
France.

L'Empe-
reur feint
de n'avoir
pas inten-
tion de gar-
der ce Du-
ché.

Avant que de finir l'année 1535. il ne faut pas oublier de rapporter un événement qui changea beaucoup la face des affaires de l'Europe. Je veux parler de la mort de François Sforze Duc de Milan , qui arriva dans le mois d'Octobre. Comme ce Prince ne laissa point d'enfans de Catherine de Dannemarck Nièce de l'Empereur , qu'il avoit épousée depuis peu , le Duché de Milan , comme Fief de l'Empire , étoit dévolu à l'Empereur qui en pouvoit disposer à sa volonté. Ainsi les craintes & les jalousies du Pape , du Roi de France , & des Vénitiens se renouvelèrent à cette occasion , chacun de ces Potentats ayant lieu de craindre que l'Empereur ne gardât ce Duché pour lui , ou qu'il ne le donnât au Roi des Romains son Frere. En ce cas-là , l'Italie ne pouvoit manquer de retomber dans l'esclavage , & le Roi de France perdoit l'espérance qu'il avoit conçûe de recouvrer ce Duché. Pour calmer leurs inquiétudes , l'Empereur protestoit qu'il n'avoit aucune intention de garder cet Etat , & que son dessein étoit d'en gratifier quelque Prince qui ne fût point suspect à ceux qui avoient intérêt de maintenir la

HENRI
VIII.
1536.

1536.
Mort de la
Reine Ca-
therine.
Myt. Herbert.

tranquillité en Italie. Dans la suite, il sçût s'en servir comme d'un leurre pour amuser le Roi de France. Mais dans la vérité, il n'eut jamais envie de s'en dessaisir.

La Reine Catherine finit ses jours au commencement de l'année 1536. Quoique sa vertu lui eût acquis une estime universelle, elle mourut pourtant peu regrettée du Public, parce qu'elle embarrassoit également ses amis & ses ennemis. Avant que d'expirer, elle dicta une Lettre extrêmement tendre pour le Roi qui en parut fort touché. Mais, selon les apparences, son affliction ne fut pas de longue durée. Il l'avoit beaucoup aimée au commencement de leur Mariage, sa douceur & sa modestie ayant fait sur lui un effet qu'elle ne pouvoit pas espérer de produire par sa beauté qui n'avoit rien que de médiocre. Dans la suite, cette affection s'étant refroidie, il l'avoit traitée avec indifférence, quoique toujours avec beaucoup de civilité. Enfin, depuis qu'il eut résolu de faire Divorce avec elle, l'obstination avec laquelle elle refusa de se soumettre à sa volonté, fit qu'il la regarda comme une ennemie. Aussi la traita-t'il rigoureusement, quand la Sentence de Divorce fut prononcée, jusqu'à ne vouloir pas lui permettre de garder des Domestiques qui la traitassent en Reine. Du moins il défendoit publiquement de lui donner ce titre, quoique pourtant, il se vit obligé de fermer les yeux, pour ne pas voir sa désobéissance.

Parlement.

Le Parlement qui se rassembla le 6. de Février, acheva l'ouvrage commencé en abolissant tout ce qui pouvoit avoir quelque rapport à la Puissance du Pape, afin de ne laisser pas le moindre prétexte de reconnoître son autorité. Mais le Roi avoit encore un autre but. C'étoit de se rendre maître des Monasteres, tant pour se venger des Moines, & pour prévenir leurs mauvaises intentions, que pour profiter de leurs biens. Selon les apparences, la dernière visite des Monasteres l'avoit convaincu que les Moines étoient autant inutiles à la Religion, que préjudiciables à ses affaires, dans les circonstances où il se trouvoit.

Raison qui
faisoit dif-
férent le
changement
des Consti-
tutions Ec-
clésiasti-
ques.

Comme parmi les Constitutions observées dans l'Eglise d'Angleterre, il s'en trouvoit beaucoup qui avoient un rapport manifeste à l'autorité du Pape, laquelle on ne reconnoissoit plus, il étoit absolument nécessaire de les supprimer, & d'en faire de nouvelles qui eussent pour fondement la Suprématie du Roi. Le Parlement avoit déjà fait un Acte qui donnoit pouvoir au Roi de nommer trente-deux Commissaires, pour examiner celles qui devoient être abolies. Mais le Roi ne s'étoit pas hâté de faire cette nomination, parce que, par la confusion qu'il y avoit à cet égard, son autorité se trouvoit beaucoup plus étendue. En effet, la puissance du Pape étoit abolie par un Acte de Parlement, & néanmoins elle subsistoit encore dans les Constitutions qui n'ayant pas été annullées, jettoient le Clergé dans un extrême embarras, parce qu'il ne sçavoit à quoi s'en tenir. Mais c'étoit ce que le Roi demandoit, afin que les Ecclésiastiques fussent plus dépendans de lui, puisqu'il pouvoit également les poursuivre comme coupables, soit qu'ils les observassent ou qu'ils ne les observassent pas. Le Parlement considérant cette contrariété voulut y remédier en confirmant au Roi le pouvoir qu'il lui avoit déjà donné de nommer des Commissaires pour changer ces Constitutions. C'étoit en quelque manière lui reprocher sa négligence

à cet égard. Mais il feignit de ne pas s'en appercevoir, & laissa cet affaire en l'état où elle se trouvoit.

Il en avoit en tête une autre à laquelle il s'intéressoit bien plus. C'étoit de frapper le coup qu'il méditoit contre les Moines. Dans cette Séance, il présenta au Parlement, que le grand nombre de Monasteres qu'il y avoit dans le Royaume étoit à charge à l'Etat, & le pria fortement de vouloir remédier à ce mal par les moyens qu'il jugeroit les plus convenables. Sur cette remontrance, le Parlement fit un Acte par lequel il supprima tous les petits Monasteres, dont le revenu étoit au-dessous de deux cens livres Sterling, & donna au Roi tout ce qu'ils leur appartenoit. Il s'en trouva trois cens soixante & seize de cette espece, & la Couronne acquit par-là un revenu de trente deux mille livres Sterling, & plus de cent mille livres de capital en argenterie, en meubles, en ornemens d'Eglises & en autres choses. Cela fut cause qu'on érigea une nouvelle Cour de Justice, qui fut nommée *la Cour des Augmentations des revenus du Roi*, à laquelle devoient ressortir toutes les affaires qui avoient du rapport à cette nouvelle acquisition. L'érection de cette Cour pour un revenu si médiocre, faisoit assez comprendre que le Roi n'avoit pas dessein d'en demeurer là, & qu'il tendoit à se faire donner les revenus de tous les Monasteres du Royaume.

La Convocation du Clergé se tenant, selon la coutume, en même tems que le Parlement, il y fut proposé de donner au Peuple la Bible en Anglois, & cette proposition y fut approuvée. Il faut remarquer qu'en cela, l'intention du Roi étoit uniquement, de faire connoître au Peuple, qu'il n'y avoit rien de contraire à l'Ecriture Sainte, dans ce qui avoit été fait contre le Pape. Mais celle de Cranmer, de Cromwell, & des autres Réformateurs, alloit beaucoup plus loin. Ils espéroient que, quand la Bible seroit entre les mains du Peuple, il se défabuseroit de beaucoup d'autres choses qu'il avoit cru jusqu'alors essentielles à la Religion. Mais ils n'avoient garde de faire connoître au Roi leurs desseins, sachant combien ils étoient contraires aux siens. Henri ne vouloit point absolument de Réformation dans les Dogmes, & par conséquent ce n'étoit qu'insensiblement & par degrés qu'ils devoient travailler à l'amener où ils vouloient. Ils y réussirent en partie : mais il s'en fallut bien qu'ils n'allassent aussi loin qu'ils l'avoient d'abord espéré. Cependant, ils crurent avoir beaucoup gagné, que de l'avoir fait consentir, qu'on proposât à la Convocation de donner au Peuple la Bible en Anglois, & d'y avoir fait approuver cette proposition. Comme il n'y avoit point alors d'autre version de la Bible en Anglois, que celle que *Tindal* avoit faite à Anvers sans autorité publique, la Convocation pria le Roi d'en procurer une bonne, de quoi il voulut bien se charger.

Henri ayant obtenu de ce Parlement tout ce qu'il avoit souhaité, crut qu'il étoit tems de le dissoudre, comme il le fit le 14. d'Avril, après l'avoir continué pendant six ans. Jamais Parlement n'avoit tant duré depuis le commencement de la Monarchie.

Le soin que Henri prenoit de se mettre à couvert des intrigues des Moines & de ses autres ennemis domestiques, ne l'empêchoit pas de penser aux affaires du dehors, & aux moyens de parer les coups que l'Empereur pouvoit lui porter. François I. attaquoit le Duc de Savoye, & il n'étoit que trop ma-

HENRI
VIII.

1536.

Acte pour
supprimer
les petits
Monasteres.
Act. Publ.
T. XIV. pag.
575.

Myl. Herbert.

Erection de
la Cour des
Augmenta-
tions.

Résolution
de donner
au Peuple
la Bible en
Anglois.
Histoire de la
Réformation.

Le Roi se
charge de la
faire tra-
duire.

Le Parle-
ment est
dissous.

L'Empe-
reur tâche
de brouiller
Henri avec
François I.
Myl. Herbert.

HENRI
VIII.
1536.

Il promet
le Duché de
Milan à un
fils de Fran-
çois.

Il fait pro-
poser une al-
liance à
Henri.

Réponse de
Henri.

Henri cher-
che à s'unir
avec la Li-
gue de
Smalcalde.

La Ligue
propose des
Conditions,

nifeste , que c'étoit pour se procurer une entrée dans le Milanois. Mais comme c'étoit une grande entreprise, vû l'état où la France se trouvoit , l'Empereur ne pouvoit se persuader qu'il s'y fût engagé, sans s'être premièrement assuré du secours de Henri. C'est ce qui lui fit prendre la résolution de faire tous les efforts possibles, pour rompre leur union. Depuis la mort de Sforze, il entretenoit une secrette Négociation avec François, pour céder le Duché de Milan à un de ses Fils, & il agissoit en cela si adroitement, que le Traité paroissoit bien proche de la conclusion. Cela ne pouvoit que causer de la jalousie à Henri. Il comprenoit assez que si cette Négociation se terminoit à la satisfaction du Roi de France, il ne se soucieroit plus guères de soutenir ses intérêts. D'un autre côté, l'Empereur n'eut pas plutôt appris la mort de la Reine Catherine sa Tante, qu'il fit proposer à Henri un renouvellement d'Alliance entre eux, avec un oubli réciproque de tout ce qui s'étoit passé. Mais de peur d'être pris au mot, il demandoit trois conditions, qui lui laissoient la liberté de faire trainer cette affaire autant qu'il le jugeroit à propos, son but n'étant que de semer la division entre François & Henri, en les rendant suspects l'un à l'autre. La premiere de ces conditions étoit, que Henri se reconciliât avec le Pape, à quoi il offroit de servir de Médiateur. Par la seconde, il lui demandoit un puissant secours contre les Turcs. Par la troisième, que, conformément au Traité qu'ils avoient fait en 1518, il se joignit à lui pour défendre le Duché de Milan contre les attaques du Roi de France. Henri répondit, que ce qu'il avoit fait contre le Pape ne pouvoit se révoquer. Qu'aussi-tôt que la Chrétienté seroit en Paix, il feroit contre les Infidèles le devoir d'un Prince Chrétien. Qu'il vouloit bien renouveler son Alliance avec l'Empereur, pourvu que ce fût sans aucun préjudice du Roi de France son Allié, afin que se trouvant ami de l'un & de l'autre, il fût mieux en état de travailler à leur reconciliation, ou, s'il ne pouvoit y réussir, de donner du secours, à celui qui seroit injustement attaqué. Qu'au reste, il ne refusoit pas d'être ami de l'Empereur pourvu qu'il confessât que la rupture venoit de lui. L'Empereur voyant bien que Henri étoit sur ses gardes, ne jugea pas à propos de pousser plus loin cette affaire. En effet, Henri pouvoit aisément comprendre, que son but étoit de le désunir d'avec la France, puisque, dans le tems même que ceci se passoit, François I. lui communiquoit la Négociation secrette touchant le Duché de Milan. De plus, il l'avertissoit que le dessein de l'Empereur étoit de le forcer à se mettre sous l'obéissance du Pape, & que ce n'étoit qu'à ce prix qu'il offroit de céder le Milanois.

Toutes les démarches de l'Empereur faisant connoître à Henri qu'il cherchoit l'occasion de l'attaquer, il résolut de continuer sa Négociation avec les Protestans d'Allemagne, afin de lui faire en ce Pais-là, une diversion qui rompit ses mesures, par rapport à l'Angleterre. C'étoit dans cette même vûë, que dès l'année précédente, il leur avoit envoyé Edoüard Fox. Mais ils ne vouloient point être ses dupes, ne pouvant se persuader, comme il vouloit le leur faire accroire, qu'il eût du penchant pour leur croyance, pendant qu'il faisoit brûler leurs Freres en Angleterre. Ainsi, pour ne pas s'engager sur de foibles espérances, à faire ses affaires à leurs dépens, ils donnerent à son Ambassadeur les conditions sous lesquelles ils vouloient bien s'unir.

s'unir étroitement avec lui. Qu'il embrasseroit la Confession d'Ausbourg; Qu'il la défendrait de tout son pouvoir dans un Concile libre; Qu'il n'accepteroit aucun lieu pour y tenir le Concile sans leur consentement; Que si le Pape vouloit assembler un Concile à sa fantaisie, Henri se joindroit à eux pour faire des Protestations contre un tel Concile; Qu'il accepteroit le Titre de Protecteur de la Ligue; Qu'il ne se remettroit jamais sous l'obéissance du Pape; Qu'il ne donneroit aucun secours à leurs ennemis; Qu'il fourniroit cent mille écus pour les besoins de la Ligue, & deux cens mille si la Guerre duroit long-tems. Enfin, ils ajoûtoient que, quand il se feroit déclaré sur ces Articles, ils lui enverroient des Ambassadeurs, pour convenir avec lui de tout le reste.

HENRI
VIII.
1536.

Ces Propositions embarrassèrent un peu Henri. Il voyoit que l'unique but des Protestans étoit de maintenir leur Religion, & c'étoit pourtant ce dont il s'embarassoit le moins. Il n'étoit nullement satisfait de la Confession d'Ausbourg, & néanmoins il comprenoit bien, que s'il la rejettoit ouvertement, il n'y avoit aucune apparence de pouvoir se joindre à la Ligue de Smalcalde. D'un autre côté, il avoit intérêt d'entretenir cette Négociation, tant parce que les Protestans pouvoient lui être utiles, que pour tenir l'Empereur en bride par cette considération. Ainsi son intérêt demandoit, qu'il écoutât favorablement ces Propositions. Mais en même tems, il résolut d'insérer dans sa réponse quelque chose qui lui donnât occasion de rompre, s'il le jugeoit à propos. Il répondit donc, qu'il vouloit bien fournir la somme qu'on demandoit, en cas qu'il se conclût entre lui & les Protestans une Ligue de laquelle il traiteroit avec leurs Ambassadeurs: Qu'encore qu'il n'ignorât pas à quoi l'exposeroit le Titre de Protecteur de la Ligue, il étoit content de l'accepter, pourvu qu'il y eût entre lui & eux une conformité de doctrine sur la Religion, sans quoi il ne pouvoit s'engager à défendre une croyance de la vérité de laquelle il ne seroit pas convaincu: Que pour cet effet, il les prioit de lui envoyer des Ambassadeurs qui eussent pouvoir d'adoucir certains Articles de la Confession d'Ausbourg, dont il ne pouvoit s'accommoder. De plus, à l'égard du secours, il demandoit que l'engagement fût réciproque, soit que lui ou eux fussent attaqués. Enfin, il demandoit, qu'ils approuvassent authentiquement son Divorce avec Catherine, & qu'ils s'engageassent à en défendre la validité dans un Concile. Les Propositions de part & d'autre étoient d'une nature à tenir long-tems une Négociation sur pied. Mais quoique les Membres de la Ligue de Smalcalde ne vissent pas beaucoup d'apparence à une étroite union, ils ne laisserent pas de nommer *Sturmius*, *Draco*, *Bucer*, & *Melanchthon*, pour aller conférer avec Henri, & avec ses Théologiens. Cependant ils leur donnerent pour principale instruction, de ne rien conclurre au préjudice de l'Empereur ou de l'Empire. Cette Négociation fut interrompue par la mort d'Anne de Bollen, qui arriva peu de tems après, & qui changea beaucoup la face des affaires, aussi-bien que l'esprit du Roi, par rapport à la Réformation, que cette Reine favorisoit ouvertement.

dont il est
embarrassé.

Sa réponse.
12. Mars.

Les Protestans lui envoient des Docteurs.

Deux passions s'étoient en un même tems emparées de l'esprit du Roi: Le Roi de-
un amour violent pour *Jeanne Seymour* l'une des Filles d'honneur de la Reine- vient amou-
ne, & une extrême jalousie pour la Reine sa Femme. Il y a beaucoup d'ap- reux de
parence *Jeanne Sey-*

HENRI
VIII.
1536.
mour, &
fort jaloux
de la Reine.
*Histoire de la
Reformation.*

On le pré-
vient con-
tre la Rei-
ne.

Motifs des
ennemis de
la Reine,
pour la sa-
crifier.

parence que celle-ci fut une suite ou une dépendance de l'autre. Quand les ennemis d'Anne de Bollen se furent apperçus, qu'elle n'occupoit plus dans le cœur du Roi, la même place qu'elle y avoit tenuë autrefois, bien loin de craindre de l'accuser d'infidélité envers le Roi son Epoux, ils crurent au contraire faire plaisir à cet Epoux, qui commençoit à devenir lui-même infidelle, en lui fournissant un prétexte qui autorisât son changement. Il est certain que le Roi n'avoit plus pour la Reine, cette passion qui lui avoit fait surmonter tant d'obstacles pour la posséder. Soit que la jouissance eût éteint ce premier feu, ou que les indiscretions de la Reine eussent donné lieu au Roi de concevoir des soupçons contre elle, il s'abandonna tellement à la jalousie, qu'il ne fut pas en son pouvoir de la surmonter, & peut-être n'y travailla-t'il pas beaucoup. Quoiqu'il en soit, voici quelle fut la cause de cette passion. La Reine avoit beaucoup d'amitié pour le Lord Rochefort son Frere. Mais elle ne pouvoit souffrir sa Femme, qui vivoit très-mal avec son Mari, & qui étoit d'un très-mauvais caractere, ainsi qu'on en verra des preuves évidentes dans la suite. Ce fut cette Dame qui fit souffler dans les oreilles du Roi, les premiers rapports que la Reine lui étoit infidelle, & qu'elle avoit un commerce criminel avec le Lord Rochefort son Frere. Cette semence tomba dans une terre déjà préparée à la recevoir. Le Roi déjà prévenu par la passion qu'il avoit conçüe pour Jeanne Seymour, fut ravi de trouver, dans la prétendue infidélité de la Reine, un moyen pour se procurer la possession de la personne qu'il aimoit. Dès que les ennemis d'Anne se furent apperçus de la disposition où le Roi se trouvoit à son égard, ils prirent soin d'achever de la ruiner dans son esprit, en l'accusant de diverses intrigues avec ses propres Domestiques. Ces ennemis étoient les mêmes que ceux de la Réformation. Ils s'imaginoient que c'étoit pour favoriser la nouvelle Religion, qu'elle avoit fait faire au Roi toutes les démarches qu'il avoit faites contre le Pape. Mais quand même elle n'y auroit point travaillé, c'étoit assez pour la haïr, qu'elle en eût été la cause, en donnant de l'amour au Roi, puisque cette passion avoit produit son Divorce avec Catherine, & ensuite tous les changemens qui s'étoient faits dans la Religion. La politique pouvoit aussi entrer dans leur projet. Ils comprenoient bien que, pendant qu'Anne seroit en vie, elle seroit toujours un obstacle invincible à la réconciliation avec Rome, au lieu que, dès qu'elle ne vivroit plus, ils espéroient que toutes les difficultez s'applaniroient aisément. Le Duc de Norfolk conservoit toujours dans son ame un extrême désir de voir la Religion rétablie sur le même pied qu'elle étoit avant tous ces changemens, quoi qu'en bon Courtisan, il se gardât bien d'en rien témoigner à son Maître. Sa qualité, son zèle, son crédit, l'avoient fait Chef du parti de l'ancienne Religion, & comme il avoit l'oreille du Roi, il pouvoit aisément rendre de mauvais offices au parti contraire. L'occasion de la jalousie du Roi pour la Reine étoit trop favorable pour la laisser échapper, puisqu'en même tems, il pouvoit avancer les affaires de son parti, & faire sa Cour à son Maître. Ainsi la commune opinion est que ce fut ce Seigneur qui contribua le plus à la ruine de la Reine, parce qu'entre tous ses ennemis, c'étoit celui qui avoit le plus d'accès auprès du Roi. Quoiqu'il en soit, que ce fut lui ou un autre, on inspira au Roi une jalousie qui le mit dans une espèce de fureur,

reur. Cela n'est pas fort étrange, vû son naturel, le plus impétueux, & le plus impatient qui fût jamais. On accusa cette Princesse d'avoir un commerce criminel, non seulement avec le Lord Rochefort son Frere, mais encore avec *Norris*, *Smeton*, *Weston*, & *Berretton* ses Domestiques. Il faut avoier que la Reine avoit des manieres indiscrettes auxquelles le Roi ne prenoit pas garde, pendant qu'il ne fut pas prévenu contre elle, mais qui, depuis sa prévention, n'étoient que trop capables de confirmer ses soupçons. D'ailleurs, dès qu'il eut ouvert l'oreille aux rapports qu'on lui faisoit contre elle, il y a beaucoup d'apparence, que ses ennemis prirent un grand soin, de donner un mauvais tour à ses actions ou à ses paroles les plus innocentes. Sans doute Henri fut quelquetems agité de sa jalousie avant que de la découvrir. Mais enfin elle éclata, dans un Tournoi qui se fit à Greenwich, d'où il sortit tout à coup avec des marques d'une extrême colere, dont personne ne pouvoit deviner la cause. Apparemment, il avoit remarqué quelque chose qui le confirma dans ses soupçons, à quoi personne n'avoit pris garde que lui. *Sanderus* dit que la Reine ayant laissé tomber son mouchoir, un de ceux qu'on avoit accusé d'avoir commerce avec elle, l'avoit ramassé, & s'en étoit essuyé le visage. Mais cet Auteur est le seul qui rapporte cette circonstance. Quoiqu'il en soit, le Roi ne fut pas plutôt sorti du Tournoi, qu'il fit arrêter le Lord Rochefort, *Norris*, *Smeton*, *Weston*, & *Berretton*. En même tems,

HENRI
VIII.
1536.
Elle est ac-
cusee d'a-
dultere &
d'inceste.

La Reine
est arrêtée.

Il n'est pas surprenant que cette Princesse fût troublée dans le triste état où elle se voyoit réduite, & que n'ayant personne pour la conseiller, elle tombât dans les pièges que ses ennemis lui tendirent. On fit coucher dans sa Chambre Madame Bollen femme de son Oncle, avec laquelle elle étoit extrêmement broüillée, & ce fut de cette Dame qu'on avoit mise-là pour l'épier, qu'on sçut que, dans sa prison, elle avoit dit certaines choses qui pouvoient contribuer à confirmer les soupçons du Roi. Cependant, dans son Interrogatoire, elle nia positivement d'avoir été infidelle au Roi son Epoux. Seulement lorsqu'on lui dit, que *Norris*, *Smeton*, *Weston*, & *Berretton*, l'avoient accusée, quoi qu'elle pût bien comprendre, que ce n'étoit que pour lui arracher quelque aveu, elle ne crut pas devoir cacher certaines choses qui s'étoient passées entr'elle & eux. Elle dit touchant *Norris*, qu'un jour qu'elle le pressoit d'accomplir son Mariage avec sa fiancée, il lui avoit répondu qu'il n'y avoit point de hâte. Que sur cela, elle lui avoit dit, qu'elle voyoit bien qu'il avoit quelque espérance de l'épouser, si le Roi mourroit bien-tôt. Cela semble marquer qu'il y avoit eu déjà quelque privauté entr'elle & *Norris*. Sans cela, en supposant la verité du fait, il est difficile de comprendre qu'une Reine s'avise de tenir de tels discours à un de ses Domestiques.

On lui tend
des pièges.

Elle avoie
certaines
choses.

Elle dit du Musicien *Smeton*, qu'il n'étoit jamais entré dans sa Chambre que deux fois. Que la dernière fois qu'elle l'y avoit vû, elle lui avoit demandé pourquoi il étoit si triste, & que dans la suite de la conversation, il avoit eu la hardiesse de lui dire, *Non, non, Madame, un seul de vos regards me suffit.*

HENRI
VIII.
1536.

A l'égard de *Weston*, elle avoïa, qu'il avoit pris la liberté de lui dire, qu'il l'aimoit, & qu'elle l'en avoit défié.

Mais après tout, la question est de sçavoir si les Régîtres d'où cet Interrogatoire a été tiré sont bien fidèles, ou si l'Interrogatoire a été couché par écrit avec impartialité. Il est vrai, que ce doute seul ne suffit pas pour justifier cette Reine. Mais d'un autre côté, quand on considère, qu'elle avoit pour partie un Epoux qui étoit Roi, & jaloux jusqu'à la fureur, il est assez vraisemblable que ceux qui furent employez pour l'examiner, donnerent à ses paroles un tour & un sens qui favorisoient les desseins du Roi, sous prétexte de mettre la substance de ses réponses au lieu de ses paroles mêmes.

Pour ce qui regarde le Lord Rochefort, toute la preuve qu'il y avoit de son prétendu commerce avec la Reine sa Sœur, consistoit en ce qu'on l'avoit vu panché sur son lit.

Dépositions
des compli-
cés.

Lorsque ces gens furent examinez, *Norris* jura qu'il croyoit la Reine innocente, & persista dans son assèveration, jusqu'à son dernier soupir. *Smeton* dit qu'il avoit couché trois fois avec elle; mais il ne lui fut jamais confronté. Il fut même condamné avant qu'on la jugeât, afin qu'il ne pût pas servir de témoin. Cela fait beaucoup pour la Reine, puisqu'il n'y a point d'apparence, qu'on eût volontairement négligé une telle preuve, si on l'eût jugée aussi bonne qu'elle paroît être. Mais apparemment on craignoit que *Smeton* ne se retractât, ou que la Reine ne le confondit, s'il lui étoit confronté. Les autres protestèrent qu'ils étoient innocens. Mais cela n'empêcha pas qu'ils ne fussent condamnés & exécutés.

Elle est
condamnée
avec le Lord
Rochefort
son Frere.

Trois jours après, la Reine & le Lord Rochefort son Frere, comparurent devant les Pairs, le Duc de Norfolk faisant l'Office de grand Sénéchal. La Reine y fut accusée de s'être abandonnée à son Frere, & à quatre autres hommes, & d'avoir voulu faire mourir le Roi. Mais ce dernier Article, étant une accusation sans aucun fondement, on ne jugea pas à propos d'y insister. La Reine & le Lord son Frere protestèrent de leur innocence, & néanmoins ils furent condamnés, sans qu'on ait jamais sçu sur quelles preuves la Sentence étoit fondée. Elle portoit que le Lord Rochefort auroit la tête coupée, & son corps mis en quartiers pour être exposé à la vûe du Peuple. Quant à la Reine, elle fut condamnée à être brûlée vive, ou décapitée, selon qu'il plairoit au Roi.

Observa-
tions sur
cette Sen-
tence.

Il y a beaucoup d'apparence que le Roi croyoit la Reine coupable, & que, dans la prévention où il étoit, les indices lui tenoient lieu de bonnes preuves. Mais peut-on dire la même chose des Seigneurs qui la condamnerent? La conscience leur permettoit-elle de condamner une Reine à mort, sur de simples indices? Je dis sur des indices, puisque s'il y avoit eu des preuves solides, il n'y a point d'apparence qu'on eût négligé de les publier, pour justifier une Sentence de cette nature, qui n'avoit point eu d'exemples en Angleterre depuis le commencement de la Monarchie. On ne fut pas si réservé dans la suite, à l'égard d'une autre Femme de Henri, qui fut véritablement coupable d'un semblable crime. Tout ce qu'on peut dire en faveur de ceux qui donnerent leurs voix pour condamner Anne de Bollen, c'est que la crainte où ils étoient de tourner contr'eux-mêmes la fureur du Roi, s'ils manquoient de complaisance pour lui, leur fit regarder des indices comme de véritables preuves.

ves. Il est remarquable, qu'il n'y eut que vingt-neuf Pairs qui assistèrent à ce Jugement, quoiqu'il y en eût alors cinquante-trois en Angleterre, comme il paroît par les sommations qui leur furent adressées peu de tems après, pour se trouver au Parlement. Cela donne lieu de conjecturer que, selon la méthode introduite par le Cardinal Wolfey, dans la condamnation du Duc de Buckingham, on prit soin d'écarter ceux de qui on n'avoit pas sujet d'attendre assez de complaisance pour contenter la passion du Roi aux dépens de leur conscience. Quant à ce que le Docteur Burnet a dit dans son Histoire, que le Pere d'Anne de Bollen fut du nombre de ses Juges, on sçait qu'il s'en est retracté dans la suite.

HENRI
VIII.
1536.

La Sentence fut exécutée le dix-neuvième de Mai. Anne souffrit la mort avec beaucoup de constance, après avoir fait aux assistans un discours dans lequel elle n'avoüa ni ne désavoüa le crime pour lequel elle avoit été condamnée. Elle se contenta de reconnoître les obligations qu'elle avoit au Roi, de prier Dieu pour lui, & de demander les prières du Peuple pour elle-même. On croit communément que la crainte qu'elle eut d'attirer la colere du Roi sur *Elisabeth* sa Fille, l'empêcha d'insister sur sa propre innocence. Comme elle connoissoit le Roi parfaitement, & qu'elle ne pouvoit se justifier, sans l'accuser d'injustice, elle craignit qu'*Elisabeth* ne devînt la victime du ressentiment du Roi son Pere. Quoiqu'il en soit, ce fut la fin tragique qu'eut Anne de Bollen, que quelques-uns ont décriée avec beaucoup d'emportement, & dont d'autres ont pris grand soin de justifier la conduite, sans que jusqu'ici on ait pu sçavoir certainement, si elle étoit coupable ou innocente. Les ennemis d'*Elisabeth* sa Fille & de la Réformation ont noirci sa réputation autant qu'il leur a été possible, dans la pensée que par-là, ils portoient un coup mortel à la Religion Protestante. Par une raison contraire, les Protestans n'ont rien négligé de ce qui pouvoit contribuer à donner d'elle une idée toute contraire. Mais les uns & les autres ont raisonné sur un faux principe, puisque la bonté d'une Religion ne dépend pas de la vie & des mœurs de ceux qui la professent. Pour moi, s'il m'est permis de dire mon sentiment, je ne sçaurois me persuader, que ceux qui l'ont jugée ayent eu des preuves assez convaincantes pour la condamner comme coupable d'avoir souillé le lit du Roi son Epoux. On ne peut néanmoins disconvenir que, par des familiaritez peu convenables à une Reine, elle n'ait donné beaucoup de prise sur elle. Comme elle étoit jeune & belle, sans doute, elle n'étoit pas fâchée de voir l'effet que sa beauté faisoit sur toutes sortes de gens, s'imaginant que l'amour qu'elle inspiroit relevoit beaucoup son mérite. On ne voit que trop de Femmes sujettes à cette foiblesse. Quoiqu'il en soit, il est certain que l'esprit de parti n'a pas peu contribué à la diversité de sentimens, où le monde se trouve encore au sujet de cette Reine. Si elle n'eût pas favorisé la Réformation, elle auroit sans doute moins d'accusateurs parmi les Catholiques, & si elle avoit porté le Roi son Epoux à persécuter les Réformez, il se trouveroit peu de ceux-ci qui entreprissent de la justifier. C'est ainsi que le monde est fait. Les gens sont innocens ou coupables selon le parti dont ils se trouvent. Mais, outre cette cause générale, on peut en trouver encore une autre particulière, dans la conduite d'Anne de Bollen. C'est qu'elle étoit d'une humeur fort gaye, qui avoit enchanté le Roi, & qui, après quelques années de jouissance,

La Reine
est décapitée.

Jugemens
divers au
sujet de cette
Reine.

HENRI
VIII.
1536.

ce, ne fut plus propre qu'à exciter sa jalousie. D'un autre côté, on ne peut nier qu'elle n'eût de très-bonnes qualitez, & particulièrement beaucoup de charité pour les pauvres auxquels, peu de jours avant sa disgrâce, elle avoit fait distribuer deux mille livres sterling. On trouve encore dans l'Histoire de sa mort une particularité qui fait voir qu'elle avoit la conscience fort tendre. C'est qu'après avoir reçu sa Sentence, elle se mit à genoux devant Madame Bollen sa Belle-Sœur, & la conjura, au nom de Dieu, de dire à la Princesse Marie, qu'elle lui demandoit pardon des rigueurs qu'elle avoit exercées contre elle. Cette charité & cette tendresse de conscience conviendroient peu à une Femme qui auroit entretenu un commerce honteux & criminel avec quatre hommes, & avec son propre Frere. Mais elles ne seroient pas incompatibles avec beaucoup d'indiscrétion, & un peu de coquetterie.

Henri fait
rompre son
Mariage
avec Anne
de Bollen.
Fondement
de la Sen-
tence du
Divorce.

Quoi que le Roi eût obtenu la condamnation de la Reine, il n'en fut pas content. Il voulut encore lui donner avant sa mort un nouveau sujet de mortification, en faisant rompre leur Mariage. Dans ce dessein, il la fit tourner de tant de côtes, qu'enfin, on lui fit avoier qu'elle avoit été engagée avec le Lord *Perci*, devenu depuis Comte de Northumberland, quoi que ce Seigneur déclarât sur son salut, qu'il n'y avoit jamais eu d'engagement formel entre elle & lui. On a cru qu'elle fut portée à faire cet aveu, sur ce qu'on lui fit entendre que ce n'étoit qu'à ce prix que le Roi se détermineroit pour le dernier des deux supplices dont la Sentence lui laissoit le choix. Quoiqu'il en soit, sur ce même aveu, l'Archevêque de Cantorbéri se vit obligé de donner une Sentence de Divorce entre le Roi & elle, & de déclarer Elisabeth leur Fille Bâtarde. Ce qu'il y a de plus étrange dans le procédé du Roi, c'est l'artifice dont il se servit en faisant condamner la Reine, avant que de faire rompre son Mariage. Si la Sentence de Divorce avoit été donnée avant le Jugement, on n'auroit pas pû la condamner comme adultere, puisque son Mariage avec le Roi n'auroit pû être regardé que comme un concubinage. Mais Henri avoit acquis un tel empire sur ses Sujets, que la Justice & les Loix ne se mesuroient plus qu'à sa volonté. Il prenoit même si peu de soin de ménager le Public & sa propre réputation, qu'il épousa Jeanne Seymour dès le lendemain de la mort d'Anne de Bollen, en quoi il marqua une passion qui ne servit pas peu à justifier la défunte Reine.

Le Roi
épouse
Jeanne Sey-
mour.

La Prin-
cesse Marie
se reconcilie
avec le Roi.
Myl. Herbert.

La mort d'Anne de Bollen fit renaître les espérances de Marie fille du Roi & de Catherine sa premiere femme. Son attachement pour la Reine sa Mere, & son refus obstiné de se conformer aux Actes de Parlement qui avoient été faits depuis quelque-tems, l'avoit très-mal mise dans l'esprit du Roi qui ne pouvoit supporter d'être contredit. Mais ce dernier événement ayant fait concevoir aux partisans de Rome, que le Roi pourroit se reconcilier avec le Pape, ils conseillerent à Marie de s'accommoder au tems, de peur de perdre le fruit que ce changement pouvoit produire. Comme il n'y avoit plus rien qui portât obstacle à la reconciliation du Roi avec l'Empereur, on espéroit que l'Acte qui la déclaroit bâtarde, pourroit être révoqué, pourvû qu'elle se soumit au Roi son Pere. Ce fut dans cette vûe qu'elle se résolut à écrire au Roi une Lettre fort respectueuse & fort soumise, dans laquelle elle lui protestoit qu'à l'avenir, elle ne vouloit point avoir d'autres sentimens que les siens. Mais Henri, ne se contentant pas d'une soumission conquë en termes

si généraux, voulut, avant que de lui rendre ses bonnes grâces, qu'elle signât certains Articles qu'elle avoit jusqu'alors rejettez. C'étoient, la Suprémacie, le renoncement à l'Evêque de Rome, & l'invalidité du Mariage de Catherine sa Mere. Marie fit tous les efforts possibles pour s'en défendre. Mais enfin, voyant que le Roi demeurait inflexible, elle les signa, quoique contre sa propre persuasion, sur l'espérance que le mal qu'elle feroit en agissant contre sa conscience, pourroit produire un grand bien. Quant à la Princesse Elisabeth qui n'étoit alors âgée que de quatre ans, elle fut dépouillée du titre de Princesse de Galles, qu'elle avoit porté depuis sa naissance. Mais cela n'empêcha pas que le Roi ne la fît toujours élever auprès de lui, & qu'en toutes occasions, il ne témoignât beaucoup d'affection pour elle.

Un nouveau Parlement s'étant assemblé le huitième de Juin, on y fit un Acte pour régler la Succession, la Sentence de Divorce entre le Roi & Anne de Bollen, ayant rendu inutile celui qui avoit été fait après leur Mariage. Par ce nouvel Acte, celui-là fut révoqué, & les enfans des deux premiers Mariages du Roi furent déclarés illégitimes, & exclus à jamais de la Succession à la Couronne. De plus, l'Acte confirmoit la condamnation d'Anne de Bollen comme étant fondée sur de très-justes causes, & adjugeoit la Couronne, après la mort du Roi, aux enfans qu'il auroit de la Reine Jeanne, ou de toute autre femme qu'il pourroit épouser dans la suite. Enfin, il accordoit au Roi le pouvoir de régler le rang de ceux qui devoient lui succéder, soit par son Testament signé de sa propre main, ou par des Lettres du grand Sceau, & déclaroit Traîtres tous ceux qui soutiendroient la validité de ses deux premiers Mariages. On peut comprendre par-là, avec quel empire Henri regnoit alors, puisque, sans aucun examen, le Parlement approuvoit toutes les actions, & lui accordoit même plus qu'il ne demandoit, en lui donnant le droit de régler le rang de ses Successeurs. Par-là, il étoit au pouvoir du Roi de remettre Marie & Elisabeth dans tel rang qu'il lui plairoit, ou de les exclure entièrement. C'est une preuve bien évidente, que le Parlement avoit moins la justice & l'équité en vûe, que de faire plaisir au Roi.

Dès que le Pape Paul III. eut appris la mort d'Anne de Bollen, il conçut quelque espérance de faire révoquer tout ce qui avoit été fait en Angleterre. Pour cet effet, il s'ouvrit en confidence à Grégoire Casali qui avoit été autrefois Ambassadeur du Roi, & après s'être excusé touchant la Sentence d'excommunication qu'il avoit donnée, mais qui n'avoit pas encore été publiée, il lui fit entendre qu'il embrasseroit volontiers tous les expédiens qui seroient jugés propres à procurer un bon accommodement entre le Roi & lui. Mais Henri, qui, peu d'années auparavant, auroit fait beaucoup pour obtenir la faveur du Pape, n'étoit plus dans la même disposition. Rien n'étoit capable de le faire dessaisir de l'autorité qu'il avoit acquise sur le Clergé, aussi bien que sur tout le reste de ses Sujets, & qui rendoit son pouvoir plus étendu qu'il ne l'avoit d'abord espéré. Au contraire, pour ôter toute espérance au Pape, il fit en sorte que le Parlement confirma, par deux nouveaux Statuts, tout ce qui avoit été fait contre lui. Le premier condamnoit à la peine du *Præmunire*, tous ceux qui feroient quelque tentative pour rétablir en Angleterre l'autorité de l'Evêque de Rome, & tous les Magistrats qui négligeroient de punir ceux qui auroient la hardiesse de violer ce Statut. Le second cassoit &

HENRI
VIII.
1536.

Parlement.
Acte qui
règle la
Succession à
la Couronne.
Myl. Herbers.

Le Pape tâche de se raccommoder avec Henri,

qui rejette
ses propositions.

Statut contre le Pape.

HENRI
VIII.
1536.

Autre sur
les Maria-
ges des Pa-
rentes du
Roi.
Occasion de
ce Statut.

Autre Sta-
tut en fa-
veur des
Rois.

Le Clergé
approuve le
dernier Di-
vorce du
Roi.
*Hist. de la
Reform.*

Plaintes
contre les
Reforma-
teurs.

Cromwel
est fait Vice-
gerent.
*Myl. Her-
bert.*

abolissoit toutes dispenses, exemptions, & privilèges émanez de la Cour de Rome, sauf à l'Archevêque de Cantorbéri, à confirmer ce qui ne seroit pas contraire à la Loi de Dieu, ou à l'honnêteté publique.

On fit encore, dans la même Séance, deux Statuts considérables, mais qui n'avoient point de rapport à la Religion. Par le premier, il étoit défendu, sous de grosses peines, d'épouser une Parente du Roi, à moins qu'il n'en eût auparavant accordé la permission. Ce Statut fut fait à l'occasion de *Thomas Howard* frere du Duc de Nortfolck, à qui *Marguerite Douglas*, nièce du Roi, avoit engagé sa foi, sans avoir daigné en avertir le Roi son Oncle. Henri, choqué de leur hardiesse, les envoya tous deux à la Tour, & pour prévenir de pareilles entreprises à l'avenir, il fit faire le Statut dont je viens de parler. Par le second, il étoit dit, que toutes les Usurpations du Parlement sur l'autorité d'un Roi, avant qu'il fût parvenu à l'âge de vingt-quatre ans, pourroient être annullées par des Lettres Patentes sous le grand Sceau. C'est ainsi que les deux Chambres du Parlement employoient toute leur autorité à donner au Souverain un pouvoir que les Rois précédens n'avoient jamais eu, comme si elles n'eussent été assemblées, que dans ce seul dessein.

Mais ce n'étoit pas seulement par rapport au gouvernement civil, qu'on étendoit les bornes de la puissance Royale. Le Clergé ne voulant point céder en cela au Parlement, faisoit de son côté les mêmes efforts, pour se rendre agréable au Roi, en approuvant toutes ses actions. La Convocation qui étoit assemblée dans le même-tems confirma la Sentence de Divorce du Roi avec Anne de Bollen, sur le même fondement qui avoit servi à la faire donner, sçavoir l'engagement antécédent de la Reine avec Mylord Perci, quoique ce Seigneur le niât avec serment.

Peu de jours après, la Chambre Basse de la Convocation envoya porter à la Haute, soixante & sept propositions qu'elle jugeoit dignes d'être condamnées. En même-tems, ses Députés firent de grandes plaintes contre ceux qui vouloient introduire des nouveautez dans la Religion. Ces plaintes regardoient *Cranmer*, *Cromwell*, *Shaxton*, *Latimer*, & quelques autres qui étoient regardez comme Chefs, ou fauteurs de la Réformation, quoiqu'ils n'y fussent par nommez. On avoit pris soin de mêler parmi ces soixante & sept Propositions, dont la plupart étoient tirées de la doctrine des Lutheriens, plusieurs opinions des anciens Lollards & des Anabaptistes, afin d'insinuer que ceux dont on se plaignoit les recevoient toutes également. Les ennemis des Réformateurs espéroient de les perdre par-là dans l'esprit du Roi qui affectoit une grande rigueur contre ceux qu'on appelloit Hérétiques. Depuis la mort d'Anne de Bollen, ils ne doutoient presque point, que tous ceux qu'elle avoit aimez ou protégés ne participassent à sa ruine. Mais leur attente se trouva trompée. *Cranmer* & *Cromwel* n'avoient jamais été si bien dans l'esprit du Roi qui même donna, peu de tems après, à *Cromwel*, une nouvelle marque de son estime en le créant son Vicegerent dans toutes les affaires Ecclésiastiques. Ainsi, bien loin que les plaintes de la Chambre Basse du Clergé produisissent quelque mauvais effet contre la Réformation ou contre les Réformateurs, il semble qu'au contraire, elles avoient augmenté de plus en plus le crédit des deux Chefs. On en fut bien-tôt convaincu, quand on vit qu'ils avoient persuadé au Roi de faire un pas plus avant dans la Réformation, en

retran-

retranchant du culte public, les cérémonies qui n'étoient pas fondées sur la Parole de Dieu. Cette résolution étant prise, le Roi fit dire à la Convocation, qu'il souhaitoit qu'elle travaillât à l'examen des cérémonies, afin de retrancher celles qui se trouveroient inutiles.

Mais ceux qui s'opposoient à la Réformation eurent bien un plus grand sujet de s'alarmer, quand, quelques jours après, Cromwell alla porter à la Convocation, des Articles dressés par le Roi même, qui contenoient divers changemens dans les Dogmes, avec ordre de les examiner, & de faire rapport au Roi de ce qu'elle auroit délibéré sur ce sujet. Ce fut alors que les deux Partis se divisèrent ouvertement, l'un pour avancer la Réformation, & l'autre pour s'opposer à ses progrès. *Crammer* étoit à la tête du premier, étant soutenu de *Goodrick* Evêque d'Ely, de *Shaxton* de Salisburi, de *Latimer* de Worcester, de *Barlow* de Saint David, de *Fox* de Héréford, de *Hilsey* de Rochester. *Lee*, Archevêque d'Yorck, étoit le Chef du second. Il avoit pour lui *Stokesley* Evêque de Londres, *Tonstal* de Durham, *Gardiner* de Winchester, *Longland* de Lincoln, *Sherburn* de Chichester, *Nix* de Norwich, *Kitte* de Carlisle. Ceux-ci, qui étoient partisans secrets du Pape, espérant toujours une reconciliation avec Rome, s'opposoient de tout leur pouvoir aux changemens qu'on vouloit introduire, de peur que la rupture ne devînt encore plus grande. Mais ce parti avoit un grand désavantage, en ce que Cromwell & Crammer, qui avoient l'oreille du Roi, lui faisoient entendre que la plûpart des abus dont ils demandoient l'abolition, tenoient directement à maintenir la puissance usurpée du Pape. Enfin, après beaucoup de contestations, la Convocation convint de certains Articles qui furent rédigés en forme de Constitutions, dont voici la substance.

HENRI
VIII.
1536.

Articles
proposés
par le Roi
au Clergé.

Grands débats entre
les deux
partis.

Constitutions faites
par le Clergé.

I. La Sainte Ecriture étoit posée pour fondement de la croyance, conjointement avec les trois Symboles des Apôtres, de Nicée, de S. Athanasé, & les quatre premiers Conciles Généraux.

II. La nécessité du Baptême étoit établie dans la seconde, qui défendoit aussi de le réitérer.

III. Dans la troisième, on reconnoissoit la nécessité de la Pénitence qui renfermoit trois Actes, sçavoir, la contrition, la confession auriculaire & l'amendement de vie.

IV. La quatrième, établissoit pour dogme fondamental la présence réelle du Corps de Jesus-Christ dans l'Eucharistie.

V. Dans la cinquième, il étoit dit, que la Justification étoit acquise par la Régénération qui consistoit dans la Contrition, la Foi, & la Charité.

VI. On établissoit dans la sixième, que les Images devoient être conservées dans les Eglises; mais que le culte qu'on leur rendoit devoit être relatif à Dieu.

VII. Dans la septième, qu'on doit honorer les Saints, mais sans croire qu'on puisse obtenir d'eux ce qu'il n'appartient qu'à Dieu de donner.

VIII. Dans la huitième, qu'on pouvoit invoquer les Saints, pourvu qu'on le fît sans superstition. Que leurs fêtes devoient être observées: mais que si le Roi jugeoit à propos d'en retrancher quelques-unes, on se conformeroit à sa volonté.

HENRI
VIII.
1536.

IX. Qu'on devoit retenir les cérémonies usitées dans l'Eglise, comme les ornemens des Prêtres, l'eau benite, le pain benit, les cierges, les cendres, les Rameaux, les Prostrationns devant la Croix, les Exorcismes.

X. La dixième portoit, qu'il étoit bon de prier pour les morts; mais qu'il étoit nécessaire de corriger les abus du Purgatoire, des Pardons du Pape, des Messes célébrées en certains lieux plutôt qu'en d'autres, & devant certaines Images préféablement à d'autres. Enfin, que comme on ignoroit l'état où les âmes se trouvoient après leur mort, & le lieu où elles étoient, il falloit se contenter de les recommander à Dieu par des prières générales.

Le Roi les
approuve.

Jugemens
des deux
partis sur
ces Consti-
tutions.

Ces Constitutions ayant été présentées au Roi qui les corrigea en quelques endroits furent signées de Cromwell, de Cranmer, de dix-sept Evêques, de quarante Abbez, ou Prieurs, & de cinquante Archidiacres ou Députés à la Chambre Basse du Clergé, entre lesquels étoit Polydore Vergile Auteur d'une Histoire d'Angleterre, & ensuite publiées par ordre du Roi. Leur publication causa divers mouvemens dans les esprits selon les divers sentimens dans lesquels le Peuple étoit alors partagé. Ceux qui souhaitoient la Réformation avoient gagné quelque chose par rapport aux Images & au Purgatoire, & principalement en ce que l'Ecriture Sainte étoit établie pour fondement de la Foi, parce qu'ils espéroient que de ce principe on tireroit un jour de très-grandes conséquences. Mais ce qui avoit été décidé touchant la Confession auriculaire, & la présence réelle du Corps de Jesus-Christ dans l'Eucharistie, leur causoit un chagrin extrême. Non seulement ces deux Articles étoient directement contraires à leurs sentimens, mais ils voyoient assez combien il seroit difficile d'y retoucher, à cause de la prévention du Roi qui les croyoit hors de doute. D'un autre côté, leurs adversaires étoient extraordinairement consternés, de ce qu'on avoit entrepris d'examiner des Articles depuis si long-tems décidés, & de ce que l'autorité du Pape étoit abolie, & l'existence du Purgatoire révoquée en doute. Ainsi ces Constitutions ne contenterent ni l'un ni l'autre parti. L'un trouvoit que les Réformateurs avoient agi trop mollement en ne poussant pas la Réformation plus loin, & ne pouvoit s'empêcher de blâmer la condescendance qu'ils avoient eue, de permettre qu'on établît des dogmes si contraires à la vérité. Mais ceux-ci répondoient qu'on ne pouvoit pas tout faire à la fois, & qu'il y auroit eu de l'imprudence à demander avec obstination, qu'on retranchât tout d'un coup les erreurs dont le Peuple n'étoit pas encore bien défabusé. L'autre parti s'emportoit aussi contre les Evêques, de ce qu'ils avoient si lâchement abandonné les Veritez reçues depuis tant de siècles, par l'Eglise Catholique. Mais la vérité est qu'il n'étoit au pouvoir ni des uns ni des autres, de faire autrement. C'étoit le Roi même qui dirigeoit tout, après avoir réglé dans son Conseil secret, ce qu'il jugeoit à propos de changer ou de conserver. Mais il n'y avoit personne dans ce Conseil, qui osât directement s'opposer à son sentiment, ni qui crût qu'il y eût de la prudence à le combattre opiniâtement, de peur qu'une trop forte opposition ne produisît un effet tout contraire. Tout ce qu'on pouvoit faire étoit de tâcher d'éclaircir doucement & insensiblement l'esprit du
Roi,

Roi, sans s'aheurter à vouloir, par une espece de contrainte, le ranger à ce qu'on croyoit raisonnable.

Avant que la Convocation se séparât, le Roi fit communiquer aux deux Chambres du Clergé un Acte par lequel il étoit cité au Concile qui devoit s'assembler à Mantoüe. C'étoit le Pape qui, sans le consulter, avoit assemblé ce Concile de concert avec l'Empereur, & qui devoit y présider par ses Légats. Ainsi Henri pouvoit bien s'attendre à perdre sa cause dans un tel Concile, s'il avoit eu l'imprudence de se soumettre à ses décisions. Véritablement, il avoit appelé de la Sentence du Pape à un Concile Général : mais il y avoit bien des questions à vider, pour sçavoir si celui qui étoit convoqué à Mantoüe étoit légitime, & muni d'une suffisante autorité. Cependant, avant que de répondre à la citation, il voulut avoir l'avis du Clergé qui, après une meure délibération, lui fit présenter un Ecrit contenant en substance : Qu'un véritable & légitime Concile universel étoit un très-bon moyen pour entretenir la Paix & l'union dans l'Eglise ; mais qu'avant que de l'assembler, il étoit nécessaire de résoudre les questions suivantes. La première, en qui résidoit le droit de le convoquer. La seconde, s'il y avoit de bonnes raisons pour l'assembler. La troisième, quelles personnes devoient y assister comme Juges. La quatrième, de quelle sorte les matieres y devoient être traitées & discutées. La cinquième, de quels points on y devoit traiter. Ensuite, elle déclaroit, que ni le Pape, ni aucun Prince du monde, n'avoit le droit de convoquer un Concile Général, sans le consentement de tous les Souverains de la Chrétienté. Suivant cet avis, Henri publia une Protestation contre le Concile qui devoit s'assembler à Mantoüe, dans laquelle il parloit clairement & sans aucun détour des desseins & de la conduite du Pape. Il concluoit, qu'il ne pouvoit regarder comme libre & universel, un Concile, où l'Evêque de Rome présideroit, qui seroit assemblé dans un lieu suspect, & qui ne pourroit être composé que d'un petit nombre de Prélats, jusqu'à ce que la Guerre entre l'Empereur & la France fût finie.

Le 18. de Juillet le Parlement fut prorogé, après une Séance qui n'avoit duré que quarante jours, & dans laquelle il avoit pourtant fait divers Actes considérables.

En ce tems-là, le Cardinal *Polus* étoit dans une haute réputation, pour son sçavoir & pour son éloquence. Son nom étoit *de la Pole* : mais par tout ailleurs qu'en Angleterre, il est tellement connu sous celui de *Polus*, qu'on ne peut présentement lui en donner d'autre sans courir risque d'embarraffer les Lecteurs. Il étoit descendu de Michel de la Pole Comte de Suffolck, & Favori de Richard II. Depuis ce tems-là, cette Maison s'étoit toujours aggrandie, en sorte que sous le regne de Henri VI. le Comte de Suffolck avoit été honoré du titre de Duc. Ensuite, un Seigneur de cette même Maison avoit épousé une fille du Duc de Clarence frere d'Edouard IV. De ce Mariage étoit né, entr'autres enfans, *Renaud de la Pole*, ou *Polus*, qui est le Cardinal dont je parle, & qui par conséquent étoit cousin du Roi. Comme il étoit cadet, il avoit été destiné à l'Eglise, à quoi aussi les qualitez naturelles de son esprit le rendoient très propre. Dans un âge peu avancé, il avoit fait de si grands progrès en toutes sortes de Sciences, que le Roi,

HENRI
VIII.
1536.

Le Roi
étant cité
au Concile
demande
l'avis de la
Convoca-
tion.

Réponse du
Clergé.

Le Roi pu-
blie une
Protestation
contre le
Concile de
Mantoüe.

Le Parle-
ment est
prorogé.

Renaud
Polus se
broüille
avec le Roi.
Myl. Herbert

ayant

HENRI
VIII.
1536.

ayant dessein de le pousser aux plus hautes Dignitez de l'Eglise, l'avoit gratifié de quelques bons Bénéfices, afin qu'il pût aller se perfectionner dans les Païs étrangers. Il alla d'abord à Paris où il demeura quelques années, & où il perdit en quelque maniere les bonnes graces du Roi, pour avoir refusé de s'employer à obtenir les décisions des Universitez de France, dans l'affaire du Divorce. Cela ne l'empêcha pourtant pas de retourner en Angleterre où il assista, comme Doyen de l'Eglise d'Excéter, à la Convocation qui donna au Roi le titre de Chef suprême de l'Eglise d'Angleterre. Il y a même lieu de présumer qu'il ne fut pas du nombre de ceux qui s'opposèrent à ce nouveau titre, parce qu'il garda son Bénéfice plusieurs années après. Enfin, il alla voyager en Italie, & séjourna quelque tems à Padoüe, où il lia un commerce d'amitié avec *Bembo*, *Sadolet*, & quelques autres beaux Esprits, qui étoient alors en grande réputation. Celle qu'il avoit lui-même acquise en ce Païs-là, donna au Roi l'envie de le rappeler, dans la pensée de récompenser son mérite qui étoit généralement reconnu. Mais Polus chercha toujours des prétextes pour éviter de se rendre aux desirs du Roi. Enfin voyant que le Roi ne se payoit point de ces prétextes, il se vit obligé de lui écrire les véritables raisons de son refus. C'étoit qu'il ne pouvoit approuver ni son Divorce avec Catherine, ni les changemens qui s'étoient faits en Angleterre, par rapport à la Religion. Henri, qui souhaitoit beaucoup de le gagner, lui envoya un Ecrit qui contenoit son apologie, & les raisons de tout ce qui avoit été fait contre le Pape. Polus répondit à cela par un Livre intitulé *de l'union Ecclesiastique*, dans lequel il s'émancipoit à parler du Roi en termes très-injurieux jusqu'à le comparer à Nabuchodonozor, & à exhorter l'Empereur & les autres Souverains à tourner leurs armes contre lui. Il ne se contenta pas de lui avoir envoyé ce Livre en Manuscrit; il le fit même imprimer & publier. Henri choqué, comme on le peut penser, d'un procédé si violent & si peu respectueux, tâcha de l'attirer en Angleterre, en lui écrivant qu'il estimoit beaucoup son Livre; mais qu'il y trouvoit certaines difficultez dont il souhaitoit d'avoir la solution de sa propre bouche. Polus n'eut garde de se laisser prendre à un tel piège. Ainsi le Roi, voyant que cet artifice ne lui avoit pas réussi, le dépouilla de tous ses Bénéfices, de la perte desquels, le Pape & l'Empereur le récompensèrent largement. Quelque tems après, il reçût le Chapeau de Cardinal. Par-là, il devint encore plus attaché aux intérêts du Pape & plus ennemi du Roi, qui ne pouvant se venger sur sa personne, fit sentir les effets de sa colere à toute sa Parenté.

Suppression
des petits
Monasteres.
*Hist. de la
Réformation.*

La suppression des petits Monasteres ordonnée dans la premiere Session de ce Parlement, ne fut faite qu'au mois d'Août, quoique les Commissaires nommez pour aller l'exécuter, eussent reçu leurs ordres dès le mois d'Avril. Apparamment le Roi voulut voir la fin de la seconde Séance du Parlement, avant que de les faire partir. Comme leur Relation fut supprimée sous le regne de Marie, on ne peut rien dire de positif sur ce qu'elle contenoit. Ce qu'il y a de certain, c'est que les Partisans du Pape & de l'ancienne Religion les accusèrent d'avoir commis une infinité d'extorsions & de brigandages, & d'avoir fait de fausses relations de ce qu'ils avoient découvert dans cette visite, afin de diminuer l'horreur qu'on avoit de leurs violences. Cela peut être

être vrai en partie. Il n'est pas même hors d'apparence que ces gens-là, soit par le désir de faire leur Cour au Roi, ou par la passion de profiter de cette occasion pour s'enrichir, ayent outrepassé leurs ordres. D'un autre côté, il est aussi vraisemblable que leurs accusateurs exagéroient beaucoup les crimes qu'ils leurs imputoient. Quoiqu'il en soit, il y eut une infinité de gens qui furent très-mécontents, de ce qu'on avoit supprimé tant de Maisons Religieuses pour lesquelles ils avoient eu beaucoup de vénération. Tous les Moines de ces Maisons supprimées, qui souhaiterent de retourner au siècle, en obtinrent la dispense du Roi, & les autres furent transférez dans les grands Monasteres, auxquels on n'avoit point touché. Quant aux Maisons mêmes & aux Eglises, elles furent démolies, & on en vendit les matériaux au profit du Roi.

HENRI
VIII.
1536.

On peut bien juger que les Moines n'épargnerent pas leurs soins pour inspirer au Peuple un esprit de révolte contre le Roi. Ils y trouvoient d'autant plus de facilité, qu'il y avoit une infinité de gens mécontents. Les Grands & les Gentilshommes trouvoient fort mauvais qu'on eût accordé au Roi les biens des Monasteres supprimez, dont la plupart avoient été fondez par leurs Ancêtres. D'ailleurs, ils se voyoient privez de la commodité de se décharger de leurs enfans, quand ils en avoient un trop grand nombre, & d'aller en voyageant loger dans ces Maisons, où ils étoient toujours bien reçus. Les pauvres murmuroient encore plus fortement, parce que plusieurs d'entre eux vivoient des aumônes qui se distribuoient journellement dans ces Maisons. Enfin, les Bigots s'imaginoient qu'il n'y avoit plus moyen de tirer les âmes de leurs Ancêtres du Purgatoire, depuis que tant de Messes qui se disoient à ce dessein, étoient abolies, par la suppression des Monasteres.

Beaucoup
de gens en
sont fort
mécontents.

La Cour, apprenant tous ces murmures, tâcha d'y remédier, en publiant les déreglemens qui s'étoient trouvez dans ces Maisons supprimées. Mais cela ne produisit pas un grand effet. Outre qu'on croyoit ces relations fort exagérées, on disoit, qu'il falloit se contenter de réformer les Moines & les Monasteres entiers, sans les détruire pour jamais. Enfin, Cromwell trouva un expédient pour étouffer une partie de ces murmures, en conseillant au Roi de vendre les terres des Monasteres supprimez, à un très-bas prix, mais à condition que les acquereurs observeroient l'hospitalité, sous peine d'une grosse amende. Mais cet expédient ne fut pas capable d'arrêter entièrement les murmures du Peuple, quoique le Roi tâchât de lui donner quelque satisfaction, par le rétablissement de trente & un de ces Monasteres.

On publie
les déregle-
mens des
Monasteres
supprimez.

Le Roi en
vend les
terres à vil
prix.

Pendant que les esprits étoient dans cette agitation, le Roi s'avisa de publier, sous le nom du Vicegérant, un Règlement pour la vie & la conduite des gens engagez dans les Ordres de l'Eglise, parmi lesquels il s'en trouvoit plusieurs qui vivoient dans un extrême désordre. Ce Règlement ne contenoit rien qui n'eût été déjà ordonné par divers Synodes. Cependant les Ecclesiastiques en furent extraordinairement choquez, parce qu'ils ne pouvoient endurer de se voir soumis aux ordres du Vicegérant dont ils disoient qu'ils alloient devenir Esclaves, bien plus qu'ils ne l'avoient été du Pape. Ainsi le bas Clergé, les Moines & les Bigots, se trouvant également irrités dans ce qui avoit été déjà fait, & dans ce que, vraisemblablement, on avoit dessein de faire encore, inspirerent à ceux sur lesquels ils avoient

Réglement
pour la
conduite
des Eccle-
siastiques.

Le bas Cler-
gé en mur-
mure.

HENRI
VIII.
1556.

Soulève-
ment dans
la Province
de Lincoln.
Myl. Herbert.

Griefs des
Révoltez.

Manifeste
du Roi.

Les Révol-
tez accep-
tent une
Amnistie.

Révolte
plus dange-

quelque pouvoir , un esprit de rébellion qui ne tarda pas long-tems à produire ses effets.

Le premier feu parut dans la Province de Lincoln où un Docteur en Théologie , Prieur du Monastere de Barlins , assembla une grande quantité de Peuple dont il se fit Chef , sous le nom de *Capitaine Cobler* , c'est-à-dire , *le Capitaine Savetier*. D'abord , les soulevez envoyerent leurs griefs au Roi , d'une maniere fort soumise , en lui disant , qu'ils reconnoissoient sa Suprémacie , & qu'ils étoient très-contens qu'il jouît des Décimes & des premiers Fruits des Bénéfices ; mais qu'ils le supplioient de prendre conseil de sa Noblesse pour remédier à leurs griefs. Par-là , ils taxoient indirectement le Roi , de ce qu'il suivoit les conseils de Thomas Cromwell , qui étoit d'une très-basse extraction. Ces griefs consistoient en ce qu'il avoit supprimé un très-grand nombre de Monasteres ; Qu'il s'étoit fait accorder par le Parlement de grands Subsidés , sans aucune nécessité ; Qu'il admettoit dans son Conseil , des gens d'une naissance abjecte , qui n'avoient en vûe que de s'enrichir , au lieu de penser au bien de l'Etat ; Que plusieurs d'entre les Evêques avoient abandonné l'ancienne Foi , pour suivre de nouvelles doctrines de tout tems condamnées par l'Eglise ; Qu'après avoir vû le pillage de tant de Monasteres , ils croyoient avoir lieu de craindre , que les Eglises n'éprouvas-
sent aussi le même sort.

Le Roi répondit à ces griefs par un Manifeste ample. Mais , comme ses raisons étoient fondées sur des principes , dont les Mécontens ne convenoient pas , ce Manifeste ne produisit pas un grand effet. Cependant , il ne se trouvoit pas peu embarrassé ; ses troupes étoient en petit nombre , & il avoit des avis certains , qu'il se préparoit un pareil soulèvement dans la Province d'Yorck , & dans quelques autres du voisinage. Il fit pourtant marcher le Duc de Suffolck , quoi qu'avec fort peu de troupes , pour tâcher d'arrêter les Révoltez. Mais ce Duc se trouvant trop foible , jugea qu'il étoit plus à propos de travailler à dissiper cette émeute par la voye de la Négociation , que par les Armes. Ainsi en envoyant aux Mécontens la réponse que le Roi avoit faite à leurs griefs , il en prit occasion de leur faire entendre , qu'ils ne devoient pas désespérer de leur pardon. Sur cela quelques-uns de leurs Chefs lui firent sçavoir secrettement , qu'ils ne s'étoient joints aux Révoltez que dans le dessein de les ramener à leur devoir , à quoi ils espéroient de réussir , pourvû qu'il plût au Roi de leur accorder une Amnistie. Le Duc ne fut pas fâché de cette ouverture qui lui donna occasion d'écrire au Roi , pour le solliciter à la Clémence , offrant pourtant de marcher contre les Rébelles , s'il lui étoit ordonné. Dans ce même tems , le Roi reçut la nouvelle que les Habitans de la Province d'Yorck avoient pris les Armes , & comme il craignoit que ceux de Lincoln ne se joignissent à eux , il se hâta de faire publier une Proclamation par laquelle il accordoit un pardon absolu à tous ceux qui se retireroient dans leurs Maisons. Cette Proclamation produisit l'effet qu'il en avoit espéré. Les Rébelles se séparèrent incontinent , & par-là , ils délivrerent le Roi d'un assez grand embarras. Quelques-uns pourtant aimerent mieux aller parmi les Rébelles d'Yorck , que de profiter de l'Amnistie.

Le soulèvement de la Province d'Yorck étoit d'une bien plus grande conséquence que celui de Lincoln. Celui-ci sembloit s'être fait par hasard , &

& par un mouvement soudain. L'autre étoit une suite d'un dessein concerté dans lequel entrèrent plusieurs personnes de considération, qui n'attendoient, pour se déclarer, que de voir un peu plus clair dans la disposition générale du Peuple. Un certain *Aske*, homme d'un assez bon jugement, s'étoit fait Chef des Mécontents de ces quartiers-là où l'éloignement de la Cour & le voisinage de l'Ecosse rendoient les gens plus hardis qu'ailleurs, outre que, de tout tems, les Moines avoient eu plus de crédit dans ces Provinces que dans tout le reste du Royaume. Dès le mois de Juillet, *Aske* avoit tenté de gagner le Lord *Darcys* qui l'avoit amusé pendant quelque tems de l'espérance que sa Négociation auroit un heureux succès. Vraisemblablement, ce fut de ce Seigneur que le Roi reçut le premier avis de ce complot. Enfin, les Mécontents prirent les armes, & s'assemblerent en très-grand nombre, vers la fin du mois d'Août, un peu après que la rébellion de Lincoln eut éclaté. Dès qu'ils se virent un peu forts, ils ne laissèrent plus aux Seigneurs & aux Gentilshommes, la liberté de demeurer neutres dans leurs Maisons; mais ils les contraignirent ou de s'enfuir ou de se joindre à eux, & de prêter serment qu'ils seroient fidèles à la cause pour laquelle ils avoient dessein de combattre. Cette cause, c'étoit proprement la Religion, comme ils le firent bien comprendre en mettant un Crucifix dans leurs drapeaux & étendarts. D'ailleurs, ils rétablirent les Moines dans quelques-uns des Monastères qui avoient été supprimés. Comme ils ne trouvoient aucune opposition, parce que les armes du Roi étoient occupées contre les Révoltez de Lincoln, ils firent d'abord de grands progrès, & encore plus, après que les Provinces de *Richemont*, de *Leicestre*, de *Durham*, & de *Westmorland* se furent engagées dans leur parti. Le Comte de *Shrewsbury* fut le seul qui osa prendre les armes pour le Roi, sans en avoir reçu aucun ordre, quoiqu'il n'ignorât pas que, dans une telle conjoncture, sa démarche pouvoit être mal interprétée. Mais comme il n'avoit que de bons desseins, il espéra que le Roi lui pardonneroit une faute qu'il ne faisoit que pour lui rendre service. En effet, le Roi lui envoya une Commission par laquelle il l'établissoit son Lieutenant contre les Rébelles. En même tems, il donna ordre au Duc de *Suffolck* de ne pas quitter la Province de Lincoln, de peur qu'il ne prît envie aux Mécontents de cette Province, de s'aller joindre à ceux du Nord. De plus, il donna des Commissions à divers Seigneurs pour lever des troupes, pendant que de son côté, il en assembloit autant qu'il lui étoit possible, pour en former une armée dont il destinoit le commandement au Duc de *Norfolck*. Mais, soit par la mauvaise volonté du Peuple, ou par quelque autre raison, cette armée ne se trouva pas assez nombreuse pour pouvoir faire tête aux Rébelles.

Pendant que le Roi faisoit ses préparatifs, *Aske* ne négligeoit pas ses affaires. Il s'approcha du Château de *Pontfract*, où se trouvoient l'Archevêque d'*Yorck* & le Lord *Darcy*; & les contraignit de lui livrer cette Place. Comme ces deux Seigneurs passoient pour affectionnez au parti du Pape, bien des gens furent persuadés qu'ils n'avoient pas été fâchez que le défaut de vivres leur eût fourni un prétexte de livrer *Pontfract* aux Rébelles, & de marcher avec eux dans leurs autres expéditions. Peu de tems après, *Aske* se rendit maître de *Hull* & d'*Yorck*, & par douceur ou par menaces, obligea toute la Noblesse de la Province à se joindre à son Armée. Ainsi cette affaire de-

HENRY
VIII.
1536.
reusé dans
la Province
d'*Yorck*.
Aske Chef
des Rébel-
les.

Ils forcent
la Noblesse
à se joindre
à eux.

Le Comte
de *Shrews-*
bury prend
les armes
pour le Roi.

Le Duc de
Norfolck
commande
les troupes
du Roi.

Aske se
rend maître
de *Pont-*
fract.

L'Arche-
vêque
d'*Yorck* &
le Lord *Dar-*
cy sont
soupçon-
nez.

Les Rébel-
les s'empa-

HENRI
VIII.
1536.

rent de Hull
& d'Yorck.
Le Roi tâ-
che de les
amuser.

Le Duc de
Norfolck
marche
contre les
Rebelles.

Accident
qui empê-
che que
l'Armée du
Roi ne soit
battue.

Sentimens
& conduite
du Duc de
Norfolck.

Très très-
avantageuse
au Roi.

venoit de jour en jour plus sérieuse, & la Cour n'étoit pas sans appréhension, que tout le reste du Royaume ne suivit l'exemple des Provinces du Nord. Cette crainte étoit d'autant mieux fondée, que dans le même tems, il y avoit dans toutes les Provinces, des gens qui prenoient soin de répandre des bruits capables de porter tout le Peuple à la révolte, en lui faisant craindre la subversion totale de la Religion qu'il avoit jusqu'alors professée.

Cependant le Roi prenoit le parti d'amuser les Rébelles, en attendant qu'il eût assemblé son Armée. Le 20. d'Octobre, il leur envoya un Héraut qui avoit ordre de lire publiquement une Proclamation aux troupes. Aske donna audience au Héraut, étant assis dans un fauteuil, entre l'Archevêque d'Yorck & le Lord Darcy. Mais quand il eut appris ce que contenoit la Proclamation, il le renvoya sans lui permettre d'exécuter sa Commission. Henri, voyant que cette affaire prenoit un assez mauvais train, fit partir le Duc de Norfolck avec le peu de troupes qu'il avoit assemblées, auxquelles se devoient joindre celles qui étoient sous le commandement du Comte de Shrewsbury, & quelques autres que le Marquis d'Excéter avoit levées à la hâte. Mais ces trois petits Corps joints ensemble n'avoient aucune proportion avec les forces des Rébelles. Ainsi le Roi se vit obligé de publier une Proclamation, pour ordonner à toute la Noblesse du Royaume de se rendre auprès de lui, le 7. de Novembre. Cependant Aske, à la tête de trente mille hommes, s'avançoit vers *Doncaster* où le Duc de Norfolck, le Marquis d'Excéter, & le Comte de Shrewsbury étoient campez avec cinq mille hommes seulement, & n'ayant autre ressource que de garder une petite rivière, qui se trouvoit entre les deux Armées. Mais comme elle étoit guéable en plusieurs endroits, ils se seroient sans doute trouvez dans un extrême embarras, si une grosse pluie qui survint tout à propos n'en eût rendu le passage impraticable. Ce fut assurément un grand bonheur pour le Roi. Si ses troupes avoient été battues en cette occasion, comme il y avoit beaucoup d'apparence vu leur petit nombre, cette défaite lui auroit causé, un dommage inexprimable.

J'ai déjà remarqué en un autre endroit, que le Duc de Norfolck n'approuvoit pas les changemens qui s'étoient faits dans la Religion. Par cette raison, il ne pouvoit que lui être très-désagréable d'avoir à commander l'Armée du Roi, contre des gens qui avoient pris les armes par des motifs qu'il ne pouvoit désapprouver. Cependant, il se voyoit dans un pas fort glissant, puisqu'il craignoit également de vaincre & d'être vaincu. Au premier cas, une victoire contre les Rébelles devoit infailliblement faire perdre toute espérance au parti qu'il favorisoit en secret. Au second cas, il couroit risque de devenir suspect au Roi, & de se perdre dans son esprit. Par bonheur pour lui, l'impuissance où il étoit de faire du mal aux Rébelles, le tira de cet embarras, en lui fournissant un prétexte d'agir avec eux par la voye de la Négociation. Comme il avoit des intelligences avec quelques-uns de leurs Chefs, il fit en sorte par leur moyen, qu'ils prirent la résolution de présenter une très-humble Requête au Roi. Cela fait, ils en donnerent connoissance au Duc, en le priant lui-même de l'appuyer de son crédit. Le Duc leur accorda volontiers ce qu'ils demandoient de lui. Mais ils leur représenta que, pour obtenir une réponse favorable du Roi, il falloit surseoir les hostilités,

&

& faire une Trêve , pendant laquelle il se chargeoit d'aller lui-même présenter & appuyer leur Requête. Cette Proposition ayant été acceptée, la Trêve se conclut & le Duc partit pour Londres. Dans une pareille conjoncture, cette Trêve étoit très-avantageuse au Roi , parce que son Armée étant fort foible , il avoit besoin de ce délai pour se préparer. Aussi cela fut cause, que plusieurs d'entre les Rébelles voyant que , contre toute raison , on donnoit au Roi le tems d'assembler ses forces, & se croyant trahis par leurs Chefs, prirent le parti de se retirer dans leurs maisons.

HENRY
VIII.
1536.

La division qui commençoit à se glisser parmi les Mécontents donna au Roi quelque espérance qu'il en auroit bon marché. Par cette raison , il différa de répondre à leur Requête , dans la pensée que leur Armée se dissiperoit peu à peu. Mais les Chefs s'apercevant enfin que la Cour faisoit trainer exprès la Négociation, & que ce délai ne pouvoit que ruïner entièrement leurs affaires , recommencerent les hostilités & résolurent encore une fois d'attaquer l'Armée du Roi. Si cette résolution eût été exécutée, elle auroit, vraisemblablement , beaucoup changé la face des affaires. Mais une pluie abondante fit , encore une fois , tellement enfler la rivière qui séparoit les deux Armées , qu'il ne leur fut pas possible de la passer. Le Roi en ayant été informé , crut qu'il falloit leur donner quelque espece de satisfaction , de peur qu'ils n'exécutassent leur résolution avant qu'il fût prêt. Pour cet effet, il leur envoya sa réponse à leur Requête. Mais elle étoit conçue en termes si généraux , qu'ils ne pouvoient faire aucun fond sur ce qu'il leur promettoit. En même tems , il leur fit proposer que s'ils vouloient envoyer trois cens Députés à Doncaster , il y feroit trouver des Commissaires de sa part pour y traiter de la Paix. Son but étoit de gagner du tems, dans la pensée, qu'il y auroit de la division parmi ces trois cens Députés , & que cette division faisant traîner la Négociation , lui donneroit du tems pour préparer son Armée. Peu de jours après , le Duc de Norfolk étant retourné à Doncaster , fit dire aux Rébelles , qu'il leur portoit une Amnistie , dans laquelle il n'y avoit que dix d'entre eux d'exceptez , sçavoir , six qui étoient nommez , & quatre dont les noms étoient en blanc. Mais cette Amnistie fut unanimement rejetée , parce que les six nommez étoient des principaux , & que chacun craignoit d'être du nombre des quatre que le Roi s'étoit réservés. Aussi le Roi n'avoit-il pour but que de semer la division entre eux , & de donner lieu au Traité qu'il avoit proposé de faire à Doncaster , qu'ils acceptèrent enfin , & où ils envoyèrent trois cens Députés. La Cour avoit espéré que ces Députés ne seroient jamais d'accord entre eux , & que par-là elle gagneroit le tems dont elle avoit besoin. Mais , comme il avoit été facile aux Chefs de connoître son intention , ils donnerent à leurs Députés leurs instructions par écrit , sans aucun pouvoir de s'en départir. Ces instructions contenoient dix demandes , que les Députés firent dans la Conférence qui se tint à Doncaster le 6. de Décembre.

Henri cherche à gagner du tems.

Une grosse pluie sauve l'Armée du Roi.

Artifices de la Cour.

Conférence à Doncaster.

Par la première , ils demandoient un pardon général , & sans aucune exception.

Demandes des Rebelles.

II. Que le Roi convoquât un Parlement à York.

III. Qu'il établît une Cour de Justice dans le Nord , afin que les habitans de ces Provinces ne fussent pas obligés de porter leurs procès à Londres.

R r iij

IV.

HENRI
VIII.
1536.

IV. Que certaines Loix faites dans les derniers Parlemens, & qui étoient trop à la charge du Peuple, fussent révoquées.

V. Que la Princesse Marie fût déclarée légitime.

VI. Que l'autorité du Pape fût rétablie sur le pied qu'elle étoit auparavant.

VII. Que les Monasteres qui avoient été supprimez fussent rétablis dans leur premier état.

VIII. Que les Lutheriens & tous ceux qui tâchoient d'introduire des nouveutez dans la Religion fussent sévèrement punis.

IX.. Que Thomas Cromwell & le Grand Chancelier fussent chassés du Conseil, & exclus du premier Parlement qui s'assembleroit.

X. Que Lée & Leighton, Commissaires pour la suppression des Monasteres, fussent mis en prison & contrains de rendre compte de leurs exactions & de leurs violences.

La Confé-
rence se
rompt.

Le Duc de
Norfolck
travaille à
terminer
cette affaire
sans com-
bat.

Comme il n'étoit pas au pouvoir des Députés des Rebelles de modérer ces demandes, aussi les Commissaires du Roi n'étoient pas autorisés pour les accorder. Le Roi n'avoit garde de détruire en un moment l'ouvrage de plusieurs années. Ainsi, la Conférence se termina sans aucun fruit. Le Duc de Norfolck étoit très-fâché que cette affaire prît un train qui faisoit craindre qu'il ne fallût enfin la décider par les armes. Il auroit souhaité de tout son cœur que le Roi eût accordé toutes ces conditions aux Rebelles. Mais il connoissoit trop son humeur & son Caractere, pour oser lui en faire la proposition. Cependant, il se trouvoit dans un assez grand embarras. Il falloit ou trahir les intérêts du Roi, ou se résoudre à combattre les Rébelles, contre sa propre inclination, & avec un grand danger de recevoir un affront. Du moins, il ne pouvoit éviter, suivant les intentions de la Cour, de faire traîner cette affaire jusqu'à ce que le Roi fût en état de marcher, & alors il voyoit que la ruine des Rebelles étoit inévitable. Dans cet embarras, il prit le parti d'écrire au Roi, que le nombre des Rebelles augmentant tous les jours, il étoit dangereux qu'ils ne fissent quelque effort auquel il seroit difficile de résister; Qu'ainsi, pour prévenir le mal qui en pouvoit arriver, son avis étoit, si le Roi le trouvoit à propos, qu'on leur accordât quelques-unes de leurs demandes. Sur cette Lettre, le Roi lui donna pouvoir de leur offrir une Amnistie sans exception, & de leur promettre de sa part, que le premier Parlement s'assembleroit dans le Nord. Mais en même-tems, il lui ordonna de ne se servir de ce pouvoir qu'à toute extrémité, & lorsqu'il ne verroit plus d'autre ressource. Le Duc ayant reçu ce pouvoir ne jugea pas à propos de différer à s'en servir, puisque c'étoit l'unique moyen de se tirer de l'embarras où il se trouvoit. Il ne vouloit pas trahir ouvertement les intérêts du Roi, & d'un autre côté, il lui étoit trop fâcheux de servir d'instrument à la ruine des Rebelles dont il approuvoit les sentimens quoiqu'il n'osât pas le faire paroître. Ainsi, après avoir, par ses intelligences, porté les Chefs des Rebelles à se contenter des offres du Roi, l'accommodement fût conclu & chacun se retira chez soi, au grand déplaisir des Moines & des Bigots, qui avoient attendu toute autre chose des efforts qu'ils avoient faits pour porter les Peuples à la révolte. Mais cet accord n'empêcha pas que les Moines & les Ecclesiastiques de ces quartiers-là ne continuassent à entretenir parmi le Peuple un esprit de rébellion,

Les Rébel-
les accep-
tent une
Amnistie.

rébellion, qui produisit encore quelques effets dont il sera parlé dans la suite. Il faut présentement dire un mot des affaires de l'Empereur avec le Roi de France, dans lesquelles toute l'Europe se trouvoit intéressée.

HENRI
VIII.
1536.

Lorsque François I. fit commencer la Guerre en Savoye, vers la fin de l'année précédente, l'Empereur se trouvoit en Sicile, au retour de son expédition de Tunis, mais peu en état de secourir le Duc de Savoye. C'est ce qui lui fit prendre le parti de tâcher de rallentir l'ardeur du Roi de France par une Négociation, en attendant qu'il pût donner du secours à son Allié. La mort de François Sforze, qui arriva dans ces entrefaites, lui fournit l'occasion qu'il cherchoit. Il fit entendre à l'Ambassadeur de France qui résidoit à sa Cour, qu'il ne disposeroit point du Duché de Milan, avant que d'avoir sçu les sentimens du Roi de France sur ce sujet. François I. en ayant été informé, demanda le Duché pour le Duc d'Orléans son second Fils, & l'Empereur lui fit espérer qu'il le donneroit au Duc d'Angoulême son troisième Fils, sous certaines conditions qui le rendoient maître de faire durer la Négociation autant qu'il le jugeroit à propos. En effet, il l'amusa de cette maniere, jusqu'au mois d'Avril 1536, tantôt en se tenant ferme sur la personne du Duc d'Angoulême, tantôt en laissant entrevoir, qu'il pourroit enfin se laisser porter à donner le Duché au Duc d'Orléans. François I. voulant enfin terminer cette affaire, & sçachant que l'Empereur avoit dessein d'aller à Rome, lui envoya le Cardinal de Lorraine, pour tirer de lui une réponse positive. Mais de peur que les événemens de la Guerre n'apportassent quelque obstacle à cette Négociation, il donna ordre à l'Amiral de Brion qui commandoit en Piedmont, de suspendre les hostilités.

Affaires entre l'Empereur & François I.
Du Bellay.

Négociation touchant le Duché de Milan.

Pendant que le Cardinal de Lorraine étoit en chemin, l'Empereur étant arrivé à Rome, se rendit peu de jours après à un Consistoire public qui avoit été assemblé à sa prière. Là, en présence du Pape & des Cardinaux, il déclama contre le Roi de France, faisant entendre qu'il étoit l'unique auteur des Guerres qui avoient affligé l'Europe depuis qu'il étoit sur le Trône. Il prit de-là occasion de dire, qu'au lieu de faire répandre tant de sang innocent, il seroit plus à propos qu'ils vuidassent leurs différends par un combat singulier, avec l'épée & le poignard, dans une Isle, ou dans un bateau. Mais le lendemain l'Ambassadeur de France, lui ayant demandé, s'il avoit eu intention de faire un défi au Roi son Maître, il répondit que ce n'avoit pas été sa pensée; mais qu'il avoit voulu dire, que l'expédient qu'il avoit proposé, lui paroissoit plus équitable que la Guerre.

L'Empereur se rend à Rome.

Il parle dans un Consistoire contre le Roi de France, & propose de vider leur querelle par un combat singulier.

Quelque-tems après, l'Empereur étant à Sienne, le Cardinal de Lorraine alla le trouver, & dans les audiences qu'il eut de lui, il découvrit qu'il n'avoit jamais eu intention de donner le Duché de Milan à un Prince de la Maison de France. Il écrivit donc au Roi qu'il devoit s'attendre à la Guerre. En effet, l'Empereur assembloit déjà toutes ses forces, faisant état d'avoir trois Armées en Campagne, l'une en Piedmont, qu'il vouloit commander lui-même; une autre en Picardie, & une troisième en Champagne. Ce dessein étoit déjà si public que François I. ne pouvoit pas l'ignorer. Ainsi, jugeant que c'étoit en Picardie que l'Empereur avoit dessein de faire le plus grand effort, il rappella en France la plus grande partie de l'Armée qu'il avoit en Piedmont, après avoir donné ordre de munir Turin, & les autres Places qu'il avoit conquises en ce Pais-là.

Il prépare ses forces.

François retire ses trou-
pes d'Italie.

Les

HENRI
VIII.
1536.
L'Empe-
reur marche
en Proven-
ce.

François
assemble
deux Ar-
mées.

L'Empe-
reur assiège
Marseille,
& lève le
Siège.

Il retourne
en Espagne.

Campagne
en Picardie.
Mariage du
Roi d'Ecos-
se avec Mag-
deleine Fil-
le de Fran-
çois I.
Buchanan,
Mézerei.

1537.
Henri ne
tient pas pa-
role aux Re-
belles du
Nord.
Asyl. Herber.

Les Troupes de France ayant quitté le Piedmont, l'Empereur fit assiéger Turin, & pendant que ce Siège se faisoit, il se mit à la tête de son Armée, & prit la route de Provence. François I. qui étoit alors à Lyon, se hâta d'abord de munir Marseille, & donna ses ordres pour fortifier deux Camps, l'un à *Cavaillon* sous le Commandement du Maréchal de Montmorency, l'autre à *Valence* où il se rendit lui-même. Ce fut-là qu'il eut la douleur d'apprendre la mort du Dauphin son Fils, qui avoit été empoisonné par Montecuculli.

L'Empereur étant entré en Provence, s'y rendit maître d'Aix, après quoi il alla faire le Siège de Marseille, qui fut commencé le vingt-cinquième d'Aout, & levé le neuvième de Septembre. Il avoit si mal pris ses mesures, que, ne sachant comment faire subsister son Armée en Provence, il se vit contraint de se retirer dans un extrême désordre, non sans danger d'être défait dans sa retraite, si François avoit jugé à propos de l'attaquer. Il se rendit à Genes le deuxième d'Octobre, & s'y embarqua pour passer en Espagne. Ce fut-là le succès de l'expédition de Provence, qu'il méditoit depuis longtems, & par le moyen de laquelle il espéroit de porter un coup mortel à la France.

Pendant que l'Empereur faisoit la Guerre en Provence, le Comte de Nassau entra dans la Picardie avec une Armée de trente mille hommes, & prit *Guise* d'assaut. Ensuite, il assiégea Peronne qui fut secourue par le Duc de Guise.

François I. s'en retournant à Paris avec un contentement inexprimable, d'avoir fait échouer les desseins de l'Empereur, rencontra sur sa route, Jacques V. Roi d'Ecosse, qui venoit lui demander *Magdeleine* sa Fille en Mariage. Ce ne fut qu'avec beaucoup de peine qu'il se résolut à lui accorder sa demande, parceque la Princesse étant mal saine, on jugeoit que le Mariage ne feroit qu'abrégier ses jours. Mais le Roi d'Ecosse ayant marqué un fort grand empressement pour ce Mariage, il fut conclu au mois de Décembre, & les Noces se célébrèrent le 1. de Janvier 1537. Retournons présentement aux affaires d'Angleterre.

La révolte du Nord avoit été apaisée, mais de telle maniere, que ce qui l'avoit causée subsistoit encore, les Mécontents n'ayant reçu aucune satisfaction sur leurs griefs, excepté seulement que le Roi avoit promis d'assembler un parlement dans le Nord, promesse qu'il n'avoit pas dessein d'observer. Il prenoit pour prétexte, qu'ils laissoient dans les Monasteres, les Moines qu'ils y avoient rétablis. Mais c'étoit un prétexte mandié s'il en fut jamais, puisque ce n'étoit pas à eux à les en chasser, mais au Roi même qui avoit le pouvoir en main, au lieu qu'ils n'avoient plus rien à dire, depuis qu'ils avoient quitté les armes. Le Roi, connoissant la disposition des Peuples du Nord, ordonna au Duc de Norfolck de demeurer dans ce Pais-là, pour les tenir en bride par la crainte de l'Armée. Ainsi, le Duc s'occupa, pendant quelque-tems, à faire prêter Serment au Peuple de toutes les conditions, remede peu convenable à ces sortes de maux, puisque la force qui exige les Sermens d'un Peuple mécontent, lui sert aussi de prétexte pour les violer, quand il en trouve l'occasion. Pendant ce tems-là, Aske, qui avoit été Chef des Rebelles, eut ordre de se rendre à la Cour, où il fut assez bien reçu. Mais le Lord Darcy, qui s'étoit un peu fait presser, avant que d'obéir à un pareil ordre, fut envoyé à la Tour, dès qu'il fut arrivé à Londres.

Peu

Peu de tems après deux Gentilshommes du Nord, nommez *Musgrave & Tilby*, se mirent à la tête de huit-mille Mécontents, & allerent se présenter devant Carlisle, à dessein de s'emparer de cette Place. Mais ayant été repoussés à un assaut, le Duc de Norfolck survint là-dessus, & les mit dans une entiere déroute. Musgrave eut le bonheur d'échapper; mais Tilby & soixante & dix autres qui avoient été pris avec lui, furent pendus sur les murailles de Carlisle. D'un autre côté, le Chevalier *Bigot & Halam*, avec un autre Corps de Rebelles, tâcherent de surprendre Hull. Mais ayant été eux-mêmes faits prisonniers, ils furent exécutés.

HENRI
VIII.
1536.
Nouvelle
révolte pu-
nie.

Ces entreprises rendirent le Roi si farouche, qu'il fit mourir Aske & le Lord Darcy malgré l'Amnistie qu'il avoit accordée, pour appaiser la première révolte. Le Lord Darcy accusa le Duc de Norfolck d'avoir favorisé les Rebelles, ce qui n'étoit peut-être que trop vrai. Mais le Duc se justifia, ou plutôt, le Roi ne jugea pas à propos d'examiner rigoureusement cette accusation. Cependant, comme il sçavoit que l'Empereur tramoit quelque chose en Irlande, il fit mourir *Thomas* fils du défunt Comte de Kildare, & cinq de ses Oncles qu'il tenoit en prison à Londres, afin d'inspirer de la terreur aux Irlandois. Mais le plus jeune des fils du Comte de Kildare eut le bonheur de se sauver, & alla se réfugier auprès du Cardinal Polus.

Aske & le
Lord Darcy
sont exécu-
tez.
Six hom-
mes de la
Maison de
Kildare sont
exécutés.

Le Roi ne pouvoit s'ôter de l'esprit que c'étoient les Moines qui contribuoient le plus à entretenir & à fomenter les mécontentemens du Peuple. Il les regardoit comme les principaux auteurs des soulèvemens qu'il y avoit eu depuis peu, & par conséquent comme ses ennemis personnels. Il croyoit voir dans leur conduite, que s'ils avoient le pouvoir en main, ils ne l'épargneroient pas, & sur ce fondement, il forma le projet de les ruiner eux-mêmes, afin de prévenir leurs desseins. En cela il trouvoit deux avantages considérables, l'un de se délivrer de ses ennemis, & l'autre de profiter de leurs dépouilles. Il ne faut pas douter que cette dernière considération n'entrât aussi dans le projet de vengeance qu'il avoit formé contre eux. La suppression des petits Monasteres n'ayant fait que lui aiguïser l'appetit, il résolut de faire supprimer tous les autres, & de profiter des biens immenses qu'ils possédoient en Angleterre. Pour parvenir plus aisément à son but, il se servit du même moyen qu'il avoit employé pour faire supprimer les petits Monasteres: c'est-à-dire, qu'il fit faire une visite très-exacte de ceux qui avoient été conservez, ne doutant point que les découvertes qui s'y feroient en fussent avantageuses à son dessein.

Le Roi
prend la ré-
solution de
supprimer
tous les Mo-
nasteres.

Le 12. d'Octobre, la Reine accoucha d'un Prince qui reçût au baptême le nom d'Edouard. Mais la naissance de cet enfant coûta la vie à sa Mere qui mourut deux jours après l'avoir mis au monde. Comme le Roi avoit fait déclarer bâtarde ses deux filles des deux premiers lits, rien ne pouvoit lui être plus agréable que la naissance d'un fils qui mettoit la Succession à la Couronne hors de toute dispute. Aussi peu de jours après, lui conféra-t-il le titre de *Prince de Galles*, de *Duc de Cornouaille*, & de *Comte de Chester*, comme à son Héritier présomptif. En même tems, il créa Comte de

Il en fait
faire une vi-
site rigou-
reuse.
Naissance
d'Edouard
fils du Roi.
Mort de la
Reine.

HENRI
VIII.

1537.
Edouard
Seymour est
fait Comte
de Hart-
ford.

Continua-
tion de la
Guerre en-
tre l'Empe-
reur & la
France.

Du Bellay.

Trêve en
Picardie,
& puis en
Italie.

Mort de la
Reine d'E-
cosse.

Buchanan.

Jacques V.
demande
Marie de
Guise.

Divisions
en Allema-
gne sur la
Religion.
Sleidan.

Elles sont
fomentées
par l'Empe-
reur.

Griefs des
Protestans.

Réponses
illusoires
de l'Empe-
reur.

Le Pape
nomme des

Hartford, Edouard Seymour frere de la Reine, & oncle du Prince nouvel-
lement né.

Pendant que ces choses se passoient en Angleterre, la Guerre se conti-
nuoit toujours entre l'Empereur & le Roi de France : mais elle fut inter-
rompuë en Picardie, par une Trêve de dix mois, conclue au mois de Juil-
let, qui fut suivie d'une autre, au mois de Novembre, pour l'Italie. Com-
me par celle-ci, il étoit porté que chacun demeureroit en possession de ce
qu'il tenoit, le Duc de Savoye demeura également dépouillé par ses enne-
mis, & par ceux qu'il avoit appelez à son secours. C'est le sort ordinaire
des petits Princes.

La Reine d'Ecosse mourut au mois de Juillet, au grand contentement
de ceux qui craignoient les progrès de la Réformation, parce que cette
Princesse avoit été élevée par la Reine de Navarre sa Tante. Buchanan dit
que ce fut à l'occasion de cette mort que s'introduisit en Ecosse, la coutu-
me de porter le deuil, qui de son tems n'étoit pourtant pas encore bien éta-
blie, quoiqu'il y eût déjà quarante ans qu'elle avoit commencé. Jacques V.
calma les inquiétudes de ceux qui craignoient qu'il n'eût été prévenu par la
défunte Reine en faveur de la nouvelle Religion, en faisant demander en
Mariage, *Marie de Guise*, sœur du Duc de Guise, & du Cardinal de Lor-
raine.

Les affaires de la Religion devenoient de plus en plus importantes, dans
une grande partie de l'Europe, à cause des progrès que faisoit la Réforma-
tion. Ceux qui l'avoient embrassée ne souhaitoient que de vivre en repos
avec la liberté de conscience. Mais c'étoit ce que l'ancienne Religion ne
vouloit pas leur accorder. La gloire de Dieu, le zèle pour les intérêts de
l'Eglise, servoient de prétexte à ce refus. Mais les véritables causes étoient
premièrement, l'orgueil de la plûpart des hommes, qui ne peuvent souffrir
qu'on leur reproche qu'ils se trompent dans leurs opinions. Secondement,
l'intérêt temporel du Clergé qui, par tout où la Réformation s'établissoit,
se voyoit privé de ses riches Bénéfices, les revenus de l'Eglise étant appli-
quez par les Réformez à des usages bien différens de ceux auxquels ils avoient
été employez jusqu'alors. En troisième lieu, l'intérêt du Pape qui perdoit
tous les jours ses Sujets, ses revenus, son crédit, son autorité. Il y avoit encore
en Allemagne une cause particuliere qui entretenoit les troubles que la Ré-
ligion y avoit excitez. C'est que l'Empereur & le Roi des Romains son Fre-
re avoient formé le dessein de se servir du prétexte de faire rentrer les Pro-
testans dans le giron de l'Eglise. C'étoit pour cela qu'au lieu d'adoucir les
esprits, ils fomentoient la division autant qu'il leur étoit possible. Les Pro-
testans se plaignoient entr'autres choses de ce qu'on avoit convoqué le Con-
cile à Mantoue, contre la parole expresse qu'on leur avoit donnée que ce se-
roit en Allemagne. D'ailleurs, ils ne prétendoient point se soumettre aux
décisions d'un Concile où le Pape présideroit, & qui, selon qu'ils le com-
prenoient, ne seroit rien moins que libre. L'Empereur les amusoit par des
réponses illusoires, en attendant que tout fût prêt pour les attaquer. Ce-
pendant, le Pape ayant remis l'ouverture du Concile, du mois de Mai au
mois de Novembre, chargea dans cet intervalle les Cardinaux *Contarin*,
Sadolet, *Polus*, *Bembo*, tous gens d'une grande réputation, d'examiner en
quoi

quoi l'Eglise avoit besoin d'être réformée. Ces habiles Théologiens ne trouverent rien à réformer quant aux dogmes. Ils firent seulement, quant à la discipline, une liste de diverses bagatelles qui, selon leur opinion, méritoient qu'on y fit quelque changement. C'étoit à cela seul qu'ils croyoient qu'on devoit borner la Réformation.

Cependant l'Empereur pensoit très-sérieusement aux affaires d'Allemagne, quoiqu'il prit un extrême soin de cacher ses desseins aux Protestans. C'étoit en vûe de se voir libre de tous autres soins, & de les pouvoir attaquer à son avantage, qu'il avoit conclu la Trêve avec François I. dans l'espérance qu'elle seroit bien-tôt suivie de la Paix. Il comprenoit parfaitement, combien la Ligue de Smalcalde seroit un obstacle perpétuel à l'exécution de ses vastes projets, par les efforts que François & Henri faisoient pour la faire entrer dans leurs intérêts. Ainsi son principal but étoit de dissoudre cette Ligue, afin de pouvoir ensuite agir contre l'Angleterre, avec toutes les forces d'Espagne, d'Italie, d'Allemagne, & des Pais-Bas.

Henri jugea aisément que Charles-Quint & François I. n'avoient consenti à une Trêve, qu'en vûe d'en venir bien-tôt à une Paix, & que cette Paix lui seroit perdre le secours de la France. Ainsi ne voyant aucune ressource que dans ses propres forces, en cas qu'il fût attaqué, il pensa, de bonne heure, aux moyens de prévenir les révoltes de ses Sujets, qui ne pouvoient que lui causer beaucoup d'embarras, s'il se trouvoit occupé par une Guerre étrangere. Il sçavoit que les Moines de son Royaume le haïssoient mortellement. C'étoient eux qui inspiroient aux Anglois, un esprit de rebellion, d'autant plus dangereux, que la Religion en étoit la principale cause. Ainsi, pour ne pas laisser au Pape & à l'Empereur un soutien de cette nature, dans ses propres Etats, il prit la résolution de supprimer tous les Monasteres qui subsistoient encore en Angleterre. Il avoit encore en cela un autre motif qui n'étoit pas peu considérable. C'étoit d'amasser un fonds pour soutenir la Guerre, sans être obligé de charger trop ses Sujets. Mais comme la suppression d'une partie des Monasteres avoit déjà causé des troubles dans le Royaume, il y avoit apparence, que celle qu'il méditoit en exciteroit encore davantage. C'est pourquoi il crût pouvoir les prévenir en désabusant le Peuple de la vénération qu'il avoit pour les Moines. Pour cet effet, la Relation de la dernière visite lui ayant été présentée, il la fit publier incontinent. Il y a beaucoup d'apparence que les faits qu'on y avoit insérez touchant la vie débordée des Moines & des Religieuses, y étoient exposez d'une maniere à servir aux desseins du Roi. Mais ce qui contribua le plus à faire perdre au Peuple la bonne opinion qu'il avoit de ces Maisons Religieuses, ce fut la découverte des fraudes qui s'y commettoient au sujet des Reliques & des Images. S'il n'eût été question que des débauches des personnes Religieuses, on auroit pu objecter, qu'il suffisoit de faire une exacte perquisition de celles qui s'en trouvoient coupables & de les punir rigoureusement. Mais quant aux fraudes qu'on nomme pieuses, difficilement pouvoit-on s'imaginer, que toute la Communauté n'y participât. Ce fut donc par cette raison, que, pour les faire toucher au doigt, le Roi prit soin de faire exposer en public les fausses Reliques qui s'étoient trouvées dans les Monasteres, & les ressorts dont on se servoit pour donner à des

HENRI
VIII.
1537.
Commissaires pour examiner l'état de l'Eglise & de la Religion.
Desseins de l'Empereur

1538.
Résolution finale de supprimer tous les Monasteres.
Myl. Herbert

Henri fait publier la relation de la dernière visite.

Plusieurs fraudes pieuses sont découvertes.

HENRI
VIII.
1538.

Le Roi fait
brûler les os
de S. Tho-
mas de Can-
torbéri &
s'empare de
sa chaise.

Ecrits ou-
trageans
contre le
Roi en-
voyez à Ro-
me.

Il est fort
irrité contre
le Cardinal
Polus.

Paul III.
publie la
Bulle con-
tre le Roi.

Livre vio-
lent de Po-
lus.

Statuës qui représentoient Jesus-Christ, la Sainte Vierge, ou quelques-uns des Saints, des mouvemens qui passoient pour surnaturels dans l'esprit de ceux qui en ignoroient la structure. Si quelqu'un souhaite de voir un détail de ces sortes de friponneries pieuses, il le trouvera dans l'Histoire de la Réformation d'Angleterre, où pourtant il est fort abrégé. Ces fraudes étant ainsi découvertes, on brûla dans les Places publiques, par ordre du Roi, tout ce qui avoit servi à engager le Peuple dans un culte superstitieux. Mais ce qui causa le plus de chagrin aux dévots, ce fut de voir brûler publiquement les os de Thomas Becket, qu'on appelloit *Saint Thomas de Cantorbéri*. Ils accusèrent le Roi d'avoir agi en cela, par le motif d'une avarice sacrilège, afin d'avoir un prétexte de s'emparer de la riche chaise de ce Saint, sur laquelle il y avoit, entr'autres pierreries, un très-beau diamant, que Henri I. Roi de France y avoit offert en 1177. lorsqu'il alla en pèlerinage à Cantorbéri. Cette démarche aigrit tellement les Partisans de l'ancienne Religion, qu'ils écrivirent à Rome contre le Roi d'une manière très-violente, le comparant à tout ce qu'il y avoit jamais eu de fameux Tyrans dans le monde. Ce fut sur ces Mémoires qu'on fit à Rome & ailleurs une infinité de satires qui faisoient regarder Henri comme le plus exécrationnable de tous les hommes, par ceux qui n'étoient pas accoutumés aux Hyperboles Italiennes. Le Roi avoit à Rome des Espions qui, en l'avertissant de ce qui s'y publioit contre lui, l'informerent, en même tems, que c'étoit au Cardinal Polus, que les Mémoires qui venoient d'Angleterre étoient adressés, & qu'il y avoit même quelques-unes de ces satires, où l'on pouvoit aisément reconnoître son style. Cela causa dans l'esprit du Roi une telle irritation contre ce Cardinal, qu'il en fit sentir les effets à tous ses Parens & amis, en sorte qu'il n'y avoit point de crime qu'il n'eût plus aisément pardonné que celui d'entretenir quelque correspondance avec lui. Il est étonnant que ce Cardinal, qui paroissoit d'ailleurs assez sage & assez modéré, s'abandonnât si fort à son zèle, ou à sa passion contre le Roi, qu'il ne craignît point, par une conduite si imprudente, d'exposer ses amis d'Angleterre à tout le ressentiment de ce Monarque irrité. Son obstination sur ce sujet fut si grande, qu'enfin, il fut cause que sa propre Mere perdit la vie sur un échafaut, ainsi qu'on le verra dans la suite.

Toutes les démarches du Roi faisant de plus en plus connoître au Pape, qu'il ne devoit s'attendre à aucun changement de sa part, il publia enfin la Bulle d'excommunication qui avoit été dressée & signée en 1535. De plus il tâcha d'exciter tous les Princes Chrétiens contre Henri, & offrit le Royaume d'Angleterre au Roi d'Ecosse. Polus même soutint, dans un Livre qu'il publia peu de tems après, qu'il étoit plus méritoire de faire la Guerre à Henri qu'aux Turcs. Mais les foudres du Pape avoient tellement perdu leur force en Angleterre, que celui-ci n'y causa aucun mouvement, ou, s'il produisit quelque effet, il fut entièrement contraire à celui que le Pape en attendoit. Henri, s'aigrissant de plus en plus contre lui, prit de si bonnes précautions pour l'empêcher d'exécuter ses desseins, qu'il s'engagea par cette seule raison, à pousser la Réformation beaucoup plus loin qu'il ne l'avoit résolu. Dès qu'il eut reçu la nouvelle que la Bulle avoit été publiée, il exigea des Evêques & des Abbez un nouveau serment par lequel ils renonçoient à

à l'autorité du Pape. Dans le même tems, la nouvelle Version de la Bible lui ayant été présentée, il en fit imprimer quinze-cens Exemplaires pour être distribués aux principales Eglises, étant persuadé qu'on n'y trouveroit rien qui pût appuyer le pouvoir excessif que le Pape s'attribuoit sur tout le Monde Chrétien.

Peu de tems après, on publia un ordre du Vicegérant, de faire apprendre aux Fidèles l'Oraison Dominicale, la Confession de Foi, & les dix Commandemens en Anglois. De plus, il étoit enjoint aux Ecclésiastiques, d'enseigner au Peuple, qu'il ne falloit pas s'appuyer sur les œuvres d'autrui, mais sur les siennes propres, & que les Reliques, les Chapellets, & autres telles choses, étoient inutiles pour le salut. Il ordonnoit encore, d'abattre toutes les Images auxquelles on avoit accoutumé de faire des offrandes, & défendoit d'allumer des cierges devant aucune, excepté celles qui représentoient Notre Seigneur Jesus-Christ. Enfin, il vouloit, qu'on supprimât tous les *Ora pro nobis*, qu'on ajoutoit aux prières adressées aux Saints.

Cette Ordonnance fut regardée comme un coup mortel contre la vieille Religion, & ses Partisans en furent dans la dernière consternation. Mais personne n'osa branler, tant étoit absolu l'empire que le Roi avoit acquis sur ses Sujets. Au contraire, les plus mécontents même affectoient une soumission aveugle pour ses volontés, sachant bien que le moindre soupçon étoit capable de les perdre.

Gardiner, Evêque de Winchester, étoit de retour de son Ambassade de France. C'étoit un des zélés Partisans de l'ancienne Religion. Il étoit même soupçonné de s'être reconcilié en secret avec le Pape, & d'entretenir des intelligences avec l'Empereur. Mais il sçût si bien dissimuler ses sentimens, qu'il persuada au Roi que ce n'étoient que des inventions de ses ennemis pour le ruiner. Il est pourtant certain, qu'encore que le Roi parût content, il n'avoit pas beaucoup d'estime pour lui, & néanmoins il ne laissoit pas de le souffrir auprès de lui, à cause de son extrême soumission. La condescendance aveugle de cet Evêque pour toutes les volontés du Roi lui fournit plusieurs occasions de rendre service au parti qu'il favorisoit en secret. Le Roi ne le regardant point comme un homme suspect, puisqu'il se conformoit si promptement à ses ordres, l'écouloit volontiers, quand il lui parloit contre les *Sacramentaires*, étant toujours fort prévenu en faveur du Dogme de la Présence réelle du Corps de Jesus-Christ dans le Sacrement. Alors Gardiner pouvoit expliquer ses sentimens sans crainte, parce qu'ils n'étoient pas opposés à ceux du Roi. Il lui faisoit entendre que, pendant qu'il laisseroit ce Dogme en son entier, on ne l'accuseroit pas d'avoir changé de Religion. Qu'au contraire, on le loueroit de l'avoir épurée, en conservant toujours ce qu'il y avoit d'essentiel. Ainsi ce Prélat l'engageoit à persécuter les *Sacramentaires*, moins par un motif de Religion, que par motif de politique. Il connoissoit l'humeur du Roi qui ne pouvoit souffrir la contradiction. Par cette raison, en l'engageant à maintenir un Dogme que ceux de la nouvelle Religion ne pouvoient recevoir, il espéroit que leur résistance l'irriteroit contre eux, & que par-là il seroit plus aisément conduit à se reconcilier avec le Pape. C'est-à-dire, proprement, qu'il se servoit, pour détruire les Protestans dans l'esprit du Roi, du même moyen qu'ils employoient

HENRI
VIII.

1538.

Henri fait
imprimer la
Version de
la Bible.
Ordonnan-
ce du Vice-
gérant tou-
chant les
Images.

Soumission
des Anglois
aux volon-
tés du Roi.

Gardiner
porte le Roi
à persécuter
les Réfor-
mez.

HENRI
VIII.
1538.

pour le prévenir contre leurs adversaires. Cependant , ils ne purent ni les uns ni les autres réussir dans leur dessein. Henri ne se reforma qu'à demi , & ne se reconcilia jamais avec la Cour de Rome. Comme il étoit absolu , il ne vouloit jamais permettre que ses Sujets allassent plus loin que lui , & d'un autre côté il les contraignit d'aller avec lui jusqu'à l'endroit où il jugea qu'il étoit à propos de s'arrêter , également sévère , ou plutôt impitoyable , contre ceux qui refusoient de le suivre , & contre ceux qui vouloient le devancer. Il fit voir dans cette année un exemple de rigueur bien capable de faire perdre aux Réformateurs l'espérance qu'ils avoient conçue de faire de plus grands progrès.

Henri dispute publiquement contre Lambert & le fait mourir.
Histoire de la Réformation.

Un homme , nommé *Lambert* , ayant été déféré à la Justice comme Sacramentaire , le Roi convoqua une grande Assemblée dans la Salle de Westminster où il voulut lui-même disputer publiquement contre l'accusé. La partie n'étoit pas égale. Lambert étoit seul sans aucun secours , & le Roi étoit environné d'une foule de gens qui applaudissoient à ses argumens , & les trouvoient invincibles , au lieu que personne n'osoit ouvrir la bouche pour approuver ce que Lambert opposoit. La dispute finit par l'alternative que le Roi donna au malheureux Lambert , ou d'abjurer ses sentimens , ou d'être brûlé. Mais quelque avantage que le Roi parût avoir , on peut dire qu'il fut lui-même vaincu , puisqu'il se vit obligé de se servir d'un moyen si rigoureux pour convaincre son Adversaire , après s'être flatté de le persuader par la force de ses raisons , sans quoi , vraisemblablement , il ne se seroit pas engagé à cette dispute. Encore ne réussit-il pas par cette voye extraordinaire , puisque Lambert choisit la mort plutôt que d'abjurer ses sentimens dont il demeurait toujours persuadé. Henri n'avoit pas besoin d'être flatté. Il n'avoit que trop bonne opinion de soi-même. Cependant , Gardiner & ceux de son parti prirent occasion de cette dispute , pour l'élever au-dessus des plus sçavans Théologiens du siècle. Par-là , ils lui inspirèrent une telle opinion de son sçavoir , qu'il crut que tout le monde devoit se régler sur ses sentimens. Mais , contre l'attente de ces Adulateurs , cette opinion ne leur fut pas moins funeste qu'à ceux du parti contraire , puisqu'il prit la résolution de punir rigoureusement & indifféremment , tous ceux qui oseroient s'écarter de ce qu'il jugeoit lui-même raisonnable.

Il est beaucoup flatté.

Négociation avec les Protestans d'Allemagne.
Myl. Herbers.

Ce fut à peu près dans ce même tems , que l'Empereur conclut avec la France une Trêve de dix ans de laquelle je parlerai tout à l'heure. Henri , ne doutant point que ce ne fût en vûe de l'attaquer , pensa aux moyens de lui susciter des embarras qui le détournassent de ce dessein. La Ligue de Smalcalde lui en fournissoit une bonne occasion. Mais , cette Ligue n'ayant pour fondement que le maintien de la Confession d'Ausbourg , il ne voyoit pas qu'il pût y entrer , pour soutenir une Religion qu'il n'approuvoit pas dans tous ses Articles. Ainsi , son dessein étoit , ou de porter les Protestans à conclure avec lui une Ligue générale qui ne fût point bornée à la défense de leur Religion , ou de les amener à se contenter de la Réformation qu'il avoit lui-même introduite en Angleterre. Pour cet effet , il leur envoya des Ambassadeurs qui eurent ordre de leur demander quels étoient les Membres de leur Ligue , & en cas qu'elle fût restreinte à la Religion seulement , de les prier de lui envoyer quelques-uns de leurs plus habiles Théologiens , pour voir

voir si on pourroit convenir d'une Religion commune. Les Protestans, répondirent, que leur Ligue étoit composée de vingt-six Villes Impériales, & de vingt-quatre Princes, auxquels le Roi de Danemarck venoit de se joindre. Que pour ce tems-là, ils ne pouvoient se passer de leurs Théologiens, mais qu'ils le prioient de se déclarer positivement, sur la proposition qu'ils lui avoient faite d'embrasser la Confession d'Ausbourg. Quelques tems après, ils lui envoyèrent des Ambassadeurs capables de disputer sur les points de Religion. Mais cette Ambassade fut inutile. Henri trouva dans les Allemands des gens d'une tout autre trempe que ses Sujets, & peu portez à la complaisance. Ils ne voulurent lui passer, ni la Communion sous une seule espèce, ni les Messes privées, ni la Confession auriculaire, ni le Célibat des Prêtres, & lui en donnerent leurs raisons par écrit, auxquelles il répondit quoique fort inutilement. Comme il ne pouvoit pas leur donner la même alternative qu'il avoit donnée à Lambert, il se vit obligé de les congédier sans rien conclure, étant aussi peu satisfait d'eux qu'ils l'étoient de lui.

Cependant le parti des Réformateurs commençoit à décliner sensiblement à la Cour, depuis la mort de la Reine. Il n'y avoit que Cromwell & Cranmer qui le soutinssent par leur crédit & par leur mérite. On accusoit pourtant le premier d'être trop intéressé, & de penser beaucoup plus à ses propres affaires qu'à celles de la Religion. Quant aux autres d'un rang inférieur, il y en avoit peu qui fussent d'un mérite distingué. *Shaxton*, Evêque de Salisbury, étoit orgueilleux & chicaneur. *Latimer*, Evêque de Worcester, étoit fort imprudent, & d'une simplicité qui le rendoit méprisable. *Barlow*, qui avoit été Prieur de la Communauté de *Bisham*, & depuis Evêque de Saint Asaph, n'avoit pas beaucoup de jugement. En général les Prédicateurs de la nouvelle Religion se laissoient emporter à un zèle peu discret, & sans faire attention au caractère du Roi, ils vouloient suivre les mouvemens de leur conscience quoi qu'il en pût arriver. Ainsi, se mettant peu en peine des suites que leur zèle pouvoit avoir, ils prêchoient ouvertement des doctrines que le Roi n'avoit pas encore approuvées, ce qui contribuoit beaucoup à prévenir le Roi contre eux, & contre tous les autres qui souhaitoient d'avancer la Réformation.

Dans ces entrefaites, Edoüard Fox, Evêque de Héréford, étant mort, les Réformateurs crurent faire un grand coup en faisant donner cet Evêché à *Edmond Bonner* qui avoit été Ambassadeur en Espagne, & depuis en France d'où il venoit d'être rappelé, à la sollicitation de François I. qui n'avoit pas été content de lui. Peu de tems après, ils le firent avancer à l'Evêché de Londres, qui devint vacant par la mort de *Stokesley*. Mais ils se tromperent beaucoup dans leur choix, puisque dans la suite ce même Prélat, qui leur avoit tant d'obligations, devint un de leurs plus mortels ennemis.

Enfin Cromwell & Cranmer, voyant que leur parti s'affoiblissoit, & que le Roi commençoit à prêter l'oreille aux ennemis de la Réformation, d'une manière qui leur en faisoit craindre les suites, jugerent qu'il falloit soutenir leur parti, par le moyen d'une Reine qui le protégéât. Ils avoient heureusement éprouvé combien Anne de Bollen & Jeanne Seymour avoient contribué à adoucir l'esprit du Roi envers les Réformez, & ils ne doutoient point, que s'ils pouvoient lui donner une Femme qui fût dans les mêmes

HENRI
VIII.
1538.

Le parti de
la Réforma-
tion décli-
ne en An-
gleterre.
*Histoire de la
Réformation.*
Caractères
des princi-
paux Chefs
du parti.

Bonner est
fait Evêque
de Héréford
& puis de
Londres.

Cromwell
& Cranmer
projettent
de marier
le Roi
avec une
Protestante.

disposi-

HENRI
VIII.
1538.

Ils jettent
les yeux sur
Anne de
Clèves.

La Trêve
entre l'Em-
pereur & la
France est
prolongée.
Du Bellay.
Mexeraï.
Disposi-
tions à la
Paix.

dispositions, elle ne produisit le même effet. Par cette raison, ils tournèrent leurs vûes vers l'Allemagne, & Cromwell se chargea de négocier le Mariage du Roi avec *Anne*, Sœur du Duc de Clèves & de la Duchesse de Saxe. On verra dans l'année suivante, le succès de cette Négociation, après que j'aurai dit un mot des affaires étrangères.

Les forces de l'Empereur & du Roi de France étoient trop égales, pour que l'un ou l'autre pussent espérer de grands avantages d'une Guerre qu'on leur laissoit faire tous seuls. François avoit mal pris les mesures en comptant que Henri se déclareroit, que les Protestans d'Italie feroient des efforts pour se délivrer du joug de l'Empereur, & que les Protestans d'Allemagne embrasseroient l'occasion de cette Guerre, pour bien établir la liberté de conscience à laquelle ils aspiraient, & dont on les menaçoit de les priver. Mais rien de tout cela n'étant arrivé, il se voyoit chargé tout seul d'un fardeau qu'il avoit bien de la peine à porter. D'un autre côté, l'Empereur craignit que François ne réussit enfin à unir toutes les Puissances contre lui, & que l'Empereur des Turcs ne profitât d'une conjoncture si favorable, pour attaquer l'Allemagne. C'étoit ce que le Pape craignoit aussi, & qu'en même tems, les côtes d'Italie ne fussent exposées aux ravages des Infidèles. Cela joint à l'envie qu'il avoit de se venger du Roi d'Angleterre, lui fit chercher les moyens de procurer la Paix entre l'Empereur & le Roi de France, afin que Henri étant laissé seul, pût être plus aisément attaqué. Dans cette vûe, il proposa aux deux Monarques ennemis de se rendre à Nice, où il offroit d'aller lui-même pour faire l'office de Médiateur. Cette proposition ayant été acceptée, ils se trouverent tous trois dans cette Ville, vers le milieu du mois de Juin, le Pape conférant tantôt avec l'un, tantôt avec l'autre, sans que les deux Monarques se vissent, pendant tout le tems que la Négociation dura. Le Pape avoit ses raisons pour empêcher qu'ils ne communiquassent ensemble que par son moyen. Il vouloit traiter secrètement, du Mariage d'*Octavien Farnese* son Neveu, avec Marguerite Fille naturelle de l'Empereur, & Veuve d'Alexandre de Médicis, & en effet ce projet réussit selon ses souhaits.

Le Pape,
l'Empereur
& François
I. s'assem-
blent à Ni-
ce.

Trêve con-
clue pour
dix ans.

Ligue con-
tre les
Turcs.

Cependant, la Paix entre l'Empereur & le Roi de France n'ayant pu se faire, à cause d'un grand nombre de difficultez qui se présentoient, le Pape obtint enfin des deux Monarques leur consentement à une Trêve de dix ans, qui faisoit à peu près, le même effet que la Paix. Cette Trêve étant conclue, Paul III. pensa incontinent aux moyens de former une Ligue contre les Turcs. Mais comme plusieurs raisons empêcherent les Rois de France & d'Angleterre d'y entrer, il fut obligé de se contenter de la conclurre avec l'Empereur, le Roi des Romains, & les Vénitiens.

François I.
néglige
Henri

Bonner par-
le insolent-
ment à
François I,
qui le fait
rappeller.

Dès que François I. n'eût plus rien à craindre du côté de l'Empereur, il se refroidit beaucoup envers Henri, quoiqu'il l'eût toujours extrêmement caressé pendant qu'il avoit eu besoin de lui. Henri en conçut un très-grand chagrin, & il voulut bien le lui témoigner, en donnant ordre à *Bonner* qui revenoit d'Espagne, de s'arrêter à la Cour de France, & de demander au Roi un Anglois Rébelle qui s'étoit retiré en France, & les arrérages de la pension qui étoient dûs depuis quatre ans. Bonner, qui étoit naturellement fort hardi se servit, en parlant au Roi, de termes si fiers & si hautains, que ce Prince, choqué de son insolence, envoya un Exprès à Henri, pour lui deman-

mander

mander s'il avoit donné ordre à son Ambassadeur de lui parler en ces termes, & pour le prier de le rappeler. Henri ne jugea pas à propos de lui refuser sa demande. Mais il parut bien qu'il n'étoit pas fâché contre Bonner, puisqu'à son arrivée, il lui donna l'Evêché de Héréford, & peu de tems après celui de Londres, ainsi qu'il a été dit.

HENRI
VIII.
1538.

Pendant que Henri prenoit toutes les précautions possibles pour se mettre à couvert des attaques de ses ennemis, le Cardinal Polus travailloit de tout son pouvoir à lui débaucher ses Sujets par les intelligences qu'il entretenoit dans le Royaume, en publiant par tout qu'il avoit changé toute la Religion, pour en faire une à sa fantaisie. Cette accusation étoit le plus sensible chagrin qu'on pût faire au Roi, qui prétendoit que la Religion ne consistoit pas dans les choses qu'il avoit changées, mais dans ce qu'il avoit conservé. C'est ce qu'il tâchoit de faire comprendre à ses Sujets, parce qu'il sentoit bien, que cette accusation générale d'avoir perverti la Religion ne pouvoit qu'altérer beaucoup leur fidélité. C'étoit aussi par cette raison, que Polus & ses Emissaires insistoient principalement là-dessus, afin d'exciter des troubles dans le Royaume. Plusieurs ont cru qu'en cela le Cardinal avoit des vûes particulieres, qui ne regardoient pas la Religion. Il étoit de la Maison d'Yorck par sa Mere, & l'on dit même qu'il avoit de l'inclination pour la Princesse Marie, & qu'il ne se donnoit tant de mouvement qu'en vûe de l'épouser, & de la mettre sur le Trône à la Place du Roi son Pere. Du moins, il y a quelque lieu de soupçonner, que son zèle extraordinaire étoit beaucoup fortifié par quelque intérêt caché, & qu'en agissant pour le Pape il travailloit à sa propre élévation. Mais on ne peut parler de cela que par conjecture. Quoiqu'il en soit, le Chevalier *Geoffroi de la Pole*, proche parent du Cardinal, avertit secrètement le Roi qu'il entretenoit des intelligences avec *Henri Courtney*, Marquis d'Excéter, Petit-Fils d'Edouard IV, avec *Henri de la Pole*, Lord Montaigu, avec le Chevalier *Edouard Newill*, & avec *Carew* Grand Ecuyer & Chevalier de la Jarretiere, & qu'il se servoit pour cela d'un Prêtre & d'un Matelot. Sur cette information, tous ces gens-là furent arrêtez, condamnés, & exécutez; mais le Dénonciateur obtint son pardon pour prix de l'avis qu'il avoit donné. On ne sçait aucune particularité de leur procès, sinon qu'ils avoient correspondance avec Polus, crime irrémissible, dans la disposition où le Roi se trouvoit à l'égard de ce Cardinal.

Le Cardinal
Polus tra-
vaille à sus-
citer des af-
faires au
Roi.

Vûes parti-
culieres de
ce Cardinal.

Plusieurs de
ses Corres-
pondans en
Angleterre
sont execu-
tez.

Pendant le cours de cette année, Henri établit divers Evêques suffragans. Il exigea aussi de tous les Religieux un nouveau Serment, par lequel ils renonçoient expressement à l'autorité du Pape & reconnoissoient la Suprémacie du Roi. Il s'en trouva quelques-uns qui refuserent de prêter ce Serment; mais j'ignore de quelle maniere il punit leur obstination.

Etablisse-
ment de di-
vers Evê-
ques suffra-
gans.

Art. Publ.
T. XIV. pag.
585 & suiv.
Le Concile
est transfé-
ré à Vicen-
ce & différé.

Le Pape & l'Empereur étant alors occupez aux préparatifs de la Guerre contre les Turcs, le premier se servit de ce prétexte pour différer l'Assemblée du Concile, jusqu'au 1. de Mai de l'année 1540, & en même tems, il le transféra de Mantouë à Vicence.

Sleidan.
Arrivée de
la nouvelle
Reine en
Ecosse.

Le Mariage du Roi d'Ecosse avec Marie de Lorraine s'étant conclu cette année, la nouvelle Reine se rendit en Ecosse, vers le milieu du mois de Juin.

HENRI
VIII.
1539.

Résignation
des Monas-
teres entre
les mains
du Roi.

Motifs sup-
posés de
ces Résigna-
tions.

La dernière visite des Monasteres, qui s'étoit faite en Angleterre, ne tenoit, ainsi qu'il a été dit, qu'à chercher des causes apparentes pour les supprimer. Le Roi en avoit déjà pris la résolution, & les désordres, vrais ou prétendus, des Moines n'étoient qu'un pur prétexte pour couvrir sa vengeance, & peut-être sa cupidité. Cette visite étant faite, il envoya, dans les diverses Provinces, des Commissaires pour recevoir les Résignations que les Abbez & Prieurs devoient lui faire, de tout ce qui appartenoit à leurs Communautés. On trouve dans le Recueil des Actes Publics un grand nombre de ces Résignations, qui, bien que très-involontaires, ne laissoient pas de contenir les raisons supposées qui avoient porté les Moines & leurs Supérieurs à céder, de leur bon gré, tous leurs biens au Roi. Dans quelques-unes, on leur faisoit dire simplement, qu'ils y avoient été poussés par des causes justes & raisonnables. Mais il y en avoit de plus étendues où on leur faisoit alléguer, " que tout ce qu'ils avoient observé jusqu'alors, ne consistoit qu'en certaines cérémonies & constitutions ordonnées par des Papes, ou par d'autres Puissances étrangères ; Qu'on n'avoit pris aucun soin de leur instruction, ni de réformer les divers abus qui avoient jusqu'alors régné dans leurs Monasteres ; Mais que désirant de vivre d'orénavant, selon la Règle enseignée par Jesus-Christ, & par ses Evangelistes & Apôtres, ils croyoient qu'il étoit expédient pour eux, d'être gouvernez par le Roi, leur Chef suprême sur la Terre ; Que, par cette raison, ils serettoient à sa Clémence, & lui résignoient leurs Maisons avec tout ce qu'ils possédoient, en quoi qu'il pût consister ; Qu'ils le supplioient de leur accorder à chacun, une pension pour leur subsistance, & une licence expresse pour pouvoir prendre l'habit séculier, & pour recevoir des Bénéfices comme les autres Ecclesiastiques. " On faisoit dire à d'autres, " qu'ils avoient considéré, que le Christianisme ne consistoit pas dans la pratique de certaines Cérémonies, à porter des Habits blancs, gris, ou noirs, & à faire certains Signes de tête, à porter une Ceinture de corde avec de gros nœuds, & autres semblables choses dans lesquelles ils avoient été instruits & séduits. Mais que la véritable maniere de servir Dieu avoit été enseignée dans l'Evangile. C'est pourquoi, voulant à l'avenir suivre cette bonne Règle, ils se soumettoient au suprême Chef de l'Eglise Anglicane, & renonçant à toutes Superstitions & Traditions étrangères, ils résignoient leurs Monasteres au Roi avec tous les biens qui appartenoint à leur Communauté. " D'autres résignoient leurs Maisons par voye d'accord & de conventions entr'eux & le Roi, pour les causes spécifiées dans l'Acte même. Mais on ne trouve dans le Recueil aucun des Actes de cette espece, tout au long, où l'on puisse voir quelques-unes de ces causes. On peut seulement recueillir de ce que certains Auteurs en ont dit, que ces causes étoient, ou que ces Monasteres étoient accablés de dettes, ou que les revenus en avoient été mal administrez, ou qu'il s'y étoit commis des crimes dignes d'une sévère punition, de laquelle ils étoient exemptez en faveur de cette résignation. Quoiqu'il en soit, le Roi ayant pris la résolution de supprimer tous les Monasteres à quelque prix que ce fût, la résistance des Abbez, des Prieurs & des Moines auroit été inutile. Ainsi comprenant parfaitement, que, de gré ou de force, il falloit qu'ils se soumissent à sa volonté, la plupart crurent qu'il valoit mieux le faire de bonne grace, & en tirer le meilleur parti qu'il seroit possible.

possible. L'Abbé, ou le Prieur avec les principaux d'entre les Moines de chaque Maison, étant gagnés par avance, ou par des promesses, ou par des menaces, il étoit bien difficile que les autres eussent assez de fermeté pour faire une résistance inutile.

Au reste la premiere suppression des petits Monasteres s'étoit faite par un Acte de Parlement. Mais le Roi voulut que celle-ci parût entièrement volontaire; comme si les Abbez, les Prieurs & les Moines s'étoient portez d'eux-mêmes à lui résigner leurs Maisons. C'étoit pourtant une chose si notoirement fautive, qu'il n'y avoit ni petit ni grand qui pût ignorer combien ces résignations étoient forcées. Il faut avouer qu'en cela Henri abusoit d'une étrange maniere, de l'empire absolu qu'il avoit acquis sur ses Sujets, dont aucun n'osoit publiquement trouver à redire à sa conduite, & encore moins, s'opposer ouvertement à ses volontez. Il ne laissa pas néanmoins, d'user d'artifice pour leur faire recevoir la suppression des Monasteres avec moins de peine. Pendant que les Commissaires étoient occupez à recevoir les résignations, il convoqua le Parlement pour le vingt-huitième d'Avril. En même-tems, il fit courir le bruit que le Royaume étoit sur le point d'être envahi. Il confirma lui-même ce bruit en allant visiter les côtes, en ordonnant de construire des Forts & des Redoutes en divers endroits, & en donnant des ordres pressans pour préparer une Flotte, & pour faire tenir les troupes prêtes à marcher au premier commandement. Le but de toutes ces demarches étoit de faire comprendre au Peuple, que le Parlement seroit obligé d'imposer de grandes taxes pour résister à cette prétendue invasion: mais que le Roi acquérant un revenu considérable par la suppression des Monasteres, n'auroit pas besoin de subside. Le revenu des Maisons Religieuses supprimées, montoit à cent soixante & un mille livres sterling, selon le prix des dernieres fermes qui en avoient été faites. Mais il faut remarquer que les Abbez & les Prieurs ayant prévu ce qui arrivoit, les avoient extraordinairement rabais- sées, & s'étoient fait donner de l'argent en secret par les fermiers, afin d'avoir de quoi subsister quand ils seroient hors de leurs Maisons. Le Roi feignit de n'y prendre pas garde, étant au contraire bien aise que le Peuple n'eût pas connoissance de tout le profit qu'il tiroit de ces suppressions. Outre les revenus des terres appartenant aux Monasteres, le Roi profita encore d'un fonds très-considérable des Eglises, des meubles, du plomb, des cloches, des matériaux, qu'il ne jugea pas à propos de faire évaluer. Mais on en peut juger par ce seul Article. C'est que dans la seule Abbaye de Saint Edmond- bury, il se trouva pour cinq mille marcs d'or ou d'argent en masse.

La ruine des Moines fut un grand sujet de joye & de triomphe pour ceux qui avoient déjà embrassé la Réformation, ou qui souhaitoient qu'elle pût être embrassée sans risque. Mais ils n'eurent pas longtems sujet de se réjouir. Henri voulant faire voir qu'en abolissant l'autorité du Pape, & en détruisant les Monasteres dans son Royaume, il n'avoit pas changé de Religion en donna bien-tôt une preuve indubitable. Le Parlement s'étant assemblé le vingt-huitième d'Avril, fit d'abord, par la direction de la Cour, une Loi intitulée *Statut pour examiner la diversité d'opinions sur certains Articles de la Religion Chrétienne*. C'est cette Loi qui est plus généralement connue sous le nom de *Loi des six Articles*, & à laquelle on a donné avec raison le nom de *Statut de*

HENRI
VIII.
1539.

Artifice du
Roi pour
faire rece-
voir ces sup-
pressions.

Revenus des
Monasteres
supprimez.
Hist. de la
Réformation.

Henri veut
faire voir
qu'il ne pré-
tend pas
changer la
Religion.

Parlement.
Loi des six
Articles.

HENRI
VIII.
1539.

Sang. La peine du feu ou du gibet étoit ordonnée contre ceux

1. Qui de bouche, ou par écrit, niéroient la Transsubstantiation ;
2. Qui soutiendroient la nécessité de la Communion sous les deux espèces ;
3. Ou qu'il étoit permis aux Prêtres de se marier ;
4. Ou qu'on peut violer le vœu de Chasteté ;
5. Ou que les Messes privées sont inutiles ;
6. Ou enfin, que la Confession auriculaire n'est pas nécessaire pour le salut.

Par cette Loi & par quelques autres précédentes, qui fixoient ce qu'on devoit croire en matière de Religion, tous les Sujets se trouverent presque également exposés aux peines qu'elles ordonnoient. En effet, cette dernière Loi, & celles qui avoient été faites auparavant contre l'autorité du Pape, contenoient bien la croyance du Roi, mais non pas celle du Royaume. A peine se trouvoit-il quelqu'un en Angleterre qui ne crût ou plus ou moins, & cependant personne n'osoit s'en écarter ouvertement ni à droite ni à gauche. Ce furent pourtant les Réformez qui en souffrirent le plus. Aussi avoit-elle été faite contr'eux. C'étoit Gardiner, Evêque de Winchester, qui en étoit le véritable auteur. Il avoit fait entendre au Roi, que c'étoit le seul moyen d'empêcher, qu'il ne se formât une Ligue contre lui ; Que ce qu'il avoit aboli n'étoit pas essentiel à la Religion, & n'étant pas regardé comme tel, par la plupart des Chrétiens, personne de bon sens ne pourroit le croire hérétique, pendant qu'il maintiendrait ces six Articles qui distinguoient essentiellement les vrais Catholiques de tous les Sectaires & Novateurs. C'étoit véritablement prendre le Roi par son foible. Mais, outre ce motif, le Roi en avoit un autre qui n'étoit pas moins puissant. C'est qu'en ajoutant cette Loi, à celles qui étoient déjà faites contre le Pape, il rendoit ses Sujets tellement dépendans de lui, qu'il ne s'en trouvoit presque aucun qui ne fût exposé à de fâcheuses recherches. Ainsi les Partisans du Pape, & les Réformez étoient également sous sa main. Par conséquent ils avoient également à prendre garde de ne le choquer en rien, mais au contraire, de se soumettre aveuglément à sa volonté. Cranmer fut le seul qui osa ouvertement & pendant trois jours de suites opposer à cette Loi, avant qu'elle eût passé au Parlement. Mais dès qu'elle eut reçu le sceau de l'autorité publique, il envoya sa Femme en Allemagne, en attendant un meilleur tems.

Cranmer
s'y oppose
inutile-
ment.

Le Parle-
ment donne
au Roi les
biens des
Monasteres.

Acte pour
l'érection
de quelques
nouveaux
Evêchez.

Statut ex-
traordinaire
pour aug-
menter le
pouvoir du
Roi.

Par une autre Loi, le Parlement accorda au Roi les biens des Monasteres qu'on supposoit lui avoir été résignés volontairement. Ainsi, ce Statut fut plutôt une approbation & une confirmation de ce qui avoit été fait, qu'une Ordonnance pour la suppression des Monasteres. Comme le Roi avoit fait entendre que son dessein étoit d'employer les revenus qu'il avoit acquis à des fondations utiles à la Religion, le Parlement fit un autre Statut pour lui accorder la liberté d'ériger quelques nouveaux Evêchez.

Jamais Parlement ne fut plus dévoué aux volontés du Roi que celui-ci. Il ne se contentoit pas de donner son approbation à tout ce que le Roi avoit fait, mais encore à tout ce qu'il pourroit faire à l'avenir. Par un Statut qu'il fit pendant cette Séance, il ordonna qu'on rendroit aux Proclamations du Roi, ou aux ordres du Conseil pendant une Minorité, la même obéissance qu'aux Actes de Parlement. Le prétexte de ce Statut étoit pris de ce qu'il pouvoit ar-

river

river des cas , où le Roi n'avoit pas le tems d'assembler un Parlement , & où pourtant il étoit nécessaire pour le bien du Royaume que ses ordres fussent exécutez , sans quoi il étoit dangereux de tomber dans de grands inconvéniens , ainsi pour éviter un inconvénient possible , mais pourtant rare , on tomboit dans un autre qui étoit bien plus important , en donnant au Souverain une autorité despotique. En effet , si les ordres devoient être suivis , sans qu'il eut la concurrence du Parlement , il n'avoit que faire d'en assembler s'il ne le jugeoit pas à propos. Il est vrai , qu'il y avoit dans ce Statut certaines limitations , comme , que personne ne pourroit être privé de la vie , ou de ses biens , en vertu d'une Proclamation du Roi , & qu'elle ne pourroit ni violer ni abolir les Loix déjà faites. Mais ces limitations étoient exprimées en termes si ambigus , qu'il étoit facile au Roi de les éluder. On fit valoir ce Statut sous le regne d'Edouard VI. pour établir la Réformation pendant la Minorité du Roi.

HENRI
VIII.
1539.

Dans la même Séance , le Parlement fit un Statut pour régler le rang de la Noblesse , dans lequel Cromwell , Vicegérant du Roi dans les affaires Ecclésiastiques , quoique Fils d'un Serrurier , obtint la première place , immédiatement après les Princes du Sang.

Autre pour
régler le
rang de la
Noblesse.

Enfin , le Parlement confirma la Sentence de mort donnée contre le Marquis d'Excéter , & les autres qui avoient été exécutez pour avoir eu correspondance avec le Cardinal Polus. De plus , il condamna pour le même sujet la Comtesse de Salisburi , Mere de ce Cardinal , & la Marquise d'Excéter , sans les admettre à aucune justification. Ce dernier Acte trouva de grandes oppositions dans le Parlement , plusieurs objectant que c'étoit violer toutes sortes de Droits , que de condamner des gens sans les entendre. Mais Cromwell ayant fait venir les Juges du Royaume chez lui , leur demanda , si le Parlement pouvoit condamner des gens accusez , sans écouter leurs défenses. Les Juges répondirent que cette question étoit délicate & très-dangereuse ; Que l'Equité , la Justice & toutes sortes de Loix demandoient que des accusez fussent admis à se défendre ; Que néanmoins , le Parlement étant la suprême Cour du Royaume , de laquelle il ne pouvoit y avoir d'appel , personne n'étoit en droit de contester la validité de ses Sentences , de quelque nature qu'elles fussent. C'étoit dire par un détour qu'en cela le Parlement commettrait une injustice , dont personne ne pouvoit lui faire rendre compte. Cromwell ayant rapporté au Parlement l'opinion des Juges , ces deux Dames du Sang Royal furent condamnées à mort , par une Sentence qui formoit un Préjugé le plus pernicieux qu'on eût jamais vu en Angleterre & qui fut funeste à son auteur , comme on le verra dans la suite. Cependant le Roi accorda un pardon absolu à la Marquise d'Excéter , & un repit à la Comtesse de Salisburi qui ne fut exécutée que deux ans après. Ainsi le Roi acqueroit tous les jours quelque nouveau degré d'autorité. On pourroit dire que c'étoit sans usurpation , puisque le Parlement la lui accordoit , si les conjonctures du tems n'eussent pas rendu le Parlement même esclave de ses volontez.

La Sentence contre le Marquis d'Excéter & autres exécutez est confirmée. La Comtesse de Salisburi , & la Marquise d'Excéter sont condamnées sans avoir la liberté de se défendre.

Art. Publ.
Tom. XIV.
p. 652.
1. Decemb.

Cranmer s'étoit fortement opposé à la Loi des six Articles , & une pareille opposition auroit infailliblement causé la disgrâce de tout autre que de ce Prélat. Mais le Roi avoit pour lui une estime qui ne pouvoit être que difficilement altérée , parcequ'il étoit persuadé que l'Archevêque n'agissoit que selon les mouvemens sa conscience , au lieu qu'il avoit une idée toute contraire de

Le Roi
prend soin
de rassurer
Cranmer.

HENRI
VIII.
1539.

Il lui or-
donne d'é-
crire les rai-
sons de son
opposition
aux six Ar-
ticles.

*Hist. de la
Réform.*

Shaxton &
Latimer
quittent
leurs Evê-
chez, & sont
envoyez à
la Tour.

Recherche
de ceux qui
rejettent les
six Articles,

les autres Ministres & Courtisans. La complaisance aveugle qu'ils avoient pour lui, ne servoit qu'à leur attirer son mépris, quoiqu'il ne fût pas fâché de tirer avantage de leur lâcheté. Ainsi ayant une véritable estime, & une sincere affection pour Cranmer, & jugeant qu'il ne pouvoit qu'être très-mortifié de ce que le Statut avoit passé contre son avis, & qu'il devoit même être dans la crainte de lui avoir déplu par ses oppositions, il lui envoya le Duc de Norfolk, pour le rassurer, & lui fit dire qu'il étoit toujours le même à son égard. Cranmer reçut avec beaucoup de reconnoissance ce témoignage de l'estime & de la bonté du Roi. Quelque-tems après, le Roi lui parla lui-même de la Loi des six Articles, & ne trouva pas mauvais qu'il lui expliquât les raisons qui l'avoient porté à s'y opposer. Il lui ordonna même de les mettre par écrit, quoique, par le Statut même, ce fût un crime digne du feu. Mais Cranmer, se confiant à l'équité du Roi, ne laissa pas de faire sur ce sujet un Mémoire, qu'il avoit dessein de lui donner. Cet Ecrit s'étant perdu par un accident, fut trouvé par un homme qui alloit le porter au Roi, si Cromwell ne l'en eût empêché, Le Docteur Burnet fait regarder cette aventure comme un danger extrême dont Cranmer avoit échappé par un bonheur inespéré. Mais, puisque le Roi lui-même lui avoit ordonné de composer cet Ecrit, il semble que le danger n'étoit pas si grand, à moins qu'on ne veuille supposer que le Roi l'auroit condamné sans l'entendre. Mais ce n'est qu'une conjecture qui se détruit même, par l'estime particuliere que le Roi avoit pour lui.

Shaxton Evêque de Salisburi, & Latimer de Worcester ne furent pas traités si favorablement. Comme ils ne pouvoient se résoudre à donner leur approbation à la Loi des six Articles, ils crurent qu'en quittant leurs Evêchez, ils seroient moins exposez aux attaques de leurs ennemis. Mais ils n'en furent pas quittes à si bon marché. Ils n'eurent par plutôt mis l'Acte de la Résignation entre les mains du Roi, qu'ils furent accusez d'avoir des sentimens contraires aux six Articles, & envoyez à la Tour.

Dès que le Parlement fut séparé, le Roi envoya des Commissaires dans les diverses Provinces du Royaume, pour faire des recherches de ceux qui condamnoient les six Articles, étant résolu de faire exécuter le Statut à toute rigueur. Comme Cromwell & Cranmer ne pouvoient qu'être suspects dans cette affaire, les ennemis de la Réformation firent aisément comprendre au Roi, que ce seroit travailler en vain, que de les charger du soin de nommer des Commissaires qui devoient être employez à faire ces perquisitions. En effet, des gens qui s'étoient fortement opposez au Statut n'étoient gueres propres à le faire exécuter de la maniere que le Roi le souhaitoit. On nomma donc des gens du parti contraire, qui exécuterent leurs ordres avec un excès de zèle, ou de passion, qui fit échoüer les desseins de ceux qui les employoient. Dans la seule Ville de Londres, il y eut, en peu de jours, plus de cinq cens personnes d'emprisonnées pour ce sujet. On fit même voir au Roi, que, contre son intention, les Commissaires avoient rendu des pièges à la plupart de ces prisonniers, pour les engager à découvrir des sentimens qu'ils avoient dessein de tenir secrets, par obéissance aux Loix. D'ailleurs, puisqu'en si peu de tems un si grand nombre de gens avoient été emprisonnez dans Londres, il étoit aisé de juger ce qu'il pourroit y en avoir dans tout le reste du Royaume, & combien un si rigoureuse perquisition pouvoit avoir de fâcheuses suites, puisqu'elle

puisqu'elle devoit causer la mort à une infinité de gens de tout âge & de tout sexe. C'est ce que le Chancelier, qui n'étoit pas ennemi de la Réformation, représenta vivement au Roi, & par-là, il obtint un pardon absolu pour tous ceux qui avoient été mis en prison. Depuis ce tems-là, jusqu'à la mort de Cromwell, l'exécution du Statut des six Articles demeura comme en suspens, quoiqu'il subsistât toujours, en sorte qu'il ne tenoit qu'au Roi de le faire exécuter. Ainsi tout se régloit par la volonté du Roi, qui pressoit l'exécution des Loix, ou qui se relâchoit selon le tems & les personnes. C'est ce qui lui attiroit une complaisance aveugle de la part des deux Partis, chacun ayant à craindre sa propre ruine, selon l'humeur & la disposition où le Roi se trouvoit. Il est certain que ceux qui desiroient la Réformation, étoient contraints de feindre qu'ils approuvoient bien des choses qu'ils détestoient en leurs cœurs, & que Cromwell & Cranmer, qui avoient le plus d'accès auprès du Roi, n'osoient le presser qu'indirectement d'avancer l'ouvrage qui étoit déjà commencé. C'étoit par-là, qu'ils se maintenoient en crédit, & qu'ils se mettoient en état de rendre, de tems en tems, de bons services à leur parti. Leurs adversaires suivoient la même route, & alloient encore plus loin dans la complaisance qu'ils avoient pour le Roi, sachant bien que c'étoit le seul moyen de gagner sa confiance. Bonner Evêque de Londres, quoique Partisan du Pape, & convaincu que le Roi n'avoit aucune autorité spirituelle, ne laissa pas de recevoir de lui des Lettres Patentes qui lui adjugeoient tant le Spirituel que le Temporel de son Evêché, *durant son bon plaisir*. Après cela il ne faut pas être surpris de l'excès d'autorité que le Roi acqueroit de jour en jour, puisque tout le monde à l'envi affectoit de se soumettre à sa volonté. Gardiner, Evêque de Winchester, étoit un des Chefs du parti de l'ancienne Religion, à laquelle il rendoit de grands services, par une dissimulation outrée. Il faisoit paroître un zèle extrême à faire exécuter, tant le Statut des six Articles, que ceux qui avoient été faits contre le Pape. Ce fut par-là qu'il se maintint en crédit, quoi qu'au fond, le Roi eut peu d'estime pour lui.

La suppression actuelle des Monasteres fut commencée & finie dans le cours de cette année. Les Commissaires que le Roi avoit nommez pour cela, réglèrent tout ce qui en dépendoit. Ils adjugerent une certaine subsistance aux Abbez, aux Prieurs, aux Moines & aux Religieuses. Ils firent faire l'estimation de l'Argenterie, des Meubles, des Ornaments des Prêtres, des Autels, des Eglises, & ordonnerent quelles maisons seroient démolies, & quelles seroient conservées. J'ai déjà dit que les revenus de tous les Monasteres supprimez montoient à cent soixante & un mille livres sterling. Mais s'il est vrai, que cette estimation ne fut faite que sur le pied des dernières fermes, & que celles-ci ne produisoient que la dixième partie de la véritable valeur, comme quelques-uns l'assurent, il s'ensuit que ces revenus alloient à plus de seize cens mille livres sterling, outre l'argent comptant que le Roi tira de la vente des effets. Il y avoit là de quoi faire de belles fondations, utiles à la Religion & à l'Etat, si tout ce bien avoit été employé à cet usage. Il sembloit d'abord que le Roi en eût formé le dessein. C'étoit même ce qui avoit servi de principal fondement à la suppression des Monasteres. Mais l'avidité des Courtisans & des Favoris ne permit d'en employer qu'une très-petite partie à des choses utiles ou nécessaires. Henri avoit d'abord résolu de fonder dix-

HENRI
VIII.
1539.
Le Roi leur
pardonne.

Complai-
sance extrê-
me des
deux Partis
pour le Roi.

Histoire de
la Réforma-
tion.

Estimation
de ce que
produisit la
suppression
des Monas-
teres
Myl. Herbert.

Histoire de
la Reforma-
tion.

Le Roi n'en
emploie
que peu à
de bons
usages.

huit

HENRI
VIII.
1539.

Remarque
sur la con-
duite du
Parlement.

Les Protec-
tans d'Alle-
magne évi-
tent les piè-
ges de l'Em-
pereur ,
Sleidan.

& ceux de
Henri.
Myl. Herbert.

huit nouveaux Evêchez : mais à mesure que l'argent se dissipoit , il trouvoit des raisons pour réduire ces fondations à un plus petit nombre. Enfin , il se contenta d'en fonder six , & d'établir des Chanoines dans certaines Eglises Cathédrales que les Moines avoient possédées. A tout cela il n'employa qu'un revenu de huit mille livres sterling. Il se servit aussi d'une partie des biens nouvellement acquis , à faire fortifier quelques Places maritimes , & tout le reste fut prodigué en gratifications ou en autres dépenses peu nécessaires. Cela fut cause qu'il ne pût éviter le blâme d'avoir pillé les biens de l'Eglise : au lieu que s'il eût employé la meilleure partie de ces revenus à des choses utiles à la Religion & au Royaume , il se seroit attiré les bénédictions de ses Sujets & de leur Postérité. Quant au Parlement , il ne peut être excusé d'avoir mis tant de biens destinez à des usages religieux , entre les mains du Roi , sans prendre aucune précaution pour l'emploi qui en devoit être fait. Ce n'est pas ici une petite preuve de ce qui a été déjà remarqué , que les Parlemens ne s'assembloient sous ce Regne , que pour servir d'instrumens à contenter les passions du Roi , sans jamais examiner ni les motifs ni les conséquences de ce qu'il exigeoit d'eux. Henri avoit aussi formé le projet de fonder un Collège pour y faire étudier les jeunes gens , afin qu'ils se rendissent capables de servir l'Etat , soit dans les Ambassades , soit dans les autres affaires du Gouvernement. Mais ce dessein échoua comme bien d'autres , parce que le Roi ayant vendu les Terres des Monasteres supprimez , il lui étoit trop fâcheux d'employer à de pareils usages , l'argent comptant qui provenoit de cette vente. Il aimoit mieux s'en servir , ou pour ses plaisirs , ou pour faire des libéralitez à des Courtisans qui usoient de toutes sortes d'artifices , de complaisances , & de lâcheté , pour se procurer quelque partie de ces immenses trésors.

Pendant que Henri étoit occupé à ces affaires domestiques , il ne laissoit pas de faire attention à ce qui se passoit hors de son Royaume. L'Empereur avoit feint , l'année précédente , d'avoir une ferme intention d'accommoder les differends de Religion , qui causoient des troubles en Allemagne. Mais ce n'étoit que pour tirer de l'argent des Protestans , afin de l'employer à la Guerre contre les Turcs. Il prétendoit que sur la simple espérance qu'il vouloit bien leur donner , qu'enfin il remederoit à leurs griefs , ils s'épuisassent en sa faveur d'hommes & d'argent , & que par cela même , ils se rendissent moins redoutables. Mais les Protestans ne voulurent pas se laisser duper jusqu'à ce point. Ils répondirent nettement à la demande qu'on leur faisoit de sa part , qu'ils ne pouvoient rien faire pour lui , avant que d'avoir des sûretés suffisantes qu'on les laisseroit en Paix.

Henri , voyant que la rupture entre l'Empereur & les Protestans n'étoit pas fort éloignée , envoya de nouveaux Ambassadeurs en Allemagne pour fortifier les résolutions de la Ligue de Smalcalde , en lui faisant espérer qu'il y entreroit , & qu'il s'en déclareroit Protecteur. Mais les Allemands avoient déjà pénétré son intention qui n'étoit que de les amuser , afin de faire toujours craindre à l'Empereur , qu'il ne s'unît avec eux. Ils répondirent donc comme ils avoient déjà répondu une autrefois , que l'unique dessein de leur Ligue étoit de maintenir la Confession d'Ausbourg , & que si le Roi refusoit cette Confession , il étoit inutile de traiter sur d'autres Articles ; Que d'ailleurs,

d'ailleurs, ils ne pouvoient apprendre qu'avec un extrême déplaisir, qu'il persécutoit dans son Royaume, ceux qui tenoient les mêmes opinions qu'eux sur divers points de Religion, & qu'ainsi, pendant qu'il laisseroit subsister la Loi des six Articles, il n'y avoit aucune apparence qu'il eût véritablement intention de s'unir avec eux : Melanchthon lui écrivit même une Lettre extrêmement forte, quoique très-respectueuse, pour lui faire voir l'injustice de cette Loi.

Henri, sous qui tout plioit dans son Royaume, & qui faisoit passer toutes ses volontés en Loi, se trouva choqué de la fermeté des Princes Allemands. D'un autre côté, Gardiner, qui craignoit sur toutes choses l'union du Roi avec la Ligue de Smalcalde, ne manqua pas de se servir de cette occasion pour l'en détourner en flattant sa vanité. Il lui représenta qu'il étoit fort étrange que de petits Souverains voulussent servir de modèle à un grand Monarque, & prétendissent prescrire au Prince le plus éclairé qu'il y eût alors en Europe, ce qu'il devoit croire par rapport à la Religion. Il ajouta, que, quelque semblant qu'en fissent les Protestans, ils ne pourroient jamais se résoudre à approuver la Suprémacie en Angleterre, parce que par-là, ils s'engageroient tacitement à reconnoître que l'Empereur avoit le même droit en Allemagne. Son raisonnement étoit faux, puisqu'il y avoit une grande différence entre l'autorité que le Roi avoit sur les Anglois ses Sujets, & celle que l'Empereur pouvoit prétendre sur les Souverains & sur les Villes libres d'Allemagne. Cependant, il ne laissa pas de parvenir au but qu'il s'étoit proposé, c'est-à-dire, de faire naître de la froideur entre le Roi & les Protestans.

Les artifices de Gardiner auroient pû être plus préjudiciables à la Réformation, si, d'un autre côté, les Réformateurs n'eussent eu une contre-batterie, dont ils faisoient un merveilleux usage. Le Roi étoit jaloux de sa Suprémacie d'une telle manière, qu'il ne négligeoit rien de ce qui pouvoit servir à la maintenir. Véritablement l'autorité absolue qu'il avoit acquise sur ses Sujets, faisoit qu'il ne trouvoit plus de contredifans; mais il souhaitoit sur toutes choses que le Peuple fût convaincu de la justice de ce droit. C'étoit de-là que les Réformateurs prenoient occasion de lui remontrer, qu'il n'y avoit que la lecture de l'Ecriture Sainte, qui pût désabuser le Peuple de la fausse opinion qu'il avoit conçue de l'autorité du Pape. Par-là, ils avoient déjà obtenu, qu'il y auroit dans chaque Eglise une Bible attachée avec une chaîne, afin que chacun eût la liberté de l'aller lire. Mais comme beaucoup de gens faisoient difficulté de se rendre assidus à cette lecture, en présence de tout le monde, de peur de se rendre suspects d'hérésie, Cranmer, ayant trouvé une occasion favorable, représenta au Roi, qu'il étoit nécessaire de donner à ses Sujets, la permission d'avoir la Bible dans leurs Maisons. Il lui fit comprendre que chacun ayant la liberté de la lire, se convaincroit aisément que la prétendue autorité du Pape n'avoit aucun fondement dans la Parole de Dieu: C'étoit-là une ruse innocente, pour procurer au Peuple la facilité de s'instruire lui-même sur beaucoup d'autres Articles, quoique le Roi ne fit attention qu'à un seul. Gardiner comprit aisément la conséquence de ce que l'Archevêque demandoit, & voyant bien que le Roi avoit du penchant à l'accorder, il mit tout en usage pour parer ce coup.

HENRI
VIII.
1539.

Gardiner
détourne le
Roi du des-
sein de s'u-
nir avec les
Protestans.
*Hist. de la
Réformation.*

On met des
Bibles dans
les Eglises.

Gardiner
s'efforce en-
vain de
l'empêcher.

HENRI
VIII.
1539.

Proclama-
tion tou-
chant la Bi-
ble.

Act. Publ.
Tom. XIV.
pag. 650.
14. Novem.

L'Empe-
reur traver-
se la France
pour se ren-
dre à Gand.

Il disputa sur ce sujet contre Crammer, en présence du Roi qui les écouta fort attentivement. Enfin, trouvant dans les raisons de l'Archevêque, une solidité qu'il n'apercevoit point dans celles de son adversaire, il se leva brusquement, en disant à Gardiner, qu'un Novice comme lui, ne devoit pas se mesurer avec un Général d'une expérience consommée. Peu de tems après, il publia une Proclamation, dans laquelle il disoit, qu'il vouloit bien permettre à ses Sujets de s'instruire des vérités de la Religion dans la Parole de Dieu, & que pour cet effet, il auroit soin de leur mettre entre les mains une exacte Traduction de la Bible. Il ajoutoit pourtant, pour prévenir les inconvéniens qui pourroient naître de la diversité des Versions, une défense aux Libraires de vendre d'autres Bibles que celles qui seroient approuvées par le Vicegérant.

Sur la fin de cette année, on vit un nouvel effet de la confiance mutuelle qui paroissoit entre Charles-Quint, & François I. Les Gantois s'étant mutinez à cause d'une imposition mise sur le Vin, par le Gouverneur des Païs-Bas, s'adressèrent au Roi de France, pour implorer sa protection, & lui offrirent même de se ranger sous son obéissance. Mais il ne jugea pas à propos d'accepter leurs offres. Au contraire, il informa l'Empereur de ce qui se tramoit contre lui. Cela paroît assez surprenant, vû que jusqu'alors il ne s'étoit pas picqué d'une grande générosité envers ce Monarque. Mais la raison de cette conduite étoit, que l'Empereur le leurroit toujours de l'espérance qu'il lui rendroit le Duché de Milan, & par-là, il lui ôtoit la pensée de le recouvrer par les armes. Quoiqu'il en soit, la présence de l'Empereur en Flandre étant seule capable d'apaiser la sédition de Gand, il se trouvoit assez embarrassé sur le moyen de s'y rendre avec la promptitude nécessaire. La Mer étoit dangereuse, tant à cause de la Saison, que parce qu'il n'avoit pas de Flotte prête pour l'escorter. Le passage par l'Italie n'étoit pas plus assuré, parce qu'il ne pouvoit ensuite traverser l'Allemagne, sans passer par les Terres des Princes Protestans. Il ne restoit plus qu'à passer par la France, à quoi il se détermina, quoique ce Royaume ne lui fût pas moins suspect que l'Allemagne. Mais il espéra qu'il amuseroit le Roi par le moyen du Duché de Milan, comme il le fit effectivement. Il se mit donc en chemin, & entra en France avec peu de suite, sur l'assurance d'un simple saufconduit. Il refusa même de recevoir en ôtage le Dauphin & le Duc d'Orléans son Frere, qui allerent le recevoir à Bayonne, & lui offrirent de demeurer en Espagne, pendant qu'il seroit sur les Terres du Roi. Par tout où il passa, on lui fit les mêmes honneurs qu'au Roi même, & il se rendit à Paris le premier de Janvier 1540.

Le Mariage
du Roi avec
Anne de
Clèves est
conclu.
Myl. Herber.
Elle arrive
en Angle-
terre.

Le Mariage de Henri avec Anne de Clèves, s'étant enfin conclu par les soins de Cromwell, qui avoit été chargé de cette Négociation, la Princesse arriva en Angleterre sur la fin de l'année 1539, dans le même tems que l'Empereur traversoit la France, pour se rendre dans les Païs-Bas. Henri ayant reçu la nouvelle, qu'elle étoit arrivée à Rochester, s'y rendit incognito, ayant beaucoup d'impatience de voir si on ne l'avoit point trompé. Mais, à son regret, il la trouva très-différente de ce que son portrait, fait par *Holbein*, lui avoit fait espérer. Cette première vûe produisit en lui un tel dégoût pour cette Princesse que, dès ce moment, il auroit rompu son Mariage,

Mariage, si de fortes raisons ne l'en eussent empêché. Les mêmes causes qui l'avoient fait conclurre subsistoient, & il y en avoit encore d'autres qui l'obligeoient à le consommer. Le Duc de Clèves étoit voisin de l'Empereur dans les Pais-Bas, & prétendoit aussi-bien que lui au Duché de Gueldre, après la mort du Duc de ce nom. Par conséquent, en cas de Guerre entre l'Empereur & l'Angleterre, ce Prince pouvoit faire, en ce Pais-là, une diversion très-embarrassante pour l'Empereur. D'un autre côté, il avoit une Sœur mariée avec le Duc de Saxe, Chef de la Ligue de Smalcalde, avec laquelle il étoit très-important au Roi de s'entretenir en bonne union. Mais il y avoit encore plus. C'est que l'Empereur, qui étoit alors en France, travailloit de tout son pouvoir, à détacher François I. des intérêts de l'Angleterre. Henri avoit même des avis secrets que c'étoit à ce prix que l'Empereur offroit de donner le Duché de Milan au Duc d'Orléans. Si donc, dans une pareille conjoncture, il eût renvoyé la Princesse de Clèves sans l'épouser, il couroit risque de se broüiller entièrement avec les Princes de Smalcalde, dans un tems où il se voyoit sur le point d'être abandonné du Roi de France, qui oublioit peu-à-peu les secours qu'il avoit reçus de lui dans ses besoins les plus pressans. Ainsi en déplorant son malheur, de se voir obligé d'épouser une Princesse pour laquelle il avoit conçu de l'aversion, il se résolut à faire ce sacrifice le 6. de Janvier 1540. Mais il en fut encore moins satisfait, après l'avoir épousée, qu'il ne l'avoit été auparavant, & dès ce tems-là même, il résolut de faire Divorce avec elle. Il dissimula pourtant ses sentimens autant qu'il lui fut possible, quoiqu'il fût facile à tout le monde de s'apercevoir du chagrin qui le rongeoit. Cromwell, qui l'avoit engagé à ce Mariage, ne tarda pas long-tems à éprouver les effets de son ressentiment, quoique le Roi prît un grand soin de le lui cacher.

Le Parlement s'étant assemblé le 12. d'Avril, Cromwell y fit un Discours pour informer les deux Chambres que le Roi voyant avec un extrême chagrin, tant de division parmi ses Sujets, sur les matieres de Religion, avoit nommé des Commissaires pour examiner les Articles qui étoient en contestation, afin qu'on pût fixer la croyance, sans aucun égard aux Partis, selon qu'on la trouveroit fondée dans la Parole de Dieu; Qu'il souhaitoit passionnément de donner à son Peuple la connoissance de la Vérité; Mais qu'après cela, il étoit résolu de faire punir sans miséricorde, ceux qui auroient la présomption de préférer leurs sentimens particuliers à ceux dont on conviendrait. Les Commissaires nommez par le Roi furent approuvez, & eurent ordre de travailler à cet examen sans retardement. Deux jours après le Roi créa Cromwell Comte d'Essex.

Dans cette Séance, le Parlement supprima l'Ordre des Chevaliers de Saint Jean de Jérusalem, qu'on appelle aujourd'hui Chevaliers de Malthe. La dépendance où ils étoient du Pape & de l'Empereur, fut la cause ou le prétexte de leur ruine. Il ne faut pas douter que l'envie de profiter de leurs dépouilles ne portât aussi le Roi à procurer leur suppression. En effet, le Parlement lui donna tous leurs biens, comme il lui avoit donné ceux des Moines. Quoiqu'ils eussent de grands revenus, tant en Irlande qu'en Angleterre, le Roi n'employa pourtant que trois-mille livres sterling pour leur

Vu ij

entretien,

HENRI
VIII.
1540.
Le Roi en
est mal sa-
tisfait.

Il l'épouse
pourtant,

& en veut
du mal à
Cromwel.

Parlement.
Hist. de la
Reformation
Le Roi
nomme des
Commissai-
res pour
examiner
les Dogmes
de la Reli-
gion.

Cromwell
est créé
Comte
d'Essex.
L'Ordre
des Cheva-
liers de S.
Jean est
supprimé.
Myl. Herbert.

HENRI
VIII.
1540.
Disgrace de
Cromwell.

entretien , après leur suppression. Cette affaire étant finie , le Parlement fut prorogé jusqu'au 20. de Mai.

Peu de jours après on vit s'élever contre Cromwell , un orage qui , vraisemblablement , avoit été ménagé quelque tems auparavant. Ce Ministre avoit beaucoup d'ennemis & d'envieux. Il étoit Fils d'un Maréchal ou d'un Serrurier , & quoique d'une naissance si abjecte , il se voyoit élevé à une très-haute fortune , jusque-là , qu'il avoit la préférence sur tous les Seigneurs du Royaume , excepté les Princes du Sang. Toute la Noblesse lui portoit envie. Il avoit encore pour mortels ennemis , tous les Partisans de Rome , qui le regardoient comme le premier auteur de la suppression des Monastères , & comme un de ceux qui avoient le plus poussé le Roi à tous les changemens qu'il avoit faits dans la Religion. Parmi tous ceux-là , qui étoient en grand nombre , le Duc de Norfolck & Gardiner étoient ceux qui pouvoient le plus lui nuire , parce qu'ils avoient beaucoup d'accès auprès du Roi. Ces deux Courtisans s'étant apperçus de la froideur du Roi pour la nouvelle Reine , ne doutèrent point qu'il ne voulût du mal à Cromwell de l'avoir engagé à ce Mariage , & ils résolurent de se servir de cette occasion pour le perdre. Ils espéroient qu'après s'être défaits de lui , il ne leur seroit pas impossible de ménager un accommodement entre le Roi & l'Empereur , & ensuite , une réconciliation avec le Pape , à quoi Cromwell s'étoit toujours opposé de tout son pouvoir. Deux autres choses contribuèrent aussi beaucoup à la ruine de ce Ministre. Le Roi s'étoit toujours servi de lui , pour entretenir sa correspondance avec la Ligue de Smalcalde , & pendant qu'il crût avoir besoin de cette Ligue , il ne pût se passer de son secours. Mais s'étant enfin refroidi envers les Princes Allemands , comme je l'ai déjà dit , & ayant connu que l'union qu'il craignoit entre Charles-Quint & François I. n'étoit qu'une chimere , & que par conséquent il n'auroit pas besoin de l'Allemagne , Cromwell lui devint moins utile. La seconde chose qui contribua encore au malheur de Cromwell fut , que le Roi devint amoureux de Catherine Howard , Nièce du Duc de Norfolck. Ce Seigneur voyant par-là son crédit considérablement augmenté scût bien s'en prévaloir pour procurer la ruine du Ministre. Dès qu'il en trouva une occasion favorable , il représenta au Roi „ qu'il y avoit beaucoup de mé-
 „ contens dans le Royaume , & que les gens équitables ne pouvoient se per-
 „ suader qu'un Prince tel que lui , eût voulu donner aucun sujet de mécon-
 „ tentement à son Peuple : Qu'ils inféroient de-là qu'il falloit qu'il eût été
 „ mal servi de ses Ministres qui sans doute avoient abusé de sa confiance :
 „ Que comme c'étoit uniquement par rapport à la Religion que le Peuple
 „ paroissoit mal satisfait , il étoit naturel de juger , que cela n'arrivoit que
 „ par la faute du Vicegérant , dont il seroit peut-être à propos d'examiner la
 „ conduite : Qu'il étoit accusé par le Public de beaucoup de choses qui , si
 „ elles étoient vraies , le rendoient plus coupable que ne le seroit un autre ,
 „ vû les faveurs dont le Roi l'avoit comblé : Qu'au fond , quand même on ne
 „ pourroit prouver aucun fait particulier contre lui , c'étoit toujours un assez
 „ grand crime que d'avoir fait perdre au Roi l'affection d'une bonne partie de
 „ ses Sujets : Qu'il prenoit donc la liberté de lui dire que , pour calmer leurs
 „ esprits , il n'y avoit pas de meilleur moyen que de leur sacrifier un Ministre
 qui

Le Duc de
Norfolck
incite le
Roi contre
Cromwell.

qui leur étoit extraordinairement odieux ». Ces insinuations , qui furent sans doute appuyées par Gardiner , & par d'autres ennemis de Cromwell , produisirent enfin l'effet qu'ils en avoient attendu. Le Roi prévenu contre lui, résolut de s'en défaire, sans sçavoir encore de quoi il étoit coupable. Mais il trouvoit dans sa mort un double avantage. Premièrement , il faisoit éclater le ressentiment qu'il avoit conçu contre lui , à cause du Mariage où il l'avoit engagé. En second lieu , il croyoit faire à son Peuple un sacrifice capable de faire cesser tous ses murmures. Cette résolution étant prise , & le Parlement s'étant rassemblé le 13. de Juin, le Duc de Norfolck accusa Cromwell de Haute trahison devant le Conseil , & reçût ordre de l'arrêter & de le mener à la Tour. Cet illustre prisonnier eut le sort de tous les Ministres disgraciez. En un moment , il fut abandonné de tout le monde , excepté de son ami Crammer , qui osa seul écrire au Roi en sa faveur quoique fort inutilement.

Cromwell étant à la Tour , on dressa les Articles de son accusation , qui ne consistoient qu'en des généralitez , dont on n'offroit pas même de donner aucune preuve. Le Roi sçavoit bien , que , si on lui faisoit son procès selon les formes ordinaires , il pourroit produire des ordres qui le disculperoient entièrement , & qui ne pourroient être désavouiez. Par cette raison , il fut jugé à propos , de porter son affaire au Parlement , & de le faire périr par un Acte d'*Attainder* sans l'admettre à aucune justification. C'étoit ainsi qu'il avoit agi lui-même , dans l'affaire de la Marquise d'Excéter & de la Comtesse de Salisburi , & par conséquent , il ne pouvoit pas trouver étrange qu'on pratiquât la même chose à son égard. Le Parlement toujours esclavé du Roi , trouva l'accusation fondée , quoique destituée de preuves. Ainsi par un Acte , dans lequel on le déclaroit atteint & convaincu d'Hérésie & de Lèze-Majesté , il fut condamné comme Traître & Hérétique , le Parlement laissant au Roi le choix de lui faire souffrir le supplice de l'un ou de l'autre de ces deux crimes. Cet exemple , joint à quelques autres précédens & à ceux qu'on verra encore dans la suite , fait voir jusqu'à quel point le Roi avoit porté son autorité , puisqu'il suffisoit qu'il fit connoître sa volonté , pour être incontinent obéi , par ceux même qui avoient le plus de droit & d'intérêt de réduire son pouvoir à de justes bornes. L'exécution de cette Sentence fut renvoyée jusqu'après la séance du Parlement.

Henri étoit si las de la Reine , qu'il ne pouvoit plus supporter le chagrin de se voir engagé pour le reste de sa vie , dans un Mariage si peu agréable. Il résolut donc de faire Divorce avec elle , quoiqu'il en pût arriver , d'autant plus que les raisons qui l'avoient porté à l'épouser ne subsistoient plus. Il avoit perdu l'espérance de faire une Ligue avec les Protestans d'Allemagne , & il ne craignoit plus l'Empereur depuis qu'il voyoit toutes choses disposées à une rupture entre lui & le Roi de France. Il ne s'agissoit plus que de trouver un prétexte , pour autoriser la demande du Divorce , & pour donner quelque couleur aux procédures du Clergé & du Parlement , dont il étoit bien assuré , quelque léger que le prétexte pût être. Il en trouva un dans un engagement antécédent entre la Reine & le Fils du Duc de Lorraine. Mais cet engagement étoit si léger , qu'il falloit en presser beaucoup les conséquences pour en faire le fondement de la rupture du Mariage d'Anne avec le Roi.

« HENRI
VIII.
1540.
La mort de
Cromwell
est résolue.]

Il est accusé
de Haute
trahison &
envoyé à la
Tour.

Crammer
intercede
pour lui.

Il est con-
damné sans
être admis à
se défendre.

Le Roi se
détérmine à
faire casser
son Maria-
ge.

Prétexte de
ce Divorce.
Hist. de la
Réformation.
Myl. Herbert.

HENRI
VIII.
1540.

C'étoit qu'autrefois, le Duc de Clèves & le Duc de Lorraine, dans une Paix qu'ils avoient faite ensemble, étoient convenus de Marier Anne de Clèves, avec le Prince de Lorraine, tous deux alors en minorité. Cette convention n'avoit jamais été confirmée, par les Parties, lorsqu'elles étoient venues en âge. Au contraire l'Ambassadeur du Duc de Gueldre, qui avoit fait l'office de Médiateur dans ce Traité, avoit déclaré depuis par un Acte authentique, que cet Article étoit censé nul. Cependant, lorsqu'on conclut le Mariage de Henri avec Anne, cet engagement précédent fit une difficulté. Mais les Ambassadeurs de Saxe & de Clèves promirent positivement d'éclaircir ce point, & de le mettre hors de doute dès que la Princesse seroit arrivée en Angleterre. Anne s'étant renduë à Greenwich, le Roi, qui n'en étoit pas satisfait, auroit bien voulu chercher une chicane sur ce même Article, pour pouvoir la renvoyer. Il fit pour cet effet assembler le Conseil, & les Ambassadeurs y ayant été appelez, on leur demanda l'éclaircissement auquel ils s'étoient engagez. Mais ils n'avoient rien apporté, regardant cette difficulté comme peu importante. Cependant le Conseil leur ayant fait connoître, qu'on s'attendoit à de bonnes preuves, & non pas à de simples paroles, ils offrirent de faire venir dans trois mois, des Extraits en bonne forme de la Chancellerie de Clèves, pour prouver ce qu'ils avoient allégué. Cela seul n'auroit pas été capable de porter le Roi à passer outre, si, comme je l'ai déjà dit, il n'avoit eu de fortes raisons pour lui faire accomplir son Mariage. Ainsi le Conseil fut d'avis, que s'il n'y avoit point d'autre difficulté, rien ne devoit empêcher que le Mariage ne fût célébré. L'Extrait de la Chancellerie de Clèves étant arrivé, on y trouva une équivoque dans le terme de *Fiançailles*, parce qu'il n'étoit pas exprimé, si on avoit entendu qu'elles dûssent se faire par paroles de présent, ou par paroles de futur. Mais comme le Roi ne vouloit pas encore commencer l'affaire de son Divorce, il fit garder cet Extrait pour s'en servir dans l'occasion. Ce fut donc là-dessus, qu'il résolut de fonder la rupture de son Mariage.

Le Parle-
ment prie le
Roi de faire
examiner la
validité de
son Maria-
ge.

Le Parlement, qui avoit été prorogé pour quelques jours, s'étant rassemblé, Henri envoya la Reine à Richemont. Quelques jours après, un des Seigneurs proposa dans la Chambre Haute, de présenter une Adresse au Roi, pour le prier de faire examiner la validité de son Mariage. Après ce qu'on a vu jusqu'ici, il n'y a personne qui puisse s'imaginer, que ce Seigneur eût été assez hardi, pour oser faire une pareille proposition, s'il n'eût pas été assuré d'en être approuvé du Roi. Ainsi, cette ouverture ayant été reçue, les Seigneurs demanderent la concurrence des Communes; après quoi, ils allèrent en Corps, trouver le Roi pour lui présenter leur Adresse. Henri leur protesta, qu'il ne cherchoit que la gloire de Dieu, avec l'avantage de son Peuple, & à faire connoître la vérité. Ensuite, il consentit que cette affaire fût remise à l'examen du Clergé qui nomma incontinent des Commissaires pour oïr les témoins. Tout ce qu'on pût recueillir de l'Interrogatoire du Roi, de ses Réponses, & de celles des témoins qu'on examina fut, qu'il y avoit eu un engagement entre la Reine & le Prince de Lorraine, sur lequel il y avoit des difficultez qui n'étoient pas bien éclaircies: Que le Roi n'ayant épousé la Reine qu'à contre-cœur, n'avoit pas donné un consentement intérieur à son Mariage, sans quoi, on soutenoit que ses promesses ne pou-
voient

La Convo-
cation nom-
me des
Commissai-
res.
Raisons ex-
traordinai-
res allé-
guées pour
le Divorce.

voient être obligatoires, la nature des actions des hommes étant limitée à ce qu'elles sont intérieurement : Que le Roi n'avoit jamais consommé son Mariage avec la Reine ; Que le Royaume avoit intérêt qu'il eût plusieurs enfans, ce qu'on ne pouvoit pas espérer, pendant qu'il seroit lié avec elle.

Il falloit que le Roi eût bien mauvaise opinion du Clergé, du Parlement, & du Public, pour alléguer des causes si extraordinaires de son Divorce. La premiere avoit été discutée avant la célébration du Mariage, & l'avis du Conseil avoit été que cette difficulté n'y devoit point porter d'obstacle. Quant à la seconde, si cette maxime avoit lieu, à quoi serviroient les Contrats, puisqu'il ne tiendrait qu'à une des Parties, de dire qu'elle n'y a point donné un consentement intérieur. Ce seroit établir la mauvaise foi, la fraude, la perfidie, au suprême degré, sans qu'il y eût aucun remède à un si grand mal. Pour ce qui regarde la troisième, le Roi avoit sans doute oublié ce qu'il avoit allégué dans le procès de son Divorce avec Catherine. Il avoit alors soutenu, conformément à l'avis de son Clergé, que la consommation du Mariage d'Arthur avec Catherine n'étoit pas nécessaire pour le rendre valide, & que le simple consentement des Parties l'avoit aussi bien accompli, que s'il eût été consommé. La quatrième ne valoit pas mieux, puisqu'il n'y avoit aucune nécessité de rompre ce Mariage, sous prétexte qu'il ne plaisoit pas au Roi de coucher avec la Reine. D'ailleurs, il y avoit déjà un Héritier. Enfin, il falloit l'en croire sur sa parole, quand il disoit, qu'il n'avoit pas consommé son Mariage, lui qui demandoit le Divorce, & qui se servoit de cette raison pour l'obtenir. Cependant le Clergé ne laissa pas de trouver ces raisons solides, & de donner une Sentence de Divorce sur ce fondement, & le Parlement eut la bassesse de se prêter à la passion du Roi, & de confirmer cette Sentence. Au reste on ne peut faire ici aucune distinction, puisque ni dans la convocation, ni dans le Parlement, il n'y eut pas une seule voix contre le Divorce, tant chacun craignoit de s'exposer à la colere du Roi. C'est ici une preuve remarquable de ce que j'ai déjà insinué plusieurs fois, que, dans tout ce qui s'est passé en Angleterre pendant les dernières années de Henri VIII, le Parlement & le Clergé ne doivent être considérés, que comme des instrumens dont le Roi se servoit pour contenter ses passions. C'est à lui qu'est dûe la gloire de tout ce qui s'est fait de bon & d'utile, & c'est lui qui doit porter le blâme de tout ce qu'il y a eu de mauvais. Cependant, les premiers ne sont pas excusables, de n'avoir fait aucun effort pour soutenir les intérêts de la Justice & de la Vérité, quand ils ont crû qu'elles étoient opprimées.

La Reine fut peu touchée de ce qui avoit été fait en son absence, & sans qu'on l'eût même interrogée. Apparemment, elle n'avoit pas conçu beaucoup d'affection pour un Epoux, qui ne lui avoit jamais donné aucune marque de la sienne. Cependant, quoique le Roi n'eût pas cru nécessaire de lui demander son approbation, lorsqu'il méditoit le Divorce, parcequ'alors il ne s'agissoit que du Clergé & du Parlement, dont il sçavoit bien qu'il seroit le maître, il lui demanda son consentement à ce qui avoit été fait, croyant sans doute de se mieux disculper envers le Public. En même-tems, il lui offroit le Titre nouveau de *Sœur adoptive du Roi*, avec une pension de quatre mille livres sterling, & le choix de demeurer en Angleterre, ou de retourner

HENRI
VIII.
1549.

Sentence
de Divorce.

Anne con-
sent au Di-
vorce.

Art. Publ.
Tom. XIV.
pag. 710.

ner

HENRI
VIII.
1540.

ner dans son Païs. Elle consentit à tout sans se faire solliciter, & aima mieux demeurer en Angleterre, où elle espera de vivre plus agréablement qu'à Clèves dans la Cour du Duc son Frere. D'ailleurs, selon les apparences, elle crut que sa pension lui seroit plus assurée si elle demouroit en Angleterre, que si elle s'en éloignoit. Tout étant ainsi réglé, elle écrivit au Duc son Frere, que le Divorce s'étoit fait de son consentement, & le pria de vivre en bonne intelligence avec le Roi.

Statut pour
modérer la
peine d'un
des six Ar-
ticles.

Preuves de
la servitude
du Parle-
ment.

Le Parle-
ment con-
firme tout
ce qu'il
plaira au
Roi d'or-
donner pas
rapport à la
Religion.

Cette grande affaire étant finie, le Parlement fit un Acte pour adoucir l'un des six Articles, contenus dans le *Statut de Sang*, dont j'ai parlé ci-dessus. Cet Article, ainsi que les cinq autres, portoit la peine de mort contre les Ecclésiastiques qui violeroient le vœu de Chasteté : mais ce dernier Acte changeoit cette peine en celle de la confiscation des biens.

Tout le reste de ce Regne ne nous fera voir que des preuves sensibles de la servitude sous laquelle la Nation Angloise se trouvoit réduite. Mais dans cette même Séance du Parlement, on en trouve trois, qu'il ne faut pas passer sous silence.

Les Commissaires choisis par le Roi en vertu d'un Acte de Parlement, pour examiner les Dogmes de la Religion, ayant fait un long Mémoire sur ce sujet, & marqué certains Articles comme indubitables & absolument nécessaires, il fut proposé dans la Chambre Haute de passer un Acte qui donnât force de Loi, à ce que ces Commissaires avoient déjà fait, & à tout ce qu'ils feroient à l'avenir par ordre du Roi. Cette Proposition ayant été reçue, le projet de l'Acte fut dressé incontinent, & porté aux Communes qui le renvoyerent le lendemain avec leur approbation. Par ce Statut, le Parlement passoit en Loi, non seulement le projet que les Commissaires avoient dressé, pourvu qu'il fût approuvé du Roi, mais encore tout ce que le Roi ordonneroit à l'avenir, en matiere de Religion. C'étoit accorder au Roi l'infailibilité, qu'on avoit ôtée au Pape. On ne peut guères voir de plus grandes marques d'esclavage, puisque le Parlement soumettoit les consciences au Roi, après lui avoir, à peu près, soumis les corps & les biens. De plus, le Parlement inséra dans ce même Acte une Clause qui, sous prétexte de borner l'autorité du Roi, l'étendoit d'une maniere sensible, sçavoir, qu'il ne seroit pas permis de rien faire contre les Loix. Cette contradiction manifeste dans un même Statut, rendoit le Roi l'Arbitre de la vie de ses Sujets, puisque, d'un autre côté, on leur enjoignoit de se soumettre à la volonté du Roi, en matiere de Religion, sans sçavoir encore ce qu'il voudroit leur prescrire, & qu'en même tems on leur défendoit de rien faire contre les Loix. Par conséquent, en cas que le Roi leur ordonnât quelque chose contre les Loix déjà faites, ils pouvoient être poursuivis en vertu de ce Statut, soit que, contre les Loix, ils obéissent au Roi, soit que, pour obéir aux Loix, ils refusassent de se soumettre à sa volonté. Les Actes passez sous ce Regne sont pleins de contradictions qui n'y étoient pas mises sans dessein.

Loi sur les
Mariages,
en faveur
du Roi.

Le Parlement fit encore un autre Acte, qui ne portoit pas de moindres marques de servitude. C'étoit pour ordonner qu'un Mariage déjà consommé ne pourroit pas être cassé, à cause d'un Contract antécédent, ni pour des empêchemens qui ne seroient pas de Droit Divin. Sans doute le Parlement avoit oublié, ou peut-être, il voulut bien feindre d'avoir oublié, que le Mariage du

du Roi avec Anne de Bollen avoit été cassé à cause d'un Contract antécédent, & que sur ce même fondement, & dans cette même Séance, il avoit approuvé la dissolution de celui que le Roi avoit contracté avec Anne de Clèves. Il est vrai que le Roi avoit protesté qu'il n'avoit pas consommé celui-ci. Mais Catherine d'Arragon avoit protesté la même chose à l'égard de son Mariage avec le Prince Arthur, & néanmoins, il avoit été décidé, qu'une Partie n'en devoit pas être cruë même sur son Serment, quand il y avoit des présomptions contraires. C'étoient-là de véritables contrariétéz, mais dont le Roi se mettoit peu en peine. Son but étoit de pouvoir légitimer la Princesse Elisabeth, en vertu de la première partie de cet Acte & de lever, par la seconde, les obstacles que les Canons mettoient au dessein qu'il avoit d'épouser Catherine Howard, qui étoit Cousine Germaine d'Anne de Bollen.

HENRI
VIII.
1540.

Dessein de
ce Statut.

Avant que le Parlement se séparât, le Clergé de la Province Ecclésiastique de Cantorbéri, assemblé en Convocation, offrit au Roi la cinquième partie de ses revenus, payable en deux ans. C'étoit, comme il le disoit dans son Adresse, pour lui témoigner sa juste reconnoissance du soin qu'il avoit pris de délivrer l'Eglise Anglicane de la tyrannie du Pape. Le Roi accepta volontiers ce présent, & le Parlement n'eut garde de refuser son approbation. Mais cela ne suffisoit pas pour les besoins du Roi. Peu de jours après, il demanda encore un secours d'argent à la Chambre des Communes. Quoique, depuis quelque-tems, le Parlement fût accoutumé à se conformer sans examen à la volonté du Roi, cette demande trouva quelque espèce d'opposition dans la Chambre-Basse. En effet, elle ne pouvoit que paroître étrange, vu que le Roi étoit en Paix avec tout le monde, & que d'ailleurs, on ne pouvoit pas se persuader, qu'il eût déjà consommé l'argent qu'il avoit tiré de la suppression des Monastères. Il se trouva des Membres de cette Chambre, qui représentèrent, que si dans un tems de Paix, & en une seule année, le Roi avoit dissipé de si grandes sommes, il n'y avoit plus rien à faire qu'à le rendre maître de tous les biens du Royaume, qui même ne suffiroient pas pour la dépense de peu d'années. Mais ces Discours ne produisirent pas un grand effet. Les Partisans du Roi représentèrent à leur tour, qu'il avoit employé des sommes immenses à mettre les Côtes en sûreté, & qu'il lui coûtoit plus pour faire vivre ses Sujets dans une profonde Paix, que ne lui couleroit la Guerre la plus affreuse. Ces raisons, toutes mauvaises qu'elles étoient, passèrent pour incontestables, & la Chambre accorda au Roi un Subside aussi grand, que s'il eût été engagé actuellement dans une dangereuse Guerre. C'est là une troisième preuve de l'esclavage du Parlement. Cependant le Peuple ne pouvoit comprendre où étoit allé tout l'argent que le Roi avoit reçu depuis peu de tems, & qui auroit dû lui suffire pour la dépense de plusieurs années.

Argent ac-
corder au
Roi par le
Clergé.

Subside ac-
corder au
Roi par le
Parlement.

Ce Parlement, qui avoit donné au Roi de si grands témoignages d'une complaisance sans bornes, fut cassé le vingt-quatrième de Juiller. Mais auparavant le Roi voulut récompenser ses Sujets par une Amnistie à laquelle on donna le nom de Générale, quoique les exceptions qu'elle contenoit en bornassent le bénéfice à peu de personnes. On y voyoit excepter tous ceux qui avoient été condamnés pour avoir nié la Suprémacie du Roi, ou pour avoir violé quelqu'un des six Articles du Statut de Sang, & même ceux qui étoient seulement accusés de ces crimes qui étoient alors irrémissibles. La Comtesse,

Le Parle-
ment est dis-
sout.

Amnistie
avec beau-
coup d'ex-
ceptions.

HENRI
VIII.

1540.

Cromwell
est exécuté.

de Salisburi Mere du Cardinal Polus, & Thomas Cromwel en étoient nommément exclus.

Comme l'exécution de Cromwell avoit été différée, il en avoit conçu quelque espérance d'obtenir son pardon, d'autant plus qu'ayant écrit au Roi une Lettre fort soumise, le Roi en avoit été ému, & se l'étoit fait lire trois fois. Mais les sollicitations du Duc de Norfolck & de Gardiner, appuyées de celles de Catherine Howard, qui agissoit en leur faveur, rendirent les efforts du prisonnier inutiles. Le Roi signa un ordre pour lui couper la tête le vingt-huitième de Juillet, environ six semaines après sa condamnation. Comme Cromwell laissoit un Fils pour lequel il avoit beaucoup de tendresse, il ne voulut rien dire sur l'échafaut, qui put lui porter du préjudice. Il se contenta de témoigner qu'il se soumettoit de bon cœur à ce que les Loix ordonnoient sur son sujet. Il pria Dieu pour la prospérité du Roi, & assura qu'il mourroit dans la profession de la Religion Catholique. Ces derniers mots furent diversément expliquez, selon les affections & les préjugés des deux Partis, en matiere de Religion. Quoiqu'il fût certain que Cromwell avoit vécu dans les sentimens des Luthériens, ceux du Parti contraire soutenoient, qu'il s'étoit retracté avant sa mort, & que, par la Religion Catholique, on ne pouvoit entendre que l'ancienne Religion, qui étoit professée dans le Royaume avant tous ces changemens. Les autres au contraire prétendoient, que cette expression devoit être prise dans un sens plus général, & que tout au plus elle ne devoit signifier que la Religion qui étoit alors établie. Quoiqu'il en soit, la précaution que Cromwell avoit prise en mourant de ne rien dire dont le Roi pût s'offenser, fut avantageuse à Grégoire son Fils qui, cette même année, fut créé Pair du Royaume, sous le Titre de *Baron Cromwell*. La Charge de Vicegérant que le Pere avoit possédée, demeura éteinte par sa mort, n'y ayant personne qui souhaitât de remplir un poste qui exposoit si fort à l'envie, & qui avoit été si funeste à celui qui l'avoit le premier occupé. D'ailleurs, le Duc de Norfolck & l'Evêque de Winchester, qui étoient alors en grand crédit, n'avoient garde de solliciter le Roi à remplir cette Charge, qui auroit engagé celui qui en auroit été revêtu, à s'employer de tout son pouvoir pour empêcher tout accommodement avec Rome.

Art. Publ.
Tom. XIV.
pag. 708.
18. Decemb.

Hist. de la
Réform.
Plusieurs
personnes
des deux
Religions
exécutées.

Quelques jours après la mort de Cromwel, on vit à Londres, un spectacle qui donna beaucoup à penser aux deux Partis. Ce fut une troupe de gens condamnés à mort & exécutés tous ensemble; les uns pour avoir nié la Suprémacie du Roi, les autres, pour avoir soutenu la Doctrine des Luthériens. Du nombre de ces derniers étoient *Barnes, Gerard, & Jérôme*, Prêtres. Ceux-ci ayant été déferez au Parlement, avoient été condamnés au feu, sur une accusation générale d'avoir semé des Hérésies, falsifié l'Ecriture Sainte, & appuyé des erreurs qui détruisoient la Religion, sans que sur tout cela l'Acte entrât dans aucun détail, & selon les apparences, sans que le Parlement en eût examiné les preuves. Le même Acte condamnoit à la même peine, quatre hommes, dont l'un étoit accusé d'avoir soutenu l'autorité du Pape, un autre d'avoir eu correspondance avec le Cardinal Polus: le troisième, pour avoir voulu surprendre Calais: le quatrième, pour avoir reçu chez lui un Rebelle, & enfin, trois autres encore convaincus d'avoir nié la Suprémacie du Roi. Tous ces gens-là furent brûlez, ou pendus, en un même-tems.

&c

& un même lieu. Il est à présumer, qu'on ne les avoit pas admis à se défendre, puisq'ue *Barnes*, après avoir expliqué sa croyance au Peuple, demanda au Shérif, s'il sçavoit le sujet pour lequel on le faisoit mourir. Le Shérif lui ayant répondu, qu'il l'ignoroit, il se tourna vers le bucher, & dit, que le genre de supplice qu'il alloit souffrir l'instruisoit assez du crime dont on le croyoit coupable. Il ne laissa pourtant pas de prier Dieu pour le Roi, & même pour Gardiner qu'il soupçonnoit d'être l'auteur de sa mort. Ce Prélat voulut s'en justifier par une espèce de Manifeste : mais il eut le malheur de n'être pas crû.

HENRI
VIII.
1540.

Le huitième du mois d'Août Catherine Howard, Nièce du Duc de Norfolk, fut déclarée Reine, le Roi l'ayant épousée en secret quelque-tems auparavant. Elle étoit tellement dévouée au Duc son Oncle, & à l'Evêque de Winchester, qu'elle ne se gouvernoit que par leurs conseils. Comme elle avoit un grand ascendant sur l'esprit du Roi, il y a beaucoup d'apparence qu'elle l'auroit enfin porté à se livrer à la conduite de ces deux Ministres qui se préparoient à procurer par son moyen de grands changemens dans la Religion, si sa disgrâce, dont je parlerai tout-à-l'heure, n'eût renversé leurs projets. Cependant, ils profiterent, autant qu'il leur fut possible, d'un tems si favorable, pour porter diverses atteintes à la Réformation & aux Réformez. Certainement, Cranmer se trouvoit alors dans une situation très-dangereuse. Il ne pouvoit pas douter, que les auteurs de la ruïne de Cromwel, ne souhaitassent la sienne avec la même ardeur, & qu'ils n'y travaillassent même sourdement. Déjà, on entendoit, en divers lieux, faire des plaintes contre lui, & même un Membre des Communes avoit dit publiquement dans la Chambre, qu'il étoit le Protecteur & le Principal Chef des Novateurs. Tout cela auroit sans doute produit enfin son effet, si ses ennemis eussent eu un peu plus de tems pour dresser toutes leurs Machines. Mais comme ils sçavoient que le Roi avoit une véritable estime pour lui, ils avoient dessein d'aller pied-à-pied, comprenant bien qu'ils ne pouvoient, sans courir risque de se perdre eux-mêmes, presser sa ruïne aussi directement qu'ils avoient sollicité celle de Cromwell. D'ailleurs, il n'y avoit qu'un seul Article, où Cranmer donnoit quelque prise sur lui. C'étoit celui de la Religion, sur lequel même il gardoit de grands ménagemens, sçachant bien que le moyen d'avancer la Réformation, sous un Prince tel qu'Henri, n'étoit pas de s'opposer directement à ses volontez.

Catherine
Howard est
déclarée
Reine.

Les Parti-
sans de l'an-
cienne Re-
ligion en
triomphent.
Hist. de la
Réform.

Desseins
contre Cran-
mer.

On ne tarda pas longtems à s'apercevoir du changement que la disgrâce de Cromwell & l'élévation de la nouvelle Reine avoient produit à la Cour. Les Commissaires qui avoient été nommez pour travailler à l'Exposition de la Doctrine Chrétienne, ayant présenté leur Ouvrage au Roi, il en ordonna incontinent la Publication. Quoique cette Exposition corrigeât divers abus, le Parti de l'ancienne Religion avoit tellement prévalu, qu'au lieu d'avancer la Réformation, elle la reculoit sensiblement, comme il est aisé de voir dans l'Extrait que le Docteur Burnet donne de ce Livre, dans son Histoire de la Réformation d'Angleterre. Néanmoins, comme on y établissoit divers principes qui pouvoient être d'un grand usage dans un tems plus favorable, les Réformateurs se consoloient, dans l'espérance que ces mêmes principes serviroient un jour à détruire les erreurs qui se trouvoient établies dans l'Exposition.

Exposition
de la Doctri-
ne Chrétien-
ne, à
laquelle
tout le
monde est
obligé de se
conformer.
Elle est très-
défavorable
à la Réforma-
tion.

HENRI
VIII.
1540.

Réforme
des Missels,
peu confi-
dérable.

L'Empe-
reur man-
que de pa-
role à Fran-
çois I.
Du Bellay.
Mézerai.

Commence-
ment de
broüillerie
entre Henri
& Fran-
çois I.

Institution

tion. D'un autre côté, les Partisans de l'ancienne Religion croyoient avoir beaucoup gagné, parcequ'ils y voyoient établis des Dogmes auxquels vraisemblablement les Réformez ne voudroient jamais se conformer, & qu'ils espéroient que cette résistance attireroit la colere du Roi sur tout leur Parti. Pour ce qui les regardoit eux-mêmes, comme ils avoient toujours eu une complaisance sans bornes pour le Roi, ils se propoisoient de suivre la même route, afin d'achever de le mettre dans la disposition où ils le souhaitoient. D'autres Commissaires, qui avoient été chargez de réformer les *Missels*, y firent si peu de changemens, qu'à la réserve de quelques ratures aux endroits où il étoit parlé du Pape, il n'y eut rien d'altéré, & qu'il ne fut pas nécessaire d'en imprimer de nouveaux. Ainsi, par le crédit du Duc de Norfolck & de Gardiner, appuyez de la faveur de la nouvelle Reine, l'Archevêque Cranmer & tous ceux de son Parti voyoient former contr'eux un orage dont vraisemblablement ils devoient être accablez. Peut-être fût-ce pour eux un grand bonheur, que d'autres affaires détournèrent le Roi pour quelque-tems, de l'attention qu'il donnoit à ce qui regardoit la Religion.

Le passage de l'Empereur par la France, sembla d'abord avoir produit une sincere reconciliation entre ce Monarque & François I. Pendant le séjour qu'il fit à Paris, il promit positivement de donner le Duché de Milan au Duc d'Orléans. Mais lorsque François voulut le presser d'en faire expédier l'Acte d'Investiture, il répondit qu'un pareil Acte seroit regardé comme extorqué, s'il étoit daté en France, & qu'il étoit plus honorable pour lui & pour le Roi même, qu'il fût signé dansquelqu'une des Villes des Pais-Bas. Ensuite, quand il se vit hors de France, il trouva quelque nouveau prétexte, pour s'empêcher d'exécuter sa promesse. Cependant, il dompta les Gantois, & leur fit payer chèrement la peine qu'ils lui avoient donnée de venir en Flandre. Après cela, quand François I. le fit sommer d'accomplir son engagement, il y mit de telles restrictions, qu'il fut aisé de comprendre, qu'il n'avoit aucune envie de se défaire d'un Pais qui faisoit la communication de l'Espagne, avec ses autres Etats d'Italie & d'Allemagne. François, au désespoir d'avoir été ainsi duppé, disgracia la Chancelier *Poyet*, & le Connétable de Montmorenci qui lui avoient conseillé de se fier à la parole de l'Empereur.

Vers la fin de l'année 1540, il y eut, entre François I. & Henri, quelques commencemens de broüillerie qui aboutirent enfin à une Guerre. François faisant fortifier Ardres, donna ordre en même-tems, de construire sur la Riviere de . . . un Pont par le moyen duquel il pouvoit passer sur le territoire Anglois. Mais le Gouverneur de Calais ne voulant point souffrir cette nouveauté, fit jeter ce Pont dans la Riviere, par un détachement de sa Garnison. Les François le refirent, & les Anglois l'abbatirent une seconde fois. Sur cela, le Roi de France ordonna au Maréchal de *Biez* de lever des Troupes en Picardie. Henri renforça de son côté la Garnison de Calais, & fit réparer les Fortifications de cette Place. Cependant les deux Rois, voulant tâcher d'éviter une rupture sur un si léger sujet, convinrent d'envoyer des Commissaires sur les lieux, avec pouvoir d'accommoder ce differend. Mais cette Conférence n'ayant produit aucun bon effet, chacun prit de son côté, des précautions pour se défendre en cas d'attaque.

Ce fut dans cette même année que la fameuse Compagnie des Jésuites re-
çut

cut sa perfection par une Bulle de Paul III, datée le vingt-septième de Septembre.

HENRI
VIII.

1541.
de la Com-
pagnie des
Jesuites.

Henri ne
craint plus
rien, ni de
l'Empereur
ni du Pape.

L'inquiétude que l'Empereur avoit causée à Henri pendant quelque-tems, s'étoit à peu-près évanouie, depuis que François I. avoit été dupé dans l'affaire de Milan. Henri connoissoit assez le génie & le caractère de ce Prince, pour prévoir, sans beaucoup de peine, qu'il ne tarderoit pas longtems à rompre avec l'Empereur. Une Guerre entre ces deux Monarques ne pouvoit qu'être avantageuse à Henri. Naturellement, elle devoit lui procurer du repos, & le mettre en état de maintenir entr'eux une égalité de puissance, qui faisoit le plus ferme fondement de sa propre sûreté & de celle de son Royaume. Ainsi ne craignant plus rien du Pape, ni de l'Empereur, ni du Roi de France, ni de ses propres Sujets qui ne pouvoient faire que de vains efforts sans le secours d'une Puissance étrangère, il se renferma dans les soins de ses affaires domestiques. Il avoit principalement deux choses en vûë. La première étoit de conserver, & d'étendre même, l'autorité qu'il avoit acquise, la seconde de prendre garde qu'il ne se fît point, dans la Religion, d'autres changemens que ceux qu'il jugeoit lui-même raisonnables. C'étoient-là les deux affaires qui l'occupaient uniquement. Comme il étoit positif sur ces deux Articles, & que le Parlement n'osoit s'opposer à ses volontez, on peut bien juger qu'aucun de ses Ministres n'avoit la fermeté de le contredire en quoi que ce fût. Ainsi, c'étoit lui seul qui régloit tout selon son caprice, son Conseil ne faisant autre chose qu'approuver ce qu'il proposoit. Il y avoit pourtant dans le Conseil, comme dans tout le Royaume, deux Partis contraires par rapport à la Religion. Mais chacun avoit toujours les yeux sur le Roi, pour tâcher de connoître son inclination de peur de s'exposer à la combattre.

Il est absolu
dans son
Royaume.

L'Archevêque Cranmer étoit à la tête du Parti de ceux qui souhaitoient une plus grande Réformation. Il étoit toujours fort estimé du Roi, sur tout, à cause de son intégrité. Mais la sincérité, dont il faisoit profession, le rendoit peu propre aux affaires Politiques, dans une Cour où il ne falloit écouter, ni la Raison, ni la Justice, ni l'Equité, mais considérer seulement, quelle étoit l'inclination du Roi.

Caractère
de Cran-
mer.

Le Chancelier *Audley* étoit un homme de bon esprit. Il rendoit service aux Réformateurs quand il le pouvoit, sans rien hazarder. Mais il étoit trop bon Courtisan pour insister sur ce qu'il jugeoit raisonnable, si le Roi ne l'approuvoit pas.

Celui du
Chancelier
Audley.

Le Duc de Norfolk étoit un Seigneur autant distingué par son mérite, que par sa naissance. Il passoit pour bon Général d'Armée; mais il étoit encore meilleur Courtisan. Toujours soumis à la volonté du Roi, il approuvoit extérieurement tout ce qu'il lui plaisoit d'ordonner. Mais en secret, il gémissoit de tous les changemens qui s'étoient faits dans la Religion, & ne pouvoit souffrir, ni la Réformation ni les Réformez. Il auroit bien souhaité que le Roi se fût reconcilié avec le Pape: mais le peu d'apparence qu'il voyoit à cette reconciliation, lui faisoit tenir bride en main, de peur de choquer un Maître qui ne pardonnoit pas aisément. Néanmoins, comme l'esprit du Roi ne se trouvoit pas toujours dans la même disposition, le Duc trouvoit assez souvent l'occasion de servir son Parti, sur tout quand il s'agissoit de la punition de ceux qui n'approuvoient pas les six Articles, & qui

Caractère
du Duc de
Norfolk.

HENRI
VIII.
1541.

étoient assez hardis pour le faire connoître au Public. En un mot, il étoit comme le Chef des Partisans du Pape, & de l'ancienne Religion. Mais il cachoit soigneusement au Roi, son inclination pour le premier, & à l'égard de la Religion, il ne faisoit paroître son zèle que pour soutenir ce que le Roi avoit retenu.

Celui de
l'Evêque de
Winche-
ster,

Gardiner, Evêque de Winchester, étoit dans les mêmes sentimens & tenoit la même conduite. Mais il s'en falloir bien qu'il ne fût autant estimé du Roi, qui pourtant ne laissoit pas de se servir de lui, parcequ'il avoit l'esprit souple & adroit, & qu'il avoit une connoissance assez étendue des affaires étrangères. Comme cette connoissance lui donnoit des lumieres que les autres Ministres n'avoient pas, il engageoit quelquefois le Roi à faire des démarches dont les suites pouvoient être avantageuses à son Parti, & dont le Roi lui-même ne connoissoit pas toujours le motif. C'étoit par une complaisance aveugle pour les volontez du Roi, qu'il se maintenoit dans un certain degré de faveur, étant convaincu lui-même, & ayant aussi convaincu ses amis, que cette condescendance étoit l'unique moyen de faire révoquer ce qui avoit été fait contre le Pape.

de Bonner,

Bonner, Evêque de Londres, étoit aussi un des Chefs du même Parti, mais pourtant toujours prêt à sacrifier toutes choses à sa fortune. Il étoit d'un naturel hardi, emporté, & cruel jusqu'à l'excès, comme il le fit bien voir en plusieurs occasions qui se présentèrent dans la suite. Au reste, comme il étoit d'un mérite beaucoup au dessous du médiocre, il ne se soutenoit qu'en faisant la Cour à ceux qui étoient en faveur, & en prenant la volonté du Roi pour règle de sa conduite.

de la Reine.

La Reine Catherine se laissoit aveuglément conduire par le Duc de Norfolk son Oncle, & employoit tout ce qu'elle avoit de pouvoir sur l'esprit du Roi, pour maintenir le crédit des ennemis de la Réformation.

Fondation
de six nou-
veaux Evê-
chez.

Aff. Pub.

Tom. XIV

pag. 731.

748. 754.

Tel étoit l'état de la Cour, dans le tems que le Roi, délivré des soins des affaires étrangères, se trouvoit uniquement occupé de ce qui se passoit dans son Royaume. Tout y étoit pourtant dans une profonde tranquillité, parceque la terreur qui s'étoit emparée des esprits, faisoit qu'il ne trouvoit plus de contredifans. Il avoit commencé dès le mois de Décembre précédent la fondation des nouveaux Evêchez, en érigeant l'Abbaye de Westminster en Eglise Episcopale. Dans l'année 1541, il en fonda encore trois autres, sçavoir *Chester, Gloucester & Peterborough*, & dans la suivante, *Oxford & Bristol*. Ces fondations & quelques autres de peu de conséquence furent les seules œuvres pies à quoi il employa les vastes richesses qu'il avoit acquises par la suppression des Monasteres. Ses Courtisans faisoient beaucoup valoir ces Actes de piété, pendant que d'autres faisoient remarquer le peu de proportion qu'il y avoit entre un revenu annuel de sept ou huit mille livres sterling qu'il employoit à ces usages, & ce qu'il avoit acquis par la destruction de près de sept cens Maisons Religieuses.

Le Roi dé-
clare Héré-
tiques ceux
qui rejette-
ront l'Expo-
sition de la

Cependant Henri vouloit paroître zélé pour la Religion, comme s'il n'avoit d'autre but que de procurer le salut éternel à tout son Peuple. Le Livre de l'Exposition de la Foi étant imprimé, il y joignit une Ordonnance par laquelle il déclaroit Hérétiques tous ceux qui croiroient plus ou moins, que ce qui étoit contenu dans ce Livre. Néanmoins, comme il n'étoit pas possible que

que tout le monde s'y conformât, & qu'il ne paroît point que personne ait souffert pour ce sujet, dans le cours de cette année, il y a quelque apparence que le Roi avoit fait connoître, qu'il ne souhaitoit pas que son Ordonnance fût exécutée à la rigueur.

Pendant qu'Henri se félicitoit d'avoir scû triompher du Pape, & de jouir d'une tranquillité que la Cour de Rome avoit vainement tenté de troubler, toute l'Europe étoit attentive à ce qui se passoit entre l'Empereur & le Roi de France, & aux préparatifs qui se faisoient en Turquie. La Guerre entre l'Empereur & François I. étoit sur le point de se renouveler, mais assez mal-à-propos pour l'Empereur, dans un tems où Soliman se préparoit à faire un puissant effort en Hongrie. C'étoit à l'occasion de la mort de *Jean Sepuse*, concurrent du Roi des Romains. Ces deux Princes qui avoient longtems disputé la Couronne de Hongrie, s'étant enfin lassés de la Guerre, étoient convenus que Sepuse garderoit, pendant sa vie, ce qu'il possédoit avec le Titre de Roi, mais qu'après sa mort la Couronne reviendrait à Ferdinand. Sepuse étant mort, & ayant laissé un Fils nommé *Etienne*, sous la Tutelle de sa Mere, Ferdinand prétendit que le Traité s'exécutât, & voulut se mettre en possession de toute la Hongrie. Mais la Mere du jeune Sepuse implora la protection de Soliman, qui la lui accorda volontiers, son dessein étant de profiter de cette division, pour s'emparer de la Hongrie, & pour pénétrer ensuite dans les Terres de l'Empire.

L'Empereur, voyant que la Hongrie étoit menacée d'une puissante invasion qui pouvoit avoir de fâcheuses suites pour l'Allemagne, employoit toute son industrie pour calmer les inquiétudes des Protestans, sans leur donner pourtant aucune satisfaction, tâchant seulement de les amuser, pour en tirer quelque secours contre les Turcs. D'un autre côté, il faisoit ses efforts pour persuader à Soliman, qu'il vivoit dans une parfaite union avec les Rois de France & d'Angleterre, afin que la crainte d'une Ligue générale des Princes Chrétiens le détournât du dessein qu'il avoit formé. Pour cet effet, il tâchoit d'amuser François I, en lui faisant espérer qu'il donneroit les Pais-Bas au Duc d'Orléans son second Fils, & qu'il les érigerait en Royaume. Dans le même tems, il faisoit entendre à la Porte Ottomane, que cette affaire étoit comme arrêtée. François I. ne donna point dans ce piège. Mais apprenant de tous côtés, que les Ministres de l'Empereur divulguoient par tout cette Négociation, comme si elle étoit sur le point d'être terminée, il résolut d'envoyer un Ambassadeur à Venise & un à Constantinople, pour en désabuser l'Empereur des Turcs & le Senat de Venise. Il fit choix pour ces Ambassades, de *Rincon* & de *Frégose*, qui se mirent en chemin pour traverser l'Italie. Mais le Marquis de Guast, Gouverneur de Milan, ayant eu avis qu'ils devoient s'embarquer à Turin pour descendre le Pô, les fit si bien épier, qu'ils furent assassinés dans leur bateau. François I. fit grand bruit de ce meurtre, sur lequel pourtant l'Empereur ne lui donna aucune satisfaction. Ce fut-là un nouveau sujet de rupture entre les deux Monarques.

Dans le même tems, l'Empereur avoit convoqué une Diète à Ratisbonne pour le cinquième d'Avril. Comme la conjoncture n'étoit pas alors favorable pour inquiéter les Protestans, la Diète se résolut enfin à leur accorder un second délai, qu'on appelloit *Interim*, afin qu'ils se tinssent en re-

pos,

HENRI
VIII.
1541.
Doctrines
Chrétienne.
Myl. Herbert.
*Histoire de
la Reforma-
tion.*
François I.
se prépare à
faire la
Guerre à
l'Empereur.

Artifices de
l'Empereur
pour dé-
tourner So-
liman d'at-
taquer la
Hongrie.

François I.
tâche de
rompre ses
mesures, en
envoyant
des Ambas-
sadeurs en
Turquie &
à Venise.
Mézeraï.
Du Bellay.
Les Ambas-
sadeurs sont
assassinés
sur le Pô.
*Interim ac-
cordé en
Allemagne
aux Protec-
tans.*
Sleidan.

HENRI
VIII.

1541.
Bataille de
Bude gagnée par les
Turcs.

Expédition
de l'Empe-
reur en
Afrique.
*Hist. d'Esp.
Mézerei.*

Elle réussit
mal.

Mézerei.

Affaires
d'Ecosse.
Buchanan.

pos, & qu'ils s'engageassent plus volontiers à fournir du secours contre les Turcs.

Pendant ce tems-là, le Roi des Romains faisoit assiéger Bude, Ville Capitale de Hongrie, dans l'espérance de s'en rendre maître avant que le secours des Turcs arrivât. Mais le Siège s'étant trouvé plus difficile qu'on ne l'avoit crû, l'Armée des Turcs eut le tems d'accourir au secours, & de livrer bataille aux Allemands, sur lesquels elle remporta une victoire signalée. Peu de tems après, Soliman s'étant rendu en Hongrie, fit son entrée dans Bude, & sous prétexte de prendre le jeune *Etienne* sous sa protection, se rendit maître de la Ville & d'une grande partie du Royaume.

Cependant l'Empereur ayant terminé la Diète, au lieu de marcher vers la Hongrie, pour secourir le Roi son Frere, prit la route d'Italie, & s'étant embarqué à *Porto-Venere* avec une Armée de vingt-cinq-mille hommes, il fit voile vers l'Afrique, à dessein de faire la Guerre à *Barberousse*, qui s'étoit fait Roi d'Alger. Cette démarche donna lieu à beaucoup de raisonnemens. On en fit des railleries à la Cour de France, comme si, au lieu d'aller combattre les Turcs, il avoit cherché un prétexte pour leur tourner le dos. Mais comme l'expédition de l'Afrique étoit projetée dès le commencement de l'année, & que les Troupes étoient déjà sur les côtes d'Italie, il est certain, qu'il n'auroit pas été à tems de secourir le Roi des Romains, s'il eût entrepris de les faire marcher en Hongrie. Quoiqu'il en soit, il mit son Armée à Terre tout proche d'Alger le 22. d'Octobre. Mais deux jours après il s'éleva tout d'un coup une violente tempête qui fit périr une partie de sa Flotte. Cet accident le contraignit de se rembarquer au commencement de Novembre, après avoir perdu une bonne partie de ses Troupes & de ses Vaisseaux. On a prétendu que ce fut par un pur motif de générosité, que François I. ne voulut pas lui déclarer la Guerre, pendant qu'il étoit occupé à cette expédition. Il est pourtant mal-aisé de se persuader, que ce Prince, qui entretenoit actuellement des intelligences avec Soliman, & qui, dans la suite, ne fit pas difficulté de se servir du secours des Turcs, se soit fait un scrupule d'interrompre les desseins que l'Empereur avoit formez contre les Infidèles d'Afrique.

Henri voyoit avec plaisir, que le Roi de France & les Turcs alloient donner à l'Empereur des occupations qui l'empêcheroient de penser à l'Angleterre. Mais quoiqu'il fût en repos de ce côté-là, il ne laissoit pas d'avoir quelque inquiétude, par rapport au Roi d'Ecosse, qui, bien que son Neveu, n'avoit pas sujet de l'aimer, & qui pouvoit aisément donner du secours aux Anglois mécontents dont le nombre étoit grand dans les Provinces du Nord. Henri craignoit encore qu'un zèle de Religion ne portât ce Prince à entreprendre quelque chose contre lui, parce qu'il commençoit à se laisser conduire par les gens d'Eglise qui, sous prétexte de le porter à détruire l'Hérésie, l'attachoient fortement aux intérêts du Pape. Il y avoit déjà plusieurs années qu'on brûloit les Réformez en Ecosse. Mais ces supplices y produisoient les mêmes effets qu'ailleurs : c'est-à-dire, qu'ils en augmentoient le nombre au lieu de le diminuer, & néanmoins, le Clergé s'obstinoit toujours à vouloir les exterminer par le fer & par le feu. Jacques V. étoit un Prince fort adonné à ses plaisirs, & fort avide d'argent. D'ailleurs, il avoit plusieurs

Bâtards,

Bâtards, qu'il ne pouvoit pas enrichir selon ses souhaits, parce qu'il s'étoit épuisé en dépenses inutiles. Il y avoit dans sa Cour deux Partis, dont l'un favorisoit le Roi d'Angleterre & les Réformez, & l'autre, composé principalement d'Ecclésiastiques, étoit entièrement opposé à Henri, & faisoit des efforts continuels pour porter le Roi à exterminer tous ceux qui s'écartoient de l'ancienne Religion. Le premier tâchoit de lui persuader d'imiter le Roi d'Angleterre son Oncle, & de s'assurer un revenu considérable par la suppression des Monasteres. L'autre lui représentoit, qu'en faisant exécuter à la rigueur, les Loix faites contre les Hérétiques, il tireroit plus de cent-mille écus tous les ans, des confiscations. Après avoir quelque tems balancé, Jacques se détermina pour ce dernier conseil, & ayant lâché la bride au Clergé, il s'ensuivit en Ecosse, une violente persécution.

Henri voyant que le Roi son Neveu se laissoit ainsi gouverner par des gens qui dépendoient trop de la Cour de Rome, craignit qu'enfin ils ne l'engageassent à s'unir contre lui, avec le Pape & avec l'Empereur. Cette crainte lui paroissoit d'autant mieux fondée, qu'il ne pouvoit plus gueres compter sur le secours du Roi de France, qui avoit accoutumé de diriger la Cour d'Ecosse, parce que cet ancien ami étoit extrêmement refroidi envers lui. Cela lui fit prendre la résolution d'employer toute son industrie à gagner le Roi son Neveu, afin de le porter à rompre, comme lui, avec le Pape. Dans cette vûë il lui envoya des Ambassadeurs, pour lui demander une entrevûë à Yorck, ne doutant point que, dans une Conférence amiable, il n'eût assez d'éloquence pour lui persuader ce qu'il voudroit. Jacques accepta la Proposition, & promit de se rendre à Yorck où Henri alla l'attendre. Mais les Ecclésiastiques d'Ecosse & tout leur parti se donnerent tant de mouvemens pour empêcher cette entrevûë, dont ils connoissoient la conséquence, qu'ils y réussirent enfin, & persuaderent au Roi de chercher quelque prétexte pour s'en dispenser.

Cependant Henri, qui n'avoit aucune connoissance de ce changement, attendoit avec impatience à Yorck le jour qui avoit été marqué pour l'entrevûë. Dans cet intervalle, il fit publier une Proclamation pour encourager ceux qui avoient souffert quelque tort de la part de ses Ministres, à en porter les plaintes à lui-même & à son Conseil. Son but étoit de rejeter tout le mal sur Cromwell, & de faire espérer à ses Sujets, & particulièrement à ceux du Nord, un Gouvernement plus doux pour l'avenir. Mais pendant qu'il faisoit tout préparer pour la reception du Roi d'Ecosse, il en reçut des Lettres d'excuse de ce qu'il ne pouvoit pas avoir l'avantage de se rendre auprès de lui. Il en fut picqué jusqu'au vif, & ce refus qu'il regarda comme un affront, produisit, bien-tôt après, une rupture entre les deux Royaumes. Mais le chagrin que cette affaire lui causa ne fut pas comparable à celui qu'il reçut en arrivant à Londres, de l'endroit d'où il l'attendoit le moins.

Depuis qu'il étoit remarié, il bénissoit Dieu tous les jours du bonheur dont il jouissoit dans ce dernier Mariage, & en toutes occasions, il témoignoit publiquement l'extrême satisfaction qu'il en ressentoit. Il étoit même arrivé, depuis peu, pendant son voyage d'Yorck, que voulant faire à Dieu sur ce sujet un Acte de reconnoissance conforme aux sentimens de son cœur,

HENRI
VIII.
1541.

Henri reprend le dessein de gagner le Roi d'Ecosse.

Il lui demande une entrevûë.

Jacques y consent.

Henri va l'attendre à Yorck. Proclamation en faveur des Sujets.

Jacques s'excuse. Henri en est fort offensé.

L'incontinence de la Reine est découverte.

HENRI
VIII.
1541.

il avoit demandé à son Confesseur une direction particuliere, & l'avoit prié de se joindre à lui pour cet effet. Tout cela marquoit l'estime & la tendre affection qu'il avoit pour la Reine qui sembloit aussi avoir pour lui un attachement reciproque. Mais quand il fut arrivé à Londres, il apprit des choses, qu'il auroit été bon pour son repos, qu'il eût toujours ignorées. Pendant qu'il étoit à Yorck, un homme, nommé *Lassels*, étoit allé trouver l'Archevêque de Cantorbéri, qui étoit demeuré à Londres, & lui avoit dit qu'il avoit appris de sa Sœur, ancienne Domestique de la Duchesse Douairiere de Norfolck, que la Reine avoit fort mal vécu avant son Mariage, qu'elle continuoit la même vie depuis qu'elle étoit Femme du Roi, & que deux hommes, entr'autres; sçavoir, *Dirham* & *Mannock*, avoient souvent couché avec elle. Cranmer ayant communiqué ce secret au Chancelier, & à quelques autres du Conseil Privé, il fut résolu entr'eux, qu'il en informeroit le Roi, dès qu'il seroit arrivé à Londres, quoiqu'ils n'ignorassent pas le danger où ils s'exposoient, si cette accusation ne pouvoit pas être prouvée. Mais en cette occasion, il n'y avoit pas moins de péril à se taire.

Cranmer en
informe le
Roi.

On fait des
Informa-
tions secrètes.

Divers té-
moignages
contre la
Reine.

Aveu de la
Reine.

Acc d'Ar-

Cranmer se trouvant assez embarrassé sur la maniere d'exécuter sa Commission, prit le parti de faire un Mémoire qu'il mit entre les mains du Roi, en le priant de le lire en particulier. Henri crut d'abord que c'étoit une calomnie, dont il résolut en lui-même, de punir séverement les auteurs. Ce ne fut même que dans cette pensée, qu'il voulut épplucher cette affaire à fond, quoiqu'avec tout le secret possible, de peur de causer du chagrin à la Reine. Il donna donc ordre au Garde du Sceau Privé, d'aller trouver *Lassels* sous quelque prétexte, & de l'interroger en secret. *Lassels* soutint avec fermeté ce qu'il avoit avancé, sur le rapport de sa Sœur, qui confirma aussi ce qu'elle avoit dit à son Frere. Sur ces dépositions, on chercha quelque prétexte pour faire arrêter *Dirham* & *Mannock*, qui découvrirent dans leur Interrogatoire, plus de particularitez qu'on ne souhaitoit d'en sçavoir. Non seulement ils avouèrent qu'ils avoient couché avec la Reine, mais même que trois Dames de la Cour, ses Confidentes, étoient ordinairement présentes à ses débauches. Une de ces trois étoit la Dame de Rochefort qui avoit accusé le Lord Rochefort son Mari, d'avoir un commerce criminel avec la Reine Anne de Bollen sa Sœur. On apprit encore de ces gens-là, que, le Roi étant à Lincoln, cette Dame avoit fait entrer à onze heures de nuit, dans la Chambre de la Reine, un nommé *Culpeper*, qui y avoit été jusqu'à quatre heures du matin, & qu'en la quittant, elle lui avoit fait présent d'un riche bonnet. De plus, la Reine avoit pris *Dirham* à son service, ce qui faisoit voir qu'elle avoit dessein de continuer la même vie. La Reine nia d'abord tous ces faits. Mais dans un second Interrogatoire, elle avoua qu'avant son Mariage, elle s'étoit abandonnée à plusieurs hommes. Cet aveu mit à bout la constance du Roi, qui déplorant son infortune, ne pût s'empêcher de verser un torrent de larmes. Enfin, après avoir fait condamner à mort, *Dirham*, *Mannock* & *Culpeper*, il voulut que l'accusation contre la Reine fût portée au Parlement, qui s'assembla le 26. de Janvier de l'année suivante 1542.

Les Commissaires, que le Parlement nomma pour examiner la Reine, rapporteront

rapportèrent que les faits dont elle étoit accusée, étoient suffisamment prouvez. Sur ce rapport les deux Chambres la déclarèrent coupable, & prièrent le Roi de permettre qu'elle fût punie capitalement. Elles lui firent la même prière, à l'égard de la Dame de Rochefort, complice de ses débauches, de la Duchesse Doüairière de Norfolck sa Grand-Mere, de Mylord Guillaume Howard son Pere, de la Dame Howard sa Mere, de la Comtesse de Bridgewater, de cinq autres Femmes, & de quatre hommes, sur ce que toutes ces personnes avoient eu connoissance de la vie débordée de la Reine, & n'en avoient pas averti le Roi. On peut encore remarquer en ceci, la servitude du Parlement, qui n'osoit condamner la Reine & ses complices sans sçavoir si le Roi voudroit bien permettre qu'on les punit. Il n'avoit pas agi de même à l'égard d'Anne de Bollen & du Lord Rochefort, parce que l'autorité du Roi n'étoit pas encore parvenue au degré où elle se trouvoit au tems dont je parle présentement. Le Roi ayant consenti que les coupables fussent punis, ils furent condamnés à mort, par un Acte d'*Atteinder* ou de conviction. Cet Acte contenoit encore une clause bien extraordinaire. C'est qu'il déclaroit Traîtres, tous ceux qui ayant connoissance des débauches d'une Reine, ne le déclareroient pas en toute diligence; Toute Fille que le Roi épouseroit comme Vierge, & qui ne l'étant pas, ne lui en donneroit pas connoissance, avant que de consommer le Mariage; Toute Reine ou toute Princesse de Galles qui se laisseroit débaucher; Tout homme qui auroit la témérité de leur faire l'amour, ou de les solliciter de quelque maniere que ce pût être, & tous ceux qui lui donneroient quelque assistance: Enfin, toute personne sçachant qu'une Fille que le Roi épouseroit comme Vierge, ne le seroit pas, n'en donneroient pas avis au Roi.

HENRI
VIII.
1542.
reinder con-
tre la Reine
& ses Com-
plices.

Henri ayant approuvé cet Acte, la Reine & la Dame de Rochefort furent décapitées le 12. de Février. La Reine persista dans ce qu'elle avoit avoué, qu'elle n'avoit pas bien vécu avant que d'être mariée: mais elle nia sur son salut, d'avoir jamais souillé le lit du Roi. Quant à la Dame de Rochefort, elle mourut sans être regrettée de personne. Mais sa mort & son infamie servirent du moins à donner une meilleure opinion du Lord Rochefort son époux, & de la Reine Anne de Bollen, dont elle avoit procuré la mort par son témoignage que sa propre condamnation rendit suspect à tout le monde.

La Reine
est décapitée.

L'extrême rigueur dont le Parlement usa envers les Parens de la Reine fut fort censurée du Public. On trouvoit qu'il étoit contre la nature de punir un Pere & une Mere pour n'avoir pas découvert la turpitude de leur Fille. Aussi le Roi modéra cette sévérité, en faisant grace à la plupart de ceux qui avoient été condamnés, dont pourtant quelques-uns demeurèrent assez long-tems en prison. Quant à la dernière clause qui condamnoit toute Fille qui étant recherchée en Mariage par le Roi, ne s'accuseroit pas elle-même, si elle avoit perdu sa virginité, elle fut tournée en ridicule. Dans les railleries qu'on faisoit sur ce sujet, on disoit qu'à l'avenir les Rois d'Angleterre ne pourroient plus épouser que des Veuves, n'y ayant point de Fille qui voulût s'exposer aux chinanes qu'un Roi pourroit lui faire, s'il arrivoit qu'il ne fût pas content d'elle.

L'Acte du
Parlement
est fort cen-
suré.

Cette affaire étant finie, le Parlement confirma un Acte passé dans le

L'Irlande

HENRI
VIII.
1541.
est érigée
en Royaume.

Myt. Herbert
Dessein du
Roi de sup-
primer les
Collèges &
les Hôpi-
taux.

Akte pour
lui en faci-
liter les
moyens.

Dispute
touchant la
Version de
la Bible.
Hist. de la
Reformation.

Aff. Publ.
Tom. XIV.
pag. 745.

Le Roi son-
haite que le
Parlement
lui offre un
Subside;

Parlement d'Irlande, par lequel cette Isle étoit érigée en Royaume. Depuis ce tems-là les Rois d'Angleterre ont mis dans leurs Titres celui de Rois d'Irlande, au lieu qu'auparavant, ils ne s'en qualifioient que Seigneurs.

Avant que le Parlement se séparât, le Roi commença en quelque manière, à manifester le dessein qu'il avoit de se saisir des Collèges & des Hôpitaux, comme il s'étoit emparé des Monasteres. Mais l'exécution de ce dessein n'étoit pas sans difficulté. Par les Constitutions particulieres de la plupart de ces Maisons, les Gouverneurs, Présidens, ou Administrateurs n'avoient pas le pouvoir de disposer des fonds destinez à leur entretien, sans le consentement des intéressés. Ainsi ce n'étoit pas une petite peine que d'avoir à gagner un si grand nombre de personnes qui avoient tant d'intérêt de conserver les rentes qui les faisoient subsister. Il est vrai que le Roi avoit déjà disposé quelques-uns de ceux qui n'étoient pas liez par des Constitutions si expresse, à lui résigner leurs Maisons. Mais comme il portoit sa vûë sur toutes, il fallut trouver un expédient, pour que les Gouverneurs des autres pussent imiter cet exemple sans violer leur serment. Ce fut dans cette vûë, qu'il obtint du Parlement un Akte qui annulloit toutes les Constitutions particulieres des Collèges & des Hôpitaux, & dispensoit les Gouverneurs, Présidens & Administrateurs, de les observer. Cet obstacle étant levé, il y en eut encore quelques-uns qui furent résignés au Roi. Mais cette affaire ne fut entièrement terminée qu'en 1545, par une voye plus abrégée.

Pendant que les affaires du Roi se faisoient dans le Parlement, sans beaucoup de difficulté, la Convocation, qui se tenoit en même tems, étoit fort partagée au sujet de la nouvelle Version de la Bible, qu'on alloit mettre entre les mains du Peuple. Plusieurs soutenoient qu'elle étoit pleine de fautes, & que ce seroit faire un grand tort au Peuple, que de lui permettre de la lire, avant qu'elle fût corrigée. C'étoit Gardiner qui émouvoit cette dispute, dans l'espérance qu'avant que la correction fût achevée, il se passeroit un tems considérable, & que cependant le Roi pourroit changer d'avis. Son parti étoit si nombreux, qu'il l'auroit enfin emporté sur l'autre, si Cranmer, qui s'aperçut de son dessein, n'eût obtenu du Roi que la correction seroit commise aux deux Universitez, où il avoit bien plus de crédit que dans la Convocation. Plusieurs Evêques s'y opposerent fortement, & quelques-uns même firent enrégistrer leur Protestation. Mais tout cela fut inutile, puisque le Roi s'étoit déjà déclaré. Il accorda même le 12. de Mars à un Libraire de Londres, un Privilege pour imprimer la Bible en Anglois. Cela donne lieu de présumer que les Universitez ne retoucherent point à cette Version, puisqu'il n'étoit pas possible qu'elles l'eussent examinée en si peu de tems.

Le Roi avoit besoin d'argent pour la Guerre d'Ecosse, à laquelle il étoit entièrement résolu : mais il n'osoit en demander à la Chambre Basse. Ce n'étoit pas qu'il doutât du succès, s'il eût voulu faire cette démarche. Mais il craignoit d'aliéner les cœurs de ses Sujets qui étoient bien plus sensibles aux affaires d'intérêt qu'à toutes les autres. Il souhaitoit que le Parlement lui offrît de lui-même de l'argent, sans se le faire demander. Ce fut dans

dans la vûë de se concilier son affection, qu'il fit emprisonner un Sherif qui avoit arrêté un Membre des Communes, & qu'il offrit de le leur livrer pour le châtier comme elles le trouveroient à propos. D'un autre côté, il empruntait par tout de l'argent, afin de leur faire comprendre qu'il étoit dans la nécessité. Mais pour cette fois, la Chambre Basse feignit de n'entendre point ce langage, ne voulant point introduire la pernicieuse coutume d'accorder des Subsidés au Roi, sans qu'il en demandât. D'ailleurs, comme elle ignoroit encore le dessein de la Guerre d'Ecosse, elle ne voyoit aucune nécessité de faire une pareille démarche. Ainsi, le Parlement se sépara sans rien accorder au Roi, excepté l'Acte touchant les Colléges & les Hôpitaux, qui étoit une semence dont il devoit, en son tems, recueillir le fruit.

HENRI
VIII.
1541.

mais il ne
réussit pas.

La Guerre contre l'Ecosse étant résolue, Henri envoya en France le Chevalier *Guillaume Paget*, pour sonder la disposition de François I, & pour tâcher de le lier par quelque Traité qui l'empêchât de secourir le Roi d'Ecosse. Les Instructions de l'Ambassadeur portoient, de demander au Roi de France, que le Traité de Paix perpétuelle entre la France & l'Angleterre fût renouvelé. François s'aperçût aisément qu'il y avoit quelque mystère caché dans cette Proposition. Comme il sçavoit que Henri n'étoit pas content du Roi d'Ecosse, il ne douta point qu'il ne demandât à renouveler la Paix à dessein d'insérer dans le nouveau Traité qui se feroit, quelque Article qui lui liât les mains, & l'empêchât de secourir son Allié. Il répondit donc, qu'il étoit inutile de renouveler un Traité dont le Roi d'Angleterre n'avoit pas exécuté les Conditions. L'Ambassadeur répliqua, qu'il n'y avoit aucune sorte de Conditions dans le Traité de Paix, & que par conséquent on ne pouvoit pas accuser le Roi son Maître de les avoir violées. Mais cette dispute n'étoit fondée que sur un mal-entendu. L'Ambassadeur n'entendoit, par le Traité de Paix, qu'un Traité particulier, qui ne contenoit qu'un seul Article, sçavoir, qu'il y auroit une Paix perpétuelle entre la France & l'Angleterre. Mais François vouloit parler de quelques autres Traitez signez le même jour, & qui étoient des suites & des dépendances du premier, quoique celui-ci eût été écrit à part. C'étoit ce Traité en particulier que Henri vouloit renouveler, s'imaginant que par-là, il empêcheroit François I. d'envoyer du secours au Roi d'Ecosse. Mais François ne prétendoit pas, que, sous ce prétexte, il dût être permis à Henri d'accabler un ancien Allié de la France, sans que la France pût s'y opposer. Au contraire, il croyoit, que c'étoit une violation manifeste de la Paix, que d'attaquer ses Alliez sans aucune cause légitime. Cependant, comme ils ne vouloient, ni l'un ni l'autre, faire mention du Roi d'Ecosse, quoiqu'ils l'eussent tous deux dans l'esprit, François, pour embarrasser Henri, demanda que, conformément aux Traitez précédens, il lui donna du secours pour recouvrer le Milanois. Henri demanda de son côté, que François, selon sa promesse, abolît en France l'autorité du Pape. Ces demandes reciproques étoient plus capables de produire une rupture qu'un renouvellement des Traitez. D'ailleurs, les Anglois avoient déjà commencé les hostilités, en arrêtant les Vaisseaux François qu'ils supposoient être des Pirates, & les François en avoient arrêté des Anglois par représailles. Ainsi, l'Ambassadeur ayant pris congé,

Il tâche
d'empêcher
le Roi de
France de
secourir
l'Ecosse.
Myl. Herbert.

HENRI
VIII.
1542.

sans avoir rien avancé, fit rapport à son Maître, que le Roi de France étoit mal disposé en son endroit; c'est-à-dire, qu'il ne laisseroit point opprimer le Roi d'Ecosse sans s'y opposer. C'étoit-là toute la mauvaise disposition où François I. se trouvoit envers l'Angleterre, étant alors très-éloigné de souhaiter la Guerre avec ce Royaume, puisqu'il étoit sur le point d'en commencer une autre qu'il avoit bien plus à cœur.

Ambassade
de France à
la Diète de
peu d'effet.
Sleidan.

Ce Monarque étoit si offensé de tous les artifices, dont l'Empereur avoit usé avec lui, qu'il n'attendoit, pour lui déclarer la Guerre, qu'à le voir tellement brouillé avec la Ligue de Smalcalde, qu'il n'y eût plus d'espérance d'accommodement. C'étoit en vûe de fomentier cette division qu'il avoit envoyé des Ambassadeurs à la Diète qui s'étoit assemblée à Spire, au mois de Février, sous prétexte de se justifier des prétendues calomnies dont on l'avoit noirci, & particulièrement de ce qu'on l'accusoit de s'être allié avec les Turcs. Ses Ambassadeurs se plaignirent à la Diète en termes extrêmement forts de l'assassinat de *Rincon* & de *Frégose*, prétendant que le premier n'étoit envoyé à Constantinople, que pour détourner Soliman du dessein de porter la Guerre en Allemagne. Cependant, dans la suite de leurs discours, ils voulurent persuader aux Princes Allemands, que leur intérêt étoit de bien fortifier leurs Places frontieres & d'abandonner la Hongrie aux Turcs. Ainsi leur présence à la Diète n'ayant pes produit de grands effets, ils s'en étoient retournés très-mécontents.

Le Pape offre un Concile à Trente.

Peu de tems après leur départ, le Nonce du Pape offrit à la Diète, de la part de son Maître, un Concile à Trente. Les Catholiques acceptèrent cet offre avec joye, & en remercièrent le Nonce. Mais les Protestans la rejetterent, parce qu'ils ne vouloient pas un Concile convoqué par leur Partie & dans un lieu suspect, puisque la Ville de Trente dépendoit du Roi des Romains. Cela n'empêcha pas que la Diète ne se terminât à la satisfaction de l'Empereur & de Ferdinand, après que, d'un consentement unanime, elle eut résolu de leur donner un puissant secours, dont l'Electeur de Brandebourg devoit avoir la conduite.

Convocation du Concile à Trente.

Quoique les Protestans eussent refusé l'offre de Paul III, il ne laissa pas de convoquer un Concile à Trente, pour le mois de Novembre suivant, par une Bulle du 22. de Mai. Mais ce n'étoit que pour amuser le Public. Il sçavoit bien que, dans le tems que la Guerre entre l'Empereur & la France alloit commencer, il se trouveroit assez d'obstacles pour empêcher que le Concile ne s'assemblât.

François I.
attaque
l'Empereur
en cinq
endroits.
*Du Bellay.
Mézerai.*

C'étoit en effet dans ce même tems que François I. mettoit cinq Armées en Campagne, pour attaquer l'Empereur en cinq endroits à la fois; sçavoir, dans le Roussillon, dans le Luxembourg, en Piedmont, en Flandre, & en Brabant. Mais le succès ne répondit pas à ses espérances. Le grand effort qu'il fit cette année, pour attaquer son ennemi, ne servit qu'à le mettre hors d'état d'en faire de semblables dans la suite, lorsqu'il fut lui-même attaqué. Le Dauphin assiégea inutilement Perpignan. Le Duc d'Orléans son Frere prit Luxembourg & Montmedy: mais ces Places furent reprises avant la fin de la Campagne. Quant aux trois autres Armées, elles ne firent rien de considérable.

Henri se

Pendant que ce Monarque faisoit de vains efforts pour se venger de l'Empereur

pereur, Henri prenoit enfin sa dernière résolution pour faire la Guerre à l'Ecosse. Il avoit espéré que, dans la Conférence qu'il s'étoit attendu d'avoir avec le Roi son Neveu, il le porteroit à renoncer à l'autorité du Pape, & c'étoit avec un extrême chagrin qu'il se voyoit déchu de son espérance. Cette affaire lui paroissoit de la dernière importance, parce que n'ayant pas beaucoup à craindre des Pais étrangers dont les forces maritimes n'étoient pas comparables aux siennes, il n'y avoit que l'Ecosse qui pouvoit lui causer de l'inquiétude. C'étoit le seul endroit d'où les Anglois mécontents pouvoient tirer du secours, & il se souvenoit avec frayeur du danger qu'il auroit couru, lorsque les Rebelles étoient en armes dans le Nord, s'ils avoient été soutenus par une Armée Ecossoise. Ainsi, dans la Guerre qu'il entreprenoit contre l'Ecosse, son but n'étoit pas de faire des Conquêtes en ce Pais-là, mais de plier le Roi d'Ecosse à sa volonté par la force, puisqu'il ne pouvoit pas le faire par la douceur. C'est ce qu'il croyoit absolument nécessaire pour se procurer un parfait repos. Au tems de la révolte du Nord, les conjonctures lui étoient extrêmement favorables, parce qu'étant alors étroitement uni avec la France, le Roi Jacques ne pouvoit pas s'engager à soutenir les Mécontents d'Angleterre sans le consentement de François I. qui, bien loin d'approuver ce dessein, l'en auroit au contraire détourné. Mais les affaires se trouvoient sur un autre pied, depuis que Henri ne pouvoit plus compter sur l'amitié du Roi de France. Il est vrai que ce Prince ne devoit pas lui être fort redoutable, pendant qu'il étoit en Guerre avec l'Empereur : mais il confideroit que l'égalité des forces de ces deux Monarques, les obligeroit vrai-semblablement à faire bien-tôt la Paix, & que cette Paix, dans laquelle le Pape interviendrait sans doute, ne pourroit se faire qu'à son préjudice. Il étoit même dangereux qu'elle ne produisît une Ligue contre lui, & que le Roi d'Ecosse ne s'y engageât. En ce cas-là, l'Angleterre pouvoit être envahie du côté du Nord, avec d'autant plus de facilité, que les Provinces Septentrionales étoient les plus disposées à la Révolte. Il étoit donc d'une extrême conséquence pour Henri de mettre le Roi d'Ecosse dans ses intérêts, puisqu'étant assuré de ce côté-là, il n'avoit pas beaucoup à craindre une invasion qu'il regardoit comme impossible, vu la supériorité de ses forces maritimes.

Il avoit eu dessein de se servir de deux moyens, pour gagner le Roi d'Ecosse, dans la Conférence qu'il lui avoit proposée. Le premier étoit de lui faire voir qu'il ne tenoit qu'à lui, de lui assurer la Succession de la Couronne d'Angleterre, après Edouard son Fils, ou de l'en éloigner, puisque, par l'Acte de Parlement fait sur ce sujet, il pouvoit appeller à la Succession *Marie & Elizabeth* ses Filles, ou les en exclure pour jamais. Au premier cas, le Roi Jacques ne pouvoit y prétendre, qu'après que la postérité de ces deux Princesses seroit éteinte, & au second cas, il venoit immédiatement après le Prince Edouard. Comme donc c'étoit un avantage considérable pour le Roi d'Ecosse, que de gagner deux degrés, Henri espéroit qu'il ne seroit pas assez imprudent pour le négliger. Le second moyen qu'il se proposoit d'employer pour gagner ce Prince, étoit de lui représenter les avantages qui lui reviendroient, s'il renonçoit à l'obéissance du Pape, tant à cause de la facilité que cela lui donneroit pour succéder à la Couronne d'Angleterre,

HENRI
VIII.
1542.
détermine à
faire la
Guerre à
l'Ecosse.
Buchanan.
My. Herbert.

HENRI
VIII.
1542.

terre, si le cas y écheoit, que par les richesses qu'il acquerroit, en supprimant les Monasteres d'Ecosse. Comme Jacques étoit fort avide d'argent, Henri ne doutoit pas de réussir par ce second moyen, quand même le premier seroit inutile. Ce fut donc avec un très-grand dépit, qu'il se vit frustré de son attente, par le refus que fit le Roi son Neveu de l'aller trouver à Yorck. Il comprit par-là que la nouvelle Reine avoit trop de pouvoir sur lui, & soupçonna même, que c'étoit un effet des intrigues du Pape, de l'Empereur, & peut-être du Roi de France. Ainsi n'ayant plus aucune espérance de réussir dans son projet par la voye de la douceur, il résolut de tenter s'il en pourroit venir à bout par la force.

But de cette
Guerre.

L'Ecosse n'étoit gueres en état de résister à l'Angleterre, sans le secours de la France. Mais celle-ci étoit tellement occupée, qu'il n'y avoit aucune apparence qu'elle pût prendre part à cette querelle. Henri espéroit donc, que s'il pouvoit avoir d'abord quelque avantage, il tiendrait les Ecoissois moins opiniâtres, & disposeroit plus aisément le Roi son Neveu à écouter ses Propositions. Ainsi la Guerre qu'il vouloit faire à l'Ecosse n'étoit proprement destinée qu'à obliger les Ecoissois à la condescendance qu'il désiroit d'eux, & non pas une Guerre fondée sur son seul caprice, ou pour se venger de l'affront qu'il avoit reçu, comme les Historiens le font entendre. Cependant, comme il ne pouvoit pas en découvrir les véritables motifs, sans se porter du préjudice, il la prétexta d'une prétendue violation de la Trêve, d'un prétendu tort dont il se plaignoit par rapport à certaines Terres de peu de conséquence situées sur les frontieres, & de ce que Jacques recevoit en Ecosse certains Rebelles Anglois. Mais comme tout cela n'étoit gueres capable d'en imposer au Public, il s'avisa de renouveler les anciennes prétentions des Rois d'Angleterre, touchant le droit de Souveraineté sur le Royaume d'Ecosse. Pour cet effet, il fit dresser un Manifeste dans lequel fut inséré le Mémoire dont j'ai amplement parlé dans le Regne d'Edouard I. & dans celui de Henri VII, contenant les prétendues preuves de la dépendance où le Royaume d'Ecosse avoit été anciennement à l'égard de l'Angleterre. Ce Manifeste étoit pourtant conçu en termes si ambigus & si équivoques, qu'il paroïssoit bien qu'Henri vouloit se réserver une porte pour pouvoir se désister de cette prétention, sans que son honneur s'y trouvât engagé. Il n'est nullement nécessaire de répéter ici le contenu de ce Mémoire. Il suffira seulement de remarquer, que la plupart des Auteurs Anglois en parlent, comme si la Souveraineté des Rois d'Angleterre sur l'Ecosse y étoit démontrée, & qu'il leur suffit de le citer seulement, pour se donner gain de cause sur ce sujet. Il semble que le Docteur Burnet, quoiqu'Ecoissois, se soit laissé surprendre à cette opinion généralement répandue en Angleterre, puisqu'il parle de ce Mémoire, dans l'Histoire de la Réformation, sans y faire aucune remarque. Peut-être n'a-t-il pas jugé à propos, de combattre le sentiment des Anglois, sans aucune nécessité par rapport à son Histoire.

Guerre d'E-
cosse.

Henri ne publia son Manifeste que dans le tems que son Armée étoit sur le point d'entrer en Ecosse. Son dessein étoit de surprendre les Ecoissois, ce qu'il croyoit d'autant plus facile, qu'il ne paroïssoit pas qu'il y eût entre les deux Royaumes un juste sujet de rupture. Cependant, le Roi Jacques ayant appris qu'il se faisoit des levées en Angleterre, se prépara de son côté, afin de se trou-

ver

ver en état de se défendre , en cas qu'il fût attaqué. Pendant ce tems-là , il envoya deux Ambassadeurs au Roi son Oncle , pour voir s'il y auroit quelque moyen de le contenter , ou du moins , afin de gagner du tems , jusqu'à ce que le Roi de France pût lui envoyer du secours. Ces Ambassadeurs furent long-tems arrêtez à la Cour d'Angleterre sur de vains prétextes , & pendant qu'Henri fut occupé à faire ses préparatifs , il ne leur donna aucune réponse. Ils n'eurent même la permission de s'en retourner qu'avec l'Armée qui devoit entrer dans leur Païs , sous la conduite du Duc de Norfolck , & dans laquelle ils étoient comme prisonniers. Deux autres Ambassadeurs d'Ecosse qui alloient à Londres ayant rencontré l'Armée Angloise dans sa marche , y furent aussi retenus jusqu'à ce qu'elle fut arrivée à Barwick.

Cependant le Roi Jacques ayant appris que le Duc de Norfolck marchoit vers le Nord à la tête de vingt mille hommes , envoya sur la frontiere un Corps de dix mille hommes , sous le commandement de *Gordon* , en attendant le reste de ses troupes qui marchaient de divers lieux pour se joindre à lui. Mais *Gordon* ne se trouva pas en état d'empêcher que le Duc de Norfolck n'entrât en Ecosse sur la fin d'Octobre , & qu'il ne ravageât le Païs situé au Nord de la Tweede. Après cette courte expédition , l'Armée Angloise se retira vers Barwick , la Saison qui étoit déjà fort mauvaise , l'ayant empêché de s'avancer plus avant. Pendant ce tems-là , le Roi Jacques fit marcher le Lord *Maxwell* avec quinze mille hommes , dans le tems que les Anglois se retiroient à Barwick. Les Ecossois prétendent , que , sur la nouvelle de la marche de *Maxwell* , les Anglois se retirèrent dans un tel désordre , qu'ils auroient pû être aisément défaits , si *Gordon* eût osé les attaquer , & que le Roi fut très-en colere contre lui de ce qu'il avoit manqué ce coup. Quoiqu'il en soit , Jacques , s'étant mis à la tête de son Armée , y tint un Conseil de Guerre , dans lequel il parut tout résolu à donner bataille , quoiqu'il en pût arriver. Mais il fut seul de cet avis. Au contraire on lui représenta fortement , le danger où le Royaume seroit exposé , si l'Armée étoit battue. Enfin , comme il ne vouloit point en démordre , les Généraux & la Noblesse lui firent entendre qu'ils ne lui obéiroient pas , si , sans aucune nécessité , il s'obstinoit à vouloir exposer le Royaume à un peril évident. Cette opposition le mit en fureur. Il jura qu'il puniroit leur désobéissance , & les traita tous de Traîtres , puisqu'ils l'empêchoient d'obtenir une victoire qui lui étoit infaillible. C'étoit ce que le Cardinal *Be-ton* lui avoit mis dans l'esprit , en lui disant qu'il étoit impossible qu'il fût vaincu par des Hérétiques tels que les Anglois. La vérité est , que ce Prince étoit un peu blessé du cerveau , depuis qu'il avoit fait mourir injustement un neveu du Duc d'Albanie , dont l'image se présentait sans cesse à son imagination. Ainsi étant au désespoir de se voir si mal obéi , il laissa le commandement de l'Armée au Lord *Maxwell* , avec ordre de marcher vers l'ennemi , & se tint lui-même à portée de l'aller joindre , en cas qu'il y eût occasion de donner bataille. Mais peu de jours après , comme il étoit extraordinairement irrité contre ses Généraux , & qu'il étoit à leur égard dans une extrême défiance , il donna une Commission en forme à *Olivier Sinclair* son Favori , pour aller prendre le Commandement de l'Armée. Ce nouveau Général , peu propre à un tel emploi , s'étant rendu au Camp , y fit lire publiquement sa Patente de laquelle tout le monde se trouva choqué. Cela produisit un tel

HENRI
VIII.
1542.

Le Roi d'E-
cosse veut
donner ba-
taille.

Les Grands
refusent de
le suivre.

Il donne le
commande-
ment de son
Armée à
Sinclair.

HENRI
VIII.
1542.
Déroute de
l'Armée E-
cossaise.

mécontentement parmi les Troupes, qu'elles commençoient à se débander, lorsqu'un Corps de cinq cens Cavaliers Anglois parut sur une Colline, où il se posta pour observer l'Armée ennemie. Cette vûë augmenta de plus en plus le désordre parmi les Troupes Ecoissoises, qui s'imaginèrent que toute l'Armée Angloise s'approchoit pour donner bataille. Dans cet état, se trouvant sans Général, puisque la Commission de Maxwell étoit révoquée, & que personne ne vouloit obéir à Sinclair, elles prirent le parti de se retirer, avec une frayeur qui ne leur permit pas de tourner la tête, pour observer le petit nombre de leurs ennemis. Les Cavaliers Anglois les voyant fuir avec tant de précipitation, se mirent à leurs trousses, & sans trouver aucune résistance, en tuèrent un grand nombre, firent prisonniers sept Seigneurs, deux cens Gentilshommes, huit cens Soldats, & se rendirent maîtres de vingt-quatre pièces de Canon. Jamais victoire ne fut gagnée si facilement. Entre les principaux prisonniers se trouverent le Lord *Maxwell*, les Comtes de *Cassils*, & de *Glencarn*, & *Olivier Sinclair* Favori du Roi.

Mort du
Roi d'E-
cosse.
Naissance
de Marie sa
Fille.

La nouvelle de cette déroute fit tomber le Roi Jacques dans une noire mélancolie, à laquelle il n'avoit déjà que trop de disposition. Il se mit dans l'esprit qu'il avoit été trahi par ses Généraux & par sa Noblesse, & dans cette prévention, il résolut de se défaire de la plupart d'entr'eux. Son chagrin fut encore augmenté par la nouvelle qu'il reçut, qu'un Héraut, que le Duc de Norfolk lui envoyoit, avoit été tué par un Anglois fugitif réfugié en Ecosse. Il comprit d'abord les suites fâcheuses que cet accident pouvoit avoir après le malheur qui venoit de lui arriver. Ainsi, se persuadant qu'il ne lui seroit jamais possible de se tirer de l'embarras où il se trouvoit, il ne put résister à l'excès de son chagrin, qui le coucha dans le tombeau, le 14. de Décembre 1542. Sa mort arriva sept jours après la naissance d'une Princesse nommée *Marie*, que la Reine sa Femme avoit mise au Monde, & qui se trouva son unique Héritière. Peu de tems auparavant il avoit perdu deux Fils en un même jour.

Henri fait
mener les
prisonniers
Ecoissois à
Londres.

Henri ne sçachant point ce qui se passoit en Ecosse, avoit fait conduire les prisonniers Ecoissois à Londres où ils arrivèrent le dixneuvième de Décembre. Le lendemain, on leur fit traverser la Ville, depuis la Tour où ils avoient été renfermez, jusqu'à Westminster où le Roi voulut les voir & leur parler. Il leur reprocha d'abord, que quelques-uns d'entr'eux avoient, par leurs pernicious conseils, persuadé au Roi leur Maître de se brouiller avec lui, & qu'ils portoient justement la peine d'une Guerre qu'ils avoient eux-mêmes excitée. Cependant, comme il avoit dessein de se servir d'eux pour faire une Paix telle qu'il la souhaitoit, il finit son Discours par des expressions plus obligantes, & leur accorda plus de liberté en les donnant en garde à divers Seigneurs de la Cour. Le Comte de Cassils eut le bonheur de tomber entre les mains de l'Archevêque de Cantorbéri, & de recevoir de lui, pendant le peu de séjour qu'il fit à Londres, des instructions qui le portèrent à embrasser la Réformation quand il fut de retour en son Païs.

Il forme le
projet de
marier le
Prince son
Fils avec

Peu de jours après, les nouvelles de la naissance de Marie Princesse d'Ecosse, & de la mort du Roi son Pere étant arrivées à la fois, Henri jugea que c'étoit une conjoncture favorable pour unir l'Ecosse avec l'Angleterre, en mariant le Prince Edoüard son Fils avec la nouvelle Reine d'Ecosse. Il fit sonder

sur

sur ce sujet, les Seigneurs prisonniers, & les ayant trouvez dans de bonnes dispositions pour appuyer cette ouverture, il les mit en liberté, à condition, qu'ils lui donneroient des ôtages pour la sûreté de leur retour, en cas que le projet du Mariage ne réussit pas. Cette condition ayant été acceptée, ils furent conduits à Newcastle d'où ils retournerent dans leur patrie, après avoir livré les ôtages. Nous verront tout-à-l'heure, quel fut le succès de ce projet.

Le Parlement d'Angleterre s'étant rassemblé le vingt-deuxième de Janvier, accorda un Subside au Roi, tant pour le remboursement des frais qu'il avoit faits dans la Guerre d'Ecosse que pour ses autres besoins. On entendoit par-là, la Guerre contre la France, dont il n'y avoit plus lieu de douter, puisqu'il étoit sur le point de conclure une Ligue avec l'Empereur. L'union qui alloit se former entre ces deux Monarques, devoit, selon les apparences, être si favorable aux Partisans de Rome & de l'ancienne Religion, qu'ils ne doutoient point que le tems ne fût venu que la Réformation alloit être détruite en Angleterre. Cependant dans ce même-tems ils eurent la mortification de voir passer au Parlemeur un Acte qui rabattit beaucoup de leurs espérances. Cet Acte, que Cranmer avoit sollicité & enfin obtenu, portoit que les Seigneurs, les Gentilshommes, les Marchands, pourroient garder, dans leurs Maisons, une Bible en Anglois, avec certains autres Livres de Religion, mentionnez dans l'Acte, pour l'instruction de leurs familles. Mais il étoit expressement défendu d'imprimer, de vendre, d'acheter ou de garder aucuns Livres de Religion que ceux-là, & de prêcher, ou de parler, contre l'Ordonnance de l'année 1540. Il y avoit encore une Clause très-considérable dans ce Statut. C'est que les Contrevenans, s'ils étoient Ecclésiastiques, ne pourroient être condamnez à la peine du feu, que pour la troisième faute, & que la peine des Laïques ne pouvoit s'étendre au-delà de la confiscation de leurs biens. De plus, l'Acte accordoit aux accusez, la liberté de produire leurs témoins, ce qui n'avoit jamais été pratiqué auparavant dans le procès d'Hérésie. Enfin, le même Acte ordonnoit, qu'ils seroient jugez dans un an au plus tard, après l'accusation. Mais d'un autre côté, la Loi des six Articles y étoit confirmée, & le Parlement laissoit au Roi le pouvoir d'annuler cet Acte, ou de le changer, ainsi qu'il le trouveroit à propos. Par cette dernière clause, le Roi demeurait toujours maître de la vie des Réformez, puisqu'en révoquant cet Acte, il pouvoit les poursuivre en vertu des précédens.

Quinze jours après que le Parlement se fut séparé, Henri conclut avec l'Empereur un Traité de Ligue, qui ne fut pourtant publié qu'au mois de Juin. L'intérêt de l'Angleterre ne demandoit nullement que le Roi s'unît avec l'Empereur, pour le rendre plus puissant. Il ne l'étoit déjà que trop. Au contraire, il auroit été bien plus à propos, pour tenir la balance égale, qu'il eût assisté la France. Du moins, il est incontestable, que la neutralité auroit été avantageuse aux Anglois. Mais la passion du Roi se trouvoit en opposition avec les intérêts du Royaume. Il étoit très-mécontent de François I. sur plusieurs Articles. Premièrement, il remarquoit en lui une indifférence extrême pour tout ce qui le regardoit, depuis qu'il n'avoit plus en besoin de son secours. Secondement, il s'étoit enfin aperçu que toutes les promesses qu'il lui avoit faites, de renoncer comme lui à l'autorité du Pape, n'avoient eu

HENRI
VIII.
1541.
Marie Reine d'Ecosse.
Il renvoie les prisonniers.

1543.
Le Parlement accorde un Subside au Roi.
Myl. Herbert.

Acte qui permet de garder la Bible dans les maisons.

Clause avantageuse aux accusez d'hérésie.

Pouvoir accordé au Roi d'annuler cet Acte.

Henri conclut une Ligue avec l'Empereur contre la France.
Ann. Publ.
Tom. XIV.
pag. 768.
21. Fevr.

Causes du mécontentement de Henri contre François I.

HENRI
VIII.
1543.

pour but que de l'amuser. Il sçavoit qu'en plusieurs occasions, François avoit blâmé sa conduite, par rapport à la Religion, & fait diverses railleries piquantes sur ses Mariages. En troisiéme lieu, il ne lui payoit ni la pension annuelle de cent mille écus, ni celle de dix mille écus pour le sel de Broüage, quoiqu'il s'y fût engagé par divers Traitez. Quant à la dette de deux millions, véritablement François en pouvoit faire voir des quittances pour une bonne partie; mais c'étoit sans qu'Henri en eût rien touché, ces quittances ayant tenu lieu des secours qu'il s'étoit volontairement engagé à lui donner, pour le tirer d'affaires dans les Guerres précédentes. Cependant, il en restoit encore une bonne partie à payer, sans que son Débiteur se mît en devoir de le satisfaire. De plus, Henri n'avoit fait don au Roi de France des sommes qui lui étoient dûes par l'Empereur, qu'à condition qu'il exécuteroit ponctuellement les Traitez, & il se plaignoit que François n'avoit pas été exact sur cet Article. Mais ce qui choquoit Henri plus que toute autre chose, c'étoit les obstacles que François lui avoit fait trouver en Ecosse, par le moyen d'une faction, qui s'étoit ouvertement opposée à ses desseins. Il n'y avoit-là, que trop de sujet de rupture, si l'intérêt du Royaume eût été le même que celui du Roi. Mais dans une semblable opposition, rarement arrive-t'il, que l'avantage du Peuple l'emporte sur celui du Souverain. Henri résolut donc de faire sentir au Roi de France, qu'il valoit la peine d'être mieux ménagé, & ce fut dans cette vûë, qu'il prit le parti de se reconcilier avec l'Empereur & de se liguier avec lui.

Avantages
de cette Li-
gue pour
l'Empereur.

Charles-Quint ne désiroit rien avec tant de passion. Il comprenoit aisément qu'avec le secours de l'Angleterre, il se verroit bien-tôt en état de mettre le Roi de France à la raison, & de lui faire perdre la pensée de recouvrer le Milanois par les armes. La crainte où il avoit toujours été qu'Henri ne s'unit avec la France, & avec les Protestans d'Allemagne, lui faisoit regarder l'Alliance avec l'Angleterre comme un coup de partie, qui devoit le mettre en état d'exécuter ses desseins ambitieux. Il trouvoit bien mieux son compte à empêcher François I. de remettre le pied en Italie, & à subjuguier les Protestans, qu'à exécuter ou plutôt à tenter d'exécuter la Sentence du Pape contre Henri, entreprise dont, selon les apparences, il ne seroit pas sorti à son honneur. D'ailleurs, la mort de la Reine Catherine sa Tante avoit beaucoup diminué en lui, & peut-être entièrement étouffé le désir qu'il avoit eu de la venger. Ainsi dans le tems même qu'il se plaignoit à tous les Princes de l'Europe que François I. entretenoit des intelligences secrètes avec les Infidèles, il ne faisoit aucune difficulté de rechercher l'Alliance d'un Roi excommunié, qui, selon les principes de l'Eglise Romaine, ne devoit pas être regardé avec moins

Difficulté
sur la Con-
clusion de
la Ligue.

d'horreur que les Turcs. Une seule difficulté retardoit la conclusion de cette Alliance. C'étoit que l'Empereur vouloit que Marie, Fille de la Reine Catherine, fût reconnuë pour légitime, ce qu'Henri refusoit avec obstination. Il ne pouvoit pas même l'accorder sans condamner lui-même son Divorce avec Catherine, & toutes les démarches qu'il avoit faites sur ce sujet. Il promit pourtant, que, selon le pouvoir qui lui étoit accordé par l'Acte du Parlement, il donneroit à Marie un rang dans la Succession: mais il ne voulut jamais consentir que cet Article fût inféré dans le Traité. Les amis que l'Empereur avoit en Angleterre lui conseillèrent de se contenter de cette promesse

Elle est le-
vée.

verbale,

verbale, dans la crainte où ils étoient que cette Ligue, dont ils se promettoient de grands avantages, ne fût accrochée par cette difficulté. Bonner Evêque de Londres, qui avoit été envoyé en Espagne pour cette Négociation, s'employa volontiers & avec beaucoup d'ardeur à la faire réussir, dans l'espérance que l'union qui alloit se former entre l'Empereur & le Roi, rétablirait la Religion en Angleterre sur le même pied qu'elle y avoit été avant l'affaire du Divorce.

Le Traité fut donc conclu à Londres le 11. Février 1543. Il contenoit une Ligue qui ne regardoit que l'Angleterre, avec ce que Henri possédoit en Picardie, & du côté de l'Empereur les Provinces des Pais-Bas qui étoient sous sa domination, sans aucune mention de l'Espagne ni de l'Allemagne. Il portoit en substance :

Que l'Empereur & le Roi d'Angleterre envoyeroient des Ambassadeurs au Roi de France, pour lui dire, que c'étoit uniquement par ses sollicitations, que les Turcs avoient envahi la Chrétienté. Que pour cette cause les deux Monarques alliez l'exhortoient à rompre l'Alliance qu'il avoit faite avec ces Infidèles, à les tenir pour ennemis, & à n'avoir aucune communication avec eux. Qu'ils demandoient de plus, qu'il dédommageât la Chrétienté des pertes qu'il lui avoit causées, en y appelant ces cruels ennemis. Qu'il s'abstint de la Guerre qu'il avoit commencée en divers lieux à la fois, afin que l'Empereur pût mieux vacquer à la défense de la Chrétienté. Qu'il fit rendre au Roi Ferdinand une Place que les Turcs lui avoient enlevée, & à l'Empereur *Castro-novo* qu'ils avoient assiégé avec le secours de douze Galeres de France. Qu'il réparât les dommages que les Allemands avoient souffert par l'Invasion des Infidèles. Enfin, qu'il satisfît le Roi d'Angleterre pour tout ce qu'il lui devoit, & qu'il lui donnât des sûretés pour le paiement de cent mille écus.

Après ce Préliminaire, les deux Monarques alliez convenoient, qu'ils ne pouvoient faire ni Paix ni Trêve avec la France qu'à ces conditions. Que François I. payeroit au Roi d'Angleterre tout ce qu'il lui devoit, & que, pour lui assurer à l'avenir le paiement de la pension, il lui mettroit entre les mains le *Comté de Ponthieu, Boulogne, Montreuil, Ardres, & Térouenne*, quittes de tout hommage, moyennant quoi, Henri consentiroit que les revenus qu'il en tireroit tous les ans tinssent lieu du paiement de la pension. De plus, que François rendroit le Duché de Bourgogne à l'Empereur.

Que si le Roi de France différoit seulement dix jours à consentir à ces conditions, les deux Monarques alliez lui déclareroient la Guerre, avec protestation, qu'ils ne feroient jamais la Paix, jusqu'à ce que le Roi d'Angleterre fût en possession de la Normandie, de la Guyenne, & de la Couronne de France, & l'Empereur, d'*Abbeville, de Bray, de Corbeil, de Peronne, de Ham, de S. Quentin*, & de tout le Duché de Bourgogne.

Enfin, ils convenoient, que chacun d'eux se mettroit en Campagne, pour attaquer la France, avec vingt-cinq mille hommes dont cinq mille seroient de Cavalerie.

C'étoient-là de grands projets. Mais ces deux Princes étoient trop habiles pour se persuader qu'avec vingt-cinq mille hommes chacun, ils fussent en état de conquérir la France. Il y a donc apparence qu'ils ne convenoient

HENRI
VIII.
1543.

Traité de
Ligue entre
l'Empereur
& Henri.
Art. Publ.
T. XIV. pag.
768.

HENRI
VIII.
1543.

dans le Traité , de mettre sur pied un si petit nombre de Troupes que pour engager François I. à ne faire que des préparatifs proportionnez. En effet , on verra dans la suites , qu'ils attaquèrent la France avec plus de cent mille hommes.

But principal de Henri.

Une des principales raisons qui portoit Henri à se liguier avec l'Empereur , étoit pour causer au Roi de France , tant d'embarras dans son propre Païs , qu'il ne fût pas en son pouvoir de rompre les mesures déjà prises pour l'union d'Ecosse avec l'Angleterre , par le Mariage de Marie avec le Prince Edoüard. Henri avoit cet affaire extrêmement à cœur , & ce n'étoit pas sans raisons , comme il est bien aisé de le comprendre. Mais par malheur pour lui , il y avoit en Ecosse , une Reine Doüairiere , de la Maison de Lorraine , & un Cardinal Archevêque de Saint André , qui étant tous deux dévouiez à la France & au Pape , travailloient de tout leur pouvoir à renverser ses projets. Comme les affaires d'Ecosse se trouveront bien-tôt fort mêlées avec celles d'Angleterre , il est absolument nécessaire de voir ce qui se passoit en ce Païs-là , depuis la mort de Jacques V. Sans cela , il seroit trop difficile d'entendre ce qui sera dit dans la suite.

Affaires d'Ecosse.
Buchanan.

Après la mort de Jacques V , l'Ecosse se trouva dans un très-fâcheux état. Le feu Roi n'avoit fait aucune disposition concernant la Régence , pendant la Minorité de sa Fille. Le plus prochain Héritier , après Marie , étoit *Jacques Hamilton* , Comte d'Aran , homme d'un génie fort médiocre , aimant l'étude & le repos , mais peu propre à manier les affaires publiques , & moins encore celles de la Guerre (1). Il avoit témoigné du penchant pour la nouvelle Religion , & par-là , il s'étoit rendu autant suspect & odieux aux Ecclésiastiques , qu'agréable à ceux qui avoient embrassé la Réformation. La Reine Doüairiere , Sœur du Cardinal de Lorraine & du Duc de Guise , avoit une aversion extrême pour les Réformez. Elle étoit entretenue dans cette disposition par le Cardinal *Beton* , Archevêque de Saint André , homme violent & cruel , qui avoit déjà donné plusieurs preuves de sa barbarie naturelle , envers ceux qui suivoient la nouvelle Religion. La plupart des Seigneurs qui auroient pu , par leurs Conseils , soutenir l'Etat dans une telle conjoncture , étoient ou morts à la dernière déroute , ou entre les mains des Anglois. Mais quand même ils auroient été en vie , ou en Ecosse , il leur auroit été bien difficile d'y réussir. Il y avoit depuis longtems parmi la Noblesse une telle division , qu'il suffisoit que l'un voulût une chose pour que l'autre s'y opposât. C'étoit-là une suite des factions que les Rois de France & d'Angleterre avoient excitées dans ce Royaume , & qui étoient entretenues par les divers sentimens en matiere de Religion. A tous ces maux se joignoit encore celui d'une Guerre contre un puissant voisin , qui venoit de remporter un avantage très-considérable , & qui pouvoit aisément profiter de la consternation où toute l'Ecosse se trouvoit.

Parmi cette confusion , le Cardinal Beton , ne voyant personne qui fût en état de lui faire tête , forma le dessein de s'emparer de la Régence. Pour cet effet , il supposa un Testament du feu Roi , par lequel il étoit établi Régent ou Viceroy , pendant la Minorité de Marie , avec l'assistance de trois Conseillers ou Assesseurs du nombre desquels étoit le Comte d'Aran , & le fit publier,

(1) C'est le Caractere que lui donne Buchanan.

blier , en attendant que le Parlement s'assemblât pour le confirmer. Cependant , il tâchoit par toutes sortes de moyens , de gagner des gens propres à l'appuyer , tant parmi le Peuple que parmi les Grands. La Reine veuve fut la première qui se déclara pour lui.

HENRI
VIII.
1543.

Mais pendant que le Cardinal travailloit à fortifier son parti , les amis & les parens du Comte d'Aran le sollicitoient fortement à ne pas céder la Régence à un homme qui n'y avoit aucun droit. Ils lui représentoient , qu'il falloit nécessairement que le Testament , sur lequel le Cardinal s'appuyoit , fût faux , parce que le feu Roi n'avoit jamais estimé ce Prélat , jusqu'au point de lui confier la Régence , au préjudice des Princes de son Sang. Que c'étoit là un complot pour perdre les *Hamiltons* avec tout leur parti , & pour empêcher les progrès de la Réformation. Que le Cardinal étoit connu de tout le monde , pour un homme de mauvais principe , peu scrupuleux dans sa conduite , cruel , & superstitieux , & que s'il avoit une fois le pouvoir en main , on verroit bien-tôt le feu de la persécution allumé dans tout le Royaume , non seulement contre les Réformez , mais généralement contre tous ceux qui ne se soumettroient pas avec assez de dévouement à ses ordres , & qu'infailiblement les Princes du Sang & les principaux de la Noblesse seroient les premiers sacrifiés à son ambition & à sa jalousie. Le Comte d'Aran étoit un homme paisible & sans ambition. S'il eût suivi son penchant , il auroit laissé le Cardinal jouir tranquillement de l'autorité qu'il avoit usurpée. Mais ses amis l'ayant pour ainsi dire forcé , par leurs remontrances , à faire valoir les droits que sa naissance lui donnoit , il prit la résolution de demander la Régence , & de faire voir la fausseté du prétendu Testament sur lequel le Cardinal s'appuyoit.

Dans ces entrefaites , les prisonniers , qui avoient été relâchez , arriverent en Ecosse , & avec eux *Archibald Douglas* , Comte d'Angus , & *Guillaume Douglas* son Frere , qui depuis quinze ans avoient été réleguez en Angleterre. Par l'arrivée de ces Seigneurs , le Parti du Comte d'Aran se trouva considérablement fortifié , au lieu que le Cardinal perdit beaucoup de gens qui s'étoient engagez avec lui , plus par crainte que par affection. On ne feignoit plus de dire publiquement , que le droit du Comte d'Aran étoit incontestable , quand même le Roi , par un pur caprice , auroit disposé de la Régence en faveur du Cardinal , ce qu'on ne pouvoit pourtant se persuader. Le Parlement s'étant assemblé au mois de Mars , le Testament fut examiné , & la fraude ayant été découverte , le Cardinal fut rejeté , & le Comte d'Aran déclaré Régent , d'un consentement presque unanime. Ce n'étoit pas sans raison que la plupart des Seigneurs & de la Noblesse voulurent se soustraire à la domination du Cardinal Beton. Avant que le Parlement s'assemblât , on avoit trouvé un Mémoire écrit de la main du feu Roi , dans lequel étoient écrits les noms des trois-cens Seigneurs ou Gentils-hommes , dont il avoit résolu de se défaire. Comme la plupart de ces pros crits étoient Réformez , ou favorisoient la Réformation , on ne doutoit point que le Cardinal n'eût beaucoup contribué à faire prendre au Roi cette barbare résolution , en lui représentant que ceux qui n'avoient pas voulu combattre contre les Anglois , étoient des Partisans secrets du Roi d'Angleterre , & des Fauteurs des nouvelles opinions. Il est certain , qu'il y avoit parmi la Noblesse , un très-grand nombre

HENRI
VIII.
1543.

nombre de Réformez , ou de gens qui souhaitoient la Réformation. Le Comte d'Aran étoit de ce nombre, & c'étoit à cause de cela qu'il s'étoit vu si bien appuyé lorsqu'il avoit demandé la Régence , parce que ceux de la nouvelle Religion avoient eu intention d'en faire leur Protecteur. Mais c'étoit un mauvais choix , le naturel mou & timide du Comte , le rendant peu propre à soutenir le Parti qui se mettoit sous sa protection.

Henri propose aux
Ecossois, le
Mariage de
leur Reine
avec
Edouïard.
Le Cardinal
Beton
s'y oppose
de tout son
pouvoir.

Pendant que le Parlement étoit assemblé , Henri envoya un Ambassadeur en Ecosse , pour y proposer le Mariage du Prince Edoïard son Fils avec la jeune Reine , ainsi qu'il en étoit convenu avec les Seigneurs prisonniers. L'Ambassadeur étoit muni d'une bonne somme d'argent pour faciliter sa Négociation , Henri sçachant par expérience combien ce moyen étoit utile en ce Pais-là. La Reine & le Cardinal Beton employèrent tout leur crédit & toute leur adresse , pour faire rejeter cette Proposition. Mais comme leur Parti n'étoit pas assez fort pour balancer celui du Roi d'Angleterre , le Cardinal prit à tâche de troubler toutes les Conférences qui se tenoient sur ce sujet , par de longs discours , par des disputes recherchées , par des invectives contre ceux du Parti contraire , en vûë d'exciter des querelles , qui misent des obstacles à la conclusion de cette affaire. Ses artifices ayant été enfin apperçûs , on prit le parti de le tenir enfermé dans une Chambre , jusqu'à ce qu'on eût achevé de délibérer. Dès que le Cardinal ne parut plus , la proposition du Roi d'Angleterre fut acceptée sans beaucoup de difficulté , & le Parlement nomma des Ambassadeurs pour aller à Londres traiter avec le Roi de la Paix & du Mariage. George Douglas , Frere du Comte d'Angus , & quelques autres Seigneurs furent chargez de cette Négociation , qui se termina enfin par deux Traitez conclus à Londres le premier de Juillet de l'année 1543. Le premier étoit pour établir une bonne & solide Paix entre les deux Royaumes. Le second pour arrêter le Mariage du Prince Edoïard avec la jeune Reine d'Ecosse. Henri fit de grands efforts pour obtenir que Marie fût remise entre ses mains. Mais les Ambassadeurs d'Ecosse s'étant tenus fermes sur cet Article , il fut enfin convenu qu'elle ne seroit menée en Angleterre , que quand elle auroit dix ans accomplis. Que jusqu'à ce tems-là , le Parlement d'Ecosse nommeroit quatre Seigneurs Ecossois pour avoir soin de son éducation , & que Henri pourroit en ajoûter un cinquième Anglois , pour donner ses avis aux Gouverneurs. Que le Parlement d'Ecosse donneroit au Roi trois ôtages de distinction pour assurance que le Mariage s'accompliroit.

La proposition
du Roi
est acceptée.

Traitez entre
l'Angle-
terre &
l'Ecosse.
A. Publ.
Tom. XIV.
pag. 796.

Cette affaire étant terminée , on accorda un peu plus de liberté au Cardinal en le donnant en garde au Lord Seton. Mais ce Seigneur , s'étant laissé gagner par son prisonnier , lui donna les moyens de s'évader. Dès qu'il se vit en liberté , il employa toute son industrie à faire rompre les Traitez qui avoient été conclus avec l'Angleterre , en quoi il fut puissamment aidé par la Reine veuve du feu Roi. Comme ils étoient tous deux très-attachez à la France , & à l'ancienne Religion , ils ne pouvoient voir , sans un extrême chagrin , l'Alliance qui venoit d'être conclue avec un Prince qu'ils regardoient comme Hérétique , & dont les intérêts étoient depuis quelque tems opposés à ceux de François I. Ils comprenoient bien que cette Alliance étoit capable de produire de grands changemens , tant dans la Religion que dans
l'Etat ,

L'Etat, & qu'inailliblement, elle causeroit la rupture de l'ancienne union entre la France & l'Ecosse. Pour tâcher de parer ce coup, le Cardinal assembla chez lui les principaux du Clergé, & leur ayant représenté que la Religion courroit risque d'être ruinée, il en obtint une grosse contribution, pour lui aider à la soutenir. Cet argent lui servit à maintenir ses créatures, & à gagner quelques-uns du Parti contraire. En un mot, il sçût si bien cabaler, qu'en peu de tems, il mit les affaires dans une extrême confusion. Par ses sollicitations, & par ses intrigues, il fit en sorte, que les Prisonniers qui avoient été relâchez résolurent de n'aller point dégager leurs ôtages. Il n'y eut que le Comte de *Cassils*, à qui aucune raison ne fut capable de persuader, qu'il pût violer sa parole. Enfin, le Parti du Cardinal étant devenu très-nom-

HENRI
VIII.
1543.
Le Cardinal
Beton
rompt ces
mesures.

Il se voit à
la tête d'un
parti plus
fort que ce-
lui du Ré-
gent.

breux par ses libéralitez, s'opposa fortement à l'envoye des ôtages qui avoient été promis au Roi d'Angleterre par le Traité. Outre cela, le Cardinal voulant, à quelque prix que ce fût, engager les deux Nations à une rupture, fit faire, par des gens de son parti, des affronts sensibles à l'Ambassadeur d'Angleterre, & outrager en diverses manieres ses domestiques. Mais l'Ambassadeur sçachant combien le Roi son Maître souhaitoit que les Traitez fussent exécutez, souffroit tout avec patience, de peur d'exciter une querelle hors de saison, comme il voyoit que le Cardinal en avoit le dessein. Ainsi, ce Prélat avoit mis les affaires sur un tel pied, qu'en vain le Régent, qui manquoit de fermeté, tâchoit d'arrêter ces violences, puisqu'on refusoit ouvertement de lui obéir.

Enfin, le jour étant venu, qu'on devoit livrer les trois ôtages, l'Ambassadeur d'Angleterre alla les demander au Régent, & en même-tems, il se plaignit des affronts qu'on lui avoit faits. Le Régent répondit, qu'il étoit bien fâché, qu'on eût manqué de respect pour sa personne, & pour son caractère, & qu'en un tems plus convenable, il lui en donneroit telle satisfaction qu'il voudroit : mais que la conjoncture n'étoit nullement propre à cela. Qu'il étoit lui-même témoin des troubles que le Cardinal excitoit, & combien l'autorité du Gouvernement étoit avilie par les cabales de ce Prélat. Qu'à l'égard des ôtages, il n'étoit pas plus en son pouvoir de les lui mettre entre les mains, puisque le Cardinal & tout son Parti s'y opposoient, & que ce Parti étoit désormais trop puissant, pour pouvoir être contraint. L'Ambassadeur étoit assez convaincu de la vérité de ce que le Régent lui disoit, & comme il voyoit peu d'apparence à un changement avantageux au Roi son Maître, il se contenta de sommer les Prisonniers de se rendre en Angleterre selon leur promesse. Mais il ne réussit pas mieux en cela. Ils refuserent d'aller dégager leur parole, quoiqu'ils n'eussent été relâchez qu'à cette condition. Le seul Comte de *Cassils*, détestant la mauvaise foi de ses Compagnons, prit la route de Londres, & alla se remettre au pouvoir du Roi. Cette action fut récompensée, comme elle le méritoit. Henri reçût le Comte avec beaucoup d'honnêteté. Il loia sa bonne foi, & après lui avoir fait de riches présens, il lui accorda sa liberté sans rançon. Cependant, voyant que le parti qu'il avoit en Ecosse n'étoit ni assez puissant ni assez ferme pour ses intérêts, il se résolut à déclarer la Guerre à ce Royaume. Il auroit pû aisément s'en rendre maître quelques mois auparavant, s'il avoit voulu profiter de la consternation où les Ecossois se trouvoient après leur déroute, & la mort de leur Souverain.

Les Prison-
niers refus-
sent de re-
tourner en
Angleterre.
Le Comte
de *Cassils*
excepté.

Henri se
résout à dé-
clarer la
Guerre à
l'Ecosse.

HENRI
VIII.
1543.
Artifices
de la Reine
& du Cardi-
nal pour
s'emparer
du Gouver-
nement.

Ils font ve-
nir de Fran-
ce, le Comte
de Lenox „
pour
l'opposer „
au Ré-
gent.

La Reine & le Cardinal, étant venus à bout de leur entreprise, par rap-
port à la rupture avec l'Angleterre, pensèrent aux moyens de se procurer le
Gouvernement du Royaume, en supplantant le Comte d'Aran, Chef de la
faction qui leur étoit opposée. Véritablement, ils ne craignoient pas beau-
coup ce Seigneur, comme ils venoient de le faire voir. Mais il avoit le ti-
tre de Régent, & il n'étoit pas impossible que par les conseils des habiles
gens de son parti, & par les secours du Roi d'Angleterre, il ne trouvât en-
fin le moyen de se rendre redoutable. La Guerre que Henri venoit de dé-
clarer à l'Ecosse leur fournit l'occasion d'exécuter ce projet. Ils firent repré-
senter au Roi de France „, Qu'il étoit comme impossible que l'Ecosse pût
soutenir la Guerre contre l'Angleterre sans un puissant secours de sa part.
Que le Comte d'Aran, Régent du Royaume, favorisoit les Anglois. Qu'in-
failliblement, bien loin de s'opposer à leurs efforts, il se serviroit d'eux pour
établir de plus en plus son autorité, & pour faire accomplir le Mariage de
la Reine, selon qu'il avoit été projeté. Que vrai-semblablement, ce Ma-
riage produiroit la rupture de l'ancienne Alliance entre la France & l'Ecosse,
& une étroite union entre l'Ecosse & l'Angleterre. Qu'il pouvoit assez com-
prendre combien il étoit lui-même intéressé dans cette Guerre dont le mau-
vais succès qu'elle auroit infailliblement, lui feroit perdre l'Ecosse. Que vé-
ritablement ils comprenoient combien il lui étoit difficile de les secourir,
dans un tems où il avoit besoin de toutes ses forces contre l'Empereur : mais
qu'ils avoient imaginé un moyen pour gagner du tems, en rompant les
mesures du parti contraire. Ce moyen étoit, qu'il envoyât en Ecosse, *Ma-
thieu Stuart*, Comte de Lenox, qui se trouvoit en France, afin qu'ils pus-
sent l'opposer aux Hamiltons, dont il étoit ennemi juré, parce qu'ils avoient
tué son Pere. Que ce Seigneur étant en Ecosse, seroit d'abord reconnu pour
chef du parti opposé au Régent, & que, par les secours qu'ils étoient dispo-
sés à lui fournir, il deviendrait tellement supérieur qu'il ne seroit pas possi-
ble au Régent d'exécuter ses desseins en faveur de l'Angleterre „. Pour
mieux engager le Comte de Lenox à se rendre en Ecosse, ils lui firent espé-
rer, qu'il épouserait la Reine Douairière, & que si la jeune Reine mourait
avant que d'être mariée, ils le mettroient sur le Trône. Qu'ils y trouve-
raient d'autant plus de facilité, qu'avant la naissance de Marie, le feu Roi
l'avoit destiné pour son Successeur, quoique plus éloigné que le Comte
d'Aran, parce qu'il regardait celui-ci comme bâtard, à cause du Mariage
illégitime de son Pere. Ces remontrances produisirent l'effet qu'ils en-
avoient espéré. François I. ravi de pouvoir fortifier son parti en Ecosse, sans
être obligé d'y envoyer de grands secours, fit partir le Comte de Lenox en
toute diligence, après lui avoir promis sa protection.

Le Cardi-
nal empê-
che le Ré-
gent de se
rendre mai-
tre de la
personne de
la jeune
Reine.
Le Comte
de Lenox

Cependant le Régent ayant été informé d'une partie de ce projet, réso-
lut de se maintenir en se rendant maître de la personne de la Reine qui se
trouvoit alors dans le Château de *Limnuch* ou *Lithquo*. Mais comme il ne
garda pas assez bien son secret, le Cardinal, qui en fut averti, se rendit à
Limnuch bien accompagné, pour empêcher que la Reine ne fût enlevée.
Peu de tems après, le Comte de Lenox arriva de France, & après avoir sa-
lué le Régent, il se retira dans sa maison où il rassembla ses amis pour déli-
bérer avec eux sur ce qu'il avoit à faire. Il les informa des motifs de son re-
tour,

pour, & de l'espérance qu'on lui avoit donnée de lui procurer la Régence, de lui faire épouser la Reine Douairiere, & de le placer sur le Trône si la Reine venoit à manquer. Les amis qu'il consultoit étant tous ennemis du Régent, il n'y en eut pas un seul qui ne lui conseillât de profiter de l'occasion qui se présentoit, & chacun lui fit offre de sa personne, de son bien, de ses Vassaux, & de ses amis. Ainsi le Comte, s'étant déterminé à pousser sa pointe, assembla jusqu'à quatre mille hommes, & s'étant mis à leur tête, il se rendit auprès de la Reine, sous prétexte de la mettre en sûreté, contre les entreprises du Régent, de peur qu'elle ne fût livrée aux ennemis du Royaume. Effectivement, le Comte d'Aran avoit résolu de s'en assurer, & il faisoit même quelque préparatifs pour exécuter ce dessein. Mais quand il se vit prévenu, considérant qu'il ne pourroit jamais tirer la Reine d'entre les mains du Comte de Lenox, sans en venir à une Guerre ouverte, il lui fit parler d'accommodement. Lenox y consentit, à condition, que la Reine seroit désormais élevée dans le Château de Sterling, & que, pour la garder, & pour prendre soin de son éducation, on nommeroit quatre Seigneurs neutres, en qui les deux partis pussent également prendre confiance. Ces Seigneurs ayant été choisis & approuvés, on transporta la jeune Reine au Château de Sterling, où peu de jours après, elle fut inaugurée.

HENRI
VIII.
1543.
arrive, &
s'oppose
aux desseins
du Régent.

Le Régent, voyant que le parti de ses ennemis se fortifioit de jour en jour, ne se crut pas capable de résister à l'orage qui se formoit contre lui. Ainsi, manquant tout-à-coup de courage & de résolution, lorsqu'il en avoit le plus de besoin, il aima mieux céder au torrent, que de faire des efforts qu'il jugeoit inutiles, pour s'y opposer. Dans la pensée où il étoit, qu'il seroit désormais trop faible pour résister à la Reine Douairiere & au Cardinal, il crut devoir changer de mesures, en s'unissant étroitement avec eux. Mais en cela même, il trouva des difficultez qu'il ne pût surmonter, qu'aux dépens de sa conscience. Il avoit jusqu'alors presque ouvertement fait profession de la nouvelle Religion. Mais la Reine & le Cardinal ne pouvant se résoudre à le recevoir pour ami, pendant qu'il seroit engagé dans le parti des Réformez, le sçurent si bien ménager, qu'enfin ils l'obligèrent à faire abjuration, dans l'Eglise des Franciscains à Sterling. Cette action lui fit perdre ses anciens amis, & par-là, il se vit réduit à dépendre du parti contraire, dont le Cardinal étoit plus maître que lui. Depuis ce tems-là, il ne se conduisoit plus que par les conseils de ce Prélat qui étoit le véritable Régent, pendant que celui qui en portoit le nom n'en étoit que l'ombre.

Le Régent
change de
parti, &
s'unit avec
la Reine &
le Cardinal.

Il fait abju-
ration à
Sterling.
20. Août.

Dès que la Reine & le Cardinal furent venus à bout de mettre le Gouvernement entre leurs mains, ils se trouverent embarrassés du Comte de Lenox, à qui ils n'étoient plus d'humeur de tenir ce qu'ils lui avoient promis. Ainsi, leur plus grand soin fut de se défaire de ce Seigneur qui les embarrassoit beaucoup. Ils convinrent donc qu'il falloit prier le Roi de France de le rappeler, & qu'en attendant la réponse, la Reine continueroit à l'entretenir dans ses espérances, pendant qu'elle useroit de diverses artifices pour s'exempter d'accomplir son Mariage, sur quoi il commençoit à la presser fortement. Ce projet fut exécuté comme il avoit été résolu. La Reine amusa pendant quelque tems son Amant qui, sans soupçonner ce qui se brassoit contre lui, employoit son tems à lui procurer des divertissemens, dans la

La Reine
& le Cardi-
nal tâchent
de renvoyer
le Comte
de Lenox en
France.

HENRI
VIII.
1543.
Ils prévien-
nent le Roi
de France
contre lui.

Il prend
les armes.

pensée que cela pouvoit contribuër à hâter son Mariage : mais la Reine trou-
voit toujours quelque nouvelle raison pour le différer. Cette conduite fit en-
fin naître dans son esprit des soupçons qui lui furent confirmez par quelque
ami plus clairvoyant ou mieux instruit que lui. Il apprit que la Reine & le
Cardinal avoient écrit à la Cour de France , que rien ne pouvoit être plus
préjudiciable aux intérêts du Roi , que son séjour en Ecosse , depuis qu'ils
avoient mis le Régent dans leur parti.

Lenox fut si outré d'avoir été ainsi joié , qu'il jura de s'en venger , &
sans prendre congé de la Reine ni du Cardinal , il prit le parti de se retirer
à *Dumbarton*. Dans ces entrefaites , François , qui n'avoit pas encore été
informé du changement arrivé en Ecosse , avoit envoyé trente-mille écus
au Comte de Lenox , pour être distribuez à ceux du parti , ou pour gagner
des gens du parti contraire. C'étoit par ces moyens que depuis long-tems
la Cour de France entretenoit une faction en Ecosse , pendant que celle
d'Angleterre la contrequarroit par la même voye. Cet argent étant arrivé
dans le tems que Lenox étoit à *Dumbarton* , il en envoya une partie aux
Seigneurs qui avoient soin de la jeune Reine , & en distribua quelque peu
à ses propres amis. Mais le Cardinal n'y eut aucune part , quoiqu'il se fût
flatté d'en avoir la meilleure portion , & qu'il l'attendît avec impatience.
Il en conçût un si grand dépit qu'il persuada au Régent , de lever une Ar-
mée pour aller surprendre *Glasgow* , où Lenox s'étoit retiré avec son argent.
Les préparatifs qui se faisoient à la Cour , quoique sous d'autres prétextes ,
ayant donné des soupçons au Comte de Lenox , qu'ils pourroient bien être
contre lui , il résolut de se mettre en état de défense. Il ne lui fut pas diffi-
cile d'assembler des Troupes. Le Cardinal avoit beaucoup d'ennemis , &
le Régent avoit perdu ses amis depuis qu'il les avoit lui-même abandonnez.
Ainsi , les levées du Régent se faisoient avec assez de lenteur , pendant que
celles du Comte augmentoient à vûë d'œil. En peu de jours , celui-ci mit
sur pied un Corps de dix-mille hommes , & fit dire au Cardinal , qu'il lui
épargneroit la peine de venir à *Glasgow*. Le Cardinal reçut ce défi avec un
mépris apparent , & fit mine de vouloir poursuivre son entreprise. Mais ce
n'étoit nullement son intention que d'en venir à un combat. Il ne se fioit
pas assez à l'expérience du Régent , qui n'étoit pas homme de Guerre. D'ail-
leurs , il prévoyoit qu'en temporisant , il obligerait son ennemi à congédier
ses Troupes , parce qu'il manquoit de moyens pour les tenir long-tems sur
pied.

La paix se
fait à son
désavanta-
ge.

Le Cardinal
demeure
maître sous
le nom du
Régent.

Ce que le Cardinal avoit prévu arriva. Le Comte de Lenox se trouvant
dépourvû d'argent , & voyant que la désertion étoit grande dans son Ar-
mée , se vit enfin contraint d'accepter la Paix qu'on lui offrit. Il se rendit à
Edimbourg , où il se reconcilia extérieurement avec le Régent & le Cardi-
nal , après quoi ils allèrent ensemble à *Sterling*. Mais peu de jours après ,
ayant eu avis , que la Cour avoit de mauvais desseins contre lui , il se retira
sans prendre congé & s'étant rendu à *Glasgow* , il munit le Palais de l'Evê-
que d'une garnison & de munitions , & alla se renfermer dans *Dumbarton*.
Ce fut là qu'il apprit , qu'on avoit tellement prévenu le Roi de France con-
tre lui , qu'il n'y avoit plus d'espérance d'en obtenir aucun secours à l'ave-
nir. Telle étoit la situation des affaires d'Ecosse , lorsque Henri prit la réso-
lution.

lution de recommencer la Guerre contre ce Royaume. Il faut voir présentement ce qui se passoit en Angleterre.

Au mois de Juillet, Henri épousa une fixième Femme. C'étoit *Catherine Parr*, Veuve du Lord Latimer, vérifiant ainsi ce qui n'avoit été dit qu'en raillant, après l'Acte passé en 1541. qu'il ne pourroit se marier qu'avec une Veuve. Cette nouvelle Reine étoit favorable aux Réformez. Mais elle avoit de grands ménagemens à garder, pour ne pas offenser un Epoux qui vouloit absolument qu'on ne crût que ce qu'il croyoit lui-même. Ce fut par cette raison, qu'elle n'osa, au commencement de son Mariage, lui demander la grace de trois Protestans qui furent brûlez à Windsor, par les sollicitations de Gardiner Evêque de Winchester. Ce Prélat ne manquoit jamais l'occasion d'animer le Roi contre ceux qui refusoient de se soumettre à la Loi des six Articles. Mais il n'avoit pas le même zèle contre ceux qui demeuroient encore attachez au Pape. Cette affaire alla pourtant plus loin qu'il ne l'auroit souhaité, puisqu'elle donna lieu à la découverte d'un complot qui s'étoit formé pour perdre plusieurs familles de Windsor, par de fausses accusations. Le Roi fut tellement offensé de ces intrigues diaboliques, qu'il voulut qu'on examinât cette affaire à fond. La fin en fut, que les auteurs du complot furent promenez sur des Chevaux, le visage tourné vers la queue, & ensuite mis au pilori. On prétend que Gardiner avoit beaucoup de part à ce projet. Mais c'étoit un homme fort rusé, qui sçavoit cacher la main d'où partoient le coup, quand il jugeoit qu'il y avoit du danger à la faire connoître.

Il étoit facile aux ennemis de la Réformation, de comprendre que Cranmer étoit celui qui portoit le plus d'obstacle à l'exécution de leurs desseins, & qu'ils ne réussiroient jamais pendant que ce Prélat seroit en faveur auprès du Roi. C'est ce qui leur fit prendre la résolution de s'attacher sur toutes choses, à le perdre, se persuadant, qu'après cela, la ruine de tout son parti suivroit d'elle-même. Il y avoit dans cette entreprise deux choses opposées, dont l'une sembloit leur permettre un heureux succès, & l'autre en rendoit l'exécution très-difficile. La première étoit, que le Roi paroïssoit entièrement résolu à n'épargner point ceux qu'on appelloit Hérétiques; c'est-à-dire, ceux qui ne se conformoient pas absolument à l'Exposition de Foi, qui avoit été publiée en dernier lieu. Or tout le monde sçavoit, que l'Archevêque étoit de ce nombre, quoiqu'il gardât beaucoup de ménagemens, pour ne donner aucune prise sur lui, ni par ses paroles, ni par ses actions. La seconde étoit l'estime toute particulière que le Roi avoit pour ce Prélat, contre qui on avoit déjà fait diverses tentatives sans pouvoir y réussir. Cela n'empêcha pas que ses ennemis ne se persuadassent, que s'ils pouvoient convaincre le Roi, que les sentimens de Cranmer étoient très-différens des siens, cette conviction produiroit quelque espece d'aigreur dans son esprit. Après cela, ils espéroient que le Roi voudroit exiger de lui, comme du reste de ses Sujets, une soumission aveugle, & que la résistance qu'il trouveroit, lui feroit perdre l'affection qu'il avoit pour lui. Il ne s'agissoit donc que d'inspirer au Roi des soupçons qui le portassent à examiner à fond, quels étoient les sentimens de l'Archevêque sur la Religion. Pour cet effet, on ne perdoit point d'occasion de lui insinuer, que c'étoit en vain qu'il faisoit

HENRI
VIII.
1543.
Sixième
Mariage de
Henri.
Myl. Herbert.

Protestans
brûlez à
Windsor.

Complot
découvert
& puni.

Complot
contre
Cranmer.
*Hist. de la
Réformation.*

On l'accuse
de vant le
Roi.

HENRI
VIII.
1543.

Henri feint
de prêter
l'oreille aux
accusations.

Il l'informe
de tout le
complot.

Il lui or-
donne de
poursuivre
les Accusa-
teurs.
Cranmer
s'en excuse.

punir les Hérétiques, pendant qu'il laissoit vivre en repos leurs principaux Protecteurs. Henri, comprenant bien que cela regardoit Cranmer, ne répondit rien. Il espéroit que son silence feroit assez connoître, que c'étoit en vain qu'on tâchoit de l'irriter contre ce Prélat. Mais enfin, ces insinuations furent si souvent réitérées, qu'il feignit d'y prêter l'oreille, afin de connoître parfaitement quel en étoit le but. Il écouta donc tout ce qu'on voulut lui dire contre Cranmer, & se fit donner les Articles d'accusation qu'on prétendoit produire contre lui, avec les noms de ses accusateurs. Le Duc de Norfolk, l'Evêque de Winchester & leurs Partisans, crurent l'Archevêque perdu, puisque le Roi vouloit bien prendre connoissance de sa conduite. Mais ils se garderent bien de se déclarer Parties, leur dessein étant de paroître désintéressés, afin de pouvoir lui porter des coups plus certains. Ils firent donc dresser l'accusation par des Chanoines de Cantorbéri, & par certains Juges de Paix de la Province de Kent, qu'ils engagèrent à se déclarer accusateurs. Le Roi ayant reçu ces Articles, se mit dans un bateau, & fit ramer du côté de Lambeth, maison de l'Archevêque, de l'autre côté de la Tamise. Dès que Cranmer fut informé que le Roi s'approchoit, il se hâta d'aller au devant de lui, & par son ordre, il entra dans le bateau. Quand le Roi fut seul avec lui, il déplora le progrès que l'Hérésie faisoit dans son Royaume, & lui dit qu'il étoit occupé à en rechercher les principaux auteurs, afin de les faire punir selon la plus grande rigueur des Loix, sur quoi il étoit venu lui demander son avis. Cranmer lui répondit sans s'étonner, que son zèle étoit louable : mais qu'il le prioit, au nom de Dieu, de bien examiner auparavant, ce qui devoit être tenu pour Hérésie, de peur qu'au lieu de punir des Hérétiques, il ne s'engageât à faire la Guerre à Dieu. La conversation ayant duré encore quelque tems sur le même sujet, le Roi lui dit enfin, que c'étoit lui qu'on accusoit d'être le Protecteur & le principal fauteur des Hérétiques, & lui mit en main les Articles d'accusation contre lui. Cranmer les ayant parcourus, se jeta aux genoux du Roi, & lui avoua franchement, que la Loi des six Articles, à laquelle il s'étoit fortement opposé, n'avoit pas été capable de lui faire changer de sentiment : mais qu'il avoit eu ce respect pour les Loix, de ne dire, ni faire rien qui y fût contraire. Qu'il le supplioit très-humblement, de vouloir le faire juger par les Loix du Royaume, parce qu'il étoit bien assuré, qu'il ne seroit jamais convaincu de les avoir violées. Sur cela le Roi lui demanda, s'il étoit vrai qu'il fût marié. Cranmer l'avoia. Mais il lui dit qu'aussi-tôt que la Loi des six Articles eut passé dans le Parlement, il avoit envoyé sa Femme en Allemagne. Henri qui, depuis long-tems, ne voyoit autour de lui, que des gens qui dissimuloient leurs sentimens, fut charmé de la candeur & de la bonne foi de l'Archevêque. Bien loin de lui sçavoir mauvais gré de l'aveu qu'il lui faisoit, il ne pût s'empêcher d'admirer sa fermeté qui lui faisoit braver le plus grand péril où il se fût jamais trouvé, & qu'il sçût si bien l'allier avec un respect inviolable pour les Loix. Aussi lui donna-t'il une preuve bien sensible de son estime & de son affection, en lui découvrant le complot que ses ennemis avoient brassé contre lui, en lui nommant ses Accusateurs, & lui ordonnant de les poursuivre en justice. Cranmer voulut s'en excuser; mais le Roi lui répliqua d'un ton de Maître, qu'il vou-

loit

loit être obéi, & qu'il nommât lui-même ses Juges. Si Cranmer eût été d'un naturel vindicatif, il avoit là une belle occasion de se venger de ceux qui avoient voulu le perdre, & particulièrement de Gardiner principal auteur du complot, comme il paroïssoit par des Lettres écrites de sa propre main. Mais il témoigna tant de froideur à pousser cette affaire, qu'enfin le Roi se lassâ de le solliciter, voyant qu'il ne le faisoit qu'à contre-cœur. Cependant, il n'en eut pas moins d'estime pour lui. Quelque-tems après, un de ses principaux ennemis, que le Roi connoissoit pour tel, quoiqu'il n'en eût lui-même aucun soupçon, l'ayant prié de le servir dans quelque affaire qu'il avoit à la Cour, il alla sur le champ parler au Roi en sa faveur. Le Roi surpris de le voir s'intéresser pour cet homme, lui demanda s'il le connoissoit bien, & sur ce qu'il lui répondit, qu'il le tenoit pour un de ses amis, *Non*, repliqua le Roi; *c'est votre plus mortel ennemi, & je vous ordonne de le traiter de coquin, la première fois que vous le verrez.* Cranmer supplia le Roi de le dispenser de se servir de termes si peu convenables dans la bouche d'un Evêque: mais le Roi persistant toujours, lui commanda de lui obéir. Néanmoins, Cranmer trouva le moyen de s'en exempter, & le Roi se contentant d'admirer sa vertu, ne voulut pas l'en presser davantage. Ainsi ce complot dressé pour perdre l'Archevêque, ne servit qu'à le mettre encore mieux dans l'esprit du Roi, & à faire connoître à ses ennemis, le danger qu'il y avoit pour eux, de s'attaquer à lui.

Le vingt-troisième de Décembre, le Roi donna au Lord *Parr*, Frere de la Reine, le titre de Comte d'Essex, & au Chevalier *Parr* son Oncle celui de Baron *Parr* avec la charge de Chambellan de la Reine.

Pendant que ces choses se passaient en Angleterre, la Guerre se continuoient en divers endroits entre l'Empereur & le Roi de France. Au commencement de la campagne, François I. eut quelque avantage dans les Païs-Bas où il se rendit maître de *Landrecy*, d'*Emery*, de *Bapaume*, de *Manbeuge*, & de *Luxembourg*. Mais l'Empereur étant arrivé sur la fin de l'Été, avec un grand renfort de troupes Espagnoles, François se vit obligé de se tenir un peu à l'écart, parcequ'il se trouvoit trop inférieur en nombre de troupes. Cela donna occasion à l'Empereur d'assiéger *Landrecy*, dont pourtant il fut contraint de lever le Siège, après que François eut trouvé le moyen d'y faire entrer du secours. Mais il se récompensa en se rendant Maître de *Cambrai*.

Dans le même-tems *Barberouffe*, Amiral de l'Empereur des Turcs, s'étant rendu à *Marseille* au commencement du mois de Juillet, avec cent & dix Galeres Turques, y trouva le Comte d'*Enguien*, de la Maison de Bourbon, avec vingt-deux Galeres de France. La jonction s'étant faite, ils allerent ensemble attaquer *Nice* le dixième d'Août, & le vingtième ils se rendirent maîtres de la Ville. Mais le Château se défendit si vigoureusement, que l'Amiral Turc, voyant qu'il perdoit son tems, & sa réputation devant cette Place, se retira, & alla hyverner en *Provence*, d'où il retourna en *Turquie* au commencement du Printems. Je ne dirai rien de la Guerre qui se continuoient en *Piedmont*, parcequ'elle ne produisit aucun événement considérable.

Pendant toute cette campagne, *Henri* n'assista l'Empereur, que d'un petit Corps de troupes commandé par *Wallop*: mais ils formoient tous deux de grands projets pour la suivante. Leur dessein étoit d'entrer en France, l'un

HENRI
VIII.
1543.

Le Roi lui
donne une
autre preuve
de son
estime.

Le frere de
la Reine est
fait Comte
d'Essex.

Myl. Herbert.
Continuation
de la
Guerre entre
l'Empereur & la
France,
Du Bellay.
Mézerai.

Siège de
Nice par les
François &
par les
Turcs.

1544.
Grands projets
de
l'Empereur
par & de *Henri*.

HENRI VIII. 1544. par la Champagne, l'autre par la Picardie, chacun à la tête de quarante mille hommes, & de se joindre aux environs de Paris. Pour exécuter ce projet, il falloit qu'ils fussent de bonne intelligence, & qu'ils agissent de concert. Ainsi Henri ne pouvoit guères se dispenser de tenir à l'Empereur la parole qu'il lui avoit donnée de mettre la Princesse Marie dans le rang de la Succession.

Parlement.
Acte pour
régler la
succession
à la Couronne.

Le Parlement s'étant assemblé le 14. de Janvier 1544. fit d'abord un Acte qui régloit les divers degrés de ceux qui pouvoient prétendre à la Couronne après la mort du Roi. J'ai déjà dit plusieurs fois, que le Parlement étoit tenu dans la servitude, & qu'il ne faisoit rien que ce que le Roi souhaitoit. On en a déjà vu diverses preuves, mais en voici une autre qui n'est pas moins forte que les précédentes. Dans cet Acte, le Prince Edoüard étoit mis le premier, avec toute sa postérité. En second lieu, les enfans mâles que le Roi pourroit avoir, ou de la Reine regnante, ou de toute autre femme légitime qu'il pourroit épouser dans la suite, avec leur postérité. En troisième lieu, la Princesse Marie, & la lignée qui viendrait d'elle. Enfin, la Princesse *Elisabeth* & ses Enfans. Mais il n'étoit fait aucune mention des Divorces du Roi avec les Reines, Meres de ces deux Princesses. Ainsi, nonobstant ces Actes, qui avoient approuvé & confirmé ces Divorces, & qui n'avoient jamais été révoqués, le Parlement sembloit regarder ces deux Princesses comme légitimes, quoiqu'auparavant, il les eût déclarées bâtarde, & qu'en cette qualité elles eussent été exclues de la Succession. D'un autre côté, pour leur faire sentir qu'elles étoient redevables au Roi leur Pere de cette faveur, l'Acte les assujettissoit aux conditions qu'il plairoit au Roi de leur imposer, à peine d'être privées du Droit qui leur étoit accordé. De plus, en cas de désobéissance de leur part, ou si elles mouroient sans Enfans, le Parlement laissoit au Roi la liberté de régler l'ordre de sa Succession, ainsi qu'il le jugeroit à propos, soit par des Lettres du Grand Sceau, ou par un Testament signé de sa propre main.

Observation
sur cet Acte.

N'étoit-ce pas regarder ces deux Princesses sur le pied de Bâtarde, puisqu'on faisoit dépendre leur Droit à la Succession, de la volonté du Roi leur Pere ? Sans prétendre contester au Roi & au Parlement, qui représente toute la Nation, le Droit de régler la Succession de la manière qu'ils le jugent à propos, je ne puis m'empêcher de faire remarquer ici, qu'en cette occasion ce droit fut poussé aussi loin qu'il puisse s'étendre. En supposant ces deux Princesses Bâtarde, le Parlement accordoit au Roi le pouvoir de les appeler au Trône, contre les loix du Royaume, & la coutume observée depuis la Conquête. D'un autre côté, en les supposant légitimes, il laissoit au Roi la liberté de les exclure de la Succession, contre la même Coutume & les mêmes Loix, puisqu'il ne tenoit qu'à lui de leur imposer des conditions dont l'exécution leur auroit été impossible. C'étoit-là un pouvoir qu'aucun Roi d'Angleterre n'avoit jamais eu, & qui fait voir, que cet Acte étoit moins émané du Parlement que du Roi même. Pour couvrir en quelque manière ces contradictions, on se gardoit bien de faire mention dans l'Acte, des deux Divorces du Roi avec *Catherine* & avec *Anne*. On laissoit seulement à chacun la liberté de deviner les motifs de l'Acte, ce qui n'étoit pas bien difficile, puisqu'il n'y en avoit point d'autre que celui de se conformer à la volonté du Roi. Par une Clause du même Statut, on imposoit à tous les Sujets la nécessité de prêter un nouveau Serment pour renoncer à l'autorité de l'Evêque de Rome,

Serment
ordonné.

avec

avec de grandes peines pour ceux qui le refueroient ou qui violeroient quel-
qu'un des Articles contenus dans le même Acte.

Par un autre qui fut fait dans cette même Séance, le Titre de *Roi d'An-
gleterre, de France & d'Irlande, de Défenseur de la Foi, & de Chef suprême de
l'Eglise d'Angleterre, & d'Irlande*, fut inséparablement uni à la Couronne
d'Angleterre.

Par un autre, il étoit ordonné que personne ne pourroit être jugé en vertu
du Statut des six Articles, à moins que l'accusation n'eût été approuvée par
douze hommes, sous leur Serment qu'ils prêteroient devant des Commissai-
res que le Roi établiroit pour cet effet; Que qui que ce fût ne pourroit être em-
prisonné, avant que l'accusation fût formée & reçûe, & enfin, que l'accu-
sation seroit formée dans quarante jours après le prétendu crime commis,
sans quoi elle ne seroit pas reçûe. Par-là, on ôtoit aux Cours Ecclésiastiques,
la facilité d'opprimer les Sujets, sous prétexte d'Hérésie, puisqu'on accor-
doit pour ce crime, les mêmes Privilèges dont les Anglois jouissent à l'égard
de tous les autres.

Enfin, le Parlement accorda au Roi un Subside, d'une manière inouïe
jusqu'alors, en ordonnant que ceux qui lui avoient prêté de l'argent, se-
roient obligés de l'en tenir quitte. Quelque injuste que fut cet Acte à l'é-
gard des particuliers, qui avoient prêté leur argent, le Parlement ne fut pas
fâché que le Roi le souhaitât, afin de faire cesser l'usage des emprunts qui,
avec le tems, auroient rendus les Parlemens inutiles.

On renouvela encore le pouvoir accordé au Roi, de nommer des Com-
missaires pour examiner les Constitutions Ecclésiastiques, & pour y faire les
changemens nécessaires, ce que le Roi avoit négligé jusqu'alors.

Avant la fin de cette Séance, *Thomas Wriothesley*, grand Partisan de l'an-
cienne Religion, fut pourvu de la Charge de Grand Chancelier vacante par
la mort du Lord Audley.

Dès le commencement de l'année, François I. avoit envoyé en Piedmont
le Comte d'Enguien, âgé de vingt-deux ans seulement, pour y prendre le
Commandement de l'Armée, à la place de *Boutieres* qui n'avoit pas bien
réussi. Ce jeune Prince ayant rencontré le Marquis du Guaft à *Cerisoles*, ob-
tint sur lui, le quatorzième d'Avril, une victoire signalée, qui coûta dix-
mille hommes aux Impériaux, outre les bleffez & les prisonniers. Dans la
consternation où le Marquis du Guaft se trouvoit après la perte de cette ba-
taille, il auroit eubien de la peine à conserver l'Etat de Milan à l'Empereur,
si des ordres exprès n'eussent pas arrêté le Comte d'Enguien au milieu de sa
course. Comme le Roi de France étoit averti que l'Empereur & le Roi d'An-
gleterre devoient se joindre pour l'attaquer dans le centre de ses Etats, avec
une Armée de quatre-vingts mille hommes de pied, & de vingt-deux mille
Chevaux, il jugea qu'il étoit plus à propos de pourvoir à la défense de son
Royaume, que de penser à faire des Conquêtes en Italie. Par cette raison,
il ordonna au Comte d'Enguien de lui envoyer douze mille hommes de son
Armée. Cette diminution mit le jeune Prince hors d'état de tirer d'autre
avantage de sa victoire, que la prise de Carignan, qu'il remit sous l'obéissan-
ce du Roi.

Cependant ces Armées formidables qui devoient envahir la France, n'é-

Tome V.

Bbb

tant

HENRI
VIII.

1544.

Etablis-
ment des
Titres du
Roi.

Acte pour
borner la
jurisdiction
des Cours
Ecclésiasti-
ques.

Le Parle-
ment dé-
clare le Roi
quitte de
toutes ses
dettes,

& lui re-
nouvelle le
pouvoir de
nommer
des Com-
missaires.

Thomas
Wriothes-
ley est fait
Chancelier.
Act. Publ.

Tom. XV.
pag. 20.
3. Mai.
Guerre en
Piedmont.
Du Bellay.
Bataille de
Cerisoles.

François I.
rappelle ses
Troupes
d'Italie.

Guerre d'E-
cosse.
Buchanan.
Myl. Herbert.

HENRI
VIII.
1544.

tant pas encore prêts , Henri voulut se servir d'une partie de ses Troupes , pour finir l'affaire d'Ecosse , qu'il avoit toujours à cœur. S'il avoit déclaré la Guerre à l'Ecosse , ce n'étoit pas pour faire des Conquêtes sur ce Royaume , mais uniquement en vûë d'obliger les Ecossois , par la terreur de ses armes , à consentir au Mariage de leur Reine avec le Prince son Fils. Il ne pouvoit comprendre , qu'en l'état où ils se trouvoient , ils pussent se flatter de l'espérance d'un heureux succès dans une Guerre si inégale , & capable de ruiner l'Ecosse dans une seule Campagne. Mais le Cardinal Beton , homme opiniâtre , s'il en fut jamais , & qui gouvernoit sous le nom du Régent , aima mieux exposer le Royaume à devenir la proie des Anglois , que de consentir à une Paix qui ne pouvoit se faire sans ruiner sa fortune. Ainsi , Henri voyant qu'il étoit nécessaire de le serrer de plus près , résolut de faire marcher contre l'Ecosse , une partie des Troupes , qu'il avoit destinées contre la France. Le Comte de Hartford , & Jean Dudley Baron de Lisle , Grand Amiral , furent chargez de cette expédition. Le premier conduisit l'Armée à Newcastle , où l'Amiral se rendit avec une Flotte de deux cens Vaisseaux de transport , sur lesquels les Troupes furent embarquées. Le Comte de Hartford étant descendu à Terre à la rade de *Leith* , se saisit sans peine de la Ville du même nom , après quoi il marcha droit à Edimbourg dont il se rendit maître avec la même facilité. Le Régent & le Cardinal n'avoient pris aucune précaution pour se défendre , dans la pensée que les menaces du Roi seroient en effet. La Ville d'Edimbourg fut pillée & brûlée : mais les Anglois n'attaquerent point le Château , de peur de s'engager à un trop long Siège. Ensuite ils retournerent à Leith , & après avoir brûlé la Ville , ils se retirerent à Barwick le dix-huitième de Mai. Si Henri avoit voulu profiter de ses avantages , il auroit réduit toute l'Ecosse en son pouvoir , vû la consternation , où cette invasion avoit mis les Ecossois. Mais deux raisons l'en empêcherent. La première , que ses Troupes lui étoient nécessaires pour envoyer en France , où il avoit aussi dessein d'aller en personne. La seconde , que son but n'étoit que de faire comprendre aux Ecossois , à quoi ils devoient s'attendre s'ils ne se déterminoient promptement à exécuter le Traité conclu pour le Mariage de leur Reine , & il ne doutoit presque point , que ce moyen ne lui réussit. Cependant , on ne pouvoit que trouver fort étrange , qu'il recherchât la jeune Reine d'Ecosse pour le Prince son Fils , d'une manière si extraordinaire , & le Public se persuadoit , ou qu'il en avoit trop fait , ou qu'il n'en faisoit pas assez.

Le Comte
de Lenox
prend le
parti du Roi
d'Angleter-
re.

Quoique Henri eût retiré son Armée d'Ecosse , il n'avoit pourtant pas abandonné le projet de tenir toujours les Ecossois harcelés , pour les obliger à consentir au Mariage. Ce fut dans cette vûë , qu'il profita d'une occasion qui s'offrit de causer de nouveaux embarras au Régent d'Ecosse & au Cardinal. Le Comte de Lenox ayant quitté la Cour , comme je l'ai déjà dit , s'étoit retiré à Dumbarton , dont le Gouverneur lui étoit dévoué : mais il s'y trouvoit fort embarrassé. Ses amis de France l'avoient informé que le Roi étoit extraordinairement irrité contre lui , & qu'il l'accusoit d'avoir dissipé l'argent qui lui avoit été envoyé pour soutenir la Guerre contre les Anglois. C'étoit en effet , ce qui avoit été insinué à François I , de la part de la Reine Douairière , du Régent , & du Cardinal , qui étoient appuyez du Cardinal de Lorraine , & du Duc de Guise , & c'est ainsi que les Historiens François en parlent.

HENRI
VIII.
1544.

lent. Le Comte voulant se justifier, avoit envoyé un homme en France, pour informer le Roi de tout ce qui s'étoit passé en Ecosse depuis son arrivée, & de la situation des affaires de ce Pais-là. Mais le Roi prévenu par le Cardinal de Lorraine, refusa de donner audience à cet Envoyé, & fut même sur le point de le faire mettre en prison. Le Comte se voyant ainsi abandonné, & du Roi de France, & de ceux qui avoient d'abord pris son parti en Ecosse, fit fonder le Roi d'Angleterre, pour sçavoir s'il voudroit le prendre à son service, aussi-bien que le Comte de *Glencarn* son intime ami. Henri reçut cette proposition plus favorablement que ces deux Seigneurs n'avoient osé l'espérer. Il leur promit sa protection sous certaines conditions, dont il conviendrait avec eux, s'ils vouloient envoyer en Angleterre quelque personne de confiance. Sur ces offres, le Comte de *Glencarn* se rendit lui-même à Carlisle, avec l'Evêque de *Cathness*, Frere du Comte de *Lenox*, & deux autres. Peu de jours après leur arrivée, ils conclurent avec les Commissaires du Roi, un Traité, dans lequel les Comtes de *Lenox* & de *Glencarn* promettoient ;

I. Qu'ils feroient prêcher la pure parole de Dieu dans leurs Terres.

II. Qu'ils empêcheroient de tout leur pouvoir que la jeune Reine ne fût transportée hors d'Ecosse, & qu'au contraire, ils feroient leurs efforts pour la mettre entre les mains du Roi d'Angleterre.

III. Qu'ils assisteroient le Roi de toutes leurs forces, pour lui faire obtenir la direction du Gouvernement d'Ecosse, & le Titre de Protecteur du Royaume.

IV. Que l'Evêque de *Cathness* & *Hugues Cuninghame* seroient donnez en ôtage au Roi d'Angleterre.

Le Roi leur promettoit de son côté :

1. Que son Armée ne fouleroit point leurs Terres.

2. Qu'il donneroit la Régence du Royaume au Comte de *Lenox*, à condition qu'il ne feroit rien sans son avis.

3. Qu'il lui donneroit, des revenus de la Couronne, ce qui seroit raisonnable pour soutenir la Dignité de Régent.

4. Qu'en cas que la jeune Reine mourût, il soutiendrait le Comte de *Lenox* pour lui faire obtenir la Couronne, contre les prétentions du Comte d'*Aran*.

5. Qu'il donneroit au Comte de *Glencarn* une pension annuelle de mille écus.

6. Qu'il consentiroit que *Marguerite Douglas* sa Nièce épousât le Comte de *Lenox*, pourvu qu'elle n'y eût point de répugnance.

Ce Traité fut signé à Carlisle le treizième de Mai, dans le tems que l'Armée Angloise quittoit l'Ecosse, pour se retirer à Barwick.

Quelques jours après, le Comte de *Lenox* se rendit à la Cour d'Angleterre, où le Traité précédent fut confirmé le vingt-sixième de Juin, avec une augmentation de quelques Articles, sçavoir :

Que le Comte de *Lenox* feroit livrer au Roi le Château de *Dumbarton*, & de l'Isle de *But*.

Que s'il épousoit *Marguerite Douglas*, il lui assigneroit un honorable douaire.

Conventions entre
Henri & le
Comte de
Lenox.
Act. Publ.
Tom. XV.
p. 22.

Autres Conventions.
Act. Publ.
Tom. XV.
p. 29.

HENRI
VIII.
1544.

Le Roi s'engageoit de son côté , à lui fournir un secours de cinq cens hommes , à lui donner une pension de dix-sept cens marcs sterling pour lui-même , & une de cent marcs pour George Striveling, Gouverneur de Dumbarton.

Le Comte
de Lenox ne
peut livrer
Dumbarton
au Roi.
Buchanan.
Myl. Herbert.

En conséquence de ce Traité , le Comte de Lenox se rendit à Dumbarton avec treize Vaisseaux , & ayant six cens Anglois avec lui. Dès qu'il fut arrivé, il alla au Château avec peu de suite, pour tâcher de persuader au Gouverneur de livrer la Place au Roi d'Angleterre. Mais le Gouverneur, préférant son devoir à l'attachement qu'il avoit pour le Comte, refusa de laisser entrer les Anglois. Ce coup étant manqué , Lenox alla ravager les Isles d'Aran & de But où il ne trouva point de résistance. Ensuite, il descendit à *Cantyr*, & après y avoir pillé quelques Villages, il prit la route de Bristol, où il attendit le retour du Roi, qui étoit déjà en France.

Autre inva-
sion des An-
glois en
Ecosse.

Pendant ce tems-là , le Comte d'Aran & le Cardinal Beton poursuivoient à toute rigueur , ceux qui avoient suivi le Parti du Comte de Lenox , & profitoient de la confiscation de leurs biens. Mais une nouvelle invasion des Anglois, qui , quoiqu'en petit nombre, se rendirent maîtres de *Jedburgh*, de *Kelfo* & de *Coldingham*, leur fit interrompre ces procédures, pour s'occuper à lever une Armée, qui pût les mettre en état de repousser leurs ennemis étrangers. L'Armée Ecossoise qui étoit d'environ huit mille hommes, se trouvant en état de marcher, la Reine Doüairiere, le Régent, & le Cardinal la menerent à Coldingham, où les Anglois en se retirant, avoient laissé Garnison. Mais dans le tems qu'ils étoient occupez à ce Siège, le Régent, ayant eu avis que les Anglois étoient sortis de Barwick à dessein de secourir la Place, se trouva saisi d'une telle frayeur, que montant promptement à cheval, il se sauva tout seul à Dumbarton. Cette fuite précipitée jeta toute l'Armée dans une telle consternation, qu'il ne fut pas possible de l'empêcher de se débander. Le seul Comte d'Angus se resolut à demeurer avec un petit nombre de Soldats, pour retirer l'Artillerie qui alloit être abandonnée. L'Armée Ecossoise étant dissipée, les Anglois ravagerent impitoyablement les Provinces de *la Marche*, de *Thevot*, & de *Lauder*, & obligerent les habitans à prêter Serment au Roi d'Angleterre. Buchanan ajoute, que le Comte d'Angus ayant redonné du courage au Régent, ils assemblèrent quelques Troupes, & qu'ayant fait tomber les Anglois dans une embuscade, ils leur tuerent huit cens hommes, & firent mille prisonniers. Mais on ne voit rien d'approchant dans les Histoires Angloises.

Diète de
Spire favo-
rable aux
Protestans,
Sleidan.

Pendant que le Roi d'Angleterre agissoit contre l'Ecosse, en attendant que tout fût prêt pour commencer la Guerre en France, l'Empereur étoit à Spire, où il avoit convoqué une Diète, pour tâcher de tirer quelque secours des Princes d'Allemagne. Les Protestans firent d'abord beaucoup de difficulté de l'assister, pendant qu'il les laissoit exposés aux insultes de leurs ennemis. Mais ils n'eurent pas plutôt obtenu un Décret qui ordonnoit qu'ils ne feroient point troublez dans l'exercice de leur Religion, qu'ils acorderent tout ce qu'on voulut. Ils ne demandoient que cela seul, & on croyoit leur faire une grace signalée de le leur accorder, même avec des restrictions & des clauses équivoques, qui devoient un jour rendre cette condescendance inutile. Ainsi la Diète se sépara vers la fin du mois de Mai, avec une satisfaction mu-
tuelle.

tuelle des Etats de l'Empire. Le Pape seul se trouva offensé du Décret qui avoit été fait en faveur des Protestans , & pour les empêcher de jouir longtems de la tolérance qui leur avoit été accordée , jusqu'au Concile , il fixa l'ouverture du Concile de Trente au vingt-cinquième de Mars de l'année suivante 1545.

Pendant que l'Empereur étoit à Spire , il fit assiéger Luxembourg , qui se rendit sur la fin du mois de Mai. Ensuite , il se mit lui-même à la tête de son Armée , pour commencer à exécuter les projets qu'il avoit faits avec Henri. Depuis le Traité qu'ils avoient conclu au mois de Février de l'année précédente , par lequel ils ne devoient avoir chacun que vingt-cinq mille hommes , ils étoient convenus d'augmenter de beaucoup le nombre de leurs troupes , d'attaquer la France avec deux Armées qui devoient faire ensemble plus de cent mille hommes , & de les joindre auprès de Paris. Les premiers exploits de l'Empereur , en attendant l'arrivée du Roi d'Angleterre , furent les Conquêtes de *Commercy* & de *Ligny* dans le Barrois. Ensuite , il entra en Champagne , où il assiégea *Saint Didier* le huitième de Juillet. Cette Place quoique mauvaise , résista plus de six semaines , & ne fut prise que par de faux avis qu'on fit donner au Gouverneur.

La Guerre d'Ecosse ayant empêché Henri d'être prêt aussi-tôt qu'il l'avoit promis , ce ne fut que vers la Pentecôte qu'il fit embarquer une partie de son Armée pour Calais , sous la conduite du Duc de Norfolk. Pour lui , il demeura encore en Angleterre avec le reste de ses troupes , jusqu'au milieu du mois de Juillet. Dès que le Duc de Norfolk fut au-delà de la mer , il alla se joindre au Comte de Bure qui commandoit dix mille hommes des Troupes de l'Empereur , & ils firent ensemble le Siège de Montreuil. C'étoit apparemment du consentement de l'Empereur , qui en ce même-tems entreprit le Siège de Saint Didier. Il avoit espéré que cette Place ne l'arrêteroit que peu de jours , & qu'ensuite , il marcheroit vers Paris , qu'Henri s'avanceroit de son côté pour le joindre. Si ce projet s'étoit exécuté comme ils en étoient convenus , Paris , & tout le Païs jusqu'à la Loire , se seroient trouvez dans un grand danger , puisque François I. n'avoit pas plus de quarante mille hommes. Mais l'Empereur s'opiniâtra mal-à-propos au Siège de Saint Didier , qui l'arrêta plus de six semaines. Pendant ce tems-là , Henri étant arrivé à Calais avec le reste de son Armée , comprit que le dessein de l'Empereur étoit de le laisser marcher seul vers Paris , afin d'y tenir le Roi de France occupé , pendant qu'il feroit ses affaires en Champagne. Ainsi , voyant qu'au lieu de marcher au rendez-vous , l'Empereur s'amusoit à faire un Siège , il fit aussi , de son côté , investir Boulogne , & se rendit lui-même au Siège le vingt-sixième de Juillet. Par-là , le projet qu'ils avoient fait demeura suspendu , pendant qu'ils s'amusoient séparément à prendre des Places. Ce mal-entendu fut le salut de la France. Depuis ce tems-là , ces deux Princes , s'accusant reciproquement de n'avoir pas exécuté les conventions , n'eurent plus aucune confiance l'un pour l'autre. Cela fut cause que l'Empereur , par des voyes indirectes , fit proposer la Paix à François I. & qu'Henri , plus ouvertement , accorda un saufconduit à des Ambassadeurs de France , pour venir traiter avec lui , à une lieue de son camp.

Cependant l'Empereur , s'étant enfin rendu maître de Saint Didier vers le milieu du mois d'Août , fit sommer Henri de marcher vers Paris , comme ils

HENRI
VIII.
1544.
L'Ouvr-
ture du
Concile est
fixée au 25.
de Mars
1545.
L'Empe-
reur assiège
& prend
Luxem-
bourg.
Du Eclay.
Desseins de
l'Empereur
& de Henri.
L'Empe-
reur assiège
S. Didier.

Le Duc de
Norfolck se
joint au
Comte de
Bure.
Ils assiègent
Montreuil.

Le Siège de
S. Didier
rompt les
mesures des
deux Mo-
narques Al-
liez.

Henri arri-
ve à Calais.
Il soupçon-
ne l'Empe-
reur , & fait
le Siège de
Boulogne.

L'Empe-
reur fait
proposer la
Paix à Fran-
çois I. se-
crettement ,
& Henri ou-
vertement.

L'Empe-
reur prend
S. Didier.

HENRI
VIII.

1544.

Il fait som-
mer Henri
de marcher
vers Paris.

Henri veut
plutôt être
maître de
Boulogne.

Traité de
Crepv entre
l'Empereur
& la France.

Du Bellay.

Myl. Herbert.
Mézerei.

Henri s'en
plaint à
l'Empereur
inutile-
ment.

Boulogne
se rend par
Capitula-
tion.

Le Siège de
Montreuil
est levé.

Le Dau-
phin mar-
che à Hen-
ri,

qui se retire
à Calais.

Le Dauphin
manque à
surprendre
Boulogne.

Du Bellay.
Comment. de
Montluc

*Myl. Her-
bert.*

en étoient convenus. Henri répondit, que puisqu'il avoit donné à l'Empereur le tems de prendre Saint Didier, il étoit juste que l'Empereur lui donnât le loisir de prendre Boulogne, qui ne pouvoit pas tenir longtems. Après la prise de Saint Didier, l'Empereur s'étoit avancé jusqu'à Château-Thierry, & avoit rempli Paris de terreur & de confusion. Mais la réponse de Henri lui ayant fait comprendre, qu'il seroit trop difficile d'exécuter leurs projets, pendant le reste de la Campagne, il fit renouveler la Négociation secrète, qu'il avoit entamée avec François I, & qui avoit été suspendue. Peu de tems après, il conclut avec la France une Paix particulière qui fut signée à Crepy le dix-neuvième de Septembre, non seulement sans y comprendre Henri, mais même sans l'en avoir averti, de peur d'en être prévenu.

Henri ne fut pas beaucoup surpris du tour que l'Empereur lui avoit joué. Il ne devoit pas s'attendre à moins d'un ami tel que celui-là, qui ne s'étoit reconcilié avec lui, qu'en vûe de faire ses propres affaires. Il est certain que Charles-Quint, non plus que Maximilien & Ferdinand, ses ayeux paternel & maternel, ne se picqua jamais beaucoup de tenir sa parole, & que la droiture n'étoit pas la plus grande de ses vertus. Henri lui fit bien faire des plaintes sur son manque de foi. Mais il ne lui fut pas difficile d'en donner diverses raisons, peu capables pourtant de contre-balancer le Serment qu'il avoit fait, de ne conclurre ni Paix, ni Trêve sans le consentement de son Allié. Mais ces sortes de Sermens sont, pour l'ordinaire, si mal observez, dans la plupart des Lignes, qu'il semble qu'on ne les doit regarder que comme une espèce de formulaire, sur lequel on ne doit pas beaucoup compter. Par bonheur pour Henri, Boulogne avoit capitulé le quatorzième de Septembre, avant que le Traité de Crepy fût signé.

L'Empereur crut avoir fait un coup de maître, en se délivrant du fardeau de la Guerre, & en laissant François & Henri dans l'embarras. Effectivement, c'étoit un grand avantage pour lui, s'il ne l'eût pas acquis par un manquement de parole. Immédiatement après la conclusion du Traité, il envoya ordre au Comte de Bure de quitter le Siège de Montreuil, ce qui obligea aussi Henri à rappeler le Duc de Norfolk. Dans la situation où les affaires de Henri se trouvoient, il n'avoit plus rien à faire qu'à se retirer, de peur que le Dauphin, qui s'avançoit à grandes journées, ne l'obligeât à donner bataille avec trop de désavantage, ou à faire sa retraite avec précipitation. Outre que ce Prince étoit à la tête de quarante mille hommes, il auroit trouvé l'Armée Angloise beaucoup diminuée, tant par les pertes qu'elle avoit faites à deux Sièges, que par la nombreuse Garnison qu'il falloit laisser dans Boulogne. Ainsi, après avoir bien muni cette Place où il laissa l'Amiral Dudley pour Gouverneur, Henri partit le trèntième de Septembre, pour repasser en Angleterre pendant que ses Troupes se retiroient à Calais.

Le Dauphin arriva peu de jours après : mais il ne jugea pas à propos de poursuivre l'Armée Angloise, qui avoit trop d'avance sur lui, & trop peu de chemin à faire, pour qu'il pût espérer de l'atteindre, avant qu'elle fût entrée dans Calais. Il se contenta donc de faire une tentative pour surprendre Boulogne, dont les Anglois n'avoient pas eu le tems de bien réparer les brèches. Il s'en fallut bien peu qu'il ne réussît dans son entreprise. Déjà les François étoient maîtres de la Ville basse, où se trouvoit toute l'Artillerie Angloise.

Mais

Mais une sortie qui se fit de la Ville haute les contraignit de se retirer en désordre. Le Maréchal de Montluc parle de cette action dans ses Commentaires, d'une manière qui ne s'accorde pas tout-à-fait avec ce qu'en disent les Historiens Anglois, quoiqu'il convienne avec eux que les François furent repoussés. Quelques jours après, il se tint une Conférence à Calais pour tâcher de procurer la Paix entre les deux Rois. Mais le but des François étant de persuader aux Anglois de rendre Boulogne sur la simple espérance de la Paix, il n'est pas étonnant que cette Conférence ne produisît aucun effet.

Dès qu'Henri fut de retour en Angleterre, il prit un grand soin de mettre en état de défense, les Places situées sur la Tamise, & sur les côtes Méridionales, étant persuadé que François I. ne manqueroit pas à l'attaquer de ce côté là l'année suivante. En même-tems il renvoya en Ecosse le Comte de Lenox qui s'y rendit maître de Dumfrées.

Pendant cette année, la plupart des Colléges, des Eglises Collégiales & des Hôpitaux furent résignés entre les mains du Roi, par des Actes qui paroissent volontaires, mais qui l'étoient tout aussi peu que ceux que les Abbez & les Prieurs avoient signés lorsqu'ils avoient résigné leurs Monastères.

Au commencement de l'année 1545. le Maréchal de Biez alla camper tout proche de Boulogne, à dessein de faire construire un Fort à *Portet*, afin de tenir le Havre de Boulogne en sujettion. Mais le Comte de Hartford qui avoit succédé à Dudley, étant sorti de la Ville avec un Corps de troupes, délogea le Maréchal de son poste, & le contraignit de remettre son projet à une autre fois.

Cependant François I. se préparoit à faire un puissant effort contre l'Angleterre, dans l'espérance de reprendre Boulogne, & même Guisnes & Calais, afin de ne laisser plus rien aux Anglois en France. Pour cet effet, il faisoit équiper dans les divers Ports de France cent cinquante gros Vaisseaux, & soixante moindres, & en avoit frété dix à Genes, pour les joindre à sa Flotte. De plus, il avoit donné ordre de faire passer vingt-cinq Galères dans la Mer du Ponent à l'imitation de Louis XII. qui, en semblable occasion, y en avoit fait venir quatre. Dans le même-tems, il dispoisoit toutes choses pour avoir sur pied une Armée de quarante mille hommes, à laquelle il avoit dessein de joindre douze mille Lansquenets qu'il faisoit lever en Allemagne. Son dessein étoit d'attaquer Boulogne par terre, & de la tenir tellement bloquée par Mer, qu'il fût impossible aux Anglois de la secourir. Pour exécuter ce projet, il envoya un renfort au Maréchal de Biez, & lui ordonna de faire construire à Portet, le Fort qu'il avoit été contraint de laisser imparfait, ne voulant point s'approcher de Boulogne, avant que ce Fort fût mis en état de défense. Le Maréchal lui ayant fait espérer que cet ouvrage seroit achevé vers le milieu du mois d'Août, il se rendit, à la fin de Juin, au Havre de Grace, afin d'y donner ses ordres pour une expédition qu'il projettoit de faire par Mer. Ses Galères & ses Vaisseaux y étant arrivés peu de tems après, il fit mettre la Flotte en Mer, avec ordre de faire voiles vers l'Angleterre. Mais en la regardant partir, il eut le déplaisir de voir brûler un des plus grands Vaisseaux, qu'on appelloit le *Grand Carracón*, auquel le feu prit en levant l'ancre.

L'Amiral Annebaut qui commandoit cette Flotte, arriva le dix-huitième de Juiller à l'Isle de Wight, à la vue de Portsmouth où la Flotte Angloise se tenoit

HENRI
VIII.

1544.
Conférence
pour la Paix
inutile.

Henri fait
fortifier les
Places mar-
itimes.

Myl. Herber.

Il renvoie
le Comte de
Lenox en
Ecosse.

Les Collé-
ges & les
Hôpitaux
sont rési-
gnés au Roi.

1545.

Préparatifs
de la France
contre l'An-
gleterre.

Du Bellay.

Mézernay.

Expédition
de la Flotte
Françoise.
Du Bellay.

HENRI
VIII.
1545.

tenoit à l'anchre avec soixante Vaisseaux seulement. Quelque disproportion qu'il y eût entre les deux Flottes, les Anglois ne laisserent pas de s'approcher des François. Mais après un léger combat, ils se retirèrent derriere les bancs de Sable, où ils avoient dessein d'attirer la Flotte ennemie. L'Amiral François ayant tenu conseil sur les moyens de les attaquer, on lui représenta que c'étoit une chose impossible, parce qu'ils étoient dans un poste où, pour aller à eux, il n'y avoit qu'une ouverture, qui pouvoit à peine donner passage à quatre Vaisseaux de front. Que d'ailleurs on ne pouvoit se hasarder parmi ces bancs, sans le secours des Pilotes du País. Ces difficultez obligèrent l'Amiral à se contenter de faire provoquer les Anglois au combat, par le moyen des Galeres, afin de les attirer hors de leurs bancs. D'abord, les Galeres favorisées d'un grand calme, insultèrent les Vaisseaux Anglois. Mais un vent de terre qui se leva leur ayant fait perdre leur avantage, elles se retirèrent en diligence, de peur d'être coulées à fond par ces gros Vaisseaux. Les Anglois ne les poursuivirent pas trop loin, leur dessein étant toujours d'attirer la Flotte ennemie parmi ces bancs qui lui étoient inconnus.

Descente
des François
dans l'Isle
de Wight,

& en An-
gleterre.

Enfin, les François voyant que les Anglois ne vouloient pas perdre l'avantage de leur poste, firent descente en trois endroits dans l'Isle de Wight. Mais tout cela n'aboutit qu'à brûler quelques Villages. Il fut bien proposé dans un Conseil de Guerre de faire fortifier cette Isle & de la garder. Mais ce dessein ne fut pas jugé praticable, principalement à cause du tems qu'il auroit fallu employer à l'exécuter. L'Amiral se réduisit donc à ordonner une descente sur la Côte de la Province de *Sussex*, dans la pensée que le Roi, qui étoit à Portsmouth, feroit sortir sa Flotte pour secourir le País. Mais il se trompa. La Flotte Angloise demeura toujours derriere ses sables, & les descentes que les François firent en trois differends endroits, ne leur produisirent aucun avantage considerable, à cause des bons ordres qu'on avoit donnez sur les Côtes. Pendant ce tems-là, la Flotte Angloise qui se renforçoit toujours étoit déjà forte de cent Vaisseaux. Ainsi, Annebaut, voyant peu d'espérance de faire de grands progrès, prit le parti de se retirer vers les Côtes de France, après avoir fait aiguade dans l'Isle de Wight, non sans y perdre quelques Soldats & Officiers.

La Flotte
Françoise se
retire.

Elle est por-
tée sur les
Côtes d'An-
gleterre.
Petit com-
bat.

Quelques jours après un vent de Midi porta la Flotte Françoise, malgré qu'elle en eût, vers les Côtes d'Angleterre, & la mit dans un desordre dont les Anglois résolurent de profiter, si le vent leur devenoit favorable. Effectivement, il se donna, entre les deux Flottes, un combat qui dura environ deux heures. Mais comme le vent étoit fort variable, chacune tâchoit de profiter de l'avantage qu'elle en recevoit, sans vouloir néanmoins s'engager trop avant. Enfin elles se separerent sans beaucoup de perte d'aucun côté. C'est à cela qu'aboutit le plus grand effort que la France eût jamais fait sur mer.

Le dessein
d'assiéger
Boulogne
& Guines
échoué par
la faute du
Maréchal de
Biez.

Cette tentative, pour combattre la Flotte Angloise, ou pour ravager les Côtes ennemies, n'étoit pas le principal motif de ce puissant armement. La prise de Boulogne étoit le grand but du Roi de France, & la Flotte n'étoit proprement destinée qu'à tenir la Place bloquée par mer. Mais comme les Lansquenets n'étoient pas encore arrivez, & que le Fort que le Maréchal de Biez faisoit construire n'étoit pas achevé, c'étoit avec un chagrin extrême que

que François voyoit le tems propre pour exécuter ses desseins, s'écouler insensiblement. Enfin, la nouvelle lui étant venue, que les Lansquenets étoient sur la frontiere, il envoya visiter le Fort qui, contre son attente, & la promesse du Maréchal de Biez, se trouvoit encore bien loin de sa perfection. D'ailleurs, il étoit construit dans un lieu différent de celui qui avoit été marqué, en sorte qu'il ne dominoit point le Havre. Le Maréchal en allégua pour raison, que si on l'avoit bâti à Porter, la Garnison auroit manqué d'eau. Mais il assura, que celui qu'il faisoit élever à *Outreau*, seroit achevé dans huit jours. Sur cette promesse, le Roi lui envoya toute son Armée, dont il lui donna le commandement, & demeura lui-même à *Château-Montier*, distant de dix lieuës de Boulogne.

HENRI
VIII.
1545.

Le Maréchal de Biez demouroit campé tout proche du Fort, en attendant qu'il fut achevé, son dessein étant d'y mettre dix-mille hommes, pour tenir en bride la Garnison de Boulogne, pendant qu'il iroit faire le Siège de Guisnes. Mais l'Ingénieur avoit si mal ordonné son ouvrage, qu'après y avoir long-tems travaillé, il fallut presque le recommencer. Cela causa un retardement qui rompit toutes les mesures qu'on avoit prises. Cependant, le Roi hâtoit d'autant plus l'ouvrage, qu'il sçavoit que dix-mille Lansquenets levez pour le service de l'Angleterre, étoient en pleine marche pour se rendre en Picardie. Enfin, le Maréchal, comprenant que la saison seroit déjà fort avancée avant que son Fort pût être mis en état de défense, feignit d'avoir des avis certains, que le Roi d'Angleterre avoit dessein de faire débarquer une grande Armée à Calais, pour secourir Boulogne par terre; c'est du moins ce que *Du Bellay* lui impute dans ses Mémoires. Quoiqu'il en soit, le Maréchal, laissant le Fort imparfait, alla se poster sur la Montagne de *Saint Lambert*, afin d'être à portée de s'opposer au secours. Mais les Anglois ne parurent point. Quant aux Lansquenets que Henri faisoit venir d'Allemagne, ils s'en retournerent dans leur País, parce qu'ils ne trouverent pas sur la frontiere, l'argent qu'on leur avoit fait espérer. Cependant l'Armée de France demouroit dans son Camp, sans entreprendre ni le Siège de Guisnes ni celui de Boulogne, quoique ce ne fût que pour cela que François I. avoit fait un si grand effort.

Pendant ce tems-là, le Duc d'Orléans mourut à *Château-Montier*, au grand regret du Roi son Pere qui, par cette mort, voyoit sa Paix avec l'Empereur fort ébranlée, puisqu'elle n'étoit proprement fondée que sur la vie de ce Prince, ainsi qu'on le verra tout-à-l'heure.

Mort du
Duc d'Orléans.
Mézerai.

L'armée de France étant campée sur la Montagne de *Saint Lambert*, à une portée de Canon de Boulogne, les Troupes des deux partis escarmouchoient tous les jours dans l'espace qui se trouvoit entre la Montagne & la Ville. Dans une de ces actions, le Duc d'Aumale, connu ensuite sous le nom de Duc de Guise, fut blessé d'un coup de lance qui entrant dans le coin de l'œil, sortoit au derriere de la tête. Cette blessure, quoique jugée mortelle de tout le monde, fut pourtant guérie par la grande habileté d'*Ambroise Paré*, Chirurgien du Roi, qui se vit même obligé d'arracher avec des renailles, le fer de la lance qui étoit demeuré dans la playe. La cicatrice qui resta sur le visage du Duc, lui fit donner le surnom de *Balafré*.

Terrible
blessure du
Duc d'Au-
male guérie
par Ambroi-
se Paré.
Du Bellay.

La saison étoit déjà si avancée, qu'il n'y avoit plus de moyen d'entreprendre
Tome V. Ccc

L'armée de
dre

HENRI
VIII.
1545.
France ravage la Terre d'Oye.

dre le Siège de Boulogne. Ainsi François I. se vit contraint de se borner à ordonner au Maréchal de Biez, d'aller ravager la Terre d'Oye, appartenant au Roi d'Angleterre. Mais les pluies qui survinrent rendirent ce Pais-là si difficile, que le Maréchal se vit obligé d'en retirer bien-tôt l'Armée. Véritablement les Habitans de ce Pais-là souffrirent beaucoup, parce que la Garnison de Calais, qui auroit dû les protéger, n'étoit pas en état de faire tête à de si grandes forces. D'un autre côté, *Brissac*, qui fut ensuite Maréchal de France, battit un Corps de deux-mille Anglois. Ce furent là tous les dommages que Henri reçût pendant cette Campagne, d'une Armée de plus de deux cens mille hommes qui avoient causé une dépense prodigieuse à son ennemi. Vrai-semblablement, ce fut cette dépense, & le mauvais succès de cette Campagne, qui contribuerent le plus à la Paix qui se conclut bien-tôt après.

Motifs de
François I.
pour faire la
Paix avec
Henri

Outre que la France étoit épuisée, François I. avoit encore un autre motif de faire la Paix avec l'Angleterre, C'est qu'il craignoit de se voir bien-tôt dans la nécessité de recommencer la Guerre avec l'Empereur. Par le Traité de Crepi, il avoit été convenu que le Duc d'Orléans épouserait une des filles, ou de l'Empereur, ou du Roi des Romains, & qu'en faveur de ce Mariage, il auroit le Duché de Milan ou le Comté de Flandre. C'étoit en considération d'un établissement si avantageux au Duc son Fils, que François I. avoit rendu plus de vingt Places qu'il tenoit dans le Piedmont ou dans le Montferrat, & qu'il avoit abandonné les intérêts du Roi de Navarre son Beaufrere. Ainsi l'espérance des avantages que ce Mariage devoit lui procurer, s'étant évanouie par la mort du Duc son Fils, il falloit trouver quelque autre moyen pour les obtenir, ou rompre un Traité qui étoit désormais inutile. Ce fut pour cela que voulant s'éclaircir des intentions de l'Empereur, il lui envoya l'Amiral Annebaut à Anvers, pour lui proposer de renouveler le Traité de Paix, sous d'autres conditions, puisque la mort du Duc d'Orléans avoit rendu celles du Traité de Crepi inutiles. Mais l'Empereur fit assez comprendre que, par la mort de ce Prince, il se croyoit dégagé de sa parole, en répondant à l'Ambassadeur, qu'il n'attaqueroit pas le Roi de France, s'il n'en étoit pas attaqué. François I. jugea aisément par cette réponse, qu'il auroit infailliblement la Guerre avec l'Empereur. Cela, joint au peu de progrès qu'il avoit fait pendant la dernière Campagne, lui fit souhaiter de faire la Paix avec l'Angleterre. Mais comme il ne vouloit pas faire la démarche de la demander, il fit agir les Princes de la Ligue de Smalcalde, qui s'offrirent pour Médiateurs. Cette Médiation paroissoit d'autant moins mandiée, que les Protestans avoient eux-mêmes un très-grand intérêt à procurer la Paix entre les deux Rois. Ils se voyoient à la veille d'être attaquez par l'Empereur, depuis qu'il avoit fait la Paix avec la France, & ils sçavoient de plus, qu'il négocioit une Trêve avec les Turcs. Ainsi rien ne pouvoit leur être plus avantageux, qu'une bonne union entre la France & l'Angleterre; afin que les deux Rois fussent en état de les protéger. Ils envoyèrent donc en France *Christophe de Verningher*, *Jean Bruno de Nidepont*, & *Jean Sturmius*, & en Angleterre *Loüis Bambac*, & *Jean Sleidan*, pour faire l'office de Médiateurs entre les deux Rois, au nom de la Ligue. Ces Ambassadeurs s'étant assemblez avec les Plénipotentiaires de France.

Il fait agir
les Princes
Protestans
d'Allema-
gne.

qui en-
voyent des
Ambassa-
deurs en
France & en
Angleterre.

France & d'Angleterre, entre Ardres & Guines, connurent bien-tôt que la Paix n'étoit pas facile à faire. François I. vouloit que Henri lui rendît Boulogne, & que l'Ecosse fût comprise dans la Paix. Mais Henri rejettoit absolument ces deux Articles. Cela fut causé qu'on se réduisit enfin à négocier une Trêve. Mais cette négociation n'eut pas un meilleur succès, parce que Henri ne voulut jamais consentir que les Ecoissois fussent compris dans le Traité. C'est ce qu'on voit dans les Instructions secretes envoyées au Chevalier *Paget* l'un des Ambassadeurs d'Angleterre, & qu'on a insérées dans le Recueil des Actes Publics. On trouve encore dans ses Instructions, que le Chevalier *Paget* avoit tenté de corrompre *Bruno* l'un des Médiateurs Allemands, par l'offre d'une pension considérable, & que selon les apparences le Médiateur avoit prêté l'oreille à ses propositions. Cependant, afin de tirer un meilleur parti de la Paix qui se négocioit avec la France, Henri feignit de vouloir se réconcilier avec l'Empereur, & lui envoya même en Ambassade les Evêques de Winchester & de Westminster. Mais ce n'étoit que pour donner de la jalousie à François I.

HENRI
VIII.
1545.
Difficultez
de la Paix,
& de la
Trêve.

Art. Publ.
Tom. XV.
pag. 83.

Cranmer profita de l'absence de Gardiner pour avancer l'ouvrage de la Réformation, à quoi il sçavoit bien que ce Prélat se feroit opposé de tout son pouvoir. Quelques Evêchez qui se trouverent vacans furent, par son moyen, donnez à des gens qui favorisoient la Réformation, & par-là il eut parmi les Evêques un parti beaucoup plus fort qu'il n'avoit eu jusqu'alors. Il trouva même dans la suite le moyen de faire consentir le Roi à certains changemens avantageux à la Religion. Mais Gardiner, qui étoit alors à Bruges auprès de l'Empereur, en ayant été informé, écrivit au Roi, que le Pape & l'Empereur étant liguez ensemble contre les Protestans d'Allemagne, la moindre innovation qui se feroit en Angleterre par rapport à la Religion, seroit capable de les porter à donner au Roi de France toute la satisfaction qu'il pouvoit souhaiter, afin de l'engager dans leur Ligue, en vûë d'agir tous ensemble contre lui. Cet avis fut causé que Cranmer trouva plus de difficulté qu'il ne l'avoit espéré.

Cranmer
procure des
Evêchez à
ses amis.
*Hist. de la
Reformation.*

Gardiner
rompt ses
mesures.

Au mois d'Août de cette année, Cranmer perdit un bon appui, par la mort de *Charles Brandon*, Duc de Suffolck, pour qui le Roi avoit toujours conservé beaucoup d'estime & d'affection. Il étoit ami de Cranmer, & il auroit volontiers consenti à une plus grande Réformation que celle qui s'étoit faite jusqu'alors. Mais il étoit trop bon Courtisan, pour entreprendre de s'opposer directement aux volontez du Roi. Cependant, comme Henri ne se trouvoit pas toujours dans une même disposition par rapport à la Religion, ce Seigneur ne laissoit pas de rendre bons services aux Réformex, quand il voyoit l'esprit du Roi dans une situation qui leur étoit favorable.

Mort du
Duc de Suffolck.
Myl. Herbert.

La Guerre d'Ecosse se continuoît mollement de part & d'autre. Henri n'avoit pour but que d'inspirer de la terreur aux Ecoissois, afin de les porter à exécuter le Traité touchant le Mariage de leur Reine. D'un autre côté, les Ecoissois n'avoient nullement la pensée d'attaquer l'Angleterre. Néanmoins, François I. qui, comme on l'a déjà vû, avoit formé de grands projets contre l'Angleterre, envoya de bonne heure au Régent, un Ambassadeur nommé *La Brosse*, pour l'assurer de sa protection, & d'un puissant secours

Continuation de la
Guerre d'Ecosse.
Buchanan.
Myl. Herbert.

HENRI
VIII.
1545.

secours qui devoit partir incessamment. Outre qu'une diversion en ce Pais-là, ne pouvoit que lui être avantageuse, il y étoit encore poussé par les Princes Lorrains qui vouloient soutenir la Reine leur sœur. Ainsi, ayant fait embarquer le Seigneur de *Lorge*, Comte de Mongommeri, avec cinq-mille hommes, il lui ordonna de faire tous les efforts possibles, pour engager les Ecoissois à faire une puissante diversion sur les frontieres d'Angleterre. Mongommeri, étant arrivé en Ecosse le deuxieme de Juiller, joignit ses Troupes à celles d'Ecosse, & les deux Corps faisant ensemble quinze-mille hommes, s'avancerent vers la Tweede. Pendant quelques jours, plusieurs de leurs partis passerent cette riviere, & causerent quelque dommage aux Anglois. Mais le Général François ne pût jamais persuader aux Ecoissois de se hazarder avec toute l'Armée au-delà de la Tweede. Au contraire, sur la nouvelle qu'ils reçurent que le Comte de Harford s'avançoit à la tête de douze-mille hommes, ils se retirerent en diligence, & peu de jours après, leur Armée se débanda comme il arrivoit ordinairement. C'est là tout ce qui se passa de plus considérable en Ecosse, pendant la Campagne de 1545.

Le Parle-
ment accor-
de au Roi
un Subside,
& les biens
des Collé-
ges & des
Hôpitaux.
Myl. Herbert.
Hist. de la
Réformation.

Discours
du Roi au
Parlement.

Le Parlement d'Angleterre s'étant assemblé le 23. de Novembre, le Clergé continua pour deux ans, le Subside qu'il avoit accordé au Roi pour six. En même tems, le Parlement supprima par un Acte, tous les Colléges, & Hôpitaux, & en donna les biens au Roi. Le motif ou plutôt le prétexte de cette suppression fut, l'abus qu'on avoit fait jusqu'alors de ces fondations. Le Parlement voulut aussi par-là, indemniser le Roi des dépenses qu'il avoit faites pour la Guerre de France & d'Ecosse. Mais cela ne suffisant pas, il lui accorda encore une bonne somme, & comme il n'étoit assemblé que pour cela, il fut congédié le 24. Décembre. Avant que la Séance finît, le Roi s'y rendit en grande solemnité, & y fit un beau Discours, dans lequel il dit, entr'autres choses, que jamais Prince n'avoit eu plus d'amour pour ses Sujets que lui, ni n'en avoit été plus aimé. Il ajouta beaucoup d'expressions semblables qui, bien qu'éloignées pour la plupart, de la vérité, furent pourtant reçues du Peuple, avec de grandes acclamations.

Affaires
d'Allema-
gne.
Sleidan.

Pendant cette année, les Protestans d'Allemagne commencerent à ressentir les effets de la Paix que l'Empereur venoit de faire avec la France, & de la Trêve qu'il étoit sur le point de conclurre avec les Turcs. Jusqu'alors, on les avoit un peu ménagés. Mais l'Empereur s'étant rendu à *Worms*, où la Diète de l'Empire étoit assemblée, leur déclara nettement, qu'il ne pouvoit en aucune maniere les dispenser de se soumettre au Concile qui devoit s'assembler à Trente. Cela leur fit comprendre qu'on avoit véritablement dessein de les réduire par la force, d'autant plus qu'il se répandoit certain bruit d'une Ligue entre le Pape & l'Empereur, qui ne pouvoit être que contre eux. Leurs soupçons se confirmèrent encore, par un Sermon qu'un certain Cordelier fit à Worms devant l'Empereur à qui il représenta en termes extrêmement forts, qu'il ne feroit pas le devoir d'un bon Empereur, s'il ne travailloit pas de tout son pouvoir à exterminer les Luthériens. Ils sçurent encore que l'Empereur avoit écrit au Roi de Pologne pour l'animer contre eux. De plus, il cita l'Archevêque de Cologne à comparoître devant lui dans trente jours, parce qu'il avoit embrassé la Réformation, & tenté de l'introduire dans son Diocèse. Tout cela leur faisoit assez connoître,

tre,

tre, qu'on n'avoit pas dessein de les ménager. Néanmoins, comme l'Empereur n'avoit pas encore conclu la Trêve avec le Turc, & que ses affaires n'étoient pas tout-à-fait prêtes, il ordonna qu'il se tiendrait une nouvelle Diète à Ratibonne au mois de Janvier suivant. Mais afin de mieux amuser les Protestans, il fit un Décret qui ordonnoit, que les Théologiens des deux Partis se rendroient à Ratibonne un mois avant la Diète, pour y tenir une Conférence libre, afin qu'on pût ensuite régler quelque chose, au sujet de la Religion. Les Catholiques Romains n'approuverent point cette Conférence, & les Protestans en étoient encore moins satisfaits, parce qu'ils prévoyaient que la fermeté des Théologiens de l'une & de l'autre Religion, sur les points qui feroient le sujet de leur Conférence, fourniroit à l'Empereur & à la Diète un prétexte pour en renvoyer la décision au Concile de Trente. La Diète étant finie le 18. d'Août, l'Empereur retourna dans les Pais-Bas. Quelque tems après, il reçût la nouvelle que la Trêve avec les Turcs étoit conclue. Par-là il se vit dans une entière liberté de faire la Guerre aux Protestans, & sous ce prétexte de travailler à l'exécution du projet qu'il avoit formé de se rendre maître dans l'Empire.

HENRI
VIII.
1545.

Ce n'étoit proprement, qu'à la sollicitation des Protestans, que le Concile devoit s'assembler. Mais il s'en falloit bien, que ce ne fût un Concile tel qu'ils l'avoient demandé. Ils avoient prétendu, qu'il s'assembleroit en Allemagne, dans un Lieu non suspect, & on l'avoit convoqué à Trente, Ville de la dépendance du Roi des Romains, qu'ils regardoient avec raison comme leur ennemi. Ils avoient dessein d'y combattre l'autorité du Pape, & c'étoit le Pape qui devoit y présider par ses Légats. Leur dessein étoit d'y faire voir, que le Clergé Romain avoit corrompu la Religion, tant dans les Dogmes que dans la Discipline, & c'étoit le Clergé Romain qui devoit y assister comme Juge. Il étoit même incertain, si on leur permettroit d'y produire leurs raisons. Cependant, on prétendoit, que, par une extrême condescendance, on avoit convoqué le Concile pour l'amour d'eux, & à leur sollicitation. Il n'y a donc pas lieu de s'étonner qu'ils refusassent de se soumettre à un tel Concile. Ils le craignoient autant, qu'ils en avoient souhaité un libre & impartial. Ainsi, on voyoit l'Empereur & les Protestans, faire des démarches directement opposées à celles qu'ils avoient faites au commencement. Les Protestans refusoient un Concile, après l'avoir demandé avec beaucoup d'empressement, & l'Empereur, après les avoir amusez plusieurs années sur ce sujet, pressoit de tout son pouvoir l'assemblée du Concile de Trente, de l'autorité duquel il avoit dessein de se servir pour les opprimer. Le Pape auroit bien souhaité qu'il ne se fût point assemblé. Mais se trouvant trop engagé avec l'Empereur, pour pouvoir se retracter, il en avoit fixé l'ouverture au 15. de Mars. Ensuite, il l'avoit différée, sur ce que ce jour-là, il s'étoit trouvé fort peu d'Evêques à Trente. Mais il en avoit une autre raison beaucoup plus forte. C'est qu'il étoit bien aise d'attendre la fin de la Diète de Worms, dans l'espérance qu'on y prendroit contre les Protestans des résolutions vigoureuses qui engageroient les deux Partis dans une Guerre ouverte, & que cela pourroit lui fournir un prétexte, ou de différer encore l'ouverture du Concile, ou de le transférer dans une Ville d'Italie. Mais l'Empereur, qui avoit déjà fait son plan de se servir de l'autorité

Observa
tion sur le
Concile.

HENRI
VIII.
1545.
Ouverture
du Concile
de Trente.

du Concile pour agir contre les Protestans , fit enfin consentir le Pape à en ordonner l'ouverture à Trente le 13. de Décembre. Ce jour-là les Légats déclarerent que le Concile étoit assemblé pour trois fins , pour extirper les Hérésies , pour réformer la Discipline , & pour établir une solide Paix entre les Princes Chrétiens. Cette premiere Session ne se tint proprement que pour faire l'ouverture du Concile. Il y avoit si peu de Prélats à Trente , qu'il auroit été ridicule qu'un si petit nombre de gens eussent prétendu faire des Décrets sur les trois Articles pour lesquels le Concile étoit convoqué.

1546.

François &
Henri sou-
haitent la
Paix.

Les Protestans , voyant ouvrir un Concile tout autre que celui qu'ils avoient demandé , comprirent aisément , qu'ils ne devoient en attendre rien de bon. Il avoient d'autant plus sujet de craindre , que les Rois de France & d'Angleterre étant en Guerre l'un contre l'autre , il n'y avoit pas d'apparence d'en pouvoir espérer du secours. Cependant , quoique les Médiateurs Allemands n'eussent pas réussi dans leur Négociation , la Paix entre la France & l'Angleterre n'en étoit pas plus éloignée. La raison en est , que les deux Rois avoient également intérêt de voir finir une Guerre qui ne leur causoit que du dommage , sans que ni l'un ni l'autre en pût espérer aucun avantage considérable. Elle ne laissa pourtant pas de se continuer pendant l'Hiver de l'année 1546. Le Comte de Surrey , Fils du Duc de Norfolck , qui commandoit à Boulogne , ayant eu avis que les François conduisoient un convoi au Fort d'*Outreau* , sortit avec une partie de la Garnison pour tâcher de l'enlever. Mais il réussit si mal , qu'au lieu d'enlever le convoi , il fut lui-même battu , & contraint de se retirer dans un extrême désordre. Cette nouvelle causa beaucoup de chagrin au Roi qui n'étoit pas accoutumé à en recevoir de semblables. Soit qu'il crût que c'étoit un effet de l'imprudence du Comte , ou qu'il le soupçonnât d'avoir quelque dessein caché , il le rappella sur le champ , & envoya le Lord *Gray* , pour commander en sa place. Peu de jours après , il fit partir le Comte de Hartford avec environ dix-mille hommes , de peur que les François ne s'emparassent de quelque poste , pour empêcher la communication entre Boulogne & Calais. C'étoit effectivement leur dessein. Mais le Comte de Hartford les ayant prévenus de deux jours seulement , alla se poster à *Ambleville* , où il fit construire deux Forts , qui assuroient cette communication. Les François ayant manqué leur coup , se camperent sur la Montagne de Saint Lambert , & comme les deux Armées n'étoient pas fort éloignées l'une de l'autre , il y avoit tous les jours de petits combats entre les deux Partis , mais qui ne décidoient rien. Les deux Rois avoient un égal intérêt de ne rien hazarder , de peur d'interrompre la Négociation de la Paix qui se traitoit entre Ardres & Guisnes.

Raisons des
deux Rois
pour faire
la Paix.

François I. souhaitoit la Paix , parce que ses Finances étoient épuisées par les prodigieuses dépenses qu'il avoit faites depuis le commencement de son Regne , sans aucune interruption , & particulièrement par l'armement naval de la précédente Campagne. D'ailleurs , comme il se voyoit à la veille d'entrer en Guerre avec l'Empereur , il avoit besoin d'un ami tel que le Roi d'Angleterre. Enfin , il comprenoit bien , qu'après l'effort inutile qu'il avoit fait , pour regagner Boulogne , il lui seroit trop difficile de recouvrer cette Place par la force. Henri ne souhaitoit pas moins la Paix par plusieurs raisons. Il étoit devenu si gros & si replet , qu'il ne pouvoit plus se remuer qu'avec peine,

peine. Il avoit même besoin d'une machine qui l'élevoit avec des poulies, pour pouvoir monter dans sa Chambre. Cela le rendoit extraordinairement chagrin, & lui avoit donné du dégoût pour les affaires, en sorte qu'il ne s'y appliquoit plus qu'avec quelque répugnance. En second lieu, il ne prétendoit plus faire de Conquête en Picardie. Son unique but étoit de se faire payer des sommes qui lui étoient dûes avant que de rendre Boulogne, qui au fond lui étoit assez inutile, puisque Calais pouvoit servir à tous ses desseins. Mais il avoit un motif encore plus pressant, pour renouer l'ancienne amitié avec François I. Il voyoit l'Empereur sur le point de faire la Guerre aux Protestans, avec le secours du Pape, & il doutoit beaucoup qu'ils fussent en état de lui résister. Dans cette pensée, il craignoit, que ce Monarque, après avoir subjugué l'Allemagne, ne tournât les armes contre l'Angleterre, avec toutes les forces de l'Empire, de l'Espagne, de l'Italie, & des Pays-Bas. Il pouvoit prendre pour prétexte, l'exécution de la Sentence du Pape, & en faire même donner une semblable par le Concile de Trente. Il n'étoit donc nullement avantageux à Henri de se trouver alors en Guerre contre la France. Au contraire il étoit de son intérêt d'avoir François pour ami, comme il étoit aussi très-avantageux à François de pouvoir s'assurer du secours de Henri, en cas que l'Empereur tournât ses armes contre la France.

La difficulté qu'il y avoit à conclure cette Paix consistoit, en ce que Henri vouloit être payé de ce qui lui étoit dû, & que François n'avoit point d'argent pour le satisfaire. D'ailleurs, François vouloit avoir Boulogne, & comprendre l'Ecosse dans le Traité. Ces difficultés auroient été assez grandes pour empêcher la conclusion de la Paix, si des motifs plus pressans n'eussent porté les deux Rois à chercher des expédiens pour les surmonter. Henri céda enfin l'Article touchant l'Ecosse, & quant au reste, il se trouva un moyen de les contenter tous deux. Ce fut que Henri garderoit Boulogne jusqu'à ce qu'il fut payé, & François promit de le satisfaire dans huit ans. Tout étant ainsi réglé, la Paix fut signée le septième de Juin. Le Traité portoit :

Que le Roi de France s'engageoit à payer régulièrement la pension, stipulée par le Traité de Moore du 30. d'Août 1525, confirmé par divers autres Traitez subséquens. De plus la pension de Sel, contenuë dans le Traité du 25. d'Avril 1527, évaluée par un Traité subséquent, à dix-mille écus par an. Mais comme Henri prétendoit que cette pension qu'on lui donnoit à la place du Sel, devoit être perpétuelle, & que François soutenoit au contraire, qu'elle devoit finir avec la vie de Henri, il étoit convenu, que ce différend seroit vuïd à l'amiable par des Arbitres, & que s'il étoit décidé que la pension étoit perpétuelle, François la payeroit aux Successeurs de Henri, comme à lui-même.

De plus, François s'engageoit à payer au Roi d'Angleterre le jour de Saint Michel 1554, ou quinze jours après, la somme de deux millions d'écus d'or sol, tant pour les arrérages de la pension de cent-mille écus, que pour les frais que Henri avoit été obligé de faire pour le Siège de Boulogne, qu'il n'avoit entrepris qu'en vûe de se procurer son payement, & pour la garde & l'entretien de cette Place.

HENRI
VIII.
1546.

Difficultez
de la Paix

levées.

Traité de
Paix entre
la France &
l'Angleterre.

Art. Publ.
Tom. XV.
pag. 93.
7. Juin.

Quant

HENRI
VIII.
1546.

Quant à l'Article des cinq-cens-mille écus, dont Henri avoit fait présent à François I. à condition qu'il observeroit ponctuellement les Traitez, comme les deux Rois ne convenoient point des faits, il fut arrêté que ce différend seroit jugé par des Commissaires que les deux Parties nommeroient dans un certain tems, ou par des Avocats impartiaux, en cas que les Commissaires ne pussent pas s'accorder.

Il fut encore convenu, que le Roi d'Angleterre garderoit Boulogne avec son territoire, dont les limites étoient réglées par le Traité, jusqu'à ce qu'il eût reçu le paiement de tout ce qui lui étoit dû.

Que tous les payemens étant faits, Boulogne seroit renduë au Roi de France, sans que les Anglois pussent rien gêner ni rien emporter de ce qui seroit attaché à la Terre.

Que depuis le jour de la signature du Traité, jusqu'à celui de la restitution de Boulogne, aucun des deux Rois ne pourroit faire construire aucun Fort, ni aucune nouvelle Fortification à Boulogne ou aux environs, mais que ce qui étoit commencé pourroit être perfectionné.

L'Empereur étoit compris des deux côtes, dans la Paix. A l'égard de l'Ecosse, Henri consentoit qu'elle y fût aussi comprise, à condition, que les Ecossois ne lui donneroient aucun nouveau sujet de leur faire la Guerre, & que s'ils le faisoient, ils ne seroient censez compris dans la Paix, que conformément au Traité du 5. d'Avril 1515.

Avantages
de Henri
dans ce
Traité.

Henri ne pouvoit guères espérer de plus grands avantages que ceux qu'il recevoit de cette Paix qui sembloit lui assurer non seulement le paiement de tout ce qui lui étoit dû, mais encore la pension annuelle & perpétuelle de cent-mille écus. Mais les Traitez les plus solennels ne sont pas toujours des sûretés suffisantes de l'exécution de ce que les Rois promettent. On verra dans les Regnes suivans que le Successeur de François I, non seulement n'observa pas ce Traité pour ce qui regardoit la Ville de Boulogne, & les sommes auxquelles le Roi son Pere s'étoit engagé, mais que même la pension ne fut jamais mise en ligne de compte, dans les Traitez qu'il fit avec l'Angleterre.

La Paix est
publiée à
Londres.

Henri s'em-
pare de l'ar-
genterie des
Eglises.

Dépense de
la dernière
Guerre.

La Publication de la Paix se fit à Londres le 13. de Juin, d'une manière très-solemnelle, avec une Procession dans laquelle on affecta de faire parade de tout ce qu'il y avoit de riche & de précieux dans les Eglises, en ornemens, en argenterie, en bijoux. Mais ce fut la dernière fois que ces choses parurent en public. Peu de tems après, Henri fit mettre toutes ces richesses dans son trésor, sans en donner d'autre raison que sa volonté.

On prétend que la dernière Guerre contre la France avoit couté à Henri 586718. livres sterling, & que la garde de Boulogne pour huit ans montoit à 755833. livres sterling. Une si grande avance, dont il ne devoit être remboursé que dans huit ans, avoit épuisé tout ce que le Parlement lui avoit accordé pour cette Guerre, & ce qu'il avoit retiré des Chapelles, des Collèges, & des Hôpitaux. Par-là, il s'étoit vu obligé au commencement de l'année, d'imposer une taxe sur ses Sujets, sous le nom de *Bénévolence*, ainsi qu'il paroît par le Recueil des Actes Publics.

Henri est
parrain
d'une Fille

Cette Paix rétablit entre les deux Rois la bonne intelligence qui avoit été interrompue pendant quelques années, plutôt par les artifices de l'Empe-
reur,

reur, & des Partisans qu'il avoit en Angleterre, que pour aucune juste cause. Catherine de Médicis, Dauphine de France, ayant, en ce tems-là, mis une Princesse au monde, & Henri ayant été prié d'en être le Parrain, il lui fit donner le nom d'Elisabeth. Peu de tems après les deux Rois s'envoyèrent réciproquement des Ambassadeurs, pour voir prêter les Sermens touchant la Paix, & firent choix pour ces Ambassades, des deux Amiraux des deux Royaumes. On prétend que, pendant le séjour que l'Amiral d'Annebaut fit à Londres, il y entama une Négociation sur le fait de la Religion, & que les deux Rois avoient quelque dessein d'abolir la Messe dans leurs Etats. Pour ce qui regarde Henri, il y a quelque apparence que s'il eût vécu plus long-tems, il auroit poussé plus loin la Réformation. Il est même certain qu'à l'occasion de cette Négociation, il donna ordre à Crammer de mettre par écrit la maniere dont un tel changement se pourroit faire, & d'appuyer tout par des raisons & par des passages de l'Ecriture Sainte. Mais ce projet s'en alla bien-tôt en fumée. Selon les apparences, François n'étoit entré dans cette Négociation, que parce qu'il souhaitoit de s'unir étroitement avec Henri, & qu'il sçavoit par expérience, que la simple proposition de se conformer à ses sentimens en matiere de Religion, étoit un moyen très-efficace pour y réussir. Mais il n'est nullement vrai-semblable qu'il ait eu véritablement dessein d'admettre aucune Réformation dans son Royaume. En effet, dans ce même tems, il allumoit les feux par toute la France contre les Réformez, dont quatorze furent brûlez à Meaux cette même année, & plusieurs autres à Paris & ailleurs, sans parler du massacre de Cabrières & de Mérindol, dont il ne fit aucune justice. Les Cardinaux de Lorraine & de Tournon, ses principaux Ministres, étoient trop animez contre les Protestans, pour qu'on puisse se persuader, que, pendant qu'ils ont été en faveur, le Roi ait pensé sérieusement à abolir la Messe en France.

HENRI
VIII.
1546.
du Dau-
phin.
Ambassade
de France.

Projet de
quelque
changement
dans la Re-
ligion.

Dessein de
François I.

Avant que la Paix entre la France & l'Angleterre fût signée, les Princes Protestans d'Allemagne se voyant sur le point d'être attaquez par l'Empereur, qui avoit enfin comme levé le masque, depuis qu'il avoit fait la Paix avec la France, & une Trêve avec les Turcs, envoyèrent à Henri, le Prince Philippe, Frere de l'Electeur Palatin, pour lui demander du secours. Il paroit par une Lettre du Roi à ce Prince, qui se trouve dans le Recueil des Actes Publics, que le Roi l'avoit prié de se rendre auprès de lui, & Mylord Herbert assure que ce Prince avoit en vûe d'épouser la Princesse Marie. Quoiqu'il en soit, le Roi répondit à sa demande touchant le secours, par sept propositions contenant les conditions sous lesquelles il vouloit bien faire une Ligue défensive avec les Protestans. Mais comme il ne tendoit par ses propositions, qu'à se faire Chef & seul Directeur de la Ligue, ils ne jugerent pas à propos de se mettre aveuglément entre ses mains. Ils lui firent dire seulement que s'il vouloit envoyer cent-mille écus en Allemagne pour servir à la défense de la Ligue, ils préféreroient son Alliance à celle de François I. Mais voyant qu'ils ne lui propoisoient aucun avantage pour lui, il n'eut pas assez de zèle pour la Confession d'Ausbourg, de laquelle il étoit encore trop éloigné, pour vouloir s'engager à la protéger sans en tirer aucun profit. La vérité est, que les Protestans étoient perluadez, qu'il n'avoit aucune envie de s'unir véritablement avec eux, & qu'il n'avoit pour but que

L'Empe-
reur se pré-
pare à atta-
quer les
Protestans.
Sleidan.
Negocia-
tion des
Protestans
avec Henri.
Hist. Publ.
Tom. XV.
pag. 88.

HENRI
VIII.
1546.

de les encourager, de peur qu'ils ne se soumissent à l'Empereur, comme aussi de les empêcher de se mettre sous la protection du Roi de France, avec lequel il n'avoit pas encore la Paix. Ce fut par cette même raison que, sous prétexte de continuer la Négociation avec le Comte Palatin, il le retint à sa Cour, jusqu'à ce qu'il vit que la Paix avec la France n'étoit pas fort éloignée.

Ligue entre le Pape & l'Empereur contre les Protestans.
Sleidan.

Il y avoit déjà quelque tems que le Pape & l'Empereur avoient formé le projet d'une Ligue contre les Protestans d'Allemagne. Ils étoient d'accord de tous les Articles : mais l'Empereur avoit jugé à propos d'en différer la Signature, afin de pouvoir dire qu'il ne le faisoit que pour sa propre défense. Enfin, vers le milieu du mois de Juin, il envoya le Cardinal de Trente à Rome, où la Ligue fut signée le 26. du même mois. Le Pape s'engageoit à fournir, pendant six mois, douze-mille hommes d'Infanterie, cinq-cens Cavaliers, & deux-cens-mille écus, pour la Guerre d'Allemagne. De plus il accordoit à l'Empereur, la moitié des revenus d'une année des Bénéfices d'Espagne, & la permission d'aliéner pour cent-mille écus de biens d'Eglise. Rien ne marquoit mieux que c'étoit une Guerre de Religion, quoique l'Empereur affectât de publier le contraire.

Guerre d'Allemagne.
Snc.

L'Empereur ayant eu avis que les troupes du Pape commençoient à se mettre en marche, que le Comte de Bure avoit fort avancé les levées qu'il faisoit dans les Pais-Bas, & que le Duc Maurice de Saxe, qu'il avoit engagé dans son Parti, se tenoit prêt à agir quand il en seroit tems, assembla son Armée aux environs de Ratibonne. Son dessein étoit d'aller au devant des troupes du Pape, qui traversoient le Tyrol, sous la conduite d'*Octavien Farnese*. Dans le même tems, l'Electeur de Saxe & le Landgrave de Hesse marchoient du même côté, pour s'opposer à cette jonction, avec une Armée de quatre-vingt-mille hommes. Sans entrer dans aucun détail de cette première Campagne, je dirai seulement en gros, que les Protestans, quoique supérieurs en nombre, ne purent empêcher la jonction des troupes Italiennes, ni de celles des Pais-Bas avec l'Empereur. Les génies différens de l'Electeur de Saxe & du Landgrave de Hesse ne contribuoient pas peu à leur faire prendre de fausses mesures. Enfin, la Campagne ayant duré jusqu'au mois de Novembre, sans que ni l'une ni l'autre des deux Armées voulût s'engager à donner bataille, l'Electeur de Saxe reçut la fâcheuse nouvelle, que le Roi des Romains & le Duc Maurice mettoient son Pais à feu & à sang. Cela l'ayant obligé à prendre avec lui une partie de l'Armée, pour aller au secours de ses Sujets, le Landgrave devenu trop foible par cette séparation, prit aussi le parti de se retirer dans ses Etats. Ainsi l'Empereur, ne trouvant plus d'opposition, se rendit maître de *Francfort*, d'*Ulm* & de plusieurs autres Villes de la Ligue, qui lui fournirent l'argent, dont il avoit besoin pour entretenir son Armée.

Continuation du Concile de Trente.

Pendant que la Guerre se faisoit en Allemagne, le Concile ne faisoit que languir à Trente, & n'agissoit qu'avec une extrême lenteur. Outre qu'il étoit encore fort peu nombreux, il étoit entièrement dépendant des Légats qui n'osoient eux-mêmes rien entreprendre, sans en avoir reçu les ordres de Rome. Mais le Pape avoit intérêt de tirer les affaires en longueur, parce qu'il espéroit que le tems lui procureroit enfin quelque occasion de dissoudre

dre le Concile, ou de le transporter en Italie. Ainsi ce Concile n'étoit qu'un vain nom, dont le Pape & l'Empereur se servoient pour leurs intérêts particuliers, & pour jeter de la poudre aux yeux du Public.

La Religion commençoit aussi à causer des troubles en Ecosse, ou du moins à produire des semences de troubles par le désespoir où l'on mettoit ceux qui suivoient la Réformation. Depuis que le Cardinal Beton & le Comte d'Aran eurent commencé à jouir de la Paix que le Roi de France leur avoit procurée, ils ne penserent plus qu'à se venger de leurs ennemis. La Religion leur en fournit un prétexte, parceque la faction qui leur étoit opposée étoit presque toute composée de Réformez. Dans le cours de cette année 1546. ils firent mourir diverses personnes pour la Religion à *Perth*, à *Saint André*, & en d'autres Villes. Le Régent se laissoit tellement conduire par le Cardinal, qu'il se faisoit un mérite de livrer aux flammes ceux qu'il avoit autrefois regardez comme ses Freres. Entre ceux qui furent sacrifiez à la passion furieuse du Cardinal, un Ministre nommé *Sephocard*, qui souffrit le martyre à Saint André, fut particulièrement remarquable. Cet homme ayant été condamné au feu, le Régent, à la sollicitation de quelqu'un de ses amis, voulut lui sauver la vie, & pour cet effet, il écrivit au Cardinal un billet, par lequel il le prioit de faire suspendre l'exécution. Mas ce barbare Prélat, sans faire attention à la priere du Régent, non seulement fit exécuter la sentence, mais il voulut même repaître ses yeux du supplice de ce misérable, d'une fenêtre de son Palais. On prétend, qu'avant que d'être livré aux flammes, le Ministre dit à celui qui étoit chargé de l'exécution, qu'en peu de jours, le Prélat qui le regardoit avec tant d'arrogance de sa fenêtre, seroit réduit dans un état aussi bas & aussi honteux que celui où il se voyoit alors paroïssoit élevé. Cette prédiction ne se trouva que trop véritable pour le Cardinal. Peu de jours après, il fut assassiné dans son propre Palais, & on jeta son Corps mort dans la rue, par la même fenêtre d'où il avoit regardé le supplice de *Sephocard*.

Pour ce qui regarde l'Angleterre, la Religion y étoit toujours sur le même pied qu'il avoit plu au Roi de l'établir. Le Réformation y avoit fait quelques progrès: mais il s'en falloit bien qu'elle n'eût été portée à sa perfection, & cependant les Réformez ne pouvoient s'empêcher d'espérer, que le Roi lui-même la poufferoit beaucoup plus loin. Dans cette pensée, ils croyoient qu'il y avoit de la prudence à ne pas l'irriter, & qu'ils travailloient efficacement au bien de leur Religion, en demeurant dans le silence & en attendant un meilleur tems. C'est-là la véritable cause pour laquelle il y a eu en Angleterre sous ce Regne, moins de gens qui ont souffert pour la Religion qu'en France. Il n'y a point de doute que si on n'eût pas espéré de plus grands progrès dans la Réformation, plusieurs personnes n'eussent témoigné ouvertement les sentimens que cette espérance les obligeoit à tenir cachez. Par une raison à peu près semblable, ceux qui retenoient tous les dogmes de l'ancienne Religion, n'osoient s'opposer directement au Roi, de peur que leur résistance ne le portât à passer par dessus les bornes qu'il sembloit s'être prescrites. De-là résultoit une complaisance aveugle & générale pour toutes les volontez du Roi, & le pouvoir excessif qu'il avoit acquis sur tous ses Sujets, dont il faisoit un terrible usage. Depuis quelque-tems, il étoit incommodé d'un ulcere à une jambe, qui lui causoit beaucoup de douleur. Cela joint à son embonpoint ex-

HENRI
VIII.
1546.

Persecution
en Ecosse.

Martyre de
Sephocard.

Sa prédic-
tion tou-
chant le
Cardinal
Beton.
Le Cardi-
nal est assas-
siné.

Etat de la
Religion en
Angleterre.

Henri est
fort incom-
modé d'un

HENRI
VIII.
1546.

ulcère & de
son embon-
point.

Il en de-
vient plus
farouche.

Shaxton est
accusé de
rejeter les
six Articles.
*Histoire de
la Reforma-
tion.*

Il est con-
damné au
feu.

Il fait abju-
ration, &
obtient son
pardon.

Exécution
d'Anne As-
keu.

Complots
contre
Cranmer &
contre la
Reine.

traordinaire, qui l'empêchoit presque d'agir, le rendoit si chagrin qu'on ne l'approchoit plus qu'en tremblant. Il avoit toujours été sévère; mais il le fut incomparablement plus sur la fin de sa vie, qu'au commencement. Les adulations lui avoient tellement corrompu l'esprit & le Jugement, qu'il regardoit comme un crime impardonnable, de s'opposer à ses sentimens, quoiqu'il en changeât lui-même assez souvent. J'ai dit ci-dessus, qu'il avoit traité avec l'Amiral d'Annebaut sur un projet d'abolir la Messe, & de la changer en Cene, à la maniere des Protestans. Cependant, peu de tems après, *Shaxton*, qui avoit résigné l'Evêché de Salisburi, & qui étoit encore en prison, pour avoir refusé de se conformer aux six Articles, ayant été accusé de nouveau de nier la présence corporelle de Jesus-Christ dans le Sacrement, le Roi voulut qu'il fût jugé selon la rigueur des Loix, & on le condamna au feu. Mais cet homme, qui avoit résisté plusieurs années aux incommoditez de sa prison, ne pût regarder avec la même fermeté le supplice qu'on lui préparoit. Le Roi lui avoit envoyé les Evêques de Londres & de Worcester, pour lui persuader de se retracter, il se laissa vaincre, & ayant fait abjuration de sa prétendue Hérésie, le Roi lui accorda son pardon. Il devint dans la suite un cruel persécuteur des Réformez.

Cet exemple ne fut pas capable d'ébranler une Femme nommée *Anne Askew*, qui fut accusée du même crime, & poursuivie à toute rigueur, quoiqu'elle eût de bons patrons à la Cour, où elle étoit fort connue. Elle persista constamment, malgré toutes les promesses qu'on lui fit de lui sauver la vie, si elle vouloit faire abjuration. Quelques Dames de la Cour, touchées de pitié pour elle, lui ayant envoyé quelque argent dans sa prison, pour la faire subsister, furent cause qu'elle fut cruellement tourmentée. Le Chancelier *Wriothesley*, grand ennemi du Comte de Hartford, espérant de faire avouer à l'accusée quelque chose, qui portât coup contre ce Seigneur, ou contre la Comtesse sa Femme, fit en sorte qu'elle fut appliquée à la question. On dit même qu'il voulut y être présent, qu'ayant remarqué que le bourreau étoit ému de pitié envers la patiente, il dépouilla sa robe, pour se charger de cet honorable emploi, & qu'il lui fit souffrir une question des plus violentes. Mais c'est un fait qui n'est pas même vraisemblable. Quoiqu'il en soit, cette femme ayant les os disloquez, fut portée dans une chaise au lieu du supplice, & brûlée avec quatre hommes condamnés pour le même crime. Mais afin d'ajouter quelque chose à leur peine on leur fit entendre un Sermon prononcé par *Shaxton* leur faux Frere, qui leur reprocha leur opiniâtreté en termes très-durs, & très-insultans. Tout cela ne fut pas capable d'ébranler leur constance, qui dura jusqu'à leur dernier soupir.

Les ennemis de la Réformation voyant le Roi animé contre les Sacramentaires, crurent que l'occasion étoit favorable pour perdre la Reine & l'Archevêque de Cantorbéri, qu'ils regardoient comme les grands Protecteurs des Réformez. Entre ceux qui soutenoient le parti de l'ancienne Religion, les principaux étoient *Wriothesley*, Grand Chancelier, le Duc de Norfolk, le Comte de Surrey son Fils, *Bonner* Evêque de Londres, Gardiner Evêque de Winchester, & ceux-ci avoient sans doute, parmi les Courtisans & les Domestiques du Roi, des créatures qui ne manquoient pas à leur rendre service dans les occasions. Mais quelque projet qu'ils pussent faire, ils trou-
voient

voient toujours dans leur chemin l'Archevêque de Cantorbéri, qui ayant beaucoup d'ascendant sur le Roi, rompoit ordinairement leurs mesures. Ainsi, pour se délivrer une bonne fois de ce redoutable ennemi, ils résolurent de le déférer ouvertement au Roi, & de l'accuser d'être le Chef & le Protecteur des Sacramentaires, & en général de ceux qui rejettoient les six Articles. Cette résolution fut exécutée. Celui qui se chargea de la Commission fit entendre au Roi, qu'on avoit de bonnes preuves en main de ce qu'on avançoit contre Cranmer, & que si on le voyoit à la Tour, il se trouveroit tant de témoignages contre lui, que le Roi en feroit lui-même surpris. Henri n'ignoroit pas que Cranmer rejettoit dans son ame les six Articles, puisqu'il le lui avoit lui-même avoué ingenuëment. Mais il l'aimoit véritablement, c'est pourquoi il ne vouloit point l'exposer à un Jugement qui ne pouvoit que lui être funeste. D'ailleurs, il trouvoit fort mauvais, qu'on travaillât avec tant d'ardeur à perdre un homme, en faveur duquel il s'étoit si souvent & si hautement déclaré. Néanmoins, voulant voir jusqu'à quel point iroit la malice de ses ennemis, il consentit que le lendemain il fût examiné par le Conseil, & fit espérer qu'il l'envoyeroit à la Tour. Mais peu de tems après, ayant fait appeler Cranmer, il lui dit ce qui avoit été résolu, & voulut sçavoir de lui de quelle maniere il prétendoit se défendre. Cranmer remercia le Roi, & le supplia, puisqu'il avoit à répondre sur des matieres de Religion, de lui donner des Juges qui les entendissent. Le Roi lui répondit qu'il s'y prenoit fort mal pour sauver sa vie; Qu'infailiblement ses ennemis avoient des témoins tout prêts pour le convaincre de telle maniere, que les Juges ne pourroient pas s'empêcher de le condamner. Mais que, puisqu'il prenoit si peu de soin de soi-même, c'étoit à lui à le sauver. Il lui ordonna donc de demander au Conseil, d'être traité en Conseiller Privé, & de la même maniere que les Membres du Conseil voudroient bien être traités en pareils cas; c'est-à-dire qu'on lui confrontât ses accusateurs, avant que de rien ordonner sur son sujet, & que si sa demande étoit refusée il en appellât au Roi. En même-tems, il tira son anneau de son doigt, & le lui ayant mis entre les mains il lui dit, que si son appel étoit rejeté, il fit voir aux Conseillers cette marque de sa protection. Le lendemain Cranmer s'étant présenté à la porte du Conseil; on l'y fit attendre, jusqu'à ce que le Roi étant informé du peu d'égards qu'on avoit pour lui, envoya dire qu'on le fit entrer. Tout ce que le Roi avoit prévu arriva, en sorte que Cranmer se vit enfin obligé de produire l'anneau du Roi, ce qui causa une terrible mortification à ses ennemis. Ensuite le Conseil s'étant levé pour aller informer le Roi de ce qui s'étoit passé, il traita les Conseillers de fous, & en mettant la main sur son cœur, jura qu'il regardoit l'Archevêque comme le plus fidèle de ses Sujets. Le Duc de Norfolk voulant excuser le Conseil, dit que ce qu'on avoit fait n'avoit eu pour but que de mettre l'innocence de l'Archevêque dans un plus grand jour. Mais le Roi le regardant d'un œil sévère, lui répartit, qu'il ne souffriroit point qu'on attaquât impunément les gens qu'il aimoit. Qu'il connoissoit leurs haines & leurs divisions; mais qu'il les feroit cesser, ou qu'il en feroit porter la peine aux auteurs. Ensuite, il leur commanda de se reconcilier avec l'Archevêque. Ils obéirent sur le champ, quoique ce ne fût qu'extérieurement. Mais pour Cranmer, il leur pardonna de bonne foi, comme il le fit bien paroître dans la suite.

HENRI
VIII.
1546.

Cranmer
est ouverte-
ment acca-
sé.

Le Roi lui
donne une
marque sen-
sible de son
affection.

Le Roi
mortifié
beaucoup
les ennemis
de l'Arche-
vêque.

HENRI

VIII.

1546.

On accuse
la Reine qui
se tire d'af-
faire heu-
reusement.

Il semble qu'une si grande mortification auroit dû rendre ces gens-là plus retenus. Mais l'extrême envie qu'ils avoient de réussir dans leurs complots, ne leur permit pas de s'en désister par rapport à la Reine. Ils comprenoient que si le Roi s'étoit opposé à l'accusation qu'ils vouloient intenter contre Cranmer, ce n'étoit pas pour empêcher l'exécution de la Loi des six Articles, mais par un pur motif d'affection pour ce Prélat. Que par cette raison la démarche qu'ils avoient faite ne pouvoit pas lui avoir déplu par rapport à la chose même, mais seulement par rapport à la personne. Cela leur fit juger qu'ils trouveroient plus de facilité à perdre la Reine, parceque le Roi ne souffriroit pas volontiers, que sa propre Femme eût sur la Religion des sentimens opposés aux siens. Catherine Parr, qui étoit alors sur le Trône, avoit gagné l'affection du Roi son Epoux, par les soins extraordinaires qu'elle prenoit de lui, & en lui donnant tous les jours de nouveaux témoignages de sa reconnoissance. Elle étoit Réformée dans son cœur, & même elle s'émancipoit quelquefois, jusqu'à faire prêcher dans son appartement, en présence de quelques-unes de ses Dames. Le Roi en avoit été averti, sans qu'il lui en eût témoigné aucun chagrin. Il souffroit même qu'elle disputât avec lui sur des matieres de Religion, dans la pensée qu'elle n'avoit dessein que de s'instruire. Mais enfin ces disputes ayant été poussées trop loin, il avoit témoigné qu'elles ne lui plaisoient pas, & il commençoit même à regarder la Reine plus froidement que par le passé. C'est ce qui fit croire à ses ennemis que l'occasion étoit favorable, pour travailler à sa ruine, pendant que, dans l'ignorance où elle étoit de leur complot, elle cherchoit les occasions d'inspirer au Roi des sentimens favorables à la Réformation.

Ce fut à Gardiner que le Roi s'ouvrit d'abord, du mécontentement qu'il avoit de la Reine. Il ne pouvoit pas choisir un homme plus partial contre elle. Gardiner ne manqua pas à fomenter le chagrin du Roi, en exagérant l'obstination de la Reine, & le soin qu'elle prenoit d'inspirer ses sentimens aux Dames qui la servoient. Le Chancelier, qui dans la suite eut part au même secret, appuya ce que Gardiner avoit dit, & fit entendre au Roi, que c'étoit la Reine qui avoit encouragé Anne Askew dans son obstination. Il lui insinua même, qu'elle brasloit des complots contre l'Etat. Enfin, ils allerent si loin, qu'ils dressèrent des Articles d'accusation contre elle, & les firent signer au Roi. Le Chancelier ayant mis négligemment ce Papier dans sa poche, le perdit sans s'en appercevoir, & celui qui le trouva alla le porter à la Reine qui se crut perdue, quand elle vit le seing du Roi. Néanmoins, quelqu'un qui étoit auprès d'elle lui ayant conseillé d'aller parler au Roi, pour tâcher de l'appaiser, elle se rendit dans sa Chambre avec une contenance assurée, comme si elle n'eût rien sçu de ce qui s'étoit passé. Le Roi la reçut assez bien, & la mit d'abord sur une matiere de Religion. Elle lui répondit, que c'étoient des choses difficiles pour elle, & que c'étoit de lui qu'elle devoit apprendre ce qu'il falloit croire. *Non non*, repartit le Roi, *vous êtes aussi sçavante qu'un Docteur, & vous pouvez m'instruire moi-même*. La Reine feignant d'être surprise de la maniere dont il lui parloit, lui dit avec beaucoup de douceur, qu'elle s'appercevoit avec chagrin, qu'il n'avoit pas pris en bonne part, la liberté qu'elle s'étoit quelquefois donnée de disputer avec lui, sur des matieres de Religion; Qu'elle l'avoit pourtant fait innocemment, dans la seule

vûë de le divertir , sçachant qu'il prenoit plaisir à parler de ces sortes de matières , sur lesquelles personne n'étoit mieux instruit que lui ; Qu'en cela , elle avoit eu principalement en vûë , non seulement d'adoucir ses maux par ces sortes de conversations , mais aussi de s'instruire elle-même ; Qu'effectivement elle avoit beaucoup profité , & que si elle lui avoit fait des objections , ce n'avoit été que pour lui donner lieu de mieux éclaircir les difficultez qui étoient trop au-dessus de la portée d'une femme. *Si cela est* , dit alors le Roi , *nous sommes donc bons amis*. Ensuite , il la congédia en l'embrassant tendrement. Le lendemain qui étoit le jour pris pour envoyer la Reine à la Tour , le Roi étant allé prendre l'air dans le jardin , la fit appeler , & incontinent le Chancelier parut avec quelques Soldats de la Garde. Mais le Roi s'avança promptement vers lui , & peu après , on l'entendit parler avec émotion , & en élevant sa voix , le traiter de *bête* , de *fou* , de *coquin*. Après cela , il alla retrouver la Reine qui le voyant en colere contre le Chancelier , fit des efforts pour l'appaîser. Mais le Roi lui répondit , que personne n'avoit moins de raison qu'elle , de s'intéresser pour lui.

Ces deux tentatives contre l'Archevêque & contre la Reine , non-seulement réussirent mal aux ennemis de la Réformation , mais leur furent même très-préjudiciables. Depuis ce tems-là , le Roi ne pouvoit plus les souffrir , étant convaincu qu'ils avoient pour but principal de renverser tout ce qu'il avoit établi. Gardiner en fut d'abord disgracié , & le Roi ne voulut plus permettre qu'il assistât au Conseil.

Mais il tomba un bien plus grand orage sur le Duc de Norfolck , & sur le Comte de Surrey son Fils. Henri presque suffoqué par la graisse , & sentant le mal de sa jambe augmenter à vûë d'œil , comprenoit bien qu'il ne pouvoit pas vivre longtems. Dans cette pensée , il regardoit le Duc de Norfolck & le Comte de Surrey comme deux Seigneurs qui pouvoient causer de grands embarras au Prince son Fils , pendant sa Minorité. Le Duc de Norfolck étoit comme le Chef des Partisans du Pape & de la vieille Religion , quoiqu'en bon Courtisan , il eût admis extérieurement tous les changemens qu'il avoit plu au Roi de faire. Henri s'étoit contenté de cette apparence , quoiqu'il n'ignorât pas qu'il étoit toujours attaché au Pape dont le Parti étoit encore puissant en Angleterre , & que le Comte son Fils étoit dans les mêmes sentimens. Cela suffisoit pour lui inspirer une crainte assez bien fondée , qu'après sa mort , ces deux Seigneurs , assistez du Pape , de l'Empereur , & de leurs Partisans , ne travaillassent à faire tomber la Couronne sur la tête de la Princesse Marie , & que par-là , tout ce qu'il avoit eu tant de peine à établir pendant son Règne , ne fût entièrement renversé. En effet , il ne pouvoit point douter , que si ce Parti devenoit assez puissant , il ne fît regarder son Divorce avec Catherine d'Arragon comme nul. En ce cas-là , Marie demeureroit la seule fille légitime , & le Prince son Fils devenoit Bâtard. Ce n'étoit pas du Parlement qu'il pouvoit espérer du remède à ce mal , puisqu'une assez longue expérience lui avoit appris , avec combien de facilité , ce Corps composé de tant de membres , se laissoit entraîner dans le parti dominant. Il crut donc , que le meilleur & le plus court moyen pour prévenir ces inconvéniens , & pour se délivrer de ses craintes , étoit de ne laisser point après lui , les deux seuls Seigneurs qu'il croyoit capable de troubler la Minorité du Prince son Fils , & même de

HENRI
VIII.
1546.

Le Roi commence à haïr les ennemis de la Réformation. Gardiner est disgracié.

Le Roi se détermine à faire mourir le Duc de Norfolck & le Comte de Surrey.
Myt. Herbert.

HENRI
VIII.
1546.

le priver de la Couronne. Ce fut par cette unique raison que leur perte fut résolue, après quoi il ne fut plus question que de trouver un prétexte. C'est ce qui manque rarement à ceux qui ont le pouvoir en main. Dès qu'on se fut aperçu que son affection pour le Pere & pour le Fils étoit refroidie, il se trouva des gens qui lui insinuerent, qu'ils avoient des desseins pernicioeux contre l'Etat, & qu'ils n'attendoient que la mort pour les faire éclater : Que le Comte de Surrey avoit refusé plusieurs grands partis depuis qu'il avoit perdu la Comtesse sa Femme, & qu'on disoit communément, qu'il aspirait au Mariage de la Princesse Marie : Que ce n'étoit pas sans quelque secrète raison, qu'il avoit fait mettre dans son écu, les armes de *Saint Edoüard*, quoique le Duc son Pere les eût fait ôter du sien, & que néanmoins, le Duc lui-même laissoit ce quartier en blanc, afin d'y remettre les mêmes armes, quand il en seroit tems. Sur ces accusations générales le Roi les fit arrêter & conduire à la Tour. Après cela, on prit soin de faire sçavoir au Public, que ceux qui auroient quelque chose à dire contre les prisonniers, seroient favorablement écoulez, & que le Roi accorderoit un pardon à toute personne, qui seroit entrée dans quelque complot avec eux, & qui viendrait le déclarer.

Ils sont mis
à la Tour.

Les deux
Universitez
sont conser-
vées.
*Myl. Her-
berr.
Hist. de la
Réform.*

Quelque-tems avant que cette affaire fût commencée, le Roi avoit rétabli les deux Universitez d'Oxford & de Cambridge dans tous leurs biens, rentes & privilèges, quoi que, par l'Acte de Parlement qui donnoit les biens des Collèges au Roi, elles dussent être supprimées. On ne pourroit que trouver bien étrange, que le Parlement n'eût pas distingué ces deux Universitez de tous les autres Collèges, vû leur ancienneté & les avantages que le Royaume en avoit reçu, & en recevoit tous les jours, si l'on n'avoit déjà vû plusieurs fois, qu'il n'agissoit depuis longtems que selon qu'il étoit dirigé par la Cour. Il y a quelque apparence que le Roi demeura longtems incertain, s'il supprimeroit, ou s'il conserveroit ces deux Universitez, puisqu'ayant reçu leurs très-humbles Requêtes sur ce sujet, dès le commencement de l'année, il leur fit attendre sa réponse jusqu'au mois d'Octobre. On parla même pendant quelque-tems à la Cour de faire de grands changemens dans leurs Chartres. Mais enfin le Roi prit la résolution de les conserver sur le même pied qu'elles avoient toujours été. Peu de tems après, sçavoir le dix-neuvième de Décembre, il fonda le Collège de *la Trinité*, qui est une des plus belles fondations de cette espèce, qu'il y ait en Europe.

Cependant on travailloit avec beaucoup d'ardeur, par ordre du Roi, à rechercher tout ce qui pouvoit servir à former une accusation contre le Duc de Norfolck, & contre le Comte son Fils, le Roi qui se sentoit mourir, voulant absolument, qu'ils sortissent du Monde avant lui. Pendant cet intervalle, il se fit apporter un Testament qu'il avoit fait avant que de partir pour sa dernière expédition de France. Après l'avoir parcouru, il fit rayer le nom de Gardiner du nombre des Conseillers qu'il y avoit nommez pour former le Conseil d'Etat, pendant la Minorité d'Edoüard. Le Chevalier *Brown*, qui s'y trouvoit présent, voulut dire un mot en faveur de cet Evêque. Mais le Roi lui répondit qu'il connoissoit Gardiner, & qu'encore qu'il fût lui-même en état de le réduire à son devoir, il n'en seroit pas de même de ceux qui viendroient après lui,

Le Roi fait
transcrire
son Testa-
ment.

Il en fait
rayer le
nom de Gar-
diner.

Ce Testament qui se trouve dans le Recueil des Actes Publics, est datté le 30. de Décembre 1546. & le nom du Roi s'y trouve au bas, avec ceux de dix témoins. Mais il est difficile de sçavoir précisément, si le Roi l'avoit signé de sa propre main. C'est ce qui a été mis en question dans la suite. M. *Rymer* qui a recueilli ces Actes, auroit fait plaisir au Public de lui donner quelque éclaircissement sur ce sujet, & de l'informer s'il a eu l'original entre ses mains; & en ce cas-là, si le nom du Roi y est écrit de sa propre main. C'est ce qu'il auroit pu aisément connoître, en confrontant celui-ci, avec plusieurs autres qu'il a eus, sans doute, en son pouvoir. L'importance de cette discussion consiste, en ce que l'Acte de Parlement qui donnoit au Roi le pouvoir de régler sa Succession, ordonnoit que ce seroit ou par des Lettres Patentes sous le grand Sceau, ou par un Testament signé de sa propre main. Or il arriva dans la suite, que la famille Royale d'Ecosse, ne s'y trouvant pas dans le rang qui lui étoit dû, en disputa la validité, fondée sur ce défaut de formalité, & soutint qu'Henri ne l'avoit pas signé de sa propre main. Véritablement on pouvoit alléguer contre cette prétention, que le Testament étant datté un mois avant la mort du Roi, il n'y avoit pas lieu de présumer que ce Prince fût alors hors d'état de le signer. D'un autre côté, il n'est pas impossible qu'ayant fait transcrire son Testament le trentième de Décembre, il en ait différé la signature & qu'il ait été prévenu par la mort. Mais il y a de plus une forte présomption qu'il ne l'a pas signé de sa propre main. C'est qu'il y a beaucoup d'apparence que, plusieurs mois avant sa mort, il étoit hors d'état d'écrire, sans doute, à cause de la grosseur extraordinaire de ses doigts qui l'empêchoit de manier la plume. Cette conjecture se confirme par deux Pièces qui se trouvent dans le Recueil des Actes Publics, toutes deux antérieures au Testament. La première est une Commission du 31. d'Août 1546. donnée par Henri à trois de ses Officiers pour signer en son nom, toutes les Commissions Royales & tous les Actes de grace. La seconde est une semblable Commission du treizième d'Octobre suivant, à certains Membres du Conseil pour signer tous les Actes qui requeroient la signature du Roi. La raison alléguée pour donner ces Commissions étoit prise de la multiplicité des affaires dont le Roi se trouvoit accablé. Mais comme il n'en avoit jamais moins eu qu'alors, il est très-apparent, que ce n'étoit qu'un prétexte pour couvrir son indisposition. Quoiqu'il en soit, comme cette dispute, qui ne regardoit que la famille Royale d'Ecosse, a été terminée par l'accès de cette même famille au Trône d'Angleterre, elle n'est plus d'aucune importance. C'est pourquoi, il suffit d'avoir rapporté en quoi elle consistoit. Voici la manière dont Henri régloit la Succession, selon le pouvoir qui lui en avoit été accordé par l'Acte de l'année 1543.

Il mettoit dans le premier rang, le Prince Edoüard son Fils, & toute sa postérité.

En second lieu, les enfans qu'il pourroit avoir lui-même, ou de la Reine Régnante, ou de toute autre femme qu'il pourroit épouser après elle.

En troisième lieu, la Princesse Marie & sa postérité, à condition qu'elle ne se marieroit point sans l'avis & le consentement de ses Exécuteurs Testamentaires, ou de la plûpart de ceux qui se trouveroient alors en vie, signé de leur main & scellé de leurs cachets. Ce consentement des Exécuteurs étoit

HENRI
VIII.
1546.
Remarque
sur la signature
du Roi.

Act. Publ.
T. XV. pag.
100.
Ibid. p. 102.

Ordre de la
Succession à
la Couronne.

HENRI
VIII.
1546.

une condition tellement annexée au droit qu'il accordoit à Marie de succéder en son rang, que sans cela il entendoit qu'elle en fût absolument déchuë.

En quatrième lieu, la Princesse Elisabeth, sous les mêmes conditions que Marie.

En cinquième lieu, François Brandon, fille-ainée de Marie sa sœur, & du Duc de Suffolck.

En sixième lieu, Eleonor Brandon, sœur cadette de François.

Qu'es'il arrivoit, que toutes les personnes ci-dessus nommées mourûssent sans postérité, ou que leur postérité vînt à faillir, le Roi vouloit que la Couronne passât à la plus prochaine Héritière. Par-là, il ne pouvoit entendre que la jeune Marie Reine d'Ecosse, petite-fille de Marguerite sa sœur-ainée, qui, selon l'ordre de la nature, auroit dû précéder les enfans de Marie sœur cadette du Roi.

Enfin il ajoûtoit que si Marie n'accomplissoit pas la condition qui lui étoit imposée, la Couronne seroit devolüe à Elisabeth, comme si Marie étoit morte sans enfans.

Tout de même, si Elisabeth négligeoit d'accomplir la même condition, il entendoit que la Couronne fût dévolüe à François Brandon, comme si Elisabeth étoit morte sans postérité.

Exécuteurs. Il nommoit pour Exécuteurs de son Testament, treize Seigneurs dont la plupart étoient Membres de son Conseil Privé, comme l'Archevêque de Cantorbéri, le Grand Chancelier, le Comte de Hartford Oncle maternel du jeune Edoüard, &c. Ces treize Exécuteurs devoient former le Conseil du Prince son Successeur, jusqu'à ce qu'il eût dix-huit ans accomplis. De plus, il nommoit certaines personnes qui devoient être appelées au Conseil, dans les cas extraordinaires.

Dettes. Il ordonnoit à ses Exécuteurs de payer premièrement toutes ses dettes, & ensuite, de faire bons tous les dons qu'il avoit fait à divers Particuliers.

Héritier. Il faisoit le Prince son Fils Héritier de ses meubles, de son argenterie, de ses joyaux, de son argent, de ses Canons, de ses munitions, de ses Vaisseaux & de tout ce qui en dépendoit; & lui recommandoit de se conduire par les avis de ceux qu'il lui nommoit pour former son Conseil, jusqu'à ce qu'il eût accompli sa dix-huitième année.

Legs. Il donnoit à Marie & à Elisabeth ses Filles, une pension annuelle de trois mille livres Sterling, jusqu'à leur Mariage, & à chacune une dot de six mille livres Sterling, ou plus, si les Exécuteurs le trouvoient à propos.

Il laissoit à la Reine sa Femme un Légat de trois mille livres Sterling, qui devoient être employées, ou en joyaux, ou en Vaiselle d'argent, à sa volonté, & mille livres Sterling en argent comptant, outre la jouissance de son doüaire.

Enfin, il donnoit cinq cens marcs à chacun des Exécuteurs qui étoient au rang de Lords, & trois cens à chacun des autres.

Remarque
sur l'Ordre
de la Suc-
cession éta-
bli par ce
Testament.

Ce qu'il y avoit de particulier dans ce Testament, étoit que le Roi passoit sous silence la postérité de Marguerite sa sœur-ainée, ou du moins, qu'il ne la mettoit dans le rang de la Succession, qu'après celle de Marie sa sœur cadette. Encore falloit-il expliquer favorablement pour cette premiere branche, ce qui étoit dit dans le Testament, qu'après la postérité d'Eleonor Brandon,

la

la Couronne passeroit à la plus prochaine Héritière, puisque cette généralité pouvoit être sujette à diverses interprétations. C'étoit-là l'effet du pouvoir que le Parlement avoit accordé au Roi, de régler la Succession, où plutôt de la dérégler, & de la mettre dans une horrible confusion, si la divine Providence n'y avoit pas mieux pourvû que lui. On ne peut imaginer d'autre raison de son procédé, que la haine qu'il avoit conçue contre les Ecoissois, & la crainte où il étoit, que le Royaume d'Angleterre ne tombât un jour sous la domination d'un Prince ou d'une Princesse de cette Nation, ce que toutes ses précautions ne purent pourtant empêcher.

HENRI
VIII.
1546.

Pendant que le Roi faisoit mettre son Testament au net, on travailloit avec chaleur au procès du Duc de Norfolk & du Comte de Surrey. Le Roi étant résolu de se défaire de ces deux Seigneurs, rien n'étoit capable de les sauver. Le Fils fut le premier jugé par le Chancelier, le Maire de Londres, & la Justice ordinaire de la Ville, parcequ'il n'étoit pas Pair du Royaume pendant que le Duc son Pere étoit en vie. On fit ouïr contre lui divers témoignages, dont Mylord Herbert a rapporté les dépositions dans son Histoire. Mais on n'y voit rien qui fût assez positif pour le convaincre du crime de trahison dont il étoit accusé. Ce qu'on fit le plus valoir contre lui fut, qu'il portoit les armoiries de Saint Edoüard, d'où on prétendoit inférer qu'il aspireroit au Trône. Quoiqu'il en soit, le Roi voulant qu'il mourût, il reçut sa sentence de mort, & fut décapité le 19. de Janvier 1547.

1547.
Le Comte
de Surrey est
décapité.
My. Herbert.

Cependant le Duc de Norfolk se servoit de toutes sortes de moyens pour obtenir son propre pardon du Roi. Il le connoissoit assez bien, pour sçavoir qu'il n'y avoit qu'une parfaite soumission qui fût capable de l'apaiser. Pour cet effet, il lui écrivit une Lettre extraordinairement humble & soumise, dans laquelle il lui disoit qu'il ne se souvenoit point de l'avoir jamais offensé, & qu'il le prioit au nom de Dieu de lui faire sçavoir la cause de sa disgrâce. Il le supplioit encore de lui accorder une audience, & d'ordonner que ses accusateurs comparussent en sa présence, ou du moins devant le Conseil, afin que sa cause pût être mûrement examinée. Qu'il ne croyoit pas avoir offensé personne autrement qu'en paroissant trop zélé contre les Sacramentaires. Mais qu'en cela, il n'avoit fait que se conformer à ses sentimens & à ses ordres. Enfin, il le conjuroit de se contenter de prendre, ou tous ses biens, ou telle partie qu'il jugeroit à propos, en lui laissant quelque chose pour sa subsistance.

Le Duc de
Norfolk
fait des ef-
forts inuti-
les pour ob-
tenir son
pardon.

Cette Lettre produisit un effet tout contraire à celui que le Duc en avoit espéré. En se justifiant, il accusoit le Roi d'injustice, faute qui ne lui auroit pas été aisément pardonnée, quand même il n'y auroit eu rien de résolu sur son Sujet. Le Duc voyant que le Roi ne se laissoit point émouvoir, signa le douzième de Janvier, en présence du Chancelier, & de plusieurs autres Conseillers Privez, un Ecrit par lequel il avouoit qu'en diverses occasions, il avoit commis un crime de haute trahison, en cachant au Roi que le Comte de Surrey son Fils avoit pris les armes de Saint Edoüard, que le Roi seul avoit droit de mettre dans son écu. Que lui-même, depuis la mort de son Pere, avoit mis dans le premier quartier du sien les armes d'Angleterre avec trois Lambels d'argent, qui appartenoient au Prince Fils-ainé du Roi, privativement à tout autre. Qu'il confessoit que par les Loix du Royaume c'étoit un crime

HENRI
VIII.
1547.
Il est con-
damné par
un Acte
d'Attainder.

de haute trahison. Qu'il signoit cet Ecrit sans y être induit ni forcé, & qu'il se remettoit à la Clémence du Roi.

Il y a beaucoup d'apparence, que le Duc se porta de lui-même, ou par le conseil de ses amis à faire cette confession, dans la pensée qu'il n'obtiendrait jamais sa grace, qu'en se déclarant coupable, afin de donner lieu à la Clémence du Roi. Mais tout cela fut inutile. Sa perte étoit résolue, & le Roi n'avoit pas accoutumé à se désister de semblables résolutions, quand il les avoit prises. Cependant, comme il étoit aisé de comprendre, que les Pairs, qui étoient les Juges naturels du Duc, ne pouvoient pas le condamner sur les témoignages qu'on avoit à produire contre lui, le Roi jugea qu'il lui seroit plus facile de parvenir à son but, par un Acte d'Attainder ou de Conviction. Ainsi le Parlement s'étant assemblé dans le même-tems, cet Acte fut présenté à la Chambre Haute, lû trois fois, le dix-huitième, le dix-neuvième, & le vingtième de Janvier, & approuvé : selon les apparences l'Ecrit signé du Duc, contenant sa confession, ne contribua pas peu à faire passer cet Acte. Du moins, il servit de prétexte à ceux qui n'osèrent pas s'y opposer. L'Acte ayant été porté à la Chambre des Communes, y fût lû trois jours de suite, & passa le vingt-quatrième Janvier. Suivant la methode qui n'étoit que trop en usage sous ce Regne, il ne contenoit que des accusations générales, sans qu'il y eût rien de spécifié, sinon que le Duc avoit mis dans son Ecu, les armes d'Angleterre avec trois lambels d'argent. C'étoit une chose bien étrange, qu'on eût attendu jusqu'alors, à lui faire un crime de ses armes, que le Roi lui-même & toute la Cour lui avoient vûes pendant si longtems, qu'il avoit reçûes de ses Ancêtres, & qui étoient approuvées par les Hérauts. Mais comme il a été déjà remarqué, c'étoit-là le prétexte, & non pas la cause de sa condamnation. L'Acte ayant passé dans les deux Chambres, le Roi fit expédier une Commission sous le grand Sceau, au Chancelier, au Comte de Hartford, & à quelques autres Seigneurs, pour y aller donner son consentement. Cela fait, le Lieutenant de la Tour eut ordre de faire trancher la tête au Duc le vingt-neuvième de Janvier. Mais par bonheur pour lui, le Roi mourut la nuit qui précéda ce jour-là, & le Conseil ne jugea pas à propos de commencer un nouveau Regne, par l'exécution d'un des plus grands Seigneurs du Royaume. Il est à remarquer que, pendant toutes les procédures qui se firent, tant à la Cour qu'au Parlement, contre le Duc de Norfolk, & contre le Comte de Surrey, l'Archevêque Cranmer se tint toujours dans sa maison de *Croydon*, sans jamais paroître à la Cour. Comme ces deux Seigneurs étoient tenus avec raison pour ses plus mortels ennemis, il ne voulut pas qu'on pût l'accuser d'avoir aucune part à tout ce qui se faisoit contre eux.

Le Roi
donne un
Ordre pour
l'exécution.
Il échappe
la mort
comme par
miracle.

Cranmer
s'absente de
la Cour
pendant le
procès du
Duc & du
Comte.

Histoire de
la Réforma-
tion.

Le Roi
tend à la
mort.

Pendant qu'on étoit occupé aux procès dont je viens de parler, le Roi étoit dans son lit atteint d'une maladie qui le menoit insensiblement à sa fin. Cependant, la pensée du compte qu'il alloit rendre à Dieu, ne fut jamais capable de le porter à user de pitié envers deux Seigneurs d'une des plus anciennes Maisons d'Angleterre, qui lui avoient rendu de grands services, & qui, jusqu'alors, n'étoient coupables d'aucun crime qui méritât une si grande sévérité. En cette occasion, comme en plusieurs autres, la passion & la politique prévalurent dans l'esprit du Roi, sur la Justice & sur la Clémence. Il voulut,

à quelque prix que ce fût , sacrifier ces deux Seigneurs à la sûreté du Prince son Fils , & affermir par leur mort tous les changemens qu'il avoit faits dans la Religion , s'étant mis dans l'esprit , qu'ils feroient tous les efforts possibles pour les renverser. La suite fit bien voir qu'il ne se trompoit pas , par rapport au Duc de Norfolck qui lui survécut. La vie de ce Seigneur , qu'il ne conserva que par une espèce de miracle , servit à faire voir en même-tems , combien toutes les précautions des hommes sont inutiles , quand elles se trouvent contraires aux Décrets de Dieu.

La maladie du Roi alloit toujours en empirant , sans que personne osât l'avertir que sa fin étoit prochaine. Chacun craignoit que ce Prince qu'on n'approchoit plus qu'en tremblant , ne regardât cet avis charitable comme un crime , & ne le fit punir selon un Acte de Parlement , qui déclaroit Traîtres tous ceux qui seroient assez hardis pour prédire la mort du Roi. Enfin , le Chevalier *Thomas Denny* , l'un de ses Conseillers Privez , eut assez de hardiesse & de charité , pour l'avertir qu'il n'avoit que fort peu de tems à vivre. Il l'en remercia , en lui témoignant , qu'il étoit extrêmement repentant , & qu'il regardoit avec horreur tous les désordres de sa vie. Sur cela , ou lui demanda s'il vouloit avoir quelque Ecclesiastique auprès de lui , & il répondit , que si on en faisoit venir quelqu'un , ce fût l'Archevêque de Cantorbéri. Mais Cranmer se trouvant alors à Croydon , ne pût arriver auprès du Roi , que quand il eut déjà perdu la parole. Il n'eut que le tems de le prier , qu'il témoignât par quelque signe , qu'il mouroit dans la Foi Chrétienne. Le Roi lui ferra la main , & un moment après il expira , la nuit du 28. au 29. de Janvier 1547 , âgé de cinquante-six ans , après avoir régné trente-sept ans & neuf mois. Sa mort fut tenue secrète pendant trois jours. Apparemment , le Conseil voulut se donner le tems de délibérer , si l'on feroit exécuter le Duc de Norfolck. Enfin , trois jours après , on avertit le Parlement , qu'il étoit dissous par la mort du Roi.

HENRY
VIII.
1547.

On l'avertit
que sa fin est
prochaine.

Il témoigne
quelque re-
pentance.

Il fait ap-
peller Cran-
mer , & ne
peut lui
parler.

Il meurt.

On cache
sa mort.

Le Parle-
ment est
dissous.

FIN DU TOME CINQUIEME.

TABLE

DES MATIERES,

Contenuës en ce Tome Cinquième.

A.

A cte d'Attainder , contre Em- pſon & Dudley. Pag. 17. Con- tre le Duc de Norfolck. 404. Contre le Duc de Buckin- gham. 144	Affaires entre François I. & l'Empe- reur. 284. 388
Acte, où le Roi Henri VIII. eſt déclaré Chef ſuprême de l'Egliſe d'Angleterre. 253	Agnadel. (Bataille d') 15
Acte d'Attainder , contre Eliſabeth Bår- ton. 279	Albanie (Le Duc de) eſt élu Régent d'E- coſſe. 79. Il va en Angleterre & en France. 136. Il trompe la vigilance des Anglois. 156. Il marche avec une Ar- mée vers la frontiere. <i>ibid.</i> On reſuſe de le ſuivre en Angleterre. <i>ibid.</i> Il ſe re- tire à l'approche du Comte de Surrey. 157. Il ceſſe d'être Régent. 162
Acte qui abolit l'autorité du Pape en An- gleterre. 280	Albe (Le Duc d') aſſiège & prend Pam- pelune. 39. Il ſ'empare de la Navarre. <i>ibid.</i>
Acte pour ſupprimer les petits Monas- tes. 299	Alençon (La Duchefſe d') ſollicite pour la liberté de François I. 166
Acte qui règle la ſucceſſion à la Couronne. 307	Alliance entre Loüis XII. & Henri VIII. 17
Acte pour l'érection de nouveaux Evê- chez. 332	Alphonſe, Evêque de Sarragoſſe, Minif- tre, Régent d'Arragon, & Evêque de Tortoſe. 90
Acte d'Attainder , contre Catherine Ho- ward. 355	Alviano eſt battu par les Eſpagnols. 55
Acte. (Autre) 356	Ambaſſade de France à Henri VIII. 104
Acte qui permet de garder la Bible dans les maiſons. 363	Ambaſſade de Ferdinand & de Henri VIII. à Loüis XII. 30
Acte pour régler la ſucceſſion à la Cou- ronne. 376	Ambaſſade de la Gouvernante des Païs- Bas. 219
Adrien Florent veut ſe faire reconnoître Régent de Caſtille. 91. Ximenès ſ'y op- poſe. <i>ibid.</i> Il occaſionne des troubles en Eſpagne. 116. Il eſt élu Pape, & prend le nom d'Adrien VI. 139. Il ſe laiſſe abuſer par les ennemis de la France. 146. Il ordonne de ſa ſeule au- torité une Trêve de trois ans entre les Princes Chrétiens. 147. Il ſe ligue avec les ennemis de la France. <i>ibid.</i> Sa mort. 151. Son caractère mépriſé des Italiens. <i>ibid.</i>	Ambaſſade de France à Henri VIII. 287
Affaires d'Italie. 40. 68. 141. 157. 202	Ambaſſade aux Proteſtans d'Allemagne. 294
Affaires d'Ecoſſe. 78. 89. 95. 101. 113. 132. 161. 180. 188. 227. 352. 366	Ambaſſade de France. 358
Affaires d'Eſpagne. 90. 113	Amniſtie. 3
Affaires d'Allemagne. 248. 256. 268.	André (Beton Cardinal, Archevêque de Saint) ſ'oppoſe au mariage d'Edouard & de Marie d'Ecoſſe. 368. <i>Voyez Beton.</i>
	Angus (Le Comte d') ſe fait déclarer Ré- gent. 162
	Anne Askew. 396. Son exécution. <i>ibid.</i>
	Aran (Le Comte d') eſt Régent d'Ecoſ- ſe. 366
	Archibald Douglas épouſe la Reine Doüairière

Doüairière d'Ecosse. 79
 Arragon (Ferdinand Roi d') *Voyez Ferdinand.*
 Arragon (Catherine d') 5. *Voyez Catherine.*
 Aske, Chef des Révoltez d'Yorck, se rend maître de Pontfraët. 315. Il est exécuté avec le Lord Darcy. 321
 Avalos (Ferdinand d') Marquis de Pefcaire, duppe le Duc de Milan. 169. Sa mort. 170
 Aumale (Le Duc d'). 385. Sa blessure. *ib.*

B.

B Ambridge, Archevêque d'Yorck, Ambassadeur à Rome. 8. Il est fait Cardinal. 23. Sa mort. 76
 Barfon. (Histoire d'Elisabeth) 279
 Bataille d'Agnadel ou de la Gierrardada. 15
 Bataille de Guisnegaste, où les François sont battus. 58
 Bataille de Flodden. 65
 Bataille de Marignan. 83
 Bataille de Pavie. 163
 Bataille de Mohats. 188
 Bataille de Cérifoles. 277
 Bentivoglios (Les) sont reçûs à Bologne. 27
 Beton, Cardinal Archevêque de Saint André. 368. Ses artifices pour s'emparer du Gouvernement. 370. Il empêche le Régent de s'emparer de la jeune Reine. *ibid.* Il tâche de renvoyer le Comte de Lenox en France. 371. Il demeure maître sous le nom de Régent. 372. Il est assassiné. 395
 Bible brûlée à Londres. 286
 Blunt (Elisabeth) maîtresse de Henri VIII. 178

Bollen, (Anne de) de qui fille. 207. Particularitez qui la regardent. *ibid.* Incertitude touchant son retour en Angleterre. *ib.* Elle épouse secrettement Henri VIII. 259. Ensuite son mariage est publié. 271. Elle devient suspecte au Roi par la malice de ses ennemis. 302. Elle est accusée d'adultere & d'inceste. 303. Elle est arrêtée. *ibid.* On lui tend des pièges. *ibid.* Elle avouë certaines choses. *ibid.* Elle est condamnée avec le Lord Rochefort son frere. 304. Elle est décapitée. 305. Jugemens divers au sujet de cette Reine. *ibid.*

Bologne. (Etat de) 11. Cette Ville est abandonnée. 42
 Bonner. 277. Sa hardiesse. *ibid.* Il est fait Evêque de Londres. 327. Il parle insollement à François I. 328
 Bonnivet (L'Amiral de) prend Fontarabie. 128
 Bourbon, (Le Connétable de) mécontent de François I. 128. Sa révolte, ses causes, & ses suites. 145. & *suiv.* Il s'engage avec l'Empereur. 146. Il feint d'être malade à Moulins. 148. François le va trouver. *ibid.* Il lui avouë qu'il a été fondé par l'Empereur. *ibid.* Il reçoit ordre de se rendre à Lyon, & s'enfuit en Allemagne. *ibid.* Il marche en Provence. 159. Il est contraint de se retirer. *ib.* Il amene des troupes d'Allemagne. 163. Il défait & prend prisonnier François I. devant Pavie. *ibid.* Il se trouve sans argent & fort embarrassé. 190. Il mene l'armée sur les Terres du Pape. *ibid.* Il marche & arrive à Rome. 291. Il fait donner un assaut. 292. Il prend la ville, & y est tué. *ibid.*
 Breton, (André) Sujet de broüillerie entre l'Ecosse & l'Angleterre. 24
 Broüillerie entre François I. & Henri VIII. 348
 Bruit (Premier) de séparation entre Henri VIII. & Catherine d'Arragon. 203
 Buckingham (Disgrace & mort du Duc de) par qui procurée. 131
 Bulle en faveur du Roi Henri VIII. 45
 Bulle qui étend le pouvoir des Légats. 131
 Bulle en faveur de Volsey. 162
 Bulle d'évocation. 234

C.

C Amp du Drap d'Or, ce que c'est. 115
 Campagne de l'An 1509. 14
 Campagne des Pais-Bas. 126
 Campagne de Navarre. 128
 Campagne d'Italie. 148
 Campagne de Bearn. 149
 Campagne en Champagne. 150
 Campagne en Picardie. *ibid.*
 Campegge, Légat à Latere en Angleterre. 104. On lui joint Volsey. 105. Son entrée à Londres. *ibid.* Son pouvoir & sa commission. *ibid.* Il est fait Evêque de Salisburi. 162. Il est chargé de la Decretale.

- cretale. 223. Il exhorte Henri VIII. à garder Catherine, & Catherine à se défaire de son mariage. 224. Il feint d'avoir besoin de nouveaux ordres. *ibid.* Il fait voir au Roi & à Volsey la Decretale. *ibid.* Ses artifices pour traîner l'affaire du divorce en longueur. 231. Il donne des délais. 233. Il retourne à Rome. 235
- Captivité de Babylone, Ecrit de Luther. 133
- Cardinal (Le) de Pavie est tué par le Duc d'Urbain. 27
- Caractères des Souverains de l'Europe. 117
- Catherine d'Arragon, veuve du Prince de Galles. 5. Délibération sur son mariage avec Henri VIII. *ibid.* Histoire de son divorce. 205. & *suiv.* Protestation à son nom. 230. Elle appelle du Jugement des Légats. 232. Ses raisons. 245. Elle refuse de comparoître en Jugement. 271. Elle demeure inflexible. 276 On ne lui donne que le titre de Princesse de Galles. *ibid.* Sa mort. 298
- Cérifoles, (Baraille de) 377
- Charles d'Autriche rend visite à Henri VIII. 60. Il succède à Ferdinand. 90. Il ratifie la Ligue de Londres. 97. Il se rend en Espagne. *ibid.* Il congédie Ximènes. *ibid.* Il est élu Empereur, & s'appelle Charles-Quint. 109. Sa querelle avec François I. *ibid.* Il caresse Volsey. 110. Il arrive à Douvre. 115. Il promet le Pontificat à Volsey. *ibid.* Il est couronné. 117. Son caractère & ses dispositions. 118. Il tâche de faire tomber le blâme de la rupture sur François I. 126. & *suiv.* Il se découvre en faisant assiéger Tournai. 127. Il fait élire Adrien Florent Pape. 138. Il part pour l'Espagne, & passe par l'Angleterre, où il est reçu avec beaucoup d'honneur. 139. Il est fait Chevalier de la Jarrierre. 140. Il fait un Traité avec Henri. *ib.* Il fait de grandes libéralitez à Volsey. 141. Il emprunte de Henri VIII. de grosses sommes. *ibid.* Il caresse beaucoup le Cardinal Volsey. 143. Il reçoit le Connétable de Bourbon à son service. 146. Ses desseins contre la France. 158. Progrès de son Armée en Italie. *ibid.* & *suiv.* Il est irrité contre Clément VII. 161. Il devient redoutable à toute l'Europe. 163. Sa modération en apprenant la victoire de Pavie. 165. Différens avis sur ce qu'il doit faire de François I. son prisonnier. *ibid.* Il offre des conditions qui sont rejetées par François I. *ibid.* Il visite François I. dans sa prison. 167. Il use d'artifice avec le Pape. *ibid.* Il offre l'Investiture à Sforze, sous une condition impossible. 168. Il tend un piège à Sforze, pour avoir le prétexte de le dépouiller. 169. Il rappelle ses Ambassadeurs de Londres. 180. Il fait le Traité de Madrid. 181. Sa situation en ce tems. 182. Il ajoute une nouvelle condition par rapport à Sforze. *ibid.* Il traite François I. de lâche. 187. Son embarras. 189. Ses Traitez avec François I. & Henri VIII. 195. Il agit de mauvaise foi. 201. Il tâche de brouiller François I. & Henri VIII. 203. Il tâche de corrompre Volsey. *ibid.* On lui déclare la guerre. 217. Il se rend à Gènes. 239. Ensuite à Bologne, où il règle les affaires d'Italie. 240. Il promet au Pape de ruiner les Protestans. *ibid.* Il reçoit la Couronne Impériale de la main du Pape. *ibid.* Il mécontente le Pape. 251. Ses soupçons contre le Roi de France. 260. Sa campagne contre les Turcs. *ibid.* Il passe en Italie. *ibid.* Il s'abouche avec le Pape. *ibid.* Il demande un Concile. *ibid.* Il propose une Ligue. *ibid.* Il menace le Pape. 264. Il retire ses Troupes d'Italie. 267. Il retourne en Espagne. *ibid.* Ses desseins. 289. Son expédition en Afrique. *ibid.* Il feint de n'avoir pas envie de garder le Duché de Milan. 297. Il le promet à un fils de François I. 300. Ses nouvelles affaires avec François I. 319. Il traverse la France pour aller à Gand. 338. Il manque de parole à François I. 348. Ses artifices pour détourner le Turc de la Hongrie. 351. Il accorde un Interim aux Protestans. *ibid.* Son expédition en Afrique, qui réussit mal. 352. Il assiège, & prend Luxembourg. 381. Ses desseins. *ibid.* Il prend Saint Didier. *ibid.* Il fait proposer la Paix secrètement à François I. 381. Il se prépare à attaquer les Protestans. 393
- Chaumont se retire à Milan. 22
- Chef

Chef suprême de l'Eglise d'Angleterre.

Christienne, Roi de Dannemarck, chassé de ses Etats. 144. Il est bien reçu en Angleterre. 145
 Clément VII. est élu Pape. 152. Il traite secrètement avec le Roi de France. 161. Il confirme à Henri le titre de Défenseur de la Foi. 162. Il supprime quelques Monastères Anglois en faveur des Collèges de Wolfey. *ibid.* Il lui envoie une Bulle. *ibid.* Il n'ose s'engager contre Charles V. 163. Il traite avec lui. *ibid.* Il balance à se déclarer contre l'Empereur. 169. Il refuse tout accommodement, à moins que Sforze ne soit rétabli. 181. Il se retire au Château Saint Ange. 185. Il feint de vouloir aller en Espagne. *ibid.* Il rompt l'accord avec les Colonnes. *ibid.* Il fait des efforts pour obliger Henri à entrer dans la Ligue de Cognac. 187. Il entretient une Négociation avec le Viceroy de Naples. 189. Il a guerre avec le Viceroy de Naples. 190. Son embarras. *ibid.* Il est frustré de ses espérances, de la part de François I. *ibid.* Il reçoit un présent de Henri VIII. *ibid.* Il fait une Trêve avec le Viceroy de Naples. *ibid.* Son embarras à l'arrivée du Duc de Bourbon. 191. Il se retire au Château Saint Ange. 192. Il capitule. *ibid.* Il écrit à Henri VIII. 202. On négocie pour sa liberté. 205. On fait un Traité. *ibid.* Il s'évade, & se retire à Orviéto. *ibid.* Il est instruit par Casali & Knight, du dessein de Henri VIII. de faire divorce. 214. Il se résout d'abord à satisfaire le Roi; ensuite il trouve le moyen de différer l'exécution de sa promesse. 215. Ses artifices pour gagner du tems. *ibid.* Il prend la résolution de ménager l'Empereur. 216. Ses raisons. *ib.* Ses artifices. 220. Son conseil au Roi. 221. Ses intérêts & ses projets. 222. Il donne une nouvelle commission à Wolfey. *ibid.* Autre commission au même. 223. Et à Campegge. *ib.* Il est résolu de s'accommoder avec l'Empereur. 225. Il ordonne à Campegge de brûler la Decretale. *ib.* Sa Réponse aux Envoyez de Henri VIII. *ibid.* Il en est menacé. 226. Il feint de demeurer irrésolu. *ibid.* Véritable cause de ses

Tome V.

délais. 227. Il tombe malade. 228. Son manège pour retarder l'affaire du divorce. 229. Ses prétextes. 230. Il évoque ce procès à Rome. 233. Il envoie un Courier en Angleterre. *ibid.* Il envoie à Londres sa Bulle d'Evocation, & cite le Roi Henri VIII. 234. Il écrit en Angleterre. 244. Il propose un expédient. *ibid.* Il prend le parti de dissimuler les changemens arrivez en Angleterre. 256. Son entrevûe avec l'Empereur. 260. Il ne peut se résoudre à assembler un Concile. *ibid.* Il se plaint du Statut qui abolit les Annates en Angleterre. 263. Il est menacé de la part de l'Empereur & de Henri VIII. 264. Son embarras. *ibid.* Ses intérêts prévalent. *ibid.* Il déclare qu'il ne peut se dispenser de citer le Roi d'Angleterre. *ibid.* Il le cite. 266. Il ne veut point de Concile. 268. Il casse la Sentence de Cranmer, & en donne une Comminatoire contre le Roi. 276. Ses desseins dans l'entrevûe de Marseille. *ibid.* Il semble entrer en accommodement avec Henri VIII. 278. Il est pressé par l'Empereur de se dédire. *ibid.* Il refuse un délai de six mois à du Bellay, Evêque de Paris. *ibid.* Il publie une sentence contre Henri. *ibid.* Il refuse de révoquer la sentence. *ibid.* Sa mort.

284

Clèves (Anne de) épouse Henri VIII. qui en est mal satisfait. 338. & *suiv.* Elle consent à son divorce.

343

Colonne, (Prosper) Général de la Ligue contre Naples. 124. Il assiège Parme, & est obligé de lever le siège. 125. Il poursuit Lautrec, & s'empare de Milan: *ibid.* Il se rend maître de Gènes.

142

Colonnes (Les) font la guerre au Pape.

185. Ils se soumettent. *ibid.* Ils entrent dans Rome à l'improviste. *ibid.*

Combat sur mer, où l'Amiral Howard périt.

56

Concile convoqué à Pise. Il est ouvert. 30.

Il est transféré à Milan.

31

Concile de Latran (Le) est ouvert, & méprisé à Milan. 41. Il est transféré à Lyon. 42. Il travaille à réformer le Calendrier.

96

Concile de Trente. (La convocation du)

358. Observations sur ce Concile. 389

Fff

Conférence

Conférence de Calais. 127
 Congrès à Mantouë. 26. 43
 Congrès à Calais. 127
 Conspiration contre Leon X. 98
 Constitutions faites par le Clergé. 309
 Cordelier. (Insolence d'un) 292
 Cornetto (Hadrien) est déposé. 105
 Cour du Légat , dont le Juge est Jean Allen. 112
 Cranmer (Le Docteur) donne un conseil
 quitter Henri VIII. d'embarras. 235. Il
 est estimé du Roi. *ibid.* Il est fait Arche-
 vêque de Cantorbéri. 270. Il refuse de
 prêter serment au Pape. *ibid.* Il se laisse
 vaincre, & fait une protestation. *ibid.* Il
 fait citer la Reine. 271. Il appuie la Ré-
 formation. 286. Il s'oppose inutilement
 aux six articles. 332. Il découvre au
 Roi l'incontinence de Catherine Ho-
 ward. 354. Il est accusé devant Henri
 VIII. 373. Il procure des Evêchez à ses
 amis. 387. Complots contre lui. 396.
& suiv.

Croisade contre les Turcs , publiée par
 Leon X. 99. *& suiv.* Utile à la Maison
 d'Autriche. 102

Cromwel (Thomas) défend Wolsey. 238.
 Il est commis pour faire la visite des
 Monasteres. 295. Il est fait Vicegérant.
 308. Il tâche de marier le Roi avec une
 Protestante. 327. Il jette les yeux sur
 Anne de Clèves. 328. Il est créé Com-
 te d'Essex. 339. Sa disgrâce. 340. Il est
 accusé de haute trahison, & envoyé à
 la Tour. *ibid.* Sa mort est résoluë. *ib.* Il
 est condamné, sans être admis à se dé-
 fendre. *ib.* Il est exécuté. 346

D.

DEsis entre Charles Quint & Fran-
 çois I. 218.

Délibération touchant le mariage de Hen-
 ri VIII. avec Catherine d'Arragon. 5.

Difficultez sur ce mariage. *ibid.*

Dessains & intérêts des Princes. 46. 66.

& suiv. 94. *& suiv.*

Diète de Spire. 380

Différence entre l'accusation de la Cham-
 bre Haute, & celle du Procureur Gé-
 néral. 237

Dispute touchant la Version de la Bible.
 356

Divisions en Allemagne. 312

Divorce avec Anne de Clèves. 343

Divorce (Commencement du) de Hen-
 ri VIII. & de Catherine d'Arragon.
 Pourquoi a fait tant de bruit. 206. Re-
 marque sur les Historiens qui en ont
 parlé. *ibid.*

Doria (André) met Gènes sous la puis-
 sance du Roi de France. 204. Puis la
 met en liberté. 220

Dorset (Le Marquis de) mene une Ar-
 mée en Espagne. 37. Et fait descente
 en France. *ibid.* Il découvre les ruses de
 Ferdinand, & refuse de le servir pour la
 conquête de la Navarre. 39. Il se pré-
 pare au retour. 40

Douglas (Archibald) épouse la Reine
 Douairière d'Ecosse. 79

Dudley, (Jean) fils d'Edmond, est ré-
 tabli dans son honneur. 37

E.

ECosse (Brouillerie de l') avec l'An-
 gleterre. 24

Ecosse. (Affaires d') 78, 95, 101, 113,
 132, 161, 180, 188, 227, 352, 366

Edit de Madrid. 167

Edouard. (Le Prince) 321. Sa Naissan-
 ce. *ibid.*

Empson & Dudley sont appelez devant le
 Conseil. 4. Empson se défend. *ibid.* Ils
 sont envoyez à la Tour. *ibid.* Ils sont
 condamnez à mort. 5

Espagne. (Affaires d') 90. 113

Etat de l'Italie. 9

Etat de l'Eglise en Italie. *ibid.*

Etat de Venise. 11.

Etat de Bologne. *ibid.*

Etat de Ferrare. 12

Etat de Modene. *ibid.*

Etat de Reggio. *ibid.*

Etat d'Urbain. *ibid.*

Etat de Parme & de Plaisance. *ibid.*

Etat de Florence. *ibid.*

Etat de Pise. *ibid.*

Etat de Genes. 13

Exceter (Le Marquis d') est exécuté & sa
 femme condamnée. 333

Exposition de la Doctrine Chrétienne. 347

F.

Ferdinand se détache de la Ligue. 18.
 Il fait un Traité avec Henri VIII.
ibid. Il agit en secret pour gagner Hen-
 ri VIII

ri VIII. & ses desseins. 22. Il demande du secours à Henri pour la guerre d'Afrique. 23. Sa dissimulation. 25. Il envoie une Armée à Naples. 30. Il veut s'emparer de la Navarre. 32. Il fait une proposition captieuse à Henri. 32. Il a dessein de conquérir la Navarre. 37. Ses artifices. 38. Il obtient un ordre pour le Marquis de Dorset de lui obéir. 39. Il comprend Henri VIII. dans la Trêve qu'il fait avec Louis XII. 50. Il se plaint des Alliez. 51. Il propose une nouvelle Ligue à Henri VIII. 61. Ses intérêts. 67. Il tâche de gagner l'amitié de Henri VIII. 81. Ses Ambassadeurs sont mal reçus. *ibid.* Il forme une Ligue contre la France. 82. Il trompe les Suisses. *ibid.* Sa mort. 90
 Ferrare & Florence; leur Etat. 12
 Ferrare (Le Duc de) va à Rome, & s'évade. 142. Il recouvre ses Places. 126
 Filher est mis à mort. 293
 Fiançailles du Dauphin de France, avec Marie. 107
 Fox, (Richard) Evêque de Winchester. 3. Voyez Winchester.
 Flodden. (Bataille de) 65
 François I. succede à Louis XII. 79. Il pense à recouvrer Milan. 81. Il passe en Italie. 82. Il gagne la Bataille de Marignan. 83. Il s'empare de Genes. *ibid.* Il veut recouvrer Tournai. 85. Il promet son secours à Wolfey pour le faire Cardinal. 86. Il forme le projet d'attaquer Naples, & ne l'exécute pas. 93. Il tâche en vain de gagner Leon X. *ibid.* Il envoie du secours au Pape. 98. Sa jalousie sur l'élection de Charles, Roi d'Espagne, à l'Empire. 109. Divers sujets de sa querelle avec l'Empereur. *ibid.* Il caresse Wolfey. 110. Il s'engage à retenir en France le Duc d'Albanie. 113. Il gagne Wolfey pour se faire rendre Calais, 114. Son entrevûe avec Henri VIII. au camp du drap d'or. 115. Il fait un Traité avec lui. *ibid.* Son Caractere & ses dispositions. 118. Il fait attaquer la Navarre. 122. Il suscite Robert de la Marck contre l'Empereur. *ibid.* Il fait quitter les armes à Robert de la Marck. 123. Ses conquêtes dans les Pais-Bas. 128. Il manque l'occasion de battre Charles V. *ibid.* Il

mécontente le Connétable de Bourbon. *ibid.* Il somme Henri VIII. de l'assister contre l'Empereur. 136. Faute de ce Prince en laissant Lautrec en Italie sans argent. 142. Il se prépare à passer en Italie. 146. Il part pour Lion. 147. Il va trouver le Connétable de Bourbon & lui ordonne de le suivre à Lion. 148. Il demeure en France & envoie Bonniwet en Italie. *ibid.* Son Armée passe les monts. 158. Il perd le Milanois. *ibid.* Il oblige le Duc de Bourbon d'abandonner le siège de Marseille. 159. Il va en Italie. *ibid.* Il se rend maître de Milan. 160. Faute qu'il fait. *ibid.* Il assiège Pavie. *ib.* Il fait un détachement pour Naples & pour Savône. 161. Il est battu & fait prisonnier devant Pavie. 163. Il refuse les conditions qu'on lui offre, & les siennes sont rejetées. 164. *Et suiv.* Consternation en France. 165. Il est mené en Espagne. 166. Il est enfermé dans le Château de Madrid. *ibid.* Il tombe malade. 166. Il consent qu'on couronne le Dauphin, mais le Parlement le refuse. *ibid.* Il fait le Traité de Madrid. 181. Il retourne en France. 182. *Et suiv.* Il est prié de le ratifier. 183. Il biaise. *ibid.* Il est pressé par Lanoi de répondre. *ibid.* Il allegue plusieurs raisons. *ibid.* Il offre à l'Empereur deux millions d'or. 184. Il fait publier une Ligue contre l'Empereur pour l'intimider. *ibid.* Il néglige les affaires d'Italie. 186. Il trompe le Pape & les Vénitiens. *ibid.* Il est traité de lâche par l'Empereur. 187. Il trompe les espérances du Pape & des Vénitiens. 188. Il ne tient pas sa promesse au Pape. 190. Il fait divers Traitez avec Henri VIII. 195. Il a une Conférence avec Wolfey. 199. Ses desseins. 201. Il agit de mauvaise foi. *ibid.* Il se ligue avec les Vénitiens. 203. Il déclare la guerre à Charles-Quint. 217. Ils s'envoient réciproquement des défis. 218. Il tâche de gagner le Pape. 251. Il propose le mariage de son fils avec Catherine de Medicis. 252. Il tâche de susciter des affaires à l'Empereur. 257. Il s'abouche avec Henri VIII. en Picardie. 258. Ses desseins. 259. Il conseille à Henri d'épouser Anne de Bollen. *ibid.* Il en-

voye Du Bellay à Londres. 270. Il porte la guerre dans la Milanois, à quelle occasion. 283. Il semble vouloir favoriser la Réformation. 286. Ses projets. 288. Ses nouvelles affaires avec l'Empereur. 319. Il néglige Henri VIII. 328. Il se brouille avec lui. 348. Il se prépare à faire la guerre à l'Empereur. 351. Il envoie en Turquie & à Venise des Ambassadeurs qui sont assassinés. <i>ibid.</i> Il attaque l'Empereur en cinq endroits. 358. Son expédition contre l'Angleterre. 383. <i>& suiv.</i> Ses motifs pour faire la Paix avec Henri VIII. 386. Il fait la Paix. 391
Fregose (Octavien) livre Genes à François I. 83
Furstemberg, (Le Comte de) est battu par le Duc de Guise. 150
Frondisperg (Le Baron de) marche en Italie. 186
Funeraillles de Henri VII. 3

G.

G ardiner & Fox vont à Rome. 227.
Gardiner est envoyé à Marseille. 277. Sa dissimulation dans son serment contre le Pape. 285. Il porte le Roi à persecuter les Réformez. 325. Il est Auteur des six Articles. 332. Il détourne le Roi Henri de s'unir avec les Protestans. 337. Il s'efforce d'empêcher qu'on mette des Bibles dans les Eglises, mais en vain. 337. Il est disgracié. 399
Gaston de Foix fait lever le siège de Bologne. 41
Genes. (Etat de) 13. Se remet au Roi de France, puis lui est enlevée. 54. <i>& suiv.</i>
Guerre d'Ecosse. 63
Guerre de Henri VIII. contre Louis XII. 57
Guerre de Henri VIII. contre François I. 136
Guerre de Henri VIII. contre Charles-Quint. 217
Guerre d'Ecosse. 360. <i>& suiv.</i> 377
Guerre d'Allemagne. 394
Guinegaste. (Bataille de) 48

H.

H enri VIII. destiné d'abord à l'Eglise, son éducation. 1. Il se préoccupe

beaucoup de son mérite. 2. Ses bonnes qualitez, sa prodigalité, & ses premiers Conseillers. *ibid.* Il se détermine d'épouser Catherine d'Arragon, veuve de son frere. 6. Son Couronnement & son mariage. 7. Il s'adonne aux plaisirs. *ibid.* Il ne pense qu'aux plaisirs. 19. Il s'engage avec les Alliez. 23. Il prend ses précautions à l'égard de l'Ecosse. 24. Il entre dans une Ligue. 30. Il envoie une Ambassade à Louis XII. *ibid.* Sa fausse Politique. 32. Il se resout à porter la guerre en Guyenne. 33. Son imprudence. 35. Il communique au Parlement le dessein de faire la guerre en France. 37. Il obtient un secours d'argent. *ibid.* Il envoie des Ambassadeurs au Concile de Latran. *ibid.* Il comprend qu'il a été trompé par Ferdinand. 40. Il se laisse duper. 45. Ses desseins. 47. Il fait une Ligue avec les Alliez & est trompé. 52. *& suiv.* Il choisit Thomas Wolsey pour premier Ministre. 55. Il se prépare à passer en France. 57. Il est informé de la Trêve de Ferdinand avec la France. *ibid.* Il fait passer son Armée à Calais, & fait couper la tête au Comte de Suffolk. 58. Il se rend au Siège de Teroüenne, & bat les François à Guinegaste. *ibid.* Il prend Teroüenne, & livre cette Place à l'Empereur Maximilien. 59. Il assiège Tournai, le prend & le garde. *ibid.* Il rend visite à Marguerite d'Autriche. *ibid.* Il retourne en Angleterre. 61. Il commence à s'apercevoir qu'il a été abusé. 62. Il veut faire la Paix avec la France. 63. Il est défié par le Roi d'Ecosse. *ibid.* Sa Réponse. *ibid.* Il demande au Pape la permission de faire enterrer Jacques Roi d'Ecosse en Terre Sainte. 66. Réponse du Pape. *ibid.* Ses intérêts. 68. Sa Lettre à Wolsey au sujet de la Paix avec la France. 72. Il refuse de rendre Tournai. 73. Il se contente d'un million d'écus. *ibid.* Il ne permet pas que l'Ambassadeur d'Espagne s'en mêle. *ibid.* *& suiv.* Il tâche de s'accommoder avec Charles d'Autriche. 81. Ses Ambassadeurs sont mal reçus. *ibid.* Il s'engage dans des nouveaux embarras, & pourquoi. 84. Il renouvelle l'Alliance avec Ferdinand. 87. Il reçoit.

reçoit des Ambassadeurs de François Sforze. *ibid.* Il assemble un Conseil à ce sujet. *ibid.* Il prend le parti d'assister l'Empereur. *ibid.* Il en reçoit des Ambassadeurs. 88. Il veut chasser le Duc d'Albanie d'Ecosse. 96. Il fait divers Traitez avec la France. 107. Il s'abouche avec François I. au Village de Sandinfelt entre Ardres & Guisnes. *ibid.* Il aspire à l'Empire. 109. Il est Parrain du second fils de François I. 111. Il part pour l'entrevûe. 115. Il va voir l'Empereur à Gravelines, & en reçoit visite. 116. Son Caractere & ses dispositions. 120. Il est sommé par l'Empereur de l'assister contre la France. 123. Il envoie un Ambassadeur à François I. qui fait quitter les armes à Robert de la Marck. *ibid.* Il s'offre pour Médiateur entre François I. & Charles-Quint. 127. Il n'agit pas de bonne foi. *ibid.* Il écrit contre Luther. 134. Son Livre est présenté au Pape. *ibid.* Il en reçoit le titre de Défenseur de la Foi. *ibid.* Ses raisons pour faire la guerre à la France. *ibid.* Il fait sommer le Duc d'Albanie de sortir de l'Ecosse. 135. Il écrit au Parlement de ce Païs. *ibid.* Il trouve le moyen d'éviter la guerre avec l'Ecosse. 136. Il déclare la guerre à François I. *ibid.* Il impose une taxe. 137. Il fait l'Empereur Chevalier de la Jarretiere, & fait un Traité avec lui. 140. Il lui prête de l'argent. 141. Il renouvelle l'Alliance avec Christierne. 145. Il conçoit des desseins pernicieux à l'Ecosse, & y fomenté les divisions. 154. Il veut en éloigner le Duc d'Albanie. *ibid.* Il offre de donner sa fille au Roi son neveu. 155. Ses desseins contre la France. 158. Il s'engage à fournir de l'argent au Duc de Bourbon. 159. Il change de dessein & s'éloigne de l'Empereur. 160. Il pense à s'accommoder avec la France. 170. Il se brouille avec l'Empereur & pourquoi. *ibid.* Il garde des mesures avec la France. 171. Il consulte son Conseil sur le parti qu'il doit prendre. *ibid.* Il se détermine à soutenir la France. 173. Ses demandes à l'Empereur. *ibid.* Il publie les raisons de la Ligue avec la France. 174. Il demande une Bénévolence, qui est refusée.

175. On se souleve. *ibid.* Il rejette la faute de ce desordre sur Wolsey. 175. Il se plaint du Cardinal, est sur le point de le disgracier, & il se laisse appaiser. 176. Sa Lettre à Wolsey. *ibid.* Il lui rend son amitié. 177. Sa générosité à l'égard du Roi de France. 178. Il passe le Traité de Moore. *ibid.* Il rappelle ses Ambassadeurs d'auprès de l'Empereur. 180. Il fait un présent à Clément VII. 185. Il trompe les espérances du Pape & les Vénitiens. 188. Il fait un autre présent au Pape. 190. Il se détermine à faire une Ligue offensive & défensive avec la France. 193. Ses demandes à l'Empereur. 195. Il agit de mauvaise foi. 201. Il commence à vouloir se separer de Catherine d'Arragon. 205, 207 & *suiv.* Il travaille à s'éclaircir sur la validité de son mariage. 212. Ses raisons politiques approuvées par Wolsey. *ibid.* & *suiv.* Il envoie Knight à Rome. 214. Il fait déclarer la guerre à l'Empereur. 217. Il se met en colere contre Wolsey. 218. Il fait demander au Pape de nouvelles Bulles. 221. Il envoie Gardiner & Fox à Rome. *ib.* Il demande qu'il joigne un autre Légat à Wolsey. 223. Il est exhorté par Campegge de garder Catherine. 224. Il envoie Vannes & Brian à Rome. 225. Il prend la résolution de faire juger l'affaire par ses deux Légats. 230. Procédures dans le jugement dont la Reine appelle. 232. Il est cité à Rome. 234. Il est dans une extrême inquiétude. *ibid.* Il s'entire par le moyen de Cranmer, pour qui il conçoit beaucoup d'estime. 235. Il accorde une protection à Wolsey & semble pencher vers la clémence. 237. Sa générosité envers François I. 239. Il continue de poursuivre son affaire à Rome. 241. Ses fausses démarches dans cette affaire. 242. Il se trouve dans l'embarras. 243. Il fait défendre de recevoir les Bulles du Pape & publie les raisons de son divorce. 244. Il témoigne quelque regret de la mort de Wolsey. 248. Il n'ose se confier au Pape & ne croit plus devoir dépendre de lui. 252. Il communique au Parlement l'affaire du divorce. 252. Il est approuvé du Clergé. *ibid.* Il reçoit le

tître de *Chef suprême de l'Eglise d'Angleterre*. 253. & *suiv.* Oppositions à ce tître. 255. Il l'extorque du Clergé, & accorde une Amnistie au Clergé & aux Laïques. 255. Il tente en vain de faire consentir la Reine au divorce. 256. Il la relégue à la Campagne *ibid.* Il fait brûler trois hommes pour cause de Religion. *ibid.* Son entrevûe avec François I. 258. Il épouse secrètement Anne de Bollen. 259. Il fait plusieurs Statuts avec son Parlement. 262. & *suiv.* Il menace le Pape. 264. Il envoie Karne à Rome. 265. Sa Réponse au Pape. *ib.* Il proteste contre la citation du Pontife. *ibid.* Il fait trois Propositions au Pape qui les rejette. *ibid.* Il communiqué son mariage à du Bellay Ambassadeur de France. 271. Il obtient une Sentence qui autorise son divorce, & une autre qui confirme son mariage avec Anne de Bollen. *ibid.* Réflexions sur cette conduite. *ibid.* Il fait notifier son mariage à l'Empereur. 276. Il envoie le Duc de Norfolck à Marseille. 277. Il le rappelle. *ibid.* Il y envoie Gardiner Brian & Bonner. *ibid.* Il appelle au Concile & fait signifier son appel par Bonner. *ibid.* Il a le pouvoir de donner des Commissions pour reformer les Monasteres. 279. Il est fort offensé de la Sentence du Pape. 282. Il fait passer un Acte qui abolit son autorité en Angleterre. *ibid.* Il fait notifier l'Acte du Parlement à Catherine. 282. Il négocie avec François I. *ibid.* Il est résolu à s'en tenir à la rupture avec le Pape. 284. On lui confirme son tître de Supremacie. 284. Il reçoit une Ambassade de France & sa Réponse. 287. Il demande ce qui lui est dû par la France. 288. Ses dispositions par rapport à la Religion. 289. Il tient les Anglois dans une grande soumission. 292. Il propose la suppression des Monasteres, en fait faire la visite, & donne la direction à Cromwell. 295. Il permet aux Moines de quitter leurs Monasteres. 296. Il tâche de persuader au Roi d'Ecosse de renoncer au Pape. *ibid.* Il se charge de faire traduire la Bible en Anglois. 299. Il supprime les petits Monasteres. *ibid.* Il cherche à s'unir à la Ligue de Smal-

cade. 300. Il devient amoureux de Jeanne Seymour, & jaloux d'Anne de Bollen. 301. & *suiv.* On le prévient contre elle. 302. Il la fait arrêter. 303. Et décapiter. 305. Il fait casser son mariage. 306. Il épouse Jeanne Seymour. *ibid.* Il est cité au Concile, & proteste contre. 311. On se souleve contre lui. 314. & *suiv.* Il amuse les Révoltez. 317. Il ne tient pas parole aux Rébelles. 320. Il prend la résolution de supprimer tous les Monasteres, & en fait faire une visite rigoureuse. 321. Il perd son Epouse Jeanne Seymour. *ibid.* Il a un fils nommé Edoüard. *ibid.* Il fait brûler les os de S. Thomas de Cantorbéri. 324. Sa colere contre le Cardinal Polus. *ibid.* Il dispute publiquement contre Lambert, & le fait mourir. 326. Il veut faire voir qu'il ne veut pas changer la Religion. 331. Il obtient du Parlement les biens des Monasteres. 332. Il fait exécuter le Marquis d'Excéter. 333. Il prend soin de rassurer Cranmer. *ibid.* Il lui ordonne d'écrire son opposition aux six articles. 334. Il fait rechercher ceux qui rejettent les six Articles. *ibid.* Il est fort craint & respecté des deux partis. 335. Il fait estimer le prix des biens Monastiques. *ibid.* Il n'en employe que peu à de bons usages. *ibid.* Il épouse Anne de Cleves, s'en dégoûte, & veut mal à Cromwell qui avoit fait le mariage. 339. Il disgracie Cromwell. 340. Il veut faire casser son mariage avec Anne de Cleves. 341. Il s'en separe juridiquement. 343. Il épouse Catherine Howard, & la fait déclarer Reine. 347. Il se brouille avec François I. 348. Il ne craint plus ni l'Empereur ni le Pape, & devient absolu. 349. Il déclare Hérétiques ceux qui rejettent l'exposition. 350. Il tâche de gagner le Roi d'Ecosse. 353. Il le fait consentir à une entrevûe qui ne réussit pas, & il est fort offensé. *ibid.* Il prend le dessein de supprimer les Hôpitaux. 356. Il tâche d'empêcher le Roi de France de secourir l'Ecosse. 357. Il se détermine de faire la guerre à l'Ecosse. 359. Il renouvelle les prétentions des Anglois sur la Souveraineté de ce País. 360. Il gagne une bataille contre le Roi d'Ecosse, &

& fait mener les prisonniers à Londres. 362. Il forme le projet de marier son fils avec Marie d'Ecosse. 392. Il renvoie les prisonniers. 363. Il conclut une ligue avec l'Empereur contre la France. *ibid.* Causes de son mécontentement contre François I. *ibid.* Il propose aux Ecois le mariage de leur Reine avec Edoüard, & on s'y oppose. 368. Il renvoie les prisonniers en Ecosse excepté le Comte de Cassils. 369. Son 6^e mariage avec Catherine Parr. 373. Il feint d'écouter les accusations contre Cranmer. *ibid.* Il lui ordonne de poursuivre ses Accusateurs. 374. Il lui donne une nouvelle preuve de son estime. 375. Ses titres. 377. Il a guerre avec l'Ecosse. *ib.* & *suiv.* Son voyage en France & ce qu'il y fait. 381. Il fait la Paix avec François I. 391. Il s'empare de l'argenterie des Eglises. 392. Il est fort incommodé d'un ulcere & de son embonpoint. 396. Il donne une nouvelle marque de son amitié à Cranmer. 397. Il mortifie ses ennemis. *ibid.* Il commence à haïr les ennemis de la Réformation. 399. Il disgracie Gardiner, & se determine à faire mourir le Duc de Norfolk & le Comte de Surrey. *ibid.* Il fait rayer Gardiner de son Testament. 400. Il tend à la mort. 404. Il est averti que sa fin est prochaine. 405. Il témoigne quelque repentance. *ibid.* Il fait appeller Cranmer, & ne peut lui parler. *ibid.* Il meurt. *ibid.*

Henri Fitz Roi, fils naturel de Henri VIII. est fait Duc de Richemont. 178

Howard (Catherine) est déclarée Reine. 347. Son caractère. 350. Son incontinence est découverte. 353. Divers témoignages contre elle. 355. Elle avoue & est décapitée. *ibid.*

Hums. (Révolte de) 96

I.

Jacques IV. Roi d'Ecosse se prépare à se courir la France. 46. Il conclut une Ligue avec Louis XII. & dissimule. *ibid.* Il entre en Angleterre & envoie un défi à Henri VIII. 63. Il se rend maître de Norham. 64. On lui présente le combat. *ibid.* Il est dissuadé de donner Ba-

taille. *ibid.* Il rejette le conseil. *ibid.* Il est défait & tué. *ibid.* Son corps trouvé par les Anglois & porté à Londres. *ibid.*

Jacques V. Roi d'Ecosse prend les rênes du Gouvernement avant sa majorité. 227. Il se marie avec Magdeleine fille de François I. 320. Il la perd & épouse Marie de Guise. 322. Il consent à une entrevûe & s'en dedit. 353. Il a guerre avec Henri VIII. 361. Il veut donner Bataille, & les Grands refusent de le suivre. *ibid.* Il donne le commandement de ses Troupes à Sainclair. *ibid.* Son Armée est mise en deroute. 362. Il meurt. *ibid.*

Journée des Eperons. 59

Interim en Allemagne; ce que c'est. 351

Irlande érigée en Royaume. 356

Italie. (Etat d') 9

Italie. (Affaires d') 40, 68, 141, 157, 202

Jules second, Pape, avance sa Maison. 11. Son caractère & ses desseins. *ibid.* Son inquiétude. 16. Il forme de nouveaux projets. *ibid.* Il fait la paix avec les Vénitiens. *ibid.* Il envoie à Henri une Rose bénite. 18. Ses desseins. 19. Il donne l'absolution aux Vénitiens, & se broüille avec Louis XII. *ibid.* Il cherche querelle au Duc de Ferrare. 20. Il broüille les Suisses avec la France. *ibid.* Il est presque surpris à Boulogne. 21. Il excommunie les Généraux François. *ibid.* Il entre dans la Mirandole par la brèche. 22. Il rejette les propositions de Louis XII. 25. Il cede Modene à l'Empereur. *ibid.* Il abandonne Boulogne, & se retire à Rome. 27. Il veut s'accommoder avec Louis & s'en dedit. 28. Il convoque un Concile à Rome. *ibid.* Il interdit les villes de Pise & de Florence. 30. Il excommunie tous les Adhérens du Concile de Pise. 32. Il tâche de gagner du tems. 41. Il refuse la paix. *ibid.* Il se ligue avec l'Empereur contre Vénise. 43. Ses desseins. 46. Sa mort. 49

Jules, Cardinal de Médicis, premier Ministre d'Adrien VI. 151

K.

Karne est envoyé à Rome avec le caractère d'Excusateur. 265

Knight

Knight, envoyé à Rome pour l'affaire du divorce du Roi avec Catherine. 214. Il présente son Mémoire au Pape, & lui parle. *ibid.*

L.

L Ambert dispute contre Henri VIII. 326
 Lanoy arrive en Italie, & amuse le Pape. 186
 Lautrec est envoyé à Milan. 125. Il est abandonné des Suisses. *ibid.* Il est poursuivi par Colonne, & quitte Milan. *ibid.* Il marche en Italie. 196. Il est déclaré Général de la Ligue de France avec les Vénitiens arrive en Piémont. 204. Il marche à Naples. *ibid.* & 216. Il assiège Naples. 220. La peste se met dans son Armée. *ibid.* Il meurt. *ibid.*
 Lenox (Le Comte de) arrive de France. 370. Il s'unit avec la Reine d'Ecosse & le Cardinal Beton, qui tâchent de le renvoyer en France. 371. Il prend les armes. 372. Il fait la paix à son désavantage. *ibid.* Il prend le parti du Roi Roi d'Angleterre. 378. Ses conventions. *ibid.* & *suiv.* Il ne peut livrer Dumbarton au Roi Henri. 380
 Leon X. Pape. 50. Il se déclare contre la France. 51. Son Bref au Roi Henri VIII. 66. Il tâche de reconcilier les Suisses avec la France. 68. Et d'accorder les Vénitiens. 69. Il envoie à Henri VIII. une épée & un bonnet bénis. 71. Il propose une Ligue au Roi de France, & en fait une avec Ferdinand Roi d'Arragon. 77. Il tâche d'amuser Louis XII. *ibid.* Il forme de grands projets pour sa Maison. 78. Il fait la paix avec François I. 83. Il rétablit l'Evêque de Tournai. 85. Il dépouille le Duc d'Urbain. 93. Il cherche à chasser les François d'Italie. *ib.* Il tâche d'engager les Princes Chrétiens à faire la guerre aux Turcs. 97. Il découvre une conspiration contre lui. 98. Il vend des Indulgences, sous prétexte de la guerre des Turcs. 99. Il continue à solliciter une Croisade. 100. Il demande de l'argent à Henri VIII. qui lui en refuse. *ibid.* Il envoie des Légats pour solliciter la Croisade. 101. Il veut faire une Ligue offensive contre les Turcs, & ne peut l'obtenir. 106. Il se contente d'une défensive, la signe, &

s'en désiste. *ibid.* Il garde Florence après la mort de Laurent de Medicis, & la fait gouverner par un Légat. 108. Il réunit le Duché d'Urbain à l'Eglise. *ibid.* Il sollicite l'Electeur de Saxe contre Luther. 117. Il excommunie Luther, qui en appelle au Concile. *ibid.* Son caractère & ses dispositions. 119. Il se ligue avec François I. pour la conquête de Naples, puis avec l'Empereur. 123. Sa mort. 126
 Lesparre est envoyé en Navarre, & pris prisonnier. 122
 Ligue de Cambrai contre Venise. 13. Ses motifs. *ibid.*
 Ligue contre Louis XII. 30
 Ligue entre Ferdinand & Henri VIII. pour la conquête de la Guyenne. 33
 Ligue entre le Pape & l'Empereur. 43
 Ligue entre Jacques Roi d'Ecosse, & Louis XII. 46
 Ligue conclue à Malines, entre Henri VIII. & les Alliez. 52.
 Ligue entre Louis XII. & les Vénitiens. 53
 Ligue de Leon X. & Ferdinand. 77
 Ligue de Ferdinand contre la France. 82
 Ligue de Leon X. & Charles V. 123.
 Ligue de Bruges contre la France. 134
 Ligue de Cognac contre l'Empereur. 183
 Ligue de Smalcade. 251
 Ligue de Rome. 267
 Ligue contre les Turcs. 328
 Ligue de Henri VIII. avec l'Empereur, contre la France. 363
 Ligue entre le Pape & l'Empereur, contre les Protestans. 394
 Livre des sept Sacremens contre Luther, par Henri VIII. 134
 Loi des six Articles. 331
 Loi sur les Mariages, en faveur du Roi. 344
 Louis XII. retourne d'Italie en France. 15.
 Il commence à soupçonner le Pape. 20.
 Il assemble des Ecclésiastiques, qui décident qu'il peut faire la guerre au Pape. 21. Il se détermine à ne plus ménager le Pape. 25. Il soupçonne l'Empereur & le Roi d'Arragon. 26. Il ordonne à Trivulce de pousser la guerre. 27. Il fait retirer son Armée à Milan. 28. Il prend Bologne sous sa protection. *ibid.* Ses soupçons contre Henri VIII. 36. Il est informé de la Ligue de Londres. *ibid.* Ses affaires vont en décadence en Italie.

Italie. 41. Il est excommunié à Rome. *ibid.* Il fait repasser les Troupes en France. 42. Ses desseins. 47. Il tâche de gagner les Suisses. 49. Il envoie La Trimouille en Italie avec une Armée. 54. Il perd la bataille de Guinegaste, & plusieurs Villes. 58. *& suiv.* Il fait la paix avec le Pape. 62. Ses desseins. 67. Il fait proposer la paix à Henri VIII. 71. Il y trouve des difficultez. 73. Il envoie des Ambassadeurs à Londres. *ibid.* Il épouse la Princesse Marie. 77. Il se prépare à passer en Italie. 78. Il prend la Tour de la Lanterne à Gènes. *ibid.* Sa mort. 79
 Luther (Martin) commence à paroître. 99. Il est excommunié, & appelle au Concile. 117. Ses Ecrits. 135. Il répond au Livre du Roi d'Angleterre. 157

M.

M Arck, (Robert de la) Prince de Sédan, se révolte contre Charles V. 122. Il quitte les Armes. *ibid.* *& suiv.*

Mariage de Henri VIII. avec sa Belle-Sœur. 7
 Mariage de Laurent de Médicis. 99
 Mariage du Duc d'Orleans, avec Catherine de Médicis. 268
 Marie, fille de Henri VIII. vient au monde. 90. Elle est fiancée au Dauphin. 107. Elle est promise à l'Empereur. 130. Elle se reconcilie avec le Roi son pere. 306
 Marie de Guise épouse Jacques V. Roi d'Ecosse. 322
 Marie, fille de Jacques V. vient au monde. 362
 Marignan. (Bataille de) 85
 Martin Luther commence à paroître. 99. *Voyez Luther.*

Maximilien assiège Padouë, & lève le siège. 16. Il s'engage secretement avec le Pape. 26. Il propose une Ligue à Louis XII. pour le tromper. 48. Il manque de parole à Henri VIII. 57. Il sert en qualité de Volontaire dans l'Armée de Henri VIII. 58. Son expédition contre Milan. 91. Il feint de vouloir céder l'Empire à Henri. 92. Il fait la paix avec Venise. 95. Il rend Vérone aux Vénitiens. 97. Il conclut avec François

Tome V.

& Charles, une Ligue contre les Turcs. *ibid.* Sa mort. 108
 Médicis (Le Cardinal de) se sauve. 42
 Médicis (Les) se remettent en possession du Gouvernement de Florence. 241
 Médicis, (Alexandre de) premier Souverain de Florence. 241
 Merveilles est décapité à Milan. 283
 Modène. (Etat de) 73
 Mohats. (Bataille de) 188
 Moines odieux au Roi Henri VIII. 292. Plusieurs exécutez. 293
 Monasteres supprimez à Londres, & pourquoi. 227
 Monasteres (Petits) leur suppression. 312. Leurs déréglemens. 313. Leurs résignations. 330. Leurs revenus supprimez. 331
 Morus, (Thomas) Chancelier d'Angleterre. 236. Il rend le grand Sceau. 264. Il est mis en prison, & pourquoi. 288. Il est mis à mort. 293
 Motifs de la Ligue de Cambray, contre Venise. 13

N.

N aissance & mort d'un fils de Henri VIII. 22
 Naissance de Marie, fille de Henri VIII. 90
 Négociation à Rome. 180
 Négociation avec les Protestans d'Allemagne. 326
 Norfolck (Le Duc de) commande les Troupes du Roi. 315. Il marche contre les Rébelles. 316. Ses sentimens & sa conduite. *ibid.* Il travaille à finir la querelle des Révoltez sans combat. 318. Il procure la perte de Cromwell. 340. *& suiv.* Son caractère. 349. Il fait des efforts inutiles pour obtenir son pardon. 403. Il est condamné par un Acte d'Attainder. 404. Le Roi donne un ordre pour l'exécuter. *ibid.* Il échappela mort comme par miracle. *ib.*

O.

Orléans. (Mort du Duc d') 385

P

P aix de Cambrai, 238. *& suiv.*
 Palisse (La) se rend maître de la Ggg Romagne.

Romagne.	41
Parlement (Le) s'assemble.	16
Parlement (Nouveau) en Angleterre.	70
Parlement. (Nouveau)	80, 88.
Parlement. (Autre)	269, 279, 298, 307 331, & 376
Parme, Plaisance & Pise. (Etat de)	12
Se soumettent au Duc de Milan.	49
Parr (Catherine) sixième femme de Henri VIII. 373. Est accusée & se tire d'affaires heureusement.	398
Parr (Le Lord) est fait Comte d'Essex.	373
Pavie. (Bataille de)	163
Paul III. succede à Clement VII. 284. Il excommunie Henri sans publier la Bul- le. 294. Il tâche de se raccommo- der avec Henri, & ne peut. 307. Il publie la Bulle contre Henri. 324. Il offre un Concile à Trente.	358
Persecution suscitée par Morus.	285
Polus, (Le Cardinal) qui étoit ce Car- dinal. 311. Il se broüille avec Henri VIII. <i>ibid.</i> Colere du Roi contre lui. 324. Son Livre contre Henri VIII. <i>ib.</i> Il travaille à susciter des affaires au Roi. 329. Ses vûes particulieres. <i>ibid.</i>	
Proclamation pour encourager les Sujets à se plaindre.	3
Proclamation pour défendre de recevoir les Bulles du Pape en Angleterre.	244.
Protestans brûlez à Windsor.	373

Q.

Querelle (Sujet de) entre Charles- Quint & François I.	109
---	-----

R.

Raisons & remarques sur le Roi Hen- ri VIII. & sur son divorce. 272. & <i>suiv.</i>	
Réformation (Progrès de la) en Alle- magne.	133, 157, 248, 285.
Reggio. (Etat de)	12
Remarque sur la signature du Roi.	401
Remarque sur l'ordre de la Succession éta- bli par le Testament du Roi.	402
Révolte de Hums.	96
Révolte dans la Province d'Yorck.	315
Richemont (La Comtesse de) meurt.	7
Rome. (Prise & Sac de)	192

Rovere (La Maison de la) avancée par Jules II.	11
Rovere (La) se remet en possession d'Ur- bin. 98. Il est chassé. <i>ibid.</i> Il s'en re- met en possession.	126
Ruthal Evêque de Durham.	3

S.

Salisbury. (Marguerite de Clarence , Comtesse de)	70
Sédition à Londres.	101
Selim, Empereur des Turcs : Sa victoire sur les Mamelus d'Egypte.	104
Séphocard ; son martyr ; sa prédiction.	395
Seymour (Jeanne) devient Maîtresse de Henri VIII. 301. Ensuite sa femme. 306. Sa mort.	321
Seymour (Edoüard) est fait Comte de Hartford.	322
Sforze est mis en possession de Milan. 44. Il perd tout son Etat, excepté Como & Novarre. 54. Il se rétablit à Milan. 55. Il envoie une Ambassade à Henri VIII. 57. Il est tenu dans la servitude par les Impériaux. 168. Il perd toutes ses Places par la servitude de Charles V. 168. Sa mort.	297.
Shaxton & Latimer quittent leurs Evê- chez, & sont envoyez à la Tour. 334. Shaxton est condamné au feu, & fait ab- juration.	396
Shrewsbury (Le Comte de) prend les Ar- mes pour le Roi.	315
Siège de la Mirandole.	22
Siège de Bologne.	41
Siège de Florence.	240
Siège de Boulogne.	382
Smalcade (Ligue de)	251
Soulèvement dans la Province de Lin- coln.	314
Stafford (Le Lord) est mis à la Tour.	3
Statuts adoucis.	17
Statuts, (Divers)	80
Statut qui donne au Roi le pouvoir de ré- voquer les Actes d'attaquer.	144
Statut contre le Clergé, & pour abolir les Annates.	262
Statut qui défend les Appels à Rome.	269
Statut pour ôter au Clergé la connoissan- ce du Crime d'Hérésie.	279
Statuts. (Divers)	284
Statut	

Statut contre le Pape.	307
Statut extraordinaire pour augmenter les revenus du Roi.	332
Statut sur un des six Articles.	344
Succession (Ordre de la) à la Couronne.	401
Sueur. (Maladie de la)	101
Suffolk, (Charles Brandon, Duc de) 70 Il épouse la Princesse Marie, veuve de Louis XII. 80. Sa mort.	387
Suisses (Les) marchent vers le Milanois. 42. Ils s'approchent de Milan. <i>ibid.</i> Ils entrent en Bourgogne, & assiègent Dijon. 61. Ils sont trompez par Ferdi- nand. 82. Ils sont abandonnez par leurs Alliez.	83
Surrey, (Le Comte de) Grand Trésor- rier, se broüille avec le vieux Evêque de Winchester. 7. Caractere de ce Comte. <i>ibid.</i> Il défait Jacques IV. Roi d'Ecosse à Flodden. 65. Il est fait Com- te de Norfolk. 70. Il marche contre le Regent d'Ecosse. 157. Il est décapité.	403

T.

T Emse ; sa hardiesse.	263
Thomas Morus, Chancelier d'An- gleterre.	236
Traité entre les Alliez contre Venise.	14
Traité entre Louis XII. & Henri VIII.	17
Traité entre Ferdinand & Henri VIII.	18
Traité entre Maximilien & Louis XII.	21
Traité de Lisle.	60
Traité de Noyon entre François I. & Char- les d'Autriche.	94
Traité entre Henri VIII. & François I.	115
Traité entre Henri VIII. & Charles V.	140
Traité de Moore.	178
Traité de Madrid.	181
Traité pour la délivrance du Pape.	205
Traité de Paix entre l'Angleterre & l'E- cosse.	287
Traité de Crepi entre François I. & l'Em- pereur.	382
Traité de Paix entre François I. & Henri VIII.	391
Traitez (Trois) signez à Londres. 74. & <i>suiv.</i>	
Traitez (Divers) entre la France & l'An- gleterre.	107

Traitez. (Divers)	194
Traitez entre François I. & Henri VIII.	258
Traitez entre l'Angleterre & l'Ecosse.	368
Trêve de l'Empereur avec Venise.	42
Trêve entre Ferdinand & Louis XII.	50
Trêve entre l'Angleterre & l'Ecosse.	96,
	136, 162, 180
Trêve entre le Pape & l'Empereur.	185
Trêve du Pape avec le Viceroy de Naples.	190
Trêve avantageuse à Henri VIII.	316
Trêve. (Autre)	328
Trimouille (La) est envoyé en Italie, re- coudre le Milanois, & est repoussé par les Suisses. 54. Il traite avec les Suisses à l'insçu du Roi Louis XII.	62
Trivulce pousse la guerre en Italie & prend Concordia.	27
Turcs (Les) menacent la Hongrie.	259

V.

V enise (Etat de)	11
Vénitiens (Les) appaisent le Pape, & reprennent Padouë. 15. Ils prennent le Pape pour arbitre. 55. Ils proposent une Ligue contre Charles V. 163. Ils insistent sur le rétablissement de Sforze.	169
Universitez (Les) décident en faveur de Henri VIII. sur le divorce. 242. Elles sont conservées en Angleterre.	400
Urbain. (Etat d')	12

W.

W inchester (L'Evêque de) se broüil- le avec le Comte de Surrey. 7. Son crédit diminué. <i>ibid.</i> Il introduit Wol- sey à la Cour. <i>ibid.</i>	
Wolsey, (Thomas) est introduit à la Cour, & par qui. 7. Commencement de sa fortune. 19. Il est choisi premier Ministre de Henri VIII. 55. Il est fait Evêque de Lincoln & Administrateur de celui de Tournay. 70 Il est fait Ar- chevêque d'Yorck. 77. Il acquiert un grand crédit. 84. Il craint de perdre l'Evêché de Tournay. 85. Il pense à se faire Cardinal, & est trompé par le Cardinal Hadrian. 86. Il s'en venge. <i>ibid.</i> Il est fait Cardinal. <i>ibid.</i> Il persiste dans le dessein de se venger de François I. qui vouloit lui enlever Tournay. <i>ibid.</i>	
Ggg ij	11

Il traite secrettement avec l'Empereur. 87. Il parle contre la France. *ibid.* Il s'engage avec le Duc de Milan *ibid.* Son orgueil. 88. Il est fait grand Chancelier à la place de Warham. 89. Il est comblé de bienfaits par le Roi. *ibid.* Il est inquiet sur l'Evêché de Tournai. 100. Il entame une négociation avec François I. à ce sujet. *ibid.* Il se fait joindre à la légation de Campegge. 104. Il est dédommagé. 107. Il est caressé des Princes étrangers. 111. Il s'élève de plus en plus *ibid.* Il règle le Cérémonial sur l'entrevûe de son maître & de François I. *ibid.* Son orgueil extrême. *ibid.* Il opprime le Clergé & le Peuple. *ibid.* Il aspire au Pontificat par le moyen de Charles-Quint. 112. Il est gagné par François I. 114. Il tâche de faire rendre Calais à ce Prince, mais il ne peut réussir. 115. Il reçoit une Lettre du Doge de Venise. 116. Le Pape lui accorde des pensions sur les Evêchez d'Espagne. *ibid.* Il declare qu'il desespere de la Paix. 129. Son orgueil. *ibid.* Il fait avec l'Empereur un Traité contre la France. 130. Il obtient l'Abbaye de S. Alban. 131. Il procure la disgrâce du Duc de Buckingham, & sa mort. *ibid.* Il fait murmurer contre lui. 137. Il est frustré de son espérance par rapport au Pontificat. 138. Il dissimule son chagrin. 141. Il reçoit de grandes libéralitez de l'Empereur. *ibid.* Il est caressé par l'Empereur, & exige un subside du Clergé pour le Roi. 143. Il reçoit une mortification dans la Chambre des Communes. *ibid.* Son caractère. 144. Il obtient l'Evêché de Durham, & aspire toujours au Pontificat. *ibid.* Il fait des efforts pour parvenir au Pontificat. 152. Il dissimule le chagrin qu'il a de ne pas réussir. 153. Il demande au nouveau Pape la prolongation de sa Légation, ce qui lui est accordé. *ibid.* Il devient de jour en jour plus orgueilleux. *ibid.* Il fait payer dans un an un subside qui ne devoit être payé qu'en

quatre. 154. Il forme le projet de fonder deux Collèges. *ibid.* Il contribue à la rupture de Henri VIII. avec l'Empereur. 171. Il veut lever de l'argent sans l'intervention du Parlement. 175. Il est désavoué & accusé par le Roi de tout le désordre qui en arrive. *ibid.* Il est sur le point d'être disgracié, & il apaise le Roi. 176. Il éloigne de la Cour ceux qui lui sont suspects. 177. Il obtient des grâces pour son Collège. 187. Il va s'aboucher avec l'Empereur. 196. Il a une Conférence avec François I. 199. Il sollicite Henri à poursuivre son divorce. 212. Sa hardiesse qui attire la colere du Roi Henri VIII. 218. Il assemble les Grands pour justifier la guerre contre l'Empereur. *ibid.* Il menace les Marchands sans effet. 219. Il fait quelques démarches au sujet de la Papauté. 228. Il est fait Evêque de Winchester. 230. Il cede la Présidence à Campegge. 231. Sa chute. 236. Il est accusé, & mis hors de la protection des Loix. *ibid.* Ses biens sont inventoriés. *ibid.* Son affaire est portée au Parlement. 237. Il est défendu par Thomas Cromwell. 238. Etat incertain de ce Cardinal. 246. Il tâche inutilement de sauver ses Collèges. *ibid.* Il conserve encore quelque espérance. 247. Il est envoyé à son Diocèse d'Yorck, & arrêté pour crime de trahison. *ibid.* Il est conduit à Londres & meurt en chemin. *ibid.* Ses derniers discours. 247

Wriothesley (Thomas) est fait Chancelier. 377

X.

Ximenés (Cardinal) Ministre & Regent de Castille, refuse de reconnaître pour Regent Adrien Florent. 91. Il est congédié. 97

Z.

Zuingle dogmatise en Suisse. 165

FIN DE LA TABLE DU TOME CINQUIÈME.

